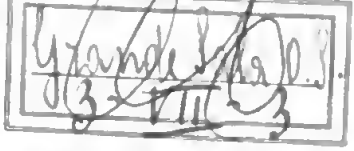
Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III.ª SALA
SCAFFALE 2
PLUTEO IX
N° CATENA 1 (3

Digitized by Google

ESCLUSO
DAL PRESTITO

III 2 IX 1 (3

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

HISTORIQUE

ET

MILITAIRE.

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de Madame DE LACOMBE,
rue d'Enghien, 12.

Digitized by Google

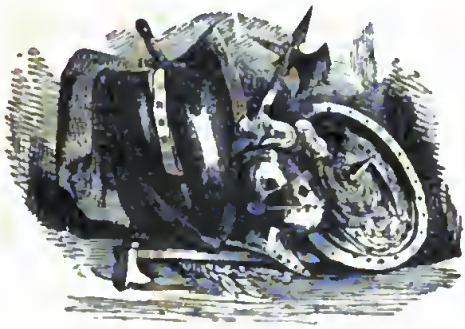
BIBLIOTHÈQUE
HISTORIQUE
ET
MILITAIRE

DÉDIÉE

A L'ARMÉE ET A LA GARDE NATIONALE DE FRANCE,

PUBLIÉE

PAR MM. CH. LISKENNE ET SAUVAN.



BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

TOME TROISIÈME.

PARIS.
ADMINISTRATION, PLACE DE LA BOURSE, N° 12.

1840.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI
71842

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE MILITAIRE.

CÉSAR.

Commentaires.

1839.

Digitized by Google

César est né l'an 99 avant Jésus-Christ; il est mort l'an 44 : il a vécu cinquante-six ans. Il n'était âgé que de seize ans lorsqu'il fut en butte aux persécutions de Sylla. Il fit ses premières armes sous le préteur Thermus, mérita la couronne civique à la prise de Mitylène, passa en Cilicie, séjourna à la cour du roi Nicomède, en Bithynie, fut quarante jours prisonnier des pirates, retourna à Rome après la mort de Sylla, accusa Dolabella, personnage consulaire, échoua dans sa poursuite, se retira alors à Rhodes, étudia l'éloquence à cette célèbre école.

A son retour, le peuple le nomma successivement tribun des soldats, questeur, édile, pontife. Il prononça l'oraison funèbre de sa tante Julie, sœur de son père et femme de Marius. Au milieu des images des Jules, le peuple romain vit avec plaisir celle de Marius; depuis, il plaça au Capitole la statue de ce célèbre vainqueur des Cimbres, ce qui lui attira l'animadversion du sénat. Il rappela Cinna, son beau-père, proscrit avec Sertorius. Il condamna à mort les sicaires de Sylla, assassins des proscrits.

Le peuple qui le chérissait le nomma préteur l'an 60. Sa magistrature fut orageuse; le sénat se déclara contre lui. Il gouverna la Cisalpine, et, l'année d'après, l'Espagne comme propréteur. Il réunit trente cohortes en Portugal. Son armée le proclama *Impérator*. De retour à Rome, il sollicita à la fois le triomphe et le consulat; il conclut avec Pompée et Crassus le premier triumvirat, et donna sa fille Julie à Pompée qui en devint éperdûment amoureux.

Nommé consul l'an 59, il se comporta comme un tribun, publia des lois agraires, distribua des terres aux pauvres, déclara Ptolémée roi d'Égypte, et Arioviste roi des Suèves, amis du peuple romain. Le sénat lui fut constamment opposé. Il marcha à la tête du parti de Marius. Il fut nommé, l'an 58, gouverneur de l'Illyrie et de la Cisalpine, pour cinq ans; on lui donna trois légions. Peu de

semaines après, il joignit à ces gouvernemens celui de la Gaule narbonnaise, avec une quatrième légion. Il en leva deux nouvelles; celle nommée l'*Alouette*, composée de Gaulois, se distingua. Il commença la guerre des Gaules avec six légions; dans le courant de la guerre, le nombre en fut porté à douze.

César a fait huit campagnes dans les Gaules, pendant lesquelles deux invasions en Angleterre et deux incursions sur la rive droite du Rhin. En Allemagne, il a livré neuf grandes batailles et fait trois grands siéges, a réduit en provinces romaines deux cents lieues de pays, qui ont enrichi le trésor de 8,000,000 de contributions ordinaires. César, pendant la guerre civile, a combattu en Italie, en Espagne, en Illyrie, en Égypte, en Asie, en Afrique, dans les années 49, 48, 47, 46, 45; y a livré six grandes batailles, dont quatre contre les légions romaines du parti de Pompée, et deux contre les Barbares. Dans ces treize campagnes, il a été vaincu trois fois, à Dyrrachium, à Alexandrie, en Afrique; mais ces échecs n'ont eu aucun effet sur l'issue de ses guerres. Ses lieutenans ont essuyé de grandes défaites qu'il a réparées par sa présence.

NAPOLÉON.

Cette édition des *Commentaires* est celle de Wailly. Bien que ce savant estimable ait beaucoup amélioré la traduction d'Ablancourt, on doit convenir que son travail, ainsi que celui des autres traducteurs, laisse beaucoup à désirer. C'est que l'on rencontre dans ce livre des difficultés insurmontables pour quiconque ne connaît pas la guerre. Les notes qui accompagnent les diverses éditions des *Commentaires* sont encore plus incomplètes et fourmillent d'erreurs. On en trouvera la rectification dans les premiers chapitres de notre second volume. Nous ne nous sommes point occupés du style de cette traduction qui est en général correct; mais nous avons corrigé avec soin les passages qui ne reproduisaient point la pensée de César.

CÉSAR.

Guerre des Gaules.

LIVRE PREMIER.

Description des Gaules. — Guerre contre les Suisses. — Combat contre Arioviste.

An 58 avant J. C., de Rome 596.

1. Toute la Gaule est divisée en trois parties : l'une habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains; la troisième par ceux qui dans leur langue s'appellent Celtes, et dans la nôtre Gaulois. Ces nations diffèrent entre elles par le langage, les mœurs et les lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. Les Belges sont les plus vaillans de ces peuples, parce qu'ils sont étrangers au luxe et à la mollesse qui règnent dans la province romaine, et que les marchands allant rarement chez eux ne leur portent pas ce qui contribue à amollir le courage. D'ailleurs voisins des Allemands qui habitent au-delà du Rhin, ils sont continuellement en guerre avec eux. C'est pour la même raison que le Suisse l'emporte aussi en valeur sur les autres Gaulois; car il se bat presque tous les jours contre les Allemands, soit pour les éloigner de ses frontières, soit en portant chez eux la guerre. La partie des Gaules habitée, comme nous l'avons dit, par les Gaulois, commence au Rhône, et elle est bornée par la Garonne, l'Océan et la frontière des Belges : du côté des Francs-Comtois et des Suisses, elle va jusqu'au Rhin, et tourne vers le nord. Les Belges commencent aux frontières des Gaulois, s'avancent jusqu'à l'embouchure du Rhin, et regardent le nord et l'orient. La Gaule aquitanique s'étend de la Garonne aux Pyrénées et à cette partie de l'Océan qui baigne l'Espagne : elle est entre le couchant et le nord.

2. Orgétorix était le plus distingué d'entre les Suisses par sa naissance et par ses richesses. Ce seigneur, sous le consulat de Messala et de Pison, voulant se faire roi, conjura avec la noblesse, et conseilla à ces peuples de sortir du pays avec toutes leurs forces; il leur dit qu'étant plus braves que les autres, il leur serait très-facile de se rendre les maîtres de toute la Gaule; et il le leur persuada d'autant plus aisément que leur état est resserré de toutes parts, d'un côté : par le Rhin, fleuve très-large, qui les sépare de l'Allemagne; d'un autre, par le mont Jura qui est fort haut, et qui se trouve entre eux et les Francs-Comtois; d'un troisième enfin, par le lac de Genève et le Rhône, qui sépare notre province de la leur. Ces bornes les empêchaient de

s'étendre, et de porter aisément la guerre chez leurs voisins; ce qui affligeait beaucoup ce peuple guerrier. Eu égard à leur multitude et à la gloire qu'ils s'étaient acquise à la guerre par leur bravoure, ils croyaient posséder un terrain trop resserré. En effet, leur pays n'a que soixante lieues de long et quarante-cinq de large.

3. Touchés de ces raisons, et entraînés par l'autorité d'Orgétorix, ils donnent ordre à tout ce qui est nécessaire pour leur départ, font grande provision de chariots et de bêtes de somme, ensemencent toutes leurs terres, pour ne pas manquer de vivres dans leur voyage, et renouvellent la paix et les alliances avec leurs voisins. Ils crurent que deux ans leur suffiraient pour ces préparatifs, et réglèrent leur départ pour le troisième. Pour l'exécution de ce dessein, ils font choix d'Orgétorix. Celui-ci, s'étant fait députer vers les états voisins, persuade à Casticus, fils de Catamantalède, Franc-Comtois, dont le père avait régné sur ce pays pendant long-temps, et qui avait été honoré du titre d'ami du peuple romain, de s'en faire roi, comme son père l'avait été. Il donne le même conseil à Dumnorix d'Autun, frère de Divitiacus, qui tenait alors le premier rang dans sa province, et était fort aimé du peuple; et il lui accorde sa fille en mariage. Il leur prouve la facilité du succès de leur entreprise, puisque, devenu roi des Suisses, les peuples les plus puissans de la Gaule, il les aiderait de ses troupes et de son crédit. Ils font donc ensemble une ligue, persuadés qu'après avoir usurpé chacun la domination de leur pays, il leur sera facile, avec les forces réunies de trois nations si puissantes, d'être les maîtres de toute la Gaule.

Les Suisses, avertis des desseins d'Orgétorix, se saisissent de lui, le mettent en prison, et de là l'obligent, selon la coutume, à se justifier. Le feu devait être la peine de son crime. Le jour venu qu'il devait rendre raison de sa conduite, il assemble jusqu'à dix mille des siens, sans compter un grand nombre de vassaux et de gens qui lui étaient attachés, parce qu'ils étaient ses débiteurs : se voyant ainsi soutenu, il refuse de répondre. Les Suisses irrités de ce refus, se mettent en devoir de le forcer à obéir, et pour cela le magistrat lève des troupes de tous côtés, lorsque sur ces entrefaites Orgétorix meurt, non sans soupçon de s'être lui-même donné la mort.

5. Cet événement ne détourna point les Suisses du projet qu'ils avaient formé de sortir de leur pays, et, dès qu'ils se crurent en état de partir, ils brûlèrent toutes leurs villes au nombre de douze, quatre cents villages, leurs maisons et tout le blé qu'ils ne devaient pas emporter : ils voulaient par-là s'ôter tout espoir de retour, et être plus disposés à surmonter toutes les difficultés qui pourraient se rencontrer dans leur voyage; ils avaient pris chacun des vivres pour trois mois. Ils engagent ceux de Bâle, de Dutlingen et du Brisgau, leurs voisins, à suivre leur exemple, après avoir pris les mêmes précautions : les Boïes qui avaient passé le Rhin, et s'étaient établis dans la Bavière, après s'être rendus maîtres de sa capitale, sont reçus dans leur association, et se joignent à eux.

6. Pour sortir de leur pays il n'y avait que deux chemins : l'un par la Franche-Comté, étroit et difficile, entre le Rhône et le mont Jura, où à peine un chariot pouvait passer; il était d'ailleurs commandé par cette haute montagne, de sorte que peu de monde

pouvait arrêter une armée dans ces défilés; l'autre chemin, par notre province, était beaucoup plus aisé et plus court, parce que le Rhône, qui passe entre les Suisses et la Savoie nouvellement soumise, est guéable en quelques endroits, et que Genève, dernière ville de la Savoie, a un pont situé du côté de la Suisse. Comme les Savoyards n'étaient pas encore trop bien soumis aux Romains, les Suisses se flattaient de les engager à leur livrer passage, ou de les y contraindre. Tout étant prêt, ils marquèrent leur rendez-vous général sur le bord du Rhône pour le 28 mars, sous le consulat de L. Pison et d'Aulus Gabinius.

7. Ceci ayant été rapporté à César, et qu'ils comptaient passer par son gouvernement, il part de Rome en toute diligence, se rend le plus vite qu'il peut dans la Gaule ultérieure, et arrive à Genève. Il en fait rompre le pont, et ordonne de très-grandes levées par toute la province, où il n'y avait alors qu'une légion. Les Suisses, avertis de son arrivée, lui envoient en ambassade ce qu'il y avait de plus distingué parmi eux, entre autres Numeius et Veroductius, pour le prier de leur accorder le passage par notre province, parce qu'ils n'en avaient point d'autre, promettant de ne faire aucun dégât. César, qui se souvenait que du temps de nos pères ils avaient défait l'armée romaine commandée par le consul L. Cassius, qui fut tué en cette occasion, et qu'ils avaient fait passer les soldats sous le joug, ne crut pas devoir leur accorder leur demande; et il ne pensait pas qu'une armée ennemie, si on lui accordait le passage par la province, pût s'abstenir d'y commettre du désordre et du dégât. Cependant, pour donner aux levées qu'il avait commandées le temps de le venir joindre, il répondit aux députés qu'il prendrait quelques jours pour délibérer, et leur dit de revenir le 13 avril.

8. En même temps, avec la légion qu'il avait et les troupes de la province, il fit tirer depuis le lac de Genève, au travers duquel passe le Rhône, jusqu'au mont Jura, qui sépare la Franche-Comté de la Suisse, un retranchement de dix-neuf mille pas, avec un mur de seize pieds de haut. Ensuite il établit des corps de garde, garnit les forts, afin que, si les Suisses voulaient passer malgré lui, il pût plus aisément les en empêcher. Les députés s'étant présentés au jour marqué, il leur répondit que les Romains n'étaient pas accoutumés de donner aucun passage sur leurs terres, et que, s'ils voulaient l'emporter de force, il était résolu de s'y opposer. Les Suisses, déchus de cette espérance, essayèrent de passer le Rhône, les uns sur des radeaux ou sur des bateaux attachés ensemble, d'autres à gué, tantôt de jour, plus souvent de nuit; mais, repoussés partout, tant par les troupes que par les forts, ils abandonnèrent ce dessein.

9. Il ne leur restait que le passage par la Franche-Comté; mais il était si étroit, qu'il devenait impraticable sans le consentement de cette nation. Ne pouvant persuader aux Francs-Comtois de le leur accorder, ils députent vers Dumnorix d'Autun, afin de l'obtenir par son moyen. Dumnorix, par son caractère obligeant et ses libéralités, s'était acquis un grand crédit en ce pays-là : d'ailleurs il était ami des Suisses depuis qu'il avait épousé la fille d'Orgétorix, seigneur de cette nation. Voulant se faire roi, il courait après les nouveautés, et cherchait à s'attacher différens peuples par ses bienfaits. Il appuie donc l'affaire, obtient des Francs-Comtois qu'ils laisseront passer les

Suisses. Ils s'engagent par leurs otages mutuels, les Francs-Comtois à ne pas troubler le passage, les Suisses à passer sans faire aucun dégât, aucun dommage.

10. César, informé que leur dessein était de passer par la Franche-Comté, et sur la frontière du pays d'Autun, pour aller s'établir dans la Saintonge, pays voisin des Toulousains qui sont de la province romaine, sentit d'abord le risque que courait cette province d'avoir à sa porte, dans un pays fertile et découvert, un peuple belliqueux, ennemi des Romains. Il laisse donc T. Labiénus, l'un de ses lieutenans, pour garder le nouveau retranchement qu'il avait fait, et s'en va à grandes journées en Lombardie, où il lève à la hâte deux légions, et en tire trois autres des quartiers d'hiver où elles étaient proche d'Aquilée; et avec ces cinq légions il repasse au plus vite les Alpes par le plus court chemin. Les peuples de la Tarantaise, de Briançon, d'Embrun et de Gap, avertis de sa marche, se saisissent des passages; mais il les force, et, après plusieurs combats, il se rend en sept jours, d'Exiles, dernière place de la province citérieure, dans le diocèse de Vaison, qui est de celle d'au-delà, d'où il arrive avec son armée sur les frontières de la Savoie, et de là dans le Lyonnais, qui est le premier pays qu'on rencontre au-delà du Rhône au sortir de notre province.

11. Cependant les Suisses étaient déjà passés en Franche-Comté, et de là sur les terres d'Autun qu'ils ravageaient. Les Autunois, trop faibles pour leur résister, députent vers César et lui représentent qu'ayant toujours été affectionnés au service du peuple romain, il était honteux de souffrir qu'on saccageât leurs terres, qu'on emmenât leurs enfans en esclavage, et qu'on se rendit maître de leurs villes presqu'à la vue d'une armée romaine. Ceux de Châlons-sur-Saône, leurs amis et leurs alliés, font la même plainte et disent que dans le triste état où ils sont réduits ils peuvent à peine défendre leurs villes de la violence des ennemis. Enfin ceux du Dauphiné, qui demeuraient au-delà du Rhône, s'enfuient vers lui et lui remontrent qu'il ne leur est resté que la campagne toute nue. César, touché de ces malheurs, ne crut pas devoir attendre que tous les pays des alliés fussent désolés, et que l'ennemi fût arrivé dans la Saintonge.

12. La Saône est une rivière qui a son cours entre le pays d'Autun et la Franche-Comté; elle se décharge dans le Rhône. Son cours est si paisible qu'à peine peut-on voir de quel côté elle coule. César, averti par ses coureurs que les trois quarts des troupes suisses avaient déjà traversé cette rivière sur des radeaux, ou sur un pont de bateaux, et que l'autre quart était encore de l'autre côté, part à trois heures après midi avec trois légions, et vient charger en queue ce qui restait à passer. Ils étaient embarrassés de bagages, et ne s'y attendaient pas : il en tua une grande partie, et le reste se sauva dans les bois voisins. C'était le canton de Zurich : car la Suisse est partagée en quatre cantons. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce fut ce même canton qui, du temps de nos pères, étant sorti seul de son pays, défit Cassius, et fit passer ses soldats sous le joug : ainsi, par la providence des dieux ou par hasard, la partie des Suisses, qui avait causé une grande perte aux Romains, fut aussi la première à en porter la peine. César trouva même sa satisfaction particulière dans la vengeance publique : car L. Pison, aïeul de son beau-père, qui dans cette occa-

sion était lieutenant de Cassius, avait été tué avec lui.

13. Après ce succès, il fit jeter un pont sur la Saône, et marcha à la poursuite du reste des ennemis, qui, surpris de ce qu'il avait passé en un jour une rivière qu'ils avaient eu bien de la peine à traverser en vingt, lui envoyèrent des députés, à la tête desquels était ce même Divicon qui commandait leur armée lors de la défaite de Cassius. Il dit à César que s'il voulait les recevoir dans son alliance, ils s'établiraient où il lui plairait : sinon, qu'il se souvînt de leur victoire et de leur ancienne valeur; qu'il ne s'enorgueillît pas pour quelque avantage qu'il avait eu par surprise sur un de leurs cantons, dans le temps que ceux qui avaient passé le fleuve ne pouvaient aller à son secours; qu'ils avaient appris de leurs ancêtres à mépriser l'artifice et la ruse, et à ne se fier qu'en leur valeur; qu'il prît garde seulement que le lieu où ils étaient ne devînt célèbre un jour par les malheurs du peuple romain et par la défaite de son armée.

14. César repartit qu'il n'avait point oublié ce dont ils se souvenaient si bien; qu'il en était d'autant plus indigné que les Romains ne s'étaient point attiré ces disgrâces; que, s'ils se fussent sentis coupables, il leur eût été aisé de se tenir sur leurs gardes; et que, comme ils n'avaient rien fait qui pût leur donner sujet de crainte, il avait été facile de les surprendre; que s'il pouvait consentir à oublier les anciennes injures, il ne pourrait avoir la même indulgence pour les nouvelles; qu'ils avaient essayé de passer malgré lui et à force ouverte par sa province, et ravagé les terres de ceux d'Autun, de Châlons, de la Savoie et du Dauphiné. Du reste, qu'ils ne devaient point parler si haut de leur victoire, ni se glorifier de n'avoir point été punis de leur insolence; que les dieux, pour châtier plus sévèrement les coupables, avaient coutume de les laisser quelque temps triompher, afin qu'ensuite ils fussent plus touchés de leurs disgrâces : qu'il était pourtant disposé à traiter avec eux, pourvu qu'ils lui donnassent des otages qui fussent garans de l'exécution de leurs promesses, et qu'ils réparassent le tort fait aux Autunois, à leurs alliés et à ceux de la Savoie. Divicon répondit que leur coutume n'était pas de donner des otages, mais d'en recevoir comme les Romains le savaient assez. Après quoi il se retira.

15. Le lendemain ils décampèrent. César en fit autant; et, pour découvrir le chemin qu'ils prendraient, il envoya après eux toute sa cavalerie, qui était de quatre mille hommes, et qu'il avait tirée tant de sa province que de chez les Autunois et leurs alliés. Mais, pour avoir poursuivi leur arrière-garde avec trop d'ardeur, cette cavalerie fut contrainte de combattre dans un lieu désavantageux, où elle fit quelque perte. Les Suisses, enflés d'un avantage qu'ils avaient remporté avec cinq cents chevaux seulement, commencèrent depuis à faire halte plus hardiment, et à escarmoucher quelquefois contre nous avec leur arrière-garde. César, au lieu de permettre d'en venir aux mains avec l'ennemi, se contentait alors d'empêcher ses courses et ses pillages. Les ennemis marchèrent environ quinze jours, de sorte que leur arrière-garde n'était qu'à cinq ou six milles de notre avant-garde.

16. Cependant César ne cessait de presser les Autunois de fournir le blé qu'ils avaient si solennellement promis : car la Gaule celtique étant au septentrion, comme nous l'avons dit plus haut, et par conséquent dans un climat froid, la moisson n'était pas encore prête, et même le fourrage n'était

pas assez abondant. Et il pouvait d'autant moins se servir des blés qu'il faisait voiturer par la Saône, que l'ennemi, dont il ne voulait pas s'écarter, s'était éloigné des bords de cette rivière. Les Autunois le remettaient d'un jour à l'autre, disant qu'on l'amassait, qu'il était en chemin, et qu'il arriverait bientôt au camp. Voyant que cela tardait trop, et que le temps de le distribuer aux troupes approchait, César assemble les principaux d'Autun, qui étaient en grand nombre dans son armée, entre autres Divitiacus et Liscus; ce dernier occupait alors dans sa ville la charge de vergobrète, ou de souverain magistrat, dont l'élection se fait tous les ans, et qui a droit de vie et de mort. Il se plaint fortement à eux de ce que, ne pouvant ni acheter du blé ni en cueillir dans les champs, ils ne l'aidaient pas dans un temps si critique, et l'ennemi étant si près; surtout n'ayant en grande partie commencé la guerre qu'à leurs prières.

17. Liscus, touché de ces plaintes, déclare ce qu'il avait tu jusque-là; que chez eux il y avait certains particuliers qui avaient plus de crédit et d'autorité sur le peuple que le magistrat même; que c'étaient eux qui par des discours séditieux détournaient le peuple de fournir les vivres qu'on avait promis; qu'ils disaient qu'en cas qu'ils ne pussent venir à bout de se rendre les maîtres dans les Gaules, il valait encore mieux pour eux obéir aux gens du pays qu'aux Romains, qui, après avoir soumis les Suisses, ne manqueraient pas de les dépouiller eux-mêmes de leur liberté; que c'étaient eux qui instruisaient les ennemis de tout ce qui se passait dans le camp et des résolutions les plus secrètes; qu'il n'avait pas le pouvoir de les châtier; qu'il savait même le danger auquel il s'exposait en découvrant tout ce ménége, quoiqu'il ne le fît qu'à l'extrémité, et que c'était pour ces raisons qu'il avait jusqu'alors gardé le silence.

18. César sentit alors que c'était de Dumnorix, frère de Divitiacus, qu'il voulait parler; mais ne voulant pas éventer l'affaire devant tant de témoins, il rompit l'assemblée et ne retint que Liscus. Quand ils furent en particulier, il lui demanda de s'expliquer sur ce qu'il avait dit. Liscus le fit sans détour; et par les informations secrètes, César trouva qu'il disait vrai; que Dumnorix était un homme hardi et entreprenant, en grand crédit auprès du peuple par ses libéralités; et qu'il souhaitait quelque révolution dans l'état; que depuis plusieurs années il avait obtenu à bas prix la perception des péages et autres impôts du pays, parce qu'on n'osait enchérir sur lui; que par-là il avait acquis de grandes richesses qui le mettaient en état d'être libéral; qu'il entretenait un corps de cavalerie qu'il avait toujours à sa suite; qu'il était aussi puissant chez les peuples voisins que dans son pays; que, dans cette vue d'augmenter son pouvoir au dehors, il avait fait épouser sa mère à un des plus puissans seigneurs du Berri; que lui-même s'était marié chez les Suisses, et qu'il avait établi son crédit en divers endroits par le mariage de sa sœur et de ses parentes; qu'il favorisait les Suisses à cause de sa femme, et qu'il haïssait personnellement César et les Romains, parce qu'ils avaient diminué son autorité, rétabli son frère Divitiacus dans son ancien crédit et ses anciens honneurs; qu'il se flattait, si les Romains avaient du dessous, de pouvoir se faire roi à la faveur des Suisses, au lieu que par leur victoire il perdait non-seulement l'espérance de régner, mais encore celle de conserver son crédit. Par ses informations, César apprit encore

que le mauvais succès du combat de sa cavalerie, arrivé il n'y a que peu de jours, venait de la fuite de Dumnorix, qui avait donné lieu à celle des autres, parce qu'il commandait les troupes de sa nation.

19. Ces soupçons étaient appuyés de preuves certaines, que c'était lui qui avait ouvert aux Suisses un passage par la Franche-Comté, qu'il les avait engagés à se donner des otages, et qu'il avait fait tout cela, non-seulement sans ordre de sa république ni de César, mais à leur insu. César crut donc que cette accusation du magistrat le mettait en droit de châtier lui-même Dumnorix, ou de le renvoyer en son pays pour y être puni. Une seule chose retenait César. Il connaissait le grand attachement de Divitiacus, son frère, pour le peuple romain et pour lui; sa fidélité parfaite, sa justice, sa modération; et il craignait de l'offenser par le supplice de Dumnorix. Avant donc de passer outre, il fait venir Divitiacus, et, sans autre interprète que Valérius Procillus, l'homme le plus distingué de toute la Gaule narbonnaise, et en qui il se fiait entièrement, il le fait souvenir de ce qu'on avait dit de son frère dans l'assemblée et en sa présence, l'instruit de ce qu'on en avait dit en particulier, et le prie de ne pas trouver mauvais que sa ville ou lui, après avoir instruit son procès, prononce sur son sort.

20. Divitiacus tout en larmes l'embrassa, et le pria de pardonner à son frère; ajoutant qu'il savait bien que tout ce qu'on lui avait dit de Dumnorix était vrai; que personne n'en était plus affligé que lui, qui, ayant du crédit dans son canton et dans le reste de la Gaule, tandis que ce jeune frère n'en avait point du tout, avait contribué à son élévation; que Dumnorix employait son crédit, non-seulement pour diminuer le sien, mais encore pour le perdre; que malgré cela l'amour fraternel et l'estime publique touchaient son cœur; que si César punissait Dumnorix, personne, à cause de la bienveillance dont il l'honorait, ne pourrait croire que ce fût contre sa volonté, et qu'il serait odieux à toute la Gaule. César, touché de ses raisons et de ses larmes, lui prend la main et le rassure en lui disant qu'il fait tant de cas de son amitié, qu'en sa faveur il pardonne à son frère, non-seulement ses propres injures, mais encore celles qu'il avait faites à la république. Sur cela il fait venir Dumnorix, et, en présence de son frère, lui déclare les sujets de plainte qu'il avait donnés tant aux Romains qu'à ses propres citoyens, et l'exhorte à se conduire de manière qu'il ne laisse à l'avenir aucun soupçon : il lui dit qu'il lui pardonne le passé en considération de Divitiacus, après quoi il le renvoie; mais il fait pourtant épier ses discours et ses actions.

21. Le même jour, il fut averti que l'ennemi était campé à huit milles de lui au pied d'une montagne; il la fit reconnaître. On lui rapporte que la pente en était douce et aisée : sur cela, après minuit, il détache T. Labiénus avec deux légions, lui donne pour guides ceux qui avaient été la reconnaître, l'instruit de son dessein et le charge de se poster sur le haut de cette montagne. Deux heures après il marche aux ennemis par le même chemin qu'ils avaient suivi, et envoie devant toute sa cavalerie. P. Considius, qui avait fait la guerre sous Sylla et ensuite sous Crassus, et qui, pour cette raison, passait pour très-habile officier, eut la conduite des coureurs.

22. Au point du jour, lorsque Labiénus s'était rendu maître du haut de la montagne, et que César n'était qu'à

quinze cents pas des ennemis, sans qu'ils eussent connaissance ni de son arrivée ni de celle de Labiénus, comme on l'apprit ensuite des prisonniers, Considius vient à toute bride lui dire que les ennemis étaient maîtres de la montagne; qu'il l'avait aisément reconnu à leurs drapeaux et à leurs armes. Sur cet avis, César se retire sur une éminence, et y range son armée en bataille. Labiénus, qui avait ordre de ne point donner qu'il ne le vît proche, afin de tomber tous deux en même temps sur l'ennemi, se tenait tranquille en l'attendant. Mais, lorsqu'il fit grand jour, César apprit la vérité par ses coureurs; que Labiénus était dans le poste qu'il lui avait marqué; que les ennemis avaient décampé, et que Considius, aveuglé par la peur, avait fait un faux rapport. César les suit à quelque distance, selon sa coutume, et campe à trois milles de leur armée.

23. Comme on devait distribuer du blé aux troupes deux jours après, et qu'il n'était qu'à dix-huit milles d'Autun, la ville la plus grande et la mieux approvisionnée des Autunois, il quitta l'ennemi le lendemain, et se dirigea vers cette ville pour donner ordre aux vivres. Cette nouvelle parvint aux ennemis par les déserteurs de L. Émilius, officier de cavalerie gauloise. Les Suisses, ou croyant que la crainte faisait retirer les Romains, d'autant plus que la veille, après s'être emparés des hauteurs, ils ne les avaient pas attaqués; ou se flattant de pouvoir leur couper les vivres, changent de dessein, et, rebroussant chemin, ils se mettent à suivre et à harceler notre arrière-garde.

24. César, voyant ce mouvement, se range en bataille sur une hauteur voisine, et envoie sa cavalerie soutenir leur effort. Il poste ses quatre vieilles légions sur trois lignes vers le milieu de la colline, et sur le haut les deux qu'il avait nouvellement levées dans la Lombardie, et couvre ainsi toute la colline, tant de ses troupes que de celles de ses alliés. En même temps il fait mettre le bagage dans un endroit qu'il fait fortifier, et charge les légions qui étaient au haut du coteau de le garder. Les Suisses, qui l'avaient suivi avec tous leurs chariots, rassemblent aussi leur bagage, et, après avoir repoussé notre cavalerie, montent serrés à l'attaque de notre première ligne.

25. César, pour ôter aux siens toute espérance de retraite, et pour rendre le péril égal entre lui et eux, renvoie tous les chevaux sans en excepter le sien, les exhorte à faire leur devoir, et commence l'attaque. Les troupes qu'il avait placées sur la hauteur, ayant facilement rompu les rangs des ennemis avec leurs javelots, fondent aussitôt sur eux l'épée à la main. Les Suisses éprouvaient une grande gêne pour combattre; la plupart de leurs boucliers avaient été percés et comme liés, par le seul coup du pilum romain. Le fer de ce javelot s'étant replié, ils ne pouvaient ni l'arracher, ni se servir de leur bras gauche ainsi embarrassé. Après de longs et inutiles efforts, ils préférèrent presque tous jeter le bouclier et combattre découverts. Mais enfin, accablés de blessures, les Suisses commencent à lâcher pied, et reculent vers une montagne qui était environ à un quart de lieue de là. Les Romains les suivent; et pendant qu'ils montent après eux, un corps de Boïes et de Tulinges faisant environ quinze mille hommes, et servant de corps de réserve aux ennemis, les prend en flanc et vient les envelopper. Les Suisses, qui s'en aperçoivent du haut de la montagne où ils s'étaient retirés, reviennent à la charge; de sorte que les Romains sont obligés de faire front des deux côté-

tés : par les deux premières lignes, contre ceux qu'ils poursuivaient sur la montagne, et par l'autre, contre ceux qui les avaient enveloppés.

26. Ainsi le combat fut long-temps opiniâtre et douteux. Enfin les ennemis ne pouvant plus soutenir notre attaque se retirèrent, les uns sur la montagne qu'ils avaient commencé de monter, et les autres vers leur bagage et leurs chariots; car pendant toute la bataille, qui dura depuis une heure après midi jusqu'au soir, on ne vit jamais tourner le dos à l'ennemi. On combattit même aux bagages jusque bien avant dans la nuit, parce que les Suisses, s'étant fait un rempart de leurs chariots, lançaient des traits sur nos gens du haut de ces chariots, ou les blessaient, à travers les roues, à coups de pique et de hallebarde. Enfin, après une longue résistance, tout leur bagage fut pris et leur camp forcé; la fille d'Orgétorix et un de ses fils y furent faits prisonniers. Les ennemis, dont il restait environ cent trente mille, marchèrent toute la nuit sans s'arrêter, et le quatrième jour ils arrivèrent dans le territoire de Langres, les nôtres n'ayant pu les suivre, parce qu'ils restèrent trois jours dans cet endroit, tant à cause des blessés qu'à cause des morts qu'il fallait enterrer. Pendant ce temps César écrivit à ceux de Langres de n'accorder ni vivres ni aucun autre secours aux ennemis, ajoutant que, s'ils les aidaient, il les traiterait comme les Suisses. Trois jours après, César suivit les ennemis avec toutes ses troupes.

27. Les Suisses, réduits à l'extrémité, lui envoient des députés qui, l'ayant rencontré en chemin, se jettent à ses pieds et lui demandent la paix avec larmes. Il les renvoya dire de sa part à leurs gens, de l'attendre dans l'endroit où ils étaient actuellement; ils obéirent. Quand il y fut arrivé, il leur demanda des otages, leurs armes, les esclaves qui s'étaient retirés parmi eux. Pendant que tout cela s'exécutait, environ six mille d'entre eux, qui étaient du canton de Berne, craignant qu'il ne les fît mourir après les avoir désarmés, ou espérant qu'on ne s'apercevrait pas de six mille hommes de moins dans une si grande multitude, se dérobèrent au commencement de la nuit et se retirèrent vers le Rhin auprès des Allemands.

28. César, l'ayant su, ordonne à ceux sur le territoire desquels ils avaient passé, de les ramener incessamment s'ils voulaient se justifier de leur fuite; ce qui fut fait. César traita en ennemis ces six mille fugitifs. Les autres ayant donné des otages, rendu leurs armes et les transfuges, il leur pardonna et leur ordonna de retourner chacun chez eux; et comme ils n'avaient plus de vivres, il chargea les habitants de la Savoie et du Dauphiné de leur en fournir, et enjoignit aux Suisses de rebâtir leurs villes et leurs bourgades. Il ne voulait pas que ce pays demeurât désert, de peur que la bonté du terroir n'engageât les Allemands d'au-delà du Rhin à s'en emparer, et que par-là ils ne devinssent trop voisins de notre province et de la Savoie. Les Autunois lui demandèrent de leur laisser les Boïes, peuple en grande réputation de valeur, pour les placer sur leurs frontières, et il y consentit. Ils leur donnèrent des terres, et dans la suite ils leur firent part des mêmes droits et des mêmes priviléges dont ils jouissaient.

29. On trouva dans le camp des Suisses un état écrit en lettres grecques de ceux qui étaient sortis en âge de porter les armes, des femmes, des enfans et des vieillards. On y comptait deux cent soixante-trois mille Suisses, trente-six mille Tulinges, trente-deux mille Boïes, quatorze mille hommes du Bris-

gau, vingt-trois mille du pays de Bâle, et trente-six mille des environs de Dutlingen. Dans toute cette troupe, qui montait en tout à trois cent soixante-huit mille hommes, il y avait quatre-vingt-douze mille combattans. César ayant fait faire le dénombrement de ceux qui retournèrent, il ne s'en trouva que cent dix mille.

30. Cette guerre des Suisses étant ainsi terminée, les principaux de presque toute la Gaule celtique vinrent en féliciter César. Ils lui dirent que, quoiqu'il n'eût pas entrepris cette guerre pour leur vengeance particulière, mais pour celle du peuple romain, la défaite de ces peuples leur était pourtant aussi avantageuse qu'à lui; que les Suisses, quoique leurs affaires fussent dans un état florissant, n'avaient quitté leur pays que pour venir s'emparer du leur, et, après avoir pris le meilleur, rendre le reste tributaire. Ils lui demandèrent permission d'assembler les états de toute la Gaule, parce que d'un commun accord ils avaient une prière à lui faire. César y ayant consenti, ils prirent entre eux jour pour s'assembler, et jurèrent de n'en parler à personne que du consentement de tous.

31. Après la clôture de leur assemblée les mêmes députés revinrent lui demander une audience particulière, parce qu'ils avaient, disaient-ils, à lui proposer des choses qui intéressaient le bien général, et qui requéraient un fort grand secret. L'ayant obtenue, ils se jettent à ses pieds en pleurant, et lui disent que, dans cette occasion, son secret leur était aussi nécessaire que son secours, parce que, si ce qu'ils avaient à lui communiquer était découvert, ils couraient risque d'être perdus. Divitiacus, qui portait la parole, lui représenta que la Gaule celtique était divisée en deux factions; que les Auvergnats étaient à la tête de l'une et les Autunois à la tête de l'autre; qu'après s'être long-temps disputé la souveraineté, les Auvergnats, unis aux Francs-Comtois, avaient fait venir les Allemands à leur secours; que d'abord il en avait passé dans la Gaule environ quinze mille, qui, ayant reconnu la bonté du pays, y en avaient attiré tant d'autres, qu'ils étaient bien à présent cent vingt mille; que ceux d'Autun et leurs alliés dans deux batailles contre eux avaient perdu leur cavalerie, leur noblesse et leur sénat; qu'accablés de tant de pertes, ils avaient été obligés de donner les principaux d'entre eux en otage aux Francs-Comtois, avec serment de ne les jamais redemander, et de ne jamais recourir au peuple romain pour se soustraire à leur domination; que du rang qu'ils tenaient auparavant dans les Gaules par leur valeur et leur alliance avec les Romains, il ne leur restait qu'une soumission à un dur esclavage; qu'il était le seul qui n'eût pu se résoudre à prêter ce serment et à donner ses enfans en otage, et que pour cette raison, il avait été contraint d'abandonner le pays, pour venir implorer le secours du sénat, parce qu'il ne s'était pas lié comme les autres; mais que l'état des Francs-Comtois était à présent plus triste que celui des Autunois, puisque Arioviste, roi des Allemands, s'était établi dans la Franche-Comté, le meilleur canton de la Gaule celtique dont il tenait le tiers, et en voulait encore vouloir un autre tiers pour ceux de Constance, qui, depuis peu, étaient venus le joindre au nombre de vingt-quatre mille; que si l'on n'y donnait ordre, bientôt tous les Allemands passeraient le Rhin, inonderaient la Gaule et en chasseraient les habitans, parce que le terrain en était bien meilleur que le leur et la façon de vivre beaucoup

plus polic; qu'Arioviste était devenu si insolent et si fier depuis la bataille qu'il avait gagnée sur les Gaulois à Magstat, qu'il voulait avoir en otage les enfans des meilleures maisons, et qu'il les traitait cruellement quand tout n'allait pas à sa fantaisie; que c'était un homme féroce, emporté, furieux, dont la tyrannie était insupportable; et que si Rome leur refusait son secours, ils seraient forcés de quitter le pays, comme avaient fait les Suisses, et d'aller loin des Allemands chercher ailleurs une demeure paisible, quelque chose qu'il leur en pût arriver; que si ce tyran savait qu'ils fussent venus se plaindre à lui, il ferait périr leurs otages dans les tourmens, et qu'il n'y avait que son autorité, ses armes victorieuses et le nom du peuple romain qui pussent le tenir en respect, empêcher le reste des Allemands de passer le Rhin, et défendre les Gaules de la violence d'Arioviste.

32. Divitiacus ayant cessé de parler, tous ceux qui étaient présens implorèrent avec larmes le secours de César; les seuls députés des Francs-Comtois, tristes, abattus, les yeux baissés, demeuraient dans le silence. César surpris leur en demanda plusieurs fois la cause, sans en pouvoir tirer de réponse, et sans voir diminuer leur accablement. Alors Divitiacus répondit pour eux, qu'ils étaient d'autant plus misérables qu'ils n'osaient pas même se plaindre, ni recourir à quelqu'un qui adoucit leurs maux; qu'ils tremblaient au seul nom d'Arioviste présent ou absent; qu'au moins les autres pouvaient se garantir de sa barbarie par la fuite; mais qu'eux qui avaient reçu Arioviste, aujourd'hui maître de toutes leurs villes, ils se trouvaient en proie à tous ses mauvais traitemens.

33. César, ainsi instruit, les rassure tous et leur promet de faire attention à leurs demandes: il leur dit qu'il espérait qu'Arioviste, à la considération du peuple romain et à la sienne, les traiterait mieux à l'avenir; après quoi il les congédia. Plusieurs raisons l'engageaient à penser sérieusement à cette affaire; car d'abord il était honteux pour lui et pour le peuple romain que, dans le temps le plus florissant de la république, les Autunois, à qui le sénat avait donné par plusieurs décrets le titre de frères et d'alliés, fussent réduits en esclavage par les Allemands, et obligés de donner des otages à Arioviste et aux Francs-Comtois. D'ailleurs, il croyait que Rome avait intérêt d'empêcher les Allemands de s'établir dans les Gaules; que lorsqu'ils en seraient maîtres, ces peuples féroces et barbares ne manqueraient pas de se jeter sur notre province et de là sur l'Italie, comme avaient fait les Cimbres et les Teutons; d'autant plus que les Francs-Comtois n'étaient séparés de la province romaine que par le Rhône; et il était persuadé qu'il fallait s'opposer de bonne heure à une pareille invasion. Ajoutez à cela qu'Arioviste s'était rendu insupportable par son orgueil et son insolence.

34. Sur ces considérations, César jugea à propos de lui envoyer demander une entrevue, pour traiter avec lui d'affaires importantes qui concernaient le bien commun. Arioviste répondit aux députés que, s'il avait besoin de César, il l'irait trouver, mais que, César voulant lui parler, c'était à lui de venir le chercher; qu'outre cela il ne pouvait sans armée entrer sûrement sur les terres des Romains, et qu'une armée ne pouvait s'assembler sans beaucoup de dépense et d'embarras; qu'au reste il ne comprenait pas ce que César et les Romains pouvaient avoir à démêler avec lui touchant ses conquêtes.

35. Sur cette réponse, César renvoie lui dire que, puisque, sans égard pour le peuple romain et pour lui, sous le consulat duquel il avait été nommé roi et ami de la république, il refusait l'entrevue qu'il lui proposait, et ne se mettait point en peine de ce qu'il avait à lui dire pour le bien commun, voici ce qu'il exigeait de lui : qu'il ne fît plus passer d'Allemands dans les Gaules; qu'il rendît aux Autunois leurs otages; qu'il permît aux Francs-Comtois d'en faire autant; qu'il ne tourmentât plus les Autunois et qu'il ne fît plus la guerre à leurs alliés; moyennant quoi le peuple romain et lui, seraient toujours de ses amis : sinon, que le sénat ayant réglé, sous le consulat de M. Messala et de M. Pison, que celui qui aurait le gouvernement des Gaules protégerait les Autunois et leurs alliés autant que la chose serait possible sans faire tort à la république, il ne souffrirait pas qu'on les maltraitât.

36. Arioviste répondit que les lois de la guerre laissaient au vainqueur la liberté de traiter les vaincus à sa fantaisie; que les Romains, dans leurs conquêtes, ne se réglaient pas sur la volonté d'autrui, mais sur la leur ; et que comme il ne prétendait pas leur rien prescrire à cet égard, ils ne devaient pas non plus le gêner dans la jouissance de ses droits; qu'il n'avait imposé un tribut aux Autunois qu'après les avoir vaincus; et que César lui faisait grand tort de vouloir, par son arrivée, diminuer ses revenus; qu'il ne rendrait point les otages, mais qu'il ne ferait la guerre ni à eux ni à leurs alliés, pourvu qu'ils demeurassent dans les termes du traité, en lui payant ponctuellement tribut; qu'autrement le titre d'amis et d'alliés du peuple romain ne leur servirait de rien. Quant à ce que César lui avait fait dire, qu'il ne souffrirait pas qu'on leur fît injure, qu'il pouvait venir quand il lui plairait; que personne ne l'avait attaqué qu'il ne s'en fût mal trouvé; qu'il apprendrait à ses dépens de quoi était capable une nation invincible, versée dans l'art de la guerre et qui, depuis quatorze ans, n'avait pas couché sous un toit.

37. Au moment que l'on rapportait cette réponse à César, ceux d'Autun et de Trèves viennent se plaindre, les premiers, que ceux de Constance, qui depuis peu avaient passé dans les Gaules, faisaient des courses dans leur pays malgré les otages qu'ils avaient donnés à Arioviste; les seconds, que les cent cantons des Suèves étaient campés sur le bord du Rhin, prêts à le passer sous la conduite des deux frères Nasua et Cimbérius. César, jugea qu'il fallait se hâter, et qu'il serait moins facile de résister aux Barbares, si les Suèves se joignaient aux anciennes troupes d'Arioviste. Ayant donc ramassé des vivres le plus promptement qu'il lui fut possible, il marche à grandes journées contre Arioviste.

38. Après trois jours de marche, il apprit qu'Arioviste dirigeait ses pas depuis trois jours vers Besançon, capitale de la Franche-Comté, à dessein de s'en saisir. César crut qu'il fallait mettre tout en œuvre pour le prévenir, parce que c'était une place forte, bien munie, et qui, par sa situation, était très-commode pour tirer la guerre en longueur : car la rivière du Doubs l'environne presque toute, et le reste, qui n'est guère que de cent vingt pas, est fermé par une montagne fort haute, dont le pied touche des deux côtés à la rivière. Le mur dont on a entouré cette montagne en fait une citadelle, et la joint à la ville. César ne cessa jour et nuit de marcher vers cette ville, et, s'en étant rendu maître, il y mit garnison.

39. Il y passa quelques jours pour amasser des vivres, pendant lesquels nos troupes s'étant entretenues des Allemands avec les Gaulois et les marchands, ceux-ci leur en exagérèrent tellement la haute taille, la valeur, l'expérience dans la guerre, le regard terrible et qu'on ne pouvait soutenir, que la frayeur saisit et troubla toute l'armée. Ce mal commença par les principaux officiers, et par ceux qui, par amitié pour César, l'avaient suivi de Rome, mais qui, n'entendant que peu le métier de la guerre, croyaient le danger beaucoup plus grand qu'il n'était en effet. Les uns, sous différens prétextes, lui demandaient permission de se retirer; les autres étaient retenus par la honte, mais leur peur était peinte sur leurs visages; et seuls ou retirés dans leurs tentes avec leurs amis, ils déploraient leur triste sort, et ne pouvaient retenir leurs larmes; partout on faisait son testament. Les discours et la frayeur de ceux-ci troublaient insensiblement ceux qui avaient plus d'expérience, les soldats, les centurions et les officiers de cavalerie. Pour qu'on ne les crût pas effrayés de ces discours, ils disaient que ce n'était pas l'ennemi qu'ils craignaient, que c'était la difficulté des chemins, la profondeur des forêts, qui s'opposeraient au transport des vivres. Quelques-uns allèrent jusqu'à dire à César que, lorsqu'il ferait donner le signal de la marche, le soldat effrayé n'obéirait pas, et refuserait de décamper.

40. A la vue d'une consternation si générale, César assembla tous les officiers, jusqu'aux derniers centurions, et se plaignit vivement de ce qu'ils voulaient pénétrer ses desseins, et contrôler ses actions; que sous son consulat, Arioviste avait recherché avec le dernier empressement l'amitié des Romains, et qu'on ne devait pas se mettre dans l'esprit qu'à présent il y voulût renoncer sans raison; qu'il était persuadé qu'après avoir pesé l'équité de ses demandes, il ne rejetterait ni son amitié ni celle du peuple romain; que s'il était assez insensé et assez furieux pour vouloir lui faire la guerre, qu'avaient-ils tant à craindre, et pourquoi désespéraient-ils de leur valeur et de sa conduite? Que cet ennemi était déjà connu par les grandes victoires qu'on avait remportées sur lui, lors de la défaite des Cimbres et des Teutons par C. Marius, victoires qui n'avaient pas moins acquis de gloire aux soldats qu'à leur général; que l'Italie avait encore depuis peu appris à le connaître dans la guerre des esclaves, qu'on avait heureusement terminée, quoiqu'ils eussent appris quelque chose de notre manière de faire la guerre et de notre discipline militaire; que l'on pouvait juger par-là quel avantage il y avait à marquer du courage et de la résolution, puisque ceux que l'on avait craints désarmés avaient été vaincus victorieux, et les armes à la main; qu'enfin c'étaient ces Allemands que les Suisses dont on venait de triompher avaient plusieurs fois battus, tant en Gaule qu'en Allemagne; que si quelques-uns d'entre eux étaient effrayés de la défaite des Gaulois par Arioviste, ils verraient, en examinant la chose, que les Gaulois étant las d'une longue guerre, Arioviste, après s'être tenu plusieurs mois dans son camp et dans des marais, les avait attaqués, lorsque, désespérant de le combattre, ils s'étaient dispersés; qu'ainsi il les avait vaincus par habileté et par adresse plutôt que par sa valeur; mais que les Romains n'étaient pas gens à se laisser surprendre par la ruse, comme des Barbares ignorans; que ceux qui couvraient leur crainte de la difficulté des chemins et du manque de vivres avaient tort de

lui prescrire son devoir, et d'avoir mauvaise opinion de sa conduite; qu'il avait pourvu aux vivres; que les Francs-Comtois, les Lorrains et ceux de Langres lui en fourniraient, outre que la moisson était toute prête; que bientôt ils jugeraient eux-mêmes si les chemins étaient si difficiles; qu'à l'égard de la menace de n'être pas obéi lorsqu'il commanderait de marcher, il ne s'en inquiétait pas, parce qu'aucun général n'avait eu ce malheur qu'après la perte de quelque bataille, ou pour quelque tache d'avarice; que pour lui son innocence, et le bonheur de ses armes contre les Suisses, étaient connus de toute l'armée; qu'ainsi, quoiqu'il eût projeté de différer encore son départ, il était résolu de partir le lendemain avant le jour, afin de voir plus tôt si la crainte l'emporterait chez eux sur leur devoir; que si personne ne voulait le suivre, il était assuré que la dixième légion ne l'abandonnerait pas, et qu'il en ferait sa cohorte prétorienne. C'était en effet celle qu'il affectionnait le plus, et sur la valeur de laquelle il faisait le plus de fond.

41. Ce discours fit un changement surprenant dans les esprits; on vit renaître la joie parmi tous les soldats, et ils ne respiraient plus que la guerre. La dixième légion le fit remercier la première par ses officiers de la bonne opinion qu'il avait d'elle, et l'assura qu'elle le suivrait partout. Les autres lui font des excuses par l'entremise de leurs principaux officiers, l'assurent qu'elles n'ont jamais douté de son habileté, ni rien appréhendé sous son commandement; qu'enfin elles étaient persuadées que c'était à elles à recevoir les ordres, et non pas à les donner. Après avoir reçu leur soumission, et s'être informé des chemins à Divitiacus, celui de tous les Gaulois en qui il se fiait le plus, il résolut, pour mener son armée par un pays découvert, de prendre un détour de douze ou treize lieues, et partit le lendemain avant le jour, comme il l'avait dit. Le septième jour, comme il continuait sa marche, il apprit par ses coureurs que les troupes d'Arioviste n'étaient plus qu'à vingt-quatre milles des nôtres.

42. Arioviste, informé de son arrivée, lui envoya dire qu'il acceptait l'entrevue, à présent qu'il s'était approché, et qu'elle pouvait se faire sans risque. César ne rejeta point son offre, croyant qu'il écoutait la raison, puisqu'il promettait de plein gré ce qu'il avait auparavant refusé; et il se flattait qu'Arioviste, se rappelant ses bienfaits et ceux du peuple romain, deviendrait traitable quand il aurait réfléchi sur ses demandes. L'entrevue fut fixée à cinq jours de là. Cependant, par les courriers qu'ils s'envoyaient souvent de part et d'autre, Arioviste demanda que, de peur de surprise, ils ne se fissent accompagner que de la cavalerie, protestant qu'il ne viendrait qu'à cette condition. César qui ne voulait pas rompre pour un si mince sujet, et qui d'ailleurs ne se fiait pas trop à la cavalerie gauloise, fit monter sur leurs chevaux la dixième légion sur laquelle il comptait le plus, afin d'avoir un secours assuré en cas de besoin; ce qui fit dire assez plaisamment à un soldat de cette légion, que César leur tenait plus qu'il ne leur avait promis, puisqu'au lieu de les faire prétoriens il les faisait chevaliers.

43. Il y avait une plaine spacieuse, et dans cette plaine un tertre assez élevé. Cet endroit se trouvait presque également éloigné des deux camps. On s'y rendit pour la conférence. César fit arrêter ses cavaliers à deux cents pas de ce tertre; ceux d'Arioviste firent halte à la même distance. Arioviste demanda

que la conférence se tînt à cheval, et qu'ils ne fussent accompagnés que de dix cavaliers chacun. Étant tous deux au rendez-vous, César commença par lui rappeler ses bienfaits et ceux du sénat qui l'avait déclaré roi et ami du peuple romain, et qui lui avait envoyé de très-grands présens, honneur qu'il faisait à peu de personnes, et qu'il n'accordait qu'après de grands services; qu'il n'en avait pourtant rendu aucun, et qu'il n'avait rien fait qui pût le mettre en droit d'y prétendre; qu'il n'en avait été redevable qu'à la générosité du sénat, et à sa propre sollicitation. Ensuite il lui représenta la juste et ancienne alliance qui était entre les Romains et les Autunois, les fréquens et honorables décrets du sénat en leur faveur; qu'avant même leur liaison avec le peuple romain, ils avaient toujours tenu le premier rang dans les Gaules, et que l'usage de Rome était non-seulement que ses alliés et ses amis ne perdissent rien de leur puissance, mais qu'elle souhaitait les voir augmenter en crédit, en dignités, en honneurs, et qu'elle ne pouvait en aucune manière consentir qu'on les fît déchoir de leur première grandeur. César finit par lui réitérer les mêmes propositions qu'il lui avait faites par ses députés, de laisser en paix les Autunois et leurs alliés, de leur rendre leurs otages, et s'il ne pouvait renvoyer chez eux les Allemands qui avaient passé le Rhin, au moins de n'en plus faire passer d'autres.

44. A tout ce discours, Arioviste répondit peu de choses; mais il s'étendit beaucoup sur ses louanges. Il dit qu'il n'aurait jamais songé à passer le Rhin si les Gaulois ne l'en avaient prié, et ne l'avaient appelé à leur secours; qu'il avait quitté son pays et ses proches sur les grandes espérances et les récompenses dont on l'avait flatté; que les terres qu'il occupait dans la Gaule, et les otages qu'il avait entre ses mains, lui avaient été accordés volontairement, et que les impôts qu'il levait étaient le fruit de sa victoire; que ce n'était pas lui qui avait commencé la guerre; que tous les Gaulois réunis étaient venus fondre sur lui; qu'il les avait tous défaits dans une seule bataille, et que s'ils avaient envie de tenter une seconde fois la fortune des armes, il était tout prêt à recommencer; que s'ils préféraient la paix, ils ne devaient pas lui refuser le tribut qu'il lui avaient payé jusqu'alors de leur bon gré; que son alliance avec les Romains, bien loin de lui être désavantageuse, devait, au contraire, lui être utile et honorable; que c'était dans cette espérance qu'il l'avait recherchée; que si Rome lui ôtait ses tributaires, il renoncerait à son alliance d'aussi bon cœur qu'il l'avait désirée; que s'il faisait passer tant d'Allemands dans la Gaule, ce n'était que pour sa sûreté, et non pour attaquer personne; et pour preuve de l'innocence de ses intentions, il allégnait qu'il n'était point venu de lui-même, qu'il y avait été sollicité, et qu'au lieu d'attaquer, il s'était toujours tenu sur la défensive : qu'il était dans la Gaule avant les Romains qui, avant cette époque, n'étaient point sortis de leur province. Que lui voulait César? Pourquoi venait-il dans ses états? cette Gaule lui appartenait, comme la nôtre était à nous; et s'il n'était pas juste qu'il entreprît rien sur ce qui était à nous, il y avait la même injustice à nous de faire quelque entreprise que ce fût sur ce qui était à lui; qu'à l'égard de notre alliance avec les Autunois, il n'était pas tellement ignorant des affaires du monde qu'il ne sût fort bien qu'ils ne nous avaient donné aucun secours dans notre dernière guerre contre les peuples de la Savoie et du Dauphiné;

et que ces mêmes Autunois n'avaient point eu recours aux Romains dans les démêlés qu'ils avaient eus avec lui et avec les Francs-Comtois; qu'il soupçonnait fort César de n'avoir amené une armée dans la Gaule sous prétexte d'amitié, qu'à dessein de l'opprimer; que s'il ne se retirait, il le traiterait en ennemi, que s'il était assez heureux pour le faire périr, il savait qu'il ferait plaisir aux plus grands de Rome, qui lui avaient découvert leurs sentimens par des courriers exprès, et que par-là il pourrait regagner leurs bonnes grâces; qu'au contraire s'il se retirait, et le laissait tranquille possesseur des Gaules, en récompense il le servirait, et porterait ses armes victorieuses partout où il voudrait, sans que César courût aucun risque.

45. A ces paroles César répondit plusieurs choses, pour prouver qu'il n'était pas en son pouvoir de se désister de son entreprise, et qu'il n'était ni de son honneur, ni de celui de la république, d'abandonner des peuples alliés qui l'avaient bien servie. Il ajouta qu'il ne voyait pas de quel droit les Gaules appartenaient plutôt à Arioviste qu'au peuple romain ; que Fabius avait défait les peuples de l'Auvergne et du Rouergue; et que pouvant les réduire en province, et leur imposer tribut, il leur avait fait grâce; qu'à remonter plus haut, on trouverait que les Romains avaient sur les Gaules de plus justes prétentions que lui; mais que pour s'en tenir à la délibération du sénat, il fallait leur laisser la liberté qu'il leur avait conservée après sa victoire.

46. Pendant ces débats, on vint dire à César que la cavalerie s'avançait peu à peu vers la hauteur, et commençait déjà à lancer sur nos troupes des pierres et des traits. Sur cet avis, César rompt l'entretien et se retire vers les siens, auxquels il défend de lancer un seul javelot : car, quoiqu'il pût sans danger combattre la cavalerie avec sa légion d'élite, il ne voulait pas qu'on eût à lui reprocher d'avoir usé de supercherie dans une entrevue. L'armée ayant appris avec quelle hauteur Arioviste avait parlé dans cette conférence, qu'il prétendait chasser les Romains de toutes les Gaules, et que sa cavalerie avait, contre la foi donnée, insulté la nôtre, ce qui avait rompu l'entretien, tout le camp montra plus d'ardeur et plus d'envie de combattre.

47. Deux jours après, Arioviste députe vers César pour lui dire qu'il veut terminer les choses dont il avait été question entre eux ; qu'il lui donne jour pour une autre entrevue, ou du moins qu'il lui envoie un de ses officiers. César ne crut pas devoir s'y trouver, parce que, deux jours auparavant, les ennemis n'avaient pu s'empêcher de lancer des traits contre nos gens; et il jugea qu'il ne pouvait lui envoyer un de ses lieutenans, sans l'exposer à la perfidie des Barbares. Il se contenta de lui envoyer C. Valérius Procillus, fils de C. Valérius Caburus, fait citoyen romain par Valérius Flaccus, jeune homme plein d'honneur et de vertu, dans lequel il avait confiance; qui, de plus, savait la langue gauloise, qu'Arioviste avait apprise depuis qu'il était dans les Gaules, et contre lequel les Germains n'avaient aucun sujet de mécontentement : il lui donna pour compagnon M. Mettius, qui avait droit d'hospitalité avec Arioviste. Il les chargea de lui rapporter exactement tout ce qu'Arioviste leur avait dit. Arioviste, quand ils furent en sa présence, leur demanda à haute voix, devant toute son armée, ce qu'ils étaient venus faire dans son camp; s'ils n'étaient

pas des espions; et sans attendre leur réponse, il les fit mettre aux fers.

48. Il partit le même jour, et vint camper à six milles de César, au pied d'une montagne : le lendemain, son armée passa à la vue de celles des Romains, et vint prendre poste à deux milles plus loin, à dessein de couper les vivres qui lui venaient de la Franche-Comté et du pays d'Autun. Les cinq jours suivans, César rangea ses troupes en bataille à la tête de son camp, pour donner à Arioviste le moyen de livrer bataille, s'il en avait le désir. Mais pendant tout ce temps-là, celui-ci se tint renfermé dans son camp, et ne fit qu'escarmoucher tous les jours avec sa cavalerie. Les Allemands entendaient fort bien cette manière de combattre. Ils avaient un corps de six mille chevaux avec autant de fantassins choisis sur toutes les troupes pour leur sûreté. Dans cet état, ils marchent au combat, et si cette cavalerie est repoussée, elle se replie sur l'infanterie; si l'infanterie se trouve pressée, la cavalerie vient à son secours. Si un cavalier blessé tombe de cheval, ils l'environnent aussitôt pour le secourir; et cette manœuvre se fait avec tant d'habileté et de vitesse que, soit qu'il faille avancer ou reculer, ces gens de pied en saisissant la crinière des chevaux les égalent à la course.

49. César, qui vit que l'ennemi se tenait renfermé dans son camp et lui coupait les vivres, choisit un poste environ six cents pas plus loin que lui, et y marcha sur trois colonnes. Là, il fit mettre les deux premières en bataille, et la troisième fut employée aux retranchemens. Ce camp, comme il a été dit, était éloigné de l'ennemi d'environ six cents pas. Arioviste détacha contre lui sa cavalerie avec environ seize mille hommes de pied, pour intimider les Romains et interrompre le travail. Mais César leur opposa ses deux premières lignes, et fit continuer le retranchement par la troisième. Ce nouveau camp étant en état, il y laissa deux légions avec une partie des troupes auxiliaires, et ramena les quatre autres à l'ancien camp.

50. Le lendemain, il fit sortir comme de coutume toutes ses troupes des deux camps, et, s'étant avancé à quelque distance de l'ancien, il présenta la bataille à Arioviste. Comme César vit qu'il n'acceptait point le combat, il fit rentrer toutes ses troupes vers midi. Alors Arioviste détacha une partie des siens contre le nouveau camp, où le combat fut opiniâtre jusqu'au soleil couché, que l'ennemi se retira, avec perte de part et d'autre. César s'étant informé des prisonniers pourquoi Arioviste refusait le combat, il apprit que chez les Germains c'étaient des femmes, qui d'après les sorts et les présages, réglaient le temps des batailles; et qu'elles avaient dit que les Germains ne pouvaient se flatter de vaincre s'ils combattaient avant la nouvelle lune.

51. Le lendemain, César, après avoir laissé dans ces deux camps ce qu'il fallait pour les garder, fit ranger toutes ses troupes auxiliaires à la tête du nouveau pour faire montre, parce qu'ayant peu de légions à opposer à l'ennemi qui était en grand nombre, il voulait que les troupes auxiliaires lui servissent à paraître plus fort; ensuite avec ses légions formées sur trois lignes, il marcha droit au camp d'Arioviste. Les Allemands, obligés par-là de sortir de leur camp, se rangent par nation à égale distance l'une de l'autre; et pour s'ôter tout moyen de fuir, s'enferment avec leurs chariots, d'où leurs femmes leur tendaient les bras en passant, et

tout échevelées, les exhortaient à ne pas les livrer aux Romains. Ces nations allemandes étaient les peuples de Constance, de la Bohême, de Strasbourg, de Mayence et de Worms, de Spire et de Souabe.

52. César, après avoir mis un de ses lieutenans et son questeur à la tête de chaque légion, pour être témoins de la valeur de chacun, commença l'attaque par l'aile droite où l'ennemi paraissait plus faible. Ses troupes, qui n'attendaient que le signal pour donner, marchèrent aussitôt aux ennemis qui, de leur côté, en vinrent aux mains si promptement, qu'on n'eut pas le temps de lancer le pilum; en sorte qu'on s'en débarrassa pour mettre l'épée à la main. Les Allemands, selon leur coutume, se serrèrent en phalange pour soutenir notre choc; et en cet état il se trouva quantité de nos gens qui se lancèrent sur eux, leur arrachèrent leurs boucliers et les blessèrent d'en haut. Leur aile gauche fut rompue et mise en déroute; mais la droite pressait vivement nos gens par son grand nombre. Le jeune P. Crassus, qui commandait la cavalerie, et qui n'était pas si engagé dans la mêlée, s'en étant aperçu, marcha avec la troisième ligne au secours de nos gens.

53. Le combat ayant été rétabli par ce moyen, l'ennemi tourna le dos de tous côtés, et ne s'arrêta qu'au Rhin, qui était environ à cinquante milles du champ de bataille. Les uns tâchèrent de se sauver à la nage, d'autres sur de petits bateaux; Arioviste fut de ce nombre, en ayant trouvé un attaché au rivage; le reste fut taillé en pièces par notre cavalerie qui était à leur poursuite. Deux femmes d'Arioviste y périrent : l'une, qu'il avait amenée avec lui, était de Souabe; l'autre, qu'il avait épousée dans les Gaules où son frère l'avait envoyée, était de Bavière et sœur du roi Vocion : de ses deux filles, l'une fut prise, l'autre tuée. César, qui poursuivait la cavalerie ennemie, rencontra C. Valérius Procillus qu'on emmenait lié de trois chaînes; et il n'eut pas moins de joie de délivrer lui-même le plus honnête homme de la Gaule narbonnaise, son ami et son hôte, que d'avoir battu l'ennemi. Sa satisfaction fut entière : car Procillus lui apprit qu'on avait trois fois consulté le sort en sa présence, pour savoir si on le ferait brûler sur-le-champ, ou si l'on remettrait ce supplice à un autre temps, et qu'il devait la vie à sa bonne fortune. On trouva ainsi M. Mettius, et on le ramena.

54. A la nouvelle de la défaite d'Arioviste, les peuples de Souabe abandonnèrent le Rhin pour retourner chez eux; et les Ubiens qui habitent le voisinage de ce fleuve, les voyant effrayés, les poursuivirent, et en tuèrent un grand nombre. Ces deux guerres importantes ainsi terminées dans une seule campagne, César mit ses troupes en quartier d'hiver dans la Franche-Comté un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, sous les ordres de Labiénus; et il alla tenir les états dans la Lombardie.

LIVRE SECOND.

Guerre des Belges. — Soumission du Soissonnais, du Beauvoisis et de l'Amiénais. — Défaite de ceux du Hainaut. — Ruine entière de ceux de Namur.

An avant J. C. 57, de Rome 697.

1. Tandis que César passait l'hiver dans la Lombardie, comme on l'a dit plus haut, il lui venait souvent des avis, et Labiénus lui confirmait, par ses lettres, que les Belges qui, comme on l'a vu, font la troisième partie de

la Gaule, tramaient quelque complot contre le peuple romain, et se donnaient réciproquement des otages. Ils craignaient qu'après avoir pacifié la Gaule, César ne vînt les attaquer. D'ailleurs, ils étaient sollicités par quelques Gaulois, dont les uns, ne s'accommodant pas de voir les Allemands demeurer dans la Gaule, souffraient également de voir que l'armée romaine y prît ses quartiers d'hiver et y restât si long-temps; les autres, par légèreté ou par inconstance, souhaitaient quelque changement. Ajoutez que plusieurs d'entre les chefs les plus puissans de la Gaule, et qui avaient le moyen de lever des troupes, voulaient se rendre maîtres du pouvoir; ce qu'ils ne pourraient plus faire si facilement sous la domination des Romains.

2. César, touché de ces nouvelles, lève deux légions dans la Lombardie, et au commencement de l'été il leur fait passer les Alpes sous les ordres de Q. Pédius, l'un de ses lieutenans. Dès que la campagne put fournir du fourrage, il se rendit lui-même à l'armée. A son arrivée, il charge ceux de Sens et les autres Gaulois, qui demeuraient sur la frontière des Belges, d'examiner ce qui se passait chez ce peuple, et de lui en donner des avis certains. Tous de concert lui mandèrent qu'ils levaient des troupes et marchaient déjà au rendez-vous. Sur cette nouvelle, il se détermina d'aller à eux dans douze jours. Après s'être pourvu de vivres, il décampe, et en quinze jours environ il se rend sur cette frontière.

3. Y étant arrivé beaucoup plus tôt qu'on ne l'y attendait, les Rhémois, les plus proches d'entre les Belges, surpris de sa diligence, lui dépêchent Iccius et Antébrogius, deux des plus considérables d'entre leurs concitoyens, pour se mettre eux et leurs biens sous sa protection et sous celle du peuple romain; lui représentant qu'ils n'avaient aucune part aux complots du reste des Belges; qu'ils étaient prêts à lui donner des vivres et des otages, à le recevoir dans leurs villes, et à lui obéir; qu'à la vérité les autres Belges étaient en armes et avaient attiré dans leur parti les Allemands d'en-deçà le Rhin; qu'ils étaient tous si animés, qu'ils n'avaient pu détourner de leur parti ceux de Soissons leurs frères, qui vivaient sous les mêmes lois, et qui ne faisaient avec eux qu'un même corps d'état.

4. S'étant ensuite informé du nom, du nombre et des forces des peuples qui étaient en armes, il apprit que les Belges descendaient pour la plupart de ces Allemands qui avaient autrefois passé le Rhin, et qui s'étaient fixés sur ces terres, à cause de la bonté du pays, d'où ils avaient chassé les habitans; qu'ils étaient les seuls que les Cimbres et les Teutons, après avoir ravagé toute la Gaule, n'avaient osé attaquer, ce qui les rendait très-fiers, et leur donnait une fort haute opinion de leurs forces et de leur capacité dans le métier de la guerre; que leur nombre et leurs forces leur étaient d'autant mieux connus; qu'étant joints à eux d'alliance et de parenté, ils savaient ce que dans leur assemblée chacun s'était engagé de fournir pour cette guerre; que les peuples du Beauvoisis, les plus guerriers, les plus nombreux et les plus puissans d'entre eux, étaient en état de donner un contingent de cent mille hommes; et qu'ils en avaient offert soixante mille d'élite, demandant le commandement de toute l'armée, que ceux de Soissons leurs voisins possédaient un pays très-étendu et très-fertile, où de notre temps avait régné Divitiacus, prince le plus puissant des Gaules, qui, avec la plus grande partie de ces pays, possédait

encore le royaume d'Angleterre; qu'ils avaient aujourd'hui pour roi Galba, et que sa justice et sa prudence lui avaient fait déférer d'un commun accord le commandement de toutes les troupes; qu'il était maître de douze villes, et qu'il promettait de fournir cinquante mille hommes; ceux du Hainaut qui sont les plus éloignés et les plus barbares, autant; les Artésiens, quinze mille; les Amiénois, dix mille; ceux de Saint-Omer, vingt-cinq mille; ceux du Brabant, neuf mille; ceux de Caux, dix mille; ceux du Vexin et du Vermandois, dix mille; ceux de Namur, vingt-neuf mille; ceux de Cologne, de Liége, de Bouillon et de Luxembourg, que l'on appelle en général Allemands, quarante mille.

5. César, après avoir reçu obligeamment ce que les Rhémois lui apprenaient, leur conseilla de persévérer dans leur alliance avec les Romains, et exigea d'eux qu'ils lui envoyassent leur sénat, et les enfans des principaux de leur pays en qualité d'otages; ce qui fut ponctuellement exécuté. Il représenta ensuite à Divitiacus de quelle importance il était pour la cause commune de faire diversion, afin de n'avoir pas à résister à la fois à tant d'ennemis; qu'il fallait en conséquence qu'avec les forces des Autunois il entrât dans le Beauvoisis, et en ravageât les terres. Après lui avoir donné cet ordre, il le congédia. Ses coureurs et les Rhémois l'ayant averti que toute l'armée ennemie en corps venait à lui, et qu'elle n'était pas éloignée, il se hâta de traverser la rivière d'Aisne qui borne le pays des Rhémois, et campa au-delà sur les bords de cette rivière, qui, grâce à cette position qu'il avait prise, couvrait une partie de son camp et son arrière-garde, ainsi que toutes les villes des Rhémois et les autres, d'où il tirait ses vivres. Il y a un pont sur cette rivière, il le fit garder, et laissa de l'autre côté Q. Titurius Sabinus, l'un de ses lieutenans, avec six cohortes. Il construisit autour de son camp un rempart de douze pieds de haut, avec un fossé de dix-huit de profondeur.

6. A huit milles du camp de César était Fisme, ville des Rhémois. Les Belges l'attaquèrent vivement en chemin, et l'on soutint avec peine leur attaque. Les Belges ont la même manière d'attaquer les places que les Celtes : ils les environnent d'abord avec toutes leurs troupes; lancent de toutes parts des pierres contre les murailles pour en chasser les défenseurs; puis, se couvrant la tête de leurs boucliers, ils rompent les portes et sapent le mur, ce qui était alors fort aisé, parce qu'il était impossible de résister sur une muraille à tant de pierres et de traits lancés de tous côtés. La nuit ayant mis fin à l'assaut, Iccius, homme de naissance parmi les Rhémois, qui commandait dans la ville, et un de ceux qui avaient été députés vers César pour lui demander la paix, lui envoie dire qu'il ne pouvait plus tenir s'il n'était promptement secouru.

7. Sur cet avis, César, vers minuit, fait partir, sous la conduite des députés d'Iccius, des archers numides et crétois, avec des frondeurs des îles Baléares. Ce secours releva le courage des assiégés, et ôta aux assiégeans l'espérance de prendre la ville. Ils restèrent pourtant encore quelque temps autour de la place; et, après avoir saccagé les terres, et brûlé tous les villages et toutes les maisons des environs, ils marchèrent droit à César, et vinrent camper à environ deux milles de son camp; leurs troupes occupaient près de trois lieues de terrain, comme on en pouvait juger par les feux et par la fumée.

8. D'abord César résolut de ne point

combattre; leur grand nombre et la bonne opinion qu'on avait de leur valeur l'en détournaient. Il se contentait de les tâter tous les jours en risquant de légères escarmouches, soit pour essayer ce dont ils étaient capables, soit pour éprouver nos propres troupes. Lorsqu'il vit que les nôtres ne leur cédaient en rien, il rangea son armée en bataille à la tête de son camp, parce que le lieu était très-propre et très-avantageux pour un tel plan. C'était une colline qui s'élevait en pente douce, ayant dans la partie qui regardait l'ennemi, toute la largeur nécessaire pour contenir ses troupes en bataille : des deux côtés elle se terminait également en pente, se présentait en bosse sur le devant, et redescendait à peu près vers la plaine. Sur la droite et sur la gauche de cette colline, il fit faire un grand retranchement d'environ quatre cents pas, qu'il garnit de forts à chaque extrémité, où il mit des machines à dessein d'empêcher la multitude des ennemis de l'investir, lorsqu'il serait engagé dans l'action. Ces précautions prises, il laissa dans son camp ses deux nouvelles légions pour s'en servir en cas de besoin, et il rangea les six autres en bataille. De son côté, l'ennemi en fit autant.

9. Il y avait un petit marais entre les deux armées, et chacun attendait que l'autre le passât, pour commencer l'attaque avec avantage; la cavalerie escarmouchait en attendant. Aucun ne voulant hasarder le passage, César, après un succès obtenu par sa cavalerie, fit rentrer son armée dans le camp. Alors l'ennemi se dirigea aussitôt vers la rivière d'Aisne, qui était derrière nous, comme il a été dit, et s'efforça de la faire passer à gué par une partie des siens, afin d'attaquer le fort que gardait Q. Titurius Sabinus, et de rompre le pont : s'ils ne pouvaient y réussir, ils devaient ravager les terres des Rhémois, qui nous étaient fort utiles dans cette guerre, et nous fournissaient des vivres.

10. Informé de cette marche par Titurius, César passa le pont avec toute sa cavalerie, ses frondeurs et ses gens de trait, et vint les attaquer. L'action fut vive dans cet endroit, car les nôtres les attaquèrent pendant qu'ils étaient embarrassés dans le passage, et en firent un grand carnage; ceux qui eurent le courage de passer par-dessus les corps morts de leurs compagnons furent repoussés à coups de traits. Les premiers passés furent enveloppés par la cavalerie et taillés en pièces. Les ennemis se voyant déchus de l'espérance de prendre Fismes, de passer l'Aisne et de nous attirer au combat dans un lieu désavantageux, et s'apercevant que les vivres commençaient à leur manquer, tinrent conseil et décidèrent que le meilleur parti à prendre était de se retirer chacun chez eux, en s'engageant d'accourir de toutes parts au secours du premier attaqué : qu'il leur serait plus favorable de faire la guerre chez eux, où ils avaient leurs troupes et des vivres à commandement, que chez autrui où tout leur manquait. Une autre raison qui les détermina fut la nouvelle de l'arrivée de Divitiacus et des Autunois sur la frontière de ceux de Beauvais, auxquels on ne put persuader d'attendre plus long-temps le moment de secourir leur pays.

11. Cette résolution prise, ils partirent tous vers neuf heures du soir, mais avec grand bruit et grand tumulte, sans garder aucun ordre, sans écouter aucun commandement, chacun prenant le premier chemin qui s'offrait, et se hâtant d'arriver chez soi; de sorte que leur retraite ressemblait plus à une fuite qu'à la marche d'une armée. César, instruit par ses coureurs de ce départ

précipité, dont il ignorait la cause, retint toutes ses troupes dans son camp, de peur de quelque surprise. Au point du jour, mieux informé de tout, pour retarder leur marche, il mit à leur poursuite toute sa cavalerie sous les ordres de Q. Pedius et de L. Arunculeius Cotta, ses lieutenans, et les fit suivre par T. Labiénus, avec trois légions. Ceux-ci tombèrent sur l'arrière-garde qu'ils poursuivirent long-temps, et ils tuèrent beaucoup de ces fuyards. Tandis que ceux de l'arrière-garde, qu'on avait atteints, tenaient ferme et se défendaient vigoureusement, ceux qui les précédaient, se voyant éloignés du péril, et n'étant retenus ni par la nécessité ni par aucun ordre, dès qu'ils eurent entendu les cris des combattans, rompirent leurs rangs et cherchèrent tous leur salut dans la fuite. Ainsi les nôtres ne firent que tuer sans courir aucun péril, tant que le jour dura; vers le coucher du soleil, ils s'arrêtèrent et se retirèrent dans le camp, suivant l'instruction qu'ils avaient reçue.

12. Le lendemain, avant que l'ennemi fût revenu de son étonnement et se fût rallié, César marcha contre ceux de Soissons, qui étaient les plus voisins des Rhémois, et, après une longue marche, il arriva devant Soissons. Ayant essayé de l'emporter de vive force, parce qu'il savait qu'elle manquait de défenseurs, il ne put réussir à cause de la largeur des fossés et de la hauteur des murailles. Ce coup manqué, il se retrancha, fit faire des mantelets et tout ce qui était nécessaire pour assiéger la place. Tandis qu'il faisait ses préparatifs, plusieurs des habitans de cette ville, qui revenaient de l'armée, entrèrent de nuit dans la place. Tout étant prêt pour l'assaut, ses mantelets dressés, sa terrasse garnie de tours, les ennemis aussi surpris de la grandeur de ces ouvrages qui leur étaient auparavant inconnus, et dont ils n'avaient jamais entendu parler, que de la promptitude avec laquelle ils avaient été achevés, députent vers César pour se rendre, et à la prière des Rhémois, il leur conserve la vie.

13. Après avoir reçu en otage les principaux des Soissonnais, entre autres deux fils de Galba leur roi, et leur avoir fait apporter leurs armes, il les reçut à composition, et marcha ensuite contre ceux de Beauvais. Ceux-ci avaient transporté dans Beauvais tout ce qu'ils avaient, et s'y étaient enfermés. César en étant environ à cinq milles, tous les vieillards sortirent au-devant de lui dans l'attitude de supplians, criant qu'ils venaient se rendre, et qu'ils n'avaient nul dessein de faire la guerre au peuple romain. Quand il eut campé devant la ville, les femmes et les enfans lui tendirent aussi les mains du haut des remparts et lui demandèrent la paix.

14. Divitiacus qui, depuis la retraite des Belges, avait renvoyé les Autunois et s'était rendu auprès de lui, parle en leur faveur, et lui représente que de tout temps les peuples du Beauvoisis avaient été alliés et sous la protection de ceux d'Autun; qu'ils avaient été poussés à prendre les armes par les grands, qui voulaient leur faire croire que César tenait les Autunois dans un dur esclavage, où ils souffraient toutes sortes d'indignités et de mauvais traitemens; que par-là ils les avaient détachés de ceux d'Autun, et engagés à faire la guerre aux Romains; que, désespérés des malheurs qu'ils avaient attirés sur leur patrie, les auteurs de ces pernicieux conseils s'étaient retirés en Angleterre; que non-seulement ceux de Beauvais, mais encore pour eux ceux d'Autun, le priaient de les traiter avec sa clémence ordinaire; que par-là

il augmenterait le crédit des Autunois chez les Belges, du secours desquels ils avaient coutume de se servir dans le besoin.

15. César promit de les conserver, en considération de Divitiacus et des Autunois; mais comme c'était un grand état, puissant en hommes et en autorité chez les Belges, il en exigea six cents otages. Quand ils lui eurent été livrés avec toutes les armes de la ville, il marcha contre ceux d'Amiens, qui se rendirent sur-le-champ. Ceux du Hainaut étaient leurs voisins; et César s'étant informé du naturel et des mœurs de ce peuple, voici ce qu'il en apprit : que les marchands n'avaient point d'accès chez eux; qu'ils n'y laissaient entrer ni vin, ni autre chose capable de nourrir la sensualité, parce qu'ils étaient persuadés que ces derniers amollissent le courage et abâtardissent la vertu; que c'étaient des hommes fiers et belliqueux; qu'ils blâmaient les autres Belges et leur faisaient des reproches de s'être soumis aux Romains; qu'ils étaient résolus de ne point députer vers César, et de n'accepter aucune condition de paix.

16. Après trois jours de marche à travers leur pays, César apprit des prisonniers que la Sambre n'était qu'à dix milles de leur camp; que tous ceux du Hainaut étaient au-delà de ce fleuve, et qu'ils y attendaient les Romains avec ceux d'Arras et du Vermandois, leurs voisins; car ils avaient persuadé à ces deux peuples d'éprouver avec eux le sort de la guerre; qu'on attendait aussi ceux de Namur, et qu'ils étaient en chemin; que pour leurs femmes et ceux que leur âge rendait inutiles au combat, ils les avaient mis dans une place que des marais rendaient inaccessible à une armée.

17. Sur ces avis il détache quelques officiers avec des coureurs pour aller choisir un lieu propre à camper. Il y avait, parmi ses troupes, de ces Belges et de ces Gaulois qu'il avait nouvellement soumis : quelques-uns d'entre eux, comme on l'apprit depuis par des prisonniers, ayant remarqué l'ordre dans lequel nos troupes marchaient chaque jour, se rendirent de nuit au camp des ennemis, et les avertirent d'attaquer la première légion à son arrivée, parce qu'elles s'avançaient l'une après l'autre, séparées par quantité de bagages, les assurant que celle-là battue, et les bagages pillés, les autres n'oseraient tenir ferme. Le conseil fut trouvé d'autant meilleur que, de tout temps, la force des peuples du Hainaut n'était pas en cavalerie, mais en infanterie, parce que leur pays entier, pour empêcher les incursions de la cavalerie de leurs voisins, est coupé de haies, de ronces et d'arbres entrelacés, qui forment comme un mur, et qui empêchent, non-seulement de passer, mais même de se voir. Comme ce terrain arrêtait les évolutions de nos cavaliers, les ennemis crurent devoir profiter de l'avis.

18. Le lieu où les nôtres campèrent était une montagne qui descendait en pente douce vers la Sambre : en face de celle-ci, et environ à deux cents pas au-delà de cette rivière, il y avait une autre montagne d'une pente toute semblable, mais plus basse que la première : découverte presque jusqu'au haut, elle était ombragée, au sommet, d'arbres épais, au travers desquels on ne pouvait pas aisément voir. C'était là que les ennemis étaient cachés : il paraissait seulement quelques gardes de cavalerie dans un endroit découvert, le long de la rivière, profonde, en ce lieu, d'environ trois pieds.

19. César s'était fait précéder par sa cavalerie et suivait avec toutes ses trou-

pes, mais dans un ordre différent de celui dont les Belges avaient donné connaissance à ceux du Hainaut ; et comme l'ennemi n'était pas éloigné, il faisait, suivant sa coutume, marcher ensemble six légions : le bagage de toute l'armée les suivait; puis les deux légions nouvellement levées fermaient la marche, et veillaient au bagage. Dans cette disposition, notre cavalerie avec les frondeurs et les gens de trait passent la rivière et attaquent la cavalerie ennemie. Tandis que tour-à-tour elle se retirait dans le bois et en revenait pour fondre sur les nôtres, sans qu'ils osassent la poursuivre au-delà de ce qui était découvert, les six légions arrivées les premières, ayant partagé le travail entre elles, se mirent à fortifier le camp. L'ennemi embusqué dans le bois où il était rangé en bataille, ayant aperçu la tête de notre bagage, ce qui était le signal auquel ils étaient convenus d'entrer en action, vint tout d'un coup fondre sur notre cavalerie, et l'ayant repoussée au-delà de la rivière, il la traversa avec une vitesse incroyable, de sorte qu'il semblait être en même temps dans les bois, au-delà de la rivière et sur nous. Il passe avec la même promptitude du pied de la colline dans notre camp, où il tombe sur ceux qui étaient occupés à le fortifier.

20. César se trouve alors avoir tout à faire en même temps : il lui fallait planter l'étendard qui était le signal du combat, faire sonner la charge, retirer les soldats du travail, rappeler ceux qui s'étaient écartés pour chercher du bois, ranger l'armée en bataille, l'encourager, donner le mot, toutes choses que la brièveté du temps ne permettait pas de faire, tandis qu'il avait l'ennemi actuellement sur les bras. Ces difficultés étaient aplanies par deux ressources, la science et l'expérience des soldats. En effet, exercés dans les combats précédens, ils n'étaient pas moins capables de se prescrire à eux-mêmes ce qu'il y avait à faire que de l'apprendre des autres; et il avait défendu à ses lieutenans de quitter l'ouvrage et les légions avant que le camp fût retranché; de sorte que, sans attendre ses ordres, chacun d'eux, pressé par le voisinage de l'ennemi, prit le parti qui lui parut le meilleur.

21. Après avoir pourvu au plus nécessaire, César courut encourager ses troupes, selon que le hasard les lui présentait. Étant arrivé à la dixième légion, il ne lui recommanda que de se souvenir de sa valeur ordinaire, et de soutenir courageusement l'attaque de l'ennemi sans s'étonner; et comme il n'en était plus qu'à la portée du trait, il donna le signal du combat. De là il parcourut les autres rangs pour adresser la même exhortation aux troupes, qu'il trouva déjà engagées avec l'ennemi. Elles avaient eu si peu de temps pour se préparer, et l'ennemi était si animé au combat, que, non-seulement les officiers n'avaient pas eu le loisir de prendre leurs marques de distinction, mais même que les soldats n'avaient pu mettre leurs casques et découvrir leurs boucliers. Chacun combattit dans le lieu que le hasard lui offrit, et se rallia aux premières enseignes qu'il aperçut : on craignait de perdre son temps à chercher celles de sa légion.

22. Dans cette nécessité pressante, l'armée se rangea selon la disposition du terrain et de la pente de la montagne, plutôt que selon les règles de l'art militaire. Nos légions écartées les unes des autres combattaient, l'une dans un endroit, l'autre dans un autre, sans se voir, à cause des broussailles épaisses qui, comme je l'ai dit, les cachaient

l'une à l'autre; ce qui empêchait de pourvoir à ce qui aurait été nécessaire dans chaque endroit, d'envoyer du secours à ceux qui pouvaient en avoir besoin, et mettait un seul général hors d'état de donner des ordres convenables à la situation de tous. Aussi ce désordre amena des chances variées.

23. La neuvième et la dixième légion postées à l'aile gauche, et qui avaient affaire aux Artésiens, n'eurent pas plutôt lancé le pilum qu'elles tombèrent sur cette nation accablée de lassitude, hors d'haleine et percée de coups, et la poussèrent du haut de la montagne jusqu'à la rivière qu'elle s'efforça de traverser : les nôtres, la poursuivant l'épée dans les reins, en firent un grand carnage, passèrent la rivière après eux; et quoiqu'ils se trouvassent dans un lieu désavantageux, l'ennemi ayant fait tête et étant revenu à la charge, ils l'attaquèrent de nouveau et le mirent en fuite. D'un autre côté, la onzième et la huitième légion, séparées l'une de l'autre, avaient battu ceux du Vermandois, qu'elles précipitèrent du haut en bas jusqu'au bord de la rivière. Ainsi presque tous les ennemis du front et de l'aile gauche ayant disparu, il ne restait que l'aile droite, où la douzième et la septième légion combattaient à quelque distance l'une de l'autre, lorsque ceux du Hainaut, faisant un gros corps conduit par Boduognat leur roi, vinrent les attaquer, et comme elles étaient absolument à découvert, ils les prirent en tête et en flanc, tandis qu'une partie de leurs troupes alla s'emparer de notre camp.

24. En même temps notre cavalerie et notre infanterie légère qui avaient combattu ensemble, et qui, comme je l'ai dit, avaient été rompues du premier choc, retournant au camp, rencontrèrent de front les ennemis et s'enfuirent d'un autre côté. Les valets de l'armée, qui, du haut de la montagne, virent nos soldats victorieux passer la rivière, étaient cependant sortis par la porte de derrière du camp pour piller; mais lorsqu'en se retournant ils aperçurent les ennemis dans notre camp, ils s'enfuirent avec la plus grande rapidité. Au milieu de ce tumulte on entendait les cris et les frémissemens de ceux qui conduisaient le bagage, que l'effroi faisait fuir à leur arrivée, l'un d'un côté et l'autre de l'autre. Enfin le désordre devint si grand, que la cavalerie de Trèves, en très-grande estime chez les Gaulois, et qui était venue trouver César pour l'aider dans cette guerre, voyant notre camp plein d'ennemis, nos légions pressées et presque enveloppées, les valets, les cavaliers, les frondeurs, les gens de trait, dispersés partout et fuyant de tous côtés; persuadée que tout était perdu, se retira dans son pays, et y publia la défaite entière des Romains, la prise de leur camp et de leur bagage.

25. César, après avoir exhorté la dixième légion, passe à la droite, y trouve les troupes fort pressées par l'ennemi, les enseignes de la douzième légion réunies dans un même endroit, et les soldats entassés à l'entour se nuisant les uns aux autres pour combattre; tous les centurions de la quatrième cohorte tués, l'enseigne mort, le drapeau pris; presque tous les centurions des autres cohortes tués ou blessés, entre autres Sextius Baculus, primipile, très-brave officier, qui était percé de tant de coups qu'il ne pouvait se soutenir; le reste découragé, quelques-uns se voyant abandonnés, sortant de la mêlée sans oser résister à l'ennemi, qui en montant les attaquait en front et en flanc, de sorte que les affaires semblaient désespérées, sans qu'aucun corps de réserve pût venir les rétablir. A cette vue, César

arrache le bouclier d'un soldat des derniers rangs, parce qu'il était venu dans le sien, s'avance à la tête des troupes, appelle chacun des centurions, encourage le reste, ordonne aux troupes de charger l'ennemi, et fait desserrer les rangs afin de pouvoir s'aider plus aisément de l'épée. Sa présence réveilla l'espoir, fit revenir le courage au soldat; et malgré l'extrémité où les choses étaient réduites, chacun tâchant de se surpasser sous les yeux de son général, l'ardeur de l'ennemi se relâcha peu à peu.

26. Ensuite s'apercevant que la septième légion qui était voisine se trouvait aussi pressée, il avertit les officiers de faire joindre insensiblement les deux légions et de marcher ainsi réunis à l'ennemi. Par cette manœuvre, ses troupes étant en état de se soutenir les unes les autres, et ne craignant plus d'être enveloppées, témoignent plus de vigueur et de fermeté. Sur ces entrefaites, les deux légions qui escortaient le bagage, ayant appris le combat, doublèrent le pas, et furent aperçues des ennemis sur le haut de la montagne. De son côté, T. Labiénus qui se trouvait maître du camp ennemi, ayant découvert de la hauteur ce qui se passait dans le nôtre, détache la dixième légion pour nous secourir. Elle comprit sans peine, par la fuite de nos valets et de notre cavalerie, que nos affaires étaient en mauvais état, et qu'elle n'avait point de temps à perdre, pour tirer notre camp, nos légions, et César lui-même du danger où ils étaient.

27. Son arrivée apporta un tel changement, que ceux même qui étaient couchés par terre à cause de leurs blessures revinrent au combat appuyés sur leurs boucliers : en même temps, les valets sans armes, qui voyaient l'ennemi effrayé, se jetèrent sur leurs soldats; et la cavalerie, pour effacer la honte de sa fuite, combattait partout à l'envi des légions avec une extrême vigueur. Dans cette extrémité, l'ennemi même parut augmenter de valeur : car l'un n'était pas plutôt tombé, qu'un autre prenait sa place, et combattait sur son corps : et du haut de ces cadavres amoncelés, ils lançaient des dards contre nos gens, et nous renvoyaient les traits que nous leur avions jetés. On ne doit donc pas être surpris que des hommes aussi braves eussent osé traverser une large rivière, en escalader les bords hauts et escarpés, et combattre en un poste désavantageux : la grandeur de leur courage leur rendait faciles les choses les plus difficiles.

28. Ce combat fini, où la race et le nom des peuples du Hainaut furent presque entièrement éteints, les vieillards, les femmes et les enfans, qui, comme on l'a dit, s'étaient retirés dans des marais inaccessibles, instruits du désastre, virent bien que comme rien ne pouvait plus arrêter le vainqueur, il n'y avait pas de lieu sûr pour eux; ainsi, du consentement de ceux qui étaient échappés, ils députèrent vers César, se rendirent à lui, et, dans le récit de leurs malheurs, ils lui dirent que de six cents sénateurs, ils étaient réduits à trois; et que de soixante mille combattans, à peine en restait-il cinq cents en état de porter les armes. César, usant de clémence envers ces malheureux, prit soin d'eux, rendit leur pays et leurs villes, et défendit à leurs voisins de les insulter, et de tirer avantage de leurs disgrâces.

29. Ceux de Namur, qui, comme on l'a dit, venaient au secours des peuples du Hainaut, avec toutes leurs forces, ayant appris leur entière défaite, rebroussèrent chemin; et après avoir

abandonné toutes leurs villes et leurs châteaux, ils se renfermèrent avec tout ce qu'ils avaient, dans une seule place, très-forte par son assiette naturelle. Tout environnée de très-hauts rochers et de précipices, elle n'avait qu'une seule avenue d'environ deux cents pieds de large, qu'ils fortifièrent d'un double mur, soutenu de gros quartiers de pierres et de poutres pointues, enfoncées dans le mur. Cette nation descendait de ces Cimbres et de ces Teutons qui, passant dans notre province et en Italie, laissèrent en-deçà du Rhin ce qui les embarrassait, et ce qu'ils ne pouvaient emporter, avec six mille des leurs pour les garder. Après leur défaite, ceux-ci furent long-temps inquiétés par leurs voisins, soit qu'ils les attaquassent, soit qu'ils se défendissent; enfin, ayant fait la paix d'un commun accord, ils s'établirent en cet endroit.

30. A la première arrivée de nos troupes, ils firent d'abord plusieurs sorties, et livrèrent quelques petits combats; mais à la fin ils furent arrêtés par une circonvallation de douze pieds de haut et de quinze milles de tour, soutenue de forts très-voisins les uns des autres. Quand ils virent nos approches faites à la faveur des mantelets, la terrasse élevée, et plus loin construire une tour; du haut de leurs murailles, ils nous demandaient en raillant ce que nous voulions faire d'une si prodigieuse machine, quelles forces de petits hommes, comme nous leur paraissions, pourraient-ils trouver pour remuer une si lourde masse, et la joindre à leurs remparts? car la plupart des Gaulois, qui sont de grande taille, nous méprisent à cause de notre petitesse.

31. Mais lorsqu'ils la virent s'ébranler et s'avancer vers leur ville, ils furent si étonnés d'une chose dont ils n'avaient pas la moindre idée, qu'ils députèrent à César pour lui demander la paix. Ils lui dirent qu'ils voyaient bien que les Romains étaient favorisés du secours des dieux dans leurs guerres, puisqu'ils remuaient une si haute et si pesante masse avec tant de facilité et de promptitude, afin de pouvoir les attaquer de près; qu'ils se remettaient entre ses mains avec tout ce qu'ils possédaient; qu'ils ne lui demandaient qu'une seule grâce, en cas que sa clémence, qu'ils avaient entendu tant vanter, l'eût déterminé à conserver ceux de Namur; c'était de ne pas leur ôter leurs armes; que presque tous leurs voisins, par haine ou par envie, étaient leurs ennemis, et qu'ils ne pourraient se défendre contre eux s'ils étaient forcés de livrer leurs armes; que s'il voulait les réduire à cette triste extrémité, ils aimaient mieux périr sous les coups du peuple romain, que d'être maltraités par ceux auxquels ils avaient coutume de commander.

32. César répondit qu'il conserverait la nation, moins parce qu'ils l'avaient mérité que parce que c'était sa coutume de faire grâce, si, pour se rendre, les assiégés n'attendaient pas que le bélier eût touché leurs murailles; mais qu'il ne pouvait se laisser fléchir qu'à condition qu'ils remettraient leurs armes; qu'il en agirait avec eux comme il avait fait avec les peuples du Hainaut, et qu'il défendrait à leurs voisins de rien entreprendre contre ceux qui s'étaient rendus au peuple romain. Sur le rapport des intentions de César, ils se mirent en état d'obéir : du haut de leurs murailles, ils jetèrent tant d'armes dans le fossé, que le monceau en était presque aussi haut que le mur et que notre batterie; cependant ils en avaient caché environ le tiers, comme il parut par la suite. Ensuite ils ouvrirent leurs

portes, et furent tranquilles le reste du jour.

33. Sur le soir, César fit fermer les portes et sortir les siens, de peur que, la nuit, les soldats n'insultassent les habitans. Mais ceux-ci, par une trahison concertée d'avance, et s'imaginant que nos lignes, à cause de leur soumission, seraient ou dégarnies ou négligemment gardées, prirent les armes qu'ils avaient cachées, se munirent de boucliers d'écorces d'arbres ou d'osier, qu'ils avaient à la hâte couverts de cuir; puis, vers minuit, ils sortirent tout-à-coup de la ville avec leurs forces réunies, pour attaquer notre camp du côté qui paraissait le moins fortifié. L'alarme ayant été aussitôt donnée par des feux, suivant l'ordre de César, on y accourut en diligence de nos forts voisins. Les ennemis se battirent comme des braves qui sont dans le plus pressant danger; leur position était désavantageuse; on leur lançait des traits du rempart et des tours; et ils n'avaient d'espérance qu'en leur courage. On en tua quatre mille; le reste fut repoussé dans la ville. Le lendemain, les portes ayant été forcées sans opposition, César entra dans la place avec toute son armée, et fit vendre à l'encan tous les habitans, qui, suivant l'état que lui en fournirent les acheteurs, montaient à cinquante-trois mille âmes.

34. Dans le même temps, il apprit de P. Crassus, qu'il avait envoyé avec une légion contre ceux de Vannes, du Cotentin, et de Saint-Paul de Léon, de Tréguier et de Saint-Brieu, de Quimpercorentin, de Séez, du Maine, du Perche, d'Évreux et de Rennes, peuples maritimes situés le long de l'Océan, que tous ces états avaient été réduits sous la puissance des Romains.

35. Par-là toute la Gaule ayant été pacifiée, cette guerre fit une telle impression sur les Barbares, que les nations situées au-delà du Rhin envoyèrent offrir à César de se soumettre, et de lui donner des otages. César les remit à l'été suivant, parce qu'il était pressé de retourner en Italie et en Illyrie. Après avoir mis ses troupes en quartier d'hiver dans l'Anjou, la Touraine et le pays Chartrain, toutes contrées voisines des lieux où il venait de faire la guerre, il partit pour l'Italie; et, sur la relation de sa campagne qu'il envoya lui-même au sénat, on ordonna quinze jours de prières publiques; ce qui ne s'était jamais fait.

LIVRE TROISIÈME.

Guerre des Romains dans le Valais. — Révolte des peuples de Vannes en Bretagne. — Défaite de ceux d'Évreux, de Lisieux et de Coutance. — Conquête de la Gascogne. — César ravage les terres et brûle les maisons des habitans de Térouenne et de Gueldre.

An avant J. C. 56, de Rome 598.

1. César, partant pour l'Italie, envoya Sergius Galba avec la douzième légion et une partie de la cavalerie dans le haut et le bas Valais, dont les peuples s'étendent depuis les frontières de la Savoie, le lac de Genève et le Rhône, jusqu'au plus haut des Alpes. Son dessein était d'ouvrir un chemin au travers de ces montagnes, où les marchands ne pouvaient passer sans beaucoup de danger et de dépense, à cause des grands droits qu'on exigeait d'eux. Il lui laissa la liberté d'y prendre son quartier d'hiver, s'il le jugeait à propos. Après quelques heureux combats, et s'être emparé de plusieurs de leurs châteaux, tout le pays lui ayant envoyé des députés et des otages, et la paix étant faite, Galba laissa deux cohortes dans le haut Valais: pour lui, avec le reste de sa légion, il alla passer l'hiver dans un bourg

nommé Martigny, situé au fond d'un vallon, joint à une petite plaine environnée de hautes montagnes. Comme ce bourg était partagé en deux par une rivière, il en abandonna un côté aux Gaulois, prit l'autre pour y faire hiverner ses cohortes, et le fit fortifier d'un fossé et d'un retranchement.

2. Après y avoir passé plusieurs jours et fait venir des vivres, ses coureurs vinrent tout-à-coup l'avertir que ces Gaulois auxquels il avait laissé l'autre partie du bourg s'étaient retirés la nuit, et que les montagnes voisines se trouvaient occupées par ceux du haut Valais. Plusieurs raisons leur avaient fait prendre la résolution de recommencer sur-le-champ la guerre, et d'accabler notre légion. Premièrement, ils savaient qu'elle n'était pas complète, parce qu'on en avait détaché deux cohortes et plusieurs soldats pour escorter les convois; et c'est pour cela qu'ils la méprisaient. D'ailleurs, ils se flattaient d'avoir un grand avantage sur elle, parce qu'elle était campée dans un fond, et qu'en l'attaquant du haut des montagnes, elle ne pourrait soutenir leur effort. Enfin, ils ne pouvaient supporter l'idée de leurs enfans enlevés sous le nom d'otages, et ils se persuadaient que les Romains cherchaient à s'emparer de leurs montagnes non-seulement pour avoir un passage, mais encore pour s'y établir et les joindre à leur province qui en est voisine.

3. Sur ces nouvelles, Galba, qui n'avait pas encore achevé ses retranchemens, ni ramassé le blé et les autres provisions, parce qu'ayant fait la paix et reçu des otages, il croyait n'avoir rien à craindre, assembla promptement le conseil, où quelques-uns voyant, contre leur attente, le péril si proche, et toutes les hauteurs couvertes de Barbares, en sorte que ni secours ni convois ne pouvaient leur venir, parce que les passages étaient fermés, et désespérant presque déjà de pouvoir se sauver, furent d'avis d'abandonner le bagage, et de se retirer en suivant le même chemin par lequel ils étaient venus. Mais l'avis le plus général fut de réserver ce parti pour la dernière extrémité, de tenter le sort des armes et de défendre les retranchemens.

4. A peine cette résolution eut-elle été prise, et se fut-on mis en devoir de l'exécuter, que les Barbares vinrent fondre de tous côtés sur notre camp à coups de pierres et de dards. Les Romains se défendirent courageusement; et comme ils lançaient leurs traits d'en haut, tous portaient coup : s'il y avait quelque endroit faible, ils y envoyaient aussitôt du secours; mais l'ennemi relevait sans cesse par des troupes fraîches celles qui étaient fatiguées du combat, ce que notre petit nombre ne nous permettait pas de faire : nous n'étions pas même en état de remplacer un soldat qui aurait été blessé, ou qui se serait retiré, excédé de lassitude de la longueur du combat.

5. Enfin, l'action ayant duré plus de six heures, et les forces aussi bien que les traits des Romains commençant à s'épuiser, tandis qu'au contraire loin de se relâcher, l'ennemi profitait de leur faiblesse pour combler le fossé et forcer le retranchement, les choses étaient réduites à la dernière extrémité. Alors le primipile, P. Sextius Baculus, que nous avons vu percé de coups à la bataille contre ceux du Hainaut, et C. Volusénus, tribun militaire, homme de conseil et d'action, vinrent en hâte trouver Galba, et lui représentèrent que le seul moyen de salut qui restât, était de tenter une sortie. Ayant assemblé les officiers, il fait promptement donner ordre aux

Digitized by Google

soldats de cesser le combat, de parer seulement les traits, de reprendre ainsi haleine, de sortir ensuite du camp au premier signal, et de n'attendre leur salut que de leur valeur.

6. Ils suivent ces ordres, et, sortant tout d'un coup du camp par toutes les portes, ils fondent sur l'ennemi sans lui donner le temps de se reconnaître, ni de se rallier. Alors le combat change de face, et ceux qui s'étaient flattés de se rendre maîtres du camp furent enveloppés et massacrés de toutes parts : aussi de trente mille au moins qu'ils étaient, on en tua plus du tiers; les autres effrayés prirent la fuite, et n'eurent pas même le temps de gagner leurs montagnes. Ayant ainsi taillé en pièces et désarmé les ennemis, les nôtres rentrèrent dans leurs retranchemens. Après cette victoire, Galba, qui n'avait pas dessein de tenter de nouveau la fortune, et qui voulait employer le temps de son quartier d'hiver à d'autres occupations, voyant que les vivres lui manquaient, fit mettre le feu à tout le bourg le lendemain, et partit pour la province : aucun ennemi n'arrêtant ni retardant sa marche, il traversa sans accident le haut Valais, et alla passer l'hiver en Savoie.

7. Après ces expéditions, César avait tout sujet de croire la Gaule absolument tranquille, par la défaite des Belges, l'expulsion des Allemands et la victoire remportée dans les Alpes sur les peuples du Valais; dans cette persuasion, il partit au commencemnet de l'hiver pour l'Illyrie, dont il voulait visiter les nations, et connaître le pays; mais tout d'un coup la guerre se ralluma dans la Gaule. Voici quelle en fut l'occasion. Le jeune Crassus était avec la septième légion en quartier d'hiver dans l'Anjou, proche l'Océan. Comme les vivres y manquaient, il envoya plusieurs de ses officiers dans les villes voisines pour en demander. C. Terrasidius fut dépêché à Coutance, M. Trébius Gallus à Quimpercorentin, Q. Vélanius et T. Silius à Vannes.

8. Cette dernière ville est une des plus considérables et des plus puissantes de toute la côte, par le grand nombre de vaisseaux avec lesquels elle trafique en Angleterre, par l'habileté de ses matelots, et par la possession où elle est de tous les ports de cette côte, qui sont en petit nombre sur cette mer vaste et orageuse, au moyen desquels elle rend tributaires tous ceux qui y naviguent. Ses habitans, dans l'intention de recouvrer les otages qu'ils avaient donnés à Crassus, commencèrent les premiers à retenir T. Silius et Q. Vélanius; et comme les Gaulois sont prompts à prendre leur résolution, leurs voisins, à leur exemple, retinrent M. Trébius Gallus et C. Terrasidius; ensuite, s'étant en diligence envoyé des députés, ils s'engagèrent à ne rien faire que de concert, et à courir ensemble la même fortune. Ils pressèrent ensuite les états voisins de préférer la liberté qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres à l'esclavage des Romains. Toute la côte étant aussitôt entrée dans leur sentiment, ils envoyèrent en commun déclarer à Crassus que, s'il voulait avoir ses officiers, il fallait qu'il leur rendît leurs otages.

9. César, qui était fort loin de ces quartiers-là, ayant appris par les lettres de Crassus ce qui s'y passait, ordonna qu'en attendant on conduisît des galères sur la Loire qui se décharge dans l'Océan, qu'on tirât des rameurs de la province, et qu'on fît provision de matelots et de pilotes; ce qui ayant été promptement exécuté, il se rendit à l'armée, dès que le temps le lui permit. Ceux de Vannes et leurs alliés, instruits de son arrivée, sentirent d'abord la grandeur de leur faute, d'avoir retenu

et mis aux fers des députés, et d'avoir à leur égard violé le droit des gens qui est sacré et inviolable chez toutes les nations : aussi firent-ils des préparatifs proportionnés aux dangers dont ils étaient menacés, se munissant surtout de ce qui pouvait servir à équiper des vaisseaux. Leur plus grande confiance était fondée sur l'assiette de leurs places : ils savaient que les chemins par terre étaient inondés par les hautes marées, et que les Romains ne pouvaient sans péril naviguer sur une mer qu'ils ne connaissaient pas, et où il y avait peu de ports. Ils se persuadaient de plus que, faute de vivres, nous ne pourrions rester long-temps chez eux; qu'à la dernière extrémité ils avaient une bonne ressource dans le nombre de leurs vaisseaux : que non-seulement les Romains n'en pouvaient avoir que peu; mais encore qu'ils ne connaissaient ni les fonds ni les îles où ils auraient à faire la guerre, et qu'il y avait bien de la différence entre naviguer sur la mer Méditerranée, ou sur le vaste et profond Océan. Toutes ces réflexions faites, et leur résolution prise, ils travaillent à fortifier leurs villes, y transportent tous les biens de la campagne, assemblent le plus qu'ils peuvent de vaisseaux sur la côte de Vannes, par où ils étaient persuadés que César commencerait la guerre; ensuite ils mettent dans leur parti les peuples de Saint-Paul de Léon, de Tréguier et de Saint-Brieu, ceux de Lisieux, de Nantes, d'Avranches, du Perche, et d'une partie du Brabant et de la Gueldre, et font venir des secours de l'Angleterre, qui est située vis-à-vis d'eux de l'autre côté de la mer.

10. Telles étaient les difficultés qu'on devait trouver à faire la guerre à ces peuples; cependant César avait plusieurs raisons de s'y déterminer. Il voulait venger l'insulte faite aux chevaliers romains qu'ils avaient arrêtés, punir leur rébellion après s'être rendus et avoir donné des otages; et la conjuration de tant de peuples le portait à châtier ceux-ci, pour contenir les autres dans le respect. Connaissant donc l'amour de presque tous les Gaulois pour les nouveautés, la légèreté avec laquelle ils courent aux armes, leur attachement général pour la liberté, et leur extrême aversion pour l'esclavage, avant que la conspiration augmentât, il crut devoir répandre ses forces en divers endroits.

11. D'abord il envoie T. Labiénus avec la cavalerie vers Trèves; il se charge de tenir les Rhémois et le reste des Belges dans le devoir, et d'empêcher les Allemands, que l'on disait avoir été appelés au secours des Belges, de passer le Rhin. En même temps il ordonne à P. Crassus de passer dans la Guienne avec douze cohortes et une nombreuse cavalerie, pour s'opposer à la jonction et au secours qu'elle voudrait donner aux Barbares. Il fait partir Q. Titurius Sabinus avec trois légions pour contenir ceux de Quimpercorentin, de Coutance et de Lisieux. Le jeune D. Brutus eut le commandement de la flotte et des vaisseaux gaulois qu'on avait fait venir de la Saintonge, du Poitou et des autres cantons qui étaient en paix avec les Romains; et il eut ordre de s'avancer le plus promptement possible contre ceux de Vannes, que César vint attaquer en personne avec son infanterie.

12. La plupart des villes de cette côte sont situées sur des langues de terre et des promontoires qui avancent dans la mer; de sorte qu'on ne peut en approcher par terre, quand la mer est haute, ce qui arrive de douze en douze heures. On ne le peut guère mieux par mer, parce que quand la marée se retire, les vaisseaux restent à sec, ce qui

leur est très-préjudiciable. On ne pouvait donc les assiéger; car, lorsque après un pénible travail on avait élevé une terrasse à peu près à la hauteur des murailles, en retenant la mer par des digues, si les habitans se sentaient trop pressés, ils montaient sur leurs vaisseaux, qui étaient en grand nombre, et avec tout ce qu'ils avaient ils se transportaient dans la ville voisine, où ils trouvaient les mêmes moyens de se défendre. Ils exécutèrent cette manœuvre pendant la meilleure partie de la campagne, avec d'autant plus de facilité que notre flotte était retenue par les vents contraires, et que nous avions bien de la peine à naviguer sur cette grande et vaste mer, sujette à de hautes marées, n'ayant que peu ou point de ports pour nous mettre à l'abri.

13. Les ennemis avaient encore un autre avantage par la manière dont leurs vaisseaux étaient construits et équipés. Ces vaisseaux avaient le fond plus plat que les nôtres, et ils étaient, par conséquent, moins incommodés des bas-fonds et du reflux : la proue en était fort haute, et la poupe plus propre à résister aux vagues et aux tempêtes : tous construits de bois de chêne, et ainsi capables de soutenir le plus rude choc; les poutres qui traversaient, d'un pied d'épaisseur, étaient attachées avec des clous de la grosseur du pouce : leurs ancres tenaient à des chaînes de fer, au lieu de cordes, et leurs voiles étaient de peaux molles et bien apprêtées, soit faute de lin, soit parce qu'ils ignoraient l'art de faire de la toile, soit, ce qui est plus vraisemblable, parce qu'ils ne croyaient pas que la toile pût résister aux agitations et aux vents impétueux de l'Océan, et faire mouvoir des vaisseaux aussi pesans que les leurs. Dans l'action contre ces vaisseaux, notre flotte ne les surpassait qu'en agilité et en vitesse : quant au reste, ils étaient plus propres que les nôtres pour les vastes mers et les tempêtes. Nous ne pouvions les maltraiter de l'éperon, tant ils étaient solides; ni les attaquer facilement, à cause de leur hauteur; pour les mêmes raisons ils craignaient moins les écueils : enfin ils ne redoutaient ni les vents ni les tempêtes; ils étaient sans danger dans les bas-fonds, et ne craignaient dans le reflux ni les pointes ni les rochers : avantages que n'avaient point les nôtres.

14. Après la prise de plusieurs villes, César voyant ses efforts infructueux, et qu'il ne pouvait ni faire du mal aux ennemis, ni empêcher leur retraite, prit le parti d'attendre sa flotte. Dès qu'elle parut, et que l'ennemi la découvrit, environ deux cent vingt de leurs vaisseaux bien équipés et bien armés sortirent du port et se présentèrent en bataille devant elle. Brutus qui la conduisait, ainsi que les autres officiers qui commandaient sur chaque vaisseau, étaient fort embarrassés, et ne savaient comment s'y prendre : car ils n'ignoraient pas que la pointe de nos galères ne pouvait porter grand préjudice à leurs vaisseaux, et que la hauteur de leurs poupes surpassant celle des tours que l'on pouvait dresser sur les nôtres, nos javelots lancés d'en bas seraient sans effet, au lieu que les leurs lancés d'en haut feraient beaucoup de ravage. Mais nous nous étions pourvus d'un instrument qui nous rendit de grands services : c'était une espèce de faux tranchante, emmanchée au bout d'une longue perche, à peu près semblable à celle dont on se sert dans les siéges. Avec ces faux, on tirait à soi les cordages qui attachaient les vergues aux mâts, et on les coupait; ensuite la vergue tombait de toute nécessité avec la voile; et leurs vaisseaux devenaient

inutiles, parce que toute leur force consistait dans leurs agrès. Alors le succès du combat dépendait de la valeur; et en cela, les Romains étaient aisément supérieurs, surtout combattant sous les yeux de leur général et de toute l'armée qui couvrait les collines et les hauteurs d'alentour, de sorte qu'une belle action, quelle qu'elle fût, ne pouvait leur échapper.

15. Après avoir ôté aux vaisseaux ennemis le secours de leurs voiles, deux ou trois des nôtres les environnaient, nos soldats se jetaient dedans et s'en rendaient maîtres. Les Gaulois, voyant ainsi une partie de leurs vaisseaux perdus sans y trouver remède, cherchèrent leur salut dans la fuite; et déjà ils avaient pris le dessus du vent, lorsqu'il survint tout d'un coup un si grand calme, qu'il leur fut impossible de se remuer. Ce calme arriva fort à propos pour achever entièrement l'action; car les nôtres, les attaquant l'un après l'autre, s'en emparèrent, et il n'y en eut que peu qui se sauvèrent à terre à la faveur de la nuit, après un combat qui avait duré depuis dix heures du matin jusqu'au coucher du soleil.

16. Cette bataille mit fin à la guerre des peuples de Vannes et de cette côte, parce que la jeunesse entière, et même toutes les personnes d'âge de quelque distinction et de quelque poids, y avaient marché; et que tous les vaisseaux de la province avaient été rassemblés pour cet objet : ainsi, par cette perte, les autres n'avaient ni aucune retraite ni aucun moyen de défendre leurs villes. Dans cette extrémité, ils se rendirent à discrétion; et César crut en devoir faire un exemple d'autant plus sévère qu'il voulait par-là apprendre aux autres à respecter désormais le droit sacré des ambassadeurs : il fit donc mourir tout le sénat, et vendit le reste à l'encan.

17. Pendant qu'il traitait si sévèrement les peuples de Vannes, Q. Titurius Sabinus arriva sur les frontières du territoire de Coutance avec les troupes que César lui avait confiées. Viridovix s'était mis à la tête de ces nations et de tous ceux qui s'étaient révoltés; de cette réunion il avait formé une puissante armée. Quelques jours même auparavant, ceux du Mans, d'Évreux et de Lisieux, après avoir égorgé leur sénat, parce qu'il s'opposait à la guerre, avaient fermé leurs portes et s'étaient joints à Viridovix, qui avait encore grossi son armée d'un ramas de brigands et d'hommes perdus rassemblés de toute la Gaule, que l'espérance du butin et l'amour de la guerre avaient arrachés aux soins de l'agriculture et à leurs travaux journaliers. Sabinus s'était retranché dans un lieu commode et avantageux. Viridovix vint camper à deux milles de lui, et tous les jours il lui présentait la bataille; en sorte que non-seulement les rebelles méprisaient Sabinus, mais même que nos propres troupes commençaient à blâmer sa conduite : en un mot, l'ennemi le crut si effrayé qu'il osa s'approcher jusqu'à ses retranchemens. Mais Sabinus en agissait ainsi parce qu'il croyait qu'en l'absence du général, un lieutenant, qui avait en tête un ennemi si nombreux, ne devait combattre que dans un lieu favorable et dans une circonstance propice.

18. Quand il crut les Barbares bien persuadés de sa frayeur, il choisit parmi les Gaulois, qui étaient dans ses troupes, un homme fidèle et adroit, qu'il engagea par présens et par promesses à s'aller rendre à eux; en même temps il l'instruisit de ce qu'il avait à faire. Celui-ci étant arrivé au camp des Gau-

lois, comme un déserteur, leur parle de la frayeur des Romains, leur apprend la position critique où César était réduit par ceux de Vannes, ajoutant que Sabinus était sur le point de décamper secrètement la nuit suivante pour aller le secourir. A ces nouvelles, tous s'écrièrent qu'il ne fallait pas perdre l'occasion, ni tarder plus longtemps à l'aller attaquer dans son camp. Plusieurs circonstances contribuaient à leur faire prendre cette résolution; l'incertitude où Sabinus leur avait paru être jusque-là, l'avis que leur donnait le transfuge, la disette des vivres causée par le peu de soin qu'ils avaient eu de faire des provisions, l'espérance d'un heureux succès du côté de Vannes, et enfin la facilité des hommes à croire ce qu'ils désirent. Entraînés par ces motifs, ils ne voulurent point laisser sortir du conseil Viridovix ni les autres chefs qu'ils n'en eussent obtenu la permission de combattre : aussi charmés de l'avoir obtenue que s'ils eussent déjà remporté la victoire, ils se pourvoient de fascines pour combler le fossé, et marchent aux retranchemens des Romains.

19. Sabinus et ses soldats étaient campés sur une hauteur, d'une pente douce et aisée, d'environ mille pas. Les Barbares y montent en courant de toutes leurs forces, pour ne pas leur donner le temps de s'organiser, ni de s'armer, et y arrivent hors d'haleine. Sabinus, après avoir exhorté les siens, donne le signal du combat. Tandis que les ennemis étaient embarrassés de leurs fascines, il ordonne de faire tout d'un coup une sortie par deux endroits. L'avantage du lieu, l'incapacité et la lassitude des Barbares la bravoure et l'expérience de nos soldats, furent cause que l'ennemi ne soutint pas même notre premier choc, et qu'il prit aussitôt la fuite. Nos troupes toutes fraîches, s'étant mises à leur poursuite, en tuèrent beaucoup, et notre cavalerie, continuant de les suivre, laissa échapper peu de fuyards. Ainsi César et Sabinus furent instruits en même temps de la double victoire que l'un et l'autre avaient remportée. Après cette action, toutes les villes se rendirent à Sabinus : car si les Gaulois sont prompts à prendre les armes, aussi perdent-ils aisément courage quand ils trouvent de la résistance, et qu'il leur arrive des disgrâces.

20. Presqu'en même temps P. Crassus arriva dans l'Aquitaine, qui, comme on l'a déjà dit, peut être regardée comme la troisième partie de la Gaule, tant par son étendue que par la multitude de ses habitans. Persuadé qu'il aurait quelque guerre à soutenir dans une province, où peu d'années auparavant, le lieutenant-général L. Valérius Préconius avait été défait et tué, et d'où le proconsul L. Manilius avait été chassé, après avoir perdu ses bagages, il crut qu'il devait surtout se tenir sur ses gardes. Ainsi après avoir pourvu aux vivres, s'être fortifié de troupes auxiliaires et de cavalerie, et fait venir de Toulouse, de Carcassonne et de Narbonne, villes de la province romaine, et voisines de ces contrées, plusieurs braves volontaires, il entra sur les frontières de la Gascogne. A la nouvelle de son arrivée, les peuples de ce canton amassent de grandes troupes, surtout de cavalerie, qui était leur principale force, et attaquent notre armée dans sa marche. Leur cavalerie étant repoussée et poursuivie par la nôtre, tout d'un coup ils firent sortir leur infanterie qui était en embuscade dans un vallon, et recommencèrent le combat contre nos gens qui s'étaient dispersés dans la poursuite.

21. Le combat fut long et opiniâtre : car l'ennemi, fier de ses précédentes victoires, faisait dépendre de son courage le salut de toute l'Aquitaine; et les nôtres voulaient faire voir ce dont ils étaient capables sous un jeune commandant, sans être animés par la présence de leur général, et indépendamment du reste des légions. Enfin l'ennemi, couvert de blessures, prit la fuite; et après en avoir fait un grand carnage, Crassus alla du même pas assiéger Lectoure, leur capitale. Mais la défense fut si vigoureuse, qu'il fut obligé d'employer des mantelets et des tours : car tantôt par des sorties, tantôt par des conduits souterrains dont ils connaissaient parfaitement la pratique, parce que leur pays est rempli de mines, les ennemis cherchaient à nous fatiguer; mais voyant que la vigilance des nôtres rendait leurs efforts inutiles, ils députèrent vers Crassus pour se rendre. Il les reçut, à condition qu'ils lui remettraient toutes leurs armes.

22. Les Romains étaient occupés à faire exécuter cette condition, lorsque Adcantuan leur commandant, fit une sortie par une autre porte de la ville avec six cents braves. Ces braves, qu'ils nomment soldures, sont des gens qui se lient, à la vie et à la mort, à la bonne et à la mauvaise fortune d'un chef : s'il périt, ils périssent avec lui, ou se donnent la mort à eux-mêmes; et, de mémoire d'homme, pas un seul n'a manqué à ce serment. Adcantuan ayant donc fait une sortie avec cette escorte, il s'éleva un cri de ce côté-là de la part des Romains qui gardaient cette partie des retranchemens. Chacun courut aux armes, le combat fut rude : mais enfin Adcantuan fut repoussé dans la ville; néanmoins il obtint de Crassus les mêmes conditions qu'auparavant.

23. Les armes et les otages livrés, Crassus marcha contre les peuples d'Aire et de Bazas, qui, surpris de ce que nous avions si vite emporté une place forte par sa situation et par l'art, députèrent de tous côtés, levèrent des troupes, se liguèrent ensemble, et se donnèrent mutuellement des otages. Ils envoyèrent même aux villes de l'Espagne citérieure, qui sont voisines de l'Aquitaine : ils en tirèrent des soldats et des officiers. Dès qu'ils furent arrivés, ils se mirent en campagne très-bien accompagnés. A leur tête étaient quelques-uns des chefs qui avaient servi sous Q. Sertorius, et qui passaient, par conséquent, pour consommés dans l'art militaire. Ceux-ci leur apprirent à camper, à se retrancher comme les Romains, et même à nous couper les vivres. Crassus s'en aperçut; et comme il ne lui était pas aisé de faire des détachemens à cause de la faiblesse de son armée, au lieu que les Barbares pouvaient tenir la campagne et garder les passages, sans trop dégarnir leur camp, que même leur nombre augmentait tous les jours, ce qui l'incommodait pour ses convois, et l'exposait à manquer de vivres, il crut qu'il ne devait pas différer de donner bataille. Ayant exposé son dessein au conseil de guerre, il passa tout d'une voix, et il prit jour pour le lendemain.

24. Dès l'aurore, il fit sortir toutes ses troupes, les rangea en bataille sur deux lignes, mit les alliés au milieu, et attendit que l'ennemi prît une décision. Ceux-ci, quoique persuadés que vu leur grand nombre et leur ancienne valeur, ils pouvaient combattre avec avantage contre une poignée d'hommes tels que les nôtres, crurent cependant qu'il était encore plus sûr pour eux de vaincre sans tirer l'épée; ce qui ne manquerait pas d'arriver, puisqu'ils étaient maîtres des passages par où les vivres pouvaient

nous venir. Si la faim nous obligeait à nous retirer, ils étaient résolus de nous attaquer dans notre marche au milieu de l'encombrement des bagages. Sur cet avis, qui fut goûté par leurs chefs, ils se tinrent tranquilles dans leur camp, tandis que nous étions en bataille. Ce parti que prirent les Barbares ralentit le courage de leurs troupes, et enfla celui des Romains, qui tout d'une voix s'écrièrent qu'il ne fallait pas tarder davantage à venir les attaquer dans leur camp. A la vue d'une ardeur si générale, Crassus, après les avoir exhortés, les mène à l'attaque.

25. Tandis que les uns comblaient le fossé, que les autres chassaient l'ennemi du rempart, en lançant contre lui une grêle de traits; tandis que les alliés, dans lesquels il ne se fiait pas trop pour le combat, et qui faisaient pourtant nombre, étaient employés à porter partout des pierres, des dards et des fascines, l'ennemi se défendait toujours vaillamment et avec fermeté sur son rempart, d'où il ne lançait pas inutilement ses traits. Pendant qu'on se disputait ainsi le terrain, la cavalerie, ayant fait le tour du camp des Barbares, vint rapporter à Crassus qu'il n'était pas également fortifié partout, et qu'on pouvait facilement y entrer par la porte de derrière.

26. Sur cet avis Crassus, ayant exhorté les officiers de la cavalerie à encourager les leurs par l'espérance d'une bonne récompense, leur communiqua son dessein. Ceux-ci, selon les ordres qu'il leur avait donnés, firent sortir quatre cohortes qui, ayant été laissées à la garde du camp, n'étaient point fatiguées; et leur ayant fait prendre un grand détour pour n'être pas découvertes, elles se rendirent en diligence dans l'endroit marqué, tandis que l'ennemi était tout occupé du combat : là elles forcèrent ses retranchemens et se trouvèrent dans son camp, avant qu'il s'en aperçût, et qu'il pût deviner ce dont il s'agissait. Alors ayant entendu un cri de ce côté-là, les nôtres redoublèrent leurs efforts, comme on fait d'ordinaire dans l'espérance de la victoire, et pressèrent encore plus vivement les ennemis. Ceux-ci, se voyant enveloppés de tous côtés et réduits à la dernière extrémité, se jetèrent en bas du rempart, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Mais notre cavalerie les ayant atteints en rase campagne, de cinquante mille qu'ils étaient, tant d'Aquitaine que de la Biscaye, elle en passa plus des trois quarts au fil de l'épée; ensuite elle reprit le chemin du camp, où elle n'arriva que bien avant dans la nuit.

27. Le bruit de cette victoire s'étant répandu, la plus grande partie de l'Aquitaine se rendit à Crassus, et lui envoya d'elle-même des otages. De ce nombre furent les peuples de Bayonne, de Bigorre, du Béarn, de Bazas, d'Aire, de l'Armagnac, du comté de Gaure, d'Auch, de Bordeaux, de Lectoure et de Dax. Quelques peuples plus éloignés s'en dispensèrent, se flattant que la rigueur de la saison (l'hiver approchait) les mettrait à couvert.

28. Environ à cette époque, quoique l'été fût fort avancé, César voyant presque toute la Gaule pacifiée, et que ceux de Térouenne, du Brabant et de la Gueldre étaient les seuls qui fussent en armes, et qui ne lui eussent jamais envoyé faire aucune proposition de paix, marcha contre eux, espérant pouvoir finir cette guerre avant l'hiver. Ceux-ci, pour lui résister, s'y prirent tout autrement que les autres Gaulois : car ayant remarqué que les nations les plus puissantes qui avaient voulu lui tenir tête avaient été chassées et vaincues,

et leur pays étant d'ailleurs plein de forêts et de marais, ils s'y retirèrent avec tout ce qu'ils avaient. César, parvenu à l'entrée de ces forêts, commença d'abord à s'y retrancher, sans que l'ennemi parût; mais lorsque les nôtres se furent dispersés pour travailler aux retranchemens, les Barbares vinrent de tous côtés fondre subitement sur eux. Les Romains, ayant promptement pris les armes, les repoussèrent, et en tuèrent plusieurs; mais s'étant engagés trop avant dans ces lieux couverts, ils perdirent quelques soldats.

29. Les jours suivans, César travaille à faire abattre la forêt, et pour empêcher que ses troupes ne puissent être prises en flanc, lorsqu'elles seraient sans armes, ou qu'elles ne s'y attendraient pas, tout ce que l'on coupait, il le fait jeter de côté et d'autre vers l'ennemi, et se couvre par ce moyen des deux côtés. La diligence avec laquelle ce travail s'exécutait, le fit extrêmement avancer en peu de jours : nous étions même déjà maîtres de leurs troupeaux et des bagages qui étaient aux derniers rangs, et ils s'enfonçaient toujours de plus en plus dans les bois, lorsqu'il survint de si grandes et de si longues pluies, qu'il fallut nécessairement discontinuer le travail, et songer à se mettre à couvert, nos gens ne pouvant plus demeurer sous des tentes. Après donc avoir ravagé tout le pays, et brûlé leurs bourgades, César ramena son armée, qu'il mit en quartier d'hiver sur les terres de ceux du Mans et de Lisieux, et chez les autres peuples soulevés précédemment.

LIVRE QUATRIÈME.

Défaite des peuples de Bergue et de Zutphen, suivie d'une description des mœurs des Suèves. — Passage du Rhin. — Expédition d'Angleterre.

An avant J. C. 55, de Rome 699.

1. L'hiver suivant, sous le consulat de C. Pompée et de M. Crassus, ceux de Bergue et de Zutphen, peuples de l'Allemagne, passèrent le Rhin en grand nombre assez près de son embouchure, parce que, depuis plusieurs années, les Suèves leur faisaient la guerre, et les empêchaient de cultiver leurs terres. Ces Suèves sont la nation la plus puissante et la plus guerrière de toute l'Allemagne. Ils passent pour avoir cent bourgs, lesquels tous les ans fournissent chacun mille soldats, qui vont porter la guerre chez les peuples voisins : le reste demeure dans le pays et le cultive, tant pour eux que pour ceux qui vont en campagne. L'année suivante, les premiers vont à leur tour porter les armes, et les derniers restent dans le pays. Par ce moyen, l'amour de l'agriculture et l'ardeur pour la guerre s'entretiennent également dans cette nation. Du reste, les terres sont chez eux en commun, sans que personne en ait en propre; ils ne demeurent même jamais plus d'un an dans le même lieu. Ils font peu de provisions de blé, car ils vivent presque uniquement de lait, de la chair de leurs troupeaux et surtout de leur chasse. Ce genre de vie, joint à ce qu'ils sont toujours en action, et à la liberté dont ils jouissent (en effet ils élèvent leurs enfants dans la même indépendance, dans le même éloignement de tout art, et ne leur font rien faire contre leur gré), les rend robustes et d'une taille prodigieuse. Ils se sont habitués

quoique dans un climat très-froid, à ne se vêtir que de peaux, qui, n'étant pas assez larges, laissent la plus grande partie de leur corps toute nue; et d'ailleurs ils ne se baignent que dans les fleuves.

2. Ils reçoivent chez eux les marchands; mais c'est plutôt pour leur vendre le butin qu'ils ont fait à la guerre, que pour acheter de leurs marchandises. Ils ne sont pas même curieux de ces beaux chevaux étrangers dont les Gaulois font tant de cas, et qu'ils achètent si cher; mais ils préfèrent ceux du pays, tout mauvais et tout difformes qu'ils sont, et par un continuel exercice, ils les rendent infatigables. Comme dans les combats, ils sautent souvent à bas de leurs chevaux, pour combattre à pied, ils les accoutument à demeurer dans la même place, et, quand il en est besoin, ils remontent dessus avec une vitesse surprenante. C'est aussi chez eux une marque de la mollesse la plus honteuse que de se servir de selle; aussi ne balancent-ils point, quelque peu nombreux qu'ils soient, d'attaquer une grosse troupe de cavalerie bien équipée. Ils ne se permettent point du tout l'usage du vin; ils croient que cette liqueur amollit les hommes, qu'elle les rend efféminés et incapables de supporter la fatigue.

3. Ils se font gloire de n'être bornés que par de vastes déserts; c'est, selon eux, une preuve qu'un grand nombre de nations ne pouvant leur résister, ont abandonné ces pays. Aussi prétend-on que du côté des Suèves, il y a sur leur frontière près de deux cents lieues de pays inhabité. De l'autre côté, ils sont voisins de ceux de Cologne, peuples autrefois très-puissans, autant que les Allemands peuvent l'être, et qui sont d'un naturel un peu moins féroce, parce qu'étant placés sur les bords du Rhin, ils ont plus de commerce, et que le voisinage des Gaulois a su les accoutumer à leurs mœurs et à leurs manières. Quelques guerres que les Suèves leur eussent faites, ils étaient en si grand nombre et si puissans qu'ils n'avaient pu les chasser; il les avaient pourtant fort abaissés et fort affaiblis, et les avaient enfin rendus tributaires.

4. Ceux de Bergue et de Zutphen, dont nous avons parlé plus haut, se trouvèrent dans le même cas; ils soutinrent plusieurs années les attaques des Suèves: à la fin chassés de leur pays après avoir, durant trois ans, erré dans différens endroits de l'Allemagne, ils arrivèrent sur le Rhin. Les peuples de la Gueldre et du Brabant habitaient alors ces pays, et demeurant sur les bords du fleuve, ils cultivaient les terres des environs. Mais effrayés à l'arrivée de tant de gens, ils abandonnèrent ce qu'ils possédaient au delà du fleuve, et s'étant fortifiés en-deçà, ils empêchèrent les Allemands de passer. Ceux-ci, après avoir tout mis en œuvre, voyant qu'ils ne pouvaient ni les forcer faute de vaisseaux, ni passer secrètement, parce que les autres étaient sur leurs gardes, feignirent de retourner chez eux. Ils marchèrent, en effet, pendant trois jours, puis revenant de suite sur leurs pas, et leur cavalerie, ayant fait en une nuit le chemin de ces trois journées, ils tombèrent sur ceux du Brabant et de la Gueldre, au moment qu'ils y pensaient le moins, et qu'informés de leur départ d'après leurs espions, ils étaient retournés sans crainte dans leurs bourgs au-delà du Rhin. Après les avoir taillés en pièces, ils prirent leurs vaisseaux et passèrent ce fleuve, avant que ceux de cette nation qui habitaient de ce côté-là en eussent eu aucun avis: ils s'emparèrent de leurs demeures et se nourri-

rent, le reste de l'hiver, des provisions qu'ils y trouvèrent.

5. César averti de leur passage et craignant la légèreté des Gaulois qui sont faciles à changer d'avis et aiment la nouveauté, ne crut pas devoir se fier à eux; car ils sont si avides de nouvelles, qu'ils ont coutume d'arrêter les voyageurs, même malgré eux, pour s'informer de ce qu'ils savent : dans les villes, le peuple environne les marchands, les oblige à raconter d'où ils viennent, et ce qu'ils ont appris de nouveau dans ces quartiers-là. C'est sur ces bruits et sur ces rapports qu'ils décident souvent des affaires les plus importantes. Aussi ne tardent-ils pas à se repentir de s'être livrés à des bruits incertains, la plupart inventés pour flatter leur goût.

6. César, qui leur connaissait ce faible, jaloux de prévenir un plus grand mal, se rendit à l'armée plus tôt que de coutume; et, à son arrivée, il trouva qu'en effet ce qu'il avait soupçonné avait eu lieu. Déjà plusieurs peuples de la Gaule venaient de députer vers les Allemands pour les inviter à quitter les bords du Rhin, les assurant qu'on leur accorderait tout ce qu'ils pourraient demander. Dans cette espérance, l'ennemi s'étendait déjà, et faisait des courses dans les pays de Tongres et de Condroz, qui dépendent de celui de Trèves. D'après ces circonstances, César fit assembler les principaux de la Gaule, et, sans leur rien témoigner de ce qu'il avait appris, après les avoir caressés et encouragés, il leur ordonna de lui fournir de la cavalerie, et résolut de faire la guerre aux Allemands.

7. Après avoir donc fourni aux vivres, et fait choix de sa cavalerie, il marcha aux ennemis. Il n'en était déjà plus qu'à quelques journées lorsqu'ils lui envoyèrent des députés pour lui dire qu'ils ne feraient pas les premiers la guerre aux Romains; mais que si on les attaquait, ils ne balanceraient point à prendre les armes; que leurs ancêtres leur avaient appris à recourir au glaive, et non aux prières contre ceux qui leur faisaient la guerre; que cependant ils croyaient devoir lui représenter qu'ils n'avaient quitté leur pays que malgré eux, et parce qu'on les en avait chassés; que si les Romains voulaient les recevoir comme amis, ils ne leur seraient peut-être pas inutiles; qu'ils n'avaient donc qu'à leur donner des terres ou les laisser jouir de leurs conquêtes; du reste, qu'ils ne le cédaient qu'aux Suèves, que les dieux immortels eux-mêmes ne pouvaient égaler, et qu'après eux, il n'y avait aucun autre peuple au monde dont ils ne pussent triompher.

8. César leur répondit ce qu'il jugea convenable; mais sa conclusion fut, qu'il ne pouvait leur accorder son amitié tant qu'ils resteraient dans la Gaule; qu'il n'était pas juste que ceux qui n'avaient pu défendre leurs terres s'emparassent de celles d'autrui; qu'il n'y en avait point de vacantes dans la Gaule que l'on pût donner sans injustice, surtout à une si grande multitude; que cependant ils pouvaient, s'ils voulaient, aller s'établir sur les frontières de ceux de Cologne, dont les députés, actuellement auprès de lui, se plaignaient des Suèves et lui demandaient du secours contre ce peuple; et qu'il leur obtiendrait cette faveur de ceux de Cologne.

9. Les députés lui répliquèrent qu'ils rendraient compte aux leurs de ses intentions, et que dans trois jours ils lui rendraient réponse; qu'en attendant, ils le priaient de ne pas s'approcher davantage de leur camp. César leur répondit qu'il ne pouvait leur accorder

cette demande. Il savait que depuis quelques jours ils avaient envoyé une grande partie de leur cavalerie pour fourrager et chercher des vivres dans le Brabant au-delà de la Meuse. Il était persuadé qu'ils ne demandaient ce délai que pour attendre leurs cavaliers.

10. La Meuse prend sa source au Mont-de-Vôge sur la frontière de Langres; et après avoir reçu une partie du Rhin nommé le Wahal, elle forme l'île de Hollande, et va se jeter dans l'Océan à environ vingt-six lieues de l'embouchure de ce fleuve. A l'égard du Rhin, il prend sa source chez les Grisons qui habitent les Alpes, et il coule long-temps avec rapidité au travers du pays de Vaux, de la Suisse, de la Franche-Comté, du pays Messin, de l'Alsace et du territoire de Trèves : arrivé près de la mer, il se partage en plusieurs branches, et forme plusieurs grandes îles, la plupart habitées par des nations féroces et barbares qui vivent, à ce qu'on croit, de poissons et d'œufs d'oiseaux, et enfin il se décharge dans l'Océan par plusieurs embouchures.

11. César, n'étant plus qu'à quatre lieues des ennemis, rencontra les deux députés qui venaient au jour marqué: ils le supplièrent encore très-instamment de ne point aller plus loin. N'ayant pu l'obtenir, ils lui demandèrent que du moins il envoyât ordre à sa cavalerie qui formait l'avant-garde, de ne commettre aucun acte d'hostilité, et qu'il leur permît de dépêcher vers ceux de Cologne, l'assurant que si leurs chefs et leur sénat leur permettaient de les recevoir, ils en passeraient par tout ce qu'il leur ordonnerait ; et en conséquence, ils lui demandèrent trois jours. Quoique César fût très-persuadé qu'ils ne sollicitaient ce délai que pour avoir le temps de faire revenir leur cavalerie, il leur promit cependant de n'avancer ce jour-là que de quatre milles, pour être plus à portée d'avoir de l'eau. En même temps, il leur ordonna de venir le trouver le lendemain en grand nombre, afin qu'il examinât leurs demandes. Cependant il envoya ordre aux chefs de sa cavalerie, qui avait pris les devans, de ne point attaquer l'ennemi, et en cas qu'ils fussent attaqués, de ne faire que soutenir le choc jusqu'à ce qu'il fût arrivé avec son armée.

12. Mais dès que les Barbares aperçurent notre cavalerie composée de cinq mille chevaux, quoiqu'ils ne fussent que huit cents, parce que le reste qui était allé fourrager au-delà de la Meuse n'était pas encore de retour, ils coururent contre elle et la mirent en désordre, les nôtres ne croyant rien avoir à craindre, parce que les députés des Barbares venaient de quitter César, et qu'ils avaient demandé une trève pour ce jour. Nos cavaliers se défendant, les Barbares, selon leur coutume, mettent pied à terre, tuent nos chevaux, renversent plusieurs de ceux qui les montaient, mettent les autres en fuite ; et ils les effrayèrent si fort que nos soldats ne s'arrêtèrent que quand ils virent le gros de notre armée. Nous perdîmes dans cette mêlée soixante-quatorze cavaliers, entre autres Pison, brave seigneur d'Aquitaine, dont l'aïeul avait été souverain de son canton, et que le sénat avait honoré du titre d'ami du peuple romain. Comme il secourait son frère que l'ennemi avait enveloppé et qu'il dégagea, il eut son cheval blessé : quoique démonté, il se défendit courageusement tant qu'il put le faire ; mais ayant été enveloppé, il tomba enfin percé de coups. Son frère qui le remarqua de loin, se précipita de nouveau sur l'ennemi comme un furieux, et se fit tuer.

13. Après cette action, César ne crut

pas devoir écouter plus long-temps les députés de ces perfides, ni accéder à aucune condition avec des hommes qui, après lui avoir demandé la paix, avaient usé de supercherie pour le surprendre; du reste il jugea que ce serait une insigne folie d'attendre pour les attaquer que toutes leurs troupes les eussent joints, et que leur cavalerie fût de retour. D'ailleurs, la connaissance qu'il avait de la légèreté des Gaulois, et de l'impression que l'avantage que les Barbares venaient de remporter avait faite sur eux, dut l'engager à ne leur pas donner le temps de changer d'avis. Ainsi après en avoir communiqué avec ses lieutenans et son questeur, il résolut de ne pas différer un moment de les attaquer. Sur ces entrefaites, le lendemain matin arrivent fort à propos tous les chefs et les vieillards d'entre les Barbares, qui, usant des mêmes artifices et de la même dissimulation, viennent trouver César dans son camp, pour s'excuser de ce que leurs troupes avaient attaqué les Romains, après ce qui avait été convenu, et ce qu'ils avaient eux-mêmes demandé : ils cherchèrent ensuite, avec la même adresse, à prolonger encore la trève. César, charmé de les voir donner eux-mêmes dans le piége, n'hésita pas de les faire arrêter : ensuite il fit sortir toutes ses troupes ; et quant à sa cavalerie qu'il croyait encore effrayée de l'action du jour précédent, il la fit placer à l'arrière-garde.

14. Après avoir formé ses troupes sur trois colonnes, il fit trois lieues en toute diligence, et arriva au camp ennemi, avant que les Allemands connussent ce dont il s'agissait. Les Barbares, surpris d'une si prompte arrivée pendant l'absence de leurs chefs, et n'ayant ni le temps de délibérer, ni celui de prendre les armes, ne savaient à quel parti se fixer : s'ils devaient sortir au-devant de nous, ou défendre leur camp, ou chercher leur salut dans la fuite. Leurs cris et le désordre où ils étaient, faisant connaître leur frayeur, les nôtres, animés par leur perfidie de la veille, font irruption dans leur camp. Ceux qui eurent le temps de courir aux armes firent quelque résistance, et se défendirent entre les chariots et le bagage; mais le reste, tant les femmes que les enfans (car ils avaient quitté leur pays et passé le Rhin avec tout ce qui leur appartenait), prit la fuite de tous côtés, et César mit sa cavalerie à leur poursuite.

15. Les combattans, entendant les cris de leurs compagnons que l'on massacrait derrière eux, jetèrent leurs armes, abandonnèrent leurs drapeaux, sortirent de leur camp; et, arrivés au confluent de la Meuse et du Rhin, qui arrêta leur fuite, une grande partie fut écrasée; les autres se jetèrent dans le fleuve où ils périrent, parce que l'effroi et la lassitude les mirent hors d'état de résister à sa rapidité. Les Romains, sortis avantageusement d'une guerre si redoutable (car on comptait quatre cent trente mille âmes parmi les Barbares), rentrèrent dans leur camp, sans aucune perte et avec fort peu de blessés. César permit à ceux qu'il avait arrêtés de se retirer; mais, craignant les Gaulois dont ils avaient ravagé le pays, ils aimèrent mieux rester avec lui, et il y consentit.

16. Cette guerre achevée, César se détermina, pour plusieurs raisons, à traverser le Rhin. Une des principales était de contenir les Allemands et de les empêcher de faire si aisément passer des armées dans la Gaule. Il voulait leur faire craindre pour leur propre pays, en leur montrant que les Romains pouvaient et osaient également

franchir le Rhin. D'ailleurs, la cavalerie ennemie, qui, comme on l'a vu, ne s'était point trouvée à la bataille, parce qu'elle était allée chercher des vivres au-delà de la Meuse, s'était retirée, après la déroute de son parti, au-delà du Rhin, chez les peuples de la Westphalie, et s'était jointe à eux. César l'envoya réclamer, comme faisant partie de la nation qui l'avait combattu, lui et les Gaulois; mais ils répondirent que la domination des Romains se bornait au Rhin, et que s'il ne croyait pas juste que les Allemands s'avançassent dans la Gaule malgré lui, il ne devait pas non plus prétendre à aucun pouvoir ni aucun droit sur ce qui était au-delà de ce fleuve. Ceux de Cologne, les seuls des peuples d'au-delà du Rhin qui lui eussent envoyé des députés et des otages, et qui eussent recherché son alliance, le priaient en outre avec instance de les secourir contre les Suèves, dont ils étaient fort maltraités; ou, si les affaires ne le lui permettaient pas, de faire voir du moins son armée au-delà du Rhin; que sa marche leur serait un secours suffisant et pour le présent et pour la suite; parce que, depuis la défaite d'Arioviste et la dernière victoire des troupes romaines, leur nom et leur réputation faisaient tant de bruit jusqu'aux extrémités de l'Allemagne, qu'on cesserait de les tourmenter dès qu'on les saurait vraiment amis du peuple romain. En même temps ils lui offraient grand nombre de vaisseaux, pour transporter son armée au-delà du Rhin.

17. Telles étaient les raisons qui l'engageaient à le passer; mais il ne crut pas qu'il fût sûr, ni de sa dignité, ni de celle du peuple romain, de faire ce trajet sur des bateaux : ainsi, malgré les difficultés presque insurmontables qu'il y avait à construire un pont à cause de la largeur, de la profondeur et de la rapidité du fleuve, il crut qu'il devait tenter cette entreprise, et ne point faire passer autrement son armée. Voici donc comment on s'y prit pour la construction de ce pont : on commença par joindre ensemble, à deux pieds de distance l'une de l'autre, deux poutres aiguisées par le bas, d'un pied et demi d'équarrissage, et d'une longueur proportionnée à la profondeur du fleuve; on les descendit dans l'eau avec des machines, et on les y enfonça à coups de hie, non pas perpendiculairement, mais un peu penchées selon le cours de l'eau. Vis-à-vis, à quarante pieds de distance, on en planta deux autres préparées comme les premières, mais que l'on fit pencher contre le courant pour y résister. Sur ces quatre pieux ainsi fichés on mit une poutre de deux pieds d'équarrissage qui s'enclavait dans leur intervalle, et qui était si bien liée avec eux par les deux bouts au moyen de fortes chevilles, que la violence du courant ne pouvait servir qu'à resserrer davantage tout l'ouvrage et à le rendre plus solide. On le continua ainsi dans toute la largeur du fleuve; ensuite on posa d'une poutre à l'autre des solives, que l'on couvrit en travers de perches et de fascines pour pouvoir y marcher. De plus on étaya le pied de ces poutres enfoncées dans l'eau et qui portait le pont, de nouveaux pieux inclinés et plantés dans le fleuve pour les soutenir, et pour leur servir d'arcs-boutans contre le courant. Enfin on prit encore la précaution de planter des pieux un peu au-dessus du pont, afin d'arrêter les arbres et les bateaux que l'ennemi lâcherait pour l'ébranler ou le rompre.

18. Tout l'ouvrage fut fini en dix jours, à compter de celui où les matériaux furent apportés au bord du

fleuve; et l'armée passa dessus. César, après avoir mis une forte garde aux deux extrémités du pont, s'avança contre les peuples de la Westphalie. Pendant sa marche, des ambassadeurs de plusieurs nations vinrent le trouver pour lui demander la paix et son amitié; il les reçut bien, et leur ordonna de lui amener des otages. Les Westphaliens, dès qu'ils apprirent qu'il faisait faire un pont, abandonnèrent le pays, à la persuasion des cavaliers du pays de Gueldre qui s'étaient sauvés chez eux, emportèrent tous leurs biens et se retirèrent dans les déserts et dans les forêts

19. Après un séjour assez court dans leur pays, qu'il brûla et qu'il saccagea, César se rendit chez ceux de Cologne, et leur promit son secours en cas que les Suèves les attaquassent. Ils lui apprirent que les Suèves, au premier avis reçu de leurs coureurs qu'il faisait construire un pont, avaient, selon leur coutume, tenu conseil, et envoyé partout exhorter leurs compatriotes à quitter les villes et à conduire dans les bois femmes, enfans et biens; que ceux qui étaient en état de porter les armes s'étaient rassemblés dans le même endroit, vers le milieu de leur pays, et qu'ils l'y attendaient, à dessein de lui livrer bataille. Sur cet avis, César ayant terminé tout ce qui l'appelait au-delà du Rhin, c'est-à-dire ayant puni les peuples de la Westphalie, et délivré de l'oppression ceux de Cologne, après être resté en tout dix-huit jours au-delà du Rhin, crut en avoir assez fait pour la gloire et l'avantage du peuple romain : il repassa donc en Gaule, et fit rompre le pont.

20. Quoique l'été fût fort avancé, et que l'hiver commence de bonne heure dans les pays septentrionaux tels que la Gaule, cependant César résolut de passer en Angleterre qui, dans presque toutes les guerres que nous avions eues contre les Gaulois, les avait secourus contre les Romains. Il comptait que si le temps était trop court pour lui faire la guerre, du moins il lui serait avantageux de reconnaître cette île, de s'instruire de l'espèce de peuples qui l'habitaient, d'en examiner le pays, les ports, les avenues; toutes choses qui étaient presque inconnues aux Gaulois, parce que jusqu'alors il n'y avait eu que les marchands qui eussent osé en approcher, et que même ils n'en connaissaient guère que la côte et les pays situés à l'opposite de la Gaule. Aussi ayant assemblé grand nombre de marchands, il ne put apprendre d'eux ni quelle était la grandeur de l'île, ni le nombre et la force des peuples qui l'habitaient, ni leur manière de faire la guerre, ni leurs mœurs, ni quels étaient les ports capables de contenir plusieurs grands navires.

21. Pour en être informé avant de tenter l'entreprise, il trouva convenable d'envoyer la reconnaître, et détacha en conséquence C. Volusénus avec une longue barque, le chargeant de venir lui rendre compte au plus tôt de tout ce qu'il aurait découvert. Lui-même partit avec toutes ses troupes pour se rendre dans le comté de Boulogne, où est le plus court passage en Angleterre, après avoir donné ordre de venir l'y joindre à tous les vaisseaux de ces quartiers-là, et à la flotte dont, la campagne précédente, il s'était servi dans la guerre contre ceux de Vannes. Les Anglais, instruits de son dessein par les marchands, dépêchent de plusieurs cantons de leur île pour lui promettre des otages et obéissance. César les exhorte à persister dans ce sentiment, et, les renvoyant chez eux, il les fait

accompagner par Comius qu'il avait nommé roi de ceux d'Arras après les avoir soumis, dans lequel il avait une entière confiance; dont il connaissait la prudence et la valeur, et qui passait pour avoir beaucoup de crédit dans cette île. Il lui recommanda de visiter le plus de peuples qu'il pourrait, de les exhorter à faire alliance avec les Romains, et de les assurer qu'il se rendrait bientôt dans leur île. Volusénus ayant pris connaissance de la côte, autant qu'il le pouvait sans débarquer, parce qu'il n'osait se fier à ces Barbares, cinq jours après son départ revint auprès de César, et lui rendit compte de ce qu'il avait vu.

22. Pendant le séjour que fit César dans le comté de Boulogne, en attendant que ses vaisseaux fussent prêts, il lui vint des députés de la plupart des peuples de ce pays, pour s'excuser de ce qui s'était passé l'année précédente, lui représentant qu'ils étaient des Barbares peu instruits des coutumes des Romains, et l'assurant qu'ils feraient tout ce qu'il leur ordonnerait. Il fut très-satisfait d'une ambassade qui lui venait si à propos; car il ne voulait point laisser d'ennemi derrière lui, et il n'avait pas le temps de s'amuser à faire la guerre; il ne croyait pas non plus que des affaires si peu importantes dussent être préférées à l'Angleterre. Dans cet esprit il leur demanda grand nombre d'otages; ils les fournirent, et il leur accorda sa protection. Cette affaire terminée, il assembla environ quatre-vingts vaisseaux de charge, qu'il crut pouvoir suffire pour le transport de deux légions; et les galères qu'il avait, il les distribua au questeur, à ses lieutenans et autres principaux officiers. Il avait encore, environ à trois lieues de là, dix-huit vaisseaux de charge, que les vents avaient empêchés de se rendre dans le même port; il les distribua à sa cavalerie, et confia le reste de son armée à Q. Titurius Sabinus et L. Aurunculeius Cotta ses lieutenans, pour marcher contre les peuples de la Gueldre et du Brabant, et contre ceux du comté de Boulogne, qui ne lui avaient point envoyé de députés. En même temps il laissa P. Sulpicius Rufus, son lieutenant, avec une garnison suffisante pour la garde du port.

23. Ces dispositions prises, et le vent étant devenu favorable, il fit voile environ à minuit, après avoir commandé à sa cavalerie d'aller s'embarquer au port voisin, et de le suivre. Elle ne fit pas assez de diligence; de sorte qu'il n'arriva en Angleterre, sur les dix heures du matin, qu'avec ses premiers vaisseaux : il y vit sur toutes les collines les troupes ennemies sous les armes. Telle était la situation de cet endroit : la rade se trouvait si près des montagnes, que de ces hauteurs on pouvait lancer des traits sur le rivage. Ce lieu lui parut si peu convenable au débarquement, qu'il s'y tint à l'ancre jusqu'à trois ou quatre heures du soir, pour attendre que le reste de sa flotte fût arrivé. Cependant il assemble ses lieutenans et les tribuns des soldats, leur fait part de ce qu'il avait appris de Volusénus, les instruit de son dessein, et les avertit d'agir d'eux-mêmes selon le temps, les circonstances, la connaissance qu'ils avaient de l'art militaire, et surtout d'une guerre maritime, où le moindre délai pouvait dans un moment tout changer; ensuite il les renvoya; et le vent avec la marée étant devenus favorables, il donna le signal, leva l'ancre et vint mouiller à environ trois lieues de là sur un rivage uni et découvert.

24. Les Barbares, qui s'aperçurent de son dessein, détachèrent aussitôt leur

cavalerie et les chariots dont ils ont coutume de se servir en guerre, pour empêcher nos gens de débarquer, et firent suivre le reste de leurs troupes. Ce qui s'opposa le plus à notre débarquement fut la grandeur de nos vaisseaux qui ne pouvaient approcher de la côte; en sorte que les nôtres, qui ne connaissaient pas les lieux, ayant les mains embarrassées, et se trouvant chargés du poids de leurs armes, avaient assez de peine, en se jetant à l'eau, de résister aux vagues et à l'ennemi, tandis que les Barbares, à pied sec ou en s'avançant un peu dans l'onde, mais avec les membres libres, et marchant dans des endroits qui leur étaient parfaitement connus, lançaient leurs traits tout à leur aise, et nous foulaient aux pieds de leurs chevaux accoutumés à ces attaques. Nos troupes effrayées, et entièrement étrangères à ce genre de combat, n'agissaient ni avec la même ardeur ni avec la même vivacité qu'elles le faisaient sur terre.

25. Dès que César s'en fut aperçu, il fit un peu éloigner des vaisseaux de charge ses galères dont la forme était peu connue des Barbares, et avec lesquelles on pouvait manœuvrer plus facilement : il leur ordonna de s'avancer et de se placer vers le flanc des ennemis, de les charger à coups de frondes, de machines et de traits, et de les forcer à quitter la place; ce qui s'exécuta si bien, que l'ennemi, surpris de la forme de nos galères, de leur mouvement, et de la nature de nos machines qui leur étaient inconnues, s'arrêta d'abord et commença ensuite à reculer. Et comme les nôtres balançaient encore à sauter à la mer dont ils ne connaissaient pas bien la profondeur, l'enseigne de la dixième légion, après avoir prié les dieux de favoriser son entreprise : « Suivez-moi, compagnons, dit-il, si vous ne voulez pas livrer l'aigle romaine aux ennemis : pour moi, je m'acquitterai de mon devoir envers César et la république. » A ces mots, ils s'élance hors du vaisseau, et pousse l'aigle contre les Barbares. Alors les Romains, s'animant les uns les autres, et s'exhortant à ne pas se couvrir d'une si grande honte, sautent tous du vaisseau ; ceux des autres navires les plus proches les suivent et marchent à l'ennemi.

26. Le combat fut opiniâtre de part et d'autre. Cependant les nôtres, qui ne pouvaient ni garder leurs rangs, ni tenir ferme, ni suivre leurs drapeaux, parce que, descendant l'un après l'autre de leurs vaisseaux, chacun se rangeait sous le premier étendard qu'il rencontrait, étaient dans un extrême embarras; au lieu que l'ennemi qui connaissait tous les gués tombait sur les nôtres à mesure qu'il les voyait prendre terre, et poussait sa cavalerie contre eux. Un grand nombre en enveloppait un petit; et d'autres, les prenant en flanc, lançaient leurs traits sur ceux qu'ils voyaient rassemblés en foule. César, s'en étant aperçu, fit remplir de soldats les chaloupes des galères avec plusieurs petites barques, et envoya du secours à ceux qu'il remarquait en avoir besoin. Dès que nos soldats eurent pris terre, et se furent vus en état de combattre, ils chargèrent les Barbares et les mirent en fuite; mais ils ne purent les poursuivre fort loin, parce que la cavalerie n'avait pu les suivre d'assez près, ni arriver à temps dans l'île. Ce fut là le seul obstacle qui, dans cette occasion, s'opposa à la fortune ordinaire de César.

27. Les Barbares s'étant ralliés après leur défaite envoyèrent aussitôt à César des députés demander la paix, et ils offrirent de donner des otages, et de se soumettre. Comius, roi d'Arras, que

César avait envoyé devant lui en Angleterre, comme il a été dit, vint avec ces députés. Ils l'avaient arrêté et mis aux fers à la descente du vaisseau sur lequel il s'était embarqué pour leur porter les ordres de César. Ils le relâchèrent d'abord après leur déroute; et en venant demander la paix, ils rejetèrent cette violence sur la multitude et le prièrent d'excuser leur imprudence. César se plaignit de ce qu'ils lui avaient fait la guerre sans sujet, après lui avoir d'eux-mêmes envoyé demander la paix jusque dans les Gaules : il leur dit qu'il leur pardonnait; mais il exigea des otages. Ils en livrèrent sur-le-champ une partie; pour l'autre qu'ils faisaient venir de loin, ils promirent de la donner sous peu de jours. Cependant ils congédièrent leurs troupes, et les principaux d'entre eux accoururent de tous côtés recommander à César leurs intérêts et ceux de leurs cantons.

28. La paix semblait ainsi parfaitement assurée, lorsque quatre jours après le débarquement de César en Angleterre, les dix-huit vaisseaux qui portaient sa cavalerie mirent à la voile par un vent doux. Déjà ils étaient à la vue de l'île et du camp, lorsqu'il s'éleva une si furieuse tempête, qu'aucun ne put suivre sa route : les uns furent rejetés dans le port d'où ils étaient partis; d'autres furent emportés vers la partie occidentale de l'île, où ils coururent de grands dangers. Ils y jetèrent l'ancre; mais comme ils s'emplissaient d'eau par la violence des vagues, ils furent forcés de gagner la haute mer pendant cette nuit orageuse, et reprirent la route des Gaules.

29. C'était précisément alors la pleine lune, temps où les marées sont les plus hautes dans l'Océan, ce que les Romains ignoraient; en sorte que les galères, dont César s'était servi pour le transport de son armée, et qu'il avait fait mettre à sec, furent couvertes de flots, et les vaisseaux de charge, qui étaient à la rade sur leurs ancres, furent extrêmement maltraités, sans que nos gens pussent le moins du monde y manœuvrer ou y apporter du secours. Plusieurs furent brisés; le reste perdit ancres, voiles, cordages, et fut mis hors d'état de tenir la mer. Un accident si affreux jeta, comme il le devait, une grande consternation dans toute l'armée, car il n'y avait point d'autres vaisseaux pour le retour; tout manquait pour les radouber; et comme on comptait généralement passer l'hiver dans la Gaule, on n'avait point emporté de vivres pour cette saison.

30. Les principaux de l'île, qui, après leur défaite, s'étaient rendus dans le camp pour recevoir les ordres de César, témoins de cette désolation, tinrent conseil entre eux; voyant que nous n'avions ni vivres, ni vaisseaux, ni cavalerie, et jugeant du petit nombre de nos troupes par le peu d'étendue de notre camp (car son enceinte était d'autant plus resserrée qu'on avait passé la mer sans bagage), ils conclurent que tout leur était favorable pour une révolte; qu'il fallait insensiblement nous couper les vivres et tirer la guerre en longueur jusqu'à l'arrivée de l'hiver; espérant que quand ils seraient venus à bout de nous, ou nous auraient fermé le retour, il ne prendrait plus envie à personne de porter la guerre en Angleterre.

31. Dans ces dispositions, ils disparaissent peu à peu et commencent en secret à rassembler leurs troupes. Quoique César ne fût pas encore informé de leur complot, cependant il se douta, sur le désordre arrivé à ses vaisseaux, et sur le délai qu'ils apportaient à fournir le reste des otages, qu'ils pourraient bien

tramer quelque mauvais dessein. Sur ce soupçon, il fit, à tout événement, venir dans son camp le plus de vivres et de grains qu'il put ramasser; et à l'égard de ses vaisseaux, il employa le bois et le fer de ceux qui étaient hors d'état de servir, pour radouber les autres, et fit venir de la Gaule ce qui était nécessaire pour cette réparation. Comme ses soldats se portaient avec ardeur à cet ouvrage, sa flotte fut bientôt en état d'appareiller, et il ne perdit que douze vaisseaux.

32. Tandis que ces événemens se passaient, la septième légion étant allée au fourrage, selon la coutume, sans que jusqu'alors on eût soupçonné les insulaires de vouloir reprendre les armes, d'autant plus qu'une partie d'entre eux était dispersée dans la campagne, et que l'autre allait et venait dans le camp, ceux qui étaient de garde aux entrées du camp rapportèrent qu'il paraissait une poussière extraordinaire du côté par où la légion avait pris sa route. César se doutant de la vérité, c'est-à-dire de quelque nouveau soulèvement de la part des Barbares, se met à la tête des cohortes qui étaient de garde, marche avec elles à l'endroit d'où venait la poussière, les fait remplacer par deux autres, et ordonne au reste des troupes de prendre les armes et de le suivre promptement. Quand il se fut avancé à quelque distance, il vit sa légion enveloppée se soutenir avec peine, et exposée de tous côtés aux traits de l'ennemi. Comme la moisson était faite partout, excepté dans un canton, les ennemis soupçonnèrent que nous y viendrions chercher des vivres et se cachèrent la nuit dans des bois; puis, voyant les nôtres dispersés, sans armes, et occupés à couper le blé, ils vinrent tout-à-coup fondre sur eux, en tuèrent quelques-uns, et mirent le reste en désordre; en même temps leur cavalerie et leurs chariots les enveloppèrent.

33. Voici leur manière de combattre avec ces chariots : ils courent çà et là en lançant partout des traits; la crainte qu'on a des chevaux, et le bruit des roues mettent souvent les rangs en désordre; et quand ils ont pénétré entre les escadrons, ils sautent de leurs chariots et combattent à pied. Alors les conducteurs des chariots s'écartent un peu de la mêlée et vont se placer de manière qu'ils soient à portée de leurs maîtres, en cas qu'ils se trouvent pressés. Ainsi ces Barbares ont l'agilité de la cavalerie et la fermeté de l'infanterie; et l'exercice les a si bien formés à cette manœuvre, qu'ils peuvent arrêter tout d'un coup leurs chariots dans une descente, les tourner à droite et à gauche, courir sur le timon, se tenir fermes sur le cou de leurs chevaux, et de là se rejeter très-promptement sur leurs chariots.

34. Nos gens étaient troublés de la nouveauté de ce combat, et César arriva fort à propos à leur secours : son arrivée retint l'ennemi et rassura les nôtres; mais, n'ayant pas jugé convenable d'engager l'action pour le présent, après être resté quelque temps en bataille dans cet endroit, il ramena ses troupes dans son camp. Cependant le reste des insulaires qui étaient dispersés dans la campagne, voyant les nôtres occupés ailleurs, se retirèrent. Pendant plusieurs jours le temps fut si mauvais, que les uns et les autres n'eurent aucune envie de se battre. Dans cet intervalle les Barbares députèrent en tous lieux, pour animer leurs compatriotes contre nous, en les informant de notre petit nombre, du grand butin qu'il y avait à faire, et de la facilité de recouvrer pour toujours leur liberté, s'ils parvenaient à nous chasser de l'île. Sur cet avis, ayant assemblé en diligence

un corps nombreux de cavaliers et de fantassins, ils marchèrent droit à notre camp.

35. Quoique César vit fort bien que s'il allait à eux ils feraient le même manége qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire qu'ils prendraient la fuite dès qu'ils se verraient poussés, cependant ayant environ trente chevaux, que Comius, roi d'Arras, avait amenés avec lui, il rangea ses légions en bataille à la tête de son camp. On en vint aux mains, et l'ennemi, n'ayant pu long-temps soutenir notre attaque, prit la fuite, et fut poursuivi par les nôtres aussi loin que les forces purent le leur permettre : ils en tuèrent plusieurs, et après avoir mis tout le pays à feu et à sang, ils rentrèrent dans leur camp.

36. Le même jour les vaincus députèrent vers César pour lui demander la paix; César exigea le double des otages qu'ils lui avaient donnés la première fois, stipulant qu'ils les lui enverraient dans le continent, parce que, comme l'équinoxe approchait, il ne voulait pas s'exposer en hiver sur des vaisseaux affaiblis par la tempête. Pour lui, le vent étant devenu favorable, il mit à la voile vers minuit, et arriva heureusement en Gaule sans avoir perdu aucun vaisseau. Il n'y eut que deux navires de transport, qui n'ayant pu se rendre au même port que les autres, furent portés un peu plus bas.

37. Trois cents soldats qui les montaient marchaient pour se rendre au camp, lorsque les habitans du Boulonnais, que César avait laissés tranquilles à son départ pour l'Angleterre, excités par l'espoir du butin, vinrent d'abord en assez petit nombre les environner, et leur ordonnèrent de mettre les armes bas, s'ils voulaient sauver leur vie. Ceux-ci s'étant mis en pelotons pour se défendre, aussitôt aux cris de l'ennemi, environ six mille hommes s'assemblèrent autour d'eux. César, en ayant eu avis, détacha toute sa cavalerie pour les secourir. Cependant nos trois cents soldats se défendaient avec courage et combattaient vigoureusement depuis plus de quatre heures, n'ayant que peu de blessés, et tuant une multitude d'ennemis. Lorsque notre cavalerie vint à paraître, les Barbares jetèrent leurs armes pour s'enfuir, et l'on en massacra un grand nombre.

38. Le lendemain, César envoya Q. Labiénus, son lieutenant, contre ces révoltés, avec les légions qu'il avait ramenées d'Angleterre; et comme les marais où ils s'étaient retirés l'année précédente ne pouvaient alors les garantir, parce qu'ils étaient à sec, Labiénus les fit presque tous prisonniers. D'une autre part, Q. Titurius et L. Cotta, deux autres de ses lieutenans, qui avaient porté la guerre chez ceux de la Gueldre et du Brabant, après avoir brûlé et saccagé leurs campagnes et tout leur pays, parce que ces peuples s'étaient retirés dans les forêts les plus épaisses, rejoignirent César avec les légions qui les avaient suivis. Après ces expéditions, il mit toutes ses troupes en quartier d'hiver dans la Gaule belgique, où seulement deux nations anglaises lui envoyèrent des otages; les autres s'en mirent peu en peine. César manda ces nouvelles au sénat qui, sur son rapport, ordonna vingt jours de prières publiques.

LIVRE CINQUIÈME.

Passage de César en Illyrie et à Trèves. — Seconde expédition en Angleterre. — Description de l'île. — Guerre d'Ambiorix. — Mort d'Induciomare.

An avant J. C. 54, de Rome 600.

1. Sous le consulat de Lucius Domitius et d'Appius Claudius, César par-

tant, selon sa coutume, pour aller passer l'hiver en Italie, donna ordre aux lieutenans qu'il avait mis à la tête de chaque légion, de faire construire pendant l'hiver le plus de vaisseaux qu'il serait possible, et de faire radouber les anciens. Il leur en prescrivit la forme et la grandeur. Pour qu'on pût les charger et les mettre à sec plus promptement, il les fit faire un peu moins hauts que ceux dont on se sert sur notre mer, d'autant plus qu'il avait remarqué que les vagues n'étaient pas si élevées dans cette mer, à cause du flux et du reflux : il voulut qu'ils fussent plus larges, afin de porter plus de bagage et de chevaux, et qu'ils fussent ous à voiles et à rames, et bons voiiers, à quoi leur peu de hauteur contribuerait beaucoup. Il fit venir d'Espagne tout ce qui était nécessaire pour s équiper; ensuite, après avoir tenu s états de Lombardie, il partit pour Illyrie, sur ce qu'il avait appris que ı Pyrustes ravageaient la frontière par irs incursions fréquentes.

2. A son arrivée, il ordonna à chae ville de lui fournir un certain mbre de soldats, et leur assigna un dez-vous. Sur cet avis, les Pyrustes envoyèrent des ambassadeurs, pour représenter que le corps de la na- n'avait aucune part à ce qui s'é- passé, et qu'ils étaient prêts à ré- r l'insulte faite par des particuliers. r reçut leurs excuses, et leur orıa de lui amener des otages au jour ıué, sous peine d'être traités en mis. Ayant été ponctuellement il nomma des arbitres pour estile dommage, et juger quelle deı être la réparation.

Après avoir terminé cette affaire, u les états, il repassa dans la , d'où il alla joindre son armée. isita tous les quartiers, et trouva que, malgré la disette générale, ses troupes l'avaient servi avec tant d'affection, qu'on pouvait compter près de six cents vaisseaux, tels qu'il les avait commandés, et vingt-huit galères presque prêts à mettre en mer. Après avoir loué l'activité des soldats, et le zèle de ceux qui avaient présidé à l'ouvrage, il leur fit connaître ses intentions, et leur dit de se rendre tous au port de Boulogne, d'où le trajet en Angleterre est très-commode, puisqu'il n'est que d'environ dix lieues; et en conséquence il leur laissa autant de troupes qu'il crut leur être nécessaires. Pour lui, il marcha sans bagage, avec six légions et huit cents chevaux, contre ceux de Trèves, qui négligeaient de députer aux états, refusaient d'obéir aux Romains, et même, à ce qu'on disait, sollicitaient les Allemands d'au-delà du Rhin de passer ce fleuve.

4. Ces peuples sont de tous les Gaulois les plus puissans en cavalerie; ils ont en outre beaucoup d'infanterie, et habitent, comme je l'ai dit, les bords du Rhin. Deux chefs, Induciomare et Cingétorix se disputaient l'autorité dans ce canton. Ce dernier n'eut pas plutôt appris l'arrivée de César et de ses légions, qu'il se rendit auprès de lui, et l'assura que lui et son parti demeureraient dans leur devoir, et ne se détacheraient point de l'alliance des Romains; en même temps il l'instruisit de ce qui se passait dans sa nation. Au contraire, Induciomare leva des troupes; et, ayant renfermé dans les Ardennes, grande forêt qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux frontières des Rhémois, tous ceux que l'âge mettait hors d'état de porter les armes, il se prépare à faire la guerre; mais voyant ensuite que quelques-uns des principaux du pays, entraînés par leurs liaisons avec Cingétorix, ou ébranlés par l'arri-

vée de nos troupes, étaient venus trouver César pour traiter particulièrement avec lui, puisqu'ils ne pouvaient faire un accord général; craignant d'être abandonné de tous, il députa lui-même vers César, pour lui dire que ce qui l'avait empêché de quitter les siens pour l'aller trouver n'était que le soin de retenir la multitude dans le devoir, de peur qu'en l'absence de la noblesse le peuple ne se portât à quelque démarche imprudente; que toute la nation lui était dévouée, et qu'il se rendrait auprès de lui, s'il le trouvait bon, pour lui remettre le soin de ses intérêts et de ceux de ses compatriotes.

5. Quoique César comprit fort bien ce qui le faisait parler ainsi, et ce qui l'avait fait changer de résolution, cependant, pour ne point être obligé de passer l'été dans ce pays, tout étant prêt pour son expédition d'Angleterre, il ordonne à Induciomare de le venir trouver lui et deux cents otages. César, voyant qu'il les avait amenés, avec son fils et tous ses parens, comme il l'avait exigé, le console et l'exhorte à persister dans son devoir. Il assembla néanmoins les principaux de cette nation, et leur recommanda en particulier les intérêts de Cingétorix; ce qu'il fit, tant en considération de son mérite personnel que parce qu'il crut qu'il était important d'augmenter encore le crédit qu'avait dans sa nation un homme qui lui avait marqué tant de bonne volonté. Induciomare vit avec douleur qu'on cherchait à diminuer son crédit dans sa nation; et comme il était déjà de nos ennemis, ce nouveau motif redoubla son ressentiment.

6. Ces arrangemens pris, César se rendit au port de Boulogne avec ses légions. Là il apprit que quarante vaisseaux, construits dans la Belgique, n'avaient pu continuer leur navigation à cause d'une tempête, et qu'ils avaient été rejetés dans le même port d'où ils étaient partis; il trouva que le reste était en bon état, et prêt à faire voile. La cavalerie de toute la Gaule, au nombre de quatre mille chevaux, et les plus grands seigneurs du pays s'y étaient aussi rendus; il avait résolu de ne laisser en-deçà de la mer que le petit nombre de ceux dont la fidélité lui était connue, et d'emmener les autres pour lui servir d'otages, de peur qu'ils ne remuassent en son absence.

7. Dumnorix d'Autun, dont on a déjà parlé, était de ce nombre; et César était bien résolu de lui faire passer la mer avec lui, parce qu'il le connaissait pour un homme avide de nouveautés, ambitieux, entreprenant, et en grande autorité parmi les Gaulois. Ajoutez qu'il s'était vanté, en plein conseil, que César lui offrait la souveraineté de sa nation; ce qui n'était nullement agréable aux Autunois, qui n'osaient s'adresser à César pour le prier de ne pas leur donner un pareil maître. C'était par ses hôtes que César avait été instruit de ce discours. Dumnorix commença par le prier instamment de le laisser en Gaule, parce que n'étant point fait aux voyages de mer, il ne pouvait les soutenir, et que des scrupules de religion ne lui permettaient pas de s'embarquer. Quand il eut vu qu'on lui refusait constamment sa demande, et qu'il eut perdu toute espérance de l'obtenir, il se mit à solliciter les seigneurs de la Gaule et à leur parler en particulier, pour les engager à ne point passer la mer : il tâcha même de les effrayer en leur représentant que César avait ses raisons pour dépouiller ainsi la Gaule de toute sa noblesse; que, n'ayant osé s'en défaire à la vue de leur patrie, il les ferait tous égorger en Angleterre. En même

temps il leur donne sa foi, et les presse de s'engager avec lui par serment à faire de concert ce qu'ils trouveraient de plus convenable au bien de la Gaule.

8. César, instruit de ces intrigues par plusieurs personnes, résolut de les traverser et de les réprimer de tout son pouvoir, non moins par considération pour les Autunois qu'il affectionnait beaucoup, qu'afin d'empêcher qu'avec de si mauvaises intentions il ne lui nuisît, ainsi qu'à la république. Ainsi pendant environ vingt-cinq jours qu'il resta dans ce port, d'où le vent de nord-ouest l'empêchait de sortir, vent qui règne la plupart du temps sur cette côte, il mit tout en œuvre pour retenir Dumnorix dans le devoir, sans oublier de faire observer toutes ses démarches. Enfin le vent étant devenu favorable, il fit embarquer et sa cavalerie et son infanterie. Mais, pendant que l'on ne pensait qu'à l'embarquement, Dumnorix sortit du camp avec toute la cavalerie de sa nation, à l'insu de César, et prit la route de son pays. César en étant instruit, fait suspendre l'embarquement, et par préférence à tout, envoie après lui une grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener mort ou vif, persuadé qu'un homme qui avait méprisé ses ordres en sa présence ne pouvait faire que des extravagances quand il ne serait plus sous ses yeux. Dumnorix, voyant qu'on voulait l'arrêter par force, mit l'épée à la main, et appela les siens à son secours, en criant qu'il était libre et d'une nation libre. Alors nos cavaliers l'environnent et le tuent, selon l'ordre qu'ils avaient reçu : après sa mort, toute la cavalerie d'Autun revint au camp de César.

9. Cette affaire finie, César laissa dans le continent Labiénus avec trois légions et deux mille chevaux pour garder les ports, pourvoir aux vivres, avoir l'œil sur ce qui se passerait en Gaule, et se conduire selon le temps et la nécessité des circonstances. Pour lui, il partit vers le coucher du soleil avec cinq légions et pareil nombre de cavalerie qu'il laissait à Labiénus, cinglant par un petit vent de sud-ouest qui cessa vers minuit, de sorte qu'il ne put faire route, et qu'à la pointe du jour il s'aperçut que le courant l'avait fait beaucoup dériver, et qu'il avait laissé l'Angleterre à sa gauche. Mais au retour de la marée, il s'efforça de regagner, à force de rames la partie de l'île qui, la campagne précédente, lui avait fourni un débarquement si commode. On ne peut en cette occasion assez louer le zèle des soldats ; car, sans se relâcher un moment du pénible travail de la rame avec des vaisseaux de charge et pesans, ils égalèrent la vitesse des galères. Toute la flotte prit terre vers midi, sans que l'ennemi parût ; mais César apprit dans la suite par les prisonniers, que les Barbares assemblés en grand nombre dans cet endroit, effrayés de tant de vaisseaux (car il y en avait plus de huit cents, tant de ceux qui portaient les vivres et le bagage que de ceux qui suivaient pour la commodité des particuliers, avaient abandonné les bords de la mer, et s'étaient allés cacher dans les montagnes.

10. Après le débarquement, César choisit un lieu propre pour camper; et étant instruit, par les captifs, du lieu où les troupes ennemies s'étaient retirées, il laissa dix cohortes et trois cents chevaux sous les ordres de Q. Atrius à la garde de sa flotte, et marcha vers minuit contre les Barbares : il craignait d'autant moins pour ses vaisseaux, qu'il les laissait à l'ancre sur un rivage uni et découvert. Il n'avait pas fait plus de

quatre lieues qu'il découvrit les ennemis. Ils s'étaient avancés avec leur cavalerie et leurs chariots jusqu'à une rivière; et de la hauteur où ils étaient, ils commencèrent à nous interdire le passage et à nous attaquer. Repoussés par notre cavalerie, ils s'enfoncèrent dans les bois, où ils trouvèrent un lieu fort par sa situation et par l'art : ils l'avaient fortifié auparavant, à ce qu'il paraissait, à l'occasion de quelque guerre civile, car toutes les avenues étaient fermées par de grands abatis d'arbres. Ils n'en venaient aux mains que par pelotons dans la forêt, pour empêcher nos troupes de pénétrer jusqu'à leurs retranchemens. Mais la septième légion éleva une terrasse ou batterie jusqu'au pied du rempart, et, couverte de ses boucliers, elle força le camp et chassa l'ennemi du bois; il n'y eut que peu de blessés. César défendit qu'on le poursuivît, et parce qu'on ne connaissait pas le pays, et parce que le jour étant déjà avancé, il voulait en employer le reste à se retrancher.

11. Le lendemain matin il partagea sa cavalerie et son infanterie en trois corps, et les mit à la poursuite des fuyards. Mais à peine étaient-ils en marche, et l'on n'avait pas même encore perdu les derniers de vue, que des cavaliers vinrent de la part d'Atrius apprendre à César que la nuit précédente il s'était élevé une furieuse tempête, qui avait mis ses vaisseaux presque tous en mauvais état, et les avait fait échouer sur le rivage, sans que ni les ancres, ni les cordages, ni l'adresse des pilotes eussent pu résister à sa violence; et que la perte de ceux qui s'étaient brisés les uns contre les autres était fort considérable.

12. Sur cet avis, il fit rappeler ses trois corps et retourna vers sa flotte. Là il vit de ses yeux le désastre qu'on lui avait annoncé : environ quarante vaisseaux étaient fracassés; les autres, quoique fort maltraités, pouvaient pourtant être remis en état à force de travail. Il mit donc à l'ouvrage les charpentiers qu'il avait dans ses troupes et en fit venir d'autres des Gaules. En même temps il donna ordre à Labiénus d'employer les troupes qu'il avait à construire le plus de vaisseaux qu'il se pourrait. De son côté, quelque peine, quelque travail qu'il dût en coûter, il crut qu'il serait très-avantageux de mettre ses vaisseaux à sec, et de les enfermer dans son camp. Il y fit donc travailler ses soldats environ dix jours et dix nuits. Cette opération achevée, et son camp bien fortifié, il y laissa les mêmes troupes qu'auparavant et retourna au même poste d'où il était parti. Il y trouva l'armée ennemie fort augmentée; et, d'un consentement unanime elle avait pris pour chef Cassivellaunus, dont les états, séparés des villes maritimes par la Tamise, étaient environ à vingt-trois lieues de la mer. Ce prince avait eu précédemment des guerres continuelles à soutenir contre les autres peuples de l'île; mais les Bretons effrayés de notre arrivée se réunirent et lui donnèrent le commandement général.

13. L'intérieur de l'Angleterre est habité par des peuples qui, de toute ancienneté, passent pour être nés dans le pays; et la côte, par des Belges que l'amour de la guerre et du pillage fit sortir de leurs demeures. Ceux-ci ont presque tous conservé le nom des nations d'où ils sont sortis, et qu'ils ont quittées pour attaquer cette île où ils se sont établis. Elle est très-peuplée; et les maisons y sont bâties à peu près à la manière des Gaulois. Il y a quantité de bétail; et pour monnaie on s'y sert de cuivre, ou d'anneaux de fer

d'un certain poids. Il se trouve des mines d'étain dans le cœur du pays, et des mines de fer sur la côte; mais ces dernières sont peu abondantes. Le cuivre y vient du dehors. Il y croît toutes sortes d'arbres comme dans la Gaule, excepté le hêtre et le sapin. Les Anglais ne croient pas qu'il leur soit permis de manger des lièvres, des poules et des oies; ils en nourrissent pourtant par goût et par plaisir. Le climat y est plus tempéré, et le froid moins rude que dans la Gaule.

14. L'île est de forme triangulaire : l'un des côtés regarde la Gaule. Des deux angles de ce côté, l'un est au levant, vers le pays de Kent, où abordent presque tous les vaisseaux qui viennent de la Gaule; l'autre, plus bas, est au midi. Ce côté a environ cent soixante lieues d'étendue. L'autre côté du triangle regarde l'Espagne et le couchant : de ce côté est située l'Irlande qui passe pour être plus petite de moitié que l'Angleterre, dont elle n'est pas plus éloignée que celle-ci l'est de la Gaule. Au milieu est l'île de Mona : on croit qu'il y en a aussi plusieurs autres petites, où, suivant quelques écrivains, il y a trente jours de nuit en hiver; mais nos recherches ne nous ont rien appris de positif : nous avons seulement découvert, par le moyen de certaines horloges d'eau, que les nuits y sont plus courtes que dans la Gaule. Ces mêmes écrivains croient que ce second côté a plus de deux cent trente lieues de longueur. Le troisième côté du triangle regarde le septentrion : en face, il n'y a point de terres, si ce n'est l'Allemagne qui est à l'une de ses extrémités. On donne à ce dernier côté plus de deux cent soixante lieues de longueur. Ainsi toute l'île peut avoir environ six cents lieues de tour.

15. Les plus civilisés de tous ces peuples sont ceux de Kent, dont tout le pays est maritime, et leurs coutumes diffèrent peu de celles des Gaulois. La plupart de ceux qui habitent l'intérieur du pays n'ensemencent point leurs terres; ils vivent de lait et de la chair de leurs troupeaux, et sont vêtus de peaux. Tous les Anglais se peignent le corps avec du pastel, qui forme un vert de mer, et qui leur rend dans la mêlée la figure horrible : ils laissent croître leurs cheveux, et se rasent tout le corps, excepté la tête et la lèvre supérieure. Une femme chez eux est commune à dix ou douze, surtout entre les frères et les parens; s'il en vient des enfans, ils appartiennent à celui qui le premier l'a épousée.

16. La cavalerie ennemie, soutenue par des chariots, attaqua vivement la nôtre dans sa marche; mais partout elle fut repoussée et chassée jusque dans les bois et les montagnes, où nous perdîmes quelques cavaliers, qui s'étaient engagés trop avant, après avoir fait un grand carnage des insulaires. Peu de temps après, pendant que nos gens, occupés à se retrancher, ne se défiaient de rien, tout d'un coup ils sortirent de leurs forêts, et vinrent fondre sur notre garde qu'ils chargèrent vivement. Aussitôt César envoie à son secours les deux premières cohortes de deux légions; mais, comme celles-ci étaient postées à quelque distance l'une de l'autre, l'ennemi, les voyant étonnées de leur nouvelle manière de combattre, eut la hardiesse de se faire jour entre deux, et se tira de là sans perte. Q. Labérius Durus, tribun des soldats, fut tué en cette occasion. On renvoya d'autres troupes en plus grand nombre, qui repoussèrent les Barbares.

17. Cette action, qui se passa aux yeux de toute l'armée, fit comprendre que l'infanterie romaine chargée d'armes, par conséquent hors d'état de

poursuivre l'ennemi lorsqu'il lâchait le pied, et n'osant abandonner son drapeau, était moins propre contre ces sortes d'adversaires; que, d'un autre côté, la cavalerie ne pouvait le combattre sans s'exposer beaucoup, parce qu'ils feignaient quelquefois de fuir pour l'éloigner de l'infanterie, et qu'alors s'élançant de leurs chariots, ils la combattaient à pied avec avantage. Ce genre de combat était également dangereux pour notre cavalerie, soit qu'elle reculât, soit qu'elle poursuivit l'ennemi. Ajoutez à ces difficultés que ces Barbares ne combattaient jamais en corps, mais par pelotons séparés et éloignés les uns des autres, ayant des corps de réserve disposés de manière qu'ils se prêtaient mutuellement la main, soit pour recueillir les fuyards, soit pour envoyer des troupes fraîches.

18. Le lendemain les ennemis allèrent se poster sur les collines, loin de notre camp, et ne se montrèrent qu'en petit nombre, escarmouchant contre notre cavalerie avec moins d'ardeur que le jour précédent. Mais, sur le midi, César ayant envoyé trois légions et toute sa cavalerie fourrager sous la conduite de C. Trébonius, l'un de ses lieutenans, ils vinrent subitement fondre de tous côtés sur les fourrageurs et sur les légions. Les nôtres les assaillirent vigoureusement, et les repoussèrent : notre cavalerie, qui se voyait bien suivie de l'infanterie, ne cessa de les poursuivre qu'après les avoir entièrement mis en désordre; de sorte qu'on en tua un grand nombre, sans leur donner le temps ni de se rallier, ni de s'arrêter, ni de descendre de leurs chariots. Après cette déroute, les secours qui leur étaient venus de toutes parts se retirèrent : depuis ce moment les Barbares ne nous attaquèrent jamais avec toutes leurs forces.

19. César, qui connut bientôt leur intention, marcha vers la Tamise, à dessein d'entrer dans les états de Cassivellaunus. Il n'y a pour passer ce fleuve qu'un gué assez difficile, au-delà duquel César, lorsqu'il en approcha, aperçut un grand nombre d'insulaires rangés en bataille. La rive était garnie d'une palissade de gros pieux pointus, et ils en avaient encore enfoncé d'autres dans l'eau, et qu'on ne voyait point. César, informé de toutes ces dispositions par des prisonniers et des transfuges, fit entrer sa cavalerie dans le gué, et ordonna aux légions de la suivre de près. Quoique ces légions eussent de l'eau jusqu'au cou, elles passèrent avec tant de promptitude et d'impétuosité, que l'ennemi ne put soutenir leur choc, abandonna le rivage et prit la fuite.

20. Alors Cassivellaunus, désespérant de pouvoir disputer le terrain, congédia ses troupes, et ne retint qu'environ quatre mille hommes de ceux qui savaient se battre sur des chariots, avec lesquels il observait notre marche. Il se tenait pour cela un peu à l'écart, caché dans des bois et dans des lieux couverts, faisant retirer dans les forêts le bétail et les habitans qui se trouvaient sur notre passage; et dès que notre cavalerie se répandait dans la campagne pour ravager et pour piller, il sortait, avec ses chariots, des bois voisins dont il connaissait toutes les routes et tous les sentiers, tombait sur elle, la mettait en grand danger, et par ce moyen l'empêchait de battre la campagne. Il ne restait à César d'autre parti que de ne point permettre qu'elle s'écartât trop de la route des légions, lui défendant de brûler et d'étendre ses ravages hors de la portée de son infanterie.

21. Cependant les peuples des comtés d'Essex et de Middlesex, une des nations les plus puissantes de ces can-

tons-là, de laquelle était Mandubratius, jeune homme qui s'était attaché à César, et qui était venu en Gaule se jeter entre ses bras, pour éviter le sort d'Imanuentius son père, roi de ce peuple, que Cassivellaunus avait fait mourir, ces peuples, dis-je, députèrent vers César, pour lui offrir de se rendre et de lui obéir : ils lui demandèrent en même temps sa protection pour Mandubratius contre Cassivellaunus, et le prièrent de vouloir leur renvoyer ce jeune prince pour être leur chef et leur roi. Il y consentit, à condition qu'ils lui livreraient quarante otages et des vivres pour ses troupes; y ayant satisfait sans délai, il leur renvoya Mandubratius.

22. La protection qu'accorda César à ceux d'Essex et de Middlesex les ayant mis à couvert de toute hostilité, les Cénimagues, les Ségontiaces, les Ancalites, les Bibroces, les Casses suivirent leur exemple et se soumirent. César apprit que la ville de Cassivellaunus n'était pas éloignée, qu'elle était défendue par des forêts et des marais, et que la plupart de ses sujets s'y étaient retirés avec leurs troupeaux. Ces peuples nomment ville un bois épais fortifié d'un rempart et d'un fossé, qui leur sert de retraite contre les courses des ennemis. César y marche avec ses troupes, et trouve le lieu très-fort par sa situation et par l'art; cependant il résolut de l'attaquer par deux endroits. Les ennemis firent d'abord quelque résistance; mais, ne pouvant soutenir notre effort, ils se retirèrent par un côté qui n'était point attaqué. On trouva dans ce camp beaucoup de bétail, et plusieurs des fuyards furent pris et tués.

23. Pendant que nous étions occupés sur ce point, Cassivellaunus dépêcha vers ceux de Kent, dont le pays, comme on l'a dit, s'étend le long de la côte; là, commandaient Cingétorix, Carvilius, Taximagulus et Ségonax. Cassivellaunus donna ordre à ces quatre rois de rassembler toutes leurs troupes, et d'aller subitement attaquer le camp où étaient nos vaisseaux. Ils s'y rendirent en effet; mais nos gens, ayant fait une sortie contre eux, en tuèrent plusieurs, firent prisonnier Lugotorix, un de leurs principaux chefs, et retournèrent dans le camp sans aucune perte. Cassivellaunus ayant appris ce mauvais succès, rebuté de tant de pertes, du ravage de son pays, et surtout de la défection de plusieurs peuples, députa vers César, cherchant à s'accommoder avec lui par l'entremise de Comius, roi d'Arras. Comme César avait résolu d'aller passer l'hiver dans la Gaule à cause des fréquentes révoltes auxquelles ce pays était sujet, et que l'été approchait de sa fin, pour ne pas perdre le peu qui en restait, il voulut bien y accéder : il exigea des otages, fixa le tribut que l'Angleterre payerait tous les ans au peuple romain, et défendit à Cassivellaunus d'inquiéter Mandubratius, et ceux d'Essex et de Middlesex.

24. Les otages fournis, il ramena ses troupes vers la mer, où il trouva ses vaisseaux radoubés. Il les fit mettre en mer; et parce qu'il avait fait beaucoup de prisonniers, et que la tempête avait mis quelques-uns de ses vaisseaux hors d'état de servir, il prit le parti de faire transporter son armée en deux fois. Heureusement de tant de navires, et de tant de voyages qu'ils firent l'année d'auparavant et celle-ci, aucun de ceux qui portaient des soldats ne périt. A l'égard de ceux qui revenaient de la Gaule, après avoir mis les troupes à terre, ou de ceux que Labiénus avait fait construire au nombre de soixante, peu arrivèrent à bon port; presque tout le reste périt. César les attendit en vain pendant quelques jours : ainsi pour ne

pas perdre la saison propre à tenir la mer (on touchait à l'équinoxe), il fut obligé d'entasser ses troupes dans le peu de navires qu'il avait; et le vent s'étant trouvé favorable, il mit à la voile sur les neuf heures du soir, et prit terre au point du jour, sans avoir perdu un seul vaisseau.

25. Après avoir fait mettre ses vaisseaux à sec, il tint les états de la Gaule dans Amiens; et comme cette année la récolte avait été peu abondante à cause de la sécheresse, il fut obligé de mettre ses troupes en quartiers d'hiver autrement que les années précédentes, et de les distribuer dans plusieurs provinces. Il envoya donc une légion dans le pays de Téronanne, sous les ordres de C. Fabius; une autre dans le Hainaut, avec Q. Cicéron; la troisième, chez ceux de Séez, sous le commandement de L. Roscius; la quatrième, dans le Rhémois, frontière de Trèves, sous Q. Labiénus; et trois dans la Belgique, sous la conduite de M. Crassus, son questeur, et de L. Munatius Plancus et C. Trébonius, ses lieutenans. A l'égard de la légion qu'il avait levée depuis peu au-delà du Pô, il l'envoya avec cinq cohortes dans le pays de Liége, situé, en grande partie, entre la Meuse et le Rhin, où Ambiorix et Cativulcus commandaient; et il mit ses soldats sous les ordres de Q. Titurius Sabinus et de L. Aurunculéius Cotta, ses lieutenans. Par cette distribution de ses troupes, il crut pouvoir remédier à la disette des vivres. Du reste, leurs quartiers n'étaient pas même fort éloignés les uns des autres : car, excepté la légion de L. Roscius, qui était dans le pays de Séez où il ne faisait aucun mouvement, et où tout était tranquille, le reste s'était renfermé dans une étendue d'environ trente-cinq lieues. Cependant il jugea convenable de rester dans la Gaule jusqu'à ce qu'elles fussent bien établies et retranchées dans leurs quartiers.

26. Dans le pays Chartrain se trouvait un seigneur nommé Tasgétius, dont les ancêtres avaient possédé la souveraineté de cette province. César, en considération de sa valeur, de son attachement aux Romains, et de ses grands services, l'avait rétabli dans le rang de ses aïeux. Il régnait depuis trois ans lorsque ses ennemis, de concert avec plusieurs de sa nation, l'assassinèrent publiquement. A cette nouvelle, César craignant que le grand nombre de coupables n'entraînât tout le canton dans la révolte, fit sur-le-champ passer L. Plancus avec sa légion de la Belgique dans le pays Chartrain, lui ordonna d'y prendre ses quartiers d'hiver, de se saisir des complices de la mort de Tasgétius, et de les lui envoyer. D'un autre côté, tous ses lieutenans et ses questeurs, auxquels il avait confié ses légions, lui donnèrent avis de leur arrivée dans leurs quartiers, l'avertissant qu'ils y étaient retranchés.

27. Il n'y avait pas plus de quinze jours que les postes étaient établis, qu'Ambiorix et Cativulcus firent éclater une nouvelle révolte. Ces deux chefs qui, à l'arrivée de Sabinus et de Cotta sur leur frontière, étaient venus au-devant d'eux et leur avaient fourni des vivres, sollicités depuis par Induciomarc, seigneur de Trèves, soulevèrent tout le pays; et, étant tout d'un coup tombés sur ceux des nôtres qui étaient sortis pour faire du bois, ils vinrent en grand nombre attaquer le camp. Aussitôt les Romains prennent les armes et montent sur le rempart; d'un autre côté, la cavalerie espagnole fait une sortie si à propos, que l'ennemi ayant du désavantage et perdant l'espoir de nous forcer, abandonne l'attaque, et se retire en criant, selon sa

coutume, que quelqu'un d'entre nous sorte pour conférer; qu'ils ont à faire pour l'intérêt commun des propositions qui pourront apaiser les différends.

28. On leur envoie C. Arpinius, chevalier romain, ami de Sabinus, et un certain Q. Junius, Espagnol, qui était venu déjà plusieurs fois trouver Ambiorix par ordre de César. Ambiorix leur dit qu'il avait de grandes obligations à César de l'avoir déchargé du tribut qu'il était dans l'habitude de payer à ceux de Namur ses voisins, et de lui avoir renvoyé son fils et son neveu, que ces peuples tenaient esclaves et dans les fers en qualité d'otages; qu'à l'égard de l'attaque de notre camp, elle ne s'était faite ni de son avis ni de son consentement, et que sa nation l'y avait forcé; que son autorité sur ce peuple était telle, que la multitude n'avait pas moins de pouvoir sur lui, qu'il en avait sur la multitude; que sa nation n'avait repris les armes que parce qu'elle n'avait pu s'opposer au torrent de toute la Gaule révoltée; que la faiblesse des siens en était une preuve sensible; qu'il n'était pas assez novice dans les affaires, pour se croire en état de mesurer ses forces aux nôtres; mais que tous les Gaulois, d'un commun accord, ayant pris ce jour pour attaquer à la fois nos quartiers, afin que les légions ne pussent se secourir l'une l'autre, comme Gaulois, ils n'avaient pu se refuser à des Gaulois, dont le but n'était que de recouvrer leur commune liberté; qu'après avoir religieusement rempli son devoir de Gaulois, il voulait actuellement avoir égard à ses obligations envers César; qu'il avertissait donc et priait Titurius, son ami, de pourvoir à sa sûreté et à celle de ses troupes; que les Allemands en grand nombre avaient passé le Rhin, et devaient arriver dans deux jours; qu'ils devaient voir s'il n'était pas convenable pour eux de retirer leurs troupes de leurs quartiers d'hiver, avant que les peuples voisins s'en aperçussent, et de les conduire à Cicéron ou à Labiénus, qui n'étaient l'un et l'autre éloignés que de neuf à dix lieues de leur retranchement; qu'il promettait et jurait de leur livrer passage, tant pour reconnaître les bontés de César, que pour soulager le canton où elles étaient en quartier d'hiver. Après ce discours Ambiorix se retira

29. C. Arpinius et Junius le rapportèrent à leurs généraux. Ce changement subit les embarrassa : quoique ces avis leur vinssent d'un ennemi, ils ne crurent pas devoir les mépriser; ce qui leur fit surtout impression, ce fut qu'il n'était pas probable qu'un aussi petit état et aussi faible que celui des Liégeois eût osé, de lui-même, entreprendre de faire la guerre au peuple romain. Cette affaire portée au conseil y souleva de grandes contestations. Cotta ainsi que plusieurs tribuns, et des centurions d'un ordre supérieur, étaient d'avis de ne rien décider légèrement, et de ne point sortir de leurs quartiers d'hiver sans l'ordre de César. Ils soutenaient que, quelque nombreux que fussent les Allemands, on pouvait se défendre contre eux, étant bien retranchés : témoin la manière vigoureuse avec laquelle ils avaient soutenu le premier effort des ennemis, et les avaient repoussés; qu'ils ne manquaient point de vivres; que cependant il leur viendrait du secours, ou des quartiers les plus proches, ou de César; en un mot, qu'il n'y avait rien de plus imprudent et de plus honteux que de suivre les conseils d'un ennemi en des circonstances si importantes.

30. Sabinus soutenait au contraire qu'il serait bien tard de se retirer,

lorsque toutes les forces des ennemis auraient été jointes par les Allemands, ou que nos quartiers voisins auraient reçu quelques échecs ; qu'on n'avait que peu de temps pour pourvoir à sa sûreté; qu'il croyait César parti pour l'Italie ; qu'autrement ceux de Chartres n'auraient jamais osé se défaire de Tasgétius, ni les Liégeois insulter notre camp avec tant d'insolence ; qu'il regardait l'avis en lui-même, sans songer à son auteur ; que le Rhin était tout proche ; que la mort d'Arioviste et nos précédentes victoires tenaient au cœur des Allemands ; que les Gaulois étaient furieux d'avoir reçu tant d'affronts, de se voir sous la puissance des Romains, et d'avoir perdu leur ancienne réputation dans les armes ; qu'enfin il ne pouvait croire qu'Ambiorix se fût engagé dans une pareille entreprise sans être certain du succès ; que son avis était sûr de quelque côté qu'on l'examinât, parce que, s'il n'y avait rien à craindre, ils pourraient sans risque joindre la plus plus proche légion ; que si, au contraire, la Gaule était d'intelligence avec les Allemands, on ne pouvait se sauver que par une prompte retraite. D'ailleurs, ajoutait-il, où peut aboutir l'avis de Cotta et des autres? Si le péril n'est pas aujourd'hui pressant, il nous expose certainement à périr de faim dans un long siége.

31. Cette contestation se prolongeait lorsque Sabinus voyant qu'il ne pouvait faire changer de sentiment, ni à Cotta, ni aux principaux officiers : Suivez donc votre avis, puisque vous le voulez, s'écria-t-il d'un ton assez haut pour être entendu d'une grande partie des troupes ; je ne suis pas celui d'entre vous qui craint le plus la mort ; mais que ceux-ci sachent que, s'il arrive quelque malheur, c'est à vous qu'ils doivent en demander raison, puisque, si vous vouliez, dans deux jours ils seraient en état de joindre les quartiers les plus proches pour mieux résister à l'ennemi commun, et ne se verraient pas abandonnés et relégués loin du reste des troupes, destinés à périr par le fer ou par la faim.

32. Sur quoi on se lève, on embrasse Sabinus et Cotta, on les conjure de ne pas tout perdre par leur dissension et leur opiniâtreté ; on leur représente qu'il est également facile de tenir tête à l'ennemi, ou en restant, ou en décampant, pourvu qu'ils soient bien d'accord ; qu'au contraire leur division est capable de tout perdre. On conteste sur cette affaire jusqu'à minuit. A la fin, Cotta ébranlé se rend ; le sentiment de Sabinus prévaut, et l'on convient de partir à la pointe du jour. Le soldat passe le reste de la nuit à visiter son équipage, et à voir ce qu'il emportera ou ce qu'il laissera. Il semblait qu'on ne s'occupât qu'à augmenter le danger, dans le cas où l'on voulût demeurer, ou à excéder les troupes de fatigues et de veilles, s'il fallait se mettre en marche. Dans ces dispositions, on partit à la pointe du jour avec autant de sécurité et avec aussi peu de précaution que si le conseil que l'on suivait ne fût pas venu d'un ennemi, et qu'Ambiorix eût été le plus fidèle ami des Romains. Les troupes marchaient sur une seule colonne, avec un bagage considérable.

33. Les ennemis, instruits de notre départ, tant par le bruit qu'ils avaient entendu pendant la nuit que par le trouble qu'ils avaient remarqué dans notre camp, se mirent en embuscade en deux corps, et bien cachés dans un bois qui n'était éloigné de nous que d'environ une demi-lieue, ils nous y attendirent. Quand ils virent la plus grande partie de nos troupes arrivées dans un grand vallon, tout-à-coup ils

se montrèrent des deux côtés de ce vallon, nous attaquèrent en queue, empêchèrent l'avant-garde d'avancer, et engagèrent le combat dans un lieu qui nous était fort défavorable.

34. Alors Sabinus, étonné comme un homme qui n'a pris aucune précaution, s'effraye, court de toutes parts ranger ses troupes, ce qu'il fait même avec crainte, et comme un homme sans ressource; ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui sont obligés de prendre une détermination subite. Mais Cotta, qui avait prévu que cette circonstance pouvait avoir lieu, et qui, pour cette raison, s'était opposé au départ, ne négligeait rien de ce qui aurait pu contribuer au salut commun; il remplissait le devoir de capitaine, en exhortant et encourageant les troupes, et celui de soldat en repoussant l'ennemi. Comme la colonne était trop étendue, et que par-là on ne pouvait aisément obvier à tout, ni veiller sur tous les points, on ordonna d'abandonner le bagage et de se former en rond. Cet ordre, quoique assez convenable dans la circonstance où l'on se trouvait, fit un mauvais effet, car il découragea nos soldats et augmenta la vivacité des ennemis, parce qu'il semblait avoir été dicté par la crainte et par le désespoir. Un autre mauvais effet inévitable qu'il produisit encore, c'est que les soldats abandonnèrent leurs drapeaux pour courir sauver du bagage ce qu'ils avaient de meilleur; on n'entendait que des cris et des gémissemens.

35. Les Barbares se conduisirent fort prudemment dans cette occasion, car les chefs firent publier dans toute leur armée, qu'aucun n'eût à quitter son rang; que tout ce que les Romains auraient abandonné deviendrait leur proie, et qu'ils se persuadassent bien que tout dépendait de la victoire. Les nôtres ne leur cédaient ni en courage, ni en nombre, et quoique abandonnés de leur général et de la fortune, ils mettent toute leur espérance dans leur valeur, en sorte que partout où ils donnaient, ils faisaient un grand carnage des ennemis. Ambiorix, qui s'en aperçut, enjoignit à ses troupes de lancer leurs traits d'une certaine distance sans s'approcher plus près, et de lâcher pied lorsque les Romains viendraient fondre sur eux l'épée à la main; qu'étant armés à la légère et fort exercés dans cette manière de combattre, on ne pourrait leur nuire; qu'ils se précipiteraient ensuite sur nous dans notre retraite.

36. Ils exécutèrent si exactement cet ordre, que lorsqu'une cohorte se détachait des autres pour donner, les ennemis l'évitaient par une prompte fuite; cependant son flanc restait découvert et exposé à leurs traits. De plus, en se retirant vers le poste d'où elle était partie, elle était enveloppée et par ceux qui avaient reculé, et par les autres corps plus proches. Si les nôtres voulaient tenir ferme, leur valeur leur devenait inutile : serrés comme ils étaient, ils ne pouvaient éviter les traits que lançaient de toutes parts des troupes si nombreuses. Malgré tant d'incommodités, et quoique couverts de blessures, nos soldats ne laissaient pas de se maintenir courageusement; et bien que ce combat eût duré depuis la pointe du jour jusqu'à deux heures de l'après-midi, ils n'avaient encore rien fait d'indigne du nom romain, quand T. Balventius, brave officier, et en grand crédit, qui l'année précédente avait été primipile, eut les deux cuisses percées d'un dard. En même temps, Q. Lucanius, ayant aussi le même grade, fut tué en combattant avec courage, et lorsqu'il cherchait à secourir

son fils que l'ennemi avait enveloppé; Cotta, général, fut blessé au visage d'un coup de fronde, au moment où il volait de rang en rang encourager les soldats.

37. Alors Sabinus surpris, ayant aperçu de loin Ambiorix qui animait ses troupes, lui envoya Cn. Pompeius, son interprète, pour le prier d'épargner le sang romain et le sien. Celui-ci répondit que si Sabinus avait le désir de conférer avec lui, il le pouvait; qu'il se flattait d'obtenir des Gaulois de traiter humainement les vaincus; que pour lui il pouvait venir en assurance, et qu'il lui promettait qu'il ne lui serait fait aucun mal. Sabinus fait part de cette réponse à Cotta son collègue, et s'efforce de l'engager à sortir avec lui de la mêlée, pour aller conférer avec Ambiorix, dont il espérait, disait-il, pouvoir obtenir le salut commun. Cotta proteste qu'il ne se rendra jamais auprès d'un ennemi armé, et persiste dans ce refus.

38. Sur cette réponse, Sabinus ordonne aux tribuns des soldats qui se trouvaient auprès de lui, et aux centurions des premiers manipules de le suivre. Arrivé auprès d'Ambiorix, il reçoit ordre de mettre bas les armes; il obéit, et commande aux siens d'en faire autant. Cependant, tandis que l'on traite des conditions, et qu'Ambiorix prolonge à dessein la conférence, Sabinus est insensiblement enveloppé, et massacré avec tous ceux qui l'accompagnaient. Alors les Gaulois, selon leur coutume, se mettent à crier victoire: en même temps, poussant de grands cris, ils se jettent sur nos troupes et les mettent en désordre. Cotta et la plus grande partie de ses soldats périssent les armes à la main; le reste se retire au camp d'où il était parti. De ce nombre fut L. Petrosidius, enseigne d'une légion, qui, se voyant pressé, jette l'aigle dans le camp, et est tué en se défendant avec vigueur. Les autres résistent encore jusqu'à la nuit, quoiqu'avec peine; enfin de désespoir ils se tuent tous les uns les autres dans l'obscurité. Quelques-uns, échappés de cette défaite, gagnèrent les bois, et par des chemins de traverse se rendirent au camp de T. Labiénus, auquel ils portèrent cette triste nouvelle.

39. Enflé de cette victoire, Ambiorix partit aussitôt avec sa cavalerie pour se rendre chez ceux de Namur ses voisins, et marcha jour et nuit, après avoir donné ordre à son infanterie de le suivre. Il leur rendit compte de ce qu'il avait fait, et leur persuada de prendre le même parti que lui. Le lendemain, il passa chez ceux du Hainaut, qu'il exhorta de même à ne point perdre l'occasion de s'affranchir, et de se venger des insultes qu'ils avaient reçues des Romains; il leur apprit que deux des lieutenans de César étaient morts, et une grande partie de leur armée taillée en pièces; qu'il était aisé d'en faire autant de la légion qui était en quartiers d'hiver sous les ordres de Cicéron, et qu'il les seconderait. Il ne lui fut pas difficile de les persuader.

40. Aussitôt ils envoient ordre à ceux de Courtrai, de Bruges, de Louvain, de Tournai et de Gand, tous peuples de leur dépendance, d'assembler le plus de forces qu'il serait possible, et viennent subitement fondre sur les retranchemens de Cicéron qui n'était pas encore informé de la mort de Sabinus. Aussi lui arriva-t-il, ce qu'il ne pouvait éviter, qu'ayant été contraint d'envoyer quelques soldats faire du bois et des fascines dans la forêt, ils furent surpris par l'arrivée subite de la cavalerie ennemie. Après les avoir envelop-

pés, les Liégeois, avec ceux de Namur et du Hainaut, tous leurs alliés et ceux de leur dépendance vinrent attaquer la légion. Aussitôt les Romains coururent aux armes et bordent les retranchemens. Cette journée fut très-rude pour nous : l'attaque des Barbares était d'autant plus vive qu'ils fondaient toute leur espérance sur la promptitude de l'exécution, et se flattaient qu'après nous avoir défaits dans cette rencontre ils n'auraient plus rien à craindre de nous.

41. Cependant Cicéron engage par de grandes promesses plusieurs courriers à instruire César de ce qui se passait; mais comme tous les passages étaient gardés, aucun ne put pénétrer. Pendant la nuit, on se servit, avec une promptitude incroyable, du bois qui avait été apporté, pour construire cent vingt tours, et perfectionner les retranchemens. Le lendemain, les ennemis reviennent à l'assaut en plus grand nombre qu'auparavant, et comblent le fossé. Les nôtres se défendent, ce jour-là, comme ils avaient fait la veille, et soutiennent le même effort les jours suivans. On ne cesse de travailler toute la nuit : les malades mêmes et les blessés ne prennent aucun repos. On prépare la nuit ce qui est nécessaire pour le jour suivant; on façonne quantité de pieux brûlés par le bout, ainsi que grand nombre de ces dards dont on se sert dans les siéges; on ajoute de nouveaux étages aux tours, on fait et des claies et des mantelets pour se mettre à couvert. Cicéron lui-même, quoique d'une santé faible, ne prenait pas même de repos pendant les heures de sommeil; il fallait que ses soldats, à force de prières, l'obligeassent à se ménager.

42. Alors les plus notables du Hainaut, qui avaient quelque habitude et quelque liaison avec Cicéron, demandent à lui parler. En ayant eu la permission, ils lui répètent les mêmes choses qu'Ambiorix avait dites à Sabinus; que toute la Gaule était en armes; que les Allemands passaient le Rhin; que les quartiers de César et de ses lieutenans étaient attaqués : ils ajoutent que Sabinus avait été tué; et pour l'en convaincre, ils lui présentent Ambiorix. Ils disent qu'il espère en vain quelques secours de ceux qui désespèrent de leurs propres affaires; que cependant ils n'ont aucune mauvaise intention ni contre lui ni contre le peuple romain; qu'on ne lui refuse que des quartiers d'hiver dans la Gaule, de peur que la coutume ne s'en établisse; que, du reste, on lui permet de partir en toute sûreté, et de se retirer sans rien craindre où il voudra. A ces propositions Cicéron se contente de répondre que le peuple romain n'avait pas coutume de recevoir la loi d'un ennemi armé; que s'ils voulaient mettre bas les armes, se servir de lui, et envoyer des députés à César, il espérait qu'ils obtiendraient de son équité tout ce qu'ils lui demanderaient.

43. Les Gaulois du Hainaut, se voyant déchus de cette espérance, enferment notre camp d'un rempart de onze pieds de haut, et d'un fossé de quinze pieds de profondeur. C'était de nos soldats avec lesquels ils avaient vécu les années précédentes, et de quelques prisonniers romains, qu'ils avaient appris l'art de construire ces ouvrages; et comme ils n'avaient point d'instrumens propres à remuer la terre, ils étaient obligés de couper les gazons avec leurs épées, et de porter la terre dans leurs habits. On put voir par-là combien ils étaient en grand nombre, puisqu'en moins de trois heures ils achevèrent ce retranchement qui avait cinq lieues de tour. Les jours suivans, ils élevèrent des tours à la hauteur de notre rempart, préparèrent des faux

et des tortues ; c'étaient les mêmes prisonniers qui les avaient dirigés dans ces travaux.

44. Le septième jour de l'attaque, un grand vent s'étant élevé, ils lancèrent dans le camp des vases d'argile garnis de feu, et des javelots enflammés, sur les huttes de nos soldats, qui étaient couvertes de paille, à la manière des Gaulois. L'embrasement eut lieu aussitôt, et le vent le porta dans tout le camp. Alors poussant de grands cris, comme s'ils eussent été assurés de la victoire, ils firent avancer leurs tours et leurs béliers, et montèrent à l'escalade. Mais telle fut la bravoure de nos soldats et leur fermeté, que, de toutes parts environnés par le feu, accablés d'une multitude innombrable de traits, et bien qu'ils comprissent que leurs bagages et toute leur fortune devenaient la proie de l'incendie, aucun d'eux ne quitta son poste, ne tourna même la tête, tant ils étaient acharnés au combat. Ce jour-là fut très-pénible pour nous ; mais l'événement en fut tel, que les ennemis eurent beaucoup de morts et de blessés, parce qu'ils s'étaient trop serrés au pied du rempart, et que les derniers empêchaient les premiers de se dégager. Quand les flammes eurent un peu perdu de leur intensité, les Barbares ayant roulé une de leurs tours jusqu'auprès de nos défenses, les centurions de la troisième cohorte s'éloignèrent insensiblement de ce poste, firent retirer tout leur monde, et tant du geste que de la voix, défièrent les ennemis d'entrer; mais aucun d'eux n'ayant osé avancer, ils furent repoussés à coups de pierres, et on brûla leur tour.

45. Il y avait dans cette légion deux braves centurions, nommés Q. Pulfio et L. Varénus, qui approchaient des premiers grades. Ils étaient perpétuellement en contestation sur celui des deux qui l'emporterait, et tous les ans rivalisaient entre eux d'émulation avec une extrême vivacité. Au moment où l'action s'échauffait le plus près des retranchemens : « Que tardez-vous, dit Pulfio à Varénus, et quel lieu plus propre attendez-vous pour faire connaître votre valeur ? ce jour décidera de nos différends. » A ces mots, il sort du camp et se précipite au milieu des plus épais bataillons de l'ennemi. Alors Varénus ne peut plus rester dans le camp, et croit qu'il y va de son honneur de le suivre de près. Pulfio lance son javelot sur les ennemis, et en perce un qui s'avançait : celui-ci tombé mort du coup, tous le couvrent de leurs boucliers, et décochent leurs traits sur Pulfio, sans qu'il ait le temps de se retirer. Dans ce moment son bouclier est percé d'un dard dont le fer reste dans son baudrier ; ce qui l'empêche de tirer l'épée. Alors l'ennemi l'environne; mais Varénus son rival, qui le voit pressé, vole à son secours. Les Barbares, qui croient Pulfio mort du coup qui avait donné dans son bouclier, l'abandonnent et se tournent tous contre Varénus. Celui-ci va au-devant d'eux l'épée à la main, et, les serrant de près, il en tue un, et écarte un peu le reste; mais se laissant trop emporter à son ardeur, il rencontre un endroit creux où il tombe. Il y est aussitôt enveloppé. Pulfio vient le secourir à son tour; et tous deux, après avoir tué plusieurs ennemis, se retirent dans le camp, couverts de gloire, sans avoir reçu aucune blessure. Ainsi dans l'émulation qui régnait entre ces deux braves, la fortune balança tellement ses faveurs entre l'un et l'autre, que chacun d'eux dut la vie à son rival, sans que l'on pût dire lequel avait montré plus de générosité et de valeur.

Digitized by Google

46. Plus le siége devenait grave et terrible pour nous qui avions beaucoup de blessés, et par conséquent peu de soldats en état de se défendre, plus Cicéron envoyait de lettres et de messagers à César ; mais la plupart étaient arrêtés et livrés au supplice à la vue de nos soldats. Dans le camp se trouvait alors un homme du Hainaut, d'une famille distinguée, nommé Verticon, qui dès le commencement du siége, s'était rendu auprès de Cicéron, et lui avait donné des preuves de sa fidélité. Ce Gaulois engagea un de ses esclaves par de grandes promesses, surtout par l'espérance de la liberté, à porter une lettre à César. Celui-ci la porte attachée à son javelot, et comme il était Gaulois, il traverse leur camp sans qu'ils se défient de lui ; il arrive auprès de César qu'il instruit du danger où se trouvaient Cicéron et sa légion.

47. Sur ces nouvelles reçues, vers cinq heures du soir, César dépêche à l'instant un courrier au questeur M. Crassus, qui était en quartier dans le Beauvoisis, environ à huit lieues de lui, et lui ordonne de partir à minuit avec sa légion, et de se rendre au plus tôt auprès de lui. Crassus partit avec le courrier. Il en envoie en même temps un autre à C. Fabius, et lui donne rendez-vous sur les frontières de l'Artois par où il devait passer ; et il mande à Labiénus de se rendre incessamment dans le Hainaut avec sa légion, s'il le peut sans nuire aux intérêts de la république. César ne crut pas devoir attendre le reste de ses troupes, qui étaient un peu plus éloignées, et se contenta de tirer seulement environ quatre cents chevaux des quartiers les plus proches.

48. Le lendemain, vers neuf heures du matin, il eut avis par ses coureurs de l'arrivée de Crassus. Ce même jour, il fit environ sept lieues, et laissa Crassus en garnison dans Amiens avec son corps de troupes, pour garder tout le bagage de l'armée, les otages, les papiers et le blé qu'il y avait fait conduire pour passer l'hiver. Fabius, selon ses ordres, n'ayant pas tardé, le joignit en chemin avec sa légion. A l'égard de Labiénus, ayant appris la mort de Sabinus, la défaite des cohortes et la marche de toutes les troupes de ceux de Trèves qui venaient l'attaquer, il craignait dans cette circonstance, en sortant à la hâte de son quartier, et comme en prenant la fuite, de ne pouvoir soutenir l'attaque de l'ennemi déjà fier de l'avantage qu'il venait de remporter. Il informa donc César du péril qu'il courrait en faisant sortir sa légion de ses quartiers, et de ce qui s'était passé chez les Liégeois, et lui apprit que toute la cavalerie et l'infanterie de ceux de Trèves n'étaient qu'à une lieue de lui.

49. Après avoir approuvé ses raisons, César, quoique déchu de l'espérance d'avoir trois légions, se détermine à partir avec deux seulement, parce qu'il était persuadé que le salut commun dépendait de sa diligence. Il se rendit donc à grandes journées sur les frontières du Hainaut. Il y apprit de quelques prisonniers le danger où étaient Cicéron et sa légion. Sur cet avis il engagea, par l'espoir d'une grande récompense, un cavalier gaulois à se charger d'une lettre pour Cicéron, et il l'écrivit en caractères grecs, afin qu'en cas qu'elle fût interceptée, les ennemis ne pussent connaître notre dessein. Il lui recommanda, s'il ne pouvait parvenir jusqu'à lui, d'attacher la lettre à la courroie de son javelot, et de la lancer dans le camp. Il marque dans cette lettre qu'il est parti avec deux légions et qu'il arrivera incessamment ; il exhorte Cicéron à se souvenir de son ancienne valeur. Le cavalier, craignant le

péril, lance son javelot, selon l'ordre qu'il en avait reçu. Le javelot s'attacha par hasard à une tour, où il resta deux jours enfoncé, sans que les nôtres s'en aperçussent; le troisième, un soldat découvrit la lettre, et, l'ayant détachée, il la remit à Cicéron. Celui-ci la lut à haute voix en présence de toutes les troupes qui en furent très-satisfaites; en même temps la fumée des embrasemens que nos légions opéraient partout sur leur route, les assura de leur arrivée.

50. Les ennemis, informés par leurs coureurs que nous avancions, quittent le siége et marchent à nous avec toutes leurs troupes qui pouvaient monter environ à soixante mille hommes. Cicéron profite de leur éloignement et fait partir un esclave du même Verticon dont on a déjà parlé, avec une lettre pour César : il lui recommande d'user d'adresse pour n'être pas découvert, et de faire diligence. Dans cette lettre, il mandait que les Barbares l'avaient quitté, et qu'ils marchaient contre lui avec toutes leurs forces. Le courrier ayant rendu ses lettres à César vers minuit, il en fait part à ses troupes, les encourage, et décampe à la pointe du jour. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il aperçut l'ennemi au-delà d'un grand vallon traversé par un ruisseau. Il y avait un danger extrême à combattre contre tant d'ennemis dans un lieu désavantageux. D'ailleurs Cicéron n'étant plus assiégé, on n'avait plus besoin de se presser. César s'arrête donc dans le poste le plus propre qu'il peut trouver, et s'y retranche. Quoique son camp fut très-peu étendu, ayant à peine sept mille hommes sans bagage, il se resserra encore davantage, à dessein de faire croire aux ennemis qu'il était peu à craindre. Pendant ce temps, il envoya partout des éclaireurs à la découverte, afin qu'ils examinassent l'endroit le plus commode pour passer le vallon.

51. Ce jour-là on livra quelques escarmouches entre la cavalerie sur les bords du ruisseau; mais chacun se tint renfermé dans son camp : les Gaulois, parce qu'ils attendaient de plus grandes forces qui n'étaient pas encore arrivées; et César, pour voir si en feignant d'avoir peur il n'attirerait point les ennemis de son côté en-deçà du ruisseau, afin de les combattre à la tête de son camp; on s'il ne pouvait les y attirer, il aurait par-là le temps de reconnaître les chemins, et de traverser avec moins de danger la vallée et le ruisseau. Le lendemain, à la pointe du jour, la cavalerie ennemie vint escarmoucher jusqu'aux portes de notre camp. César recommanda exprès à la nôtre de battre en retraite et de se replier sur le camp. En même temps il en fait de tous côtés élever les fortifications, et fermer les portes; il ordonne qu'en travaillant à ces ouvrages on affecte beaucoup de désordre et de crainte.

52. Les Gaulois, encouragés par cette terreur simulée, passent le vallon, et se rangent en bataille dans un lieu défavorable. Voyant même que les nôtres avaient abandonné le rempart, ils en approchent plus près, et lancent de tous côtés des javelots dans notre camp, faisant publier, dans tous les lieux environnans, que si quelqu'un, Gaulois ou Romain, voulait passer de leur côté, il le pouvait en sûreté jusqu'à neuf heures, et qu'après ce temps il ne lui serait plus permis. En un mot, ils témoignèrent tant de mépris pour nous, que quoique les portes de notre camp ne fussent défendues que par un simple rang de gazon, cependant s'étant imaginé qu'il leur serait impossible de les forcer, déjà les uns commençaient à escalader le rempart, et les autres à combler le fossé. Alors César, étant sorti

brusquement par toutes les portes, avec son infanterie et sa cavalerie, mit bientôt les ennemis en fuite, sans qu'aucun osât tenir ferme. On en tua un grand nombre, et tous jetèrent leurs armes.

53. César, craignant de les poursuivre à cause des bois et des marais qui se trouvaient sur le chemin, et jugeant d'ailleurs que c'était pour l'ennemi un assez rude échec que d'avoir été contraint d'abandonner ce poste, joignit Cicéron le même jour, sans avoir à regretter un seul homme. Là il admira les tours, les béliers, les retranchemens des Barbares; et, ayant fait la revue de la légion, il trouva qu'il n'y en avait pas la dixième partie sans blessure : d'où il jugea du danger qu'elle avait couru, et du courage qu'elle avait fait paraître. Il donna au chef et aux soldats les louanges qu'ils méritaient. Il fit aussi en particulier l'éloge des centurions et des tribuns des soldats qui s'étaient le plus distingués, suivant le rapport de leur général; et il fut mieux informé par les prisonniers du malheur de Cotta et de Sabinus. Le lendemain il assemble son armée, la console et la rassure, rejette la disgrâce qu'ils avaient essuyée sur l'imprudence du chef, et leur remontre qu'ils doivent la supporter avec d'autant plus de patience que, par la grâce des dieux immortels et par leur valeur, la vengeance en avait été si prompte, que leur affliction n'en devait pas être plus longue que ne l'avait été la joie des ennemis.

54. La nouvelle de cette victoire fut portée à Labiénus par les Rhémois avec une vitesse incroyable ; car quoique son quartier fût éloigné de plus de seize lieues de celui de Cicéron, où César n'arriva qu'à trois heures après midi, cependant par les cris de joie qui s'élevèrent le même jour, à minuit, à la porte de son camp, il comprit que les Rhémois lui apprenaient cette victoire et l'en félicitaient. A cette nouvelle, Induciomare, qui commandait ceux de Trèves, et qui avait résolu d'attaquer Labiénus le lendemain, décampe au plus vite la nuit, et ramène toutes ses troupes dans leur pays. Ensuite César renvoya Fabius dans son quartier avec sa légion. Pour lui, il résolut d'aller passer l'hiver aux environs d'Amiens avec trois légions qu'il distribua en trois différens quartiers, parce qu'il ne voulait point s'éloigner de son armée, ni quitter les Gaules, qu'il voyait si agitées : car la nouvelle de la défaite de Sabinus et de sa mort s'étant répandue, presque tous les peuples de cette province pensaient à reprendre les armes; dans ce dessein, ce n'étaient que courriers et députations qu'ils s'envoyaient partout les uns aux autres pour se communiquer leurs résolutions, et déterminer par où ils commenceraient. Ils tenaient conseil la nuit dans des lieux écartés; pendant tout l'hiver, il ne se passa aucun jour où César n'eût quelque sujet d'inquiétude, et où il ne reçût quelque avis des projets des Gaulois, et de leurs mouvemens. Il apprit, entre autres, par les lettres de L. Roscius, son lieutenant, auquel il avait donné le commandement de la treizième légion, que plusieurs des nations gauloises de l'Armorique s'étaient réunies pour l'attaquer, et qu'elles n'étaient qu'à environ trois lieues de son quartier, lorsque, sur l'avis de la victoire de César, elles s'étaient dissipées de manière que leur départ ressemblait plutôt à une fuite qu'à une retraite.

55. César, ayant assemblé les principaux de chaque nation, effraya les unes, en leur disant qu'il savait toutes leurs menées, et exhorta les autres à rester tranquilles : par-là il contint dans le devoir la meilleure partie de la Gaule.

Malgré cette habile démarche, ceux de Sens, nation des plus puissantes et des plus accréditées entre les Gaulois, entreprirent de faire mourir Cavarinus que César leur avait donné pour roi, et dont les ancêtres avaient même régné sur eux, dont le frère enfin, nommé Moritasgus, les gouvernait, à la première arrivée de César dans la Gaule. Ce prince s'en étant douté, et ayant pris la fuite, ils le poursuivirent jusque sur leur frontière, le chassèrent du trône et de son palais. Après cette action, ayant député vers César pour se justifier, il leur ordonna de lui envoyer tout leur sénat; mais ils refusèrent d'obéir. Les Barbares furent si fiers que quelques-uns de leurs peuples eussent osé les premiers faire la guerre, et cette hardiesse opéra un tel changement dans tous les esprits, qu'excepté les Autunois et les Rhémois, que César estimait extrêmement, les uns à cause de leur ancienne et constante fidélité envers le peuple romain, les autres pour les nouveaux services qu'ils lui avaient rendus dans ces guerres, il n'y eut presque pas une nation qui ne dût être très-suspecte. Et je ne sais pas trop si en ce point il y a rien de surprenant; car, sans compter plusieurs autres raisons, il devait surtout paraître bien dur à une nation qui l'avait toujours emporté sur toutes les autres en valeur guerrière, de se voir déchue d'une si glorieuse réputation, et soumise au joug des Romains.

56. Ceux de Trèves et Induciomare ne discontinuèrent point, pendant tout l'hiver, d'envoyer des députés au-delà du Rhin, d'en solliciter les divers peuples, de leur promettre de l'argent, s'efforçant de leur persuader que la meilleure partie de nos troupes ayant été défaite, ce qui en restait était assez peu redoutable. Cependant ils ne purent engager aucun des peuples d'Allemagne à passer le Rhin, et le souvenir de ce qu'ils avaient éprouvé deux fois, dans la guerre d'Arioviste, et lors du passage des Tenethères, les dégoûta généralement de tenter encore une fois la fortune. Induciomare, déchu de toute espérance de ce côté-là, ne laissa pas de lever du monde, d'en exiger de ses voisins, de préparer de la cavalerie, et d'attirer à son service par de bonnes récompenses tous les bannis et les vagabonds de la Gaule; déjà, grâce à cette manœuvre, il s'était acquis un si grand crédit, que, de toutes parts, on lui envoyait demander sa protection et son alliance, tant en public qu'en particulier.

57. Quand il se vit ainsi recherché, réfléchissant que, d'un côté, ceux de Sens et de Chartres étaient déjà engagés dans la révolte, que, de l'autre, ceux de Namur et du Hainaut se préparaient à faire la guerre aux Romains; et persuadé que s'il pouvait une fois se mettre en campagne, il ne manquerait pas de peuples qui se déclareraient en sa faveur, il convoque les états en armes. C'est ainsi que les Gaulois ont coutume de commencer la guerre. Là, d'après une loi qui s'observe généralement parmi eux, tous ceux en âge de porter les armes sont obligés de se trouver à l'appel; et celui qui s'y rend le dernier subit les plus cruels tourmens et est massacré en présence de la multitude réunie. Dans ce conseil, Induciomare fit déclarer ennemi de la patrie Cingétorix, son gendre, et chef du parti attaché aux Romains, lequel, comme on l'a vu, après s'être soumis à César, n'avait point quitté son parti; et il fit vendre ses biens à l'encan. Ensuite il déclare à l'assemblée que ceux de Sens, de Chartres et plusieurs autres les sollicitent à faire alliance; qu'il se rendra chez eux par les terres des Rhémois

dont il ravagera le pays; mais qu'il tombera auparavant sur le quartier de Labiénus; en même temps il donne ses ordres en conséquence.

58. Labiénus, qui campait dans un poste bien fortifié par la nature et par l'art, ne craignait ni pour lui ni pour sa légion, et il épiait l'occasion de faire un coup d'éclat. Instruit donc, par Cingétorix et par ceux de son parti, du discours qu'Induciomare avait tenu dans l'assemblée, il envoie demander de la cavalerie aux peuples voisins, et lui donne rendez-vous à une époque marquée. Cependant il ne se passait presque point de jour qu'Induciomare ne parût avec toute sa cavalerie à la vue du camp, soit pour en reconnaître la situation, soit pour intimider Labiénus, ou même pour parlementer. La plupart du temps, sa cavalerie jetait en passant des traits dans nos retranchemens. Labiénus y retenait ses troupes et n'oubliait rien de tout ce qui pouvait faire croire aux ennemis qu'il avait peur.

59. Comme Induciomare s'approchait de jour en jour de notre camp avec plus de mépris, Labiénus fit entrer de nuit, dans les retranchemens, la cavalerie qu'il avait eu soin de demander aux peuples voisins; et il fut si attentif à contenir tout son monde par les gardes qu'il posa, qu'Induciomare et ceux de Trèves n'en eurent ni connaissance ni avis. Le lendemain Induciomare ne manqua pas, suivant sa coutume, d'approcher de notre camp; il y passa même une partie du jour. Sa cavalerie nous lança aussi quantité de traits, et avec force injures elle défiait les nôtres au combat. Comme on ne leur répondit rien, sur le soir, ils se retirèrent sans garder aucun ordre, dispersés sur plusieurs points divers. Alors Labiénus fait tout d'un coup sortir sa cavalerie entière par deux portes, avec ordre, aussitôt qu'on aurait mis l'ennemi en déroute, ce qui arriva comme il l'avait prévu, de courir droit à Induciomare, et avec défense expresse de frapper personne qu'il n'eût été tué; parce qu'il appréhendait qu'en s'arrêtant à la poursuite des autres on ne lui donnât le temps de se sauver. Il promit de grandes récompenses à ceux qui lui apporteraient sa tête; il fit suivre son infanterie pour soutenir cette cavalerie. Le dessein réussit : car tous n'en voulaient qu'à un seul; Induciomare ayant été atteint au gué de la rivière, il fut tué, et sa tête apportée au camp. A son retour, notre cavalerie fit main basse sur tout ce qu'elle rencontra. A cette nouvelle, toutes les troupes du pays de Liége et du Hainaut, qui s'étaient assemblées, se retirèrent; et César vit la Gaule dans un état un peu moins agité.

LIVRE SIXIÈME.

Guerre de César contre ceux de Sens et de Chartres. — Labiénus défait ceux de Trèves. — Passage du Rhin : description des mœurs des Gaulois et des Allemands. — César envoie Basile contre Ambiorix. — Les Sicambres assiégent le camp de Cicéron.

An avant J. C. 53, de Rome 601.

1. César, qui pour plusieurs raisons s'attendait à de plus grands mouvemens de la part des Gaulois, fit faire des levées par M. Silanus, C. Antistius Rhéginus et T. Sextius, ses lieutenans. Il écrivit en même temps à Pompée qui était alors proconsul, et qui, pour le bien de Rome, y conservait toujours le commandement, de lui envoyer les troupes qu'il avait levées dans la Lombardie, persuadé qu'il était très-important pour la suite, de convaincre, les Gaulois que la république était si

puissante, que quand elle faisait quelque perte, elle était en état non-seulement de la réparer bien vite, mais encore d'augmenter ses forces. Pompée lui envoya ce qu'il demandait, autant par amitié pour lui que pour le bien de l'état. Aussi ayant bientôt achevé les recrues par ses lieutenans, formé et réuni avant la fin de l'hiver trois légions de plus, et par-là réparé au double la perte des cohortes sous Titurius, il fit voir, et par sa diligence et par le nombre de ses soldats, ce dont étaient capables la discipline et la puissance du peuple romain.

2. Après la mort d'Indutiomare, ceux de Trèves donnèrent le commandement à ses proches, qui ne cessèrent de solliciter les Allemands, et de leur promettre de l'argent pour les engager à passer le Rhin. Les plus voisins de ce fleuve se trouvant inébranlables, ils s'adressent aux nations qui en étaient plus éloignées, et en gagnent quelques-unes, avec lesquelles ils se lient par un serment mutuel, et leur donnent des otages pour sûreté de l'argent qu'ils leur promettaient; ils firent aussitôt entrer Ambiorix dans les mêmes engagemens. Enfin informé de ce qui se passait, voyant l'orage qui se formait de toutes parts, et que ceux du Hainaut, de Namur et de la Gueldre, joints aux Allemands établis en-deçà du Rhin, étaient en armes; que ceux de Sens ne se rendaient pas à ses ordres, et s'entendaient avec ceux de Chartres et avec les autres nations voisines; que ceux de Trèves ne cessaient de solliciter les Allemands de passer le Rhin; César crut que le mieux qu'il pouvait faire était de les prévenir.

3. Sans donc attendre la fin de l'hiver, il prend les quatre légions les plus proches, et vient fondre tout-à-coup sur ceux du Hainaut, avant qu'ils eussent assemblé leurs troupes ou pourvu à leur retraite; il leur enlève beaucoup de monde et de bétail, ravage leur pays, abandonne le butin à ses troupes, et les oblige de se rendre et de lui donner des otages. Cette affaire promptement terminée, il ramena ses troupes dans leurs quartiers; et dès les premiers jours du printemps, ayant assemblé, selon l'usage, les états de la Gaule, où tous se trouvèrent excepté ceux de Sens, de Chartres et de Trèves, il regarda cette conduite comme un signal de guerre et de révolte; et pour faire voir qu'il avait cette affaire plus à cœur que le reste, il transféra les états à Paris. Cette ville, qui est frontière de ceux de Sens, leur était de tout temps alliée; mais elle n'avait point de part au complot. Après avoir prononcé cette translation du haut de son siége, César part le même jour avec ses légions, et marche à grandes journées contre ceux de Sens.

4. Acco, qui était à la tête de la révolte, instruit de son arrivée, ordonna au peuple de la campagne de se retirer dans les villes; mais, avant que cette mesure pût être exécutée, on leur annonça que les Romains paraissaient. Alors ils furent obligés de changer de résolution, et de députer vers César, pour implorer sa clémence. Ils viennent le trouver avec les Autunois leurs anciens alliés, à la prière desquels César leur pardonna, et reçut leurs excuses, parce que l'été approchait, saison qu'il ne voulait pas perdre en discussions, au lieu de l'employer à la guerre. Il en exigea cent otages, qu'il donna en garde aux Autunois. Ceux de Chartres, par l'entreprise des Rhémois, sous la protection desquels ils étaient, sont reçus en grâce aux mêmes conditions. De là César retourne lever les états, et ordonne aux Gaulois de lui fournir de la cavalerie.

5. Après avoir ainsi pacifié cette partie de la Gaule, il dirige toutes ses pensées et tous ses projets vers la guerre de ceux de Trèves et Ambiorix. Dans cette vue il ordonne à Cavarinus de le suivre avec la cavalerie de Sens, de peur que son ressentiment contre ses concitoyens, ou la haine qu'ils lui portaient et qu'il s'était attirée, n'excitât quelque mouvement de ce côté. Ensuite n'ignorant pas qu'Ambiorix n'en viendrait jamais à une bataille, il examinait en lui-même quels autres desseins il pourrait avoir. Les peuples de la Gueldre étaient voisins des Liégeois, dont le pays est défendu par de grandes forêts et de grands marais, et qui seuls de toute la Gaule n'avaient jamais député vers César pour rechercher son amitié. César savait qu'Ambiorix était lié avec eux, et qu'il avait traité avec les Allemands par le moyen de ceux de Trèves. Il crut donc devoir lui enlever ces ressources, avant de l'attaquer, de peur que ne sachant où trouver un asile, il n'allât se cacher en Gueldre, ou se jeter entre les bras des peuples du Rhin. Après avoir pris ce parti, il envoya tous les bagages de l'armée à Labiénus dans le pays de Trèves, sous l'escorte de deux légions, et marcha suivi des cinq autres contre ceux de Gueldre, qui, n'ayant point de troupes à lui opposer, se retirèrent avec tout ce qu'ils avaient dans leurs bois et dans leurs marais, où ils se croyaient en sûreté.

6. César partage ses troupes avec C. Fabius, un de ses lieutenans, et M. Crassus, son questeur; ensuite il fit construire à la hâte plusieurs ponts, entra dans le pays ennemi par trois endroits, mit le feu partout, et enleva quantité d'hommes et de bestiaux. Par-là il réduisit cette nation à lui demander la paix. Après avoir reçu leurs otages, il leur déclara qu'il les traiterait en ennemis, s'ils donnaient retraite chez eux à Ambiorix ou à ses lieutenans. Cette affaire terminée, il laissa dans le pays Comius, seigneur d'Arras, avec de la cavalerie, pour contenir ce peuple dans le devoir, et marcha contre ceux de Trèves.

7. Tandis qu'il était occupé de ces expéditions, ceux de Trèves avaient assemblé un grand nombre de troupes, tant de cavalerie que d'infanterie, à dessein d'attaquer Labiénus, qui s'était établi en quartier d'hiver sur leur territoire avec une seule légion. Ils n'étaient plus qu'à deux jours de marche de son camp, lorsqu'ils apprirent que deux autres légions l'avaient joint par ordre de César; ce qui les obligea de camper à cinq lieues de là, en attendant le secours des Allemands. Labiénus qui pénétra leur dessein, se flatta de pouvoir tirer avantage de leur témérité : dans cette vue, il laisse cinq cohortes à la garde de son camp, prend les vingt-cinq autres avec un corps nombreux de cavalerie, et vint camper à deux mille pas d'eux. Entre les deux camps il y avait une rivière difficile à traverser, parce que les bords en étaient escarpés. Labiénus n'avait nulle intention de la passer, et ne croyait pas non plus que les ennemis voulussent l'entreprendre; car l'espérance du secours des Allemands augmentait de jour en jour. Dans cette conjecture, il déclara tout haut dans le conseil, que, sur le bruit qui courait de l'approche des Allemands, il ne jugeait pas à propos d'exposer sa personne ni son armée, et qu'en conséquence, il décamperait le lendemain à la pointe du jour. Ce discours ne tarda pas à être rapporté aux ennemis; car dans notre cavalerie, presque toute composée de Gaulois, il y en avait quelques-uns qui ne pouvaient oublier

les intérêts de leur nation, ce qui est fort naturel. La nuit venue, Labiénus assemble les tribuns et les centurions du premier ordre, leur communique son dessein, leur recommandant de décamper avec plus de confusion et de désordre que les Romains n'ont coutume de le faire, afin de persuader à l'ennemi que la peur les troublait. Par ce stratagème, il donne à sa retraite un air de fuite. La grande proximité des deux camps fit qu'avant le jour, les Barbares apprirent par leurs coureurs ce qui se passait chez les nôtres.

8. A peine notre arrière-garde était-elle sortie du camp, que s'encourageant les uns les autres à ne pas laisser échapper une proie tant désirée, et à ne pas perdre l'occasion favorable, en attendant le secours des Allemands, les Gaulois se disent qu'il serait honteux pour eux, étant aussi supérieurs en forces, de n'oser attaquer une poignée de fuyards à demi vaincue par la frayeur, et embarrassée de bagage. Ils passent donc la rivière, résolus de combattre dans un poste fort désavantageux pour eux. Labiénus s'en était douté; pour les attirer tous en deçà de la rivière, il continue de feindre dans sa marche, d'être saisi de crainte, et avance doucement. Alors s'étant fait précéder de quelques pas par son bagage, et l'ayant établi sur une hauteur, « Soldats, dit-il à ses troupes, vous avez enfin ce que vous désirez; vous tenez l'ennemi engagé dans un mauvais poste : montrez sous nos ordres cette même valeur, qui s'est si souvent signalée sous ceux de notre général; figurez-vous qu'il vous voit, et que vous combattez en sa présence. » Aussitôt il tourne bride contre les Gaulois, range ses troupes en bataille, envoie quelque cavalerie garder le bagage, et met le reste sur les ailes. Alors les nôtres poussant de grands cris, lancent leurs javelots sur l'ennemi, qui voyant venir contre lui, en bon ordre, ceux qu'il croyait prendre la fuite, ne peut pas même soutenir leur choc, et s'enfuit dans ses forêts à la première attaque. Labiénus les poursuivit avec sa cavalerie, en tua un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers, et peu de jours après reçut les soumissions de ce peuple; car les Allemands qui venaient à son secours, instruits de sa fuite, se retirèrent chez eux : ceux des parens d'Induciomare qui étaient les auteurs de la révolte, quittèrent le pays pour les accompagner. Cingétorix, comme nous l'avons dit, étant resté toujours fidèle aux Romains, eut le gouvernement de cette nation.

9. César s'y étant rendu à son retour de Gueldre, résolut, pour deux motifs particuliers, de passer le Rhin : d'abord, pour punir les Allemands d'avoir donné du secours à ceux de Trèves; en second lieu, pour ôter cette retraite à Ambiorix. Dans ce dessein, il fit construire un pont un peu au-dessus de l'endroit où il avait précédemment fait passer ses troupes; et comme on se souvenait de la manière dont on avait construit le premier, ce second fut fini en peu de jours, tant les ouvriers y travaillèrent avec ardeur. Il y laissa une forte garnison du côté de ceux de Trèves, pour empêcher ce peuple de remuer; et passa le fleuve avec le reste de ses légions et de sa cavalerie. Ceux de Cologne, dont il avait déjà reçu des otages, et qui s'étaient soumis, envoient des députés pour se justifier, et l'assurent qu'ils n'ont nullement secouru les peuples de Trèves, ni violé leur foi; ils le prient de les épargner, de ne point les confondre avec les Allemands; que ce serait punir les innocens comme les coupables : ils ajoutent que s'il veut encore des otages, ils offrent de lui en

donner. Par l'enquête que fit César, il connut que c'étaient les Suèves qui avaient envoyé le secours; il reçut les excuses de ceux de Cologne, et s'informa des passages et des chemins qui conduisaient dans le pays des Suèves.

10. Peu de jours après, il apprit de ceux de Cologne, que les Suèves assemblaient toutes les troupes dans un seul endroit, et qu'ils avaient donné ordre aux nations de leur dépendance d'envoyer à leur secours de l'infanterie et de la cavalerie. Sur cet avis, il se pourvoit de vivres, se poste dans un lieu favorable, et ordonne aux Ubiens de quitter la campagne, pour se retirer dans les villes, eux, leur bétail, et tout ce qu'ils possédaient. Il espérait par-là que la famine, et l'incapacité des Suèves, les pousseraient à la dure nécessité du combat : il ordonna encore aux Ubiens d'envoyer partout des éclaireurs, pour découvrir ce qui se passait chez ces Barbares. Ils obéirent, et peu après ils lui rapportèrent, que sur la nouvelle de l'arrivée de l'armée romaine, les Suèves s'étaient retirés jusqu'à l'extrémité de leur pays avec toutes leurs troupes, et celles de leurs alliés; que dans cet endroit il y avait une forêt immense, appelée la Forêt-Noire, qui s'étend fort avant dans le pays, et que, comme un mur naturel, elle sépare les Chérusques des Suèves, les défendant des incursions les uns des autres : que les Suèves avaient résolu d'attendre les Romains à l'entrée de cette forêt.

11. Puisque nous en sommes là, il ne sera pas hors de propos de parler ici des mœurs des Gaulois et des Allemands, et de faire voir les différences qui existent entre les deux nations. Non-seulement les divers peuples de la Gaule, les villes, les bourgs et les villages, mais encore presque toutes les familles se divisent en plusieurs factions, à la tête desquelles sont ceux qui ont le plus de crédit. Ceux-ci exercent un pouvoir arbitraire; dans les conseils, ils font tout résoudre suivant leur volonté. Il semble que cette constitution politique remonte très-haut, pour garantir les petits de l'oppression des grands. Car chacun a soin de protéger ceux de son parti, et d'empêcher qu'ils ne soient accablés; sinon il perdrait lui-même toute son influence. Il en est de même pour le gouvernement général de la Gaule, dont toutes les nations sont divisées en deux partis.

12. Lorsque César vint dans les Gaules, les Autunois étaient à la tête de l'un de ces partis, et les Francs-Comtois à la tête de l'autre. Ces derniers se trouvaient être les plus faibles, parce que de toute ancienneté ceux d'Autun avaient été leurs maîtres, et qu'ils étaient soutenus par de grandes alliances. C'est ce qui porta les Francs-Comtois à rechercher l'amitié des Allemands et d'Arioviste, qu'ils mirent dans leurs intérêts par de grands présens et de grandes promesses. Cette union les rendit si puissans, qu'après avoir gagné plusieurs batailles sur leurs rivaux, et détruit toute leur noblesse, ils engagèrent dans leur parti la plupart des alliés de ceux d'Autun, reçurent en otages les enfans des principaux Autunois, les obligèrent à faire publiquement serment de ne jamais rien entreprendre contre eux, s'emparèrent d'une partie de leurs frontières, et enfin se rendirent souverains de toute la Gaule. Divitiacus touché du triste état de ses compatriotes, était allé à Rome implorer en leur nom le secours du sénat; mais il en était revenu sans rien obtenir. L'arrivée de César changea tout : les otages des Autunois leur furent rendus, leurs anciens alliés leur revin-

rent, et il leur en acquit de nouveaux, parce qu'on remarquait que leurs amis étaient traités avec plus de douceur et de ménagement que les autres : enfin pour tout le reste il augmenta leur crédit et leur autorité, et fit perdre aux Francs-Comtois leur prééminence. Les Rhémois prirent leur place; et comme ils passaient pour jouir auprès de César d'une faveur égale à celle des Autunois, ceux que d'anciennes inimitiés éloignaient de ces derniers, se jetaient dans le parti des Rhémois. Ces derniers étaient très-attentifs à les protéger, et conservaient par-là le nouveau crédit qu'ils avaient acquis en si peu de temps; de sorte que si les Autunois étaient les plus anciens dans la faveur, les Rhémois y tenaient le second rang.

13. Dans toute la Gaule il n'y a que deux sortes de personnes qui soient en quelque estime et en quelque considération : les druides ou les prêtres, et la noblesse ou les chevaliers. Car le peuple y est presque regardé comme esclave; il ne peut rien par lui-même et n'entre dans aucun conseil. La plupart d'entre eux, lorsqu'ils sont accablés de dettes et d'impôts, ou opprimés par la violence des grands, s'attachent à quelqu'un, qui a la même autorité sur eux qu'un maître sur ses esclaves. Les druides sont chargés des choses divines, des sacrifices, tant publics que particuliers, et expliquent ce qui a rapport à la religion. Ils ont soin de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse, qui a pour eux le plus grand respect. Ils prennent connaissance de tous les différends, tant publics que particuliers. Se commet-il quelque meurtre, s'élève-t-il quelque contestation entre des héritiers, ou si l'on se dispute sur les limites d'un champ, eux seuls en jugent, eux seuls décernent les peines et les récompenses. Si quelqu'un, quelle que soit sa condition, refuse de se soumettre à leurs arrêts, il est exclu de la participation à leurs sacrifices. C'est là chez eux un châtiment terrible : celui qui l'a mérité passe pour un impie et un scélérat, et tout le monde l'abandonne; personne ne veut ni le voir, ni lui parler. On le regarde comme un pestiféré que l'on évite, de peur de la contagion; on ne lui rend point de justice : il est l'objet du mépris universel. Tous les druides n'ont qu'un seul chef : son autorité est absolue. Lui mort, le plus considérable de ceux qui lui survivent, lui succède : s'il se trouve plusieurs prétendans, l'affaire est décidée entre eux par élection, et quelquefois par les armes. Tous les ans ils s'assemblent en une certaine saison sur la frontière du pays Chartrain, qui passe pour être le centre de la Gaule, et dans un lieu consacré à ces assemblées. Là ceux qui ont quelque différend, se rendent de toutes parts, et acquiescent à leurs décisions. On croit que leur discipline antérieure vient de l'Angleterre, d'où elle a passé en Gaule; de là les voyages qu'y entreprennent les personnes qui désirent en être plus particulièrement instruites.

14. Les druides ne vont point à la guerre, ne payent point d'impôts, et ils sont exempts de toutes charges et de toutes contributions. Tant de priviléges engagent une foule d'individus à entrer parmi eux, et les pères à y envoyer leurs enfans. On dit qu'ils y apprennent par cœur un grand nombre de vers : aussi quelques-uns restent-ils vingt années sous la discipline de leurs maîtres, qui ne permettent pas qu'on écrive ces vers, quoique dans presque toutes les autres affaires et publiques et particulières, ils se servent de caractères grecs. Il me paraît qu'ils ont pris la méthode de ne pas faire écrire, pour

deux raisons : la première, parce qu'ils ne veulent point révéler au vulgaire leurs mystères ; la seconde, de peur que leurs élèves ayant ces vers écrits, ne cultivent moins leur mémoire ; en effet, il arrive presque toujours que quand on a les choses écrites, on les apprend avec moins d'application. Une de leurs principales maximes est que l'âme ne meurt point, mais qu'à la mort elle passe d'un corps dans un autre ; ce qu'ils croient très-utile pour encourager à la vertu, et faire mépriser la mort. Ils traitent encore de plusieurs autres systèmes sur les astres et leur mouvement, la grandeur et l'étendue de l'univers, la nature des choses, la majesté et le pouvoir de dieux immortels ; et ils les enseignent à la jeunesse.

15. Le second ordre est celui des chevaliers ou des nobles, qui prennent tous les armes, quand il y a quelque guerre ; et avant l'arrivée de César il y en avait presque tous les ans, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Plus quelqu'un parmi eux a de puissance et de biens, plus il a de vassaux et de cliens. C'est la seule marque de distinction qu'ils connaissent.

16. Toute la nation gauloise est fort superstitieuse ; en sorte que, dans leurs grandes maladies, et dans les dangers où ils se trouvent à la guerre, ils ne font pas difficulté d'immoler des hommes, ou de promettre par serment d'en sacrifier, et ils emploient les druides à ce ministère ; ils s'imaginent que la vie d'un homme est nécessaire pour racheter celle d'un homme, et que les dieux immortels ne peuvent être apaisés qu'à ce prix : ils ont même établi des sacrifices publics de cette espèce. D'autres ont des statues d'osier d'une énorme grandeur, qu'ils remplissent d'hommes vivans ; ensuite ils y mettent le feu et, les font expirer dans les flammes. Ils choisissent de préférence des voleurs et des brigands, ou des hommes coupables de quelque autre faute : ils croient qu'un pareil sacrifice est bien plus agréable à leurs dieux ; mais quand il leur en manque, ils leur substituent des victimes innocentes.

17. Leur grand dieu est Mercure, dont ils multiplient les statues : ils le croient l'inventeur des arts, le guide des voyageurs dans les chemins et dans les routes, le patron des marchands. Après lui, les divinités les plus révérées sont Apollon, Mars, Jupiter et Minerve, sur lesquels ils ont à peu près les mêmes idées que les autres peuples. Ils croient qu'Apollon a la vertu de guérir, que Minerve préside aux arts, que Jupiter possède l'empire du ciel, que Mars est l'arbitre de la guerre. La plupart du temps, ils font vœu de consacrer à Mars les dépouilles de l'ennemi, et après la victoire ils lui sacrifient le bétail dont ils se sont rendus maîtres ; le reste est déposé dans un lieu propre à cette destination, et l'on voit dans plusieurs villes de ces monceaux entassés dans des lieux consacrés. Il arrive rarement, qu'au mépris de la religion, quelqu'un cache le butin qu'il a fait, ou ose détourner un objet quelconque de ce qui a été mis en dépôt ; les châtimens les plus cruels sont attachés à un pareil crime.

18. Les Gaulois se disent descendus de Pluton ; c'est une tradition qu'ils tiennent des druides. En conséquence, ils mesurent le temps par le nombre des nuits, et non par celui des jours. Soit qu'ils commencent les mois ou les années, ou qu'ils parlent du temps de leur naissance, toujours la nuit précède le jour. Quant aux autres usages, les Gaulois ne diffèrent guère du reste des peuples, que parce qu'ils ne permettent à leurs enfans de paraître devant eux en

public, que lorsqu'ils sont en âge et en état de porter les armes. Ils jugent indécent de laisser leurs enfans en bas âge se montrer publiquement à leurs regards.

19. Un homme en se mariant est obligé de mettre dans la communauté la même somme, estimation faite, qu'il a reçue pour la dot de sa femme : on dresse un état de tout cet argent, et les intérêts qu'il a rapportés en sont mis à part; les deux sommes et ce qu'elles ont produit appartiennent au survivant. Le mari a puissance de vie et de mort sur sa femme, comme sur ses enfans. Quant un personnage de distinction meurt, ses parens s'assemblent, et si sa femme est soupçonnée, on lui donne la question comme à un esclave; et si elle est convaincue, on la brûle, après lui avoir fait souffrir les plus cruels tourmens. Leurs funérailles sont magnifiques et somptueuses pour le pays : on y brûle tout ce qui paraît avoir été l'objet des affections du défunt, jusqu'aux animaux eux-mêmes; il n'y a pas fort long-temps encore que les esclaves et les affranchis que l'on savait qu'il avait aimés, étaient jetés au feu avec son corps.

20. Dans leurs républiques qui passent pour bien réglées, il est établi par les lois, si l'on apprend d'après le bruit public ou autrement quelque affaire concernant l'état, d'en informer le magistrat, sans le communiquer à aucun autre : car on sait que souvent des personnes imprudentes et sans expérience, effrayées par de faux bruits, sont capables de se porter aux plus grandes extrémités, et de prendre un mauvais parti sur des cas de la dernière importance. Le magistrat n'en découvre au peuple que ce qu'il juge convenable, et cache le reste. Il n'y a qu'au conseil qu'il soit permis de parler d'affaires d'état.

21. Les Allemands ont des coutumes fort différentes. On ne voit chez eux ni druides pour la religion, ni sacrifices. Ils ne mettent au nombre des dieux, que ceux qu'ils voient et dont ils éprouvent visiblement l'assistance. Tels sont le Soleil, la Lune et Vulcain; ils n'ont pas la moindre notion des autres. Toute leur vie se passe à la chasse et à la guerre. Ils s'endurcissent au travail et à la fatigue dès l'enfance. Ils estiment fort ceux qui sont long-temps sans barbe; ils prétendent qu'ils en deviennent plus vigoureux et plus robustes. C'est une honte parmi eux d'avoir commerce avec une femme avant l'âge de vingt ans; ce qui ne peut demeurer inconnu, parce qu'ils se baignent pêle-mêle dans les rivières, et qu'ils ne sont couverts que d'une simple peau, ou de quelque autre habillement fort court, qui laisse à nu la plus grande partie de leurs corps.

22. Ils ne s'attachent point à l'agriculture, et ils ne vivent pour ainsi dire que de lait, de fromage et de chair. Nul n'a un champ fixe, et qui lui appartienne en propre; mais tous les ans, les magistrats et les anciens en assignent un où il leur plaît, à une communauté ou à une famille, proportionnellement au nombre des membres qui la composent, et à la fin de l'année ils les font passer ailleurs. Ils apportent plusieurs raisons de cet usage : c'est pour qu'on ne s'accoutume pas dans un endroit, au point de sacrifier les armes à l'agriculture; pour éviter qu'il ne prenne envie à chacun de s'étendre, et qu'à la fin les grands ne chassent les petits; pour que l'on ne songe point à bâtir des maisons commodes, contre le froid et le chaud; et que personne ne cherche à s'enrichir, ce qui ne manque presque jamais de faire naître la division et la mésintelligence; enfin pour entretenir

l'union et la paix parmi la multitude, qui voit que les plus puissans ne sont pas plus riches que les autres.

23. Un très-grand honneur pour ces peuples, est de voir le pays borné, de tous côtés, par de vastes déserts. C'est, selon eux, une marque de valeur, que leurs voisins aient quitté leurs habitations, et que personne n'ose s'établir auprès d'eux; d'ailleurs ils s'en croient plus en sûreté, et plus à couvert des incursions subites. Lorsqu'une nation a une guerre offensive ou défensive, elle nomme des chefs pour la diriger, et leur donne pouvoir de vie et de mort. En temps de paix, ils n'ont point de magistrat général; mais les principaux, chacun dans leur province ou dans leur quartier, rendent la justice et décident les procès. Les brigandages hors des limites de chaque nation, n'ont rien de flétrissant; ils ne se font, suivant eux, que pour exercer la jeunesse et pour éviter l'oisiveté. Lorsque, dans le conseil, un des principaux d'entre eux s'est déclaré chef de quelque entreprise, afin que ceux qui veulent le suivre se prononcent, quiconque approuve son dessein et consent à l'avoir pour commandant, se lève et lui promet de le seconder, ce qui lui attire de grands applaudissemens : ceux qui après cette promesse, ne le suivent pas, passent pour des déserteurs et des traîtres indignes de toute confiance. Le droit d'hospitalité est sacré chez eux : quel que soit le motif qui vous fasse recourir à eux, vous êtes sûr de leur protection, et d'y trouver un asile inviolable; toutes leurs maisons vous sont ouvertes, et vous y êtes nourri.

24. Autrefois les Gaulois étaient plus braves que les Allemands, et ils portaient souvent la guerre chez eux, et comme ils manquaient de terres, à cause de leur grand nombre, ils envoyaient des colonies au-delà du Rhin. C'est ainsi que les cantons les plus fertiles de l'Allemagne situés vers la Forêt-Noire, qui a été connue des Grecs, comme on le voit par Ératosthène et par quelques autres, qui la nomment Orcynie, tombèrent au pouvoir des Toulousains qui s'y établirent; ils y sont restés jusqu'à présent en grande réputation de justice et de valeur; ils y vivent encore aujourd'hui dans la même pauvreté, la même indigence et la même frugalité que les Allemands, s'habillent et se nourrissent comme eux. Quant aux Gaulois, le voisinage de la province romaine, et la connaissance du commerce de mer, les a mis dans l'abondance et dans l'usage des plaisirs. Peu à peu accoutumés à se laisser battre, après avoir été vaincus plusieurs fois, ils ne se comparent plus aux Allemands en valeur.

25. Cette Forêt-Noire, dont on vient de parler, a neuf journées en latitude. On ne peut déterminer autrement son étendue; car ces peuples ne connaissent point les mesures itinéraires. Elle commence aux frontières de la Suisse, de Spire et de Bâle, et s'étend le long du Danube jusqu'aux confins des Daces et de la Transylvanie. De là, elle tourne sur la gauche dans des contrées éloignées de ce fleuve, et par sa vaste étendue touche aux pays de divers peuples. Il n'y a point d'Allemand qui dise en avoir trouvé l'extrémité, quoiqu'il ait marché soixante jours, ni découvert où elle commence. Il est certain qu'elle renferme plusieurs bêtes sauvages qu'on ne voit point ailleurs. Voici celles qui diffèrent surtout des autres, et qui méritent le plus d'être remarquées.

26. Il s'y trouve une espèce de bœuf ressemblant au cerf, lequel a au milieu du front une corne plus grande et plus droite que celle que nous connais-

sons, et dont le haut se partage en plusieurs branches comme une palme; le mâle et la femelle se ressemblent, et leurs cornes ont la même forme et la même grandeur.

27. D'autres qu'on nomme élans, ont la figure d'une chèvre, et la peau tachetée; mais ils sont un peu plus grands; ils n'ont point de cornes, point de jointures aux jambes, et ne peuvent par conséquent ni se coucher, ni se relever dans leur chute. Les arbres leur servent de lit, ils s'appuient contre, et se reposent en s'inclinant un peu. Lorsque les chasseurs ont découvert à leurs traces les arbres contre lesquels ils vont gîter; ou ils les détruisent par la racine, ou ils les scient, de manière qu'ils puissent encore se soutenir debout, et lorsque l'animal vient s'appuyer contre, il les renverse par sa pesanteur, et tombe avec ces arbres : c'est ainsi qu'on s'en rend maître.

28. Une troisième espèce est celle des taureaux sauvages, un peu plus petits que les éléphans. Du reste pour la forme, l'apparence et la couleur, ils ressemblent aux taureaux privés; mais ils sont très-forts et très-légers à la course, de sorte qu'ils n'épargnent ni les hommes, ni les animaux, quand ils en ont aperçu : on les prend dans des fosses faites exprès, et on les y assomme. C'est par cette sorte de chasse que les jeunes gens s'exercent et s'endurcissent au travail; ceux qui en tuent le plus, et qui en rapportent les cornes pour preuve, reçoivent de grandes louanges. Ces quadrupèdes ne se peuvent apprivoiser, quelque petits qu'on les prenne. La grandeur, la forme et la nature de leurs cornes sont fort différentes de celles de nos bœufs. On les recherche avec un grand soin; on les garnit d'argent par le bord, et l'on s'en sert à boire dans les festins.

29. César instruit par les coureurs de ceux de Cologne, que les Suèves s'étaient retirés dans leurs forêts, résolut de ne pas avancer plus loin, de peur de manquer de vivres, parce que, nous l'avons déjà dit, les Allemands ne cultivent que peu leurs terres. Mais pour retenir ces peuples par la crainte de son retour, et les empêcher d'envoyer du secours en Gaule, après avoir fait passer le Rhin à son armée, il ne fit couper de son pont qu'environ deux cents pieds du côté qui touchait au territoire de Cologne; et au bout opposé qui touchait à la Gaule, il fit bâtir une tour à quatre étages, y laissa douze cohortes en garnison; fortifia particulièrement ce poste, et en donna le commandement au jeune C. Volcatius Tullus. Pour lui, comme les blés commençaient à mûrir, il marcha contre Ambiorix et traversa la forêt des Ardennes, qui est la plus grande des Gaules, et qui s'étend depuis le Rhin et les frontières de Trèves jusqu'au Hainaut, sur un espace de près de deux cents lieues. Il fit prendre les devans à L. Minucius Basilus avec toute la cavalerie, espérant que par sa diligence, il pourrait profiter de quelque circonstance favorable. Il l'avertit de ne pas faire allumer de feu dans son camp, de peur qu'on ne s'aperçût de loin de son arrivée; il l'assura qu'il le suivrait incessamment.

30. Basilus obéit ponctuellement, et sa marche ayant été plus rapide que ne pensèrent les Barbares, il en surprit plusieurs dans la campagne. Sur ce qu'il apprit d'eux, il marcha contre Ambiorix, qui, suivant les rapports, n'avait que peu de cavalerie avec lui. Dans toutes les entreprises, même dans les militaires, la fortune a toujours la plus grande part. En effet, comme ce fut un grand hasard de surprendre Am-

biorix avant qu'il pût se mettre sur ses gardes, et que la renommée ou des courriers ne lui eussent rien fait savoir de la marche de Basilus; ce fut aussi un grand bonheur pour Ambiorix d'avoir pu s'échapper, après avoir perdu tout son équipage, ses armes, ses chariots, ses chevaux. Ce qui le sauva, c'est que sa maison étant située dans les bois, comme le sont presque toutes celles des Gaulois, qui, pour se garantir des ardeurs du soleil, les bâtissent près des forêts et des rivières. Ses compagnons arrêtèrent quelque temps les nôtres dans un défilé. Un des siens profita de ce moment pour le faire monter à cheval; ensuite les bois couvrirent sa fuite. Ainsi la fortune fut pour beaucoup et dans le péril qu'il courut alors, et dans la manière dont il s'en tira.

31. Ambiorix ne rassembla point ses troupes : est-ce parce qu'il ne jugeait pas à propos de combattre, ou parce qu'il n'en eut pas le temps, à cause de l'arrivée soudaine de notre cavalerie, qu'il croyait suivie de tout le reste de l'armée? c'est ce qu'on ne sait point. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après sa fuite, il envoya secrètement avertir ceux de la campagne de prendre garde à eux. Les uns se sauvèrent dans les Ardennes, d'autres dans les marais; les plus voisins de l'Océan se cachèrent dans ces îles que forment les marées. Plusieurs, abandonnant le pays, se réfugièrent avec tous leurs biens auprès des personnes avec lesquelles ils avaient le moins de liaison. Cativulcus, roi de la moitié du pays de Liége, qui s'était uni aux projets d'Ambiorix, se sentant accablé de vieillesse, et hors d'état de supporter les fatigues de la guerre ou de la fuite, après avoir maudit mille fois Ambiorix qui l'avait embarqué dans cette entreprise, s'empoisonna avec de l'if, arbre très-commun en Gaule et en Allemagne.

32. Les peuples de Condroz et du Limbourg, Allemands d'origine et réputés comme tels, lesquels sont établis entre le canton de Liége et celui de Trèves, députèrent aussitôt vers César pour le prier de ne pas les mettre au nombre de ses ennemis, et de ne point regarder comme rebelles tous les Allemands d'en-deçà du Rhin, lui représentant qu'ils n'avaient ni pensé à la guerre, ni à secourir Ambiorix. César s'en étant informé près des captifs, et ayant appris qu'ils ne lui en avaient point imposé, leur promit de n'exercer aucun ravage dans leur pays, à condition qu'ils lui remettraient les Liégeois qui s'étaient réfugiés chez eux. Ensuite il partagea ses troupes en trois corps, et fit transporter le bagage de toutes ses légions dans le château de Tongres, situé presque dans le cœur du pays de Liége, où Titurius et Aurunculeius avaient eu leur quartier d'hiver. Ce lieu parut d'autant plus convenable à César, que les fortifications qu'on y avait faites l'année précédente, étaient encore en état, ce qui épargna bien du travail aux troupes. Il y laissa pour garder les bagages la quatorzième légion, une des trois qui avaient été levées depuis peu en Italie; confia cette légion et la garde du camp à Q. Tullius Cicéron, et y joignit deux cents cavaliers.

33. En même temps, il envoya T. Labiénus avec trois autres légions vers l'Océan, dans le pays voisin de la Gueldre et du Brabant; et Trébonius eut ordre de marcher avec un pareil nombre vers la province voisine de Namur, et de la ravager. Pour lui, avec les trois légions qui restaient, il prit le chemin de l'Escaut qui se jette dans

la Meuse, afin de se rendre à l'extrémité des Ardennes, où il avait appris qu'Ambiorix s'était retiré avec quelque cavalerie. En partant, il assura qu'il serait de retour dans sept jours, terme auquel il faudrait délivrer du blé à la légion laissée à la garde du château. Il recommanda aussi à Labiénus et à Trébonius de revenir ce même jour, pourvu qu'ils pussent le faire sans préjudice pour la république, afin de délibérer de nouveau, si, après avoir examiné les desseins des ennemis, on pourrait recommencer la guerre.

34. Ils n'avaient, comme on l'a dit, ni troupes réglées sur pied, ni forts, ni villes en état de défense; ce n'était qu'une populace dispersée en divers endroits. Les bois, les marais, les cavernes, les lieux les plus cachés et les plus sauvages, tout leur était bon, pourvu qu'ils s'y crussent en sûreté. Ces retraites étaient connues du voisinage; mais il ne fallait pas moins prendre de précautions en y pénétrant. L'armée en corps n'avait à la vérité rien à craindre d'hommes dispersés et effrayés; le danger n'était que pour chaque soldat isolément, ce qui pourtant touchait en partie au salut des troupes; car l'avidité du pillage en entraînait plusieurs au loin, et les forêts dont les routes étaient peu larges et peu frayées les empêchaient de marcher en troupes. Si l'on voulait terminer cette guerre, exterminer cette race de malfaiteurs, il fallait envoyer plusieurs petits détachemens et tout permettre aux soldats : si, au contraire, on les retenait en corps, attachés à leurs enseignes, suivant l'ordre et l'usage de l'armée romaine, la nature même du pays défendait les Barbares, qui ne manquaient pas de courage pour dresser des embuscades, et envelopper ceux qui s'écartaient. Au milieu de ces obstacles, on prenait les précautions convenables; on aimait mieux ne pas leur faire tant de mal, malgré le désir qu'on avait de se venger, que de trop exposer les troupes pour les anéantir. César envoya donc chez tous les peuples voisins des Liégeois, les inviter par l'espérance du butin, à venir piller cette nation; parce qu'il aimait mieux exposer la vie des Gaulois dans ces forêts, que celle des siens, et qu'il voulait que ces perfides, environnés d'un si grand nombre d'hommes acharnés à leur destruction, périssent entièrement, sans qu'il en restât ni nom ni vestige : l'espoir du pillage ne manqua pas d'y en attirer bientôt un très-grand nombre.

35. Tandis que les choses se passaient ainsi sur tous les points du pays des Liégeois, approchait le septième jour qu'avait fixé César pour se rendre au château de Tongres, où se trouvaient le bagage et la quatorzième légion. On peut voir ici combien la fortune influe sur les succès militaires, et combien elle peut y faire survenir d'incidens. Les ennemis étaient dissipés et frappés de terreur, comme on l'a dit; ils n'avaient point de troupes qui pussent causer la moindre crainte; lorsque la renommée ayant appris au-delà du Rhin que l'on saccageait le pays des Liégeois, et que tous les peuples voisins étaient invités à venir les piller, les nations de la Westphalie voisines du Rhin, lesquelles, comme on l'a fait voir, avaient donné retraite chez eux à ceux de la Gueldre et de Zutphen, lèvent deux mille chevaux, passent le Rhin sur des vaisseaux et des barques, dix lieues au-dessous du pont à demi détruit par César, et où il avait laissé une garde : ils entrent dans le pays des Liégeois, ramassent plusieurs de ceux que la fuite avait dispersés, et font un grand

butin de bétail, dont ils sont très-avides. Encouragés par ce succès, ils s'avancent plus loin; accoutumés, dès l'enfance, à la guerre et au brigandage, les marais ni les forêts ne sont pas capables de les arrêter. S'étant informés de leurs captifs du lieu où était César, ils apprennent qu'il s'était éloigné avec toutes ses troupes; et un de ceux-ci leur adressant la parole: « Pourquoi, leur dit-il, vous bornez-vous, à une proie si misérable et si chétive, quand vous pouvez en un moment vous enrichir? Vous serez en trois jours à Tongres; l'armée romaine y a laissé toutes ses richesses. La garnison y est si peu nombreuse, qu'elle ne suffit pas à border le rempart, et que personne n'ose sortir de son poste. » Dans cette flatteuse espérance, ils cachent le butin qu'ils avaient déjà fait, et marchent à ce château sous la conduite de ce même prisonnier, qui les avait si bien instruits.

36. Cicéron qui, tous les jours précédens, s'était occupé, suivant l'ordre de César, de retenir avec le plus grand soin les soldats dans le camp, et qui n'avait pas même permis à un seul valet de sortir de l'enceinte de ses retranchemens; le septième jour, désespérant de voir César de retour à l'époque marquée, parce qu'il entendait dire qu'il était encore allé plus loin, et qu'on ne parlait point de son retour, fut touché d'entendre le soldat blâmer sa patience, et crier qu'on était donc assiégé, puisqu'on n'osait sortir. Persuadé qu'ayant autour de lui neuf légions et une nombreuse cavalerie, tandis que les ennemis sont dissipés et presque détruits, il ne doit craindre aucun accident à trois milles de son camp; il envoie cinq cohortes couper des blés dans un endroit qui n'en était séparé que par une colline. Il y avait dans le camp plusieurs malades de toutes les légions. Environ trois cents de ces malades qui s'étaient rétablis pendant les sept jours, sont envoyés avec les cinq cohortes : enfin, un grand nombre de valets et de bêtes de somme les suivent.

37. Dans ce moment même, la cavalerie allemande arrive, et sur-le-champ elle s'efforce de pénétrer dans le camp par la porte Décumane : on ne la vit, à cause d'un bois qui l'avait couverte, que quand elle fut proche du camp; de sorte que les marchands qui avaient leurs tentes près des retranchemens, n'eurent pas le temps de se retirer. Les nôtres qui ne s'attendaient à rien, en furent si surpris que la cohorte qui était de garde, soutint à peine le premier choc. Les ennemis coururent d'une porte à l'autre chercher une entrée, et nos soldats ne savent quelles manœuvres exécuter pour les garantir toutes. Heureusement les autres entrées étaient à couvert d'insulte, tant par leur position naturelle, que par les fortifications qu'on y avait ajoutées. L'effroi règne dans tout le camp : on se demande l'un à l'autre la cause du trouble, et l'on ne pense ni à se réunir sous les enseignes, ni à donner à chacun son poste à défendre. L'un dit que le camp est déjà emporté; l'autre que l'armée est taillée en pièces, le général tué, et que l'ennemi est venu tomber sur eux après sa victoire. La plupart se forgent des craintes superstitieuses au sujet du camp même, et se rappellent la disgrâce de Cotta et de Titurius, qui avaient péri dans ce même poste. Les Barbares, qui s'aperçoivent de notre consternation, ne doute nullement de la vérité du rapport que le prisonnier leur avait fait, qu'il n'y avait que très-peu de garnison dans cette forteresse. Ils entreprennent donc de la forcer, et

s'exhortent l'un l'autre à ne pas laisser échapper tant de richesses.

38. Dans le fort était resté malade, P. Sextius Baculus, qui avait servi sous César en qualité de primipile; nous en avons parlé dans le récit des combats précédens. Depuis cinq jours, il n'avait pris aucune nourriture. Comptant peu sur son salut et sur celui des autres, il sort désarmé de sa tente, voit l'ennemi près d'entrer, et le péril très-pressant; il se saisit des armes qu'il trouve sous sa main, et défend la porte. Il est suivi des centurions de la cohorte qui était de garde, et tous ensemble ils soutiennent l'attaque pendant quelque temps. Baculus ayant reçu de graves blessures, s'évanouit; à peine put-on le sauver en l'enlevant entre les bras: cependant l'effort qu'il avait fait, rassure assez les soldats, pour qu'ils osent tenir ferme dans les fortifications, et paraître les défendre.

39. Dans ce moment, ceux qui avaient été couper des blés ayant entendu le bruit de l'attaque, la cavalerie y court, et voit le danger imminent. Il n'y a point là de fortifications qui puissent les mettre à couvert. Les soldats nouvellement enrôlés, peu expérimentés dans la guerre, regardent leurs officiers avec étonnement, et attendent leurs ordres. Les plus résolus sont troublés de cet accident auquel on ne s'attendait pas. Les Barbares, apercevant de loin les enseignes, quittent l'attaque: ils croient d'abord que les légions qu'on leur avait dit s'être éloignées, reviennent; mais bientôt méprisant le petit nombre de ses troupes, ils fondent sur elles de toutes parts.

40. Les valets s'enfuient sur une hauteur voisine, d'où se trouvant chassés aussitôt, ils se jettent entre les rangs, et augmentent la frayeur des troupes. Les uns songent à former une colonne en forme de coin pour percer au travers de l'ennemi, jusqu'au camp qui était fort proche, espérant que s'ils perdaient quelques hommes, du moins le reste pourrait échapper: d'autres sont d'avis de tenir sur la colline, et de courir tous ensemble la même fortune. Les vétérans que nous avons dit être partis sous les mêmes enseignes, ne sont point de cette opinion; ainsi après s'être encouragés mutuellement, ils marchent sous la conduite de leur chef C. Trébonius, chevalier romain, percent au travers des ennemis, et arrivent tous sains et saufs au camp, sans avoir perdu un seul homme. Les valets et la cavalerie les ayant suivis, se sauvent de même à la faveur du passage qu'ils leur avaient ouvert. A l'égard de ceux qui s'étaient arrêtés sur la colline, n'ayant encore aucune expérience de l'art militaire, ils n'eurent ni la résolution de persister à se défendre dans leur poste, ni le courage d'imiter la vigueur et la prompte détermination des autres; mais après avoir fait quelques efforts pour gagner le camp, ils s'engagèrent dans un mauvais poste. Leurs centurions, qui par leur valeur avaient mérité d'être tirés des bas emplois dans le reste des légions, pour être élevés aux premières places dans celles-ci, afin de ne pas perdre la gloire qu'ils s'étaient acquise, se firent tuer en combattant avec courage. Ayant fait reculer les ennemis à force de constance, une partie des soldats, contre tout espoir, eut le bonheur de parvenir au camp: le reste fut enveloppé par les Barbares, et périt.

41. Les Allemands ne comptant plus forcer le camp, parce qu'il virent que les nôtres s'étaient déjà mis en défense, repassèrent le Rhin, avec le butin qu'ils avaient cachés dans les forêts. Mais telle avait été l'alarme, que même après leur retraite, C. Volusénus qui arriva

au camp la nuit même avec la cavalerie, ne put persuader que César fût près de paraître avec son armée en bon état. La crainte s'était emparée des esprits à un tel point, que, comme si l'on eût perdu le sens, on voulait que toutes les légions eussent été taillées en pièces, et que la cavalerie seule eût échappé, prétendant que sans cette circonstance, les Allemands n'auraient jamais osé venir attaquer nos retranchemens. L'arrivée de César dissipa cette crainte.

42. A son retour, comme il connaissait l'incertitude des événemens de la guerre, il ne se plaignit que de ce qu'on avait fait sortir les cohortes de leur poste, et représenta qu'on avait eu tort de s'exposer au moindre risque; que l'arrivée subite des ennemis aurait pu leur être très-préjudiciable; d'autant plus qu'ils avaient eu bien de la peine à chasser les Barbares des retranchemens et des portes du camp. Ce qui l'étonnait le plus, c'est que les Allemands qui avaient passé le Rhin à dessein de ravager le pays d'Ambiorix, fussent venus attaquer le camp des Romains, et eussent par-là rendu à ce prince un service signalé.

43. Ensuite César marcha de nouveau à la poursuite des ennemis, et il envoya partout contre eux ce grand nombre de troupes que lui avaient fournies les peuples voisins. Tous leurs bourgs furent brûlés, toutes leurs maisons réduites en cendres, tout mis au pillage. Les hommes et les chevaux consumèrent le blé; le mauvais temps et les pluies abimèrent le reste : le ravage fut si terrible, que si quelque habitant de ce pays échappa en se cachant, après la retraite de l'armée, il dut périr de faim et de misère. La cavalerie qui était dispersée partout, passa souvent par des endroits où des prisonniers disaient avoir vu Ambiorix prendre la fuite, et ils prétendaient même qu'il ne devait pas être bien loin. L'espérance de le saisir faisait tout entreprendre, jusqu'à l'impossible, parce que l'on était convaincu du plaisir que cette prise causerait à César; mais on ne put jamais y réussir. Toujours il échappait par des bois, par des montagnes où il passait la nuit; de là il gagnait d'autres cantons, d'autres provinces, accompagné de quatre cavaliers seulement, les seuls auxquels il crût pouvoir se fier.

44. Après cet horrible désastre que César fit éprouver à ses ennemis, et qui coûta aux Romains la perte de deux cohortes, il ramena son armée à Reims. Là, ayant assemblé les états de la Gaule, il y examina l'affaire de ceux de Sens et de Chartres, condamna l'auteur de la révolte, Accon, à la peine de mort, et le fit executer suivant les anciennes lois romaines. Quelques-uns de ses complices s'enfuirent, de peur d'éprouver le même sort. Après avoir défendu aux Gaulois de les recevoir chez eux, César mit ses troupes en quartiers d'hiver, deux légions sur la frontière de Trèves, deux dans le canton de Langres, et six autres à Sens, capitale du Sénonais; ensuite les ayant toutes pourvues de blé, il alla, selon sa coutume, tenir les états de la Lombardie.

LIVRE SEPTIÈME.

Révolte presque générale des Gaules par le conseil de Vercingétorix. — Retour de César. — Siége de Bourges. — Vercingétorix rassure ses troupes. — Division dans Autun. — Siége de Clermont. — Révolte de Litavicus. — Grand combat auprès d'Alise : prise de Vercingétorix dans ce combat.

An avant J. C. 52, de Rome 602.

1. La Gaule paraissant tranquille, César, comme il l'avait résolu, partit

pour l'Italie à dessein d'y tenir les états. Là, ayant appris le meurtre de Clodius et que, par un décret du sénat, la jeunesse d'Italie était généralement obligée de prendre les armes, il fit faire des levées dans toute la province. La Gaule Transalpine ne tarda pas à le savoir, et au bruit qui en courait, les Gaulois ajoutaient d'eux-mêmes une circonstance qui paraissait fondée, c'est que César serait retenu en Italie par ces troubles civils, et que pendant ces divisions, il lui deviendrait impossible de venir joindre son armée. Ces peuples toujours également affligés de se voir soumis au joug des Romains, crurent devoir profiter de l'occasion, et commencèrent à parler plus haut et plus librement de prendre les armes. Les principaux d'entre eux tiennent conseil dans les bois et dans les lieux écartés, se plaignent du supplice d'Accon, conviennent qu'il les intéresse tous, déplorent le triste état des Gaules; ils font toutes sortes de promesses, et proposent les plus belles récompenses à ceux qui ouvriront la campagne, et qui, au péril de leur vie, rendront la liberté à la Gaule. Tous s'accordèrent à penser qu'avant de faire un éclat, il leur importait surtout d'empêcher César de rejoindre ses troupes; ce qui leur paraissait d'autant plus facile qu'il était défendu aux legions de sortir de leurs quartiers en son absence, et qu'il ne pouvait venir les joindre sans escorte. Qu'après tout, il valait mieux mourir les armes à la main, que de laisser flétrir leur ancienne gloire, et de ne pas recouvrer l'indépendance que leurs ancêtres leur avaient transmise.

2. Cette résolution prise, ceux de Chartres s'engagèrent à tout hasarder pour le salut commun : ils promirent de prendre l'initiative; et pour éviter qu'en se donnant publiquement des otages, l'affaire ne transpirât, ils demandèrent qu'on se liât par serment sur les étendards, comme sur ce qu'il y avait de plus sacré parmi eux, de ne point les abandonner après qu'ils auraient commencé. Les propositions de ceux de Chartres furent universellement applaudies : tous ceux qui étaient présens prêtèrent serment, et, ayant pris jour pour l'exécution, on se sépara.

3. L'époque arrivée, ceux de Chartres ayant à leur tête Cotuatus et Conetodunus, deux désespérés, entrent dans Orléans au signal convenu, et massacrent tous les citoyens romains que le commerce y avait attirés, entre autres C. Fusius Cotta, chevalier romain, homme estimable, à qui César avait donné l'intendance des vivres, et pillent tout ce qu'ils avaient. Aussitôt le bruit s'en répandit par toute la Gaule, car lorsqu'il y arrive quelque chose d'important et d'intérêt majeur, les Gaulois s'en avertissent mutuellement par des cris qu'ils poussent dans les provinces et dans les campagnes, et ces cris se communiquent des uns aux autres; de sorte que ce qui s'était passé à Orléans au soleil levant, fut su en Auvergne avant neuf heures du soir, quoiqu'il y ait entre ces deux pays environ quatre-vingts lieues de distance.

4. Dans la même intention de se délivrer des Romains, un jeune homme d'Auvergne, très-puissant dans son pays, Vercingétorix, fils de Celtillus qui avait eu le commandement de toute la Gaule, et qui fut assassiné par ses citoyens, parce qu'il aspirait à la souveraineté, assembla ceux de son parti, et n'eut pas de peine à les mettre en mouvement. A peine eut-on connu son dessein, que tout le monde courut aux armes. En vain Gobanition, son oncle, et les principaux du pays qui ne croyaient pas devoir tenter la fortune

contre les Romains, le chassèrent de Clermont, il n'en persévéra pas moins dans son entreprise. Il ramassa dans les environs les vagabonds et les débauchés qu'il put réunir. Avec cette poignée d'aventuriers, il entraîna dans son parti tous ceux de la nation qu'il rencontra, et les sollicita de prendre les armes pour leur commune liberté. Par-là, il rassembla de grandes forces, avec lesquelles il expulsa de la ville ceux qui l'en avaient peu auparavant chassé. Alors il est proclamé roi par ses partisans, et il députe de toutes parts pour sommer chacun d'être fidèle à ses engagemens. En peu de temps il met dans ses intérêts ceux de Sens, de Paris, du Poitou, du Quercy, de la Touraine, des cantons d'Évreux, du Perche et du Maine, du Limousin et de l'Anjou, avec le reste des peuples qui habitent les côtes de l'Océan; ils le choisissent tous pour leur général. Investi de cette autorité, il leur ordonne à tous de lui donner des otages, de lui fournir promptement un certain nombre de troupes, et de se munir chacun chez eux, et dans un certain temps, de la quantité d'armes qu'il leur prescrivit. Il s'attacha surtout à posséder un bon corps de cavalerie, et, joignant la sévérité à l'extrême exactitude, il retint par l'horreur des supplices les esprits flottans: car pour les fautes graves, il les faisait punir par le feu ou par les plus cruelles tortures; et pour les petites, après leur avoir fait couper les oreilles ou arracher les yeux, il les renvoyait chez eux pour servir de leçon aux autres, et les maintenir dans le devoir par la grandeur du châtiment.

5. Quand par ces moyens violens il eut formé promptement une armée, il en envoya une partie dans le Rouergue sous la conduite de Lutérius de Cahors, homme d'une très-grande résolution; pour lui, il marcha vers le Berri. A son arrivée, ceux de Bourges députent vers les Autunois, dont ils étaient alliés, pour leur demander du secours, afin d'être plus en état de tenir tête à l'ennemi commun. Les Autunois, de l'avis des généraux que César avait laissés pour commander en son absence, leur envoient de la cavalerie et de l'infanterie. Ce secours étant arrivé au bord de la rivière de la Loire qui sépare le Berri du pays d'Autun, y resta quelques jours et, n'ayant osé la passer, retourna d'où il était parti, et fit savoir à nos lieutenans, que la crainte d'être trahi par ceux du Berri, l'avait forcé de rebrousser chemin; qu'ils étaient informés que dans le cas qu'ils passassent la rivière, ces peuples d'une part et les Auvergnats de l'autre, avaient dessein de les envelopper. Cette excuse avait-elle un fondement réel, ou était-ce une perfidie? c'est ce qu'on ne peut décider, ne trouvant rien de positif à cet égard. Quoi qu'il en soit, à peine ce secours se fut-il éloigné, que ceux du Berri se joignirent aux Auvergnats.

6. A ces nouvelles, César qui vit les troubles de Rome apaisés par la valeur et la prudence de Pompée, partit pour la Gaule Transalpine. Quand il y fut arrivé, il se trouva fort embarrassé sur les moyens de se rendre vers ses troupes; car s'il les faisait venir dans la province, il comprenait qu'elles seraient attaquées dans leur marche, et forcées d'engager l'action sans lui; si, au contraire, il allait les joindre, il ne croyait pas qu'il y eût de la sûreté pour lui, de confier sa personne même à ceux qui paraissaient alors les plus tranquilles et les mieux intentionnés.

7. Cependant Lutérius de Cahors, envoyé chez les peuples du Rouergue, les engage à prendre le parti des Au-

vergnats. De là, il passe chez ceux du diocèse d'Agen et du Gévaudan, qui lui donnent des otages; et ayant réuni de grandes forces, il se prépare à entrer dans la province romaine du côté de Narbonne. Instruit de son dessein, César crut que préférablement à tout, il devait se rendre dans cette ville. Son arrivée y rassura les plus intimidés. Il mit d'abord des garnisons dans la partie du Rouergue qui était soumise aux Romains, ainsi que dans le haut et dans le bas Languedoc, tous pays voisins de Narbonne, et frontières des ennemis : en même temps il enjoignit à une partie des troupes de la province et aux recrues qu'il avait amenées d'Italie, de s'assembler dans le Vivarais, qui touche à l'Auvergne.

8. Les affaires ainsi organisées, et Lutérius, qui ne croyait pas qu'il fût sûr de s'enfermer entre nos garnisons, s'étant éloigné, César se rendit dans le Vivarais. Quoique les montagnes des Cévennes qui séparent ce pays de l'Auvergne, fussent couvertes de neige, et que l'on se trouvât alors dans la saison la plus rigoureuse de l'année, cependant à force de travail, ses soldats écartèrent la neige qui était haute de six pieds, et lui ouvrirent un chemin pour arriver chez les peuples de l'Auvergne. Après être tombé sur eux lorsqu'ils y pensaient le moins (car ils se croyaient à couvert par les Cévennes, comme par un mur impénétrable, où jamais on n'avait vu trace d'homme dans cette saison), il ordonne à sa cavalerie de s'étendre de tous côtés le plus qu'il lui serait possible, et de jeter la plus grande consternation parmi les ennemis. La renommée et les courriers informèrent aussitôt Vercingétorix de ce qui se passait; alors tous les Auvergnats éperdus l'environnent, le prient de pourvoir à leur salut, et de leur garantir du pillage des ennemis, surtout puisqu'il voit bien que tout le fort de la guerre tombe sur eux. Touché de leurs plaintes, il quitte le Berri, et marche en Auvergne.

9. César, qui prévoyait le parti que prendrait Vercingétorix, après avoir séjourné là deux jours, quitte l'armée sous prétexte de faire des recrues et d'assembler de la cavalerie : il en laisse le commandement au jeune Brutus, lui recommande de faire battre la campagne par la cavalerie, et l'assure qu'il fera en sorte d'être de retour dans trois jours. Après avoir pris ces arrangemens, il part, marche à grandes journées, et se rend à Vienne au moment où on l'y attendait le moins. Il y trouva la cavalerie nouvellement levée, qu'il y avait envoyée plusieurs jours auparavant; ensuite, marchant nuit et jour, il traverse le pays d'Autun, et se rend à Langres, où deux de ses légions étaient en quartier d'hiver. Il se hâtait ainsi, pour prévenir les mauvais desseins des Autunois, supposé qu'ils en eussent. Dès qu'il fut arrivé, il envoya ordre aux autres légions de le joindre, et les rassembla toutes, avant que les Auvergnats pussent être instruits de son arrivée. Vercingétorix en ayant eu connaissance, ramena son armée dans le Berri, d'où il alla assiéger Moulins en Bourbonnais, où César avait établi les Boïes après les avoir vaincus dans la bataille contre les Suisses, à condition qu'ils dépendraient des Autunois.

10. Cette entreprise mit César dans un grand embarras sur le parti qu'il devait prendre. S'il laissait le reste de l'hiver ses légions campées dans un seul endroit, il craignait qu'en abandonnant ainsi des peuples tributaires de ceux d'Autun, il ne soulevât contre lui toute la Gaule, qui verrait que ses amis

ne pouvaient compter sur sa protection. Si, au contraire, il entrait en campagne de trop bonne heure, il craignait de manquer de vivres, à cause des obstacles qu'il y avait à en faire transporter. Toutes réflexions faites, il jugea convenable de s'exposer plutôt à toutes sortes d'incommodités que de souffrir un affront capable de rebuter ses alliés. Ce parti pris, il exhorte les Autunois à lui fournir des vivres; il envoie avertir ceux du Bourbonnais de sa marche, les engageant à tenir bon et à se défendre courageusement; en même temps il laisse à Sens deux légions avec tout le bagage de l'armée, et marche vers le Bourbonnais.

11. Arrivé le lendemain à Château-Landon, ville du Sénonais, il résolut de l'attaquer, tant pour ne point laisser d'ennemi derrière lui que pour tirer des vivres plus commodément. La circonvallation en fut faite en deux jours; et le troisième, la place ayant demandé à capituler, il se fit livrer armes, chevaux et six cents otages. César laissa C. Trébonius, son lieutenant, consommer le traité; pour lui, sans s'arrêter il continua son chemin à Orléans, ville dépendante de ceux de Chartres, qui ne faisaient que se préparer à y envoyer du secours, croyant que Château-Landon, dont ils avaient appris le siége, tiendrait plus long-temps. César y arriva le deuxième jour, campa devant la place, remit l'assaut au lendemain, parce qu'il était trop tard, et ordonna aux siens de faire tous les préparatifs en conséquence. Orléans avait un pont sur la rivière de la Loire, et César, craignant que les habitans ne s'échappassent par cette issue pendant la nuit, y mit deux légions de garde. En effet, vers minuit les assiégés commencèrent à sortir sans bruit, et à passer l'eau. César, en ayant été averti par ses coureurs, met le feu aux portes, introduit dans la ville les légions qu'il avait fait tenir prêtes, et s'en rend maître : peu des ennemis échappèrent; presque tous furent pris, parce que le pont qui était étroit, ainsi que les chemins, ne permettait pas à cette multitude de passer toute à la fois. La place fut pillée et brûlée, et le butin abandonné aux troupes. Il passa ensuite la rivière, et entra dans le Berri.

12. A peine Vercingétorix apprend-il l'arrivée de César, qu'il lève le siége et marche à lui. Ce dernier avait mis en passant le siége devant Neuvi, ville du Berri, qui se trouvait sur son chemin : cette ville lui ayant envoyé demander grâce, pour profiter de la même activité qui lui avait été si utile en tout le reste, il ordonne sur-le-champ qu'on lui remette les armes, les chevaux et des otages. Une partie des otages était déjà livrée, et le reste des conditions sur le point de se conclure, plusieurs officiers et quelques soldats entraient même dans la ville pour recevoir les armes et les chevaux, lorsque parut tout-à-coup la cavalerie ennemie qui précédait l'armée de Vercingétorix. Les habitans qui l'aperçurent, se flattant d'être bientôt secourus, courent aux armes en poussant de grands cris, ferment les portes, et vont border le rempart. Les officiers et les soldats qui étaient entrés, jugeant, au bruit que faisaient les Gaulois, qu'ils avaient pris quelque nouvelle résolution, mettent l'épée à la main, s'emparent des portes, et se retirent tous sans perte.

13. César ordonne que l'on fasse sortir du camp sa cavalerie, et l'envoie escarmoucher contre celle de l'ennemi. Comme elle souffrait, il la fait soutenir par environ six cents cavaliers allemands qu'il avait auprès de lui depuis le commencement de la guerre. Les Gaulois

ne purent tenir contre eux ; ils prirent la fuite, et se replièrent, après une perte considérable, sur le gros de leur armée. Ce revers ayant de nouveau rempli les habitans de frayeur, ils se saisirent de ceux qu'ils crurent auteurs de la révolte, les livrèrent à César, et se rendirent à lui. De là il vint assiéger Bourges, très-grande et très-forte ville, située vers les confins et dans le canton le plus fertile du Berri. Il comptait que la prise de cette place lui soumettrait tout le pays.

14. Vercingétorix, ému des pertes consécutives de Château-Landon, d'Orléans et de Neuvi, assemble son conseil, lui représente qu'il s'agissait de faire la guerre tout autrement que par le passé; qu'il fallait surtout s'attacher à intercepter aux Romains les vivres et le fourrage; qu'il était aisé d'y réussir, puisqu'ils avaient tant de cavalerie, et que la saison les favorisait; qu'il n'y avait point encore d'herbe à faucher, ce qui obligerait l'ennemi à s'écarter pour en chercher dans les maisons, et faciliterait à leur cavalerie le moyen de le détruire; que d'ailleurs le salut commun exigeait que l'on sacrifiât ses intérêts particuliers; qu'il fallait brûler les villages et les maisons dans tous les environs, depuis Bourbon-l'Archambault, où l'on pouvait juger que l'ennemi viendrait faire du fourrage; que, pour eux, ils n'en manqueraient pas, puisque ceux qui avaient la guerre sur leurs frontières remédieraient à leur disette; que les Romains, ou ne pourraient supporter la famine, on s'exposeraient aux plus grands périls en s'éloignant de leur camp pour aller chercher des vivres; qu'il était également avantageux, ou de les tuer, ou d'enlever leur bagage sans lequel ils ne pouvaient faire la guerre; que, de plus, il était nécessaire de brûler les villes qui par leur situation, ou faute d'être fortifiées, n'étaient pas hors de danger, afin qu'elles ne servissent point de retraite à leur milice qui se débaucherait, ni aux Romains pour en tirer des vivres; que si cette mesure leur paraissait dure et pénible, il devait encore leur être bien plus douloureux de voir leurs femmes et leurs enfans traînés en esclavage, et d'être massacrés eux-mêmes, ce qui ne pouvait manquer d'arriver aux vaincus.

15. Cet avis approuvé d'un consentement unanime, plus de vingt villes du Berri furent brûlées en un jour; les pays voisins en firent de même, de sorte qu'on ne voyait qu'incendies de toutes parts. Quelque affligeant que fût ce spectacle pour les peuples, ils se consolaient, parce que, se croyant presque sûrs de la victoire, ils espéraient réparer en peu de temps leurs désastres. On délibéra même en plein conseil sur ce qu'on ferait de Bourges, si on le brûlerait, ou si on le défendrait; mais tous les habitans se jetèrent aux pieds des Gaulois, pour les prier de ne point les obliger de brûler eux-mêmes une ville qui était une des plus belles de toute la Gaule, l'ornement et le soutien de la province; représentant que sa position la rendait facile à garantir, parce qu'elle était presque environnée de tous côtés d'une rivière et d'un marais, et qu'elle n'avait qu'une avenue fort étroite. On leur accorde ce qu'ils demandent; Vercingétorix lui-même, après s'y être opposé d'abord, se rendit enfin à leurs prières par compassion pour le peuple; et l'on choisit des gens capables de défendre la ville.

16. Le général ennemi s'occupe ensuite de suivre César à petites journées, et vient camper à cinq lieues de Bourges dans un poste protégé par des bois et des marais : là on venait l'informer de ce

qui se passait chaque jour au siége, et il renvoyait ses ordres. Il observait tous les endroits où nous allions chercher des vivres et du fourrage; et quand les nôtres étaient contraints de se disperser et de s'éloigner, il ne manquait pas de les assaillir, et de leur causer les plus graves embarras, quoique nos soldats prissent leurs précautions pour ne pas être rencontrés, et qu'ils sortissent à différens temps et par différens chemins.

17. César s'étant posté du côté de cette avenue étroite qui, comme nous l'avons dit, n'était garantie ni par la rivière ni par les marais, fit élever une terrasse, construire des mantelets et bâtir deux tours; car la situation de la ville empêchait qu'on ne pût l'investir. A l'égard des vivres, il ne cessa d'en demander à ceux d'Autun et du Bourbonnais; les uns, qui agissaient sans affection, ne lui étaient pas d'un grand secours; les autres, peu riches et ne possédant qu'un petit et faible canton, eurent bientôt épuisé leur récolte. L'armée eut donc beaucoup à souffrir de la disette des vivres, par la pauvreté des peuples du Bourbonnais, par l'inexactitude de ceux d'Autun, et par l'incendie des villes et des villages. Tels furent les progrès du mal que, pendant plusieurs jours, les soldats manquèrent de pain, et ne se nourrirent que du bétail qu'on était obligé de faire venir de fort loin : cependant jamais il ne leur échappa un mot indigne de la vertu romaine, ni de la gloire dont leurs précédentes victoires les avaient couverts. Lors même que César visitant les travaux, et s'adressant tour-à-tour à chaque légion, leur offrait de lever le siége, si la faim leur était trop rude à supporter, tous le priaient de n'en rien faire, lui représentant que, depuis plusieurs années qu'ils servaient sous lui, ils s'étaient toujours comportés de sorte qu'ils n'avaient reçu aucun affront, et n'avaient jamais rien entrepris sans l'exécuter; qu'ils se croiraient perdus de réputation s'ils abandonnaient le siége qu'ils avaient commencé, et qu'ils aimaient mieux tout souffrir que de ne pas venger la mort des citoyens romains qui avaient péri à Orléans par la perfidie des Gaulois. C'est ainsi qu'ils en parlaient à leurs officiers, pour qu'ils en instruisissent César de leur part.

18. Déjà les tours étaient près du mur, quand on apprit, par des prisonniers, que Vercingétorix, après avoir consumé le fourrage des environs, avait décampé pour s'approcher de Bourges, et qu'il s'était mis en embuscade avec de la cavalerie et de l'infanterie légère dans un lieu où il croyait que les nôtres iraient fourrager le lendemain. A cette nouvelle, César se met en marche vers minuit, dans le plus profond silence, et arrive le matin près du camp des ennemis. Ceux-ci, ayant bientôt su par leurs coureurs l'arrivée de César, envoyèrent leur bagage et leurs chariots dans le plus épais des bois, et se rangèrent en bataille sur une hauteur découverte. César, qui en eut avis, ordonna aux siens de mettre aussi au plus vite leur bagage dans un même lieu, et de se préparer au combat.

19. La colline où l'ennemi s'était retranché avait une pente douce et se trouvait bordée presque tout à l'entour d'un marais embarrassé et difficile à traverser, quoiqu'il n'eût que cinquante pas de large. Les Gaulois, ayant rompu les ponts, se tenaient sur cette colline qu'ils regardaient comme un lieu de sûreté; et distribués par nations, ils avaient de bons corps-de-garde à tous les gués et passages de ce marais, disposés à fondre de la hauteur sur les Romains, s'ils voulaient les forcer. A voir

la proximité du lieu, on aurait cru qu'ils ne demandaient pas mieux que d'en venir aux mains; mais quand on considérait que les choses n'étaient pas égales, on s'apercevait sans peine qu'ils faisaient parade d'un sentiment bien éloigné de leur intention. Nos troupes, indignées de ce que les ennemis osaient soutenir leur vue de si près, demandaient le signal du combat. Mais César leur remontra qu'ils achèteraient la victoire trop cher; qu'il faudrait la payer de la vie de trop de braves; que, les voyant prêts à tout hasarder pour sa gloire, il ne pourrait se pardonner d'avoir sacrifié leur salut au sien propre. Après les avoir ainsi consolés, il les ramena le même jour au camp, et donna ses ordres pour tout le reste de ce qui regardait le siége.

20. De retour à son poste, Vercingétorix est accusé de trahison, sur ce qu'il s'était approché des Romains; qu'il s'était éloigné avec toute la cavalerie; qu'il avait laissé tant de troupes sans général, et que son départ avait donné à l'ennemi le moyen de venir les attaquer tout à leur aise et avec tant de diligence. On prétendait que ce concours d'événemens n'était pas l'effet du hasard, et qu'assurément il y avait là quelque dessein prémédité; que sans doute il aimait mieux tenir l'empire des Gaules de la main de César que de leur générosité. A ces accusations il répondit qu'il n'avait décampé que parce que le fourrage leur manquait, et qu'eux-mêmes l'en avaient prié; qu'il ne s'était approché des Romains que parce que le poste avantageux où il les avait laissés se défendait de lui-même; qu'il avait emmené avec lui la cavalerie, parce qu'elle ne pouvait être d'aucun usage dans un lieu marécageux, et qu'elle était utile où il l'avait menée; qu'à son départ il n'avait exprès laissé le commandement à personne, de peur que celui qu'il en aurait chargé ne livrât la bataille pour plaire à la multitude qui, incapable de constance, paraissait la désirer, parce qu'elle ne pouvait plus soutenir les travaux et les fatigues de la guerre. Si l'ennemi était venu par hasard, ils devaient en remercier la fortune; si c'était à l'instigation de quelqu'un, ils lui avaient obligation de leur avoir fourni le moyen de voir du haut de leur colline sa faiblesse et sa lâcheté, puisque, n'osant combattre, il s'était honteusement retiré dans son camp; qu'il ne souhaitait point d'obtenir de César par trahison une autorité qu'il pouvait obtenir par la victoire, dont lui et tous les Gaulois devaient déjà être assurés; qu'il était prêt même à leur remettre le commandement, s'ils croyaient qu'il lui fit plus d'honneur qu'ils n'en tiraient de profit; et afin, ajouta-t-il, que vous soyez convaincus de ma bonne foi, écoutez les soldats romains eux-mêmes. Il fit paraître alors devant eux des valets qu'il avait pris au fourrage peu de jours auparavant, et disposés, par la faim et les rigueurs de la prison, à dire tout ce qu'il voulait. Ceux-ci, auxquels il avait fait la leçon, déclarèrent qu'ils étaient des soldats légionnaires, que la famine et la misère avaient fait sortir secrètement du camp, pour voir s'ils ne pourraient point trouver dans les campagnes du blé et du bétail; que toute l'armée était dans la même disette; que les forces leur manquaient, et qu'ils ne pouvaient plus fournir au travail; de sorte que César avait résolu de lever le siége dans trois jours, si la ville ne se rendait pas. « Voilà pourquoi, dit Vercingétorix, les services que vous rend celui que vous accusez de trahison! C'est par ses soins et sans qu'il vous en coûte une goutte de sang, que vous voyez une forte armée victorieuse presque détruite par

la faim, et réduite à s'enfuir honteusement sans trouver de retraite.

21. On n'entend aussitôt que des murmures d'applaudissemens, les Barbares entrechoquent leurs armes, selon leur coutume : ils s'écrient que Vercingétorix est un parfait général, digne de toute confiance, et qu'on ne saurait mieux conduire une guerre. En même temps ils ordonnent d'introduire dans la place assiégée un corps de dix mille hommes de l'élite de toute l'armée, ne croyant pas devoir remettre le salut commun entre les mains des seuls habitans de Bourges, lesquels, s'ils parvenaient à conserver leur ville, ne manqueraient pas de s'attribuer tout l'honneur de la victoire.

22. Au grand courage des nôtres les Gaulois opposaient mille stratagèmes divers; car cette nation, qui est très-industrieuse, sait à merveille imiter tout ce qu'elle voit faire. Ils neutralisaient donc l'effet des faux que nous mettions en usage, en les saisissant avec des lacets; et quand ils les tenaient ainsi accrochées, ils les tiraient à eux à l'aide de leurs machines. Ils ruinaient aussi nos terrasses, en les minant par dessous; genre de travail dans lequel ils sont d'autant plus habiles, que leur pays est plein de mines de fer, et qu'ils sont accoutumés à creuser, et à pratiquer des conduits souterrains. Ils avaient de tous côtés garni leurs murailles de tours couvertes de cuir. Nuit et jour ils faisaient des sorties, et brûlaient nos ouvrages, ou tombaient sur nos travailleurs. A mesure qu'en édifiant nos terrasses nous élevions nos tours, ils élevaient les leurs à proportion au moyen des mâts qui s'y trouvaient attachés, et sur lesquels ils construisaient de nouvelles galeries. Tentions-nous d'ouvrir une mine, ils l'éventaient, la remplissant de pieux pointus et durcis au feu, de poix bouillante, et de grosses masses de pierres; par-là ils arrêtaient les mineurs, et les empêchaient d'approcher des murs.

23. Les murailles chez les Gaulois sont presque toujours faites de la même manière. Ils couchent par terre, de leur long, de grosses poutres à deux pieds de distance l'une de l'autre; en dedans, ils les attachent ensemble par des traverses, et remplissent de terre ce vide de deux pieds : ce même vide est comblé à l'extérieur de grosses pierres. A ce lit de poutres, de terre et de pierres, ils en ajoutent un second, gardant toujours le même intervalle, de sorte que les poutres ne se touchent point, et sont supportées par les pierres placées entre chaque rang. L'ouvrage est ainsi continué jusqu'à la hauteur convenable. Ces rangs de poutres et de pierres ainsi entrelacés en échiquier font un assez agréable effet; et ces sortes de murailles sont très-utiles et très-commodes pour la défense des villes : car les pierres les mettent à couvert du feu, et les poutres du bélier : ces poutres ayant ordinairement quarante pieds de long, la muraille a de même quarante pieds d'épaisseur, et ne saurait être ni enfoncée ni démolie.

24. Le siége, retardé par tant d'obstacles, l'était encore par la boue, le froid et les pluies continuelles qu'avaient à souffrir nos soldats : cependant, ils surmontèrent toutes ces difficultés par un travail opiniâtre, de sorte qu'en vingt-cinq jours on éleva une terrasse de trois cent trente pieds de large sur quatre-vingts de haut. Comme elle touchait presque aux murailles de la ville, et que César, selon sa coutume, était présent à l'ouvrage, encourageant les soldats à travailler sans relâche, on vit, un peu avant minuit, fumer cette terrasse, l'ennemi

étant venu par des conduits souterrains y mettre le feu. En même temps, il s'élève un cri de tout le rempart, et les Gaulois font une sortie par deux endroits entre les tours. Des murailles, les uns jettent sur notre terrasse des flambeaux allumés avec du bois bien sec; d'autres versent de la poix fondue et toutes sortes d'autres matières combustibles; de manière qu'on ne savait où courir, ni où il était nécessaire de porter un plus prompt secours. Mais, comme César avait toujours deux légions en réserve dans les retranchemens, et que les autres se relevaient pour le travail, on fut bientôt en état de remédier à tout; les uns tenaient tête à ceux qui attaquaient, les autres reculaient les tours, et coupaient la terrasse pour empêcher le feu de se communiquer, tandis que toutes les troupes du camp coururent éteindre le feu.

25. Le reste de la nuit se passa dans cette occupation; partout on faisait face, et les ennemis se fortifiaient dans l'espérance de la victoire, avec d'autant plus de raison, qu'ils voyaient les mantelets des tours brûlés, et qu'il n'était pas aisé d'aller à découvert au secours de ces tours : de plus, des troupes fraîches venaient sans cesse relever celles qui étaient fatiguées, parce qu'ils croyaient que le salut de toute la Gaule dépendait de ce moment. Sur ces entrefaites, il arriva en notre présence un événement qui nous a paru digne d'être rapporté. Il y avait un Gaulois hors de la porte de la ville, qui jetait dans le feu, vis-à-vis d'une de nos tours, des boules de suif et de poix qu'on lui passait de main en main. Un coup de trait lancé par une machine le traverse de part en part, et le tue. Un de ses voisins montant aussitôt par-dessus son corps le remplace, et périt de même : un troisième lui succède; il éprouve un sort pareil, puis un quatrième; en un mot, cette place ne resta vacante que lorsque le feu qui avait pris à la terrasse fut éteint, et que l'ennemi sur tous les points eut été repoussé dans la ville, ce qui finit le combat.

26. Les Gaulois, après avoir tout tenté, voyant que rien ne leur réussissait, s'assemblèrent le lendemain, et, de l'avis de Vercingétorix et par ses ordres, ils prirent la résolution d'abandonner la place; ce qu'ils remirent à la nuit, dans l'espérance de pouvoir le faire sans grand risque, parce que le camp de Vercingétorix n'était pas éloigné de la ville, et que le marais situé entre elle et notre camp empêcherait les Romains de les suivre. Au moment où ils se disposaient à partir, les mères de famille vinrent en larmes se jeter à leurs pieds, les conjurant de ne point les livrer à leurs ennemis, elles et leurs enfans trop faibles et trop jeunes encore pour fuir avec eux. Quand elles les virent fermes dans leur résolution (car souvent la crainte d'un extrême péril bannit toute pitié), elles se mirent à jeter des cris pour avertir les Romains de leur fuite. Les Gaulois effrayés, et craignant que notre cavalerie ne leur fermât le passage, abandonnèrent leur dessein.

27. Le lendemain, César fit avancer une tour, et mettre la dernière main aux ouvrages qu'il avait ordonnés : une grosse pluie étant survenue, il crut ce temps favorable pour exécuter une entreprise qu'il forma sur-le-champ, parce qu'il s'aperçut que la muraille de la ville n'était pas gardée avec assez de soin. Sur cette découverte, il fit travailler les siens avec moins d'activité, et leur donna ses ordres. Après avoir exhorté ses légions,

qui étaient à couvert dans la tranchée, à recueillir enfin le fruit de la victoire qu'ils avaient méritée par tant de travaux, il proposa des prix à ceux qui les premiers escaladeraient le rempart. Le signal ne fut pas plutôt donné que, de tous côtés, les troupes s'élancèrent, et remplirent bientôt les murs.

28. Surpris de cette attaque, chassés de leurs remparts et de leurs tours, les ennemis se rangèrent en forme de coin dans le marché et dans les places publiques, résolus de faire face de quelque côté qu'on vînt les assaillir. Quand ils virent que personne ne s'avançait contre eux, mais que les Romains se répandaient de toutes parts le long de la muraille, la crainte qu'on ne leur ôtât toute espérance de se retirer leur fit jeter leurs armes, et courir tout d'une haleine vers l'autre extrémité de la ville, où une partie fut tuée par notre infanterie, en voulant se sauver en foule par des portes trop étroites; l'autre assommée dehors par la cavalerie : il n'y eut aucun de nos soldats qui s'amusât à piller. Les troupes, irritées du massacre d'Orléans, et des peines que ce siége leur avait données, n'épargnèrent ni femmes, ni enfans, ni vieillards. Enfin, de tout ce peuple composé d'environ quarante mille personnes, à peine huit cents, qui au premier bruit qu'elles avaient entendu étaient sorties de la ville, arrivèrent-elles heureusement auprès de Vercingétorix. Celui-ci, craignant une émeute à leur occasion, et que la pitié qu'inspiraient leurs malheurs n'excitât le murmure de l'armée, les reçut au milieu de la nuit sans éclat, et envoya au-devant d'elles ses amis et les principaux de chaque nation pour les séparer, et les mener chacune dans le quartier du camp qui, dès le principe, avait été assigné à chaque peuple.

29. Le lendemain, il assemble le conseil, console et engage tous ses membres à ne pas s'affliger, et à ne pas perdre courage, par suite du revers survenu : « les Romains n'étaient redevables de cet avantage, ni à leur valeur ni à la bonté de leurs troupes, mais à certaines ruses de guerre, et à une connaissance de l'art des siéges que les Gaulois n'avaient pas. Ils se trompaient fort s'ils comptaient qu'on dût toujours être heureux dans la guerre; qu'ils lui étaient témoins que jamais ils n'ont été d'avis de défendre Bourges; que la démarche imprudente de ses habitans, et la trop grande condescendance des autres, étaient la cause du malheur qui venait d'arriver; mais que bientôt il y remédierait d'une manière beaucoup plus avantageuse; qu'il trouverait moyen de mettre dans leur parti ceux des autres peuples qui en avaient pris un contraire; qu'après cette union de toutes les Gaules, l'univers ne saurait leur résister, et qu'ils ne tarderaient pas à en voir l'effet : qu'en attendant, il croyait que leur salut commun exigeait qu'ils fortifiassent leur camp, pour être plus en état de s'opposer aux brusques attaques. »

30. Ce discours fut d'autant mieux accueilli, qu'il fit voir que malgré cette grande disgrâce il ne perdait point courage, ne cachait point ses sentimens, ni ne craignait de se montrer publiquement. On lui trouvait d'autant plus de sagesse et de prévoyance, qu'avant le siége, il avait d'abord été d'avis de brûler Bourges, et de l'abandonner ensuite. Il lui arriva donc le contraire des autres généraux; les mauvais succès diminuent ordinairement leur crédit, et le sien ne fit qu'augmenter après la perte de cette place. En même temps, ils se flattaient, sur

sa parole, de voir tous les peuples des Gaules ne former qu'un seul parti ; ils commencèrent donc pour la première fois à se retrancher dans un camp; et ces hommes, peu accoutumés au travail, furent tellement abattus par l'adversité, qu'ils devinrent obéissans et prêts à tout souffrir.

31. De son côté, Vercingétorix ne négligeait pas les moyens de réaliser sa promesse et de réunir tous les autres peuples de la Gaule dans les mêmes intérêts; il employait les offres séduisantes et les présens pour gagner les principaux d'entre eux. Il se servait dans ce but d'hommes adroits, propres à les tromper par des discours engageans, ou par une feinte amitié. Il répara l'équipage de ceux qui s'étaient sauvés du siége; et afin de recruter ses troupes qui étaient fort diminuées, il exigea un certain nombre d'hommes de chaque nation, leur enjoignant de les faire rendre au camp, certain jour marqué. Il commanda en même temps qu'on lui envoyât tous les archers, dont les Gaulois étaient très-bien fournis : par ce moyen, il remplit bientôt les vides occasionnés par la défaite de Bourges. Sur ces entrefaites, Theutomatus, fils d'Ollovicon, roi de l'Agénois, dont le père avait été déclaré notre ami par le sénat, vint le joindre avec un gros corps de cavalerie et d'infanterie qu'il avait levé dans l'Aquitaine.

32. César s'arrêta plusieurs jours à Bourges, où il trouva une grande abondance de blé et d'autres vivres, qui lui servirent à refaire son armée de la fatigue et de la disette qu'elle avait souffertes. L'hiver qui allait finir l'appelait à la guerre, et il avait dessein d'aborder l'ennemi, soit pour chercher à le débusquer de ses bois et de ses marais, ou pour l'y assiéger, lorsque les principaux de ceux d'Autun vinrent en députation le prier de pourvoir incessamment aux affaires de leur nation qui se trouvait en grand péril : ils lui représentèrent que par une ancienne coutume ils créaient un seul magistrat, dont l'autorité souveraine ne durait qu'un an; qu'aujourd'hui deux étaient pourvus de cette suprême dignité, et prétendaient également avoir été légitimement choisis; que l'un deux, appelé Convictolitan, était un jeune homme d'une naissance illustre ; que l'autre, nommé Cotus, était d'une très-ancienne famille, jouissant du plus haut crédit, et soutenu des plus honorables alliances; que son frère Védéliacus avait exercé la même charge l'année précédente; que toute la nation avait pris les armes à ce sujet; que le sénat et le peuple étaient divisés, chacun s'attachant à l'un ou à l'autre; que si cette contestation durait encore longtemps, on verrait bientôt une partie de la nation en venir aux mains avec l'autre; que sa diligence et son autorité pouvaient prévenir ce malheur.

33. Bien que César sentît qu'il serait préjudiciable à nos affaires d'abandonner la poursuite de la guerre et de l'ennemi, cependant, comme il n'ignorait pas les grandes calamités qui naissent d'une guerre civile, il jugea convenable de prévenir celle-ci, de peur qu'un peuple aussi puissant, aussi attaché aux Romains, qu'un peuple qu'il avait toujours protégé et qu'il avait pris plaisir à soutenir, n'en vînt aux mains, et que le parti qui se défierait de ses forces n'appelât Vercingétorix à son secours. Mais, comme d'après les lois autunoises, il était défendu au souverain magistrat de passer les frontières du canton, il résolut de se transporter sur le lieu, pour ne rien diminuer de leurs droits, et ne porter aucune atteinte à leurs institutions. Dès qu'il y

fut arrivé, il cita devant lui à Decize tout le sénat et les deux compétiteurs. Presque toute la nation s'y étant assemblée, et César ayant appris, de quelques-uns d'entre eux qu'il entretint en particulier, que Cotus avait été élu par son frère, dans un lieu et dans un temps différens de ceux où l'élection devait se faire; que d'ailleurs leurs lois ne permettaient pas de prendre deux sujets dans une même famille, du vivant l'un de l'autre; que même ils ne pouvaient siéger en même temps dans le sénat; il obligea Cotus à se démettre, et confirma Convictolitan que les magistrats avaient solennellement élu, suivant la coutume nationale.

34. Cet arrêt rendu, il exhorte les Autunois à oublier leurs disputes et leurs dissensions; à ne plus se souvenir du passé, et à tourner toutes leurs pensées vers la guerre, pouvant compter qu'il les récompenserait selon leurs services, quand la Gaule serait soumise. En même temps il leur demanda dix mille hommes de pied et toute leur cavalerie, qu'il destinait à mettre en garnison dans les villes pour la commodité des vivres. Il partagea son armée en deux corps, donnant à Labiénus quatre légions avec une partie de la cavalerie, qu'il devait mener contre ceux de Sens et les Parisiens; et avec six autres et le reste de la cavalerie, il marcha contre les Auvergnats près de l'Allier, à dessein d'assiéger Clermont. Vercingétorix, qui en fut averti, fit rompre tous les ponts, et marcha de l'autre côté de cette rivière.

35. Comme les deux armées étaient en présence, la rivière entre deux, et qu'elles campaient presque toujours en face l'une de l'autre, il envoya des coureurs pour empêcher les Romains de construire un pont, et d'y faire passer leurs troupes. César se trouva par-là fort embarrassé : car il craignait que le passage de l'Allier ne lui fit perdre la meilleure partie de l'été, parce qu'il n'est, pour ainsi dire, guéable qu'en automne. Pour prévenir cet inconvénient, il vint camper dans un quartier couvert de bois, vis-à-vis du poste où s'était trouvé un pont que Vercingétorix avait fait rompre : il y resta caché le lendemain avec deux légions, et fit partir le reste de ses troupes et tout le bagage, selon la coutume, après avoir seulement retenu quatre cohortes de chaque légion, afin que le nombre n'en parût pas diminué. Il leur ordonna de faire toute la diligence possible : quand il conjectura qu'elles avaient eu le temps de se rendre au lieu où elles devaient camper, il fit reconstruire le pont sur les mêmes pilotis qui avaient servi à l'autre, et dont le pied était resté intact. L'ouvrage ayant été achevé en fort peu de temps, il fit passer ses troupes, prit une position, et rappela le reste de son armée. Sur cette nouvelle, Vercingétorix s'avança en toute hâte vers Clermont, pour n'être pas forcé de combattre malgré lui.

36. En cinq journées de marche, César se rendit aussi devant cette ville; le même jour il y eut quelques légères escarmouches de cavalerie, pendant lesquelles César ayant reconnu la place, et voyant qu'elle était située sur une fort haute montagne dont toutes les avenues présentaient un accès difficile, désespéra de pouvoir l'emporter d'assaut. Il ne jugea pas à propos d'en former le siége, qu'il n'eût d'abord pourvu aux approvisionnemens. De son côté, Vercingétorix s'était campé sur la montagne sous les murs de la ville, et avait disposé séparément les troupes de chaque nation à peu de distance les unes des autres, de sorte qu'elles occupaient toute la hauteur de

la montagne, ce qui en rendait l'aspect terrible. Tous les jours, au lever du soleil, il faisait assembler auprès de lui ceux des chefs de ces peuples qu'il avait choisis pour son conseil, soit afin de leur communiquer ses desseins, ou de régler ce qu'il fallait faire : cependant jaloux d'éprouver le courage et la valeur des siens, il ne laissait passer presque aucun jour sans faire combattre sa cavalerie qu'il entremêlait d'archers. Au pied de la montagne sur laquelle la ville était assise, et à l'opposite de la place, se trouvait une colline bien fortifiée et escarpée de toutes parts; une fois maîtres de ce poste, nous ôtions à l'ennemi la commodité de l'eau et du fourrage ; mais il y avait des troupes, qui à la vérité étaient en petit nombre. César, s'en étant aperçu, sortit secrètement de son camp dans le silence de la nuit, en chassa la garde ennemie, s'en empara avant qu'elle pût être secourue, y établit deux légions, et la joignit à son camp par un double fossé de douze pieds de profondeur, afin que, sans craindre une attaque soudaine, on pût manœuvrer en toute sûreté du grand au petit camp.

37. Tandis que ces événemens avaient lieu à Clermont, Convictolitan, seigneur autunois qui, comme on l'a vu, devait sa dignité à César, séduit par l'or des Auvergnats, met dans son parti quelques jeunes gens, dont les principaux étaient Litavicus et ses frères, des plus illustres familles du pays. Après avoir partagé avec eux l'argent qu'il avait reçu, il les exhorte à se souvenir qu'ils sont nés libres et pour commander : il leur représente qu'il n'y a plus que leur nation qui retarde une victoire certaine, que la Gaule est sur le point de remporter; que leur crédit seul retient les autres, sinon les Romains seraient forcés d'évacuer le pays; qu'à la vérité il avait quelque obligation à César, lequel, après tout, n'avait fait que lui rendre justice; mais qu'il devait encore plus à la liberté publique. Et pourquoi les Autunois auraient-ils plutôt recours à César pour décider de leurs droits et de leurs lois, que les Romains n'auraient recours aux Autunois? Éblouis par l'argent, et entraînés par son autorité, ces jeunes gens furent bientôt convaincus ; ils s'offrirent à être les chefs de l'entreprise, et ne cherchèrent plus que les moyens de l'exécuter. Mais comme ils n'espéraient pas pouvoir amener aisément leur nation à une rupture, il fut résolu que Litavicus prendrait le commandement des dix mille hommes qu'on devait envoyer à César ; qu'il se chargerait de les conduire, et que ses frères iraient en avant se rendre auprès de ce général : après une telle détermination, ils prirent des mesures entre eux pour l'accomplissement du reste.

38. Litavicus se met donc en marche avec l'armée, et il n'était plus qu'à environ dix lieues de Clermont, lorsque ayant assemblé ses troupes : « Enfans, leur dit-il en pleurant, où allons-nous? Toute notre cavalerie, toute notre noblesse a péri : Éporédorix et Viridomarus, les plus distingués de la nation, ont été mis à mort par les Romains, sans forme de procès, sous prétexte de trahison. Apprenez-le de ceux qui par leur fuite ont échappé à ce massacre : car, pour moi, la douleur que je ressens du meurtre de mes frères et de tous mes parens m'ôte la parole. » Pour appuyer ce discours, il fit paraître ceux auxquels il avait donné ses instructions; ils dirent tout ce qu'il voulut, et confirmèrent aux troupes ce qu'il avait avancé : que César avait fait tuer un grand nombre de cavaliers autunois, les accusant d'intelligence avec les Auvergnats; que pour eux ils s'étaient cachés

dans la foule, et s'étaient sauvés du milieu du carnage. Alors les Autunois poussent des cris, et prient Litavicus de pourvoir à son salut. Comme si, leur dit-il, il y avait à délibérer, comme si nous n'étions pas obligés d'aller à Clermont, et de nous joindre aux Auvergnats! Doutons-nous que les Romains, après s'être rendus coupables d'une pareille injustice envers les nôtres, n'accourent pour nous massacrer aussi? S'il nous reste donc quelque courage, vengeons la mort de ceux qu'ils ont si indignement fait périr, et délivrons-nous de ces brigands. A ces mots il leur montre plusieurs citoyens romains assemblés pour conduire un grand convoi de blé sous leur escorte. Il l'attaque à l'instant, le pille, et massacre tout ce qui s'y trouve. Après cet acte de cruauté, il envoie des courriers dans tout le pays d'Autun, et emploie la même imposture, alléguant la mort de leurs principaux chefs, et la défaite de leur cavalerie, pour animer ses compatriotes, et les exciter à se venger comme il avait fait.

39. Éporédorix, jeune homme autunois d'une grande famille, et très-puissant dans son pays, et avec lui Viridomarus, de même âge et de même crédit, mais inférieur en naissance, que César, à la recommandation de Divitiacus, avait tiré de l'obscurité pour l'élever aux plus éminentes charges; ces deux hommes, dis-je, étaient venus le joindre, soutenus de la cavalerie de leur nation, comme il les y avait nommément invités. Ils n'étaient pas bien d'accord entre eux, et dans la concurrence entre Convictolitan et Cotus relativement au souverain pouvoir, l'un s'était vivement intéressé pour le premier, et l'autre pour le second. Instruit en conséquence du dessein de Litavicus, Éporédorix vient vers minuit en donner avis à César, et le prie d'empêcher que sa nation, séduite par les mauvais conseils de quelques jeunes extravagans, n'abandonne l'alliance des Romains; ce qu'il prévoit devoir arriver, en cas que tant de milliers d'hommes, au lieu de se rendre dans son camp, aillent joindre les ennemis, parce que leurs familles ne pourraient l'empêcher de se déclarer en leur faveur, et que sa nation n'en ferait pas assez peu d'estime pour vouloir les abandonner.

40. Cette nouvelle inquiéta d'autant plus César, qu'il avait toujours fort affectionné les Autunois. Ainsi, sans balancer, il prend avec lui quatre légions et toute sa cavalerie; il ne perd point de temps à resserrer son camp, parce que l'affaire requérait diligence. Il laisse C. Fabius avec deux légions à la garde des retranchemens. Il avait ordonné l'arrestation des frères de Litavicus; mais il apprit qu'ils s'étaient sauvés chez les ennemis peu de temps auparavant. Il part après avoir exhorté ses troupes à supporter patiemment la fatigue nécessaire dans une occasion si pressante. Tous marchaient avec beaucoup d'ardeur, quand, après avoir fait huit lieues, on aperçut les troupes autunoises. Aussitôt il détache sa cavalerie pour les arrêter et leur fermer le chemin, lui défendant de tuer personne: il ordonne à Éporédorix et à Viridomarus, qu'ils croyaient massacrés, de se montrer entre les cavaliers, et d'appeler ceux de leurs amis et de leur connaissance. La fraude de Litavicus étant découverte et la prévention dissipée, les Autunois tendent les mains, font comprendre qu'ils se rendent, jettent les armes, et prient qu'on ne les fasse pas mourir. Litavicus gagne au plus vite Clermont avec ses clients: car chez les Gaulois c'est un crime d'abandonner son patron en quelque extrémité qu'il se trouve.

41. César envoya donner avis aux Autunois qu'il avait fait grâce à des gens auxquels, par le droit de la guerre: il pouvait ôter la vie; et après avoir donné trois heures de repos à son armée, il retourna camper sous Clermont. Presque à moitié chemin il rencontra des courriers de Fabius qui venaient lui apprendre le danger où il se trouvait; que son camp avait été attaqué par un nombre prodigieux d'ennemis, que relevaient sans cesse des troupes fraîches; que ses troupes étaient épuisées par un travail sans relâche, à cause de la grande étendue des retranchemens, ce qui obligeait les mêmes soldats à être toujours en action; que la grande quantité de flèches et de traits de toute espèce, lancés sur les siens, en avait blessé beaucoup; que les machines lui avaient été d'un grand secours pour la défense; qu'après la retraite des ennemis, il avait fait boucher toutes les portes du camp, excepté deux; qu'il avait ajouté un parapet au rempart, et qu'il s'attendait le lendemain à une pareille attaque. A ces nouvelles, César, secondé de la bonne volonté de ses troupes, hâte sa marche, et arrive au camp avant le lever du soleil.

42. Tandis que ces évènemens se passent auprès de Clermont, les Autunois, sur les premiers avis qu'ils reçoivent de Litavicus, ne se donnent pas un instant de réflexion : les uns par avarice, les autres par la colère et par cette légèreté si naturelle à cette nation qui prend pour chose avérée un simple ouï-dire, tous pillent les Romains, les massacrent ou les traînent en prison. Convictolitan se prêtait à ces violences et fomentait les troubles de tout son pouvoir, afin que le peuple, après s'être engagé si avant dans le crime, eût honte de rentrer dans son devoir. Ils font, sur leur parole, sortir de Châlons-sur-Saône M. Aristius, tribun des soldats, qui allait joindre sa légion : ils obligent à s'éloigner des marchands romains qui s'y trouvaient établis pour leur commerce; et, après les avoir sans cesse harcelés sur la route, ils les dépouillent de tout. Ils assaillent jour et nuit ceux qui refusent de se joindre à eux; et, quand de part et d'autre, ils se sont tué bien du monde, ils reviennent à la charge en plus grand nombre.

43. Mais à peine ont-ils appris que César est maître de leurs troupes, qu'ils viennent en corps trouver Aristius; l'assurent que le conseil public n'a eu aucune part à ce qui s'est passé; ordonnent de dresser une enquête sur le pillage des biens; mettent en vente ceux de Litavicus et de ses frères, et envoient s'excuser auprès de César, guidés par l'intention de retirer ceux des leurs qui étaient à son service. Mais coupables d'un si grand crime, enrichis du pillage auquel le plus grand nombre d'entre eux avait eu part, et effrayés du châtiment qu'ils méritaient, ils commencèrent secrètement à se préparer à la guerre, et envoyèrent des députés aux autres nations de la Gaule pour les solliciter à prendre le même parti. Quoique César fût instruit de ces menées, il reçut cependant leurs députés avec toute la bienveillance possible; les assura que l'imprudence et la légèreté de la populace ne lui ôtaient rien de l'estime qu'il faisait de la nation, et qu'il ne diminuerait rien de son affection pour elle. Cependant, comme il s'attendait à de plus grands mouvemens dans la Gaule, et qu'il craignait de se voir attaqué en même temps par tous les peuples de cette province, il cherchait en lui-même les moyens de se tirer lui et son armée de devant Clermont, sans que sa retraite, qui n'étai

fondée que sur la crainte d'une révolte générale, eût l'apparence d'une fuite.

44. Tandis qu'il méditait cette pensée, il se présenta une occasion qui lui parut favorable pour le succès de son dessein; car, en visitant les travaux du petit camp, il aperçut absolument vide la colline que les ennemis occupaient, et qui auparavant avait été si couverte de soldats qu'à peine en voyait-on le sol. Dans son étonnement, il en demanda la raison aux transfuges qui, chaque jour, venaient en foule se rendre à lui. Tous déclaraient d'un avis unanime, ce que lui confirmaient ses espions, que le haut de cette colline était presque uni, mais fort étroit et fort couvert de bois du côté qui conduisait à l'autre quartier de la ville; que les ennemis craignaient beaucoup pour cet endroit-là; qu'ils étaient persuadés que si les Romains, déjà maîtres d'une colline, s'emparaient de l'autre, ils se trouveraient enfermés, sans pouvoir ni sortir, ni aller au fourrage; que c'était pour fortifier cette position que Vercingétorix leur avait fait quitter le premier poste.

45. Sur cet avis, César envoie vers minuit plusieurs détachemens de cavalerie, leur ordonne de battre tous ces divers quartiers avec un peu de fracas; et à la pointe du jour il fait sortir du camp force bagages et mulets, transporte le fourrage, donne des casques aux muletiers, afin qu'ils aient l'air de cavaliers, et leur commande de manœuvrer autour de ces collines : il mêle quelques cavaliers entre ces valets pour faire une plus grande montre de forces, et leur donne ordre de se diriger tous sur le même point par un long circuit. Ces diverses évolutions se découvraient de la ville qui dominait le camp, mais on ne pouvait discerner au juste ce que c'était, à cause de l'éloignement. En même temps, César envoya une légion vers la même colline, et quand elle fut un peu avancée, lui fit faire halte dans un fond, et l'embusqua dans les bois. Ces mouvemens augmentèrent le soupçon des ennemis, et ils portèrent toutes leurs troupes de ce côté. César, voyant le camp des Barbares entièrement vide, prend le soin de couvrir les enseignes, fait défiler peu à peu ses troupes du grand camp dans le petit, pour n'être point aperçu de la ville, et il instruit de son dessein les lieutenans qu'il avait mis à la tête de chaque légion. Il les avertit, entre autres, de retenir les soldats, et d'empêcher que l'ardeur de combattre ou de piller ne les emporte trop avant : il leur fit sentir le désavantage du lieu, dont ils ne pouvaient se tirer que par une extrême diligence; qu'il s'agissait de profiter de l'occasion, et non d'en venir aux mains. Après ces avertissemens, il donne le signal, et envoie en même temps les Autunois monter sur la droite par un autre chemin.

46. Le mur de la ville, à vol d'oiseau et en ne prenant aucun détour, était distant de douze cents pas de la plaine et du pied de la colline. Le circuit qu'on avait été forcé de faire pour adoucir la pente augmentait un peu cet espace. Vers le milieu du coteau et dans sa longueur, comme il convenait à sa disposition, les Gaulois avaient construit un mur de grosses pierres, haut de six pieds, pour affaiblir notre attaque; et, après avoir laissé tout le bas dégarni, ils avaient rempli le haut de leurs troupes, jusqu'au mur de la place. Au signal donné, nos troupes arrivent promptement à ce mur, le franchissent, et s'emparent de trois quartiers du camp ennemi. Ce qui s'exécuta si promptement, que Theutomatus, roi des peuples d'Agen, surpris dans sa

tente où il reposait, eut beaucoup de peine à se sauver des mains des pillards, nu jusqu'à la ceinture, et après avoir eu son cheval blessé.

47. Ayant atteint le but qu'il s'était proposé, César fit sonner la retraite, ce qui arrêta la dixième légion qui l'accompagnait : les autres, qui n'avaient pas entendu le son de la trompette, parce qu'il y avait un grand vallon entre deux, étaient retenues par les tribuns et par les lieutenans, autant qu'il était possible, suivant l'ordre de César. Mais fondant l'espérance d'une prompte victoire, et sur la fuite de l'ennemi et sur leurs succès précédens, rien ne leur semblait assez difficile, pour que leur valeur ne pût en triompher : elles ne cessèrent donc de poursuivre l'ennemi qu'aux portes de la ville. Alors il s'éleva un cri de tous ses différens quartiers, dont ceux qui étaient les plus éloignés conçurent tant de frayeur que, croyant la place prise, ils se précipitèrent du haut des murs. Les femmes jetaient des murailles leur argent, leurs effets, et déchirant leurs vêtemens; les bras étendus, elles conjuraient les Romains d'avoir pitié d'elles, et de ne pas les traiter comme ceux de Bourges, où ils n'avaient épargné ni les femmes ni les enfans. Quelques-unes, s'aidant de main en main, descendirent la muraille, et allèrent se rendre aux soldats. L. Fabius, centurion de la huitième légion, qui avait dit ce jour-là, qu'animé par les récompenses de César à la prise de Bourges, il ne souffrirait pas que personne escaladât le rempart avant lui, ayant rencontré trois de ses soldats, se fit soulever par eux et monta sur le mur; il les aida lui-même à le gravir.

48. Cependant ceux qui, comme on l'a dit, s'étaient rendus de l'autre côté de la ville pour la fortifier, au premier bruit qu'ils entendirent, et sur les avis qu'on venait sans cesse leur donner, que les Romains étaient maîtres de la place, font prendre les devans à la cavalerie, et courent en foule vers le côté que l'on attaque. A mesure qu'ils arrivaient, ils se rangeaient en bataille au pied des murs, et augmentaient ainsi le nombre de ceux que nous avions à combattre. Il s'y assembla tant de monde, que les femmes, qui peu auparavant tendaient les bras aux Romains du haut de la muraille pour leur crier merci, se tournèrent tout échevelées vers les leurs à la manière du pays, et leur présentèrent leurs enfans pour les encourager à une vigoureuse défense. La partie n'était égale ni relativement au lieu, ni au nombre : fatigués de la marche et du combat qui avait long-temps duré, les Romains ne pouvaient aisément résister à des ennemis qui se relevaient sans cesse.

49. Voyant le désavantage du terrain, et le nombre des Barbares croître à tout moment, César craignit qu'à la fin les siens ne succombassent, et envoya dire à T. Sextius, son lieutenant, qu'il avait laissé à la garde du petit camp, de partir avec ses cohortes, et de venir incessamment se poster au bas de la montagne sur la droite des ennemis, afin que, s'il voyait les nôtres repoussés, il imposât à l'ennemi, et l'empêchât de les poursuivre. Pour lui, il s'avança un peu avec sa légion, et attendit l'issue du combat.

50. Tandis qu'on se battait fort vivement et de fort près, les Barbares se fiant à leur nombre et à leur poste, les nôtres à leur courage, on vit tout-à-coup paraître sur nos flancs les Autunois que César avait fait monter par un autre côté de la droite, pour contenir une partie des ennemis. Cette troupe, ayant des armes semblables à celles des Barbares, effraya fort nos soldats; et quoi-

qu'on vit qu'ils avaient le bras droit nu, ce qui était un signe ordinaire de paix, ils crurent que c'était un stratagème des ennemis pour les tromper. Dans le même temps le centurion L. Fabius et ceux qui étaient montés avec lui sur la muraille furent investis, massacrés et précipités du haut des remparts. M. Pétreius, centurion de la même légion, accablé par le nombre, dans le temps qu'il s'efforçait de rompre une porte, percé de coups et désespérant de sa vie, dit à ceux qui l'avaient accompagné : « Puisque je ne puis me sauver avec vous, je veux du moins pourvoir au salut de mes compagnons que mon amour pour la gloire a entraînés dans le péril : songez à vous soustraire à la mort ; je vais vous en donner le moyen. » A ces mots il se jette au milieu des ennemis, en tue deux, et écarte un peu ceux qui gardaient la porte. Les siens s'efforcent de le secourir : « C'est en vain, leur crie-t-il ; le sang et les forces m'abandonnent : retirez-vous donc pendant que vous le pouvez, et allez rejoindre votre légion. » C'est ainsi que peu après il mourut les armes à la main, et sauva ses compagnons.

51. Les nôtres, pressés de toutes parts, furent chassés de leur poste, après avoir perdu quarante-six centurions. Les Gaulois les poursuivirent ; mais ils furent arrêtés par la dixième légion qui, pour secourir les autres, s'était postée un peu moins désavantageusement. Elle fut ensuite soutenue de la treizième, que Sextius avait tirée du petit camp pour la placer sur une hauteur voisine. Les légions n'eurent pas plutôt gagné la plaine, qu'elles firent face à l'ennemi ; mais Vercingétorix ramena ses troupes du pied de la colline dans ses retranchemens. Ce jour-là nous coûta près de sept cents soldats.

52. Le lendemain César, ayant assemblé les siens, blâma leur témérité et leur imprudence d'avoir voulu décider d'eux-mêmes jusqu'où il fallait aller, et ce qu'il était à propos de faire, sans s'arrêter quand on leur avait donné le signal de la retraite, et sans pouvoir être retenus ni par leurs tribuns ni par ses lieutenans. Il leur fit sentir quel danger on pouvait courir dans un poste désavantageux, et ce que lui-même en avait pensé au siége de Bourges : quoiqu'il eût trouvé alors les ennemis sans chef et sans cavalerie, il avait pourtant mieux aimé laisser échapper une victoire certaine que de l'acheter trop cher, à cause du poste favorable où les ennemis étaient campés : il leur dit qu'autant il admirait leur courage, de n'avoir été arrêtés ni par les fortifications du camp ennemi, ni par la hauteur de la montagne, ni par les murs de la ville, autant il blâmait leur désobéissance et leur présomption, de s'imaginer être en état de mieux juger que lui des circonstances qui pouvaient décider du succès et des événemens ; qu'il n'estimait pas moins dans un soldat l'obéissance et la soumission que la valeur et la constance.

53. Après ces reproches, il finit par les rassurer : il leur dit que cet échec ne devait ni les surprendre ni les rebuter ; qu'il ne fallait point faire honneur, au mérite de l'ennemi, d'un avantage dont il n'était redevable qu'à notre mauvaise position ; et comme il persistait dans le dessein de se retirer, il fit sortir ses légions du camp, et les rangea en bataille dans un poste convenable. Vercingétorix ne s'en décidant pas plus à descendre en rase campagne, César, après une légère escarmouche, où nous eûmes de l'avantage, fit rentrer ses troupes dans le camp. Le lendemain, même tactique et même succès ; et croyant qu'une telle expérience suffisait

pour rabaisser la vanité gauloise, et relever à la fois le courage de ses soldats, il décampe, et marche vers le pays d'Autun sans être inquiété par l'ennemi. Le troisième jour, il arrive sur les bords de l'Allier, en fait réparer le pont, et le traverse avec son armée.

54. Là Viridomarus et Éporédorix, Autunois, lui apprirent que Litavicus s'était mis en marche, suivi de tous les cavaliers, à dessein de soulever leurs compatriotes : ils ajoutèrent qu'il était nécessaire de les laisser marcher en avant, pour confirmer la nation dans son devoir. Quoique César eût déjà plusieurs preuves de la perfidie des Autunois, et qu'il fût bien persuadé que leur départ ne ferait qu'accélérer la révolte, il ne jugea pourtant pas à propos de les retenir, de peur d'offenser cette nation, ou de faire croire qu'il eût la moindre crainte. A leur départ, il leur rappela en peu de mots les obligations que les Autunois lui avaient : l'état d'abaissement où ils étaient lorsqu'il les prit sous sa protection, se trouvant renfermés dans leurs villes, sans terres, sans troupes, tributaires de leurs ennemis, honteusement réduits à leur donner des otages; combien il les avait rendus heureux et redoutables; que non-seulement il les avait rétablis dans leur premier état, mais qu'ils étaient même devenus par sa faveur plus florissans et plus puissans qu'ils n'avaient jamais été. Après leur avoir recommandé de faire toutes ces représentations à leurs compatriotes, il les congédia.

55. Nevers, ville avantageusement située sur la Loire, appartenait aux Autunois. César y avait mis tous les otages de la Gaule, les provisions de blé, les deniers publics, une grande partie de son bagage et de celui de l'armée, quantité de chevaux pour la guerre, qu'il avait achetés en Italie et en Espagne. Éporédorix et Viridomarus y étant passés, après avoir appris quel était l'état des affaires de leur nation; que Litavicus avait été bien reçu à Autun, ville qui a le plus de crédit et d'autorité parmi eux; que Convictolitan avec une grande partie du sénat l'était allé trouver, et que tous ensemble ils avaient député auprès de Vercingétorix au nom de toute la nation, pour faire paix et alliance avec lui, crurent ne pas devoir manquer une si belle occasion. Ayant donc fait main-basse sur la garde de Nevers, et sur ce qui se trouva dans la ville de voyageurs ou de marchands romains, ils partagèrent entre eux les deniers publics et les chevaux, envoyèrent les otages aux magistrats d'Autun : ne se croyant pas capables de conserver la ville, pour ôter aux Romains les moyens de s'en servir, ils la brûlèrent, après avoir chargé au plus vite tout le blé qu'ils purent sur des bateaux, et jeté dans la rivière ou brûlé ce qu'ils ne purent emporter. Ensuite ils levèrent des troupes dans tous les pays voisins, placèrent des corps-de-garde sur les bords de la Loire; et pour inspirer la terreur, ils firent partout paraître leur cavalerie, dans l'espérance de couper les vivres aux Romains, et de les obliger par la famine à sortir de la province. Ils s'en flattaient surtout, parce que la Loire, alors enflée par la fonte des neiges, ne paraissait guéable nulle part.

56. César, instruit de cet événement, crut devoir hâter sa marche, afin que si les ennemis voulaient lui disputer le passage de la Loire, il pût les combattre avant qu'ils eussent assemblé de plus grandes forces. Car, si au lieu d'adopter cette mesure il prenait le chemin de la province, ce qu'il ne jugeait pas être alors fort nécessaire, il se couvrait de honte par une retraite si à contre-temps;

sans compter que la difficulté des chemins, et les Cévennes qu'il aurait eues à traverser, devaient l'en détourner : il avait de plus un vif désir de rejoindre Labiénus, et les légions parties avec lui. Il marche donc nuit et jour, arrive à la Loire au moment où l'on s'y attendait le moins; et sa cavalerie ayant découvert un gué assez commode, où le soldat pouvait avoir les épaules et les bras libres pour porter ses armes, il la posta au dessus du courant, afin de rompre le fil de l'eau ; puis l'épouvante s'étant répandue parmi les ennemis à sa seule vue, son armée arriva saine et sauve de l'autre côté de la rivière; elle y trouva la campagne couverte de blé et de bétail, dont elle fit provision, et prit le chemin du Sénonais.

57. Sur ces entrefaites, Labiénus ayant laissé dans Sens, pour garder le bagage, les recrues qui étaient venues depuis peu d'Italie, marcha vers Paris avec quatre légions. Cette ville, qui appartient aux Parisiens, est située dans une île que forme la Seine. Les ennemis, à la nouvelle de son arrivée, assemblèrent un grand nombre de troupes des provinces voisines. Le commandement en fut donné à Camulogénus, du pays du Maine, qui, malgré son extrême vieillesse, fut promu à cette dignité, parce qu'il était consommé dans l'art militaire. Ayant remarqué que la ville était toute environnée d'un marais qui aboutissait à la Seine, et qui défendait très-bien cette place, il y campa, se disposant à nous en disputer le passage.

58. Labiénus ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fit faire des mantelets, et couvrir les marais de claies et de fascines, pour en tenter l'abordage; mais il y trouva tant d'obstacles que, vers minuit, il décampa sans bruit, et, suivant le même chemin par lequel il était venu, il arriva droit à Melun. Cette ville appartient à ceux de Sens et est située dans une île de la Seine comme Paris. Il y trouva environ cinquante bateaux qu'il joignit promptement ensemble, y fit passer ses soldats, et par cette nouvelle manœuvre inspira une telle frayeur à ce qui restait d'habitans (car la meilleure partie s'était rendue au camp de Camulogénus), qu'il s'empara sans résistance de la place. Il rétablit le pont que les ennemis avaient coupé quelques jours auparavant, le fit traverser à ses troupes, et revint à Paris en descendant la rivière. Les ennemis, ayant appris ces nouvelles par ceux qui s'étaient sauvés de Melun, mettent le feu à Paris, en font rompre les ponts, passent le marais et viennent camper sur le bord de la Seine, en face du camp de Labiénus, la rivière se trouvant entre les deux armées.

59. On entendait déjà dire que César avait quitté le siége de Clermont, que les Autunois s'étaient révoltés et que le soulèvement de la Gaule avait eu un heureux succès. Dans leurs entretiens avec les nôtres, les Gaulois assuraient que César, ayant trouvé les chemins fermés, et se voyant arrêté par la Loire, avait, faute de vivres, été contraint de se retirer dans la province romaine. Ajoutons que ceux de Beauvais, qui n'étaient déjà que trop inconstans de caractère, instruits de la révolte des Autunois, commencèrent à lever des troupes, et à se préparer ouvertement à la guerre. Quand Labiénus fut informé de si grands changemens, il comprit qu'il lui fallait prendre un tout autre parti que celui qu'il s'était proposé; dès-lors il pensa, non pas à faire des conquêtes ou à en venir aux mains avec l'ennemi, mais à ramener l'armée saine et sauve dans Sens : car, d'un côté,

il était pressé par ceux de Beauvais, peuple en grande réputation de valeur; de l'autre, par Camulogénus qui avait une bonne armée toute prête : pour comble d'embarras, une forte rivière séparait les légions du bagage. A tant de difficultés qui s'offraient partout, il crut ne devoir opposer que de la résolution et du courage.

60. Sa détermination prise, il fait sur le soir assembler ses officiers pour recevoir ses ordres, et leur recommande de les exécuter promptement et avec adresse. Ensuite il distribue aux cavaliers romains tous les bateaux qu'il avait tirés de Melun, leur ordonne de descendre la rivière sans bruit entre neuf et dix heures du soir, et de l'attendre environ à une lieue au dessous de Paris. En même temps, ayant laissé à la garde du camp cinq cohortes, de celles qu'il crut les moins propres au combat, il commanda aux cinq autres de la même légion de remonter la rivière à minuit avec tout le bagage, et d'effectuer leur marche en grand tumulte ; il s'était aussi pourvu de petites barques, qui eurent ordre de les suivre à force de rames, et avec beaucoup de fracas. Lui-même partit peu après en grand silence avec trois légions et se rendit dans l'endroit où il avait enjoint aux cavaliers de l'attendre avec leurs bateaux.

61. Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'à la faveur d'un grand orage survenu tout-à-coup, il surprit et tailla en pièces les coureurs de l'ennemi disposés le long de la rivière. L'infanterie et la cavalerie, avec le secours des cavaliers romains qui dirigeaient cette opération, furent transportées promptement au-delà du fleuve. Presqu'à l'instant même, et au point du jour, les ennemis eurent avis que, contre l'ordinaire, les Romains faisaient beaucoup de bruit dans leur camp; que de grosses troupes remontaient le fleuve ; que, du même côté, on entendait le fracas des rameurs, et qu'un peu au dessous on voyait passer des bateaux chargés de soldats. Sur ce rapport, ils s'imaginèrent que les nôtres, effrayés de la désertion des Autunois, se préparaient à prendre la fuite sur trois points ; et dans cette pensée, ils partagèrent aussi leurs troupes en trois corps : ils en laissèrent un à la garde de leur camp, qui était vis-à-vis du nôtre, ils en envoyèrent un petit vers Meudon, avec ordre de ne pas aller plus vite que nos bateaux ; et avec le troisième ils marchèrent contre Labiénus.

62. A la pointe du jour, toutes nos troupes étaient passées et l'armée ennemie parut en bataille. Alors Labiénus exhorte ses soldats à se rappeler leur ancienne valeur, tant d'heureux succès qu'elle leur a procurés, et à se représenter que César, sous la conduite duquel ils avaient souvent triomphé de l'ennemi, est présent; ensuite il donne le signal. Dès la première charge, la septième légion, qui était à l'aile droite, enfonça l'aile gauche des ennemis et la mit en fuite. A la gauche, où était la douzième, l'aile droite des Gaulois se défendait vaillamment sans qu'aucun soldat songeât à prendre la fuite quoique les premiers rangs eussent extrêmement souffert de nos traits. Camulogénus, leur général, était partout pour les animer, et il les excitait par son exemple. La victoire était donc incertaine, lorsque la septième légion, instruite de ce qui se passait à l'aile gauche, vint prendre l'ennemi en queue et le chargea. Malgré cette attaque, pas un ne quitta son poste; mais, enfin, ils furent enveloppés et périrent tous. Camulogénus eut le même sort. Le corps de troupes qui avait été laissé pour obser-

ver le camp de Labiénus, averti qu'on en était aux mains, accourut au secours des siens, et gagna une colline; mais il ne put tenir contre nos troupes victorieuses. Ainsi, mêlés avec leurs fuyards, ils furent taillés en pièces par notre cavalerie, à la réserve de ceux qui se mirent à couvert dans les bois et dans les montagnes. Cette affaire terminée, Labiénus revint à Sens où l'on avait laissé tous les bagages de l'armée, et de là il alla joindre César avec toutes ses troupes.

63. La nouvelle de la révolte de ceux d'Autun rendit la guerre plus considérable. Ils dépêchent partout pour faire soulever le reste des Gaulois, et n'épargnent en conséquence ni crédit, ni autorité, ni argent. S'étant rendus maîtres des otages que César avait laissés en dépôt chez eux, ils menacent de les faire périr, pour effrayer ceux qui balancent. Ils font prier Vercingétorix de venir conférer avec eux sur les moyens de s'unir tous pour entreprendre la guerre. Il y consent : alors ils réclament pour eux le commandement général; et cette demande leur ayant été contestée, on convoque une assemblée générale des Gaulois à Autun. On s'y rend de toutes parts; on s'en rapporte à l'avis de l'assemblée, et d'une commune voix on reconnaît pour chef Vercingétorix. Ceux de Reims, de Langres et de Trèves ne se trouvèrent point à cette conférence; les deux premiers peuples, parce qu'ils ne voulaient point renoncer à l'amitié des Romains, et ceux de Trèves, parce qu'ils étaient trop éloignés, et que les Allemands les pressaient avec vigueur; ce qui fut cause qu'ils n'eurent aucune part à cette guerre, et qu'ils gardèrent la neutralité. Désespérés de n'avoir pu obtenir le généralat, les Autunois déplorent le changement survenu dans leur fortune, regrettent les bontés que César leur témoignait, sans oser pourtant se séparer des autres dans le parti qu'ils avaient pris avec eux de faire la guerre. Éporédorix et Viridumarus, jeunes gens de grande espérance, se voient à regret obligés d'obéir à Vercingétorix.

64. Cependant, ce général ordonne aux autres Gaulois de lui envoyer des otages à une époque marquée, et de lui fournir promptement quinze mille chevaux. A l'égard de l'infanterie, il se contente de celle qu'il possédait déjà, parce qu'il n'avait nul dessein, disait-il, de tenter la fortune, ni d'en venir à une bataille; mais il comptait qu'avec sa nombreuse cavalerie il lui serait facile de nous couper les vivres et d'intercepter nos fourrages. Dans cette vue, il leur conseille de détruire eux-mêmes leurs blés, et d'incendier toutes leurs habitations, leur persuadant que, par un tel sacrifice de leurs propres biens, ils allaient s'assurer pour toujours la liberté et l'indépendance. Ensuite il demanda dix mille fantassins à ceux d'Autun, du Forez, du Lyonnais, du Beaujolais et de la Bresse, lesquels sont voisins de la province romaine; à ces troupes il joignit huit cents chevaux; en donna le commandement au frère d'Éporédorix, lui ordonnant de porter la guerre en Savoie et en Dauphiné. D'un autre côté, il commanda aux peuples du Gévaudan et à ceux de l'Auvergne les plus voisins, d'aller ravager les terres du Vivarais, du Rouergue et du Quercy jusqu'aux frontières du bas Languedoc. Cependant il fait solliciter sous main les Savoyards; il se flattait que leur haine contre les Romains n'était pas encore éteinte depuis leur dernière guerre; il offre de l'argent à leurs chefs, et promet à leur nation la souveraineté de toute la province.

65. Il n'y avait alors pour la garde de ce pays que vingt-deux cohortes, levées dans la province même par L. César, général, qui, avec ce petit nombre de troupes, était obligé de faire face partout. Les peuples du Vivarais, ayant d'eux-mêmes attaqué leurs voisins, furent repoussés, perdirent C. Valérius Donotaurus, fils de Caburus, chef de leur nation; plusieurs autres y périrent aussi, et ils furent obligés de se renfermer dans leurs villes. A l'égard des Savoyards, ils disposèrent de fréquens corps de garde le long du Rhône, et défendirent avec beaucoup de soin et de vigilance l'entrée de leur pays. César, voyant l'ennemi supérieur en cavalerie, tous les passages fermés, et l'impossibilité de recevoir aucun secours ni d'Italie ni de la province romaine, se tourna du côté de l'Allemagne, et envoya au-delà du Rhin, vers les nations qu'il avait pacifiées les années précédentes, pour leur demander des cavaliers et de l'infanterie légère, laquelle avait coutume de combattre avec eux. Comme la cavalerie arriva dans un assez mauvais équipage, il prit les chevaux des tribuns, ceux des autres officiers, et même ceux des cavaliers romains et des vétérans qu'il lui distribua.

66. A cette époque, les ennemis furent joints par les troupes qui venaient de l'Auvergne, et par la cavalerie que toute la Gaule devait fournir. Alors Vercingétorix se voyant de si grandes forces, et sachant que César marchait vers la Franche-Comté par la frontière du pays de Langres, pour être plus à portée de secourir la province romaine, forma trois camps environ à trois lieues de nous. En même temps, ayant assemblé tous les chefs de sa cavalerie, il leur dit qu'enfin le moment de la victoire était arrivé; que les Romains abandonnaient les Gaules, et s'enfuyaient dans leur province; que cette circonstance suffisait pour assurer leur liberté présente; mais que ce calme et ce repos ne leur seraient pas de secours pour la suite, parce qu'ils reviendraient avec des forces plus considérables, et ne cesseraient de les tourmenter; qu'il était donc d'avis de les attaquer dans l'embarras de leur marche; que si leur infanterie secondait leur cavalerie, et tenait ferme, ni les uns ni les autres ne pourraient continuer leur route; que si, au contraire, ils abandonnaient leur bagage pour songer à prendre la fuite, ce qu'il croyait devoir arriver, ils se priveraient de tout ce qui leur était nécessaire, et se perdraient d'honneur; qu'à l'égard de leurs cavaliers, nul doute que pas un n'aurait seulement la hardiesse d'avancer hors du centre de l'armée; qu'afin d'inspirer plus de courage à ses troupes et plus de terreur aux ennemis, il allait faire sortir tous les siens du camp et les ranger en bataille. Alors, on s'écrie, d'une voix unanime, qu'il faut engager chacun d'eux par serment à n'entrer sous aucun toit, à ne se montrer ni à sa femme, ni à ses enfans, ni à ses parens, qu'il n'ait deux fois passé au travers de l'armée ennemie.

67. Tous y consentent et prêtent le serment qu'on exigeait d'eux. Le lendemain, Vercingétorix partage sa cavalerie en trois corps, dont deux se présentent sur deux ailes, tandis que le troisième nous attaque de front et arrête notre marche. Alors César divise aussi ses cavaliers en trois corps, et les dirige contre l'ennemi. On se bat partout en même temps : l'infanterie reste immobile, et l'on place le bagage entre les légions. Si notre cavalerie se trouve inférieure et trop pressée sur quelque point, César y fait marcher l'infanterie pour la soutenir : ce qui

ralentit l'ardeur des ennemis à la poursuivre, et ranime la vigueur des nôtres dans l'espérance d'être secourus. Enfin, les Allemands gagnent le haut de la colline qui était sur la droite, en chassent les ennemis, les poursuivent jusqu'à la rivière où Vercingétorix était en bataille avec son infanterie, et en tuent un grand nombre. Le reste, voyant les autres défaits, prend aussi la fuite de peur d'être enveloppé : ce n'est partout que carnage. Trois Autunois de la plus haute distinction sont faits prisonniers et conduits à César; Cotus, chef de cavalerie, qui dans la dernière assemblée pour l'élection des magistrats, avait disputé la souveraine magistrature à Convictolitan; Cavarillus, qui commandait l'infanterie depuis la révolte de Litavicus ; et Éporédorix, qui, avant l'arrivée de César dans les Gaules, était à la tête des Autunois, lors de la guerre contre les peuples de la Franche-Comté.

68. Après avoir été témoin de la déroute de toute sa cavalerie, Vercingétorix fit rentrer ses troupes dans son camp, comme il les en avait fait sortir, et prit aussitôt le chemin d'Alise, ville de l'Auxois, après avoir donné ordre au bagage de le suivre incessamment. César, de son côté, fit mettre le sien sur un coteau voisin sous la garde de deux légions, et le poursuivit tant que le jour dura, lui tua environ trois mille hommes de son arrière-garde, et le lendemain vint camper devant Alise. Ayant reconnu la place, et voyant les ennemis consternés depuis la défaite de leur cavalerie, qu'ils regardaient comme leur principale force, il exhorta ses troupes au travail, et commença ses travaux de contrevallation vers de la ville.

69. Elle était située sur le haut d'un coteau fort élevé, de sorte qu'elle lui parut ne pouvoir être emportée que par un siége en forme. Au pied du coteau coulaient deux rivières, avec un cours différent. Devant la ville se trouvait une plaine d'environ une lieue de long; de tous les autres côtés, des collines peu éloignées, et de la même hauteur, entouraient la place. L'ennemi, campé au pied des murs vers le point qui regarde l'orient, y occupait tout le coteau, et avait devant lui un fossé et une muraille sèche, haute de six pieds. Notre ligne de contrevallation comptait près de quatre lieues de tour : notre camp était situé avantageusement, et défendu par vingt-trois forts, où l'on faisait une garde très-exacte pendant le jour contre les sorties inopinées; la nuit, on y tenait des troupes plus nombreuses, et partout des sentinelles.

70. Tandis que l'on travaillait à ces ouvrages, il se donna un combat de cavalerie dans la plaine entrecoupée de collines, laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, avait une lieue d'étendue ; la victoire fut très-disputée de part et d'autre. Comme les nôtres étaient pressés par l'ennemi, César envoya les Allemands pour les soutenir, et mit ses légions en bataille à la tête de son camp, pour arrêter l'infanterie ennemie en cas d'attaque. Cette précaution ranima notre cavalerie; et les ennemis, ayant pris la fuite, s'embarrassaient les uns les autres à cause de leur nombre, et s'étouffaient en voulant passer par des portes trop étroites. Les Allemands les poursuivirent avec vigueur jusqu'à leurs retranchemens : on en fit un horrible massacre. Quelques-uns abandonnèrent leurs chevaux, pour chercher à franchir le fossé et à escalader la muraille. Dans ce désordre, César fit un peu avancer les légions qu'il avait disposées à la tête de ses retranchemens; ce qui effraya encore plus les Gaulois placés à la garde du camp : ils crurent qu'il venait à eux du même pas, et se mirent

à crier aux armes : l'effroi en porta plusieurs à se jeter dans la ville; Vercingétorix en fit fermer les portes, de peur que le camp ne fût déserté. Les Allemands ne se retirèrent qu'après avoir tué bien du monde, et pris un grand nombre de chevaux.

71. Vercingétorix résolut de renvoyer pendant la nuit toute sa cavalerie, avant que les Romains eussent achevé leur ligne de contrevallation. En la congédiant, il donna ordre à chacun de retourner dans son pays, et d'en ramener tous ceux qui seraient en âge de porter les armes. Il leur représenta les services qu'il leur avait rendus, les conjurant de ne point l'abandonner, et de ne point laisser à la merci des ennemis un homme qui avait tout sacrifié pour la liberté publique; qu'il avait des vivres à peu près pour un mois; qu'il pouvait tenir un peu plus long-temps encore en les ménageant; mais que s'ils négligeaient de revenir ce terme expiré, ils le feraient périr, lui et quatre-vingt mille hommes d'élite. Après leur avoir ainsi parlé, vers les neuf heures du soir il fit passer sans bruit sa cavalerie du côté où nos lignes n'étaient pas achevées; commanda, sous peine de mort, qu'on lui apportât tout le blé qui se trouvait dans la ville; le distribua à chacun par mesure, mais petite; en fit de même du bétail, dont les habitans de l'Auxois avaient amené une grande quantité; puis il retira dans la place toute l'infanterie qui campait devant. Dans cette position, il résolut d'attendre le secours de la Gaule, et se mit en devoir de soutenir la guerre.

72. Instruit de ces détails par les prisonniers et les déserteurs, César fit travailler sur-le-champ aux fortifications suivantes. On creusa d'abord un fossé à fond de cuve dont les bords étaient escarpés, et qui avait vingt pieds de largeur et de profondeur, et à quatre cents pas de là, il établit le reste de ses retranchemens : au moyen de cette mesure il embrassa autant de terrain qu'il en fallait pour empêcher que l'on ne pût si facilement l'envelopper, ni s'avancer contre lui en bataille, et que, par surprise ou de nuit, les ennemis n'accourussent en foule attaquer nos tranchées, ou lancer à tout moment des traits sur nos travailleurs. Il fit faire encore deux fossés de quinze pieds de large sur autant de profondeur, et l'on remplit des eaux qu'on tira de la rivière, le fossé intérieur qui était dans la plaine et au pied des hauteurs. Derrière ces fossés on éleva une terrasse et un rempart de douze pieds de haut, garni d'un parapet à créneaux, et de gros troncs d'arbres fourchus, plantés à la jonction du parapet et du rempart, afin d'en interdire l'escalade à l'ennemi : le tout flanqué de tours placées à quatre-vingts pieds l'une de l'autre.

73. Nos soldats étaient obligés en même temps d'aller chercher du bois, de pourvoir aux vivres, et de travailler aux fortifications : pour fournir à tout, il fallait s'avancer au loin, ce qui diminuait le nombre de ceux qui restaient au camp. Les Gaulois faisaient d'ailleurs de fréquentes sorties par plusieurs portes, pour empêcher nos travaux : César jugea donc nécessaire d'ajouter quelque chose à ces ouvrages, afin qu'il fallût moins de monde pour défendre ses lignes. Ayant ordonné d'abattre des troncs d'arbres ou de très-fortes branches qu'on polit et aiguisa par un bout, il fit faire un fossé de cinq pieds de profondeur devant les lignes, et l'on y planta ces pieux les branches en haut; ils étaient attachés ensemble par le pied, afin qu'on ne pût les arracher. Il y en avait cinq rangs liés entre eux et entrelacés les uns dans

les autres; de sorte que ceux qui s'y étaient engagés s'embarrassaient et se blessaient à ces branches aiguës : les soldats les appelaient des ceps. Au-devant on eut soin de creuser des puits profonds de trois pieds, rangés en quinconce, plus étroits par le haut que par le bas. Là, on planta des pieux ronds, de la grosseur de la cuisse, durcis au feu et pointus, qui ne sortaient du sol que de quatre doigts; et pour affermir et consolider l'ouvrage, on foula fortement la terre avec les pieds. Le reste était recouvert de ronces et de broussailles, afin de cacher le piége. On comptait huit rangs de ces puits ainsi garnis, à trois pieds de distance l'un de l'autre. Les troupes les nommaient des lis, parce qu'ils y ressemblaient. Au-devant de tous ces ouvrages, César fit enfoncer des chausse-trapes d'un pied de long, garnies de pointes de fer; on en mit partout à de légers intervalles les unes des autres : les soldats leur donnaient le nom d'aiguillons.

74. Après ce travail, il fit tirer dans les terrains les plus unis qu'on put trouver, et dans l'espace d'environ cinq lieues de circuit, une pareille ligne de circonvallation, capable de mettre à l'abri des ennemis du dehors, afin que si, en son absence, ils venaient attaquer ses lignes, ils ne pussent, même avec les plus grandes forces, les investir de tous côtés; et pour éviter que ses troupes ne s'exposassent en allant tous les jours aux vivres et au fourrage, il leur ordonna de s'en pourvoir chacune pour trente jours.

75. Tandis que ces évènemens se passaient auprès d'Alise, les états de la Gaule, s'étant assemblés, réglèrent qu'au lieu de faire prendre les armes à tous ceux qui étaient susceptibles de les porter, comme l'avait ordonné Vercingétorix, chaque peuple fournirait un certain nombre de troupes, pour éviter le désordre et la confusion, maintenir plus exactement la discipline militaire, et faciliter la distribution des vivres. En conséquence, on taxa les Autunois, avec ceux du marquisat de Suse, du Nivernais et de Briançon, leurs vassaux, à 35,000 hommes; les Auvergnats, ceux du Quercy, de Gévaudan et du Vélai qui en dépendent, à un pareil nombre; ceux de Sens, de la Franche-Comté, du Berri, de la Saintonge, de la Rouergue et du pays Chartrain, à 12,000 hommes; ceux du Beauvoisis, à 10,000 hommes; les Limousins, au même nombre; ceux du Poitou, de la Touraine, de Paris et du Soissonnais, à 8,000 hommes chacun; ceux de l'Amiénois, de la Lorraine, du Périgord, du Hainaut, du comté de Bologne et de l'Agénois, chacun à 5,000; les Manceaux, *idem;* les Artésiens, à 4,000 hommes; ceux de Rouen, de Lisieux et d'Évreux, à 3,000 chacun; ceux de Bâle et du Bourbonnais, à 30,000; toutes les nations situées le long de l'Océan, que les Gaulois appellent Armoriques, et du nombre desquelles sont ceux de Quimpercorentin, de Rennes, d'Avranches, de Bayeux, de Saint-Paul-de-Léon, de Tréguier et de Saint-Brieux, de Vannes et du Cotentin, chacune à 6,000 hommes. Les peuples du Beauvoisis furent les seuls qui ne contribuèrent point, parce que, dirent-ils, ils voulaient personnellement et en leur propre nom faire la guerre aux Romains sans obéir à personne. Cependant, sur la prière de Comius, leur allié, ils envoyèrent deux mille hommes.

76. C'est ce même Comius qui, comme on l'a dit, avait servi César si utilement et avec tant de fidélité dans la guerre contre les Anglais; aussi en sa

considération, ce général, après avoir exempté les siens de tout tribut, les avait entièrement rétablis dans leurs droits, en leur annexant même le comté de Boulogne. Mais telle était l'union universelle de la Gaule pour reconquérir son indépendance et la réputation qu'elle avait eue dans les armes, que ce peuple, sans être touché des bienfaits et de la bienveillance dont l'avait honoré César, entra de tout son cœur dans cette guerre, et y contribua de tout son pouvoir. Les Gaulois assemblèrent huit mille chevaux et environ deux cent quarante mille hommes de pied. On en fit la revue sur les frontières du pays d'Autun. On leur donna des officiers, et on nomma, pour les commander en chef, Comius, d'Arras; Viridomarus et Éporédorix, tous deux Autunois; et Vergasillaunus, Auvergnat, parent de Vercingétorix. On y ajouta un conseil des députés de chaque nation. Tous partirent pleins d'ardeur et de confiance, et marchèrent au secours d'Alise; il n'y en avait aucun qui ne fût persuadé qu'il serait impossible de soutenir seulement la vue d'une si prodigieuse multitude, surtout parce que nous aurions en même temps à repousser les sorties des assiégés, et à combattre au dehors tant de cavalerie et d'infanterie.

77. Cependant les assiégés qui avaient consumé tous leurs vivres, et qui voyaient sur le point d'expirer le jour auquel ils attendaient de l'assistance, ignorant ce qui se passait chez les Autunois, assemblèrent leur conseil et délibérèrent sur le parti qu'ils devaient prendre. Les avis furent fort partagés; une partie opinait à se rendre, une autre à faire une sortie vigoureuse pendant que la faim ne les avait pas encore trop affaiblis. On ne doit point oublier en cette occasion le discours de Critognat, discours si remarquable par son raffinement de cruauté. Cet homme, d'une haute naissance et d'un grand crédit en Auvergne, parla ainsi : « Je ne dirai rien du sentiment de ceux qui donnent à une honteuse servitude le nom de reddition; on ne doit, selon moi, ni les regarder comme citoyens, ni les admettre dans ce conseil. Je ne m'adresse qu'à ceux qui sont pour une sortie, parce que je découvre, comme vous, dans leur opinion, des traits de l'ancienne valeur de nos ancêtres. Mais c'est faiblesse et non pas fermeté, de ne pouvoir supporter quelque temps la famine. Il se trouve aisément plus d'hommes capables de s'exposer volontairement à la mort que de souffrir patiemment la douleur. Cependant je me rendrais assez volontiers à cet avis (car l'honneur a beaucoup de pouvoir sur moi), si, en le suivant, nous ne hasardions que notre existence; mais ici, en prenant une résolution, il faut avoir égard à la Gaule entière, que nous avons appelée à notre secours. Quel sera, je vous le demande, le découragement de nos voisins et de nos proches, s'ils se voient obligés de combattre presque sur les cadavres de quatre-vingt mille hommes des leurs? Ne refusez pas votre secours à ceux qui, pour vous en donner, négligent leur propre vie; n'allez pas par imprudence, par témérité ou par faiblesse anéantir toute la Gaule et la précipiter dans un éternel esclavage. Quoi! parce qu'ils ne sont pas arrivés précisément au jour convenu, vous douterez de leur fidélité, de leur constance? Hé! pensez-vous donc que les Romains s'occupent tous les jours à se retrancher de plus en plus, uniquement pour leur plaisir? Si vous ne recevez point de nouvelles de la Gaule, parce que les passages

sont fermés, les Romains ne vous assurent-ils pas par leur conduite que le secours approche? C'est parce qu'ils en sont effrayés qu'ils passent les jours et les nuits à entasser ouvrage sur ouvrage. Quel est donc à présent mon avis? C'est de faire aujourd'hui ce que nos ancêtres firent autrefois dans une guerre bien moins dangereuse qu'ils avaient contre les Cimbres et les Teutons : lorsqu'ils se virent renfermés dans leurs villes, et réduits à la même disette que celle que nous éprouvons, ils se nourrirent de la chair de ceux que leur âge rendait inutiles à la guerre, plutôt que de se rendre aux ennemis. Si nous n'avions pas cet exemple, je pense qu'en faveur de la liberté, il serait très-beau de le donner et de le transmettre à nos descendans; car, enfin qu'a-t-on jamais vu de pareil à cette guerre? Les Cimbres, après avoir ravagé la Gaule, et lui avoir porté un coup mortel, se retirèrent enfin pour courir dans d'autres pays; ils nous laissèrent nos droits, nos lois, nos champs, notre liberté. Mais les Romains, que demandent-ils? que veulent-ils? L'envie et la jalousie seules les dirigent : ils ne pensent qu'à écraser ceux qui se sont acquis de la réputation par leur valeur; qu'à s'emparer de leurs terres et de leurs villes; qu'à les faire gémir sous un joug perpétuel : ils n'ont jamais eu d'autre but en faisant la guerre; et si vous ignorez ce qui se passe chez les nations éloignées de vous, jetez les yeux sur la Gaule narbonnaise, pays voisin du vôtre; après avoir vu ses lois et ses institutions changées, asservie aux haches et aux faisceaux, elle gémit sous une oppression sans fin. »

78. Chacun ayant opiné à son tour, il fut résolu que les malades, les vieillards, les femmes et les enfans sortiraient de la ville, et que l'on tenterait tout avant que de suivre le sentiment de Critognat; mais qu'on s'y résoudrait, s'il le fallait, et si le secours tardait trop, plutôt que de se rendre, et d'accepter la paix. Les peuples de l'Auxois qui les avaient reçus dans leur ville furent obligés de l'évacuer avec leurs femmes et leurs enfans, et, s'étant approchés de nos lignes en versant des larmes, nous conjurèrent instamment de les faire esclaves pour du pain; mais César mit des gardes sur le rempart afin d'empêcher qu'on ne les reçût.

79. Cependant Comius et les autres chefs investis du commandement général arrivent devant Alise avec toute l'armée, et vont se poster sur une hauteur hors de la ville, environ à cinq cents pas de notre camp. Le lendemain, toute leur cavalerie descend et couvre cette plaine entière de trois mille pas dont on a parlé, l'infanterie se tenant cachée sur les hauteurs, à quelque distance de là. Comme de la ville on découvrait toute la campagne, les assiégés, ayant aperçu le secours, sortent avec empressement pour s'adresser de mutuelles félicitations, et se réjouir ensemble de leur arrivée. En même temps ils se rangent en bataille sous les murs de la ville, comblent sur-le-champ le fossé de claies et de fascines, et se préparent à une sortie contre nous, et à tout événement.

80. Après avoir placé son armée sur l'une et l'autre ligne de circonvallation et de contrevallation, afin qu'au besoin chacun connût le poste qu'il devait occuper, et s'y maintînt, César fit sortir sa cavalerie pour escarmoucher contre celle des ennemis. De tous les camps on voyait ce qui se passait dans la plaine, parce qu'ils étaient sur des hauteurs; ce qui rendait chaque soldat attentif à exami-

ner quelle serait l'issue de cette escarmouche. Les Gaulois avaient jeté quelques archers et quelques troupes légères dans leurs escadrons de cavalerie, pour la soutenir si elle pliait, et arrêter l'impétuosité de la nôtre. Ils blessèrent d'abord plusieurs de nos cavaliers, qui furent contraints de lâcher pied. Voyant les nôtres pressés par le grand nombre des leurs, les ennemis se crurent assurés de la victoire : dans cette persuasion, tous de concert, et assiégés, et auxiliaires, poussaient de grands cris de joie pour encourager leurs soldats. Comme les deux camps étaient témoins de ce qui se passait, et que les belles actions non plus que les lâches ne pouvaient être cachées, chacun se trouvait aiguillonné par le désir de la gloire et par la crainte de l'ignominie. Le combat s'était prolongé environ depuis midi jusqu'au coucher du soleil, sans qu'il y eût rien de décisif, lorsque les Allemands, serrés tous ensemble en un gros escadron, tombent sur les ennemis et rompent leurs rangs : les ayant mis en fuite, ils enveloppèrent leurs gens de trait et les taillèrent en pièces. Dans les autres quartiers, les nôtres poussèrent aussi les ennemis et les poursuivirent jusqu'à leur camp sans leur donner le temps de se rallier. Ceux qui avaient fait une sortie de la ville, affligés de cette défaite, et ne comptant presque plus sur la victoire, se renfermèrent dans leurs murailles.

81. Les Gaulois, n'ayant point paru en bataille tout le jour suivant, préparèrent pendant ce temps quantité de claies, d'échelles, de crocs; et sortant vers minuit de leur camp en silence, ils se glissèrent jusqu'aux retranchemens que nous avions vers la plaine : ensuite, poussant tout d'un coup un grand cri pour avertir les assiégés de leur présence, ils se mettent à jeter leurs claies, et à coups de frondes, de flèches et de pierres, travaillent à chasser les nôtres du rempart; en un mot, ils attaquent le camp de tous côtés. Dans le même temps, Vercingétorix, qui avait entendu les cris du dehors, donne le signal avec la trompette, et fait sortir les siens de la place. Les autres accourent aux retranchemens, dans les postes qui les jours précédens leur avaient été assignés; puis, ils parviennent à épouvanter les Gaulois avec de grosses frondes, de longs bâtons pointus, et des machines propres à lancer des balles de plomb, qu'ils avaient disposés le long des remparts. Nos machines les accablèrent de traits; et comme l'action se passait dans la nuit, il y eut des deux côtés beaucoup de blessés. M. Antoine et C. Trébonius, généraux, chargés de la défense de ces quartiers-là, tiraient des soldats des forts éloignés, et les envoyaient au secours de nos troupes, partout où ils les voyaient pressées.

82. Tant que les Gaulois furent éloignés de nos retranchemens, ils eurent des succès par la multitude de leurs traits; mais quand ils se furent approchés davantage, ou ils s'enferraient dans les chausse-trapes, ou tombant dans nos puits, ils y étaient percés d'outre en outre, ou ils mouraient frappés par les pilum muraux lancés du parapet et des tours. Enfin, après bien des blessures reçues de part et d'autre, aucune partie du retranchement n'ayant été emportée, le jour parut, et les ennemis se retirèrent, craignant d'être pris en flanc par quelques sorties faites des quartiers placés sur les hauteurs. Cependant les assiégés, mettant en usage tout ce que Vercingétorix avait fait préparer pour une sortie, comblent le premier fossé; mais, arrêtés trop longtemps dans cette opération, ils s'aper-

çoivent de la retraite de leurs compatriotes avant d'avoir pu approcher de nos retranchemens, et se retirent eux-mêmes dans la ville, abandonnant leur entreprise.

83. Les Gaulois, se voyant repoussés deux fois avec grande perte, délibèrent sur le parti qu'ils doivent prendre. Ils font venir ceux qui connaissent le pays, et s'informent de la situation et de la force des retranchemens de nos quartiers placés sur les hauteurs. Vers le septentrion, se trouvait une colline qu'on n'avait pu renfermer dans l'enceinte des travaux à cause de sa vaste étendue; les Romains s'étaient donc vus contraints de conduire la ligne le long du pied de la montagne et sur sa pente, dans un lieu assez désavantageux. C. Antistius Reginus et C. Caninius Rébilus, tous deux lieutenans de César, gardaient ce quartier avec deux légions. Les chefs ennemis, l'ayant fait reconnaître par leurs espions, dirigèrent sur ce point cinquante-cinq mille hommes choisis parmi toutes les nations qui passaient pour avoir le plus de bravoure; ils réglèrent secrètement entre eux l'heure de l'attaque et la manière d'y procéder, et convinrent de la commencer vers midi. Ils donnèrent la conduite de ces troupes à Vergasillaunus, Auvergnat, l'un des quatre chefs, et parent de Vercingétorix. Vergasillaunus sortit du camp sur les six heures du soir; et, ne se trouvant plus qu'à peu de distance de nos retranchemens vers le point du jour, il cacha les siens derrière la montagne, et les laissa se reposer de la fatigue de la nuit. Il se rendit vers midi au quartier dont nous venons de parler; en même temps la cavalerie ennemie s'avance vers nos postes du côté de la plaine, et le reste de leurs troupes se montre en bataille à la tête du camp.

84. Vercingétorix, qui les aperçoit des hauteurs du fort d'Alise, sort avec ses longues perches, ses galeries couvertes, ses faux et tout l'attirail qu'il fait préparer pour l'assaut. Le combat commence à la fois sur tous les points: tout est attaqué; et s'il y a quelque poste qui paraisse faible, c'est là que l'on court. Les Romains ont tant de fortifications à défendre, qu'il ne leur est pas facile de se porter partout. Ce qui contribuait encore pour beaucoup à effrayer les nôtres pendant l'action, c'étaient les cris des Barbares, qui retentissaient derrière eux, et la réflexion qu'ils faisaient, que leur salut dépendait du courage d'autrui; car on est souvent plus inquiet d'un péril éloigné que de celui que l'on a sous les yeux.

85. César avait choisi une position d'où il pouvait voir ce qui se passait dans chaque quartier, et ne manquait pas d'envoyer du secours aux endroits qui en avaient besoin. Chacun se dit à lui-même que c'est ici le moment de faire le plus grand effort. Les Gaulois, d'un côté, désespèrent de leur salut et de leur indépendance, s'ils ne pouvaient réussir à forcer nos retranchemens; les Romains, de l'autre, se flattent, s'ils restent victorieux en cette occasion, de voir la fin de leurs travaux. Le poste que nous avions le plus de peine à défendre était celui où nous avons dit que Vergasillaunus fut envoyé; parce que cette petite élévation qui dominait la pente avait un grand avantage. Les uns nous lancent des traits de cette hauteur, d'autres montent à l'assaut, couverts de leurs boucliers; à tout moment, des troupes fraîches relèvent celles qui sont fatiguées: la terre qu'ils jettent dans nos retranchemens leur donne la facilité de les franchir, et les garantit de tous

les piéges que nous avions cachés en terre ; déjà les armes nous manquent, et nos forces s'épuisent.

86. A cette vue, César détache pour nous secourir Labiénus avec six cohortes, et lui ordonne, s'il ne peut pas arrêter les ennemis, de retirer les cohortes à dessein de faire une sortie, lui recommandant de n'en venir là qu'à la dernière extrémité. Il va lui-même encourager ce qui reste de soldats, et les exhorter à ne pas céder à la fatigue, leur représentant que l'heure et l'occasion étaient venues de couronner tous leurs combats précédens et d'en recueillir le fruit. Les troupes qui étaient dans la place, désespérant de pouvoir forcer les retranchemens de la plaine à cause de leur hauteur, tentent de gravir vers les quartiers que nous avions sur la montagne ; et elles y portent tout ce qu'elles avaient préparé pour l'assaut. Elles délogent à force de traits ceux qui combattaient du haut des tours, se fraient des passages en comblant le fossé avec de la terre et des fascines, et détruisent à coups de faux le rempart et le parapet.

87. D'abord César y envoie le jeune Brutus à la tête de six cohortes ; ensuite, il y fait marcher Fabius, avec sept autres ; enfin, voyant que le combat s'échauffait de plus en plus, il s'y porte en personne avec le reste de sa réserve. Le combat rétabli et les ennemis repoussés, César se dirige vers le point où il avait envoyé Labiénus. Il tire quatre cohortes du quartier le plus voisin, ordonne à une partie de la cavalerie de le suivre, et à l'autre de tourner la ligne de circonvallation, et d'attaquer les Gaulois en queue. Quand Labiénus vit que ni le rempart ni le fossé n'avaient pu arrêter les ennemis, il rassemble des quartiers voisins trente-neuf cohortes que le hasard lui présenta, et envoie informer César du dessein qu'il a pris. César accourt pour se trouver à l'action.

88. Il est reconnu à la couleur des vêtemens, dont il avait coutume de se parer un jour de bataille ; et les Gaulois, qui de la hauteur le voient sur la pente avec les escadrons et les cohortes dont il s'était fait suivre, viennent commencer l'attaque. Un grand cri s'élève des deux côtés, il se répète sur le rempart et dans tous nos ouvrages. Les nôtres, ayant lancé leurs pilum, mettent l'épée à la main : en même temps notre cavalerie paraît sur les derrières de l'ennemi, et d'autres cohortes approchent. Les Gaulois lâchent le pied, s'enfuient et rencontrent nos cavaliers qui en font un grand carnage. Sédulius, chef et prince des Limousins, est tué ; Vergasillaunus, Auvergnat, est fait prisonnier en fuyant ; soixante et quatorze enseignes militaires sont pris et apportés à César. De ce grand nombre d'ennemis, peu rentrèrent dans leur camp. Ceux de la ville qui virent le massacre et la fuite des leurs perdirent toute espérance de se sauver, et abandonnèrent l'attaque de nos ouvrages. Les Gaulois qui étaient dans le camp, en ayant appris la nouvelle, prennent aussitôt la fuite. Si nos troupes n'avaient pas été fatiguées des travaux du jour, et des perpétuelles attaques auxquelles il leur avait fallu résister, elles auraient pu faire périr toute cette multitude d'ennemis. Vers minuit, notre cavalerie fut envoyée à leur poursuite, atteignit leur arrière-garde, et en tua ou fit prisonnier un grand nombre ; le reste des fuyards se réfugie dans leurs cités.

89. Le lendemain, Vercingétorix assemble le conseil, déclare qu'il n'a point entrepris cette guerre pour ses intérêts particuliers, mais pour la li-

berté commune; que, puisqu'il faut céder au sort, il s'offre à eux comme victime volontaire, soit que leur intention fût ou de le livrer vivant aux Romains, ou de les apaiser par sa mort. En conséquence, on députe vers César, qui ordonne qu'on remette en son pouvoir les chefs et les armes. Pour faire exécuter ces conditions, il se rend lui-même dans ses retranchemens à la tête de son camp. Là les généraux ennemis paraissent en sa présence. On livre Vercingétorix, et on dépose les armes à ses pieds. A l'exception des Autunois et des Auvergnats dont César voulait se servir pour tâcher de reconquérir l'affection de ces deux peuples, le reste des prisonniers fut distribué à chacun de ses soldats, à titre de butin.

90. Ces affaires terminées, il part pour se rendre chez les Autunois qui vinrent se soumettre à lui; les Auvergnats imitèrent cet exemple par l'organe de leurs députés, et lui promirent de faire tout ce qu'il leur ordonnerait. Il en exige un grand nombre d'otages, rend à ces deux nations environ vingt mille des leurs qu'il avait faits captifs; puis il met ses légions en quartiers d'hiver. Il envoie Labiénus avec deux d'entre elles et toute la cavalerie dans la Franche-Comté, et lui associe M. Sempronius Rutilus. C. Fabius et L. Minutius Basilus, à la tête de deux autres, s'établirent chez les Rhémois, pour empêcher les peuples du Beauvoisis, leurs voisins, de les insulter. C. Antistius Réginus fut dirigé sur le Nivernais, T. Sextius sur le Berri, et C. Caninius Rébilus sur le Rouergue, avec chacun une légion. Q. Tullius Cicéron et P. Sulpicius vinrent à Châlons-sur-Saône et à Mâcon dans l'Autunois, afin de pourvoir aux approvisionnemens. Pour lui, il résolut de passer l'hiver à Autun. Le sénat romain, informé de ces succès par les lettres de César, ordonna vingt jours de prières publiques.

LIVRE HUITIÈME.

SUPPLÉMENT DE LA GUERRE DES GAULES, PAR HIRTIUS PANSA.

Préface de l'Auteur. — Nouvelle révolte de la Gaule : guerre contre ceux du Berri, du pays Chartrain et du Beauvoisis. — Exploits de Fabius et de Caninius. — Siége de Cahors. — Arrivée de César en Aquitaine. — Quelles furent les causes et les semences de la guerre civile.

An avant J. C. 51, de Rome 603.

Pressé par vos sollicitations assidues, mon cher Balbus, et voyant que vous rejetiez mes excuses non sur la difficulté du sujet, mais sur ma paresse, je me suis engagé dans une entreprise bien difficile. J'ai continué les Commentaires de César relativement à la guerre des Gaules; ce que j'ai fait ne sera comparable ni à ce qui précède ni à ce qui suit. J'ai aussi terminé ce qu'il a laissé imparfait depuis les événemens d'Alexandrie; je l'ai achevé, non jusqu'à la fin de la guerre civile, qui dure malheureusement encore, mais jusqu'à la mort de César. Je demande en grâce, à ceux qui pourront parcourir mon travail, d'être bien convaincus que je m'en suis chargé malgré moi, et que je ne suis ni assez téméraire ni assez vain pour vouloir égaler mes écrits à ceux de ce grand homme. Tout le monde reste persuadé avec justice que rien n'est écrit avec plus d'élégance et de dignité que ses ouvrages, quoiqu'il ne les ait composés que pour servir de mémoires aux historiens. Ils sont si généralement estimés, qu'il paraît avoir ôté à tous les auteurs l'envie d'écrire après lui sur les matières qu'il a traitées. J'ai bien plus que les autres sujet de les ad-

mirer : ils n'en voient que la beauté et la pureté du style ; et moi je sais encore avec quelle facilité, quelle promptitude il les a composés : car s'il possédait à fond le talent d'écrire et de s'exprimer noblement, il avait aussi celui de donner à ses pensées la plus grande clarté. De plus j'ai eu le désavantage de ne m'être trouvé ni à la guerre d'Alexandrie, ni à celle d'Afrique. Il est vrai que j'ai appris de sa propre bouche une partie de ce qui s'y est passé; mais il y a bien de la différence entre connaître ces faits, et pouvoir en parler comme témoin oculaire, et n'en être informé que comme curieux admirateur de la nouveauté. Mais je finis, de peur que, cherchant à m'excuser d'être mis en parallèle avec César, on ne me croie assez présomptueux pour m'imaginer qu'il se trouvera quelqu'un qui me juge digne d'être comparé à ce grand modèle.

—

1. Après avoir soumis la Gaule, César qui, pendant toute la campagne, n'avait pas déposé les armes un seul instant, songeait à faire reposer ses troupes en des quartiers d'hiver, lorsqu'il apprit que plusieurs de ces nations méditaient une nouvelle guerre, et se liguaient ensemble à ce dessein. Elles se fondaient sur une raison assez vraisemblable : car, sachant par expérience que toutes leurs forces réunies ne tiendraient jamais contre les Romains, elles espéraient qu'en se portant sur plusieurs points à la fois, nous n'aurions ni assez de temps, ni assez de secours, ni assez de troupes pour faire face à tout. Sur ce plan, elles décidèrent qu'aucune cité ne refuserait de supporter les plus grands sacrifices pour assurer la liberté générale.

2. Afin de ne pas les laisser se fortifier dans cette opinion, César donne la garde de ses quarsiers d'hiver au questeur M. Antoine, part d'Autun le dernier de décembre avec sa cavalerie, et va joindre la douzième légion qu'il avait établie sur les frontières du Berri, peu loin du territoire d'Autun, lui joignant la onzième qui était tout proche. Ensuite, ayant laissé deux cohortes pour garder le bagage, il fit entrer le reste de son armée sur les terres fertiles des habitans du Berri, qui, possédant un grand territoire, où il y avait plusieurs villes, et ne voyant chez eux qu'une légion, n'avaient pu s'empêcher de cabaler et de se préparer à la guerre.

3. A l'arrivée subite de César, ils éprouvèrent ce que devaient nécessairement ressentir des hommes non préparés et dispersés de côté et d'autre ; cultivant leurs terres sans aucune défiance, ils furent accablés par notre cavalerie, avant qu'ils pussent gagner les villes : car César avait expressément défendu de mettre le feu nulle part, signe ordinaire de la venue des ennemis, de peur d'épouvanter les habitans, et de ne trouver ni vivres ni fourrages en cas où il voulût pousser plus loin. Il fit un grand nombre de prisonniers; et ceux que la crainte précipita chez les voisins à notre première arrivée, ou qui se crurent en sûreté chez eux ou chez leurs alliés, s'en flattèrent en vain parce qu'il se trouvait partout, sans donner le temps à aucun de ces peuples de penser au salut des autres plutôt qu'au sien propre. Par cette extrême diligence, il conserva ces fidèles amis, et, grâce à la terreur qu'il sut inspirer, il détermina ceux qui balançaient à se soumettre. Lorsque les peuples du Berri virent toutes les nations voisines donner des otages et être reçues à composition, et que la clémence de César

leur offrait son amitié aux mêmes conditions, ils suivirent leur exemple.

4. En récompense de tant de travaux et de fatigues au cœur de l'hiver, à travers des chemins difficiles, et par des froids insupportables, travaux supportés avec le plus grand zèle, César promit à titre de butin 200 sesterces aux soldats et 2,000 aux centurions : puis ayant renvoyé les légions dans leurs quartiers, il se rendit à Autun quarante jours après en être sorti. Il y était occupé à rendre la justice, lorsque ceux du Berri lui envoyèrent demander du secours contre ceux de Chartres qui leur avaient déclaré la guerre. Sur cet avis, quoiqu'il ne fût que depuis dix-huit jours dans son quartier d'Autun, il fit venir la sixième et la quatorzième légion qui, comme on l'a dit dans le livre précédent, avaient leurs quartiers sur la Saône pour la sûreté des vivres. Il marcha contre ceux de Chartres, soutenu de ces deux légions.

5. Sur le bruit qu'il venait à eux avec une armée, les ennemis, craignant d'être réduits aux mêmes calamités que les autres, abandonnèrent les villes et les bourgs, où la nécessité de se mettre à couvert des rigueurs de l'hiver leur avait fait dresser quelques misérables cabanes (car une partie de leurs villes avait été ruinée dans la guerre précédente), et ils s'enfuirent de divers côtés. César, ne voulant pas exposer ses troupes aux rigueurs de la saison qui régnait alors, alla camper dans Orléans, ville du pays Chartrain, et logea ses soldats, moitié dans les maisons des habitans, qui étaient encore debout, et moitié dans ces cabanes abandonnées qu'il fit au plus vite couvrir de paille. Mais il envoya sa cavalerie et son infanterie légère dans tous les lieux où l'on disait que les ennemis s'étaient retirés. Ce ne fut pas en vain ; car les nôtres revinrent pour la plupart chargés de butin. Les ennemis, accablés par la rigueur de la saison, effrayés, chassés de leurs chétives chaumières, ne sachant où se retirer en sûreté, et les forêts ne pouvant les garantir des vents impétueux et glacés, dispersés sans feu ni lieu, se retirèrent chez leurs voisins après avoir essuyé une perte considérable d'hommes.

6. Satisfait d'avoir dans une saison aussi rigoureuse dissipé les complots des ennemis et de les avoir empêchés de reprendre les armes; sachant que, suivant les lois de la raison, il ne pouvait s'allumer de grandes guerres avant les beaux jours, César mit en quartier d'hiver à Orléans les deux légions qui l'avaient accompagné. Pour lui, informé par les fréquentes députations des Rhémois, que ceux du Beauvoisis, peuple le plus brave de la Gaule et des Belges, secondés de leurs voisins, assemblaient une armée sous les ordres de Corréus de Beauvais, et de Comius, d'Arras, pour venir tous ensemble tomber sur ceux de Soissons qui étaient annexés aux Rhémois, il jugea non-seulement de sa dignité, mais même de son intérêt, de ne pas souffrir que des alliés qui avaient rendu de grands services à la république fussent maltraités en aucune manière. Pour prévenir ce malheur, il tira une seconde fois la onzième légion de ses quartiers, donna ordre à C. Fabius de se rendre sur les frontières du Soissonnais avec les deux légions qu'il commandait, et fit venir une de celles qui servaient sous Labiénus. Ainsi, autant que le permettaient la situation des quartiers et le bien du service, il n'employait ses légions que l'une après l'autre, quoique lui-même il fût toujours en action.

7. Ayant rassemblé ces troupes, il marche contre les peuples du Beauvoisis,

campe sur leurs frontières, et détache sa cavalerie pour parcourir la campagne et faire quelques prisonniers qui pussent l'instruire des desseins de l'ennemi. Ses cavaliers ayant rempli leur devoir lui rapportèrent que toutes les maisons étaient désertes, et que ceux qu'ils y avaient trouvés n'étaient point restés pour labourer la terre, mais que c'étaient des espions. César ayant demandé à ces captifs où les ennemis s'étaient rassemblés, et quel était leur dessein, apprit que tous ceux du Beauvoisis, capables de porter les armes, réunis avec ceux de l'Amiénois, du Maine, du pays de Caux, de Rouen et de l'Artois, étaient campés sur une montagne environnée d'un marais, et avaient mis tout leur bagage dans les forêts voisines; qu'ils étaient commandés par plusieurs chefs qui les excitaient à la guerre; mais qu'ils avaient surtout confiance en Corréus, parce qu'ils savaient qu'il haïssait mortellement le peuple romain; que Comius s'était mis en marche depuis quelques jours, pour amener le renfort que les Allemands leurs voisins avaient promis, et qui devait être très-considérable; que tous les généraux avaient résolu, de concert avec ceux de Beauvais et l'armée entière, dans le cas où César n'aurait que trois légions, comme on le disait, de lui présenter bataille, de peur d'être obligés de combattre dans la suite avec plus de désavantage contre toutes ses troupes; que si, au contraire, il avait plus de trois légions, ils demeureraient renfermés dans leur camp, et travailleraient à lui couper les vivres et les fourrages qui étaient rares pour la saison, et dispersés en différens endroits.

8. Sur ce rapport qui lui fut encore confirmé par d'autres, César jugea que, bien loin de se conduire en imprudens et en téméraires, comme c'est assez la coutume des Barbares, leurs desseins étaient pleins de sens et de sagesse; il résolut donc de mettre tout en usage pour leur faire mépriser ses forces, afin de les attirer plus vite au combat. Il avait avec lui trois légions de vieilles troupes sur lesquelles il comptait principalement, savoir la septième, la huitième et la neuvième; et de plus la onzième, toute composée d'une jeunesse d'élite et de grande espérance, et qui avait déjà huit ans de service, avec cette différence que relativement aux autres, elle n'avait pas eu le temps de donner autant de preuves de valeur. Il fait donc assembler le conseil, y expose ce qu'il vient d'apprendre, encourage ses troupes; et dans la vue d'attirer l'ennemi au combat, sur la persuasion qu'il n'aurait affaire qu'à trois légions, il règle que la septième, la huitième et la neuvième légion marcheraient avant le bagage, qui n'était pas considérable, comme c'est l'ordinaire dans une simple expédition, et qu'il viendrait derrière sous l'escorte de la onzième légion, afin qu'il ne parût pas aux yeux des ennemis plus de monde qu'ils n'en voulaient. Par ces motifs, il avait à peine formé son armée sur trois colonnes, qu'il se montra devant eux plus tôt qu'ils ne s'y attendaient.

9. Les Gaulois voyant tout-à-coup les légions marcher à eux en bataille et d'un pas assuré, quoiqu'on eût rapporté à César qu'ils étaient pleins de confiance, néanmoins, soit qu'ils appréhendassent le danger, soit qu'ils fussent surpris de notre arrivée, ou qu'ils voulussent attendre quel parti nous prendrions, se contentèrent de ranger leurs troupes en bataille à la tête de leur camp, sans quitter leur position avantageuse. Quoique César brûlât d'en venir aux mains, cependant, ayant fait attention à leur multitude campée si

avantageusement, et dont il était séparé par un grand vallon qui avait plus de profondeur que de largeur, il résolut de camper en face. Dans cette intention, il fit élever un rempart de douze pieds de haut, avec son parapet à proportion : au-devant, il creusa deux fossés à fond de cuve de quinze pieds de large, et construisit plusieurs tours à trois étages, jointes ensemble par des ponts et des galeries, et munies par devant d'un parapet, afin que ces ouvrages fussent défendus de deux rangs de soldats, dont celui d'en haut sur la galerie pouvait lancer ses traits plus loin et plus hardiment, parce qu'il était moins exposé, et l'autre, placé sur le rempart plus proche des ennemis, était à couvert sous les planchers de la galerie. Il eut soin de mettre des portes et des tours fort hautes à toutes les entrées.

10. César avait deux vues en se retranchant avec tant de précautions : il espérait que la grandeur de ces travaux et la crainte qu'il affectait de ressentir augmenteraient la confiance des Barbares; et il prévoyait que, si l'on était forcé d'aller loin pour chercher des vivres et du fourrage, on pourrait, à l'abri de ses retranchemens, défendre le camp avec peu de troupes. Cependant il se livrait fréquemment de petits combats entre les deux camps séparés par les marais; quelquefois néanmoins nos Gaulois alliés et nos Allemands le passaient, poursuivaient vivement les ennemis; ou ceux-ci, le traversant à leur tour, nous poussaient fort loin. Il arrivait aussi, ce qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, que les nôtres, qui allaient au fourrage tous les jours, étant contraints de se disperser pour le chercher vers des maisons isolées et lointaines, étaient quelquefois enveloppés par les partis ennemis dans des positions désavantageuses; et bien que notre perte ne fût que de quelques valets et de quelques chevaux de charge, ces légers échecs ne laissaient pas d'enfler les folles espérances des Barbares, d'autant plus que Comius qui, comme nous l'avons vu, était allé chercher du secours chez les Allemands, se trouvait de retour avec des cavaliers : quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de cinq cents chevaux, leur arrivée cependant inspirait de l'orgueil aux Gaulois.

11. Quand, après plusieurs jours, César vit que les ennemis se tenaient constamment renfermés dans leur camp fortifié par un marais et par sa situation naturelle, qu'on ne pouvait le forcer sans grande perte, ni l'investir qu'avec plus de troupes qu'il n'en avait, il écrivit à Trébonius de mander en diligence la treizième légion, laquelle hivernait dans le Berri sous les ordres de T. Sextius, l'un de ses lieutenans, lui ordonnant de venir à grandes journées le joindre avec trois légions. En attendant, il envoya tour-à-tour la cavalerie des Rhémois, de ceux de Langres et des autres peuples de la Gaule, dont il avait fait venir un grand nombre, pour soutenir ses fourrageurs, et arrêter les courses des ennemis.

12. Comme cette cavalerie exécutait tous les jours la même manœuvre, elle se relâcha de son exactitude, ce qui est assez ordinaire; et ceux de Beauvais, ayant découvert l'endroit où elle avait l'habitude de se rendre, mirent un corps d'infanterie en embuscade dans les bois, et envoyèrent le lendemain de la cavalerie pour l'y attirer, et l'attaquer après l'avoir investie de toutes parts. Le malheur tomba sur la cavalerie rhémoise, qui, ce jour-là, escortait les fourrageurs : car, ayant d'abord aperçu celle des ennemis, et le mépris qu'elle fit de son petit nombre l'engageant à la poursuivre avec trop d'ar-

deur, elle se vit tout d'un coup enveloppée par les fantassins : surprise de cette attaque, elle se retira plus vite qu'on n'a coutume de faire dans un combat de ce genre, après avoir perdu Vertiscus, chef de la nation et général de la cavalerie; qui, pouvant à peine se tenir à cheval, à cause de son grand âge, n'avait pas cru pouvoir néanmoins se dispenser, malgré sa vieillesse, ni de commander, ni de se trouver à l'action. Cet heureux succès, joint à la mort du chef et du général des Rhémois, enfla de plus en plus la vanité des ennemis. En même temps, cette disgrâce fut pour les nôtres un avertissement de ne placer leurs corps de garde qu'après avoir soigneusement examiné les lieux, et de ne pas s'emporter à la poursuite avec tant d'ardeur.

13. Cependant, il ne se passait point de jour qu'il n'y eût quelque escarmouche aux gués du marais à la vue des deux camps. Dans une de ces rencontres, l'infanterie allemande, à qui César avait fait passer le Rhin pour l'envoyer au combat, mêlée avec la cavalerie, eut la constance de traverser le marais; et, après avoir tué ceux des ennemis qui faisaient résistance, elle poursuivit vivement le reste. Cette hardiesse effraya de telle sorte, non-seulement les combattans qu'ils avaient en tête, ou qu'ils blessaient de loin, mais encore les troupes commandées pour les soutenir, qu'ils prirent tous honteusement la fuite, et que, poussés de hauteurs en hauteurs, ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés dans leur camp : la peur en entraîna même quelques-uns encore plus loin; ce qui troubla si fort toute leur armée, qu'on aurait eu peine à décider si la fortune et les heureux succès étaient plus capables de les enorgueillir que le moindre revers de les abattre.

14. Après avoir gardé plusieurs jours cette position, ayant appris que C. Trébonius approchait avec ses légions, les généraux ennemis, dans la crainte d'être assiégés comme ceux d'Alise, firent partir de nuit avec le bagage les personnes que leur âge, leurs infirmités ou le défaut d'armes rendaient peu propres à la guerre. Tandis qu'ils s'agitaient pour mettre en marche cette multitude confuse d'hommes et de bagages (car les Gaulois traînent toujours à leur suite quantité de chariots, même dans les promptes expéditions), le jour les ayant surpris, ils rangèrent quelques troupes en bataille à la tête de leur camp, afin d'empêcher que les Romains n'entreprissent de les poursuivre avant qu'ils fussent éloignés. César de son côté, qui ne jugeait pas à propos de les attaquer dans un poste si avantageux, s'ils se mettaient en défense, crut en même temps devoir faire assez avancer les légions, pour que les Barbares ne pussent tranquillement effectuer leur retraite à sa vue. Ainsi, comme le marais situé entre les deux camps pouvait, par la difficulté du passage, le retarder dans sa poursuite, et que la hauteur opposée qui touchait presqu'au camp ennemi n'était séparée du sien que par un petit vallon, il jeta des ponts sur le marais, y fit passer ses troupes, atteignit promptement la hauteur dont la pente couvrait des deux côtés le flanc des légions, les y rangea en bataille, marcha en avant, et ne s'arrêta qu'à la portée du trait des retranchemens ennemis.

15. Comptant sur l'avantage de leur poste, les Barbares ne refusaient pas de combattre, dans le cas où les Romains entreprendraient de venir les attaquer sur la hauteur; mais, n'osant faire défiler leurs troupes, de crainte que si elles étaient dispersées, on ne les mît en désordre, ils prirent le parti de

rester en bataille. César, les voyant opiniâtres à ne point quitter leur poste, laissa vingt cohortes sous les armes, campa et se retrancha dans cet endroit. L'ouvrage fini, il mit ses légions en bataille à la tête de ses retranchemens, fit tenir sa cavalerie prête à monter à cheval au premier ordre, et la chargea de la garde du camp. Les Barbares qui virent les Romains prêts à les suivre, ne pouvant ni passer la nuit, ni demeurer plus long-temps sans vivres, au lieu où ils s'étaient établis, s'avisèrent de ce stratagème pour se retirer. De main en main, ils transportèrent à la tête du camp toutes les bottes de paille et les fascines sur lesquelles ils sont assis quand ils restent en bataille, comme il a été dit dans les livres précédens, et dont ils avaient une prodigieuse quantité dans leur camp; et sur le soir, à un certain signal, ils mirent le feu à toutes en même temps. La flamme de cet incendie, s'étendant au loin, déroba tout-à-coup leurs troupes aux regards des nôtres; et ils saisirent ce moment pour s'enfuir en toute hâte.

16. Quoique César ne pût voir leur départ, à cause de la flamme et de la fumée qui étaient entre eux et lui, jugeant néanmoins que c'était une ruse pour couvrir leur retraite, il fit avancer ses légions, et envoya contre eux sa cavalerie; pour lui, craignant quelque piége, et que les ennemis ne se fussent arrêtés au même endroit pour nous attirer dans quelque poste désavantageux, il s'avança plus lentement. Notre cavalerie, qui n'osait pénétrer au travers d'une si grande flamme et d'une fumée si épaisse, où elle ne pouvait seulement pas apercevoir la tête de ses chevaux, et qui craignit de tomber dans quelque embuscade, laissa aux ennemis le temps d'opérer leur retraite. A la faveur de cette fuite, où la crainte leur suggéra un expédient plein d'adresse, ils firent sans perte environ trois lieues et campèrent dans une position fort avantageuse. De là mettant sans cesse de l'infanterie et de la cavalerie en embuscade, ils incommodèrent beaucoup nos fourrageurs.

17. Comme de tels désagrémens se multipliaient, César apprit, d'un prisonnier, que Corréus, général des ennemis, avec six mille fantassins et mille chevaux, tous soldats d'élite, s'était embusqué dans un endroit où il croyait que les Romains enverraient leurs fourrageurs, parce que ce lieu était abondamment pourvu de fourrages. Sur cette découverte, il fit partir un plus grand nombre de légions qu'à l'ordinaire; elles étaient précédées de la cavalerie qu'il avait coutume d'envoyer escorter les fourrageurs; il y joignit des gens de trait, et s'avança lui-même le plus qu'il lui fut possible avec les légions.

18. Les ennemis s'étaient postés dans une plaine qui, n'ayant guère que mille pas d'étendue en tout sens, était environnée de bois épais et d'une rivière fort profonde; les nôtres investissent ce lieu. La cavalerie prête à en venir aux mains, et instruite de la disposition des ennemis, marche à eux par escadrons en bon ordre et en bonne résolution, parce qu'elle se sent suivie des légions. Dès que Corréus la découvrit, il crut l'occasion favorable, se présenta d'abord avec peu de monde, et chargea les premiers escadrons, qui le soutinrent vigoureusement sans se rejoindre au gros de leur corps; ce qui arrive le plus souvent dans les combats de cavalerie, quand on s'est laissé surprendre : alors le combat nuit plus qu'il ne sert, parce qu'il apporte de la confusion.

19. Comme ils ne se battaient que par escadrons et en petites troupes, sans

nous donner les moyens de les envelopper, le reste des ennemis, ayant Corréus à sa tête, débouche enfin de l'embuscade. Alors l'affaire devint plus générale, mais sans avantage de part ni d'autre, jusqu'à ce que leur infanterie fût sortie peu à peu en bataille hors du bois, et eût obligé notre cavalerie de reculer. Notre infanterie légère qui, comme on l'a dit, avait engagé l'attaque avant les légions, vint aussitôt à son secours, et, se mêlant dans les escadrons, combattit avec fermeté. La fortune fut quelque temps indécise; ensuite, selon le cours ordinaire de ces sortes de combats, ceux qui avaient soutenu le premier choc dans l'embuscade devinrent supérieurs, par cela même qu'on n'avait rien gagné sur eux en les surprenant. Cependant nous apprenons, et les Barbares aussi, que les légions approchent, et que notre général va paraître avec ses troupes en bon ordre. Sur cette espérance, nos troupes redoublent de vigueur, dans la crainte que si l'action se prolongeait, les légions ne vinssent partager avec elles l'honneur de la victoire. Les ennemis, au contraire, perdent courage et cherchent à se sauver par différens chemins; mais ce fut inutilement, car les postes désavantageux dans lesquels ils avaient voulu nous enfermer s'opposaient à leur retraite. Ainsi vaincus, chassés et consternés de la perte de la plus grande partie de leurs soldats, ils se retirèrent où ils purent, les uns dans les bois, les autres en passant la rivière, où notre cavalerie qui les poursuivait vivement, acheva leur déroute. A l'égard de Corréus, qui ne se laissait abattre par aucune disgrâce, comme il ne voulut ni se retirer, ni se réfugier dans les forêts, ni se rendre à nos sollicitations, après avoir combattu vaillamment et blessé plusieurs des nôtres, il força les vainqueurs irrités d'une si longue résistance, de le percer de coups.

20. Cette affaire ainsi terminée, César, qui marchait sur les pas de ses troupes victorieuses, crut que les ennemis, épouvantés d'un tel désordre, n'en auraient pas plutôt appris la nouvelle qu'ils abandonneraient leur camp qui n'est éloigné que d'environ quatre lieues de l'endroit où l'on avait engagé l'action; ainsi, quoique arrêté par la rivière, il la traverse avec son armée, et marche en avant. Alors ceux de Beauvais et les autres peuples qui s'étaient joints à eux, informés de la défaite des leurs, par ceux de leurs blessés qui avaient échappé en fuyant au travers des bois, réfléchissaient que tout se tournait contre eux et que rien ne leur réussissait; que Corréus avait été tué; qu'ils avaient perdu leur cavalerie et leurs meilleurs fantassins; et, s'attendant à voir les Romains les assaillir incessamment, assemblèrent sur-le-champ le conseil au son des trompettes, et s'écrièrent qu'il fallait envoyer des députés et des otages à César.

21. Cette opinion adoptée unanimement, Comius, d'Arras, s'enfuit chez les Allemands qui lui avaient prêté du secours dans cette guerre. Les autres députent aussitôt vers César, pour le prier de se contenter d'un châtiment que sa clémence et son humanité ne leur auraient jamais infligé s'il avait eu à les punir avant qu'un combat leur eût fait essuyer tant de désastres. Ils lui représentèrent que toute leur cavalerie avait péri; que plusieurs milliers de leurs meilleurs fantassins avaient été tués; qu'à peine en était-il échappé pour en porter la nouvelle; que, malgré tant de maux, ils avaient pourtant beaucoup gagné, puisque Corréus, l'auteur de la guerre

et l'instigateur de la multitude, y avait péri, et que, pendant sa vie, la populace ignorante avait toujours joui d'une plus grande autorité dans la nation que le sénat.

22. César répondit à ces supplications en leur reprochant la guerre qu'ils lui avaient faite l'année précédente, et dans laquelle ils avaient soulevé contre lui toute la Gaule; eux seuls, persistant dans leur opiniâtreté, n'avaient pu se résoudre à se rendre comme les autres : ajoutant que rien n'était plus facile que de rejeter ses fautes sur les morts; mais que jamais un particulier ne pouvait, contre la volonté des chefs, l'opposition du sénat et de tous les bons citoyens, engager une nation à faire la guerre, quand il n'avait pour lui qu'une faible populace; que cependant il se contenterait du mal qu'il s'était fait à eux-mêmes.

23. La nuit suivante, les députés portèrent cette réponse aux leurs, et aussitôt ils préparèrent des otages. Les autres peuples, qui voulaient voir quel serait le succès de la députation de ceux de Beauvais, imitèrent leur exemple, envoyèrent des ambassadeurs, donnèrent des otages et se soumirent à tout. Il faut en excepter Comius, que la crainte empêcha de se confier à qui que ce fût. L'année d'auparavant, Labiénus ayant découvert qu'à l'époque où César tenait les états de la Lombardie, ce même Comius sollicitait les Gaules à la révolte, et conspirait contre le général, avait cru pouvoir sans injustice s'opposer à ses infidélités; et se doutant que Comius ne se rendrait point au camp lorsqu'il y serait mandé, il ne voulut point tenter de l'y attirer, de peur qu'il ne se tînt sur ses gardes. Il envoya donc vers lui C. Volusénus, qui, sous prétexte d'une entrevue, avait ordre de s'en défaire. On le fit en conséquence accompagner de centurions d'élite. Quand ils furent assemblés, et que Volusénus, suivant le signal dont on était convenu, eut pris la main de Comius, un centurion, feignant d'être irrité d'une familiarité si extraordinaire voulut tuer Comius. Arrêté aussitôt par les amis du Gaulois, il ne put l'assassiner; cependant il le blessa grièvement à la tête d'un coup d'épée. Après cette action, de part et d'autre on mit l'épée à la main, moins dans le dessein de se battre que de se retirer : car les nôtres crurent Comius blessé mortellement; et les Gaulois, qui reconnurent le piége, craignirent quelque chose de plus fâcheux encore que ce dont ils venaient d'être témoins. Depuis cet événement, on disait que Comius avait résolu de ne jamais paraître devant un Romain.

24. César, vainqueur d'une nation si guerrière, ne voyant plus aucun peuple de la Gaule songer à prendre les armes ni à lui résister, et considérant d'ailleurs que quelques particuliers quittaient le pays, pour s'affranchir de la domination présente, résolut de distribuer ses troupes en plusieurs quartiers. Il garda auprès de lui le questeur M. Antoine avec la onzième légion; envoya C. Fabius avec vingt-cinq cohortes dans le canton de la Gaule le plus opposé à celui où il était alors, parce qu'il avait appris que plusieurs peuples y étaient en armes, et que C. Caninius Rébilus, général, qui s'y trouvait en qualité de commandant, ne lui paraissait pas assez fort pour les maintenir dans l'obéissance avec deux légions; il rappela auprès de lui T. Labiénus, et envoya la douzième légion qu'il commandait dans la Lombardie, pour défendre les colonies romaines, et les garantir de malheurs pareils à ceux auxquels les

peuples de l'Istrie avaient été exposés, la campagne précédente, par les courses subites des Barbares, qui les avaient pillés. Pour lui, il partit pour aller mettre tout à feu et à sang dans le pays d'Ambiorix : car, après l'avoir contraint par la terreur de ses armes à prendre la fuite, comme il désespérait de le soumettre, il crut qu'il y allait de son honneur de faire de tels ravages sur son territoire, sans épargner ni les hommes, ni leurs habitations, ni leurs troupeaux, que ce prince devenu l'horreur de ceux qui lui étaient attachés, à supposer qu'il en restât encore quelques-uns, ne pût même trouver de retraite dans son propre pays, dont il aurait causé la désolation et les désastres.

25. Après avoir dispersé ses troupes dans tous les états d'Ambiorix, y avoir tout détruit par le fer et le feu, tué ou pris un grand nombre d'hommes, il envoya Labiénus avec deux légions contre ceux de Trèves, que le voisinage des Allemands avait rendus très-expérimentés dans l'art de la guerre, de sorte qu'ils en reproduisaient si bien les mœurs et la férocité, qu'il fallait toujours une armée pour les contraindre à l'obéissance.

26. Cependant le lieutenant C. Caninius, ayant appris par des lettres et des courriers de Duracius qui avait toujours été attaché aux Romains, quoiqu'une partie de sa nation les eût abandonnés, que l'ennemi avait concentré des forces considérables sur les frontières du Poitou, partit pour se rendre à Poitiers. A son arrivée, quelques prisonniers lui confirmèrent qu'une armée nombreuse conduite par Dumnacus, chef des Angevins, enfermait et assiégeait Duracius dans Poitiers ; et, comme il n'avait pas assez de troupes pour entreprendre d'attaquer l'ennemi, il se campa très-avantageusement. Dumnacus, instruit de son approche, lève le siége, tourne toutes ses troupes contre les légions, et vient les attaquer dans leur camp. Après avoir perdu bien du temps et beaucoup de soldats à cette attaque sans avoir pu rien forcer, il reprit le siége.

27. Dans ce même temps le général C. Fabius reçut les soumissions de plusieurs peuples qui lui donnèrent des otages, et apprit par les lettres de Caninius ce qui se passait dans le Poitou. Sur cet avis, il courut au secours de Duracius. Mais Dumnacus ayant appris l'arrivée de Fabius, et désespérant de pouvoir résister, s'il était obligé de s'opposer en même temps à l'armée des Romains qui l'attaqueraient au-dehors, et d'avoir l'œil sur ceux de la ville qui n'étaient pas moins à craindre, se retira sur-le-champ avec ses troupes, et crut qu'il ne serait en sûreté que quand elles auraient traversé la Loire, qu'il fallait passer sur un pont, à cause de sa largeur. Quoique Fabius n'eût encore ni paru devant l'ennemi, ni joint Caninius, cependant, instruit par ceux qui connaissaient le pays, il ne douta nullement que les Barbares effrayés ne prissent la route qu'ils prirent en effet. Il marche donc vers le même pont, et ordonne à sa cavalerie de devancer les légions, de manière que, sans fatiguer les chevaux, elle pût commodément les rejoindre, et se rendre dans le même camp. Notre cavalerie poursuit l'ennemi, comme elle en avait l'ordre; et arrivée à l'armée de Dumnacus, qui était chargée de bagages, elle l'attaqua dans sa retraite, fit un grand butin, tua beaucoup de monde, et après ce succès se rendit au camp.

28. La nuit suivante, Fabius fit repartir la cavalerie, lui recommandant d'inquiéter l'ennemi dans sa marche pour la retarder jusqu'à son approche.

Q. Atius Varus, sage et prudent officier qui la commandait, après l'avoir exhortée à faire son devoir, se met à suivre les ennemis, place une partie de ses troupes dans des endroits propres à son dessein, et attaque la cavalerie gauloise avec l'autre. Il fut reçu d'autant plus courageusement, que leur infanterie qui suivait en corps fit halte et vint secourir leur cavalerie contre la nôtre. L'action fut très-vive : car nos cavaliers méprisaient un ennemi qu'ils avaient vaincu la veille, et se souvenaient qu'ils étaient suivis des légions. Ainsi, ne voulant pas avoir la honte de céder, et souhaitant de terminer promptement l'affaire eux seuls, ils combattaient avec le plus grand courage. D'une autre part, les ennemis, se flattant de n'avoir en tête que le même nombre de troupes qu'ils avaient vu le jour précédent, croyaient que le moment favorable était arrivé de détruire entièrement notre cavalerie.

29. Après un combat qui dura quelque temps avec une extrême opiniâtreté, Dumnacus fit avancer son infanterie au secours de sa cavalerie, et pour la soutenir. Dans ce moment, nos légions parurent, les rangs serrés. Cette vue frappe d'une si grande terreur l'armée des Barbares, qu'aussitôt elle rompt ses rangs, s'embarrasse dans le bagage, y répand une extrême confusion, et, en jetant de grands cris, se met à fuir de divers côtés. Notre cavalerie qui, l'instant d'auparavant, les avait poussés malgré leur résistance, ravie de se voir victorieuse, jette de toutes parts des cris de joie, court à droite et à gauche, s'élance à toute bride sur leurs traces, et ne cesse de massacrer que quand les chevaux n'ont plus la force de poursuivre, et leur bras de frapper. Il en périt plus de douze mille, tant de ceux qui moururent les armes à la main que de ceux à qui la frayeur les fit déposer, et tout leur bagage fut pris.

30. Lorsque après cette défaite des Gaulois, on eut appris que Drapès de Sens, qui, lors de la première révolte des Gaules, avait rassemblé un ramas d'hommes perdus de débauches; d'esclaves auxquels il avait promis la liberté; de bannis, de brigands, avec lesquels il avait souvent enlevé nos bagages et nos convois; quand on eut appris, dis-je, que ce Drapès avait ramassé cinq mille de fuyards, et qu'il marchait vers notre province, soutenu de Lutérius de Cahors, lequel, comme on l'a vu dans les livres précédens, avait formé le même dessein à l'époque de la première sédition; Caninius, général, se mit à leur poursuite avec deux légions, pour empêcher que l'effroi ou même le dégât causé dans notre province par le pillage de ces malfaiteurs ne déshonorât l'armée romaine.

31. Fabius, avec le reste des troupes, marcha contre ceux de Chartres et contre les autres nations, qu'il savait être venues au secours de Dumnacus dans le combat livré précédemment : car il ne doutait pas que ce nouveau revers ne les rendît plus soumis, et il prévoyait que si on leur donnait le temps de se reconnaître, Dumnacus pourrait encore les porter à quelque soulèvement. Sa diligence réussit parfaitement à rappeler ces peuples au devoir; car ceux de Chartres qui, malgré leurs malheurs, n'avaient jamais parlé de reddition, se soumirent et donnèrent des otages. Les autres nations qui habitent sur l'Océan, à l'extrémité de la Gaule, et que l'on nomme Armoriques, déterminées par la démarche de ceux de Chartres, et par l'arrivée de Fabius avec ses légions, obéirent aussi sur-le-champ. Ainsi Dumnacus, chassé de chez lui, errant, n'osant se montrer, fut ré-

duit à se réfugier presque seul jusqu'aux confins les plus reculés de la Gaule.

32. Quant à Drapès et à Lutérius, voyant que Caninius les poursuivait avec ses légions, que leur perte était certaine, qu'il leur était impossible de pénétrer dans la province romaine, et qu'ils n'avaient plus la liberté d'errer et de piller, ils se retirent dans le Quercy. Lutérius avait eu autrefois un grand crédit dans ce pays-là avant sa disgrâce; et comme il était toujours prêt à remuer, il jouissait d'une grande autorité chez ces Barbares : il entra donc avec ses troupes et celles de Drapès dans Cahors, ville très-forte par son assiette, et qui avait été sous sa protection; il mit les habitans dans ses intérêts.

33. Caninius y accourut aussitôt; mais, ayant trouvé cette ville située sur un rocher escarpé de toutes parts, où il était difficile aux troupes de gravir, quand même il n'y aurait eu personne pour la défendre; apprenant aussi que les habitans y avaient enfermé quantité de bagage, et qu'ils ne pouvaient l'en faire sortir assez secrètement pour qu'il ne tombât pas entre les mains de sa cavalerie, ou même de ses légions, il partagea ses cohortes en trois corps, les posta sur les trois plus hautes montagnes d'alentour, et de là, autant que le nombre de ses troupes pouvait le permettre, il fit environner la place de retranchemens.

34. A cette vue, les assiégés se rappelèrent avec effroi le triste sort d'Alise, et en craignirent un semblable; surtout, Lutérius qui s'y était trouvé, remontra qu'il fallait principalement songer aux vivres : ils décidèrent unanimement qu'une partie de leurs troupes resterait dans la place, et que les autres iraient chercher du blé. En conséquence de cette résolution, laissant deux mille hommes dans la ville, la nuit suivante Drapès et Lutérius sortirent avec le reste. Au bout de quelques jours, ils revinrent chargés des blés de ceux du Quercy, qui, d'un côté, souhaitaient de les aider de leurs vivres, et de l'autre, ne pouvaient les empêcher de les prendre. Ils attaquèrent plusieurs fois nos forts la nuit; ce qui empêcha Caninius d'achever ses travaux, de peur de n'avoir pas assez de monde pour les défendre, ou d'être obligés de mettre en plusieurs endroits des gardes trop faibles.

35. Leur provision faite, Drapès et Lutérius vinrent camper environ à trois lieues de la ville, d'où ils devaient faire entrer peu à peu leur blé. Ils se partagèrent les fonctions: Drapès pourvut à la sûreté du camp avec une partie des troupes, et Lutérius se chargea d'escorter le convoi. Il posa pour cet effet des garnisons dans les lieux convenables, et, vers quatre heures après minuit, le fit marcher par des petites routes à travers les bois, pour l'introduire dans la ville. Nos sentinelles entendirent leur bruit, et l'on envoya des coureurs à la découverte. Sur leur rapport, Caninius sortit avec les cohortes qui étaient de garde dans les postes voisins, et vint tomber vers le point du jour sur le convoi qui, surpris de cette attaque imprévue, se replia vers son escorte. En même temps, les Romains fondirent tête baissée contre ses troupes, et firent main-basse sur tout. Lutérius se sauva, suivi d'une poignée d'hommes, et ne se retira point dans son camp.

36. Après le combat, Caninius apprit, par des prisonniers, que Drapès était resté avec une partie des troupes dans un camp qui n'était qu'à trois lieues de là. Cet avis lui ayant été confirmé d'ailleurs, il comprit qu'après la défaite de Lutérius, Drapès et les siens, étonnés du désastre, ne feraient qu'une

faible résistance. Il regarda comme un bonheur qu'aucun de ceux qui étaient échappés du carnage n'eût pris la route du camp pour en porter la nouvelle à Drapès; du reste, comme il ne croyait rien risquer en éprouvant ce qui en arriverait, il laissa une légion dans ses trois camps, envoya en avant toute sa cavalerie et son infanterie allemande, qui, par sa vitesse, pouvait égaler la cavalerie même, et suivit avec son autre légion. Quand il fut proche des ennemis, ayant envoyé à la découverte, on lui rapporta que, selon leur coutume, les Barbares étaient campés au pied de la montagne sur les bords de la rivière, et que sa cavalerie et l'infanterie allemande y étant arrivées au moment qu'ils s'y attendaient le moins, elles les avaient attaqués, et qu'elles étaient aux mains avec eux. A cette nouvelle, il part soutenu de sa légion rangée en bataille, et sur-le-champ le signal ayant été donné partout, il s'empare des hauteurs. Alors les Allemands et les cavaliers, apercevant les enseignes de la légion, redoublèrent leur attaque; les cohortes fondirent en même temps de toutes parts, de sorte que tout ayant été tué ou fait prisonnier, on s'empara d'un butin considérable : Drapès lui-même fut pris dans ce combat.

37. Après cette affaire, où nous n'eûmes presque pas un seul soldat de blessé, Caninius retourna au siége; et, n'ayant plus à craindre au-dehors d'ennemis qui pussent l'inquiéter, ou empêcher les travaux, il y fit travailler vivement. Le lendemain, C. Fabius arrive avec ses troupes, et se charge d'attaquer la ville d'un côté.

38. Cependant, César laissa le questeur M. Antoine dans le Beauvoisis avec quinze cohortes, pour prévenir toute nouvelle entreprise de la part des Belges. Il visita lui-même les autres nations, en exigea un plus grand nombre d'otages, et rassura tous ceux qui croyaient avoir à craindre. Étant arrivé chez ceux de Chartres, qui, comme on l'a dit plus haut, avaient donné lieu à recommencer la guerre, et voyant que le souvenir de cette action les faisait trembler, jaloux de les délivrer aussitôt de toute crainte, il demande qu'on lui livre, pour être mis à mort, Guturvatus, chef et principal moteur de la révolte. Quoique ce Gaulois se fût caché, parce qu'il ne se fiait pas même à ses concitoyens, cependant on le chercha avec tant de soin qu'on l'amena bientôt au camp. César, contre son penchant naturel, fut obligé d'en ordonner le supplice, auquel accoururent presque tous ses soldats, qui imputaient à Guturvatus les dangers qu'ils avaient essuyés dans cette guerre; ainsi, après avoir été rudement battu de verges, on lui trancha la tête.

39. Ce fut là que César apprit, par plusieurs lettres de Caninius, le sort de Drapès et de Lutérius, et la détermination de ceux de Cahors. Bien qu'il méprisât leur petit nombre, il crut pourtant que leur opiniâtreté méritait la plus grande punition, de peur que toute la Gaule ne vînt à se persuader que, pour résister aux Romains, ce n'étaient pas les forces qui lui avaient manqué, mais la fermeté et la constance; et, qu'à l'exemple de ceux de Cahors, toutes les autres nations, dont les places seraient avantageusement situées, n'entreprissent de recouvrer leur indépendance; car il savait que les Gaulois n'ignoraient pas que son gouvernement n'avait plus qu'un an à durer, et que, s'ils pouvaient se soutenir pendant ce temps-là, ils n'auraient désormais rien à craindre. Il laissa donc Q. Calénus, son lieutenant, avec deux légions, et lui donna ordre de le suivre à petites journées;

pour lui, il se hâta d'aller joindre Caninius avec toute sa cavalerie.

40. Arrivé à Cahors, au moment qu'on l'y attendait le moins, et voyant la circonvallation achevée, de sorte qu'il n'y avait pas moyen d'abandonner le siége; ayant d'ailleurs appris des transfuges que les assiégés avaient du blé en abondance, il entreprit de leur intercepter l'eau, qui était la seule chose dont il pût les priver. Une rivière traversait le vallon qui environnait presque de tous côtés le roc sur lequel était situé Cahors. La position du lieu ne permettait pas de détourner le cours de cette rivière; car elle coulait dans un terrain si bas, qu'on ne pouvait d'aucune part creuser des fossés assez profonds pour l'y faire écouler. La descente pour y aller puiser était escarpée et pénible pour les habitans de la ville, et il leur devenait impossible de s'y rendre, et de se retirer sans s'exposer à perdre la vie, dès que nous voudrions y mettre obstacle. César, instruit de ces difficultés, plaça des frondeurs et des archers avec des machines de guerre, vers les endroits où la descente était la plus facile, pour en interdire l'accès aux assiégés; de sorte qu'il ne leur restait qu'un seul point d'où ils pussent tirer l'eau dont ils avaient besoin. C'était une grande fontaine qui sortait du pied des murs de la ville, vers le lieu qui n'était pas environné de la rivière, et qui pouvait avoir trois cents pieds de long.

41. Les nôtres auraient desiré vivement leur ôter cette ressource; mais César seul aperçut qu'il ne pouvait l'effectuer sans courir de grands risques. Il fit faire dans ce quartier-là des mantelets pour se couvrir en gravissant la montagne, et construisit une terrasse avec un travail infini, et en disputant sans cesse le terrain : car ceux de la ville venant d'une hauteur combattaient sans péril et blessaient beaucoup de nos soldats. Cependant les Romains avançaient à la faveur des mantelets, et surmontaient par leur constance et leurs travaux toutes les difficultés que leur présentait la situation du lieu. Ensuite, par le moyen des claies d'osier et des mantelets, ils ouvrirent des souterrains jusqu'à la source de la fontaine; ce qu'ils pouvaient faire sans danger et sans que les ennemis se doutassent de rien. En même temps, on éleva une terrasse de soixante pieds de haut, sur laquelle on dressa une tour à dix étages; ce qui n'égalait pas à la vérité la hauteur des murs de la ville, car c'était une chose impossible; mais du moins cette tour dépassait la fontaine, et la dominait. De là, nous lancions avec nos machines des traits sur toutes les avenues de cette fontaine; et ceux de la ville ne pouvaient y venir puiser sans s'exposer, de sorte que les bestiaux, les chevaux et les hommes même périssaient de soif.

42. Dans cette situation fâcheuse, les assiégés remplirent de suif, de poix et de menu bois des espèces de cuves ou de tonnes, et les firent rouler tout enflammées sur nos ouvrages. Ils effectuèrent en même temps une vigoureuse sortie, pour nous occuper à nous défendre, au lieu de courir au feu. Nos ouvrages furent bientôt tout en flammes; car, sur quelque point que ces tonneaux s'arrêtassent, ils embrasaient nos terrasses et nos mantelets. Quoique les nôtres eussent à soutenir ce genre de combat fort dangereux à cause du désavantage de leur poste, cependant ils résistèrent courageusement à tout, parce que l'affaire se passait sur une hauteur à la vue de notre armée : des deux côtés on n'entendait que cris, et chacun cherchait avec d'autant plus d'ar-

deur à se signaler, que sa valeur serait plus connue et aurait plus de témoins : ainsi tous couraient à l'envi au feu et au combat.

43. César, voyant plusieurs des siens blessés, fit monter de toutes parts ses cohortes et comme si son dessein eût été de prendre la ville d'assaut, il leur ordonna de pousser de grands cris en montant. Cette feinte étonna les ennemis qui, ne sachant ce qui se passait sur les autres points, rappelèrent à la défense de leurs murs ceux qui attaquaient nos ouvrages; ce qui nous donna moyen ou d'éteindre le feu, ou d'empêcher l'incendie de se communiquer, en lui coupant le passage. Cependant les assiégés continuaient à se défendre et persistaient dans leur opiniâtreté, quoiqu'une grande partie des leurs fussent morts de soif, lorsque enfin, à l'aide des mines, étant parvenus à la source de la fontaine, nous réussimes à la couper et à la détourner. Ainsi l'eau tarit tout d'un coup, ce qui découragea si fort les habitans, qu'ils regardèrent cette opération, non comme l'ouvrage des hommes, mais comme celui des dieux. En conséquence, forcés par la nécessité, ils se rendirent.

44. César, dont la clémence était assez connue, et qui ne craignait point d'encourir les reproches de cruauté, voyant d'ailleurs qu'il ne fallait pas se flatter de terminer promptement la guerre des Gaules, si l'on se révoltait ainsi dans plusieurs lieux à la fois, crut devoir faire un exemple de ceux-ci pour intimider les autres. Il fit donc couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes; il leur laissa seulement la vie, afin que leur châtiment apprît aux séditieux ce qu'ils devaient attendre de sa sévérité. Drapès, que nous avons vu prisonnier de Caninius, soit qu'il s'indignât et conçût du ressentiment de sa captivité, soit qu'il craignît un supplice plus rigoureux, s'abstint de manger plusieurs jours de suite, et se laissa mourir de faim. Vers le même temps, Lutérius qui, comme je l'ai dit, s'était sauvé de la bataille, tomba entre les mains d'Épasnactus, Auvergnat. Dans les différentes positions qu'il prenait, Lutérius se mettait à la discrétion d'une foule de personnes : il croyait ne pouvoir demeurer long-temps sans danger dans un même lieu, parce que le souvenir de son crime lui faisait sentir combien César devait être irrité contre lui. Épasnactus donc, plein d'affection pour le peuple romain, l'amena sans délai, pieds et mains liés, à César.

45. D'un autre côté, Labiénus défit ceux de Trèves dans un combat de cavalerie, leur tua un grand nombre d'hommes, parmi lesquels se trouvaient même des Allemands, qui ne refusaient à personne leur secours contre les Romains : il fit leurs chefs prisonniers, entre autres, un seigneur autunois nommé Surus, illustre par son courage et sa haute naissance : il était le seul de sa province qui ne se fût pas encore soumis.

46. A la nouvelle de tant d'heureux succès, César, qui voyait ses affaires florissantes dans toute la Gaule, et que ses dernières campagnes avaient achevé de dompter et de soumettre ces provinces, résolut de passer dans l'Aquitaine où il n'avait jamais été, et dont P. Crassus avait subjugué une partie. Il se mit donc en marche avec deux légions, dans le dessein d'y séjourner le reste de la campagne. Cette expédition fut bientôt aussi heureusement terminée que le reste : car tous les peuples de la province lui envoyèrent des députés et lui donnèrent des otages ; ensuite il se rendit à Narbonne avec sa cavalerie,

et mit ses légions en quartier d'hiver sous la conduite de ses généraux. Il en envoya quatre dans la Gaule belgique sous les ordres de M. Antoine, de C. Trébonius, de P. Vatinius et de Q. Tullius ; deux chez les Autunois, qu'il savait avoir un grand crédit dans toute la Gaule ; deux dans la Touraine, frontière du pays Chartrain, pour tenir dans le devoir toute la contrée qui s'étend jusqu'à l'Océan ; et les deux qui restaient, chez les Limousins, voisins de l'Auvergne, afin d'avoir des troupes dans tous les cantons de la Gaule. Après ces dispositions, il ne demeura que peu de jours dans la Gaule narbonnaise, et employa ce temps à parcourir à la hâte tous les états, régla tous les différends, et récompensa ceux qui l'avaient bien servi ; car il avait le merveilleux talent de lire dans les cœurs, et de discerner quel esprit avait animé chacun envers les Romains lors de la révolte de toute la Gaule, révolte que la fidélité et les secours de cette province l'avaient mis en état de soutenir heureusement.

47. Ces affaires terminées, il alla rejoindre ses légions dans la Gaule belgique, et passa l'hiver chez ceux d'Arras Là, il apprit que Comius avec sa cavalerie s'était battu contre la nôtre : car, à l'arrivée d'Antoine dans son quartier d'hiver où il trouva les peuples de l'Artois fidèles à leur devoir, Comius, qui depuis la blessure dont on a parlé, était toujours disposé à favoriser tous les mouvemens de ses concitoyens, de peur que ceux qui cherchaient à nous faire la guerre ne manquassent de chef, et voyant sa nation soumise aux Romains, se mit, pour lui et sa cavalerie, à faire le métier de brigand : il se tenait sur les grands chemins pour enlever les convois que l'on menait à nos quartiers d'hiver.

48. Antoine avait pour général de sa cavalerie C. Volusénus Quadratus, en quartier d'hiver avec lui : il le détacha contre Comius. Ce Volusénus, très-brave officier, était d'ailleurs ennemi mortel de Comius, ce qui lui fit accepter avec joie cette commission. Il lui dressa donc des embuscades, où ayant de fréquens engagemens avec sa cavalerie, il en sortait toujours heureusement. Enfin, comme Volusénus le pressait vivement, et que le désir de le prendre l'avait emporté à le poursuivre avec peu de monde, et qu'il l'avait même suivi fort loin, tout d'un coup Comius crie aux siens de venir le venger des coups qu'on lui avait portés en trahison ; et, tournant bride, il vient fondre sur notre lieutenant. Toute sa cavalerie l'imite, et oblige le petit nombre de ceux qui avaient suivi Volusénus à fuir. En même temps, Comius pousse son cheval sur Volusénus, l'atteint, et lui perce la cuisse de part en part avec son javelot. Les nôtres voyant leur commandant blessé, n'hésitent plus à résister et à s'élancer à leur tour contre l'ennemi. Ils en blessent, ils en mettent en fuite, tuent les uns et font prisonniers les autres. Comius, ayant échappé par la vitesse de son cheval, on ramena au camp Volusénus atteint d'une blessure dangereuse et presque mourant. A l'égard de Comius, soit que l'événement qui venait d'avoir lieu eût éteint son ressentiment, soit qu'il fût affaibli par la perte de la plus grande partie des siens, il résolut de députer vers Antoine pour lui déclarer qu'il irait où il lui commanderait, et qu'il s'obligerait, en donnant des otages, à exécuter tous ses ordres. Il le pria seulement de ne pas lui donner la mortification et la honte de paraître jamais devant aucun Romain. Antoine, jugeant que sa crainte était légitime, lui accorda sa demande et reçut ses otages.

49. Je sais que César a fait un commentaire particulier de chacune de ses campagnes; je n'ai pourtant pas cru devoir suivre sa méthode, parce que l'année suivante, sous le consulat de L. Paulus et de C. Marcellus, il ne se passa rien de fort important dans la Gaule. Mais afin que l'on n'ignore pas ce que devinrent César et son armée pendant ce temps-là, et dans quels lieux ils se tinrent, je vais en rendre compte en peu de mots.

50. En passant l'hiver dans la Gaule belgique, César n'avait pour but que de retenir les peuples de ces contrées dans l'union avec les Romains, et de ne leur donner ni sujet de prendre les armes, ni espérance de pouvoir les prendre impunément; car il ne souhaitait rien moins que d'être obligé sur son départ, et près de congédier son armée, de soutenir une guerre, que les Gaulois entreprendraient très-facilement, dans l'espoir de le faire sans risque. En conséquence, il recevait fort honorablement les peuples, comblait leurs chefs de présens, ne les chargeait d'aucun nouvel impôt, et, en les laissant se remettre de tant de malheurs sous la douce condition de l'obéissance, il parvint aisément à les contenir.

51. L'hiver terminé, il passe avec une extrême diligence en Italie contre sa coutume, pour visiter les villes municipales et les colonies, auxquelles il voulait recommander son questeur M. Antoine, qui sollicitait le sacerdoce. Il s'intéressait volontiers à un homme dont il était l'ami, et qu'il avait fait partir avant lui pour briguer cette charge : d'ailleurs il agissait vivement contre la faction et la puissance de ses ennemis, qui, en faisant un refus à Antoine, voulaient montrer que César sans gouvernement n'avait plus de crédit. Quoiqu'il eût appris avant son arrivée, qu'Antoine avait été élu augure, il ne laissa pas de visiter les villes et les colonies, pour les remercier d'avoir favorisé le candidat avec tant d'empressement, et en même temps pour se recommander à elles dans la demande qu'il voulait faire du consulat l'année suivante; car il savait que ses ennemis s'étaient hautement vantés que C. Lentulus et C. Marcellus n'avaient été créés consuls que pour le dépouiller de toute charge et dignité, et que Sergius Galba ne s'était vu exclure, bien qu'il eût plus de voix et de crédit qu'eux, qu'à cause des liaisons d'amitié qu'il avait avec lui, et parce qu'il avait été son lieutenant.

52. César fut reçu dans toutes les villes municipales et dans les colonies avec des témoignages incroyables de respect et d'affection : car c'était la première fois qu'il y paraissait depuis qu'il avait soumis la Gaule. On n'oublia rien de tout ce que l'on put imaginer pour décorer les portes, les chemins, les places par où il devait passer. Tout le monde, femmes et enfans, sortaient en foule au-devant de lui; partout on immolait des victimes : des tables étaient dressées dans les places publiques et dans les temples; de sorte qu'il goûtait par anticipation la joie et la douceur d'un triomphe qu'il était si jaloux d'obtenir; les riches par leur magnificence, et le peuple par son zèle, faisaient éclater à l'envi leur ivresse.

53. Après avoir parcouru tous les cantons de la Lombardie, César rentra promptement dans Arras pour joindre son armée, et donnant à ses légions, qui étaient en quartier d'hiver, rendez-vous sur les frontières de Trèves, il s'y rendit et y fit la revue générale de ses troupes; ensuite il confia le gouverne-

ment de la Lombardie à T. Labiénus, afin qu'il fût plus en état de le seconder dans la poursuite qu'il voulait faire du consulat. Quant à lui, il ne faisait qu'autant de chemin qu'il était nécessaire pour entretenir la santé parmi ses soldats, en changeant de camp. Quoiqu'il entendît souvent dire que ses ennemis sollicitaient fortement T. Labiénus à se séparer de lui, et qu'il fût assuré que quelques-uns travaillaient à le faire dépouiller par le sénat d'une partie de ses troupes, cependant il ne voulut jamais rien croire au désavantage de Labiénus, et l'on ne put jamais le résoudre à entreprendre quoi que ce fût contre l'autorité du sénat. Il était persuadé que si les voix restaient libres, les pères conscrits lui donneraient gain de cause; car C. Curion, tribun du peuple, qui s'était chargé de défendre les intérêts et l'honneur de César, avait souvent promis au sénat que si l'armée de ce général donnait quelque ombrage, il la licencierait et se retirerait; mais il soutenait que Pompée devait imiter cet exemple, puisque son pouvoir et ses armes n'étaient pas moins suspectes; que par-là Rome serait libre et en pleine jouissance de ses droits. Non-seulement il le promit, mais même le sénat paraissait disposé à prendre cette détermination, lorsque les consuls et les amis de Pompée s'y opposèrent; et quand ils en eurent empêché l'accomplissement, ils se retirèrent et se séparèrent de la sorte.

54. C'était déjà un témoignage bien authentique de la disposition de tout le sénat en faveur de César, et bien conforme à ce qui s'était passé auparavant: car, l'année précédente, Marcellus, qui ne cherchait qu'à perdre César d'honneur, avait proposé au sénat contre la loi de Pompée et de Crassus, de le rappeler des Gaules; chacun ayant donné son avis, et Marcellus qui travaillait à se faire un nom en rendant César odieux, s'opposant au décret qui venait d'être rendu, toute l'assemblée passa aussitôt à d'autres questions. Mais ce suffrage unanime, bien loin d'adoucir l'animosité de ses ennemis, ne fit que les engager à former de plus fortes brigues, pour contraindre le sénat à goûter et à favoriser leurs desseins.

55. L'assemblée ordonna ensuite que Pompée et César fourniraient chacun une légion pour la guerre contre les Parthes. Il est constant que ces deux légions furent prises sur l'armée de César: car Pompée accorda pour cette expédition la première qu'il avait envoyée à César; et quoiqu'elle eût été levée dans la province du dernier, il la donna comme une des siennes. Cependant César, quoique personne ne pût douter des mauvaises dispositions de ses ennemis, renvoya cette légion à Pompée, et ordonna que, conformément au décret du sénat, on y joignît la quinzième qui lui appartenait, et qui l'avait suivi dans la Lombardie. A sa place, il fit passer en Italie la treizième, pour garder les forts que quittait la quinzième; ensuite il mit ses troupes en quartier d'hiver. Il envoya C. Trébonius avec quatre légions dans la Gaule belgique, et C. Fabius dans le pays d'Autun à la tête d'un pareil nombre; car il croyait pouvoir assurer le repos de toute la Gaule, pourvu que son armée pût maintenir dans le devoir, et les Belges malgré leur valeur, et les Autunois en dépit de leur grande autorité.

56. De là il partit pour l'Italie, où il apprit que les deux légions qu'il avait envoyées, et qui, selon le sénatus-consulte, devaient être employées contre

les Parthes, avaient été remises à Pompée par le consul Marcellus, et qu'elles resteraient en Italie. Cette démarche ne permettait plus de douter que ses ennemis ne voulussent tourner leurs armes contre lui; cependant il résolut de tout souffrir, tant qu'il lui resterait quelque espérance de faire valoir ses droits par les voies de la justice, plutôt que de s'engager dans une guerre.

Digitized by Google

CÉSAR.

Guerre civile.

LIVRE PREMIER.

Propositions de paix rejetées. — Harangue de César à ses soldats; commencement de la guerre. — Effroi de Rome à la prise de Corfinium. — Départ de Brindes. — Siége de Marseille. — Guerre d'Afranius. — Combat naval. — Fin de la guerre d'Afranius.

An avant J. C. 49, de Rome 605.

1. Fabius ayant rendu les lettres de César aux consuls, on eut bien de la peine à obtenir d'eux, malgré les vives instances des tribuns du peuple, qu'ils en fissent lecture dans le sénat : mais on ne put obtenir que le sénat délibérât sur leur contenu; et les consuls ne parlèrent que du danger que courait la république. Alors L. Lentulus promit de soutenir hautement la cause de la république et du sénat, si chacun voulait émettre son opinion hardiment et avec courage; il ajouta qu'en cherchant à favoriser César et à gagner ses bonnes grâces, comme on avait fait précédemment, il verrait par lui-même quelle conduite il lui faudrait tenir, et ne déférerait point à l'autorité de l'assemblée; qu'il avait aussi du crédit et des liaisons d'amitié avec César. Scipion s'expliqua sur le même ton, et dit que Pompée était bien disposé pour la république, pourvu que le sénat ne l'abandonnât point; mais que, s'il tardait et qu'il voulût agir avec ménagement, il implorerait en vain son secours dans la suite.

2. Ce discours de Scipion, tenu dans Rome en plein sénat, tandis que Pompée était aux portes de la ville, paraissait comme sorti de la propre bouche de ce dernier. Il y en avait eu de plus modérés, tels que M. Marcellus, qui soutint qu'on ne devait point penser à délibérer sur les besoins de la république, avant d'avoir fait des levées dans toute l'étendue de l'Italie, et rassemblé une armée, à l'abri de laquelle le sénat pût librement et sans crainte ordonner ce qu'il lui plairait : M. Calidius était également d'avis que Pompée se retirât dans les provinces de son département, pour ôter tout sujet de guerre, parce que César avait lieu de craindre que les deux légions tirées de son armée ne fussent employées contre lui, Pompée les retenant aux portes de Rome. M. Rufus opina presque dans les mêmes termes; mais tous trois furent aigrement repris par le consul L. Lentulus, qui ne voulut pas même rapporter le sentiment de Calidius. Marcellus, étonné de ces réprimandes, se désista du sien. Ainsi, les clameurs du consul, la crainte d'une armée qui était aux portes de Rome, les menaces des amis de Pom-

pée, furent cause que le plus grand nombre, par force et malgré eux, se rangea de l'avis de Scipion. Il fut donc arrêté que César licencierait son armée dans un certain temps, et que, s'il y manquait, il serait regardé comme ennemi de la république. M. Antoine et Q. Cassius, tribuns du peuple, s'y opposèrent; et sur-le-champ on fit rapport de leur opposition : à cet égard il y eut de très-vifs débats; et plus chacun s'emporta et déclama, plus il fut applaudi par les ennemis de César.

3. Sur le soir, à l'issue de la conférence, Pompée fait venir chez lui tous les sénateurs, loue et encourage les plus violens, gourmande et réveille ceux qui penchaient vers la modération. En même temps il rappelle de tous côtés plusieurs des militaires qui avaient autrefois servi sous lui, leur promet des récompenses et de l'avancement, et fait paraître devant lui différens soldats des deux légions que César lui avait renvoyées : Rome est remplie de gens de guerre. Curion assemble les tribuns du peuple, pour maintenir le droit des comices. Tous les amis des consuls, les partisans de Pompée, ceux qui avaient d'anciennes animosités contre César, se rendent au sénat : par leur concours et leur vivacité ils effraient les timides et rassurent ceux qui balancent; la plupart sont privés de la liberté de dire franchement ce qu'ils pensent. L. Pison censeur, et L. Roscius préteur, s'offrent d'aller informer César de ce qui se passe, et ne demandent que six jours pour remplir cette commission; quelques-uns même sont d'avis de lui envoyer des députés, afin de lui exposer la volonté du sénat.

4. On ne les écoute point : on leur oppose le discours du consul, de Scipion et de Caton. D'anciennes inimitiés, et le ressentiment d'avoir été exclu d'un emploi, animaient Caton contre César. Lentulus, accablé de dettes, espérait obtenir le commandement d'une armée et d'une province, et se flattait de recevoir des présens considérables des rois qu'il ferait déclarer amis et alliés des Romains; il se vantait même, parmi les siens, d'être un jour un autre Sylla, qui réunirait en sa personne toute l'autorité de la république. Scipion comptait de même sur le gouvernement des provinces et le commandement des armées, qu'il espérait partager avec Pompée, son ami; ajoutez à cela la crainte d'un jugement, l'intérêt de sa vanité, et la faveur des hommes qui avaient alors le plus de pouvoir dans la république et dans les tribunaux. Pompée lui-même, animé par les ennemis de César, et ne pouvant souffrir d'égal, s'était totalement aliéné de lui, et venait de se réconcilier avec leurs ennemis communs, qu'il avait gagnés pour la plus grande partie à César, dans le temps de leur alliance. D'ailleurs, honteux de leur injustice criante à l'égard des deux légions qu'il avait retenues pour établir son autorité et sa domination, tandis qu'elles étaient destinées pour l'Asie et la Syrie, il souhaitait qu'on en vint aux armes.

5. Voilà pourquoi on agit avec tant de précipitation et de tumulte; on ne donna point le temps aux parens de César de l'instruire de ce qui se passait; on ne laissa pas aux tribuns du peuple la liberté de se garantir du péril, ni même de faire usage du dernier de leurs droits, de l'opposition, droit que Sylla leur avait laissé; mais on les obligea de comparaître dès le septième jour après être sortis de charge, tandis que, précédemment, les tribuns les plus séditieux ne rendaient aucun compte de leurs actions, et n'avaient rien à craindre avant le huitième mois. Enfin, on

en vint contre lui à ce décret si rare et si extraordinaire, décret hardi, qui ne fut presque jamais porté qu'à l'extrémité, dans les plus grands troubles de l'état, et lorsque son salut semblait entièrement désespéré; savoir : « Que les consuls, les préteurs, les tribuns du peuple et les proconsuls veillent à ce que la république n'éprouve aucun dommage. » Ce décret fut porté le 7 janvier. Ainsi, dans les cinq premiers jours du consulat de Lentulus, où le sénat put s'assembler, il y en eut deux employés à l'élection des magistrats, et le reste à faire des décrets contre l'autorité de César, et à sévir avec hauteur et dureté contre les tribuns du peuple, personnages respectables à tous égards. Les tribuns sortent aussitôt de la ville et se retirent auprès de César. Il était alors à Ravenne, où il attendait qu'on répondît à ses demandes réitérées, et que son affaire se terminât paisiblement, par l'intermédiaire de personnes équitables.

6. Les jours suivans, le sénat se tint hors de Rome. Pompée y représenta tout ce que Scipion avait dit de sa part, loua le courage et la fermeté des sénateurs, rendit compte du nombre de ses forces, dit qu'il avait dix légions toutes prêtes à le servir; qu'il savait d'ailleurs que les troupes n'étaient pas bien intentionnées pour César, et qu'on ne pouvait leur persuader de le secourir et de le suivre. Ensuite, on délibéra sur les mesures qu'il y avait à prendre : en conséquence on résolut de faire des levées dans toute l'Italie, d'envoyer Faustus Sylla en Mauritanie avec le titre de propréteur, et de tirer pour Pompée de l'argent du trésor public. On parla aussi de déclarer le roi Juba allié et ami du peuple romain. Marcellus combattit cette dernière mesure, et Philippe, tribun du peuple, celle qui regardait Faustus. On publia des décrets sur le reste. On donna des gouvernemens de province à des particuliers. Il y en avait deux consulaires; les autres étaient prétoriens : Scipion eut la Syrie, L. Domitius la Gaule. Philippe et Marcellus furent oubliés à dessein, et l'on ne tira pas au sort pour eux. On envoya des préteurs dans les autres provinces; et ils partirent sans attendre, ce qui s'était fait les années précédentes, que le peuple eût ratifié leur élection, sans être revêtus de leur costume guerrier, et sans avoir rempli les vœux d'usage. Les consuls sortent de la ville, ce qui n'était encore jamais arrivé; et des particuliers se font précéder de licteurs dans Rome et au Capitole, exemple inouï jusqu'alors. On fait des levées par toute l'Italie, on exige des armes et de l'argent des villes municipales, on en tire des temples; en un mot, on confond tous les droits divins et humains.

7. César, instruit de ces événemens, harangue ses troupes; leur rappelle les insultes qu'il a reçues, dans tous les temps, de ses ennemis, lesquels, par leurs intrigues jalouses et calomnieuses, avaient aliéné de lui le cœur de Pompée, à la gloire et à l'élévation duquel il avait toujours applaudi et contribué. Il se plaint qu'on ait introduit dans la république une nouveauté aussi extraordinaire que celle de censurer et d'empêcher, par les armes, le droit d'opposition que possèdent les tribuns, et qui leur avait été rendu les années précédentes. Sylla même, quoiqu'il eût dépouillé ce corps de tout son crédit, lui avait laissé ce privilége : tandis que Pompée, qui passait pour lui avoir restitué les prérogatives qu'il avait perdues, lui ôtait même celles qu'il exerçait auparavant. Il ajouta que toutes les fois qu'on avait donné ordre aux

magistrats de veiller au salut de la république, ce qui était un ordre pour le peuple romain de prendre les armes, ce n'avait été que dans le dessein de s'opposer à des lois pernicieuses, pour réprimer la violence des tribuns, quelque grande sédition, et quand on s'était emparé des temples et des lieux fortifiés; et que ces exemples des siècles passés avaient été expiés par la mort des Gracques et de Saturninus; que, pour le présent, il n'avait été fait ni pensé rien de pareil; que l'on n'avait publié aucune loi, fait aucune ouverture au peuple, fomenté nulle division. Il les exhorte à défendre, contre les entreprises de ses ennemis, l'honneur et la dignité d'un général sous la conduite duquel ils ont pendant neuf ans, avec tant de bonheur et de gloire, servi la république, remporté tant de victoires, soumis la Gaule et l'Allemagne. A ces discours, les soldats de la treizième légion qui étaient présens, et qu'il avait fait venir auprès de lui, dès le commencement de ces troubles (les autres n'étant point encore arrivés), s'écrièrent tout d'une voix, qu'ils étaient prêts à soutenir l'honneur de leur chef et la dignité des tribuns du peuple.

8. Sur cette assurance de leurs bonnes dispositions, il part pour Rimini avec cette légion, et y rencontre les tribuns qui venaient se jeter entre ses bras : ensuite il fait sortir ses autres légions de leur quartier d'hiver, et leur ordonne de le suivre. Le jeune César, dont le père était son lieutenant, l'y vient trouver, lui rend compte des raisons qui l'avaient attiré auprès de lui, et lui dit ensuite que Pompée l'avait chargé d'une commission particulière, qui était de l'excuser, et de le prier de ne point lui vouloir de mal de ce qu'il avait fait en faveur de la république; qu'il avait toujours sacrifié ses liaisons particulières au bien général; qu'il était aussi du devoir, de la dignité de César d'immoler ses inimitiés et ses ressentimens à l'intérêt de l'état, et de n'être pas tellement irrité contre ses ennemis, qu'en voulant leur nuire, il nuisît à la république. Il ajouta encore quelques mots pour la justification de Pompée. Le préteur Roscius lui parle à peu près dans les mêmes termes, et l'assure qu'il est l'organe des sentimens de Pompée.

9. Quoique César ne trouvât point ces discours capables de réparer les atteintes qu'on avait portées à sa gloire, néanmoins, croyant ces deux hommes propres à se charger auprès de Pompée de sa réponse, il les pria l'un l'autre, puisque Pompée s'était servi d'eux, de vouloir bien aussi lui rendre compte de ce qu'il souhaitait, afin de voir si l'on ne pourrait pas terminer ces différends à l'amiable, et délivrer toute l'Italie de la crainte d'une guerre civile. Qu'ils pouvaient l'assurer de sa part, que les intérêts de la république lui avaient toujours été plus chers que sa propre existence; qu'il avait vu, avec douleur, ses ennemis lui chercher querelle pour le priver des bienfaits du peuple romain, et lui retrancher les derniers six mois de son gouvernement, pour le faire revenir à Rome solliciter le consulat, quoique le peuple eût ordonné que l'on eût égard à lui dans son absence; que cependant, par considération pour la république, il avait souffert patiemment le tort qu'on lui avait fait en agissant ainsi; qu'il avait proposé par lettres au sénat que tous licenciassent leurs armées, sans avoir pu l'obtenir; qu'il savait que l'on faisait des levées dans toute l'Italie; qu'on lui avait ôté deux légions sous prétexte de la guerre des Parthes; que tout l'état était en armes; que de tels préparatifs n'avaient pour but que sa perte; que

néanmoins il était prêt à tout faire et à tout souffrir pour l'amour de la république. Que Pompée se retire dans ses gouvernemens, ajouta-t-il; que les troupes soient licenciées; que l'Italie entière dépose les armes; que Rome soit délivrée de ce qu'elle croit avoir à craindre; qu'on laisse les comices libres, et la république à la disposition du peuple et du sénat; que pour y réussir plus facilement et avec plus de sûreté, chacun de nous s'engage par serment; qu'ensuite Pompée s'avance vers moi, ou qu'il souffre que j'aille le trouver : tous ces démêlés se termineront par une entrevue.

10. Roscius et le jeune César se rendirent à Capoue, chargés de ces propositions; ils y trouvèrent les consuls et Pompée, auxquels ils firent le rapport des demandes de César. En ayant délibéré, ils les renvoyèrent porter le résultat de leur conférence, qui était que César sortît de Rimini, retournât dans la Gaule, et licenciât son armée; qu'à ces conditions Pompée se retirerait en Espagne; que cependant on ne discontinuerait point les levées que César n'eût donné des assurances d'exécuter ce qu'on exigeait de lui.

11. Il était injuste d'exiger que César sortît de Rimini, et qu'il retournât dans la Gaule, tandis que Pompée demeurerait maître des provinces et des troupes d'autrui; que César licenciât son armée pendant qu'on faisait des levées; de promettre que Pompée se retirerait en Espagne, sans en marquer le temps et le jour précis; de sorte que s'il restait en Italie jusqu'à la fin du consulat de César, il ne fausserait ni sa parole ni son serment. Enfin, ne fixer aucune époque pour une entrevue, et ne pas promettre de s'approcher, c'était ôter toute espérance d'accommodement. César fait donc sortir M. Antoine de Rimini, et l'envoie sur Arezzo avec cinq cohortes; pour lui, il reste à Rimini avec deux légions, et commence à y faire des recrues. Pendant son séjour en ce lieu, il s'empara de Pésaro, de Fano et d'Ancône, et laissa une cohorte dans chacune de ces places.

12. Ayant ensuite appris que le préteur Thermus s'était jeté dans Ugubio avec cinq cohortes, qu'il la faisait fortifier, mais que tous les habitans étaient bien intentionnés pour lui, il y envoya Curion avec trois cohortes qu'il tira de Pésaro et de Rimini. Averti de son arrivée, Thermus, qui se défiait des habitans, retire ses cohortes et quitte la ville : en chemin, ses soldats l'abandonnent et s'en retournent chacun chez eux. Curion s'empare d'Ugubio, à la grande satisfaction de tous. Ce succès fit connaître à César que les peuples étaient portés pour lui : dans cette confiance, il tire de garnison les cohortes de la treizième légion, et part pour Osimo, où Attius s'était jeté avec quelques cohortes, et d'où il faisait des levées dans toute la Marche d'Ancône, par le moyen des sénateurs qu'il y avait envoyés.

13. Au bruit de l'approche de César, les décurions d'Osimo se rendent en foule auprès d'Attius Varus, et lui représentent qu'il ne leur appartient point de décider de la querelle présente; mais que ni eux ni leurs concitoyens ne peuvent souffrir que l'on ferme les portes de la ville à César qui avait fait d'aussi belles actions, et rendu d'aussi grands services à la république; qu'il devait donc songer de bonne heure à sa sûreté et à sa réputation. Attius fut si frappé de ce discours, que sur-le-champ il fit sortir la garnison qu'il avait introduite dans la ville, et se sauva. Mais quelques troupes de l'avant-garde de César le

poursuivirent, l'obligèrent de s'arrêter, et, en étant venus aux mains, tous les siens l'abandonnèrent : les uns se retirèrent chez eux; le reste vint joindre César, et lui amena L. Pupius, centurion primipilaire qui avait servi dans la même qualité sous Pompée. César, après avoir donné aux soldats d'Attius les éloges qu'ils méritaient, renvoya Pupius, remercia les habitans d'Osimo, et les assura qu'il se souviendrait du service qu'ils lui avaient rendu.

14. Cette nouvelle alarma tellement Rome, que le consul Lentulus, qui s'y trouvait alors pour ouvrir le trésor public, et en tirer l'argent qui devait être remis à Pompée, selon le décret du sénat, s'enfuit de la ville dès qu'on l'eut ouvert; parce qu'il courut un faux bruit que César allait arriver, et que sa cavalerie avait déjà paru. Marcellus, son collègue, et la plupart des magistrats, ne tardèrent pas à le suivre. Pompée était parti le jour précédent, pour aller joindre les deux légions que César lui avait envoyées, et qu'il avait mises en quartier dans la Pouille. On suspendit les levées qui se faisaient à Rome, et personne ne se crut en sûreté en deçà de Capoue. Enfin on commença dans cette ville à se rassurer et à se réunir; et l'on s'y occupa d'enrôler les particuliers de la colonie romaine, laquelle y avait été conduite en conséquence de la loi Julia. Lentulus, ayant fait assembler sur la place des gladiateurs que César entretenait dans cette ville pour des jeux, leur donna la liberté, des chevaux, et leur commanda de le suivre. Mais sur l'avis qu'il reçut des siens, que ce qu'il faisait à l'égard de ces gladiateurs était blâmé de tout le monde, il les distribua dans les villes voisines de la Campanie, pour les garder.

15. En partant d'Osimo, César parcourut le territoire de la Marche d'Ancône : toutes les villes de cette contrée l'accueillirent à bras ouverts, et fournirent à son armée tout ce qui lui était nécessaire. Cingolo même, ville que Labiénus avait fondée et bâtie à ses frais, lui envoya des députés, et lui promit de faire avec zèle tout ce qu'il lui ordonnerait : il lui demanda des soldats, et elle lui en envoya. Cependant la douzième légion le joignit; et, suivi de ces deux légions, il marcha vers Ascoli, ville de la Marche d'Ancône. Lentulus Spinther, qui la gardait avec dix cohortes, en sortit bientôt au bruit de l'approche de César, et fit ce qu'il put pour emmener avec lui ses cohortes; mais adandonné en chemin par le plus grand nombre, il rencontra Vibullius Rufus que Pompée avait envoyé dans la Marche d'Ancône pour y rassurer les esprits. Vibullius, après avoir su de lui ce qui se passait dans ces lieux, prit ses soldats et le laissa se retirer. Il ramassa encore tout ce qu'il put des troupes que Pompée avait levées dans les provinces voisines; puis, ayant rencontré Ulcille Hirus qui s'enfuyait de Camérino avec six cohortes, il les joignit aux siennes, de sorte qu'il se trouva en avoir treize. Ainsi accompagné, il précipita sa marche sur Corfinium, où commandait Domitius Ænobarbus, et lui apprit que César allait paraître avec deux légions. Domitius avait déjà levé dans Albe, dans la Calabre et dans les pays voisins, environ vingt cohortes.

16. Après la prise d'Ascoli, et la fuite de Lentulus, César fit chercher les soldats qui l'avaient abandonné, et ordonna de nouvelles levées. Pour lui, étant resté un jour dans Ascoli, afin de pourvoir aux approvisionnemens, il en partit pour Corfinium. En y arrivant, il trouva cinq cohortes que Domitius avait détachées de la ville, occupées à rompre

un pont qui était distant d'environ une lieue de Corfinium. Les coureurs de César les attaquent, les chassent du pont, et les forcent de rentrer aussitôt dans la ville. César fit ensuite passer la rivière à ses légions, et vint camper sous les murs de la place.

17. Alors Domitius dépêche vers Pompée, qui était dans la Pouille, des envoyés qui connaissaient parfaitement le pays, leur promit de grandes récompenses, et les chargea de lettres par lesquelles il lui demandait instamment du secours. Il lui écrivit qu'avec deux armées, on pouvait aisément enfermer César dans ces défilés, et lui couper les vivres; que s'il manquait à le secourir, lui, plus de trente cohortes, grand nombre de sénateurs et de chevaliers romains, seraient dans le dernier péril. Après avoir expédié ces courriers, il exhorte ses troupes, dispose ses machines sur les remparts, assigne à chacun son poste, et promet à chaque soldat quatre arpens de terre de son propre patrimoine, et à proportion autant aux centurions et aux vétérans qui s'étaient rendus volontairement à ses ordres.

18. Pendant ce temps on apprit à César que ceux de Sulmone, ville qui n'était qu'à sept milles de Corfinium, voulaient se donner à lui, mais que le sénateur Q. Lucrétius et Attius Pelignus, qui la gardaient avec sept cohortes, y mettaient obstacle. Il leur envoya M. Antoine avec cinq cohortes de la treizième légion. Dès qu'ils aperçurent nos drapeaux, ils ouvrirent leurs portes; les habitans et les soldats vinrent avec joie au-devant de lui : Lucrétius et Attius se jetèrent du haut des murs. Attius, conduit à Antoine, demanda d'être mené à César. Antoine revint avec Attius et les cohortes le même jour qu'il était parti. César joignit ces cohortes à son armée, et renvoya Attius sain et sauf. Pendant les trois premiers jours du siége, il ne pensa qu'à se retrancher avantageusement, à faire venir des vivres des villes municipales voisines, et à rassembler le reste des troupes qu'il attendait. Dans ces trois jours, la huitième légion arriva, suivie de vingt-deux cohortes nouvellement levées dans la Gaule, et d'environ trois cents chevaux que lui envoyait le roi de Bavière. Avec ce renfort il forma un nouveau camp de l'autre côté de la place, et en donna le commandement à Curion. Les jours suivans, il fit tirer de nouveaux retranchemens garnis de forteresses. La plus grande partie de ces ouvrages était à peine achevée, que les députés envoyés à Pompée revinrent.

19. Domitius, après avoir lu leur lettre dont il cacha le contenu, se contenta de dire dans le conseil, que Pompée arriverait bientôt à leur secours; qu'en attendant il fallait avoir bon courage, et préparer tout ce qui était nécessaire pour bien défendre la ville. Cependant il révéla le secret de la missive à quelques amis, avec lesquels il résolut de s'enfuir. Mais comme la contenance de Domitius démentait ses discours; qu'on le vit agir avec moins d'assurance et de fermeté qu'auparavant; qu'il s'entretenait mystérieusement avec ses amis contre sa coutume, et qu'il évitait de paraître en public, il ne put long-temps cacher ni dissimuler la vérité. En effet, Pompée lui mandait qu'il ne s'exposerait pas au plus grand danger pour le secourir; que ce n'était ni par son conseil ni par son ordre qu'il s'était jeté dans Corfinium; qu'ainsi donc il devait faire en sorte de venir le joindre, s'il était possible, avec les troupes qu'il avait. Mais le siége et l'investissement de la place ne lui permettaient pas de mettre ce dessein à exécution.

20. Cependant le projet de s'enfuir qu'avait formé Domitius ayant transpiré, ses soldats se retirent à l'écart sur le soir, et se déclarent les uns aux autres, par l'entremise de leurs tribuns, de leurs centurions et de leurs autres officiers, que César les tient assiégés; que tous ses ouvrages touchent presque à leur fin; que Domitius leur chef, sur les assurances duquel ils avaient compté, les abandonnant et ne pensant qu'à s'enfuir, ils doivent pourvoir à leur sûreté. D'abord les Marses, s'opposant à cette résolution, s'emparèrent de la partie la mieux fortifiée de la ville; leur division alla si loin, qu'ils furent près d'en venir aux mains. Cependant ces troupes s'étant envoyé de part et d'autre des médiateurs, les Marses apprirent bientôt ce qu'ils ignoraient, je veux dire le dessein que Domitius avait formé de prendre la fuite. Alors tous d'un commun accord entourent Domitius, qui s'était montré en public, et s'assurent de sa personne; en même temps ils envoient des leurs à César, pour lui déclarer qu'ils sont prêts à lui ouvrir les portes, à lui obéir et à lui remettre Domitius.

21. A cette nouvelle, César, quoique persuadé qu'il était d'une grande importance pour lui de s'emparer au plus tôt de cette place, et de joindre à ses troupes les cohortes qui s'y trouvaient, de peur qu'avec de l'argent, ou par de fausses nouvelles, ou par quelque autre voie, on ne fît changer de pensée à la ville et à la garnison, ce qui arrive souvent dans la guerre, où les moindres événemens causent de grandes révolutions; craignant néanmoins qu'en introduisant ses troupes dans la place, les soldats ne profitassent de l'obscurité de la nuit pour la piller, il se contenta de renvoyer avec de grands éloges ceux qu'on lui avait députés, leur ordonnant de faire bonne garde aux portes et sur les murailles. En même temps il dispose ses soldats sur les ouvrages qu'il avait fait construire, non avec des distances marquées, comme cela s'était pratiqué les jours précédens, mais les postes très-prêts les uns des autres, les sentinelles se touchant, de façon que ces troupes garnissaient toute la ligne : il enjoignit aux tribuns et aux préfets de faire la ronde, leur recommandant d'avoir l'œil, non-seulement sur les sorties, mais encore d'être attentifs à ce que personne ne pût se glisser secrètement. Nul, quelque las et fatigué qu'il fût, ne voulut prendre du repos cette nuit; tant on était dans l'inquiétude sur l'issue de l'affaire. Chacun formait différentes conjectures : on voulait savoir ce que deviendraient ceux de Corfinium, Domitius, Lentulus, les autres enfin, et quelle serait la suite de tant d'événemens.

22. Vers les quatre heures du matin, Lentulus Spinther pria du haut des murs les sentinelles et les gardes de lui permettre d'aller trouver César, ce qui lui ayant été accordé, des soldats de Domitius sortirent avec lui, le conduisirent, et ne le quittèrent que quand il fut arrivé en présence de César. Il commence par lui demander la vie, le supplie de lui pardonner en considération de leurs anciennes liaisons, et rappelle les grands services que César lui avait rendus; comme de l'avoir aidé à être admis dans le collége des pontifes, de lui avoir fait obtenir le gouvernement de l'Espagne au sortir de sa préture, et d'avoir appuyé sa demande pour le consulat. César l'interrompant lui répondit qu'il n'était nullement sorti de sa province dans des intentions hostiles, mais pour se défendre des insultes de ses ennemis, pour rétablir les tribuns du peuple chassés de Rome à cause de lui, et pour recouvrer sa liberté

et celle du peuple romain opprimée par la faction d'un petit nombre de personnes. Lentulus, rassuré par ce discours, lui demanda la permission de retourner dans la ville, afin de consoler par son exemple plusieurs de ceux qui s'y trouvaient, lesquels, dans la crainte de ce qui pouvait leur arriver, se livraient au désespoir. Quand il eut obtenu cette permission, il se retira.

23. A la pointe du jour, César fit venir devant lui tous les sénateurs, leurs enfans, les tribuns militaires et les chevaliers romains. De ce nombre furent L. Domitius, P. Lentulus Spinther, L. Vibullius Rufus, Sext. Quinctilius Varus questeur, L. Rubrius, tous de l'ordre sénatorial; il y avait, en outre, le fils de Domitius, beaucoup d'autres jeunes gens, ainsi qu'un grand nombre de chevaliers romains et de décurions, que Domitius avait fait venir des villes municipales. Lorsqu'ils furent tous en sa présence, il défendit à ses troupes de leur adresser la moindre invective ni la moindre insulte : ensuite il leur reprocha en peu de mots l'ingratitude dont plusieurs d'entre eux payaient ses grands bienfaits : puis il les congédia, sans leur avoir fait d'autre mal. Domitius avait apporté et déposé à Corfinium environ cent cinquante mille écus : deux magistrats ayant présenté cette somme à César, il la rendit à Domitius pour faire voir qu'il n'en voulait ni à la vie ni aux biens de personne : cependant il était certain que cet argent appartenait au public, et que Pompée l'avait donné pour payer les troupes. Ensuite il fit prêter serment aux troupes de Domitius, partit dans la même journée, fit une marche ordinaire, après être resté sept jours devant Corfinium, et gagna la Pouille en côtoyant la mer Adriatique.

24. Pompée, instruit des événemens de Corfinium, quitte Lucera, se rend à Canosa, et de là passe à Brindes : il y fait venir de toutes parts les troupes nouvellement levées, arme les esclaves et les bergers, leur donne des chevaux, et en forme un corps d'environ trois cents cavaliers. Cependant le préteur L. Manlius s'enfuit d'Albe avec six cohortes, et le préteur Rutilus Lupus de Terracine avec trois; ces dernières, ayant aperçu de loin la cavalerie de César commandée par Bivius Curius, quittent le préteur, et passent au service de Curius. Quelques autres qui fuyaient par d'autres chemins tombent dans l'armée de César, ou dans sa cavalerie. On arrête en chemin, et l'on amène à César Cn. Magius de Crémone, intendant des machines de Pompée. César le renvoie à son maître, avec ordre de lui dire que puisque jusqu'à présent ils n'ont pu conférer ensemble, bientôt il ira le joindre à Brindes, et qu'il est de l'intérêt de la république et de leur salut commun qu'ils aient une entrevue, les choses ne pouvant s'arranger aussi facilement de loin ni par des tiers, qui rapportaient bien les conditions, mais qui ne pouvaient les discuter.

25. Après l'avoir ainsi congédié, il arriva près de Brindes avec six légions, trois de vétérans, et trois nouvellement levées qu'il avait complétées dans sa marche : car pour les troupes de Domitius, il les avait de suite envoyées de Corfinium en Sicile. A son arrivée, il trouva que les consuls étaient partis pour Durazzo avec une grande partie de l'armée, et que Pompée séjournait à Brindes avec vingt cohortes, sans que l'on pût juger si son dessein était de demeurer dans cette ville, afin qu'étant maître des extrémités de la Grèce et de l'Italie, il le fût également de toute la mer Adriatique, et pût ainsi faire la guerre en même temps sur les deux points; ou s'il y était simplement resté

faute de vaisseaux. César, craignant que Pompée ne crût pouvoir toujours tirer du secours de l'Italie, commença par fermer l'entrée et la sortie du port de Brindes; ce qu'il exécuta de la manière suivante. Dans le lieu où l'entrée du port était la plus étroite, il fit construire un môle et une digue, de chaque côté du rivage; car la mer était basse en ces endroits : ensuite la profondeur de l'eau l'empêchant de pousser sa digue aussi loin qu'il voulait, afin de la continuer il fit avancer trente pieds en mer de chaque côté plusieurs radeaux joints deux à deux, et les attacha par les quatre coins avec des ancres, pour que les vagues ne pussent les ébranler. Il en joignit d'autres de pareille grandeur pour les soutenir, et les couvrit de terre et de fascines, afin de pouvoir marcher sûrement dessus, et en défendre l'entrée et la sortie. Sur le front et sur les côtés, il les garnit de parapets et de claies, et de quatre en quatre il fit élever dessus des tours à deux étages pour les mieux garantir contre le choc des vaisseaux et contre le feu.

26. A ces travaux, Pompée opposa de forts navires de charge qu'il avait trouvés dans ce port : il fit élever au dessus des tours à trois étages, les remplit d'une multitude de machines et de toutes sortes de traits, les lança contre ces radeaux pour les briser et ruiner les ouvrages; de sorte que tous les jours, de part et d'autre, on combattait de loin avec les frondes, les flèches et les autres traits. Malgré ces hostilités, César ne négligeait pas les moyens d'en venir à un accommodement; et quoiqu'il lui parût fort étrange qu'on ne lui renvoyât point Magius, qu'il avait dépêché à Pompée avec des propositions; bien que ces tentatives réitérées et toujours inutiles retardassent son activité et ses entreprises, il crut devoir persévérer dans son premier dessein de conciliation. Il envoya donc Caninius Rebilus son lieutenant, ami intime de Scribonius Libon, pour conférer avec lui : il le chargea d'exhorter Libon à procurer la paix, et surtout à lui faire avoir une conférence avec Pompée, étant, lui dit-il, persuadé que si cette entrevue peut avoir lieu, on mettra bas les armes aux conditions les plus justes, et qu'une grande partie de l'honneur du succès reviendra à Libon lui-même. Celui-ci après avoir entendu Caninius, va trouver Pompée, et revient, un moment après, dire à Caninius que les consuls étaient absens, et qu'on ne pouvait traiter d'aucun accord sans eux. Après toutes ces tentatives inutiles, César crut devoir enfin en rester là, et ne plus penser qu'à la guerre.

27. Sa digue étant presque à moitié construite, après neuf jours de travail, les vaisseaux qui avaient conduit les consuls avec une partie de l'armée revinrent de Durazzo à Brindes. Pompée, ou alarmé des travaux de César pour fermer le port, ou résolu dès le commencement de quitter l'Italie, se disposa au départ, dès que les vaisseaux furent arrivés; et pour empêcher que César ne l'attaquât si aisément, et que ses troupes n'insultassent la ville au moment où il opérerait sa retraite, il en fit boucher les portes, barricader les places et les avenues; creusa des fossés au travers des rues, et y plaça des pieux et des bâtons pointus, les couvrit de claies légères, et fit jeter de la terre par dessus. Il eut encore soin de fermer deux avenues ou chemins qui étaient hors des murs de la ville et qui conduisaient au port, en y faisant enfoncer de grosses poutres pointues. Quand tout fut prêt, il embarqua ses troupes sans bruit, après avoir posé un petit nombre de vieux soldats, de frondeurs et de gens de trait le long des murailles

et sur les tours pour en imposer, leur recommandant de partir au premier signal, dès qu'ils verraient toutes les troupes embarquées : en conséquence, il leur laissa dans un endroit convenable quelques barques légères.

28. Les habitans de Brindes, fort mécontens des mépris de Pompée et des injustices de ses troupes, favorisaient le parti de César : dès qu'ils furent assurés du départ, pleins de cette nouvelle et courant de tous côtés, ils en informèrent les soldats de César du haut de leurs maisons. Sur cet avis, celui-ci fait prendre les armes à ses troupes, et préparer des échelles, pour ne pas manquer une si belle occasion. Pompée met à la voile vers minuit. Ceux qu'il avait laissé à la garde du rempart se retirent au signal convenu, et courent à leurs vaisseaux par des chemins qu'ils connaissent. Les troupes de César se mirent donc en devoir d'escalader la ville ; mais ceux de Brindes les ayant avertis de prendre garde aux fossés, aux palissades cachées, et aux autres piéges qu'on leur avait tendus, ils furent contraints de s'arrêter ; et ayant pris un grand détour pour arriver au port, ils ne purent se rendre maîtres, à l'aide de quelques chaloupes et de quelques bateaux, que de deux navires chargés de soldats, qui avaient échoué sur la digue construite par César.

29. Quoique César fût persuadé que pour terminer promptement cette affaire il eût été fort à propos de rassembler des vaisseaux, de passer la mer sur-le-champ et de poursuivre Pompée avant qu'il se fût fortifié des secours d'outre-mer, cependant il craignit de ne pouvoir l'exécuter assez tôt, parce que Pompée avait emmené avec lui tous les vaisseaux, et lui avait ôté par-là le moyen de se mettre sur l'heure même à sa poursuite. Il ne lui restait donc d'autre ressource que d'en faire venir de la Gaule, de la Marche d'Ancône et du détroit de Sicile, pays fort éloignés ; ce qui était long et difficile à cause de la saison. Il appréhendait que, sur ces entrefaites, les vieilles troupes et les deux Espagnes, dont l'une avait de grandes obligations à Pompée, ne s'y attachassent de plus en plus ; ajoutons qu'il ne voulait pas lui laisser le loisir d'assembler des secours et de la cavalerie, et d'attaquer la Gaule ou l'Italie en son absence.

30. Il abandonna donc pour lors le dessein de suivre Pompée, et tourna ses vues du côté de l'Espagne. Pour exécuter ce projet, il donna ordre aux chefs des villes municipales de lui chercher des vaisseaux, et de les faire venir à Brindes. Il envoya Valérius, son lieutenant, en Sardaigne avec une légion, et Curion en Sicile en qualité de propréteur avec trois autres, lui recommandant de passer en Afrique, aussitôt que la Sicile serait soumise. M. Cotta gouvernait alors la Sardaigne ; M. Caton la Sicile, et l'Afrique était échue à Tubéron. Dès que les habitans de Cagliari apprirent qu'on leur envoyait Valérius, sans même attendre qu'il fût parti d'Italie, ils chassèrent d'eux-mêmes Cotta de la ville ; celui-ci effrayé, et voyant toute la province d'intelligence, se sauva en Afrique. En Sicile, Caton travaillait avec beaucoup d'activité à faire réparer les vieilles galères, en ordonnait de nouvelles, effectuait par ses lieutenans dans la Lucanie et dans le Brutium des levées de citoyens romains, enfin exigeait des villes de l'île certain nombre d'infanterie et de cavalerie. Ces préparatifs étaient à peine achevés, qu'il apprit l'arrivée de Curion ; alors il assemble le peuple, et se plaint que Pompée

l'abandonne et le trahit, en commençant la guerre sans nécessité et sans avoir pris ses mesures, quoiqu'il eût assuré le contraire en plein sénat. Après cette protestation, il s'enfuit de la province.

31. Valérius et Curion arrivèrent avec leurs troupes, le premier en Sardaigne, l'autre en Sicile, sans trouver la moindre résistance. Débarqué en Afrique, Tubéron vit qu'Attius Varus, après avoir perdu ses cohortes à Osimo, comme on l'a dit plus haut, s'était sauvé dans cette province, et qu'il s'en était rendu maître, comme étant sans chef. Il y avait levé et formé deux légions, par le moyen de ses connaissances et de ses habitudes dans le pays dont, peu d'années auparavant, il avait été gouverneur, au sortir de sa préture. Il interdit à Tubéron et à ses vaisseaux l'accès du port et de la ville d'Utique; il ne voulait pas même consentir que son fils, qui était malade, mît pied à terre, et il le força de lever l'ancre et de se retirer.

32. Après avoir donné ordre à tout, afin de laisser reposer ses troupes, César les établit dans les villes voisines, et part pour Rome. Y ayant assemblé le sénat, il se plaint des outrages de ses ennemis, représente qu'il n'a jamais aspiré à aucune dignité extraordinaire, mais qu'ayant patiemment attendu le temps prescrit par les lois pour solliciter un nouveau consulat, il s'était contenté de prendre la voie qui est ouverte à tout citoyen romain; que le peuple avait ordonné par la bouche de ses tribuns, malgré l'opposition de ses ennemis, et les cris de Caton, accoutumé à perdre le temps en vains discours, sous le consulat même de Pompée, qu'on lui rendît justice en son absence; que si ce dernier n'approuvait point ce décret, il devait s'y opposer; et que s'il l'approuvait, pourquoi voulait-il l'empêcher de jouir d'une faveur accordée par le peuple? Il parla de sa modération, puisqu'il avait demandé de son propre mouvement qu'on licenciât les armées, quelque atteinte qu'une telle mesure pût porter à sa dignité et à son honneur. Il démontra la rigueur et l'injustice de ses ennemis, qui exigeaient de lui une chose à laquelle ils ne voulaient pas se soumettre eux-mêmes, et qui aimaient mieux tout bouleverser, que de renoncer à leurs troupes et voir leur autorité réduite à ses justes bornes. Il reproche l'outrage qu'on lui a fait en lui ôtant deux légions; il appuie sur la cruauté et l'insolence avec laquelle on a traité les tribuns; sur l'équité des conditions qu'il a proposées; rappelle les entrevues qu'il a demandées et qu'il n'a pu obtenir. Il ajoute qu'en considération de toutes ces iniquités, il prie et conjure les sénateurs de prendre avec lui le soin et le gouvernement de la république; que si la crainte les en détourne, il ne leur sera pas à charge, et en prendra le soin; il déclare qu'il faut envoyer des députés à Pompée pour en venir à un accommodement; qu'il n'appréhendait pas les paroles qu'avait prononcées dernièrement celui-ci dans le sénat, savoir : que députer vers quelqu'un, c'était ou reconnaître son autorité, ou témoigner de la crainte; que de tels sentimens lui paraissaient d'une âme faible et vulgaire; que pour lui, qui s'était appliqué à mériter le premier rang par ses exploits, il voulait aussi surpasser les autres en droiture et en équité.

33. L'avis de la députation fut généralement adopté; mais on ne trouvait personne à y envoyer. Chacun craignit de se charger de cette commission, parce que Pompée, à son départ, avait déclaré en plein sénat qu'il ne ferait

nulle différence entre ceux qui resteraient à Rome et ceux qui prendraient le parti de César; ainsi trois jours se passèrent à contester et à s'excuser. Les ennemis de César suscitèrent encore L. Métellus, tribun du peuple, pour le traverser, et pour s'opposer à tout ce qu'il proposerait. César, ayant reconnu ce projet, pour ne pas perdre le temps, sans rien exécuter de ce qu'il avait résolu, partit de Rome et se rendit dans la Gaule.

34. Là, il apprit que Pompée avait envoyé en Espagne ce même Vibullius Rufus, fait prisonnier à Corfinium peu de jours auparavant, et que César avait relâché; que, de plus, Domitius était parti avec sept galères appartenant à des particuliers de Cassano et des environs; qu'il avait embarqué ses esclaves, ses affranchis, ses cultivateurs, pour aller se jeter dans Marseille; qu'il y était déjà venu de la part de Pompée, et en qualité de députés, des jeunes gens distingués de cette ville, qui s'étaient trouvés à Rome lors de son départ, et qu'il avait exhortés à se souvenir de ses anciens bienfaits, et à ne pas les oublier en faveur des obligations plus récentes qu'ils pouvaient avoir à César. En conséquence, les Marseillais avaient fermé leurs portes à ce dernier, et appelé à leur secours ceux d'Albi, peuples sauvages, qui dès long-temps étaient sous leur protection, et habitaient les montagnes situées au-delà de Marseille : après avoir fait entrer dans leur ville tout le blé des contrées et des châteaux du voisinage, ils y avaient établi des ateliers d'armes, et remis en état leurs murailles, leurs portes et leurs navires.

35. César mande quinze des principaux habitans, les exhorte à n'être pas les premiers à commencer la guerre; leur montre qu'ils doivent plutôt suivre le sentiment de toute l'Italie que de déférer à la volonté d'un seul homme; enfin il leur dit tout ce qu'il croit capable de les guérir de leur témérité. Ceux-ci en instruisirent aussitôt leurs concitoyens, et, de leur avis, ils rapportèrent cette réponse à César : Qu'ils sentaient que le peuple romain était divisé en deux factions; qu'ils n'étaient ni assez éclairés, ni assez puissans pour décider de quel côté se trouvaient les torts ou la raison; que Pompée et César, chefs de ces factions, étaient tous deux leurs protecteurs; que l'un leur avait publiquement accordé les terres du bas Languedoc et du Vivarais; que l'autre, après avoir soumis les Gaules, avait aussi augmenté leur territoire et leurs revenus; que puisqu'ils leur étaient également redevables, ils devaient aussi être également affectionnés pour tous les deux, ne rien faire pour l'un au préjudice de l'autre, et n'en recevoir aucun dans leur ville ou dans leurs ports.

36. Durant ces explications, ils font entrer Domitius dans la place, lui en donnent le gouvernement, avec la conduite de la guerre. Sous son autorité, ils envoient leur flotte sur divers points et amènent au port tous les vaisseaux marchands, quelque part qu'ils les trouvent. Avec les clous, le bois et les agrès qu'ils en tirent, ils radoubent et arment les leurs; ils mettent dans les greniers publics tout le blé qu'ils peuvent se procurer, et serrent tout ce qui peut leur être d'usage en cas de siége. César, irrité de leur injustice, vient camper devant la ville avec trois légions, fait dresser des tours, construire des mantelets pour les approches, et commande douze galères à ceux d'Arles. Achevées et armées dans l'espace de trente jours, y compris celui où l'on avait coupé le bois, elles sont amenées à Marseille. César en donne le comman-

dement à D. Brutus : C. Trébonius, son lieutenant, eut la conduite du siége.

37. Tandis qu'il faisait ses préparatifs, il détache C. Fabius, son lieutenant, avec trois légions qui étaient en quartier d'hiver à Narbonne et aux environs, et les dirige, comme avant-garde, sur l'Espagne, avec ordre de s'emparer en diligence des passages des Pyrénées, où D. Afranius, général de Pompée, avait mis des troupes. Les autres légions, établies plus loin, devaient le suivre. Fabius remplit fidèlement ses instructions, débusque ceux qui gardaient ces passages, et sans perdre de temps, marche à grandes journées contre Afranius.

38. A l'arrivée de Vibullius Rufus, que Pompée envoyait en Espagne comme on l'a vu, Afranius, Pétréius et Varron, lieutenans du même Pompée, se partagèrent entre eux le commandement. Le premier occupait l'Espagne citérieure avec trois légions ; le second avec deux, depuis la Catalogne jusqu'à la Guadiana ; et le troisième avait aussi deux légions, dans le royaume de Léon et dans le Portugal. Il fut donc arrêté que Pétréius viendrait du Portugal, par l'Estramadure et le royaume de Léon, joindre Afranius avec toutes ses troupes, et que Varron, avec celles qu'il commandait, occuperait toute l'Espagne ultérieure. Les choses ainsi réglées, Pétréius demanda des secours de cavalerie et d'infanterie à tout le Portugal ; Afranius en fit autant dans l'Aragon et la Biscaye, et chez les Barbares qui habitent les côtes de l'Océan. Pétréius, ayant assemblé ses troupes, traverse en diligence le royaume de Léon et l'Estramadure, unit ses troupes avec celles d'Afranius, et tous deux de concert prennent la résolution de s'établir proche de Lérida, vu l'avantage de ce poste.

39. Afranius avait, comme on l'a dit, trois légions, et Pétréius deux, sans compter environ quatre-vingts cohortes d'infanterie et de soldats, tant de la province citérieure que de l'Espagne ultérieure, et cinq mille chevaux de ces deux provinces. César, en faisant prendre les devans à son lieutenant Fabius, lui avait donné, outre ses trois légions, environ six mille hommes d'infanterie auxiliaire et trois mille chevaux, ayant toujours servi sous lui dans les guerres précédentes, en y joignant un pareil nombre tiré des Gaules, d'où il s'était empressé de faire venir les plus illustres et les plus braves des différentes peuplades de cette contrée, entre autres, d'excellens hommes d'armes que lui avaient fournis l'Aquitaine et les montagnes qui touchent à la province romaine. Le bruit courait que Pompée venait en Espagne par la Mauritanie, et qu'il arriverait incessamment avec ses troupes. A cette nouvelle, César emprunta de l'argent des tribuns militaires et des officiers de son armée, et le distribua entre ces troupes : cet emprunt retenait les officiers à son service et lui conciliait, à force de largesses, l'affection des soldats.

40. De son côté, Fabius travaillait par lettres et par députés à gagner les cités voisines. Il avait fait jeter deux ponts sur la Sègre à quatre mille pas l'un de l'autre : par-là il envoyait au fourrage, parce qu'il avait consommé, les jours précédens, celui qui était en deçà du fleuve. Les troupes de Pompée suivaient à peu près la même marche pour la même raison ; d'où avaient lieu de fréquentes escarmouches entre la cavalerie. Un jour, deux légions de l'armée de Fabius qui, suivant la coutume, escortaient les fourrageurs, ayant passé le fleuve, accompagnées de la cavalerie et du bagage, tout-à-coup le pont se

rompit par la violence des vents et la crue des eaux, avant que toute la cavalerie fût passée. Pétréius et Afranius s'étant aussitôt aperçus de cet accident par les bois et les claies qu'emportait la rivière, Afranius passa au plus vite sur le pont qu'il avait entre son camp et la ville, avec quatre légions et toute sa cavalerie, et vint à la rencontre des deux légions de Fabius. L. Plancus qui les commandait, en étant averti, se vit obligé de se poster sur une éminence, et de faire face des deux côtés, de peur d'être enveloppé par les cavaliers ennemis. En cet état, quoique plus faible, il soutint les vives attaques des légions et de la cavalerie d'Afranius. Il était aux prises avec cette dernière, quand l'un et l'autre partis virent paraître de loin les enseignes de deux légions que C. Fabius avait fait passer sur l'autre pont pour nous secourir; il s'était douté de ce qui arriva, que les généraux de Pompée voudraient profiter de l'occasion et du malheur survenu, pour accabler nos troupes. L'approche de ces deux légions fit cesser le combat, et de part et d'autre chacun se retira dans son camp.

41. Deux jours après, César survint en personne avec neuf cent chevaux, qu'il avait gardés pour lui servir d'escorte. Aussitôt il fit réparer pendant la nuit le pont qui avait été rompu, et qui n'était point encore rétabli. Ensuite, ayant reconnu le pays, il laissa six cohortes à la garde du pont, du camp et du bagage, marcha le lendemain à Lérida avec toutes ses troupes formées sur trois colonnes, et s'arrêta en face du camp d'Afranius. Il y resta quelque temps sous les armes, et lui présenta la bataille dans la plaine: Afranius, de son côté, fit sortir ses troupes du camp, et les posta sur le milieu de la colline. César, voyant qu'Afranius ne voulait pas en venir aux mains, prit le parti d'aller camper environ à quatre cents pas du pied de la montagne; et afin que les siens ne fussent ni alarmés par quelque attaque subite des ennemis, ni interrompus dans leur travail, il ne fit point élever de retranchemens, de peur qu'à cause de leur élévation ils ne fussent aperçus de l'ennemi; et il se contenta de tirer à la tête de son camp un fossé de quinze pieds de largeur. La première et la seconde ligne restaient sous les armes comme à l'ordinaire, et la troisième travaillait cachée derrière elles. Par ce moyen, l'ouvrage fut fini avant qu'Afranius n'eût découvert que l'on pensait à se fortifier.

42. Sur le soir, César fit retirer ses troupes derrière ce fossé, et passa toute la nuit sous les armes. Le lendemain, il retint son armée dans la même position; et comme pour trouver des matériaux, il aurait fallu aller trop loin il se contenta pour le moment d'assurer son camp par des ouvrages semblables. Deux légions s'occupèrent de fortifier les deux côtés du camp, d'ouvrir des fossés de la même profondeur, et César tint le reste de ses troupes en bataille. Afranius et Pétréius s'avancèrent jusqu'au pied de la colline, pour effrayer les travailleurs et les interrompre; mais César ne fit point cesser l'ouvrage, assuré de la vigueur des trois légions de garde, et de la solidité de son retranchement. L'ennemi resta peu, et, sans avoir osé s'éloigner beaucoup du pied du mont, il rentra dans son poste. Trois jours après, César garantit son camp à l'aide d'un rempart, et y transporta les bagages avec les cohortes qu'il avait laissées dans l'autre.

43. Entre la ville de Lérida et la montagne voisine où Afranius et Pé-

tréius étaient campés, s'étendait une plaine d'environ trois cents pas, et dominée vers le milieu par une petite hauteur : si César pouvait s'en rendre maître et la fortifier, il comptait couper aux ennemis toute communication avec la ville, leur interdire l'usage du pont, et empêcher qu'ils ne tirassent des vivres de la place. Espérant s'en emparer, il fait sortir trois légions du camp, les range en bataille dans un poste avantageux, et ordonne aux premiers rangs de l'une d'elles de s'avancer au pas de course à dessein d'occuper cette hauteur. Afranius qui vit ce mouvement, détache aussitôt les cohortes de garde à la tête de son camp, et les envoie par un plus court chemin s'emparer de ce lieu. On s'en dispute la possession; mais comme les soldats d'Afranius y arrivèrent les premiers, on repoussa les nôtres; et les ennemis y ayant envoyé du renfort, nous fûmes contraints de plier et de regagner le gros des légions.

44. La manière de combattre des troupes d'Afranius était de courir vivement sur l'ennemi, de s'emparer hardiment d'un poste sans trop se mettre en peine de garder leurs rangs, de s'avancer par petits pelotons et dispersés : si on les presse ils ne regardent pas comme honteux de lâcher le pied et d'abandonner le terrain. Ils étaient accoutumés à cette manœuvre par les Portugais et les autres Barbares; car il arrive presque toujours que les soldats contractent beaucoup des usages et des habitudes des pays où ils ont longtemps fait la guerre. Ce qui ne laissait pas d'embarrasser les nôtres qui n'étaient pas faits à ce genre de combats, et qui, en les voyant ainsi courir sans ordre, s'imaginaient qu'ils voulaient les prendre en flanc et les envelopper, au lieu qu'eux-mêmes étaient habitués à garder leurs rangs, à ne point abandonner leurs enseignes, et à ne point quitter, sans des raisons très-fortes, le poste où on les avait mis d'abord. Lors donc que la légion d'où s'étaient détachés les premiers rangs, et qui occupait l'aile, s'aperçut du désordre de ses meilleurs soldats, elle recula pour se retirer sur une hauteur voisine.

45. César, voyant presque tous les siens se troubler ainsi contre leur coutume et son attente, les encourage et amène pour les secourir la neuvième légion; écartant les ennemis qui poursuivaient ses troupes vivement et avec fierté, il les met en fuite et les oblige à se retirer sous les murs de la ville. Mais les soldats de cette neuvième légion emportés par la trop grande envie qu'ils avaient de venger l'honneur de leurs compagnons d'armes, poursuivirent imprudemment les fuyards et s'avancèrent jusqu'à un lieu défavorable, au pied de la montagne sur laquelle la ville était située : puis, lorsqu'ils voulurent effectuer leur retraite, ils se virent poursuivis à leur tour par les ennemis, qui les pressaient de la hauteur. L'endroit était escarpé, très-rude des deux côtés, et n'avait de largeur que pour ranger trois cohortes en bataille; de sorte qu'on ne pouvait les secourir par les flancs, ni les faire soutenir par la cavalerie. Depuis la ville, la montagne se prolongeait jusqu'au pied en pente douce, de la longueur d'environ quatre cents pas; c'était par-là qu'il fallait que les nôtres se retirassent, après s'être laissé emporter aussi inconsidérément par un excès d'ardeur. Dans cette situation, ils combattaient avec un grand désavantage, tant à cause du terrain étroit où ils se trouvaient, que parce qu'étant au pied de la montagne, on ne leur lançait pas un seul trait inutilement : leur courage et leur constance ne les

soutenaient pas moins, leurs blessures ne les étonnaient point; les ennemis, avec des cohortes fraîches qu'ils faisaient passer du camp par la ville, relevaient ceux des leurs qui étaient fatigués. César s'efforçait aussi d'envoyer des cohortes dans cet endroit, pour soulager ses troupes.

46. Le combat durait depuis cinq heures sans relâche, et les nôtres se trouvaient fort pressés par le grand nombre des ennemis, lorsque, ayant épuisé tous les traits, ils mettent l'épée à la main, gravissent la montagne, attaquent les cohortes qu'ils y rencontrent, en renversent quelques-unes, et contraignent le reste à prendre la fuite. Les ennemis se voyant repoussés jusque sous leurs murs, plusieurs conçurent tant d'alarmes, qu'ils se sauvèrent dans la ville, et par ce moyen, ils donnèrent aux nôtres la facilité de se retirer. Notre cavalerie, quoique postée désavantageusement des deux côtés vers le bas de la montagne, gagna aussi par sa valeur le haut du coteau, et, voltigeant entre les deux armées, rendit la retraite plus aisée et plus sûre. Telle fut l'issue de ce combat, où aucun des deux partis ne put se vanter d'avoir eu l'avantage. A la première attaque, César perdit environ soixante et dix hommes, entre autres, Q. Fulginius, centurion des hastaires de la première cohorte de la quatorzième légion, qui par son grand courage s'était élevé à ce poste supérieur, après avoir tenu un rang semblable dans les autres cohortes (a). Le nombre des blessés montait à plus de six cents. Afranius y perdit T. Cécilius, centurion primipilaire, et quatre autres centurions, avec plus de deux cents soldats

47. Cependant chacun crut avoir remporté l'honneur de la journée et en être sorti vainqueur : les soldats d'Afranius, parce que paraissant plus faibles, au jugement de tous, ils avaient néanmoins long-temps résisté, soutenu notre choc, emporté d'abord le poste et la hauteur contestée, et repoussé les nôtres dès la première rencontre; ceux de César pour avoir tenu pendant cinq heures dans une mauvaise position et avec peu de troupes, pour s'être élancés l'épée à la main sur la montagne, en avoir chassé l'ennemi et l'avoir poussé jusque sous les murailles de la ville. Quoi qu'il en soit, les soldats

(a) Voici les paroles de César :

In his Q. Fulginius ex primo hastato legionis XIV, *qui propter eximiam virtutem ex inferioribus ordinibus, in eum locum pervenerat.*

Ce passage est un de ceux que les traducteurs ont définitivement abandonné. En effet, il n'est pas jusqu'au mot *ordo* qui ne vienne compliquer ici la difficulté, car il se présente au moins avec quatre significations bien distinctes dans les *Commentaires*.

La première cohorte renfermait les six officiers supérieurs de la légion, savoir : dans le premier manipule qui était celui des triaires, le *primipile*, ou chef de la première centurie, et avec lui le chef de la seconde centurie des triaires. Pour le second manipule, *primus princeps prior, et primus princeps posterior*, le premier et le second centurion des princes. Enfin, le premier et le second centurion du manipule des hastaires, *prior et posterior primi hastati*. Nous avons dit ailleurs que les centurions roulaient de cohorte en cohorte depuis le dernier manipule de la dixième (*decimus hastatus*) jusqu'à la première cohorte, et qu'arrivés à ce poste honorable, ils n'en sortaient plus. Mais un centurion des hastaires, comme l'était Q. Fulginius, devait encore passer par les deux centuries des princes avant d'arriver au manipule des triaires, où était le primipile, l'officier le plus considéré de toute la légion.

Les traductions connues des *Commentaires* contiennent beaucoup d'erreurs et de non-sens. Nous les avons corrigés autant que nous avons pu, et si nous arrêtons un instant ici nos lecteurs, ce n'est point pour faire parade d'une érudition facile, mais bien parce que ce passage de César est précisément un de ceux qui ont aidé à comprendre la hiérarchie des officiers de la légion, dans laquelle soixante centurions se présentent au premier aspect avec le même grade. Nous avons cité d'autres exemples dans notre *Essai sur les milices romaines*, tome II, p. 57 et 58; on pourra les consulter.

d'Afranius fortifièrent avec le plus grand soin ce poste qui avait été le sujet du combat, et y mirent garnison.

48. Deux jours après survint un autre accident qu'il lui était impossible de prévoir : il s'éleva un orage si terrible, qu'on n'avait jamais vu d'eaux plus fortes dans ces lieux; et il coula tant de neiges fondues de toutes les montagnes, que la rivière se déborda d'une manière prodigieuse, et emporta dans un jour les deux ponts que C. Fabius avait fait construire. Cet événement causa les embarras les plus graves à l'armée de César; car son camp était situé, comme on l'a rapporté, dans une plaine d'environ dix lieues d'étendue, entre la Sègre et le Cinca, sur lesquelles on ne pouvait naviguer, en sorte qu'il lui devenait impossible de se retirer, et que ni les peuples qui avaient pris son parti ne pouvaient lui envoyer des vivres; ni les fourrageurs, arrêtés par ce fleuve, revenir au camp; ni les grands convois qui lui arrivaient d'Italie et de la Gaule, parvenir jusqu'à lui. Ajoutez à ces maux que l'on se trouvait dans la saison de l'année la plus incommode : les blés n'étaient plus en herbes, parce que le temps de leur maturité approchait; et les villes étaient épuisées, parce qu'avant l'arrivée de César, Afranius avait fait porter à Lérida presque tout le blé, et que les jours précédens, l'armée de César avait consommé le peu qui pouvait être resté. Dans cette extrémité, le bétail lui eût été d'un grand secours; mais les peuples voisins l'avaient éloigné à cause de la guerre; et lorsque les nôtres voulaient s'écarter pour aller aux vivres et au fourrage, ils étaient attaqués par les Portugais armés à la légère, ou par les soldats de l'Espagne citérieure, qui connaissaient le pays, et passaient facilement le fleuve, parce que leur coutume est de ne jamais se mettre en marche, sans porter des outres avec eux.

49. L'armée d'Afranius au contraire jouissait de tout en abondance. On y avait amassé d'avance de grandes provisions, qu'on avait fait voiturer dans la ville; on lui en portait beaucoup de toute la province, et on lui fournissait des fourrages. Le pont de Lérida leur facilitait toutes ses commodités sans risque, et leur ouvrait le pays entier situé au-delà de la Sègre, où César ne pouvait avoir d'accès.

50. Ce débordement dura plusieurs jours. César fit en sorte de réparer ses ponts : mais la profondeur et la rapidité du fleuve s'y opposaient, ainsi que les cohortes ennemies postées sur les bords. Rien de plus facile à ceux d'Afranius, parce que la rivière était rapide et grosse, et que de tous les bords ils lançaient leurs traits contre nous qui étions dans un endroit resserré; et il nous devenait difficile de travailler dans un fleuve très-rapide, et de nous garantir en même temps des dards qu'on nous lançait.

51. Cependant Afranius apprit qu'un grand convoi que l'on envoyait à César était arrêté près du fleuve. Il lui venait, en effet, des archers du Rouergue; de la cavalerie gauloise qui, selon la coutume du pays, traînait après elle quantité de chariots et de bagages, sans compter environ six mille hommes de toute condition, avec leurs esclaves et leurs domestiques; ce cortége marchait sans ordre, sans chef marqué pour le conduire, chacun se gouvernant à sa volonté, et suivant son chemin sans crainte, comme on l'avait fait précédemment. Il y avait encore plusieurs jeunes gens de famille, des fils de sénateurs et de chevaliers romains, des députés des villes, et des

lieutenans de César. Toute cette troupe se trouvait arrêtée par la crue des eaux. Afranius part de nuit avec toute sa cavalerie et trois légions pour les accabler ; ses cavaliers prennent les devans, et les attaquent à l'improviste. Cependant les Gaulois se mirent promptement en défense, en vinrent aux mains, et, quoique en petit nombre, soutinrent pendant quelque temps l'effort d'un aussi grand nombre d'ennemis ; mais voyant paraître les légions, ils se retirèrent sur les montagnes voisines avec quelque perte. Le temps que dura le combat avait donné aux autres un moment favorable pour se sauver ; ils en avaient profité et gagné les hauteurs. On perdit dans cette rencontre environ deux cents archers, quelque cavalerie, des valets et des bagages en petit nombre.

52. Cependant tous ces accidens avaient fait augmenter le prix des vivres : malheur que produisent presque toujours la disette présente et la crainte de l'avenir. Le boisseau de blé se vendait déjà cinquante deniers romains ; la famine diminuait d'une manière sensible les forces des soldats, et le mal ne faisait qu'augmenter. En peu de jours, les affaires changèrent tellement, et la fortune parut nous abandonner à un tel point, que nos soldats manquaient des choses les plus nécessaires, tandis que ceux d'Afranius regorgeaient de tout ; en sorte que son parti passait alors pour le plus fort. César demanda du bétail aux peuples qui s'étaient attachés à lui, puisqu'ils ne pouvaient lui fournir du blé, et renvoya les valets de l'armée dans les cantons les plus éloignés du camp. Enfin, il faisait tout ce qu'il pouvait pour diminuer la disette.

53. Afranius, Pétréius et leurs amis exagéraient tous ces événemens dans les lettres qu'ils écrivaient à Rome ; le bruit public y ajoutait encore ; de sorte qu'il semblait que la guerre allait finir. Sur ces nouvelles parvenues dans la ville, tout le monde courait en foule chez les parens d'Afranius pour les féliciter. Plusieurs partirent d'Italie pour aller trouver Pompée ; les uns pour être des premiers à lui annoncer ces heureux succès, d'autres pour ne pas paraître avoir attendu l'événement, ou s'être déclarés des derniers.

54. Dans cette extrémité, tous les passages étant fermés par les troupes et par la cavalerie d'Afranius, sans qu'il fût possible de construire des ponts, César ordonne à ses soldats de fabriquer de petits bateaux, comme ceux qu'il avait vus autrefois dans son expédition d'Angleterre : la quille et les flancs étaient d'un bois fort léger, et le reste, d'osier couvert de cuir. Quand ils furent achevés, il les fit charger sur des chariots doubles, et conduire de nuit environ à sept lieues de son camp : les soldats traversèrent le fleuve sur ces bateaux, et s'emparèrent d'une hauteur qui se trouva sur le bord. Il la fit fortifier au plus vite, avant que l'ennemi ne se doutât de rien. Ensuite il y envoya une légion, et en deux jours il y eut un pont établi dans cet endroit, parce que l'on y travaillait en même temps des deux côtés de la rivière. Par ce moyen le convoi dont on a parlé passa sûrement, ainsi que ceux qui étaient allés aux vivres et au fourrage ; ce qui fit revenir l'abondance.

55. Le même jour, une grande partie de sa cavalerie traversa aussi le fleuve, surprit les fourrageurs ennemis dispersés sans soupçon de côté et d'autre, les attaqua, leur enleva un grand nombre de chevaux, et fit plusieurs prisonniers. Afranius ayant envoyé l'in-

fanterie espagnole à leur secours, notre cavalerie se partage habilement en deux, les uns s'étant chargés de la garde du butin, pendant que les autres tenaient tête à ceux qui se présentaient et les repoussaient. Une cohorte qui s'était témérairement détachée et avancée au-delà du corps d'armée fut coupée et investie par nos cavaliers, qui la taillèrent en pièces, et amenèrent heureusement un butin considérable au camp par le même pont.

56. Tandis que ces actions se passaient à Lérida, ceux de Marseille équipèrent par le conseil de Domitius dix-sept galères, dont onze étaient couvertes : ils y ajoutèrent plusieurs petites barques, pour imposer à notre flotte par leur grand nombre; les remplirent d'archers, et de ces montagnards d'Albi dont dont on a parlé, les encourageant à bien faire par l'appât des plus grandes récompenses. Domitius leur demanda lui-même quelques galères, sur lesquelles il embarqua de ses fermiers et de ses pâtres qu'il avait amenés avec lui. Leur flotte étant prête, ils la font avancer avec assurance contre nos vaisseaux commandés par D. Brutus : ils se tenaient à l'ancre proche d'une île située vis-à-vis de Marseille.

57. La flotte de Brutus était fort inférieure en nombre; mais César avait mis sur ses navires l'élite de toutes ses légions, et de braves officiers qui lui avaient eux-mêmes demandé cet emploi : tous s'étaient pourvus de crocs, de harpons, d'une grande quantité de javelots, de dards et d'autres traits. Dans cet état, à l'approche de la flotte ennemie, ils sortent du port et viennent aux mains avec les Marseillais. L'action fut vive et opiniâtre de part et d'autre. Les montagnards, gens robustes et aguerris, animés par le salaire qu'on leur avait promis en sortant de Marseille, ne le cédaient point de beaucoup aux nôtres en courage. Quant aux pâtres de Domitius, ces hommes féroces, et encouragés par l'espérance de la liberté, s'empressaient de faire voir à leur maître ce dont ils étaient capables.

58. D'un autre côté, les vaisseaux ennemis, comptant sur leur légèreté et sur la science de leurs pilotes, évitaient aisément les nôtres, et se garantissaient de leur choc; et tant qu'ils avaient la faculté de s'étendre, ils faisaient tous leurs efforts pour les envelopper, pour tomber plusieurs sur un, ou pour briser nos rames en passant. S'ils étaient obligés de s'approcher et d'en venir à l'abordage, le talent et l'expérience des pilotes ne leur devenant d'aucune utilité, ils avaient recours à la valeur de leurs montagnards. Pour nous, qui ne possédions que des rameurs mal exercés, des pilotes peu habiles, tirés à la hâte des vaisseaux de charge, et ignorant même les termes de l'art, nous étions assez embarrassés avec des navires pesans et mauvais voiliers, qui avaient été faits en trop peu de temps, et de bois vert; ce qui les rendait peu propres à la manœuvre. Mais dès qu'il y avait lieu de joindre les vaisseaux ennemis, un des nôtres ne se faisait pas difficulté d'avoir affaire à deux. On les accrochait de divers côtés; on combattait à droite et à gauche; on montait sur les deux; on faisait main-basse tant sur les montagnards que sur les pâtres, et l'on coulait les navires à fond. Nous en prîmes quelques-uns avec leur équipage; le reste fut obligé de regagner le port. Ce jour-là, les Marseillais perdirent neuf galères, qui furent capturées ou englouties.

59. Cette nouvelle portée à Lérida où était César, et son pont se trouvant achevé en même temps, la face des affaires changea aussitôt. Les ennemis,

effrayés de la bravoure de nos cavaliers, n'osaient plus s'exposer si librement et avec la même hardiesse à courir et à s'écarter ; ou ils ne s'éloignaient guère, afin de pouvoir se retirer au plus tôt; ou ils prenaient un grand circuit pour nous éviter ; ou d'aussi loin qu'ils nous voyaient, après avoir reçu quelque échec, ils jetaient ce qui les embarrassait au milieu du chemin et prenaient la fuite : enfin ils laissaient passer plusieurs jours sans aller au fourrage, ou ils ne s'y hasardaient que la nuit, contre leur coutume.

60. Cependant ceux d'Huesca, de concert avec les habitans de Calahorra qui étaient de leur dépendance, envoyèrent des députés à César pour se soumettre et recevoir ses ordres. Les Tarragoniens, ainsi que deux autres peuples des environs, et peu de jours après, une autre nation située sur les bords de l'Èbre, suivirent leur exemple. Il exigea de tous du blé; ils en promirent, assemblèrent de toutes parts des bêtes de somme, et lui en firent porter dans son camp. Chez les ennemis se trouvait une cohorte de la dernière peuplade dont je viens de parler : informé du parti qu'avait pris sa nation, elle vint se rendre à lui. En un mot, depuis le pont achevé, tout changea dans un moment : cinq grandes cités venaient d'entrer dans l'alliance de César; il avait des vivres en abondance, et l'on ne parlait plus des légions que Pompée devait amener avec lui par la Mauritanie. Aussi plusieurs nations plus éloignées abandonnèrent-elles la cause d'Afranius pour embrasser celle de César.

61. Ce dernier voyant les ennemis effrayés d'un tel changement, afin de n'être pas toujours contraint d'envoyer sa cavalerie par le pont, ce qui l'obligeait à prendre un grand détour, choisit un endroit convenable, et y fit creuser des fossés de trente pieds de large, pour détourner une partie de la Sègre et la rendre guéable. L'ouvrage était à peine achevé, qu'Afranius et Pétréius craignirent à leur tour de manquer absolument de vivres et de fourrage, parce que nous étions supérieurs en cavalerie; ce qui les fit résoudre à se retirer et à transporter le théâtre de la guerre dans l'Aragon. Un motif contribua surtout à les y déterminer : c'est que des deux partis opposés dans la guerre précédente, les vaincus, qui avaient suivi Sertorius, tremblaient au seul nom du vainqueur quoique absent, et redoutaient sa domination. Mais ceux qui avaient persisté dans leur alliance avec Pompée lui étaient d'autant plus affectionnés qu'il les avait comblés de bienfaits; au lieu que le nom de César n'était presque pas connu de ces Barbares. Voilà pourquoi nos ennemis en attendaient de grands secours de cavalerie et d'infanterie, et ils se flattaient que de ce pays, qui était de leur dépendance, ils pourraient prolonger la campagne jusqu'à l'hiver. Cette résolution prise, ils firent amener à Octogesa tous les bateaux qui se trouvaient sur l'Èbre. Cette ville située sur ce fleuve n'était éloignée de leur camp que d'environ sept lieues. Ces bâtimens s'y étant rendus, ils se décidèrent à y construire un pont, et firent passer la rivière de la Sègre à deux légions, avec ordre de s'y fortifier par un retranchement de douze pieds.

62. Instruit de cette mesure par ses coureurs, César fit travailler jour et nuit à détourner le cours du fleuve, et il y était déjà parvenu au point que la cavalerie pouvait et osait y passer, quoique avec peine et difficultés; mais l'infanterie y aurait eu de l'eau jusqu'aux épaules, de sorte néanmoins que la profondeur et la rapidité du courant ne l'auraient pas empêché de le franchir.

Enfin, à peu près dans le même temps, on apprit que le pont sur l'Èbre était presque achevé; et la Sègre se trouva guéable.

63. Ce fut un nouveau motif pour les ennemis de hâter leur départ. Ils laissent donc deux cohortes espagnoles à la garde de Lérida, font passer la Sègre à toutes leurs troupes, et vont joindre les deux légions qui avaient déjà traversé cette rivière. Tout ce que César pouvait faire en cette occasion, c'était d'envoyer sa cavalerie après eux pour les harceler, retarder leur marche et la troubler. Il lui fallait prendre un trop grand circuit pour gagner son pont avec l'infanterie; au lieu que les ennemis n'avaient que peu de chemin à faire pour arriver à l'Èbre. Sa cavalerie, ayant donc passé la rivière, se montre tout d'un coup à la vue de l'arrière-garde d'Afranius et de Pétréius qui avaient décampé vers minuit, l'enveloppe de toutes parts, et commence à l'arrêter et à l'empêcher d'avancer.

64. A la pointe du jour, des hauteurs voisines de notre camp, on voyait notre cavalerie aux prises avec cette arrière-garde, la presser vivement, quelquefois l'obliger à s'arrêter, et à se détacher du corps de bataille; d'autres fois, les ennemis se retournaient contre elle, la chargeaient avec toute leur infanterie, la repoussaient, et ensuite se remettaient en marche, toujours poursuivis par nos troupes. A ce spectacle, ce n'étaient que plaintes et que murmures par tout le camp, de ce qu'on laissait échapper l'ennemi; ce qui traînait sans nécessité la guerre en longueur. Les soldats chargeaient leurs centurions et leurs tribuns d'assurer César qu'il ne devait épargner ni leurs peines ni leurs vies; qu'ils étaient prêts à tout entreprendre; et qu'ils ne manquaient pas de courage pour oser traverser la rivière au même endroit où la cavalerie l'avait passée. Quoique César craignît d'exposer tant d'hommes à la rapidité d'un si grand fleuve, cependant, touché de leur zèle et de leurs plaintes, il crut devoir tenter et essayer ce passage. Dans cette intention il sépara de toutes les centuries les soldats qui ne lui parurent ni assez robustes ni assez déterminés, et leur laissa la garde du camp avec une légion; décampant ensuite avec le reste de ses troupes sans bagage, il fit placer grand nombre de chevaux de charge au dessous et au dessus du cours de l'eau, et passa ainsi la rivière avec toute son armée: quelques soldats qu'avait entraînés le courant furent repris et sauvés par la cavalerie, et il n'en périt aucun. Après avoir ainsi fait passer ses troupes, il les range en bataille, et se met ensuite en marche sur trois colonnes; et quoiqu'il eût été contraint de prendre un détour de deux lieues, et qu'il eût perdu beaucoup de temps au passage de la rivière, l'ardeur de ses soldats fut telle, qu'avant trois heures du soir, ils atteignirent l'ennemi, qui était parti dès minuit.

65. Afranius et Pétréius, dès qu'ils nous aperçurent de loin, furent dans un tel étonnement de cette diligence extraordinaire, qu'ils s'arrêtèrent sur les hauteurs, et s'y rangèrent en bataille. César fit rafraîchir son armée dans la plaine, pour ne pas l'exposer à combattre fatiguée comme elle l'était; et quand les ennemis voulurent se remettre en marche, il les suivit et les arrêta. Ils furent obligés de camper plus tôt qu'ils n'en étaient convenus, car ils avaient des montagnes à franchir; et à environ deux lieues de là se trouvaient des chemins étroits et difficiles. Ce fut dans ces défilés qu'ils se retirèrent pour se mettre à couvert de la ca-

valerie de César, et ils placèrent des postes dans ces chemins étroits pour retarder notre marche, pendant que sans crainte et sans péril ils traverseraient l'Èbre. C'était alors tout ce qu'ils pouvaient et devaient faire de mieux pour toutes sortes de raisons; mais fatigués du combat du jour et de leur marche, ils remirent l'affaire au lendemain. César, de son côté, alla camper sur une colline voisine.

66. Vers minuit, sa cavalerie ayant fait prisonniers quelques soldats ennemis qui s'étaient éloignés du camp pour chercher de l'eau, il apprit d'eux que les chefs faisaient décamper leur armée sans bruit. Sur cet avis, il fait donner le signal, et selon l'usage militaire, jeter le cri pour plier bagage. L'ennemi entend ce bruit, et craignant d'être obligé de combattre de nuit chargé de son bagage, ou de se voir enfermé dans les défilés par la cavalerie de César, il s'arrête et rentre dans son camp. Le lendemain, Pétréius part secrètement avec quelques cavaliers pour reconnaître le pays; César détache également L. Décidius Saxa avec une faible suite pour le même dessein. Tous deux rapportèrent aux leurs, qu'après avoir traversé une plaine de cinq milles, on trouvait un pays rude et montueux; et que celui qui s'en emparerait le premier n'aurait pas de peine à en interdire l'approche à l'ennemi.

67. Sur ce rapport, Afranius et Pétréius tiennent conseil pour délibérer sur l'instant du départ. Presque tous étaient d'avis de l'effectuer de nuit, afin de gagner ces défilés avant que César ne fût instruit de leur marche. Les autres sur ce qu'il avait, la nuit précédente, fait publier le départ, concluaient de là qu'il ne leur était pas possible de partir secrètement; que la cavalerie ennemie battait la campagne pendant la nuit et ne laissait aucun chemin libre; qu'il fallait éviter un combat nocturne, temps auquel, surtout dans les guerres civiles, le soldat fait bien plus d'attention au danger qu'il court qu'à son devoir; que de jour, au contraire, la honte et la présence des tribuns militaires et des centurions le retenaient, et l'empêchaient de commettre une lâcheté aux yeux de tout le monde; qu'il ne fallait donc décamper que de jour; que si l'on éprouvait quelque perte, au moins le gros de l'armée se sauverait et pourrait s'emparer du poste que l'on voulait saisir. Cet avis l'emporta; et il fut décidé que l'on se mettrait en marche le lendemain dès l'aurore.

68. César, qui avait aussi fait reconnaître le pays, décampa dès que le jour parut, et prit un grand détour sans tenir de route certaine, parce que l'ennemi était campé sur les routes qui menaient à l'Èbre et à Octogesa. Il fut obligé, dans sa marche, de traverser de grands vallons d'un abord très-difficile : des rochers escarpés qu'il rencontrait souvent barraient son chemin, de sorte que pour y monter ses soldats étaient réduits à se passer leurs armes de main en main, et à se soulever les uns les autres. Mais pas un ne reculait devant ces fatigues, dans l'espérance qu'elles seraient les dernières, si l'on pouvait empêcher l'ennemi de passer l'Èbre et lui couper les vivres.

69. Cependant les soldats d'Afranius, voyant quelle direction nous prenions, se mettent d'abord à sortir gaîment de leur camp et à nous insulter, s'imaginant que le défaut de vivres nous obligeait de fuir et de retourner à Lérida. Nous suivions, en effet, un chemin tout opposé à celui qu'il paraissait que nous aurions dû suivre, et les chefs ennemis commençaient à s'applaudir du dessein qu'ils avaient conçu de ne point décam-

per. Ce qui servait encore à les entretenir dans leur opinion relativement à notre départ, c'est que nous n'étions suivis ni de bêtes de charge ni de bagages; d'où ils concluaient que nous ne pourrions soutenir long-temps la disette. Mais, lorsqu'ils virent notre armée tourner peu à peu sur la droite, et que les têtes des colonnes dépassaient déjà leur camp, tous, jusqu'aux plus lents et aux plus paresseux, comprirent qu'il fallait décamper au plus vite et nous prévenir. On crie donc aux armes; et toutes leurs troupes, excepté quelques cohortes qu'ils laissent à la garde du bagage, sortent et se dirigent droit à l'Èbre.

70. De part et d'autre la victoire dépendait de la diligence; c'était à qui s'emparerait le premier des défilés et des montagnes. La difficulté des chemins retardait César : et sa cavalerie arrêtait la marche des troupes d'Afranius. Cependant telle était la situation des soldats de ce général, que s'ils arrivaient les premiers aux montagnes qu'ils avaient pour but d'occuper, ils étaient hors de péril; mais, en ce cas, ils ne pouvaient sauver ni le bagage de toute l'armée, ni les cohortes qu'ils avaient laissées dans leur camp, les troupes de César les tenant alors investies, sans qu'il fût possible de les secourir. César arriva le premier, et, ayant trouvé une plaine au sortir de ces rochers, il s'y rangea en bataille faisant face à l'ennemi. Afranius, dont l'arrière-garde était pressée par notre cavalerie, et qui voyait l'ennemi en tête, trouva une colline où il fit halte : de là il détacha quatre cohortes d'infanterie espagnole, pour gagner une haute montagne qui était à la vue des deux armées, et leur ordonna d'y courir de toute leur force et de s'y établir, son dessein étant de s'y rendre ensuite avec toutes ses troupes, et changeant de route, d'arriver à Octogesa par les hauteurs. Mais, comme ces cohortes prenaient un circuit pour atteindre cette montagne, la cavalerie de César, les apercevant, tombe sur elles sans qu'elles puissent résister un seul instant, les enveloppe, et les taille en pièces à la vue des deux armées.

71. L'occasion était bien favorable : et César lui-même ne doutait point qu'après avoir reçu sous ses yeux un si grand échec, l'ennemi, effrayé, ne fût hors d'état de tenir tête, surtout étant enveloppé de tous côtés par sa cavalerie, et forcé de combattre dans un pays plat et découvert. De toutes parts on le sollicitait d'attaquer; ses lieutenans, les tribuns militaires et les centurions lui représentaient qu'il ne devait pas balancer à livrer bataille; que tous ses soldats étaient dans les meilleures dispositions; qu'au contraire ceux d'Afranius avaient donné plusieurs marques de crainte, n'ayant osé ni secourir les leurs, ni descendre de leurs montagnes, ni soutenir la vue de notre cavalerie, et se bornant à se tenir serrés autour des enseignes qu'ils avaient déposés dans un seul endroit, sans se préparer à les défendre, ni à garder leurs rangs; s'il ne jugeait pas à propos de les attaquer sur leur hauteur, l'occasion s'en présenterait assez dans leur marche, parce qu'ils seraient nécessairement obligés d'en sortir faute d'eau.

72. César se flattait que sans combat, et sans exposer ses troupes, il triompherait des ennemis auxquels il avait intercepté les vivres. Pourquoi acheter la victoire au prix du sang même de quelques-uns de ses soldats? Et pourquoi exposerait-il à recevoir des blessures de braves guerriers qui l'avaient servi avec tant de zèle et d'affection? Pourquoi enfin tenter la fortune, le devoir d'un général étant sur-

tout de vaincre l'ennemi autant par son habileté que par ses armes? Il était d'ailleurs touché de l'infortune de ses concitoyens dont il voyait la perte inévitable; et il préférait une victoire qui ne coûtât la vie à personne. Cette politique était désapprouvée de la plupart de ses soldats; ils proclamaient hautement que, puisque César perdait une si belle occasion de vaincre, ils refuseraient aussi de combattre lorsqu'il le voudrait à son tour. Ces menaces furent si loin de le faire changer de résolution, qu'il recula un peu pour rassurer les ennemis. Afranius et Pétréius profitèrent de ce mouvement et rentrèrent dans leur camp. César se rendit maître de toutes les hauteurs, intercepta tous les chemins qui conduisaient à l'Èbre, et vint camper le plus près qu'il put des ennemis.

73. Le lendemain, leurs généraux, inquiets d'avoir perdu tout espoir de parvenir au fleuve et de tirer des vivres du pays, tinrent conseil pour délibérer sur ce qui leur restait à faire. Il s'agissait de savoir s'ils retourneraient à Lérida, où s'ils marcheraient vers Tarragone. Ils discutaient ces points, lorsqu'on vint leur dire que ceux qu'ils avaient envoyés faire de l'eau étaient chargés par notre cavalerie. Sur cet avis ils posent plusieurs gardes de cavalerie et d'infanterie légère, les entremêlent de cohortes légionnaires, et font commencer un retranchement depuis leur camp jusqu'à l'eau, afin de pouvoir y aller à couvert en tout temps sans escorte. Afranius et Pétréius se partagent entre eux le détail de cet ouvrage, et s'éloignent pour en surveiller l'exécution.

74. En leur absence, leurs soldats, trouvant une occasion favorable pour parler aux nôtres, sortent en foule de leur camp, appellent ceux qui sont de leur connaissance ou de leur pays; les remercient de les avoir épargnés la veille dans la consternation où ils étaient, avouant qu'ils leur doivent la vie : ensuite ils leur demandent s'ils peuvent compter sur la clémence de César, regrettant de n'y avoir pas eu recours plus tôt, et de n'avoir pas porté les armes avec leurs parens et leurs amis. De discours en discours, ils supplient César de laisser la vie à leurs généraux, afin qu'on ne puisse les accuser d'avoir voulu se charger d'un crime aussi noir que celui de les trahir; et sur la parole qu'on leur en donne, ils s'engagent à passer aussitôt dans le parti de César, et lui députent leurs principaux centurions pour convenir de tout avec lui. En attendant, ils se rendent mutuellement visite; de sorte que les deux camps ne paraissaient plus en former qu'un seul : plusieurs même des tribuns militaires et des centurions vinrent trouver César pour implorer sa protection. On en voit faire autant aux chefs les plus distingués de l'Espagne qu'ils avaient fait venir dans leur camp, et qu'on y retenait comme otages : ils cherchaient des connaissances ou des protecteurs auprès de César pour lui être présentés. Le fils même d'Afranius, alors fort jeune, avait engagé Sulpicius, lieutenant de César, à demander sa grâce et celle de son père. La joie régnait dans les deux camps; les uns se félicitaient d'avoir évité un si grand péril; les autres d'avoir terminé une guerre aussi importante sans effusion de sang; et César recueillait, au jugement de tout le monde, un fruit admirable de la clémence dont il venait de faire preuve; enfin sa conduite avait l'approbation générale.

75. Afranius, averti de ce qui se passait, quitte les travaux et revient au camp, disposé, comme il paraissait, à

supporter, avec patience et tranquillité, tout ce qui pouvait arriver. Quant à Pétréius, il prend son parti en homme décidé, arme ses domestiques, y joint une cohorte prétorienne espagnole, avec quelque cavalerie barbare à sa solde, et qui lui servait ordinairement de garde, vole aussitôt aux retranchemens, rompt les entretiens des soldats, chasse les nôtres de son camp, et passe au fil de l'épée ceux qui se laissent surprendre. Les autres se rassemblent; et dans un péril aussi pressant, enveloppent leur bras gauche de leur manteau, et mettent l'épée à la main. Bientôt rassurés par le voisinage de notre camp, ils se défendent contre la cavalerie et l'infanterie, et regagnent les retranchemens à la faveur des cohortes qui étaient de garde aux portes.

76. De là Pétréius court en pleurant de manipule en manipule, appelle les soldats, et les conjure de ne livrer ni lui, ni Pompée, leur général absent, aux supplices que leurs ennemis leur préparent. Aussitôt il les rassemble tous près de sa tente, et leur fait jurer de n'abandonner ni leurs chefs, ni leurs compagnons d'armes; de ne point les trahir, et de ne faire aucun traité particulier. Il en prête serment le premier, et engage Afranius à en faire de même. Les tribuns, les centurions suivent cet exemple; les soldats viennent ensuite par centurie. On ordonne à tous ceux qui ont en leur pouvoir un soldat de César de le livrer; et on massacre dans la tente même du général tout ce qui s'en trouve. Mais ceux qui leur avaient donné retraite en cachèrent plusieurs, et les firent sauver la nuit par dessus le rempart. Ainsi, la terreur que les généraux ennemis inspirèrent à leur armée, la cruauté dont ils usèrent envers les nôtres, et la religion du serment qu'ils exigèrent de nouveau de toutes leurs troupes, firent évanouir les dernières espérances d'accommodement, changèrent les dispositions des soldats, et les réduisirent à reprendre les armes.

77. César fit faire une exacte perquisition des gens d'Afranius qui étaient venus dans son camp lors de leurs conférences avec les siens, et les lui renvoya: il y eut seulement quelques tribuns militaires et quelques centurions qui d'eux-mêmes restèrent auprès de lui; et dans la suite il leur accorda de grands priviléges. Il éleva les centurions à des classes supérieures, et rendit aux tribuns les charges qu'ils avaient eues.

78. Les ennemis étaient toujours pressés du besoin du fourrage, et n'avaient de l'eau qu'avec peine : car pour du blé, les légionnaires n'en manquaient pas absolument, ayant eu ordre en partant de Lérida de s'en pourvoir pour vingt-deux jours; mais l'infanterie espagnole et les troupes auxiliaires en étaient totalement privées; elles manquaient d'argent pour en acheter, et n'avaient pas l'habitude de porter des fardeaux : aussi en venait-il tous les jours un grand nombre se rendre à César. Dans cette extrémité, des deux partis opposés, celui de retourner à Lérida parut le plus sûr aux ennemis, parce qu'ils y avaient laissé un peu de blé, et qu'ils comptaient pouvoir y prendre leur dernière détermination. Tarragone étant plus éloigné, ils pensaient que ce long trajet les exposait à plus d'accidens. Cet avis fut goûté, et ils levèrent leur camp. César envoya d'abord sa cavalerie pour inquiéter leur arrière-garde et en retarder la marche; ensuite il s'avança lui-même en personne avec les légions. Sa cavalerie ne donnait pas un moment de relâche à l'arrière-garde.

79. Cette retraite s'effectua de la manière suivante. Quelques cohortes fermaient l'arrière-garde, et s'arrêtaient souvent dans la plaine. S'il fallait gravir une montagne, la nature seule du terrain les défendait assez contre l'ennemi, parce que les premiers secouraient de la hauteur ceux qui suivaient. Lorsqu'il se trouvait un vallon ou une colline à descendre, et que les premiers ne pouvaient plus secourir les derniers, notre cavalerie, des hauteurs, les accablait de traits, et les mettait alors en grand péril. Il fallait, lors qu'ils approchaient de ces endroits, qu'ils fissent arrêter leurs légions, et repousser vigoureusement notre cavalerie par une charge générale; ensuite, l'ayant écartée, tous ensemble ils précipitaient leur course dans les vallées, et quand ils les avaient traversées, se reformaient de nouveau sur les hauteurs. A l'égard de leur cavalerie, quoique très-nombreuse, loin de leur être d'aucun secours, elle était si effrayée des combats précédens, qu'il fallait la faire marcher entre les légions, et la défendre elle-même. Aucun homme ne se hasardait hors de la colonne, qu'il ne fût enlevé aussitôt par la cavalerie de César.

80. Ces combats continuels rendaient la marche lente et embarrassée, et à chaque instant il fallait faire halte, pour porter secours à ceux qui étaient attaqués. Aussi, à peine ont-ils fait quatre milles, toujours plus vivement harcelés par notre cavalerie, qu'ils sont forcés de gagner une haute montagne, et là, ils fortifient leur camp, du côté qui fait face à l'ennemi, sans décharger le bagage. Lorsqu'ils voient ensuite notre camp établi, nos tentes dressées et notre cavalerie partie pour le fourrage ils se mettent en marche vers midi, dans l'espérance de prendre les devans, avant que notre cavalerie pût être de retour. César, en étant averti, les suit avec ses légions, après avoir seulement laissé quelques cohortes à la garde du bagage. Vers les quatre heures du soir, il envoya ordre de faire avancer ses fourrageurs, et de rappeler sa cavalerie. Elle revint aussitôt reprendre son service ordinaire, et le combat s'échauffa tellement entre elle et l'arrière-garde ennemie, qu'il s'en fallut peu que celle-ci ne fût mise en déroute : elle perdit un grand nombre de soldats, et même quelques centurions. Cependant notre armée entière approchait et allait fondre sur eux.

81. Alors Afranius, qui n'avait ni le temps de chercher un lieu convenable pour se retrancher, ni le moyen de continuer sa marche, fut nécessairement contraint de s'arrêter et de camper dans un poste fort désavantageux, en même temps qu'éloigné de l'eau. César ne voulut pas l'attaquer, pour les raisons que l'on a déjà exposées; il négligea également de faire dresser ses tentes, afin d'être plus disposé à le suivre, soit qu'il décampât de jour, soit qu'il fît sa retraite de nuit. L'ennemi, remarquant le désavantage de son poste, continue ses retranchemens pendant toute la nuit, et cherche à les prolonger très-près du camp de César. Le lendemain il travaille de même depuis le point du jour jusqu'au soir. Mais plus il poussait ses travaux et avançait son camp, plus il s'éloignait aussi de l'eau; il remédiait donc à un mal par un autre. La première nuit, personne ne sortit pour faire de l'eau; le jour suivant, ayant laissé au camp une simple garde, toute l'armée s'y rendit en corps, mais aucun n'alla au fourrage. César aimait mieux les forcer à se soumettre par la faim et par la soif que par les armes. Cependant il s'occupa de les renfermer à l'aide d'un retran-

chement et d'un fossé, pour se garantir de leurs irruptions et de leurs sorties soudaines, auxquelles il prévoyait bien qu'ils seraient réduits. Alors, voyant que le fourrage leur manquait, et ne voulant pas se charger de bagage dans leur marche, ils firent tuer toutes leurs bêtes de somme.

82. Ils employèrent deux jours en préparatifs. Le troisième, voyant que les ouvrages de César étaient bien avancés, ils sortirent vers deux heures après midi, et se rangèrent en bataille à la tête de leur camp. César, de son côté, rappela ses légions, rassembla toute sa cavalerie, et se mit aussi en bataille : car paraître refuser d'en venir aux mains, contre les désirs des officiers et des soldats, et contre l'attente générale, c'eût été nuire à ses intérêts. Cependant les mêmes motifs dont on a déjà parlé l'empêchaient de souhiter la bataille, surtout parce que le peu d'étendue du terrain ne permettait point une victoire complète, après avoir mis en fuite les ennemis. En effet, d'un camp à l'autre il n'y avait guère que deux mille pas : les deux armées en occupaient chacune un tiers ; l'autre tiers était pour le choc. Si donc on en venait aux mains, la proximité de l'un et de l'autre camp facilitait aux vaincus une prompte retraite dans le leur, sans crainte d'être poursuivis. Cette raison servit encore à le maintenir dans sa résolution de rester sur la défensive, et de ne pas commencer l'attaque.

83. L'armée d'Afranius composée de cinq légions, était rangée sur deux lignes; les troupes auxiliaires en présentaient une troisième pour servir de réserve. Celle de César était rangée sur trois lignes. Quatre cohortes de chaque légion faisaient la première ligne; trois formaient la seconde, placées derrière les premières de leurs légions respectives, et les trois autres marquaient la troisième ligne, placées de même. Les gens de trait et les frondeurs occupaient les intervalles qui séparaient les cohortes de la seconde et de la troisième ligne, et la cavalerie était postée aux ailes. L'armée ainsi rangée, les chefs de part et d'autre paraissent s'en tenir à leur projet; César, à n'en point venir aux mains s'il n'y était forcé; Afranius, à empêcher César de poursuivre ses travaux. Les deux armées restèrent en cet état jusqu'au coucher du soleil, ensuite chacun rentra dans son camp. Le lendemain, César fit continuer ses travaux, et Afranius tenta de passer la Sègre. César s'en aperçut, envoya au-delà de ce fleuve une partie de sa cavalerie avec son infanterie allemande, armée à la légère, et mit plusieurs postes sur les bords de la rivière.

84. Enfin, les généraux ennemis se voyant assiégés de toutes parts, les chevaux étant depuis quatre jours sans fourrage, et les soldats sans eau, sans bois, sans vivres, ils demandent une entrevue dans un lieu éloigné des troupes, s'il est possible. César refusa l'entrevue secrète, mais en accepta une publique. On lui donne en otage le fils d'Afranius, et l'on se rend à l'endroit qu'il a marqué. Là, en présence des deux armées, Afranius déclare qu'on ne doit pas le condamner, lui et ses troupes, d'avoir voulu demeurer fidèles à Pompée, leur général ; mais qu'ils avaient assez satisfait à leur devoir et assez souffert ; qu'ils s'étaient exposés à la plus grande famine pour l'amour de lui ; qu'à présent ils se voyaient enfermés comme des femmes, privés d'eau et de la liberté de se mouvoir ; que leurs corps ne sauraient plus long-temps supporter ces souffrances, ni leurs âmes cette honte ; qu'ils s'avouaient donc vaincus,

et qu'ils demandaient et suppliaient instamment que, dans le cas où il y eût encore lieu à la clémence, on leur épargnât l'horreur du dernier supplice. Il fit ces représentations avec toute la soumission et l'humilité possibles.

85. César répondit : qu'il n'y avait personne à qui, dans cette occasion, il convînt moins qu'à lui de se plaindre, et de chercher à exciter la compassion. Que tous les autres avaient fait leur devoir : lui César, parce que, pouvant attaquer avec avantage, dans des postes désavantageux à l'ennemi et dans un temps favorable, il n'en avait rien fait, pour qu'il fût plus facile d'en venir à un accommodement ; son armée, puisque malgré l'outrage qu'elle avait essuyé par le massacre de ses camarades, elle avait conservé et mis à couvert de toute insulte les soldats ennemis qui étaient en son pouvoir ; enfin les troupes d'Afranius en venant traiter elles-mêmes de la paix, démarche inspirée par la pensée de pourvoir au salut de tous. Ainsi dans tous les rangs on s'est arrêté au parti que la générosité conseillait : les chefs seuls n'avaient point voulu entendre parler d'accord ; loin d'observer les lois des trêves et des entrevues, ils ont cruellement égorgé des hommes sans défiance, abusés sous le prétexte d'un entretien. Aujourd'hui ils éprouvent le sort ordinaire de ceux qui ne suivent que les mouvemens de leur obstination et de leur arrogance ; ils recherchent et demandent avec un extrême empressement ce qu'ils méprisaient. Cependant il ne veut profiter ni de leur abattement, ni des circonstances favorables où il se trouve, pour augmenter son pouvoir ; mais il veut que les armées que l'on a si longtemps entretenues contre lui soient licenciées. En effet ce n'est point pour d'autres motifs qu'on a envoyé six légions ici, qu'on y en a levé une septième, qu'on y a équipé tant de formidables flottes, et choisi des chefs si expérimentés : ce n'est ni pour pacifier l'Espagne ni pour secourir la province, qui, jouissant d'une longue paix, n'a besoin d'aucun secours : toutes ces mesures ont été prises dès long-temps contre lui. C'est pour le combattre que les formes anciennes du gouvernement ont été changées ; que des portes de Rome, le même homme préside aux délibérations intérieures, et quoique absent, gouverne depuis tant d'années, deux provinces belliqueuses ; que les droits sacrés des magistrats ont été violés, et qu'au lieu de donner le gouvernement des provinces à des préteurs et à des consuls, comme cela s'était toujours pratiqué, on y envoie des particuliers choisis par une faction ; qu'enfin au mépris du bénéfice de l'âge, on appelait aux armes des vétérans qui ont fait toutes les guerres précédentes. Qu'il était le seul de tous les généraux à qui l'on n'eût pas voulu permettre, après avoir bien servi la république, de rentrer dans Rome avec honneur, ou du moins sans honte, et de congédier l'armée. Tous ces outrages, il les a supportés et les supportera encore avec patience ; il n'a pas même l'intention de leur ôter le commandement pour se l'approprier, ce qui cependant ne lui serait pas difficile ; qu'il veut uniquement les priver des forces dont ils abusent pour lui nuire. Il faut donc, comme il a déjà été proposé, qu'ils sortent de la province, et licencient leur armée ; alors il ne fera de mal à personne. Telle est l'unique et dernière condition qu'il met à la paix.

86. Ce discours fut très-agréable aux soldats, comme il parut par l'allégresse qu'ils témoignèrent : il était, en effet,

bien doux, pour les vaincus qui s'attendaient à quelque mauvais traitement, de se voir offrir une récompense, c'est-à-dire leur congé. Aussi, comme on contestait sur le lieu et sur le temps où l'on devait les licencier, tous firent signe, et crièrent, du rempart où ils étaient, qu'il fallait que ce fût sur l'heure; que si l'on différait, les plus grands sermens ne seraient pas capables de les assurer de l'obtenir. Après que l'on eut encore agité un moment cette question de part et d'autre, il fut réglé que ceux qui étaient domiciliés en l'Espagne, et y possédaient du bien, auraient sur-le-champ leur congé, et qu'on licencierait le reste sur les bords du Var. On stipula qu'il ne leur serait fait aucun tort, et que nul ne serait forcé de prêter à César le serment militaire.

87. César s'engagea également à les nourrir depuis ce moment jusqu'à leur arrivée au Var. Il ordonna encore que tout ce qu'ils auraient perdu à la guerre, et qui se trouverait entre les mains de ses soldats, leur fût restitué, il en fit faire l'estimation et en paya le prix à ses troupes. Aussitôt après la conclusion de ce traité, les soldats le rendirent l'arbitre de tous leurs différends; et sur ce qu'Afranius et Pétréius refusaient de leur payer leur solde qu'elles demandaient avec hauteur, les chefs alléguant que l'époque de l'échéance n'était pas encore arrivée, on pria César de faire connaître sa décision dans cette affaire; les uns et les autres s'en tinrent à son jugement. Environ le tiers de cette armée fut licencié pendant les deux jours qu'on resta dans le camp; ensuite César fit prendre les devans à deux légions, et ordonna au reste de suivre, afin qu'elles ne campassent pas loin les unes des autres : il chargea de la conduite de cette marche Q. Fusius Calénus, l'un de ses lieutenans. Après de telles instructions, il quitta l'Espagne et se rendit sur le Var, où on licencia ce qui restait de l'armée ennemie.

LIVRE SECOND.

Continuation de siége de Marseille. — Soumission de toute l'Espagne. — Reddition de Marseille. — Défaite de Curion en Afrique.

An avant J. C. 48, de Rome 606.

1. Pendant que ces événemens avaient lieu en Espagne, C. Trébonius, lieutenant que César avait laissé au siége de Marseille, l'assaillit sur deux points, et fit ses approches avec des mantelets et des tours. Il avait dressé l'une de ses attaques dans le voisinage du port et de l'arsenal pour les vaisseaux; l'autre vers l'embouchure du Rhône au trajet que l'on franchit en venant de la Gaule et de l'Espagne, pour se rendre à cette mer qui en est voisine : car Marseille est baignée par la mer presque de trois côtés, et ce n'est que par le quatrième qu'on peut y entrer par terre : une partie même de ce côté, qui touche à la citadelle, est très-forte, tant à cause de sa situation que d'une vallée profonde qui en rend le siége fort long et fort difficile. Pour terminer promptement ces travaux, C. Trébonius avait fait venir de toute la province un grand nombre d'hommes, de chevaux, quantité de bois et d'osier, dont il construisit une terrasse de quatre-vingts pieds de haut.

2. Mais depuis long-temps on avait si bien pourvu cette ville de tout pour la guerre, et l'on s'y était muni de tant de machines, qu'il n'existait point de mantelets d'osier qui pussent résister à leur effort. Leurs balistes lançaient des poutrelles de douze pieds de long garnies de pointes de fer par le bout, lesquelles perçaient quatre rangs

de claies, et entraient encore assez avant en terre. On fut donc obligé de couvrir les galeries de pièces de bois d'un pied d'épaisseur, à l'abri desquelles on se donnait de main en main ce qui était nécessaire pour la construction de la terrasse. Afin de niveler le terrain, on faisait précéder une tortue de soixante pieds de longueur, composée de même d'un bois très-fort, et enveloppée de ce qui pouvait la garantir des flammes et des pierres. Malgré ces précautions, la grandeur des ouvrages, la hauteur des tours et des murailles de la ville, le grand nombre de machines des assiégés retardaient les travaux. Les montagnards faisaient de plus de fréquentes sorties, et venaient mettre le feu à nos tours et à notre terrasse; mais nos soldats l'éteignaient aisément, après avoir fait périr plusieurs de ces montagnards, et les repoussaient jusque dans la ville.

3. Cependant L. Nasidius que Pompée envoyait au secours de L. Domitius et des Marseillais avec seize vaisseaux, dont quelques-uns avaient la prone armée d'airain, passa le détroit de Sicile sans que Curion en fût informé et s'y attendit. Abordé à Messine, il y répandit une telle épouvante, que les chefs et le sénat de la ville, ayant pris la fuite, lui donnèrent moyen d'enlever une galère de l'arsenal. Il la joignit à ses autres navires, et prit sa route vers Marseille, après avoir envoyé secrètement une petite barque donner avis de son arrivée à Domitius et aux Marseillais, les exhortant fortement à tenter un second combat naval contre Brutus, avec le secours qu'il leur amenait.

4. Depuis leur première défaite, les Marseillais avaient tiré de leur arsenal le même nombre de galères que la première fois, les avaient radoubées et armées avec une très-grande adresse. Ils y avaient embarqué une foule de braves rameurs et d'habiles pilotes; y ajoutant des barques de pêcheurs, garnies de parapets pour mettre les rameurs à couvert du trait; ces mêmes barques étaient remplies d'archers et de machines. Leur flotte ainsi équipée, et encouragés par les prières et les larmes des vieillards, des mères de famille et des jeunes filles qui les conjuraient de secourir leur patrie dans cette extrémité, ils s'embarquent avec autant de résolution et d'assurance que la première fois : car les hommes sont si faibles, que tout ce qu'ils n'ont jamais vu, ou qui leur paraît extraordinaire et nouveau, produit toujours en eux l'excès de la confiance ou de l'effroi. Ce fut ce qui eut alors lieu : car l'arrivée de Nasidius avait rempli tous les cœurs des espérances les plus flatteuses, et de la meilleure volonté. Dans ces dispositions, le vent s'étant trouvé favorable, ils mirent à la voile, et se rendirent à Toulon, château fort appartenant aux Marseillais, où ils s'unirent à Nasidius. Là ils se communiquent leurs desseins, rangent leur flotte en bataille, et se fortifient dans la résolution de combattre. Les Marseillais eurent l'aile droite, et Nasidius la gauche.

5. Brutus vient à leur rencontre avec sa flotte, augmentée de plusieurs vaisseaux : car sans compter les galères que César avait fait construire par ceux d'Arles, il eut soin d'y joindre les six qu'il avait enlevées aux Marseillais; il les avait peu auparavant réparées et pourvues de tout. Après donc avoir exhorté les siens à mépriser un ennemi affaibli, dont ils s'étaient déjà montrés vainqueurs lorsqu'il disposait de toutes ses forces, il marche contre eux plein d'espérance et de résolution. Il était facile, du camp de Trébonius et des hauteurs, de découvrir dans la ville : on y voyait toute la jeunesse qu'on y

avait laissée, les vieillards, les femmes, les enfans, la garnison même, lever les mains au ciel, du haut des murailles, ou courir aux temples de leurs dieux, et là, prosternés au pied des autels, leur demander la victoire : car tous étaient convaincus que cette journée déciderait du salut commun et de celui de la ville, puisque leurs guerriers d'élite, avec tout ce qu'il y avait d'illustre et de considérable dans la place, étaient montés sur la flotte à la prière et aux instances des habitans : de sorte qu'en cas de malheur, ils se trouvaient absolument sans ressource : si, au contraire, ils étaient vainqueurs, ils espéraient pouvoir sauver la ville tant par leurs moyens personnels que par les secours qui leur viendraient du dehors.

6. Le combat engagé, les Marseillais firent tout ce qu'on pouvait attendre d'un peuple courageux. Le souvenir de ce que leurs femmes et leurs enfans leur avaient représenté à leur départ les animait tellement au combat qu'ils paraissaient persuadés qu'il ne leur restait que ce seul moment pour faire leur devoir, et que ceux qui viendraient à être tués dans l'action ne précéderaient que de quelques instans leurs concitoyens, puisque le même sort les attendait aussitôt que la ville serait prise. Nos vaisseaux s'étaient un peu éloignés les uns des autres ; ce qui donnait lieu aux pilotes ennemis de déployer leur adresse à faire manœuvrer les leurs. Si quelquefois nous trouvions le moyen d'en accrocher quelqu'un, de toutes parts ils couraient à son secours. Joints aux montagnards d'Albi, ils se défendaient courageusement de près, et ne cédaient même que peu à nos soldats. Cependant de leurs plus légers vaisseaux ils faisaient sans cesse pleuvoir sur nous une grêle de dards, lesquels surprenaient et blessaient ceux qui n'étaient pas sur leurs gardes. Deux de leurs galères ayant remarqué celle que montait Brutus, qu'il était aisé de reconnaître à son pavillon, s'élancèrent chacune de leur côté, et vinrent fondre sur lui à force de rames; mais il les évita si vite et si à propos, qu'il eut de suite gagné les devans. Ces deux galères s'entre-choquèrent avec tant de violence, qu'elles en furent fort endommagées : l'une eut sa proue brisée et fut toute en débris. Quelques vaisseaux de la flotte de Brutus, qui étaient près de là, s'apercevant de leur position embarrassée, les attaquent et les coulent bientôt à fond.

7. Les vaisseaux de Nasidius ne rendirent aucun service aux Marseillais, et se retirèrent du combat; car ni l'aspect de leur patrie, ni les instances de leurs proches ne les engageaient à exposer leur vie; aussi n'en périt-il aucun. Les Marseillais eurent cinq galères coulées à fond, quatre de prises, et une s'enfuit avec les vaisseaux de Nasidius, et atteignit avec eux l'Espagne citérieure. Une de celles qui restaient aux vaincus fut dépêchée à Marseille, pour y porter cette nouvelle. Lorsqu'elle approcha de la ville, la multitude accourut en foule pour savoir l'issue du combat : et quand ils en furent instruits, ils jetèrent de si grands cris et firent entendre de si tristes gémissemens, qu'il semblait que la ville fût déjà prise. Cependant ils n'en poursuivirent pas avec moins d'ardeur tous les préparatifs nécessaires pour la défendre.

8. Dans la continuation du siége, les légionnaires, qui travaillaient sur la droite aux ouvrages, se voyant exposés aux fréquentes sorties des ennemis, remarquèrent qu'il serait avantageux d'élever une tour de briques pour

s'en faire une espèce de fort ou d'asile, au lieu d'une petite enceinte placée sous les murs de la ville, et dont ils s'étaient contentés jusqu'alors contre les incursions soudaines des assiégés. Ce poste leur servait de refuge quand ils étaient accablés par le nombre, et ils en sortaient pour repousser ou poursuivre l'ennemi. Cette petite enceinte comptait trente pieds sur chaque face, l'épaisseur de ses murs portait cinq pieds. Dans la suite, comme l'expérience est toujours un bon maître, lorsqu'on y joint l'industrie, on reconnut qu'en l'élevant à la hauteur d'une tour, on en tirerait de grands avantages, et voici comment ce projet fut exécuté.

9. Cette tour étant poussée à la hauteur du premier étage, on engagea les bouts des poutres dans l'épaisseur de la maçonnerie, pour les mettre à l'abri des matières combustibles de la place; puis on continua de murer au-dessus de ce plancher, tant que la protection des mantelets et des galeries le permit. On posa ensuite sur la maçonnerie, à peu de distance de l'aplomb des revêtemens intérieurs, deux solives en croix, afin d'y suspendre le plancher qui devait servir de couverture à la tour; et sur ces solives on mit des poutres qui se croisaient en ligne droite, et qu'on réunissait ensemble à l'aide de madriers. Les poutres, un peu plus longues que la largeur totale de la tour, étaient saillantes au-delà de l'aplomb des revêtemens extérieurs, afin qu'on pût y attacher des rideaux pour mettre à l'abri les ouvriers qui maçonnaient sous le toit. Cette plate-forme, destinée à surmonter la tour, fut garantie du feu par des briques et de la terre glaise. On jeta encore des matelas par-dessus, afin que les traits et les pierres lancées par les machines n'endommageassent pas le plancher. Les rideaux dont on se servit pour mantelets flottans étaient faits de câbles d'ancre; ils avaient quatre pieds de largeur, et descendaient jusqu'au pied de la maçonnerie. On mit trois rangs de ces rideaux sur les trois faces de la tour qui étaient vues et battues de la place, et on les suspendit à ces poutres saillantes qui formaient un avant-toit au pourtour de l'édifice. On avait déjà remarqué en d'autres occasions qu'il n'y avait que cette espèce de nattes suspendues qui fussent impénétrables aux traits et aux autres armes offensives. Cette partie de la tour étant ainsi conduite et mise à l'abri de toutes les batteries de l'assiégé, on transporta ailleurs les mantelets dont on avait fait usage, et, au moyen de la mécanique, on commença par soulever en entier cette plate-forme au-dessus du premier étage, jusqu'à la hauteur où les rideaux suspendus pouvaient mettre les maçons à couvert. Sous cet abri, ils travaillaient aux murs sans rien craindre de la place; tandis que, en haussant la plate-forme au fur et à mesure que s'élevait la maçonnerie, on se ménageait un nouvel espace pour bâtir. Le travail étant poussé à la hauteur d'un second étage, on engagea, comme auparavant, les poutres du plancher dans l'épaisseur de la muraille, et on se servit de la même manœuvre pour faire monter en entier la plate-forme et les rideaux qui s'y trouvaient suspendus. Ce fut ainsi que sans perte et sans danger, on éleva cette tour de briques jusqu'à la hauteur de six étages. On y ménagea des embrasures dans les endroits convenables, à l'emplacement des machines.

10. Une fois certains que de cette tour ils pouvaient défendre tous les ouvrages aux environs, ils commencèrent

à construire avec des poutres de deux pieds d'épaisseur une galerie de soixante pieds de long, afin d'avoir la faculté de pénétrer à couvert de leur tour jusqu'à celle des assiégés et au rempart de la ville. Voici comment on exécuta cet ouvrage. On coucha d'abord par terre deux poutres d'une même longueur, à quatre pieds de distance l'une de l'autre : on y enfonça des piliers de cinq pieds de haut : puis on les lia ensemble par des traverses un peu inclinées, afin qu'ils eussent la force de porter les solives destinées à soutenir le toit de la galerie. Au dessus de ces piliers, on plaça des solives de deux pieds d'épaisseur attachées avec des bandes et des chevilles de fer. Enfin le dessus du toit qui couvrait ces dernières poutres était composé de lattes carrées éloignées les unes des autres de quatre pouces, pour étayer les tuiles que l'on mit dessus. Après avoir ainsi édifié la galerie, et en avoir formé le toit de manière que les solives portaient sur les piliers, on la couvrit de tuiles enduites de mortier à dessein de la garantir du feu : au dessus de ces tuiles on mit encore des cuirs, pour empêcher l'eau qui pouvait être dirigée par des conduits, de détremper le mortier ; et pour garantir ces cuirs du feu ainsi que des pierres, on les doubla de feutres. Tout cet ouvrage se fit au pied de la tour où l'on était protégé par des mantelets ; puis de suite et sans délai, au moment où les assiégés s'y attendaient le moins, on roula sur des pièces de bois rondes, dont on se sert pour lancer un navire à l'eau, la galerie jusqu'au pied de la tour de la ville.

11. Effrayé de cette opération, l'ennemi pousse, à force de leviers, de très-gros quartiers de pierre, et les fait tomber du haut de la muraille sur notre galerie ; mais la solidité du bois résista au coup, et tout ce qui fut lancé roula du haut en bas de la galerie. Alors ils s'y prirent autrement : ils précipitèrent sur nous des tonneaux de poix et de goudron embrasés ; mais ils roulèrent comme des pierres sans produire aucun dommage ; et l'on eut soin de les écarter de nos travaux avec des perches et des fourches. Cependant les nôtres, à couvert sous la galerie, travaillaient à l'aide de leviers à saper les fondemens de la tour ennemie ; et de notre tour de briques nous défendions la galerie à coups de traits et avec nos machines ; de sorte que les Marseillais n'osaient se montrer ni sur leur tour, ni sur leur muraille pour les garantir de nos attaques. Enfin on arracha tant de pierres des fondemens de leur tour, qu'une partie s'écroula tout-à-coup, et que le reste commençait à menacer ruine.

12. La terreur s'empare alors des habitans ; troublés d'un malheur si pressant et si peu attendu, qu'ils regardaient comme un effet de la colère des dieux, et voyant leur ville près d'être saccagée et mise au pillage, ils sortent tous sans armes en habits de deuil, et viennent tendre des mains suppliantes aux généraux et à l'armée de César. A la vue de ce spectacle inouï, tout service de guerre cessa, et chaque soldat suspendit ses occupations pour aller voir et entendre ce dont il était question. Dès que les Marseillais furent en présence des chefs et des troupes, se jetant à leurs pieds, il les conjurèrent d'attendre l'arrivée de César, disant qu'ils voyaient bien que puisque les ouvrages étaient achevés et leur tour détruite, la ville ne pouvait manquer d'être prise ; qu'ils ne songeaient donc plus à se défendre ; et qu'aussitôt que César serait venu, rien ne pourrait l'empêcher de les traiter comme il lui plairait, en cas qu'ils refusassent de se

soumettre. Ils ajoutèrent que si l'on attendait que le reste de la tour fût tombé, jamais on ne pourrait retenir le soldat; et que l'espérance du pillage le pousserait à emporter la ville d'assaut et à la détruire. Toutes ces supplications, et plusieurs autres de même nature, furent faites du ton le plus pathétique et le plus touchant, comme on devait l'attendre d'hommes aussi habiles.

13. Les généraux émus de leurs larmes firent à l'instant cesser les travaux, discontinuer les attaques; et ils se contentèrent de poster quelques corps de garde dans les ouvrages. La pitié amena donc une espèce de trève en attendant César : on ne tira plus de part et d'autre; tout soin et tout travail furent suspendus, comme si le siége eût été fini. En effet, César avait fortement recommandé, par ses lettres à Trébonius, de prévenir le pillage de la ville, de peur que les troupes indignées de la révolte des Marseillais, du mépris qu'ils leur avaient témoigné, et des fatigues que leur avait coûtées ce siége, ne massacrassent tous les jeunes gens, comme elles en avaient menacé. Aussi eut-on toutes les peines imaginables de les empêcher de prendre la ville de force; et elles en conçurent un violent dépit contre Trébonius, qu'elles croyaient l'auteur de l'ordre qui les retenait.

14. Cependant les perfides ennemis ne cherchaient que le temps et l'occasion de nous tromper, et de mettre à profit la ruse qu'ils méditaient : en effet, au bout de quelques jours, tandis que les nôtres pleins de sécurité se reposaient tranquillement, tout d'un coup sur le midi, l'un étant retiré dans sa tente, l'autre las et fatigué de travail, dormant dans la tranchée, et toutes les armes à couvert et en dépôt dans l'endroit où on les avait posées, ils font une sortie, et, à la faveur d'un vent violent, ils mettent le feu à nos ouvrages. Ce vent les seconda si bien, et accéléra si rapidement les progrès de l'incendie, que dans le même temps il prit au retranchement, aux mantelets, à la tortue, à la tour, aux machines, et que tout fut consumé avant qu'on pût découvrir les causes de cet accident. Les nôtres, frappés d'un malheur si subit, saisissent les armes qui leur tombent sous la main; ils sortent du camp et courent sur l'ennemi; mais de la ville, on les arrête à coups de traits et de machines. Les assiégés se retirent donc sous leurs murailles, et brûlent impunément la tour de briques et la galerie. Ainsi, par la trahison des assiégés et la violence du vent, nous vîmes périr en un moment le travail de plusieurs mois. Le lendemain, les ennemis renouvelèrent leur tentative : favorisés du même vent, ils firent, avec plus d'assurance encore que la veille, une sortie contre la tour et la terrasse de notre seconde attaque, et s'efforcèrent également d'y mettre le feu; mais la journée précédente, si nos soldats s'étaient relâchés de leur vigilance ordinaire, avertis ce jour-là par la catastrophe de la veille, ils avaient tout préparé pour la défense : aussi, après avoir tué un grand nombre d'ennemis, ils repoussèrent les autres dans la ville sans qu'ils aient pu exécuter leurs projets.

15. Trébonius résolut de réparer la perte qu'il venait de faire, et trouva les troupes très-disposées à le seconder: car, lorsqu'elles virent toutes leurs peines et tous leurs travaux devenus inutiles, et que les ennemis ayant violé la trève insulteraient à leur courage, parce qu'il ne restait plus de matière nécessaire pour réparer les fortifications dé-

truites, coupant et enlevant tous les arbres des environs de Marseille, elles formèrent le dessein de construire une terrasse d'une espèce nouvelle, et inouïe jusqu'alors. Elles élevèrent donc deux murs de briques de six pieds d'épaisseur, et à peu près aussi éloignés l'un de l'autre que la première terrasse avait de largeur, avec un plancher qui portait sur les deux murs. Afin de rendre ce plancher solide, on disposa entre ces deux murailles, dans tous les endroits faibles ou qui avaient trop de portée, des piliers sur lesquels on fit passer des solives de traverse pour le soutenir; et ce genre de toit fut couvert de claies enduites de mortier. Sous ce toit, le soldat garanti de tous côtés, et caché de front par des mantelets, portait sans risque tout ce qui était nécessaire à l'ouvrage : tout fut bientôt rétabli, et le dégât réparé par l'ardeur et le courage avec lequel ils travaillaient. On y ménagea des portes aux endroits qui parurent les plus propres à des sorties.

16. Quand les Marseillais virent sitôt rétabli ce qu'ils croyaient devoir nous occuper long-temps, et qu'il n'y avait plus moyen, ni de nous donner le change, ni de fondre sur nous; que nos travaux étaient à l'épreuve de la valeur de leurs soldats et de la violence du feu; qu'il nous était facile de fermer de même toutes les avenues de leur ville du côté de la terre par un mur et des tours; qu'ils n'osaient plus se montrer sur leurs remparts, les nôtres ayant élevé des murs presque au pied des leurs, d'où nous pouvions lancer aisément des javelots sur eux avec la main; réfléchissant d'ailleurs que leurs machines, sur lesquelles ils avaient fondé de si grandes espérances, leur étaient devenues inutiles par la trop grande proximité, et que, lorsque de leurs murs et de leurs tours il faudrait combattre avec nous, ils ne pouvaient comparer leur valeur avec la nôtre, ils pensèrent à se soumettre aux mêmes conditions qu'ils avaient déjà proposées.

17. M. Varron qui commandait dans l'Espagne ultérieure, ayant appris ce qui s'était passé en Italie, et craignant pour le succès des entreprises de Pompée, parlait d'abord d'une manière favorable au parti de César. Il disait qu'en effet il se trouvait attaché à Pompée qui l'avait choisi pour son général; mais qu'il n'avait pas de moindres liaisons avec César; qu'il n'ignorait point le devoir d'un lieutenant, qui ne possédait d'autorité qu'autant qu'on lui témoignait de confiance; qu'il connaissait ses forces, et combien toute la province était affectionnée à César. Il tenait partout ces discours sans se déclarer pour aucun parti. Mais lorsque, dans la suite, il apprit que César était arrêté par le siége de Marseille; que les troupes de Pétréius avaient joint celles d'Afranius; qu'ils recevaient de grands secours; qu'on en attendait encore de plus considérables; et que toute la province citérieure était bien intentionnée: quand il fut bien instruit d'ailleurs de l'extrémité où César se trouvait réduit auprès de Lérida par le défaut de vivres, ce que les lettres d'Afranius exagéraient encore, il commença lui-même à se laisser entraîner au torrent de la fortune.

18. En conséquence, il fit faire des levées dans toute sa province; ajouta environ trente cohortes auxiliaires à ces deux légions complètes; disposa des approvisionnemens de blé pour envoyer aux Marseillais, ainsi qu'à Pétréius et Afranius; donna ordre aux habitans de Cadix de lui fournir dix galères; en fit équiper plusieurs à Séville; transporta dans Cadix tout l'ar-

gent et tous les ornemens qui se trouvèrent dans le temple d'Hercule; y dépêcha six cohortes en garnison, sous les ordres de Caïus Gallonius, chevalier romain, ami de Domitius, qui l'y avait envoyé pour recueillir une succession; fit porter chez le même Gallonius toutes les armes, tant celles des particuliers que celles du public. Ensuite, il invective contre César, répète souvent à la tribune qu'il a été battu par Afranius, et qu'un grand nombre de ses soldats l'avaient abandonné pour se rendre à son vainqueur; qu'il tenait tous ces détails de science certaine et de bonne part. De tels discours ayant effrayé les citoyens romains de cette province, il en exige, pour le service de la république, quatorze cent mille livres d'argent, et cent vingt mille boisseaux de blé. Quant aux provinces qu'il croyait attachées à César, il les surchargeait, il y mettait des garnisons : il rendait des jugemens arbitraires contre les particuliers qui avaient mal parlé de la république, et vendait leurs biens à l'encan. Enfin, il engagea toute la province par serment à être fidèle à Pompée et à lui-même. La nouvelle des événemens survenus dans l'Espagne citérieure lui fait déclarer ouvertement la guerre. Son but était de s'enfermer à Cadix avec deux légions, toutes ses provisions et ses galères, parce qu'il avait reconnu que la province entière était dans les intérêts de César. Il comptait que là, fort de ses vaisseaux et de ses provisions, il lui serait facile de prolonger la campagne. Quoique plusieurs affaires importantes rappelassent César en Italie, il avait pourtant résolu de ne laisser en Espagne aucune semence de guerre : car il savait que Pompée, ayant rendu de grands services à la province citérieure, y avait une foule de partisans.

19. Après donc avoir envoyé deux légions dans l'Espagne ultérieure sous le commandement de Q. Cassius, tribun du peuple, il marcha lui-même à grandes journées sur ce point avec six cents chevaux. Il envoya auparavant ordre aux magistrats et aux principaux de tous les cantons de se trouver un jour fixé à Cordoue, où il devait se rendre. Cet ordre publié dans la province, il n'y eut point de ville qui n'envoyât ses députés à l'époque désignée; il n'y eut pas même de citoyen romain un peu considérable qui ne s'y trouvât. En même temps les magistrats de Cordoue firent de leur propre mouvement fermer les portes à Varron; placèrent des corps de garde et des sentinelles sur les murailles et dans les tours de la ville; retinrent deux cohortes, de celles que l'on nommait coloniques, lesquelles par hasard passaient par là, et s'en servirent pour la garde de leur poste. Sur ces entrefaites, ceux de Carmone, peuples des plus puissans de toute la province, chassèrent trois cohortes que Varron avait fait entrer dans leur citadelle pour la garder, et lui fermèrent leurs portes.

20. Ce qui le fit se jeter au plus vite dans Cadix avec ses légions, de peur qu'on ne lui barrât les passages, tant on voyait que ces provinces étaient affectionnées à César. Mais à peine était-il un peu avancé, qu'on lui rendit des lettres de Cadix, où on lui marquait qu'aussitôt que les habitans avaient eu connaissance des ordres de César, leurs chefs avec les tribuns des cohortes qui étaient en garnison dans leur ville, avaient résolu d'en chasser Gallonius, et de la conserver aussi bien que l'île à César; qu'en conséquence de cette intention, ils avaient fait savoir à Gallonius qu'il eût à sortir de bonne volonté de Cadix pendant qu'il pou-

vait le faire sans péril, le menaçant de prendre leur parti, sur son refus; et que, d'après cette menace, il s'était retiré. A cette nouvelle, celle des deux légions de Varron, que l'on nommait *Vernacula* (parce qu'elle était composée des naturels du pays), enlève son enseigne à la vue de Varron, gagne Séville, et s'arrête sur la place publique et sous les portiques, sans nuire à personne. Une telle conduite fut si agréable aux citoyens romains qui étaient du conseil de la ville, que chacun en prit chez soi et les recueillit avec grand plaisir. Varron étonné de ce qu'il voyait, retourna sur ses pas dans le dessein de se rendre à *Italica*, comme il l'avait promis; mais les siens l'assurèrent que les portes en étaient fermées pour lui. Enfin, voyant que tous les chemins lui étaient interdits, il envoya dire à César qu'il était près de remettre sa légion à qui il ordonnerait. Celui-ci lui envoya Sext. César, auquel il enjoignit d'en prendre le commandement. Ensuite Varron vint trouver César à Cordoue, lui rendit fidèlement compte de son département, lui remit l'argent qu'il en avait tiré, et lui indiqua où étaient les vivres et les vaisseaux qu'il avait réunis.

21. César ayant tenu les états à Cordoue, rendit grâces à tout le monde en général : aux citoyens romains, de s'être emparés de la ville; aux Espagnols, d'avoir chassé leurs garnisons; à ceux de Cadix, d'avoir fait échouer les desseins du parti contraire, et de s'être mis en liberté; aux tribuns et aux centurions venus pour garder la ville, d'avoir affermi par leur exemple ceux qui étaient dans de bons sentimens à son égard. En même temps il fit remise aux citoyens romains de l'argent qu'ils s'étaient engagés de fournir à Varron; restitua les biens aux personnes sur lesquelles on les avait confisqués, sous prétexte qu'elles avaient parlé trop librement; accorda quelques récompenses, tant en public qu'en particulier, et remplit tout le reste de bonnes espérances pour l'avenir. Ensuite après être resté deux jours à Cordoue, il se rendit à Cadix, où il fit apporter dans le temple d'Hercule les trésors et les ornemens qu'on en avait enlevés pour les mettre dans une maison particulière, et donna le gouvernement de la province à Q. Cassius qu'il y laissa, soutenu de quatre légions. Il partit ensuite pour Tarragone sur les vaisseaux que Varron s'était fait fournir par ceux de Cadix, et y arriva en peu de jours. Les députés de presque toute la province citérieure l'y attendaient; après avoir traité de même fort honorablement quelques-uns de ces peuples, non-seulement en particulier, mais encore en public, il sortit de cette ville, vint par terre à Narbonne et de là devant Marseille, où il apprit la nouvelle de la loi qui venait d'être portée à Rome pour créer un dictateur, et que le préteur M. Lépidus l'avait promu à cette dignité.

22. Les Marseillais rebutés de tous les maux qu'ils avaient soufferts, réduits à la dernière disette de vivres, deux fois battus sur mer, toujours repoussés dans leurs fréquentes sorties, affligés de la peste produite par la longueur du siége, et par le changement de nourriture (car ils ne vivaient plus que de vieux millet et d'orge gâtée, qu'on avait autrefois préparée et serrée dans des greniers publics en cas de siége), voyant leur tour et la plus grande partie de leurs murailles renversées, sans espoir des secours des provinces et de leurs armées qu'ils avaient appris s'être rendues à César, résolurent enfin de se soumettre à lui de bonne foi et sans

supercherie. Quelques jours auparavant, Domitius, qui connut leur intention, prépara trois vaisseaux, embarqua ses soldats sur deux, monta le troisième, et partit par un brouillard. Les vaisseaux qui, suivant l'ordre de Brutus, avaient coutume de veiller devant le port, l'ayant aperçu, levèrent l'ancre et se mirent à le poursuivre. Celui de Domitius força de rames, et, continuant à fuir, eut le bonheur d'échapper à la faveur du temps nébuleux; les deux autres, effrayés de se voir poursuivis par nos troupes, rentrèrent dans le port. A l'égard des Marseillais, ils firent sortir de la ville, selon l'injonction qu'ils en reçurent, toutes leurs armes et leurs machines de guerre, tirèrent tous leurs vaisseaux de leur port et de leurs arsenaux, et remirent à César tout ce qu'il y avait d'argent dans le trésor public; ensuite il laissa la vie, plutôt en considération de leur ancienne origine et de leur célébrité, que parce qu'ils le méritaient réellement; après avoir mis deux légions en garnison dans la place, il envoya les autres en Italie, et partit pour Rome.

23. Vers cette époque, C. Curion, méprisant déjà dès le principe les forces d'Attius Varus, passa de Sicile en Afrique avec seulement deux légions des quatre que César lui avait données, et cinq cents chevaux; et, après deux jours et trois nuits de navigation, il vint aborder à un poste nommé *Aquilaria*. Cet endroit est environ à sept lieues de Clupée; c'est une assez bonne rade en été, parce qu'elle est entre deux hauts caps. L. César le fils l'attendait à Clupée avec dix galères, qui avaient été prises dans la campagne contre les pirates, et qu'Attius avait fait réparer à Utique pour s'en servir dans la présente guerre. Mais le voyant arriver avec tant de vaisseaux, l'effroi lui fit abandonner la pleine mer, il alla échouer avec sa galère sur la côte prochaine, la laissa sur le rivage, et s'enfuit à pied à Mahométa. C. Considius Longus y commandait avec une légion. Après la fuite de L. César, le reste de ses galères se rendit aussi dans ce port. Le questeur M. Rufus le suivit avec douze galères, que Curion avait amenées à sa suite de Sicile pour escorter les vaisseaux de charge; et ayant aperçu celle de César échouée et abandonnée sur le rivage, il la fit remorquer, et revint trouver Curion à la tête de sa flotte.

24. Celui-ci envoya Marcus à Utique avec ses vaisseaux, et il le suivit en même temps par terre, soutenu de ses troupes. Après deux jours de marche il atteint le fleuve de Magreda, où il laisse C. Caninius Rebilus et les légions; pour lui, prenant les devans avec sa cavalerie, il alla reconnaître le camp de Scipion, parce que ce poste passait pour être très-propre à camper. C'est un rocher fort droit qui domine la mer, rude et escarpé des deux côtés, mais ayant une pente un peu plus douce vers Utique. En droite ligne, il n'est qu'à un peu plus d'un mille de cette place. Mais, dans ce chemin, il y a une fontaine qui communique à la mer, et rend cet endroit très-marécageux : si l'on veut l'éviter, il faut prendre un détour de deux lieues pour arriver à la ville.

25. Après avoir reconnu ce poste, Curion examina de là le camp de Varus, qui, placé sous les murs de la ville, vers la porte qu'on nomme *Bellica*, avait la position la plus avantageuse; Utique le couvrait d'une part, et de l'autre il était défendu par une espèce de théâtre bâti devant la ville, et d'une fort grande étendue, de sorte

qu'il n'y avait qu'un passage étroit et difficile pour approcher du camp. Il vit en même temps toutes les routes couvertes d'hommes en mouvement, qui, dans la crainte d'être pillés, portaient de la campagne dans la ville leurs effets les plus précieux. Il détacha contre cette multitude sa cavalerie pour avoir occasion de faire quelque butin; et au même instant, Varus envoya de la ville six cents chevaux numides à leur secours, avec quatre cents fantassins envoyés depuis peu par le roi Juba dans Utique. Ce prince était, comme son père, attaché à Pompée; et il haïssait Curion, qui, pendant son tribunat, avait fait confisquer son royaume. La cavalerie numide en vint aux mains avec la nôtre; mais elle ne put résister à son premier choc. Après avoir perdu environ cent vingt hommes, elle se retira dans son camp sous la ville. Sur ces entrefaites, les galères de Curion étant arrivées, il fit dire à deux cents vaisseaux marchands ou environ, qui se tenaient à l'ancre devant Utique, qu'il traiterait en ennemis tous ceux qui ne se rendraient pas sur l'heure au camp de Scipion. A cette menace, tous, au même instant, lèvent l'ancre, abandonnent Utique, et se rendent au lieu convenu; ce qui amena l'abondance dans son armée.

26. Ensuite Curion se retira dans son retranchement de Magreda, où d'une commune voix il fut proclamé *imperator* par toutes ses troupes. Le lendemain, il vint camper devant Utique. Il n'avait pas terminé ses fortifications, que la cavalerie, qui était de garde, vint l'avertir que de grands secours, tant de cavalerie que d'infanterie, envoyés de la part de Juba, s'avançaient vers cette ville : en même temps, on aperçut un gros nuage de poussière, immédiatement suivi de leur avant-garde. Surpris de cette nouveauté, Curion détache sa cavalerie pour aller au-devant d'eux, soutenir leur premier effort et les arrêter, tandis que de suite il faisait revenir ses légions occupées aux travaux du camp, et les rangeait en bataille. Les cavaliers en vinrent aux mains; et avant que nos troupes eussent pu se développer et disposer leur ordre de combat, tous les secours que le roi envoyait, embarrassés et en désordre, parce qu'ils avaient marché sans ordre et sans défiance, prirent la fuite. Leur cavalerie souffrit peu, parce qu'elle gagna en hâte la ville en côtoyant le long du rivage; mais nous tuâmes un grand nombre de fantassins.

27. La nuit suivante, deux centurions marses, avec vingt-deux soldats de leur compagnie, quittèrent Curion et vinrent se rendre à Varus. Soit qu'ils le crussent ou qu'ils voulussent le flatter (car on croit volontiers ce que l'on souhaite, et nous nous imaginons aisément que les autres doivent penser comme nous), ils lui dirent qu'il était certain que toute l'armée n'avait aucune affection pour Curion; qu'il fallait conduire ses soldats en présence de l'ennemi, et les mettre à portée de se parler. Varus, persuadé par ce discours, fait, le lendemain matin, sortir ses légions du camp; Curion imite son exemple, et n'étant séparés que par un petit vallon, ils rangent l'un et l'autre leur armée en bataille.

28. Il y avait dans l'armée de Varus un nommé Sext. Quinctilius Varus, qui s'était trouvé à Corfinium, comme on l'a dit. César lui ayant permis de se retirer, il s'était rendu en Afrique. Curion avait amené avec lui ces mêmes légions que César avait prises à son service après le siége de Corfinium; de sorte que c'était encore à peu près les

mêmes officiers et les mêmes soldats avec lesquels ce Varus avait servi. Celui-ci prend cette occasion de les entretenir, voltige autour de l'armée de Curion, exhorte ses soldats à se souvenir du premier serment qu'ils ont prêté à Domitius et à lui-même, qui lui tenait alors lieu de questeur; les prie de ne point porter les armes contre des compagnons, qui avaient couru la même fortune qu'eux, et avec lesquels ils avaient partagé les périls du siége, et de ne point combattre pour des hommes qui les traitaient injurieusement de transfuges. Il ajouta qu'ils pouvaient être assurés qu'Attius et lui-même les récompenseraient généreusement, s'ils voulaient passer à leur service. Ce discours ne produisit aucun effet; personne ne s'ébranla dans l'armée de Curion, et chacun ramena ses troupes dans son camp.

29. Cependant une frayeur subite se répandit en un instant dans tout le camp de Curion : car c'est un mal que les divers rapports augmentent en fort peu de temps. Chacun se forgeait des chimères; et ce que l'un lui avait dit, la crainte le lui faisait raconter avec exagération à un autre : dès qu'un seul homme faisait un récit à d'autres, et que ceux-ci l'avaient communiqué à leurs camarades, on se persuadait que plusieurs en étaient en même temps les auteurs. On se disait mutuellement que dans une guerre civile le soldat se croyait permis de suivre le parti qu'il lui plaisait, et d'agir selon son caprice; que les mêmes légions qui peu auparavant avaient servi les ennemis pourraient bien revenir à leurs premiers maîtres, la licence des temps où l'on vivait faisant tourner contre César ses propres bienfaits; que toutes les villes dont ils étaient environnés tenaient pour l'ennemi; et que ces discours ne venaient pas des Marses et des Péligniens seuls, comme ceux qu'on leur avait adressés la nuit dernière dans leurs tentes. Quelques-uns même des soldats donnaient souvent aux raisonnemens de leurs camarades un sens encore plus sinistre; ceux qui voulaient paraître mieux instruits inventaient toujours quelque nouvelle.

30. Inquiet de tous ces discours, Curion assembla le conseil pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Les uns étaient d'avis de tenter un dernier effort, et d'attaquer le camp de Varus pour occuper les soldats, persuadés que, dans une pareille disposition des troupes, l'inaction était tout-à-fait contraire. Ils ajoutaient qu'après tout il valait mieux risquer vaillamment la fortune dans un combat avec gloire, que de se voir abandonnés des leurs et livrés à la barbarie des ennemis. D'autres voulaient que vers minuit on se retirât dans le camp de Scipion, où l'on aurait plus de temps pour guérir les esprits des soldats, et d'où, en cas de malheur, on pourrait plus sûrement et avec plus de facilité se rendre en Sicile, à la faveur du grand nombre de vaisseaux dont on était pourvu.

31. Curion désapprouva l'un et l'autre de ces avis; il dit qu'autant l'un marquait peu de courage, autant l'autre en marquait trop; que par l'un on voulait justifier une honteuse fuite, et par l'autre engager à combattre, même dans un poste désavantageux. « En effet, dit-il, avec quelle assurance pouvons-nous forcer un camp fortifié par la nature et par l'art; et quel fruit recueillerons-nous de l'attaque de ce camp, si nous sommes contraints de battre en retraite après une perte sensible? Ne sait-on pas que les heureux succès concilient au général l'affection des troupes, et qu'il ne manque jamais d'eu

être détesté dès qu'il est malheureux? Quant au changement de camp, ajouta-t-il, comment le prendrait-on, sinon pour une fuite honteuse, et un parti désespéré, qui ne ferait qu'aliéner toutes les troupes? Il ne faut pas donner lieu aux sages de croire qu'on ne se fie point à eux, ni aux méchans qu'on les craint, parce que cette crainte ne ferait que rendre les derniers plus insolens et plus hardis, et que le soupçon diminuerait le zèle et l'affection des autres. Si ce que l'on dit du mécontentement de l'armée est vrai, mécontentement que je crois ou entièrement supposé, ou, certes, moindre qu'on ne le fait, il est sans contredit bien plus à propos de le taire et de le dissimuler, que de contribuer nous-mêmes à le fortifier. N'en est-il pas des plaies d'une armée comme de celles du corps, qu'il faut toujours cacher, pour ne pas augmenter la confiance de son ennemi? Quand on nous propose de partir la nuit, c'est sans doute pour que les malintentionnés puissent plus librement se livrer à leurs excès; car, dans ces conjonctures, c'est par la crainte ou par la honte qu'on est retenu, et de tels motifs ont peu de puissance dans l'obscurité de la nuit. Je ne suis donc ni assez téméraire pour vouloir attaquer le camp ennemi sans espérance de réussir, ni assez timide pour me manquer à moi-même. Je pense donc qu'il faut mettre tout en œuvre avant d'en venir là, et je me flatte que j'éprouverai bientôt avec vous quel pourra être le succès de cette résolution.»

32. Après avoir ainsi congédié le conseil, il fait assembler ses soldats; leur rappelle leur affection pour César à Corfinium; ajoutant qu'elle lui avait servi à faire la conquête d'une grande partie de l'Italie. « Car c'est vous, leur dit-il, qui par votre exemple avez déterminé toutes les villes à se soumettre; et ce n'est pas sans raison qu'il vous est si attaché, et que Pompée vous hait si fort. C'est vous qui l'avez contraint de quitter l'Italie sans y avoir été forcé par la perte d'une bataille. César, qui m'honore de la plus grande affection, m'a confié à votre fidélité avec la Sicile et l'Afrique, sans lesquelles il ne pourrait défendre ni Rome, ni l'Italie. Cependant nos ennemis vous exhortent à nous abandonner : et que peuvent-ils, en effet, souhaiter avec plus d'ardeur, que de vous porter à un crime qui nous perde en même temps et les uns et les autres? Quelle plus désavantageuse opinion peuvent-ils avoir de vous, que de vous croire capables de trahir ceux qui confessent vous être redevables de tout? Quel plus grand malheur au contraire peut-il vous arriver, que de tomber entre les mains de ceux qui vous regardent comme les auteurs de tous leurs maux? N'avez-vous pas entendu parler des exploits de César en Espagne, de deux armées qu'il a mises en fuite, de deux généraux qu'il a vaincus, de deux provinces qu'il a soumises, uniquement dans l'espace de quarante jours après être arrivé en présence de l'ennemi? Croyez-vous que ceux qui, avec toutes leurs forces, n'ont pu tenir contre lui résisteront après leur défaite? Vous qui l'avez suivi avant que la fortune se fût déclarée en sa faveur, suivrez-vous le parti vaincu, lorsque la fortune a prononcé, et que vous devez recevoir la récompense de vos services? Ils vous accusent de les avoir abandonnés et trahis contre la foi de vos premiers sermens : mais est-ce vous qui avez abandonné L. Domitius? N'est-ce pas lui plutôt qui vous a quittés, et qui s'est retiré au moment où vous étiez prêts à tout souffrir pour sa cause? N'est-ce pas lui qui s'est efforcé de

prendre la fuite à votre insu? N'est-ce pas lui qui vous a trahis; et n'est-ce pas à la bonté de César que vous devez votre conservation? Votre serment pouvait-il donc vous retenir au service de Domitius, pendant que, devenu simple particulier, dépouillé de toute marque de grandeur, sans commandement, il était lui-même captif et au pouvoir d'autrui? Pouvez-vous oublier le nouveau serment qui désormais vous enchaîne, pour avoir égard à celui dont vous a déliés la soumission d'un chef qui n'est plus maître de sa personne? Mais peut-être coutens de César, avez-vous quelque reproche à me faire. Il me conviendrait peu de vanter les services que je vous ai rendus, ils sont trop peu importans jusqu'à ce jour par rapport à mes bonnes intentions et à votre attente; mais vous savez que les soldats profitent continuellement de l'issue de la guerre pour demander des récompenses; et vous ne doutez pas, je crois, quelle elle doit être. Du reste, je ne pense pas devoir vous laisser oublier quels ont été mes soins, et quels succès les ont couronnés. Regrettez-vous que j'aie fait passer dans ce pays l'armée saine et sauve, sans avoir perdu un seul vaisseau? que j'aie défait la flotte ennemie en arrivant, et deux fois battu leur cavalerie? que je leur aie enlevé deux cents vaisseaux marchands qui étaient dans leurs ports, et réduits enfin à ne pouvoir obtenir de secours et de vivres, ni par terre ni par mer? Quoi donc! abandonneriez-vous un parti couvert de gloire, et des chefs de ce mérite, pour embrasser une cause couverte de honte à Corfinium, pour suivre des hommes chassés de l'Italie, contraints de se soumettre en Espagne, et, comme on peut le présumer d'après les résultats précédens, déjà presque vaincus en Afrique? Je me disais simplement soldat de César, et il vous a plu de me donner le titre d'*imperator*. Si vous vous en repentez, je vous remets vos bienfaits, rendez-moi mon nom, afin qu'il ne soit pas dit que vous ne m'avez honoré que pour me faire un affront. »

33. Profondément émus de ce discours, les soldats l'interrompaient à tous momens, et paraissaient au désespoir qu'il eût pu les soupçonner de trahison. Lorsqu'il se retira, tous le prièrent de se rassurer, de ne pas balancer à livrer bataille, afin d'éprouver leur courage et leur fidélité. Quand Curion vit l'effet de ses paroles, et que tous étaient de si bonne volonté, il résolut, de l'avis général du conseil, d'en venir aux mains dès que l'occasion s'en présenterait. Le lendemain, il fait sortir du camp toutes ses troupes, et les range en bataille au même endroit que les jours précédens. Attius Varus n'hésite pas à l'imiter, soit pour avoir occasion de débaucher les soldats de Curion, soit pour ne pas perdre celle qui pouvait s'offrir de combattre dans une bonne position.

34. On a déjà dit qu'il y avait entre les deux armées un petit vallon, d'un accès très-rude et très-difficile; chacun attendait que l'ennemi le traversât pour commencer l'attaque avec avantage. Dès qu'il voit toute la cavalerie de l'aile gauche de Varus, entremêlée d'infanterie légère, entreprendre de le traverser, Curion détache contre eux ses cavaliers avec deux cohortes de l'Abruzze : les ennemis ne purent en soutenir le premier choc, et s'enfuirent à toute bride vers les leurs : l'infanterie légère, qui les avait suivis, privée de leur secours, est enveloppée et taillée en pièces en présence de toute l'armée de Varus, qui fut ainsi témoin de la fuite des uns et de la mort des

autres. Alors Rebilus, un des lieutenans de César, que Curion avait amené avec lui de Sicile, parce qu'il le savait consommé dans l'art de la guerre : « Tu vois, lui dit-il, l'ennemi étonné : que balances-tu à profiter de l'occasion? » Curion ne dit qu'un mot à ses soldats, pour les exhorter à se souvenir de ce qu'ils lui avaient promis la veille; ensuite il marche le premier et leur commande de le suivre. La pente du vallon était si roide, que les premiers ne pouvaient presque pas monter sans être secourus par ceux qui les suivaient; mais les troupes de Varus, l'esprit préoccupé et rempli de frayeur de la fuite et du massacre de leurs compagnons d'armes, ne songeaient pas seulement à se défendre, et se croyaient déjà enveloppées par notre cavalerie : ainsi, sans attendre que nous fussions arrivés à la portée du trait, toute cette armée lâcha pied et se réfugia dans son camp.

35. Dans cette déroute, un certain Fabius, de l'Abruzze, simple soldat de l'armée de Curion, poursuivant les premiers qui fuyaient, appelait hautement Varus, comme s'il eût été un des siens, et qu'il eût eu quelque chose à lui dire, ou quelque avis à lui donner. S'entendant nommer plusieurs fois, le général s'arrête, lui demande son nom, et ce qu'il veut; alors celui-ci, lui portant un coup d'épée sur l'épaule qu'il avait découverte, l'eût fait périr, si Varus n'avait paré le coup avec son bouclier : Fabius fut enveloppé et tué par des soldats qui étaient proches. Cependant les fuyards se trouvaient en si grand nombre qu'ils obstruaient les portes du camp, et ils embarrassaient tellement le passage, qu'il en périt là plus que dans le combat et dans la fuite. Il s'en fallut même assez peu que le camp ne fût forcé; de sorte que plusieurs, sans s'arrêter pour le défendre, couraient tout droit à la ville. Mais il était très-fort par sa situation et par les travaux dont on l'avait encore fortifié; de plus nos soldats, qui n'avaient que les armes nécessaires pour le combat, manquaient de tout ce qui était propre à l'attaque d'un camp. Ainsi Curion ramena ses troupes dans le sien, sans avoir perdu un seul homme, si l'on excepte ce Fabius dont on vient de parler. Les ennemis eurent en cette occasion environ six cents morts et mille blessés; ces derniers, après la retraite de Curion, quittèrent le camp et se retirèrent dans la ville, ainsi que plusieurs autres, à qui la crainte fit prendre le même parti, sous prétexte de leurs blessures. Varus qui s'en aperçut, ainsi que de l'effroi des siens, laissa un trompette dans le camp avec quelques tentes dressées pour l'apparence, et vers minuit il fit rentrer sans bruit ses troupes dans la place.

36. Le lendemain, Curion tira une ligne autour d'Utique, dans le dessein de l'assiéger. Cette ville renfermait alors une foule de personnes peu accoutumées à la guerre et amollies par une longue paix ; les habitans étaient de plus fort attachés à César qui leur avait rendu quelques services. Le conseil se trouvait diversement composé, et le succès des combats précédens avait répandu la consternation dans tous les esprits. Ils ne parlaient donc publiquement que de se rendre, et sollicitaient Attius de ne pas les perdre par son opiniâtreté. Pendant qu'on le tourmentait de la sorte, il reçut des ambassadeurs du roi Juba, qui donnait avis de sa prompte arrivée avec de grandes forces, et l'exhortait à se maintenir dans la place et à la défendre; cette nouvelle rassura généralement.

37. Curion en fut également in-

formé; mais il eut d'abord peine à croire ce qu'on en disait, tant il était plein de confiance. D'ailleurs, le bruit des heureux succès de César en Espagne s'était déjà répandu en Afrique; de sorte que, animé par ces nouvelles, Curion se persuadait que le roi n'oserait rien entreprendre contre lui. Mais quand il sut, à n'en pouvoir douter, qu'il était à peine éloigné d'Utique de huit lieues avec ses troupes, il décampe, et se retire dans le camp de Scipion. Il y fait porter du blé et du bois, commence à s'y fortifier, et envoie de suite en Sicile pour faire venir les deux légions qu'il y avait laissées, avec le reste de sa cavalerie. Ce poste était très-propice pour tirer la guerre en longueur, à cause de sa situation et des retranchemens qu'on y avait faits, du voisinage de la mer, de l'eau douce qu'on y trouvait, et de la grande quantité de sel qu'on y voit amassée des salines environnantes. Les arbres d'alentour qui étaient nombreux fournissaient du bois, et le blé remplissait les champs. Il résolut donc, de concert avec toute son armée, d'attendre le reste de ses troupes, et de prolonger la campagne.

38. Dans cette pensée, qui reçut l'assentiment général, quelques personnes de la ville, qui vinrent se rendre à lui, l'informèrent que Juba, rappelé par la guerre qu'il avait avec quelques voisins, et par les différends des habitans de Lébéda, n'était point sorti de ses états; que Sabura, son lieutenant, qu'il avait envoyé avec quelques troupes, s'approchait d'Utique. Sur ce rapport qu'il crut trop légèrement, il changea d'avis et résolut de donner bataille. Il fut excité à ce parti par le feu bouillant de la jeunesse, l'ardeur de son courage, ses heureux succès, l'espérance de réussir. Ces considérations l'entraînant, il envoie à l'entrée de la nuit toute sa cavalerie vers le camp des ennemis qui était sur la rivière de Magreda, sous les ordres de Sabura dont on vient de parler. Mais le roi le suivait de près, soutenu de toutes ses troupes, et n'était éloigné de lui que de deux lieues. La cavalerie que Curion avait fait partir le soir arrive au point du jour; elle attaque les ennemis qui n'étaient point sur leurs gardes, et qui ne s'y attendaient pas; car ils étaient, selon la coutume des Barbares, campés sans ordre et dispersés çà et là. Surpris dans cette position, et accablés de sommeil, ils essuyèrent une perte considérable, et plusieurs s'enfuirent d'épouvante. Après cette expédition, la cavalerie revint trouver Curion, lui amenant les prisonniers qu'elle avait faits.

39. Il était parti vers le point du jour avec toutes ses troupes, et n'avait laissé que cinq cohortes pour garantir son camp. Après avoir fait deux lieues, il rencontra ses cavaliers, qui lui rendirent compte de l'événement qui venait d'avoir lieu. Il s'informa, des captifs, du chef qui commandait au camp de Magreda; sur leur réponse que c'était Sabura, sans prendre d'autres informations, pour ne pas retarder sa marche : « Camarades, s'écria-t-il, en s'adressant aux troupes qui étaient les plus proches de lui, vous voyez que le rapport des prisonniers s'accorde avec celui des transfuges? Juba n'est point à l'armée; et il faut qu'il y ait peu de troupes, puisqu'elles n'ont pu tenir contre un faible corps de cavalerie. Hâtez-vous de voler à la gloire et au butin; et donnez-nous lieu de ne plus songer qu'à vous rendre grâces, et à vous récompenser de vos services. » Ce qu'avait fait notre cavalerie était beau, en comparant son petit nombre à la multitude des Numides; mais, comme on se loue

volontiers soi-même, elle exagérait beaucoup le mérite de cette action. Elle faisait encore grande parade du butin qu'elle avait remporté, des prisonniers, tant d'infanterie que de cavalerie, qu'elle conduisait devant elle avec ostentation; de sorte qu'il semblait que différer d'en venir aux mains, c'était différer la victoire : ainsi l'ardeur des troupes secondait parfaitement l'espérance de Curion. En conséquence, il se hâte, et donne ordre à sa cavalerie de le suivre, pour attaquer l'ennemi troublé dans le désordre de sa fuite; mais les cavaliers harassés par la marche de la nuit précédente ne pouvaient suivre, et plusieurs restaient en chemin. Nul de ces obstacles ne pouvait affaiblir les espérances de Curion.

40. Cependant Juba, instruit par son lieutenant de ce qui s'était passé dans l'action de la nuit, lui envoya deux mille chevaux espagnols et gaulois qui étaient sa garde ordinaire : il y joignit ceux de ses fantassins dans lesquels il avait plus de confiance, et les suivit plus lentement avec le reste de ses troupes et quarante éléphans, se doutant bien que Curion, qui avait fait prendre les devans à sa cavalerie, ne manquerait pas d'arriver lui-même à sa suite. Sabura rangea toute son armée en bataille, et lui commanda de lâcher pied et de reculer peu à peu, comme si elle éprouvait de la crainte, ajoutant qu'il donnerait le signal du combat lorsqu'il le faudrait, ainsi que les ordres nécessaires selon les circonstances. Curion, flatté d'un nouvel espoir par les mouvemens qu'effectuaient alors les ennemis, et s'imaginant qu'ils prenaient la fuite, fit descendre ses troupes de la montagne dans la plaine.

41. Après s'être avancé fort loin, voyant les siens fatigués d'une marche de plus de cinq lieues, il fit halte pour leur laisser reprendre haleine. Dans ce moment, Sabura commande de sonner la charge, donne ses ordres, court de rang en rang exhorter ses troupes, fait marcher sa cavalerie, et tient son infanterie plus loin en bataille, seulement pour la montre. Curion, de son côté, accepte hardiment le combat, encourage les siens, et les engage à mettre toute leur espérance en leur valeur. Son infanterie, quoique lasse et fatiguée, ainsi que sa cavalerie, bien que réduite à un petit nombre et très-épuisée (car elle n'était plus que de deux cents chevaux; le reste étant demeuré derrière et n'ayant pu suivre), ne manquaient cependant ni d'ardeur, ni de courage pour combattre. Aussi la cavalerie fit-elle plier l'ennemi partout où elle donna; mais elle ne pouvait poursuivre les fuyards fort loin, ni pousser ses chevaux accablés de fatigue, au lieu que celle des Numides commença insensiblement à l'envelopper et à la charger en queue. Lorsque nos cohortes se détachaient, les cavaliers de Juba, qui n'étaient point fatigués, évitaient leur choc par la fuite; ensuite, revenant les investir au moment où elles se repliaient sur le gros de l'armée, ils les empêchaient de le joindre : ainsi elles ne pouvaient impunément ni demeurer fermes dans leur poste et garder leurs rangs, ni avancer sur l'ennemi. Ajoutons que l'armée ennemie grossissait de moment en moment par le secours que Juba lui envoyait, tandis que les nôtres, au contraire, succombaient de lassitude. Nos blessés ne pouvaient effectuer leur retraite, et on ne savait où les mettre en lieu sûr, parce que la cavalerie numide nous tenait enveloppés de toutes parts. Ainsi désespérés, et ne comptant plus pouvoir sauver leur vie, ils faisaient ce qu'on a coutume de faire dans

une pareille extrémité : ils s'affligeaient de périr ainsi misérablement, et recommandaient leurs familles à leurs camarades, en cas qu'il en échappât quelques-uns : le deuil et la consternation régnaient dans toute l'armée.

42. Curion voyant l'alarme générale, et qu'on n'écoutait plus ni ses exhortations ni ses prières, prend le seul parti auquel on a recours au milieu de circonstances semblables, et commande à ses troupes de se saisir des montagnes, et d'y marcher en bataille; mais la cavalerie que Sabura y envoie les prévient, et les prive de cette dernière ressource. Alors les nôtres n'ont plus aucun rayon d'espérance, les uns sont massacrés par la cavalerie ennemie en voulant prendre la fuite; les autres tombent de faiblesse et d'épuisement. Cn. Domitius, qui commandait les cavaliers, engage Curion à se sauver avec le peu de chevaux qu'il avait autour de lui, et de chercher à gagner son camp, lui promettant de ne point l'abandonner. Curion lui répond qu'après la perte qu'il vient de faire de l'armée que lui avait confiée César, il ne reparaîtra pas en sa présence, et il périt les armes à la main. Quelques cavaliers échappèrent en petit nombre; ceux d'entre eux qui étaient restés à l'arrière-garde pour laisser reposer leurs chevaux, voyant de loin la fuite de toute l'armée, gagnèrent le camp et se sauvèrent. Toute l'infanterie fut taillée en pièces, sans qu'il en restât un seul homme.

43. Le questeur M. Rufus, que Curion avait laissé à la garde du camp, instruit de cette défaite, s'efforça de rassurer le peu de troupes qu'il avait auprès de lui : elles le supplient instamment de les faire reconduire en Sicile; il le leur promet, et ordonne aux pilotes de tenir leurs chaloupes près du rivage, sur le soir. Mais la frayeur les avait tellement saisis, que les uns croyaient déjà voir Juba et ses troupes; d'autres Varus, et la poussière excitée par ses légions; d'autres enfin s'imaginaient que la flotte ennemie allait aborder sur l'heure. Cependant toutes ces craintes étaient dénuées de fondement. Dans cette épouvante, chacun ne songeait qu'à soi : ceux qui étaient sur la flotte se hâtaient de partir; leur exemple engageait les maîtres de navires à les imiter. Quelques chaloupes, en petit nombre, se rendirent à l'ordre et se trouvèrent au rendez-vous; mais le désordre fut si grand sur le rivage, qui était couvert de monde empressé à s'embarquer, que quelques-unes, fléchissant sous le poids du fardeau, coulèrent à fond : les autres n'osaient approcher de peur d'éprouver le même sort.

44. Ce qui fut cause qu'il n'y eut qu'un petit nombre de soldats et de citoyens romains, qui, soit qu'on ait eu pitié d'eux, ou qu'ils aient pu gagner les vaisseaux à la nage, furent rembarqués, et arrivèrent en Sicile. Le reste des troupes députa la nuit même des centurions à Varus, et se rendit à lui. Le lendemain, apercevant ces cohortes soumises, campées sous les murs de la ville, Juba en fit massacrer une grande partie, disant que c'étaient ses prisonniers, et il en envoya quelques-uns des principaux dans son royaume. Tandis que Varus se plaignait qu'il violât sa parole, mais sans oser s'y opposer, le roi fit à cheval son entrée dans Utique, suivi de plusieurs sénateurs, entre autres, de Serv. Sulpicius et de Licinius Damasippus. Il y resta quelques jours pour donner ses ordres; ensuite il retourna dans son royaume avec toutes ses troupes.

LIVRE TROISIÈME.

Quelles forces et quels secours eut Pompée. — Paix offerte inutilement par Vibullius. — Quelques légers combats près de Durazzo, où César éprouve du désavantage. — Bataille de Pharsale. — Mort de Pompée. — Commencement de la Guerre d'Alexandrie.

An avant J. C. 46, de Rome 607.

1. César, en qualité de dictateur, ayant fait assembler les comices, fut nommé consul avec P. Servilius, car c'était l'année où les lois lui permettaient de parvenir à cette charge. Cette affaire terminée, voyant qu'il y avait peu de crédit dans toute l'Italie, et que personne n'y payait ses dettes, il ordonna qu'on élût des arbitres pour faire l'estimation des héritages et autres immeubles sur le pied où ils étaient avant la guerre, afin de les donner en paiement aux créanciers. Il crut cet expédient très-propre à conserver le crédit des débiteurs, et à dissiper ou au moins à diminuer la crainte qu'on a de prêter pendant les divisions et les guerres civiles. De plus, sur la demande qu'il en fit faire au peuple par les tribuns et par les préteurs, il rétablit plusieurs particuliers, qui, lors du séjour de Pompée à Rome avec ses légions, avaient été condamnés comme coupables de brigue, suivant la loi du même général; jugemens où l'on avait si peu observé les formes, qu'ils avaient été rendus dans un jour, et par des juges dont les uns se trouvaient présens au plaidoyer, tandis que d'autres rendaient la sentence sans être instruits. Par là, il voulut marquer sa reconnaissance à des hommes qui étaient venus s'offrir à lui dès le commencement de la guerre, et auxquels il ne se croyait pas moins redevable, quoiqu'ils ne l'eussent pas servi, puisqu'ils s'étaient présentés d'eux-mêmes. Du reste, il désira qu'ils n'eussent pas moins d'obligation au peuple qu'à lui-même de leur rétablissement, afin que par sa gratitude il ne parût pas vouloir lui ôter le droit de faire de pareilles grâces.

2. Après avoir employé onze jours, tant à ces dispositions qu'à célébrer les féries latines, et à tenir les comices, il se démet de la dictature, part de Rome et se rend à Brindes, où il avait donné rendez-vous à douze légions et à toute sa cavalerie. Mais il y trouva si peu de vaisseaux, qu'il y put à peine embarquer vingt mille fantassins et six cents chevaux: ce fut le seul motif qui l'empêcha de finir promptement la guerre. D'ailleurs ses troupes étaient fort diminuées non-seulement par suite des longues expéditions de la Gaule, mais encore à cause de la marche qu'elles avaient faite depuis l'Espagne; et les rigueurs qu'elles avaient éprouvées en automne dans la Pouille aux environs de Brindes, en sortant de la Gaule et de l'Espagne où l'air est très-bon, occasionnèrent des maladies dans toute l'armée.

3. Pompée sut profiter d'une année entière d'avance, où il n'avait eu aucune guerre à soutenir et aucun ennemi à craindre; il employa ce temps de repos à réunir une flotte nombreuse tirée de l'Asie, des îles Cyclades, de Corfou, d'Athènes, du Pont, de la Bithynie, de la Syrie, de la Cilicie, de la Phénicie et de l'Égypte. Il avait eu soin de faire construire beaucoup de vaisseaux: exigeant de grosses sommes de l'Asie, de la Syrie, des rois et princes ou seigneurs de ces contrées, enfin de tous les peuples libres de l'Achaïe, et il n'en avait pas moins tiré de ceux des provinces, où il était le maître.

4. Il comptait en troupes neuf légions, toutes formées de citoyens romains: il en avait amené avec lui cinq

d'Italie; une de vétérans de la Sicile, qu'il nommait la Jumelle, parce qu'elle était composée de deux; une de Crète et de Macédoine; c'étaient de vieux soldats qui, congédiés par les généraux précédens, s'étaient établis dans cette contrée; et deux levées par Lentulus en Asie. Pour les compléter toutes, on lui avait fait des recrues nombreuses en Thessalie, en Béotie, en Achaïe et en Épire; et il y avait joint les soldats qui restaient de la défaite d'Antoine. Il en attendait encore deux autres que Scipion lui amenait de Syrie. Il avait trois mille archers tirés de Crète, de Lacédémone, du Pont, de la Syrie et d'autres provinces, deux cohortes de frondeurs de six cents hommes chacune. Sa cavalerie consistait en sept mille chevaux, dont Déjotarus lui en avait amené six cents de Galatie; Ariobarzane, cinq cents de Cappadoce; Cotys, un pareil nombre de Thrace, à la tête desquels était son fils Sadala. Il en avait tiré deux cents de la Macédoine, commandés par Rhascypolis, excellent officier; cinq cents, tant Gaulois qu'Allemands, que Gabinus avait laissés dans Alexandrie pour servir de garde au roi Ptolémée. Pompée son fils lui en avait amené huit cents, qu'il avait levés ou dans ses campagnes ou parmi ses esclaves : Tarcundarius Castor et Domilaüs lui en fournirent trois cents de la Galatie; l'un vint en personne à la tête de ses troupes, l'autre y envoya son fils. Deux cents furent expédiés de la Syrie par Antiochus de Comagène qui avait de grandes obligations à Pompée : la plupart étaient archers à cheval. Il avait en outre des troupes de la Thrace et de la Servie, partie soudoyées, partie volontaires, ainsi que des Macédoniens, des Thessaliens et autres nations; ce qui complétait en tout le nombre de sept mille.

5. Il s'était pourvu d'une très-grande quantité de vivres qu'il avait su tirer de la Thessalie, de l'Asie, de l'Égypte, de Crète, du pays de Cyrène et d'autres régions. Son dessein était de passer l'hiver à Durazzo, à Érisso, et dans toutes les villes maritimes de ces quartiers-là; et il y avait établi sa flotte, pour empêcher César de passer la mer. Pompée le fils commandait les vaisseaux égyptiens; D. Lélius et C. Triarius ceux d'Asie; C. Cassius ceux de Syrie; C. Marcellus et C. Coponius ceux de Rhodes. Scribonius Libon et M. Octavius étaient chefs des forces navales d'Illyrie et d'Achaïe. Cependant M. Bibulus avait le commandement général, et c'était de lui que tous recevaient les ordres.

6. Arrivé à Brindes, César harangue ses soldats, et leur dit que, puisqu'ils étaient sur le point de voir finir leurs travaux et leurs dangers, ils ne devaient pas avoir du regret de laisser leurs valets et leur bagage en Italie; qu'ils s'embarqueraient avec moins d'embarras et en plus grand nombre; que, du reste, ils devaient attendre tout de la victoire et de sa générosité. A ces mots tous s'écrièrent qu'il pouvait ordonner ce qu'il voudrait, qu'il serait obéi de grand cœur. Il s'embarqua donc avec sept légions, comme on l'a dit, mit à la voile le 4 de janvier, et prit terre le lendemain entre les rochers de la Chimère, et autres écueils dangereux, où il trouva une rade à l'abri des tempêtes. Il ne voulut pas se hasarder à entrer dans aucun port, persuadé que l'ennemi les occupait tous; il débarqua donc tous les siens dans un lieu nommé Pharsale, sans avoir perdu un seul vaisseau.

7. Lucrétius Vespillo et Minucius Rufus étaient alors à Orco avec dix-huit navires de la flotte d'Asie, dont

Lélius leur avait donné la conduite; M. Bibulus était à Corfou avec cent dix. Mais les premiers n'eurent pas la hardiesse de sortir de leur port, quoique César n'eût que douze galères, dont quatre seulement étaient couvertes; et Bibulus dont la flotte ne se trouvait pas en état de mettre à la voile, et dont les rameurs étaient dispersés, ne put venir assez promptement à sa rencontre : on vit donc César en terre ferme, avant qu'on ne fût instruit de son arrivée.

8. Aussitôt son débarquement, il renvoya la même nuit ses vaisseaux à Brindes chercher le reste de ses légions et de sa cavalerie. Il avait chargé de ce soin Fusius Calénus son lieutenant, et lui avait recommandé de faire diligence. Mais ces vaisseaux étant partis trop tard, et ayant manqué le vent, eurent une mauvaise rencontre à leur retour; car Bibulus qui apprit à Corfou que César était arrivé, s'étant mis en mer dans l'espérance d'enlever quelques-uns de ses navires de charge, et les rencontrant à vide, en prit trente, sur lesquels il déchargea sa colère et se vengea de sa propre négligence, les faisant tous brûler avec les pilotes et les matelots, dans la vue d'intimider les autres par cette rigueur. Ensuite il répandit sa flotte de part et d'autre dans toutes les rades et dans tous les ports de la côte depuis Salone jusqu'à Orco, et mit des gardes partout, couchant lui-même sur la flotte, quoique l'hiver fût dans toute sa force, et s'exposant à mille travaux et fatigues, dans la persuasion où il était qu'il ne pouvait attendre aucune grâce s'il tombait entre les mains de César.

9. Cependant, après le départ des galères d'Illyrie, M. Octavius se rendit à Salone avec celles de ce pays qu'il commandait, souleva les peuples de la Dalmatie et les autres Barbares, engagea l'île de Lissa et ses habitans à quitter le parti de César; et voyant que ni ses promesses ni ses menaces ne pouvaient ébranler le conseil de Salone, il résolut d'assiéger cette ville. Elle est située avantageusement, et défendue par un coteau sur lequel elle est assise. Les citoyens romains, renfermés dans ses murs, élevèrent donc aussitôt des tours de bois; et comme ils étaient en trop petit nombre pour résister, et de plus couverts de blessures, ils eurent recours au dernier moyen qu'ils purent mettre en œuvre, en donnant la liberté à tous les esclaves en âge de porter les armes : ils coupèrent même les cheveux des femmes, dont ils firent des cordes pour les machines. Octavius, voyant leur détermination, dressa cinq attaques contre la place, et, l'ayant investie, se mit à la presser vivement. Disposés à tout souffrir, les assiégés manquaient particulièrement de vivres; ils envoyèrent demander du secours à César, résolus, du reste, de se défendre jusqu'à la dernière extrémité : long-temps après, la longueur du siége ayant rendu les ennemis moins vigilans, les assiégés choisirent l'heure de midi, temps auquel les soldats des assiégeans étaient dispersés, placèrent leurs femmes et leurs enfans sur le rempart, afin qu'il parût garni comme à l'ordinaire; et s'étant fait suivre des esclaves auxquels ils avaient donné la liberté, fondirent tous ensemble sur le premier quartier d'Octavius; l'ayant forcé, ils poussent de là jusqu'au second, au troisième, au quatrième et au cinquième, les emportant tous l'un après l'autre; massacrent un grand nombre d'ennemis, et contraignent le reste avec Octavius lui-même à se rembarquer. Tel fut le succès de ce siége. Comme l'hiver approchait, et qu'Octavius avait perdu une grande partie de

ses troupes, ce qui les mettait hors d'espérance de se rendre maître de cette place, il se replia sur Durazzo, où se trouvait Pompée.

10. On a vu que L. Vibullius Rufus, un des principaux officiers du général, était tombé deux fois entre les mains de César, l'une à Corfinium, l'autre en Espagne, et qu'il l'avait toujours renvoyé. César, en considération de ces bienfaits, le crut propre à porter de sa part quelques paroles d'accommodement à Pompée; il savait que Rufus était fort en crédit auprès de ce dernier. En conséquence, il le chargea de lui dire que, de part et d'autre, ils devaient déposer les armes, sans s'opiniâtrer plus long-temps à poursuivre une victoire incertaine; que les pertes qu'ils avaient essuyées l'un et l'autre devaient leur servir de leçon et d'avertissement pour en redouter de nouvelles; que Pompée avait été chassé d'Italie; qu'il avait perdu la Sicile, la Sardaigne, les deux Espagnes, avec cent trente cohortes de citoyens romains moissonnés tant en Italie qu'en Espagne; que, de son côté, il avait à se reprocher la défaite de Curion et de toutes ses troupes taillées en pièces en Afrique, sans compter la reddition de ses soldats à Corfou; qu'ils devaient donc ménager leur vie et les intérêts de la république, ayant assez appris à leurs dépens le pouvoir de la fortune dans la guerre; que le vrai moment de faire la paix était lorsque les deux partis se trouvaient égaux en force, et semblaient n'avoir rien à craindre l'un de l'autre; qu'au contraire, pour peu que la fortune se déclarât en faveur de l'un des deux, celui qui semblerait l'emporter ne voudrait plus entendre les mêmes propositions de paix, ni peut-être même se contenter d'un accommodement raisonnable, dans l'espérance de tout obtenir; que puisque jusqu'à présent on n'avait pu s'accorder, ils devaient s'en remettre au jugement du sénat et du peuple romain; qu'en conséquence il était de leur intérêt, ainsi que de celui de la république, qu'ils jurassent mutuellement, en présence de toutes leurs troupes, de licencier leur armée dans trois jours; qu'après avoir mis bas les armes et s'être dépouillés des secours sur lesquels ils comptaient, ils seraient forcés de se conformer à la décision du sénat et du peuple; et afin que Pompée goûtât plus facilement ces propositions, César offrait de congédier sur-le-champ toutes ses troupes, et de retirer les garnisons des places qu'il occupait.

11. Après avoir reçu ces instructions, Vibullius crut qu'il n'était pas moins de son devoir d'avertir Pompée de la subite approche de César, pour qu'il pût prendre à cet égard ses mesures avant qu'il lui rendît compte de la commission dont il était chargé. Il marcha donc jour et nuit, prit des relais pour faire plus de diligence, et se rendit auprès de lui à dessein de l'instruire de l'arrivée de César avec toutes ses troupes. Pompée était alors dans la Candavie, contrée de la Macédoine, d'où il se disposait à venir joindre ses quartiers d'hiver qu'il avait établis à Érisso et à Durazzo; mais sur cette nouvelle il retourna au plus vite à Érisso, de peur que César se rendît maître des villes maritimes. Celui-ci, après avoir débarqué ses troupes, vint le même jour à Orco. L. Torquatus y commandait pour Pompée avec une garnison macédonienne; il en avait fait fermer les portes, résolu de la défendre: dans cette intention il ordonna aux Grecs de prendre les armes, et de monter sur les murailles; mais ceux-ci refusant de combattre contre le peuple romain, et

Digitized by Google

les habitans, de leur côté, travaillant à faire entrer César dans la ville, Torquatus, qui n'attendait point de secours, fut obligé d'ouvrir les portes, et de se rendre, avec la place, à César qui lui conserva la vie.

12. César, maître d'Orco, vint sans différer à Érisso. Sur cette nouvelle, L. Stabérius, qui en était le commandant, fait porter de l'eau dans la forteresse, la fortifie, et veut exiger des otages des habitans : ils les refusent, déclarent qu'ils ne fermeront point leurs portes au consul, et qu'ils ne prétendent pas réformer ce que toute l'Italie et le peuple romain ont décidé; sur ce discours Stabérius s'enfuit secrètement. Alors ceux d'Érisso envoyèrent aussitôt des députés à César, et le reçurent dans la ville. Ceux de *Bullide*, de Porto-Raguseo et le reste des villes voisines suivirent leur exemple, ainsi que toute l'Épire, et députèrent vers lui pour recevoir ses ordres.

13. Pompée, instruit des événemens d'Orco et d'Érisso, et craignant pour Durazzo, marcha jour et nuit pour s'y rendre. Dès qu'on sut dans son armée que César approchait, il s'y répandit une si grande terreur, parce qu'elle avait marché jour et nuit sans relâche, que presque tous les soldats, jetant leurs armes, abandonnèrent leurs drapeaux dans l'Épire et dans les contrées voisines, de sorte que leur marche paraissait une véritable fuite. Enfin Pompée arriva proche de Durazzo, où il campa; et comme son armée n'était pas encore revenue de sa frayeur, Labiénus se présenta le premier, jura de ne point l'abandonner, et de suivre son sort, quel qu'il pût être : les autres généraux, les tribuns militaires, les centurions et tous les soldats prêtèrent le même serment. César, voyant que le chemin de Durazzo lui était fermé, cessa de marcher à si grandes journées, et vint camper près du fleuve Aspro, sur les terres d'Érisso, pour couvrir cette ville qui s'était déclarée en sa faveur, résolu d'attendre en cet endroit le reste de ses légions qui venaient d'Italie, et de passer l'hiver sous des tentes. Pompée vint aussi camper sur la même rivière, mais de l'autre côté, et y donna rendez-vous à toutes ses troupes, auxiliaires et autres.

14. Calénus, selon l'ordre qu'il avait reçu de César, embarque à Brindes sa cavalerie et son infanterie sur autant de vaisseaux qu'il en peut trouver, et se met en mer. Mais à peine était-il sorti du port, qu'il reçut des lettres de César, qui lui donnaient avis que la flotte ennemie occupait tous les ports sur toute la côte. Alors il rentra dans le port, et rappela tous ses vaisseaux. Un d'entre eux ayant continué sa route contre l'ordre de Calénus, parce qu'il ne portait point de troupes et qu'il appartenait à un particulier, se rendit à la hauteur d'Orco, et fut pris par Bibulus, qui fit massacrer tous ceux qui le montaient, les esclaves, les personnes libres, et même les enfans : ainsi le salut de l'armée entière de Calénus ne dépendit que d'un moment et du hasard.

15. Bibulus, comme on l'a déjà dit, était devant Orco avec sa flotte; et s'il fermait à César la voie de la mer, César lui ôtait à son tour toute espérance de prendre terre, par les gardes qu'il avait disposées le long de la côte; en sorte que Bibulus ne pouvait avoir ni bois, ni eau douce, ni attacher ses vaisseaux au rivage; ce qui lui causait de graves embarras, et les siens étaient privés des choses les plus nécessaires, de manière qu'ils se trouvaient forcés de tirer par mer des vivres de Corfou, et jusqu'à du bois et de l'eau. Il arriva même

qu'ayant éprouvé des vents contraires, ils furent obligés de recueillir la rosée tombée la nuit sur les peaux, dont leurs vaisseaux étaient couverts. Mais ils souffraient tout patiemment et avec tranquillité, plutôt que de se relâcher sur la garde des ports et des côtes. Quand ils se virent dans cette position pénible, Libon et Bibulus s'étant joints s'adressèrent de leurs vaisseaux à M. Acilius et à Statius Murcus, lieutenans de César, dont l'un commandait dans la ville et l'autre sur la côte, et leur témoignèrent qu'ils désiraient s'entretenir avec César de choses très-importantes, s'il voulait le permettre; et, afin de prouver qu'ils parlaient sérieusement, ils firent quelques propositions qui semblaient tendre à un accord. Ils demandaient en attendant une suspension d'armes, et l'obtinrent; car ce qu'ils proposaient paraissait de la plus haute importance; Acilius et Murcus savaient que César ne souhaitait rien avec plus d'ardeur qu'un accommodement, et ils crurent que la commission dont s'était chargé Vibullius avait produit son effet.

16. César, parti en ce moment avec une légion pour soumettre des places éloignées et se pourvoir de vivres dont il manquait, se trouvait auprès de Butrinto, ville située à l'opposite de Corfou. Il y reçut les lettres d'Acilius et de Murcus, qui l'instruisaient des demandes de Libon et de Bibulus; et sur cet avis il quitta sa légion et revint à Orco. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il leur manda de venir conférer avec lui. Libon se présenta seul; il excusa Bibulus sur son naturel colère et violent, alléguant qu'il avait eu des démêlés particuliers avec César pendant son édilité et sa préture, ce qui l'obligeait à éviter de le voir, de peur de mettre un obstacle, par son caractère emporté, à des affaires non moins désirables qu'avantageuses. Libon représenta donc que Pompée était et avait toujours été très-disposé à un accommodement et à mettre les armes bas; mais qu'ils n'étaient point ses fondés de pouvoirs pour traiter, parce que le droit suprême, tant pour la guerre que pour les autres déterminations, avait été remis entre ses mains, de l'avis de tout le conseil; si César voulait leur expliquer ses prétentions, il les ferait connaître à Pompée qui, sur leurs instances, terminerait cette affaire par lui-même; qu'en attendant ils demandaient que l'on fît une trêve et qu'on suspendît les hostilités, afin d'avoir le temps de connaître ses intentions. A ce discours, il ajouta quelques mots relativement à leurs forces et à la justice de leur cause.

17. César ne jugea pas à propos de lui répondre; nous n'en dirons point à présent le motif, parce que la chose ne le mérite pas. Il demanda de pouvoir sans risque envoyer des députés à Pompée, et qu'ils promissent de les faire introduire, ou qu'ils se chargeassent eux-mêmes de leur réception. A l'égard de la suspension d'armes, il répondit que telles étaient entre eux les lois de la guerre, que comme avec leur flotte ils empêchaient ses vaisseaux et ses troupes de venir le joindre, il les empêcherait de même de prendre terre et de faire de l'eau; que s'ils voulaient qu'il se relâchât sur cet article, il fallait qu'à leur tour ils lui laissassent la mer libre; et que tant qu'ils tiendraient bon sur ce point, il ne se départirait point de l'autre; que cependant les choses pouvaient rester dans le même état, sans nuire à leur projet d'accommodement. Libon ne voulut ni se charger des députés de César, ni garantir qu'il ne leur serait fait aucun mal, et renvoya toute cette affaire à

Pompée : il n'insista que sur la suspension d'armes, et pressa vivement César de l'accorder. Quand ce dernier eut compris qu'ils n'avaient d'autre vue dans cette conférence, que de se soustraire au danger pressant et à la disette où ils se trouvaient, mais qu'il n'y avait aucune espérance d'accord, et qu'ils ne faisaient aucune proposition de paix, il ne songea plus qu'à la guerre.

18. Bibulus, n'ayant pu prendre terre depuis long-temps, était fort incommodé; le froid et la fatigue l'accablaient. Comme on ne pouvait le soigner, et qu'il ne voulait pas quitter son emploi, il ne put résister à la violence de la maladie. Après sa mort, il n'y eut plus de commandant général de toute la flotte; chacun en particulier disposa de l'escadre qu'il conduisait, et la gouverna selon ses caprices. Lorsque Vibullius, après avoir laissé calmer le premier trouble causé par l'arrivée imprévue de César, voulut exécuter la commission dont celui-ci l'avait chargé, à peine en eut-il ouvert la bouche en présence de Libon, de L. Luccéius et de Théophanes, à qui Pompée avait l'habitude de communiquer les affaires les plus importantes, qu'il l'interrompit et lui imposa silence. « Qu'ai-je besoin, s'écria Pompée, de Rome ou de la vie, s'il faut qu'il paraisse que j'en suis redevable à la générosité de César! On ne pourrait ôter cette opinion, si je rentrais dans l'Italie d'où je suis parti, sans avoir terminé glorieusement la guerre. » Après la campagne, ce discours fut rapporté à César par des témoins qui l'avaient entendu. Cependant il ne laissa pas de tenter d'autres voies d'accommodement.

19. Les deux camps de César et de Pompée n'étaient séparés que par l'Aspro, et les soldats de l'une et de l'autre armée s'entretenaient souvent, sans en venir jamais à aucun acte d'hostilité : César y envoya P. Vatinius, l'un de ses lieutenans, qui, du bord du fleuve, faisait aux troupes ennemies les propositions les plus capables d'amener la paix, leur demandant fréquemment à haute voix, s'il ne serait pas permis à des citoyens d'envoyer parler de paix à leurs compatriotes ; ce que l'on ne refuserait pas à des fugitifs des monts Pyrénées et à des brigands, surtout quand il ne s'agissait que d'empêcher des frères d'armes de s'entre-détruire? Ces discours ayant été tenus d'une manière douce et suppliante, telle qu'il convenait à un homme qui parlait pour son intérêt et pour le bien commun, et ayant été reçus avec un grand silence des deux côtés, quelqu'un répondit au nom des ennemis, que le lendemain A. Varron promettait de se trouver à l'entrevue, et que, de part et d'autre, on pouvait en toute sûreté y envoyer des députés proposer ce qu'ils jugeraient à propos; en même temps on fixa l'heure du rendez-vous. Le lendemain, à l'heure marquée, il s'y trouva un grand nombre d'individus des deux partis dans l'attente de l'événement, et tous paraissaient incliner à la paix. Labiénus, sortant de la foule, se mit à parler d'accord d'un ton soumis avec Vatinius, et à discuter sur les conditions ; mais ils furent interrompus au milieu de leur entretien par une grêle de dards lancée tout d'un coup sur eux de tous côtés. Les soldats garantirent Vatinius en le couvrant de leurs boucliers ; mais plusieurs en furent blessés, entre autres, les centurions Cornélius Balbus, M. Plotius, L. Tiburtius, avec quelques soldats. « Cessez, dit alors Labiénus, de parler d'accommodement ; point de paix qu'on ne nous apporte la tête de César. »

20. Dans ce même temps, le préteur M. Célius Rufus, alors à Rome, s'étant chargé de la protection de ceux qui étaient poursuivis pour dettes, fit, dès son entrée dans la magistrature, mettre son siége auprès de celui du préteur de la ville, Caïus Trébonius, et promit de recevoir les plaintes des citoyens qui en appelleraient à lui de l'estimation et des paiemens effectués en vertu de la sentence des arbitres, comme César l'avait réglé avant son départ de Rome. Le décret qui les avait établis était juste, et Trébonius s'était conduit dans l'exécution avec une douceur et une sagesse si appropriées aux circonstances, qu'il ne s'était encore trouvé personne qui voulût appeler de ses décisions : car prétendre s'excuser de payer sur sa détresse, sur le malheur des temps, sur les pertes qu'on a faites, ou sur les difficultés de la vente, c'est déjà montrer une âme basse; mais il y a bien plus de bassesse et d'impudence à vouloir conserver son bien sans payer ses créanciers. Aussi, ne se trouva-t-il aucun débiteur qui demandât d'être relevé de la sentence qui le condamnait au paiement. Ceux même dont Célius prenait les intérêts le désapprouvèrent. Cependant il n'en resta pas là; et de peur de paraître appuyer inutilement une si honteuse cause, il proposa une loi par laquelle il accordait un an à ceux qui devaient pour se libérer sans payer d'intérêt.

21. Le consul Servilius et tous les magistrats s'y opposèrent; et lorsqu'il vit le peu d'effet que produisaient ses premières démarches, pour se concilier les esprits, il cassa cette loi, et en fit deux autres, l'une qui dispensait les locataires de payer le loyer des maisons qu'ils occupaient, l'autre qui exemptait les débiteurs de s'acquitter tant que la guerre durerait. En même temps le peuple, s'étant jeté sur C. Trébonius, l'arracha de son tribunal; il y eut même quelques personnes blessées. Le consul Servilius fit un rapport de cette affaire au sénat, qui par un décret déclara Célius incapable de posséder aucune charge dans la république. En vertu de ce décret, le consul lui défendit l'entrée du sénat, et le fit descendre de la tribune, d'où il voulait haranguer le peuple. Couvert de honte et outré de dépit, il feignit publiquement de se retirer auprès de César, mais il fit secrètement avertir Milon qui avait été banni pour avoir tué Clodius, et, l'ayant appelé en Italie, où il lui restait encore quelques troupes de gladiateurs de ceux dont il s'était servi dans les jeux qu'il avait donnés au peuple, il se joignit à lui, et l'envoya en avant à Torre Brodogneto, pour y soulever les habitans de la campagne. Quant à lui, il se rendait à Castelluzzo, lorsqu'on découvrit ses drapeaux et ses armes à Capoue : on vit aussi plusieurs des siens dans Naples, et l'on conjectura qu'il voulait trahir Capoue. Lorsqu'on eut découvert ses desseins, on lui en ferma les portes : alors, craignant le danger, parce que la ville avait pris les armes, et déclaré qu'il fallait le traiter en ennemi, il abandonna son projet, et quitta le chemin de cette place.

22. Milon, de son côté, venait d'écrire à toutes les villes municipales des environs, pour leur faire savoir qu'il n'agissait que par le commandement et au nom de Pompée qui lui avait envoyé ses ordres par Bibulus; et il cherchait à gagner ceux qu'il croyait chargés de dettes. Ensuite, voyant qu'il faisait peu de progrès à l'aide de ce moyen, il mit les esclaves du pays en liberté, et vint assiéger Conza, ville de la même contrée. Le préteur Q. Pédius y était avec une légion, Milon fut tué d'un coup de

pierre qu'on lui lança de la muraille. A l'égard de Célius qui était parti pour aller, disait-il, trouver César, il se rendit à Torre Brodogneto, où cherchant à corrompre quelques-uns des habitans, et promettant de l'argent aux cavaliers espagnols et gaulois que César y avait mis en garnison, il fut tué par ces derniers. Ainsi furent étouffées de suite et facilement ces semences de nouveaux troubles qui alarmaient toute l'Italie, parce que les magistrats étaient occupés sur un autre point, et que les temps ne donnaient déjà que trop d'embarras.

23. Libon, étant parti d'Orco avec sa flotte, composée de cinquante voiles, vint à Brindes, et se saisit d'une île située à l'entrée du port de cette ville, croyant qu'il valait mieux se rendre maître du seul endroit par lequel les vaisseaux de César devaient nécessairement passer, que de fermer toutes les côtes et tous les ports. Son arrivée étant inattendue, il surprit quelques vaisseaux de charge qu'il brûla, en emmena un rempli de blé, et répandit d'abord la terreur dans toutes nos troupes. La nuit, il mit à terre quelques soldats et quelques archers, qui chassèrent notre garde de cavalerie; enfin, il sut si bien profiter de l'avantage de ce poste, qu'il osa mander à Pompée que, si celui-ci voulait, il pouvait mettre à sec le reste de ses vaisseaux et les faire réparer; qu'avec sa flotte seule il empêcherait les secours de César d'approcher.

24. Antoine était alors à Brindes: comptant sur la valeur des soldats, il fit garnir de claies et de parapets environ neuf chaloupes de grands vaisseaux, y embarqua des hommes d'élite, et les plaça en divers endroits le long de la côte. Il envoya ensuite à l'entrée du port deux galères à trois rangs, qu'il avait fait construire à Brindes, comme pour exercer les rameurs. Libon ne les eut pas plutôt aperçues s'avancer si hardiment, que, dans l'espérance de les prendre, il détacha contre elles cinq galères à quatre rangs. A leur approche, nos troupes composées de vieux soldats rentrèrent dans le port, où les autres eurent l'imprudence et la témérité de les suivre. Alors, les petites barques sortirent de tous côtés, et au signal donné fondirent sur les ennemis, prirent une de leurs cinq galères, avec tous les rameurs et tous les soldats de l'équipage, et contraignirent les autres à prendre honteusement la fuite. Pour surcroît de disgrâce, la cavalerie qu'Antoine avait disposée sur la côte empêcha l'ennemi de faire de l'eau; de sorte que Libon, confus et désespéré, quitta Brindes, et laissa le port libre.

25. Déjà plusieurs mois s'étaient écoulés, et l'hiver tirait à sa fin: cependant les vaisseaux et les légions que César attendait de Brindes n'arrivaient point, et il lui semblait voir de la négligence dans ce retardement, parce que certes on avait eu des vents favorables, pendant lesquels il estimait qu'on aurait dû nécessairement se mettre en mer. Il s'apercevait que, plus le temps avançait, plus les ennemis déployaient d'ardeur dans la garde des côtes et des ports, et qu'aussi plus ils se promettaient de pouvoir nous en interdire l'approche. Pompée, de son côté, leur écrivait souvent avec reproche, que puisqu'ils n'avaient pas empêché l'arrivée de César, du moins ils fissent en sorte que le reste de ses troupes ne pût le joindre; et ils espéraient que la saison serait de jour en jour moins propre pour le transport des soldats, les vents commençant à devenir plus doux. César, touché de ces circonstances, écrivit fortement à ceux qu'il avait laissés dans Brindes, pour leur ordonner de partir par le premier bon vent, et de diriger

leur route vers la côte d'Érisso, où ils pourraient relâcher. Cette côte n'était point gardée, parce que les ennemis n'osaient s'exposer ni se tenir en rade si loin des ports.

26. Enhardis et encouragés par ces lettres, par les discours d'Antoine et de Calénus, par les prières de l'armée qui ne se refusait à aucun péril pour le salut de son général, les lieutenans de César mirent à la voile, et, secondés d'un vent du midi, ils passèrent le lendemain à la vue d'Érisso et de Durazzo. Ce convoi ayant été aperçu de terre, Q. Coponius, qui commandait la flotte de Rhodes à Durazzo, fit sortir ses vaisseaux du port; et le vent s'étant abaissé, ils étaient déjà sur le point de nous joindre, lorsque le même vent de midi venant à redoubler nous sauva. Coponius ne s'en opiniâtra pas moins à nous poursuivre, dans l'espérance que l'ardeur et l'habileté de son équipage lui feraient surmonter la violence de la tempête; et bien qu'à la faveur du vent nous eussions passé Durazzo, il ne cessait de nous suivre. Les nôtres, qui avaient eu la fortune favorable, craignaient cependant l'attaque de la flotte, si le vent venait à cesser. Ayant trouvé le port appelé Nimphée, à trois milles au-dessus d'Alessio, ils y relâchèrent. Ce port nous mettait bien à couvert des vents du couchant, mais non pas de ceux du midi : cependant on aima mieux courir les risques de la tempête que ceux de tomber au pouvoir de la flotte ennemie. Mais à peine y fûmes-nous entrés que, par un bonheur incroyable, le vent de midi qui soufflait depuis deux jours tourna tout d'un coup à l'occident.

27. Dès ce moment, survint un changement subit dans le sort des uns et des autres. Ceux qui naguère tremblaient pour leur salut se virent à l'abri dans un port très-assuré; tandis que les ennemis, loin de continuer à menacer nos vaisseaux, eurent tout à craindre pour eux-mêmes. Le changement de temps et la tempête garantirent donc notre flotte, et dissipèrent celle de Pompée : toutes ces galères, au nombre de seize, sans en excepter une seule, vinrent échouer contre la côte et périrent; tous les matelots et les soldats qui les montaient furent brisés contre les rochers, ou pris par les nôtres : César renvoya chez eux tous ceux qu'on put sauver du naufrage.

28. Deux de nos vaisseaux qui restèrent plus long-temps en course, et que la nuit surprit, se tinrent à l'ancre devant Alessio, parce qu'ils ignoraient la route que le reste avait prise. Otacilius Crassus qui commandait dans Alessio, les ayant aperçus, prépara de petites barques et des chaloupes pour venir les attaquer, invitant l'équipage à se rendre, et promettant la vie à ceux qui le feraient. L'un de ces vaisseaux était chargé de deux cent vingt soldats de nouvelles levées; l'autre portait un peu moins de deux cents hommes d'une vieille légion. Il fut alors aisé de voir de quel avantage la valeur peut être aux hommes. Les nouvelles recrues, effrayées du grand nombre des navires ennemis, lasses et fatiguées de la mer, se rendirent à Otacilius sous promesse qu'on ne leur ferait aucun mal; à peine en sa présence, il les fit toutes cruellement massacrer sous ses yeux, sans respect pour son serment. Les vétérans, au contraire, quoique également épuisés des suites de la tempête et des incommodités de la navigation, ne démentirent point leur ancienne bravoure: ils songèrent seulement à gagner du temps, en feignant de vouloir se rendre, et en traitant des conditions : aussitôt que la nuit fut un peu avancée, ils

obligèrent leur pilote à venir échouer contre la côte : ensuite ayant atteint un poste avantageux, ils y passèrent le reste de la nuit. A la pointe du jour, Otacilius envoya contre eux environ quatre cents cavaliers qui gardaient cette côte, et quelque infanterie de la garnison d'Alessio qui les suivit; ils se défendirent vaillamment; et après en avoir tué plusieurs, ils rejoignirent nos troupes sans qu'ils eussent perdu un seul homme.

29. Instruits de cet événement, les citoyens romains qui occupaient Alessio, et auxquels César avait auparavant fait don de cette place après l'avoir fortifiée, y reçurent Antoine, et l'aidèrent de tout ce dont il eut besoin. Otacilius alors, craignant pour lui, quitta la ville et se retira vers Pompée. Antoine ayant mis à terre les troupes qui consistaient en trois légions de vétérans, en une autre nouvellement levée et huit cents chevaux, renvoya la plupart de ses vaisseaux en Italie, pour transporter le reste des cavaliers et des fantassins; il ne retint que quelques bateaux gaulois qu'il laissa dans Alessio, afin que si, d'après le bruit qui en courait, Pompée se décidait à passer en Italie, la croyant vide de troupes, César eût les moyens de le suivre : en même temps, il envoie de suite lui donner avis du lieu où il avait débarqué, et du nombre de ses troupes.

30. César et Pompée en furent instruits presque à la fois. En effet, on avait vu ses vaisseaux côtoyer le rivage d'Érisso et de Durazzo, et, en conséquence, les ennemis avaient dirigé leur route par terre du même côté; mais, durant les premiers jours, on ignora où s'était fait le débarquement. Lorsque les deux chefs le surent, chacun forma son projet : César de joindre Antoine; Pompée de s'opposer à leur jonction, et de tomber sur eux lorsqu'ils s'y attendraient le moins. Ils sortirent l'un et l'autre le même jour de leur camp sur l'Aspro, Pompée secrètement et de nuit, César publiquement et en plein jour. Mais ce dernier avait un désavantage qui allongeait son chemin; c'est qu'il lui fallait remonter le fleuve, et faire un grand circuit pour le passer à gué : son rival, au contraire, qui avait le chemin libre, sans rivière à traverser, marchait à grandes journées contre Antoine; et, apprenant qu'il approchait, il choisit un poste convenable pour camper, contint toutes ses troupes dans son camp, et défendit qu'on y allumât des feux, afin de cacher son arrivée. Mais les Grecs en avertirent aussitôt Antoine, qui le fit sur-le-champ savoir à César, et ne sortit point ce jour-là de ses retranchemens : le lendemain, César l'y joignit. Pompée n'en fut pas plutôt informé, qu'il évacua la place, de peur de se trouver investi entre deux armées, et vint avec toutes ses troupes proche d'*Asparagium*, ville du territoire de Durazzo; il y prit une position avantageuse.

31. A cette époque, Scipion, après avoir reçu quelque échec vers le mont Amanus, prit de lui-même le titre d'*imperator;* ensuite, il tira de grandes sommes des villes et des petits souverains de sa province, exigea des partisans le paiement de deux années de revenu qui venaient d'échoir, les contraignit de lui avancer celui de la suivante par forme d'emprunt, et ordonna en outre qu'on eût à lui fournir de la cavalerie. Lorsqu'elle fut assemblée, au lieu d'attaquer les Parthes, ses plus proches ennemis, lesquels, peu de temps auparavant, avaient tué M. Crassus, général de l'armée romaine, et tenu M. Bibulus assiégé, il sortit de la

Syrie avec ses légions et sa cavalerie, et entra en Asie, où l'on craignait surtout une irruption des Parthes; les troupes disaient assez hautement qu'elles marcheraient à l'ennemi si on les y menait; mais qu'elles ne porteraient point les armes contre un citoyen romain et un consul. Sur cette protestation, il met ses légions en quartier d'hiver à Pergame et dans les cités les plus riches, leur fait de grandes largesses, et pour s'attacher les soldats, il abandonne à leur discrétion les villes les plus florissantes.

32. Cependant il exigeait avec la plus grande rigueur les sommes auxquelles il avait taxé la province, et en général il inventait toutes sortes de moyens pour tirer de l'argent et assouvir son avarice. On imposa un tribunal sur chaque tête d'esclaves et de personnes libres. On soumit à une contribution les colonnes et les portes des maisons : on commanda de fournir du blé, des soldats, des matelots, des armes, des machines, des voitures; en un mot, les moindres prétextes suffisaient pour arracher de l'argent. On établit des gouverneurs non-seulement dans les villes, mais dans presque tous les villages et les châteaux; et celui qui agissait avec le plus de rigueur et de cruauté passait pour le plus honnête homme et pour le meilleur citoyen. La province était remplie de licteurs, d'officiers, d'exacteurs qui, outre les sommes imposées, en exigeaient encore d'autres pour leur propre compte : ils disaient que, chassés de leurs maisons et de leur patrie, ils étaient dénués de tout, et couvraient ainsi leur conduite infâme d'un motif légitime. A tous ces excès, ajoutez un fléau inséparable de la guerre, c'est-à-dire les usures criantes qu'on était contraint de payer pour se procurer de l'argent; au point que l'on prétendait faire une grande grâce à un débiteur quand on lui accordait un jour de remise. Par tant de concussions, les dettes de la province s'accrurent considérablement ces deux années. Ce n'étaient pas seulement les citoyens romains de la province que l'on rançonnait; tous les corps, toutes les villes furent en proie à ces exactions, et l'on disait que c'était un emprunt fait par ordre du sénat : sous ce même prétexte, on tira des receveurs des deniers publics, sans compter les sommes dues, le revenu de l'année suivante. Scipion avait ordonné de plus que l'on enlevât le trésor qui était de fondation dans le temple d'Éphèse, ainsi que toutes les statues de la déesse Diane.

33. En effet, il se préparait à l'exécuter, et déjà il s'était rendu au temple, suivi de plusieurs sénateurs qu'il avait mandés, lorsqu'on lui rendit des lettres de Pompée, qui lui apprenait que César venait de passer la mer, et qui le priait de tout quitter pour venir en diligence le joindre avec ses troupes. Sur cette nouvelle, il renvoie ceux qu'il avait appelés, fait tous les préparatifs nécessaires pour se rendre en Macédoine, et part peu de jours après; ainsi fut sauvé le trésor d'Éphèse.

34. Après avoir joint l'armée d'Antoine, et retiré d'Orco la légion qu'il y avait laissée pour garder la côte, César crut devoir pousser plus avant, et tenter de gagner les provinces plus éloignées : sur ces entrefaites, des députés de Thessalie et d'Étolie étant venus le trouver pour l'assurer que ces deux nations étaient disposées à lui obéir, pourvu qu'il leur envoyât des troupes, il dépêcha L. Cassius Longinus avec une légion nouvellement levée que l'on nommait la vingt-septième, et deux cents che-

vaux, lui enjoignant d'entrer en Thessalie, et il détacha vers l'Étolie C. Calvisius Sabinus, avec cinq cohortes et quelques cavaliers. Comme ces pays étaient voisins de son armée, il recommanda instamment à ces deux officiers d'avoir soin d'y envoyer des vivres. Il fit en même temps partir Cn. Domitius Calvinus pour la Macédoine, avec cinq cents chevaux et deux légions, la onzième, et la douzième. Ceux de cette province qui habitent la partie qu'on nomme libre lui avaient envoyé Ménédème, leur chef, pour lui protester du dévouement avec lequel ils prendraient tous ses intérêts.

35. Dès son arrivée, Calvisius Sabinus reçut l'accueil le plus flatteur des Étoliens, et, après avoir chassé les garnisons qu'avait mises Pompée dans Ayton et dans Lépante, il entra en possession de toute l'Étolie. Cassius arriva en Thessalie. Comme il y régnait deux factions, il y était vu différemment. Hégésarète, homme dès longtemps en grand crédit, était attaché au parti de Pompée; Pétréius, au contraire, jeune homme de haute naissance, soutenait de tout son pouvoir et de celui des siens la cause de César.

36. Domitius, dans le même temps, arriva en Macédoine; et, tandis que toutes les villes s'empressaient de lui envoyer des ambassadeurs, on apprit que Scipion approchait avec ses légions, ce qui faisait beaucoup de bruit; car on se forme ordinairement d'avance une idée imposante de tout ce qui est nouveau. Celui-ci, sans s'arrêter en aucun endroit de la Macédoine, marcha d'abord contre Domitius; mais, quand il fut environ à six lieues de lui, il tourna tout d'un coup vers la Thessalie, contre Cassius Longinus. Ce mouvement fut si subit, que l'on apprit presque à la fois la nouvelle de sa marche et de son arrivée. Pour faire plus de diligence, il laissa M. Favonius auprès du fleuve *Haliacmon*, qui sépare la Macédoine de la Thessalie, avec huit cohortes pour garder le bagage des légions, et lui ordonna de construire un fort. La cavalerie du roi Cotys, qui avait l'habitude dans ses courses de se répandre autour de la Thessalie, parut en même temps à la vue du poste qu'occupait Cassius : frappé de crainte, et la prenant pour celle de Scipion, qu'il savait être près d'arriver, il tourna du côté des montagnes qui environnent la Thessalie; dirigeant de là sa marche sur Larta. Scipion se pressait de le suivre, lorsqu'il reçut des lettres de M. Favonius, qui lui mandait que Domitius marchait à lui avec ses légions, et qu'il ne pouvait sans secours défendre sa position. A cette nouvelle, Scipion abandonnant son dessein et retournant sur ses pas, cessa de poursuivre Cassius, et vint au secours de Favonius. Il marcha donc jour et nuit, et arriva si à propos, que ses coureurs parurent d'un côté, au moment où l'on aperçut de l'autre la poussière soulevée par les troupes de Domitius. Ainsi l'habileté de celui-ci sauva Cassius, et la diligence de Scipion tira Favonius d'un mauvais pas.

37. Scipion resta deux jours campé sur le fleuve qui séparait son camp de celui de Domitius. Le troisième, au point du jour, il fait passer son armée à gué, se campe, et le lendemain range ses troupes en bataille à la tête du camp. Domitius en fit autant, ne doutant point que l'on en vînt aux mains; et comme entre les deux armées il se trouvait une plaine d'environ deux lieues, il s'approcha des retranchemens de Scipion; mais celui-ci ne voulut jamais s'en éloigner. Domi-

tius eut beaucoup de peine à empêcher les siens d'attaquer l'ennemi; cependant il y parvint, d'autant plus que leur camp était bordé d'un ruisseau dont les rives escarpées rendaient l'accès difficile. Scipion, témoin de l'ardeur et de l'empressement avec lesquels les nôtres désiraient le combat, craignit que le lendemain il ne fût obligé, ou de livrer bataille malgré lui, ou de se tenir honteusement renfermé dans son camp, après avoir donné une si grande idée de lui en arrivant. Sa tentative téméraire finit par une retraite déshonorante. Il décampe la nuit sans avoir fait crier aux bagages, repasse la rivière, retourne au même lieu d'où il était parti, et se poste de l'autre côté du fleuve sur une hauteur fortifiée naturellement. Quelques jours après, il dresse la nuit une embuscade de cavalerie dans un endroit où, presque tous les jours précédens, les nôtres avaient été au fourrage. Q. Varus, qui commandait les cavaliers de Domitius, s'y étant rendu, les ennemis se montrèrent tout-à-coup; mais nos soldats soutinrent le choc avec valeur, reprirent bientôt chacun leur rang, et tombèrent ensuite sur eux tous ensemble : ils en tuent environ quatre-vingts, dispersent le reste, et rentrent dans le camp sans autre perte que celle de deux hommes.

38. Ensuite Domitius, espérant attirer Scipion au combat, feignit d'être contraint de décamper faute de vivres. Il donna donc le signal accoutumé du départ, et vint cacher sa cavalerie et ses légions dans un poste favorable et couvert, qui n'était qu'à une lieue de distance. Scipion, tout préparé à le suivre, envoya sa cavalerie et son infanterie légère découvrir la route qu'il prendrait, et le reconnaître. En s'avançant, les premiers escadrons ennemis donnèrent dans l'embuscade; mais au hennissement des chevaux ils se doutèrent du piége, et, tournant bride, commencèrent à se replier sur les leurs : ceux qui les suivaient firent halte lorsqu'ils les virent se retirer si précipitamment. Les nôtres, s'apercevant que l'on avait découvert l'embuscade, ne crurent pas devoir attendre en vain le reste de l'armée ennemie, et ils enlevèrent deux escadrons qui s'étaient le plus avancés. M. Opimius, général de la cavalerie, se trouva parmi eux. Tout ce qui restait de ces escadrons fut ou tué ou pris, et présenté à Domitius.

39. César ayant retiré, comme on l'a dit, ses garnisons de la côte, ne laissa que trois cohortes à Orco, tant pour la garde de la ville que pour celle des galères qu'il avait fait venir d'Italie. Il avait confié le soin de l'une et de l'autre à son lieutenant Acilius, qui, rentrant ces galères dans le fond du port derrière la ville, les fit attacher à terre; en même temps, il ordonna d'enfoncer un vaisseau de charge à l'entrée du port, y en joignit un autre sur lequel il construisit une tour pour défendre l'entrée, et la remplit de soldats auxquels il confia la défense de ce poste contre les entreprises imprévues des ennemis.

40. Cn. Pompée le fils, qui commandait la flotte d'Égypte, informé de ces dispositions, vient à Orco, fait remorquer le vaisseau enfoncé, attaque celui qu'Acilius avait mis à la garde de ce premier, et l'enveloppe avec plusieurs navires sur lesquels il avait fait dresser de hautes tours : combattant ainsi d'un endroit plus élevé, envoyant sans cesse des troupes fraîches pour remplacer celles qui étaient fatiguées, et faisant en même temps assaillir la ville par terre avec des échelles, et par

mer avec sa flotte, pour écarter le petit nombre de ses défenseurs; après les avoir contraints de se réfugier sur leurs chaloupes, accablés d'épuisement et succombant sous la grêle de flèches qu'on leur lançait, il se rendit aussi maître du vaisseau. Il s'empare également d'une hauteur qu'avait élevée la nature de l'autre côté de la place, où elle formait une espèce d'île, et fait glisser sur des rouleaux à force de bras quatre galères à deux rangs jusqu'au fond du havre. Après avoir ainsi attaqué sur deux points nos galères qui étaient vides et attachées à terre, il en prit quatre et brûla le reste. Ensuite, laissant D. Lélius, qu'il avait tiré de la flotte d'Asie, avec ordre d'empêcher que de *Bullide* et de Porte-Raguseo on ne portât des vivres dans la ville, il part pour Alessio, et entre dans le port, où il brûle trente vaisseaux de charge que M. Antoine y avait laissés : il attaqua aussi la ville; mais les citoyens romains qui en composaient le conseil, aidés des soldats que César y avait mis en garnison, la défendirent si courageusement, qu'après s'y être vu arrêté pendant trois jours, il en leva le siége avec quelque perte, sans avoir pu réussir.

41. Instruit que Pompée s'était retranché près d'*Asparagium*, César s'y rend, soutenu de toutes ses troupes; il s'empare dans sa marche de la ville des Parthiniens où son adversaire avait mis garnison, arrive le troisième jour en Macédoine, et campe en face de lui. Le jour suivant, ayant fait sortir toute son armée, il la range et présente la bataille à Pompée; mais César, voyant qu'il se tenait dans ses lignes, fit rentrer les siens dans leurs retranchemens, et crut devoir user d'autres mesures. Le lendemain, il prit un grand détour par un chemin étroit et difficile, et se mit en marche avec toutes ses troupes pour atteindre Durazzo, espérant ou y attirer Pompée, ou lui couper la communication avec cette place, dans laquelle il avait fait porter ses vivres et tout son attirail de guerre; ce qui eut lieu. Car Pompée qui ne pénétra pas alors son dessein, parce qu'il lui vit prendre une route différente de celle qui conduisait à ce poste, crut d'abord qu'il décampait faute d'approvisionnemens ; mais lorsque ses coureurs lui eurent appris la direction qu'il venait de suivre, il décampa le lendemain, dans l'espérance de le prévenir en prenant un chemin plus court. César qui s'en doute exhorte ses troupes à soutenir courageusement la fatigue, les fait reposer une petite partie de la nuit, arrive le matin à Durazzo au moment où l'on découvrait de loin l'avant-garde de Pompée, et il y campe.

42. Se voyant séparé de Durazzo, et ne pouvant plus exécuter son projet, le général ennemi en imagina un autre; ce fut de venir camper sur une roche élevée nommée *Pétra*, qui formait une petite anse, où les vaisseaux étaient à couvert de certains vents. Il y fit venir une partie de ses galères, et transporter du blé et des vivres, non-seulement de l'Asie, mais des autres contrées de sa dépendance. César, qui comprit que la guerre allait se prolonger, se sentant d'ailleurs hors d'espérance de tirer des vivres de l'Italie, tant à cause de la grande exactitude avec laquelle Pompée gardait les côtes, que parce que la flotte qu'il avait fait construire pendant l'hiver en Sicile, en Gaule et en Italie, n'arrivait point, César, dis-je, envoya L. Canuléius, son lieutenant, en Épire, pour avoir des approvisionnemens; et comme ce pays était assez éloigné, il établit des greniers en différens lieux,

et ordonna aux villes voisines de lui fournir des voitures pour y porter le blé. Il fit en outre chercher tout celui qui se trouvait dans Alessio, dans la contrée des Parthiniens et dans tous les forts du canton; mais il n'y en avait que très-peu, le pays étant rude et plein de montagnes, en sorte qu'on est souvent obligé d'y faire venir du blé de dehors, et Pompée ayant eu d'ailleurs quelques jours auparavant la précaution de livrer le pays des Parthiniens au pillage; durant cette exécution, sa cavalerie avait fouillé les maisons, et emporté tout le blé qui s'y trouvait renfermé.

43. Instruit de tous ces obstacles, César prit sa détermination suivant la nature du terrain. Comme le camp ennemi était environné de montagnes et de coteaux très-roides, il commença par s'en rendre maître et y faire bâtir des forts où il plaça de bons corps de garde. Ayant exécuté la même mesure de coteau en coteau autant que le terrain le permettait, il joignit tous ces forts par des lignes de communication, et se mit à investir Pompée dans son camp. Comme il avait un besoin extrême de vivres, et que Pompée l'emportait en cavalerie, son dessein était de pouvoir par ce moyen faire venir de tous côtés avec moins de risque le blé et les vivres nécessaires à l'entretien de ses troupes; ajoutons qu'il empêchait aussi son adversaire d'aller au fourrage et rendait sa cavalerie inutile. Il se proposait enfin de diminuer le grand crédit dont jouissait Pompée chez les nations étrangères, lorsque le bruit aurait retenti par toute la terre que César le tenait assiégé, sans qu'il osât en venir à une bataille.

44. Pompée ne voulait s'éloigner ni de la mer, ni de Dyrrachium, où il avait mis en dépôt tout son attirail de guerre, ses javelots, ses armes, ses machines, et où sa flotte approvisionnait son armée. Du reste, il ne pouvait s'opposer aux travaux de César que par un combat; ce qu'il n'avait pas alors résolu de faire. Il ne lui restait donc pour ressource dernière que d'occuper le plus de montagnes et de pays qu'il pourrait, afin de tenir les troupes de César en haleine autant qu'il lui serait possible. C'est ce qu'il exécuta par le moyen de vingt-quatre forts qui embrassaient un espace de cinq lieues de tour. Dans cette enceinte qui renfermait un grand nombre de terres ensemencées, il trouvait d'abondans pâturages pour ses chevaux. Et, comme nos troupes avaient établi une communication sûre entre leurs quartiers, par les lignes tirées de fort en fort, dans la crainte que l'ennemi ne fît irruption par quelque endroit et ne les prît en queue, de même Pompée ne travaillait qu'à se retrancher en dedans, afin de nous empêcher de pénétrer dans ses fortifications, et de l'investir par derrière. Mais il avait sur nous ce double avantage que ses troupes étaient plus nombreuses et son enceinte moins étendue. D'ailleurs, lorsque César voulait s'emparer de quelque éminence, Pompée, sans s'y opposer avec toutes ses troupes, et en venir à une action générale qu'il avait résolu d'éviter, ne manquait jamais de placer, dans les postes avancés qu'il occupait, ses archers et ses frondeurs qui étaient très-nombreux, et qui nous blessaient beaucoup de monde; aussi leurs traits étaient-ils devenus redoutables à nos troupes; de sorte que pour s'en garantir, presque tous nos soldats se fabriquèrent des tuniques de cuir, ou de pièces de diverses étoffes.

45. On se disputait vivement le moindre posté avancé; César pour resserrer Pompée, Pompée pour occuper le

plus de hauteurs qu'il lui était possible, afin d'embrasser un plus grand terrain dans son enceinte : de là de fréquentes mêlées. Dans une de ces actions, la neuvième légion de César s'étant un jour saisie d'une hauteur, où elle commençait à se fortifier, Pompée s'empara de la hauteur opposée qui en était voisine, et se mit à troubler les nôtres dans leur travail; et comme, d'un côté, il pouvait y aborder par un sentier presque uni, il envoya d'abord contre eux ses archers et ses frondeurs, qu'il fit soutenir ensuite par toute son infanterie légère avec des machines pour nous empêcher de nous fortifier; or il n'était pas facile à nos soldats de repousser l'ennemi et de continuer en même temps les ouvrages. César, voyant ses troupes exposées de toutes parts aux traits de l'ennemi, résolut de quitter la place et de se retirer. Pour effectuer ce projet il fallait descendre; et dans cette descente les ennemis, pour nous couper toute retraite, nous pressaient d'autant plus vivement, qu'il semblait que la crainte nous fit abandonner ce poste. On prétend que, dans cette circonstance, Pompée eut la vanité de dire qu'il consentait à passer pour un général dépourvu de toute expérience, si les légions de César qui s'étaient engagées si témérairement se tiraient de là sans essuyer la plus grande perte.

46. César, qui en effet craignait pour la retraite, disposa des claies au haut de la montagne, du côté où l'ennemi avançait; il fit ouvrir sur les derrières un fossé d'une largeur médiocre par ceux des siens qui s'y trouvaient à couvert, et embarrassa le passage autant qu'il lui fut possible; ensuite il plaça ses frondeurs en des lieux propres à favoriser la retraite, puis donna ordre à ses légions de se retirer. Les ennemis n'en sont que plus vifs et plus hardis à les poursuivre et à les pousser; ils renversent les claies disposées en forme de palissades, afin de franchir le fossé. A cette vue, César, craignant que le départ de ses troupes ne parût plutôt une fuite qu'une retraite, et de peur de recevoir un plus grand échec, les fait, presqu'à moitié chemin, encourager par Antoine qui les commandait, et donne le signal pour qu'elles retournent contre les ennemis. Alors, les soldats de la neuvième légion s'étant serrés, du milieu de la montagne où ils étaient, remontent vers ceux de Pompée, lancent leurs javelots contre eux, les poussent et les contraignent à lâcher pied. Les claies dont nous nous servions comme d'une palissade, le fossé, les perches dont nous avions embarrassé le chemin, leur nuisirent beaucoup dans leur fuite. A l'égard des nôtres, contens de sortir sans peine de ce mauvais pas, après avoir tué un grand nombre d'ennemis et n'avoir perdu que cinq hommes, ils se retirèrent tranquillement, et vinrent s'emparer de quelques autres collines peu distantes de la première où ils se retranchèrent.

47. C'était une façon de faire la guerre, nouvelle et inusitée, tant pour le nombre des forts, l'étendue du terrain, les retranchememens vastes et la forme du siége dont les attaques embrassaient un si long espace, que pour les autres vues de César. En effet, lorsqu'un général entreprend d'en assiéger un autre, il le fait presque toujours, parce que celui-ci est enfermé, ou faible, ou battu, ou qu'il est ébranlé par quelque revers. Quand on est supérieur en infanterie et en cavalerie, souvent aussi on le fait pour couper les vivres. Ici, c'était tout le contraire. César enfermait une armée qui n'avait reçu aucun échec ni essuyé aucune perte, qui était plus forte

que la sienne, et à qui rien ne manquait, puisqu'un grand nombre de vaisseaux lui apportaient journellement des vivres de toutes parts; et de quelque côté que le vent donnât, il se trouvait toujours des vaisseaux auxquels il était favorable : au lieu que César manquait totalement de vivres, ayant consommé tout ce qu'il en avait pu trouver dans les contrées voisines; ce que ses troupes supportaient avec une patience admirable. Aussi, se souvenaient-elles qu'après avoir essuyé une pareille famine en Espagne, l'année précédente, leur constance et leur fermeté leur avaient fait terminer une grande guerre; elles se rappelaient qu'après avoir souffert une semblable détresse devant Alise, et de plus grands maux encore à Bourges, elles étaient sorties victorieuses de plusieurs nations très-puissantes. Elles recevaient donc sans murmurer l'orge et les légumes, qui étaient la seule nourriture que l'on eût à leur donner; et elles se croyaient bien traitées quand on leur présentait du bétail, dont on tirait une grande quantité de l'Épire.

48. Ceux qui avaient servi sous Valérius trouvèrent une sorte de racine nommée *chara*; après l'avoir détrempée dans du lait, ils en faisaient une espèce de pain qui subvenait à leurs besoins : or, elle était fort commune dans le pays; et lorsque dans les entretiens qu'ils avaient avec les soldats de Pompée, ceux-ci leur reprochaient leur misère, ils leur jetaient de ces pains, pour leur faire perdre l'espérance de les réduire par famine.

49. D'ailleurs la moisson approchait, et l'espoir de se voir bientôt dans l'abondance, les soutenait au milieu de leur détresse; en sorte que dans les entretiens qu'ils avaient ensemble, on leur entendait souvent dire qu'ils mangeraient plutôt l'écorce des arbres, que de souffrir que Pompée leur échappât. De plus, ils apprenaient, souvent par des déserteurs ennemis, que leurs chevaux pouvaient à peine se soutenir, et que toutes leurs bêtes de somme étaient mortes; qu'il régnait en outre dans leur camp des maladies produites par le lieu étroit où ils étaient resserrés, la mauvaise odeur, la foule des cadavres, et le travail continuel dont ils n'avaient pas l'habitude; qu'enfin ils souffraient beaucoup de la disette d'eau : car César avait détourné ou comblé les rivières et toutes les sources qui se rendaient à la mer. Comme le pays était montueux, et rempli de vallons d'un espace très-circonscrit et qui formaient comme des souterrains, il avait garni ces endroits de digues et de chaussées pour contenir les eaux. Ainsi, les troupes de Pompée se voyaient contraintes de suivre les lieux bas et marécageux, et de creuser des puits; ce qui devenait pour elles un surcroît de travail : sans compter que ces puits étaient très-loin de quelques-uns de leurs quartiers, et tarissaient de suite par les chaleurs. Le camp de César ne souffrait point de ces incommodités : il était sain, abondait en eau et en vivres de toute espèce, excepté en blé, et l'on se flattait de voir succéder bientôt un meilleur temps, par l'espérance de la moisson qui approchait tous les jours.

50. Dans cette nouvelle manière de combattre, chacun de son côté inventait aussi quelque moyen nouveau de harceler son ennemi. Les soldats de Pompée ayant remarqué, à la lueur des feux, que nos cohortes faisaient la garde la nuit dans nos tranchées, s'en approchaient sans bruit, et lançaient tous leurs traits sur le gros de nos troupes; ensuite ils se retiraient. Les nôtres, in-

struits par l'expérience établissaient leurs feux dans un endroit, et posaient leurs corps de garde dans un autre.

(Il y a ici une lacune.)

51. Cependant, P. Sylla, que César en partant avait laissé pour commander à sa place dans le camp, instruit de ce qui se passait, vint avec deux légions au secours de la cohorte; à son arrivée, on chasse aisément l'ennemi qui ne peut même soutenir ni notre vue ni le choc des nôtres; les premiers rangs culbutés, le reste lâche le pied et prend la fuite. Sylla rappela les siens, et les empêcha de poursuivre l'ennemi. Quelques-uns croient que s'il eût voulu, il aurait pu dans cette journée mettre fin à la guerre. On ne saurait cependant blâmer sa conduite; car le devoir et les droits d'un lieutenant sont fort différens de ceux d'un général : l'un doit suivre exactement les ordres qu'il a reçus; l'autre peut librement exécuter tout ce qu'il juge à propos pour le bien des affaires. Sylla, que César avait laissé à la garde de son camp, satisfait d'avoir dégagé ses troupes, ne voulut pas s'engager dans un combat (ce qui pourtant eût peut-être réussi), pour ne point paraître s'arroger le pouvoir du général. Ceux de Pompée avaient bien de la peine à effectuer leur retraite : en effet, d'un mauvais poste qu'ils occupaient, ayant gagné le haut de la montagne, ils ne pouvaient se retirer, sans craindre que les nôtres, qui les suivaient, ne tombassent sur eux à la descente; et le soleil était sur le point de se coucher, car, dans l'espérance de tout terminer, ils avaient poussé l'attaque presque jusqu'au soir. Dans cette circonstance, Pompée se saisit d'une hauteur assez éloignée de notre fort, pour être hors de la portée du trait; et, s'arrêtant dans ce lieu, il le fortifia et y fit camper toutes ses troupes.

52. Il avait en même temps fait commencer deux autres attaques : car pour amener diversion, et empêcher que nos quartiers ne pussent se secourir les uns les autres, il avait entrepris à la fois l'attaque de plusieurs de nos forts. Dans une de ces actions, Volcatius Tullus soutint avec trois cohortes les efforts d'une légion entière, et la repoussa. Dans une autre, les Allemands firent une sortie, tuèrent un grand nombre de soldats de Pompée, et se retirèrent sans perte.

53. Il y eut donc six combats dans un même jour, trois à Durazzo et trois aux lignes; et de compte fait, il se trouva que dans ces différentes rencontres Pompée avait perdu près de deux mille hommes, entre autres, plusieurs volontaires et plusieurs officiers; parmi lesquels fut Valérius Flaccus, fils de Lucius Valérius, qui avait été préteur en Asie. Nous gagnâmes six drapeaux et ne perdîmes que vingt hommes dans toutes ces attaques; mais au fort, généralement tous nos soldats furent blessés, et quatre centurions d'une même cohorte y perdirent les yeux. Pour preuve de leurs travaux, et des périls qu'ils avaient essuyés, ils présentèrent à César près de trente mille flèches, que les ennemis avaient tirées dans le poste; et lui ayant fait voir le bouclier du centurion Scéva, il reconnut qu'il était percé en deux cent trente endroits. César, pour récompense des services qu'il avait rendus et à lui-même et à la république, lui fit présent de douze cents sesterces; et du grade de centurion qu'il occupait dans la huitième cohorte, il l'éleva au rang de primipile, reconnaissant qu'il était une des principales causes de la conservation du fort. A l'égard des soldats de cette cohorte, César leur donna double paie, double ration de blé,

et de nombreuses récompenses militaires.

54. Pompée se fortifia toute la nuit sur l'éminence où il s'était retiré, y éleva des tours les jours suivans; et après avoir poussé ses ouvrages jusqu'à la hauteur de quinze pieds, il couvrit de parapets cette partie de son camp. Cinq jours après, ayant bouché les portes et embarrassé toutes les avenues de ce nouveau camp, il profita de l'occasion d'une nuit obscure pour en faire sortir vers minuit son armée en silence, et revint dans celui qu'il occupait auparavant.

55. On a dit que Cassius Longinus et Calvisius Labinus s'étaient assurés de l'Étolie, de l'Acarnanie et d'*Ansicola*. Après cet heureux succès, César ne crut pas devoir en rester là, et songea aux moyens de soumettre l'Achaïe. Pour cet effet il envoya Fusius Calénus, lui associant Sabinus et Cassius avec leurs cohortes. A la nouvelle de leur marche, Rutilius Lupus, qui commandait dans cette province au nom de Pompée, fit fortifier l'isthme pour empêcher Fusius d'y entrer. Delphes, Thèbes et Orchomène se rendirent d'elles-mêmes à celui-ci; quelques autres villes furent emportées d'assaut, et l'on chercha par des députations à concilier le reste au parti de César. Ces négociations occupèrent presque uniquement Fusius.

56. Tous les jours suivans, César rangea ses troupes en bataille dans la plaine, et présenta le combat à Pompée; il approchait presque sous les retranchemens ennemis, de sorte que sa première ligne n'était guère éloignée que de la portée du trait. Pompée, de son côté, pour conserver sa réputation et l'idée qu'on avait de lui, rangeait aussi les siens devant son camp; mais de manière que sa troisième ligne touchait à ces retranchemens, et que toute son armée pouvait aisément être défendue par les traits lancés du haut de ses fortifications.

57. Tandis que ces événemens avaient lieu dans l'Achaïe et à Durazzo, comme on ne pouvait plus douter que Scipion ne fût arrivé en Macédoine, César, qui ne perdait point de vue son premier dessein de terminer la guerre par la douceur, lui dépêcha Clodius, leur ami commun, que Scipion avait, dans le principe, donné et recommandé particulièrement à César. Ce général le chargea de lettres et d'ordres, dont voici la substance : que jusqu'alors il avait inutilement tout tenté pour se procurer la paix, sans doute par la faute de ceux auxquels il eût désiré en être redevable, lesquels avaient craint de mal choisir le moment d'en parler à Pompée; qu'à l'égard de Scipion, il jouissait d'un assez grand crédit, non-seulement pour proposer avec liberté ce qui lui paraissait le plus convenable, mais même en quelque sorte pour forcer Pompée à l'entendre, et le rappeler, en cas d'égarement, à des sentimens plus justes; qu'il était à la tête d'une armée qui ne reconnaissait que lui; qu'ainsi, à l'autorité il joignait encore la force nécessaire pour le réprimer; que s'il le faisait, il aurait seul la gloire d'avoir rendu le repos à l'Italie, la paix aux provinces, et d'avoir sauvé l'empire. Clodius remit ces lettres à Scipion qui, dans les premiers jours, parut l'écouter assez favorablement; mais ensuite il ne fut plus admis à lui parler; Favonius, comme nous l'apprîmes lorsque la guerre fut terminée, ayant repris Scipion de lui avoir donné audience. Clodius revint donc trouver César sans avoir pu réussir.

58. Celui-ci pour resserrer plus étroitement la cavalerie de Pompée auprès de Durazzo, et l'empêcher d'aller au

fourrage, fit fortifier avec le plus grand soin ces deux passages étroits dont on a parlé, et y construisit des châteaux. Pompée, voyant que par là ses cavaliers lui devenaient inutiles dans ce poste, pourvut à leur embarquement quelques jours après, et les retira dans son camp. La disette de fourrage y était si grande, qu'on y nourrissait les chevaux de feuilles d'arbres, et de racines tendres de roseaux que l'on pilait; car on avait consommé tous les blés semés dans l'enceinte du camp, et l'on se voyait réduit à faire venir du fourrage de Corfou et de l'Acarnanie, dont le trajet était long; et comme il n'y en avait que fort peu, afin de l'accroître, on était obligé d'y mêler de l'orge pour entretenir la cavalerie. Mais lorsque l'orge, le fourrage, l'herbe, les feuilles d'arbres vinrent à manquer totalement, en sorte que les chevaux tombaient de maigreur, Pompée crut devoir tenter quelque sortie.

59. Il y avait alors dans la cavalerie de César deux frères allobroges, l'un nommé Roscillus, l'autre Égus; ils étaient fils d'Abducillus, long-temps chef de sa nation; doués l'un et l'autre d'une rare bravoure, ils avaient rendu les plus grands services à César dans toutes ses guerres des Gaules. Aussi, pour leur en marquer sa reconnaissance, les avait-il honorés dans leur pays des plus grandes charges. Après les avoir fait admettre au sénat en qualité de surnuméraires, il les avait gratifiés en Gaule des terres conquises sur les ennemis, y ajoutant de grandes sommes d'argent; en un mot, leur pauvreté s'était changée en richesse. Si César les avait dans la plus haute estime, à cause de leur valeur, ils n'étaient pas moins considérés parmi les troupes; mais fiers des bontés du général, et enflés d'un orgueil vain et ridicule, qui ne convient qu'à des Barbares, ils méprisaient leurs frères d'armes, retenaient la paie de leurs cavaliers, et faisaient passer dans leur pays tout le butin dont ils pouvaient se rendre maîtres. Irrités de ces injustices, les cavaliers vinrent en corps s'en plaindre publiquement à César, déclarant de plus que l'état qu'ils donnaient de leur nombre était faux, et qu'ils détournaient leur solde.

60. César qui ne croyait pas que le moment fût arrivé de les punir, et qui d'ailleurs avait les plus grands égards pour leur bravoure, se contenta de les reprendre en particulier de ce qu'ils rançonnaient leurs soldats, et de leur dire qu'ils devaient tout attendre de son affection, et juger de ce qu'il ferait pour eux dans la suite, par ses bienfaits précédens. Cette réprimande ne laissa pas de leur attirer la haine et le mépris de toute l'armée; ce que leur faisaient aisément sentir, et les reproches qu'ils avaient à essuyer, et le témoignage de leur propre conscience. Dans cette situation, la honte, et peut-être la crainte que leur châtiment ne fût que différé, les fit résoudre à nous abandonner, à tenter une nouvelle fortune, et à se concilier de nouveaux amis. Ils communiquèrent leur dessein à quelques personnes de leur suite, auxquelles ils crurent pouvoir confier un si noir complot, et méditèrent d'abord de tuer C. Volusénus, général de la cavalerie, comme on le sut après la campagne, afin de ne point embrasser la cause de Pompée sans paraître lui avoir rendu quelque service. Mais cette entreprise leur ayant semblé trop difficile, et l'occasion de l'exécuter ne s'étant point offerte, ils se bornèrent à emprunter le plus d'argent possible, sous prétexte de restituer ce qu'ils avaient frauduleusement pris, achetèrent

grand nombre de chevaux, et vinrent trouver Pompée avec tous leurs complices.

61. Comme ils étaient de grande naissance, bien équipés, qu'ils avaient amené avec eux une nombreuse suite d'hommes et de chevaux, que l'on connaissait leur courage éprouvé, que César avait eu pour eux beaucoup de déférence, et que leur arrivée était un événement extraordinaire, Pompée les promena par tout son camp, et les montra dans tous ses quartiers : car jusque-là il était inouï que ni soldat ni cavalier eût quitté César pour venir se rendre à Pompée, au lieu que presque tous les jours il nous venait des déserteurs du parti ennemi, entre autres des soldats levés dans l'Épire et dans l'Étolie, et dans tous les cantons soumis à César. Ayant eu connaissance de tout, sachant l'état des fortifications du camp de César, et ce qui pouvait y manquer au jugement des connaisseurs; après avoir observé le temps propre à l'attaquer, la distance des forts et des corps de garde, et le plus ou le moins de vigilance des troupes dans leurs quartiers, selon le plus ou le moins de zèle et d'affection de ceux qui commandaient, ces deux lâches transfuges en firent leur rapport à Pompée.

62. Sur ces instructions, celui-ci, qui auparavant avait déjà résolu d'entreprendre quelque sortie, comme on l'a indiqué plus haut, ordonne à ses troupes de couvrir leurs casques de claies d'osier, et de se pourvoir de fascines. Ensuite il embarque de nuit dans des chaloupes et de petites embarcations grand nombre d'infanterie légère et d'archers avec ces fascines; et vers minuit ayant tiré soixante cohortes de son grand camp et de ses forts, il les mène vers cette partie du camp de César qui était la plus proche de la mer, et la plus éloignée de son grand camp. Il y envoya aussi les chaloupes qu'il avait remplies de fantassins et d'archers, comme on vient de le dire, avec les galères qu'il possédait à Durazzo, et leur donna ses ordres à tous. Il avait confié la défense de ce quartier au questeur Lentulus Marcellinus, lequel y commandait la neuvième légion; et à cause du mauvais état de sa santé, Fulvius Postumus lui fut adjoint.

63. Ce poste était défendu par un fossé de quinze pieds, et par une muraille située en face de l'ennemi, laquelle avait dix pieds de haut et autant de large. A six cents pas de là, s'élevait du côté de la campagne un autre rempart un peu moins haut. Quelques jours auparavant, César, qui craignait que les ennemis ne vinssent attaquer ce quartier par mer avec leurs vaisseaux, avait fait établir cette double fortification, afin de pouvoir mieux se défendre, si le combat devenait douteux. Mais la grandeur de cette circonvallation qui avait six lieues de tour, jointe aux autres travaux dont on était chargé, n'avait pas permis de l'achever : ainsi la ligne de communication qui devait joindre ces deux retranchemens, et régner le long de la mer, n'était pas finie; et Pompée en fut instruit par les déserteurs savoyards. Ce fut pour nous un grand malheur; car au moment où nos cohortes de la neuvième légion étaient campées proche de la mer, les troupes ennemies arrivent à la pointe du jour, et se font voir subitement, tandis que celles qui abordent par mer lancent leurs traits sur notre retranchement, et comblent le fossé de fascines. En même temps leurs légions, s'efforçant d'escalader le rempart intérieur, attaquent avec leurs machines et à coups de dards ceux qui le défendaient; et les archers, qui étaient

en grand nombre, font de toutes parts pleuvoir sur nous une grêle de flèches. Nous n'avions pour armes que des pierres; les couvertures d'osier dont ils avaient garni leurs casques les en garantissaient aisément. Les nôtres étaient donc vivement pressés, et ne résistaient qu'avec la plus grande peine. Pour surcroît de maux, les ennemis ayant remarqué le défaut de notre camp, lequel, comme on l'a dit, n'était point fortifié entre les deux retranchemens, effectuent de ce côté une descente, nous prennent en queue, nous chassent de l'un et l'autre rempart, et nous réduisent à fuir.

64. Averti de ce désordre, Marcellinus envoya des cohortes à leur secours; mais elles ne furent capables ni de retenir les fuyards, ni de soutenir le choc des ennemis; en un mot, toutes les troupes qu'on put y faire marcher, entraînées elles-mêmes dans la déroute générale, ne servirent qu'à augmenter le péril et l'épouvante, et à embarrasser la retraite par leur multitude. Le porte-enseigne de la légion blessé à mort dans cette circonstance, et se sentant défaillir, parla ainsi à nos cavaliers : « J'ai défendu, dit-il, fidèlement cette aigle pendant plusieurs années; à présent que je meurs, je la remets avec la même fidélité à César : ne souffrez pas, je vous en conjure, qu'elle reçoive un affront qu'on n'a jamais reçu dans l'armée de notre général; ayez soin de la lui remettre. » L'aigle fut conservée par ce moyen; mais les centurions de la première cohorte périrent tous, excepté le premier centurion des princes.

65. Déjà les ennemis, après avoir fait un grand carnage de nos troupes, approchaient du camp de Marcellinus, et répandaient l'épouvante parmi le reste de nos cohortes; lorsque M. Antoine qui commandait dans un poste voisin, informé de ce qui se passait, parut sur les hauteurs avec douze cohortes marchant à leur secours. Son arrivée retint l'ennemi, et fit revenir les nôtres de leur extrême frayeur. Peu de temps après, César, averti de l'événement par la fumée des feux qu'on alluma aussitôt dans tous les forts, comme on l'avait toujours pratiqué jusqu'alors, se rendit lui-même à ce poste avec quelques cohortes qu'il avait tirées des quartiers voisins. Après avoir reconnu le dommage, s'étant aperçu que Pompée était sorti de ses retranchemens, et avait établi son camp le long de la mer, autant pour avoir la liberté du fourrage qu'à dessein de conserver la communication avec ses vaisseaux, il changea de plan, et son premier projet n'ayant pas réussi, il vint camper en face de son adversaire.

66. A peine les retranchemens étaient-ils achevés, que ses espions viennent lui rapporter que derrière un bois paraissaient quelques cohortes, ayant l'apparence d'une légion, et qu'on les menait dans l'ancien camp. Voici quelle était la position de César. Les jours précédens, sa neuvième légion, opposée aux troupes de l'ennemi, et s'étant retranchée, comme on l'a démontré, sur une hauteur voisine, y avait établi son camp. Ce camp touchait à un bois, et n'était éloigné de la mer que de quatre cents pas. César, ayant ensuite changé d'avis pour certaines raisons, transporta le poste de cette neuvième légion un peu au-delà de cet endroit; et peu de jours après, Pompée prit position dans ce premier camp. Comme il voulait y placer plusieurs légions, sans détruire le premier retranchement, il en fit construire de plus vastes. Ainsi le premier camp, renfermé dans le grand, lui servait de citadelle. Du côté

gauche de ce camp, Pompée avait fait tirer une ligne d'environ quatre cents pas jusqu'à la rivière, afin que ses troupes pussent aller à l'eau librement et sans péril. Mais il changea aussi d'avis pour des motifs qu'il n'est pas nécessaire de rapporter, et abandonna ce poste qui par là resta vide pendant plusieurs jours, sans que néanmoins on eût détruit les retranchemens.

67. Pompée y ayant donc fait passer une légion, les espions de César vinrent lui en donner avis; ce qui lui fut encore confirmé par ceux qui étaient placés dans les forts construits sur les hauteurs. Ce camp était éloigné d'environ cinq cents pas du nouveau que Pompée occupait alors. César, dans l'espérance d'accabler cette légion, et de réparer la perte qu'il avait essuyée ce jour-là, ne laissa que deux cohortes dans ses retranchemens pour qu'ils parussent toujours garnis; et il partit par un chemin détourné et le plus secrètement qu'il put avec trente-trois autres, du nombre desquelles était la neuvième légion qui avait perdu beaucoup de centurions et de soldats. César range ses cohortes sur deux lignes, et attaque la légion que Pompée avait postée dans ce petit camp. D'abord son attente ne le trompa point; car il y arriva même avant que son rival pût en être averti; et quoique ce camp fût très-bien fortifié, l'aile gauche qu'il commandait en personne, ayant sur-le-champ attaqué les ennemis, les chassa du retranchement. Les portes étaient protégées par des chevaux de frise; on y combattit quelque temps; car nos troupes voulant les forcer, l'ennemi s'y opposa, et elles furent très-bien défendues par ce même T. Pulcion, lequel (nous l'avons déjà dit) avait trahi l'armée de C. Antoine. Cependant la valeur des nôtres l'emporta enfin; ils détruisent les obstacles, pénètrent d'abord dans le grand camp, puis dans le petit que le grand renfermait; et comme la légion ennemie s'y était retirée, ils y tuent quelques soldats qui voulurent faire de la résistance.

68. Mais la fortune qui exerce une si grande influence en toutes choses, et particulièrement à la guerre, fait souvent éprouver en peu de temps d'étonnantes vicissitudes. C'est ce qui eut lieu dans cette circonstance : car les cohortes de l'aile droite de César, qui ne connaissaient point la situation du camp, suivirent le retranchement, lequel, selon notre remarque précédente, conduisait à la rivière, parce qu'elles crurent que c'était celui du camp même dont elles cherchaient la porte. Voyant ensuite qu'il joignait le fleuve, et qu'il ne se présentait personne pour le défendre, elles franchirent ce retranchement, et furent suivies de tous nos cavaliers.

69. Cependant, après un assez long intervalle de temps, Pompée, instruit de ce qui se passait, rappelle sa cinquième légion alors occupée à fortifier son camp, et marche avec elle au secours des siens; il fait approcher en même temps sa cavalerie de la nôtre; et nos soldats, qui s'étaient rendus maîtres du camp, voyaient s'avancer contre eux ses troupes rangées en bataille, ce qui changea en un moment la face des affaires: car la légion que nous venions d'attaquer, sûre d'un prompt secours, fit résistance à la porte Décumane, et vint même courageusement nous assaillir. D'un autre côté, notre cavalerie, qui ne montait qu'à la file par-dessus le retranchement, craignant pour sa retraite, se mit à fuir. L'aile droite qui était séparée de la gauche, à la vue de l'épouvante des cavaliers, se retire également par le même endroit d'où elle s'était élancée contre l'ennemi, de peur d'être accablée dans ce retranchement : re-

doutant pour la plupart de s'engager dans un défilé, ils se précipitent dans un fossé de dix pieds, où les premiers étant étouffés par ceux qui les suivaient, leurs corps servaient de passage aux autres pour se sauver. L'aile gauche qui, du retranchement d'où elle avait chassé l'ennemi, voit Pompée venir à elle, et notre aile droite prendre la fuite, craignant d'être investie dans ce lieu étroit, où elle allait avoir à combattre les troupes ennemies au-dedans et au-dehors, se retire par le même endroit d'où elle était venue. Partout régnaient l'effroi, le désordre, la confusion et la fuite, au point que César arrachant les enseignes à ceux qui fuyaient, et leur ordonnant de tenir ferme, les uns abandonnent leurs chevaux pour continuer leurs courses, d'autres, aveuglés par la peur, laissent même tomber leurs enseignes, et pas un ne s'arrêtait.

70. Au milieu de ce désastre, deux circonstances s'opposèrent à l'entière destruction de l'armée de César. La première fut que Pompée, qui sans doute ne s'attendait pas à cet heureux succès, après avoir vu peu auparavant ses troupes abandonner leurs lignes et prendre la fuite, craignit quelque embuscade, et n'osa pendant quelque temps approcher des retranchemens. La seconde fut que sa cavalerie se trouva retardée dans la poursuite par les troupes de César qui occupaient les passages et les portes. Ainsi, des incidens légers furent de grande importance pour les deux partis: car le retranchement, tiré du camp au fleuve, arrêta la prompte et pleine victoire de César, qui avait déjà forcé le camp de Pompée; et ce même retranchement, en retardant la poursuite de l'ennemi sauva notre armée.

71. Dans ces deux combats donnés le même jour, César perdit neuf cent soixante fantassins; plusieurs chevaliers romains de distinction, tels que Flavius Tuticanus Gallus, fils du sénateur, C. Felginas de Plaisance, A. Gravius de Pouzzoles, M. Sacrativir de Capoue, et trente tribuns militaires ou centurions; mais la plupart furent écrasés ou dans le fossé, ou dans les retranchemens, ou sur le bord de la rivière, par leurs propres compagnons que la peur faisait fuir; et ils périrent sans avoir reçu la moindre blessure. Nous eûmes à regretter également trente-deux enseignes. Cette action valut à Pompée le titre d'*imperator*: il conserva ce titre, et souffrit dans la suite qu'on le lui donnât en le saluant; mais il ne mit point de laurier autour de ses faisceaux, ni aux lettres qu'il écrivit. Labiénus, ayant obtenu de lui les prisonniers, les fit venir à la tête de toutes les troupes, par ostentation à ce qu'il parut, et pour acquérir la confiance du parti où il venait de se jeter: après les avoir traités de frères d'armes, leur demandant d'un ton d'insulte si de vieux soldats avaient coutume de fuir, il les fit tous massacrer.

72. Cet événement donna tant de confiance aux ennemis, et les enfla au point qu'ils ne pensaient plus aux moyens de faire la guerre, et qu'ils s'imaginaient avoir déjà vaincu. Ils ne songeaient pas que leur avantage ne provenait que du peu de troupes que nous avions, ou de notre poste désavantageux, du terrain où nous nous étions trouvés resserrés après nous être rendus maîtres de leur camp, de la situation embarrassante qui nous exposait à être assaillis au dehors et au dedans des retranchemens, et de la séparation des nôtres, ce qui les avait mis hors d'état de se soutenir mutuellement; ils oubliaient que ce n'était point la suite d'un combat sérieux et sanglant, puisqu'il n'y en avait point eu,

Digitized by Google

et que nos soldats, en se jetant pêle-mêle dans des passages étroits, s'étaient fait plus de mal à eux-mêmes que les ennemis ne leur en avaient fait. Enfin, ils oubliaient les accidens si communs à la guerre ; de combien peu de chose dépendent les bons ou les mauvais succès ; combien un faux soupçon, une terreur panique, un scrupule peuvent produire de maux dans une armée, sans compter ce qui peut lui arriver par la faute d'un tribun ou du général ; mais, comme s'ils avaient vaincu par leur courage, et qu'ils fussent à l'abri de tout revers, ils annonçaient partout au loin, par des messages et par des lettres, la victoire de cette journée.

73. Après avoir échoué dans ses premiers desseins, César crut à propos de changer de méthode, et de faire la guerre tout autrement. Dans cette vue, il retira le même jour toutes les garnisons de ses divers forts, abandonna son dessein d'attaquer, réunit toutes ses troupes, fit un discours à ses soldats, les exhortant à supporter patiemment la disgrâce qu'ils venaient d'essuyer, et à ne point en concevoir d'alarmes. Il ajouta, qu'à cet échec, qui d'ailleurs n'était pas considérable, ils devaient opposer tant de victoires qu'ils avaient remportées ; qu'ils devaient rendre grâce à la fortune, d'avoir soumis l'Italie, sans répandre une goutte de sang ; d'avoir pacifié les deux Espagnes, quoique défendue par de braves troupes et des généraux plein d'expérience ; d'avoir soumis les provinces voisines, si abondantes en blés ; qu'ils devaient enfin se souvenir avec quel bonheur ils avaient passé au travers des flottes ennemies maîtresses de tous les ports et de toutes les côtes, et étaient arrivés sains et saufs ; que si tout ne réussissait pas, c'était à eux d'aider la fortune à force de courage et d'activité ; qu'ils ne devaient attribuer la perte que l'on avait faite qu'à l'inconstance du sort, et nullement à leur général ; qu'il leur avait donné un poste avantageux pour vaincre ; qu'ils s'étaient emparés du camp ennemi, après avoir battu et chassé ceux qui le défendaient ; que si, par imprudence, par méprise ou par malheur, ils avaient laissé échapper une victoire certaine et qu'ils tenaient entre les mains, c'était à eux de faire tous leurs efforts pour réparer cette perte par leur valeur : qu'alors ce mal tournerait à bien, comme il était arrivé à Moulins ; et que ceux qui d'abord avaient redouté d'en venir aux mains, se présenteraient d'eux-mêmes au combat.

74. Après ce discours, il nota d'infamie quelques enseignes, et les cassa. A l'égard des troupes, elles firent paraître tant de mortification de leur disgrâce, tant d'empressement à laver leur honte, qu'il n'y avait point de soldat qui, sans attendre l'ordre de son tribun ou de son centurion, ne s'imposât les plus rudes travaux pour se punir. En même temps, tous brûlaient d'ardeur d'en venir aux mains ; au point que plusieurs des principaux officiers, fortement émus de la harangue du général, étaient d'avis de rester dans le même poste, et de livrer bataille. César, au contraire, ne se fiant pas assez à des troupes encore sous l'impression de la frayeur, crut qu'il fallait leur donner le temps de se remettre entièrement ; d'ailleurs, après avoir abandonné ses retranchemens, il craignait surtout de manquer de vivres.

75. Ainsi, sans délai, après avoir seulement pourvu au soin des blessés et des malades, il fit partir en silence à l'entrée de la nuit tout son bagage pour Apollonie, avec défense d'arrêter en chemin : une légion fut commandée pour lui

servir d'escorte. Ensuite, il n'en retint dans le camp que deux; et sur les trois heures du matin il fit sortir le reste par plusieurs portes, et leur ordonna de prendre les devans par la même route. Quelque temps après il fait sonner la marche, afin que la discipline ordinaire soit observée, et que son départ soit connu le plus tard possible; il sort aussitôt, suit son arrière-garde, et est bientôt luin de la vue des deux camps. Pompée ne fut pas plutôt informé de son départ, qu'il se prépara de suite à le poursuivre, dans la vue de le surprendre et de l'attaquer dans sa marche. Il sortit donc de son camp avec toute son armée, et fit prendre les devans à sa cavalerie pour arrêter l'arrière-garde de César. Elle ne put l'atteindre, parce que celui-ci, n'étant point chargé de bagage, marchait à grandes journées. Mais arrivé à une rivière de Macédoine, nommée Genusus, dont les bords étaient escarpés, la cavalerie ennemie le joint, et donne sur son arrière-garde. Il lui opposa sa cavalerie, parmi laquelle il eut soin d'entremêler quatre cents soldats d'élite, lesquels firent si bien leur devoir, que dans le combat qui s'engagea entre eux, ayant repoussé les ennemis, ils en tuèrent plusieurs, et se replièrent sur le gros de l'armée sans perte.

76. Après avoir fait, ce jour-là, précisément le chemin qu'il s'était proposé, et traversé le Genusus avec ses troupes, César s'arrêta dans son ancien camp d'Asparagium, et ne permit à aucun soldat d'en sortir : ayant envoyé sa cavalerie au fourrage, il lui ordonna de ne point tarder, et de rentrer au camp par la porte Décumane. Pompée, pour ne pas perdre son ennemi de vue, fit dans cette journée le même chemin que lui, et vint aussi se rendre à son ancien camp d'Asparagium; et, comme il n'y avait aucun ouvrage à y faire, parce que les retranchemens en étaient restés intacts, une partie de ses troupes s'éloigna pour aller au bois et au fourrage. D'autres qui, à cause d'un départ aussi précipité, avaient oublié de prendre une grande partie de leurs bagages, se voyant si près du camp qu'ils venaient de quitter, après avoir laissé leurs armes dans leurs tentes, sortirent pour aller chercher ce qui leur manquait. César, qui l'avait prévu, les sentant hors d'état de le poursuivre, donna le signal de la retraite, et faisant ce jour-là une double marche, vint camper environ trois lieues plus loin; ce que Pompée ne put faire, ses troupes étant dispersées de côté et d'autre.

77. Le lendemain, César, ayant fait également prendre les devans à son bagage dès l'entrée de la nuit, se mit ensuite lui-même en route vers les trois heures du matin, afin que, s'il était obligé de se battre, son attirail de guerre ne l'embarrassât point. Même manœuvre les jours suivans; et par ce moyen il ne reçut aucun échec, ni au passage des fleuves les plus profonds, ni dans les chemins les plus difficiles : car Pompée, après l'avoir atteint le premier jour, n'y put réussir les journées suivantes, quoiqu'il en eût le plus vif désir, et qu'il fit dans cette intention plusieurs marches forcées; de sorte que le quatrième jour il cessa de le suivre, et crut devoir prendre d'autres mesures.

78. César devait nécessairement se diriger sur Apollonie, tant pour y laisser ses blessés, pour payer ses troupes, et rassurer ceux qui avaient pris son parti, que pour mettre des garnisons dans ses places. Mais à cet effet il n'employa que le temps nécessaire pour ne point être retardé; et, comme il craignait que Pompée ne le prévînt, et

n'attaquât Domitius, il faisait pour le joindre force diligence et déployait la plus grande activité. Or, tel était son plan général, dans le cas où Pompée prendrait le même chemin que lui, il voulait l'éloigner de la mer et de Durazzo, où il avait des troupes avec tous ses approvisionnemens, et le forcer de lutter à chances égales. S'il passait en Italie, son dessein était, après avoir joint Domitius, de marcher au secours de cette province par l'Illyrie. Enfin, si Pompée voulait attaquer Orco et Apollonie, et lui ôter toute communication avec les côtes, il était résolu de se tourner contre Scipion, et de contraindre par là Pompée à venir le secourir. Dans ces vues, il dépêche vers Domitius, pour l'instruire de son projet et de ce qu'il veut exécuter; et, après avoir laissé quatre cohortes de garnison dans Apollonie, une dans Alessio, trois à Orco avec ses blessés, il prit sa marche par l'Épire et l'Acarnanie. De son côté, Pompée, qui se douta du plan de César, crut devoir au plus vite venir au secours de Scipion, en cas que César se portât de ce côté; si, au contraire, il persistait à ne pas quitter la côte et le voisinage de Corfou, à cause des légions et des chevaux qu'il attendait d'Italie, Pompée se proposait de fondre sur Domitius avec toutes ses forces.

79. Ainsi, chacun d'eux avait ses raisons de se hâter, soit pour secourir les siens, soit pour ne pas manquer l'occasion d'accabler son ennemi. Mais César avait été chargé de marcher sur Apollonie en prenant un détour; tandis que Pompée tenait le droit chemin de la Macédoine par les montagnes de la Candavie. César rencontra encore un autre obstacle auquel il ne s'attendait pas; c'est que Domitius, après être resté pendant plusieurs jours campé devant Scipion, s'était vu forcé d'abandonner son poste faute de vivres, et de marcher vers *Heraclea Sentica*, ville de la Candavie, de sorte qu'il semblait que le hasard l'exposât de lui-même aux coups de Pompée; ce que César avait ignoré jusqu'alors. En même temps, Pompée, ayant envoyé dans toutes les provinces et les villes des lettres où il rendait compte avec la plus grande exagération de l'avantage qu'il venait de remporter à Durazzo, le bruit courait partout que César avait perdu presque toutes ses troupes et qu'il fuyait devant lui. Ces nouvelles avaient rendu les chemins peu sûrs; plusieurs villes s'étaient séparées de sa cause; de là les courriers que s'étaient réciproquement envoyés César et Domitius n'avaient pu remplir leur message. Heureusement, quelques Savoyards amis de Roscillus et d'Égus, lesquels, comme nous l'avons dit, quittèrent César pour passer au service de Pompée, ayant rencontré en chemin les coureurs de Domitius, soit par vanité ou par suite des anciennes liaisons qu'ils avaient eues avec eux lorsqu'ils faisaient ensemble la guerre dans les Gaules, leur apprirent la vérité, les informant du départ de César et de l'approche de Pompée. Instruit par ce rapport, Domitius, bien qu'il eût à peine quatre heures d'avance sur Pompée, profite des renseignemens de l'ennemi pour se soustraire au péril; il marche vers Éginium, ville située à l'entrée de la Thessalie, et rencontre César qui venait le joindre.

80. Après la réunion des deux armées, César se rendit à Gomphi, première ville de Thessalie, en venant de l'Épire. Quelques mois auparavant, elle avait envoyé offrir à César tout ce qu'elle possédait, et lui demander une garnison de ses troupes. Mais déjà le bruit dont on a fait mention, et la

nouvelle des événemens de Durazzo, étaient arrivés jusque-là : on y ajoutait même encore. Ainsi, Androsthène, préteur de Thessalie, aimant mieux s'associer à la victoire de Pompée qu'à la disgrâce de César, fit entrer dans la ville tout ce qu'il y avait d'esclaves et de personnes libres à la campagne, en ferma les portes, et députa vers Scipion et Pompée pour les appeler à son secours, leur mandant que sa place était assez bien fortifiée, si l'on venait promptement lui prêter assistance; mais qu'il lui serait impossible de soutenir un long siége. Instruit que les armées avaient quitté Durazzo, Scipion s'était rendu à Larisse avec ses légions, et Pompée était encore loin de la Thessalie. Après avoir fortifié son camp, César donna ordre à ses troupes de se pourvoir d'échelles, de mantelets, de galeries et de tout ce qui était nécessaire pour escalader la place : ensuite, il leur représenta de quelle importance serait pour eux la prise d'une ville riche et pleine de vivres, qui les mettrait dans l'abondance, ajoutant que l'exemple d'un tel succès ferait trembler toutes les autres, s'ils l'emportaient avant qu'elle pût être secourue. Profitant donc de l'ardeur admirable qu'il avait inspirée à ses soldats, le jour même de son arrivée, il entreprend, à plus de trois heures après midi, l'attaque de cette place dont les murailles étaient fort hautes, s'en empare avant le coucher du soleil, et l'abandonne au pillage. Aussitôt après il décampe, et arrive à Métropolis avant qu'on n'ait pu y apprendre la nouvelle de la destruction de Gomphi.

81. Prévenus du même bruit, les habitans de cette ville prirent d'abord le même parti, fermèrent leurs portes, et garnirent leurs murailles de troupes; mais ensuite, ayant appris le sort de Gomphi par les prisonniers que César avait fait approcher des murs, ils lui ouvrirent leurs portes. Il eut grand soin d'assurer leur salut; et la comparaison de leurs destinées avec celles des habitans de Gomphi engagea toutes les villes de la Thessalie, excepté Larisse où Scipion campait soutenu de toutes ses troupes, à se soumettre aux ordres de César. Là, trouvant les blés presque mûrs et près d'être coupés, il résolut d'y attendre l'arrivée de son ennemi, et de faire de cette province le théâtre de la guerre.

82. Quelques jours après, Pompée arrive en Thessalie, harangue son armée, à laquelle il témoigne sa reconnaissance pour les services qu'elle vient de lui rendre, et invite celle de Scipion à prendre part au butin et aux récompenses dues à la récente victoire que les siens ont remportée. Il les réunit ensuite dans le même camp, partagea l'honneur du commandement avec Scipion, lui fit dresser la tente de général, et ordonna de sonner le classicum devant cette tente, comme devant la sienne. Ce renfort de troupes, et la jonction de ces deux grandes armées, confirmèrent tous ceux de son parti dans l'assurance qu'ils avaient déjà, en même temps qu'ils redoublèrent l'espoir du triomphe, au point que tout le temps qui s'écoulait avant la bataille leur paraissait un retardement à leur retour en Italie. Si Pompée voulait quelquefois agir avec plus de circonspection et de prudence, ils disaient qu'il pouvait terminer la guerre en un jour; mais qu'il était enivré du commandement, et de voir marcher sous ses ordres des prétoriens et des consulaires. Déjà ils se disputaient entre eux les récompenses et les dignités, et désignaient les consuls de chaque année : d'autres demandaient la confis-

cation des biens et des héritages de ceux qui suivaient le parti de César; et il s'éleva une grande contestation entre eux dans le conseil, pour savoir si, dans la prochaine assemblée qui se tiendrait pour la nomination des préteurs, on aurait égard à L. Hirrus alors absent, et que Pompée avait envoyé chez les Parthes. Les amis de ce lieutenant sollicitaient Pompée de lui tenir la parole qu'il lui avait donnée à son départ, afin qu'il ne fût pas trompé en se reposant sur son crédit et son autorité. Les autres, se disant exposés aux mêmes fatigues et aux mêmes périls, se refusaient à cet acte de préférence exclusive en faveur d'un seul homme.

83. Déjà le sacerdoce de César était chaque jour l'objet des vives disputes de Domitius, de Scipion et de Lentulus Spinther; ils en venaient même ouvertement aux paroles les plus outrageantes. Lentulus s'appuyait de son âge pour réclamer cette charge; Domitius y prétendait en faisant valoir son crédit et sa dignité; enfin Scipion y aspirait comme allié de Pompée. Attius Rufus accusa aussi devant le général L. Afranius d'avoir trahi l'armée, relativement aux affaires d'Espagne; et L. Domitius déclara dans le conseil qu'il était d'avis qu'après la campagne on accordât aux sénateurs qui s'étaient intéressés avec eux en faveur de Pompée, trois suffrages, pour juger les personnes restées à Rome ou dans les places soumises au chef (Pompée), sans rendre aucun service dans cette guerre, afin qu'ils pussent les absoudre, les condamner à la mort ou à l'amende. En un mot, tous ne s'entretenaient que d'honneurs, de récompenses, ou d'actes de vengeance à exercer contre leurs ennemis personnels; ils ne pensaient plus désormais aux moyens de vaincre, mais à la manière dont ils useraient de la victoire.

84. Après avoir pourvu aux vivres, et donné assez de temps à ses troupes pour se remettre de la disgrâce de Durazzo, César, voyant leur courage entièrement raffermi, crut devoir éprouver si Pompée aurait le dessein ou la volonté d'en venir à une bataille. Dans cette intention, il fait sortir son armée de son camp, et la range en bataille, d'abord à peu de distance, et dans un intervalle assez éloigné de la place qu'occupaient les ennemis; mais en s'écartant chaque jour de ses retranchemens, et en s'approchant des hauteurs dont ses adversaires étaient les maîtres, ce qui augmentait journellement l'assurance de ses troupes. Il suivit néanmoins, par rapport à ses cavaliers, la méthode dont nous avons parlé plus haut; c'est-à-dire qu'étant très-inférieur en cavalerie, il faisait combattre avec la sienne ses meilleurs et ses plus agiles fantassins, choisis dans les premiers rangs, et qu'un fréquent exercice avait accoutumés à ce genre de guerre. Grâce à cette disposition et à la discipline de cette infanterie, mille de ses cavaliers, lorsque l'occasion s'en présentait, ne craignaient point de soutenir en rase campagne l'effort de sept mille chevaux ennemis, et ils n'étaient pas étonnés de leur grand nombre. Ils eurent même dans ces dernières affaires une rencontre avec eux dont ils se tirèrent avantageusement : ils en tuèrent quelques-uns, du nombre desquels fut Égus, un de ces deux Savoyards que nous avons vus quitter César pour passer au service de son rival.

85. Cependant Pompée se bornait à ranger ses troupes en bataille au pied de la montagne où il était campé, dans l'espérance, à ce qu'il semblait, de voir César s'engager dans quelque poste désavantageux. Celui-ci, persuadé que d'aucune manière il ne pourrait l'at-

tirer au combat, crut que le meilleur parti qu'il pût prendre était de décamper et d'être toujours en marche, espérant par ces fréquens changemens de positions, et en parcourant divers cantons, trouver plus de moyens de se procurer des vivres; il comptait aussi, dans ses marches, voir se préparer peut-être quelque occasion favorable d'en venir aux mains; ou du moins fatiguer l'armée ennemie qui n'était point accoutumée au travail, en la tenant comme dans un mouvement perpétuel. Ce parti pris, on donne le signal du départ, et on plie les tentes, lorsque César s'aperçoit que, contre sa coutume ordinaire, l'armée ennemie s'était un peu éloignée de ses retranchemens, de sorte qu'il parut qu'on pouvait la combattre sans désavantage. S'adressant donc à ses troupes déjà prêtes à sortir du camp: « Différons pour le moment notre retraite, leur dit-il, et songeons à cette bataille, objet constant de nos vœux : soyons disposés au combat; nous n'en trouverions pas facilement l'occasion dans la suite. » Il dit et fait aussitôt avancer ses troupes en bataille.

86. De son côté, Pompée, comme on le sut depuis, entraîné par les sollicitations de toute son armée, s'était déterminé à en venir aux mains : il avait même déclaré quelques jours auparavant, en plein conseil, que les soldats de César seraient défaits avant même qu'on eût engagé l'action. Comme on s'étonnait généralement d'un tel discours : « Je sais, dit-il, que je promets une chose presque incroyable; mais connaissez mon dessein, pour que vous marchiez avec plus d'assurance contre l'ennemi. J'ai la promesse de nos cavaliers, et ils ont juré de le faire lorsqu'ils seraient proche, savoir de prendre en flanc l'aile droite de César, afin que l'infanterie l'attaquant en queue, elle soit mise en désordre avant que nous ayons lancé un seul trait. Ainsi nous finirons la guerre sans avoir exposé nos légions, et presque sans tirer l'épée; ce qui nous est très-facile, étant si supérieurs en cavalerie. » En même temps il les exhorte à se préparer désormais au combat, et puisque l'occasion se présentait d'en venir aux mains, comme ils l'avaient si souvent désiré, à ne point démentir la bonne opinion que l'on avait conçue de leur expérience et de leur courage.

87. Labiénus prend alors la parole; et méprisant les troupes de César, pour mieux rehausser le plan de Pompée : « Ne croyez pas, général, lui dit-il, que ce soit ici cette même armée qui a soumis la Gaule et l'Allemagne. (Présent à tous les combats, je n'avance rien au hasard et dont je n'aie été le témoin.) Il ne reste que très-peu de ces troupes : presque toutes ont péri, ce qui ne pouvait manquer après tant de batailles. L'air pestilentiel qui règne en automne en Italie en a emporté plusieurs; un grand nombre se sont retirés chez eux, et autant d'autres ont été laissés dans le continent. N'avez-vous pas entendu ce qui s'est dit? de ceux qui étaient restés malades à Brindes, on a formé des cohortes. Les troupes que vous voyez ont été recrutées des nouvelles levées faites ces dernières années dans la Gaule citérieure, et la plupart dans les colonies au-delà du Pô. D'ailleurs, tous les vétérans qui en faisaient la force ont succombé dans les deux combats de Durazzo. » Après ce discours, il jure de ne rentrer au camp que victorieux, et exhorte les autres à en faire de même. Pompée, qui l'approuve, prête aussi ce serment, et pas un ne balança à l'imiter. Cet engagement pris en plein conseil, chacun part rempli de joie et d'espé-

rance; ils se croyaient déjà vainqueurs; persuadés que, dans une affaire aussi importante, un général aussi habile n'avançait rien dont il ne fût très-assuré.

88. Lorsque César se fut approché du camp de son adversaire, il remarqua que ses troupes étaient rangées dans l'ordre suivant : Pompée se tenait à l'aile gauche, avec les deux légions que César lui avait renvoyées au commencement de la guerre civile, suivant le décret du sénat, et qui s'appelaient la première et la troisième. Scipion et les deux légions de Syrie occupaient le centre : celle de Cilicie, jointe aux cohortes espagnoles qu'avait amenées avec lui Afranius, comme on l'a dit, était placée à l'aile droite. Pompée regardait ces dernières troupes comme sa principale force. Il avait placé le reste entre le centre et les deux ailes; et le tout ensemble montait à cent dix cohortes, ce qui faisait quarante-cinq mille hommes. De plus, il avait encore environ deux cohortes de vieux soldats qui, récompensés précédemment, étaient venus le joindre : il les avait dispersées dans toute la ligne. Les autres, au nombre de sept, avaient été laissées à la garde de son camp et des forts voisins. Son aile droite se trouvait couverte d'un ruisseau dont les bords étaient escarpés; ce qui l'avait porté à mettre toute sa cavalerie, ses archers et ses frondeurs à l'aile gauche.

89. César, gardant toujours son ordre de bataille ordinaire, avait placé la dixième légion à l'aile droite, et à gauche la neuvième, quoique fort affaiblie par les combats de Durazzo : il lui avait adjoint la huitième, de sorte que toutes deux n'en faisaient à peu près qu'une, et il leur avait donné ordre de se soutenir mutuellement. Le centre était composé de quatre-vingts cohortes, qui faisaient en tout vingt-deux mille hommes; deux étaient restées à la garde du camp. Antoine commandait l'aile gauche, P. Sylla l'aile droite, et Cn. Domitius le centre : pour lui, il se plaça en face de Pompée. Mais, après avoir reconnu la disposition de l'armée ennemie telle que nous venons de la décrire, craignant que cette aile droite ne fût enveloppée par la nombreuse cavalerie des ennemis, il tira de suite une cohorte de chacune des légions qui composaient la troisième ligne, et en forma une quatrième pour l'opposer à cette cavalerie, lui donnant ses ordres, et lui faisant entendre que dans ce jour la victoire dépendait de sa valeur. En même temps il recommande à toutes ses troupes, et particulièrement à la troisième ligne, de ne pas marcher sans son ordre, se réservant à le donner avec un étendard, lorsqu'il le jugerait nécessaire.

90. Ensuite, exhortant les siens au combat, suivant l'usage militaire, et leur ayant rappelé le souvenir des bienfaits dont il les avait comblés dans tous les temps, il les prend tous à témoin de l'ardeur qu'il a toujours marquée pour la paix; des conférences de Vatinius, et de celle de Clodius auprès de Scipion, ainsi que des instances qu'il avait faites à Libon auprès d'Orco, pour qu'il lui fût permis d'envoyer des députés à Pompée : il ajouta qu'il n'avait jamais été prodigue du sang des soldats, et que jamais son intention n'avait été de priver la république d'une de ses armées. Après ce discours, pour satisfaire ses troupes qui brûlaient d'en venir aux mains, il donne le signal du combat.

91. Dans son armée, se trouvait un volontaire nommé Crastinus, qui, l'année précédente, avait été primipile de la dixième légion; c'était un officier d'une rare bravoure. A peine

le signal fut-il donné, que, s'adressant aux troupes : « Suivez-moi, s'écrie-t-il, vous qui fûtes autrefois mes compagnons d'armes, secondez aujourd'hui votre chef avec le zèle que vous avez promis de déployer à son service. Voici le dernier combat, dont le succès doit lui rendre son honneur, et à nous notre liberté. » En même temps se tournant vers César : « Mon général, lui dit-il, je vais faire en sorte aujourd'hui que, vivant ou mort, vous ayez sujet de vous louer de moi. » A ces mots, il s'élance en avant le premier de l'aile droite ; il est suivi d'environ cent vingt volontaires d'élite de la même centurie.

92. Il n'y avait entre les deux armées qu'autant d'espace qu'il en fallait pour le choc. Mais Pompée avait ordonné à ses troupes d'essuyer notre effort sans s'ébranler, et de laisser ainsi les nôtres se rompre d'eux-mêmes. C'était, dit-on, C. Triarius qui lui avait donné ce conseil, afin de ralentir par là notre première impétuosité et notre première ardeur, et de mettre nos rangs en désordre, pour venir ensuite sur nous serrés, lorsque nous serions entr'ouverts. Il se flattait encore que nos pilum produiraient moins d'effet, ses soldats restant immobiles, que s'ils couraient au devant du coup. Il comptait aussi, qu'en doublant leur course, les soldats de César manqueraient d'haleine et tomberaient d'épuisement : or, il me semble que Pompée n'avait aucune raison de penser ainsi, parce que l'homme est né avec une certaine émulation et une certaine vivacité qu'enflamme le désir de combattre. Loin de réprimer cet élan naturel, un général doit travailler à l'accroître encore; et ce n'est pas sans motifs que nos ancêtres ont établi qu'avant la bataille on sonnerait partout de la trompette, et que l'on pousserait de grands cris ; ils ont cru par là pouvoir jeter l'épouvante parmi les ennemis, et augmenter l'ardeur de leurs propres troupes.

93. Cependant au signal donné, les nôtres s'avançant, le pilum à la main, et voyant ceux de Pompée ne faire aucun mouvement pour venir à eux, leur expérience et la capacité qu'ils avaient acquise dans les combats précédens les portent à s'arrêter d'eux-mêmes au milieu de leur course, pour ne pas arriver épuisés ; et après avoir repris haleine un moment, ils courent de nouveau sur l'ennemi, lancent leurs traits, et mettent aussitôt l'épée à la main, selon l'ordre de César. Les soldats de Pompée se présentèrent fort bien, reçurent courageusement les traits, soutinrent le choc des légions sans se rompre, et après avoir lancé leurs pilum, mirent aussi l'épée à la main. En même temps la cavalerie de Pompée qui était à l'aile gauche partit, selon l'ordre qu'elle en avait reçu, et vint avec tous les archers fondre sur la nôtre qui ne put la soutenir, et recula un peu ; celle de l'ennemi, n'en devenant que plus vive dans sa poursuite, commençait à déployer ses escadrons pour nous prendre en flanc et nous envelopper. César, s'en étant aperçu, donna le signal à la quatrième ligne composée de six cohortes. Aussitôt elles s'ébranlent, et chargent les cavaliers ennemis avec tant de vivacité, que pas un ne tint ferme ; tous, lâchant pied, non-seulement cèdent le champ de bataille, mais même s'enfuient et gagnent les montagnes. Leur fuite laissant les gens de trait et les frondeurs sans appui et sans défense, on les passa tous au fil de l'épée. Du même pas, ces cohortes tombent sur l'aile gauche de Pompée dont le centre résistait encore à nos efforts ; elles

l'enveloppent et la prennent en queue.

94. Dans cet instant César fit avancer sa troisième ligne, qui jusque-là était restée immobile à son poste; ces troupes fraîches relevant celles qui étaient fatiguées, l'armée de Pompée, qui avait d'ailleurs l'ennemi sur ses derrières, ne put soutenir le choc, et tous prirent la fuite. César ne se trompa point dans l'idée qu'il s'était formée, que ces cohortes dont il avait composé une quatrième ligne, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, commenceraient la victoire ainsi qu'il l'avait prédit à ses troupes en les haranguant. Ce fut, en effet, par elles que cette cavalerie fut d'abord culbutée, ce furent elles qui taillèrent en pièces les archers et les frondeurs, et ce fut par elles encore que l'aile gauche des ennemis fut enveloppée; ce qui commença la déroute; car Pompée ayant vu sa cavalerie repoussée, et la terreur répandue dans cette partie de ses troupes sur laquelle il comptait le plus, se défiant du reste, abandonna le champ de bataille, et s'enfuit droit au camp, où s'adressant aux centurions qu'il avait commis à la garde de la porte prétorienne, il leur dit à haute voix, pour que les soldats l'entendissent : « Ayez soin de pourvoir à la sûreté du camp et de le défendre avec courage, en cas de malheur; pour moi, je vais faire le tour des autres portes, et donner les mêmes ordres à cet égard. » Après avoir dit ces mots, il se retira dans sa tente, désespérant du succès, et résolu néanmoins d'attendre l'événement.

95. L'ennemi en fuite, et contraint de regagner les retranchemens, persuadé qu'il ne devait pas lui donner le temps de revenir de son épouvante, César exhorta les siens à profiter de leur avantage en assiégeant le camp. Bien qu'ils fussent accablés de chaleur (car le combat avait duré jusqu'à midi), leur courage les mit au-dessus de tout, et ils obéirent. Le camp était bien défendu par les cohortes auxquelles on en avait laissé la garde; et avec plus de vigueur encore par les Thraces et les autres troupes auxiliaires des Barbares : car pour ceux qui s'étaient sauvés du combat, tels étaient leur découragement et leur lassitude, que la plupart, jetant leurs armes et leurs enseignes, songeaient plutôt à continuer leur fuite qu'à défendre leur camp. Et ceux qui gardaient les retranchemens, accablés d'une grêle de traits, ne purent tenir plus long-temps; mais criblés de blessures, ils abandonnèrent la place, et, conduits par leurs centurions et leurs tribuns, ils se retirèrent tous sur les hauteurs voisines du camp.

96. On y trouva les tables dressées, quantité de vaisselle d'argent étalée, les tentes couvertes de gazon frais, quelques-unes même, comme celle de L. Lentulus et de quelques autres, décorées de lierre, et bien d'autres objets de luxe qui marquaient un raffinement de volupté et une trop grande confiance dans la victoire. Il était facile de pénétrer qu'ils ne craignaient rien pour le succès de la bataille, puisque non contens du nécessaire, ils recherchaient même le superflu; cependant ils avaient l'injustice d'accuser de mollesse l'armée de César, cette armée, modèle de patience au milieu des horreurs de la famine, et qui s'était toujours vue privée des choses les plus nécessaires à la vie. A peine fûmes-nous dans les retranchemens de Pompée, que, montant sur le premier cheval qu'il put trouver, après avoir quitté ses marques de général, il sortit du camp par la porte Décumane, et poussa jusqu'à Larisse à toute bride. Il ne s'y arrêta point;

mais ayant rassemblé quelques-uns des fuyards, il courut jour et nuit avec la même précipitation jusqu'à la mer, suivi d'une trentaine de cavaliers, et s'embarqua sur un vaisseau à blé, se plaignant plus d'une fois, à ce qu'on disait, de s'être tellement trompé dans ses espérances, qu'il s'était vu trahi en quelque sorte par ceux dont il attendait la victoire, puisqu'ils avaient été les premiers à prendre la fuite.

97. Maître du camp ennemi, César exhorte ses soldats à ne pas laisser leur triomphe imparfait, pour s'occuper au pillage; ce qu'ayant obtenu d'eux, il fit tirer une ligne de circonvallation autour de la montagne où s'étaient réfugiées les troupes ennemies. Ne se croyant pas trop en sûreté dans ce poste, parce que l'eau y manquait, elles l'abandonnent d'elles-mêmes et commencent à se replier sur Larisse. César, s'en étant aperçu, partage son armée en trois corps : il en laisse un dans le camp de Pompée, en renvoie un dans le sien; et avec le troisième, composé de quatre légions, il poursuit les vaincus par un chemin plus commode que celui qu'ils avaient pris. Après une marche de deux lieues, il rangea ses troupes en bataille. A cette vue, les ennemis s'arrêtèrent sur une montagne au pied de laquelle coulait une rivière. Quoique la nuit approchât et que l'armée de César fût accablée de la fatigue de tout le jour, cependant après l'avoir exhortée à prendre courage, il fit tirer une tranchée pour couper la communication de la montagne avec le fleuve, afin que les fuyards ne pussent aller à l'eau pendant la nuit. Voyant cet ouvrage achevé, ils députèrent vers lui pour se rendre. Quelques sénateurs, qui s'étaient joints à eux, se sauvèrent et prirent la fuite à la faveur des ténèbres.

98. A la pointe du jour, César les fit tous descendre de leur montagne, et leur ordonna de mettre bas les armes. Ils obéirent sans différer, et s'étant jetés à ses pieds les bras étendus et les larmes aux yeux pour lui demander la vie, il les fit relever, les consola, leur parla en peu de mots de sa clémence pour les rassurer, et leur conserva la vie à tous sans exception, défendant aux siens de leur faire le moindre mal et de leur ôter quoi que ce fût. Après ces mesures de précaution, il fit venir d'autres légions de son camp, y renvoya celles qu'il avait amenées avec lui, afin qu'elles y prissent quelque repos; et le même jour il entra dans Larisse.

99. Cette victoire ne lui coûta que deux cents soldats; mais il y perdit environ trente centurions des plus braves. Au nombre des morts se trouva l'intrépide Crastinus dont on a parlé; il reçut un coup d'épée dans le visage au moment où il faisait des prodiges de valeur; et ce qu'il avait dit en partant pour l'action se trouva vérifié; car César déclara que nul autre ne s'était signalé plus que lui, et qu'il lui avait rendu des services de la dernière importance. Pompée perdit quinze mille hommes, et plus de vingt-quatre mille vinrent se rendre. Les cohortes même commises à la garde des forts se soumirent à Sylla, sans parler de plusieurs autres d'entre les vaincus qui s'étaient réfugiés dans les villes voisines. On enleva aux ennemis neuf aigles et cent quatre-vingts enseignes. L. Domitius, en fuyant du camp sur la montagne, tomba d'épuisement et fut tué par nos cavaliers.

100. Vers la même époque D. Lélius arriva devant Brindes avec sa flotte, et s'empara de l'île située à l'embouchure du port de cette ville, comme Libon l'avait fait avant lui, ainsi que nous

l'avons rapporté. Vatinius qui commandait dans Brindes, ayant, de son côté, couvert et armé quelques barques, s'efforça d'attirer les vaisseaux de Lélius ; et une de ses galères à cinq rangs s'étant trop avancée, il la prit avec deux autres moindres qui étaient venues jusqu'à l'entrée : il répandit ensuite ses cavaliers le long du rivage pour empêcher les ennemis de faire de l'eau. Mais comme Lélius avait pris le temps de l'année le plus propre à la navigation, avec ses vaisseaux de charge, il tirait de l'eau de Corfou et de Durazzo, sans se désister de son dessein, en sorte qu'avant d'avoir été instruit de la bataille donnée en Thessalie, ni la honte d'avoir perdu ses vaisseaux, ni la disette des choses les plus nécessaires, ne purent le chasser du port et de l'île.

101. Presque dans le même temps Cassius vint en Sicile avec la flotte de Syrie, de Phénicie et de Cilicie; et comme celle de César était divisée en deux escadres, que le préteur P. Sulpicius en commandait une dans le détroit auprès de Vibon, et que M. Pomponius commandait l'autre à Messine, Cassius fit voile d'abord de ce dernier côté, et arriva avant que Pomponius en fût averti. Celui-ci nullement préparé à le recevoir, et n'ayant point laissé de troupes à la garde de ses vaisseaux où il n'y avait d'ailleurs aucun ordre, Cassius remplit quelques bâtimens de charge de résine, de poix, d'étoupes, et de tout ce qui est propre à mettre le feu ; ensuite, à la faveur d'un vent favorable et violent, il les lança contre l'escadre de Pomponius, qui brûla tout entière au nombre de trente-cinq vaisseaux, dont vingt de couverts. Ce désastre effraya tellement la ville, que, quoiqu'il y eût une légion en garnison, on ne la défendit qu'avec la plus grande peine; et sans la nouvelle de la bataille gagnée par César, nouvelle apportée par des courriers dépêchés à cet effet, on croit qu'on ne l'aurait pas conservée. La victoire de Pharsale, annoncée si à propos, sauva la ville; et de là Cassius tourna contre l'escadre que Sulpicius commandait vers Vibon. Sulpicius, dans la crainte d'un pareil sort, ayant fait approcher ses vaisseaux de la côte, Cassius s'y prit de la même manière. Profitant d'un vent favorable, il envoya contre elle quarante brûlots qui, l'enveloppant par les deux extrémités, incendièrent deux navires. Comme le feu se communiquait par la violence du vent, les soldats des vieilles légions qu'on avait laissés à la garde des vaisseaux, parce qu'ils étaient malades, ne purent souffrir cet affront; ils montèrent d'eux-mêmes sur la flotte, mirent à la voile, attaquèrent les vaisseaux ennemis, prirent deux galères à cinq rangs de rames, et sur l'une desquelles était Cassius en personne, qui se sauva dans une chaloupe : ils se saisirent encore de deux autres trirèmes. Peu de temps après on apprit, par des troupes même de Pompée, la nouvelle de la bataille qui venait de se donner en Thessalie, et que l'on avait regardée jusque-là comme une fable qu'inventaient les émissaires et les partisans de César; alors Cassius abandonna la place, et se retira avec sa flotte.

102. César crut devoir tout quitter pour suivre Pompée, quelque part qu'il se fût réfugié, afin qu'il ne pût mettre une nouvelle armée sur pied et recommencer la guerre. Dans cette vue il fit chaque jour les plus fortes marches avec sa cavalerie, ordonnant à une légion de le suivre à petites journées. Pompée avait publié un décret à Amphipolis, portant que toute la jeunesse de cette province et tous les citoyens romains

eussent à s'y rendre pour lui prêter serment. Mais avait-il donné cet édit pour ne point laisser soupçonner, ou pour cacher le plus long-temps qu'il pourrait, le parti qu'il avait pris d'aller plus loin ; ou bien voulait-il, avec de nouvelles levées, s'il n'était pas poursuivi, se cantonner dans la Macédoine? c'est ce qu'on ne pouvait décider. Quoi qu'il en soit, il resta toute une nuit à l'ancre, fit venir ses amis d'Amphipolis, emprunta d'eux l'argent dont il avait besoin, partit de là sur la nouvelle de l'arrivée de César, et peu de jours après vint aborder à Metelin. Il y fut retenu deux journées par le mauvais temps; ensuite il se rendit en Cilicie avec quelques vaisseaux légers qu'il avait joints à sa flotte, et passa en Chypre. Là il apprit que tous les habitans d'Antioche et tous les négocians romains qui s'y trouvaient s'étaient saisis de la citadelle à dessein de l'en exclure, et qu'ils avaient député vers tous ceux qui depuis sa défaite s'étaient retirés dans les villes voisines, pour leur défendre sous peine de la vie de venir à Antioche. La même chose était arrivée dans Rhodes à L. Lentulus, qui avait été consul l'année précédente, à P. Lentulus, personnage consulaire, et à quelques autres qui, fuyant à la suite de Pompée, ne purent après leur débarquement obtenir d'être reçus dans la ville, ni dans le port; on leur envoya ordre au contraire de se retirer incessamment, et ils furent réduits à se rembarquer. Déjà le bruit de l'approche de César était répandu dans toutes les villes et les provinces.

103. Instruit de ces nouvelles, Pompée abandonne le dessein qu'il avait conçu d'aller en Syrie, enlève l'argent des recettes, en emprunte de quelques particuliers, charge ses vaisseaux de monnaie de cuivre pour payer ses troupes, embarque deux mille hommes levés tant parmi les marchands que dans les familles des receveurs des deniers publics et parmi ceux qui le suivaient; et se rend à Péluse. Le hasard lui fit trouver dans cette ville le jeune roi Ptolémée, qui, avec des troupes nombreuses, faisait alors la guerre à Cléopâtre, sa sœur, que peu de mois auparavant il avait chassée du trône à l'aide de ses parens et de ses amis : les camps du frère et de la sœur n'étaient pas fort éloignés l'un de l'autre. Pompée députa vers ce prince, pour le prier, en considération de l'alliance et des nœuds d'hospitalité qui l'avaient uni avec le roi son père, de vouloir bien lui donner retraite dans Alexandrie, et le servir de ses forces dans son malheur. Mais ceux qu'il députa vers le jeune souverain, après s'être acquittés de leur commission, se mirent à parler un peu trop librement aux soldats du prince, les exhortant à rendre service à Pompée et à ne pas l'abandonner dans sa disgrâce. Parmi ces soldats, plusieurs avaient autrefois servi sous lui en Syrie; Gabinius les avait tirés de son armée pour les amener dans Alexandrie, où après la guerre ils étaient restés au service de Ptolémée, père du jeune roi.

104. Les ministres de ce prince, établis régens du royaume pendant sa minorité, instruits de ces détails, craignant, comme ils en convinrent dans la suite, que Pompée, après avoir débauché l'armée royale, ne se rendît maître d'Alexandrie et de toute l'Égypte, ou le méprisant après sa défaite, comme il arrive assez souvent que dans l'infortune nos amis deviennent nos ennemis, affectèrent de répondre favorablement à ses envoyés, les chargeant d'amener leur maître à la cour. Du reste, ayant tenu conseil entre eux, ils donnèrent secrètement ordre à l'un des

généraux du roi, nommé Achillas, homme hardi, et à L. Septimius, tribun militaire, de partir et de se défaire de Pompée. Ceux-ci l'abordent avec un air de franchise, surtout Septimius qui en était un peu connu, parce qu'il avait commandé sous lui dans la guerre des pirates : sur ces espérances, il entre dans une chaloupe avec quelques-uns des siens, et il y est tué par Achillas et par Septimius. En même temps, le roi, s'étant saisi de la personne de L. Lentulus, le fit mourir en prison.

105. A son arrivée en Asie, César trouva que T. Ampius avait eu dessein d'enlever le trésor du temple de Diane qui était à Éphèse; qu'en conséquence il avait convoqué tous les sénateurs de la province, afin de les prendre à témoin de l'usage qu'il en voulait faire; mais la nouvelle de la marche de César arrêta l'exécution de ce projet, et l'obligea de fuir. Ainsi César sauva deux fois ce trésor du pillage. On disait encore comme certain, que dans le temple de Minerve, en Élide, suivant les diverses observations qu'on en avait faites, le jour même du triomphe de César à Pharsale, la statue de la Victoire, placée vis-à-vis de Minerve et en face de son image, s'était tournée vers les portes et le seuil du sanctuaire. On ajoutait que, le même jour, à Antioche, en Syrie, on avait entendu à deux fois différentes de si grands cris de combattans et un tel fracas de trompettes, que toute la ville se levant en armes avait couru sur le rempart; que le même prodige était arrivé à Ptolémaïde; qu'à Pergame, dans la partie intérieure et la plus reculée du temple, là où les prêtres seuls ont la permission d'entrer, retraite que les Grecs nomment *Aduta*, les tambours sacrés avaient retenti d'eux-mêmes; et qu'à Tralles, dans le temple de la Victoire où l'on avait élevé une statue à César, on montrait un palmier, qui, s'élançant ces jours-là du sol au travers des pierres qui formaient le pavé, s'était élevé jusqu'à la voûte.

106. Après s'être arrêté peu de jours en Asie, César, informé que son compétiteur avait paru vers l'île de Chypre, et conjecturant qu'il prenait le chemin de l'Égypte, tant à cause des amis qu'il possédait dans ce royaume, que des secours qu'il pouvait en tirer, fit voile vers Alexandrie, avec dix galères de Rhodes et quelques autres d'Asie, sur lesquelles il avait embarqué huit cents chevaux et deux légions, dont l'une l'avait accompagné de la Thessalie, et l'autre avait été tirée de l'Achaïe, où elle était sous les ordres de Fusius, son lieutenant. Ces deux légions ne faisaient en tout que trois mille deux cents hommes; les autres, affaiblis par les blessures qu'ils avaient reçues dans les combats, ou accablés par les fatigues d'une marche longue et pénible, n'avaient pu suivre. Mais César, comptant sur le bruit de ses exploits, n'avait pas craint de partir avec d'aussi faibles secours, persuadé que sur quelque point qu'il se dirigeât il serait toujours en sûreté. A son arrivée, il apprit la mort de Pompée; et en débarquant il entendit et les cris et les murmures des troupes que le roi avait laissées en garnison dans la ville, lesquelles s'assemblaient autour de lui, parce qu'il se faisait précéder des faisceaux, ce que tout ce peuple regardait comme une atteinte portée à la majestée royale. Cette première émotion apaisée, les jours suivans, la multitude se souleva encore plusieurs fois, et il y eut plusieurs soldats de tués en divers quartiers de la ville.

107. Alors César crut devoir faire venir d'Asie d'autres légions, qu'il avait formées des débris de l'armée vaincue : car, pour lui-même, il se voyait retenu

par les vents étésiens, qui sont fort contraires à ceux qui sortent d'Alexandrie. En attendant, il pensa qu'il appartenait au peuple romain, et à lui par conséquent en sa qualité de consul, de régler les débats survenus entre les souverains de ce pays; il s'y croyait d'autant plus obligé, que sous son consulat précédent, une loi et un décret du sénat avaient confirmé l'alliance avec Ptolémée le père. Il fit donc savoir au jeune roi et à sa sœur Cléopâtre, qu'ils eussent à licencier leurs troupes, leur enjoignant de venir traiter devant lui de leur querelle, au lieu de la décider entre eux par les armes.

108. La tutelle du royaume pendant la minorité du roi avait été confiée à l'eunuque Photin, son ancien gouverneur. Celui-ci commença d'abord par se plaindre à ses amis comme d'une indignité, de voir le monarque cité pour plaider sa cause: ensuite ayant trouvé, parmi ceux qui étaient attachés au roi, des personnes de son opinion et disposées à le seconder, il donna secrètement ordre à l'armée de Péluse de venir dans Alexandrie; et il donna le commandement au même Achillas dont on a parlé. Après s'être assuré de son dévouement par des promesses qu'il lui fit au nom du roi et au sien, il lui dépêcha des lettres et des courriers pour l'instruire de son dessein. Le testament de Ptolémée le père avait nommé comme héritiers de la couronne l'aîné de ses deux fils et l'aînée de ses deux filles; il y conjurait le peuple romain au nom de tous les dieux, et en considération de l'alliance qu'il avait faite avec lui, de le faire observer religieusement. Il en avait envoyé par ses ambassadeurs une copie à Rome pour être déposée dans le trésor public; comme on n'avait pu le faire à cause des troubles civils, on l'avait remise entre les mains de Pompée. Une autre copie était restée à Alexandrie; et c'était celle que l'on produisait.

109. Tandis que l'on agitait cette affaire devant César, qui désirait vivement pouvoir la terminer à l'amiable et à la satisfaction des deux parties, on vint lui dire que l'armée du roi et toute sa cavalerie étaient sur le point d'arriver. Il n'avait pas assez de troupes pour se mettre en campagne, en cas qu'il fallût en venir aux mains; c'est pourquoi il prit le parti de fortifier le poste qu'il occupait dans la ville, jusqu'à ce qu'il sût quelle était l'intention d'Achillas: en attendant, il fit prendre les armes à tous ses soldats, et engagea le roi à députer quelques-uns de ses ministres les plus accrédités vers ce général, pour lui faire savoir sa volonté. Ce prince lui envoya Dioscoride et Sérapion, qui avaient tous deux été ambassadeurs à Rome, et en grand crédit auprès de Ptolémée le père. Ils vinrent donc trouver Achillas, qui, dès qu'ils parurent devant lui, sans les entendre ni prendre connaissance du sujet de leur mission, les fit saisir et massacrer à ses yeux. L'un des deux, blessé grièvement, fut enlevé pour mort par les siens; l'autre périt sur la place. Alors César se rendit maître de la personne du roi, persuadé que son nom devait être d'un grand poids auprès de ses sujets, et pour faire voir que cette guerre était plutôt entreprise par des malfaiteurs et quelques agens particuliers de troubles, que par l'ordre du prince.

110. Achillas avait avec lui des troupes qui ne paraissaient méprisables ni pour leur nombre, ni pour leur valeur, ni pour leur expérience dans l'art militaire; car elles composaient vingt mille hommes, tous soldats de l'armée de Gabinius: accoutumés à la vie licencieuse d'Alexandrie, ils avaient oublié le nom

et la discipline du peuple romain, s'étaient mariés, et la plupart avaient des enfans. Ils s'étaient grossis d'un ramas de brigands et de voleurs syriens, de la Cilicie et des contrées voisines, sans compter une foule de bannis et de criminels condamnés à mort : nos esclaves fugitifs trouvaient dans Alexandrie une retraite assurée, et pouvaient y mener tel genre de vie qu'il leur plaisait, dès qu'ils étaient protégés de l'honorable nom de soldats. Leurs maîtres voulaient-ils en faire arrêter quelqu'un, leurs camarades ne manquaient pas de l'arracher de leurs mains, parce qu'ils regardaient le châtiment de leurs complices comme un danger qui les touchait eux-mêmes, étant tous dans le même cas. Demander la mort des ministres qui leur déplaisaient, s'emparer du bien des riches pour augmenter leur paie, assiéger le palais des rois, déposséder les uns du trône, et en établir d'autres, tels étaient les anciens abus qu'exerçait l'armée d'Alexandrie. On y comptait en outre deux mille cavaliers vieillis dans les guerres fréquentes d'Alexandrie: ils avaient remis sur le trône Ptolémée le père, massacré les deux fils de Bibulus, et combattu les Égyptiens: telle était l'expérience qu'ils avaient dans l'art militaire.

111. Plein de confiance en eux, et méprisant le petit nombre des troupes de César, Achillas s'empare de la ville, à l'exception du quartier que celui-ci occupait; il essaie même d'abord de le forcer; mais César, ayant distribué ses cohortes dans les avenues, soutint vigoureusement son attaque. Dans le même temps, on se battit aussi au port; ce qui rendit l'action très-vive et fort meurtrière : car tandis que nos troupes divisées combattaient dans plusieurs rues de la ville, les ennemis faisaient tous leurs efforts pour se rendre maîtres des galères. Elles montaient au nombre de cinquante; on les avait envoyées au secours de Pompée, et après la bataille de Pharsale, elles étaient retournées dans leurs ports. Toutes à trois et à cinq rangs de rames, elles possédaient les objets nécessaires à la navigation. Il y en avait de plus vingt-deux autres qu'on laissait habituellement dans Alexandrie pour la garde du port : elles étaient toutes équipées. S'ils avaient pu réussir à s'en emparer, après avoir ainsi privé César de sa flotte, ils eussent été les maîtres du port et de la mer, et lui auraient ôté tout moyen de recevoir des vivres et du secours. Ainsi l'engagement fut aussi sérieux qu'il devait l'être : César y voyait une prompte victoire, et les ennemis en faisaient dépendre leur salut. Mais le premier eut l'avantage, et brûla tous ces vaisseaux, ainsi que ceux qui se trouvaient dans les arsenaux, parce qu'il ne pouvait garder tant de terrain et tant de navires avec le peu de monde qu'il avait; et sur-le-champ il alla faire une descente au Phare.

112. Ce Phare est une tour fort haute, d'un travail admirable d'architecture, bâtie dans une île dont elle porte le nom; cette île, située en face d'Alexandrie, forme le port. Avec les terres des montagnes voisines on a construit dans la mer une digue de neuf cents pas de long, établissant un chemin étroit et qui joint par un pont l'île à la ville. Dans cette île plusieurs habitations d'Égyptiens y composent un bourg aussi grand qu'une ville; et lorsqu'un vaisseau quelconque s'écarte de sa route par imprudence ou par la violence du vent, les habitans ne manquent pas de le piller comme feraient des corsaires. L'entrée du port est si étroite, qu'aucun bâtiment n'y peut aborder malgré ceux qui sont maîtres

du Phare. César, qui craignait que l'ennemi ne s'en emparât, le prévint pendant qu'il était occupé sur un autre point, y débarqua ses troupes, s'en saisit et y plaça garnison, ce qui le mit en état de recevoir sûrement par mer des vivres et du secours; aussi envoya-t-il vers toutes les contrées du voisinage pour s'en procurer. Dans les autres quartiers de la ville, on se battit sans avantage de part et d'autre, et sans que personne fût chassé de son poste, parce que l'action avait lieu sur un terrain étroit; chacun même y perdit peu de monde. César ayant occupé les postes les plus importans les fit fortifier pendant la nuit. Cette partie de la ville où il se trouvait renfermait une petite portion du palais, lieu de sa résidence à son arrivée. Elle était jointe à un théâtre qui servait de citadelle, et d'où l'on allait au port et à l'arsenal. Il en augmenta les fortifications les jours suivans, afin qu'il lui servît comme de de rempart, et qu'il ne fût point forcé de combattre malgré lui. Sur ces entrefaites, la sœur cadette du roi Ptolémée, regardant le trône comme vacant, et se flattant de pouvoir y monter, s'échappe du palais pour venir joindre Achillas, et commence à faire la guerre de concert avec lui; mais la discorde se mit bientôt entre eux au sujet du commandement, ce qui augmenta les largesses dont profitèrent les troupes, chacun voulant les gagner à quelque prix que ce fût. Tandis que ces événemens se passaient chez l'ennemi, Photin, gouverneur du jeune roi, et régent du royaume, députait du quartier de César vers Achillas, pour l'exhorter à tenir bon, et à ne point se décourager; ses courriers ayant été découverts et saisis, il fut mis à mort par ordre du général. Tels furent les commencemens de la guerre d'Alexandrie.

HIRTIUS.

Guerre d'Alexandrie.

Continuation de la guerre d'Alexandrie. — Les Égyptiens s'efforcent de retrancher l'eau à César. — Une légion vient le joindre. — Combat naval. — Attaque de l'île et de la digue. — Départ du roi Ptolémée. — Fin de la guerre. — Défaite de Domitius Calvinus. — Événemens divers en Illyrie. — Concussions de Longinus en Espagne. — Défaite de Pharnace; retour de César en Italie.

An avant J. C. 45, de Rome 708.

1. La guerre d'Alexandrie étant allumée, César fit venir des vaisseaux de Rhodes, de Syrie et de Cilicie, des archers de Crète, demanda de la cavalerie à Malchus, roi des Nabathéens, et ordonna partout qu'on lui fournît des machines, des vivres et du secours. Cependant, on augmentait chaque jour ses fortifications par de nouveaux ouvrages; et tous les postes de la ville qui lui paraissaient faibles, on les munit de gabions et de mantelets. En même temps, par des trous pratiqués dans les murailles des maisons de son quartier, on bat les habitations voisines à coups de bélier, et tout le terrain des édifices qu'il ruine, ou dont il se rend maître par la force, il l'emploie à étendre ses fortifications. Car Alexandrie est presque entièrement à couvert du feu, parce qu'il n'entre point de bois dans la construction de ses bâtimens; tous les étages y sont voûtés, et les toits en maçonnerie, ou pavés. César s'appliquait, surtout, en poussant en avant ses mantelets et ses ouvrages, à couper du reste de la ville cette partie qui en était séparée au midi par un marais. Ce moyen lui faisait espérer d'abord qu'en la divisant ainsi en deux, il pourrait plus commodément donner ses ordres à ses troupes, qui se trouveraient ensemble : il voyait d'ailleurs qu'il lui serait alors plus facile de secourir celles qui auraient besoin de son assistance, et d'être secouru lui-même de l'autre côté de la ville; mais par là il se procurait surtout l'avantage d'avoir de l'eau et du fourrage en abondance; il n'avait que peu de l'un, et l'autre lui manquait totalement: il pouvait largement y pourvoir à l'aide de ce marais.

2. Ceux d'Alexandrie, de leur côté, redoublaient d'ardeur et d'activité : ils avaient envoyé des députés et des commissaires pour faire des levées sur toutes les frontières du royaume et dans toute l'Égypte; ils s'étaient pourvus d'un amas prodigieux de traits et de machines; ils avaient établi en outre une foule de boutiques d'armuriers, enrôlant tous les esclaves en âge de porter les armes, lesquels étaient nourris et entretenus aux dépens de ceux des

maîtres qu'ils crurent assez riches pour subvenir à ces frais journaliers. Cette multitude, distribuée en différens endroits, leur servait à défendre les quartiers les plus reculés : à l'égard des cohortes de vétérans, ils les postaient dans les lieux les plus populeux de la ville sans les charger d'aucun travail, afin qu'elles fussent toujours fraîches et toujours à portée de secourir les autres. Ils avaient fermé toutes les rues et les carrefours par un triple rempart de quarante pieds de haut, construit en pierres de taille : de très-hautes tours à dix étages protégeaient les endroits bas de la ville ; et ils en avaient d'autres toutes semblables, mais mobiles, qu'ils conduisaient sur des roues, et avec des cordes tirées par des chevaux, partout où ils le jugeaient nécessaire.

3. La ville, fort riche et abondamment pourvue, fournissait aux ennemis des ressources de tous genres. De plus, l'esprit adroit et ingénieux de ses habitans imitait avec tant d'art tout ce qu'ils nous avaient vu faire, que l'on eût dit que nous n'étions que leurs imitateurs ; ils inventaient même plusieurs machines, se tenant à la fois prêts pour l'attaque et pour la défense. Du reste, dans leurs conseils et leurs assemblées, les principaux d'entre eux représentaient que la politique du peuple romain le portait insensiblement à se rendre maître de ce royaume ; que peu d'années auparavant, Gabinius était venu en Égypte avec une armée ; que Pompée dans sa déroute l'avait choisie pour retraite ; que César lui-même venait de s'y rendre avec des troupes ; que la mort de son adversaire ne l'empêchait pas de rester chez eux ; que s'ils ne l'en chassaient, il réduirait infailliblement leur royaume en province romaine ; ce qu'il fallait promptement exécuter, tandis que le mauvais temps et la saison s'opposaient à ce qu'il reçût des secours par mer.

4. Cependant, la division s'étant mise entre Achillas, lequel, comme on l'a vu, était à la tête des vieilles troupes, et Arsinoé, fille cadette du roi Ptolémée, chacun d'eux cherchant à supplanter son rival et à s'assurer le commandement, la princesse prévint le lieutenant, et le fit assassiner par l'eunuque Ganimède, son gouverneur. Se trouvant par là sans compétiteur, elle s'empare de toute l'autorité, et donne le commandement des troupes à Ganimède. Celui-ci, en prenant possession de cet emploi, fit de nouvelles largesses aux soldats, et conduisit le reste avec la même activité.

5. Alexandrie est presque toute creusée, et percée sous terre de canaux destinés à conduire l'eau du Nil dans les maisons des particuliers : c'est là qu'avec le temps elle se repose et se clarifie peu à peu. Les maîtres ainsi que leurs domestiques ne boivent point d'autre eau : car pour celle que le Nil roule dans son lit, elle est tellement trouble et chargée de limon, qu'elle engendre plusieurs sortes de maladies ; cependant le peuple est réduit à s'en contenter, parce qu'il n'y a ni source, ni fontaine dans toute la ville. Or, ce fleuve coulait dans le quartier qu'occupaient les Alexandrins ; d'où Ganimède crut qu'il pourrait intercepter l'eau à nos troupes, qui, distribuées dans divers postes pour la défense de nos ouvrages, en tiraient des puits et des citernes des maisons particulières.

6. Ce dessein approuvé, il entreprit un travail grand et difficile. Il coupa d'abord la communication de tous les canaux de la partie de la ville qu'il occupait avec les autres quartiers : ensuite, à force de roues et de machines, il éleva l'eau de la mer, qu'il fit refluer

dans les lieux dont César était le maître; ainsi, l'eau que les siens puisaient des citernes voisines était un peu plus salée que de coutume; et la cause de cet accident n'excitait point une surprise médiocre de notre part. Nous nous en rapportions d'autant moins à leur goût, que ceux des nôtres postés plus bas assuraient que l'eau qu'ils buvaient était de même nature et de même saveur qu'à l'ordinaire : de sorte qu'ils comparaient l'une et l'autre entre elles, et en reconnaissaient la différence au goût. Mais, au bout de quelques jours, la première ne fut plus potable, et la seconde commença elle-même à se corrompre et à devenir salée.

7. Dès lors plus de doute; la frayeur fut si grande, que tous se regardèrent comme réduits aux dernières extrémités. Les uns murmuraient de voir César balancer à se rembarquer; les autres craignaient encore un plus grand malheur, l'ennemi se trouvant si proche, qu'il devenait impossible de songer à se retirer sans qu'il en fût averti; et, que s'il voulait poursuivre nos troupes et s'opposer à leur embarquement, il était inutile d'y penser. Dans les quartiers d'ailleurs qu'occupait César, logeaient plusieurs habitans qu'il n'avait point fait sortir de leurs maisons, parce qu'extérieurement ils feignaient de lui être fidèles, et d'avoir quitté le parti de leurs compatriotes; en sorte que si j'entreprenais ici la défense des Alexandrins, et si je cherchais à prouver qu'ils ne sont ni fourbes ni trompeurs, je m'épuiserais vainement en longs discours : car quiconque aura une fois pratiqué cette nation et pénétré son caractère ne pourra douter qu'elle ne soit le peuple le plus enclin à la trahison.

8. Cependant, César cherchait par ses raisonnemens à consoler et à diminuer les craintes de ses troupes : il assurait qu'en creusant des puits on trouverait infailliblement de bonne eau, tous les rivages ayant naturellement des veines d'eau douce; si ceux d'Égypte différaient de tous les autres, maîtres de la mer, puisque l'ennemi n'avait point de flotte, on ne pouvait les empêcher de faire venir tous les jours de l'eau douce avec leurs vaisseaux, ou d'Alberton, qui était sur leur gauche, ou de l'île du Phare, qu'ils avaient à leur droite, le vent ne pouvant jamais être contraire à la navigation de tous les deux côtés à la fois. Ils ne devaient point songer à la retraite, non-seulement pour peu qu'ils eussent de l'honneur, mais même qu'ils estimassent la vie; de leurs retranchemens à peine pouvaient-ils soutenir l'effort des ennemis; s'ils abandonnaient, en perdant l'avantage du poste, ils seraient infailliblement accablés par le nombre; on aurait bien de la peine à passer des chaloupes dans les vaisseaux, ce qui emploierait beaucoup de temps; les Alexandrins au contraire étaient pleins de légèreté, et connaissaient parfaitement les lieux; comme le succès surtout redoublait leur insolence, ils gagneraient les devans, et s'empareraient des hauteurs et des maisons, d'où ils s'opposeraient à notre retraite et à notre embarquement. Par suite de toutes ces raisons, loin de penser à la retraite, il ne fallait songer qu'à vaincre.

9. Ce discours ayant relevé le courage de ses troupes, il chargea les centurions de tout quitter, pour faire travailler jour et nuit à creuser des puits. Chacun s'étant porté avec ardeur à ce travail, on trouva dans une nuit une grande abondance d'eau douce. Ainsi, en peu de temps, on remédia au mal que ceux de la ville s'étaient efforcés de nous faire en multipliant leurs ruses et

Digitized by Google

leurs travaux. Deux jours après, arriva sur les côtes d'Afrique la trente-septième légion formée des débris des troupes de Pompée, et que Domitius Calvinus avait fait embarquer avec des vivres, des armes, des traits et des machines; elle jeta l'ancre un peu au-dessus d'Alexandrie. Le vent d'Orient qui, depuis plusieurs jours, soufflait sans interruption, s'était opposée à ce qu'elle gagnât le port; mais toute la côte est excellente pour mouiller. Cette flotte, long-temps retenue par les vents contraires, vint à manquer d'eau; elle en instruisit César par un vaisseau léger qu'elle lui dépêcha

10. Voulant voir par lui-même le parti qu'il devait prendre, il monte sur un vaisseau, et donne ordre à toute sa flotte de le suivre. Il n'emmena point de troupes avec lui, parce qu'allant un peu loin, il ne voulait pas dégarnir ses retranchemens, en son absence. Arrivé près d'un lieu nommé la Chersonèse, ses matelots prirent terre pour faire de l'eau; mais quelques-uns, s'étant trop écartés de leurs vaisseaux pour piller, furent pris par les cavaliers ennemis qui apprirent d'eux que César était là en personne avec sa flotte, et sans soldats. Sur cette nouvelle, les ennemis se flattèrent que la fortune leur offrait une occasion des plus favorables. Ils embarquent donc des troupes sur tous les vaisseaux qu'ils tenaient prêts à faire voile, et viennent au-devant de César qui revenait avec ses forces navales. Ce jour-là il ne jugeait pas à propos d'engager l'action, pour deux motifs : parce qu'il n'avait point de troupes, et qu'il était déjà plus de quatre heures après midi. Or, il songeait que la nuit devait donner plus de bardiesse et de confiance à ses adversaires qui connaissaient le terrrain; tandis qu'il n'aurait pas même l'avantage de pouvoir encourager les siens à bien faire : en effet, que servent les exhortations, quand la valeur et la lâcheté sont également ensevelies dans l'obscurité des ténèbres? Il fit donc ranger ses vaisseaux le plus près de terre qu'il fut possible, et dans un poste où il crut que l'ennemi ne viendrait pas les attaquer.

11. A son aile droite était une galère de Rhodes, assez éloignée du reste de la flotte. Les Alexandrins l'ayant aperçue vinrent aussitôt fondre sur elle avec quatre galères couvertes et plusieurs barques découvertes. César se crut obligé de venir à son secours, pour ne pas recevoir un affront sous ses yeux, bien que s'il lui fût arrivé quelque malheur, elle n'eût dû s'en prendre qu'à elle-même. On en vint aux mains : les Rhodiens, qui s'étaient toujours distingués dans les batailles navales par leur courage et leur expérience, n'hésitèrent point de soutenir tout le poids de l'attaque, surtout dans cette occasion, afin que l'on ne pût leur reprocher que c'était par leur faute qu'on avait reçu un échec; et ils combattirent avec tant de valeur, que l'avantage leur resta. Ils prirent une galère à quatre rangs, en coulèrent une autre à fond, en percèrent une troisième, tuèrent tous ceux qui montaient ces vaisseaux, et un grand nombre de troupes qui étaient sur les autres. Enfin si la nuit n'eût terminé l'action, César se fût rendu maître de toute la flotte des Alexandrins. Ce désastre ayant consterné l'ennemi, et le vent contraire s'étant fort relâché de sa violence, le vainqueur fit, avec sa flotte, remorquer ses vaisseaux de charge jusque dans Alexandrie.

12. Les habitans furent abattus de ce mauvais succès, qu'ils attribuaient moins à la valeur de nos trou-

pes qu'à l'habileté de nos pilotes.... (*Le texte est altéré en cet endroit.*) Pour profiter de l'avantage et de la supériorité du poste, ils se retranchèrent sur leurs terrasses, afin de pouvoir être défendus des maisons voisines, et s'y firent des remparts de bois, tant ils craignaient que notre flotte ne vînt les attaquer jusque sur terre. Ganimède les rassure, et leur fait espérer, non-seulement de remplacer les galères perdues, mais même d'en augmenter le nombre; alors ils s'occupent avec plus d'ardeur et de zèle que jamais à réparer leurs anciens vaisseaux; et, quoiqu'ils en eussent perdu plus de cent dix, tant dans le port que dans les arsenaux, ils ne désespérèrent point de pouvoir équiper une flotte, persuadés que s'ils étaient les plus forts sur mer, ils empêcheraient César de recevoir des vivres et des secours. Ajoutons que nés marins, dans une ville et dans un pays propres à la navigation, et habitués dès l'enfance à ce genre d'exercice, ils étaient d'autant plus portés à mettre en œuvre un avantage qui leur était naturel et particulier. Ils savaient d'ailleurs quelles ressources ils avaient trouvées dans leurs petits vaisseaux; ils s'employèrent donc avec une extrême activité à préparer une nouvelle flotte.

13. Il y avait à toutes les embouchures du Nil des vaisseaux pour exiger les droits d'entrée. Au fond de l'arsenal royal se trouvaient plusieurs vieux bâtimens dont on ne s'était point servi depuis plusieurs années : ils radoubèrent ces derniers, et firent revenir les autres dans Alexandrie. On manquait de rames; ils découvrirent les portiques, les lieux d'exercice et les édifices publics, et en prirent la charpente et les chevrons; leur adresse naturelle, et l'abondance qui régnait dans la ville, suppléèrent à tout. Il ne s'agissait pas d'ailleurs d'une longue navigation; il était uniquement question pour eux de pourvoir au besoin présent, et de se mettre en état de combattre dans leur port. Ainsi en peu de jours, et contre l'attente de tout le monde, ils eurent vingt-deux galères à quatre rangs, et cinq à cinq rangs, auxquelles en ajoutèrent plusieurs moindres, découvertes. Aussitôt ils les font manœuvrer à la rame dans le port pour les essayer; ensuite ils les chargent de soldats aguerris, les armant de tout ce qui était nécessaire pour combattre. César n'avait que neuf galères de Rhodes (de dix qu'on lui avait envoyées, une était échouée dans le trajet sur la côte d'Égypte); huit du Pont, cinq de Lycie, et douze de l'Asie Mineure. Plein de confiance néanmoins dans la valeur de ses troupes, après avoir reconnu les forces de l'ennemi, il se prépare au combat.

14. Lors donc qu'on en fut venu au point de compter chacun sur soi-même, César fait faire à sa flotte le tour du Phare, et paraît en bataille à la vue des Alexandrins. Il place à l'aile droite les Rhodiens, et ceux du Pont à la gauche; laissant entre deux un espace de quatre cents pas, qui paraissait suffire pour la manœuvre des vaisseaux. Derrière cette première ligne, il distribue le reste de sa flotte de manière que chaque bâtiment fût à la suite de celui qu'il devait secourir, et leur donne ses ordres en conséquence de cette disposition. Ceux d'Alexandrie, se présentant à leur tour, se rangèrent en bataille avec beaucoup d'assurance : les vingt-deux galères à quatre rangs occupaient leur front; les autres, destinées à les soutenir, formaient leur seconde ligne. Ils avaient de plus un grand nombre de petits navires et de barques chargées de matières combustibles, pour cher-

cher à nous effrayer par leur multitude, leurs cris, et la flamme. Entre les deux flottes se trouvaient des bancs de sable qui forment un passage étroit, et que les naturels du pays disent appartenir à l'Afrique avec la moitié de la ville d'Alexandrie; chacun attendit assez long-temps avant de s'engager dans ce défilé. Celui qui le premier l'occuperait devait éprouver de l'embarras à y déployer sa flotte, et à effectuer sa retraite en cas de revers.

15. Les galères de Rhodes avaient pour commandant Euphranor, officier plus comparable aux Romains qu'aux Grecs en grandeur d'âme et en courage. Sa valeur et son expérience consommée l'avaient fait mettre par les Rhodiens à la tête de leur flotte. S'apercevant de l'incertitude de notre général : « César, lui dit-il, vous me paraissez balancer à vous embarquer le premier dans ces passages, dans la crainte d'être forcé de combattre avant d'avoir pu étendre le reste de votre flotte : laissez-nous ce soin, nous soutiendrons l'attaque jusqu'à ce que les autres soient passés; nous ne tromperons point votre attente. C'est une honte et un affront pour nous que ces hommes osent tenir plus longtemps en notre présence. » César, l'encourageant et le comblant d'éloges, donne le signal du combat. Alors Euphranor s'avance avec quatre de ses galères; les Alexandrins les entourent et les attaquent : elles soutiennent le choc; et par leur adresse et leur science dans la marine, elles se dégagent, et manœuvrent si habilement, que bien qu'inégales en nombre, elles n'exposent jamais le côté, ne perdent jamais leurs rames, et présentent toujours la proue à l'ennemi. Cependant elles sont suivies du reste de la flotte : alors l'espace étant trop étroit pour s'étendre, il fallut nécessairement renoncer à l'art, et tout le succès du combat dépendit de la valeur. Il n'y eut alors ni citoyen d'Alexandrie, ni soldats de nos troupes, qui n'abandonnassent l'attaque et les travaux pour monter sur les toits et sur les lieux les plus élevés, d'où ils pouvaient découvrir la mêlée, chacun adressant des vœux et des prières aux dieux immortels, afin d'en obtenir la victoire pour son parti.

16. Au reste, le succès du combat n'était pas égal. Battus, nous n'avions de retraite ni sur terre ni sur mer, et le triomphe même ne nous assurait encore de rien : vainqueurs, les ennemis devenaient maîtres de tout; en succombant, ils pouvaient encore tenter la fortune. Quoi d'ailleurs de plus sérieux et de plus affligeant que de voir le salut commun dépendre d'une poignée d'hommes, dont aucun ne pouvait se relâcher ni perdre courage, sans laisser exposé au pouvoir de l'ennemi tout le reste des troupes, qui n'avaient pas même la faculté de tirer le glaive pour leur défense! C'est ce que César avait souvent représenté aux siens les jours précédens, pour les exciter à faire des efforts d'autant plus extraordinaires, qu'ils voyaient entre leurs mains le salut de tous. Chacun avait tenu le même langage à son camarade, à son ami, à ses connaissances lors de leur départ, les conjurant de ne point tromper la bonne opinion que l'on avait eue d'eux, en les choisissant pour défendre leurs intérêts communs. Aussi se comportèrent-ils si vaillamment, que ni l'art et l'adresse des ennemis accoutumés à la mer et à la navigation, ni le nombre de leurs vaisseaux fort supérieur à celui des nôtres, ne leur servirent de rien, et que leurs soldats choisis pour leur valeur parmi un si grand nombre d'autres ne purent égaler le courage des troupes de César. On leur

prit une galère à cinq rangs et une à deux rangs, avec tous les combattans et les matelots qui les montaient, et trois furent coulées à fond, sans aucune perte de notre part. Les autres vaisseaux s'enfuirent vers la ville; et de la digue et des maisons, on le défendit si bien qu'il ne nous fut pas possible d'en approcher.

17. Voulant empêcher que de pareils obstacles ne se renouvelassent souvent, César crut devoir mettre tout en œuvre pour se rendre maître de l'île et de la jetée qui la joignait; et comme ses fortifications étaient presque achevées, il s'imagina qu'il serait en état d'attaquer l'île et la ville en même temps. Cette résolution prise, il mit sur des barques et des chaloupes dix cohortes, l'élite de son infanterie légère, et ceux des cavaliers gaulois qu'il jugea les plus propres à l'exécution de son dessein; et les envoya contre l'île, tandis que pour faire diversion, il commença l'attaque d'un autre côté par ses galères, promettant de grandes récompenses à celui qui le premier s'en saisirait. Les habitans soutinrent d'abord nos efforts avec beaucoup de courage: car ils combattaient en même temps du toit de leurs maisons et sur le rivage, dont les nôtres n'approchaient que difficilement, la côte étant rude et escarpée; sans compter que les Alexandrins avaient cinq galères et plusieurs chaloupes, dont ils se servaient avec beaucoup d'adresse et d'activité pour défendre l'entrée qui était étroite. Mais, lorsque après avoir reconnu les lieux et sondé les gués, quelques-uns de nos soldats eurent gagné le rivage, suivis par d'autres, et que tous ensemble furent parvenus à charger courageusement ceux des ennemis qui défendaient la côte, la déroute devenant aussitôt générale, ils abandonnèrent la garde du port, vinrent échouer sur le rivage et contre les murs du bourg, et sortirent de leurs vaisseaux pour préserver leurs maisons.

18. Mais ils ne purent tenir longtemps dans leurs retranchemens, bien que, toute proportion gardée, leurs habitations fussent construites à peu près comme celles d'Alexandrie; que leurs hautes tours qui se touchaient pussent leur tenir lieu de rempart; et que les Romains n'eussent ni échelles, ni mantelets, ni rien de tout ce qui était nécessaire pour un assaut. Mais la peur ôte les forces et le jugement; ce qui alors eut lieu: car ces mêmes hommes qui, dans un terrain égal et uni, avaient eu l'assurance de se mesurer avec nous, consternés de la fuite des leurs et de la mort de quelques-uns, n'osèrent nous attendre dans des maisons hautes de trente pieds; et du haut de la digue ils se précipitèrent dans la mer, et gagnèrent à la nage la ville qui était éloignée de là de huit cents pas. Cependant, nous en tuâmes un grand nombre, et nous en fîmes six cents prisonniers.

19. César, après avoir livré le butin aux siens, abandonne les maisons au pillage, fait fortifier le château construit près du pont le plus voisin du Phare, que l'ennemi avait évacué en fuyant, et y met garnison. Il s'en trouvait un autre beaucoup plus fort et plus proche de la ville; les Alexandrins le défendaient; mais César, fidèle au même plan, l'attaque le lendemain, persuadé que maître de ces deux postes, il arrêterait les courses des ennemis et empêcherait leurs brigandages. Déjà des navires, il avait chassé à coups de traits et de dards lancés de ses machines ceux qui le gardaient, les contraignant de se replier sur la ville, après avoir débarqué à peu près trois cohortes, le lieu se

trouvant trop étroit pour en contenir un plus grand nombre; le reste de ses troupes était dans ses vaisseaux pour les soutenir. Il fit ensuite fortifier le pont du côté de l'ennemi, et ordonna de remplir et d'obstruer avec des pierres l'arche du pont servant de passage aux vaisseaux. Ce dernier ouvrage fini, aucune chaloupe ne pouvait sortir du port; à l'égard du premier, à peine l'eut-on commencé, que toutes les troupes ennemies sortirent en foule de la ville, et vinrent se ranger en bataille dans une grande place située à la tête des fortifications du pont : en même temps les navires qu'ils avaient coutume de faire sortir par les deux ponts pour mettre le feu à nos bâtimens de charge, trouvant ces passages fermés, s'arrêtèrent au pied de la digue. Ainsi les nôtres combattaient du haut de ce pont, et de la digue, et l'ennemi de la place qui était en tête du même pont, et de ses vaisseaux placés au pied de la digue.

20. Tandis que César, attentif à ces circonstances, exhortait les siens, un grand nombre de rameurs et de matelots sortirent de nos vaisseaux et se jetèrent sur la digue, les uns par curiosité, les autres par le désir qu'ils avaient de prendre part au combat. D'abord ils obligèrent les vaisseaux ennemis à coups de pierres et de fronde à s'éloigner de la digue : leurs traits paraissaient même produire beaucoup d'effet ; mais, pris bientôt en flanc par quelques Alexandrins qui avaient osé se hasarder hors de leurs vaisseaux, ils regagnèrent promptement les leurs d'où ils s'étaient précipités en tumulte et sans aucun ordre. Encouragés par leur fuite, ceux d'Alexandrie s'élancent tous de leurs vaisseaux et les pressent plus vivement. En même temps les soldats restés sur nos galères retirent les échelles, et s'empressent de faire voile, pour ne pas tomber au pouvoir des ennemis. Nos trois cohortes postées à la tête de la digue et sur le pont, surprises de cette alarme ; entendant derrière elles de grands cris, voyant la fuite des nôtres, et percées d'ailleurs d'une grêle de traits, craignirent d'être enveloppées, et de ne pouvoir battre en retraite si nos vaisseaux s'éloignaient : elles abandonnent donc l'ouvrage qu'elles avaient commencé à la tête du pont, et courent de toutes leurs forces vers notre flotte. Les uns, gagnant les plus proches vaisseaux, s'y jettent en si grand nombre qu'ils les font couler bas; les autres, tenant ferme dans l'incertitude du parti qu'ils devaient prendre, sont taillés en pièces ; quelques-uns plus heureux, ayant atteint les vaisseaux qui étaient à l'ancre, se jetèrent dedans et prirent la fuite : d'autres, en petit nombre, résolus de tout risquer pour éviter le péril, joignirent à la nage les vaisseaux voisins, en se soulevant sur leurs boucliers.

21. César, faisant tous ses efforts par ses exhortations pour engager les troupes à résister sur le pont et au retranchement, courut le même péril; mais, lorsqu'il vit la déroute générale, il se retira sur sa galère, où il fut suivi d'un si grand nombre de fuyards, qu'il était impossible de manœuvrer, et de l'éloigner de terre; en sorte que, prévoyant ce qui arriva, il se jeta dans la mer, et atteignit à la nage les galères plus éloignées. De là, il envoya des chaloupes au secours des siens, et en sauva quelques-uns. A l'égard de sa galère, l'excès de sa charge la fit couler à fond, avec tous ceux qui la montaient. Nous perdîmes en cette journée environ quatre cents soldats légionnaires, et un peu plus de rameurs et de matelots. Ceux d'Alexandrie ajoutèrent aussitôt après

plusieurs nouveaux ouvrages au fort, qu'ils garnirent d'une foule de machines; et, débarrassant l'arche des pierres dont nous l'avions obstruée, ils en rendirent le passage libre comme précédemment.

22. Loin de se laisser décourager par cette disgrâce, les nôtres n'en furent que plus ardens et plus animés, repoussant avec plus de vivacité que jamais les Alexandrins, toutes les fois qu'ils voulaient faire quelque sortie, s'emparant de leurs fortifications, et les fatiguant par de continuelles attaques.... (*Le texte est également altéré dans ce passage.*) Tel était le zèle avec lequel ils s'exposaient aux plus grands travaux, et le désir dont ils brûlaient d'en venir aux mains, que César n'aurait jamais pensé à vouloir tant exiger d'eux lorsqu'il leur adressa un discours après cet échec, et que, bien loin d'être obligé de les exciter au combat, il fallait les retenir, pour les empêcher d'affronter les plus grands périls.

23. Voyant que la prospérité soutenait le courage des Romains, et que les revers ne faisaient que redoubler leur constance, les Alexandrins crurent qu'ils ne pourraient jamais combattre avec plus de fermeté que dans ces deux occasions; ainsi agissant, comme nous pouvons le conjecturer, ou par le conseil des ministres du roi qui étaient auprès de César, ou avec l'autorisation de leurs princes, auxquels ils avaient communiqué leurs projets par de secrets messagers, ils députèrent vers César, le priant de remettre le roi en liberté, et de le rendre à ses sujets; ils lui représentèrent que toute la nation, lasse du gouvernement d'une fille qui ne jouissait que d'un pouvoir précaire, et de la domination tyrannique de Ganimède, était prête à faire tout ce que lui ordonnerait son prince, et que s'il leur conseillait de se soumettre à César, la crainte d'aucun péril ne serait capable de les empêcher de suivre ce parti.

24. Quoique César connût cette nation pour fausse et perfide, disant toujours le contraire de ce qu'elle pensait, il crut néanmoins à propos de leur accorder ce qu'elle désirait, dans l'idée que si les Alexandrins agissaient de bonne foi, le monarque, après son départ, les contiendrait dans la fidélité qu'il souhaitait d'eux, et que, dans le cas contraire, s'ils ne demandaient leur souverain que pour le mettre à leur tête dans cette guerre, il y aurait pour lui plus de gloire et d'honneur d'avoir affaire à un roi qu'à un ramas de fugitifs et de mercenaires. Ainsi après avoir exhorté Ptolémée à ménager les intérêts d'un trône que lui avait laissé son père, à veiller au salut d'un royaume si célèbre, devenu la proie des incendies et des ravages, à ramener d'abord les esprits de ses sujets à la raison, ensuite à les maintenir dans de tels sentimens, enfin à rester toujours fidèle au peuple romain, et à lui-même, qui voulait bien lui donner la plus grande marque de confiance qu'il pût en attendre, puisqu'il l'envoyait pour chef à ses ennemis; tenant la main du jeune roi déjà grand, il prit congé de lui. De son côté, ce prince dissimulé et savant dans l'art de feindre, pour ne point dégénérer du caractère de sa nation, conjura César, en pleurant, de ne pas le renvoyer, lui protestant que sa présence lui était plus douce que le trône. César, ému et touché lui-même, apaisa les larmes de ce jeune roi, l'assura que s'il persistait dans ces dispositions bienveillantes, ils seraient bientôt réunis, et le rendit à ses sujets. Mais tel qu'une bête farouche échappée de ses liens, à peine fut-il hors de sa vue, qu'il lui déclara la

guerre la plus mortelle; en sorte que l'on ne pouvait douter que les pleurs qu'il avait répandus dans ce dernier entretien ne fussent réellement des larmes de joie. Plusieurs des généraux de César, de ses amis, de ses centurions et de ses soldats s'applaudissaient de voir que par sa trop grande douceur il eût été la dupe d'un enfant; comme si, dans cette occasion, il avait uniquement agi par pure bonté, et que la plus fine politique ne lui eût pas servi de guide.

25. Quand les Alexandrins virent que, bien qu'ils se fussent donné un chef, ils n'en étaient ni devenus plus forts, ni les Romains moins ardens; que les troupes méprisaient l'enfance et la faiblesse de leur prince; et que leurs affaires n'en prospéraient pas davantage, ils en conçurent une profonde amertume, d'autant plus que le bruit courait qu'il arrivait par terre à César de grands secours, tant de la Syrie que de la Cilicie; ce dont lui-même n'était pas encore instruit. En attendant, ils formèrent le dessein d'enlever les convois qui nous venaient par mer. Dans cette intention, ils firent partir leurs galères, et mirent plusieurs vaisseaux légers en embuscade vers Canope dans les endroits qu'ils jugèrent convenables, pour chercher à surprendre ceux qui nous apportaient des vivres. César, en ayant eu avis, fait aussitôt appareiller sa flotte sous la conduite de Tibérius Néron. Elle fut accompagnée des navires de Rhodes, que commandait Euphranor, sans lequel il ne s'était donné jusque-là aucune bataille navale, et toutes avaient eu un heureux succès. Mais la fortune, qui réserve ordinairement les plus grandes disgrâces à ceux qu'elle a le plus favorisés, avait changé pour Euphranor, et lui était devenue contraire; car lorsque nous fûmes arrivés à Canope, et que les deux flottes eurent engagé l'action, Euphranor qui, selon sa coutume, avait commencé l'attaque, ayant percé et coulé à fond une galère ennemie à trois rangs, en poursuivit un peu trop loin une autre qui était proche; mais, comme il ne fut pas promptement soutenu par le reste de la flotte, les ennemis l'enveloppèrent : personne ne vint à son secours, soit que l'on eût trop de confiance en son courage et en son bonheur, soit que chacun craignît pour lui-même. Ainsi seul il se distingua dans cette mêlée; mais il périt aussi seul avec sa galère victorieuse.

26. A la même époque, Mithridate de Pergame, un des personnages les plus considérables de son pays, d'un courage rare et d'une expérience consommée dans la guerre, digne, par sa fidélité, de l'estime et l'amitié de César qui, dès le commencement de la campagne d'Alexandrie, l'avait envoyé en Syrie et en Cilicie afin de lui en amener des secours; Mithridate arriva par terre avec des troupes nombreuses, que sa diligence et l'affection des peuples de ces deux provinces lui avaient fait assembler en peu de temps. Il les conduisit d'abord à Péluse, ville qui joint l'Égypte à la Syrie. Achillas, connaissant l'avantage de cette place, y avait mis une forte garnison: car on ne peut entrer en Égypte, du côté de la mer, que par le Phare, et du côté de la terre, que par Péluse; de sorte que ces deux postes sont comme les deux clefs de ce royaume. Mithridate, étant donc arrivé devant cette ville, la fit de suite investir et attaquer; et malgré la vigoureuse résistance des assiégés, profitant du grand nombre de ses troupes, ayant soin d'en envoyer sans cesse de fraîches pour relever celles qui étaient fatiguées et blessées, à force de persé-

vérance et de fermeté, il emporta la place le premier jour du siége, et y mit garnison. Après cet heureux succès, il marcha vers Alexandrie pour joindre César; et accompagné dans sa route de l'ascendant que donne presque toujours la victoire, il pacifia toutes les provinces sur son passage, et les attira au parti de notre général.

27. A une légère distance d'Alexandrie est un canton des plus célèbres de l'Égypte, appelé le Delta, nom qu'il a pris de sa ressemblance avec la lettre grecque qui le porte; car le Nil, se partageant en deux bras, laisse entre eux un espace qui s'accroît peu à peu; et ces bras vont se rendre à la mer en deux endroits très-éloignés l'un de l'autre. Ayant appris que Mithridate approchait du Delta, et sachant qu'il avait le fleuve à passer, Ptolémée y envoie un gros corps de troupes, qu'il croyait capable de le défaire et de le tailler en pièces, ou du moins de l'arrêter. Mais malgré son vif désir de le vaincre, il lui suffisait d'empêcher sa jonction avec César. Les premières troupes qui purent traverser le fleuve et venir à la rencontre de Mithridate se hâtèrent de l'attaquer, afin d'ôter à celles qui les suivaient l'honneur de s'associer à leur triomphe. Mithridate, qui avait eu la sage précaution de se retrancher selon notre méthode, les reçut courageusement : ensuite les voyant approcher en désordre et sans précaution de ses lignes, il fit de toutes parts une sortie contre elles, et en tua un grand nombre. Si la connaissance des lieux, ou les vaisseaux sur lesquels ils avaient franchi le fleuve n'eussent mis à couvert les autres, pas un n'eût échappé. Cependant, après s'être insensiblement remis de leur frayeur, les Alexandrins se joignent à ceux qui les suivaient, et reviennent assaillir Mithridate.

28. Celui-ci envoie prévenir César de ce qui s'était passé; et de son côté le roi en fut instruit par les siens. Ainsi tous deux partirent presqu'en même temps, le prince pour accabler Mithridate, César pour le joindre. Ptolémée abrégea sa marche en s'embarquant sur le Nil, où il avait toute prête une flotte formidable. César ne voulut pas suivre la même route, de peur d'être obligé de combattre sur le fleuve; mais, prenant un détour par mer le long de cette côte qu'on dit faire partie de l'Afrique, comme nous l'avons remarqué plus haut, il parut en présence des troupes royales, avant même qu'elles eussent pu attaquer Mithridate, et se joignit à ce chef sans essuyer la moindre perte. Le roi avait établi son camp sur une hauteur naturellement fortifiée, qui dominait toute la plaine d'alentour. Elle était couverte de trois côtés par différentes sortes de fortifications : l'un s'appuyait sur le Nil; l'autre occupait toute la hauteur, et formait la plus grande partie du camp; un marais protégeait le troisième.

29. Entre le camp et le chemin que tenait César, coulait un petit fleuve dont les rives étaient fort élevées, et qui se déchargeait dans le Nil; cette rivière s'éloignait de deux lieues environ du camp de Ptolémée. Ce prince, ayant appris que César venait par là, y envoie toute sa cavalerie et son infanterie d'élite, pour nous en interdire le passage, et nous attaquer avec succès d'un bord à l'autre; situation qui ne donnait point d'exercice au courage, et où la lâcheté ne courait aucun risque. Nos soldats, tant cavaliers que fantassins, souffraient impatiemment que les Alexandrins osassent tenir si long-temps contre eux. Alors la cavalerie allemande s'étant dispersée pour chercher quelque gué, et trouvant des endroits où les

bords étaient moins escarpés, traverse la rivière : en même temps les légionnaires, ayant abattu et jeté sur le fleuve de grands arbres qui touchaient aux deux bords, les couvrirent du premier gazon qu'ils trouvèrent, ce qui facilita leur passage; les ennemis craignirent si fort leur attaque, qu'ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Mais c'était en vain : car peu des fuyards purent gagner le camp du roi, et le plus grand nombre fut passé au fil de l'épée.

50. Après un tel exploit, César, ne doutant point que son arrivée imprévue ne répandît la terreur parmi les Alexandrins, marcha du même pas au camp du prince. Mais le voyant bien fortifié, dans un poste avantageux, et défendu par de nombreuses troupes qui en bordaient les retranchemens, il ne voulut pas exposer à cette attaque ses troupes fatiguées de la marche et du combat : il campa donc à peu de distance des ennemis. Le lendemain, il fit assaillir par toute son armée un fort construit dans un village voisin du poste royal, d'où les ennemis avaient tiré une ligne de communication avec ce fort, afin d'être les maîtres de ce village; il l'emporta d'assaut. Ce n'est pas qu'il ne crût pouvoir s'emparer de cette forteresse avec bien moins de monde; mais son dessein était, après avoir effrayé les Alexandrins par ce succès, de marcher de suite aux retranchemens du monarque. En effet, les nôtres poursuivant les Alexandrins, qui fuyaient du fort pour gagner le camp, y arrivent et l'attaquent d'abord de loin avec beaucoup de vivacité. Ils n'en pouvaient approcher que de deux endroits : du côté de la plaine, accès que nous avons dit être facile, et par un médiocre espace situé entre le camp et le Nil. Les plus nombreuses et les meilleures troupes ennemies défendaient la partie dont l'abord était aisé; et vers le Nil, les Alexandrins étaient à même de repousser les nôtres et de les couvrir de blessures, puisqu'ils les accablaient de front d'une grêle de traits, et des retranchemens, et du fleuve, où ils avaient plusieurs vaisseaux garnis de frondeurs et d'archers.

51. Voyant que ses troupes ne pouvaient se battre avec plus d'ardeur, et qu'elles faisaient néanmoins peu de progrès à cause du désavantage de la position; s'étant aperçu à la fois que le côté du camp ennemi, qui donnait sur le haut de la montagne, était vide de défenseurs, tant parce qu'il se garantissait assez de lui-même que parce que les uns par curiosité, les autres par le désir d'en venir aux mains, l'avaient abandonné pour se précipiter vers le théâtre du combat, César ordonne à quelques cohortes de faire de ce côté le tour des retranchemens, et de se saisir de cette hauteur; il met à leur tête Carsulenus, brave officier, consommé dans l'art militaire. Arrivés au poste, comme ils trouvèrent peu de résistance, et qu'au contraire leur attaque fut très-vive, les Alexandrins, effrayés et tremblans des cris qu'ils entendaient, et des blessures qu'ils recevaient sur tous les points, prirent la fuite de toutes parts; ce qui anima tellement nos troupes qu'elles forcèrent de tous côtés leur position : cependant ceux qui avaient atteint l'éminence furent les premiers à pénétrer dans le camp; et, tombant de là sur les ennemis, ils en firent un grand carnage. Les Alexandrins, pour fuir le péril, se jetèrent en foule du haut des remparts, du côté du fleuve. Les premiers ayant été étouffés dans les retranchemens, les autres trouvèrent plus facilement les moyens de se sauver. Il est certain que le roi lui-même prit la fuite, et qu'il

se réfugia sur un vaisseau, que la quantité de ceux qui le gagnèrent en nageant fit couler à fond, de sorte qu'il y périt.

32. Après un si prompt et si heureux succès, César, sur la confiance que lui donnait une telle victoire, se rendit par terre devant Alexandrie avec ses cavaliers, et y entra triomphant du côté où les ennemis avaient garnison. Il ne se trompa point dans son idée, qu'après la nouvelle de l'issue de ce combat, les ennemis ne penseraient plus à la guerre; et il recueillit en arrivant la récompense due à sa valeur et à sa grandeur d'âme; car tous les habitans d'Alexandrie ayant mis bas les armes, abandonné leurs fortifications, pris des habits de supplians, et portant avec eux ce qu'ils avaient de plus sacré, comme leur coutume était de le faire lorsqu'ils voulaient apaiser le juste courroux de leurs souverains, sortirent en foule au devant de lui, et se remirent à sa discrétion. Après leur avoir accordé sa protection, César les consola, et se rendit dans son quartier au travers des retranchemens ennemis, accompagné des cris de joie de toutes ses troupes, qui le félicitaient non-seulement d'avoir terminé cette guerre, mais encore de l'avoir faite si heureusement.

33. Maître de l'Égypte et d'Alexandrie, César y établit pour rois ceux que Ptolémée avait désignés par son testament, auquel il conjura le peuple romain de ne rien changer. En effet, l'aîné des deux fils de ce prince étant mort, il donna la couronne au cadet, et à Cléopâtre, sa sœur aînée, qui était toujours restée fidèle à César et n'avait point quitté son camp. A l'égard d'Arsinoé, la plus jeune, sous le nom de laquelle Ganimède avait exercé longtemps, comme nous l'avons dit, un pouvoir tyrannique, il jugea convenable de la faire sortir du royaume, de peur qu'animée par quelques séditieux, elle n'y excitât de nouveaux troubles, avant que les princes qu'il avait élus eussent eu le temps d'affermir leur autorité. Il prit avec lui la sixième légion toute composée de soldats vétérans, et laissa les autres en Égypte pour appuyer les nouveaux souverains, qui ne pouvaient ni être fort agréables à leurs sujets, parce qu'ils étaient toujours demeurés fidèlement attachés à César, ni avoir eu le loisir de consolider leur puissance, puisqu'ils n'étaient montés sur le trône que depuis peu de jours. Il crut en même temps qu'il était de l'intérêt et de la dignité de la république d'être en état de les seconder s'ils persistaient dans leur attachement, et de les retenir dans le devoir par le moyen de ces mêmes troupes, s'ils devenaient ingrats. Après avoir ainsi tout organisé, César prit par terre le chemin de la Syrie.

34. Tandis que ces événemens se passaient en Égypte, le roi Déjotarus vint trouver Domitius Calvinus, à qui César avait donné le gouvernement de l'Asie et des provinces voisines, pour le prier de ne pas permettre que Pharnace retînt et ravageât la petite Arménie, son royaume, et la Cappadoce qui était celui d'Ariobarzane; lui représentant que si on ne les mettait à couvert de ses hostilités, il leur serait impossible d'exécuter les ordres de César, et de fournir l'argent qu'ils lui avaient promis. Domitius, qui jugeait bien que, non-seulement il avait besoin d'argent pour les frais de la guerre, mais même qu'il serait honteux pour le peuple romain et pour César, qu'il serait déshonorant pour lui-même, que les états des rois amis et alliés de la république fussent usurpés par un prince étranger, envoya aussitôt des ambassadeurs à Pharnace, pour lui enjoindre de sortir

incessamment de l'Arménie et de la Cappadoce, et de ne point profiter des circonstances de la guerre civile, pour entreprendre de violer les droits et la majesté du peuple romain. Persuadé que cet ordre aurait plus de poids, s'il approchait de ces pays avec son armée, il partit pour aller joindre ses légions, emmenant avec lui la trente-sixième, et en envoya deux à César qui les avait demandées; mais l'une des deux ne put se trouver à la guerre d'Alexandrie, parce qu'elle avait pris sa route par la Syrie. A la trente-sixième légion, Domitius en joignit deux de celles de Déjotarus, que, depuis plusieurs années, il avait formées et instruites selon notre discipline; il y ajouta cent chevaux, et en reçut autant d'Ariobarzane. Il envoya P. Sextius au questeur C. Plétorius, pour lui ordonner de lui amener la légion qu'il avait levée à la hâte dans le royaume de Pont; et, Quinctus Patisius, en Cilicie, pour en faire venir des troupes auxiliaires. Toutes ces forces se rendirent aussitôt à Comane, où Domitius leur avait donné rendez-vous.

35. Au milieu de ces préparatifs, des ambassadeurs envoyés par Pharnace vinrent l'avertir que ce prince avait abandonné la Cappadoce; qu'il n'avait retenu la petite Arménie qu'à titre d'héritage paternel; qu'au reste, il demandait qu'on remît la décision entière de ce différend à César; qu'il était prêt à faire tout ce qu'il lui ordonnerait. Domitius comprit parfaitement que s'il avait évacué la Cappadoce, ce n'était que par nécessité, et non de plein gré; qu'il gardait l'Arménie, parce qu'étant voisine de ses états, il lui était plus facile de la défendre que l'autre qui se trouvait plus éloignée, et qu'il avait cru que Domitius marcherait contre lui avec ses trois légions; de sorte qu'ayant appris depuis, qu'on en avait envoyé deux à César, il n'en devenait que plus déterminé à se maintenir dans la possession de l'Arménie. Aussi Domitius continua d'exiger qu'il sortît également de ce royaume, puisqu'il n'avait pas plus de droit sur l'un que sur l'autre; et il lui fit dire qu'il n'était pas juste de demander qu'on laissât les affaires dans le même état jusqu'à l'arrivée de César; puisque pour qu'elles fussent en leur entier, il fallait les rétablir comme elles étaient auparavant. Après lui avoir fait cette réponse, il se mit en marche pour l'Arménie avec les troupes que nous avons mentionnées plus haut, et dirigea sa marche par les hauteurs : car en partant du Pont, depuis Comane règne une haute montagne couverte de bois, qui s'étend jusqu'à la petite Arménie, et la sépare de la Cappadoce. Un avantage certain de cette route, c'était de n'avoir point à craindre, de ces lieux élevés, que l'ennemi pût subitement fondre sur lui; et d'ailleurs la Cappadoce, qui était au pied de ces montagnes, pouvait lui fournir des vivres en abondance.

36. Dans son trajet, Pharnace envoya plusieurs fois des députés à Domitius pour traiter avec lui de paix, et lui offrir les présens accoutumés; mais Domitius les refusa toujours, disant que rien ne lui serait jamais plus sacré que de maintenir la majesté du peuple romain, et de rendre à ses alliés leurs états. Après une longue marche qu'il fit sans s'arrêter, il arriva proche de Nicopolis, ville de la petite Arménie, située dans une plaine, mais défendue sur deux de ses côtés par de hautes montagnes qui en sont assez éloignées; il campa environ à deux lieues de cette place. Comme, pour marcher de là contre Pharnace, il lui fallait franchir des défilés étroits et embarrassés de bois, ce prince y plaça ses meilleurs

fantassins et presque toute sa cavalerie en embuscade; et pour l'y attirer, il fit répandre dans ces gorges grand nombre de bestiaux, voulant que ceux de la ville et des campagnes s'y rendissent à l'ordinaire, afin que si Domitius s'y engageait à titre d'ami, il n'eût aucun soupçon, en voyant ainsi les troupeaux paître et les hommes vaquer sans crainte à leurs occupations, comme si des alliés arrivaient. S'il entrait au contraire dans le pays avec des intentions hostiles, ses soldats se dispersant pour piller, leur désordre fournirait aisément les moyens de les tailler en pièces.

37. Cependant, tandis qu'il lui dressait ces piéges, il ne cessait de députer vers lui, pour lui faire des propositions de paix et d'alliance, croyant par là même pouvoir le tromper plus aisément; mais l'espoir d'une trève fut cause que Domitius ne quitta point son camp. Ainsi Pharnace, voyant que l'occasion favorable d'exécuter son projet lui était échappée, fit rentrer les siens dans leurs retranchemens, parce qu'il craignait que son stratagème ne fût découvert. Le lendemain, Domitius s'approcha de plus près de Nicopolis, et vint camper devant cette place. Pendant que les nôtres travaillaient à se retrancher, Pharnace rangea son armée en bataille selon sa méthode, c'est-à-dire sur une seule ligne, avec trois corps de réserve aux deux ailes: il y en avait au centre un nombre égal; et les deux intervalles qui séparent la droite et la gauche du centre étaient remplis par des troupes disposées sur peu de profondeur. Domitius acheva les fortifications du camp, et couvrit les ouvrages d'une partie de ses soldats.

38. La nuit suivante, Pharnace, ayant intercepté des courriers qui portaient à Domitius des nouvelles d'Alexandrie, apprit que César était en grand péril; qu'il priait son lieutenant de lui envoyer des secours le plus tôt qu'il lui serait possible, et de s'approcher lui-même de cette ville par la route de Syrie. Sur cette nouvelle, ce prince regarda comme un triomphe de pouvoir gagner du temps, parce qu'il voyait bien que Domitius serait incessamment contraint de partir. Dans cette vue, il fit élever deux retranchemens de quatre pieds de haut, et assez peu éloignés l'un de l'autre, pour défendre le passage par lequel on pouvait le plus aisément pénétrer dans la ville et l'assaillir, et il ne les poussa qu'aussi loin qu'il voulait étendre ses troupes: ensuite il tint toujours son infanterie rangée en bataille entre ces deux lignes, et jeta au-delà sur ses ailes toute sa cavalerie, qui ne pouvait lui être d'aucun autre usage, et surpassait de beaucoup la nôtre.

39. Plus alarmé du péril que courait César que du sien propre, Domitius ne crut pas d'ailleurs pouvoir partir avec sûreté, s'il acceptait les conditions qu'il avait rejetées, ou s'il se retirait sans qu'il parût en avoir quelque motif plausible. Il fit sortir ses troupes de son camp, et les rangea en bataille: il plaça la trente-sixième légion à l'aile droite, celle du Pont à l'aile gauche, et les deux de Déjotarus au centre, de sorte pourtant qu'elles ne présentaient qu'un front très-étroit; le reste de ses cohortes était destiné à servir de corps de réserve. Les deux armées ainsi disposées, elles marchèrent l'une contre l'autre.

40. Le signal donné presqu'à la fois des deux côtés, on en vint aux mains avec beaucoup d'ardeur, mais le succès fut différent: car la trente-sixième attaqua si heureusement la cavalerie du roi, qui était hors de la tranchée, qu'elle la rompit, poussa jusqu'aux murs de la ville, franchit

le fossé, et prit l'infanterie en queue. Mais, d'une autre part, la légion du Pont ayant un peu plié, et la seconde ligne qui vint la soutenir voulant faire le tour du retranchement pour prendre l'ennemi en flanc, elle fut accablée et percée de traits en traversant le fossé. Quant aux légions de Déjotarus, à peine purent-elles résister au premier choc. Ainsi les troupes du roi, victorieuses à leur aile droite et au centre, tournèrent contre la trente-sixième légion, qui les reçut pourtant avec courage; et quoique environnée par les forces ennemies, elle eut la présence d'esprit de faire front de tous côtés et parvint au pied des montagnes, où Pharnace ne jugea pas à propos de la poursuivre, à cause de la mauvaise disposition du lieu. La légion du Pont périt presque tout entière : les deux de Déjotarus perdirent la plus grande partie de leurs soldats; et la trente-sixième, qui gagna les hauteurs, n'eut que deux cent cinquante hommes de tués : nous eûmes aussi à regretter dans ce combat quelques chevaliers romains de marque. Après sa défaite, Domitius ramassa les débris de son armée, et se retira en Asie par les chemins les plus sûrs de la Cappadoce.

41. Enflé de ce succès, et persuadé que les affaires de César étaient en aussi mauvais état qu'il le désirait, Pharnace s'empara du Pont avec toutes ses forces. Là, en roi vainqueur et cruel, se promettant d'avance un sort plus heureux que celui de son père, il détruisit plusieurs villes, pilla les biens des citoyens romains et de ceux du pays, exerça des supplices plus cruels que la mort sur tous ceux que distinguaient leur âge et leur beauté. Par ce moyen, il se rendit maître du Pont qu'il avait trouvé sans défense, se vantant d'avoir recouvré l'héritage paternel.

42. Vers le même temps, on reçut un échec en Illyrie, province qui, les mois précédens, avait été conservée, non-seulement sans mauvais succès, mais encore d'une manière digne d'éloge : car l'été d'auparavant, César y avait envoyé avec deux légions son questeur Cornificius en qualité de propréteur : bien que cette province peu abondante par elle-même, et de plus ruinée par le voisinage de la guerre, fût peu capable d'entretenir une armée, cependant grâce à sa prudence, à sa vigilance extrême, et au soin qu'il eut de ne pas s'exposer aveuglément, Cornificius la mit à couvert, et la défendit de tout ce qu'on aurait pu entreprendre contre elle. Il s'empara de plusieurs châteaux, dont les maîtres se prévalaient de la position avantageuse pour parcourir et ravager la campagne; il en abandonna le pillage à ses soldats : et quoique le butin qu'ils y firent fût peu considérable, cependant, relativement au malheureux état du pays, il ne laissa pas de leur faire beaucoup de plaisir, surtout parce qu'il était la conquête de leur bravoure. Ensuite, après la journée de Pharsale, Octavius, partisan de Pompée, s'était rendu dans ce golfe suivi d'une grosse flotte. Cornificius avec quelques vaisseaux des ladertins, qui avaient toujours témoigné une affection singulière pour la république, se rendit maître de plusieurs de ses galères qui s'étaient écartées; de sorte que les joignant aux vaisseaux de ses alliés, il put mettre en mer une armée navale prête à combattre. César de son côté, tandis qu'il poursuivait Pompée dans des pays fort éloignés de cette province, ayant appris que plusieurs de ses adversaires, après avoir rassemblé les débris de leurs forces, s'étaient retirés en Illyrie, parce que cette contrée était voisine de la

Macédoine ; César, dis-je, mande à Gabinius de s'y rendre promptement avec ses légions nouvellement levées, et de se joindre à Cornificius, afin de pourvoir ensemble à la sûreté de cette province; il lui enjoignait, dans le cas où elle n'aurait pas eu besoin de tant de troupes pour sa défense, de les faire passer en Macédoine : car tant que Pompée vivrait, il croyait que ce pays serait toujours prêt à renouveler la guerre.

43. Gabinius arriva en Illyrie au milieu de l'hiver, et dans la plus mauvaise saison de l'année, soit qu'il regardât cette contrée comme plus abondamment pourvue qu'elle ne l'était, soit qu'il fût plein de confiance dans la fortune qui suivait les armes de César, ou qu'il comptât sur sa propre valeur et sur son habileté, qui l'avaient fait sortir heureusement des entreprises les plus grandes et les plus audacieuses. Mais il ne put tirer aucun secours des Illyriens, parce qu'ils étaient en partie épuisés, ou dans de mauvaises dispositions : l'hiver ne lui permettait pas en outre de tirer des vivres par mer. La nécessité le força donc à combattre comme il put, et non comme il aurait voulu. Ainsi pressé par le besoin, il fut contraint d'assiéger par les temps les plus rudes quelques villes et quelques châteaux où il essuya toutes sortes d'incommodités; et ses revers le rendirent si méprisable aux yeux des Barbares, que comme il se retirait à Salone, ville maritime habitée par des citoyens romains très-braves et très-fidèles, ils osèrent l'attaquer dans sa route et le forcer à livrer bataille. Après avoir perdu dans cette action plus de deux mille soldats, trente-huit centurions, et quatre tribuns, il arriva enfin à Salone avec le reste de ses troupes, et s'y trouva si dénué de tout, qu'au bout de quelques mois, il y mourut de maladie. Les malheurs qu'il éprouva sur la fin de ses jours, et sa mort soudaine, firent concevoir à Octavius de grandes espérances de se rendre maître de cette province ; mais la fortune qui a tant de part aux événemens de la guerre, la vigilance de Cornificius et la valeur de Vatinius, ne lui permirent pas long-temps de jouir des idées de triomphe dont il se berçait.

44. Vatinius ayant appris à Brindes où il était alors, d'après plusieurs lettres de Cornificius, qui l'appelait au secours de l'Illyrie, ce qui avait eu lieu dans cette contrée, et sachant du reste qu'Octavius s'était allié avec les Barbares, et qu'en plusieurs endroits il avait attaqué nos garnisons, Vatinius, dis-je, aborda en Illyrie, moitié par mer avec sa flotte, moitié par terre avec le secours des Barbares. Bien qu'il fût languissant par suite d'une grande maladie, et qu'il pût à peine se soutenir, son courage le mit au-dessus de son mal, et lui fit surmonter tous les obstacles que pouvait lui offrir la nécessité de faire sur-le-champ ses préparatifs au cœur de l'hiver. Comme il avait peu de galères dans son port, il écrivit d'abord en Achaïe, à Q. Calénus de lui envoyer une flotte; ensuite, voyant qu'elle tardait plus que ne pouvait le permettre le danger que couraient les nôtres, qui ne pouvaient plus résister aux efforts d'Octavius, il arma d'éperons les vaisseaux de charge qu'il possédait en assez grand nombre, lesquels d'ailleurs n'étaient pas de mesure à pouvoir servir dans une bataille; et il les joignit à ce qu'il avait de galères; par ce moyen ayant grossi sa flotte, il y embarqua des soldats vétérans de toutes les légions qui étaient restés malades à Brindes en assez grande quantité, lorsque l'armée passa en Grèce,

et il partit pour l'Illyrie. Il soumit d'abord quelques villes maritimes, qui avaient quitté notre parti pour se donner à Octavius; et sans s'arrêter à vouloir réduire celles qui persistèrent dans leur désobéissance, il ne pensa qu'à poursuivre Octavius avec toute la diligence possible. En arrivant, il le força de lever le siége de Raguse, où nous avions garnison, et qu'il tenait bloquée par terre et par mer, et en fit passer la garnison sur ses vaisseaux.

45. Instruit que les forces navales de Vatinius n'étaient pour la plupart composées que de petits vaisseaux de charge, et comptant sur sa flotte, Octavius l'attendit à l'île de Tauris, vers laquelle son adversaire se dirigeait, en le poursuivant, non qu'il sût qu'il s'y était arrêté, mais parce qu'il avait résolu de le suivre dans le cas où il pousserait plus loin. Près de Tauris, où ses vaisseaux se trouvaient éloignés les uns des autres, parce que le temps était orageux et qu'il ne soupçonnait pas la rencontre de l'ennemi, Vatinius vit tout-à-coup venir à lui un vaisseau d'Octavius chargé de combattans et dont les vergues étaient baissées sur le milieu du mât. A cette vue, il ordonne aussitôt de carguer les voiles, de baisser les vergues et de s'armer; et il fait arborer l'étendard pour donner le signal du combat, afin d'avertir les bâtimens qui le suivaient de faire les mêmes préparatifs. Les nôtres surpris se préparaient en diligence, tandis que l'ennemi tout prêt sortait du port. De part et d'autre, on se range en bataille; Octavius a plus d'ordre, et Vatinius plus de résolution.

46. Ce dernier se voyant très-inférieur à son ennemi, soit par la grandeur ou le nombre des vaisseaux, résolut de tout tenter. Avec sa galère à cinq rangs, il fondit le premier sur celle d'Octavius qui était à quatre rangs; et le choc fut si vif, les deux galères s'entre-choquèrent avec tant de violence, que celle d'Octavius y perdit son éperon. Le combat s'allume vivement sur tous les autres points, et particulièrement dans le quartier des généraux; en effet, chacun courant au secours du sien, la mêlée devint très-sanglante vers cet endroit resserré. Plus les vaisseaux avaient de facilité d'en venir à l'abordage, plus aussi ceux de Vatinius l'emportaient sur leurs adversaires : car avec un courage digne d'admiration, nos soldats ne balançaient pas à s'élancer de leurs navires dans ceux des ennemis; et rendant par ce moyen les armes égales, comme ils étaient beaucoup supérieurs en valeur, ils ne manquaient pas de réussir. La galère à quatre rangs de rames que montait Octavius fut coulée à fond, ainsi que plusieurs autres que nous perçâmes de nos éperons : on en prit quelques-unes, et les soldats de l'équipage furent en partie égorgés, et en partie précipités dans la mer. Octavius se réfugia dans sa chaloupe que firent couler à fond le grand nombre de ceux qui s'y jetèrent après lui : cependant, tout blessé qu'il était, il atteignit encore à la nage son brigantin; et la nuit ayant fait cesser le combat, il profita du temps orageux pour s'enfuir à force de voiles : il fut suivi par quelques-uns de ses vaisseaux échappés heureusement au péril.

47. Après ce glorieux exploit, Vatinius donne le signal de la retraite, et entre avec sa flotte victorieuse dans le même port d'où son rival était sorti pour le surprendre. Il lui prit, dans cette action, une galère à cinq rangs, deux à trois, huit à deux, plusieurs rameurs, et resta le lendemain dans le même lieu pour y réparer ses vaisseaux et ceux des ennemis dont il s'était

rendu maître. Le troisième jour, il tira vers l'île de Lissa, parce qu'il croyait qu'Octavius s'y était réfugié. Il y avait dans cette île une ville très-considérable et très-affectionnée à Octavius : mais à l'arrivée de Vatinius, ses habitans vinrent, en posture de supplians, se soumettre à lui, et lui apprirent qu'à la faveur d'un bon vent, son ennemi, avec quelques petites galères qui lui restaient, avait tiré vers la Grèce, d'où il devait passer en Sicile, et de là en Afrique. Vatinius ayant ainsi terminé en peu de temps et d'une manière si glorieuse les affaires de l'Illyrie, pacifié cette province qu'il remit à Cornificius, et chassé la flotte ennemie de tout ce détroit, se retira, couvert de gloire, à Brindes avec sa flotte et son armée dans un état florissant.

48. Tandis que César tenait Pompée assiégé près de Durazzo, qu'il triomphait à Pharsale, et qu'il se trouvait en grand péril dans Alexandrie, péril que la renommée exagérait encore, Cassius Longinus, qu'il avait laissé en Espagne, avec le titre de propréteur, pour gouverner la province ultérieure, soit par cette perversité qui lui était ordinaire, soit qu'il eût conçu de la haine contre ce pays, où il avait été blessé en trahison durant sa questure, avait beaucoup augmenté par sa conduite l'aversion que ces peuples nourrissaient contre lui. Il pouvait facilement s'en apercevoir, et d'après sa propre conscience qui le portait à croire qu'on lui rendait haine pour haine, et par les preuves et les témoignages qu'ils ne pouvaient s'empêcher de lui en donner; de sorte que pour s'en dédommager, il s'efforça de gagner l'affection des troupes. Ainsi, aussitôt qu'il put les réunir, il promit cent sesterces à chaque soldat; et peu après ayant pris Armenna en Portugal, et s'étant rendu maître du mont Armino, où s'étaient retirés les habitans de cette ville, il leur en donna encore cent, pour y avoir été proclamé *imperator*. Il leur prodiguait aussi en particulier beaucoup de largesses, qui pour le présent paraissaient augmenter l'amour des soldats envers lui, mais qui dans le fond tendaient insensiblement à relâcher la discipline militaire.

49. Après avoir mis ses légions en quartier d'hiver, Cassius se rendit à Cordoue pour y tenir les états de la province. Là, il résolut d'acquitter, aux dépens du pays qu'il accabla d'impôts, les dettes qu'il avait contractées dans cette ville; et selon la coutume des prodigues, sous le spécieux prétexte de faire des libéralités, il tirait des peuples beaucoup au-delà de ce qu'il devait exiger. Il taxait les riches; et non-seulement il souffrait qu'ils lui apportassent ces sommes, mais même il les y contraignait : le moindre sujet de mécontentement suffisait de plus pour tirer de l'argent des personnes opulentes; et quelque genre d'exaction qu'on pût imaginer, grand ou petit, honnête ou sordide, on en profitait dans la maison et au tribunal du gouverneur. Quiconque avait quelque chose à perdre était d'abord cité, ou mis au nombre des coupables. Ainsi sans compter la perte de son bien, on avait continuellement à craindre de plus grands maux encore.

50. Il arriva, pour ces raisons, que Longinus tenant dans son gouvernement la même conduite qu'il avait eue pendant sa questure, tous les peuples de la province se révoltèrent une seconde fois contre lui. Quelques-uns même de ceux qui lui étaient le plus attachés les entretenaient dans cette aversion; et bien qu'ils eussent leur part du pillage, ils ne laissaient pas de

haïr celui au nom duquel ils se permettaient toutes ces rapines, parce qu'ils ne savaient gré qu'à eux-mêmes du butin dont ils profitaient, et mettaient sur le compte de Cassius tout ce qu'ils ne pouvaient prendre. Il leva une cinquième légion; la haine que l'on avait contre lui s'accrut de cette nouvelle levée, et de la dépense qu'elle coûta. Enfin il forma un corps de trois mille chevaux; ce qui augmenta d'une manière exorbitante les charges de la province.

51. Sur ces entrefaites, il reçut des lettres de César, qui lui ordonnait de passer en Afrique avec ses troupes, et de traverser la Mauritanie pour se rendre dans la Numidie, parce que le roi Juba avait envoyé de grands secours à Cn. Pompée, et qu'il ne doutait pas qu'il ne lui en envoyât encore de plus considérables. Ces lettres lui causèrent le plus vif plaisir, à cause du moyen qu'elles lui fournissaient d'aller piller de nouvelles provinces, et de s'enrichir des trésors d'un royaume extrêmement fertile. Il passa donc en Portugal, pour y rassembler ses légions et ses auxiliaires. Cependant il chargea des affidés de lui tenir prêts cent vaisseaux et des vivres, ainsi que de faire le budget et la levée des sommes dont il avait besoin, afin que rien ne l'arrêtât à son retour. Il fut plus prompt que l'on ne s'y attendait, en ne reculant devant ni travaux, ni peines, surtout lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses désirs.

52. Rassemblant son armée, après avoir établi son camp près de Cordoue, il fait connaître aux siens les ordres qu'il a reçus de César, leur promet à chacun cent sesterces lorsqu'il serait arrivé en Mauritanie, et ajoute que la cinquième légion doit rester en Espagne. Ensuite il entra dans Cordoue; et le même jour vers midi, lorsqu'il se rendait au palais, un certain Minutius Silo attaché à L. Racilius lui présenta une requête, à titre de soldat qui lui demandait quelque grâce. Puis ayant passé derrière Racilius (celui-ci marchait à côté de Cassius), comme pour attendre la réponse à son placet, lorsqu'il vit le moment favorable, de la main gauche il saisit le gouverneur, et de la droite il lui donna deux coups de poignard. A cette action il s'éleva un grand cri; et tous les conjurés accoururent. Munatius Flaccus passa son épée au travers du corps d'un licteur qui était près de Longinus, et blessa le lieutenant Q. Cassius. T. Vasius et L. Mergilio viennent avec la même assurance seconder Flaccus leur compatriote : car ils étaient tous d'Avila. L. Licinius Squillus se précipite également sur Longinus qu'on avait terrassé, et lui porte quelques légères blessures.

53. D'un autre côté, on accourt à la défense de Cassius; car il avait toujours à sa suite plusieurs braves, et un grand nombre de vétérans armés de dards, et qui lui servaient de garde. Ceux-ci arrêtèrent le reste des conjurés qui venaient à la suite des autres pour consommer l'assassinat; parmi eux se trouvèrent Calpurnius Salvianus et Manilius Tusculus. Minutius, voulant fuir, fut accablé de coups de pierres qui volaient de toutes parts, et conduit à Cassius qu'on avait transporté chez lui. Racilius, ignorant si le gouverneur était tué, se retira chez un de ses amis qui demeurait dans le voisinage, pour attendre des nouvelles positives. L. Latérensis, persuadé de sa mort, court au camp, ivre de joie; il félicite les soldats indigènes, et ceux de la seconde légion, auxquels il savait que Cassius était particulièrement odieux : aussitôt ils l'élèvent sur le tribunal, et le

saluent en qualité de préteur, car il n'y avait dans ces deux légions aucun homme, soit du pays, soit étranger naturalisé dans la province par un long séjour, tels que tous ceux de la seconde légion, qui ne partageât la haine générale des habitans contre le gouverneur. A l'égard de la trentième et de la vingt et unième légion, après les avoir levées depuis peu de mois en Italie, César les avait données à Cassius; et la cinquième venait d'être formée tout récemment dans le pays.

54. Sur ces entrefaites, on vint prévenir Latérensis que Cassius était vivant. Cette nouvelle l'affligea plus qu'elle ne le troubla; prenant aussitôt son parti, il vient lui faire visite. Instruite de ce qui s'était passé, la trentième légion se rendit à Cordoue pour secourir son général, et la vingt et unième suivit son exemple. Elles y furent aussitôt jointes par la cinquième. Il ne restait donc plus dans le camp que deux légions; la seconde craignant de demeurer seule, et que par là ses sentimens ne fussent découverts, imita les trois autres. Quant à celle du pays, elle tint ferme, et rien ne put l'ébranler.

55. Cependant Cassius fait arrêter les complices du meurtre, et renvoie la cinquième légion au camp, ne retenant auprès de lui que trente cohortes. Par la déposition de Minutius, il apprend que L. Racilius, L. Latérensis et Annius Scapula, personnage des plus distingués du pays, en grand crédit dans la province, et qui n'était pas moins de ses amis que Latérensis et Racilius, se trouvaient au nombre des conjurés. Sa vengeance ne fut pas différée, et il les fit de suite mourir. En même temps il livre Minutius à ses affranchis pour qu'il subisse la torture, et lui joint Calpurnius Salvianus, qui par ses aveux grossit le nombre des conspirateurs; quelques-uns pensent que c'était avec fondement, d'autres prétendent qu'il y fut contraint. On condamna L. Mergilio à la même peine. Squillus nomma plusieurs autres complices, que Cassius punit tous de mort, à la réserve de ceux qui se rachetèrent à prix d'or : car il traita publiquement avec Calpurnius pour dix mille sesterces, et avec Q. Sextius pour cinquante mille. Quoique l'on ne doutât point qu'ils ne fussent justement punis, néanmoins la mort et les supplices qu'ils s'épargnaient par leur argent prouvèrent que le gouverneur n'était pas moins jaloux d'assouvir sa cupidité que sa vengeance.

56. Quelques jours après, Cassius reçut des lettres de César, qui lui apprenaient la défaite de Pompée et sa fuite. Cette nouvelle ne lui donna qu'une joie mêlée d'affliction : la victoire, il est vrai, lui faisait plaisir, mais en même temps la fin de la guerre lui ôtait le moyen et la licence de piller et de rançonner les peuples : aussi était-il dans l'incertitude de savoir ce qu'il devait préférer, ou de n'avoir rien à craindre, ou de pouvoir se permettre tout impunément. Dès qu'il fut guéri de ses blessures, il fit venir tous ceux qui s'étaient engagés à lui payer certaines sommes, leur signifia de les acquitter, et augmenta les impositions des personnes qui lui parurent taxées trop bas : en même temps dans les levées qu'il avait fait faire, soit parmi les citoyens romains, soit au centre des villes et des colonies de la province, quiconque avait de la répugnance à entreprendre une campagne au-delà de la mer, il l'en dispensait pour de l'argent. Par là il gagna des biens immenses, mais il s'attirait encore plus de haine. Ensuite il fit la revue de toutes ses troupes, et envoya vers le détroit

les légions et les soldats auxiliaires qu'il devait conduire en Afrique; pour lui, il se rendit à Séville, afin de voir la flotte qu'on y équipait. Là il séjourna quelque temps, parce qu'il avait fait publier dans toute la province un édit enjoignant à ceux qui n'avaient point payé leur taxe, de venir le trouver dans cette ville; cet ordre répandit partout l'alarme.

57. Sur ces entrefaites, L. Titius, alors tribun de la légion indigène, lui mande que le bruit courait que la trentième, conduite par Q. Cassius, général, vers le détroit, s'était mutinée dans son camp auprès de la ville d'Illora; qu'après avoir tué quelques centurions qui s'opposaient à son départ, elle était venue joindre la seconde légion qui marchait vers le détroit par une autre route. Sur cette nouvelle, il part de nuit avec cinq cohortes de la vingt et unième légion, et y arrive le matin. Après y être resté ce jour-là, pour voir ce dont il s'agissait, il se rendit à Carmone. Il y trouva la trentième et la vingt et unième légion, avec quatre cohortes de la cinquième, et toute sa cavalerie rassemblée : il y apprit que le légion composée de troupes du pays, après avoir enlevé près d'Obucola quatre cohortes, était venue trouver la deuxième, qu'elles s'étaient jointes ensemble, et avaient mis à leur tête T. Thorius d'Alcala. Assemblant aussitôt son conseil, il dépêche Marcellus à Cordoue pour la contenir dans le devoir, et envoie Q. Cassius, général, à Séville. Au bout de quelques jours, il reçoit la nouvelle que la garde urbaine de Cordoue s'était révoltée contre lui, et que Marcellus, soit volontairement, ou de force (car on en parlait diversement), avait traité avec les mutins, ainsi que deux cohortes de la cinquième légion qui était en garnison dans cette place. Furieux de ces soulèvemens, il décampe, et le lendemain arrive à Ségavie, ville située sur le Xénil. Là, ayant harangué ses troupes pour s'assurer de leurs dispositions, il connut que si elles lui restaient fidèles, ce n'était pas pour lui, mais par l'attachement qu'elles portaient à César, et que pour réduire cette province sous son obéissance, elles ne reculeraient devant aucun péril.

58. Cependant Thorius amena les anciennes légions près de Cordoue; et pour que le commencement de la révolte ne parût venir ni de sa part, ni de celle des siens, et en même temps afin d'opposer à Cassius, qui semblait agir au nom de César, une autorité non moins imposante, il déclara publiquement que c'était pour Pompée qu'il prétendait recouvrer cette province. Peut-être agit-il aussi de la sorte par haine pour César et par amour pour son adversaire, dont le nom pouvait beaucoup auprès des légions que Varron avait commandées : mais on ne peut avoir que des conjectures sur les motifs qui le guidaient. Au moins est-il constant qu'il se couvrait de ce prétexte, et ses soldats en faisaient si peu mystère, qu'ils portaient écrit le nom de Pompée sur leurs boucliers. A leur approche tous les magistrats de Cordoue, suivis des mères de familles les plus distinguées et de leurs enfans, sortirent en foule au devant d'eux, pour les prier de ne point piller leur ville comme une place ennemie, protestant qu'ils étaient tous dans les mêmes sentimens que le reste de la province au sujet de Cassius, et demandant pour unique grâce qu'on ne les forçât pas à s'armer contre César.

59. Touchées des prières et des larmes d'un si grand nombre de personnes, voyant qu'elles n'avaient pas besoin du nom et du souvenir de Pompée pour poursuivre Cassius, éga-

lement en horreur aux deux partis, et qu'il n'y avait pas moyen d'engager Marcellus ni les citoyens de Cordoue à trahir César, ces troupes arrachent le nom de Pompée de leurs boucliers, mettent à leur tête Marcellus qui se déclarait hautement pour le vainqueur des Gaules, le proclament préteur, se joignent à ceux de Cordoue, et viennent camper sous ses murs. Deux jours après, Cassius prit aussi ses positions à quatre milles de cette ville, sur une hauteur au-delà du Guadalquivir. De là il prie par ses lettres Bogud, roi de Mauritanie, et M. Lépidus, proconsul de l'Espagne citérieure, de venir promptement, en considération de César, au secours de sa province. Cependant il entre en ennemi sur les terres de Cordoue, les dévaste, et incendie les habitations.

60. Témoins de ces ravages et d'une telle indignité, les légions qui avaient pris Marcellus pour leur chef courent à lui en foule, le supplient de les mener au combat, et de leur permettre d'engager l'action, plutôt que d'éprouver la douleur et la honte de voir piller sous leurs yeux, et désoler par le fer et le feu, ce que les habitans de Cordoue avaient de plus cher et de plus précieux. Persuadé qu'une bataille, quel qu'en fût l'événement, tournerait toujours en pure perte à César, mais qu'il n'était pas en son pouvoir de s'y opposer, Marcellus fait passer le fleuve à ses légions, et les dispose à combattre. Ensuite, voyant que Cassius tenait son armée rangée sur la hauteur à la tête de son camp, et qu'il ne descendait pas dans la plaine, il persuade à ses troupes de se retirer dans leurs retranchemens. Il se mit donc en devoir de leur faire repasser le fleuve. Cassius, qui lui était très-supérieur par sa cavalerie, la détacha contre l'arrière-garde des légions au moment où elles effectuaient leur retraite, et leur fit essuyer une perte considérable sur les bords du fleuve. Marcellus comprit par cet échec le désavantage et le péril qu'il y avait à traverser le fleuve en présence de l'ennemi : il transporta son camp plus loin, et pendant plusieurs jours les deux armées se tinrent en bataille, sans néanmoins en venir aux mains à cause de la difficulté des lieux.

61. Marcellus l'emportait de beaucoup en infanterie : car il n'avait que des légions de vétérans éprouvés dans plusieurs combats : Cassius comptait plus sur la fidélité de ses troupes que sur leur valeur. Les deux camps étaient voisins l'un de l'autre; et Marcellus s'étant saisi d'une position propre à bâtir un fort, dont il pouvait se servir pour ôter l'eau à l'ennemi, Cassius, qui craignait de se voir investi et comme assiégé dans un pays où tout lui était contraire, et où on le détestait, sortit de son camp la nuit en silence, et gagna au plus vite Monte-Mayor, ville qu'il croyait dans ses intérêts. Il campa si proche de cette place, que comme elle était située sur une haute montagne, son camp se trouvait également défendu par la nature du terrain et par les murs de la ville. Marcellus l'y suit, et campe en face de lui le plus près qu'il put de Monte-Mayor; ensuite, après avoir reconnu les lieux, il se vit forcé de prendre le parti le plus conforme à ses vœux, c'est-à-dire de ne point en venir aux mains (ce qu'il n'aurait pu éviter si l'occasion s'en fût offerte, tant ses troupes étaient animées), et d'empêcher Cassius de se répandre dans la campagne, afin qu'il ne fît plus éprouver ses fureurs à plusieurs autres villes, comme aux habitans de Cordoue. Dans cette vue, il construit plusieurs forts d'espace en espace dans des postes con-

venables, les continue tout autour de la ville, et par là bloque à la fois la place et le camp de Cassius. Avant que tous ces ouvrages fussent achevés, celui-ci mit toute sa cavalerie en campagne, persuadé qu'elle pourrait lui être d'un grand secours, si elle empêchait Marcellus d'envoyer au fourrage et aux vivres, au lieu qu'elle deviendrait pour lui non-seulement inutile, mais encore très-embarrassante, si, se trouvant investi et assiégé, il était contraint de la nourrir.

62. Peu de jours après, le roi Bogud, ayant reçu les lettres de Cassius, arrive avec ses troupes, et se joint à lui ainsi qu'une légion qu'il avait amenée, et plusieurs cohortes auxiliaires composées d'Espagnols : car, dans les troubles civils, rien de plus ordinaire que de voir les peuples se partager entre les différens partis. Ainsi à cette époque quelques villes d'Espagne tenaient pour Cassius; mais le plus grand nombre favorisait Marcellus. Bogud et ses troupes approchèrent des fortifications extérieures de ce général; on s'y battit vivement de part et d'autre; et la fortune inconstante, selon sa coutume, donna souvent la victoire tantôt à Cassius, tantôt à son adversaire; on ne put cependant parvenir à chasser Marcellus de ses lignes.

63. De son côté, Lépidus arriva de la province citérieure avec trente-cinq cohortes tirées des légions, un grand nombre de cavaliers et d'autres troupes auxiliaires, dans l'intention de travailler sans partialité à mettre d'accord ensemble Cassius et Marcellus. A son arrivée, Marcellus va le trouver sans balancer, et lui confie ses intérêts. Cassius, au contraire, se tint renfermé dans son camp, soit qu'il crût mériter plus d'égards, ou qu'il craignît que son rival n'eût prévenu contre lui Lépidus par ses déférences. Ce dernier vient camper devant Monte-Mayor, et agit de concert avec Marcellus. Il défend aux deux partis de combattre, invite Cassius à venir le trouver, et lui donne parole qu'il ne lui sera fait aucun mal. Après avoir long-temps balancé sur ce qu'il doit résoudre, et sur la confiance qu'il peut mettre en Lépidus, Cassius, ne voyant enfin nulle ressource pour lui, s'il persistait à vouloir demeurer dans son camp, demande que la ligne de circonvallation soit comblée, et qu'on lui permette d'effectuer sa retraite. Déjà on était convenu d'une trève, déjà on avait commencé à combler les tranchées d'où étaient sortis leurs défenseurs, lorsque Bogud avec ses troupes vint attaquer un des forts de Marcellus qui était voisin de son camp, sans que personne s'y attendît, ni en eût connaissance, excepté peut-être Cassius (car on doute fort qu'il n'en fût pas informé). Le roi Barbare y fit un grand massacre; et si Lépidus indigné d'une telle perfidie n'y était accouru promptement, et n'eût arrêté cette boucherie, on essuyait une perte encore plus considérable.

64. Le passage était donc ouvert à Cassius, Marcellus et Lépidus joignent leur camp, et se dirigent tous deux à la fois sur Cordoue avec leurs troupes, tandis que Cassius et Bogud prennent le chemin de Carmone. Dans ces circonstances, on apprend que Trébonius, nommé gouverneur de cette province en qualité de proconsul, est sur le point d'arriver. A cette nouvelle, Cassius met ses légions et sa cavalerie en quartiers d'hiver, ramasse à la hâte tout ce qu'il avait, part pour Malaga, et s'embarque malgré la mauvaise saison, afin, disait-il hautement, de ne pas se livrer à la merci de Trébonius, de Lépidus et de Marcellus. Ses amis proclamaient, de

leur côté, que c'était pour éviter la honte de traverser d'une manière peu honorable une province, dont une partie l'avait abandonné; et les autres prétendaient qu'il craignait qu'on ne lui enlevât les richesses immenses qu'il avait acquises à force de rapines. Il partit donc par un temps assez favorable pour l'hiver : s'étant arrêté à l'embouchure de l'Èbre pour y passer la nuit, il s'éleva bientôt une violente tempête, malgré laquelle il fit voile, croyant pouvoir continuer sa route; mais il trouva au sortir du fleuve des flots terribles qui l'y repoussaient; de sorte que ne pouvant ni retourner à cause du rapide courant de la rivière, ni résister aux vagues amoncelées qui venaient fondre sur lui, il périt avec son vaisseau.

65. De l'Égypte, César passa en Syrie, où il apprit par ceux qui vinrent le trouver de Rome, et d'après les lettres qu'il reçut de cette ville, que la république était en proie à une foule d'abus et de désordres, et que dans les affaires on ne consultait ni les lois ni la justice, soit à cause des troubles occasionnés par la division qui régnait entre les tribuns du peuple, soit par suite de l'ambition et de la mollesse des tribuns militaires et de ceux qui, se trouvant à la tête des légions, avaient introduit dans la discipline plusieurs innovations dangereuses et tendant à lui ôter toute sa force; de tels excès (il le sentait bien) réclamaient nécessairement sa présence. Cependant il crut convenable de laisser les pays et les provinces où il était organisé de manière à ne plus redouter de guerre civile, à faire respecter aux peuples de ces contrées les lois et les ordres du peuple romain, et à les affranchir de toute crainte de la part des ennemis extérieurs; c'est ce qu'il espérait pouvoir promptement exécuter en Syrie, en Cilicie et en Asie, provinces alors tout-à-fait paisibles. Il ne se flattait pas de trouver les mêmes facilités en Bithynie et dans le Pont; car il n'avait point appris que Pharnace eût abandonné ce royaume; et il ne pouvait même s'imaginer qu'il en voulût sortir, tant il était fier de l'avantage qu'il avait remporté sur Domitius Calvinus. Il s'arrêta dans presque toutes les grandes villes, accorda, tant en public qu'en particulier, des grâces à ceux qui en méritaient, prit connaissance des anciennes contestations et les régla; reçut l'hommage des rois, des satrapes, des gouverneurs de la province et des pays voisins, les chargea de veiller à la conservation et à la défense de leur gouvernement, et les renvoya pleins des meilleures dispositions pour lui et pour la république.

66. Après avoir passé quelques jours dans cette province, il laisse à Sext. César, son ami et son parent, le commandement des légions et de la Syrie; et sur la même flotte qui l'avait transporté, il se rend en Cilicie, et convoque toutes les villes de ce canton à Tarse, la plus considérable et presque la plus forte de toute la Cilicie. Là, ayant mis ordre aux affaires de cette contrée et des états voisins, le désir qu'il avait de voler au combat ne l'y retient pas long-temps; il traverse à grandes journées la Cappadoce, reste deux jours à Mazaca, et vient visiter l'ancien et vénérable temple de Bellone à Comane en Cappadoce; ce temple est l'objet d'un culte si respectueux, que le prêtre de la déesse passe chez cette nation pour la seconde personne de l'empire, n'ayant au-dessus de lui en majesté, en pouvoir et en prérogatives, que le roi seul. Il conféra cette dignité à Lycomède, personnage des plus illustres de la Bithynie, issu des anciens rois de Cappadoce, mais dont le droit incon-

testable sur cette couronne s'était trouvé interrompu, depuis que par le malheur de ses ancêtres elle avait été transférée dans une autre maison; Lycomède réclamait ce haut poste. A l'égard d'Ariobarzane, et d'Ariarathe son frère, qui tous deux avaient bien servi la république, il confirma le premier dans la possession du trône qu'il occupait; et, pour qu'Ariarathe, son héritier, ne fût pas tenté de remuer et d'exciter les inquiétudes d'Ariobarzane, il le soumit à son frère et le mit dans son entière dépendance : ensuite il poursuivit sa marche avec la même diligence qu'il l'avait entreprise.

67. Comme il approchait du Pont et des frontières de la Galatie, Déjotarus, alors tétrarque de presque toute cette province (ce que les autres tétrarques prétendaient ne lui être dû ni par les lois ni par la coutume), mais à qui l'on ne disputait point du reste le titre de roi de la petite Arménie, que lui avait donné le sénat, Déjotarus vint se présenter à lui dépouillé de toutes les marques de sa dignité, et non-seulement en habit de simple particulier, mais même de criminel : il le supplia de lui pardonner si, s'étant trouvé dans un pays où César n'avait point de troupes, il avait été contraint de suivre les drapeaux de Pompée et de le secourir; que comme il ne devait pas être juge des différends du peuple romain, il avait obéi aux ordres qu'on lui donnait.

68. César dans sa réponse lui rappela les nombreux services qu'il lui avait rendus, et les décrets qu'il avait fait publier en sa faveur durant son consulat : il lui fit sentir aussi que, malgré sa justification, il ne pouvait excuser son imprudence; qu'un homme tel que lui, aussi sage et aussi habile, n'avait pas dû ignorer quel était le maître de Rome et de l'Italie, où étaient le sénat et le peuple romain, la république, enfin quel consul avait succédé à L. Lentulus et à C. Marcellus. Il ajouta que cependant il voulait bien lui pardonner en considération de ses services passés, de leurs liaisons et de leur ancienne amitié, de son rang, de son âge, et à la prière de ceux des amis de ce prince qui s'étaient rendus en foule auprès de lui pour solliciter sa grâce. Il lui dit que, dans la suite, il prendrait connaissance des contestations qu'il avait avec les autres tétrarques; puis il lui rendit les marques de sa dignité, et ordonna de lui amener la légion composée de ses sujets, qu'il avait armée et disciplinée à la romaine, et d'y joindre toute sa cavalerie, dont il avait besoin pour la guerre.

69. Lorsqu'il fut entré dans le Pont, il y assembla toutes ses troupes, qui étaient en petit nombre et peu exercées au métier des armes; car, excepté la sixième légion, toute composée de vétérans, et qu'il avait amenée avec lui d'Alexandrie, mais tellement diminuée par les travaux et les périls qu'elle avait essuyés, qu'à peine formait-elle mille hommes, plusieurs soldats avaient péri soit par la difficulté des chemins sur terre et sur mer, soit dans les fréquentes batailles qu'ils avaient données. Le reste ne consistait qu'en trois légions, celle de Déjotarus, et les deux qui s'étaient trouvées au combat où Pharnace, comme nous l'avons dit, avait défait C. Domitius. Des ambassadeurs du roi de Pont vinrent le trouver, et le prièrent d'abord, de la part de leur maître, de ne point entrer sur son territoire en ennemi, l'assurant qu'il était prêt à obéir en tout à ses ordres, et lui représentant surtout qu'il n'avait jamais voulu donner aucun secours à Pompée contre lui, comme avait fait Déjotarus auquel il venait de pardonner.

70. César répondit que Pharnace n'aurait point sujet de se plaindre de son équité, s'il exécutait sa promesse. En même temps, il avertit avec douceur les envoyés, selon sa coutume, de ne pas lui opposer la conduite de Déjotarus, ni trop se prévaloir de ce que leur maître n'avait pas secouru Pompée; qu'il n'y avait rien où il ne se portât plus volontiers qu'à faire grâce; mais que pour les injustices commises envers les provinces et le public, il ne pouvait les excuser, même dans ceux qui lui avaient rendu quelque service; que celui de n'avoir point secouru Pompée avait été plus avantageux à Pharnace, qui avait évité par là d'être vaincu, qu'à lui-même à qui les dieux immortels avaient accordé la victoire; qu'il consentait donc à lui pardonner les injures atroces et les traitemens barbares que les citoyens romains avaient reçus de lui dans le Pont, parce qu'on ne pouvait les réparer; qu'il lui était impossible en effet de rendre la vie à ceux qu'il avait fait massacrer, ni la virilité à ceux qu'il avait mutilés, supplice plus cruel que la mort pour des Romains; mais qu'il sortît du Pont sur-le-champ; qu'il remît en liberté les familles des receveurs des deniers publics, et qu'il restituât aux citoyens romains et aux alliés ce qu'il leur avait enlevé : qu'il pourrait ensuite lui envoyer les présens que les généraux de Rome, après leurs exploits, avaient coutume de recevoir des princes et des peuples amis, car Pharnace lui avait envoyé une couronne d'or. Après cette réponse, il congédia les ambassadeurs.

71. Le roi promit tout sans hésiter, espérant que César, qui était pressé, ferait plus de fond qu'il ne devait sur ses promesses, afin de partir plus promptement et d'une manière plus honorable, pour une expédition d'une tout autre importance; car personne n'ignorait que mille motifs le rappelaient à Rome. Pharnace crut donc devoir user de lenteur : il demanda un délai plus long pour se retirer, il y mit des conditions; en un mot, il ne chercha qu'à éluder ses engagemens. César, qui s'aperçut de ses ruses, fit alors par nécessité ce que dans d'autres circonstances il faisait naturellement; il se décida donc à en venir aux mains beaucoup plus tôt qu'on ne s'y attendait.

72. Zella est une ville du Pont, aussi forte qu'elle peut l'être dans une plaine : car elle se trouve située sur une éminence naturelle qui paraît un ouvrage de l'art, et sert à en soutenir les murailles de tous côtés. Autour de cette place règnent un grand nombre de hautes collines entrecoupées de vallons; et la plus élevée d'entre elles, qui se trouve comme jointe à la ville au moyen des routes pratiquées de l'une à l'autre, est fameuse dans le pays par la victoire que Mithridate y remporta sur Triarius, et par l'échec qu'y reçurent les troupes romaines. Elle n'est guère éloignée de Zella que d'une lieue. Ce fut là que Pharnace vint camper avec toutes ses troupes, après avoir réparé les ouvrages que son père avait fait élever autrefois dans ce poste qui lui avait été si favorable.

73. César établit son camp à cinq milles de lui; et après avoir remarqué que ces vallons qui défendaient les retranchemens du roi protégeraient le sien dans le même intervalle, pourvu que l'ennemi qui en était plus proche ne s'en saisît pas le premier, il fit porter grand nombre de pieux et de fascines dans ses fortifications. Ce travail promptement terminé, la nuit suivante, vers les quatre heures du matin, laissant tout son bagage dans le camp, il part avec ses légions, arrive à la

pointe du jour, et sans que l'ennemi en ait aucun soupçon; il s'empare de ce même poste où Mithridate avait défait Triarius. Dès qu'il y fut, il y fit transporter du camp ses pieux et ses fascines par les valets de l'armée, afin que ses soldats qui se retranchaient ne quittassent point leur ouvrage; car ce nouveau camp n'était séparé de celui de l'ennemi que par un vallon, qui n'avait pas plus d'un mille de latitude.

74. Pharnace, ayant aperçu dès l'aurore ce qui venait d'avoir lieu, rangea toutes ses troupes en bataille à la tête de son camp. Mais le chemin pour venir à nous était si difficile et si dangereux, que César crut d'abord qu'il le faisait sans aucun dessein, d'après une tactique assez commune dans la guerre, ou pour retarder nos travaux, et nous contraindre à tenir plus de monde sous les armes, ou enfin par pure ostentation de la grandeur de ses forces, et pour nous faire voir qu'il était également capable de se défendre en rase campagne, comme dans un poste fortifié. Ainsi, sans s'étonner, il fait poursuivre ses travaux par une partie de ses troupes, tandis que sa première ligne restait en bataille à la tête du retranchement. Mais Pharnace, soit qu'il fût animé par l'avantage du poste même qui avait procuré la victoire à son père; soit qu'il y fût excité par quelque motif de superstition, et qu'il crût devoir combattre sous d'heureux auspices, comme nous l'apprîmes dans la suite; soit qu'il s'imaginât que nous étions en petit nombre sous les armes, et que jugeant de ce qui se faisait alors par ce qui se pratique ordinairement, il prit cette multitude de valets occupés à porter des fascines pour autant de soldats; soit aussi qu'il comptât sur son armée toute composée de vieilles troupes qui, comme ses ambassadeurs s'en étaient vantés, après en être venues aux mains avec notre vingt-deuxième légion, avaient remporté la victoire sur elle; enfin méprisant des hommes qu'il savait avoir battus, lorsqu'ils étaient commandés par Domitius, il se détermine à livrer bataille, et commence à descendre de sa montagne avec toutes ses forces. A cette vue, César ne put d'abord s'empêcher de rire de la sotte vanité de ce prince, dont les troupes se trouvaient entassées dans une position qu'un ennemi sensé n'eût jamais choisie. Cependant Pharnace fit remonter le vallon aux siens du même pas dont ils l'avaient descendu.

75. Alors César, surpris d'une témérité ou d'une confiance si incroyable, se voyant attaqué à l'improviste, rappelle en même temps ses troupes du travail, leur fait prendre les armes et les range en bataille, tandis que ses légions se disposent à faire face à l'ennemi, ce qui causa, par suite du premier étonnement, quelque désordre parmi nous. Les nôtres n'étaient pas encore tout-à-fait dans leurs rangs, lorsque assaillis par les chariots armés de faux de l'armée du roi, ils furent d'abord ébranlés; mais ils les accablèrent bientôt à coups de traits. L'ennemi suivit ses chars; on en vint aux mains avec de grands cris. Nous ne fûmes point médiocrement secondés par l'avantage de notre poste et la faveur des dieux immortels qui, présidant toujours aux divers événemens de la guerre, prêtent leur secours surtout dans les occasions que la prudence n'a pu prévoir.

76. Après un combat fort vif et fort opiniâtre, l'aile droite, où était la sixième légion composée de vétérans, commença de décider la victoire; elle culbuta les ennemis sur le penchant du coteau : à l'aide des dieux, et quoiqu'un peu plus tard, l'aile gauche et le

corps de bataille renversèrent aussi toutes les troupes du roi, qui s'étant engagées sans obstacle dans un mauvais pas, furent mises en désordre avec la même facilité, sans pouvoir se tirer de cette position fâcheuse. Ainsi plusieurs d'entre eux ayant été ou passés au fil de l'épée, ou écrasés dans la descente par ceux qui les suivaient, les fuyards, après avoir abandonné leurs armes et traversé le vallon, ne furent plus en état, bien qu'ils eussent gagné la hauteur, de faire la moindre résistance. Les nôtres, de leur côté, animés par le succès, montent sans balancer après eux, et attaquent leurs retranchemens. Comme ils n'étaient défendus que par les cohortes que Pharnace y avait laissées, on les force et l'on s'empare bientôt du camp. Tout ce qui s'y trouva fut tué et pris; pour Pharnace, il s'enfuit avec quelques cavaliers : et si le temps que l'attaque de son camp dut coûter à nos troupes ne lui eût pas donné la facilité de prendre la fuite, il tombait vivant au pouvoir de César.

77. Celui-ci, tant de fois vainqueur, ressentit une joie incroyable d'un tel succès, il s'applaudissait surtout d'avoir terminé si promptement une guerre très-importante; et le souvenir du péril qu'il avait couru le charmait d'autant plus, que la difficulté même de vaincre lui avait facilité la victoire. Ayant ainsi recouvré le royaume de Pont, et abandonné à ses troupes les trésors du roi, il partit le lendemain avec sa cavalerie légère. Il donna ordre à la sixième légion de se rendre en Italie, pour y recevoir les récompenses et les honneurs qu'elle méritait; et renvoyant à Déjotarus ses troupes, il laissa dans le Pont deux légions sous le commandement de Célius Vincianus.

78. Ensuite il traversa la Galatie et la Bithynie, pour arriver en Asie, décidant les contestations dans toutes les provinces, et réglant les droits des tétrarques, des rois et des villes. Quant à Mithridate de Pergame, qui (nous l'avons montré plus haut) l'avait secouru si heureusement et avec tant de promptitude en Égypte, comme il était d'ailleurs de race royale, et qu'il avait été nourri en roi par Mithridate, roi de toute l'Asie, lequel, à cause de son illustre naissance, après l'avoir tiré de Pergame encore tout jeune, et conduit à sa suite dans son camp, l'y avait gardé pendant plusieurs années, César l'établit roi du Bosphore qu'avait usurpé Pharnace. Ce fut ainsi qu'il mit les provinces de l'empire à couvert des insultes des Barbares et des rois ennemis des Romains, en leur opposant pour barrière un prince très-affectionné à la république. Il lui donna de plus le titre de tétrarque de Galatie, comme lui appartenant suivant les lois du pays et par le droit de sa naissance; quoique Déjotarus qui s'en était rendu maître le possédât depuis plusieurs années. Du reste, il ne s'arrêta nulle part plus long-temps que ne semblait le lui permettre la nécessité de réprimer les troubles domestiques. Ainsi, après avoir terminé toutes les guerres avec non moins de bonheur que de célérité, il arriva en Italie plus tôt qu'on ne s'y attendait généralement.

HIRTIUS.

Guerre d'Afrique.

César passe en Afrique. — S'empare de la ville de Lébéda; il y donne rendez-vous à ses troupes, et y combat plusieurs fois contre Labiénus. — Scipion joint ses troupes à celles de Pétréius et de Labiénus. — César défait la cavalerie de Scipion. — Juba vient au secours de Scipion avec une armée. — Victoire de César à Thapse. — Mort de Caton. — César se rend maître d'Utique et de plusieurs autres places. — Fin de la guerre d'Afrique.

An avant J. C. 44, de Rome 709.

1. Sans forcer sa marche ni s'arrêter en aucun lieu, César arrive à Lilybée le 19 décembre, et fait aussitôt connaître l'empressement qu'il a de s'embarquer, bien qu'il n'eût alors qu'une légion de nouvelles levées, et à peine six cents chevaux. En effet, il fit dresser sa tente si proche du rivage, que la mer venait presque la battre de ses flots : par là son intention était de prévenir tout retard; il voulait que l'on se tînt tous les jours et à toute heure prêt à partir. Le vent se trouvait alors contraire, et la saison peu propre à naviguer; ce qui ne l'empêchait pas de retenir les soldats et les matelots sur sa flotte sans leur permettre d'en sortir, afin de ne pas perdre l'occasion du départ, d'autant plus qu'on ne parlait dans le pays que des grandes forces de ses adversaires. Ils possèdent, disait-on, une cavalerie innombrable, quatre légions du roi Juba, beaucoup de troupes armées à la légère, dix légions de Scipion, cent vingt éléphans et plusieurs flottes nombreuses. Cependant rien ne le détournait de son dessein : sa valeur et sa confiance l'élevaient au-dessus de tout. En attendant, il voyait augmenter chaque jour le nombre de ses galères et de ses vaisseaux de transport; il lui vint aussi quelques légions de nouvelles recrues, avec la cinquième toute composée de vétérans, et jusqu'à deux mille chevaux.

2. Ayant ainsi rassemblé six légions et deux mille hommes de cavalerie, il fit embarquer les légions sur les galères à mesure qu'elles arrivaient, et mit les cavaliers sur les vaisseaux de charge. Ensuite faisant prendre les devans à la meilleure partie de sa flotte, il lui ordonna de se rendre à l'île *Aponiana* peu distante de Lilybée, où il resta encore plusieurs jours pour faire vendre à l'encan les biens de quelques particuliers; puis, après avoir donné ses instructions au préteur Alliénus, gouverneur de Sicile, lui recommandant de faire incessamment embarquer le reste des troupes, il mit à la voile le 27 de décembre, et eut bientôt atteint ses autres vaisseaux. Ayant le vent en poupe, et monté sur un bon voilier, il se trouva le quatrième jour avec quelques

galères à la vue de l'Afrique : quant à ses vaisseaux de charge, écartés pour la plupart, et dispersés par la violence du vent, ils avaient abordé en différens endroits. Il rasa Clupée, Neapolis, et plusieurs villes et châteaux situés sur la côte.

3. En arrivant devant Adrumète, dont la garnison était sous les ordres de Considius, il vit paraître le long du rivage, du côté de Clupée, Cn. Pison avec la cavalerie de cette ville, et environ trois mille Maures. Après être resté quelque temps à l'ancre vers l'entrée du port en attendant ses autres vaisseaux, il fait débarquer son armée, qui consistait alors en trois mille hommes de pied et cent cinquante chevaux, campe devant la ville, s'y retranche sans aucune opposition, et défend aux siens de s'écarter pour motif de pillage. Alors les habitans garnissent leurs murailles de soldats, et courent en foule se mettre en défense devant la porte : il y avait deux légions dans la place. César, en ayant fait le tour à cheval, rentra dans son camp après l'avoir reconnue. Quelques-uns le blâmèrent et le taxèrent d'imprudence, de n'avoir pas assigné un rendez-vous fixe aux officiers de ses troupes et à ses pilotes, ou de ne leur avoir pas donné, selon ce qu'il avait toujours pratiqué jusqu'alors, des ordres cachetés, afin que les ouvrant à certain moment, ils pussent tous se rendre au même port. Ces réflexions ne lui avaient pas échappé; mais, comme il ne croyait point qu'il y eût pour sa flotte sur la côte d'Afrique aucun port où elle pût être en sûreté contre les garnisons ennemies, il avait jugé convenable de laisser à ses vaisseaux la liberté d'aborder où le hasard les conduirait.

4. Cependant L. Plancus, un de ses lieutenans, lui demanda la permission de conférer avec Considius, pour voir si par quelque moyen il pourrait le ramener à la raison. Ayant donc obtenu l'agrément de César, il écrivit à Considius une lettre, qu'il lui fit porter par un captif. A peine celui-ci l'eut-il présentée suivant ses ordres, qu'avant de la prendre, Considius lui demanda de quelle part elle venait. « De notre général César, » répondit-il. « Il n'y a point aujourd'hui d'autre général du peuple romain que Scipion, » reprit Considius; en même temps il fit massacrer sur-le-champ le prisonnier en sa présence; et sans lire ni ouvrir la lettre, il l'envoie à Scipion par un homme sûr.

5. Après avoir passé un jour et une nuit devant la ville, sans que Considius fît aucune réponse; et voyant que le reste de son armée n'arrivait point, qu'il avait très-peu de cavalerie, que ses troupes, composées de nouvelles recrues, n'étaient ni assez nombreuses ni assez aguerries; ne voulant pas d'ailleurs à son arrivée s'exposer à recevoir un échec devant une ville bien fortifiée, dont les approches étaient difficiles, et au secours de laquelle allait arriver, disait-on, un corps considérable de cavalerie, César ne crut pas devoir s'arrêter à l'assiéger, de peur qu'une fois engagé dans cette entreprise, la cavalerie ne vînt le prendre en queue et l'envelopper.

6. Au moment où il décampait, les ennemis sortirent en foule de la place; et le hasard voulut que la cavalerie arrivât à leur secours, Juba l'envoyait pour recevoir sa paie : aussitôt ils s'emparent du camp dont César venait de sortir pour se mettre en marche, et commencent à poursuivre son arrière-garde. A cette vue les légionnaires s'arrêtent; et notre cavalerie, malgré son petit nombre, vient audacieusement à la charge contre une si grande multi-

tude. Exploit incroyable! trente cavaliers gaulois au plus battirent deux mille hommes de cavalerie, et les repoussèrent jusque dans la ville; ensuite César reprit sa marche. Et comme ces attaques se renouvelaient souvent, et que tantôt les ennemis s'opiniâtraient à nous poursuivre, et tantôt étaient repoussés, il eut soin de placer à l'arrière-garde quelques cohortes de vétérans, avec une partie de ses cavaliers; et par ce moyen il continua tranquillement sa route : car plus nous nous éloignions de la ville, moins les Numides se montraient ardens à nous poursuivre. Dans sa marche, il reçut des députés de plusieurs villes et châteaux, qui vinrent lui offrir des vivres, et lui promettre obéissance. Ce jour-là, qui était le premier janvier, il campa proche de Mahadia.

7. De là il se rendit auprès de Lébéda, place libre et indépendante, qui envoya aussi des députés au devant de lui, pour l'assurer qu'elle était prête à faire tout ce qu'il ordonnerait. En conséquence, il mit des centurions et des gardes aux portes, afin d'empêcher ses soldats d'y entrer et de faire tort à qui que ce fût, et campa proche de la ville sur les bords de la mer. Sur ces entrefaites, arrivèrent quelques-uns de ses vaisseaux de charge avec quelques galères; et il apprit que le reste de sa flotte, incertaine du lieu où il avait abordé, paraissait avoir suivi la route d'Utique. A cette nouvelle il prend le parti de ne point s'éloigner de la mer, et de ne point entrer dans les terres, parce que ses vaisseaux s'étaient égarés; il ne permit pas même à sa cavalerie de débarquer, dans la crainte, comme je le pense, qu'elle ne ravageât la campagne; et il lui faisait porter de l'eau dans ses navires. Quelques-uns de ses matelots étant descendus à terre pour faire de l'eau, la cavalerie maure tomba tout d'un coup sur eux lorsqu'ils y pensaient le moins, en tua plusieurs, et en blessa d'autres à coups de traits: car les soldats de cette nation se tiennent en embuscade dans les vallons avec leurs chevaux, et fondent sur vous à l'improviste, sans être d'ailleurs capables de se battre en plaine.

8. Cependant César envoya des ordres en Sardaigne et dans les autres provinces voisines, pour qu'à la réception de ses lettres on lui fît de suite passer des troupes, des vivres et du blé; et, déchargeant une partie de ses galères, il dépêcha Rabirius Postumus en Sicile, pour en amener un second convoi. En même temps, il détacha dix autres galères pour aller chercher le reste de ses vaisseaux de charge qui s'étaient égarés, et pour croiser, afin de tenir la mer libre. Il envoya enfin le préteur C. Sallustius Crispus avec un certain nombre de vaisseaux du côté de l'île Cercare dont les ennemis étaient maîtres, parce qu'il y avait quantité de blé dans cet endroit. Il leur recommanda expressément à tous l'exactitude et la diligence autant qu'il serait possible. Cependant, ayant appris des habitans et des transfuges les engagemens onéreux que Scipion et ses partisans avaient contractés avec Juba (car ils étaient obligés d'entretenir à leurs dépens la cavalerie de ce roi dans la province), il gémit de voir qu'il se trouvât des hommes assez aveuglés pour aimer mieux se rendre tributaires d'un prince Barbare, que de vivre en repos au sein de leurs foyers, au milieu de leurs parens et de leurs concitoyens.

9. César quitte sa position le 3 de janvier, laisse à Lébéda six cohortes en garnison sous les ordres de Saserna, et retourne avec le reste de ses troupes à Mahadia, d'où il était parti le jour pré-

cédent. Là il laissa tout le bagage de son armée, et à la tête d'un camp mobile il parcourut les bourgades environnantes pour y chercher du blé, après avoir donné ordre aux habitans de cette ville de le suivre avec des bêtes de somme et des chariots. Il fit ainsi une abondante récolte, et revint à Mahadia. Par cette excursion, son dessein était, à ce que je pense, de ne point laisser derrière lui les villes maritimes dégarnies, et de les assurer au moyen de garnisons, afin que sa flotte pût y trouver une retraite.

10. Dans ces dispositions, après avoir confié la garde de cette place à P. Saserna, frère de celui qu'il avait laissé avec une légion à Lébéda, ville voisine, en lui recommandant d'y faire des provisions de bois, il part soutenu de sept cohortes tirées des vieilles légions qui avaient servi sur la flotte commandée par Sulpicius et Vatinius, se rend à un port éloigné de deux milles de Mahadia, et s'embarque sur le soir, lui et les siens, sans que personne de l'armée sût le projet de son général. Ce départ inspira de grandes craintes et de vives inquiétudes à ses soldats; car avec un petit nombre de troupes de nouvelles levées, et qui n'étaient pas encore toutes arrivées, ils se voyaient dans le sein de l'Afrique, exposés aux efforts d'une armée nombreuse, d'un peuple perfide et d'une cavalerie innombrable; ils n'espéraient plus désormais de consolation, de secours que la présence de leur général, et de cet air de grandeur d'âme et de sérénité qui brillait dans toute sa personne. Il avait en effet un port plein de noblesse et de majesté; toutes les troupes se reposaient sur cet extérieur imposant; convaincues que, dirigées par son expérience et par ses conseils, elles ne trouveraient rien d'impossible.

11. Après avoir passé la nuit sur sa flotte, César se préparait à mettre à la voile au point du jour, lorsqu'il vit paraître ceux de ses vaisseaux dont il était le plus inquiet; le hasard seul les amenait à la côte. A ce spectacle inattendu, il fait débarquer ses gens et les range en bataille sur le rivage pour y attendre et protéger les autres soldats qui arrivent. Dès que ses vaisseaux furent dans le port, et que ses troupes, tant infanterie que cavalerie, eurent été mises à terre, on reprit la route de Mahadia. César, après y avoir assis son camp, en partit sans bagage avec trente cohortes pour aller chercher des vivres dans le pays. Tout cela fit juger qu'en se remettant en mer, son dessein avait été d'aller avec sa flotte au devant des vaisseaux de transport qui s'étaient égarés dans la traversée. Comme ils ne pouvaient savoir que la flotte ennemie fût dans ces parages, César craignait que le hasard ne les poussât de ce côté. Ce fut pour mieux assurer cette expédition qu'il voulut s'embarquer à l'insu de l'ennemi; il avait même désiré que ce fût un secret pour les troupes qu'il laissait à la garde de son camp, dans la crainte qu'en son absence elles ne prissent l'épouvante à la vue de leur petit nombre, si disproportionné aux grandes forces qui pouvaient venir les attaquer.

12. César n'était encore qu'à environ trois mille pas de son camp, lorsque ses éclaireurs et les cavaliers de son avant-garde vinrent lui annoncer que l'ennemi avait été aperçu à une distance peu éloignée. En effet, on vit s'élever au moment même une épaisse poussière. César expédia ses ordres au camp pour en faire venir promptement toute sa cavalerie dont il n'avait avec lui qu'une faible partie, ainsi que ses archers qui n'étaient pas nombreux. Ayant ensuite

commandé à ses légions de se ranger en bataille et de le suivre au petit pas, il prit les devans avec quelques hommes armés. D'aussi loin qu'il découvrit l'ennemi, il fit mettre le casque en tête à ses soldats, et se prépara au combat. Il n'avait en tout que trente cohortes, quatre cents chevaux et cent cinquante archers.

13. Les ennemis cependant, commandés par Labiénus et par les deux Pacidius, formèrent de leurs troupes une ligne d'une grande étendue et sans intervalles, composée non d'infanterie, mais de cavalerie mêlée de Numides armés à la légère et de gens de trait. Cette ligne était d'ailleurs si serrée que, de loin, les soldats de César crurent qu'elle n'était formée que d'infanterie. La droite et la gauche étaient renforcées d'un grand nombre d'escadrons. César rangea ses troupes comme il put sur une seule ligne à cause de leur petit nombre. Il jeta en avant ses archers, et plaça aux deux ailes sa cavalerie, à qui il recommanda de prendre surtout bien garde de ne pas se laisser envelopper par la nombreuse cavalerie des ennemis : car il croyait que c'était contre une ligne d'infanterie qu'il allait combattre.

14. Tandis que l'on s'observait de part et d'autre, et que César ne faisait aucun mouvement, persuadé que pour résister avec si peu de monde il avait besoin de plus d'adresse que de vigueur d'exécution, tout-à-coup la cavalerie ennemie se déploie, s'étend, embrasse les collines, force les escadrons de César à s'éclaircir et se prépare à les envelopper. Les cavaliers de César se maintinrent avec peine contre cette multitude. Déjà les deux corps de bataille s'ébranlaient aussi pour en venir aux mains, quand on vit soudain sortir de la ligne épaisse de l'ennemi ces Numides armés à la légère à pied et à cheval, et accabler de traits nos soldats légionnaires. Ceux-ci les chargeant alors avec impétuosité, les cavaliers s'enfuirent; mais les fantassins tinrent ferme, afin de donner le temps aux cavaliers de se rallier et de revenir à la charge pour soutenir les leurs.

15. Dans ce nouveau genre de combat, César s'aperçut que ses soldats, en s'élançant sur l'ennemi, rompaient leurs rangs, et qu'en s'écartant de la ligne afin de poursuivre les cavaliers, ils prêtaient le flanc aux plus proches des Numides dont les traits les blessaient, tandis que les cavaliers évitaient aisément par leur vitesse le pilum des légionnaires. Il défendit aux soldats, en faisant passer l'ordre de rang en rang, de s'écarter au-delà de quatre pieds du front de la ligne. La cavalerie de Labiénus, fière du nombre, tâcha toujours, de son côté, d'envelopper la cavalerie de César; et comme celle-ci n'était pas nombreuse, qu'elle était harassée, ayant tant d'ennemis sur les bras, et que beaucoup de ses chevaux étaient blessés, elle perdit peu à peu du terrain, et l'ennemi la pressa de plus en plus. Ainsi, dans un instant, les légionnaires se trouvant enveloppés par la cavalerie ennemie, les troupes de César se virent réduites à ne former qu'une seule masse, et à se battre resserrées dans une enceinte très-étroite.

16. Cependant Labiénus parcourt à cheval et tête nue les premiers rangs; tantôt il excite les siens, tantôt s'adressant aux légionnaires de César : « Comment donc, s'écriait-il, soldats novices, vous montrez bien de l'audace! cet homme vous a-t-il aussi séduits par ses beaux discours? Certes, il vous a engagés là dans un mauvais pas : j'ai pitié de vous. » Alors un des nôtres prenant la parole : « Je ne suis point

un soldat novice, lui répond-il; mais un vétéran de la dixième légion. — Je n'en reconnais point les enseignes, réplique Labiénus. — Vois à l'instant même qui je suis, reprend le légionnaire. » En même temps il ôte son casque pour se faire connaître, et lui lance avec tant de vigueur son pilum, qu'il s'enfonce bien avant dans le poitrail du cheval. « Juge à présent, Labiénus, lui dit-il, si ce coup ne part pas de la main d'un soldat de la dixième légion. » Cette hardiesse ne rassurait cependant point les nouveaux soldats : tous, les yeux sur César, n'étaient attentifs qu'à éviter les coups de l'ennemi.

17. César, ayant pénétré le dessein de l'ennemi, ordonna à ses troupes de prolonger la ligne autant qu'il leur serait possible, et aux cohortes de faire alternativement un demi-tour, de façon que l'une se trouvât derrière, et l'autre devant les enseignes. Il sépara donc avec sa droite et avec sa gauche l'enceinte de l'ennemi par le milieu, et, l'ayant ainsi divisée, il en chargea la moitié avec sa cavalerie en dedans, et avec l'infanterie qui mit l'ennemi en déroute à coups de pilum. Mais la crainte de quelque embuscade l'empêcha de s'avancer beaucoup, et il retourna vers les siens. L'autre partie de sa cavalerie et de son infanterie en fit autant. Après cet exploit, et ayant repoussé et fort maltraité l'ennemi, il reprit le chemin de son camp, ne changeant rien dans sa disposition.

18. Sur ces entrefaites M. Pétréius et Cn. Pison arrivent avec onze cents chevaux numides tous d'élite, et un assez bon nombre d'infanterie légère qu'ils amenaient au secours de Labiénus. Ce renfort rassure l'ennemi; il reprend courage : sa cavalerie, retournant bride, vient prendre en queue nos légions qui se retiraient, et cherche à les empêcher de rejoindre leur camp. A cette vue César revient aussi à la charge, et recommence le combat au milieu de la plaine. Mais, comme l'ennemi continuait toujours la même manœuvre, se bornant à de simples escarmouches sans jamais en venir aux mains; que notre cavalerie se trouvait d'ailleurs hors d'état de le poursuivre, parce que les chevaux, peu nombreux, encore fatigués de la mer, et accablés de soif, de lassitude et de blessures, ne pouvaient fournir une longue course, et que le jour tirait vers sa fin, César ordonne à sa cavalerie et à son infanterie de charger tous ensemble, et de ne quitter l'ennemi qu'après l'avoir chassé au-delà des collines les plus lointaines, et s'en être rendus maîtres. Il donna donc le signal; et dans le moment où nos adversaires ne lançaient plus leurs traits que languissamment et avec mollesse, il détache contre eux ses cohortes et ses escadrons : dans un moment, ils leur firent sans peine abandonner le terrain et le poussèrent jusqu'au-delà des collines, où trouvant un poste convenable, ils s'y arrêtèrent quelques instans pour reprendre haleine : puis ils retournèrent tranquillement dans le même ordre vers le camp. Quant aux ennemis, après avoir essuyé une grande perte, ils se retirèrent enfin dans leurs retranchemens.

19. Depuis ce combat, plusieurs déserteurs ennemis de toute espèce vinrent se rendre au camp de César; on fit en outre prisonniers divers cavaliers et piétons, qui nous apprirent le dessein des ennemis; c'était d'étonner nos nouveaux soldats, et même nos vétérans qui étaient en petit nombre, par une tactique extraordinaire et inconnue, et de les tailler en pièces après les avoir enveloppés avec leur cavalerie, à

l'exemple de Curion et de son armée. Labiénus, suivant le rapport des captifs, avait assuré dans le conseil, qu'il nous chargerait tant de fois et avec tant de troupes, que fatigués à force de massacres et de victoires, nous succomberions au sein même du triomphe. Or, il se fiait beaucoup sur le grand nombre de ses troupes; premièrement parce qu'il avait appris qu'à Rome la discorde régnait parmi les légions des vétérans, et qu'elles ne voulaient point passer en Afrique; il comptait en second lieu sur la fidélité de ses soldats, qu'il avait su s'attacher depuis trois ans qu'ils étaient accoutumés à vivre dans ce pays; enfin il se voyait soutenu par des troupes nombreuses de cavalerie et d'infanterie numides armées à la légère. Il avait encore un grand nombre de cavaliers allemands et gaulois, ramassés des débris de Pharsale, et qu'il avait amenés avec lui de Brindes; sans citer tous les hommes de couleur ainsi que les affranchis et les esclaves enrôlés dans le pays, lesquels il avait armés, et instruits à conduire les chevaux au moyen de la bride. Joignez à ces forces les troupes du roi Juba, cent vingt éléphans, une cavalerie innombrable, des légions composées d'individus de toute espèce et qui montaient à plus de douze mille hommes. Plein d'espérance et enflammé d'audace, se voyant à la tête de seize cents chevaux allemands et gaulois, de huit mille numides qui ne se servaient point de mors, de onze cents autres cavaliers que lui avait amenés Pétréius, de quatre fois autant d'infanterie, de troupes armées à la légère et d'un grand nombre d'archers et de frondeurs tant à pied qu'à cheval, Labiénus attaqua César en rase campagne, le 4 janvier, trois jours après son débarquement en Afrique; et l'on combattit depuis onze heures du matin jusqu'au coucher du soleil. Pétréius, blessé grièvement, se retira du champ de bataille.

20. Cependant César, ayant fortifié son camp avec plus de soin, doubla la garde des forts et fit tirer deux retranchemens, l'un depuis la ville de Maliadia jusqu'à la mer, l'autre depuis son camp également jusqu'au rivage, afin de pouvoir aisément communiquer de l'un à l'autre, et recevoir sans risque le secours qui lui viendrait. On transporte aussi dans ces fortifications les armes et les machines qui étaient sur ses vaisseaux; on arme une partie des matelots et des rameurs qui montaient les navires gaulois et rhodiens, et on les fait venir au camp, afin de voir si, à l'exemple de l'ennemi, César ne pourrait pas entremêler de l'infanterie légère parmi ses cavaliers; on tira des vaisseaux de Syrie et de Palestine grand nombre d'archers de tout genre, qui contribuèrent à grossir l'armée; car on disait que Scipion devait arriver sous trois jours, et joindre aux troupes de Labiénus et de Pétréius les siennes qui consistaient en huit légions et quatre mille chevaux. En conséquence, César fit dresser des forges, fabriquer quantité de flèches et de dards, fondre des balles et préparer des pieux; il envoya en Sicile pour en tirer du fer, du plomb, des claies et du bois propre à construire des béliers, parce qu'il n'y en avait point en Afrique. Il remarqua également qu'il ne pourrait avoir de blé du pays, et qu'il serait contraint d'en faire venir de dehors, parce que, l'année précédente, les ennemis avaient enrôlé tous les laboureurs, et que, par suite de cet enrôlement, il ne s'était point fait de moisson; ajoutons qu'ils avaient eu soin de faire transporter de toute l'Afrique dans quelques villes fortes le peu qu'il s'y

en était trouvé, et qu'à la réserve d'un petit nombre de places où ils entretenaient garnison, ils avaient détruit et saccagé toutes les autres, ravagé et désolé la campagne, et réduit les habitans à se transporter dans les lieux fortifiés qui leur restaient.

21. La nécessité le pressant, il fit si bien, à force de prières et de caresses, qu'il tira un peu de blé de quelques particuliers, et il le ménageait avec grand soin. Il visitait aussi, tous les jours, ses travaux avec la plus scrupuleuse exactitude, et faisait monter alternativement la garde à ses cohortes, à cause de la multitude des ennemis. Labiénus fit transporter sur des chariots, dans Adrumète, ses blessés qui étaient en très-grand nombre. Cependant, incertains du lieu où était campé César, ses vaisseaux de charge erraient à l'aventure, et les chaloupes, les ayant attaqués l'un après l'autre, les avaient ou pris ou brûlés. Instruit de ce malheur, César fit croiser sa flotte autour des îles et des ports pour la sûreté de ses convois.

22. M. Caton, qui commandait dans Utique, ne cessait cependant de solliciter et d'exciter, en ces termes, Cn. Pompée le fils. « Votre père, lui disait-il, à votre âge, voyant la république opprimée par l'audace des mauvais citoyens, les gens de bien mis à mort ou proscrits de la patrie et de Rome; animé par son grand courage et par son amour pour la gloire, quoique simple particulier et encore très-jeune, osa rallier les débris de l'armée paternelle, avec lesquels il affranchit de l'esclavage Rome et l'Italie qui gémissaient et paraissaient comme anéanties sous le joug des tyrans; il reconquit ensuite, par les armes, avec une promptitude merveilleuse, la Sicile, l'Afrique, la Numidie et la Mauritanie. Par là il acquit chez tous les peuples cette haute réputation dont il a joui, et mérita les honneurs du triomphe presqu'au sortir de l'enfance, et n'ayant que le titre de chevalier romain. Et pourtant lorsqu'il prit en main les rênes de la république, il n'avait à soutenir, ni l'éclatante renommée de son père, ni la gloire dont s'étaient couverts ses ancêtres, il n'avait point encore un grand nom ni de grandes alliances. Vous, au contraire, qui avez hérité des honneurs et de la réputation de votre père, et qui par vous-même ne manquez ni de courage ni de grandeur d'âme, ne ferez-vous aucun effort? N'irez-vous point trouver les amis de l'autenr de vos jours pour les solliciter d'entreprendre votre défense, celle de la république et de tous les citoyens vertueux? »

23. Animé par ces discours sortis de la bouche d'un homme si grave, ce jeune homme prend trente vaisseaux de toute espèce, parmi lesquels il y en avait peu qui fussent armés en guerre, part d'Utique pour la Mauritanie, entre dans le royaume de Bogud avec une troupe de deux mille hommes, tant libres qu'esclaves, armés ou désarmés en partie, et s'approche de la ville d'*Ascurum*, où le roi tenait garnison. A son arrivée, les habitans le laissèrent d'abord approcher jusqu'aux portes; ensuite faisant une sortie, ils le mirent en désordre, et le contraignirent de regagner la mer et ses vaisseaux. Après cet échec, il partit sans reparaître depuis sur cette côte, et prit avec sa flotte la route des îles Baléares.

24. De son côté, Scipion, après avoir mis une forte garnison dans Utique, vint, avec les troupes dont on a parlé, camper d'abord près d'Adrumète; ensuite, au bout de quelques jours, partant de nuit, il alla joindre

l'armée de Labiénus et de Pétréius : après leur réunion, ils campèrent ensemble, ainsi que toutes leurs forces, à une lieue environ de cette place. Cependant leurs cavaliers se répandent autour des retranchemens de César et enlèvent ceux qui en sortent pour aller au fourrage ou pour faire de l'eau. Par là ils obligent nos troupes à rester dans leur camp; ce qui bientôt y mit la disette; car il n'avait point encore reçu de convois de Sicile ni de Sardaigne, et par suite de la mauvaise saison l'on ne pouvait sans péril se mettre en mer; et César n'avait pas plus de deux lieues de tour où il pût s'étendre pour fourrager, circonstance qui augmentait l'embarras de sa position. Dans cette extrémité, les vétérans et les cavaliers qui avaient long-temps fait la guerre sur terre et sur mer, et s'étaient souvent trouvés en butte à une pareille famine, ramassaient, au bord de la mer, de l'algue qu'ils lavaient dans de l'eau douce, et ils en nourrissaient leurs chevaux.

25. Cependant, instruit des obstacles qu'éprouvait César, et du petit nombre de ses troupes, le roi Juba ne crut point devoir lui donner le temps de se remettre et d'augmenter ses forces. En conséquence, il sort de ses états avec une cavalerie et une infanterie considérables, et marche au secours de ses alliés. D'un autre côté, P. Sitius et le roi Bogud, apprenant son départ, réunissent leurs drapeaux, entrent dans son pays, assiègent Constantine, la plus riche de ses villes, et l'emportent au bout de quelques jours, ainsi que deux autres places de la Gétulie. Ils avaient offert aux habitans de ces deux dernières la liberté de sortir en leur livrant leurs villes; mais sur leur refus, on les prit d'assaut, et tout fut passé au fil de l'épée. De là ils allèrent dévaster la campagne et désoler les villes. Averti de ces ravages au moment où il était près de joindre Scipion et les autres chefs confédérés, Juba tint conseil, et jugea plus convenable d'aller au secours de son propre pays que de courir les risques d'en être chassé, sans pouvoir peut-être réussir à porter assistance aux autres. Craignant donc pour lui-même et pour ses propres foyers, il se retire une seconde fois, et en vient jusqu'à emmener avec lui les troupes qu'il avait envoyées à Scipion, lui laissant seulement trente éléphans; de là il part au secours de ses frontières et de ses places.

26. Informé que, dans le pays, on doutait de son arrivée, et que personne ne le croyait à la tête de ses troupes, qu'on supposait n'être venues en Afrique qu'avec un de ses lieutenans, César envoie partout des courriers et des lettres, pour avertir les villes de sa présence. Alors plusieurs personnes distinguées de la province, abandonnant leurs demeures, vinrent le trouver dans son camp, et lui firent le tableau de la conduite indigne et de la cruauté de ses ennemis. Jusqu'alors il s'était tenu tranquille dans ses retranchemens; mais, touché de leurs larmes et de leurs plaintes, il résolut de se mettre en campagne, dès le retour du beau temps, et lorsque toutes ses forces seraient rassemblées. En conséquence, il écrivit de suite en Sicile à Rabirius Postumus et Alliénus, auxquels il dépêcha ses lettres par une barque légère, leur mandant que sans délai, et sans penser à s'excuser sur la mauvaise saison ou sur les vents contraires, ils lui envoyassent le reste de ses troupes; sinon c'en était fait de l'Afrique. Ses ennemis la détruisaient de fond en comble; que si l'on n'y apportait un prompt remède, il n'y resterait pas une

maison où l'on pût se retirer, et que rien n'échapperait à la fureur et aux atrocités qu'y commettaient ceux du parti contraire. Il avait tant d'impatience et d'empressement de voir arriver le secours qu'il demandait, que dès le lendemain du départ de ses lettres et de ses courriers pour la Sicile, il se plaignait du retardement de sa flotte et de son armée; et que nuit et jour il avait les yeux et l'esprit tournés vers la mer. Ce qui ne doit pas paraître surprenant, puisqu'il voyait en sa présence brûler les villages, ravager les terres, détruire le bétail, ruiner et désoler les châteaux et les villes, mettre à mort ou charger de chaînes les principaux du pays, et emmener leurs enfans en servitude sous le nom d'ôtages, sans que le petit nombre de ses troupes lui permît de secourir tant de malheureux qui imploraient sa protection. Il s'occupait cependant à faire travailler ses soldats, à se bien retrancher, à élever des tours et des forts, et à pousser des digues jusqu'à la mer.

27. De son côté, Scipion usa de ce moyen pour dresser ses éléphans. Partageant son armée en deux corps, l'un composé de ses frondeurs était opposé aux éléphans, comme représentant l'ennemi, et il leur lançait de petites pierres; l'autre se tenait rangé en bataille derrière ces animaux, afin que quand l'ennemi leur jetterait des pierres, et qu'ils voudraient tourner face pour s'enfuir, ses troupes les contraignissent toujours en les chargeant de pierres à retourner contre l'ennemi. Ce qu'ils n'exécutaient qu'avec peine et lenteur; car ces animaux, même après plusieurs années d'instruction et de pratique, sont dans un combat également capables de nuire à l'ami et à l'ennemi.

28. Tandis que près de Mahadia ces événemens avaient lieu entre les généraux des deux armées, C. Virgilius Prétorius, commandant à Thaspe, ville maritime, ayant aperçu quelques-uns des vaisseaux qui portaient les troupes de notre chef, flotter au hasard, incertains de la position qu'il avait prise, pour profiter de la circonstance, remplit de soldats et d'archers un de ses vaisseaux de charge, y joint quelques chaloupes, et se met à poursuivre la flotte dispersée de César. Déjà il venait d'attaquer plusieurs navires, qui l'avaient repoussé et chassé; cependant il ne cessait de les poursuivre, lorsque le sort lui en fit rencontrer un où se trouvaient deux jeunes Espagnols nommés Titius, qui étaient tribuns de la cinquième légion, et dont César avait fait le père sénateur. Ils avaient avec eux T. Saliénus, centurion de la même légion, lequel, après avoir soulevé la garnison de Messine contre M. Messala, lieutenant de César, s'était rendu coupable envers lui des discours les plus séditieux : il avait même fait arrêter et garder l'or et les ornemens destinés au triomphe de notre général; aussi craignait-il de tomber entre ses mains. Convaincu donc par sa propre conscience des châtimens qu'il méritait, il persuada aux deux jeunes gens de se rendre sans balancer au pouvoir de Virgilius. Celui-ci les envoie de suite à Scipion, qui les ayant livrés à ses satellites, les fit mourir trois jours après. On dit que l'aîné des Titius demanda aux centurions qui les conduisaient au supplice, d'être exécuté avant son frère : ils lui accordèrent facilement cette grâce.

29. Cependant les cavaliers de garde, à la tête des deux camps, étaient tous les jours aux prises : il se donnait entre eux de légers combats; et quelquefois aussi la cavalerie allemande et gauloise

de Labiénus faisant trève avec celle de César, les soldats s'entretenaient familièrement ensemble. Labiénus, sur ces entrefaites, soutenu d'une partie de ses cavaliers, essaya d'assiéger et d'emporter d'assaut la ville de Lébéda, où Saserna commandait avec trois cohortes. Mais cette place étant bien fortifiée et abondamment pourvue des machines de guerre, on la défendit sans peine et sans péril. Comme la cavalerie revenait souvent à la charge, et qu'un jour un fort escadron ennemi était venu attaquer la porte, un scorpion lancé avec adresse atteignit l'officier qui commandait cette troupe, et le renversa; les autres, frappés de terreur, s'enfuirent aussitôt vers leur camp, et n'osèrent plus rien entreprendre contre Lébéda.

30. D'un autre côté, Scipion rangeait presque tous les jours son armée en bataille environ à trois cents pas de son camp, y restait la plus grande partie du jour et rentrait sur le soir dans ses retranchemens. Comme il réitéra plusieurs fois une telle manœuvre, sans que qui que ce fût sortît du camp de César, et s'approchât plus près de lui, cette patience et cette tranquillité lui inspirèrent un si profond mépris pour notre général et ses troupes, qu'il osa s'avancer avec tous les siens, faisant marcher en première ligne trente éléphans chargés de tours, et donnant le plus grand front qu'il put à ses cavaliers et à ses fantassins qui étaient fort nombreux : ce fut ainsi qu'il s'arrêta dans la plaine à une légère distance de nos retranchemens.

31. Alors César envoie donner ordre à ceux de ses soldats sortis du camp pour fourrager, faire du bois, ou chercher ce qui pouvait être nécessaire aux fortifications, de rentrer dans les lignes les uns après les autres sans bruit et sans confusion, et de s'y tenir immobiles à leur poste : en même temps il commande à sa cavalerie qui avait été de garde, de reprendre le terrain qu'elle occupait peu auparavant, de n'en point sortir que l'ennemi ne lui eût lancé quelques traits, et dans le cas où il s'approcherait davantage, de se replier sur le camp dans le meilleur ordre qu'il lui serait possible. Il enjoignit également au reste de ses cavaliers de se tenir prêts à marcher, chacun dans son quartier. Et de tels ordres, il n'avait pas besoin, pour les donner, de se transporter sur le rempart, afin de reconnaître par lui-même les mouvemens de l'ennemi; mais, comme son expérience militaire était consommée, sans sortir de sa tente, il les faisait porter par ses officiers et ses coureurs : car il était persuadé que ses adversaires, malgré leur confiance dans leur multitude, se souviendraient qu'il les avait souvent battus et mis en fuite, leur avait accordé la vie et pardonné; et qu'en se rappelant ainsi et leur faiblesse et leurs crimes, ils ne compteraient jamais assez sur la victoire pour oser attaquer son camp. D'ailleurs il savait que son nom seul et sa réputation suffisaient pour intimider la plus grande partie de l'armée ennemie. De plus, son camp était très-bien retranché; son rempart fort haut et son fossé fort profond; ses dehors si bien garnis de chausses-trappes, qu'ils se défendaient d'eux-mêmes. Il avait enfin force provisions de scorpions, de machines, de dards, de traits et de toutes sortes d'armes propres à une vigoureuse résistance, qui suppléaient à son peu de monde, et à l'inexpérience de ses troupes. S'il paraissait timide et retenu, ce n'était point qu'il redoutât l'ennemi : s'il ne se présentait point en bataille, ce n'était point qu'il doutât du succès, bien que ses troupes fussent peu nombreuses et sans expérience;

mais il regardait comme très-important d'apprécier de quelle nature pouvait être la victoire, et il lui paraissait honteux après tant d'exploits éclatans, d'armées formidables anéanties, et de triomphes signalés, qu'on pût s'imaginer qu'il n'eût pu réussir à soumettre un reste d'ennemis vaincus, sans qu'il lui en eût coûté du sang. Il avait donc résolu de souffrir leurs bravades, jusqu'au moment où un second convoi leur apporterait quelque partie de ses vieilles légions.

32. Cependant Scipion, après être resté quelque temps en bataille dans la plaine, comme on l'a dit, de manière à paraître avoir méprisé César, fait rentrer lentement ses troupes dans son camp, les assemble, et leur adresse un discours sur la terreur qu'il nous a inspirée, et sur le découragement des nôtres. Après les avoir exhortés à bien faire, il leur promet dans peu une victoire complète. César fait retourner ses soldats au travail, et sous prétexte du besoin qu'on avait de fortifier le camp, il ne laisse pas un moment de relâche à ses nouvelles recrues, afin de les endurcir à la fatigue. Cependant les Numides et les Gétules de l'armée de Scipion désertaient tous les jours : les uns se retiraient dans leur pays; les autres venaient en foule se rendre au camp de César, par suite des obligations qu'eux et leurs ancêtres avaient à C. Marius, dont on disait César allié. Parmi eux, il choisit les plus considérables d'entre les Gétules, qu'il renvoya dans leur patrie avec des lettres pour les principaux de leurs villes, par lesquelles il les exhortait à lever des troupes pour se défendre eux et leurs concitoyens, et à ne plus obéir aux ordres de ses ennemis.

33. Tandis que de tels événemens se passaient près de Maliadia, il vint à César des ambassadeurs d'Acilla, cité libre, et de plusieurs autres endroits, pour l'assurer qu'ils étaient prêts à exécuter ce qu'il ordonnerait : ils lui demandèrent seulement des garnisons, afin de pouvoir se conformer à ses instructions plus sûrement et sans péril. Ils ajoutèrent qu'alors pour le bien de la cause commune, ils lui fourniraient du blé et tout ce qui était en leur pouvoir. César leur accorde sans peine ce qu'ils souhaitaient, leur donne des troupes, et enjoint à C. Messius, qui avait été édile, de partir pour Acilla. Considius Longus qui commandait dans Adrumète avec deux légions et sept cents chevaux, en ayant eu connaissance, laisse une partie de sa garnison dans sa place, et, suivi de huit cohortes, marche en diligence sur Acilla; mais Messius l'avait prévenu, et s'en était rendu maître le premier, lui et les siennes. En approchant de la ville, Considius s'aperçut que les troupes de César y avaient pénétré; ne voulant point tenter l'attaque à ses risques, il retourna dans Adrumète, sans avoir osé rien entreprendre malgré ses forces. Peu de jours après, Labiénus lui ayant envoyé de la cavalerie, il reprit le siége de cette place.

34. Cependant C. Sallustius Crispus, que César avait fait partir quelques jours auparavant avec une flotte, aborde à l'île Cercare. A son arrivée, C. Décimius, ancien questeur, et qui, soutenu d'une forte garnison composée de ses domestiques, était chargé de pourvoir dans cette île aux convois de l'armée ennemie, monte sur un petit vaisseau de rencontre, et prend la fuite. Sallustius fut reçu par les insulaires en qualité de préteur; ayant trouvé du blé en abondance dans cette île, il en remplit des vaisseaux de charge dont ce port était plus que suffisamment pourvu,

et les envoya au camp de César. D'une autre part, le proconsul Alliénus ayant embarqué à Lilybée, sur des navires de transport, la treizième et la quatorzième légion, avec huit cents chevaux gaulois et mille frondeurs ou archers, fit partir ce second convoi vers César en Afrique; cette flotte, profitant d'un vent favorable, arrive à bon port au bout de quatre jours à Mahadia, où César était campé. Il ressentit donc doublement de la joie de ce nouveau secours de troupes et de vivres, qui ranima l'ardeur de ses soldats, en les délivrant de la crainte de tomber dans la disette. On débarque les légions et la cavalerie; et pour leur laisser le temps de se remettre des fatigues de la navigation, on les distribue dans les forts et les retranchemens.

35. Scipion et ses partisans ne pouvaient que témoigner leur surprise de cette conduite; ils se demandaient entre eux comment ce même César, le premier d'ordinaire pour l'attaque, était si changé tout-à-coup; et ils le soupçonnèrent d'agir ainsi non sans de grands motifs. Inquiets et alarmés de le voir si tranquille, ils détachèrent deux Gétules qu'ils croyaient leur être entièrement dévoués; leur promettant de magnifiques récompenses, et les envoyant comme déserteurs épier ce qui se passait dans son camp. Admis en sa présence, ils demandèrent qu'il leur fût permis de parler sans péril. L'ayant obtenu : « Général, dirent-ils, nombre de Gétules comme nous, cliens de C. Marius et presque tous citoyens romains de la quatrième et de la sixième légion, ont souvent eu le désir de passer dans votre camp; mais jusqu'à ce jour nous n'avons pu le faire sans péril, veillés comme nous l'étions de si près par la cavalerie numide : maintenant que l'occasion s'en présente et que nous pouvons suivre notre penchant, apprenez que Scipion nous envoie auprès de vous en qualité d'espions, pour examiner si, à la tête de votre camp et devant les portes de vos retranchemens, il n'y a point quelques fosses secrètes, quelque piége tendu à ses éléphans; nous sommes chargés d'éclairer vos desseins contre ces animaux, et de pénétrer votre plan de bataille, afin de lui en rendre compte. » César, leur donnant des éloges, les prit à son service, et les fit conduire au quartier des transfuges. L'événement confirma bientôt leur rapport : car, dès le lendemain, plusieurs soldats des légions dont ces Gétules avaient parlé quittèrent le camp de Scipion pour se rendre dans celui de César.

36. Voilà ce qui se passait près de Mahadia, lorsque M. Caton, gouverneur d'Utique, faisant sans cesse des levées d'affranchis, d'Africains, d'esclaves en un mot, et d'individus de toute espèce, dès qu'ils étaient en âge de porter les armes, les envoyait de suite au camp de Scipion. Sur ces entrefaites, des députés de Cairôan, ville où les marchands italiens et les laboureurs avaient déposé trois cent mille boisseaux de froment, vinrent trouver César et lui donner avis de ce dépôt; ils le prièrent en même temps de leur envoyer garnison, tant pour le garder que pour conserver le reste de leurs biens. Notre chef, les remerciant de ces bonnes dispositions, promit de leur envoyer des troupes dans peu de temps, et les fit partir pour leur province, après les avoir exhortés à lui rester fidèles. Dans ces circonstances, P. Sitius entra dans la Numidie avec des troupes; et mettant le siége devant un château fort situé sur une montagne, où Juba avait fait porter des vivres et toutes les autres provisions nécessaires

pour la campagne, il l'emporta d'assaut.

37. Après s'être renforcé de deux légions de vétérans, ainsi que de la cavalerie et des troupes armées à la légère que lui avait amenées le second convoi, César renvoya sur-le-champ six vaisseaux de transport à Lilybée, pour en faire venir le reste de ses troupes. Après avoir donné ordre, le 27 de janvier vers six heures du soir, à tous ses coureurs et autres bas officiers, de se tenir prêts à le suivre, il part en personne vers minuit avec toutes ses légions, sans que personne fût averti de son dessein, ou même en eût aucun soupçon, et marche droit à Mahadia, ville où il avait mis garnison, et qui la première s'était déclarée en sa faveur. De là tirant sur la gauche de son camp, et suivant une pente douce, il arrive avec ses légions sur le bord de la mer, dans une plaine admirable, de quinze milles d'étendue, bordée d'une chaîne de montagnes peu élevées, lesquelles, partant de la côte, formaient en ce lieu une espèce d'amphithéâtre. De ces monts on voyait saillir quelques collines assez hautes, sur lesquelles on avait anciennement bâti des tours, avec des points d'observation, d'où l'on pouvait découvrir tous les endroits environnans. Scipion, s'étant rendu maître de la dernière de ces collines, y avait mis garnison.

38. Arrivé au sommet de cette chaîne de montagnes, César commence à faire élever sur chacune de ces collines des tours et des forts, ce qui fut exécuté en moins d'une demi-heure. Mais en s'approchant de la dernière, et de la tour la plus voisine du camp ennemi, où se tenait, comme je l'ai dit, une garde de Numides, il s'arrêta un moment; reconnaissant le terrain, il poste toute sa cavalerie de manière à pouvoir couvrir ses travailleurs : ensuite il distribue l'ouvrage entre ses légionnaires, et fait ouvrir une tranchée au travers de la montagne, depuis l'endroit où il était, jusqu'à son point de départ. A cette vue, Scipion et Labiénus tirent toute leur cavalerie de leur camp, la rangent en bataille, avancent environ un mille, et placent leur infanterie sur une seconde ligne, à quatre cents pas environ de leurs retranchemens.

39. César n'en continue pas moins d'encourager les siens au travail, sans s'inquiéter du mouvement de ses adversaires. Mais quand il vit qu'ils n'étaient plus qu'à quinze cents pas de ses fortifications, persuadé qu'ils ne marchaient à lui que pour empêcher les travaux de ses troupes, et les contraindre à y renoncer; comprenant, de plus, la nécessité où il se trouvait d'en retirer ses légions, il ordonne à un escadron de cavalerie espagnole de gagner promptement la hauteur voisine, d'en débusquer la garnison ennemie, et de s'en rendre maître; il le fait soutenir par quelque infanterie légère. Ceux-ci, attaquant les Numides, en font plusieurs prisonniers, dispersent le reste, en blessent quelques-uns, et s'emparent de ce poste. A cette vue, Labiénus pour secourir plus promptement les siens, tire presque toute la cavalerie de son aile droite, et vient de suite soutenir les fuyards. De son côté, César, le voyant éloigné de son corps de bataille, détache toute la cavalerie de son aile gauche pour le couper.

40. Dans la plaine, théâtre du combat, était située une maison de campagne très-étendue, flanquée de quatre tours, qui empêchait Labiénus de voir le mouvement de notre cavalerie : aussi, n'aperçut-il nos troupes que lorsqu'il en fut informé par le carnage qu'elles faisaient à son arrière-garde :

ce qui répandit une si grande terreur parmi ses cavaliers numides qu'ils s'enfuirent droit au camp. Les Gaulois et les Allemands qui restaient, pris en queue et enveloppés des hauteurs, sont entièrement massacrés, malgré leur vigoureuse résistance. Les légions de Scipion rangées en bataille à la tête de son camp, témoins de cet échec, aveuglées par la crainte et par la frayeur, rentrèrent en foule dans leurs retranchemens. Après l'action, César qui venait de chasser Scipion et ses troupes de la plaine et des hauteurs, et de les forcer à se renfermer dans leur camp, fit sonner la retraite, et rentrer toute sa cavalerie. La plaine libre et vide d'ennemis, il ne put voir sans surprise les cadavres des Gaulois et des Allemands tués dans ce combat; les uns avaient suivi Labiénus au sortir des Gaules; les présens et les promesses avaient engagé les autres à prendre son parti, et plusieurs, faits prisonniers lors de la défaite de Curion, avaient obtenu grâce de la vie, et voulu signaler leur dévouement sous ce nouveau chef, comme sous le premier. Leurs corps, d'une grandeur et d'une beauté remarquables, étaient diversement percés et étendus pêle-mêle sur le champ de bataille.

41. Le lendemain de cette action, César, tirant ses cohortes de divers postes où il les avait placées, rangea toutes ses troupes en pleine campagne. Scipion, au contraire, qui avait essuyé une perte considérable, et dont les morts et les blessés étaient fort nombreux, se tint renfermé dans ses fortifications. En conséquence, César, ayant mis son armée en bataille au pied des montagnes, s'approcha lentement de ses retranchemens; et déjà il n'était pas à plus d'un mille de la ville d'Uzita où Scipion tenait garnison, lorsque celui-ci, craignant de perdre cette place, d'où il tirait l'eau et les vivres nécessaires pour l'entretien de ses soldats, fit sortir toutes ses troupes, qu'il disposa sur quatre lignes, selon sa tactique habituelle; ses cavaliers formaient la première, et il y avait entremêlé ses éléphans armés et chargés de tours. César, qui le vit s'avancer en cet ordre, crut qu'il venait pour le combattre; mais Scipion s'arrêta devant la ville, presqu'au lieu dont on vient de parler, et couvrit son corps de bataille de la place; tandis qu'il déployait à droite et à gauche ses ailes où étaient ses éléphans.

42. Après avoir attendu presque jusqu'au coucher du soleil que Scipion vînt à lui, César, s'apercevant qu'il se tenait immobile dans son poste, et qu'il était plus disposé à profiter de l'avantage de la position, en cas de besoin, qu'à tenter une bataille en rase campagne, ne jugea pas à propos, ce jour-là, de s'approcher plus de la ville, qu'il savait avoir une forte garnison de Numides, et qui couvrait le centre des ennemis : il comprit d'ailleurs qu'il était difficile d'attaquer la place, en même temps que de soutenir dans un poste désavantageux tout l'effort de deux ailes, surtout avec des troupes qui étaient sous les armes depuis le matin et encore à jeun. Il les ramena donc au camp; et dès le lendemain il fit pousser ses fortifications dans la plaine, pour aborder de plus près l'ennemi.

43. Cependant Considius qui, soutenu de huit cohortes de Numides et de Gétules, assiégeait Acilla, où C. Messius commandait avec sa garnison, voyant qu'il perdait un temps inutile, parce que les assiégés avaient souvent brûlé ses machines et ruiné ses travaux devant la place, n'eut pas plutôt reçu la nouvelle du mauvais succès de la cavalerie de Labiénus contre César, qu'a-

près avoir incendié le blé dont son camp était abondamment fourni, gâté le vin, l'huile et le reste des vivres, il lève le siége d'Acilla, partage ses troupes avec Scipion, et, traversant le royaume de Juba, se retire dans Adrumète.

44. Sur ces entrefaites, un vaisseau de transport du nombre de ceux qu'Alliénus avait envoyés de Sicile par le second convoi, et qui portait Q. Cominius et L. Ticida, chevalier romain, s'étant égaré du reste de la flotte, fut poussé par les vents à Thapse, où Virgilius le prit à l'aide de quelques barques et de quelques bâtimens de charge, et l'envoya à Scipion. Une galère à trois rangs de rames également du même convoi, s'étant trouvée séparée des autres, fut jetée par la tempête à la Galetta, où les forces navales de Varus et de M. Octavius la capturèrent. Elle portait un centurion, des soldats vétérans et quelques autres de nouvelles levées, que Varus envoya aussi à Scipion sous bonne escorte, sans leur avoir fait le moindre outrage. Présentés à ce chef lorsqu'il était sur son tribunal : « Je sais, leur dit-il, que ce n'est pas de vous-mêmes, mais à l'instigation et par l'ordre criminel de votre général, que vous poursuivez à outrance les citoyens les meilleurs et les plus honnêtes de la république. Ainsi, puisque la fortune vous a mis en ma puissance, si vous êtes dans l'intention de faire votre devoir, et de défendre l'état avec tous les Romains vertueux, mon dessein est non-seulement de vous donner la vie, mais même de vous accorder une gratification. Parlez donc, et expliquez-vous. »

45. Après ce discours, Scipion, ne doutant point qu'ils ne dussent lui rendre de grandes actions de grâce, leur permit de répondre. Alors un centurion de la quatorzième légion prenant la parole : « Je te remercie, reprit-il, Scipion (car je ne puis t'appeler mon général), de ce qu'étant ton prisonnier par le droit de la guerre, tu me promets la vie et la liberté; et peut-être profiterais-je de cette faveur et de tes offres, si un grand crime n'y était attaché. Quoi! je pourrais porter les armes contre César, mon chef, sous lequel j'ai commandé, et contre ses troupes, pour l'honneur et la gloire desquelles je sers depuis plus de trente-six ans! Non, je ne puis le faire; et je t'exhorte très-fortement à changer toi-même de résolution : car, pour t'apprendre à qui tu as affaire, si tu ne le sais pas encore par ta propre expérience, choisis celles de tes cohortes sur laquelle tu comptes le plus, et fais-la combattre contre moi : je ne prendrai que dix de mes compagnons qui sont ici captifs. Alors par les preuves que nous nous donnerons de notre valeur, tu verras ce que tu dois attendre de tes troupes. »

46. Ce centurion, ayant ainsi parlé avec le plus grand sang-froid, contre l'attente de Scipion, celui-ci irrité, confus d'une réponse aussi ferme, fit signe à ses centurions, qui le massacrèrent aussitôt en sa présence; ensuite, faisant séparer le reste des vétérans d'avec les nouveaux soldats : « Otez, dit-il, de devant mes yeux ces pervers noircis de crimes, et engraissés du sang des citoyens. » On les emmène de suite, et on les égorge impitoyablement. Quant aux nouveaux soldats, il les fit disperser dans ses troupes. Mais, pour Cominius et Ticida, il ne voulut jamais les voir. Touché de ce malheur, César cassa ignomieusement pour leur négligence, et chassa de son armée ceux qu'il avait mis de garde avec des galères devant Thapse pour croiser et pour la sûreté de ses convois.

47. Presqu'à la même époque sur-

vint parmi ses troupes un accident inouï et presque incroyable. Après le coucher des Pléiades, vers neuf heures du soir, tout-à-coup s'élève un violent orage mêlé d'une grêle de pierres. Les soldats en souffrirent d'autant plus que César ne les tenait point sous des tentes, comme les autres généraux, mais qu'en changeant de camp tous les trois ou quatre jours pour s'approcher de l'ennemi, et les occupant sans cesse à se retrancher, il ne leur laissait pas le loisir de respirer. D'ailleurs, lors de leur embarquement pour la Sicile, il avait défendu qu'il entrât dans les vaisseaux rien autre chose que la seule personne du soldat avec ses armes, sans permettre qu'on transportât ni ustensiles, ni valets, ni rien de tout ce qui pouvait être d'usage aux troupes; et depuis leur séjour en Afrique, loin d'avoir pu faire la moindre acquisition, le prix exorbitant des vivres les avait réduites à dépenser le peu qu'elles possédaient. Aussi, les nôtres étaient-ils si misérables, que bien peu d'entre eux avaient des tentes; les autres s'en étaient construit de petites avec leurs vêtemens, les couvrant de jonc et de roseaux; ainsi, dans l'occasion présente, accablés de la pluie et de la grêle qui ruinèrent toutes leurs frêles habitations, éteignirent les feux, et corrompirent tous les comestibles, on les voyait courir dispersés à travers le camp au milieu des ténèbres de la nuit, se garantissant la tête avec leurs boucliers. Cette même nuit, la pointe des javelots des soldats de la cinquième légion parut tout en feu.

48. Cependant, instruit de l'escarmouche qui avait eu lieu entre César et Scipion, et, sollicité par ce dernier de venir le joindre, le roi Juba laisse Sabura, son lieutenant, avec une partie de son armée pour agir contre Sitius; et, afin de rendre quelque confiance aux troupes de Scipion et d'effrayer celles de César, il sort de ses états, et marche au secours de ses alliés avec trois légions, huit cents hommes de cavalerie qui se servaient de brides, grand nombre de cavaliers numides qui n'en avaient point, un fort parti d'infanterie armée à la légère, et trente éléphans. Lorsqu'il eut joint Scipion, il prit son camp à part avec les siens à une légère distance de ce général. (Avant son arrivée, la terreur s'était répandue dans le camp de César, et nous étions fort inquiets dans l'attente des forces de ce prince; mais à peine les nôtres le virent-ils à portée de nos retranchemens, qu'ils commencèrent à les mépriser, et que toute cette crainte s'évanouit. Ainsi sa présence dissipa cette idée formidable qu'on avait conçue de lui lorsqu'il était absent.) Du reste, il fut aisé de comprendre combien son approche avait relevé le courage et la confiance de Scipion; car, dès le lendemain, il fit sortir toutes ses troupes, celles du roi et soixante éléphans, les rangea en bataille avec le plus d'apparence qu'il lui fut possible, s'éloigna de ses retranchemens un peu plus que de coutume, et rentra bientôt dans son camp.

49. De son côté, César, voyant que l'ennemi avait à peu près reçu tous les secours qu'il attendait, et qu'il ne refuserait plus d'en venir à une action, dirigea sa marche avec toutes ses troupes par les hauteurs, fit tirer des lignes de communication de l'une à l'autre, construisit des forts sur chacune, et s'approcha de Scipion de plus en plus à mesure qu'il se rendait maître de quelque poste. Les ennemis, comptant sur le grand nombre de leurs troupes, se saisirent d'une colline voisine, et par ce moyen l'empêchèrent d'avancer. Labiénus avait formé le dessein d'occuper la

même position; et comme il en était plus près que César, il y arriva aussi le premier.

50. Dans cet endroit se trouvait une vallée assez large, d'une pente raide et escarpée, et remplie de trous considérables : il fallait que notre chef la traversât avant de parvenir à la colline dont il voulait s'emparer. Au-delà du vallon régnait un vieux bois d'oliviers fort touffu. Labiénus, par la connaissance qu'il avait des lieux, voyant que pour arriver à la colline César serait obligé de franchir ce vallon et ce bois, s'y met en embuscade avec son infanterie légère, une partie de ses cavaliers, et cache le reste derrière la montagne et les collines, afin qu'attaquant nos légions lorsqu'elles s'y attendraient le moins, sa cavalerie parût en même temps sur la hauteur, et que notre armée prise en tête et en queue, sans pouvoir avancer ni reculer, fût ainsi enveloppée et taillée en pièces. Ignorant le piége, César avait fait prendre les devans à sa cavalerie : quand elle eut atteint le vallon, les troupes de Labiénus, oubliant ou exécutant avec maladresse les ordres qu'elles avaient reçus, ou soit qu'elles craignissent d'être culbutées dans le vallon par la cavalerie, commencèrent à sortir de leur embuscade à la file et chaque soldat l'un après l'autre pour gagner la hauteur. Nos cavaliers se mettent aussitôt à les poursuivre, en tuent un grand nombre, font plusieurs prisonniers, se dirigent de suite vers la hauteur et s'en emparent, après en avoir chassé les troupes qu'y avait postées Labiénus, lequel eut même bien de la peine à s'échapper avec une partie de sa cavalerie.

51. Après ce succès, César, ayant distribué les travaux à ses légions, se retrancha sur la colline dont il venait de s'emparer. Puis, de son camp principal, il fit ouvrir au milieu du champ de bataille deux tranchées en face la ville d'Uzita, située dans la plaine même, entre son camp et celui de Scipion, qui était maître de cette place, et les poussa de manière qu'elles embrassaient la droite et la gauche de la ville. Son plan était, lorsqu'il voudrait s'approcher davantage de cette place et l'investir, de couvrir ses côtés par de telles fortifications; il empêchait également la nombreuse cavalerie de son adversaire de l'envelopper et de retarder ses attaques. Il voulait encore par là faciliter aux habitans de la ville qui désiraient venir se rendre à lui, le moyen de le faire aisément et sans péril; ce qu'ils ne pouvaient auparavant exécuter sans courir les plus grands risques : enfin, son intention était de voir si, en abordant de plus près l'ennemi, il se déciderait à combattre. Un autre motif qui le guidait encore, c'est que ce terrain étant fort bas, il pourrait y creuser quelques puits; car il se procurait difficilement de l'eau; et il se voyait obligé de la faire venir de loin. Tandis qu'une partie des légions était occupée aux travaux dont je viens de parler, l'autre, rangée en bataille, protégeait les travailleurs et faisait face à l'ennemi, dont les cavaliers et les fantassins armés à la légère ne cessaient leurs escarmouches.

52. Vers le soir, César avait retiré ses légions du travail pour les ramener au camp, lorsque Juba, Scipion et Labiénus vinrent fondre sur nos cavaliers avec toute leur infanterie légère et leur cavalerie. Surprise et poussée par l'effort de tant d'ennemis qui venaient l'attaquer à l'improviste, la nôtre plia un peu; mais nous eûmes aussitôt notre tour; car César, faisant revenir ses légions qui se retiraient au camp, les mène au secours de sa cavalerie; et

Digitized by Google

celle-ci reprenant courage, et tournant bride contre les Barbares acharnés à la poursuite et dispersés çà et là, tombe sur eux, en blesse et en tue plusieurs, et repousse le reste jusqu'au camp du roi. Si l'action n'eût pas commencé si tard, et si la poussière que le vent soulevait n'eût pas aveuglé les soldats, Labiénus et Juba tombaient au pouvoir de César, et toute leur cavalerie ainsi que leur infanterie légère auraient été détruites. On ne saurait croire néanmoins combien de soldats de la quatrième et de la sixième légion de Scipion désertèrent et vinrent se rendre dans notre camp, ou se retirèrent de différens côtés comme ils le purent. Plusieurs des cavaliers qui avaient servi sous Curion, ne comptant ni sur Scipion, ni sur ses troupes, passèrent aussi de notre côté.

53. Au milieu de ces opérations des deux généraux autour d'Uzita, la neuvième et la dixième légion, embarquées en Sicile sur des navires de charge, étaient sur le point de mouiller au port de Mahadia, lorsque ayant aperçu les vaisseaux de César à l'ancre dans la rade de Thapse, et craignant de rencontrer la flotte ennemie qu'elles y crurent en embuscade, elles gagnèrent à contre-temps la haute mer; et après avoir été long-temps le jouet des vents, épuisées de faim et de fatigues, elles arrivèrent enfin à plusieurs jours de là au camp de César.

54. A peine furent-elles débarquées, que notre général, plein de ressentiment des exactions et des désordres dont certains individus s'étaient rendus coupables en Italie, profite du plus léger prétexte pour les punir; et sur ce que C. Aviénus, tribun de la dixième légion, avait rempli un vaisseau de vivres, d'esclaves et de chevaux, sans lui amener de Sicile un seul soldat, dès le lendemain il monta sur son tribunal, et après avoir convoqué tous les tribuns et les centurions de ses légions : « Je voudrais bien, leur dit-il, que certains hommes eussent mis fin à leur insolence et à leurs excès, et qu'ils n'eussent pas abusé de ma douceur, de ma modération et de ma patience. Mais, puisqu'ils ne gardent ni mesure ni règle, afin d'apprendre aux autres à se mieux conduire, je vais sur-le-champ en faire moi-même un exemple selon l'ordre de la discipline militaire. Vous, C. Aviénus, parce qu'en Italie vous avez soulevé les soldats du peuple romain contre la république; que vous avez rançonné les villes municipales; que vous avez été inutile à l'état et à moi; que vous avez fait servir mes vaisseaux à transporter ici vos domestiques et vos équipages au lieu de mes troupes, et que par là vous êtes cause que la république en manque au besoin; considérant de tels délits, je vous casse honteusement, je vous chasse de mon armée, vous enjoignant de partir dès ce jour, et à l'heure même, de l'Afrique. Vous, A. Fontéius, tribun militaire, je vous réforme comme séditieux et mauvais citoyen. Vous, T. Saliénus, M. Tiro et C. Clusinas, après avoir obtenu du commandement parmi mes troupes, non par votre courage, mais par pure faveur, puisque vous n'avez montré ni valeur dans la guerre, ni amour du bien pendant la paix, et que vous vous êtes plus appliqués à exciter les soldats contre votre général qu'à faire votre devoir avec honneur et modestie, je vous déclare indignes d'occuper aucun grade sous mes drapeaux; je vous casse, et vous ordonne de vider au plus tôt l'Afrique. » Après cet arrêt il les livra à des centurions, qui les firent embarquer séparément,

et sans leur permettre d'emmener avec eux chacun plus d'un seul valet.

55. Cependant ceux des Gétules qui étaient venus se rendre au général, et qu'il avait envoyés vers leurs compatriotes chargés de lettres de sa part, arrivent dans leur pays; le crédit dont ils jouissaient parmi leurs concitoyens les entraîne facilement et achève de les persuader non moins que la réputation de César; abandonnant le parti de Juba, ils prennent tous les armes, et sans balancer se déclarent contre le roi. Instruit de ce soulèvement, et se voyant par là engagé dans une triple guerre, Juba fut contraint de tirer, des troupes qu'il avait destinées à combattre César, six cohortes pour garder ses frontières contre les Gétules.

56. De son côté, César ayant achevé ses deux lignes, après les avoir poussées jusqu'à Uzita, mais hors de la portée du trait, se fortifia aussitôt dans ce poste, garnit la tête de son camp d'un grand nombre de machines de guerre tournées contre la place, avec lesquelles il ne cessait de harceler ceux qui défendaient les remparts, et y conduisit cinq légions qu'il tira de ses anciens retranchemens. Cette disposition donna moyen aux plus distingués et aux plus connus des Gétules du parti ennemi, de chercher à voir et à entretenir ceux de leurs partisans et de leurs proches qui tenaient pour Scipion. César n'ignorait pas de quels avantages pouvaient être pour lui de pareilles entrevues : en effet, plusieurs des principaux officiers d'escadrons de ce peuple qui marchaient sous les étendards de Juba, et dont les pères ayant servi sous Marius avaient obtenu pour récompense des terres en ce pays-là, lesquels après la victoire de Sylla étaient passés sous la domination du roi Hiempsal, ces officiers, dis-je, prirent leur temps, la nuit, lorsque les feux furent allumés, pour se rendre, eux, leurs cavaliers et leurs valets, au nombre d'environ mille chevaux, dans le camp que César avait établi près d'Uzita.

57. Scipion et les autres chefs, instruits de ce malheureux événement, étaient encore dans la consternation qu'il leur avait causée, lorsque presqu'au même instant ils aperçurent M. Aquinius qui s'entretenait avec C. Saserna. Scipion lui envoie donner l'ordre de cesser une telle entrevue; et comme il n'en continuait pas moins son entretien, voulant achever ce qu'il avait à dire, Juba lui dépêche un de ses courriers, qui en présence de Saserna : « Le roi, lui dit-il, vous défend de poursuivre : » alors tout tremblant, il se retira, et obéit à cette injonction royale. On ne peut trop s'étonner qu'un citoyen romain, après avoir obtenu les plus hautes dignités de la république, n'ayant d'ailleurs à craindre ni pour sa liberté, ni pour ses biens, ait mieux aimé obéir à un roi Barbare que de se rendre aux ordres de Scipion, ou de revenir libre dans sa patrie après la ruine de ceux de son parti. Mais l'orgueil et l'insolence de Juba s'adressaient moins à M. Aquinius, patricien d'un ordre inférieur et homme nouveau, qu'à Scipion lui-même, ce général d'une famille aussi recommandable, et qui avait passé par toutes les charges : car, comme avant l'arrivée du prince il portait le manteau de pourpre, on dit que ce monarque superbe lui fit entendre qu'il ne devait pas paraître vêtu de la même couleur que lui; en sorte que Scipion fut réduit à prendre le blanc, pour satisfaire Juba, le plus vain et le plus lâche de tous les hommes.

58. Le lendemain l'un et l'autre font sortir toutes leurs troupes, les rangent

en bataille le long d'un ravin qui se trouvait assez proche de notre camp, et s'y arrêtent. César suivit leur exemple, et disposa promptement les siens pour le combat, dans la plaine, à la tête de ses retranchemens, où il les retint, persuadé que les ennemis qui, avec les secours du roi, formaient une armée si nombreuse, et s'étaient avancés les premiers, s'approcheraient de lui et commenceraient l'attaque. Ensuite, ayant parcouru les rangs à cheval, il exhorte ses légions, donne le signal et attend que l'ennemi se présente. Pour lui, divers motifs l'empêchaient de trop s'éloigner de son camp : la ville d'Uzita, dont Scipion était maître, avait été garnie de cohortes. César, dont la droite était adossée à cette ville, avait lieu de craindre que s'il avançait au-delà, ces cohortes ne fissent une sortie pour le prendre en flanc. Ce qui le retenait encore, c'est que le front de l'armée de Scipion était couvert par un terrain embarrassé, qui aurait pu empêcher que ses troupes ne l'attaquassent librement.

59. Je crois devoir indiquer ici quel était l'ordre de bataille des deux armées. Voici celui de Scipion : il rangea en première ligne ses légions et celles de Juba; il forma ensuite une seconde ligne de Numides; mais ces troupes se présentaient sur si peu de profondeur, et sur une telle étendue, que, de loin, le centre de cette armée semblait à nos légionnaires ne former qu'une seule ligne. Les ailes seules faisaient mieux juger la disposition. On appuya, à la droite et à la gauche des légions, et avec des intervalles égaux entre eux, tous les éléphans; et derrière eux, l'infanterie légère et les troupes auxiliaires des Numides. On porta à l'aile droite toute la cavalerie à brides; on n'en mit point à l'autre aile, où elle eût été inutile, parce que la ville d'Uzita servait de point d'appui à cette gauche de l'armée. Comme le terrain ne permettait pas de développer sur le même front toute la cavalerie, Scipion avait posté au pied des montagnes, à environ mille pas de sa droite, et un peu en écharpe, tout le reste de la cavalerie numide avec un corps nombreux d'armés à la légère. L'emplacement de cette réserve à une telle distance avait pour objet d'attendre que les deux armées s'ébranlassent pour le choc, et de saisir ce moment pour se porter brusquement en avant, se développer sur le flanc et sur les derrières de l'armée de César, l'accabler d'une grêle de traits, et par cette attaque imprévue en précipiter la défaite. Tel était, ce jour-là, l'ordre de bataille de Scipion.

60. L'armée de César était rangée en bataille de la manière suivante, en commençant par sa gauche pour revenir à sa droite. La neuvième légion et la huitième étaient à l'aile gauche; la trentième et la vingt-huitième à la droite; la treizième, la quatorzième, la vingt-sixième, la vingt-neuvième, dans le corps de bataille; mais l'aile droite était encore comprise dans son corps de bataille, et il se servait de sa seconde ligne pour en former la droite à la place des cohortes qui avaient été placées au corps de bataille; il y ajouta quelques-unes de ces cohortes que l'on avait tirées de légions nouvellement levées. Il transporta toute sa troisième ligne à l'aile gauche, et la fit aller jusqu'au centre de ce qui avait été sa gauche avant la nouvelle disposition, en la plaçant de façon qu'elle était sur trois lignes. Ce qui l'avait porté à cet arrangement, c'est que ses retranchemens couvraient son aile droite, au lieu que sa gauche avait à soutenir

tout l'effort de la cavalerie ennemie qui était très-nombreuse. C'est pourquoi il y jeta encore toute sa cavalerie; et comme il n'y comptait pas beaucoup, il plaça devant elle sa cinquième légion pour la protéger, et l'entremêla de troupes armées à la légère. A l'égard de ses archers, il les répandit çà et là, principalement sur les ailes.

61. Les deux armées, ainsi rangées en bataille à trois cents pas tout au plus l'une de l'autre, restèrent en présence depuis le lever du soleil jusque vers les quatre heures du soir, sans en venir aux mains, ce qui ne s'était peut-être jamais vu. César faisait enfin rentrer l'armée dans ses retranchemens, lorsque tout-à-coup la cavalerie légère des Numides et des Gétules, que Scipion avait mise en écharpe, en arrière de son armée, se mit en mouvement et se porta vers les retranchemens que César avait sur la hauteur. Labiénus, pour favoriser cette entreprise, resta en bataille avec toute sa cavalerie à brides, et tint ainsi en échec les légions. A cette vue, une partie de la cavalerie de César, suivie de l'infanterie légère, s'étant abandonnée sans ordre à la poursuite des Gétules, et ayant poussé l'imprudence jusqu'à se laisser emporter au-delà d'un marais, elle ne put soutenir les efforts d'un ennemi trop supérieur en nombre; en sorte qu'abandonnée par les troupes légères, elle fut maltraitée et contrainte de regagner en désordre le gros de l'armée, après avoir eu un cavalier tué, plusieurs chevaux blessés, et avoir perdu vingt-six hommes de troupes légères. Scipion, tout glorieux de ce petit avantage, fit sur le soir rentrer ses troupes dans le camp. Mais sa joie fut de courte durée : car dès le lendemain, une partie des cavaliers de César, s'étant rendus à Lébéda pour y chercher du blé, rencontrèrent dans leur marche des maraudeurs de la cavalerie numide et gétule : tombant sur eux lorsqu'ils s'y attendaient le moins, ils en tuèrent ou prirent une centaine environ. Pendant ce temps, César ne cessait d'occuper ses légions aux lignes et aux retranchemens qu'il pratiquait à travers la plaine, pour fermer le passage à l'ennemi dans ses excursions. De son côté, Scipion se retranchait à l'opposite, de peur que César ne lui interceptât toute communication avec les hauteurs. Ainsi, dans les deux armées, l'un et l'autre chefs se partageaient entre les travaux et les combats que se livrait chaque jour leur cavalerie.

62. Cependant Varus, instruit que la septième et la huitième légion étaient arrivées de Sicile, fit sortir sa flotte du port d'Utique où il l'avait retenue tout l'hiver; l'ayant remplie de rameurs et de matelots gétules, il s'avance pour croiser, et se présente devant Adrumète avec cinquante-cinq vaisseaux. César, qui l'ignore, envoie L. Cispius et vingt-sept galères se poster à Thapse pour servir d'escorte à ses convois; il fait partir aussi pour le même objet vers Adrumète treize autres galères sous la conduite de Q. Aquila. Cispius ne tarda pas à parvenir au but de sa navigation; mais Aquila eut un si mauvais temps, qu'il lui fut impossible de doubler le cap : de sorte qu'ayant trouvé une petite anse à l'abri de la tempête, il s'y mit à couvert avec ses vaisseaux hors de la vue des ennemis. Le reste de notre flotte se tenait en rade près Lébéda; et les matelots descendus à terre étaient en partie dispersés sur le rivage, et en partie dans la ville pour acheter des vivres : ainsi elle se trouvait sans défense. Varus en est bientôt averti par

des déserteurs ; profitant de l'occasion, il sort du port d'Adrumète, arrive dès la pointe du jour avec toutes ses forces navales à Lébéda, brûle sans opposition les vaisseaux de charge qu'il trouve à l'ancre éloignés du port, et prend deux galères à cinq rangs de rames, et dépourvues de leur équipage.

63. César ayant appris cette nouvelle, au moment où il visitait ses ouvrages à deux lieues de ce port, abandonne tout et court bride abattue vers Lébéda. Après y avoir exhorté sa flotte à le suivre, il monte sur le premier bâtiment qui se présente, prend en passant Aquila, qu'avait effrayé le grand nombre des vaisseaux, et se met à poursuivre les ennemis. Surpris de sa diligence et de son audace, Varus rebrousse chemin, et s'enfuit vers Adrumète avec tous ses navires. César le poursuivit l'espace de quatre milles, reprit une de ses galères à cinq rangs, ainsi que tous ceux qui la montaient, et cent trente soldats que ses adversaires avaient commis à sa garde; une galère à trois rangs ayant voulu se mettre en défense fut aussi prise avec tous les matelots et les rameurs dont elle était chargée. Le reste de la flotte ennemie doubla le cap, et rentra au port d'Adrumète. César ne put le faire avec le même vent : il resta donc en rade à l'ancre pendant la nuit ; et le lendemain, dès l'aurore, il parut devant Adrumète, où il brûla tous les vaisseaux de transport qui étaient en rade, s'empara de tous les autres, ou les contraignit de se réfugier dans le port. Après cet exploit, il demeura encore quelque temps devant la ville, pour voir si l'ennemi voudrait en venir à un combat; puis il rentra dans son camp.

64. Sur la galère à trois rangs qu'il avait capturée, se trouvèrent P. Vestrius, chevalier romain, et P. Ligarius, qui, après avoir combattu dans l'armée d'Afranius en Espagne, avait été pris, et relâché avec les autres. Depuis, ayant suivi Pompée, échappé à la bataille de Pharsale, il était venu joindre Varus en Afrique. César le fit mourir à cause de son parjure et de sa perfidie; mais il accorda la vie à P. Vestrius, non-seulement parce que son frère avait payé à Rome la taxe imposée; mais encore parce qu'il justifia parfaitement sa conduite; car il représenta qu'après avoir été pris par la flotte de Nasidius et sauvé par Varus au moment où on le conduisait à la mort, il n'avait jamais pu depuis trouver moyen de rejoindre César et de passer sous ses drapeaux.

65. C'est une coutume, parmi les habitans de l'Afrique, de pratiquer dans presque toutes les campagnes et les villages, des trous souterrains et secrets pour y serrer le blé; ce qu'ils font à cause de leurs guerres fréquentes et des subites invasions de l'ennemi. César, ayant eu connaissance de cet usage, fit partir vers minuit deux légions avec ses cavaliers, les envoyant à dix milles de son camp, d'où ils revinrent chargés de blé. Labiénus, à cette nouvelle, s'avance par les mêmes hauteurs que César avait traversées le jour précédent jusqu'à sept milles de ses fortifications, et il y poste deux légions; espérant que les nôtres prendraient souvent la même route pour aller chercher du blé, il s'y tenait tous les jours en embuscade, dans des positions avantageuses, et soutenu d'un grand nombre de cavaliers et de gens de trait.

66. Instruit de son projet par des transfuges, après avoir laissé passer quelques jours sans sortir de ses retranchemens, afin que l'ennemi continuant toujours, mais en vain, le même

exercice, se relâchât de sa vigilance ordinaire et devînt plus négligent, César sortit un matin par la porte Décumane avec huit légions de vétérans et une partie de ses cavaliers, qui, ayant pris les devans, surprirent ceux qui étaient en embuscade cachés dans les vallons, massacrèrent environ cinq cents hommes d'infanterie légère, et réduisirent le reste à une fuite honteuse. Labiénus vint de suite au secours des siens avec toute sa cavalerie; et comme la nôtre était en trop petit nombre pour tenir contre tant d'assaillans, elle commençait à plier, lorsque César parut avec ses légions rangées en bataille. A cette vue, Labiénus étonné s'arrête; et César ramène sa cavalerie sans la moindre perte. Le lendemain, Juba fit mettre en croix tous ceux des Numides qui s'étaient réfugiés dans le camp, après avoir abandonné leur poste.

67. Cependant César, voyant la disette de blé qui le pressait, réunit toutes ses troupes dans un seul camp, met garnison à Lébéda, dans Mahadia et Acilla, charge Cispius et Aquila de croiser avec leurs flottes, l'un devant Adrumète, l'autre devant Thapse, incendie ses fortifications d'Uzita, et vers trois heures du matin, après avoir placé son bagage à l'aile gauche, il part en bataille, et arrive devant Agar, ville souvent assiégée par les Gétules, et toujours courageusement défendue par ses habitans. De là, campant dans la plaine, il va chercher des vivres avec une partie de son armée dans les villages environnans, et rapporte une forte provision d'orge, d'huile, de vin et de figues, mais peu de blé; ce qui lui servit à rafraîchir ses troupes. De son côté, Scipion, instruit de ce départ, le suivit par les hauteurs avec tous ses soldats, et vint se poster à deux lieues de lui, où il forma trois camps séparés.

68. A dix milles de ses lignes, était une ville nommée Zerbi, située dans une plaine où s'étendait une partie de son camp, mais plus éloignée de celui de César, distant de six lieues de cette position. Scipion y avait envoyé deux légions pour se procurer du blé. Averti par un transfuge, César transporte aussitôt son camp de la plaine sur une hauteur, afin qu'il soit plus en sûreté, y laisse des troupes à sa garde, et se mettant en marche vers trois heures du matin, il passe à la vue du camp ennemi avec son armée, et se rend maître de la ville. En même temps, il apprit que les deux légions ennemies étaient allées plus loin pour amasser du blé; et comme il se disposait à les poursuivre, il aperçut les troupes de Scipion qui marchaient à leur secours; ce qui l'arrêta. La prise de Zerbi fit tomber en son pouvoir deux chevaliers romains, dont l'un était C. Mutius Réginus, ami intime de Scipion, et qui commandait dans la place; et l'autre P. Arrius, membre des états d'Utique. Il se rend aussi maître de vingt-deux chameaux qui appartenaient au roi Juba, les emmène avec lui, laisse la garde de cette place à Oppius, son lieutenant, qu'il y établit avec une garnison, et se met en chemin pour se retirer dans son camp.

69. Comme il était peu éloigné des retranchemens ennemis, près desquels il lui fallait passer pour se rendre dans les siens, Labiénus et Afranius, en embuscade sur les coteaux voisins avec tous leurs cavaliers et leur infanterie légère, parurent soudainement, et vinrent charger son arrière-garde. Se voyant attaqué, César détacha d'abord sa cavalerie pour soutenir leur premier effort; en même temps, il commande

aux légions de mettre tout leur bagage en un seul endroit, et de donner sur l'ennemi. Dès leur premier choc, la cavalerie et les gens de trait de Scipion furent sans peine chassés de leur poste et débusqués du coteau. César crut qu'après les avoir si maltraités, ils cesseraient leurs escarmouches; mais à peine eut-il repris sa marche, qu'il les revit de suite descendre des coteaux voisins, en exécutant la manœuvre dont on a parlé, pour assaillir nos légions : car on ne saurait concevoir la vitesse et l'agilité avec lesquelles l'infanterie légère des Numides mêlée avec leur cavalerie savait combattre, soit pour se présenter ensemble à l'attaque, soit pour disparaître dans la retraite. Comme ils ne cessaient de fondre sur nous, dès que nous nous mettions en marche, et de se retirer lorsque nous résistions; que cependant ils n'en venaient jamais aux mains, et se contentaient de nous accabler de traits; qu'en un mot ils avaient un genre tout particulier de combattre; César sentit qu'ils n'avaient en vue que de le réduire à camper dans ce lieu où l'eau manquait, afin que ses chevaux et ses hommes, à jeun depuis trois heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, périssent de soif.

70. Ainsi, considérant que le soleil était bientôt près de se coucher, et qu'il n'avait pas fait cent pas en quatre heures, il fait retirer toute sa cavalerie de l'arrière-garde, parce qu'elle avait perdu la plupart de ses chevaux, et ordonne à ses légions de se rendre chacun tour-à-tour à la queue, pour fermer la marche. Par ce moyen, il avançait lentement, il est vrai, mais du moins avec plus de sécurité, et résistant mieux à l'impétuosité de l'ennemi, auquel il opposait ses légions. Cependant la cavalerie numide, couronnant les hauteurs, s'étendait à droite et à gauche, tantôt cherchant à nous envelopper par sa multitude, tantôt suivant notre arrière-garde qu'elle harcelait; mais dès que trois ou quatre de nos vieux soldats seulement faisant face lançaient avec vigueur leurs javelots, plus de deux mille de ces cavaliers numides tournaient le dos de suite, et ne manquaient pas de revenir sur-le-champ en troupe à la charge, s'attachant à nos pas, et accablant nos légions d'une grêle de traits. Ainsi, tantôt en marchant, tantôt en résistant, César ne put avancer qu'avec une lenteur extrême; de sorte qu'il était une heure de nuit, lorsqu'il arriva au camp avec tous les siens, sains et saufs, n'ayant eu que dix blessés. Labiénus perdit environ trois cents hommes; un grand nombre fut blessé, et se retira avec ses troupes fatiguées de leurs attaques soutenues. Scipion, qui pendant ce temps-là était resté toujours en bataille à la tête de son camp avec ses éléphans pour imprimer plus de terreur, rentra dans ses retranchemens.

71. Afin de former ses troupes au genre de tactique nécessaire pour combattre un ennemi de cette espèce, César était obligé de s'y prendre, non comme un général à la tête d'une armée de vieux soldats vainqueurs et illustrés par les plus grands exploits, mais comme un maître d'escrime, qui veut dresser des gladiateurs novices : il leur apprenait l'art de se garantir des ennemis; de se présenter en bataille et de résister, suivant l'étendue du terrain qu'ils occupaient; il nous montrait comment nous devions tantôt avancer, tantôt reculer, tantôt feindre l'attaque : en un mot, il nous marquait pour ainsi dire le but où devaient porter nos javelots et la manière de les décocher. Il est vrai que l'infanterie légère des ennemis nous

causait des inquiétudes et des embarras extraordinaires. Nos cavaliers n'osaient se commettre avec elle, parce qu'elle tuait leurs chevaux à coups de traits; et l'agilité de leur course épuisait bientôt nos légions de fatigue; car lorsque le soldat romain pesamment armé, poursuivi par ces Numides, s'arrêtait pour fondre sur eux, ils évitaient facilement le péril par leur fuite légère.

72. Cet état de choses inspirait de mortelles alarmes à César, puisque toutes les fois que sa cavalerie en venait aux mains sans être soutenue de ses fantassins, elle ne pouvait résister à l'effort des escadrons ennemis et de son infanterie légère. Cette infériorité l'embarrassait d'autant plus qu'il ne connaissait point encore leurs légions par expérience, et ne voyait pas comment il pourrait leur tenir tête, si elles étaient jointes à leur cavalerie et à leurs troupes légères, qui étaient admirables. Un autre sujet d'inquiétude pour lui, c'est que la grandeur et la multitude des éléphans effrayaient le soldat. C'était le seul obstacle auquel il avait trouvé néanmoins un remède. Ayant fait venir des éléphans d'Italie, pour que les siens s'accoutumassent à leur vue, connussent leur force, leur courage, et la partie de leur corps où ils devaient les frapper; en leur faisant voir ces animaux armés et bardés de fer, il leur indiquait la place qu'on leur laissait nue, et où il fallait diriger leurs coups. Par là il voulait aussi habituer les chevaux à leur odeur, à leur cri, à leur forme, afin qu'ils n'en eussent point de peur. Ce moyen lui avait admirablement réussi; car les nôtres ne se faisaient plus de peine de les toucher, et ils en connaissaient la lenteur; sa cavalerie leur lançait des traits émoussés, et la patience de ces animaux avait familiarisé le cheval avec eux.

73. Tourmenté pour les motifs que je viens de produire, César était plus retenu, plus circonspect qu'à l'ordinaire, et ne faisait paraître dans cette occasion ni la même ardeur, ni la même activité qu'autrefois : ce qui n'avait rien d'étonnant; car ses troupes étaient accoutumées à combattre dans les Gaules, pays couvert de plaines, ayant affaire à des Gaulois, hommes francs et sans finesse, et dont l'usage était d'employer la valeur plutôt que la ruse au milieu des batailles; au contraire, dans la guerre présente il était obligé de leur apprendre à connaître les stratagèmes, les embûches et les artifices des ennemis, avec lesquels il fallait savoir ce qu'on devait faire ou éviter. Afin donc que ses soldats se pénétrassent plus promptement de cette nouvelle tactique, il avait soin de ne pas les tenir long-temps dans le même camp; mais il les faisait souvent changer, sous prétexte de chercher des vivres, convaincu que l'ennemi ne le perdrait point de vue et s'attacherait à ses traces. Trois jours après, il range avec grand soin ses troupes en bataille, passe ainsi avec elle devant le camp de ses adversaires, et leur présente le combat en rase campagne; mais voyant qu'ils ne voulaient point s'y déterminer, il ramène au camp ses légions sur le soir.

74. Cependant des députés lui arrivent de Vacca, ville de Zerbi dont nous avons vu qu'il s'était rendu maître; ils le prient et le conjurent de leur envoyer garnison, l'assurant qu'ils sont en état de lui fournir plusieurs objets nécessaires pour continuer la campagne. A la même époque, la faveur spéciale des dieux envers César permit qu'un déserteur de cette ville vînt avertir ces députés, qu'avant l'arrivée de notre garnison, Juba y était accouru avec ses troupes, l'avait assiégée, prise

et livrée au pillage, après avoir fait passer au fil de l'épée tous ses habitans.

75. Ayant fait la revue générale de son armée le 21 mars, César sortit de ses retranchemens le lendemain avec toutes ses forces, s'avança près de deux lieues dans la plaine, et parut en bataille environ à deux milles du camp de Scipion. Après y être resté assez long-temps à inviter l'ennemi au combat, voyant qu'il n'y était nullement disposé, il ramena ses troupes. Le lendemain il décampe, et marche vers la ville de Sarsura, où Scipion tenait une garnison de Numides, et avait des magasins de blé. Instruit de sa marche, Labiénus part aussitôt avec ses cavaliers et ses gens de trait, attaque notre arrière-garde, et enlève quelques chariots de vivandiers et de marchands; enflé de ce léger succès, il approche hardiment de nos légions, qu'il croyait chargées de bagage, et conséquemment hors d'état de lui résister. Mais César avait prévu cet accident; dans chacune de ses légions il entretenait environ trois cents hommes armés à la légère. Il les fit donc marcher pour soutenir sa cavalerie contre celle de Labiénus. Alors celui-ci n'eut pas plutôt aperçu les drapeaux des légions, que tournant bride, il prend honteusement la fuite, après avoir eu plusieurs soldats tués ou blessés. Ensuite les nôtres rejoignirent le corps de bataille, et continuèrent leur marche; ce qui n'empêcha pas Labiénus de nous suivre de loin sur la droite par les hauteurs.

76. Arrivé devant Sarsura, César la prit à la vue de Labiénus, et passa au fil de l'épée la garnison, sans que ce général osât la secourir : P. Cornélius, volontaire qui commandait dans la place, se défendit avec courage, y fut enveloppé et tué. César, ayant distribué entre ses troupes tout le blé qu'il y trouva, arrive le lendemain devant Cairôan, où s'était jeté Considius avec une forte garnison, et sa cohorte de gladiateurs. César commence par reconnaître la place, et comme il manquait des choses indispensables pour en faire le siége, il part aussitôt, campe environ à quatre milles de là, dans un endroit où il trouve de l'eau, le quitte au bout de quatre jours, et regagne son camp proche d'Agar. Scipion, à son exemple, ramène ses soldats dans leurs anciens retranchemens.

77. Cependant ceux de Thabennes, ville à l'extrémité du royaume de Juba, dans un canton voisin de la mer, après avoir vécu jusqu'alors sous les lois et la domination de ce prince, massacrent la garnison qu'il avait mise dans leur place, et députent vers César pour lui apprendre ce qu'ils viennent de faire, le priant de les soutenir et de les protéger en considération d'un tel service rendu au peuple romain. Approuvant cette action, il leur envoya le tribun M. Crispius, lui joignant une cohorte, quelques archers, et un grand nombre de machines pour la défense de leur ville. Dans ce même temps, les soldats de toutes les légions, qui, pour cause de maladie, ou par suite des congés obtenus, n'avaient pu passer en Afrique avec leurs corps, arrivèrent au nombre de quatre mille légionnaires, de quatre cents chevaux, et de mille hommes, tant archers que frondeurs. César, ayant donc fait sortir ces troupes et toutes ses légions, s'avança en bataille dans la plaine à huit milles de son camp, et à quatre de celui de Scipion.

78. Au-dessus des retranchemens ennemis, se trouvait une ville nommée Tegea, où Scipion avait coutume d'entretenir une garnison de quatre cents

cavaliers. Il les range à droite et à gauche de cette place, fait sortir ses légions de leurs lignes, et les dispose en bataille au pied d'une colline à un mille environ de ses fortifications. Comme Scipion restait immobile au même poste, et que le jour se passait inutilement, César ordonne à une partie de ses cavaliers de charger ceux de l'ennemi postés proche de la ville, et détache à la fois toute son infanterie légère avec ses archers et ses frondeurs pour la soutenir. Cet ordre exécuté, notre cavalerie ayant donné très-vivement, Pacidius commence à étendre la sienne sur un grand front, afin de pouvoir nous envelopper; il n'en continue pas moins de se battre, en déployant une vigueur et une activité extraordinaires. A cette vue, César dirige contre lui trois cents soldats de la légion la plus voisine, du nombre de ceux qu'il faisait marcher avec leurs seules armes, et les envoie au secours de ses cavaliers. De son côté, Labiénus détachait aussi sans cesse de la cavalerie fraîche pour relever et secourir ceux qui étaient blessés ou épuisés de fatigue. Enfin, nos escadrons composés de quatre cents hommes seulement, étant hors d'état de soutenir l'effort des ennemis au nombre de quatre mille, et se voyant pressés d'ailleurs par l'infanterie des Numides, commençaient à plier, lorsque César fit partir un autre corps de cavalerie pour aller à leur secours. Alors les nôtres, reprenant courage, chargent tous ensemble les ennemis, les repoussent, en tuent et blessent un grand nombre; après les avoir poursuivis l'espace de trois milles, et chassés jusque dans les montagnes, ils viennent rejoindre le gros de l'armée. César était resté jusqu'à quatre heures du soir en bataille; enfin il rentra au camp sans aucune perte. Dans cette action, Pacidius fut grièvement blessé à la tête d'un coup de javelot; quant à l'ennemi, une foule de ses officiers supérieurs et de ses plus braves soldats y furent tués ou couverts de blessures.

79. Voyant qu'il lui était impossible d'attirer les ennemis dans la plaine, ou de les engager à faire l'épreuve de leurs légions contre les nôtres; considérant d'ailleurs qu'il ne pouvait transporter son camp plus proche d'eux faute d'eau, César sentit qu'ils comptaient moins sur leur courage que sur l'extrémité où le réduisait le genre de privation dont nous venons de parler. En conséquence, le 4 avril, étant parti de son camp d'Agar à trois heures du matin, après avoir fait environ cinq lieues dans l'obscurité, il vint camper devant Thapse, où Virgilius commandait avec une forte garnison. Le jour même de son arrivée, il fit travailler à la circonvallation de la place, et se saisit de plusieurs postes avantageux où il disposa des troupes, pour empêcher l'ennemi de pénétrer jusqu'à lui, et d'approcher de cette ville. Cette entreprise mit Scipion dans la nécessité d'en venir à une bataille, pour éviter l'affront d'abandonner lâchement et de perdre Virgilius et ceux de Thapse qui se montraient si fidèles à son parti. Il suivit donc César par les hauteurs, et arriva enfin à trois lieues de cette place, où il établit deux camps.

80. Il y avait un marais d'eau salée, et entre ce marais et la mer un passage d'environ quinze cents pas, sur lequel Scipion voulait se frayer un chemin pour secourir les assiégés; mais César, qui s'y attendait, avait eu soin d'y construire un fort dès la veille, et d'y mettre triple garnison, tandis qu'avec le reste de ses troupes campées en croissant, il continuait les travaux autour de la ville. Scipion trouva donc ce che-

min fermé : après avoir passé le jour suivant et la nuit au-dessus du marais, le surlendemain dès la pointe du jour il vint camper du côté de la mer, environ à quinze cents pas de nos lignes et du fort dont on a parlé ; il commença dès lors à s'y retrancher. César, l'ayant appris, retire aussitôt les siens du travail, laisse le proconsul Asprenas avec deux légions à la garde des retranchemens, et marche avec son armée dégagée de ses bagages vers le poste qu'occupait l'ennemi. En partant, il laissa une partie de sa flotte devant Thapse, recommandant à l'autre de venir se ranger derrière Scipion le plus près qu'elle pourrait du rivage, et d'observer avec soin le signal qu'il donnerait ; afin qu'alors ils jetassent aussitôt de grands cris, et que ses adversaires, frappés de crainte et troublés par ce tumulte, fussent contraints de tourner la tête.

81. A son arrivée, ayant reconnu que les troupes de Scipion étaient disposées en bataille à la tête de ses retranchemens, les éléphans sur les deux ailes, tandis qu'une partie de ses soldats travaillait avec ardeur à fortifier le poste, César rangea lui-même son armée sur trois lignes, plaça la dixième et la seconde légion à l'aile droite, la huitième et la neuvième à la gauche, et cinq légions au centre ; il place en outre cinq cohortes à chaque aile vis-à-vis des éléphans, distribue ses archers et ses frondeurs par égale partie sur ses flancs et entremêle ses troupes légères parmi sa cavalerie. Après cette disposition, parcourant à pied tous les rangs, il excite les vétérans à bien faire par le souvenir de leurs exploits dans les expéditions précédentes, et il leur prodigue les noms les plus flatteurs. Quant aux nouvelles levées, qui n'avaient point encore combattu en bataille rangée, il les exhorte à imiter le courage des vétérans, et à s'efforcer d'acquérir par la victoire l'honneur, la renommée et la place dont ceux-ci étaient en possession.

82. Tandis qu'il parcourait ainsi son armée, il aperçut dans le camp ennemi des symptômes de trouble et de frayeur ; les soldats consternés, allant et venant çà et là sans aucun ordre, rentraient dans leurs retranchemens, ou en sortaient sans observer nulle discipline, et comme des hommes éperdus. Plusieurs autres ayant remarqué des mouvemens semblables, tous aussitôt l'environnent, généraux et volontaires ; ils le conjurent de ne pas balancer à donner le signal, jurant que les dieux immortels lui offraient une victoire assurée. Comme il hésitait encore de satisfaire leur ardeur empressée, s'écriant qu'un tel genre d'attaque lui déplaisait, et mettant tout en œuvre pour arrêter leur fougue, tout-à-coup, sans attendre ses ordres, on entendit à l'aile droite un trompette, forcé par les troupes, donner le signal du combat. En même temps toutes les cohortes s'ébranlent, et marchent à l'ennemi malgré l'opposition de leurs centurions, qui s'efforçaient, mais en vain, de les retenir, et de les empêcher de charger sans le commandement de leur général.

83. Comprenant alors qu'il n'y avait pas moyen de changer les dispositions du soldat, après avoir donné pour mot d'ordre le mot *bonheur*, César monte à cheval, et se dirige vers l'ennemi à la tête de ses légions. Cependant la troupe des archers et des frondeurs de l'aile droite accable les éléphans d'une grêle de traits ; et ces animaux, effrayés du sifflement des frondes et des pierres qu'on leur lance, se tournent contre leurs propres gens qui marchaient serrés derrière eux, les foulent aux pieds, et se précipitent en foule vers les portes

du camp qui n'était encore établi qu'à moitié. En même temps les cavaliers maures postés à la même aile que les éléphans, se voyant privés de ce secours, prennent les premiers la fuite. Ainsi, après s'être promptement débarrassées de ces animaux, nos légions s'emparent des retranchemens ennemis : quelques-uns se font tuer en se défendant avec courage ; les autres s'enfuient en désordre vers le camp qu'ils avaient occupé la veille.

84. Je ne crois pas devoir oublier ici le trait de courage d'un soldat vétéran de la cinquième légion. Un éléphant de l'aile gauche, devenu furieux par le mal que lui faisait éprouver une blessure qu'il avait reçue, s'était jeté sur un valet sans armes, et le tenant sous ses pieds et sous ses genoux, il l'écrasait de tout son poids, élevant et agitant sa trompe avec des hurlemens épouvantables; touché de ce spectacle, le vétéran marche contre cet animal. Celui-ci, le voyant approcher le javelot à la main, abandonne le cadavre de sa victime, enlace le soldat de sa trompe, et l'enlève tout armé. Mais le brave Romain, qui dans ce péril imminent voit qu'il ne faut pas perdre sa présence d'esprit, donne tant de coups d'épée sur cette trompe qui l'enveloppait, que son ennemi, vaincu par la douleur, le lâche, et s'enfuit vers les autres éléphans, en poussant des cris terribles.

85. Cependant les troupes en garnison dans Thapse firent une sortie du côté de la mer, soit pour secourir leurs partisans, soit pour évacuer la place et chercher leur salut dans la fuite ; s'étant jetées à l'eau dont elles avaient jusqu'à la ceinture, elles s'efforçaient de prendre terre, lorsque les valets de l'armée et les esclaves qui gardaient le camp les repoussèrent à coups de pierres et de dards, et les contraignirent à rentrer dans la ville. Ceux de Scipion ainsi mis en déroute, et fuyant de tous côtés dans la plaine, nos légions s'attachent aussitôt à leur poursuite, sans leur donner le temps de se reconnaître. Arrivés au camp où ils s'étaient sauvés, dans l'espérance de pouvoir de nouveau s'y retrancher et s'y défendre, les fuyards cherchent un général capable de les commander et de les conduire. N'en voyant paraître aucun, ils abandonnent de suite leurs armes, et s'enfuient vers le camp du roi. Arrivés là, ils le trouvent occupé par nos troupes : alors désespérant de leur salut, ils s'arrêtent sur une hauteur, baissent leurs armes, et font le salut habituel des gens de guerre. Mais cette soumission ne fut qu'un faible secours pour ces malheureux : car nos vétérans, transportés de fureur et de rage, non-seulement ne purent se résoudre à leur faire grâce, quelques efforts que l'on fit pour les y engager; mais même ils massacrèrent ou blessèrent plusieurs citoyens distingués de Rome qui se trouvaient parmi les troupes, et qu'ils accusaient de tenir pour le parti contraire. De ce nombre furent Tullius Rufus, ancien questeur, qu'un soldat frappa mortellement de son javelot; et Pompéius Rufus, qui reçut un coup d'épée dans le bras, et aurait perdu la vie, s'il ne s'était réfugié promptement auprès de César. Cette insolence de la soldatesque obligea plusieurs sénateurs et chevaliers romains de se retirer, pour ne pas périr victimes des troupes, qui, après une si grande victoire et d'aussi mémorables exploits, se croyaient tout permis, et s'imaginaient pouvoir tout oser impunément. Ainsi ces soldats de Scipion, bien qu'ils implorassent la clémence de César, et que lui-même suppliât les siens de leur pardonner, furent tous égorgés sous ses yeux, sans qu'il en échappât un seul.

86. Après s'être rendu maître des trois camps de l'ennemi, lui avoir tué dix mille hommes, et mis le reste en fuite, César rentra dans ses retranchemens, avec une perte de cinquante soldats et ne comptant qu'un petit nombre de blessés. De là il vint se présenter devant Thapse, faisant marcher à la tête de ses légions soixante-quatre éléphans armés en guerre et chargés de tours, pour voir si Virgilius et les autres assiégés persisteraient dans leur obstination, quand ils auraient des preuves si manifestes de la défaite de leur parti. Lui-même appelle Virgilius, le sollicite de se rendre, et lui fait tout espérer de sa douceur et de sa clémence; mais voyant qu'il n'en recevait aucune réponse, il se retira de devant la ville. Le lendemain, après avoir sacrifié aux dieux, il assemble son armée à la vue de ceux de Thapse, la comble d'éloges, récompense tous les vétérans, et, du haut de son tribunal, distribue des largesses à chacun selon son mérite et ses services. De là il part, laissant le proconsul C. Rébellus avec trois légions pour continuer le siége; et il envoie Cn. Domitius avec deux autres assiéger le Cairôan, où commandait Considius. Pour lui, il marche sur Utique, après avoir fait prendre les devans à M. Messala et à sa cavalerie.

87. Cependant celle de Scipion qui s'était sauvée de la bataille, ayant pris la même route, arrive à Parada. Ses habitans, instruits par la renommée de la victoire de César, refusèrent de lui en ouvrir les portes : elle les força; et, s'étant emparée de la ville, elle dresse un grand bûcher au milieu de la place, y jette tout ce qui pouvait appartenir aux citoyens, et après y avoir mis le feu, les y précipite enchaînés, et les y brûle cruellement tout vifs, sans distinction d'âge ni de sexe, puis se dirige aussitôt vers Utique. Caton, qui précédemment n'avait pas cru cette ville fort affectionnée à son parti, en raison des priviléges que lui accordait la loi Julia, s'était occupé d'en faire sortir la populace, après l'avoir désarmée, et contrainte de rester hors de la porte Bellica, camp qu'il avait environné d'une faible fortification, autour de laquelle il plaça des gardes; à l'égard du sénat, il le retenait dans la ville. La cavalerie de Scipion, n'ignorant donc pas que ces peuples favorisaient le parti de César, attaque leur camp d'abord dès son arrivée, à dessein de venger par leur mort la honte de sa défaite; mais notre victoire leur donnant de l'audace, ils s'arment de pierres et de bâtons, et la repoussent. Ainsi désespérant d'emporter ce poste, elle envahit la ville, tue plusieurs citoyens, pille et ravage leurs maisons. En vain Caton fit ses efforts pour l'engager à cesser de pareils brigandages, et à défendre, de concert avec lui, la place; voyant qu'il ne pouvait y réussir, et sachant ce que ces cavaliers demandaient, pour se débarrasser de leurs sollicitations importunes, il leur fit compter à chacun cent sesterces. Faustus Sylla leur en donne autant de ses propres deniers, et partant d'Utique ensemble, ils gagnent les états du roi Juba.

88. Cependant plusieurs autres fuyards s'étant rendus aussi dans Utique, Caton les assemble avec les trois cents qui avaient fourni à Scipion des subsides pour entreprendre la guerre, les exhorte à mettre en liberté les esclaves et à défendre la ville; mais voyant qu'il y en avait peu qui voulussent prendre ce parti, et que les autres dans leur frayeur et leur consternation ne songeaient qu'à effectuer leur retraite, il ne leur en parle plus, et leur donne

des vaisseaux pour aller chacun où il leur plairait. Pour lui, après avoir réglé ses affaires, et recommandé ses enfans à L. César, qui lui tenait alors lieu de questeur, il se retira dans sa chambre pour se coucher, sans que son visage ni ses discours annonçassent rien d'extraordinaire; il y porte secrètement son épée, et se la passe au travers du corps. Comme il ne mourut pas du coup, et qu'il fit du bruit en tombant, son médecin et les gens de sa maison, qui soupçonnaient un tel suicide, accourent aussitôt, enfoncent la porte de son appartement, et se mettent en devoir de bander sa plaie; mais il arrache impitoyablement l'appareil de ses propres mains, et se tue lui-même de sang-froid. Bien que la cause qu'il avait suivie l'eût privé de l'affection de ceux d'Utique, néanmoins en considération de sa rare intégrité, qui le distinguait des autres généraux du même parti, et parce qu'il avait admirablement fortifié leur ville, et augmenté le nombre de ses tours, ils lui rendirent les honneurs de la sépulture. Après sa mort, L. César, voulant tirer avantage de cet événement, assemble le peuple, le harangue, et l'exhorte à ouvrir ses portes à César, l'assurant qu'il espérait tout de sa clémence. Les portes de la ville s'ouvrent donc, il en sort, et vient au-devant du vainqueur. Dans ce moment arrive Messala, qui d'après ses ordres, s'assure de la place, et met des gardes à toutes les portes.

89. Cependant César, parti de Thapse, parvint à Usceta, où Scipion avait de grands approvisionnemens de blé, des armes, des traits et autres munitions de guerre; cette ville n'était défendue que par une faible garnison; aussi s'en rendit-il maître d'abord. De là il gagne Adrumète, où pénétrant sans opposition, il se fait donner un état de l'argent, des vivres et des armes qui s'y trouvaient, et pardonne à Quintus Ligarius et à Caïus Considius le fils, qui alors y était renfermé. Le même jour il en partit, après y avoir laissé Livineius Régulus avec une légion, et continua sa route vers Utique. Dans sa marche, il rencontre Lucius César, qui se jetant d'abord à ses pieds, lui demande la vie pour toute grâce. César, naturellement porté à la clémence, lui pardonna facilement selon ses principes d'humanité, ainsi qu'à Cécina, C. Ateius, P. Atrius, L. Cella père et fils, M. Eppius, M. Aquinius; son pardon s'étendit sur les fils de Caton et les enfans de Damasippe; et, arrivant devant Utique la nuit aux flambeaux, il coucha hors de la ville.

90. Le lendemain matin il y fait son entrée, convoque le peuple, loue et remercie les habitans d'Utique de l'affection qu'ils lui ont témoignée: il censura vivement au contraire les marchands romains et les trois cents qui avaient fourni de l'argent à Varus et à Scipion, s'étendit longuement sur l'énormité de leur crime, et finit par conclure qu'ils pouvaient se montrer sans crainte, déclarant qu'il leur accordait la vie, mais qu'il ferait vendre leurs biens, de manière pourtant que si quelqu'un d'entre eux voulait racheter ce qui lui appartenait, il pourrait le faire à l'enchère, en payant pour sa grâce par forme d'amende la somme à laquelle on la porterait. Ceux-ci glacés de frayeur, et désespérant d'éviter la mort qu'ils méritaient, voyant à quel prix on leur offrait la conservation de leur existence, acceptèrent la condition avec joie et empressement, et le prièrent d'imposer lui-même une certaine somme sur tous les trois cents solidairement. Il y consent, et les taxe, envers le peuple romain, à deux cent

mille grands sesterces, payables en trois ans, de six mois en six mois. Loin de s'en plaindre, tous le remercièrent et reconnurent que, ce jour-là, il leur avait rendu la vie.

91. Cependant le roi Juba, qui s'était sauvé de l'action, se cachait de jour dans les villages avec Pétréius, et, ne marchant que de nuit, il arrive enfin dans son royaume et se présente d'abord devant Zamora, ville où il faisait sa résidence ordinaire, où étaient ses femmes et ses enfans, dans laquelle il avait fait porter tout l'argent de ses états et ce qu'il possédait de plus précieux, qu'enfin dès le commencement de la guerre il avait fortifiée avec le plus grand soin. Mais les habitans qui, à leur vive satisfaction, avaient déjà connaissance de notre victoire, lui en interdirent l'entrée, parce qu'après avoir déclaré la guerre au peuple romain, il avait fait dresser un vaste bûcher au milieu de la place, dans le dessein, en cas de défaite, de les y précipiter tous avec leurs biens après les avoir égorgés, d'y mettre ensuite le feu, de s'y tuer enfin lui-même, et de s'y brûler ainsi que ses femmes, ses enfans, ses sujets et tous ses trésors. Étant resté longtemps aux portes à les menacer sans rien obtenir, il eut ensuite recours aux prières, les suppliant de permettre qu'il revît ses pénates. Enfin, voyant qu'ils persistaient dans leur refus, et que ni ses prières ni ses menaces ne pouvaient les engager à le recevoir, il les conjure de lui rendre ses femmes et ses enfans, afin qu'il pût les emmener avec lui. Ne recevant aucune réponse et ne pouvant rien obtenir, il s'éloigne de la ville, et se retire à sa maison de campagne, suivi de Pétréius et de quelques cavaliers.

92. Aussitôt ceux de Zamora députent vers César qui était à Utique, l'informent de ce qui vient d'avoir lieu, et le prient de leur envoyer du secours, avant que Juba n'ait réuni des troupes pour les attaquer, l'assurant en même temps que tant qu'ils vivraient, eux et leur ville seraient à sa disposition. Après avoir loué ces ambassadeurs de tels sentimens, César les renvoya chez eux annoncer sa prompte arrivée. Il quitte en effet Utique le lendemain, et marche avec sa cavalerie vers le royaume de Juba. Cependant viennent à sa rencontre sur son passage plusieurs officiers de ce prince, qui implorent sa pitié : il accorde à leurs prières le pardon qu'ils demandaient; et ils arrivent à sa suite dans Zamora. Le bruit de sa clémence et de sa douceur se répandant partout y attira auprès de lui presque toute la noblesse du royaume; il la rassure, et la met en état de ne rien craindre.

93. Cependant Considius, qui était dans la ville de Cairôan avec sa famille, une garnison de Gétules et une troupe de gladiateurs, ayant appris la déroute de ses partisans, redoutant l'arrivée de Domitius et de ses légions, et désespérant de pouvoir garder cette place, l'abandonna, en sortit secrètement avec quelques Barbares, et chargé d'or, prit le chemin du royaume de Juba; mais les Gétules qui l'accompagnaient l'assassinèrent sur la route pour avoir son argent; puis chacun d'eux se retira où il put. Pour Virgilius, quand il vit qu'enfermé dans Thapse par mer et par terre, il se trouvait hors d'état de rien entreprendre; que tous ceux de son parti étaient morts ou en fuite; que Caton s'était tué à Utique; que Juba errait, abandonné et en butte au mépris général; que Sabura et ses troupes avaient été taillées en pièces par Sitius; qu'on avait reçu sans opposition César dans Utique; que d'une si grande

armée il ne restait personne qui pût le secourir lui et ses enfans; après avoir reçu la parole du proconsul Caninius qui l'assiégeait, il se rendit avec la place et tout ce qui lui appartenait.

94. De son côté, le roi Juba, qui trouvait les portes de toutes les villes fermées pour lui, désespérant de son salut, après s'être déjà battu contre Pétréius, afin qu'il parût du moins périr généreusement, en vint aux mains de nouveau avec lui; et comme Juba était plus vigoureux que Pétréius, il le tua sans peine. Ensuite s'efforçant de se passer son épée au travers du corps, il ne put y parvenir, et pria un de ses esclaves de lui ôter la vie; ce qu'il obtint.

95. D'une autre part, Sitius, après avoir défait et tué Sabura, général du prince, traversait la Mauritanie avec un petit corps de troupes pour venir trouver César, lorsque le hasard lui fit rencontrer Faustus Sylla et Afranius, lesquels allaient en Espagne avec la même cavalerie qui leur avait servi à piller Utique; elle était d'environ quinze cents chevaux. Sitius, leur ayant dressé une embuscade de nuit, les attaque dès l'aurore; et, à la réserve d'un petit nombre de cavaliers qui des premiers s'enfuirent, tout le reste fut tué ou pris. Faustus et Afranius furent faits prisonniers eux-mêmes, avec la femme de Faustus et ses enfans. Quelques jours après, dans une sédition qui s'éleva parmi les troupes, on massacra Faustus et Afranius. César accorda la vie à Pompeia, épouse de Faustus, et à ses enfans, et leur laissa tout leur bien.

96. A l'égard de Scipion, il s'était embarqué sur ses galères avec Damasippe, Torquatus et Plétorius Rustianus, à dessein de passer en Espagne, lorsque, après avoir été long-temps le jouet des flots, il fut enfin jeté à Bone, où se tenait la flotte de P. Sitius. Les vaisseaux de Scipion, peu nombreux, furent d'abord enveloppés et coulés à fond par ceux de Sitius qui l'emportaient en grandeur; et Scipion périt, ainsi que tous ceux que nous venons de nommer.

97. Après avoir fait à Zamora la vente publique des biens de Juba, et de ceux des citoyens romains qui avaient porté les armes contre la république, César gratifia les habitans de cette ville qui avaient été d'avis d'en fermer les portes au monarque, réduisit ce royaume en province, supprima tous les impôts établis par Juba, y laissant Crispus Sallustius en qualité de proconsul, et de là se rendit à Utique. Il y fait vendre les biens des officiers qui avaient servi sous Juba et sous Pétréius; condamne ceux de Thapse à 50 mille écus d'amende, et leur district à 75 mille; ceux d'Adrumète à 75 mille également, et leur ressort à 250 mille : moyennant de pareilles taxes il exempta ces villes et leurs biens du pillage. Ceux de Lébéda dont Juba, les années précédentes, avait ravagé les terres, et en faveur desquels, sur leurs plaintes, le sénat avait nommé des arbitres, chargés de leur faire rendre ce qui leur avait été enlevé, furent condamnés à fournir chaque année trois cent mille livres d'huile, parce qu'au commencement de la guerre, la division s'étant mise entre les principaux d'entre eux, ils s'étaient alliés avec Juba, et lui avaient fourni des armes, des soldats et de l'argent. Enfin la ville de Cairôan, comme peu considérable, ne fut soumise, pour contribution, qu'à payer une certaine quantité de blé.

98. Les affaires ainsi organisées,

César s'embarque à Utique le 13 de juin, et arrive trois jours après à Cagliari, en Sardaigne. Là il condamne les Sulcitains à une amende de deux cent cinquante mille écus, pour avoir reçu la flotte de Nasidius dans leur port, et lui avoir fourni des troupes; et au lieu du dixième qu'ils payaient, il les taxa au huitième, et fit vendre les biens de quelques-uns d'entre eux. De là il partit le 29 juin, côtoya l'île, et aborda, au bout de vingt-huit jours, à Rome, ayant été retenu dans les ports par les vents contraires.

HIRTIUS.

Guerre d'Espagne.

Arrivée de César en Espagne, avec le secours donné à Monte-Malor. — Siége de Tébata-Véja. — Événemens divers qui ont lieu jusqu'à la bataille de Munda. — Description de cette bataille. — Prise de Cordoue et de Séville. Mort de Pompée l'aîné. — Les troupes de César s'emparent de Munda, etc.

An avant J. C. 43, de Rome 610.

1. Pharnace vaincu et l'Afrique reconquise, ceux qui purent échapper au glaive du vainqueur se retirèrent en Espagne avec le jeune Cn. Pompée. Celui-ci s'étant rendu maître de la province ultérieure, tandis que César s'occupait en Italie de distribuer des récompenses, s'efforça d'attirer les villes à son parti pour être plus en état de résister. Ayant ainsi, par prières et par contrainte, assemblé une armée nombreuse, il se mit à ravager la province. Dans ces circonstances, plusieurs villes lui envoyèrent volontairement des secours; d'autres lui fermaient leurs portes. Dans les places qu'il emportait d'assaut, s'il se trouvait quelque citoyen qui fût riche, alors même qu'il eût rendu des services à Cn. Pompée son père, on imaginait un prétexte pour le perdre et lui enlever son bien, qui servait ensuite à enrichir des brigands. En gagnant ainsi, à peu de frais, ceux qui lui étaient contraires, son armée s'augmentait à tous momens : aussi les villes opposées à ses intérêts envoyaient-elles courriers sur courriers en Italie, pour solliciter des secours.

2. Dictateur pour la troisième fois, et promu de nouveau à cette dignité pour l'année suivante, après tant d'expéditions militaires, César accourt de suite en Espagne, pour terminer cette guerre. A peine arrivé, des députés de Cordoue, qui avait abandonné le parti de Pompée, vinrent l'avertir que leur ville pouvait être emportée la nuit même, s'il voulait, parce qu'on ignorait qu'il fût encore dans le pays; les courriers que Pompée avait mis partout pour l'instruire de son approche ayant été interceptés. Ils ajoutèrent plusieurs autres raisons assez apparentes. Sur cet avis, il informa de son arrivée Q. Pédius et Q. Fabius Maximus qu'il avait mis à la tête des troupes, leur mandant de lui envoyer pour escorte la cavalerie qu'ils avaient levée dans la province. Mais il les joignit plus tôt qu'ils ne se l'étaient imaginé; en sorte qu'il ne put se faire escorter par cette cavalerie, comme il l'aurait désiré.

3. Sextus Pompée, frère de Cn., se trouvait alors avec une garnison dans Cordoue, qui passait pour la capitale de la province, tandis que l'aîné, de-

puis quelques mois, était occupé au siége de Monte-Maior. Instruits de l'approche de César, les assiégés lui envoyèrent des ambassadeurs qui, ayant passé secrètement au travers du camp de Pompée, vinrent le prier de les secourir le plus promptement possible. César, qui savait que de tout temps cette ville avait eu un attachement extrême pour les Romains, fit partir, vers les neuf heures du soir, six cohortes avec un nombre égal de cavaliers, sous les ordres de L. Julius Paciécus, brave officier, et bien connu dans la province. A peine ces troupes furent-elles au camp de Pompée, qu'il survint un si terrible orage, accompagné d'un vent si fort, qu'on ne se voyait pas, et qu'à peine pouvait-on reconnaître son voisin; ce qui fut très-favorable pour cette entreprise : car Paciécus, étant arrivé là, fit marcher ses cavaliers deux à deux droit vers la ville au travers du camp des assiégeans ; et une sentinelle leur ayant demandé qui ils étaient, un des nôtres lui dit de garder le silence et de ne point faire de bruit, parce qu'ils cherchaient à s'approcher du mur pour surprendre la place. Ainsi la garnison que l'orage empêchait déjà de faire une surveillance très-exacte en fut encore détournée par cette réponse. Arrivés donc aux portes de la ville, à un certain signal les habitans nous y introduisent; et toutes nos troupes, tant cavaliers que fantassins, après avoir laissé une partie des leurs dans la place, poussant en même temps un grand cri, firent une sortie sur le camp des assiégeans, lesquels ne s'y attendant pas, se crurent presque tous perdus.

4. Après avoir envoyé ce secours à Monte-Maior pour contraindre Pompée à en lever le siége, César marche sur Cordoue. En chemin, il fait prendre les devans à une troupe de cavalerie, suivie de braves soldats couverts de cuirasses, qui, en approchant de la ville, montèrent en croupe derrière les cavaliers, sans que les habitans aient pu le savoir. Lorsqu'ils en furent tout près, les ennemis sortirent en foule pour accabler la cavalerie; mais les légionnaires dont on vient de parler, s'élançant de leurs chevaux, les attaquent avec tant de vivacité, que de cette multitude sortie de la ville il n'en rentra qu'un petit nombre. Effrayé de cette disgrâce, Sextus Pompée en donne aussitôt avis à son frère, pour qu'il vienne en diligence à son secours, avant que César ne se fût rendu maître de la place. Ainsi Cn. Pompée, qui était sur le point de prendre Maior, levant le siége de cette ville sur les lettres de son frère, marcha vers Cordoue avec toutes ses troupes.

5. Arrivé au Guadalquivir, qu'il ne put traverser à gué à cause de sa profondeur, César y fit jeter de grands mannequins remplis de pierres, sur lesquels il construisit un pont composé de deux rangs de grosses poutres, qui prenaient depuis la tête du pont jusqu'à l'autre bord vers la ville; par ce moyen son armée passa en trois fois. Pompée se rendit au même endroit soutenu des siens, et campa de même en face de lui. Pour lui couper les vivres et lui intercepter toute communication avec la ville, César fit tirer un retranchement depuis son camp jusqu'au pont. Pompée suivit son exemple : en sorte que ces deux généraux se disputaient à qui s'emparerait le premier du pont; c'est ce qui tous les jours donnait lieu à de légers combats, où tantôt l'un, tantôt l'autre avait l'avantage. Enfin, les deux partis s'étant échauffés, on en vient aux mains; et tandis que de part

et d'autre on s'efforce d'atteindre le pont, plus on s'approche, plus on se trouve resserré par les bords du fleuve; des deux côtés on s'y précipite, on se donne à l'envi mille morts, et l'on ne voit plus que des monceaux de cadavres entassés les uns sur les autres. C'est ainsi que, durant plusieurs jours, César fit tous ses efforts pour attirer les ennemis au combat dans la plaine, afin de finir promptement la guerre.

6. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait les y contraindre, quoiqu'il n'eût mis obstacle à l'exécution de leurs desseins que pour les engager en rase campagne, il allume pendant la nuit de grands feux, passe la rivière avec ses troupes et marche sur Tébala - Véja, une des plus fortes places qui tenaient pour ses adversaires. Averti par quelques transfuges que César avait franchi le fleuve, Pompée retira le même jour plusieurs de ses chariots et de ses balistes, qu'il s'était vu forcé de laisser en chemin à cause de la difficulté et de l'embarras de la route, et entra dans Cordoue. De son côté, César se retranche devant Tébala-Véja, et commence à l'investir. Sur cette nouvelle, Pompée part le même jour pour aller la secourir. Mais César s'était d'abord assuré de tous les postes avantageux des environs, et y avait fait construire des forts, tant pour y mettre sa cavalerie que pour y placer des corps de garde de fantassins, afin de pourvoir à la sûreté du camp. Le matin qu'arriva Pompée, il y eut un brouillard si épais, qu'à la faveur des ténèbres, il trouva le moyen avec quelques cohortes et quelques escadrons d'envelopper la cavalerie de César, dont les ennemis firent un si grand carnage qu'il s'en échappa très-peu.

7. La nuit suivante, Pompée incendie son camp, passe la rivière de Guadajos, et, traversant plusieurs vallons, vient camper sur une montagne entre les deux villes de Tébala-Véja et de Lucubi. Cependant César était dans ses lignes, où il avait fait préparer des mantelets, et tout ce qui est nécessaire à un siége. Ces pays élevés et montueux semblent faits pour la guerre. Le fleuve de Guadajos coule au milieu de la plaine, mais plus proche de Tébala-Véja, qui n'en est éloignée que d'environ deux milles. Vis-à-vis de cette place, Pompée était campé sur des hauteurs, et à la vue de l'une et de l'autre ville, il n'osa secourir les assiégés. Il avait cependant treize légions; mais il ne comptait guère que sur les deux composées des troupes de la province, lesquelles avaient quitté Trébonius; sur un autre tirée des colonies romaines établies dans le canton, et sur une quatrième qu'Afranius avait amenée d'Afrique avec lui : le reste consistait en déserteurs et en fugitifs. A l'égard de ses cavaliers et de son infanterie légère, celle de César était de beaucoup supérieure en nombre ainsi qu'en valeur.

8. Ce qui facilitait du reste à Pompée les moyens de prolonger la campagne, c'est que ce pays est fort montueux, et très-propre à établir des camps fortifiés : car presque toute cette province ultérieure de l'Espagne, par la raison même qu'elle est très-fertile et très-abondante en eau, présente peu d'accès faciles pour l'attaque. Ajoutez que, par suite des fréquentes incursions des Barbares, tous les lieux éloignés des villes sont munis de forts et de tours; et on les y couvre, comme en Afrique, de ciment et non de tuiles. Là se trouvent disposées des guérites, d'où, à cause de leur hauteur, la vue s'étend fort loin. La plupart des villes de cette province ont également été

bâties sur des éminences et dans des terrains excellens; de sorte qu'il n'est pas aisé d'y gravir et d'y atteindre. Ainsi la situation seule de ces places de l'Espagne en rend l'attaque presque impossible, et l'on ne peut les emporter qu'avec la plus grande peine; c'est ce qui parut dans cette guerre: car Pompée ayant pris ses positions (nous l'avons rapporté plus haut) entre Tébala-Véja et Lucubi, et en face de ces deux postes, à quatre milles environ de son camp était une élévation très-avantageusement située, nommée le camp de Postumius, où César avait construit un fort et placé garnison.

9. Se trouvant couvert par cette même hauteur à une assez grande distance du camp de son ennemi, Pompée reconnut l'avantage du poste; et comme la rivière de Guadajos nous en séparait, il crut que nous renoncerions à le secourir, vu la difficulté qu'offrait le terrain. Dans cette persuasion, il part vers minuit pour venir attaquer ce fort, qui incommodait beaucoup les assiégeans. Les nôtres, le voyant approcher, poussent de grands cris, lancent une grêle de traits, et lui font un grand nombre de blessés. Ainsi ceux du fort s'étant mis en défense, César qui était dans son grand camp, averti de ce qui se passait, y accourut aussitôt avec trois légions. A son arrivée, les ennemis pleins d'effroi prennent la fuite, laissant plusieurs morts et plusieurs prisonniers: beaucoup abandonnèrent leurs armes pour se sauver plus promptement, et l'on rapporta quatre-vingts de leurs boucliers.

10. Le jour suivant, Arguétins arriva d'Italie avec un renfort de cavaliers, et apporta cinq enseignes prises sur les Sagontins. On ne lui fit pas grand accueil, César ayant déjà reçu d'Italie des chevaux conduits par Asprenas. Cette nuit même, Pompée mit le feu à son camp, et marcha vers Cordoue. Un roi nommé Indo, qui nous avait amené de la cavalerie et des fantassins, s'étant trop vivement engagé à la poursuite des ennemis, fut pris et tué par quelques soldats des deux légions levées dans la province.

11. Le lendemain, nos cavaliers poursuivirent très-loin vers Cordoue ceux qui amenaient de cette ville des vivres au camp de Pompée; cinquante furent pris entre autres, avec leurs chevaux, et conduits au camp. Le même jour, Quintus Marcius, qui servait sous Pompée comme tribun militaire, vint se rendre à nous. Vers minuit, les assiégés firent sur nos troupes une sortie très-vive, et nous lancèrent de la ville des feux de toute espèce. Quelque temps après, C. Fundanius, chevalier romain, passa du camp ennemi dans le nôtre.

12. Notre cavalerie, le lendemain, prit deux soldats d'une des deux légions indigènes. Ils se disaient esclaves; mais comme on les amenait au camp, ils furent reconnus par ceux des nôtres qui avaient porté les armes sous Fabius et Pédius, et quitté Trébonius. Ils ne purent obtenir grâce et furent massacrés. On intercepta le même jour des courriers de Cordoue, se rendant auprès de Pompée, lesquels par imprudence étaient tombés dans notre camp. On leur coupa les mains, et on les renvoya. Suivant leur coutume, sur les neuf heures du soir, les assiégés, nous accablant d'une quantité prodigieuse de feux et de traits, nous blessèrent beaucoup de monde. La nuit s'étant écoulée, ils vinrent assaillir la sixième légion alors occupée aux travaux: on se battit avec acharnement; mais l'ennemi fut repoussé, bien qu'il eût l'avantage de combattre des hau-

teurs. Ainsi, malgré leur sortie, et quoique nos troupes eussent désavantage de combattre d'en bas, ceux de Pompée rentrèrent dans la place, après avoir éprouvé une perte considérable.

13. Le lendemain, Pompée fit tirer un retranchement depuis ses fortifications jusqu'au fleuve de Guadajos, et quelques-uns de nos cavaliers qui étaient de garde, ayant été aperçus par un parti nombreux de l'ennemi, furent débusqués de leur poste, et on leur tua trois hommes. Le même jour, A. Valgius, fils de sénateur, qui avait son frère dans le camp de Pompée, monte à cheval et s'enfuit sans rien emporter de ce qui lui appartenait : les nôtres prirent un espion de la seconde légion ennemie, et le massacrèrent. Dans le même temps, on fit partir de la ville une espèce de boulet, sur lequel on avait inscrit que l'on donnerait avec un bouclier le signal du moment où il faudrait attaquer la place. Sur cette assurance, plusieurs des nôtres flattés de l'espoir d'escalader sans péril les murs de cette ville, et de s'en rendre maîtres, commencèrent le jour suivant à les saper, et détruisirent une grande partie du premier mur; toutefois ayant voulu monter à l'assaut, ils furent pris. Les assiégés, les conservant avec autant de soin que s'ils eussent été des leurs, offrirent de les rendre, pourvu qu'on laissât sortir la garnison de Pompée; mais César répondit que sa coutume était de donner la loi, et non de la recevoir. Cette réponse rapportée aux habitans par ceux qu'ils avaient envoyés, ils poussent de grands cris, bordent leurs remparts, et lancent contre nous une grêle de traits; ce qui nous fit généralement croire que, ce jour-là, l'ennemi ferait une sortie vigoureuse. On donna un assaut général à la ville, et l'on se battit vivement durant quelques heures, jusqu'à ce qu'un coup parti d'une de nos balistes renversa une tour des ennemis avec cinq hommes qui s'y trouvaient, et un jeune homme que l'on y avait placé en sentinelle, pour avertir quand jouerait notre machine.

14. Peu de temps après, Pompée fit construire un fort au-delà de la rivière, sans que nous paraissions nous y opposer; ce qui le remplit d'une folle vanité, dans la fausse opinion où il était de l'avoir bâti presque sur notre terrain. Le jour suivant, tandis que, selon sa coutume, il s'approche de notre poste de cavalerie, quelques escadrons s'en étant détachés avec de l'infanterie légère pour l'assaillir, ils furent mis en fuite, et, à cause de leur petit nombre, foulés aux pieds par l'ennemi et les troupes légères qui l'accompagnaient. Comme l'action se passait à la vue des deux camps, ceux de Pompée en étaient d'autant plus fiers, qu'ils nous avaient poussés assez loin. Cependant les nôtres se ralliant à la faveur de leurs compagnons qui les soutiennent, suivant leur tactique, reviennent à la charge avec de grands cris; mais l'ennemi refuse d'en venir aux mains.

15. Il arrive presque toujours dans les combats, lorsque la cavalerie met pied à terre pour se battre contre les fantassins, qu'elle ait le désavantage; le contraire eut lieu dans cette rencontre; car quelques troupes d'élite de l'infanterie légère ennemie étant venues attaquer nos cavaliers qui ne s'y attendaient pas, plusieurs d'entre eux en combattant s'aperçurent qu'ils n'avaient affaire qu'à de l'infanterie, et descendirent de cheval. Ainsi en peu de temps, le cavalier combattit comme un piéton, et le piéton comme un cavalier; la mêlée fut même si sanglante que l'on s'égorgea jusque sous

les retranchemens. Dans l'action, les ennemis perdirent cent vingt-trois hommes ; un grand nombre d'autres furent dépouillés de leurs armes; d'autres couverts de blessures et reportés au camp. Nous n'eûmes à regretter que trois des nôtres; douze fantassins et cinq de nos cavaliers furent blessés. Le même jour, à la suite de cette affaire, il y eut suivant l'usage un assaut donné à la place. Après avoir lancé sur nous un amas considérable de traits et de feux auxquels nous répondîmes courageusement, les assiégés commirent le plus horrible et le plus cruel des attentats ; après avoir égorgé sous nos yeux leurs hôtes, ils jetèrent leurs corps du haut des remparts : trait de férocité inouï jusqu'alors et dont les nations Barbares pouvaient seules offrir des exemples.

16. Sur la fin du même jour, Pompée envoya secrètement donner ordre aux assiégés d'incendier pendant la nuit les tours et les retranchemens, et de faire une sortie vers minuit. En effet, après nous avoir accablés d'une grêle de traits et de feux, et avoir réduit en cendres une grande partie de la muraille, ils ouvrirent la porte qui conduisait au camp de Pompée, et sortirent tous en armes, portant des fascines pour combler nos fossés, et des crocs de fer pour abattre et brûler les tentes de paille dont s'étaient servis nos soldats afin de s'abriter contre le froid. Ils portèrent aussi avec eux de l'argent et des habits pour répandre l'un et l'autre, tomber sur nous, lorsque nous serions occupés au pillage, et se sauver ensuite au camp ennemi. Dans l'espoir qu'ils réussiraient, Pompée se tint pendant toute la nuit en bataille au-delà du fleuve de Guadajos. Bien que les nôtres eussent essuyé une attaque inattendue, cependant soutenus de leur courage, ils repoussent les ennemis, les contraignent de rentrer dans la ville, en blessent plusieurs, s'emparent de leurs armes et des effets qu'ils avaient apportés, et font quelques prisonniers qu'ils massacrent le lendemain. Dans le même temps, un déserteur venant de la ville nous apprit que Junius, sorti d'une mine où il était, après le massacre des habitans, s'était écrié qu'on avait commis un crime affreux; que ces infortunés ne méritaient nullement un traitement pareil, eux qui les avaient reçus dans leurs foyers et jusqu'au pied des autels; qu'on avait violé le droit sacré de l'hospitalité à leur égard; qu'il avait ajouté beaucoup d'autres reproches, et que les assassins effrayés de ses discours avaient cessé le massacre.

17. Le lendemain, Tullius et Caton, Portugais, vinrent trouver César de la part de la garnison; alors le premier prenant la parole : « Que n'a-t-il plu aux dieux immortels, lui dit-il, que j'eusse plutôt servi sous toi que sous Pompée, et qu'il m'eût été permis d'éprouver mon courage et ma constance en triomphant à ta suite au lieu de partager sa disgrâce! puisque ses funestes louanges n'ont eu pour tout résultat que de contraindre de malheureux citoyens romains sans secours, à se rendre comme ennemis, après avoir été témoins de la ruine déplorable de leur patrie : puisque nous avons subi toutes les calamités de sa défaite sans avoir participé aux avantages de ses premiers succès, lassés d'être sans cesse en butte aux attaques de tes légions, de nous voir nuit et jour exposés au glaive et aux traits de tes soldats : soumis et vaincus par ta valeur, abandonnés de Pompée, nous avons recours à ta clémence. Cette grâce que tu as faite à tant de peuples, daigne l'accorder à des citoyens supplians. — Tel je me suis montré à l'égard des nations étrangères,

tel je me montrerai envers les citoyens qui se rendront à moi! » Ainsi répliqua César.

18. Lorsque les députés congédiés par lui furent à la porte de la ville, Tib. Tullius ne suivit pas Antoine qui entrait; mais retournant à la porte, il se saisit d'un homme. A cette vue, Antoine tira de son sein un poignard dont il lui perça la main. Ensuite ils se réfugièrent tous deux auprès de César. A la même époque, un enseigne de la première légion vint se rendre, et nous apprit que le jour de l'escarmouche, sa compagnie avait perdu trente-cinq hommes, mais que dans le camp de Pompée, il était défendu de le dire, ni même d'avouer qu'on eût fait la moindre perte. Un citoyen qui, s'étant retiré au camp de César, avait laissé sa femme et son fils dans la ville, fut égorgé par son esclave qui s'enfuit secrètement vers Pompée, d'où il nous envoya un boulet, portant une inscription par laquelle il nous donnait avis des préparatifs que l'on faisait dans la place pour la défendre. Après avoir reçu ces lettres, ceux qui avaient coutume de lancer le boulet avec une inscription étant rentrés dans la ville, deux frères portugais vinrent se rendre à nous au bout de quelque temps, et nous apprirent que Pompée, dans une harangue qu'il avait adressée à ses troupes réunies, avait déclaré que, puisqu'il ne pouvait venir au secours de la place, il fallait que les assiégés l'évacuassent pendant la nuit, et prissent le chemin de la mer : qu'un des assistans ayant dit qu'il valait mieux marcher au combat que de paraître vouloir prendre la fuite, on l'avait aussitôt massacré. Dans ce même temps, on arrêta deux courriers que Pompée envoyait aux assiégés; César leur fit tenir les lettres dont ils étaient chargés pour eux, et comme un des deux messagers lui demandait la vie, il lui proposa d'aller mettre le feu à une tour de bois des habitans, avec promesse de tout lui accorder en cas de succès. Il était difficile d'y parvenir impunément; aussi à peine celui qui tentait l'entreprise en approcha-t-il qu'il fut tué. La même nuit, un déserteur vint nous apprendre que Pompée et Labiénus avaient témoigné leur indignation du massacre des assiégés.

19. Vers neuf heures du soir, une de nos tours de bois fut fendue depuis le pied jusqu'au second et au troisième étage par le grand nombre de traits que les ennemis décochèrent contre elle. En même temps, on se battit sous les murailles avec la plus grande ardeur; et les assiégés, profitant d'un vent favorable, brûlèrent une autre de nos tours. Le lendemain, une mère de famille se précipita du haut des murs, et, s'étant rendue à notre camp, nous dit qu'elle avait formé le dessein de passer du côté de César avec sa maison entière; mais que toute sa suite avait été arrêtée et égorgée. Au même instant on nous jeta du haut des murailles des tablettes, portant ces mots par écrit : « L. Minucius à César. Puisque Cn. Pompée m'abandonne, si tu veux m'accorder la vie, je te promets de te servir avec le même courage et le même dévouement que j'ai montrés pour sa cause. » Les assiégés renvoyèrent en même temps à César les députés qui étaient venus le trouver la première fois, pour lui dire que s'il voulait leur laisser l'existence, ils livreraient la place le lendemain. Il leur répondit qu'il était César, et qu'il tiendrait sa parole. Ainsi, avant le 19 de février on lui rendit la ville, et il fut proclamé *imperator*.

20. Pompée eut à peine appris par quelques fuyards cette reddition, que, décampant, il marcha vers Lucubi : s'y

étant retranché, il fit bâtir des forts aux environs. César l'y suit, et vient prendre ses positions en face de son adversaire. Vers la même époque, un soldat d'une des deux légions indigènes, étant venu un matin nous trouver comme transfuge, nous annonça que le général ennemi, après avoir assemblé les habitans de Lucubi, leur avait enjoint de faire une recherche exacte de ses partisans et des nôtres. Quelque temps après la soumission de la ville, on prit dans un souterrain l'esclave qui, nous l'avons dit plus haut, avait égorgé son maître; et il fut brûlé vif. A la même époque, huit des principaux centurions armés de cuirasses, et faisant partie d'une des deux légions levées sur les lieux, vinrent se rendre à César : il s'engagea aussi une action entre nos cavaliers et ceux de nos adversaires; nous y eûmes quelques gens de trait tués et blessés. La nuit suivante, nous prîmes quatre espions, dont trois esclaves, et l'autre était soldat d'une des deux légions du pays. Les premiers furent mis en croix; le soldat eut la tête tranchée.

21. Le jour suivant, plusieurs cavaliers et différentes troupes d'infanterie légère se rendirent du camp ennemi dans le nôtre. Dans le même temps onze cavaliers environ du parti de Pompée tombèrent sur ceux des nôtres qui allaient à l'eau, en tuèrent et firent prisonniers quelques-uns; mais huit de ces mêmes cavaliers furent pris. Le lendemain, Pompée fit trancher la tête à soixante-quatorze personnes, qui passaient pour favoriser César; et il ramena les autres dans la ville; mais cent vingt s'échappèrent, et vinrent se rendre à nous.

22. Quelque temps après ceux d'Ossone, pris dans Tébala-Véja, furent députés avec quelques-uns des nôtres pour instruire les Ossoniens de l'événement, et leur représenter ce qu'ils devaient attendre du général ennemi, dont les soldats égorgeaient leurs hôtes, et dont les garnisons commettaient mille délits dans les villes où on les avait reçues. Ces députés étant arrivés à Ossone, les nôtres, qui étaient tous chevaliers romains ou sénateurs, n'osèrent y entrer: il n'y eut que ceux de la ville qui le firent. Après plusieurs conférences de part et d'autre, les personnes introduites dans les murs se retiraient pour aller joindre les nôtres qui les attendaient dehors, lorsqu'elles furent suivies par la garnison, qui de dépit les égorgea toutes, excepté deux, lesquelles s'enfuirent, et rapportèrent le fait à César. Ensuite les Ossoniens envoyèrent à Tébala-Véja deux espions qui leur confirmèrent le récit des députés; alors tous les habitans se rassemblèrent, et voulurent lapider l'auteur du massacre, disant qu'il causait leur perte. Ils étaient près de le faire périr, lorsqu'il leur demanda la permission de venir trouver César, leur promettant de lui rendre bon compte de ce qui s'était passé. Ayant obtenu cette demande, il part, réunit des troupes; et lorsqu'il se croit assez fort, il entre secrètement de nuit dans la ville, égorge ceux des principaux et du peuple qui lui étaient contraires, et se rend maître de la place. Quelque temps après, des esclaves transfuges nous apprirent que Pompée faisait vendre les biens des habitans, et qu'il n'était permis à personne de sortir de son camp avec une ceinture, parce que, depuis la prise de Tébala-Véja, plusieurs effrayés du mauvais état des affaires, et ne voyant aucune apparence d'un heureux retour de fortune, s'enfuyaient dans l'Estramadure. Si quelque déserteur des nôtres venait se rendre à eux, on le plaçait aussitôt dans l'in-

fanterie légère, où il ne gagnait que seize as par jour.

23. Dans la suite César rapprocha plus encore son camp de celui des ennemis, et fit tirer une ligne jusqu'à la rivière de Guadajos. Nos troupes étaient occupées à cet ouvrage, lorsque les ennemis vinrent les attaquer des hauteurs; et comme les nôtres ne voulaient point quitter leurs travaux, ils les accablèrent de traits du poste élevé qu'ils occupaient, et en blessèrent plusieurs. Là, suivant l'expression d'Ennius, nous fûmes contraints de plier; et comme nous nous aperçûmes que contre notre usage nous n'étions pas en état de tenir tête, deux centurions de la cinquième légion, ayant traversé le fleuve, rétablirent le combat par leur courage, malgré la supériorité des ennemis. Un des deux succomba sous une grêle de traits qu'on leur lançait des hauteurs; l'autre s'étant mis en devoir de résister seul, et se voyant investi de toutes parts, voulut battre en retraite, mais il fit un faux pas et tomba. Au moment de sa chute, les ennemis accourent en foule autour de lui : de leur côté nos cavaliers passent la rivière et poussent nos adversaires jusque dans leurs retranchemens; mais les ayant poursuivis trop loin et avec une trop grande ardeur, ils furent enveloppés par la cavalerie et l'infanterie légère; de sorte que s'ils n'eussent fait des prodiges de valeur, ils étaient tous pris : car les fortifications les resserraient si étroitement, que faute de terrain, à peine pouvaient-ils exécuter leurs manœuvres. Nous eûmes plusieurs soldats blessés dans ces deux actions, entre autres, Clodius Aquitius : mais nous n'y perdîmes que les deux centurions dont on a parlé, et que l'amour de la gloire emporta trop avant.

24. Le lendemain, les deux armées se rencontrèrent près de Soricaria. Nos troupes commencèrent à se retrancher. Pompée se voyant interdire la communication avec le fort d'Espéjo, éloigné de cinq milles de Lucubi, fut contraint d'en venir à une bataille; mais loin de se laisser attaquer en plaine, de la petite éminence où il était campé, il voulut se saisir d'un poste plus élevé, ce qui l'obligeait nécessairement de passer par un endroit désavantageux. Ce dessein ayant fait prendre aux deux chefs la route de cette hauteur pour s'en rendre maîtres, les ennemis furent prévenus par les nôtres qui les chassèrent de la plaine, ce qui nous donna un grand avantage : car ceux de Pompée fuyant de toutes parts, nous en fîmes un carnage affreux. Ce fut la montagne et non la valeur qui les sauva; et malgré leur position favorable, si la nuit ne fût survenue, nos gens, bien que très-inférieurs en nombre, les eussent entièrement défaits. Les nôtres tuèrent trois cent vingt-quatre soldats de leur infanterie légère, et cent trente-huit légionnaires, sans compter ceux dont ils recueillirent les armes et les dépouilles. Ainsi fut vengée avec usure aux dépens de l'ennemi la mort de nos deux centurions qui avait eu lieu le jour précédent.

25. Le lendemain, les troupes de Pompée s'étant rendues, suivant leur coutume, dans le même endroit, furent fidèles à leur premier plan : car, à l'exception de leur cavalerie, personne n'osait paraître en plaine. Tandis que les nôtres s'occupaient des travaux du camp, les cavaliers ennemis commencèrent à escarmoucher; et leurs légions, poussant à la fois de grands cris, nous défiaient au combat, de sorte qu'on les croyait disposées à engager l'action. Les soldats de César sortirent donc d'un grand vallon assez bas, et s'arrêtèrent

en plaine dans un terrain uni ; mais nul ennemi n'osa s'avancer, excepté un certain Antistius Turpion, qui, comptant sur ses forces, s'imagina qu'aucun de nous ne pourrait lui résister. Là, comme disent les poëtes, on vit se renouveler la lutte d'Achille et de Memnon : car Q. Pompéius Niger, chevalier romain d'Alcala, sortit de nos rangs pour le combattre. L'air martial et imposant d'Antistius avait attiré les regards de toutes les troupes qui abandonnèrent de suite les travaux pour être spectatrices de ce combat. La victoire semblait douteuse entre deux guerriers si redoutables; et l'on eût dit que la décision de la guerre dépendait du triomphe de l'un ou de l'autre. Ainsi les deux partis désirant avec la même ardeur voir leur champion remporter les honneurs du combat, les uns et les autres attendaient l'événement dans une égale impatience. Ils en vinrent donc aux mains avec le plus grand courage, couverts d'une armure également brillante et d'un travail admirable ; et certes leur combat aurait été bientôt terminé, si, comme nous l'avons dit, l'infanterie légère de Pompée ne s'était postée assez proche de notre camp, afin de pouvoir soutenir sa cavalerie....

(Il manque ici quelque chose au texte.)

Cependant la nôtre, se retirant et reprenant le chemin du camp, fut vivement poursuivie; mais nos soldats, se réunissant, chargent leurs adversaires avec de grands cris, les mettent en fuite, et les forcent de regagner leur camp après une perte considérable.

26. César, en récompense de la valeur qu'il avait déployée en cette occasion, donna treize mille sesterces au corps de cavalerie de Cassius, dix mille à l'infanterie légère, et à Cassius cinq colliers d'or. Ce même jour, A. Bébius, C. Flavius et A. Trébellius, chevaliers romains de la ville de Xérez, vinrent se rendre à notre général avec un équipage très-magnifique. On apprit d'eux que tous les chevaliers romains qui servaient sous Pompée avaient conçu le projet de passer aussi dans son camp; mais que, sur la dénonciation d'un esclave, on s'était assuré de leurs personnes, et qu'eux-mêmes ayant trouvé une occasion favorable, ils en avaient profité pour s'enfuir. Le même jour, on intercepta des lettres qu'écrivait Pompée à Osone; voici leur contenu : « Si vous vous portez bien, j'en suis charmé; quant à moi, je suis aussi en bonne santé. Quoique nous ayons eu jusqu'à présent le bonheur de repousser l'ennemi, cependant je terminerais la guerre plus tôt encore que vous ne pensez, s'il voulait en venir aux mains en plaine; mais il n'ose exposer aux risques d'une bataille des troupes composées de nouveaux soldats; et à la faveur de nos forts il prolonge la campagne. Il tient toutes les villes assiégées, et c'est de là qu'il tire des vivres. J'apporte donc tous mes soins à conserver celles de notre parti; et au premier jour je mettrai fin à la guerre. J'ai dessein de vous envoyer quelques cohortes. Il est certain qu'en ôtant à l'ennemi la ressource de nos vivres, nous le forcerons malgré lui d'en venir à un combat. »

27. Dans la suite, les nôtres étant occupés aux travaux sans garder beaucoup d'ordre, les ennemis nous tuèrent quelques cavaliers dans un plant d'oliviers où ils faisaient du bois. Plusieurs esclaves transfuges rapportèrent que, depuis l'action qui avait eu lieu proche de Soricia, le 5 mars, les ennemis étaient dans une crainte continuelle, et qu'Attius Varus veillait sans cesse à

la garde de leurs forts. Le même jour Pompée décampa, et vint se poster près de Séville, dans un bois d'oliviers; et avant que César eût pris la même route, la lune se montra vers midi. De là, Pompée ayant marché vers Lucubi donna ordre à ses troupes, en quittant cette place, d'y mettre le feu, et de se retirer ensuite dans leur grand camp. César ayant ensuite attaqué la ville de Ventispont, et l'ayant forcée de se rendre, marcha vers Carruca, et prit ses positions en face de Pompée. Ce dernier brûla cette ville, parce qu'elle avait refusé de lui ouvrir ses portes. En même temps, un soldat qui avait égorgé son frère dans le camp fut découvert par les nôtres qui le tuèrent à coups de bâton. De là, César continuant sa route arrive dans la plaine de Munda, et campe vis-à-vis de Pompée.

28. Le jour suivant, comme il se disposait à partir avec ses troupes, ses coureurs vinrent lui dire que Pompée était en bataille depuis minuit. A cette nouvelle, il donne le signal du combat. Pompée ne s'était hasardé à faire cette démarche que parce que, peu de temps auparavant, il avait mandé à ceux d'Ossone qui étaient dans ses intérêts, que César refusait la bataille, vu la faiblesse des nouvelles levées qui formaient ses troupes. Ces lettres redoublaient en faveur de sa cause les bonnes dispositions des habitans. Ainsi, dans l'opinion avantageuse qu'il avait d'eux, il se croyait en état de tout entreprendre, car il se trouvait défendu et par la nature du lieu où était son camp, et par les fortifications de la place. En effet, nous l'avons dit, toute cette contrée est fort montueuse, et par là même excellente pour la défense. Aucune plaine ne sépare les hauteurs.

29. Je ne crois pas devoir passer sous silence ce qui eut lieu en cette occasion. Entre les deux camps, se trouvait une plaine d'environ cinq milles d'étendue, située de manière que le camp de l'ennemi était également protégé par la nature du terrain, et par la position élevée de la ville. Du pied de ce camp, la plaine commençait à s'étendre, et était d'abord traversée par un ruisseau qui rendait l'approche du camp fort difficile, parce que, sur la droite, il formait un marais plein de gouffres. Voyant l'armée ennemie rangée en bataille, César ne douta point qu'elle ne s'avançât jusqu'au milieu de la plaine pour en venir aux mains. Les deux partis étaient en présence : la plaine offrait un terrain très-propre aux évolutions de cavalerie; et le jour était si beau et si serein, qu'il semblait que les dieux immortels l'eussent préparé d'avance pour éclairer une bataille. Les nôtres s'en applaudissaient; plusieurs néanmoins éprouvaient quelque inquiétude, quand ils faisaient réflexion qu'ils en étaient enfin venus au point que, dans une heure, le hasard allait décider de leurs biens et de leur vie. Nos troupes marchèrent donc au combat, persuadées que l'ennemi suivrait leur exemple. Mais il n'osa jamais s'éloigner de plus d'un mille de la ville et de ses murailles, à l'abri desquelles il avait résolu de combattre. Nous continuâmes donc d'aller en avant; et bien que l'avantage du terrain invitât quelquefois nos adversaires à en profiter pour marcher à la victoire, cependant ils persistèrent constamment dans leur dessein de ne point abandonner leurs hauteurs, et de ne point s'éloigner des murs de la place. Nos soldats s'étant approchés lentement des bords du ruisseau, les ennemis ne cessèrent de défendre ce poste défavorable.

30. Leur armée se composait de

treize légions, couvertes sur les ailes par la cavalerie, et par six mille hommes d'infanterie légère. Leurs troupes auxiliaires montaient à peu près au même nombre. Nous n'avions que quatre-vingts cohortes de fantassins et huit mille chevaux. Quand nous approchâmes de l'extrémité de la plaine, vers un endroit fort désavantageux, l'ennemi se tenait tout prêt à nous charger des hauteurs, de sorte qu'il eût été fort dangereux d'y passer. César qui s'en aperçut ne voulut pas que ses troupes fussent exposées par sa faute, et leur fixa le point jusqu'où elles pouvaient avancer. Quand elles eurent entendu cet ordre, elles en manifestèrent leur ressentiment, se plaignant qu'on leur arrachât des mains la victoire. Ce retard redoublait l'ardeur des ennemis : ils crurent que nous redoutions d'en venir aux mains avec eux. S'avançant donc fièrement, ils s'engagèrent dans un poste désavantageux, dont nous ne pouvions cependant approcher sans un péril extrême. La dixième légion était à l'aile droite, suivant l'ordre accoutumé; la troisième et la cinquième à la gauche, avec les troupes auxiliaires et les cavaliers. Enfin on en vint aux mains avec de grands cris.

31. Bien que les nôtres l'emportassent en courage, néanmoins l'ennemi se défendait très-bien de sa hauteur; on poussait de part et d'autre des cris prolongés, et les traits volaient également des deux côtés : de sorte que les nôtres désespéraient pour ainsi dire de la victoire; car l'attaque et les cris qui servent surtout à épouvanter l'ennemi se répondaient mutuellement dans cette circonstance. Cependant quoique la bravoure parût égale, grand nombre d'ennemis furent d'abord percés des coups de nos pilum. Nous avons dit que la dixième légion était à l'aile droite; et bien qu'elle fût peu nombreuse, elle se rendait fort redoutable par son courage, et pressa si vivement les ennemis de son côté, que pour se soutenir et n'être pas pris en flanc, ils furent contraints de faire passer une légion à leur aile droite. A peine eut-on exécuté ce mouvement, que nos cavaliers se mirent à charger l'aile gauche ennemie; et les deux armées se mêlèrent avec tant de valeur, qu'il était impossible de leur donner aucun secours. Là le cliquetis des armes, s'unissant aux cris et aux gémissemens des mourans, remplissait d'effroi le cœur des soldats novices; et, comme le dit Ennius, on se battait pied contre pied, et le glaive serrait le glaive. Enfin, quoique les ennemis combattissent avec une extrême vigueur, les nôtres commencèrent à les pousser, et les forcèrent de se réfugier sous les murs de la ville. Ainsi le propre jour de la fête de Bacchus, les partisans de Pompée battus et mis en fuite eussent tous été passés au fil de l'épée, s'ils n'avaient cherché un asile dans le même lieu d'où ils étaient sortis. L'ennemi perdit au moins trente mille hommes, outre Labiénus et Attius Varus auxquels on fit des obsèques : il eut aussi à regretter trois mille chevaliers romains, tant d'Italie que de la province. Nous y eûmes mille morts, cavaliers ou fantassins, et environ cinq cents blessés. Nous gagnâmes treize aigles, les enseignes, les faisceaux. Dix-sept de leurs principaux lieutenans furent de plus faits prisonniers. Telle fut l'issue de cette bataille.

32. Les débris de l'armée vaincue s'étant réfugiés dans Munda pour s'y défendre, César fut contraint de faire le siége de cette ville. Lorsqu'on en forma la circonvallation, les armes et

les cadavres des ennemis tinrent lieu de gazon : la palissade fut composée de leurs javelots et de leurs dards, où paraissaient suspendus leurs boucliers; au-dessus s'élevaient leurs épées et leurs lances; les têtes de leurs morts comme rangées en ordre étaient tournées toutes vers la place. Ce fut de ces marques redoutables de notre bravoure, preuves éclatantes et bien propres à inspirer la terreur, que l'on environna la ville et les ennemis. Ainsi les Gaulois procèdent à l'attaque d'une place forte, après l'avoir comme investie des cadavres de leurs adversaires qu'ils entremêlent de piques et de traits. Après cette défaite, le jeune Valérius, fuyant à Cordoue avec quelque cavalerie, informa de l'événement Sext. Pompée qui était dans la ville. Sur cette nouvelle, celui-ci, distribuant entre ses cavaliers tout l'argent qu'il pouvait avoir, sort de la place vers neuf heures de l'après-midi, après avoir fait entendre aux habitans qu'il allait trouver César pour traiter de la paix. Quant à Cnéius, suivi d'une poignée de cavaliers et de fantassins, il prit, pour aller joindre sa flotte, le chemin de Tariffe, ville distante de Cordoue d'environ cinquante-sept lieues; et lorsqu'il n'en fut plus qu'à trois, P. Calvitius, son ancien lieutenant, écrivit en son nom qu'on lui envoyât une litière pour le porter dans la ville, parce qu'il était malade. Sur la réception de cette lettre, Pompée fut transporté à Tariffe. Ses partisans vinrent aussitôt (on pense que ce fut en secret) le trouver dans la maison où il était descendu, afin de prendre ses ordres relativement à la guerre; et les voyant réunis en grand nombre auprès de sa personne, sans sortir de litière, il se met sous leur protection.

33. Après la victoire de Munda, César, ayant formé le blocus de cette ville, se rendit à Cordoue; ceux qui étaient échappés de la défaite s'y emparèrent du pont. Quand nous y fûmes arrivés, ils commencèrent leurs bravades, nous criant que nous n'étions qu'une poignée de fuyards, et nous demandant où nous voulions nous réfugier. En même temps, ils nous attaquèrent au passage du pont. César traverse le fleuve et campe devant la ville. Là, s'était retiré après la bataille Scapula, le principal auteur du soulèvement des affranchis et des esclaves; s'y voyant assiégé, il les assembla tous, se fit élever un bûcher, et dresser une table magnifique; ayant soin que la salle du festin fût décorée des plus riches tapis de pourpre; puis, après avoir distribué sa vaisselle et son argent à ses domestiques, il soupa de bonne heure, but du vin mêlé de nard et de résine : ensuite, sur la fin du repas, il se fit tuer par un de ses esclaves, tandis qu'un affranchi, qui servait à ses débauches, allumait le bûcher suivant son ordre.

34. A peine César eut-il pris ses positions devant la ville, que la discorde en vint à un tel point entre les habitans, dont les uns tenaient pour nous, les autres pour Pompée, qu'on les entendait presque de notre camp. Durant ces troubles, vinrent se rendre à César quelques légions qui se trouvaient dans la place, et composées pour la plupart de fugitifs, et des esclaves des habitans de la ville, qu'avait affranchis Sext. Pompée. Mais la treizième légion se mit en devoir de défendre Cordoue, et, malgré les partisans de César, elle s'empara des murailles et d'une partie des tours. Ceux-ci députent une seconde fois vers César, pour le prier de faire entrer ses légions à leur secours. Ceux qui s'étaient sauvés de la bataille, voyant cette résolution, mirent le feu à la ville : les nôtres y pénètrent, char-

gent ces incendiaires, les taillent en pièces, et leur tuent vingt-deux mille hommes, sans compter ceux qui furent massacrés hors des remparts. Ainsi César demeura maître de la place. Pendant le séjour qu'il y fit, ceux qui, après la déroute, s'étaient réfugiés dans Munda, comme on l'a vu, et que nous y avions enfermés, firent une sortie, où furent tués plusieurs d'entre eux; on repoussa le reste dans la ville.

35. De là César marche sur Séville, qui de suite lui envoie des députés pour le fléchir. Il leur promit de conserver la ville; et dans cette intention y fit entrer Caninius, son lieutenant, avec des troupes : pour lui, il campa hors de ses murs. Il y avait dans la place une forte garnison des troupes de Pompée, qui, pleines d'indignation que l'on y eût introduit celles de César, dépêchèrent à leur insu et fort secrètement un certain Philon, ardent partisan de Pompée, et très-connu en Portugal, vers Cécilius Niger, surnommé le Barbare, qui campait à Lénium avec une troupe nombreuse de Portugais. De retour, Philon fut reçu dans la ville pendant la nuit; il y entra par escalade, égorgea les sentinelles et la garnison de César, fit fermer les portes, et commença de nouveau à se mettre en défense.

36. Sur ces entrefaites, des députés de Tariffe vinrent apprendre à César qu'ils étaient maîtres de la personne de Pompée, espérant par ce service réparer la faute qu'ils avaient faite auparavant de lui fermer leurs portes. Cependant les Portugais entrés dans Séville continuaient à s'y défendre; et César craignant que s'il faisait donner un assaut à la place, de tels scélérats n'y missent le feu et n'en détruisissent les murailles, résolut de les laisser sortir pendant la nuit; ce qu'ils crurent pouvoir exécuter à son insu. En sortant, ils brûlent les vaisseaux qui étaient sur le Guadalquivir, et prennent la fuite tandis que nous étions occupés à éteindre l'incendie; mais nos cavaliers les atteignent et les taillent en pièces. Ensuite César, ayant repris Séville, marcha sur Xérez, qui lui envoya des députés pour se soumettre. Dans le même temps, ceux qui après la la bataille s'étaient retirés à Munda, fatigués de la longueur du siége, se rendirent pour la plupart; et l'on en forma une légion. Ensuite ils complotèrent, entre eux et les assiégés, de tomber la nuit, à un certain signal, sur nos soldats qui étaient dans le camp, tandis que ceux de la ville feraient une sortie. Leur trahison découverte, la nuit suivante vers minuit, au mot dont on était convenu, ils furent tous conduits hors des retranchemens, et passés au fil de l'épée.

37. Pendant que César était occupé à soumettre sur son passage le reste des villes de la province; il s'éleva dans Tariffe une émeute au sujet de Pompée entre ceux qui avaient député vers nous et les personnes du parti contraire. Au milieu du feu de la sédition, les derniers se saisissent des portes, et font un grand carnage des autres. Blessé lui-même, Pompée gagne ses vaisseaux, et s'enfuit avec trente galères. Instruit de sa fuite, Didius, qui commandait notre flotte devant Cadix, se mit aussitôt à le poursuivre : en même temps il répandit des cavaliers et des fantassins sur le rivage, pour qu'il ne pût lui échapper. Dans son départ précipité de Tariffe, Pompée n'avait pas eu le temps de se pourvoir d'eau : aussi fut-il contraint, après quatre jours de navigation, de relâcher sur la côte pour s'en procurer; et Didius qui le suivait, l'ayant atteint dans ces circonstances,

lui prit quelques vaisseaux et brûla le reste.

38. Pompée prit la fuite, suivi d'un petit nombre des siens, et se rendit d'abord maître d'un poste fortifié par sa situation; mais averties par les coureurs, notre cavalerie et nos cohortes envoyées à sa poursuite marchèrent nuit et jour pour le joindre. Il était grièvement blessé à l'épaule et à la jambe gauche : il s'était de plus donné une entorse, qui le retardait encore; de sorte qu'en quittant la tour où il s'était réfugié, il fut réduit à se faire porter en litière. Un Portugais qui marchait devant, selon l'usage militaire, l'ayant fait reconnaître, elle est de suite environnée de nos cohortes et de notre cavalerie. Se voyant découvert par la faute des siens, Pompée regagne au plus vite le poste avantageux qu'il avait occupé d'abord; mais bien qu'il fût d'un difficile accès, et que, vu l'avantage du terrain, on pût aisément le défendre contre des troupes plus nombreuses, les nôtres ne balancèrent point à l'attaquer. Repoussées d'abord à coups de traits, elles battirent en retraite; ce qui, en redoublant l'ardeur de l'ennemi dans sa poursuite, rendait les approches du fort plus difficiles. L'obstacle se renouvelant, malgré la continuité de leurs manœuvres, les nôtres reconnurent qu'ils ne pouvaient forcer les vaincus qu'en s'exposant aux plus grands périls; ils se déterminèrent donc à les assiéger en forme. Cette résolution prise, ils élèvent en très-peu de temps et avec une grande activité sur la pente de la colline une terrasse d'une hauteur capable de les mettre à même d'en venir aux mains avec les ennemis; ceux-ci s'en étant aperçus cherchent aussitôt leur salut dans la fuite.

39. Comme on l'a vu, blessé dangereusement, et de plus ayant le pied foulé, Pompée n'était pas en état de fuir bien vite. La nature du terrain ne lui permettait de se servir ni du cheval ni de la litière pour se sauver : et nos troupes massacraient de toutes parts les siens débusqués de leur fort, et dépourvus de secours. Alors se réfugiant dans le vallon, il se cacha au fond d'une espèce de caverne creusée dans le roc, où nous n'aurions pu aisément le découvrir, si quelques prisonniers n'eussent décelé sa retraite. Il y fut tué. Le 12 avril, César étant à Cadix, sa tête fut portée dans Séville, et exposée aux regards du peuple.

40. Après la mort du jeune Cn. Pompée, le même Didius dont on vient de faire mention, transporté d'un si heureux succès, fit mettre à sec quelques-uns de ses vaisseaux pour les réparer, et se retira dans un château voisin. Cependant les Portugais échappés de la déroute se rallièrent en assez grand nombre, et revinrent l'assaillir. Quoiqu'il fût très-attentif à garder ses vaisseaux, il se trouvait aussi quelquefois obligé de faire des sorties pour réprimer leurs courses fréquentes. Ces escarmouches, qui se répétaient tous les jours, leur donnèrent lieu de lui dresser une embuscade; et en conséquence ils se partagèrent en trois corps. Les uns étaient destinés à incendier la flotte, et devaient rejoindre le gros des troupes après cette expédition; les autres s'étaient postés de manière que, sans pouvoir être aperçus, ils se tenaient prêts à charger l'ennemi. Ainsi Didius étant sorti de sa citadelle avec des forces pour les repousser, à un certain signal, un des corps portugais vint mettre le feu aux navires, tandis que les autres, s'élançant de leur embuscade en poussant de grands cris, se jetèrent sur l'arrière-garde des troupes sorties du château afin de poursui-

vre ces brigands dans leur fuite. Didius est tué avec plusieurs des siens, après avoir fait des prodiges de valeur. Quelques-uns se sauvent dans des chaloupes qu'ils trouvent sur le rivage; d'autres atteignent en nageant les galères qui étaient à l'ancre, et, coupant les câbles, gagnent la haute mer à force de rames; ce qui fut la cause de leur salut. Les Portugais s'emparent du butin. De Cadix César retourne à Séville.

41. Cependant Fabius Maximus, qu'il avait laissé comme chef au camp de Munda, poussait les travaux du siége; de sorte que, se voyant enfermés de toutes parts, les ennemis résolurent de se battre entre eux. Le carnage fut grand; ensuite ils font une sortie. Nous profitâmes de cette occasion pour nous rendre maîtres de la ville, où nous fîmes le reste prisonniers; et de là nous marchâmes sur Ossone, place non moins forte par sa position que par l'art, et dont la grandeur et les travaux multipliés semblaient devoir détourner un ennemi quelconque d'y mettre le siége. D'ailleurs il n'y avait de l'eau que dans la ville; et à huit milles aux environs il eût été impossible de trouver le moindre ruisseau: ce qui était d'un grand secours pour les habitans. Ajoutez que pour avoir du gazon propre à former des retranchemens, et du bois nécessaire pour élever des tours, il fallait l'aller chercher à deux lieues de là: car Pompée, ayant coupé tous les bois environnans, les avait fait porter dans la place pour en rendre l'attaque plus difficile. Ainsi les nôtres étaient nécessairement contraints d'en tirer de Munda, qu'ils venaient de prendre.

42. Tandis que ces événemens se passent à Munda et à Ossone, César, qui de Cadix était retourné dans Séville, y tint le jour suivant une grande assemblée; là, il rappelle, qu'au commencement de sa questure, il avait particulièrement affectionné cette province; qu'après lui avoir témoigné la plus tendre bienveillance, il l'avait comblée de tous les priviléges imaginables; qu'ensuite, pendant sa préture, il avait obtenu du sénat en sa faveur la remise des impôts dont s'était plu de la charger Métellus, et qu'il avait affranchie de cette opposition; qu'en même temps, s'étant déclaré son protecteur, il avait procuré plusieurs fois à ses députés l'honneur d'être admis au sénat, et qu'il s'était attiré une foule d'ennemis, en défendant leurs intérêts privés et publics; qu'enfin, pendant son consulat, et bien qu'absent, il avait rendu à la province tous les services possibles; que cependant, au lieu de payer de reconnaissance tant de bienfaits, ils s'étaient toujours montrés ingrats, et envers lui et envers le peuple romain, non-seulement dans cette guerre, mais dans toutes les précédentes; c'est ainsi qu'il les avait éprouvés. « Quoique vous connussiez bien, ajouta-t-il, le droit des gens, et celui des citoyens romains, vous les avez violés comme des Barbares, en portant mille fois vos mains profanes sur la personne sacrée des magistrats de Rome; en plein jour, vous avez voulu assassiner Cassius au milieu de la place publique; vous avez été si mortels ennemis de la paix, que la république était toujours obligée d'entretenir chez vous des légions; les bienfaits sont à vos yeux des injures, les injures des bienfaits; et jamais vous n'avez pu montrer ni union dans la paix, ni valeur dans la guerre; le jeune Pompée a trouvé chez vous un asile dans sa fuite; vous avez souffert que, simple particulier, il usurpât les faisceaux et le souverain pouvoir.

Après avoir massacré des milliers de citoyens romains, il leva des troupes contre la république, et c'est à votre instigation qu'il ravagea vos terres et pilla la province. Et de qui pensiez-vous donc être vainqueurs? Moi détruit, ignoriez-vous qu'il restait au peuple romain dix légions, capables non-seulement de vous résister, mais même d'escalader le ciel?... »

Le prologue du huitième livre de la *Guerre des Gaules*, dans lequel Hirtius rend compte des motifs qui le décident à continuer les *Commentaires*, devrait faire admettre qu'il est aussi l'auteur des livres que nous avons sur la guerre d'Égypte, d'Afrique et d'Espagne, si les anciens eux-mêmes ne les eussent attribués tantôt à Oppius et tantôt à Julius Celsus. Les noms de Hirtius et d'Oppius préviennent également le lecteur en faveur de ces livres. Le premier, qui remplit la charge de consul à la tête des armées, était bien capable de décrire des actions militaires; Oppius, l'ami le plus intime de César, possédait les meilleurs documens sur la vie de ce grand capitaine qui s'était fait un plaisir de lui adresser les relations les plus authentiques de ses campagnes, et de lui confier même tous ses secrets. Il est au moins probable que l'un ayant fourni à l'autre les Mémoires relatifs à ces guerres, tous deux ont passé long-temps pour les auteurs des livres dont nous parlons, jusqu'à ce qu'un Julius Celsus, quelques siècles plus tard, se chargea du soin de les revoir, et les altéra. Quoi qu'il en soit, il devient incontestable que les opérations militaires qui sont exposées dans ces livres n'ont pu être écrites que par un témoin oculaire, ou par des contemporains aussi bien instruits que l'étaient Hirtius et Oppius.

VÉGÈCE.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE MILITAIRE.

VÉGÈCE.

Institutions militaires.

1839.

Digitized by Google

L'épithète de *vir illustris*, que les commentateurs de Végèce lui donnent, suppose un homme distingué; celle de *comes Constantinopolitanus*, dont Stewechius le qualifie d'après un ancien manuscrit, admet encore plus d'illustration, et même un grade important. Mais comme ce n'est ni la naissance, ni le rang qui règlent le mérite, il faut chercher celui de Végèce dans ses écrits, puisque ses actions nous sont inconnues.

Il ne nous reste de lui qu'un seul ouvrage, composé d'après les grands maîtres, comme il le dit. Quand Végèce ne ferait pas cet aveu, son livre, inégal dans le style, souvent obscur et plein de répétitions, révélerait assez qu'il sort de plusieurs sources. On doit regretter qu'entreprenant un pareil travail, il n'ait pas su discerner les différentes époques de la milice romaine, qu'il confonde ses usages avec ceux des Grecs, ne reconnaissant même pas que son ordre de bataille ressemble bien plus à ce qui se pratiquait de son temps qu'à l'ancienne ordonnance de la légion. N'oublions pas toutefois que Végèce est le premier écrivain du moyen âge qui ait traité méthodiquement et avec quelque détail toutes les parties de la guerre. Aucun auteur n'a cité les milices anciennes sans le nommer; beaucoup l'ont fait en parlant de la guerre en général.

Végèce excelle dans les maximes. Ses conseils à l'empereur Valentinien sont pleins de sagesse et de vérités philosophiques; tous ses préceptes sur l'art de la guerre renferment des principes sûrs. Le plan même de l'ouvrage est méthodique, traitant d'abord des levées et des exercices, puis de la légion et de son ordonnance, pour passer ensuite à la tactique et aux grandes opérations de la guerre.

Ce fut, comme on le suppose, sous le second Valentinien que Végèce écrivit son ouvrage. On était en paix alors, et Végèce sem-

ble s'inspirer de la circonstance : « Souvenez-vous, dit-il à ses compatriotes, qu'il s'était écoulé vingt années de paix après la première guerre punique; les Romains, qui avaient toujours été vainqueurs, se trouvèrent si énervés par l'oisiveté et l'oubli des armes, que dans la seconde guerre punique ils ne purent pas balancer les succès d'Annibal. Ce ne fut qu'après la perte de plusieurs consuls, de plusieurs généraux et de nombreuses armées, qu'ayant repris l'usage des armes, et s'étant formés de nouveau sur l'exercice, ils parvinrent à ressaisir la victoire. »

Ces conseils sont applicables à tous les temps, dit un moderne, et ne doivent pas être perdus pour nous.

Végèce a été traduit plusieurs fois. Le travail de Turpin de Crissé nous a paru préférable : nous le donnons ici, corrigé avec soin.

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A L'EMPEREUR VALENTINIEN.

C'est un ancien usage de dédier au prince qui gouverne ce qu'on écrit sur les beaux-arts; qui pourrait, après Dieu, leur accorder une protection plus utile? Il convient donc que le maître sache plus de choses et de meilleures qu'aucun de ses sujets, puisque ses connaissances peuvent contribuer au bien public. Aussi, nos meilleurs princes reçurent-ils favorablement, à l'exemple d'Auguste, la noble hardiesse des autenrs qui leur dédiaient leurs ouvrages, et angmentèrent ainsi les talens en les favorisant.

Séduit par ces exemples et par le seul droit qu'a tont écrivain d'attendre encore plus d'indulgence du meilleur des princes, je cherche à me dérober à moi-même combien je suis inférieur aux anciens écrivains que j'ose imiter.

Au reste, le sujet que je traite exige moins de pénétration et d'élégance que d'exactitude et de fidélité, pnisqu'il n'est question que de rassembler sous un point de vue des préceptes et des exemples militaires répandus dans divers auteurs.

Puissé-je être de quelque utilité à nos Romains en leur rappelant par ordre qnel était l'ancien usage sur le choix et l'exercice des soldats! Cet onvrage, qui n'aura rien de nouveau pour vons, grand prince, vous prouvera seulement combien les justes mesures que vons prenez pour le salnt de la république sont les mêmes qui l'ont conservée sous ses foudatenrs; vous y reconnaitrez ces grandes maximes qne vous croyez, avec raison, inséparables d'un bon gouvernement.

Digitized by Google

VÉGÈCE.

Institutions militaires.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Que les Romains ne se sont rendus maîtres du monde que par la science des armes.

En tout genre de combat, c'est de l'art et de l'expérience, bien plus que du grand nombre et d'une valeur mal conduite, qu'il faut attendre la victoire: aussi voyons-nous qu'il n'y a qu'une adresse supérieure dans le maniement des armes, une exacte discipline et une longue pratique de la guerre, qui aient rendu les Romains maîtres de l'univers; sans cela, leur petit nombre eût-il pu tenir contre la multitude des Gaulois, leur petite taille contre la hauteur gigantesque des Germains? On sait que les Espagnols nous surpassaient par le nombre et par la force du corps; les Africains, par la ruse et par les richesses; les Grecs, par les sciences et les arts.

Mais nous savions mieux que tous ces peuples choisir de bons soldats, leur enseigner la guerre par principes, les fortifier par des exercices journaliers, prévoir tout ce qui peut arriver dans les diverses sortes de combats, de marches, de campemens; punir les lâches: or, toutes ces parties de la science militaire élèvent le courage. On ne craint point de pratiquer ce qu'on a bien appris; c'est ce qui fait qu'une petite troupe aguerrie et disciplinée l'emporte toujours sur une plus nombreuse, mais moins disciplinée ou moins aguerrie: deux défauts qui exposent des combattans à la défaite la plus meurtrière.

CHAPITRE II.

De quel pays il faut tirer des soldats.

L'ordre naturel demande que j'examine d'abord d'où il faut tirer des soldats. Quoiqu'il naisse en tout pays de braves gens et des lâches, on voit cependant des nations l'emporter sur d'autres, à quoi le climat contribue beaucoup en influant plus ou moins, non-seulement sur la vigueur du corps, mais même sur celle de l'âme. Les peuples trop méridionaux, disent de savans physiciens, desséchés par l'ardeur du soleil, ont plus de jugement, mais moins de valeur; parce qu'ils craignent que le peu de sang qu'ils ont ne s'é-

puise par les blessures. Les peuples trop septentrionaux, au contraire, ne ressentant que faiblement la chaleur du soleil, ont moins de jugement, mais plus de valeur; parce qu'abondans en sang, ils craignent moins de le répandre.

Il faut donc tirer les soldats de ces climats tempérés, où l'abondance du sang, suppléant à celui qu'on peut perdre par les blessures, rassure le soldat contre la crainte de la mort, et où on trouve aussi cette intelligence qui maintient le bon ordre dans les camps, et qui n'est pas moins utile dans les combats par de sages conseils.

CHAPITRE III.

S'il faut lever les soldats dans la ville ou dans la campagne.

De qui doit-on attendre un meilleur service, ou du soldat levé dans la campagne, ou de celui que l'on prend dans les villes? Je ne crois pas qu'on ait jamais pu douter que les gens de la campagne ne soient plus propres à porter les armes. Ils sont déjà faits aux injures de l'air, et nourris dans la peine, ils savent supporter les ardeurs du soleil, ne connaissent ni l'usage des bains, ni les délices de la ville. Dans la simplicité des mœurs qu'ils ont conservée, tout est presque superflu pour eux; endurcis aux travaux les plus pénibles, ils sont dans l'habitude de manier le fer, de creuser des fossés et de porter des fardeaux.

Cependant la nécessité oblige quelquefois de prendre des soldats dans les villes; alors, dès qu'ils sont enrôlés, il faut les accoutumer à travailler aux camps, à marcher en troupe, à se contenter d'une nourriture frugale et grossière, à porter des fardeaux, à ne point craindre le soleil ni la poussière, à passer les nuits, tantôt sous les tentes, tantôt à découvert. Après cette première préparation, on leur montrera le maniement des armes; et si l'on prévoit qu'on puisse en avoir besoin pour une longue expédition, il faudra les tenir le plus long-temps qu'on pourra dans les camps où, éloignés des débauches de la ville, ils puissent se former le corps par cette vie militaire, et prendre l'esprit de leur état.

Je sais bien que, dans les premiers temps de la république, c'est toujours dans Rome que se levèrent les armées; mais on ne pouvait pas s'amollir dans une ville où l'on ne connaissait ni luxe, ni plaisirs. La jeunesse, après la fatigue de la course et d'autres exercices, allait nager dans le Tibre et y laver sa sueur: on n'avait point imaginé d'autres bains. Le guerrier et le laboureur étaient alors le même, qui ne faisait que changer, dans l'occasion, ses outils contre des armes. C'est un fait connu qu'on alla chercher Quintius Cincinnatus à la charrue, pour lui offrir la dictature. Les armées doivent donc être principalement recrutées des gens de la campagne, et l'on doit plus compter sur leur courage; en effet, ceux qui ont moins goûté les douceurs de la vie ont moins sujet de craindre la mort.

CHAPITRE IV.

De l'âge des nouveaux soldats.

Si l'on veut suivre l'ancienne coutume, il est certain qu'on peut comprendre dans les levées ceux qui entrent en âge de puberté: ce qu'on apprend alors s'imprime plus promptement et plus profondément dans l'esprit; d'ailleurs, pour donner au corps

la légèreté que demandent les exercices du saut et de la course, il ne faut pas attendre que les années l'aient appesanti ; c'est cette légèreté entretenue par l'usage qui fait le bon soldat. Autrefois, dit Salluste, dès que la jeunesse était en âge de porter les armes, on l'exerçait dans les camps : ne vaut-il pas mieux qu'un soldat, tout dressé, se plaigne de n'avoir pas la force de se battre, que de le voir se désoler de n'être plus en état de le faire? Ne faut-il pas aussi un certain temps pour tout apprendre? car la science de la guerre est d'une grande étendue, soit qu'il faille former des archers ou en faire de bons tireurs à pied ou à cheval ; soit qu'on veuille montrer aux légionnaires toutes les parties de l'escrime, à ne point abandonner leurs places, à ne point confondre les rangs, à lancer des armes de jet d'une main ferme et assurée, à creuser le fossé, à planter avec art les palissades, à bien manier le bouclier, à le présenter obliquement aux traits de l'ennemi, à parer adroitement les coups de fer et à les porter hardiment. Il est certain qu'un soldat, formé à tous ces exercices, ne trouvera point d'ennemis redoutables, et que le champ de bataille n'aura pour lui que des charmes.

CHAPITRE V.

De la taille des nouveaux soldats.

Je sais que le consul Marius exigeait pour la cavalerie légère et pour les premières cohortes de chaque légion des hommes de six pieds, ou au moins de cinq pieds dix pouces ; mais le peuple romain était plus nombreux alors, et plus porté à la guerre. Le goût des emplois civils n'emportait pas, comme aujourd'hui, la plus brillante jeunesse ; ainsi, dans l'impossibilité où nous sommes actuellement de réunir la taille et la vigueur, il faut préférer celle-ci. Homère nous y autorise en nous représentant Tidée comme un homme de très-grand courage, quoique de très-petite taille.

CHAPITRE VI.

A quelles marques on reconnaît les jeunes gens propres à la guerre.

Celui qui sera chargé de choisir des soldats ne saurait trop chercher dans les yeux, dans les traits du visage, dans la conformation de toutes les parties du corps ce qui promet un bon soldat ; car certains signes annoncent la vigueur, non-seulement dans les hommes, mais encore dans les chevaux, dans les chiens même, dans les abeilles, si l'on en croit Virgile. Il y en a, dit-il, de deux sortes : on reconnaît l'activité des unes à leur figure agréable, aux petites écailles brillantes dont elles sont couvertes ; la paresse des autres, à leur figure hideuse, à la langueur, à la pesanteur avec laquelle elles se traînent. Il faut donc examiner si le jeune homme qu'on destine à la guerre a l'œil vif, la tête droite, la poitrine large, les épaules traversées de muscles, les bras longs, le poignet fort, le ventre peu étondu, la jambe menue, le gras de la jambe et le pied débarrassés de chairs superflues, mais resserrés, au contraire, par la dureté des nerfs qui s'y entrelacent. Lorsque vous apercevrez ces marques, préférez-les à la haute taille ; car il vaut beaucoup mieux qu'un soldat soit vigoureux que grand.

CHAPITRE VII.

Des professions qu'on doit admettre ou refuser dans la milice.

Il y a encore des attentions à faire sur les métiers qu'exercent ceux qu'on veut enrôler. Pour moi, je voudrais qu'on exclût de la milice les pêcheurs, les oiseleurs, les pâtissiers ou gens de cuisine, les tisserands et en général tous ceux qui exercent des professions de femmes. On fera bien, au contraire, de préférer les forgerons, les charpentiers, les bûcherons et les chasseurs de bêtes fauves. Si le salut de la république dépend de choisir pour soldats, non-seulement les mieux faits, mais les plus courageux de ses sujets; si les forces de l'empire et la gloire du nom romain ont leur principe dans ce premier choix, tous les détails en sont importans; c'est pourquoi le soin des levées est une commission si délicate; et l'on ne doit pas la donner indifféremment à tout le monde, puisqu'elle demande des talens que les anciens ont admirés dans Sertorius, parmi tant d'autres qualités militaires.

On doit même chercher, autant qu'on le peut, la naissance et les mœurs dans la jeunesse à qui on confie la défense des provinces et la fortune des armes. On fait ordinairement un brave soldat d'un homme bien né; l'honneur l'oblige de vaincre en l'empêchant de fuir; mais ni les exercices, ni les camps ne donnent des sentimens à ceux qui en manquent. Des armées levées sans choix ne deviennent jamais bonnes; nous l'avons appris par notre expérience. Tant de pertes que les ennemis nous ont fait éprouver partout ne doivent s'imputer qu'au relâchement qu'une longue paix avait introduit dans les levées, à ce goût dominant qui entraîne les meilleurs citoyens dans les charges civiles, à la négligence et à la lâcheté des commissaires qui remplissaient indistinctement les milices, et faisaient des soldats de misérables que les particuliers dédaignaient pour valets. Un mérite supérieur et une application particulière dans ceux qui seraient chargés des levées corrigeraient ces abus.

CHAPITRE VIII.

De la marque de la milice.

Malgré les soins qu'on aura apportés à choisir les nouveaux soldats, il faut les éprouver pendant quelque temps avant que de leur imprimer les marques de la milice. Il serait imprudent de s'en rapporter absolument aux apparences de la figure qui sont souvent trompeuses; et ce n'est que dans les exercices qu'on peut décider si les hommes ont la légèreté et la force qu'exige la profession des armes, s'ils ont de l'intelligence pour apprendre leur métier, et s'ils sont nés avec du courage. Tous ceux qui manqueront de ces qualités doivent être renvoyés sur-le-champ; parce que c'est moins le nombre qui gagne les batailles que la valeur. Alors on marquera pour la milice ceux qu'on aura jugés véritablement propres à faire des soldats, et l'on commencera à leur montrer le maniement des armes dans les exercices journaliers; mais l'oisiveté d'une longue paix a aboli la pratique. Que trouvera-t-on aujourd'hui qui puisse enseigner ce qu'il n'a jamais appris?

Nous sommes donc obligés de rechercher dans les livres les anciens usages; mais les historiens se contentent de rapporter les faits importans, les événemens de guerre, et passent sous

silence, comme choses connues de leur temps, les détails dont nous avons besoin aujourd'hui. Les Lacédémoniens, les Athéniens et plusieurs autres peuples de la Grèce ont laissé là-dessus des recueils de préceptes, sous le nom de *Tactica;* mais il serait honteux à des Romains, d'emprunter de quelque autre nation des maximes militaires, eux dont la domination, resserrée d'abord dans les bornes les plus étroites, n'en a presque plus d'autres que celles de l'univers.

C'est ce qui m'engage à étudier nos auteurs militaires, pour en composer cet essai. Les écrits de Caton le censeur, les ouvrages de Coru. Celse et de Frontin; ceux de Paterne, cet auteur si profond sur les matières de la guerre, les ordonnances d'Auguste, de Trajan et d'Adrien, sont les sources où j'ai puisé; car je n'avance rien de moi-même; je ne fais que des extraits des ouvrages dont je viens de parler.

CHAPITRE IX.

Il faut exercer les nouveaux soldats au pas militaire, au saut et à la course.

La première attention doit être d'accoutumer les nouveaux soldats au pas militaire; car rien n'est plus important dans une marche, ou dans une action, que d'y conserver l'égalité des mouvemens entre les soldats; ce qui ne se peut faire qu'en les exerçant continuellement à marcher vite et du même pas : des troupes qui vont à l'ennemi d'un pas désuni et sans observer exactement les rangs courent toujours grand risque de se faire battre. Une troupe d'infanterie fera vingt milles de chemin en cinq heures d'été, d'un pas ordinaire; mais un pas plus allongé lui en fera faire vingt-quatre milles dans le même nombre d'heures. Si le soldat allonge ou presse davantage ses pas, il court; or, la course n'a ni intervalle, ni temps déterminé. Il faut cependant y accoutumer les jeunes soldats; car c'est par la course qu'ils fondront sur l'ennemi avec plus d'impétuosité; qu'ils occuperont les premiers un poste avantageux; qu'ils devanceront même l'ennemi, quoiqu'il eût marché le premier pour s'en saisir; qu'ils iront promptement à la découverte, et reviendront encore plus promptement en rendre compte; qu'ils tomberont brusquement sur les fuyards, etc.

Il est bon d'exercer le soldat à sauter, afin que ni fossés, ni retranchemens ne l'arrêtent. De plus, dans une action, un soldat agile qui, avec son javelot, s'avance contre son adversaire en courant et en sautant, l'étonne, l'étourdit et lui darde son coup avant que celui-ci ait pu se mettre en défense.

Salluste rapporte que le grand Pompée disputait d'agilité avec les meilleurs sauteurs, de vitesse avec les coureurs les plus légers, de force avec les soldats les plus vigoureux; et comment aurait-il pu tenir tête à Sertorius, si, par de fréquens exercices, il ne se fût préparé lui-même, et ses troupes, aux combats, autant qu'il en avait besoin contre un si terrible adversaire?

CHAPITRE X.

Qu'il faut apprendre à nager aux soldats.

On doit, en été, apprendre à nager aux nouveaux soldats; car, lorsqu'il ne se trouve pas de pont pour le passage d'une rivière, on est obligé de la passer à la nage, soit qu'on poursuive l'ennemi, soit qu'on en soit poursuivi. D'ailleurs, si la fonte des neiges ou les

pluies enflent les torrens, le soldat qui ne sait pas nager, enfermé entre l'ennemi et le torrent, se trouve dans un double péril. C'est pourquoi les anciens Romains, qu'une infinité de guerres et de dangers avaient perfectionnés dans l'art militaire, placèrent le Champ-de-Mars près du Tibre, afin que les jeunes gens, couverts de sueur et de poussière après leurs exercices, pussent se laver et se nettoyer aussitôt, et se délasser ainsi, en nageant, des fatigues de la course.

Il est donc essentiel d'accoutumer à ce exercice, non-seulement les gens de pied, mais encore les cavaliers, les chevaux, les valets même, afin qu'aucun d'eux ne se perde, faute de savoir nager dans le besoin.

CHAPITRE XI.

Comment les anciens exerçaient les nouveaux soldats au pieu et au maniement des armes.

L'exercice du pieu, comme on le voit dans les écrits des anciens, était très-propre à façonner les nouveaux soldats. On leur donnait le bouclier rond d'osier qui pesait le double de ceux dont on se servait à la guerre, et des armes de bois une fois plus lourdes que l'épée dont elles tenaient lieu. Avec ces espèces de fleurets, on les faisait escrimer le matin et l'après-midi contre le pieu. Cet exercice ne fut pas moins utile aux gladiateurs qu'aux soldats, et les uns et les autres ne se distinguèrent jamais dans le cirque et sur le champ de bataille, qu'après cette précaution. Chaque soldat plantait son pieu de façon qu'il tînt fortement, et qu'il eût six pieds hors de terre; et c'est contre cet ennemi qu'il s'exerçait, tantôt lui portant son coup au visage ou à la tête, tantôt l'attaquant par les flancs, et quelquefois se mettant en posture de lui couper les jarrets, avançant, reculant et tâtant le pieu avec toute la vigueur et l'adresse que les combats demandent. Les maîtres d'armes avaient surtout attention que les soldats portassent leurs coups sans se découvrir.

Il faut aussi que les nouveaux soldats apprennent des maîtres d'armes l'exercice qu'on nomme le maniement des armes, et dont on fait encore quelque usage; tous les jours, l'expérience démontre qu'on tire plus de service, dans les batailles, des soldats qui savent l'escrime que des autres. Les anciens étaient si persuadés de l'utilité de cet exercice, qu'ils donnaient double ration aux maîtres d'armes. Les soldats qui n'avaient pas bien profité des leçons recevaient leur ration en orge, et on ne la leur rendait en blé que lorsqu'ils avaient fait preuve de leur capacité, en présence des tribuns et des autres officiers de la légion.

Rien n'affermit davantage le bonheur et la gloire d'un état, qu'un grand nombre de militaires bien instruits; ce ne sont pas en effet des habillemens chargés d'or, d'argent, de pierreries, qui nous feront respecter ou rechercher de nos ennemis, c'est la terreur de nos armes.

En beaucoup d'occasions, dit Caton, les fautes sont réparables; mais à la guerre, la punition les suit de trop près pour qu'on ait le temps de les réparer. Une partie de ceux qui ont manqué de courage, ou qui n'ont pas su se battre, demeurent sur le champ de bataille, et les autres, une fois épouvantés, ne se croient plus dignes de disputer la victoire à leurs vainqueurs.

CHAPITRE XII.

Il faut apprendre aux nouveaux soldats à frapper d'estoc et non de taille.

L'ancien usage des Romains était de frapper d'estoc. Ils se moquaient même d'un ennemi qui ne leur opposait que le tranchant de l'épée, tant sa défaite leur coûtait peu.

En effet, les coups tranchans, quelque vigoureux qu'ils soient, sont rarement mortels; puisque les armes défensives et les os en préservent les parties les plus nécessaires à la vie.

La pointe, au contraire, pour peu qu'elle entre de deux pouces, peut offenser des parties nobles, et par conséquent être mortelle.

D'ailleurs, on ne peut frapper de taille sans découvrir le bras et le côté droit; au lieu qu'on reste tout-à-fait couvert en frappant d'estoc, et qu'on blesse son ennemi, avant qu'il ait le temps de parer. Voilà pourquoi nos anciens préféraient l'estoc à la taille.

Afin d'y former le nouveau soldat, ils le chargeaient de ces espèces d'armes pesantes dont on vient de parler; de sorte que, passant aux armes d'usage, qu'il trouvait plus légères, il en sentait augmenter sa confiance et son ardeur.

CHAPITRE XIII.

Qu'il faut exercer les nouveaux soldats à lancer le javelot, à jeter des pierres avec la fronde, à tirer des flèches et à lancer les flèches plombées.

Mais je reviens à mon sujet. Je dis qu'il faut exercer le nouveau soldat au pilier, avec des dards et des javelots plus pesans que ceux dont on se sert à la guerre. Lorsqu'il aura acquis de la facilité à les manier, un maître lui enseignera à les lancer avec un certain tour de bras, qui leur imprime un plus grand degré de force, et qui les dirige au pilier même, ou du moins très-près : exercice propre à augmenter l'adresse et la vigueur.

Il faut aussi faire tirer au pilier, le tiers ou le quart des nouveaux soldats, avec des arcs de bois et avec des flèches dont on se sert dans les jeux. Cet exercice demande des maîtres habiles; car il faut l'être pour former l'archer à bien manier son arc, à lui donner toute la tension possible, à tenir la main gauche ferme et immobile, à conduire la droite avec méthode, à fixer également son œil et son attention sur l'objet qu'il a pour but; en un mot, à tirer juste, soit à pied, soit à cheval.

On ne peut répéter trop souvent, ni trop attentivement, cette espèce d'exercice, dont Caton démontre l'utilité dans son traité sur la discipline militaire. Ce ne fut qu'après avoir formé d'excellens archers, que Claudius vainquit un ennemi jusqu'alors son vainqueur.

Scipion l'Africain, prêt à livrer combat aux Numantins, qui avaient fait passer l'armée romaine sous le joug, n'imagina rien de plus propre à se rendre supérieur, que de mêler dans chaque centurie des archers d'élite.

Il est encore fort utile de former les nouveaux soldats à lancer des pierres, soit avec la fronde, soit avec la main. Nous devons, dit-on, l'invention et l'usage de la fronde aux premiers habitans des îles Baléares. Ils portaient si loin les précautions pour s'y perfectionner, que les mères ne donnaient, pour aliment aux enfans dès leur bas âge, que ce qu'ils avaient abattu à coups de fronde.

La pierre qui part d'une fronde, ainsi que toute autre machine, est plus meurtrière que quelque flèche que ce soit, contre un ennemi armé de toutes

pièces; car quoiqu'elle ne cause point de fracture à aucun membre, et qu'elle ne tire point de sang, elle ne laisse pas de porter des coups mortels. Aussi, nos anciens s'en servaient-ils comme d'une arme d'autant plus commode, qu'elle ne charge point le soldat. Elle est aussi d'un usage fréquent à la guerre, soit qu'on ait à combattre sur un terrain pierreux, soit qu'on ait à défendre l'approche d'une montagne, d'une colline, d'une ville ou d'une forteresse.

Il est bon d'exercer le nouveau soldat à lancer ces dards nommés *plumbatæ*. Nous eûmes autrefois en Illyrie deux légions de six mille hommes chacune, qui les lançaient avec tant de force et d'adresse, qu'on les distingua par leur surnom honorable de *Martiobarbuli*. On leur dut pendant longtemps un si grand nombre de victoires, que les empereurs Dioclétien et Maximien les appelèrent *Joviens* et *Herculiens*, les préférant à toutes les autres légions. Ils portaient toujours cinq de ces dards cachés dans l'intérieur de l'écu; de sorte qu'en les lançant à propos, tel qui ne paraissait armé que de la lance et de l'écu faisait tout d'un coup fonction d'archer, blessant hommes et chevaux, avant qu'on en vînt aux mains et même aux traits.

CHAPITRE XIV.

Comment on exerce les nouveaux soldats pour leur apprendre à monter à cheval.

On accoutumait autrefois à l'exercice du cheval, non-seulement les nouveaux soldats, mais même les anciens; usage qui se pratique encore quoiqu'avec moins d'exactitude. On plaçait pour cela des chevaux de bois, l'hiver, sous les toits, l'été, en pleine campagne. Les nouveaux soldats y montaient d'abord sans armes, ensuite tout armés. Ils se rendaient cet exercice familier, au point qu'ils parvenaient à monter indifféremment, à droite et à gauche, l'épée nue ou le javelot à la main; ainsi, par l'habitude continuelle qu'ils en faisaient en temps de paix, ils conservaient cette agilité en temps de guerre, dans le tumulte même inséparable du combat.

CHAPITRE XV.

Il faut accoutumer les nouveaux soldats à porter des fardeaux.

Dans la nécessité où sont les soldats de porter leurs armes, et même des vivres, pour les expéditions lointaines, il faut les accoutumer à marcher souvent au pas militaire, chargés d'un fardeau qu'on peut pousser jusqu'à soixante livres. Il ne faut pas s'imaginer que cela soit difficile, il n'y a rien dont l'habitude ne facilite l'usage. Virgile nous apprend quel était celui des anciens. Voilà, dit-il, comment, du temps de nos pères, le soldat marchait avec ardeur sous un fardeau excessif, se trouvait campé, et même en ordre de bataille, avant que l'ennemi le crût arrivé.

CHAPITRE XVI.

De quelles armes se servaient les anciens.

L'ordre demande que nous parlions maintenant des armes offensives et défensives du soldat, sur quoi nous avons tout-à-fait perdu les anciennes coutumes; et quoiqu'à l'exemple des Goths, des Alains et des Huns, nous ayons ajouté quelque chose aux armes défen-

sives de notre cavalerie, nous avons toujours laissé notre infanterie découverte; cependant, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire de Gratien, elle avait toujours porté le casque et la cuirasse; mais lorsque la paresse et la négligence eurent rendu les exercices moins fréquens, ces armes, que nos soldats ne portaient plus que rarement, leur parurent trop pesantes; ils demandèrent d'abord à être déchargés de la cuirasse, ensuite du casque; en s'exposant ainsi à découvert aux flèches des Goths, ils en furent souvent défaits. L'expérience ne nous corrigea pas; et malgré la perte d'une infinité de villes considérables, qui suivit nos défaites, aucun de nos généraux n'imagina de rendre à l'infanterie ses armes défensives. Il arrive de là qu'un soldat exposé, pour ainsi dire à nu, aux armes de l'ennemi, pense bien plus à fuir qu'à combattre. Que veut-on que fasse un archer à pied, sans casque, sans cuirasse et même sans bouclier? car il ne le peut tenir en même temps que son arc. Quelle défense auront nos enseignes, obligés de tenir la pique de la main gauche, s'ils n'ont ni la tête, ni la poitrine couverte? Mais, dit-on, la cuirasse et souvent même le casque accablent le fantassin; oui, parce qu'il les porte rarement; au lieu que le fréquent usage de ces armes les lui rendrait plus légères, quelque pesantes qu'elles lui eussent semblé d'abord; mais comment ce même homme qui craint en les portant de s'exposer à la fatigue ne craint-il pas de s'exposer aux blessures, à la mort, et ce qui est encore plus cruel pour un bon citoyen, à la honte, ou d'être fait prisonnier, ou de trahir sa patrie par la fuite? Ainsi donc en évitant de se fatiguer, il se fait tuer sans se défendre : genre de mort plus digne d'une brute que d'un homme. Pourquoi donnait-on autrefois le nom de mur à notre infanterie, sinon parce que le bouclier, le javelot dont elle était armée, le casque et la cuirasse, dont elle était couverte, lui donnaient, en quelque façon, la force en même temps que la figure d'un mur.

On poussait même alors si loin la précaution des armes défensives, que l'archer portait un brassard au bras gauche; et le fantassin destiné à combattre de pied ferme, une grande bottine de fer sur la jambe droite.

C'est ainsi qu'étaient couverts les soldats de la première, seconde et troisième ligne, qu'on appelait *princes*, *hastaires* et *triaires*. Ceux-ci, mettant un genou en terre au premier moment de l'action, se couvraient de leurs boucliers, afin d'éviter les traits qui avaient passé les deux premières lignes; et si le cas l'exigeait, ils se levaient et chargeaient avec d'autant plus de force, qu'ils n'étaient ni fatigués, ni entamés : aussi les a-t-on vus souvent ramener la victoire, malgré la défaite des deux premières lignes.

Nos anciens avaient encore une infanterie légère qu'ils plaçaient principalement aux ailes. Elle était armée de frondes et de javelots, et composée de soldats très-agiles et très-disciplinés. C'était par eux que s'ouvrait le combat; mais en petites troupes, afin qu'elles pussent, en cas de nécessité, se replier sur la première ligne qui les reçoit dans ses intervalles sans se rompre. C'est pourquoi on appelait ces fantassins *interpedites*.

Jusqu'à notre temps, nos soldats avaient toujours porté une espèce de bonnet de peau à la pannonienne, afin que l'habitude d'avoir la tête chargée en tout temps leur rendît plus léger le casque qu'ils portaient dans le combat.

Le javelot de l'infanterie avait à son extrémité un fer mince triangulaire, long de neuf à douze pouces. Il perçait ordinairement un bouclier sans en pouvoir être arraché, et même une cuirasse, lorsqu'il était lancé par un bras vigoureux. Ces sortes de traits ne sont presque plus d'usage chez nous; mais beaucoup chez les Barbares qui en portent au combat deux ou trois chacun. Ils les appellent *bébra*.

Il est bon de remarquer que le soldat doit avoir le pied gauche le plus avancé, lorsqu'il veut lancer quelque arme que ce soit; attitude qui, laissant plus de liberté pour la vibration, augmente la force du coup; mais s'il en vient aux mains, c'est-à-dire s'il se sert du javelot et de l'épée, il doit au contraire avancer le pied droit, afin d'avoir le flanc couvert, et le bras droit plus près de son ennemi; conséquemment plus prêt à le frapper.

C'est ainsi qu'il faut employer tout l'art imaginable, pour que le nouveau soldat apprenne à se servir et à se parer de toutes sortes d'armes; car dès qu'il ne craindra ni pour sa tête, ni pour sa poitrine, il sentira nécessairement augmenter sa valeur.

CHAPITRE XVII.

Des retranchemens.

Il faut montrer aux nouveaux soldats à faire les travaux des camps. Rien n'est si nécessaire à la guerre, ni d'une si grande ressource qu'un camp bien fortifié : c'est une espèce de ville qu'on se bâtit partout. Les retranchemens sont pour les soldats des murailles, dans lesquelles ils passent tranquillement les jours et les nuits à la vue même de l'ennemi. On a laissé perdre absolument l'ancienne méthode; il y a déjà long-temps qu'on n'entoure plus nos camps de fossés, ni de palissades : aussi nos armées y ont été souvent maltraitées de nuit et de jour par les attaques imprévues de la cavalerie des Barbares. On éprouve encore qu'en se privant de la ressource d'un camp retranché, si propre à favoriser la retraite, les troupes qui plient se font égorger sans défense, comme des bêtes sous le couteau du boucher; car en pareil cas, le massacre ne cesse qu'autant que les vainqueurs veulent bien épargner les vaincus.

CHAPITRE XVIII.

De la position des camps.

Il faut toujours, mais surtout dans le voisinage de l'ennemi, asseoir un camp dans un lieu sûr, où l'on puisse avoir abondamment du bois, du fourrage et de l'eau, et où l'air soit sain, si on y doit demeurer long-temps. On prendra garde aussi de ne point se camper sous des hauteurs d'où l'on pût être incommodé par les ennemis; et l'on examinera si le terrain n'est pas sujet à être inondé par des torrens qui pourraient perdre l'armée. A l'égard de l'enceinte des camps, elle se règle sur le nombre des troupes et sur la quantité des bagages; de sorte qu'une grande armée ne s'y trouve pas trop serrée, et qu'une petite ne soit pas obligée de s'y trop étendre.

CHAPITRE XIX.

De la forme des camps.

On peut tracer un camp en demi-cercle, en carré, en triangle, selon

que l'exige ou le permet la nature du terrain. La porte qu'on appelle *Prétorienne* regarde ordinairement l'orient; le camp de l'ennemi si l'on est en présence, ou la route qu'on doit prendre le lendemain, supposé qu'on soit en marche. C'est près de cette porte que nos premières centuries, ou cohortes, dressent leurs tentes, et plantent les drapeaux et les autres enseignes. C'est par la porte *Décumane*, opposée à la Prétorienne, qu'on conduit les soldats au lieu marqué pour les châtimens militaires.

CHAPITRE XX.

De quelle espèce de retranchemens on doit se servir suivant les circonstances.

Il y a trois manières de se retrancher, lorsqu'on a peu de chose à craindre de l'ennemi. La première est de couper des morceaux de terre et de gazon, et d'en former autour du camp une espèce de mur de trois pieds de haut, qui ait pour fossé le même emplacement d'où l'on a tiré la terre et le gazon. La seconde est de creuser à la hâte un fossé de neuf pieds de largeur et de sept de profondeur; mais si l'on prévoit quelque vive attaque, on trace le fossé de douze pieds de largeur sur neuf de profondeur sous cordeau; ensuite on étend sur le rez-de-chaussée des espèces de fascines qu'on charge de la même terre que fournit le fossé, à la hauteur de quatre pieds; ainsi, le retranchement présente à l'ennemi treize pieds de haut et douze de largeur; par dessus le tout, on plante encore de fortes palissades que les soldats portent ordinairement dans les marches. Pour ces sortes de travaux, il faut être bien fourni de bêches, de pelles, de paniers et d'autres semblables outils.

CHAPITRE XXI.

Comment on retranche un camp en présence de l'ennemi.

Il est facile de fortifier un camp lorsque l'ennemi est éloigné; mais il ne l'est pas de même quand on l'a devant soi; pour lors on met toute sa cavalerie et la moitié de son infanterie en bataille pour couvrir le reste des troupes qui travaillent aux retranchemens. Afin que cela se fasse sans confusion, un crieur nomme les centuries qui sont les premières de travail, et successivement toutes les autres dans l'ordre où elles doivent se relever, jusqu'à ce que tout soit achevé. L'ouvrage fini, les centurions font leur visite, mesurent le travail de chaque centurie, et punissent ceux qui ont mal travaillé.

On voit combien il est essentiel que le nouveau soldat s'accoutume à se retrancher promptement, habilement et sans confusion, toutes les fois que cela est nécessaire.

CHAPITRE XXII.

Comment on exerce les soldats pour qu'ils conservent l'ordre et les intervalles dans les armées.

Rien n'est de si grande conséquence, pour le succès d'une bataille, que d'avoir des soldats qui sachent garder exactement leurs rangs sans se serrer ni s'ouvrir plus qu'il ne faut. Des gens trop pressés ne sauraient combattre avec aisance, et ne font que s'embarrasser les uns les autres; mais, s'ils sont trop ouverts, ils donnent à l'ennemi la facilité de les pénétrer; et, dès qu'une armée est une fois rompue et prise en queue, la peur achève bientôt de mettre la confusion partout. C'est pour-

quoi il faut mener très-souvent les nouveaux soldats au Champ-de-Mars, les faire défiler l'un après l'autre, suivant l'ordre du rôle, et ne les mettre d'abord que sur un rang, observant qu'ils soient parfaitement alignés, et qu'il y ait entre chaque homme une distance égale et raisonnable. Ensuite on leur commandera de doubler le rang promptement, et de façon que, dans le même instant, le second rang qu'ils forment réponde juste au premier; par un autre commandement, ils doubleront encore et se mettront brusquement sur quatre de hauteur. De ce carré long, ils formeront ensuite le triangle, qu'on appelle le coin, disposition dont on se sert très-utilement dans les batailles; on leur commandera aussi de former des pelotons ronds; autre évolution par le moyen de laquelle les soldats bien exercés peuvent se défendre et empêcher la déroute totale d'une armée. Ces évolutions, bien répétées dans les camps, s'exécutent aisément sur le champ de bataille.

CHAPITRE XXIII.

Que les soldats doivent être instruits à faire la promenade. Combien ils doivent faire de chemin en allant et en revenant, et combien de fois on doit les exercer par mois.

Pour faire prendre aux soldats une idée des manœuvres de guerre, les anciens avaient établi un usage qui s'observa constamment, et qui fut confirmé par les ordonnances d'Auguste et d'Adrien: c'était de mener, trois fois le mois, les troupes, tant infanterie que cavalerie, à la promenade : c'est le terme propre. On obligeait les fantassins d'aller à dix milles de leur camp, marchant en rang, et de revenir de même, mais en changeant quelquefois de pas, de sorte qu'une partie du chemin se fit comme en courant. La même loi était pour les cavaliers armés et divisés par turmes; ils faisaient autant de chemin en exécutant divers mouvemens de cavalerie : tantôt ils faisaient semblant de poursuivre l'ennemi, et tantôt ils pliaient pour retourner à la charge avec plus d'intrépidité.

Ces essais militaires se faisaient non-seulement en rase campagne, mais encore sur des terrains embarrassés, montueux, difficiles. On les parcourait tels qu'ils étaient sans se détourner, de sorte qu'il ne pouvait se rencontrer dans un champ de bataille aucune espèce d'obstacle que le cavalier n'eût appris à franchir et à surmonter aisément.

CHAPITRE XXIV.

Il faut exciter les Romains à s'instruire de l'art de la guerre.

En vous offrant le précis de plusieurs auteurs sur la discipline militaire, j'ai cherché, grand prince, à vous prouver mon dévouement et mon zèle. Pour peu que vos généraux observassent les anciennes maximes sur le choix et sur l'exercice des soldats, ils rendraient bientôt aux armées romaines leur ancienne vigueur. Cette ardeur martiale, qui anima les hommes de tous les temps, n'est point refroidie; ces mêmes terres, qui ont produit tant de peuples illustres, tels que les Lacédémoniens, les Athéniens, les Marses, les Samnites, les Péligniens, en un mot, les Romains, ne sont point épuisées. Les Épirotes n'ont-ils pas eu un intervalle de mérite et de réputation? Les Macédoniens, les Thessaliens n'ont-ils pas conquis la Perse et pénétré jusqu'à l'Inde? Les Daces, les Mésiens, les Thraces ont été de tout temps si

belliqueux, que l'histoire fabuleuse s'est crue en droit de faire naître chez eux le dieu de la guerre.

Sans perdre le temps à détailler les talens militaires de toutes les nations, il suffirait, pour prouver ce que j'avance, de parler des Romains qui les ont vaincues; cependant nous éprouvons actuellement que ces mêmes Romains ayant penché depuis quelque temps, les uns vers un agréable loisir, les autres vers des emplois civils, nos exercices militaires sont insensiblement faits avec plus de négligence; qu'on s'est accoutumé ensuite à les regarder comme inutiles; qu'on les a enfin oubliés tout-à-fait.

Il ne faut donc pas nous étonner que cela nous soit arrivé dans cette sécurité qui suit ordinairement une longue paix, puisque dans l'intervalle de vingt ans, qui s'écoulèrent entre les deux guerres puniques, les Romains victorieux et tranquilles s'engourdirent de façon à ne pouvoir tenir contre Annibal; mais, ranimés enfin par la perte de leurs consuls, de leurs capitaines, de leurs armées entières, ils ramenèrent la victoire dès qu'ils eurent repris les exercices et la discipline militaire. Il ne faut pas d'autres preuves de la nécessité de choisir avec soin et d'exercer sans cesse les nouveaux soldats. D'ailleurs, il en coûte beaucoup moins de former ses propres sujets que de prendre des étrangers à sa solde.

FIN DU LIVRE PREMIER.

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A L'EMPEREUR VALENTINIEN.

Vos victoires continuelles, grand prince, prouvent combien vous possédez, combien vous goûtez nos anciennes maximes militaires; car pratiquer un art, c'est certainement l'approuver : mais rechercher dans l'antiquité des modèles que vous avez déjà surpassés, c'est penser avec plus de profondeur et de modestie que la nature humaine ne le permet ordinairement. Aussi me sentis-je combattu par des mouvemens opposés de zèle et de crainte, à la vue d'un travail moins fait pour vous apprendre les actions des grands capitaines de l'antiquité, que pour vous y rappeler les vôtres mêmes.

Quelle audace, en effet, de parler sur l'art militaire au maître du monde, au vainqueur des nations barbares, si ce n'était pour lui rappeler les mêmes exploits qui lui ont mérité ces titres!

C'est ce qui m'inspire la témérité d'exécuter vos ordres, afin d'en éviter une plus grande, qui serait de ne les pas exécuter; car c'est un crime, que dis-je? un sacrilége, que de désobéir à son prince, *image vivante de la Divinité*. Au reste, l'approbation indulgente dont vous honorâtes mon traité sur le choix et sur l'exercice des nouveaux soldats, que je ne vous dédiai qu'en tremblant, anime aujourd'hui ma confiance; comment craindrais-je de continuer sous vos ordres un ouvrage dont vous avez agréé les commencemens, quoique vous ne les eussiez pas ordonnés?

VÉGÈCE.

Institutions militaires.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Division de la milice.

Le militaire consiste dans les armes et dans les hommes; c'est aussi par où le grand poète latin ouvre son poëme.

On divise le militaire en trois parties : cavalerie, marine et infanterie. Nous désignons notre cavalerie par le terme figuré d'aile, parce qu'elle couvre notre infanterie sur les flancs à peu près comme feraient des ailes. Nous l'appelons actuellement *vexillation*, du nom de ses enseignes flottantes.

Nous avons une autre cavalerie que nous appelons *légionnaire*, parce qu'elle fait corps avec la légion : elle porte des espèces de bottines, et c'est à son exemple que nous en avons donné à d'autres troupes de cavalerie. Il y a aussi des flottes de deux sortes; les unes pour les combats de mer, les autres pour les exercices qui se font sur nos fleuves ou sur nos lacs.

La cavalerie est d'usage en rase campagne, les flottes sur mer ou sur les fleuves; mais l'infanterie est d'un usage général, puisqu'elle peut occuper également les villes, les collines, le terrain plat ou escarpé, d'où il résulte que de toutes les troupes c'est la plus nécessaire, puisqu'elle l'est partout; elle cause d'ailleurs beaucoup moins d'embarras et de dépense à lever et à entretenir. Notre infanterie est de deux sortes, légionnaire et auxiliaire; la première levée chez nous-mêmes, la seconde empruntée de nos alliés; mais Rome a toujours tiré sa principale force de ses légions; c'est le nom que les premiers Romains donnèrent à un certain nombre de soldats nationaux, parce qu'ils les choisissaient; fonction qui demande de la fidélité et de l'attention. Au reste, nous avons toujours composé nos armées d'un plus grand nombre de nationaux que d'auxiliaires.

CHAPITRE II.

De la différence des légions aux troupes auxiliaires.

Les Lacédémoniens, les Grecs, les Dardaniens se servaient de phalanges composées de huit mille combattans.

Les Gaulois, les Celtibériens et plusieurs autres peuples Barbares combattaient par bandes de six mille hommes. Les Romains ont leurs légions, qui sont ordinairement fortes du même nombre de six mille, et quelquefois plus. Voyons la différence qu'il y a entre ces légions et les troupes auxiliaires.

Celles-ci sont formées d'étrangers soudoyés, qui viennent de différens pays, et en corps inégaux : rien ne les lie entre eux; la plupart ne se connaissent pas; chaque nation a son langage propre, sa discipline, sa façon de vivre et de faire la guerre. Il est impossible que des troupes aussi mal assorties puissent bien agir de concert dans une affaire où il est essentiel que tous les soldats se meuvent au même commandement. Des gens qui n'ont pas été dressés comme le reste de l'armée ne peuvent pas obéir également ni avec la même promptitude : cependant ces troupes étrangères ne laissent pas de devenir d'un grand secours à force d'exercices bien montrés. On les joignit toujours aux légions dans les batailles, comme armure légère; et si elles ne firent jamais la principale force des armées, on les comptait du moins pour un renfort utile.

Mais la légion romaine, composée de cohortes qui lui sont propres, réunit dans un même corps l'armure pesante, c'est-à-dire les *princes*, les *hastaires* et les *triaires*; et les avant-enseignes, avec les légèrement armés, les *férentaires*, les *frondeurs* et les *arbalétriers*, sans compter la cavalerie légionnaire qui lui appartient : or, toutes ces différentes parties n'ont qu'un même esprit; elles sont d'intelligence pour fortifier les camps, pour se mettre en bataille et pour combattre. La légion est donc en elle-même une armée entière qui, sans secours étrangers, était autrefois en possession de battre tout ce qu'on lui opposait : la grandeur des Romains en est une preuve. Avec leurs légions ils ont vaincu autant d'ennemis qu'ils ont voulu, ou que les circonstances le leur ont permis.

CHAPITRE III.

Causes de la décadence des légions.

On conserve encore aujourd'hui dans les troupes le nom de légions, mais elles se sont abâtardies, depuis que, par un relâchement qui est assez ancien, la brigue a surpris les récompenses dues au mérite, et que par la faveur on est monté au grade que le service seul obtenait auparavant. On n'a pas eu soin de mettre de nouveaux soldats à la place de ceux qui se retiraient avec congé après le temps de leur service; on a encore négligé de remplacer les morts, les déserteurs, ceux qu'on est obligé de renvoyer pour cause d'infirmité ou de maladie; et tout cela fait un si grand vide dans les troupes, que, si on n'est pas attentif à les recruter tous les ans et même tous les mois, l'armée la plus nombreuse est bientôt épuisée. Ce qui a encore contribué à dégarnir nos légions, c'est que le service y est dur, les armes pesantes, les récompenses tardives, la discipline sévère. La plupart des jeunes gens en sont effrayés, et prennent parti de bonne heure dans les auxiliaires, où ils ont moins de peine, et des récompenses plus promptes à espérer.

Caton l'Ancien, qui avait été souvent consul, et toujours victorieux à la tête des armées, pensa qu'il deviendrait plus utile à sa patrie en écrivant sur la discipline militaire, qu'il

ne l'avait été par ses victoires. Le fruit des belles actions est passager; mais ce qu'on écrit pour le public est d'une utilité durable.

Plusieurs auteurs ont traité le même sujet, surtout Frontin, dont les talens trouvèrent un approbateur dans l'empereur Trajan. Ce sont les leçons, les préceptes de ces habiles écrivains que je rédige ici dans un abrégé le plus court et le plus fidèle qu'il m'est possible; mais il n'appartient qu'à votre majesté de corriger les abus que les temps ont introduits dans la milice, et de la remettre sur l'ancien pied. Cette réforme, auguste empereur, dont les siècles à venir jouiront comme notre âge, serait d'autant plus avantageuse, que de bonnes troupes bien disciplinées ne coûtent pas plus à entretenir que de mauvaises.

CHAPITRE IV.

Combien les anciens menaient de légions à la guerre.

Tous les auteurs font foi que chaque consul ne menait contre les ennemis les plus redoutables, que deux légions renforcées de troupes alliées, tant on comptait sur la discipline et la fermeté des légionnaires. Je vais donc expliquer l'ancienne ordonnance de la légion suivant le code militaire. Si l'exposé que j'en ferai se trouve obscur, on doit moins me l'imputer qu'à la difficulté de la matière : pour la bien entendre, il faut y donner une attention particulière; une chose de cette importance la mérite bien, puisque l'ordonnance des troupes une fois conçue, un empereur peut se faire autant de bonnes armées qu'il voudra.

CHAPITRE V.

Comment se forme la légion.

Après avoir choisi avec soin, pour faire des soldats, des jeunes gens d'une complexion robuste et de bonne volonté, après leur avoir montré l'exercice tous les jours, pendant quatre mois, on en forme une légion, par l'ordre et sous les auspices du prince. On commence par imprimer des marques ineffaçables sur la main des nouveaux enrôlés, et on reçoit leur serment à mesure qu'on enregistre leur nom sur le rôle de la légion; c'est ce que l'on appelle le serment de la milice. Ils jurent par Dieu, par le Christ et par l'Esprit-Saint, et par la majesté de l'empereur qui, après Dieu, doit être le premier objet de l'amour et de la vénération des peuples; car, dès qu'il a été déclaré *auguste*, on lui doit une fidélité inviolable et un hommage constant, comme à l'image vivante de la Divinité : en effet, c'est servir Dieu à la guerre et dans tout autre état, que de servir fidèlement le prince qui règne par sa grâce. Les soldats jurent donc de faire de bon cœur tout ce que l'empereur leur commandera; de ne jamais déserter et de sacrifier leur vie pour l'empire romain.

CHAPITRE VI.

Combien il y a de cohortes par légion, et de soldats par cohorte.

Chaque légion doit être de dix cohortes; la première est au-dessus des autres, et par le nombre, et par la qualité des soldats, qui doivent être tous des gens bien nés, et élevés dans les lettres : elle est en possession de l'aigle, qui est l'enseigne générale des

armées romaines, et qui commande à toute la légion. Les images de l'empereur, que l'on révère comme des choses sacrées, sont aussi sous la garde de cette cohorte. Elle est de mille cent cinq fantassins, et de cent trente-deux cavaliers cuirassés, et s'appelle *cohorte milliaire* : c'est la tête de toute la légion; c'est aussi par elle qu'on commence à former la première ligne, quand on met la légion en bataille. La seconde cohorte contient cinq cent cinquante-cinq fantassins et soixante-dix cavaliers, et s'appelle *cohorte de cinq cents*, comme les autres suivantes. La troisième contient le même nombre de fantassins et de cavaliers que la seconde; mais on la compose ordinairement de soldats vigoureux, parce qu'elle occupe le centre de la première ligne. La quatrième cohorte est, comme la précédente, de même nombre de fantassins et cavaliers. La cinquième est égale à la précédente, mais elle demande de braves gens, parce qu'elle ferme la gauche, de même que la première termine la droite : ces cinq cohortes forment donc la première ligne. On compte cinq cent cinquante-cinq fantassins et soixante-six cavaliers dans la sixième cohorte, qui doit être composée de la fleur de la jeunesse, parce qu'elle est placée en seconde ligne derrière la première cohorte, qui a en dépôt l'aigle et les images de l'empereur. La septième est du même nombre d'hommes, fantassins et cavaliers : la huitième aussi; mais elle doit être composée de soldats d'élite, parce qu'elle occupe le centre de la deuxième ligne. La neuvième est égale aux autres : il en est de même de la dixième, et on la compose ordinairement de bons soldats, parce qu'elle forme la gauche de la seconde ligne. Ces dix cohortes font une légion complète de six mille cent fantassins et de sept cent vingt-six cavaliers : elle ne doit jamais avoir moins de combattans; mais quelquefois on la fait plus forte, en y créant plus d'une cohorte milliaire.

CHAPITRE VII.

Noms des grades et des officiers de la légion.

Voyons à présent comment la légion, sur le pied qu'elle se trouve aujourd'hui, est composée en principaux soldats, ou, pour me servir du terme propre, en officiers. Le grand tribun est créé par un brevet de l'empereur; le petit tribun le devient par ses services. Le nom de tribun vient de tribu, parce qu'ils commandent les soldats que Romulus leva par tribus. On appelle *ordinaires*, des officiers supérieurs qui, dans une bataille, mènent les ordres ou certaines divisions : ceux qu'Auguste leur joignit se nomment *augustaliens*; et l'on appelle *flaviens* ceux que Flave-Vespasien ajouta aux légions pour doubler les *augustaliens*. Les *porte-aigles* et les *porte-images* sont ceux qui portent les aigles et les images de l'empereur; les *optionnaires* sont des lieutenans d'officiers plus élevés qui se les associent par une espèce d'adoption pour faire leur service, en cas de maladie ou d'absence; les *porte-enseignes* sont ceux qui portaient les enseignes, et qu'à présent on nomme *dragonnaires*. On appelle *tessères* ceux qui portent le mot ou l'ordre aux chambrées. Ceux qui combattent à la tête des enseignes portent encore le nom de *campigeni*, parce qu'ils font naître, pour ainsi dire, dans le camp la discipline et la valeur, par l'exemple qu'ils en donnent. De *meta*, borne, on nomme *metatores* ceux qui précèdent l'armée pour

lui marquer son camp; *beneficiarii*, ceux qui montent à ce grade par la faveur des tribuns; de *liber*, on nomme *librarii* ceux qui enregistrent tous les détails qui concernent la légion; de *tuba*, trompette; de *buccina*, cor; de *cornu*, cornet : on appelle ceux qui se servent de ces différens instrumens, *tubicines*, *buccinatores*, *cornicines* : on nomme *armaturæ duplares* les soldats habiles dans l'escrime, et qui ont deux rations; et *armaturæ simplares*, ceux qui n'en ont qu'une : on appelle *mensores* ceux qui mesurent à chaque chambrée l'espace destiné à dresser la tente, ou qui lui marquent son logement dans les villes.

On distingue les *colliers* doubles et les *colliers* simples : ceux qui prennent deux rations sont appelés colliers doubles; et colliers simples, ceux qui n'en prennent qu'une. Il y avait aussi, par rapport aux rations, des candidats doubles et des candidats simples : ils étaient sur les rangs pour être avancés. Voilà les principaux soldats, ou officiers des différentes classes, qui jouissent de toutes les prérogatives attachées à leur grade. Pour les autres, on les appelle *travailleurs*, parce qu'ils sont obligés aux travaux et à toutes sortes de services de l'armée.

CHAPITRE VIII.

Noms des commandans des anciens ordres ou division de la légion.

Anciennement la règle était que le *prince* de la légion passât de droit au centurionat du *primipile* : non-seulement l'aigle était sous les ordres de ce centurion; il commandait en tout quatre centuries dans la première ligne, et jouissait, comme étant à la tête de toute la légion, de grands honneurs et de grands avantages. Le premier *hastaire* commandait dans la seconde ligne deux centuries, ou deux cents hommes au second rang. Le *prince* de la première cohorte commandait une centurie et demie, ou cent cinquante hommes. Le second *hastaire* ou piquier commandait aussi une centurie et demie. Le premier *triaire* commandait cent hommes.

Ainsi, les dix centuries de la première cohorte étaient commandées par cinq officiers qu'on appelait *ordinarii*. On attachait autrefois de grands honneurs et de grands avantages à ces grades, afin que tous les soldats de la légion s'efforçassent d'y atteindre par toute la valeur et le zèle possibles. Il y avait des centurions à la tête de chaque centurie : on les nomme à présent *centeniers*. Il y avait de plus des dizainiers, appelés présentement chefs de chambrées, préposés chacun sur dix soldats. La seconde cohorte et toutes les suivantes, jusqu'à la dixième inclusivement, avaient chacune cinq centurions; et dans toute la légion il y en avait cinquante-cinq.

CHAPITRE IX.

Des fonctions du préfet de la légion.

On envoyait des hommes consulaires commander des armées en qualité de lieutenans; et les troupes étrangères leur obéissaient dans les affaires de la paix, comme dans celles de la guerre : ces postes sont à présent remplis par des personnes d'une naissance distinguée, qui commandent deux légions, et même des troupes plus nombreuses, avec la quantité de maîtres de la milice; mais c'était proprement le préfet de la légion qui la gouvernait : il était

toujours revêtu de la qualité de comte du premier ordre; il représentait le lieutenant-général, et exerçait, en son absence, le plein pouvoir dans la légion. Les tribuns, les centurions et tous les soldats étaient sous ses ordres; c'était lui qui donnait le mot du décampement et des gardes; c'était sous son autorité qu'un soldat, qui avait fait quelque crime, était mené au supplice par un tribun; la fourniture des habits et des armes des soldats, les remontes, les vivres étaient encore de sa charge; le bon ordre et la discipline roulaient sur lui, et c'était toujours sous ses ordres qu'on faisait faire l'exercice tous les jours, tant à l'infanterie qu'à la cavalerie. Quand il faisait son devoir, c'était un chef vigilant qui, par l'assiduité du travail, formait à l'obéissance et au métier de la guerre la légion qui lui était confiée, et il en avait tout l'honneur.

CHAPITRE X.

Des fonctions du préfet de camp.

Il y avait aussi un préfet de camp : quoique inférieur en dignité au préfet de la légion, il avait un emploi considérable; la position, le devis, les retranchemens et tous les ouvrages du camp le regardaient : il avait inspection sur les tentes, les baraques des soldats et sur tous les bagages. Son autorité s'étendait aussi sur les médecins de la légion, sur les malades et leurs dépenses : c'était à lui à pourvoir qu'on ne manquât jamais de chariots, de chevaux de bât, ni d'outils nécessaires pour scier ou couper le bois; pour ouvrir les fossés, les border de gazon et de palissades; pour faire des puits et des aqueducs; enfin, il était chargé de faire fournir le bois et la paille à la légion, et de l'entretenir de *béliers*, d'*onagres*, de *balistes*, de *catapultes* et de toutes les autres machines de guerre. Cet emploi se donnait à un officier qui avait servi long-temps et d'une manière distinguée, afin qu'il pût bien montrer lui-même ce qu'il avait pratiqué avec applaudissemens.

CHAPITRE XI.

Fonctions du préfet des ouvriers.

La légion avait à sa suite des menuisiers, des maçons, des charpentiers, des forgerons, des peintres et plusieurs autres ouvriers de cette espèce; ils étaient destinés à construire les logemens et les baraques des soldats dans les camps d'hiver, à fabriquer les tours mobiles, à réparer les chariots et les machines de guerre, et à en faire de neuves. Différens ateliers où se faisaient les boucliers, les javelots, les casques, les cuirasses, les flèches et toutes sortes d'armes offensives et défensives, suivaient aussi la légion; car les anciens avaient un soin particulier que, dans les camps, il ne manquât jamais rien de tout ce qui pouvait être nécessaire à une armée. Ils avaient jusqu'à des mineurs pour prendre les places, à la manière des Beffes, par des travaux souterrains; c'étaient des galeries qu'on poussait sous les fondemens des murs, et qui perçaient dans la ville. Tous les ouvriers, dont on vient de parler, étaient sous les ordres d'un officier qu'on appelait du nom de sa charge, le *préfet des ouvriers*.

CHAPITRE XII.

Fonctions des tribuns des soldats.

Nous avons dit qu'il y avait dans une légion dix cohortes, dont la première de mille hommes était composée de soldats qui avaient du bien, de la naissance, des lettres, de la figure et de la valeur. Le tribun qui la commandait devait être un homme distingué par les avantages du corps, comme par la force et l'adresse à manier les armes, et par l'honnêteté de ses mœurs. Les autres cohortes étaient gouvernées, selon qu'il plaisait au prince, par des tribuns ou par des officiers qui les commandaient par commission. Les uns et les autres ne se contentaient pas de faire manœuvrer tous les jours sous leurs yeux les soldats de leurs cohortes; mais, comme ils savaient parfaitement exécuter les exercices militaires, ils donnaient eux-mêmes aux soldats l'exemple de ce qu'ils leur commandaient; tant on prenait de soin alors à exercer les troupes : aussi donnait-on au tribun les louanges dues à son application, quand on voyait ses soldats se tenir proprement, avoir toujours leurs armes complètes et brillantes, exécuter de bonne grâce les évolutions, et marcher en gens bien disciplinés.

CHAPITRE XIII.

Des centuries et des enseignes de l'infanterie.

La première enseigne de toute la légion est l'*aigle*, et celle de la cohorte, un *dragon*, porté par les dragonnaires. Les anciens, qui n'ignoraient pas que, dans la mêlée, il arrive facilement du désordre et de la confusion, divisèrent les cohortes par centuries, et leur donnèrent à chacune des enseignes particulières, où étaient écrits les noms des cohortes et des centuries, afin que, dans la plus grande mêlée, les soldats, en jetant les yeux sur cette enseigne, pussent toujours se rejoindre à leurs camarades. Outre cela, les centurions, appelés aujourd'hui *centeniers*, portaient des marques aux crêtes de leurs casques, pour être plus aisément reconnus de leur compagnie : il n'était guère possible que les centuries se confondissent, étant guidées chacune par son enseigne, et par le casque de son centurion qui lui en tenait encore lieu.

Les centuries étant sous-divisées en chambrées de dix soldats, logés ensemble et campés sous la même tente, étaient commandées par un dizainier, appelé à présent chef de chambrée; mais la chambre s'appelait aussi *manipule*, à cause que les soldats qui la composaient se donnaient, pour ainsi dire, la main pour combattre de concert.

CHAPITRE XIV.

Des turmes, ou compagnies de la cavalerie légionnaire.

La cavalerie a ses turmes de trente-deux cavaliers, sous un étendard commandé par un capitaine, qui s'appelle *décurion*. Comme dans l'infanterie, on choisit pour centurion un homme robuste, de haute taille, et qui sache lancer adroitement et avec force les javelots et les dards, manier parfaitement l'épée, et se servir avec dextérité du bouclier; qui soit vigilant, actif, plus prompt à exécuter les ordres de ses supérieurs, qu'à parler; qui soit maître dans toutes les parties de l'escrime; qui discipline et exerce ses soldats; qui ait soin qu'ils soient bien chaussés et bien

habillés, et que leurs armes soient toujours nettes et brillantes. De même on doit, entre toutes choses, chercher de la vigueur et de la légèreté dans un décurion, afin qu'à la tête de sa compagnie, il puisse, en cuirasse et avec toutes ses armes, monter de bonne grâce sur son cheval, et le bien manier.

Il faut qu'il sache se servir adroitement de la lance, tirer habilement les flèches, et dresser les cavaliers de sa turme à toutes les évolutions de la cavalerie; il doit aussi les obliger à tenir en bon état leurs cuirasses, leurs casques, leurs lances et toutes leurs armes, parce que l'éclat qu'elles jettent en impose beaucoup à l'ennemi : d'ailleurs, que peut-on penser du courage d'un soldat qui laisse ronger ses armes par la rouille et la saleté? Mais il n'est pas moins nécessaire de travailler continuellement les chevaux pour les dresser, que d'exercer les cavaliers : c'est au décurion à y tenir la main, et en général à veiller à la santé et à l'entretien de sa troupe.

CHAPITRE XV.

Manière de mettre une légion en bataille, et des armes des centurions et des triaires.

Pour voir à présent comment on range une armée en bataille, prenons, par exemple, une légion, dont la disposition servira de plan pour en ranger plusieurs ensemble. La cavalerie se place sur les ailes; l'infanterie commence à se former par la première cohorte de la droite; la seconde se place de suite en ligne; la troisième occupe le centre; la quatrième se range à côté; la cinquième la suit et forme la gauche de la première ligne. Les ordinaires, les autres officiers et tous les soldats qui combattaient dans cette première ligne, devant et autour des enseignes, s'appelaient le corps des princes, tous pesamment armés; ils avaient des cuirasses complètes, des grèves de fer, des boucliers, de grandes et petites épées, cinq flèches plombées dans la concavité de leurs boucliers, pour les lancer à la première occasion, et deux armes de jet; une grande, qui est le javelot, et une petite, qui est le demi-javelot ou le dard. Le javelot était composé d'un fer de neuf pouces de long, triangulaire, et qui était monté sur une hampe de cinq pieds et demi : on exerçait particulièrement les soldats à lancer cette arme, parce qu'étant bien jetée, elle perçait également les cuirasses des cavaliers et les boucliers des fantassins. Le demi-javelot avait un fer triangulaire de cinq pouces de long, sur une hampe de trois pieds et demi.

La seconde ligne, où étaient les hastaires, était armée comme celle des princes, et se formait à la droite par la sixième cohorte; la septième se plaçait de suite; la huitième occupait le centre; elle était suivie de la neuvième, et la dixième fermait toujours la gauche. Derrière ces deux lignes, on plaçait les férentaires ou les légèrement armés, que nous appelons à présent escarmoucheurs, ou gens déterminés; les écussones, armés d'écus ou de grands boucliers, de flèches plombées, d'épées et d'armes de jet, à peu près comme le sont presque tous nos soldats aujourd'hui; les archers, armés de casques, de cuirasses, d'épées, d'arcs et de flèches; les frondeurs, qui jetaient des pierres avec la fronde ou fustibale, et les tragulaires, qui tiraient des flèches avec des balistes de main ou des arbalètes.

Après toute cette armure légère, les triaires, armés de boucliers, de casques, de cuirasses complètes, de jam-

bières de fer, de l'épée et du poignard, de flèches plombées et de deux armes de jet, formaient une troisième ligne. Pendant l'action, on les faisait demeurer baissés un genou en terre, afin que, si les premières lignes étaient battues, cette troupe fraîche pût rétablir les affaires, et rappeler la victoire de son côté.

On fera observer, en passant, que les porte-enseignes, quoique gens de pied, avaient des demi-cuirasses et des casques couverts de peaux d'ours, avec le poil, pour se donner un air plus terrible; mais les centurions avaient des cuirasses complètes, de grands boucliers et des casques de fer, comme les triaires, avec cette différence que les centurions portaient leurs casques traversés d'aigrettes argentées, pour être plus facilement reconnus de leurs soldats.

CHAPITRE XVI.

Que les pesamment armés combattaient de pied ferme.

Il faut observer que, lorsqu'on engageait une action, les deux premières lignes ne bougeaient point, et les triaires demeuraient aussi baissés dans leur place. Les légèrement armés s'avançaient à la tête de l'armée, et chargeaient l'ennemi : s'ils pouvaient le mettre en fuite, ils le poursuivaient; mais s'ils étaient obligés de céder à la multitude ou à la force, ils se retiraient derrière les pesamment armés : alors ceux-ci, qui étaient comme un mur de fer, reprenaient le combat d'abord de loin avec les armes de jet, ensuite de près, l'épée à la main; et s'ils mettaient l'ennemi en fuite, c'était à l'infanterie légère et à la cavalerie légionnaire à le poursuivre; pour eux, ils demeuraient de pied ferme, de crainte de se rompre, et que l'ennemi, revenant tout-à-coup sur eux, ne profitât de leur désordre. Par ces dispositions, la légion était victorieuse sans danger; ou si elle avait du désavantage, elle se conservait en bon état. Comme elle n'est pas faite pour poursuivre, il est difficile aussi de la désorganiser.

CHAPITRE XVII.

Que le nom et le grade de chaque soldat étaient écrits sur son bouclier.

De crainte que, dans la confusion de la mêlée, les soldats ne vinssent à s'écarter de leurs camarades, chaque cohorte avait ses boucliers peints différemment de ceux des autres; ce qui se pratique encore aujourd'hui : outre cela, sur chaque bouclier était écrit le nom du soldat, avec le numéro de sa cohorte et de sa centurie.

Par tous ces détails, on peut voir qu'une légion bien ordonnée était comme une place forte, puisqu'elle trouvait, partout où elle se portait, toutes les choses nécessaires à la guerre. Qu'avait-elle à craindre des surprises de l'ennemi? Elle savait tout d'un coup, en rase campagne, se faire des retranchemens de fossés et de palissades, et trouvait toujours dans son propre corps des soldats et des armes de toute espèce. Si l'on veut défaire des Barbares en bataille rangée, il faut faire des vœux au ciel qu'il inspire à l'empereur de recruter les légions suivant l'ancien usage. Dans fort peu de temps, de jeunes gens bien choisis et dressés avec soin à tous les exercices militaires égaleront facilement ces anciens soldats qui ont subjugué le monde entier.

Qu'importe, empereur invincible! que le militaire ait souffert de si grandes altérations, s'il est attaché au bon-

heur et aux vues sublimes de votre majesté de rétablir les anciens règlemens, et d'en faire de nouveaux pour le bien de l'état. Avant l'essai, tout paraît difficile : cependant, si l'on proposait aux levées des gens capables de bien faire cet emploi, on pourrait rassembler bientôt une jeunesse propre à la guerre, et former de bonnes troupes. Avec des soins bien entendus, on vient à bout de tout, lorsqu'on ne ménage pas les dépenses convenables.

CHAPITRE XVIII.

L'art d'écrire par note et de compter, recherché dans le nouveau soldat.

Les commissaires des levées doivent chercher généralement la hauteur de la taille, la force et la bonne volonté dans tous les sujets qu'on leur présente ; mais il faut que, sur le nombre, il s'en trouve quelquefois qui sachent écrire par notes, compter et calculer. Il y a plusieurs grades dans la légion ; le service militaire, public et particulier, et la paie s'écrivent jour par jour, presque plus exactement qu'on ne dresse, dans la ville, les journaux des vivres et de la police. Les gardes du camp, en temps de guerre, et celles qui se montent tous les jours en temps de paix, qui se fournissent par centuries et par chambrées, se marquent aussi sur des tablettes, avec les noms des soldats, à mesure que leur tour arrive, afin que personne ne soit surchargé contre la justice, ou exempté de son devoir par faveur. On enregistre aussi la date et la durée des congés qui s'accordent ; mais autrefois on n'en donnait que difficilement, et pour des causes indispensables et connues.

On n'employait point aussi les soldats à des services domestiques, ni au soin des affaires privées ; car il ne paraissait point convenable que les soldats de l'empereur, vêtus et nourris aux dépens de l'état, fissent d'autres métiers : cependant les préfets, les tribuns et même les autres officiers avaient à leur disposition des soldats destinés à leur service particulier ; c'étaient ceux qu'on appelle à présent *surnuméraires*, c'est-à-dire qui avaient été reçus après que la légion était complète. Les soldats en pied étaient cependant obligés d'aller chercher et d'apporter au camp le bois, le fourrage, la paille ; et c'est de cette sorte de service qu'on les appelle *munifices*.

CHAPITRE XIX.

Gratifications des soldats mises en séquestre.

Les anciens avaient sagement établi que la moitié des gratifications qu'on fait aux troupes fût mise en dépôt aux enseignes, de crainte que les soldats ne dissipassent tout par la débauche et les folles dépenses. La plupart des hommes, surtout les pauvres, gaspillent à mesure qu'ils reçoivent ; et c'est faire le bien des soldats que de leur mettre cet argent en séquestre. Entretenus aux dépens de l'état, ils se font peu à peu de la moitié des gratifications un fonds pour leurs besoins ; ils ne songent point à déserter ; ils s'attachent davantage aux enseignes, et combattent avec plus d'ardeur pour les défendre, animés par l'intérêt, motif le plus puissant sur le cœur de tous les hommes. Les gratifications étaient partagées en dix bourses, une par cohorte : toute la légion mettait encore dans une onzième pour la sépulture commune ; et si un soldat venait à mourir, on en tirait de quoi

faire ses funérailles. Toutes ces sommes étaient sous la garde des porte-enseignes : c'est pourquoi on choisissait pour remplir cet emploi des gens d'une fidélité reconnue et capables de faire à chacun le décompte de ce qui lui appartenait.

CHAPITRE XX.

Dans la légion, on fait les promotions, de manière que les soldats qu'on avance passent par toutes les cohortes.

Il semble qu'un conseil supérieur à celui des hommes ait présidé à l'établissement de la légion romaine, lorsqu'on considère que les dix cohortes qui la composent, de la manière dont elles sont ordonnées entre elles, paraissent ne faire qu'un seul corps, qu'un même tout. Par l'ordre de la promotion, tous les soldats roulent de cohorte en cohorte, de sorte que de la première, un soldat qu'on avance passe tout d'un coup à la dixième, il y prend un meilleur grade ; avec le temps, il remonte par toutes les autres, augmentant toujours de grades et d'appointemens, et revient à la première. C'est ainsi que le centurion primipile, après avoir commandé de classe en classe dans toutes les autres cohortes, parvient dans la première à cette haute dignité qui lui procure des avantages infinis dans toute la légion. Les préfets du prétoire arrivent de même à ce rang si honorable et si lucratif par cette promotion circulaire. Les cavaliers légionnaires, malgré l'antipathie naturelle qui règne entre la cavalerie et l'infanterie, regardaient les fantassins de leurs cohortes comme leurs camarades ; enfin, cette harmonie de toutes les parties de la légion y faisait régner une union constante entre toutes les cohortes, et entre les cavaliers et les soldats.

CHAPITRE XXI.

Des trompettes, cornets et buccines.

Les instrumens militaires de la légion sont la trompette, le cornet et la buccine ou cor : la trompette sonne la charge et la retraite, les enseignes obéissent au bruit du cornet, qui ne donne que pour elles ; c'est encore la trompette qui sonne lorsque les soldats, commandés pour quelque ouvrage, sortent sans enseignes ; mais dans le temps même de l'action, les trompettes et les cornets sonnent ensemble. La buccine ou cor appelle à l'assemblée, c'est aussi une des marques du commandement ; elle sonne devant le général, et lorsqu'on punit de mort des soldats, pour marquer que cette exécution se fait de son autorité. C'est encore au son de la trompette qu'on monte et qu'on descend les gardes ordinaires et les grandes gardes hors du camp, qu'on va à l'ouvrage, que se font les revues, et que les soldats se règlent sur ce qu'on sonne. Ce sont les cornets qui sonnent pour faire marcher les enseignes et les faire arrêter. Tout cela se pratique dans les exercices et dans les promenades qu'on fait faire aux soldats sous les armes, afin que dans un jour d'affaire, accoutumés aux signaux de ces instrumens, ils y obéissent promptement, soit qu'il faille marcher ou s'arrêter, ou suivre l'ennemi ou revenir. En effet, la raison veut qu'on pratique souvent dans le loisir de la paix ce qu'il faut nécessairement exécuter dans le tumulte des combats.

CHAPITRE XXII.

De l'exercice des troupes.

L'ordonnance de la légion comprise, revenons aux exercices : on exerçait matin et soir les nouveaux soldats à manier toutes sortes d'armes ; on obligeait aussi les vieux, même les mieux instruits, à faire les exercices régulièrement une fois par jour. Les services et l'âge ne sont point un titre pour savoir le métier de la guerre. Un vieux soldat qui n'a point été exercé est toujours nouveau. Les *armurés*, et généralement tous les soldats, apprenaient sans cesse les exercices de l'escrime, qui ne sont plus aujourd'hui qu'un vain spectacle; c'est par l'usage continuel des forces du corps qu'on acquiert la légèreté et l'adresse de porter des coups certains à l'ennemi et de se garantir des siens. C'est par la même répétition que les soldats apprendront dans ces combats simulés une chose bien plus essentielle encore, c'est-à-dire à garder leurs rangs et à ne point quitter leurs enseignes dans les évolutions les plus embarrassées; à la fin, ceux qui sont bien instruits ne font jamais de faute dans toutes les manœuvres, quelle que soit la confusion causée par la multitude.

Il est très-nécessaire que les nouveaux soldats s'exercent avec des armes de bois contre le pieu, qu'ils apprennent à porter des coups à cet ennemi fictif, de pointe, de taille, aux flancs, aux pieds et à la tête, qu'ils s'étudient à le frapper en sautant, à s'élever avantageusement sur le bouclier, et à se baisser tout-à-coup pour s'en couvrir, tantôt à s'élancer en avant comme pour frapper, et tantôt à sauter en arrière. Il faut encore qu'ils s'exercent à lancer de loin des armes de jet contre les mêmes pieux, afin d'apprendre à bien diriger leurs coups et de se fortifier les bras. Les archers et les frondeurs dressaient pour but des fagots ou des bottes de paille, contre lesquels ils tiraient des flèches à six cents pieds de distance ; ils jetaient aussi des pierres avec le fustibale et frappaient souvent leur but. Il faut dresser les frondeurs à ne tourner qu'une seule fois la fronde autour de leur tête avant que de lâcher la pierre; mais autrefois on exerçait tous les soldats à jeter à la main des pierres d'une livre; cette manière est plus expéditive parce qu'on se passe de fronde. On les obligeait encore à s'exercer sans cesse à lancer les armes de jet ou les flèches plombées; et pour ne pas en interrompre l'exercice pendant l'hiver, on construisait pour la cavalerie des manèges qu'on couvrait de tuiles ou de bardeaux, et, à leur défaut, de roseaux, d'herbes de marais ou de chaume. Pour l'infanterie, on bâtissait des basiliques ou grandes salles couvertes, afin d'avoir toujours des lieux à l'abri des injures de l'air pour y exercer les troupes lorsqu'il faisait mauvais temps; mais, dès que la pluie ou la neige cessait, on les exerçait à découvert, tant on craignait que la discontinuation du travail n'amollît le corps et le courage des soldats; on les accoutumait encore à abattre des arbres, à porter des fardeaux, à nager dans la mer ou dans les rivières, à marcher à grands pas et à courir avec armes et bagages. Ces exercices étaient ordinaires et fréquens, soit pour les légions, soit pour les troupes auxiliaires; car enfin, si le soldat bien exercé souhaite le combat, autant celui qui est ignorant l'appréhende. En un mot, qu'on se persuade qu'à la guerre l'art est au-dessus de la force; et si on ôte la discipline et l'exercice, il n'y aura plus de différence entre un soldat et un paysan.

CHAPITRE XXIII.

Comparaison de la guerre avec d'autres professions.

L'athlète, le chasseur, le cocher, qui se donnent en spectacle dans le cirque, ne cessent, pour un vil intérêt, ou pour gagner la faveur de la populace, de s'exercer tous les jours, afin de se perfectionner dans leur métier. Avec combien plus d'application le soldat, dont la profession est de défendre l'état, doit-il l'étudier et s'y entretenir par une répétition continuelle des exercices? Outre la gloire de triompher de l'ennemi, il profite souvent d'un riche butin; et il a droit d'attendre de ses services, et de la considération méritée de son général, de parvenir à son rang, aux dignités et aux fortunes de la guerre. Si les acteurs s'exercent sans cesse pour mériter, sur la scène, les applaudissemens du public, le militaire, engagé par serment à la milice, destiné par son état à combattre pour sa propre vie et pour la liberté de sa patrie, peut-il jamais se lasser de s'exercer, soit qu'il soit nouveau dans son métier, soit même qu'il ait déjà du service; surtout s'il est vrai, suivant cette ancienne maxime, *que tous les arts ne s'apprennent que par la pratique.*

CHAPITRE XXIV.

Des outils et machines de la légion.

Ce n'est pas seulement par le nombre des soldats que la légion remporte le plus souvent la victoire, mais par le choix des armes. La plus redoutable est cette espèce de javelot, à l'épreuve duquel il n'y a ni bouclier ni cuirasse, lorsqu'il est lancé par ces machines appelées *carrobalistæ*. Chaque centurie a à sa suite une de ces machines tirée par des mulets, et servie par onze soldats; plus elles sont grandes, plus elles chassent loin et raide les javelots dont on les charge : on ne s'en sert pas seulement pour la défense des camps; on les place encore sur le champ de bataille, derrière les pesamment armés; et ni la cavalerie, ni l'infanterie, armées de boucliers, ne résistent aux traits qu'elles lancent. Il y a donc cinquante-cinq de ces machines dans une légion; de plus, dix *onagres*, c'est-à-dire une par cohorte : on place ces sortes de machines sur des chariots armés, tirés par deux bœufs, afin qu'en les transportant du côté du camp où on prévoit l'attaque de l'ennemi, on puisse le repousser de loin à coups de pierre, de dard et de javelot.

Chaque légion porte encore des espèces de canots, faits d'un seul morceau de bois creusé, des chaînes de fer, et d'une grande quantité de cordes. Quand il est question de traverser des fleuves sur lesquels il n'y a pas de ponts, on met à l'eau ces canots, qu'on attache les uns à côté des autres; ensuite on construit dessus une espèce de plancher, fait avec des madriers, sur lequel l'infanterie et la cavalerie passent ainsi, sans danger, d'un bord à l'autre. La légion porte encore des crocs de fer, qu'on appelle *loups;* des faux attachées à de longues perches; des hoyaux, des pieux, des bêches, pelles et pioches; des hottes et des paniers pour porter la terre : elle a encore des doloires, des haches, des coignées, des scies, et tous les outils propres à dégauchir le bois, à le scier et à l'employer.

Il y a aussi des ouvriers attachés à la légion, pourvus de tous les instru-

mens nécessaires à la construction et au rétablissement des machines usitées dans l'attaque d'une place; comme des tortues, des galeries, des mantelets, des béliers, et même des tours portatives, et autres machines pour l'attaque des places : enfin, la légion doit porter avec elle tout ce qui est nécessaire en campagne, quelle que soit la nature de la guerre, afin qu'elle puisse faire une place forte de son camp, partout où elle voudra l'établir.

FIN DU LIVRE SECOND.

INTRODUCTION.

On voit, par nos anciennes annales, que les Athéniens et les Lacédémoniens furent, avant les Macédoniens, les peuples les plus considérables de la Grèce. Les Athéniens se distinguèrent également dans tous les arts, les Lacédémoniens principalement dans l'art militaire. Les réflexions que firent ces premiers sur les combats qu'ils avaient eu à soutenir les conduisirent naturellement à imaginer différens ordres de bataille, qu'ils laissèrent par écrit, ramenant à des règles certaines un art dont le commun des hommes attribue tous les succès à la valeur et à la fortune. Ce fut pour enseigner ces règles à la jeunesse, qu'ils établirent des maîtres appelés *tacticos*. Admirables citoyens, d'avoir ainsi ordonné qu'on approfondît cet art à l'abri duquel on peut tranquillement cultiver les autres! Les Romains, à l'exemple des Grecs, ont étudié, pratiqué et laissé par écrit les principes de la guerre; ce sont ces principes répandus dans nos auteurs, que vous m'avez ordonné, grand prince, de rédiger dans une forme également éloignée des détails trop longs qui ennuient beaucoup, et des abrégés trop serrés qui instruisent peu. L'exemple de Xanthippe suffit seul pour prouver combien la science militaire fit d'honneur aux Lacédémoniens. Ce général, appelé au secours des Carthaginois, n'avait augmenté leur armée que d'un homme : aussi ne fut-ce pas par la supériorité du nombre, mais par celle de l'art, qu'il renversa les armées romaines si souvent victorieuses, qu'il vainquit et fit prisonnier Régulus leur général, en un mot, qu'il termina la guerre par un seul combat.

Annibal, prêt à passer en Italie, crut devoir associer à ses projets un Lacédémonien capable de les seconder; et ce fut en suivant les conseils de cet habile tacticien, qu'avec des troupes moins nombreuses et moins redoutables en apparence, il défit tant de consuls et fit périr tant de Romains.

Que la nation qui veut vaincre ses ennemis forme donc ses soldats, en leur apprenant à combattre par principes, et non au hasard; que celle même qui désire la paix soit toujours prête à faire la guerre : alors elle éprouvera qu'il en est de nation à nation comme d'homme à homme; or, quel homme en ose attaquer un autre qu'il sait être supérieur à lui dans le combat?

Digitized by Google

VÉGÈCE.

Institutions militaires.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des armées.

Le premier livre traite des levées et des exercices des nouveaux soldats; dans le second, on a développé l'ordonnance de la légion et la discipline des troupes : les batailles font le sujet du troisième. Il est précédé des deux autres, afin qu'arrivant par ordre aux instructions qui suivent sur la science des combats, et sur les moyens de parvenir à la victoire, on puisse les entendre plus aisément, et en tirer plus de fruit.

On appelle armée un certain nombre de légions et de troupes auxiliaires, infanterie et cavalerie, réunies pour des expéditions militaires.

Les maîtres de l'art veulent que ce nombre soit borné. En réfléchissant sur les défaites de Xerxès, de Darius, de Mithridate et d'autres rois qui avaient armé des peuples entiers, on voit évidemment que ces prodigieuses armées ont moins succombé sous la valeur de leurs ennemis, que sous leur multitude. En effet, une armée trop nombreuse est exposée à bien des inconvéniens, elle marche toujours fort lentement, et comme ce ne peut être que sur des colonnes extrêmement longues, les ennemis peuvent la harceler et l'incommoder, même avec fort peu de monde. Lorsqu'il faut aller par des chemins difficiles, ou passer des rivières, les bagages, par leur lenteur, rendent les marches embarrassées et dangereuses. On ne trouve jamais qu'avec une peine infinie du fourrage pour une si grande quantité de chevaux et d'autres bêtes de charge; quelques soins que l'on prenne pour faire provision de vivres, ils manquent d'autant plus vite qu'on les distribue à plus de bouches, et la disette, tant à craindre dans toute expédition, ruine bientôt cette grande armée. Quelquefois même une trop grande multitude trouve à peine assez d'eau; enfin si, par malheur votre armée vient à être mise en fuite, il faut nécessairement qu'on tue bien du monde, et ce que vous sauverez de troupes en remportera une impression de frayeur qui les épouvantera pour une seconde action.

C'est pourquoi nos anciens, instruits

par l'expérience, voulaient des armées plus disciplinées que nombreuses. Une légion composée de dix mille fantassins et de deux mille chevaux, compris les auxiliaires, suffirait pour les guerres peu importantes; et on en donnait souvent le commandement à un préteur, comme à un général du second ordre. S'il était question de ramener sous le joug quelque nation révoltée et très-brave, on mettait en campagne deux armées, et à leur tête deux généraux avec cette formule : *Que chacun des chefs en particulier, ou tous deux ensemble, prennent garde que la république ne reçoive aucun dommage.*

Enfin, quoique les Romains eussent dans la suite à combattre presque tous les ans en différens pays, contre différentes nations, ils n'envoyaient que de petites armées, qu'ils préféraient, comme nous avons dit, à de plus grandes moins disciplinées; mais quelles qu'elles fussent, ils observaient exactement que le nombre des auxiliaires ou des alliés n'excédât pas celui des nationaux.

CHAPITRE II.

Des moyens de conserver la santé dans les armées.

En vain on aura de bonnes armées, si on ne sait pas y maintenir la santé. Les moyens qu'on peut proposer, comprennent les lieux, les eaux, les saisons, les remèdes et les exercices. Quant aux lieux, la précaution qu'on doit prendre, c'est de ne pas tenir les troupes dans des montagnes, ou des collines sèches, sans arbres et sans couvert; par rapport aux saisons, de ne pas les faire partir trop tard le matin dans l'été, de peur que le poids de la chaleur, joint à la fatigue du chemin, ne leur causent des maladies. Il faut plutôt les mettre en marche à la pointe du jour, afin d'arriver de bonne heure à l'endroit marqué; et surtout ne pas les faire camper sans tentes dans un hiver rigoureux. On ne doit point les faire marcher de nuit par les neiges et par les glaces, ni les laisser manquer de bois ni d'habits. Des soldats transis de froid ne sont propres à aucune expédition. Qu'on ne leur laisse point boire d'eau corrompue ou bourbeuse, espèce de poison capable d'engendrer des maladies contagieuses. Si quelques-uns en sont attaqués, il faut avoir recours aux alimens propres à les rétablir, et à l'art des médecins; c'est à quoi tous les officiers, depuis le premier jusqu'au dernier, doivent avoir une attention particulière; car on fait mal la guerre avec des soldats qui, outre les fatigues inséparables de leur état, ont encore à supporter celles de la maladie. Les maîtres de l'art ont toujours cru l'exercice journalier des armes plus propre que les remèdes à entretenir la santé dans les armées; c'est sur ce principe qu'ils l'ordonnaient à l'infanterie, soit en plein air, dans les beaux jours, soit à couvert dans les temps de pluie ou de neige. Ils exerçaient aussi la cavalerie, non-seulement en plaine, mais sur des terrains escarpés ou pleins de crevasses, dans des sentiers serrés et embarrassés, afin que dans le combat, aucune de ces difficultés n'arrêtât une cavalerie qui se les était rendues familières. Enfin, il faut observer que, si on laisse trop long-temps une grande armée dans les mêmes lieux, pendant l'été, ou pendant l'automne, la malpropreté, la corruption des eaux, l'infection de l'air, y répandent des maladies capables de la détruire; et qu'on ne les peut éviter qu'en changeant souvent de camp.

CHAPITRE III.

Des subsistances d'une armée.

L'ordre demande que nous parlions des vivres et des fourrages, dont la disette détruit souvent plus une armée que la guerre même; car la faim est plus terrible que le fer : d'ailleurs, on peut remédier sur-le-champ aux autres accidens qui peuvent arriver; mais il n'y a d'autres moyens pour éviter la disette, que de la prévenir.

C'est un grand point à la guerre, que de faire en sorte que les vivres ne nous manquent pas, et manquent à l'ennemi : on doit donc, avant d'entrer en campagne, dresser un état des troupes, et de la dépense nécessaire à leur entretien; ensuite, tirer de bonne heure, des différentes provinces, toutes les espèces de subsistances qu'elles doivent livrer, et les rassembler en magasin dans des forts, mais toujours en plus grande quantité que le besoin apparent ne l'exige. Si les contributions ordonnées ne suffisent pas, il faut acheter le surplus des vivres : peut-on plus utilement employer le trésor public, qu'à l'entretien des gens de guerre?

Il y a mille occasions qui augmentent la disette : dans un siége, par exemple, l'assiégeant le fera durer plus long-temps que vous ne pensez, quoiqu'il manque de vivres, dans l'espérance de vous réduire vous-même à un plus grand besoin. Lorsqu'on prévoit un siége, il faut donner ordre aux propriétaires des bestiaux de les rassembler dans des places de guerre, ou dans des forteresses du voisinage; et en cas de refus, les y contraindre par des commissaires départis à cet effet. On doit aussi obliger les habitans des environs de la place dont on pourrait prévoir le siége, à s'y retirer eux et leurs effets.

Il ne faut pas attendre le moment du siége pour mettre les murs et les machines de guerre en état de défense; car si l'ennemi vous surprend dans ce travail, la crainte y jetera le désordre. D'ailleurs, la communication étant interrompue entre la ville assiégée et les circonvoisins, elle n'en pourra rien tirer de ce qui lui serait nécessaire.

Au reste, on pourvoit à la subsistance d'une garnison avec des provisions médiocres, en commettant des gens fidèles à la garde des magasins, et en distribuant les vivres avec économie, dès le commencement du siége. Il est dangereux d'attendre, pour diminuer les distributions, que les besoins nous y contraignent. C'est sur ce principe, que, dans les expéditions où nos anciens prévoyaient ces besoins, ils faisaient distribuer une ration égale à chaque soldat, sauf à dédommager ensuite ceux qui, par leur grade, auraient dû en avoir une plus considérable. On doit faire en sorte qu'il y ait suffisamment, en hiver, du bois et du fourrage; en été, de l'eau; en tout temps, du blé, du vin, du vinaigre, du sel; que les places de guerre et les forts soient bien munis de flèches, de pierres, de balistes et de catapultes, de diverses sortes de frondes; afin que les soldats qu'on juge moins préparés à la guerre de campagne, et qu'on emploie par cette raison à la garde des places, trouvent de quoi les défendre. Ceux qui habitent une ville ou les environs, ne se laissent point amuser par les ruses et les sermens de l'ennemi, plus dangereux sous les apparences de négociations et de la paix, qu'à force ouverte; qu'ils se rassemblent de bonne heure, eux et leurs effets, dans la ville menacée : alors, ou les assiégeans manqueront de vivres, s'ils se tiennent serrés dans leur camp, ou s'ils s'écar-

qu'on en est convenu avec des troupes amies, on les informe de ce qui se passe dans l'endroit où l'on est.

CHAPITRE VI.

Quelles sont les précautions qu'il faut prendre lorsque l'armée marche dans le voisinage de l'ennemi.

Les maîtres de l'art militaire prétendent qu'il y a souvent plus de risque à courir dans les marches que dans les combats. Lorsqu'on est en présence, disent-ils, tous les soldats sont bien armés et voient à qui ils ont affaire; ils s'attendent et se préparent à l'action, au lieu que, dans une marche, ils n'ont pas toutes leurs armes, ils les portent négligemment, ils sont plus sujets à se troubler en cas d'embûches ou d'attaques imprévues. C'est pourquoi un général doit prendre toutes les précautions possibles pour n'être pas insulté dans sa marche, ou pour repousser l'insulte promptement et sans perte. Il doit avoir un plan détaillé du pays où il fait la guerre, afin de connaître exactement la distance des lieux, la nature des chemins, les routes les plus courtes ou les plus détournées, les montagnes, les fleuves; d'habiles généraux ont poussé cette recherche au point d'avoir un plan figuré partie par partie, ce qui les mettait en état non-seulement de raisonner avec l'officier qu'ils détachaient sur la route qu'ils devaient tenir, mais de la lui faire sentir au doigt et à l'œil. Il faut, outre cela, interroger quelques principaux du pays qui soient gens de bon sens et au fait des lieux, en observant de questionner chacun d'eux séparément, afin qu'en conciliant leur rapport on puisse s'assurer de la vérité. D'ailleurs, lorsqu'il est question de choisir entre plusieurs chemins, il faut prendre des guides bien instruits, les faire garder à vue en les assurant d'une récompense ou d'une punition, au cas qu'ils vous conduisent bien ou mal; ils vous seront fidèles lorsque, désespérant de vous échapper, ils verront d'un côté le prix de la fidélité, et de l'autre celui de la perfidie. On ne peut choisir avec trop d'attention des guides sensés et connaisseurs, puisqu'on court risque de perdre toute une armée par un excès de confiance en deux ou trois de ces misérables qui, s'imaginant savoir un chemin qu'ils ignorent, promettent souvent plus qu'ils ne peuvent tenir.

Comme, à quelque expédition qu'on se prépare, il est d'une conséquence infinie que l'ennemi n'en soit pas prévenu, la précaution la plus sûre est que votre armée ignore elle-même quelle route vous voulez lui faire prendre; c'est sur ce principe que nos légions avaient autrefois pour enseignes la représentation symbolique du Minotaure, afin que cette vue rappelât sans cesse au général la nécessité de tenir son secret aussi caché dans son âme que le Minotaure l'était au fond du labyrinthe. La route la plus sûre est sans doute celle que l'ennemi ne vous soupçonne pas de vouloir prendre; mais comme les espions peuvent découvrir ou du moins entrevoir vos intentions, mettez-vous en état de le bien recevoir; faites précéder votre marche par un détachement de cavaliers fidèles, clairvoyans et bien montés, qui reconnaissent de tous côtés la route que vous voulez tenir, afin de découvrir s'il n'y a point d'embuscades; vous risquez moins à faire ce détachement la nuit que le jour, car s'il est pris, ce qui arrive plus souvent le jour que la nuit, vous vous seriez trahi vous-même, puisque la prise décèlerait votre mar-

che. Elle doit commencer par une avant-garde de cavalerie suivie d'infanterie, placer les équipages au centre; soutenez-les en queue d'infanterie et de cavalerie, et en flanc, d'un pareil nombre de troupes, parce que c'est surtout en flanc qu'une troupe en marche court risque d'être attaquée. Il faut aussi ouvrir votre marche de cavalerie choisie, d'infanterie armée à la légère, et d'archers, du côté d'où doit vraisemblablement venir l'attaque; mais vous devez vous mettre en état de faire face de tous côtés au cas que l'ennemi vous investisse. Si vous voulez empêcher que vos soldats ne s'effraient d'une attaque subite, prévenez-les sur tout ce qui peut arriver dans la marche, de sorte qu'ils soient également prêts et disposés à combattre; ce qui alarme ordinairement dans une attaque imprévue ne produit plus cet effet dès qu'on en est prévenu. Nos anciens avaient grand soin que dans l'action les soldats, étant trop serrés, ne se nuisissent les uns aux autres, ou qu'étant trop au large, ils ne laissassent dans le rang des vides propres à y pénétrer; ils avaient l'attention que les équipages ne fussent pas trop près des combattans, craignant avec raison que des valets, intimidés et blessés, ne troublassent l'ordre du combat, et que les chevaux de bât effarouchés ne blessassent les soldats : c'est pourquoi l'usage était de donner des enseignes aux valets pour leur faciliter le ralliement, on choisissait même ceux d'entre eux qui avaient le plus de bon sens et d'expérience, pour leur donner à chacun une espèce de commandement, qui ne s'étendait jamais sur plus de deux cents valets. Ceux-ci étaient obligés, dans l'occasion, de se rallier avec leurs chevaux de bagages sous leurs enseignes, au premier ordre de ce commandant particulier.

Il faut, dans une marche, disposer sa défense sur l'espèce d'attaque que la situation des lieux rend plus vraisemblable. En rase campagne, par exemple, il y a plus d'apparence d'être attaqué par de la cavalerie que par de l'infanterie; c'est tout le contraire dans des bois, des montagnes, des marais, il faut marcher serré, sans permettre que des soldats se détachent par pelotons, ni que les uns aillent trop vite, les autres trop lentement; car c'est ce qui rompt une troupe, ou du moins ce qui l'affaiblit, parce qu'il donne à l'ennemi la faculté de pénétrer par des intervalles; le moyen de l'éviter est de poster de distance en distance des officiers d'expérience, qui sachent contenir les uns et presser les autres. Cela est d'autant plus important, qu'à la première attaque qui se fait en queue, ceux qui se sont portés trop en avant pensent ordinairement moins à rejoindre qu'à fuir, pendant que les traîneurs, se trouvant trop loin de la troupe pour en être secourus, perdent courage et se laissent tailler en pièces. C'est la nature des lieux où se trouve l'ennemi qui le détermine à la ruse ou à la force ouverte; mais les embûches qu'il pourrait vous tendre lui deviendront inutiles, même préjudiciables, si vous vous assurez bien de la position des lieux; car, pouvant alors l'envelopper lui-même dans son embuscade, vous lui ferez plus de mal qu'il n'espérait vous en faire.

Si vous prévoyez au contraire qu'on vous attaquera à force ouverte dans des montagnes, saisissez-vous des hauteurs par détachemens, afin que l'ennemi, vous trouvant en même temps en front et pour ainsi dire sur sa tête, n'ose vous attaquer.

Si vous trouvez des routes étroites, mais qui assureraient votre marche,

faites-les ouvrir avec des haches, plutôt que de prendre des grands chemins qui exposent à l'ennemi; examinez s'il est dans l'habitude de faire ses attaques la nuit, au point du jour, à l'heure du dîner ou le soir, afin de vous arranger là-dessus; sachez s'il est plus fort en infanterie qu'en cavalerie, en lanciers qu'en archers; s'il l'emporte sur vous par le nombre des combattans ou par le choix et la bonté des armes, et tirez vos avantages de ces connaissances; observez quelle est, du jour ou de la nuit, le temps le plus propre à marcher; quelle distance il y a du lieu d'où vous partez à celui où vous voulez arriver, afin de ne pas vous exposer à la disette d'eau et aux mauvais chemins, aux marais, aux torrens pendant l'hiver: ce sont autant d'obstacles qui, en retardant votre marche, donneraient à l'ennemi le temps de la troubler.

La même attention qui nous fait éviter ces fautes nous fait profiter de celles de l'ennemi; il faut donc tâcher d'attirer des déserteurs de son armée, d'y ménager des intelligences par où l'on puisse être informé de ce qu'il fait ou de ce qu'il compte faire; vous pouvez mettre à profit ces connaissances en mettant une troupe de cavalerie ou d'infanterie toujours prête à tomber sur ses fourrageurs ou sur ses convois.

CHAPITRE VII.

Du passage des grandes rivières.

Il est extrêmement dangereux de passer des rivières sans précaution: si le courant se trouve trop rapide, ou le lit fort large, le bagage, les valets et même les soldats faibles, courent risque d'être submergés. Il faut donc, après avoir sondé le gué, séparer la cavalerie en deux troupes; les porter, l'une en haut et l'autre en bas de l'eau, en laissant entre elles un espace qui serve de passage à l'infanterie et au bagage: ainsi, la troupe qui est passée au-dessus, arrête, ou relève ceux qu'il emporte ou qu'il renverse. Supposez que la rivière soit si profonde, que ni l'infanterie, ni la cavalerie même ne la puisse passer à gué, mais que d'ailleurs elle coule sur un terrain aisé à couper, on peut la détourner partie par des fossés, partie par des ruisseaux, et la rendre ainsi guéable dans son lit, en diminuant le volume d'eau. On facilite le passage des rivières navigables, en enfonçant dans l'eau des pieux, sur lesquels on cloue des planches; ou, si l'on est pressé, en liant des tonneaux vides, couverts de soliveaux, sur lesquels passe l'infanterie: en ce cas, la cavalerie passe à la nage. Les cavaliers les plus adroits font des faisceaux de joncs et d'herbes sèches, sur lesquels ils attachent les armes des fantassins, et les leur passent ainsi d'un bord à l'autre sans qu'elles se mouillent.

On a trouvé, depuis, plus commode de charger sur des chariots de petites chaloupes faites d'un seul tronc d'arbre creusé, et d'un bois fort léger; des planches, des cordes, des chevilles de fer; en un mot, de quoi construire sur-le-champ une espèce de pont de bateaux, aussi solide qu'un pont de pierre. Comme une armée se divise ordinairement et nécessairement, lorsqu'elle passe une rivière, l'ennemi saisit presque toujours cet instant pour l'attaquer; soit en débouchant d'une embuscade, soit en avançant à découvert: c'est pourquoi l'on doit occuper les deux bords de la rivière par des troupes capables de résister à l'assaillant.

Il est plus sûr encore de couvrir les deux têtes du pont d'une palissade assez

forte pour arrêter l'ennemi, sans être obligé de le combattre. Si le pont vous était nécessaire, soit pour repasser la rivière, soit pour faciliter vos convois, il faudrait élever à chaque tête du pont un retranchement, défendu par de larges fossés, et y poster une garde qui y tînt ferme pour le temps nécessaire.

CHAPITRE VIII.

Comment on établit un camp.

Après avoir parlé des précautions qu'une armée doit observer en marche, l'ordre demande que nous parlions de celles qu'exige un campement. On ne trouve pas toujours une ville murée, soit pour le logement d'une nuit, soit pour un plus long séjour : il serait donc imprudent, dangereux même, de faire camper une armée pêle-mêle, sans défense, puisqu'on l'exposerait à être surprise et battue dans l'obscurité de la nuit, dans les heures du repos, du sommeil, du fourrage, de la pâture ou de ses autres occupations.

Il ne vous suffit pas de choisir un camp avantageux par lui-même, s'il s'en trouvait quelqu'un dans le voisinage, d'où l'ennemi pût vous incommoder dans le vôtre. Il faut camper, en été, à portée d'une eau saine; en hiver, à portée des bois et des fourrages; en tout temps, sur un terrain qui ne soit ni commandé, ni sujet à l'inondation ni embarrassé par des défilés ou par des précipices; dans un terrain, en un mot, où vous puissiez rester en sûreté, et vous retirer de même. Ces précautions une fois prises avec soin, on fera son camp rond ou carré, triangulaire ou rectangle, selon que le terrain le permettra; car la forme des camps n'en détermine pas la bonté : mais si vous avez la liberté du choix, campez sur un terrain dont la longueur ait un tiers de plus que la largeur. Cette proportion est plus agréable à l'œil que toute autre. C'est aux officiers chargés de tracer le camp, à le ménager de sorte qu'il contienne commodément la troupe qui doit l'occuper : il est dangereux qu'elle y soit trop à l'étroit ou trop au large.

Il y a trois manières de fortifier un camp qu'on ne veut occuper qu'une nuit; par exemple, en route, il suffit alors d'élever un retranchement de gazon sur lequel on pique des pieux : ces gazons se lèvent avec des pioches, et doivent avoir un pied de haut, en sorte que la racine des herbes y tienne : on leur donne alors, à peu près, la forme d'une brique; mais si la terre n'a pas la consistance nécessaire pour être levée en gazon, on se contente de creuser à la hâte un fossé de cinq pieds de large, sur trois et demi de profondeur. La terre relevée du côté du camp, le met hors d'insulte pour une nuit; mais comme cela ne suffit pas dans le voisinage de l'ennemi, en ce cas les officiers chargés de marquer le camp, distribuent à chaque centurie un certain terrain à retrancher : alors les soldats, après avoir rassemblé autour des enseignes leurs boucliers et leurs bagages, ouvrent, sans quitter l'épée, un fossé de neuf, onze ou treize pieds; quelquefois même de dix-sept, si l'on prévoit un plus grand danger et un effort à soutenir, mais toujours en nombre impair. Derrière ce fossé, et de la même terre qu'on en a tirée, se forme le rempart, qu'on soutient par des palissades et des branches entrelacées, pour empêcher l'écroulement : c'est sur ce rempart qu'on ménage des créneaux et autres défenses dont on fortifie ordinairement les murs d'une place. Les centurions

règlent la tâche de chaque travailleur, afin que tous fouillent également et sur les mêmes proportions : ceux des tribuns qui sont attachés à leur devoir, ne perdent pas de vue cet ouvrage jusqu'à ce qu'il soit fait. Toute la cavalerie et la partie de l'infanterie qui, par ses grades, est dispensée du travail, sont en bataille à la tête de l'ouvrage, afin de couvrir les travailleurs en cas d'attaque.

Dès que le camp est retranché, on commence par y piquer les enseignes, afin de les mettre en sûreté, comme tout ce qu'il y a de plus respectable pour le soldat : sitôt après, on dresse la tente du général et de ses principaux officiers; ensuite celle des tribuns, auxquels des soldats commandés de chaque chambrée, portent l'eau, le bois, le fourrage; puis on marque un certain espace pour les tentes de chaque légion et pour celles des troupes auxiliaires, tant cavalerie qu'infanterie, selon leur rang. On commande quatre cavaliers et quatre fantassins par centurie pour la garde du camp pendant la nuit; et comme il est presque impossible que le même homme reste en vedette ou en sentinelle toute la nuit, on la partage, à la clepsydre, en quatre parties, depuis six heures du soir jusqu'à six heures du matin, de sorte que chaque veille ne soit que de trois heures: on pose les gardes au son de la trompette, et on les relève au son du cornet. Autrefois le tribun chargeait des soldats de confiance de faire la ronde des gardes, et de lui en rendre compte : cet emploi est actuellement attaché à un certain grade de notre milice. Il est bon, outre cela, d'avancer à la tête du camp une garde de cavalerie pour les patrouilles de la nuit.

A l'égard des corvées qui roulent totalement sur les cavaliers, il faut que les uns marchent le matin, les autres l'après-midi, afin de ménager les hommes et les chevaux, soit en campagne, soit en garnison. Un général doit avoir attention que la pâture, le fourrage, le blé, l'eau, le bois, en un mot, tout ce qui s'appelle subsistances, soit hors des insultes des ennemis; ce qui ne peut se faire qu'en disposant la route de vos convois aux environs de villes et de châteaux forts, où vous les puissiez retirer en cas d'attaque : si vous n'êtes pas à portée d'un lieu déjà fortifié, il faut construire à la hâte, dans les positions les plus avantageuses, de petits forts défendus par de larges fossés. C'est du terme *castra* qu'on a composé le diminutif *castella*. On y poste une garde d'infanterie et de cavalerie, qui assure le passage des convois; car un ennemi ose rarement approcher de ces petits forts, dans la crainte d'être enveloppé.

CHAPITRE IX.

Dans quelles circonstances il faut employer la ruse ou la force ouverte.

En lisant cet ouvrage, qui n'est qu'un abrégé des meilleurs auteurs militaires, on désire assez naturellement d'arriver au moment du combat, et d'en apprendre les règles; mais, comme ce combat se décide ordinairement en deux ou trois heures, après quoi le vaincu reste sans espoir, il faut examiner, tenter et exécuter tout ce qui est possible, avant que d'en venir à ce moment critique : aussi les grands généraux sont ceux qui trouvent le moyen d'épouvanter l'ennemi sans exposer leurs troupes au hasard d'une bataille; parce que le péril se partage nécessairement entre les deux partis. Voici ces moyens que j'ai tirés de nos anciens militaires. Un des plus utiles pour un général, est de s'entretenir souvent avec des officiers intelli-

gens et expérimentés, de ses forces et de celles de l'ennemi; de bannir de ses entretiens la flatterie, si préjudiciable en pareil cas; de savoir précisément qui de lui ou du général ennemi a les troupes les plus nombreuses, les mieux armées, les mieux disciplinées, les plus braves, les plus robustes; et si c'est en infanterie ou en cavalerie qu'il est plus ou moins fort; car, quoique ce soit dans l'infanterie, comme on sait, que consiste la principale force d'une armée, il doit aussi porter son attention sur la cavalerie, examiner si elle est mieux montée ou plus mal que celle de l'ennemi; plus ou moins forte en cuirassiers, archers, lanciers; enfin, à qui des deux partis la position du champ de bataille paraît plus favorable. Si vous êtes supérieur en cavalerie, il faut choisir la plaine; si au contraire vous êtes plus fort en infanterie, cherchez à combattre dans des lieux serrés, et coupés de fossés, d'arbres, de marais et quelquefois de montagnes.

Mettez-vous au fait du plus ou moins de vivres sur lesquels l'armée ennemie et la vôtre peuvent compter; car la famine est un ennemi intérieur, plus dangereux souvent que le fer: balancez les avantages qui se présentent à traîner la guerre en longueur, ou à la terminer promptement. Tel général qui vous provoque à un combat décisif, ne l'attendra pas, si vous le différez. Soit que les subsistances lui manquent, soit que ses troupes le pressent de les reconduire dans leur pays, soit qu'il s'impatiente lui-même de n'avoir rien à faire de considérable, dans tous ces cas, il sera obligé de se retirer. Et que n'a-t-il pas à craindre dans sa retraite de ses propres soldats fatigués et découragés? Les uns le trahissent, les autres se jettent dans le parti contraire, une infinité l'abandonnent; car on est rarement fidèle au parti malheureux: ainsi l'armée la plus nombreuse se voit bientôt réduite à rien. Il vous est encore important d'étudier le génie du général qu'on vous oppose, de savoir même si ses principaux officiers sont hasardeux, entreprenans ou timides; s'ils entendent la guerre ou non; s'ils se conduisent par principes ou au hasard; de distinguer quelles sont, dans les alliés des ennemis, les bonnes et les mauvaises troupes; quelles sont les forces, la valeur, la fidélité, sur lesquelles vous devez compter de la part de vos nationaux et de vos auxiliaires; en un mot, qui de vous ou de l'ennemi peut se promettre plus raisonnablement la victoire. Ce sont ces sortes de réflexions qui augmentent ou qui diminuent la confiance.

Mais, quelque découragée que soit votre armée, une harangue vive peut lui rendre sa première audace. Vous dissiperez sa crainte, si vous paraissez ne rien craindre vous même, si vous savez engager l'ennemi dans quelque embuscade, l'attaquer par détachement avec vigueur, arrêter ses succès, fondre tout-à-coup sur quelque troupe plus faible ou plus mal armée que les autres; mais ne menez jamais au combat toute une armée effrayée, ou même inquiète sur l'événement; soit que vous commandiez de vieux ou de nouveaux soldats, faites attention s'ils sont tout récemment aguerris par des expéditions militaires, ou accoutumés depuis quelques années à l'inaction trop ordinaire en temps de paix. Le plus ancien soldat peut passer pour nouveau, s'il a discontinué l'usage des combats: c'est pourquoi, dès que vous aurez retiré vos troupes de leurs quartiers pour les rassembler en corps, faites-les bien exercer, d'abord en particulier, par des

tribuns d'une habileté reconnue; ensuite exercez-les vous-même, comme s'il était question de combattre en bataille rangée; faites souvent l'essai de leurs forces, de leur intelligence, de leur accord dans les mouvemens, de leur docilité dans l'exécution des différens ordres. Ces ordres s'annoncent par la voix, par le son des trompettes, par les différens signaux dont nous avons parlé. Si vos troupes manquent à quelqu'une de ces parties, faites-les exercer jusqu'à ce qu'elles aient atteint le point de perfection : mais, quelque fermes qu'elles soient sur toutes les évolutions militaires, il y aurait de l'imprudence à les mener à une bataille rangée, sans avoir étudié l'occasion favorable; tâtez auparavant leur valeur par de petits combats. Un général attentif, prudent, ménager du sang de ses soldats, juge entre eux et les ennemis, comme s'il était question d'une affaire entre particuliers. Si, après avoir pris conseil et fait toutes ses réflexions, il se trouve le plus fort en beaucoup de choses, il attaque avec autant de confiance que d'avantage; s'il se juge le plus faible, il évite une action générale, se bornant aux ruses et aux petits combats particuliers qu'il sait ménager à propos. C'est ainsi que les grands généraux l'ont souvent emporté sur les médiocres, quoique ceux-ci eussent l'avantage du nombre et de la valeur des troupes.

CHAPITRE X.

De ce qu'il faut faire lorsque l'on a de nouveaux soldats, ou d'anciens qui ont perdu l'usage des combats.

C'est par un exercice journalier et long-temps soutenu que tous les arts se perfectionnent. Si cette maxime a lieu dans les plus petites choses, à plus forte raison dans les plus importantes : or, qui ne sait que l'art de la guerre est le plus important, le plus grand de tous? C'est par lui que la liberté se conserve, que les dignités se perpétuent, que les provinces et l'empire se maintiennent. C'est cet art auquel les Lacédémoniens autrefois, et depuis les Romains, sacrifièrent toutes les autres sciences. Aujourd'hui même c'est le seul auquel les Barbares pensent qu'il faut s'attacher, persuadés que la science de la guerre renferme tout, ou quelle peut procurer tout le reste : enfin, c'est l'art de ménager la vie des combattans et de remporter la victoire. Un général d'armée, revêtu des marques du commandement suprême, à la conduite et à la valeur duquel sont confiées les fortunes des particuliers, la défense des places, la vie des soldats et la gloire de l'état, doit être occupé tout entier, non-seulement du salut de toute l'armée, mais encore de chaque combattant; parce que les malheurs qui peuvent arriver aux particuliers, se comptent parmi les pertes publiques, et lui sont imputés comme des fautes personnelles.

S'il a donc une armée composée de troupes nouvelles, ou qui n'aient pas fait la guerre depuis long-temps, qu'il s'instruise à fond des forces, de la manière de servir, et de l'esprit particulier de chaque légion, de chaque corps d'auxiliaires, infanterie et cavalerie; qu'il connaisse, si cela se peut, les talens et la portée de tel comte, de tel tribun, de tel domestique, de tel soldat nommément; qu'il s'assure par la sévérité, l'autorité la plus grande; qu'il punisse, dans toute la rigueur des lois, les fautes et les délits militaires; qu'il passe pour ne faire grâce à personne, et qu'il en donne des exemples en dif-

férens lieux et en diverses occasions. Après ces premières dispositions bien remplies, qu'il épie les occasions que les ennemis courent la campagne à l'aventure, et se dispersent pour piller; qu'alors il envoie sur eux des détachemens de cavalerie éprouvée, ou d'infanterie mêlée de soldats nouveaux ou au-dessous de l'âge de la milice, afin que l'avantage que l'occasion leur fera remporter, donne de l'expérience aux troupes déjà aguerries et du courage aux autres; qu'il dresse aussi des embuscades bien secrètes aux passages des rivières, aux gorges des montagnes, aux défilés des bois, sur les marais et sur les chemins propres à ces entreprises; qu'il règle si bien ses marches, qu'il fonde sur les ennemis aux heures qu'ils repaissent ou qu'ils dorment; qu'il les surprenne dans la sécurité et en désordre des armes, leurs chevaux dessellés, et qu'il continue ces ruses jusqu'à ce que ses soldats aient pris de la confiance en eux-mêmes dans ces sortes d'affaires. La vue des mourans et des blessés est un spectacle horrible pour des gens qui se trouvent pour la première fois à une bataille, ou qui n'en ont point vu depuis long-temps, et la frayeur qu'ils en prennent, les dispose plutôt à fuir qu'à combattre.

Si les ennemis font des courses, un général doit en profiter; les attaquer fatigués d'une longue marche; leur tomber brusquement sur les bras: il doit aussi tâcher de leur enlever brusquement, avec de bons détachemens, les quartiers qu'ils peuvent avoir séparés pour la commodité du fourrage ou des vivres: enfin, il faut d'abord tenter tout ce qui peut être peu nuisible en cas de mauvais succès, et dont la réussite devient extrêmement avantageuse. Il est encore d'un général habile de semer la division parmi les ennemis: il n'y a point de nation, si petite qu'elle soit, qu'on puisse absolument détruire, si elle n'aide elle-même à sa ruine par ses propres dissensions; mais les haines civiles précipitent les partis à leur perte, en les aveuglant sur tout ce qui regarde la cause commune.

Il y a une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que personne ne doit désespérer qu'on puisse faire ce qui a déjà été fait. Il y a bien des années, dira-t-on, qu'on ne creuse plus de fossés, qu'on n'élève plus de palissades autour des camps même où les armées doivent demeurer. Je répondrai que, si on avait pris ces précautions, les ennemis n'auraient point osé nous y insulter de jour et de nuit, comme il est arrivé. Les Perses, profitant des anciens exemples qu'ils ont pris chez les Romains, enferment leurs camps de fossés, et comme dans leur pays le terrain est sablonneux et sans consistance, ils mettent ce sable, qu'ils tirent des fossés, dans de grands sacs à terre, qu'ils portent toujours avec eux pour cet usage, et en forment un retranchement, en les accumulant les uns contre les autres. Tous les Barbares se font une espèce de camp retranché de leurs chariots qu'ils lient ensemble, et passent tranquillement les nuits dans cette enceinte, à couvert des surprises de l'ennemi. Craignons-nous de ne pas apprendre ce que les autres ont appris de nous? C'est dans les livres qu'il faut étudier ce qui se pratiquait autrefois; mais personne, depuis long-temps, ne s'est donné la peine d'y rechercher ces pratiques négligées, parce qu'au sein d'une paix florissante on ne voyait la guerre que dans un grand éloignement.

Enfin, on ne regardera plus comme impossible de relever le militaire, malgré la prescription apparente du temps, si l'expérience nous en convainc; si

nous faisons voir, par des exemples connus, que l'art de la guerre est souvent tombé en oubli chez les anciens; qu'on l'a trouvé dans les livres, et qu'il a repris son premier lustre par l'autorité des généraux. Nos armées d'Espagne, lorsque Scipion l'Émilien eut pris le commandement, étaient mauvaises, et avaient été souvent battues sous d'autres généraux; il les réunit sous les lois de la discipline, à force de leur faire remuer les terres et de les fatiguer par toutes sortes d'ouvrages, jusqu'à leur dire que ceux qui n'avaient pas voulu tremper leurs mains dans le sang de l'ennemi, les salissent dans la boue des travaux : à la fin, avec cette même armée, il prit la ville de Numance, et la réduisit en cendres avec tous ses habitans jusqu'au dernier. Metellus reçut en Afrique une armée qui venait de passer sous le joug, entre les mains d'Albin; il la forma si bien sur l'ancienne discipline, qu'elle vainquit ensuite ceux qui lui avait fait subir cette ignominie. Les Cimbres avaient aussi défait, dans les Gaules, les légions de Silanus, de Manlius et de Cœpion; mais Marius ayant rassemblé les débris de leurs troupes, les prépara si bien au combat, qu'il extermina, dans une affaire générale, une multitude innombrable de Cimbres, de Teutons et d'Ambrons. Cependant, il est plus facile de former des troupes neuves et de leur donner du courage, que de le rendre à ceux qui l'ont une fois perdu.

CHAPITRE XI.

Des précautions qu'il faut prendre le jour d'une bataille, et du choix d'un terrain propre et avantageux.

Des expéditions légères nous passerons naturellement à la bataille rangée, puisqu'elle décide du sort des nations, et qu'elle met le comble à la gloire militaire.

Un général doit donc rassembler toute son attention dans ce moment critique où l'honneur est attaché à l'intelligence, la honte à l'incapacité; où le génie, l'expérience, la valeur décident de l'événement.

Nos anciens étaient dans l'usage de mener les soldats au combat après un léger repas, afin qu'ils pussent en même temps se soutenir pendant une longue action, et y conserver l'agilité nécessaire. Si vous avez à sortir d'une ville ou d'un camp pour attaquer l'ennemi, que ce ne soit pas en sa présence, parce que, ne pouvant en pareil cas déboucher que sur un front très-étroit, vous risqueriez d'être battu par des troupes préparées en bon ordre; qu'en arrivant au contraire sur vous, elles vous trouvent en bataille. Si elles ne vous donnent pas le temps de vous y mettre, ne sortez point, ou feignez de ne point vouloir sortir : l'ennemi, fier de votre timidité apparente, vous insultera, s'écartera pour le butin, d'où il reviendra en désordre. Saisissez votre instant pour tomber sur lui par petites troupes choisies; elles battront sûrement des gens d'autant plus étonnés d'une attaque vigoureuse, qu'ils ne s'y attendaient pas. Observez de ne pas mener au combat une troupe harassée d'une marche, ni une cavalerie fatiguée d'une course; elles auraient trop perdu de leurs forces. De quoi serait capable un soldat tout hors d'haleine? Nos anciens évitaient cet inconvénient; et c'est pour y être tombé que quelques généraux d'un temps plus près de nous et du nôtre même, ont perdu leur armée. Quel avantage en effet n'a pas un soldat frais et dispos, et de pied ferme, sur un adversaire en sueur, las et ébranlé par la course!

Un bon général n'ignore pas que la victoire dépend en grande partie de la nature même du champ de bataille : il doit donc s'attacher à tirer de là sa première force. Le terrain le plus élevé est le plus avantageux; les traits, lancés de haut en bas, frappent avec plus de force. Le parti qui a la supériorité du lieu pousse avec plus d'impétuosité l'ennemi qui est au-dessous de lui, au lieu que ceux-ci ont à combattre et contre le terrain, et contre l'ennemi : cependant il y a une différence à faire ; si vous ne comptez que sur votre infanterie contre des ennemis supérieurs en cavalerie, il faut vous poster dans des lieux difficiles, inégaux, escarpés; mais si vous voulez faire combattre avec avantage votre cavalerie contre l'infanterie de l'ennemi, vous devez chercher un terrain, à la vérité un peu relevé, mais en même temps uni, découvert et point embarrassé de bois ni de marais.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut sonder les dispositions des soldats, avant que de combattre.

Au jour même du combat, cherchez soigneusement à connaître ce que pensent tous vos soldats : leur air, leurs propos, leur démanche, leurs mouvemens, vous indiqueront leur confiance ou leur crainte. S'il n'y a que des nouveaux qui demandent à combattre, ne vous fiez pas à l'empressement indiscret de gens sans expérience qui ne sentent pas la conséquence de ce qu'ils désirent; et différez la bataille si les anciens en craignent l'événement. Vous pouvez cependant rassurer ceux-ci, et relever leur courage, en leur prouvant par le détail des mesures que vous avez prises, que tout leur promet une victoire facile. Représentez-leur le peu de valeur ou d'habileté de l'ennemi : rappelez-leur les avantages qu'ils ont déjà remportés sur lui; ajoutez-y des circonstances propres à exciter en eux la haine, la colère et l'indignation.

L'horreur naturelle de la destruction cause un certain frémissement dans presque tous les hommes qui sont sur le point de combattre; mais il est plus grand dans les gens timides, à qui le seul aspect de l'ennemi trouble le jugement. Le moyen de les rassurer, est de ranger souvent votre armée en bataille dans des dispositions d'où, sans craindre d'être attaquée, elle puisse voir aisément l'ennemi, et le reconnaître. Saisissez, pendant le séjour qu'elles y feront, toutes les occasions favorables de mettre en fuite ou de tailler en pièces quelques troupes ennemies : envoyez souvent à la découverte, afin que vos nouveaux soldats parviennent à reconnaître aisément l'ennemi aux armes, aux chevaux, à la façon de combattre. On ne craint plus les objets les plus terribles en apparence, dès qu'on se les est rendus familiers.

CHAPITRE XIII.

Comment une armée se range en bataille, pour que, dans le choc, elle soit invincible.

Trois choses méritent principalement votre attention dans une bataille : la poussière, le soleil, le vent. Si vous avez la poussière dans les yeux, elle vous oblige de les fermer; si vous y avez le soleil, il vous éblouit; si vous y avez le vent, il détourne et affaiblit vos traits ; tandis qu'il dirige ceux des ennemis et en augmente la force. Quelque médiocre que soit un général, il fait éviter ces inconvéniens dans son ordonnance pour les premiers instans du combat; mais le propre du grand

général est d'étendre ses précautions à tous les temps de l'action, en réglant de bonne heure ses diverses révolutions sur les divers aspects du soleil pendant le jour, et sur le souffle du vent qui s'élève ordinairement à une certaine heure, d'un certain côté. Disposez donc votre armée de sorte qu'elle ait derrière elle les trois choses dont nous venons de parler, et que l'ennemi les ait, s'il se peut en face.

Nous appelons *acies* une armée en bataille; et *frons*, la partie de cette armée qui fait face à l'ennemi. Le bon ou le mauvais ordre de bataille contribue plus encore que le choix des troupes, à leur victoire ou à leur défaite.

Notre usage est de composer notre premier rang de soldats anciens et exercés, qu'on appelait autrefois *princes*: nous mettons au second rang nos archers cuirassés et des soldats choisis, armés de javelots ou de lances, nommés autrefois *hastaires*. L'espace qu'occupe chaque soldat dans le rang, à droite et à gauche de son camarade, est de trois pieds: par conséquent, il faut une longueur de mille pas, ou quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit pieds pour un rang de mille six cent soixante-six soldats, si on veut que chacun ait un libre usage de ses armes, sans qu'il y ait cependant trop de vide entre eux. L'intervalle d'un rang à un autre est de six pieds, afin que le soldat puisse, en avançant ou en reculant, donner aux traits une impulsion plus forte par la liberté des mouvemens.

Ces deux premiers rangs sont donc composés de soldats pesamment armés, auxquels l'âge et l'expérience inspirent de la confiance: ils ne doivent, ni fuir devant l'ennemi, ni le poursuivre, de crainte de troubler les rangs; mais soutenir son choc, le repousser ou le mettre en fuite; et tout cela de pied ferme: c'est pourquoi on les considère comme une espèce de mur inébranlable.

Le troisième et le quatrième rang, qui forment l'infanterie légère, sont composés de soldats les plus jeunes et les plus dispos, armés de dards et de javelots, de flèches, de frondes. Ce sont eux qui ouvrent le combat, en passant à la tête de la légion par les intervalles: de là ils tâtent l'ennemi avec ces différentes armes; s'ils le mettent en fuite, ils le poursuivent, soutenus par la cavalerie; s'ils sont repoussés, ils se replient sur la légion, et regagnent leur poste par les mêmes intervalles des deux premiers rangs: tandis que ceux-ci soutiennent tout le choc, dès qu'on en vient aux mains.

On a formé quelquefois un cinquième rang de machines propres à lancer des pierres ou des javelots, et de soldats destinés à servir ces machines, ou à lancer eux-mêmes différentes armes de traits.

Ceux qu'on appelait *fundibulatores*, se servaient d'un bâton (*fustibalus*) de quatre pieds de long, au milieu duquel on attachait une fronde de cuir qui, recevant des deux mains une impulsion violente, lançait des pierres presque aussi loin que la *catapulte*. Les frondeurs, proprement dits, sont ceux qui portent des frondes de lin ou de crin, matières très-propres à cet usage: en faisant un certain tour de bras autour de la tête, ils lançent les pierres fort loin. Les jeunes soldats qui, n'étant pas encore incorporés à la légion, ne portaient pas autrefois de boucliers, combattaient à ce cinquième rang, soit en jetant des pierres avec la main, soit en lançant le javelot: on les appela d'abord *accensi*; et dans la suite *additi*.

Enfin, le sixième rang était composé de soldats bien éprouvés, couverts de boucliers et pourvus de toutes sortes

d'armes, tant offensives que défensives : on les appelait *triaires;* ils fermaient l'ordre de bataille, et ne s'ébranlaient qu'au cas que les rangs qui les précédaient eussent du désavantage : alors n'étant ni fatigués, ni entamés, ils attaquaient vigoureusement l'ennemi, et faisaient ordinairement la ressource d'une armée battue.

CHAPITRE XIV.

Des espaces et des intervalles.

Après avoir expliqué l'ordonnance d'une armée en bataille, voyons quel espace il faut pour l'y ranger. Dans l'étendue de mille pas de terrain, un rang doit contenir mille six cent soixante-six fantassins, parce que chaque homme occupe trois pieds de front; que si dans mille pas de terrain, on veut former six rangs, il faut avoir neuf mille neuf cent quatre-vingt-seize hommes; et si de ce même nombre on veut ne faire que trois rangs, il faudra occuper deux mille pas de terrain; mais il vaut mieux augmenter le nombre des rangs que d'étendre trop le front de sa bataille.

Il faut laisser entre chaque rang un espace de sept pieds, y compris un pied qu'occupe chaque soldat dans son rang: ainsi, en rangeant une armée de dix mille hommes sur six de hauteur, elle occupera quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit pieds de long sur quarante-deux de large; si vous ne lui en donnez que trois de hauteur, elle occupera neuf mille neuf cent quatre-vingt-seize pieds de long sur vingt et un de large.

Vous pourrez aisément, sur cette proportion, ranger en bataille vingt ou trente mille hommes d'infanterie, et vous n'y serez jamais trompé, pourvu que vous ayez la précaution de reconnaître d'avance votre champ de bataille, et de savoir combien d'hommes il peut contenir. Si votre terrain est trop étroit par rapport au nombre de vos troupes, vous pouvez vous ranger sur neuf rangs au plus. Au reste, on risque moins à combattre trop serré que trop ouvert; car si votre front est extrêmement mince, vous courrez risque d'être enfoncé sans ressource au premier choc. A l'égard des troupes qui doivent occuper la droite, la gauche ou le centre, leur poste suit ordinairement leur grade, ou varie suivant la façon dont les troupes ennemies sont elles-mêmes postées.

CHAPITRE XV.

Disposition de la cavalerie.

Après avoir rangé l'infanterie en bataille, on poste la cavalerie sur les ailes; de sorte que les cuirassiers et les lanciers touchent immédiatement les cohortes; et que les archers et les cavaliers qui sont sans cuirasses s'étendent un peu davantage : les premiers, comme plus fermes, sont destinés à couvrir les flancs de l'infanterie; les autres, comme plus agiles, à tomber sur les ailes ennemies, pour tâcher de les entraîner et de les rompre.

Un général doit savoir quelle espèce de cavalerie il faut opposer aux différens corps de l'ennemi; car nous voyons tous les jours, sans en pénétrer la cause, que telle troupe, qui a un ascendant sur une autre, éprouve à son tour un ascendant supérieur de la part d'une troupe plus faible en apparence.

Si notre cavalerie vous paraît inférieure à celle de l'ennemi, mêlez dans les intervalles des fantassins, choisis

entre les plus agiles ; qu'ils soient armés d'un bouclier léger, et exercés à cette espèce de combat qui demande de l'adresse et de la légèreté : une cavalerie ainsi soutenue en battra toujours une supérieure. Aussi nos anciens réparaient-ils le désavantage du nombre par l'avantage de la position : ils postaient entre deux cavaliers un de ces jeunes soldats bien exercés à la course et au maniement du bouclier, de l'épée et du javelot.

CHAPITRE XVI.

Du corps de réserve.

Ce qui contribue beaucoup à la victoire, c'est d'avoir en réserve de l'infanterie et de la cavalerie choisies, sous le commandement d'officiers qui n'aient point de poste fixe : ces troupes se partagent, les unes derrière leur corps de bataille, les autres derrière leurs ailes ; afin qu'en se portant vivement au secours d'une troupe qui plie, et en soutenant vigoureusement le choc de l'ennemi, elles en arrêtent l'impétuosité, sans déranger l'ordre de bataille. Les Lacédémoniens inventèrent les réserves ; les Carthaginois en adoptèrent l'usage, que les Romains, d'après eux, ont toujours pratiqué depuis.

C'est la meilleure disposition qu'il y ait. Le corps de bataille ne doit avoir qu'une action générale pour repousser ou pour rompre, s'il se peut, l'ennemi. Si vous voulez ranger quelque troupe en forme de coin, de tenaille, de scie, il faut la prendre dans le corps de réserve, et non dans le corps de bataille ; autrement, si vous tirez le soldat de son rang, vous y jetterez le désordre : d'ailleurs, si l'ennemi, vous attaquant par pelotons, presse trop votre centre ou vos ailes, et que vous n'ayez pas, en queue de la partie attaquée, une troupe prête à la soutenir, alors, en voulant vous défendre d'un côté, vous vous découvrirez de l'autre avec danger, en cas même que vous fussiez inférieurs en nombre. Il vous serait plus utile d'avoir un corps de bataille moins nombreux, et une réserve plus considérable, puisqu'elle vous mettrait en état de former un coin à la tête de votre centre, pour enfoncer le centre ennemi ; tandis qu'avec de la cavalerie d'élite, et de l'infanterie légionnaire, tirées aussi de la réserve, vous envelopperez les ailes.

CHAPITRE XVII.

Du poste des officiers généraux dans une bataille.

Le général se place ordinairement entre l'infanterie et la cavalerie de la droite. C'est de là qu'il peut le plus aisément encourager ces deux corps ; donner ses ordres ; se porter partout où sa présence est nécessaire ; détacher de la réserve une troupe de cavalerie, entremêlée d'infanterie, contre l'aile gauche de l'ennemi, pour tâcher de l'envelopper et de la prendre ensuite par ses derrières.

Le second officier général est au centre de l'infanterie, pour en affermir et en régler les mouvemens. Il doit avoir sous la main une réserve d'infanterie d'élite et bien armée, prête à se former en coin, s'il est question d'enfoncer le centre ennemi ; ou en tenaille, pour opposer au coin que l'ennemi lui-même aurait formé.

Le troisième officier général commande l'aile gauche ; il a d'autant plus besoin de courage et de précaution, qu'elle laisse plus de prise à l'ennemi ;

c'est pourquoi, l'officier qui y commande doit tirer de sa réserve de bonne cavalerie et de l'infanterie légère, qui puissent, en étendant à propos leur aile, l'empêcher d'être enveloppée.

Les cris n'ayant été inventés à la guerre que pour augmenter dans l'ennemi l'horreur et la frayeur que les coups causent naturellement, accoutumez vos soldats à ne crier que lorsqu'ils en seront venus aux mains; il n'y a que les lâches et les gens sans expérience qui crient de loin.

Vous trouverez plusieurs avantages à vous ranger en bataille avant l'ennemi. Le premier : de dresser votre ordre tel qu'il vous plaira, sans crainte d'y être troublé; le second, d'augmenter la confiance de vos soldats, et de diminuer celle de l'ennemi. D'ailleurs, l'ennemi pourra bien s'effrayer à la vue des dispositions que vous aurez faites pour l'attaquer; enfin, en le prévenant par votre ordre de bataille, vous vous mettrez en état de le troubler dans le sien, et même de l'effrayer : or, c'est commencer à vaincre que d'étonner son ennemi, même avant de le combattre.

CHAPITRE XVIII.

Par quels moyens, en bataille rangée, on peut résister à la valeur et aux ruses de l'ennemi.

Un grand général ne manque jamais les occasions qui se présentent de combattre avec avantage; et elles se présentent souvent : car si l'ennemi est fatigué d'une marche désordonnée au passage d'une rivière, embarrassé dans des marais, essoufflé sur le penchant rapide d'une montagne, épars et en pleine sécurité dans un camp, négligent et sans précautions dans un quartier, ce sont autant de situations favorables pour l'attaquer; parce que, songeant alors à toute autre chose qu'à combattre, il est battu avant que de s'être mis en défense. Si vous voyez qu'il soit sur ses gardes, de façon à ne donner aucune prise sur lui, attaquez-le à force ouverte; en quoi l'intelligence n'est pas moins utile que dans la guerre de ruse et de finesse.

Prenez garde, surtout, que votre gauche, ou même votre droite, ce qui est plus rare, ne soit enveloppée par un corps de troupes supérieur, ou par des pelotons. Si ce malheur vous arrivait, le moyen de le réparer serait de replier sur elle-même l'aile enveloppée; en sorte que ceux de vos soldats qui auraient fait pour cela l'évolution circulaire présentent le front à l'ennemi, et l'empêchent de prendre leurs compagnons en queue. Garnissez de braves gens l'angle qui ferme les ailes, parce que c'est où l'ennemi se portera avec le plus d'ardeur.

Le coin se forme d'un certain nombre de gens de pied postés à la tête, et tout près du corps de bataille. Ils le débordent de plusieurs rangs; de sorte que le premier est composé d'un petit nombre d'hommes, et que les suivans s'étendent de plus en plus, à proportion qu'ils sont plus près de leurs corps de bataille. On appelle aussi le coin, *tête de porc* : il est très-propre à rompre les rangs de l'ennemi, parce que les javelots de tous les soldats du coin peuvent, chacun par une direction différente, se lancer au même but; mais la tenaille est une défense naturelle contre le coin, elle est composée d'une troupe d'infanterie choisie, disposée en forme d'un V majuscule, et destinée à recevoir le coin; parce que, l'enfermant des deux côtés, elle en rompt tout l'effort.

La scie est une troupe d'infanterie d'élite, rangée en droite ligne, en forme d'une vraie scie : on l'oppose à l'ennemi sur le front de la bataille, lorsqu'on veut donner le temps à quelque troupe rompue de se rallier derrière.

Les pelotons sont composés d'un certain nombre de soldats séparés de leur troupe; ils se portent sur l'ennemi sans ordonnance déterminée. Si on vous en oppose, tâchez d'en rompre l'effort par d'autres pelotons plus braves ou plus nombreux; mais dès que vous en serez venu aux mains, gardez-vous de rien changer à votre ordonnance, ni de transporter une troupe d'un poste à l'autre, autrement vous verriez sur-le-champ naître un désordre, dont l'ennemi profiterait pour vous mettre en déroute.

CHAPITRE XIX.

Combien il y a de différens ordres de bataille, et comment, quoique inférieur en nombre et en forces, on peut espérer d'obtenir la victoire.

On compte sept ordres de bataille : le premier en carré long, présentant la plus grande face à l'ennemi, est presque le seul qu'on pratique aujourd'hui. Les habiles militaires ne le trouvent cependant pas le meilleur; parce que l'armée occupe dans sa longueur un terrain fort étendu, et sujet par conséquent à des inégalités; ce qui lui fait courir risque d'être aisément enfoncé. D'ailleurs, si l'ennemi vous est assez supérieur en nombre pour vous déborder à quelqu'une de vos ailes, il la prendra en flanc, et l'enveloppera, si vous n'avez l'attention d'y porter promptement quelques troupes de la réserve, qui soutiennent le premier choc. Cet ordre ne convient donc que lorsqu'à la tête d'une armée plus brave et plus nombreuse que celle de l'ennemi, on peut le prendre à ses deux flancs et en front en même temps, et pour ainsi dire, l'embrasser.

Le second ordre, un des meilleurs, est préférable au premier, en ce qu'il vous met en état de vaincre un ennemi supérieur en nombre et en courage, pourvu que vous ayez bien su poster le petit nombre de braves sur qui doit rouler la principale attaque. On appelle cet ordre *oblique*, parce qu'il représente assez bien la branche d'un de ces nivaux dont se servent plusieurs artisans. En voici la disposition : dans l'instant que les armées s'ébranlent, éloignez votre gauche de la droite de l'ennemi, hors de la portée de toutes les armes de trait et de jet; que votre droite composée de tout ce que vous avez de meilleur, tant en infanterie qu'en cavalerie, tombe sur la gauche ennemie, la joigne corps à corps, la pénètre ou l'enveloppe de façon à pouvoir la prendre en queue. Si vous parvenez à la chasser de son terrain, vous remporterez une victoire complète et certaine avec le reste de votre aile droite et de votre centre, qui tomberont en même temps sur l'ennemi; tandis que votre gauche, tranquille et sans danger, tiendra la droite ennemie en échec. Supposé que l'ennemi eût eu recours le premier à cette savante disposition, vous pourriez soutenir votre gauche par un détachement considérable de la réserve, afin de balancer par la force les avantages de l'art.

Le troisième ordre est à peu près le même, puisqu'il consiste à faire par la gauche ce que, dans le second, on fait par la droite. Or, comme la gauche est ordinairement plus découverte, l'attaque en est toujours plus faible et plus périlleuse; c'est ce que j'expliquerai dans la suite. Si cependant votre

gauche se trouvait plus forte que votre droite, fortifiez-la encore par des fantassins et des cavaliers d'élite; et, après avoir éloigné votre droite hors de l'épée, et même des traits de l'ennemi, tombez tout-à-coup, par votre gauche, sur la droite, et tâchez de l'envelopper; mais prenez garde que, pendant ces mouvemens, votre centre, nécessairement découvert, ne soit pris en flanc, et enfoncé par ces coins dont nous avons parlé. Au reste, cette dernière disposition ne vous réussira qu'autant que votre gauche sera très-forte, et la droite ennemie très-faible.

Voici le quatrième ordre : dès que vous serez arrivé en bataille à quatre ou cinq cents pas de l'ennemi, que vos ailes se détachent, et fondent vivement sur les siennes. Vous pouvez l'effrayer par ce mouvement rapide auquel il ne s'attend pas, le mettre en fuite, remporter une pleine victoire, surtout si vos ailes sont vigoureuses; mais si l'ennemi en soutient le premier choc, il aura beau jeu de battre vos ailes séparées du combat du centre, même à découvert sur ses flancs.

Vous pourvoirez à cet inconvénient par le cinquième ordre, en faisant passer, à la tête de votre centre, de l'infanterie légère et des archers capables de soutenir le choc auquel vous devez vous attendre; alors ce combat se décidera entre vos ailes. Si vous enfoncez celles de l'ennemi, vous avez vaincu; si elles résistent, au moins ne craignez-vous rien pour votre centre.

Le sixième, qui est à peu près le même que le second, passe pour le meilleur de tous. Aussi les grands généraux y ont-ils recours, lorsqu'ils ne comptent ni sur le nombre, ni sur la valeur de leurs troupes; et c'est à lui que plusieurs ont dû la victoire, malgré ce double désavantage. Voici en quoi il consiste : dès que vous serez à portée de l'ennemi, que votre droite, composée de tout ce que vous avez de meilleures troupes, attaque sa gauche; rangez le reste de votre armée en ligne droite, en forme de broche, par une évolution qui l'éloigne considérablement de la droite ennemie. Si vous pouvez prendre sa gauche en flanc et en queue, il sera battu sans ressources. Il ne peut, en effet, marcher au secours de sa gauche, ni par sa droite, ni par son centre; parce qu'au moindre mouvement, il trouverait en front le reste de votre armée, qui se présente à lui en forme d'un I. Cette façon de combattre est d'un grand usage en marche.

Le septième ordre consiste à s'aider d'une position capable de vous soutenir contre des troupes plus nombreuses et plus braves. Si vous pouvez, par exemple, vous ménager le voisinage de la mer, d'une montagne, d'une rivière, d'un lac, d'une ville, d'un marais, d'un bois qui soit à l'abri, appuyez-y l'une de vos ailes; rangez votre armée sur cet alignement, en portant à votre autre aile, qui est découverte, la plus grande partie de vos forces et surtout votre meilleure cavalerie. Ainsi, fortifié d'un côté par la nature du terrain, de l'autre, par la supériorité du nombre, vous combattrez sans presque courir de risques.

Une règle générale pour tous ces ordres de bataille, c'est de porter toujours tout ce que vous avez de meilleures troupes à l'endroit d'où vous projetez de faire le plus grand effort; soit à quelqu'une de vos ailes, en y faisant avancer des soldats d'élite, soit au centre, en y formant de ces coins si propres à percer le centre ennemi; car c'est ordinairement un petit nombre de braves gens qui décident de la victoire. Il est important qu'un gé-

néral sache les poster avantageusement, et les employer à propos.

CHAPITRE XX.

Qu'il faut faciliter une issue à l'ennemi enveloppé, pour le défaire plus facilement.

Les généraux médiocres comptent sur une victoire complète, lorsqu'à la faveur du grand nombre ou d'un défilé, ils tiennent leur ennemi enveloppé au point de ne lui laisser aucune retraite; en quoi ils se trompent. Une troupe ainsi réduite au désespoir tire de son désespoir même des forces et de l'audace. Le soldat qui se voit certain d'une mort prochaine, cherche à ne point mourir seul; aussi a-t-on toujours goûté cette maxime de Scipion : *Ouvre une porte à l'ennemi qui fuit.* En effet, dès qu'une troupe, ainsi enveloppée, aperçoit une issue, tous s'y jettent en foule, songeant beaucoup moins à combattre qu'à fuir, et se laissent égorger comme des brutes. Il est même d'autant plus aisé de tailler en pièces toute la troupe, qu'elle sera plus nombreuse; parce que l'avantage du nombre deviendra un désavantage pour des gens épouvantés, qui craignent presque autant la vue de l'ennemi que ses armes. Une troupe enveloppée qui, au contraire, n'aperçoit aucune issue, se porte assez communément à cet excès de valeur qui peut seul la sauver : alors elle est capable de renverser une troupe plus nombreuse et plus forte. Virgile a dit :

Le salut des vaincus est de n'en plus attendre.

CHAPITRE XXI.

Des moyens d'éviter le combat.

Après avoir traité de tout ce que l'art et l'expérience nous apprennent sur les combats, enseignons à les éviter. C'est, disent nos savans militaires, la manœuvre la plus périlleuse qu'il y ait à la guerre. On ne peut se refuser au combat sans diminuer la confiance de ses troupes, ni sans augmenter celle de l'ennemi : cependant comme on se trouve souvent obligé de prendre ce parti, il est bon de savoir les moyens de le prendre avec sûreté : faites que votre armée n'attribue pas votre retraite à la crainte d'en venir aux mains; faites-lui croire que vous vous retirez pour tendre des embûches à l'ennemi, en cas qu'il vous poursuive; ou pour l'attirer dans une position plus propre à le défaire aisément : autrement le soldat qui sent que son général appréhende de se commettre est bientôt prêt à fuir. Prenez bien garde encore que l'ennemi ne pénètre votre dessein, et ne tombe sur vous dans le moment de votre retraite. Pour éviter cet inconvénient, nos généraux ont souvent couvert leur front d'une cavalerie qui, en dérobant à l'ennemi la vue de l'infanterie, leur permettait d'en diriger la marche par les derrières, sans être aperçus : ils retiraient peu à peu de leur poste toutes les troupes séparément les unes après les autres; et, les rangeant en ordre de marche, après la cavalerie, à mesure qu'elles se détachaient du corps de bataille, ils les réunissaient. Quelquefois, après avoir fait reconnaître, dès la veille, la route qu'ils voulaient suivre le lendemain, ils décampaient la nuit même, afin de gagner une marche sur un ennemi qui, ne s'apercevant de ce mouvement qu'au jour, les aurait inutilement poursuivis. Ils détachaient, outre cela, une avant-garde de la cavalerie et de l'infanterie légère, pour occuper les hauteurs qui se trouvaient sur la route, et sous lesquelles l'armée pouvait se

retirer en sûreté : si l'ennemi entreprenait de l'y attaquer, ce détachement tombait sur lui des hauteurs. Rien n'est plus dangereux pour la troupe qui en poursuit une sans précaution, que d'en rencontrer une autre en embuscade, ou préparée à la recevoir : cette circonstance est même très-favorable pour tendre des embûches à l'ennemi qui vous poursuit; car la supériorité qu'il se sentira sur les fuyards le rendra vraisemblablement trop peu précautionné. On sait que la trop grande sécurité est toujours dangereuse. Saisissez le temps d'un repas, d'un fourrage, d'une marche fatigante, pour tomber sur l'ennemi qui ne s'y attend pas : en un mot, tâchez de surprendre, et de n'être jamais surpris. Une troupe surprise succombe honteusement sous une autre moins nombreuse et moins brave : en effet, quoique l'intelligence influe considérablement sur le succès d'une bataille, le vaincu peut, à la rigueur, imputer sa défaite à la fortune; au lieu qu'il n'a point d'excuses, lorsqu'il est la dupe des ruses; parce qu'il peut les prévenir en envoyant des gens capables à la découverte.

Voici une ruse assez usitée contre des ennemis qui se retirent. On détache après eux, par le même chemin qu'ils ont pris, une petite troupe de cavalerie, avec la précaution d'en faire avancer une autre plus considérable à la même hauteur, et par une route détournée : dès que le petit détachement a atteint les ennemis, il escarmouche et se retire; alors, pour peu que l'ennemi se tranquillise ou se néglige, le gros détachement qui cache sa marche tombe avec avantage sur une troupe qui se croyait à l'abri de toute insulte.

Un général, projetant de se retirer à travers des bois, en envoie communément occuper les hauteurs et les défilés, afin de n'y être exposé à aucune embuscade; quelquefois il laisse derrière lui des abatis qui embarrassent la marche de l'ennemi, et arrêtent sa poursuite.

Au reste, la retraite fournit aux deux partis des occasions de ruses. Celui qui se retire peut, en feignant de marcher avec toute son armée, en laisser une partie en embuscade à la tête des défilés, ou sur des hauteurs couvertes de bois; et, sitôt que les ennemis s'y sont engagés, les attaquer avec son arrière-garde et ses troupes embusquées.

Celui qui poursuit peut détacher à l'avance une troupe choisie qui, par des chemins détournés, revienne prendre en front l'ennemi, que lui-même prend en queue. Dans une retraite, vous pouvez revenir sur vos pas à la faveur de la nuit, et tailler en pièces des gens endormis. Dans la poursuite, vous pouvez atteindre les ennemis, et les surprendre par quelque marche prompte et secrète : s'ils passent une rivière pour vous poursuivre, attaquez-les dans l'instant que la moitié de leur armée, ayant passé, se trouve séparée de l'autre par la rivière; si, au contraire, ils en ont tenté le passage pour vous éviter, serrez votre marche, et tombez sur ceux qui n'ont pas encore eu le temps de passer.

CHAPITRE XXII.

Des chameaux, et de la cavalerie armée de toutes pièces.

Quelques nations se sont servies autrefois de chameaux dans les combats; par exemple, les Ursiliens en Afrique; les Macètes s'en servent encore. On

rapporte que cet animal est utile dans les pays sablonneux où l'eau est rare, parce qu'il supporte aisément la soif. D'ailleurs, il sait diriger ses pas d'un lieu à un autre, sans s'écarter, quelque confuses que soient les traces d'un chemin dans le sable où le vent les rompt à chaque instant. A cette propriété près, cet animal est assez inutile à la guerre.

L'avantage des cavaliers armés de toutes pièces est de n'avoir point à craindre les blessures; mais l'embarras et le poids des armes donnent beaucoup de prise sur eux à des gens de pied; car c'est contre ceux-ci, lorsqu'ils sont dispersés, plutôt que contre la cavalerie ordinaire, que cette cavalerie pesante est détachée; mais on l'emploie plus utilement à enfoncer l'ennemi lorsqu'on en vient aux mains; c'est en la postant à la tête des légions, ou en la mêlant avec les légionnaires mêmes.

CHAPITRE XXIII.

Des chariots armés de faux, et des éléphans.

Les chariots armés de faux, dont Antiochus et Mithridate se servirent les premiers, épouvantèrent d'abord les Romains, qui s'en moquèrent bientôt et avec raison. Il est rare, en effet, de trouver une plaine assez rase pour que ces chariots y puissent courir librement; le moindre obstacle les arrête, outre qu'un seul cheval blessé ou abattu les rend absolument inutiles. Ce fut principalement l'industrie des Romains qui en fit abandonner l'usage; sitôt qu'on en venait aux mains, ils semaient le champ de bataille de chausse-trapes, dont les pointes blessaient les chevaux et brisaient les roues. La chausse-trape est un solide, vide par des sections qui forment quatre rayons disposés de façon que, de quelque sens qu'on jette cette machine à terre, trois de ses rayons s'y enfoncent, et que le quatrième se présente en l'air perpendiculairement.

La masse énorme des éléphans, leur cri horrible, la singularité de leur figure effraient des hommes et des chevaux qui les voient pour la première fois. Pyrrhus fut le premier qui en opposa aux Romains en Lucanie. Dans la suite, Annibal en Afrique, Antiochus en Orient, Jugurtha en Numidie en eurent de grosses troupes. C'est ce qui fit imaginer différens moyens de les détruire; quelquefois on leur coupait la trompe, à l'exemple du centurion qui le premier fit cet exploit en Lucanie; quelquefois on attelait deux chevaux bardés à un chariot, sur lequel on plaçait des soldats armés de longues piques en forme de lances, dont ils perçaient les éléphans; les armes défensives dont ces soldats étaient couverts les paraient des flèches qu'on leur tirait de dessus ces animaux.

On les faisait souvent attaquer par des soldats dont toute l'armure, semée de pointes de fer, ne laissait aucune prise à la trompe; mais on opposait le plus communément aux éléphans ces soldats appelés *vélites*. On sait que c'étaient des jeunes gens armés à la légère, très-agiles et très-adroits à lancer à cheval toutes sortes d'armes de trait. Comme ils portaient des piques dont le fer était très-large, et des javelots plus longs que les autres, ils furent d'abord les seuls qui, tombant sur les éléphans à course de cheval, osèrent les attaquer avec ces armes. Dans la suite, plusieurs soldats, enhardis par le succès, se rassemblèrent par pelotons, et, lançant contre

ces animaux une grêle de javelots les renversaient morts ou blessés.

Mais l'arme la plus sûre était la fronde, on la chargeait de pierres rondes, parce que le jet s'en dirigeait avec plus de justesse; ces pierres lancées par une main adroite et vigoureuse blessaient les conducteurs des éléphans, et brisaient même les tours dont ces animaux étaient chargés. Pour se dérober à l'impétuosité de leur choc, les Romains imaginèrent encore de s'ouvrir vis-à-vis d'eux; ainsi ces animaux arrivés au centre de l'intervalle s'y trouvaient serrés de tous côtés, accablés par le grand nombre, et souvent pris avec leurs conducteurs sans avoir été blessés. Enfin on plaçait quelquefois à la queue de l'armée des chariots attelés de deux chevaux ou de deux mulets, et chargés de ces balistes qui poussent les javelots ou les flèches très-roide et très-loin. Sitôt que les éléphans s'en étaient approchés à la portée du trait, les soldats, chargés de servir ces machines, les bandaient contre eux avec succès; mais, comme on cherche à faire de larges et profondes blessures à ces animaux monstrueux, il n'y a point d'arme plus meurtrière pour eux que l'épée, dont les coups sont d'ailleurs plus certains.

Nous nous sommes un peu étendus sur cet article, afin qu'on sache, en cas de nécessité, quelles ruses et quelles armes il faut opposer à ces masses énormes.

CHAPITRE XXIV.

Du parti qu'il faut prendre, en cas qu'une partie, ou que la totalité de l'armée soit battue.

Si une partie de votre armée est victorieuse et que l'autre prenne la fuite, ne perdez pas pour cela l'espérance d'une victoire complète, votre fermeté peut vous la procurer. Dans ce partage, dont il y a tant d'exemples, les généraux qui n'ont point désespéré ont passé pour des génies supérieurs. On suppose avec raison un grand courage dans l'homme que les revers n'abattent pas.

En pareille occasion, faites parade des dépouilles, ralliez vos gens, figurez en vainqueur en ordonnant des sons et des cris qui annoncent la victoire.

Cette confiance apparente en inspirera une réelle à vos soldats et effraiera vos ennemis, parce que les uns et les autres vous croiront partout victorieux; mais, quand la déroute serait générale, vous pouvez en éviter les suites funestes; si vous suivez l'exemple des grands généraux, qui ne hasardèrent jamais de bataille sans s'être ménagé des ressources capables de réparer leurs fautes ou leurs malheurs, vous vous sauverez ainsi d'une entière défaite.

Si, par exemple, vous êtes à portée de quelque éminence, si vous avez quelque place forte sur vos derrières, si, malgré la déroute presque générale, il vous reste quelque troupe en état de tenir ferme, ce sont autant de ressources qui peuvent vous sauver. Il est souvent arrivé qu'une armée battue, en se ralliant et prenant courage, a vaincu ses vainqueurs pendant qu'ils s'abandonnaient pêle-mêle sur les fuyards; car on ne court jamais tant de risques dans la victoire même que quand la présomption se tourne en crainte.

Enfin, quelque malheureux qu'ait été le combat, ne désespérez point de le rétablir, ralliez le plus de soldats que vous pourrez, réchauffez les esprits, rallumez les courages par des exhortations vives, et, s'il se peut, par un nouveau combat; si vous pouvez y parve-

nir, choisissez bien les troupes que vous y mènerez une seconde fois et celles que vous destinez à les soutenir; saisissez surtout les occasions de dresser des embûches au vainqueur pour pouvoir tomber sur lui avec avantage, rien ne ranime tant les vaincus, et ces occasions ne vous manqueront pas, car le propre des bons succès est de rendre l'homme peu précautionné et présomptueux. En un mot, si quelqu'un s'imaginait qu'une déroute est un malheur sans ressource, qu'il fasse attention que l'événement des batailles s'est trouvé très-souvent en faveur des généraux qui les avaient commencées très-malheureusement.

CHAPITRE XXV.

Maximes générales de la guerre.

Dans quelque guerre que ce soit, une expédition ne peut être avantageuse à l'un des partis qu'elle ne soit désavantageuse ou préjudiciable à l'autre. Prenez donc garde de vous laisser attirer à quelque espèce de guerre favorable au parti contraire; que votre utilité seule soit la règle de vos démarches. Faire les manœuvres auxquelles l'ennemi voudrait vous engager, ce serait travailler de concert avec lui contre vous-même.

Plus vous aurez exercé et discipliné le soldat dans les quartiers, moins vous éprouverez de mauvais succès à la guerre.

N'exposez jamais vos troupes en bataille rangée, que vous n'ayez tenté leur valeur par des escarmouches.

Tâchez de réduire l'ennemi par la disette, par la terreur de vos armes, par les surprises plutôt que par les combats, parce que c'est la fortune qui en décide le plus souvent.

Il n'y a point de meilleurs projets que ceux dont on dérobe la connaissance à l'ennemi jusqu'au moment de l'exécution.

Savoir saisir les occasions est un art encore plus utile à la guerre que la valeur.

Détachez le plus d'ennemis que vous pourrez de leur parti; recevez bien ceux qui viendront à vous, car vous gagnerez plus à débaucher des soldats à l'ennemi qu'à les tuer.

Fortifiez vos postes après une bataille plutôt que de disperser votre armée.

Celui qui juge sainement de ses forces et de celles de l'ennemi est rarement battu.

La valeur l'emporte sur le nombre; mais une position avantageuse l'emporte souvent sur la valeur.

La nature produit peu d'hommes courageux par eux-mêmes, l'art en forme un plus grand nombre.

La même armée qui acquiert des forces dans l'exercice les perd dans l'inaction.

Ne menez jamais à une bataille rangée des soldats, qu'ils ne vous paraissent espérer la victoire.

Des manœuvres toujours nouvelles rendent un général redoutable à l'ennemi; une conduite trop uniforme le fait mépriser.

Qui laisse disperser ses troupes à la poursuite des fuyards cherche à perdre la victoire qu'il avait gagnée.

Négliger le soin des subsistances, c'est s'exposer à être vaincu sans combattre.

Si vous l'emportez sur l'ennemi par le nombre et la valeur, vous pouvez disposer votre armée en carré long; c'est le premier ordre de bataille.

Si au contraire vous êtes le plus fai-

ble, attaquez avec votre droite la gauche de l'ennemi; c'est le second ordre.

Si vous vous sentez très-fort à votre gauche, faites-la tomber sur la droite ennemie; c'est le troisième ordre.

Si vos ailes sont également fortes, ébranlez les deux en même temps; c'est le quatrième ordre.

Si vous avez une bonne infanterie légère, ajoutez à la disposition précédente la précaution d'en couvrir le front de votre centre; c'est le cinquième ordre.

Si, ne comptant ni sur le nombre ni sur la valeur de vos troupes, vous vous trouvez dans la nécessité de combattre, chargez par votre droite en refusant à l'ennemi toutes les autres parties de votre armée; cette évolution, qui décrit la figure d'une broche, fait le sixième ordre.

Ou bien, couvrez l'une de vos ailes d'une montagne, d'une rivière, de la mer, ou de quelque autre retranchement, afin de pouvoir transporter plus de forces à votre aile découverte; c'est le septième ordre.

Selon que vous serez fort en infanterie ou en cavalerie, ménagez-vous un champ de bataille favorable à l'une ou à l'autre de ces armes, et que le plus grand choc parte de celle des deux sur laquelle vous compterez le plus.

Si vous soupçonnez qu'il y ait des espions qui rôdent dans votre camp, ordonnez que tous vos soldats se retirent sous leurs tentes pendant le jour, les espions seront bientôt découverts.

Dès que vous saurez l'ennemi informé de vos projets, changez vos dispositions.

Délibérez avec un petit nombre de gens de confiance ce qu'il serait encore mieux qu'on décidât seul. Délibérez en plein conseil ce qu'il serait à propos de faire.

Il faut, en garnison, contenir le soldat par la crainte et par les punitions; en campagne, l'exciter par l'espoir du butin et des récompenses.

Les grands généraux ne livrent jamais bataille s'ils n'y sont engagés par une occasion favorable ou par la nécessité.

Il y a plus de science à réduire l'ennemi par la faim que par le fer.

Il y aurait plusieurs préceptes à donner sur la cavalerie; mais comme ce corps se distingue aujourd'hui par le choix des armes, par l'exercice des cavaliers et par la bonté des chevaux, il vaut mieux, ce me semble, tirer ces préceptes de l'usage présent que des livres.

Une règle générale, qui s'étend à toutes sortes de troupes, c'est de cacher à l'ennemi de quelle façon on prétend l'attaquer, de crainte que ses précautions ne trompent vos meilleures mesures.

CONCLUSION DU LIVRE III.

Je viens de donner l'extrait des principes militaires que nos meilleurs auteurs ont transmis à la postérité, après les avoir établis sur l'expérience de tous les temps. Puisse-t-il mériter vos suffrages, grand prince! vous qui réunissez les talens de toutes les nations belliqueuses, vous dont les Perses admirent l'adresse à tirer de l'arc, vous dont les Huns et les Alains voudraient pouvoir imiter la grâce et l'habileté à manier un cheval, vous dont l'agilité à la course surpasse celle du Sarrasin et de l'Indien, vous enfin dont les officiers préposés sur tout ce qui concerne le maniement des armes, ambitionneraient une petite partie des connaissances profondes que vous y avez. Après avoir

donné des règles sur toutes ces parties de la guerre, j'ai cru devoir en ajouter quelques-unes sur le grand art de combattre, ou, pour mieux dire, de vaincre, *que vous possédez souverainement : c'est en comparant ces règles avec vos actions*, qu'on pourra connaître avec quelle valeur, avec quelle intelligence, vous faites l'office de soldat et de général.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A L'EMPEREUR VALENTINIEN.

L'art de se réunir dans des villes distingua, dès le premier âge du monde, les hommes, tout grossiers qu'ils étaient alors, du reste des animaux. Ce fut l'utilité commune attachée à cette réunion qui donna le nom à ce qu'on appelle république. Aussi, les plus puissantes nations, les plus grands rois, n'ont-ils rien trouvé de plus glorieux que de fonder des villes ou de les augmenter, puisque, dans l'un ou l'autre cas, ils ont affecté de faire porter leurs noms à ces villes. Que vous l'emportez de beaucoup sur ces princes! Qu'est-ce en effet qu'une ou deux villes que chacun d'eux a fondées ou embellies, en comparaison du nombre infini de celles dont vous avez porté la *perfection* à un degré plus digne d'un dieu que d'un homme? Puisque vous surpassez tous vos prédécesseurs en prudence, en bonheur, en tempérance, en bonté, en amour pour les arts, comment ne goûterions-nous pas la félicité de vivre sous un empire où nous possédons tout ce que nos ancêtres ont pu désirer, tout ce que notre postérité pourra prétendre? C'est donc l'univers entier qu'il faut féliciter du plus grand bien que l'esprit humain puisse demander, et que puisse accorder la bonté divine; mais c'est aux Romains en particulier à sentir tout l'avantage des fortifications dont vous avez affermi leur empire, eux, qui ne seraient jamais devenus les maîtres du monde s'ils ne se fussent obstinés à la défense du Capitole, d'où dépendait leur propre conservation. Dans cet esprit, je vais leur rappeler par vos ordres, grand prince, les principes de l'attaque et de la défense des places; je les ai extraits de divers auteurs, pour les réduire en meilleur ordre : travail que je ne regretterai point, pour peu qu'il soit, comme je l'espère, de quelque utilité à ma patrie.

Digitized by Google

VÉGÈCE.

Institutions militaires.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des places fortes.

Une place forte l'est, ou par sa nature, ou par l'art, ou par l'union de l'art et de la nature. Elle est forte de sa nature, lorsque, par exemple, elle se trouve située sur un terrain escarpé ou très-élevé, qu'elle est entourée d'un marais, d'une rivière, de la mer. Elle est forte par l'art, lorsqu'on l'a enceinte de murs et de fossés. Il y a de la prudence à la bâtir dans une assiette naturellement fortifiée, il y a de l'habileté à la bien fortifier; nous en voyons encore de très-anciennes qu'on a su rendre imprenables, quoique situées en rase campagne, et par conséquent ouvertes aux attaques de l'ennemi.

CHAPITRE II.

Manière de tracer les murs.

En traçant les murs des villes, nos anciens n'en tiraient pas les faces en droite ligne, ils y ménageaient, de distance en distance, des angles saillans et rentrans, ce qui donnait moins de prise au bélier. On élevait outre cela, sur ces angles, des tours qui se flanquaient réciproquement, de sorte que l'assiégeant qui osait s'approcher des murs avec des échelles, ou d'autres machines, se trouvait attaqué en front, en flanc, et presque en queue; en un mot, embrassé comme dans une espèce de golfe.

CHAPITRE III.

Manière d'affermir les murs.

Voici comment on prévient la destruction des murs. A vingt pieds en deçà du mur d'enceinte, on élève deux murailles parallèles; on remplit le vide qu'on laisse entre elles, avec la terre qu'on a tirée du fossé, et on la foule sur elle-même avec des espèces de leviers; on donne à la muraille la plus voisine du mur d'enceinte, un peu moins de hauteur que n'en a ce mur, et beaucoup moins à celle qui est en deçà. Ainsi, du terre-plein de la place on peut, par une pente douce, monter aux défenses du

rempart. Ces deux murailles ainsi soutenues par de la terre battue résistent au bélier; car, supposé que quelques pierres s'en détachent, la masse de terre condensée entre deux forme une espèce de mur capable seul de résister au choc du bélier.

CHAPITRE IV.

Des portes et des herses.

Pour empêcher que l'assiégeant ne brûle les portes, il faut y appliquer des lames de fer ou de cuir. Il est encore mieux de construire, à quelque distance de la porte en dehors, une espèce de mur ou boulevard, au haut duquel il y a une herse suspendue par des anneaux de fer et des cordes. Dès que l'assiégeant s'est engagé entre la herse et la porte, vous le tenez à votre merci en laissant tomber la herse. Cette invention nous vient des anciens. Il faut encore pratiquer une saillie au dessus de la porte, avec des ouvertures d'où on puisse jeter de l'eau sur le feu que l'ennemi aurait allumé.

CHAPITRE V.

Des fossés.

Il faut faire les fossés d'une ville très-larges et très-profonds, jusqu'à l'eau même, s'il se peut, afin que l'assiégeant ne puisse ni les combler ni miner dessous : car, c'est par la profondeur du fossé et par l'eau qui y regorge, que l'assiégé rend le travail des mineurs inutile.

CHAPITRE VI.

Des moyens de se parer des flèches de l'assiégeant.

Il est à craindre que les archers des assiégeans, se présentant en grand nombre, ne chassent les assiégés du rempart à coups de flèches, et ne s'y logent eux-mêmes à l'aide des échelles. C'est pourquoi il faut toujours avoir des arsenaux bien munis de cuirasses et de boucliers. Il y a encore une autre espèce de défenses, ce sont des casaques et des cilices qu'on étend en forme de mantelets pour amortir les coups de flèches; car elles ne traversent pas aisément ce qui prête et ce qui flotte. On a encore imaginé de placer sur le mur, des boîtes pleines de pierres, entre ces tours dont nous avons parlé; et lorsque les assiégeans y tentent l'escalade, on les écrase à coups de pierres.

CHAPITRE VII.

Des moyens de prévenir la famine dans une place assiégée.

Il y a plusieurs méthodes d'attaque et de défense, dont on traitera dans la suite de cet ouvrage. Il suffit de dire ici qu'on peut former un siége de deux manières : la première, en s'emparant des hauteurs voisines qui commandent la place, et en la pressant par de fréquentes attaques. La seconde, en coupant les vivres à l'assiégé, afin de le réduire par la soif ou par la faim. L'assiégeant qui prend ce dernier parti cause beaucoup de fatigues à l'assiégé, sans la partager et sans courir même aucun danger. C'est pourquoi, si vous prévoyez avoir un siége à soutenir, faites serrer avec beaucoup d'exactitude

dans la place tous les vivres des environs, afin que l'abondance soutienne les assiégés, et que la disette chasse les assiégeans. Faites saler la chair des porcs et de tous les animaux que vous ne pourrez nourrir plus long-temps; elle servira de supplément au blé, dont les rations pourront être alors moins fortes. La volaille pouvant se nourrir sans dépense sera très-utile pour les malades.

Il faut aussi serrer dans la place les fourrages nécessaires pour la cavalerie, et brûler ceux qu'on ne pourrait y conduire. Faites-y voiturer tout le vin, le vinaigre et les fruits des environs, afin que l'assiégeant ne trouve aucune ressource pour sa subsistance.

Ce serait réunir l'agréable à l'utile que de faire venir des légumes dans les jardins et même dans les cours; mais cet amas considérable de toutes sortes de vivres deviendrait inutile, si vous ne commettiez, dès le commencement du siége, à des officiers de confiance, le soin de les distribuer avec économie. Une ville où l'on observe la sobriété au milieu de l'abondance ne ressent jamais la famine. On la prévient encore en faisant sortir les vieillards, les enfans et les femmes, lorsque le peu de vivres qu'il y a dans la place fait craindre qu'ils ne viennent à manquer pour ceux-mêmes qui la défendent.

CHAPITRE VIII.

De la défense des murs.

L'assiégé doit avoir tout prêts pour sa défense, du bitume, du soufre, de la poix fondue, de l'huile bouillante, en un mot, tout ce qui peut incendier les machines de l'assiégeant. Il faut qu'il établisse des magasins de fer et de charbon, pour pouvoir forger des armes de plusieurs trempes; qu'il fasse des provisions de bois propre à monter les armes de trait et de jet, et qu'il place dans les tours et sur les murs, des monceaux de cailloux qu'on aura ramassés sur le bord des rivières; leur figure arrondie les rend plus commodes à lancer, et leur pesanteur plus meurtriers. On lance les plus petits avec la main seule ou avec différentes frondes, les plus gros avec des catapultes; de sorte que ces derniers, fort pesans par eux-mêmes, recevant de la machine une forte impulsion, non-seulement renversent et blessent l'assiégeant, mais brisent même ses machines.

On construit aussi de grandes roues d'un bois très-vert, afin qu'elles soient plus pesantes; ou, plus simplement, on scie d'épais cylindres qu'on prend dans de très-gros arbres en forme de billes, et qu'on polit afin qu'ils roulent plus facilement. On jette du haut des murs ces roues et ces cylindres qui, par un choc violent, renversent l'infanterie et effraient les chevaux. Il faut aussi avoir sous la main des poutres, des madriers et des chevilles de fer pour l'assemblage, afin d'être en état d'opposer plus promptement machines à machines.

Cette promptitude de construction est surtout essentielle lorsqu'on est obligé d'augmenter la hauteur ordinaire des tours et des murs contre un ennemi qui cherche à les surmonter par ces tours portatives, dont l'élévation facilite la prise des villes.

CHAPITRE IX.

Des cordes propres aux machines et ce qui y supplée.

En vain aurait-on toutes les machines imaginables, si l'on manquait de

cordes pour leur jeu. On peut y suppléer cependant par des crins tirés de la queue ou du col des chevaux, et même par des cheveux de femmes; car ils ont la même force. Rome nous en fournit un exemple honorable au beau sexe. Pendant le siége du Capitole, les cordes ayant manqué aux machines par la grande quantité qu'on en avait employé, les dames romaines se coupèrent les cheveux et les portèrent à leurs maris; ceux-ci s'en étant servis pour remonter les machines, repoussèrent les Gaulois. Femmes estimables, d'avoir sacrifié un ornement qui leur était cher, à la conservation de la patrie, aimant mieux vivre avec leurs maris, privées de cet ornement, que de le conserver aux risques de vivre avec leurs ennemis!

Il est encore bon de ramasser beaucoup de cornes et de cuirs les plus durs, pour en couvrir les machines et généralement toutes les armes défensives.

CHAPITRE X.

Des préservatifs contre la disette d'eau dans une place assiégée.

Il est très-avantageux pour une ville assiégée d'avoir dans son enceinte des sources intarissables; s'il ne s'y en trouve point, il faut y creuser des puits.

A l'égard des forts ou châteaux situés sur des rochers ou sur des montagnes arides, si vous pouvez découvrir près des murs quelque petite source, élevez de ce côté une tour ou quelque autre ouvrage, d'où, protégeant à coups de traits la sortie des assiégés, vous leur rendiez l'accès de l'eau facile. S'il ne se trouve de source qu'au-dessous de la place, hors la portée du trait, construisez entre la place et la source une redoute ou un petit fort, et placez-y des balistes et des archers qui défendent la source contre les assiégeans. Il faut, outre cela, ménager dans les bâtimens publics, et même dans quelques maisons de particuliers, des citernes propres à recevoir les eaux de pluie. En prenant ces précautions, des assiégés seront rarement contraints de se rendre par la disette d'eau, quelque peu qu'ils en aient, surtout s'ils n'en usent que pour la boisson ordinaire.

CHAPITRE XI.

De ce qu'il faut faire si le sel manque aux assiégés.

Si la place assiégée est maritime et que le sel y manque, ayez soin de conserver de l'eau de la mer dans de grands vases ou dans des bassins creusés exprès sur le rivage; l'ardeur du soleil réduira cette eau en sel. Si l'on vous attaque par mer, ce qui arrive souvent, recueillez avec soin ce sable léger que la mer agitée répand dans l'air, et que le vent vous portera quelquefois jusque dans la ville. Quoique vous ne laviez ce sable qu'avec de l'eau douce, comme vous le trouverez chargé de vapeurs salines, vous ne laisserez pas d'en tirer un peu de sel en l'exposant au soleil.

CHAPITRE XII.

De l'escalade.

Dans l'attaque d'une place à force ouverte, le danger est réciproque, mais plus grand pour l'assiégeant. Il est vrai que l'appareil de l'escalade, le son des trompettes, les cris des soldats, sont

capables d'effrayer des gens peu accoutumés à un pareil spectacle; c'est pourquoi l'assiégeant affecte de le rendre le plus terrible qu'il peut à l'assiégé, dans l'espérance de le déterminer à se rendre à discrétion. Mais si l'assiégé lui oppose de braves gens qui soutiennent avec vigueur la première impétuosité de l'escalade, leur audace se communique dans l'instant même à toute la ville; ce n'est plus alors la frayeur, mais l'intelligence et la valeur qui dirigent la défense.

CHAPITRE XIII.

Des machines.

Je traiterai, dans les chapitres suivans, des machines, de leur construction, des moyens de les employer et de les rendre inutiles. Les principales sont la tortue, le bélier, la faux, le mantelet, la guérite, la galerie, la tour.

CHAPITRE XIV.

De la tortue, de la faux, du bélier.

La tortue est un assemblage de planches qui forment une caisse ouverte par devant et par derrière; on la préserve de l'embrasement en la couvrant de cuirs ou de peaux rapportées; elle renferme tantôt une poutre ou solive, à l'extrémité de laquelle on attache un fer crochu qui lui fait donner le nom de faux, et qui sert à détacher les pierres d'un mur.

La tortue renferme quelquefois une poutre dont l'extrémité garnie de fer sert à briser les murs. On appelle cette poutre bélier, soit parce qu'elle a, comme cet animal, toute la force dans la tête, soit parce qu'elle recule comme lui pour frapper de plus grands coups. Au reste, cette caisse tire son nom figuré de la tortue même; semblable à cet animal, qui tantôt avance, tantôt retire sa tête, elle avance aussi et retire cette poutre dont l'extrémité, armée d'une faux, lui tient lieu de tête; on fait aussi usage d'une poutre appelée bélier, dont les vibrations violentes augmentent considérablement la force.

CHAPITRE XV.

Du mantelet, de la guérite, du cavalier.

Les anciens appelaient mantelet ce que nos militaires, à l'imitation des Barbares, appellent aujourd'hui *causia*; cette machine, qui a huit pieds de haut, sept de large et seize de long, est composée de planches légères, à la réserve du toit, qu'on fortifie par des planches épaisses et des claies. On garnit aussi les côtés d'osier, afin d'amortir les coups de pierres ou de traits. On la garantit du feu en la couvrant de peaux entières de bêtes nouvellement écorchées, ou de petites pièces rapportées. C'est dans ces machines, dont on approche plusieurs l'une de l'autre au pied du mur, que les sapeurs travaillent sans avoir rien à craindre des assiégés.

La guérite est une machine d'osier en forme de voûte et couverte de cuir; trois petites roues, dont deux sont sous les deux montans de devant, la troisième sous la traverse du milieu de la machine, la font rouler de quel côté on veut. C'est à l'abri de ces guérites appliquées au mur que les assiégeans lancent des flèches, des javelots, des pierres, etc., du bas en haut, con-

tre ceux qui défendent le mur, protégeant ainsi l'escalade.

Le cavalier est une masse composée de terre et de pièces de bois qu'on élève au niveau, ou même au dessus des murs de la place, d'où on lance toutes sortes d'armes.

CHAPITRE XVI.

De la galerie.

La galerie est une petite machine à couvert de laquelle les assiégeans comblent le fossé avec des pierres, du bois et de la terre; ils consolident si bien le tout, que les tours puissent rouler dessus sans obstacle, jusqu'au pied du mur; on a donné à cette machine le nom de *musculus*, par une espèce de ressemblance qu'il y a entre eux; car, comme ce poisson de mer, tout petit qu'il est, fraie aux plus grosses baleines une route sûre loin des vaisseaux contre lesquels elles iraient heurter, de même cette machine, toute petite qu'elle soit, prépare, pour ainsi dire, et aplanit aux plus grandes tours un chemin jusqu'au pied du mur de la place.

CHAPITRE XVII.

Des tours portatives.

La tour ressemble assez à nos maisons; c'est une forte charpente dont l'assemblage consiste en poutres, solives et planches. Pour la préserver du feu, on la couvre de cuirs d'animaux nouvellement écorchés, ou de petites pièces de peaux. Sa largeur est de trente, quarante ou cinquante pieds, relativement à sa hauteur, qui doit surpasser non-seulement les murs, mais même les tours de pierres que l'assiégé élève sur les murs. On dispose sous la tour plusieurs roues dont le tournant facile fait mouvoir cette lourde masse. Il est aisé de juger que ses approches du mur sont très-dangereuses pour l'assiégé, puisqu'elle contient trois étages qui fournissent autant d'attaques. On place au bas un bélier dont le choc brise les murs vers le milieu. A peu près au niveau du parapet, on construit un pont couvert d'osier, dont les deux branches, en s'abaissant tout d'un coup, s'appuient par leur extrémité sur le parapet. Alors, l'assiégeant y passant de plain-pied, s'en empare aisément. Le troisième étage ruine promptement les défenses de la place, puisqu'il est occupé par des archers et des lanciers, dont les coups de pierres, de flèches et de traits sont d'autant plus meurtriers qu'ils plongent. Une place ainsi attaquée est bientôt prise. Quelle ressource, en effet, resterait-il à des gens qui, mettant toute leur espérance dans la hauteur de leurs murs, voient tout d'un coup au-dessus d'eux une autre espèce de mur d'où on les écrase?

CHAPITRE XVIII.

Comment on peut brûler les tours portatives.

Quelque dangereuses que soient ces tours, il n'est pas impossible d'en prévenir ou d'en soutenir les attaques. Premièrement, si vous avez une garnison brave et hardie, faites une vigoureuse sortie sur l'assiégeant, chassez-le de son terrain, après quoi vous brûlerez sans obstacle des machines qu'il aura abandonnées. Si le peu de confiance que vous avez en votre garnison ne vous permet pas de hasarder une sortie, chargez vos plus grandes ba-

listes de brûlots et de *falariques*, qui, après avoir pénétré les cuirs ou les petites peaux dont les tours sont couvertes, porteront le feu jusque dans la charpente. Le brûlot est un faisceau de joncs qu'on embrase, qu'on lance comme une flèche et qui brûle tout ce qu'il touche. La falarique est une espèce de dard garni à l'extrémité d'un fer de résistance; on ménage entre la hampe et le fer un tuyau, aussi de fer, qu'on charge de soufre, de résines et d'étoupes; après les avoir allumées, on y entretient le feu par l'huile qu'on fait couler dans ce tuyau; la falarique, ainsi préparée et chassée avec effort de la balisle contre la tour, perce la couverture, pénètre jusque dans la charpente, et embrase souvent la machine entière. On se sert encore de cordes pour faire descendre du haut des murs, pendant la nuit, des soldats qui vont, à la lueur des lanternes sourdes, mettre le feu aux machines, après quoi ils se font remonter dans la ville par les mêmes cordes.

CHAPITRE XIX.

Comment on augmente la hauteur d'un mur ou d'une tour.

Si l'assiégeant menace quelque partie du mur, élevez dessus un autre mur de briques, de torchis, de charpente même, si vous n'avez point d'autre matière; mais que ce mur soit assez haut pour qu'il garantisse l'assiégé du danger qu'il y a d'être commandé; car toute machine plus basse que ce qu'elle attaque reste sans effet, c'est pourquoi l'assiégeant pourvoit quelquefois ainsi à cet inconvénient; il construit d'abord une tour plus basse que les murs, dans laquelle il en renferme, à l'insu de l'assiégé, une autre plus petite et faite de charpente. Dès qu'il a fait approcher sa grande tour, il élève tout d'un coup sa petite avec des câbles passés dans des moufles; alors il en sort des soldats qui, attaquant le mur avec l'avantage du commandement, s'en emparent bientôt.

CHAPITRE XX.

D'une espèce de mine qui rend la tour inutile.

Quelquefois l'assiégé oppose à la tour portative de longues poutres ferrées qui l'empêchent d'arriver jusqu'au mur; mais les Rhodiens imaginèrent autrefois quelque chose de plus subtil. Voyant les tours portatives des assiégeans plus élevées que les leurs, ils pratiquèrent secrètement sous leurs murs, dès la nuit même, un souterrain qu'ils poussèrent sous l'endroit où ils savaient que l'assiégeant roulerait sa tour le lendemain, et y minèrent jusqu'à fleur de terre. L'assiégeant ne s'en aperçut point, parce que l'assiégé avait retiré sur lui la terre sortie de la mine; ainsi, la tour ne fut pas plutôt arrivée à cet endroit, qu'enfoncée par son propre poids dans une terre qui ne résistait plus que par sa superficie, on ne put ni la faire avancer, ni même la faire mouvoir; de sorte que l'assiégeant fut obligé de l'abandonner et de lever le siége.

CHAPITRE XXI.

Des échelles; de la sambuque; du pont; de la bascule.

Dès que l'assiégeant a fait les approches de ses tours, tous les soldats qui y sont tâchent, à coups de pierres, de dards, de flèches et de javelots, de net-

toyer le rempart, après quoi d'autres y appliquent les échelles; mais l'escalade est souvent dangereuse, comme l'éprouva Capanée lui-même, qui passe pour l'inventeur de cette espèce d'attaque. Ce capitaine, l'ayant tentée au siége de Thèbes, fut accablé d'une si prodigieuse grêle de coups, qu'il mourut dans l'instant comme un homme frappé de la foudre. On a éprouvé depuis qu'il était moins meurtrier d'employer la sambuque, le pont et la bascule, pour se loger sur le mur.

La sambuque tire son nom de sa ressemblance avec certains instrumens à cordes, tels, par exemple, que la harpe; comme ces instrumens reçoivent tous leurs sons des cordes dont on les garnit, de même la sambuque est une espèce de pont-levis, dont les cordes font tout le jeu. Tant qu'elle ne sert point, elle est appliquée contre la tour, d'où les cordes, roulant sur des poulies, la baissent par sa traverse la plus élevée; alors la sambuque, se trouvant posée horizontalement, devient pour l'assiégeant une espèce de pont, sur lequel il passe aisément de la tour sur le mur.

Le pont proprement dit est le même dont j'ai déjà donné la description.

La bascule est composée de deux poutres, dont l'une, enfoncée profondément en terre par une de ses extrémités, s'élève perpendiculairement hors de terre à une hauteur proportionnée à l'effet qu'on en attend; au haut de cette poutre on en attache transversalement une autre par son point milieu, y observant si bien l'équilibre pour la liberté du jeu, qu'en appuyant légèrement sur une des extrémités, on l'abaisse, tandis que l'autre s'élève. Sur l'une ou sur l'autre on construit une petite loge de charpente, capable de contenir quelques hommes armés, qu'on élève jusque sur le mur, en abaissant avec des cordes l'extrémité opposée à la loge.

CHAPITRE XXII.

Des machines propres à la défense des murs.

Les assiégés opposent machines à machines, en se servant de balistes, de catapultes, de scorpions, d'arbalètes, et de différentes sortes de frondes.

La baliste est une machine qui se bande par des cordes ou de lin ou de boyau; plus on donne de longueur à ses bras, plus elle lance loin les javelots. Lorsqu'on la construit suivant les règles de la mécanique, et qu'on en confie le service à gens d'expérience qui en aient bien mesuré la portée avant que de l'employer, elle pénètre tout ce qu'elle frappe.

La catapulte sert à lancer des pierres, dont on détermine la pesanteur suivant la longueur et la grosseur des cordes. De toutes les machines de trait, ces deux-ci sont les plus meurtrières, surtout la catapulte. Si on la charge d'aussi grosses pierres qu'elle en peut lancer, elle écrase hommes et chevaux, elle brise même les plus fortes machines avec une impétuosité semblable à celle de la foudre.

Ce que nous appelons actuellement *arbalète* s'appelait autrefois *scorpion*, parce que, malgré la finesse et la légèreté des traits qu'elle lance, elle ne laisse pas d'être très-meurtrière.

La description des diverses sortes d'arbalète serait inutiles, l'usage qu'on en fait aujourd'hui les mettant sous les yeux de tout le monde.

CHAPITRE XXIII.

Des machines qu'on oppose au bélier.

Il y a plus d'un moyen de se garantir du bélier et de la faux. Quelquefois les assiégés matelassent le mur à la hauteur du bélier, afin d'en amortir les coups en lui opposant une matière molle qui prête. Quelquefois on embrasse la tête du bélier avec des cordes, qui, lorsqu'elles sont tirées par un grand nombre d'hommes, détournent le bélier, le suspendent et le renversent même, aussi bien que la tortue où il est renfermé. Souvent on emploie des cordes fort longues, auxquelles on attache un double crochet de fer à plusieurs dents en forme de tenaille; cette machine, qu'on appelle loup, embrassant de même la tête du bélier, le détourne du mur, ou au moins le tient suspendu de façon à en rompre tout l'effort.

Dans le besoin, on jette du haut des murs des colonnes de marbre et leurs bases sur les machines ennemies qu'elles brisent; mais enfin, si le choc des béliers est si violent que le mur en soit ouvert et même renversé, ce qui arrive souvent, il reste encore une ressource à l'assiégé, c'est d'abattre les maisons voisines, et d'en employer les matériaux à construire un mur intérieur, afin d'enfermer l'ennemi entre deux murs, s'il ose s'y présenter.

CHAPITRE XXIV.

Des mines.

Il y a une autre sorte d'attaque secrète et souterraine; elle emprunte son nom du lapin, parce qu'elle consiste à creuser des routes sous terre, et à nous y cacher, comme fait cet animal. Les Bessiens, dans l'espérance de tirer l'or et l'argent des entrailles de la terre, ont poussé loin cet art que nous avons appliqué à l'attaque des places. Il y a deux manières de miner, qui toutes deux demandent un grand nombre de travailleurs. La première est de se frayer un chemin par dessous les murs jusque sous quelque place de la ville; on débouche par là tout d'un coup pendant la nuit, sans que l'assiégé s'en aperçoive : alors l'assiégeant court aux portes, les ouvre à ses compagnons, et tous ensemble sont en état d'égorger les habitans dans leurs propres maisons, sans aucune résistance. La seconde manière est de pousser le souterrain jusqu'au mur seulement, de miner sous la plus grande partie d'une de ses faces, en la soutenant par des étançons. Lorsque l'excavation est suffisante, on jette au pied des étançons du sarment et d'autres matières combustibles, auxquelles les mineurs, en se retirant, mettent le feu; de sorte que bientôt après les étançons brûlent, le mur croule et fait brèche.

CHAPITRE XXV.

De ce que doit faire l'assiégé, si l'assiégeant a pénétré dans la ville.

On trouve une infinité d'exemples d'assiégeans taillés en pièces dans la place même où ils avaient pénétré : cela ne manquera pas d'arriver, si votre garnison tient ferme sur les murs, dans les tours, ou aux postes qui commandent, pendant que les habitans de tout sexe et de tout âge écraseront les assiégeans, du haut des toits et des fenêtres, à coups de pierres, de flèches et de javelots. Si l'assiégeant, ainsi renfermé,

soutient vigoureusement tant d'attaques, ouvrez-lui les portes, de crainte que la nécessité indispensable de vaincre ou de mourir ne le porte à un excès de valeur qui vous serait funeste. Mais en pareille occasion, soit de jour, soit de nuit, je le répète encore, la seule ressource de l'assiégé est de n'abandonner ni murs, ni tours, ni postes élevés, jusqu'à ce qu'on ait accablé l'assiégeant de tous côtés dans les places et dans les carrefours.

CHAPITRE XXVI.

Des précautions qu'on doit prendre contre les ruses de l'assiégeant.

Il arrive souvent que l'assiégeant substitue la ruse à la force, en feignant d'être obligé de se retirer; mais sitôt qu'il apprend que les murs ne sont plus gardés, et que la sécurité est rétablie dans la place, il profite d'une nuit obscure pour revenir sur ses pas escalader la place à l'insu de l'assiégé. Si celui-ci veut éviter ces sortes de surprises, il doit redoubler sa vigilance, placer sur les murs et dans les tours des guérites où les sentinelles soient à l'abri des injures de l'air. Il est aussi d'usage de faire coucher dans les tours des chiens d'un odorat fin et subtil, qui, sentant l'ennemi de loin, aboient à propos. Le cri des oies n'est pas moins utile; on sait que ce fut une oie qui sauva le Capitole, puisqu'en réveillant Manlius, il mit ce brave guerrier en état de soutenir le premier choc des Gaulois.

Ainsi, par un arrangement admirable de la Providence, ce peuple destiné à subjuguer tous les peuples de l'univers doit sa propre conservation à une oie.

CHAPITRE XXVII.

Des ruses de l'assiégeant.

Non-seulement dans les siéges, mais même dans toute espèce de guerre, votre première attention doit être d'étudier avec soin de quelle façon l'ennemi se conduit ordinairement, dans quel temps il est moins précautionné: si c'est vers midi, sur le soir, ou dans la nuit; quelle est l'heure de ses travaux, de ses repas, de son sommeil. Ce n'est que par cette connaissance exacte que vous vous mettrez en état de le surprendre. Si vous vous apercevez, par exemple, d'un commencement de négligence dans l'assiégé, augmentez-la en ralentissant vos attaques; et dès qu'il en sera venu à un certain excès auquel conduit ordinairement une fausse sécurité qui n'a été troublée par aucune disgrâce, approchez vos machines, appliquez vos échelles, sûr d'enlever aisément la place.

C'est aussi contre ces attaques brusques que l'assiégé doit se précautionner de pierres et de machines qui soient toujours sur les murs, afin qu'accourant tout-à-coup à l'endroit attaqué, il trouve sous sa main de quoi écraser et renverser l'assiégeant.

CHAPITRE XXVIII.

Des précautions qu'on doit prendre contre les ruses de l'assiégé.

La négligence n'expose pas moins les assiégeans aux surprises; s'ils donnent trop de temps aux repas ou au sommeil, s'ils restent dans l'inaction, ou qu'ils se dispersent pour quelque chose que ce soit, ce sont autant d'oc-

casions dont l'assiégé peut profiter pour faire de vigoureuses sorties, pour mettre le feu aux béliers, aux retranchemens même; c'est ainsi qu'il ferait servir à la ruine des assiégeans leurs propres ouvrages; c'est aussi pour soutenir ces irruptions subites que l'assiégeant trace la contrevallation hors la portée du trait, et qu'il la fortifie non-seulement de palissades et de pieux, mais même de petites tours aux angles. On a renfermé l'idée de ces différentes parties de fortification dans le nom collectif de *loricula*, que nos historiens emploient souvent pour signifier la ligne environnante, avec tous les ouvrages dont on peut la fortifier.

CHAPITRE XXIX.

Des armes et des machines propres à l'attaque d'une place.

Les piques, les longs javelots, les dards, en un mot, toutes les armes de trait et de jet ont d'autant plus de force dans la main de l'assiégeant qu'il les lance de haut en bas. Soit que les balles de plomb et les pierres partent de la main, de la fronde ordinaire, ou de cette fronde plus composée, appelée *fustibalum*, elles portent aussi d'autant plus loin qu'elles partent de plus haut: il en est de même des flèches. A l'égard des balistes et des catapultes, lorsqu'elles sont servies par d'habiles gens, elles impriment à tout ce qu'elles lancent une impétuosité à laquelle rien ne peut résister : semblables à la foudre, elles brisent et détruisent tout ce qu'elles frappent.

CHAPITRE XXX.

Des moyens de connaître la hauteur des murs.

Si vous voulez que les échelles, et les autres machines propres à l'attaque d'une place, aient tout leur effet, faites-les faire plus hautes que ne sont les défenses, desquelles on peut connaître la hauteur de deux manières; la première, en attachant à la pointe d'une flèche un fil dont on a mesuré la longueur; on dirige ensuite cette flèche, de sorte qu'elle se pique à l'extrémité supérieure du mur. Alors, par la longueur connue du fil suspendu du haut au bas de ce mur, on en connaît à peu près la hauteur.

La seconde manière est de mesurer, à l'insu de l'ennemi, la ligne d'ombre que trace le soleil sur la terre, lorsqu'il frappe un mur ou une tour obliquement, de piquer perpendiculairement en terre une perche qui en sorte de dix pieds, et de mesurer la ligne d'ombre que donne cette perche lorsque le soleil l'a frappé avec la même obliquité; alors connaissant la ligne d'ombre de la perche, la ligne d'ombre du mur, et la hauteur de la perche, il est facile de connaître, par une règle de trois, la hauteur du mur ou de la tour.

CONCLUSION DU LIVRE IV.

Je me flatte d'avoir contribué en quelque chose au bien public, en rédigeant ce que nos anciens auteurs militaires et nos nouveaux usages m'ont appris de meilleur sur l'attaque et sur la défense des places; mais je ne puis trop recommander aux assiégés en particulier de ne rien épargner pour éviter

la disette de vivres et d'eau : mal sans remède, dès qu'il est venu à un certain point. Le vrai moyen de le prévenir est d'amasser dans la place, avant qu'elle soit investie, toutes les provisions nécessaires proportionnément au temps qu'on prévoit que le siége pourra durer.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A L'EMPEREUR VALENTINIEN.

Après avoir donné les principes nécessaires pour la guerre de terre, il ne me reste plus, ce me semble, pour remplir vos ordres, grand prince, que de traiter des combats de mer; mais j'en dirai peu de chose, parce que nos Romains, qui sont depuis long-temps les maîtres sur cet élément, n'ont plus de guerres à soutenir contre les Barbares ailleurs que sur terre.

Digitized by Google

Digitized by Google

VÉGÈCE.

Institutions militaires.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des flottes romaines.

Nos ancêtres se mettaient toujours en état d'armer une flotte sur-le-champ, et même de la mettre à la voile; c'était moins pour s'en servir contre des ennemis, dont très-souvent ils n'avaient rien à craindre, que pour soutenir la grandeur et la dignité du nom romain : politique excellente. Qui oserait en effet attaquer une nation toujours prête à repousser l'insulte et même à la punir? Il y avait donc deux légions destinées à la marine, l'une à Misène, l'autre à Ravenne, et des vaisseaux au port prêts à les recevoir. Ainsi cette marine était en même temps à portée ou de secourir la ville de Rome, ou de se transporter, sans long circuit et sans délai, dans toutes les parties du monde.

La Gaule, l'Espagne, la Mauritanie, l'Afrique, l'Égypte, la Sardaigne, et la Sicile, se présentaient naturellement à la flotte de Misène; celle de Ravenne pouvait voguer, pour ainsi dire, en droite ligne, en Épire, en Macédoine, en Achaïe, dans la Propontide, dans le Pont, vers les îles de Crète et de Chypre, et dans tout l'Orient : avantage considérable à la guerre, où la célérité est souvent plus utile que la valeur.

CHAPITRE II.

Des officiers de marine.

Les vaisseaux répandus dans les ports de la Campanie étaient sous les ordres du commandant de la flotte de Misène; et ceux qu'on destinait pour la mer Ionienne obéissaient au commandant de la flotte de Ravenne. Chaque commandant avait sous lui dix tribuns, chacun desquels commandait une cohorte. Il y avait sur chaque vaisseau un commandant particulier qui, outre les fonctions communes aux autres officiers était encore chargé d'exercer continuellement les pilotes, les rameurs et les soldats aux différentes manœuvres qui conviennent à ces différens emplois.

CHAPITRE III.

Origine du terme de *liburnæ*.

Diverses provinces de l'empire s'étant distinguées en divers temps, ont fait voir sur nos mers des vaisseaux de différente construction. Les Liburniens, entre autres peuples, ayant pris le parti d'Auguste dans les guerres civiles, ce prince s'aperçut bien, à la bataille d'Actium, que leurs vaisseaux étaient supérieurs aux siens, et reconnut même que c'était principalement à eux qu'il devait la défaite d'Antoine; c'est ce qui fit que nos princes ayant donné depuis à nos vaisseaux de guerre la forme des vaisseaux liburniens, leur en donnèrent aussi le nom. La Liburnie, qui fait partie de la Dalmatie, est un pays situé au dessous de la ville de Zara.

CHAPITRE IV.

De la construction des vaisseaux.

Puisqu'on choisit les matériaux pour les bâtimens ordinaires avec attention, il faut la redoubler pour tout ce qui sert à la fabrique d'un vaisseau, la mauvaise construction y étant bien plus dangereuse que dans une maison. Les bois les plus usités pour les navires sont *le pin*, *le larix et le sapin*. Il faut attacher ces bois avec des chevilles d'airain plutôt que de fer; celles-ci se rouillent en peu de temps et s'usent à l'humidité; c'est pourquoi, quoique celles d'airain coûtent davantage, c'est une épargne que d'en employer, parce que ne souffrant pas la moindre altération dans l'eau, elles y durent beaucoup plus long-temps.

CHAPITRE V.

De la coupe des bois.

C'est du 15 au 23 de la lune qu'il faut abattre les arbres propres à la construction des vaisseaux. Si on les abat dans tous les autres temps de la lune, ils deviennent vermoulus, et se réduisent en poudre dans l'année même; au lieu qu'étant abattus pendant ces huit jours, ils ne sont point sujets à la corruption. C'est ce que la théorie et la pratique enseignent également à nos architectes : vérité que nous avons appliquée en quelque sorte à notre religion, puisque nous en célébrons toujours la principale fête dans cet intervalle : aussi convient-il mieux que tout autre temps, par cette raison, à l'exercice d'une religion incorruptible et éternelle.

CHAPITRE VI.

Du temps propre à ouvrager les bois.

On doit scier les bois pendant le solstice d'été, c'est-à-dire dans le cours de juillet et d'août, et pendant l'équinoxe d'automne jusqu'aux calendes de janvier; parce que dans ces deux saisons l'humidité du bois se dissipe, ce qui fait qu'en acquérant plus de sécheresse il acquiert aussi plus de solidité.

Il ne faut pas scier les arbres aussitôt qu'on les a abattus, ni les employer aussitôt qu'on les a sciés; car, lorsqu'on fait un assemblage de bois verts, avant qu'ils aient sué, la sève qui y reste encore, les resserrant inégalement, y produit des crevasses qui deviennent très-dangereuses dans la navigation.

CHAPITRE VII.

De la forme des vaisseaux.

A l'égard de la grandeur des vaisseaux, les moindres ont un rang de rames, les autres en ont deux, trois, quatre, et quelquefois cinq, à proportion de la grandeur du navire. Ce nombre de rangs ne paraîtra pas extraordinaire, si l'on se rappelle la bataille d'Actium, où combattirent de très-grands vaisseaux, dont les uns avaient six rangs de rames, les autres davantage. On joint aux grands vaisseaux des esquifs légers, qui ont vingt rames sur chaque bord : c'est ce que les Bretons appellent *pictæ*, pinques; elles servent à tomber tout-à-coup sur les vaisseaux ennemis, à surprendre leurs convois, à les reconnaître de fort loin, afin de prévoir la route et la manœuvre qu'ils méditent. De crainte que le blanc ne décèle ces petits bâtimens, on applique, sur le goudron dont ils sont enduits, une couche de vert de mer aussi bien que sur les voiles et sur les cordages. Les matelots même et les soldats portent des habits de cette couleur, afin de pouvoir observer de plus près les ennemis le jour aussi bien que la nuit, sans être aperçus.

CHAPITRE VIII.

Des noms et du nombre des vents.

Il est essentiel au général d'une armée navale de prévoir quels vents doivent souffler : c'est ce qu'annoncent ordinairement certains signes. On voit plus de vaisseaux submergés par la tempête que par le choc des ennemis. Au reste, la connaissance des vents se tire de la physique, qui nous apprend à découvrir dans la voûte céleste les indices des vents et des orages dont la mer est agitée. Comme la précaution peut garantir les navigateurs des fureurs de cet élément, la négligence les y livre à chaque instant de leur navigation; leur première science doit donc être celle des noms et du nombre des vents. Les anciens n'en connaissaient que quatre, croyant qu'il n'en soufflait que des quatre points cardinaux du monde; mais l'expérience en fit compter douze dans la suite. J'en donnerai ici les noms en grec aussi bien qu'en latin, afin d'éviter l'équivoque, et je joindrai aux quatre principaux les huit autres, selon la direction qui les en approche plus ou moins, en commençant par l'Orient. Le vent qui en part directement s'appelle en grec ἀπηλιώτης, et en latin *subsolanus*; celui qui souffle à sa droite καικίας; celui qui souffle à sa gauche, εὖρος ou *vulturnus*. Nous appelons le vent de midi νότος ou *auster*, plaçant le plus près de lui à sa droite λευκόνοτος ou *albus notus*, et à sa gauche λιβόνοτος ou *corus*.

Le vent que les Grecs nomment ζέφυρος vient directement du couchant, ayant à sa droite celui qu'on appelle λίψ ou *africus*; à sa gauche λάψυξ ou *favonius*; enfin le vent du septentrion porte le nom du pôle d'où il part, ἀπαρτίας ou *septentrio*; on lui joint à sa droite τραμοντίας ou *circius*, et à sa gauche βορέας ou *aquilo*. Chacun de ces douze vents souffle ordinairement seul; quelquefois il en souffle deux ensemble, et même trois dans une grande tempête.

C'est par leur impétuosité que la mer, tranquille par elle-même, passe en un moment du calme à l'orage; c'est aussi selon l'endroit et le temps

où ils se lèvent, que l'orage s'excite, se calme ou se renouvelle. Des vents favorables nous conduisent au port; de contraires nous en tiennent éloignés, ou nous en détournent, et nous font même courir quelquefois de grands risques; mais qui sait prévoir les vents fait rarement naufrage.

CHAPITRE IX.

Des saisons propres à la navigation.

Voyons à présent quels jours et quels mois sont propres à naviguer; car la mer ne le permet pas toujours : elle est calme dans certains mois; dans d'autres, tantôt calme, tantôt orageuse; impraticable dans le reste de l'année.

Après le lever des Pléiades, depuis le 6 des calendes de juin jusqu'au lever de la grande Ourse, c'est-à-dire jusqu'au 18 des calendes d'octobre, on peut naviguer en sûreté, parce que les vapeurs chaudes de l'été adoucissent la rigueur des vents. Il y a du danger depuis ce temps jusqu'au 3 des ides de novembre, par plusieurs raisons. Premièrement, après les ides de septembre, la queue de la grande Ourse se lève : astre qui annonce des orages. Outre cela, on essuie ordinairement des vents orageux au 8 des calendes d'octobre; ensuite, il survient des pluies vers les nones d'octobre, au retour du Bélier, et d'autres amenées par le Taureau vers le 5 des ides. Enfin, dès le mois de novembre, le coucher des Pléiades cause de gros temps qui troublent la navigation. Ainsi, depuis le 3 des ides de novembre jusqu'au 6 des ides de mars, les mers sont fermées; parce que, pendant ces quatre mois, les jours étant très-courts, les nuages épais, l'air obscur, et la violence des vents redoublée par celle de la neige et de la pluie, ces circonstances interdisent la mer et même la terre aux voyageurs. Ce n'est donc qu'au 6 de mars que la mer se rouvre : jour que célèbrent plusieurs nations par des fêtes et des jeux publics. Depuis ce jour cependant jusqu'aux ides de mai, ce n'est qu'après avoir bien observé les astres, et réfléchi sur le temps qu'ils présagent, que les vaisseaux de guerre s'exposent à la mer. Il est vrai que les vaisseaux marchands ne l'abandonnent presque dans aucune saison; aussi la conservation de quelques particuliers, enhardis par l'appât du gain, n'exige pas tant de précautions que le salut de toute une armée.

CHAPITRE X.

Des présages de la tempête.

Le lever et le coucher de certains astres excitent ordinairement de grandes tempêtes. D'habiles astronomes ont cru pouvoir les fixer à certains jours; elles n'y sont cependant pas si invariablement assujetties, que divers accidens ne les en dérangent quelquefois. D'ailleurs, il faut convenir que l'esprit humain, resserré dans des bornes étroites, ne connaît qu'imparfaitement les causes naturelles de ce qui se passe au ciel; c'est pourquoi les marins ne bornent pas leur attention à ces sortes de prédictions. L'expérience prouve en effet que les orages ne se forment pas toujours le même jour pour lequel ils étaient annoncés; mais quelquefois avant, quelquefois après : d'où les Grecs leur ont donné trois différens noms, suivant qu'ils précèdent, accompagnent ou suivent ce jour.

Je n'entrerai pas dans un plus long

détail sur ces révolutions, plusieurs écrivains ayant poussé l'exactitude jusqu'à marquer non-seulement dans quels mois de l'année, mais même dans quels jours du mois elles doivent arriver. Les planètes qui paraissent et disparaissent suivant le temps que l'auteur de la nature a prescrit à leur cours s'annoncent aussi par certains signes, et troublent souvent la sénérité du ciel. Mais, indépendamment de cette théorie savante, la pratique de la mer nous apprend que les jours interlunaires sont très-sujets aux orages, et conséquemment très-dangereux pour les navigateurs.

CHAPITRE XI.

Des pronostics d'un temps serein ou orageux.

La lune nous fait voir, comme dans un miroir, les signes du calme et de l'orage qui se succèdent alternativement. Rouge, elle annonce du vent; azurée, elle présage de la pluie; mêlée de ces deux couleurs, elle fait craindre ce mélange de pluies violentes et de vents impétueux qui forment les tempêtes; nette et brillante, elle promet la même sérénité dont elle présente l'image, surtout si les pointes de son croissant ne paraissent point enflammées à son quatrième jour, ni sa blancheur obscurcie par ces vapeurs humides qui s'y insinuent quelquefois.

On tire aussi des indications du lever et du coucher du soleil. On ne croit point indifférent qu'alors cet astre darde également ses rayons, ou qu'une partie en soit détournée par des nuages, qu'il soit brillant ou mêlé tantôt de ce rouge ardent et foncé qui annonce des vents prochains, tantôt de cette pâleur et de ces taches que les pluies suivent de près. La nature de l'air, l'étendue et la forme des nuages qu'on observe au-dessus de la mer, et la mer même, instruisent un marin attentif. Il tire aussi ses conjectures des oiseaux et des poissons. Virgile a traité cet art dans ses *Géorgiques*, avec un génie presque divin, et Varron l'a très-approfondi dans ses *Traités sur la marine*.

Au reste, il n'y a point de pilote qui ne se pique de savoir ces choses; mais il s'exposera toujours à des expériences dangereuses, jusqu'à ce qu'il ait éclairé sa pratique par les lumières de la théorie.

CHAPITRE XII.

Du flux et du reflux de la mer.

La mer, qui est la troisième partie du globe terrestre, se trouve agitée, indépendamment des vents, de mouvemens qui lui sont particuliers. A certaines heures réglées du jour et de la nuit, cette agitation étend alternativement les flots et les resserre; semblable à celles de ces fleuves impétueux, qui tantôt inondent les rivages, tantôt se replient sur eux-mêmes. Cette alternative régulière de flux et de reflux, appelée par les Grecs *rheuma*, avance ou retarde considérablement la course d'un vaisseau; aussi exige-t-elle de grandes précautions quand il est question de combattre, puisque la force des rameurs ne peut rien contre celle du flux, à laquelle celle du vent même est quelquefois contrainte de céder.

Comme la lune agit sur les flots à proportion qu'elle croît ou décroît, et que son aspect est différent à la même heure dans toutes les mers, l'heure du flux et du reflux y est conséquemment différente; c'est pourquoi, si l'on veut mettre à profit ces différences dans un

combat, il faut s'appliquer à les bien connaître avant de combattre.

CHAPITRE XIII.

Des rameurs et de la connaissance des lieux.

L'habileté du navigateur consiste à bien connaître les rades et les ports, afin de pouvoir éviter les écueils, les bancs de sable, et les rochers qui s'avancent ou qui se cachent sous les eaux. Au reste, plus la mer est haute, moins on y court de risque. Il faut choisir, pour la manœuvre d'un vaisseau, des officiers vigilans, des pilotes habiles, des rameurs vigoureux; car, comme un combat naval se donne ordinairement pendant le calme, et que ce que nous appelons *liburnes* sont des vaisseaux pesans, qui manœuvrent moins au vent qu'à la rame, c'est de la rame surtout dont il faut se ménager l'avantage, soit qu'on veuille percer de l'éperon les bords des vaisseaux ennemis, soit qu'on tâche à en éviter le choc. Or, pour de pareilles manœuvres, c'est d'un bras nerveux qui manie vigoureusement la rame, c'est d'une main savante qui conduit légèrement le gouvernail, qu'on doit attendre le succès.

CHAPITRE XIV.

Des armes et des machines usitées sur mer.

J'ai traité des diverses sortes d'armes usitées dans les combats de terre; ceux de mer exigent non-seulement les mêmes armes, mais encore les mêmes machines. Nos vaisseaux ne sont-ils pas en effet des espèces de murs et de tours, où le combat est d'autant plus terrible, qu'il nous expose en même temps à la fureur de deux élémens contraires, le feu et l'eau? Ayons donc sur mer une extrême attention à couvrir nos soldats d'armes défensives, comme de cuirasses, de casques, de bottines à l'épreuve. Nous n'avons point à craindre qu'ils se plaignent de la pesanteur des armes, sur un champ de bataille où l'on ne combat que de pied ferme. Il faut aussi les armer de boucliers larges et pesans, qui puissent les parer des faux, des harpons, des flèches, des javelots, de toutes sortes de frondes. Servez-vous à votre tour de toutes ces armes, de la baliste, de la catapulte, et des autres machines propres à lancer des pierres. Mais, comme l'arme la plus redoutable de l'homme brave est sa bravoure même, si vous comptez sur celle de votre équipage, serrez l'ennemi, jetez vos ponts, sautez à l'abordage : cette manœuvre vous procurera l'avantage de combattre corps à corps. Vous pouvez élever sur les plus grands vaisseaux des tours et d'autres défenses d'où, comme d'un mur, vous porterez des coups d'autant plus meurtriers qu'ils plongeront, que vos machines lanceront des flèches chargées d'huile, d'étoupes, de soufre, de bitume. Ces flèches ardentes, pénétrant une charpente enduite de matières combustibles, telles que la cire, la poix et la résine, porteront l'embrasement jusque dans le casque du vaisseau. En réunissant ces diverses attaques contre vos ennemis, vous ferez périr les uns sous le fer et sous les pierres, vous brûlerez les autres au milieu des flots; vous les consternerez tous par l'idée effrayante de devenir la proie des poissons, genre de mort le plus terrible, puisqu'il nous prive de la sépulture.

CHAPITRE XV.

Des ruses praticables sur mer, du combat naval, et des armes qu'on y emploie.

La guerre de mer a, comme celle de terre, ses ruses et ses manœuvres qui facilitent la victoire. Si vous apercevez donc qu'un ennemi, fatigué ou peu habile, rame languissamment, qu'il vogue à vent contraire, qu'il ait le flux ou le reflux contre lui, qu'il s'endorme dans une pleine sécurité, qu'il s'engage entre des îles propres à dresser des embûches par le peu de distance qu'il y a entre elles, qu'il s'accule dans le fond d'un golfe ou d'une anse, en un mot, qu'il vous présente une occasion favorable de l'attaquer, saisissez-la, venez aux mains sur-le-champ et avec confiance. Si vous avez affaire à un ennemi qui, sans donner de prise sur lui, cherche à vous combattre, disposez votre ordre de bataille, non en ligne droite comme sur terre, mais en demi-lune, c'est-à-dire à pointes saillantes et à centre rentrant; placez à ces pointes, qui sont vos ailes, ce que vous avez de meilleur en troupes et en vaisseaux; alors, si l'ennemi entreprend de vous enfoncer, votre disposition vous facilitera les moyens de l'envelopper et de le défaire. Tâchez de vous ménager aussi l'avantage de la position, en gagnant la haute mer sur l'ennemi et en le poussant sur le rivage. Si vous y parvenez, la crainte d'être jeté à terre et brisé affaiblira son courage. Les trois armes les plus propres à vous rendre supérieur dans un combat naval sont ce que nous appelons *asseres*, *falces*, *bipennes*.

Asser est une espèce de chevron long, mince par les deux extrémités, et suspendu au mât avec la même liberté de jeu qu'en a l'antenne, de sorte qu'on en peut varier les directions de toutes parts. Ainsi, de quelque côté que vous ayez abordé l'ennemi, vous pouvez vous servir de ce chevron comme d'un bélier, parce qu'il renverse comme lui, et tue les soldats et les matelots, et qu'il perce même souvent le casque du vaisseau.

Ce qu'on appelle *falx* est un fer plat, courbé à peu près comme la faux dont il porte le nom, et d'un tranchant très-aiguisé, emmanché d'un long bâton : il coupe d'un seul coup les cordages qui suspendent l'antenne au mât; alors le vaisseau, qui, par la chute des voiles, a perdu la vitesse de son mouvement, reste presque inutile.

Bipennis est un composé de deux espèces de haches larges, qui n'ont qu'une tête et qu'un manche, et dont les deux tranchans sont très-aiguisés; il est d'un grand usage dans le fort de l'action; car des matelots ou des soldats expérimentés se coulant sous la poupe du vaisseau ennemi dans de petites chaloupes, ils vont couper, avec cette espèce de hache, les cordes qui attachent le gouvernail; après quoi le vaisseau, voguant au hasard, devient à l'instant la proie de l'ennemi : car il n'y a plus de ressource pour un vaisseau qui a perdu son gouvernail.

Je ne crois pas devoir parler de ces bâtimens légers d'observation, dont on se sert sur le Danube; l'usage journalier qu'on en fait en donnera une idée plus juste que celle qu'on pourrait tirer des anciens auteurs.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

ONOSANDER.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE MILITAIRE.

ONOSANDER.

Le Général en chef.

1839.

Digitized by Google

Nous savons, par Suidas, que cet Onosander était un philosophe platonicien. On ignore dans quel temps il a vécu, car il semble peu probable que ce Quintus Veranius, à qui Onosander dédie son livre, soit le même dont il est fait mention dans Tacite. Les biographes qui n'en doutent pas, font Onosander contemporain de l'empereur Claude, vers le Ier siècle de notre ère; ces écrivains, tout laborieux qu'ils se montrent, s'occupent plus souvent de trancher que de résoudre ces sortes de difficultés.

Il a paru singulier qu'un philosophe tel que celui-ci osât aspirer à l'honneur de donner des instructions aux généraux. Mais la discipline romaine, après avoir vaincu tant de peuples célèbres, déchut rapidement de son éclat: on ne la reconnaissait plus à la fin du troisième siècle; dans le quatrième et le cinquième, les phalanges des Barbares faisaient trembler la légion.

On lisait beaucoup alors les ouvrages de Frontin et de Polyen. Ayant rassemblé plusieurs actions militaires, Frontin, qui entendait la guerre, les avait rangées dans un ordre excellent. Il composa ainsi un système de science, fondé uniquement sur l'expérience et la pratique des meilleurs généraux. Polyen recueillit aussi un grand nombre de faits auxquels il donna le titre de *Stratagèmes;* mais il n'observa pas la même distribution. Onosander diffère entièrement de ces deux écrivains: *la Science du chef d'armée* (Στρατηγικὸν λόγον) ne contient aucun exemple.

Toutefois, comme Onosander a puisé à de très-bonnes sources, son livre offre d'excellentes maximes et de beaux préceptes, qui sont autant de témoignages du grand sens des anciens. Son style est assez élégant, et il court après les fleurs de rhétorique

comme tous ces Grecs qui, depuis les Antonins jusqu'au siècle de Théodose, ont inondé le monde de leurs écrits.

Sans la prédilection toute particulière que le maréchal de Saxe avait pour Onosander et la grande célébrité qu'il a conquise à notre philosophe, nous aurions pu nous dispenser de l'imprimer ici, puisque l'empereur Léon (qui pensait apparemment comme le maréchal de Saxe), l'a inséré presque en entier dans ses *Institutions militaires*.

Le baron de Zur-Lauben a donné une traduction estimée d'Onosander. Celle de Guischardt, moins connue, nous paraît préférable sous plusieurs rapports.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Un auteur qui écrit sur le manége, sur la pêche, sur l'agriculture, fait bien d'adresser son ouvrage à ceux qui s'occupent de ces exercices. La dédicace d'un traité sur la guerre est due à des Romains, surtout à ceux qui, comme vous, Quintus Veranius, justifient le choix de notre auguste empereur par leurs talens et par l'éclat de leur naissance, et qui méritent ainsi d'être placés dans le sénat et à la tête des armées. Aussi n'est-ce point à dessein de les instruire que je leur dévoue mes écrits. Je n'ignore pas les progrès qu'ils ont faits dans l'art de commander. Je n'aspire qu'à l'honneur de leur voir agréer cet ouvrage. Leur approbation me flatterait d'autant plus, qu'ils sont très-éclairés, et très-capables de discerner le vrai d'avec le faux, et le mérite d'avec la présomption.

Je n'ai pas à craindre qu'on me reproche d'avoir traité des matières déjà connues, puisque je ne prétends nullement me borner à un simple récit de faits militaires ; mais que je me propose de réduire en système tout ce qui est de la compétence d'un général d'armée, et par conséquent il est nécessaire que mes lecteurs en aient déjà quelque idée.

Je m'estimerais heureux si je pouvais réussir à renfermer dans mon livre la théorie de tous les faits d'armes des Romains. Je serais sûr, en ce cas, non-seulement que les personnes à qui je les dédie ne me refuseraient pas leur suffrage; mais même que cet ouvrage deviendrait un sujet de méditation pour tout bon chef d'armée. On le regarderait comme un présent du ciel, consacré à l'auguste déesse de la paix, et transmis à la postérité par les anciens généraux.

En effet, on verra ici exposées dans tout leur jour les fautes qui ont fait échouer tant de généraux, ainsi que les causes du succès et de la gloire des autres.

C'est à la vertu et à la valeur que les Romains doivent l'avantage d'avoir étendu leur empire au-delà de tout autre, si bien qu'affermi par tant de siècles, il est maintenant inébranlable. Ce n'est point l'ouvrage de la fortune. La bonté de leurs troupes et l'habileté de leurs généraux sont les instrumens de ces conquêtes rapides, qui leur ont presque soumis l'univers.

Nous pouvons invoquer la fortune dans nos entreprises, mais il ne faut pas s'attendre qu'elle seule nous donne la victoire. Ceux qui attribuent le succès de la guerre au hasard, et qui prétendent que la conduite du général n'y a pas contribué, sont dans une erreur grossière. Il est également injuste d'accuser la fortune de la perte d'une armée, ou de priver un général de l'honneur de la victoire en accordant au hasard ce qui n'est que l'effet de sa prudence.

Naturellement on est plus porté à ajouter foi aux écrivains du métier, qui ont de l'expérience, qu'à ceux qui

n'ont que la théorie; quoique souvent peu de solidité et de justesse soit le partage des uns, tandis que l'évidence et la précision est celui des autres. Mon entreprise exige que je prévienne cet injuste préjugé.

Ce n'est ici qu'un recueil d'observations sur les faits les plus célèbres de l'antiquité et sur les mémoires les plus authentiques de ces guerriers, dont les dignes descendans conservent encore le même goût pour les armes et pour la gloire, en quoi ils surpassent toutes les autres nations. Ce ne sont donc pas des maximes que j'invente dans mon cabinet. Ce que j'avance est fondé sur la pratique. On peut en trouver des exemples dans les différentes guerres que les Romains ont eu à soutenir; car j'ai recueilli avec soin tout ce que ces grands maîtres dans l'art de la guerre ont pratiqué, pour éviter les dangers et pour surmonter les obstacles.

Un auteur qui annoncera du nouveau paraîtra aux crédules plus merveilleux que celui qui renonce au titre d'inventeur. Ce n'est pas leur suffrage que j'ambitionne. Un général d'armée qui donnerait un système de guerre ne diminuerait pas son mérite en empruntant des autres ce qui est propre à son sujet, sans se borner à ne citer que soi-même.

On ne saurait donc regarder comme un défaut de mon livre que j'écrive sur des sujets connus. J'avoue franchement que je les ai tirés d'ailleurs. Il m'en revient cet avantage, que l'on ne pourra soupçonner ma véracité, et que j'aurai moins de jaloux.

ONOSANDER.

Le Général en chef.

CHAPITRE PREMIER.

Du choix d'un général.

La dignité de général ne doit pas être un privilége héréditaire de famille, comme la prêtrise, ni l'apanage des richesses, comme l'emploi de présider aux spectacles. Elle est due aux qualités personnelles. On exige qu'un général soit continent, sobre, tempérant, économe, laborieux, homme d'esprit, généreux, de moyen âge, éloquent, père de famille, et issu d'une illustre maison.

La sobriété lui est nécessaire, pour empêcher qu'en se livrant trop à la volupté, il ne néglige les choses importantes.

La continence ne l'est pas moins pour maîtriser ses passions, qui sont d'autant plus dangereuses, qu'il a plus de pouvoir.

La tempérance l'empêche de se livrer aux excès qui absorbent la raison. Il veillera sans peine; et dans le silence de la nuit, l'esprit du général livré à soi-même imagine des projets et trouve les moyens de les exécuter.

Il doit être économe et frugal, pour mieux employer son temps qu'en donnant des festins. Le luxe ne peut qu'amollir son cœur et son esprit.

Qu'il soit laborieux et qu'il supporte le travail sans peine, afin que les soldats ne s'aperçoivent pas qu'il est le premier qui se ressent des fatigues de la guerre.

La vivacité et la présence d'esprit lui fournissent des expédiens à tout. Homère compare cette qualité au vol des oiseaux. A la guerre on est souvent forcé de prendre son parti sans avoir le temps de délibérer.

Il faut qu'un général soit désintéressé, généreux, à l'abri de toute corruption. L'or éblouit quelquefois celui qui pourrait envisager sans crainte mille boucliers levés contre lui. L'ennemi trouve par son moyen des ressources qu'il n'a pas dans ses armes.

La jeunesse est susceptible de légèreté; la vieillesse de faiblesse. Le général trop jeune échouera par témérité; le vieux par lenteur, suite ordinaire du grand âge. L'homme qui est dans toute sa vigueur a déjà fait succéder la raison à la fougue. Le général qui réunit la force de l'esprit à celle du corps est le mieux en état de former et d'exécuter des projets.

La réputation établie d'un général est d'un grand prix pour le soldat, qui,

se reposant sur l'effet de ses soins et de ses promesses, l'aime et le suit avec empressement, sachant qu'il courra les mêmes dangers que lui.

L'éloquence est une qualité dont le général tire de grands avantages. Dans un jour d'action il persuade au soldat de mépriser le danger et de rechercher la gloire. Sa voix a plus de force que le son de tous les instrumens : elle console, elle raffermit le soldat dans le malheur : semblable aux médecins qui guérissent le corps, son éloquence agit avec succès sur les esprits et sur les cœurs.

Il est avantageux qu'un général ait de la naissance. Les troupes souffrent de se voir commander par un homme obscur. Il est plus naturel que les qualités que nous avons déduites soient le fruit de l'éducation que l'on donne à un homme bien né, que de celle que reçoivent des gens d'une basse extraction.

La richesse n'est pas un titre pour élever au commandement des armées, ni la pauvreté pour en exclure. Le mérite et la capacité sont les seuls que l'on doive consulter.

Si, à mérite égal, j'avais le choix entre le riche et le pauvre, je préférerais le premier; comme je choisirais entre des armes, celles d'or et d'argent préférablement à celles de fer, si elles étaient également bonnes dans leur usage contre l'ennemi. C'est réunir le lustre à la bonté.

Le commandement n'est point fait pour des marchands, des banquiers, des usuriers, des agioteurs, quelque riches qu'ils puissent être.

L'homme qui ne pense qu'au gain aura difficilement l'élévation d'âme et les connaissances nécessaires à cet emploi, parce qu'il ne s'occupe que d'argent et de commerce.

Cependant la noblesse n'est pas indispensablement requise dans un chef. Des personnes d'une condition inférieure peuvent aussi être douées de qualités propres au commandement des armées.

On doit moins considérer dans un homme destiné au commandement des armées, les mérites de ses ancêtres que son mérite personnel. Ce ne seront point ceux de ses illustres morts qui sauveront l'état. Il serait absurde de prétendre que la vertu prouvât ses quartiers. Heureux cependant celui qui joint le mérite à la naissance, laquelle toute seule n'est qu'un vain titre.

Il est à présumer que le général qui en est dépourvu s'efforcera bien plus de remplir ses devoirs, que celui qui compte des triomphes dans sa famille. Fier de la gloire de ses ancêtres, il la regarde comme un droit qu'elle lui donne aux faveurs de la fortune, et il néglige le soin de la mériter. L'autre, au contraire, qui le premier donne du lustre à sa famille, tâche de réparer le défaut de sa naissance par la grandeur de ses actions. Il s'efforce d'acquérir une gloire dont il est seul l'artisan; à peu près comme ceux qui, nés sans biens, cherchent à s'en procurer à force de travail et d'industrie.

Il est à souhaiter que le général joigne à ces qualités celles de la politesse, de l'affabilité, d'un accès facile, et d'un grand sang-froid. Il doit éviter un excès de bonté dont le soldat abuserait, de même qu'un excès de sévérité, qui lui attirerait la haine des troupes. L'un perd la discipline, l'autre aliène les esprits. Lorsqu'il sera dans le cas de faire des promotions, son choix doit tomber sur des personnes dont il connaisse la bravoure, la fidélité et l'attachement pour la patrie. La richesse et la naissance peuvent être prises en-

suite en considération. Le grand nombre d'officiers qui sont employés dans une armée ne permet pas qu'on exige autant d'eux qu'on le fait d'un général. On choisit, autant qu'il est possible, des personnes nobles et riches pour être officiers. Leurs biens sont d'une grande ressource dans une armée où l'argent viendrait à manquer. En état d'ailleurs de faire de la dépense, ils peuvent soulager le soldat et se l'attacher par leurs libéralités. On peut même leur confier avec plus de sûreté des affaires d'importance, parce que leurs biens sont garans de leur fidélité. Mais il faut toujours présupposer qu'ils ont des talens et de la capacité.

CHAPITRE II.

Du conseil de guerre.

Un général ne saurait apporter trop d'attention dans le choix des officiers destinés à composer son conseil. Quelquefois ces conseillers sont nommés par l'état. Ils sont aussi pris souvent parmi les premiers officiers de son armée. Chaque opération de la guerre est d'une si grande conséquence, que l'on ne saurait trop en examiner les projets avant de les exécuter. Comme un général doit se défier de la sûreté de ses lumières, par rapport au choix des différens moyens qui se présentent à son esprit, lorsqu'il ne consulte que sa propre raison, il lui est d'une grande utilité d'y pouvoir joindre les lumières de plusieurs autres personnes éclairées. Leurs avis le rassurent et fixent son indécision. Il ferait aussi mal de mépriser les conseils, que de ne savoir pas agir quelquefois sans en prendre. Dans le premier cas, il serait téméraire, et faible dans l'autre. Il y a des occasions qui ne donnent pas le temps de consulter, et qui échappent pour avoir voulu délibérer. Il en est d'autres où, faute d'avoir voulu convoquer un conseil, le général se trouve mal engagé : il voit, mais trop tard, que son imprudence est suivie du malheur qui est dû à sa présomption.

CHAPITRE III.

De la déclaration d'une guerre.

On ne doit pas commencer une guerre sans de justes motifs, ni sans avoir les moyens pour la soutenir. La justice d'une cause est agréable aux dieux et aux hommes. On peut alors espérer l'assistance divine et compter sur la bravoure du soldat. Au contraire, une guerre injuste attire la colère des dieux, et les soldats la craindront davantage que les efforts des ennemis. On ne doit déclarer la guerre qu'après avoir épuisé vainement les voies de la négociation pour obtenir ce qui est dû. De cette manière on justifie la nécessité de recourir aux armes; et les dieux sont témoins du regret que l'on a des maux que la guerre entraîne.

Le prince qui déclare la guerre sans y être bien préparé, et qui n'a pas assez de forces pour couvrir ses états, s'expose à sa ruine. La guerre est un fardeau bien pesant qui écrase celui qui manque de forces pour le soutenir; de même qu'un édifice qui croule sur ses fondemens, s'ils sont trop faibles pour le porter. Le pilote dont le navire est bon et bien muni peut s'exposer aux vents et fournir sa course. Mais quelle honte pour celui qui, faute de ces moyens, se voit obligé de rentrer dans le port! La raillerie et le mépris sont le partage de celui qui entreprend in-

considérément et qui échoue par faiblesse; sans avoir causé de mal à son ennemi, il ne s'en attire pas moins la haine qui est due à son intention, tout impuissante qu'elle soit.

CHAPITRE IV.

De la purification de l'armée.

La purification est une cérémonie sacrée, qui doit précéder l'ouverture de la campagne. Le général appellera les devins et les prêtres pour la faire. Elle efface les taches des cœurs; et le soldat purifié fera la guerre avec plus de confiance.

CHAPITRE V.

Des marches d'une armée.

L'armée doit toujours marcher en ordre, lors même qu'elle est éloignée de l'ennemi, dans son pays, comme ailleurs. On obligera le soldat à garder ses divisions, ses rangs et ses files, quand ce ne serait que pour l'accoutumer à cette exactitude. Elle est surtout nécessaire, lorsqu'on marche dans un pays ennemi, exposé aux attaques d'un général entreprenant. Les plus légères peuvent porter l'épouvante, et renverser une troupe qui est en désordre.

La disposition de la marche doit être telle, que l'armée puisse toujours être en état de combattre. Il est essentiel de garder ses distances, ainsi que d'engager le soldat à être attentif aux signaux de convention. On marchera sur le plus grand front possible, pour diminuer la longueur de la colonne. On choisira le terrain le plus aisé, et le moins sujet aux défilés, qui occasionnent toujours du retard et de la confusion dans la troupe. La longueur d'une colonne qui marche sur un front trop petit donne plus de prise à l'ennemi, qui, venant à l'attaquer en tête, pourra l'envelopper s'il a un front plus étendu. Il aura le même avantage qu'une armée rangée en bataille a sur celle de l'ennemi dont elle déborde les flancs. Si l'ennemi attaque la colonne en flanc, il parviendra bien aisément à la percer et à la rompre. Manœuvrant pour faire face, elle ne peut opposer qu'une faible profondeur, vu sa longueur. L'attaque de la queue de la colonne a le même avantage que celle de la tête, par les mêmes raisons. La grande distance qu'il y a de l'une à l'autre les empêche de s'entre-secourir, et souvent l'attaque a réussi avant que le secours soit arrivé.

Il est donc toujours avantageux de faire marcher l'armée sur un aussi grand front qu'il est possible. La longueur d'une colonne peut occasionner une terreur panique. Lorsqu'après avoir passé une montagne, l'avant-garde qui a déjà débouché dans la plaine voit des troupes sur la hauteur, elle peut croire que c'est l'ennemi, et prendre la fuite.

Les équipages et les munitions doivent marcher au centre, si on craint l'ennemi à ses derrières. Les avant et arrière-gardes, pouvant être attaquées, il est en général prudent de les composer des meilleurs soldats.

On fera marcher des détachemens de cavalerie en avant de la colonne pour reconnaître, surtout si on passe par des forêts et des pays converts. Cette précaution empêche l'effet des embuscades que l'ennemi pourrait former, et qui, les voyant découvertes et sans effet, ne tendra plus de piéges aussi grossiers, dont le succès couvre de honte le général qui s'y laisse prendre.

Il est plus aisé de reconnaître l'ennemi dans un pays ouvert : le jour, c'est la poussière qui l'annonce, la nuit, ce sont des feux.

On doit toujours marcher pendant le jour, excepté dans des cas d'expéditions pressées ou de surprises, auxquelles la nuit est favorable.

La marche lente est nécessaire lorsqu'on s'approche de l'ennemi en ordre de bataille; car autrement le soldat se fatigue, et se trouve sans force dans le combat.

Le général qui traverse un pays allié ne saurait donner des ordres trop sévères pour empêcher le désordre et le pillage. Rien n'est plus insolent qu'une troupe de soldats armés, à qui l'on a lâché la bride. La vue des richesses est un appât séducteur pour l'homme avide qui ne raisonne pas. Une faible raison suffit pour indisposer des alliés, et même pour en faire des ennemis.

On sait qu'en ruinant le pays de l'ennemi par le sac ou par le feu, c'est lui ôter les facultés de continuer la guerre, et qu'en le ménageant on les lui laisse. Cependant nous avons des exemples qui prouvent que, sans en venir à cette extrémité, souvent les menaces d'un général ont produit la soumission d'un peuple; avantage qui ne résulterait pas de l'exécution, puisque l'habitant qui se rend pour conserver ses biens, n'ayant plus rien à perdre, n'a plus rien à ménager. On doit traiter différemment le pays que l'on garde de celui que l'on abandonne. Celui du théâtre de la guerre exige la conservation de tout de qui peut être utile à l'armée pendant qu'elle doit y subsister.

Lorsque l'armée sera complète et prête à marcher, il ne faut pas la retenir dans son pays, ni dans celui des alliés, où elle ne fait qu'une consommation inutile et coûteuse. C'est chez l'ennemi qu'il faut la conduire au plus tôt. Il fournira, quoique pauvre, l'entretien nécessaire; ce qui est autant d'épargné.

Les sûretés que l'on procurera aux marchands qui fournissent les provisions, soit par mer, soit par terre, produisent l'abondance dans le camp.

Si l'on marche dans un pays serré et montagneux, le général doit envoyer des détachemens en avant, pour se rendre maîtres des défilés et des hauteurs; sans quoi, l'ennemi les occupant, il disputerait les passages, et pourrait empêcher l'armée de déboucher.

On doit avoir pour son propre pays les mêmes précautions que l'ennemi prend pour la défense du sien. Il ne suffit pas d'attaquer, il faut se mettre à l'abri d'une invasion.

CHAPITRE VI.

Des camps.

Tout camp dans le pays ennemi doit être couvert par une enceinte de retranchemens, et par un fossé, ne fût-ce même que pour un jour. Le regret n'a jamais suivi cette précaution qui empêche toute surprise. On postera les gardes avec la même exactitude, éloigné de l'ennemi que s'il était en présence.

Lorsqu'on doit faire du séjour dans une province pour la mettre à contribution ou pour quelque autre raison, il faut asseoir son camp sur un terrain sec et sain. Le contraire a souvent causé des maladies et détruit une armée. Il sera bon de le changer quelquefois pour éviter les mauvaises exhalaisons, excepté en hiver, où le soldat,

faisant des baraques, y est comme dans une ville.

CHAPITRE VII.

De l'exercice.

Dans les quartiers d'hiver le général emploiera le temps à montrer aux troupes les manœuvres nécessaires en campagne. L'exercice les occupe et les maintient dans l'usage de ce qu'elles doivent pratiquer un jour d'action. La fainéantise amollit les cœurs et affaiblit les corps. On a vu les plus braves troupes dégénérer par la mollesse. L'homme entretenu dans le travail en soutient sans peine les fatigues, lorsqu'il rentre en campagne; au lieu qu'elles lui coûtent, s'il s'est livré à la paresse, dont il regrette les douceurs.

Le général profitera du temps de repos, pour aguerrir et instruire le soldat, non-seulement des manœuvres nécessaires à la guerre, mais aussi de l'exercice de la parade, afin de le rendre agile, adroit et dispos. Le plus fort des travaux du soldat peut toujours être regardé comme un temps de repos vis-à-vis de l'action.

Voici les parties les plus essentielles de l'exercice : on arrange le soldat suivant l'ordonnance des armes, pour l'accoutumer à savoir son département. Il doit connaître de vue et de nom l'homme qui est devant, derrière et à côté de lui, afin qu'au premier commandement il se trouve à son rang et à sa file; il saura comment s'étendre et se serrer, faire les mouvemens de droite et de gauche, les changemens de files, en connaître les distances, les doubler et les déployer. Il faut qu'il connaisse toutes les différentes divisions de la phalange, et leurs évolutions, soit pour former simplement la phalange, soit pour se mettre sur un plus grand front, soit pour augmenter la profondeur. Il faut l'instruire à former l'ordre de bataille à deux fronts, de même qu'à faire la retraite, lorsque le signal en est donné.

On ne parvient à la précision de ces manœuvres qu'à force de les exercer. Les commencemens en sont gauches et pesans; la vitesse et la justesse succèdent à la fin, avec l'exactitude, pour ainsi dire, d'une machine. Le musicien qui commence d'apprendre à jouer d'un instrument ne sait d'abord où placer ses doigts; mais, s'habituant à connaître les cordes et les touches, il parvient à les parcourir avec vitesse et avec justesse. Le doigt s'unit d'une façon surprenante au souffle, pour rendre une harmonie agréable, au lieu qu'il ne formait que des dissonances dans les commencemens.

Lorsque les troupes sont instruites de toutes les manœuvres nécessaires, le général peut les diviser en deux corps, pour les faire combattre l'un contre l'autre. Afin d'éviter les accidens, il leur fera prendre des bâtons, ou des courroies, en guise d'arme tranchante, et des mottes de terre, en place des armes de jet.

Il formera les attaques des hauteurs, en accoutumant le soldat à monter des collines en courant. Il donnera de l'émulation par ses louanges à ceux qui se seront bien acquittés de l'attaque, ou de la défense. Cet exercice contribue à la santé du soldat, l'endurcit aux intempéranees de l'air, et, lui donnant de l'appétit, lui fait trouver sa nourriture exquise.

On instruit de même la cavalerie par des combats simulés, la faisant escarmoucher, choquer et poursuivre. Ces exercices se font ordinairement dans

la plaine : mais, comme ils sont plus difficiles à exécuter dans des pays montueux, il sera bon d'en choisir quelquefois pour s'y accoutumer.

CHAPITRE VIII.

Des fourrages.

On doit observer un grand ordre pour faire fourrager l'armée. Le général commandera un corps d'infanterie et de cavalerie pour couvrir les fourrageurs. Pendant que ceux-ci chargeront, les autres, se postant en avant, resteront rangés en bataille, pour protéger le fourrage et sa retraite. Faute de cette précaution, l'ennemi peut se prévaloir de la faiblesse de ces gens détachés du camp, sans ordre et à la débandade, qui, empêchés par leur charge d'user du peu d'armes qu'ils portent, ne peuvent que succomber aux moindres attaques réglées. On doit infliger des peines rigoureuses à quiconque irait fourrager sans ordre.

CHAPITRE IX.

Des espions.

L'usage ordinaire est de condamner à mort les espions; mais si l'armée est en bon état, et supérieure à celle de l'ennemi, on peut leur faire grâce, et les renvoyer après leur avoir fait observer même le nombre et la discipline des troupes. Leurs avis intimideront l'ennemi, bien plus qu'ils ne lui seront avantageux.

CHAPITRE X.

Des sentinelles et des gardes.

Le nombre des gardes fait la sûreté d'un camp. On relèvera souvent les sentinelles. Le soldat ne pouvant, sans souffrir, veiller toute la nuit, il serait mal de le contraindre, et même de le permettre, s'il offrait de le faire. L'homme fatigué ne saurait se garantir de la force du sommeil qui le saisit malgré lui. C'est pourquoi l'on ne permet pas au soldat qui est en sentinelle de s'asseoir ni de se coucher. Les gardes allumeront des feux à une bonne distance du camp; par ce moyen ils découvriront de loin l'ennemi, sans que celui-ci puisse distinguer quelque chose. Le général qui sera dans le cas de décamper la nuit, et à l'insu de l'ennemi, faute de vivres, ou pour éviter une bataille, continuera ses feux dans son camp; sans quoi l'ennemi les voyant éteints jugerait de la marche, et se porterait pour l'empêcher ou l'inquiéter.

CHAPITRE XI.

Des pourparlers avec l'ennemi.

Lorsqu'un général sera convenu d'une entrevue, il formera son escorte et sa suite des plus apparens de l'armée. Cette pompe extérieure impose quelquefois et fait condescendre plus aisément aux demandes. L'ennemi peut être plus frappé de cette vue que des raisons qu'on peut lui alléguer.

CHAPITRE XII.

Des transfuges.

Le général prudent se défie de tout transfuge ennemi qui offre de lui dé-

voiler des secrets importans. S'il s'en trouve quelqu'un cependant qui propose les moyens de surprendre l'ennemi, d'y conduire par des chemins inconnus, et qui marque l'heure propre à l'entreprise, alors le général intelligent pèse les circonstances du projet, et s'il y trouve de la probabilité, il s'assure de sa personne, le conduit avec l'armée pieds et poings liés, et il lui promet sa délivrance et une récompense s'il a dit vrai, ou le supplice s'il a dit faux. L'homme qui voit sa vie entre les mains de ceux qu'il conduit ne risque pas de les tromper, puisque sa perte serait plus certaine que le succès de sa fourberie.

CHAPITRE XIII.

De la forme des camps.

Un général campé près de l'ennemi en examine le camp. S'il forme un cercle dans la plaine, il peut moins juger de sa force, parce que sa circonférence a plus d'étendue qu'elle n'en annonce. Au contraire, celui qui paraît couvrir plus de terrain en lignes droites ou angulaires en contient moins en effet. L'habitude seule peut affermir l'œil contre ces illusions nouvelles.

Tout camp assis sur une montagne paraît toujours plus grand, vu les inégalités du terrain, qui ne permettent pas de dresser les tentes régulièrement. Ces vides qu'on n'évalue pas trompent dans le calcul d'appréciation que l'on veut faire sur la totalité de la ligne. Il est, par conséquent, difficile de juger, par la figure d'un camp, du nombre des troupes qu'il contient.

Les raisons que je viens d'alléguer prouvent que le cercle est la figure la plus convenable pour tracer un camp, en le resserrant autant qu'il est possible.

Savoir cacher ses forces est souvent un trait d'habileté utile au général. Pour y parvenir, il ne faut sortir du camp ni pour attaquer, ni pour rencontrer l'ennemi. Il pourra croire que cette réserve provient de faiblesse ou de crainte. Comme il est aisé de juger sur les apparences, sans distinguer les effets d'une ruse de guerre, il est possible que l'ennemi s'y méprenne, et que, faisant succéder la négligence au mépris, il use de moins d'ordre et de précaution dans ses opérations. Les troupes étant portées à se négliger lorsqu'elles croient que les dangers sont faibles, et la victoire aisée, il est apparent que l'ennemi marchera pour attaquer un camp qu'il méprise; mais le général, en sortant par différens endroits, en bon ordre, profitera de ses sages dispositions, ainsi que de la surprise de l'ennemi.

Le général qui sait son métier ne tombe point dans des piéges de cette espèce. Comme il est en état de faire lui-même ce que fait son ennemi, son génie lui dicte aussi les moyens de parer ses coups.

CHAPITRE XIV.

De la nécessité du secret.

Lorsqu'un général projette de surprendre quelque poste, ville, citadelle ou passage, cette entreprise exige autant de mesures et de diligence que de secret. Qu'elle se fasse de jour ou de nuit, il faut en cacher l'objet et ne la confier qu'aux généraux chargés de l'exécution. Il ne doit donner l'ordre et le détail qu'au

moment de l'action. Comme le soldat en est bientôt instruit dès que l'officier le sait, il n'y a qu'un insensé qui soit capable de divulguer d'avance ses projets; ce serait le moyen d'occasionner une désertion. L'espoir d'une récompense pour une nouvelle essentielle peut engager le soldat à passer chez l'ennemi.

Il n'est point d'armée exempte de la désertion. La guerre fournit toujours des prétextes, tant aux esclaves qu'aux hommes libres, pour colorer leur crime.

CHAPITRE XV.

Des extispices.

Il faut toujours offrir des sacrifices avant que de conduire l'armée à l'ennemi. Le général doit avoir des sacrificateurs et des devins à sa suite. La connaissance des entrailles des victimes est aisée, et elle lui sera très-avantageuse. Elle le met en état de juger, sans le secours d'autrui, si les victimes annoncent du succès aux entreprises. Qu'il observe seulement d'appeler les principaux officiers pour témoins des bons augures, afin qu'en apprenant aux soldats que les dieux sont propices, ils les encouragent à faire bien leur devoir.

Les troupes ont toujours plus de valeur, et obéissent plus promptement, lorsqu'elles croient être assurées de l'approbation des dieux. L'annonce des auspices favorables à l'armée rassure chaque individu. S'ils sont contraires, il faut rester dans une inaction totale, sans qu'aucune circonstance puisse obliger d'agir. Les menaces des dieux ne pouvant qu'être funestes, il faut en attendre la cessation et les consulter souvent même dans un jour. Une heure, un moment mal choisi, a été cause de la ruine de tel général, qui aurait peut-être réussi plus tôt ou plus tard. Il me paraît que les victimes contiennent autant de signes visibles et réguliers, que nous en présentent les opérations magiques et les astronomiques même, dont les moindres différences influent au point de faire dans un instant un roi d'un esclave, ou un esclave d'un roi.

Je dois donner des raisons pour justifier les évènemens malheureux qui ont suivi les oracles les plus favorables. Tous les pays ont des assiettes différentes. On ignore quel sera le théâtre de la guerre. Les hommes en général, quoique instruits de la nature de leur pays, ne le sont pas de celle des autres. Souvent un général qui juge qu'il n'est qu'à une marche de l'ennemi s'empresse de le joindre. Pour cet effet, il le suit avec ardeur, pendant que l'ennemi se retire à dessein, afin de l'engager dans un pays resserré et dominé par des hauteurs. L'agresseur, sans soupçonner cette feinte, s'avance imprudemment, et ne s'aperçoit du piége que lorsque, menacé à ses flancs et à ses derrières, il ne voit aucune issue qui ne soit gardée soigneusement par des postes. Alors il est réduit à voir son armée défaite par les flèches dont elle est accablée, sans pouvoir s'en défendre, ou bien périr de faim faute de subsistances, s'il n'aime mieux se rendre à la discrétion de son vainqueur.

Cet exemple prouve qu'on ne peut taxer l'augure de fausseté, parce que des circonstances mal combinées ont changé la nature de l'objet sur lequel il était consulté.

CHAPITRE XVI.

Combien il est nécessaire d'user de prudence, en suivant un ennemi qui fuit.

On doit toujours se défier de la retraite de l'ennemi. La précaution qu'il faut prendre pour le suivre, c'est d'observer avec le plus grand soin la nature du pays où la poursuite s'engage; car il est possible qu'un revers oblige le général qui suit de se retirer lui-même.

Il vaut mieux renoncer à poursuivre que de se hasarder trop légèrement. Pour se mettre en sûreté, il faut, à mesure qu'on s'avance, occuper les hauteurs, les défilés et la chaîne des montagnes; s'assurer par des troupes des postes les plus essentiels, afin de pouvoir se retirer sans courir aucun risque d'être coupé. Je dis ceci, autant pour faire éviter de tomber dans un piège, que pour instruire à le tendre. On doit toujours admirer un général qui sait y attirer son ennemi.

CHAPITRE XVII.

De l'avantage de se procurer des nouvelles de l'ennemi.

Un général doit toujours admettre quiconque vient lui apporter des avis. Il faut qu'il soit accessible à toute heure du jour et de la nuit, fût-il à table, au bain ou au lit. Ceux qui sont d'un abord difficile par leur refus, ou par celui de leurs domestiques, s'exposent à négliger telle lumière qui aurait pu leur être de la dernière conséquence, et dont le moindre délai empêche entièrement l'usage.

CHAPITRE XVIII.

Touchant l'heure convenable pour le repas des troupes.

Un général fera bien de fixer, au camp, une heure précise pour la réfection de son armée. S'il est hors du danger d'une attaque, il peut choisir cette heure indifféremment; mais si sa position ou la faiblesse de ses retranchemens l'expose à être attaqué subitement, il est nécessaire que le temps soit fixé; le matin de bonne heure, afin qu'en cas d'attaque les soldats aient mangé avant que de s'engager; la bataille pouvant durer jusqu'à la nuit, l'homme à jeun souffrirait et aurait moins d'aptitude à combattre. On doit recommander la sobriété, sans la pousser cependant au point de ne pas nourrir assez le soldat, l'excès de la profusion n'étant pas moins nuisible que celui du besoin. L'expérience prouve que cet objet est important.

CHAPITRE XIX.

L'égalité d'humeur est nécessaire à un général, même dans les revers.

Quel que puisse être le sujet qui donne de l'inquiétude aux soldats, soit que l'ennemi ait reçu un puissant renfort, soit qu'il ait remporté quelque grand avantage, le chef ne doit jamais en paraître ému; au contraire, il faut que son extérieur soit rassuré, et que ses manières prévenantes marquent sa tranquillité et même sa gaîté. L'air d'un général influe sur l'esprit du soldat, et même s'imprime dans son cœur. Le général qui témoigne de l'assurance donne de la confiance à ses troupes, elles croient n'avoir rien à craindre;

mais celui qui montre de l'inquiétude et de la tristesse leur inspire de la timidité, et, leur abattant le cœur, il fait que le soldat ne voit que des dangers. Les harangues sont quelquefois moins éloquentes que la contenance du commandant : on peut soupçonner un discours de feinte et d'art ; mais l'air d'assurance est exempt de ces soupçons. Deux grands talens à réunir, ce sont, l'un, de savoir paraître, et l'autre, de savoir parler à propos ; cependant, s'il y a des cas où il faut animer le soldat, il y en a d'autres où il faut l'intimider.

CHAPITRE XX.

Quelles sont les occasions où l'on doit inspirer aux soldats la crainte de l'ennemi, et où il faut les encourager.

Lorsque la discipline se relâche, il est nécessaire de grossir les dangers et de faire voir toutes les entreprises qui sont possibles aux ennemis. Sans intimider les troupes, cet avertissement les portera à la précaution. Le malheur demande qu'on relève les esprits, et la négligence qui provient d'une trop grande sécurité exige qu'on les abaisse : l'un rassure le timide, l'autre inspire de la prudence au présomptueux. Ces deux esprits existent dans les armées. C'est un éminent défaut que de craindre assez l'ennemi pour n'oser rien entreprendre contre lui, de même que de le mépriser trop pour négliger de se précautionner contre lui. Le général doit donc user à propos des moyens d'éviter ces deux grands défauts.

CHAPITRE XXI.

On peut encourager le soldat par l'aspect des prisonniers.

A l'approche d'une action dont le succès incertain peut préoccuper les troupes, il est avantageux de faire quelques prisonniers. Si ces hommes annoncent du courage par leur bon air, il faut les soustraire à la vue de l'armée, soit par la prison ou par la mort ; s'ils sont au contraire faibles et de mauvaise mine, il faut les lui montrer, après les avoir préalablement menacés et maltraités, afin de les avilir davantage aux yeux des soldats, leur faisant observer combien sont abjects les ennemis qu'ils doivent combattre. Le soldat, jugeant des autres par ceux qui lui sont présentés, les méprise et s'assure d'une victoire aisée. L'homme est disposé à juger en grand de tous les objets qu'il ne connaît pas, et, réfléchissant sur l'incertitude de l'avenir, il voit le péril du même œil. Il faudrait lui montrer la réalité pour lui épargner une dangereuse illusion.

CHAPITRE XXII.

Des ordres de bataille.

Tout ordre de bataille doit être relatif à l'espèce d'armes, d'hommes, de lieux et d'ennemi. L'habile général se détermine sans balancer sur chaque situation qui se présente. Je donnerai en peu de mots les règles générales qui sont convenables à tous les ordres de bataille, sans pourtant m'étendre sur les différentes exceptions qui peuvent y avoir lieu.

Une armée doit être rangée en conséquence de la disposition qui lui est op-

posée, et le général est contraint de placer sa cavalerie contre celle de l'ennemi. L'ordre ordinaire est de ranger la cavalerie sur les ailes, pour être à même d'attaquer l'ennemi en front et en flanc, et d'avoir assez d'espace pour manœuvrer à telle profondeur qu'il puisse être.

On doit ranger les archers, les frondeurs et tous ceux qui sont destinés aux armes de jet devant la phalange, parce que, s'ils étaient placés derrière, ils feraient autant de mal aux leurs qu'aux ennemis; si on les mettait dans les rangs, ils n'auraient pas le libre usage de leurs armes, puisqu'ils ne pourraient point reculer pour bander leurs arcs, ni avancer pour prendre leur élan, ayant d'autres soldats derrière et devant eux, surtout pour le maniement de la fronde.

Les archers, en devançant le front, ont l'avantage de tout découvrir plus distinctement et d'ajuster bien leurs traits sur l'ennemi; au lieu que s'ils étaient derrière, ils seraient obligés de tirer par-dessus les autres, et par conséquent avec moins de justesse et de force.

S'il se trouve de l'inégalité dans le terrain du champ de bataille, il est à propos de placer les gens de trait sur les hauteurs; et, si l'ennemi s'en est déjà emparé, il faut employer cette espèce de troupes pour l'en chasser, parce qu'il leur est plus aisé d'y grimper pour l'attaquer brusquement de même que pour se retirer, à cause de la légèreté de leurs armes.

On laisse des intervalles entre les corps afin que les troupes légères, après avoir jeté leurs traits, puissent s'y retirer. Elles doivent le faire en ordre par les sections, et se placer derrière la phalange lorsque les ennemis se disposent à charger, afin de laisser par cette manœuvre le front libre; sans les intervalles il faudrait que ces troupes fissent tout le tour de la phalange par ses flancs pour se former derrière, ce qui serait sujet à inconvénient, parce que l'ennemi pourrait les barrer et les réduire à se jeter sur la phalange, ce qui y causerait de la confusion. Il serait bon d'avoir des tireurs sur les ailes pour qu'ils tirassent, pendant le combat, obliquement sur l'ennemi, qui s'en trouverait d'autant plus incommodé qu'il leur prêterait un côté à découvert. C'est dans ce cas que la fronde est d'un grand usage, le plomb qu'elle lance étant de couleur à n'être pas distingué dans l'air, ni par conséquent évité. La force avec laquelle la fronde le fait voler est si grande qu'il s'échauffe en l'air et qu'il fait de profondes blessures, qui sont à peine perceptibles, parce qu'elles se referment presque aussitôt qu'elles sont formées.

Un général qui est faible en troupes légères, et à qui l'on en oppose un grand nombre, doit faire marcher le premier rang de sa phalange très-serré, les soldats portant devant eux leurs boucliers, dont la grandeur peut les couvrir. Il faut que ceux du second rang les tiennent élevés au-dessus de leurs têtes, et qu'ils marchent dans cet ordre aussi près qu'il est possible de l'ennemi. Ces boucliers, qui forment une espèce de toit, les mettront à l'abri de ses traits. S'il se trouve des deux côtés un nombre égal de troupes légères, on les jettera en avant pour escarmoucher, en attendant l'attaque à laquelle se disposera la phalange; elles peuvent ensuite être avantageusement placées aux ailes, leurs traits obligeant les ennemis de se serrer sur leur centre, ce qui ne peut se faire sans y causer quelque désordre.

On ne doit pas, dans la crainte d'é-

tre débordé, étendre son front aux dépens de la profondeur de sa phalange, parce que se trouvant diminuée par sa longueur, l'ennemi en pourrait attaquer le centre, qu'il percerait aisément; et, se tournant ensuite à droite et à gauche de l'ouverture qu'il y aurait faite, il prendrait la phalange même à dos. Le général doit non-seulement éviter cette faute, mais encore en savoir profiter si elle est commise par son ennemi.

L'erreur opposée, et qui n'est pas moins à éviter, ce serait d'avoir un trop petit front et trop de profondeur, ce qui donnerait à l'ennemi la facilité d'attaquer par les flancs, qu'il déborderait, et d'envelopper tout le corps.

Il est aussi nécessaire d'avoir de bons soldats sur les flancs et aux derniers rangs qu'aux premiers, parce que le général intelligent qui voit son adversaire se disposer à l'envelopper doit opposer à ce mouvement celui de déployer ses derniers rangs sur ses ailes, afin de les étendre; s'il arrive que l'on ne soit pas à temps d'éviter d'être enveloppé, il faut ordonner un demi-tour à droite aux derniers rangs pour faire face à l'ennemi qui aurait gagné les derrières, ce qui formera la phalange à double front; et, dans ce cas, les soldats pourront soutenir l'attaque aussi bien que ceux des premiers rangs.

Le général qui se sent inférieur en nombre, et qui ne peut éviter le combat, doit choisir avec soin son emplacement et s'appuyer à une rivière ou bien à une montagne, observant de faire garder les hauteurs. Indépendamment de l'habileté du général, le hasard ne laisse pas de contribuer à procurer une bonne position à l'armée, puisqu'il ne saurait en choisir où le pays n'en offre point; mais en ce cas son talent consiste à choisir le meilleur, et à avoir le coup d'œil assez juste pour le discerner d'abord.

Une disposition assez ordinaire aux commandans d'une nombreuse armée, c'est de s'avancer avec les ailes plus qu'avec le centre, et de former de cette manière un rentrant, dans l'espérance que l'ennemi venant attaquer ce centre formera en allant à la charge un saillant, et qu'alors le surpassant en nombre, il pourra l'envelopper de ses ailes. Le moyen de l'éviter, c'est de diviser son armée en trois corps, dont les deux des côtés chargent les ailes, tandis que celui du centre demeure immobile; alors les troupes du milieu du rentrant opposé deviennent inutiles si elles restent dans leur ordre, et si elles le changent en marchant en avant pour former une ligne droite elles s'exposent à crever, les ailes engagées au combat ne pouvant s'ouvrir pour leur faire place. Ce mouvement entraîne nécessairement au moins de la confusion. Le corps qui n'est point engagé peut alors l'attaquer avec avantage. Supposé qu'on ne change pas la première position, il faut envoyer des troupes légères pour occuper et harceler le centre.

On peut aussi avancer pour l'attaque en phalange oblique. L'effort de cette disposition se fixe sur l'une ou l'autre aile, que l'on attaque avec l'élite de l'armée. Comme l'ennemi ne peut faire usage que d'une partie de ses troupes, il est souvent forcé de plier; et la déroute d'une aile entraîne presque toujours celle de toute l'armée. Un autre moyen encore, qui peut avoir du succès, c'est de feindre une retraite même précipitée. L'ennemi, prenant cette manœuvre pour une fuite, s'animera, et, voulant poursuivre avec vivacité, l'ardeur entraînera le soldat hors de son rang. Alors l'armée en retraite fera face, et attaquera avec grand avantage

une troupe en désordre, et surprise d'une démarche aussi hardie.

Il est nécessaire d'avoir un corps séparé de la phalange, composé d'hommes choisis, pour être prêts à secourir cette partie de la phalange, qui, étant surchargée, a besoin d'aide. L'effet d'un renfort de troupes fraîches, c'est d'encourager celles auxquelles il se joint, et de décourager l'ennemi, déjà affaibli par un long engagement.

On peut trouver un grand avantage à laisser un corps à quelques stades de l'armée, avec ordre de joindre lorsque le combat est engagé. L'ennemi voyant avancer des troupes avec précipitation en sera étonné, surtout s'il a des avis que l'armée attend du secours, et, s'il s'est hâté de livrer bataille avant l'arrivée de ce renfort, il ne manquera pas de juger que ces troupes en marche sont le secours attendu, et ne pouvant apprécier leur force, il les croira bien plus considérables, ce qui seul est capable de le déterminer à fuir sans même attendre leur attaque.

Tout surcroît inattendu de troupes, dans un jour d'affaire, surprend toujours l'ennemi. L'homme est disposé à l'illusion, et son imagination augmente ordinairement tout ce qui le menace.

De toutes les surprises de cette espèce, la plus frappante est causée par une attaque imprévue des troupes en embuscade; pour cet effet, le général fera bien d'y avoir recours en détachant du monde dans la nuit pour se cacher quelque part. Ces troupes doivent paraître lorsque les armées sont engagées et attaquer l'ennemi à dos, lequel se trouvant entouré tâcherait même vainement de se dégager par la fuite.

Le général, en se portant pendant l'action de la droite à la gauche, doit encourager ses soldats en leur criant que l'aile d'où il vient a la supériorité quand même cela ne serait pas, ou bien leur dire que le général des ennemis est tué. S'il se peut que les ennemis entendent ce bruit, il produira un effet aussi avantageux pour les uns que désavantageux pour les autres. Il y a plus d'un exemple où de pareilles nouvelles ont décidé la victoire.

On doit faire en sorte, dans l'arrangement de l'armée, de réunir les gens d'une même patrie : l'homme à côté de son frère, de son ami ou de son voisin, combattra avec plus d'intérêt et de valeur qu'auprès d'un inconnu; les liens de parenté ou d'amitié engagent à se soutenir mutuellement, et à redouter davantage la honte et les reproches qu'entraîne la fuite.

CHAPITRE XXIII.

Des ordres, du mot de campagne, et des signes pour se reconnaître.

Le général doit charger ses officiers de donner les ordres, la parole et le signe de reconnaissance, vu qu'il perdrait son temps en prétendant s'en acquitter lui-même. Il donnera ses ordres au premier officier, qui devra les communiquer à son inférieur immédiat, pour qu'ils passent ainsi progressivement de grade en grade jusqu'au dernier. Les ordres passeront avec la même rapidité que les signaux que l'on donne par des feux, au moyen desquels les troupes répandues dans un espace considérable de pays sont averties dans un instant d'un avis convenu.

Indépendamment de la parole, on peut se reconnaître à des signes, qui se font en mettant la main ou l'arme dans une position marquée. Ces signes peuvent être multipliés à l'infini, soit par le bruit des armes, ou par des ges-

tes convenus, afin qu'en tout cas de mêlée, le soldat puisse distinguer son ami d'avec son ennemi, autrement qu'à la parole, qui peut avoir été surprise ou achetée. Cet usage est essentiel, lorsque l'armée est composée de diverses nations, qui n'entendant pas leurs différentes langues réciproques, n'ont d'autre moyen de se reconnaître que par des signes. On doit les donner même à ceux qui restent dans le camp, afin de les garantir de toute surprise ou tentative faite par ruse.

CHAPITRE XXIV.

De l'exactitude qu'il faut observer dans les rangs et dans les files.

Le général doit ordonner de garder exactement les rangs et les files, soit en se retirant, soit en poursuivant l'ennemi. Des gens dispersés sont sans force et ont toujours du désavantage. Il est même nécessaire de poursuivre en bon ordre l'ennemi qui fuit, pour assurer la victoire : elle peut s'échapper, si l'ennemi qui se voit suivi en désordre se retourne, charge et repousse ceux même qui l'avaient vaincu. On doit donc avoir pour maxime générale, en toute occasion, d'observer soigneusement les rangs et les files. On ne saurait rien effectuer sans cette attention.

CHAPITRE XXV.

De la propreté requise dans les armes.

Il est d'une grande importance que le soldat tienne ses armes propres, et en état. C'est une bien légère peine que d'aiguiser l'épée, de polir le casque et la cuirasse. Dans un jour d'action, le poli des armes peut éblouir l'ennemi, et lui imposer.

CHAPITRE XXVI.

Des cris de guerre.

L'usage est que le soldat crie en attaquant. Il convient dans ce moment de précipiter sa marche. Cette vivacité et ce bruit réuni des armes et de la voix font impression sur l'ennemi. Le soldat doit marcher serré, portant l'épée haute pour frapper. Les éclairs que produit la réverbération des rayons du soleil sur ces fers, menacent de loin l'ennemi de leurs coups. Il faut à cet égard tâcher de surpasser l'ennemi. Le général fera bien quelquefois de retenir son armée sur le bord de ses retranchemens, jusqu'à ce qu'il ait bien jugé de la disposition de l'ennemi, avant que de marcher à lui.

CHAPITRE XXVII.

Réflexions pour un général, avant et après une bataille.

Un bon chef d'armée doit arranger dans son esprit les troupes, les armes et les généraux dont il veut se servir, les endroits où il veut les placer, de même que la disposition des attaques qu'il veut mettre en usage. Il doit imiter un habile médecin, qui, connaissant la maladie dont on est menacé, médite d'avance sur les remèdes propres à en empêcher les pernicieux effets. Le général doit de même combiner tous les cas possibles, tant de son armée que de celle de l'ennemi,

afin de former la meilleure disposition possible dans la situation présente, et avoir des expédiens prêts pour parer à tous les inconvéniens futurs.

Si l'ennemi est supérieur en cavalerie, il est à propos de choisir un pays coupé, montagneux et difficile, de même que d'éviter un engagement général, avant que d'y être parvenu. Il est nécessaire de laisser des gardes dans le camp, tant pour assurer les équipages, que pour empêcher les insultes de l'ennemi, qui ferait des tentatives, s'il le savait dépourvu de défense.

On ne peut ni louer, ni blâmer toujours un général qui coupe toute retraite à son armée, en détruisant ses retranchemens, ou ses ponts, afin d'engager le soldat à mieux combattre, par l'alternative de vaincre ou de périr.

Toute entreprise formée avec de grands risques est plutôt d'un téméraire que d'un homme sage. Son succès est bien plus l'ouvrage du hasard que celui de la prudence. La victoire ou la défaite qui procède d'une témérité ne peut jamais faire honneur à celui qui en est l'auteur. On doit cultiver l'émulation qui engage les soldats à s'exposer, pour faire une belle action, parce que s'ils réussissent, il peut en résulter un grand avantage; et que s'ils échouent, les conséquences n'en peuvent être fort considérables. Mais je ne saurais approuver que l'on expose tout le sort d'une armée comme sur un coup de dés.

Je blâme surtout ceux qui risquent une affaire, dont les suites désavantageuses peuvent être plus nuisibles que le succès n'en peut être utile; car on ne saurait mettre en balance un médiocre avantage contre une ruine totale. Comme il n'y a en cela nulle proportion, le risque en est insensé. Mais, lorsque la position de l'armée est telle que, même sans livrer bataille, elle court risque d'être détruite; en ce cas il est à propos de hasarder la seule ressource qui reste, et d'ôter au soldat, pour la rendre efficace, tout moyen de retraite, en ne lui laissant que la victoire pour tout espoir de sa conservation.

Lorsque la perte est inévitable, il est certainement plus glorieux de n'y succomber qu'en combattant. En tel cas, il faut d'autant plus se déterminer à l'attaque qu'il est encore possible par ce moyen de réussir.

Non-seulement dans cette occasion, mais dans toute autre, le général ne saurait trop faire sentir au soldat combien la fuite est dangereuse, vu qu'étant à la discrétion de l'ennemi, il ne peut qu'en être bientôt la victime : au lieu que s'il tient ferme, il a bien plus d'espérance de sauver sa vie. Tout homme qui sera persuadé de ces vérités sera bon soldat. Si l'on peut parvenir à les faire sentir à une armée, on en doit espérer de grands avantages, parce que la fuite ne sera jamais sa ressource.

Indépendamment des dispositions réfléchies et antérieures au jour de l'action, il en est qu'il faut déterminer sur-le-champ, et que les circonstances exigent. C'est la présence d'esprit qui doit les former. Cette qualité, dans un général, ne s'acquiert ni par l'étude, ni par le travail : c'est un don.

L'effet de ces manœuvres est d'autant plus sûr qu'il est moins attendu. Celles qui sont préméditées peuvent être prévues, et par conséquent parées; mais celles qui ne se prennent que dans l'instant, sur ce qu'offre le hasard, ne peuvent qu'être admirées.

Nous pouvons comparer le général qui fait son plan de campagne au pilote qui, devant entreprendre un

voyage, trace d'avance sa course. Mais s'il s'élève une tempête inattendue, il faut qu'il cède à sa violence, en changeant son cours et ses manœuvres, pour sauver son vaisseau. Les grands dangers ne donnent pas le temps de délibérer; il faut y remédier sur le champ : un instant de réflexion fait périr.

Un général doit ménager sa vie pour la conservation de son armée. La témérité convient au soldat, et non au commandant d'une armée. Il doit se présenter au combat avec précaution, et ne point s'exposer à charger lui-même sans nécessité. C'est sa tête, et non son bras, qui doit agir. Les avantages qu'il pourrait remporter par sa force personnelle, ne balancent point les inconvéniens où jetterait sa perte : les ordres émanant de lui, il ne doit s'occuper d'aucun autre emploi. Il en serait de lui comme d'un pilote qui voudrait quitter son gouvernail pendant l'orage, pour guinder un câble, ou faire le devoir d'un simple matelot. Il doit avoir soin de ses jours, si le bien de son armée lui tient à cœur. Plus il lui est nécessaire, et plus le mépris qu'il ferait de sa vie prouverait qu'il est plus imprudent encore que téméraire. Il se doit à son armée; il manque donc à son devoir s'il s'expose, et s'il se perd mal à propos. On ne peut attribuer les succès qu'aux bonnes dispositions du chef. S'il a le mérite de l'architecte, pourquoi prétendrait-il aussi à celui du manœuvre? L'intrépidité est une qualité nécessaire à un général; mais il doit y joindre la prudence. Il peut montrer l'une au soldat et lui cacher l'autre. Il doit savoir périr avec son armée, si elle est sans ressource. Il doit tâcher lui-même de vivre, pour l'aider à agir et à recueillir des lauriers. La mort d'un général a plus d'une fois occasionné la défaite d'une armée même victorieuse. Cette nouvelle répandue a redonné des forces aux vaincus et découragé les vainqueurs. Le devoir d'un général, en parcourant ses lignes, est de se porter où elles sont en danger; d'applaudir aux actions d'éclat; d'encourager les timides; de menacer et de punir ceux qui ne font pas leur devoir. Il doit renforcer les endroits faibles, remplir les vides, en amenant d'ailleurs des troupes, qui, bien placées au commencement d'une affaire, sont devenues inutiles dans la suite par différentes circonstances. Il doit les observer soigneusement. C'est à son habileté à juger du temps, de l'occasion et de tous les avantages possibles.

Après s'être retiré du combat, son premier soin doit être de rendre grâces aux dieux par les sacrifices et les cérémonies accoutumées, en se réservant d'observer les vœux dans leur temps. Ensuite c'est de rechercher ceux qui se sont signalés, de même que ceux qui se sont mal conduits, afin de distribuer aux uns les honneurs et les récompenses qu'ils ont méritées, et aux autres le blâme et les punitions qui leur sont dues. Les marques d'honneur qu'un général accorde sont différentes, selon les nations et les usages des armées. C'est ordinairement une armure complète, ou bien quelque ornement distingué. Les récompenses se règlent aussi sur une part du butin, suivant le rang de ceux qui ont droit d'y prétendre. Les différens ordres des troupes sont aussi récompensés par leur promotion à un grade supérieur. Ces promotions faites en faveur de ceux qui les méritent, donnent de l'émulation à ceux qui y aspirent. Toute armée sera brillante, où l'on fera de la récompense et de la punition le salaire des actions.

Chaque individu tâchera de mériter l'une et d'éviter l'autre. Il ne faut pas restreindre les bienfaits à un petit nombre; la totalité doit y participer, et jouir des fruits de la victoire. On permet ordinairement à l'armée de piller, ou les équipages, ou le camp, ou même la ville emportée l'épée à la main, à moins qu'il n'y ait quelque raison de le défendre. L'espoir du gain animant le soldat le porte à entreprendre avec plus de vigueur. On en a souvent ressenti l'avantage dans le cours d'une campagne. Le chasseur permet bien à ses chiens de participer à sa proie; le soldat n'aurait-il pas le même droit?

Il n'est pas toujours bon de permettre au soldat de piller après la victoire. Il ne lui est surtout jamais permis de s'approprier des prisonniers. La vente en appartient au général seul.

Si l'on a besoin d'argent pour quelque entreprise, ou pour la subsistance de l'armée, le général peut s'attribuer toutes les prises pour y subvenir. C'est à lui à juger des circonstances qui les exigent, ou en tout ou en partie.

On ne doit pas, à mon avis, frustrer le soldat du gain que peuvent lui rapporter ces prises, surtout si le pays conquis est riche et abondant. Si la guerre paraît devoir durer, on ferait mal de tuer les prisonniers, principalement ceux qui sont élevés en dignité, quand même les alliés le demanderaient. On doit avoir égard à l'inconstance du sort, qui quelquefois se plaît à perdre ceux qui ont abusé de ses faveurs. En gardant les prisonniers, on se ménage les moyens de les échanger contre ceux des ennemis, et quelquefois même contre une place. On empêche aussi par-là l'ennemi de maltraiter ceux qu'il a pris, en pouvant le menacer d'user de représailles. Après avoir essuyé les fatigues et remporté la victoire, il faut donner du repos et des fêtes au soldat. Ces douceurs, suite du succès, lui font soutenir de nouveaux travaux avec plus de courage.

On doit avoir grand soin d'ensevelir les morts. La hâte ni le danger ne sont pas des raisons qui puissent jamais en dispenser le vainqueur. Non-seulement c'est un devoir pieux envers ceux qui ne sont plus, mais on doit encore s'en acquitter pour satisfaire ceux qui restent. Tout soldat verrait avec peine que l'on manquât à cet égard à ses camarades qu'il aurait vu combattre et mourir avec valeur : il craindrait la honte d'être traité de même.

Dans le cas d'une défaite, le général doit tâcher de rallier ses troupes, les consoler, et chercher les moyens de réparer leurs pertes. Souvent, après une victoire, le vainqueur se relâche; et le mépris de l'ennemi produit la négligence. Il est possible d'en tirer de l'avantage. C'est ainsi qu'une défaite peut naître d'une victoire.

Le malheur rend prudent. Le général qui n'a eu que des succès ignore les mesures qu'il faut prendre dans les disgrâces. La crainte peut à propos servir de sûreté. Le mépris de l'ennemi part d'une folle témérité dont on peut être la victime.

CHAPITRE XXVIII.

On doit être sur ses gardes, même en temps de trêve ou de paix.

Si l'on est convenu d'une suspension d'armes, on ne saurait la rompre sans trahison, ni se relâcher sans imprudence. Le général doit être dans une inaction de paix, et dans une défiance de guerre; sans s'exposer au blâme de

manquer à sa foi, il doit être en garde contre les effets d'une perfidie.

La confiance aux dieux est louable; mais ils consentent que les hommes travaillent à leur propre sûreté. Il est sage de compter sur leur appui; mais c'est être insensé que de compter sur leur vengeance. Il vaut mieux leur épargner ce soin, et se mettre soi-même en garde, puisque leur courroux punit seulement le traître, et n'est d'aucune utilité à celui qui périt. Il faut réduire son ennemi à un tel point, que s'il tente une perfidie, il ait la honte, et de l'avoir entreprise, et de l'avoir exécutée en vain.

CHAPITRE XXIX.

De l'humanité requise à l'égard des conquêtes.

On doit surtout user de grands ménagemens envers toute ville qui se rend. Ces procédés humains étendent leurs effets sur d'autres, qui, voyant avec quelle douceur on traite les villes conquises, se flattent d'obtenir les mêmes faveurs : au lieu que, si on met la rigueur en usage, en ôtant les priviléges, en permettant le pillage, ou en opprimant les habitans, cette méthode aliénera et aigrira les esprits; de sorte que la guerre en deviendra plus difficile, et la victoire moins aisée. Le peuple, qui saura que le général est un tyran dur et inflexible, fera tous ses efforts pour se défendre. La crainte des souffrances rehausse le courage, et la faiblesse même est à craindre, quand elle est guidée par le désespoir. L'attente des grands maux que l'on n'évite pas même en se soumettant produit des prodiges de courage pour s'en garantir; et l'on n'ignore pas combien sont dangereux des hommes poussés à bout. C'est cette raison qui rend des siéges si opiniâtres et si meurtriers, qu'un général ne doit quelquefois qu'à sa cruauté seule la nécessité où il est d'abandonner son entreprise.

CHAPITRE XXX.

Qu'on doit garder sa parole aux traîtres.

Il est d'une conséquence extrême pour un général d'être fidèle à sa parole en toute occasion, et même envers un traître. Non qu'un tel homme puisse le prétendre, mais afin de s'assurer par-là les services de ses pareils, qui, persuadés d'obtenir la récompense promise, et gagnés par cet appât, peuvent se résoudre à livrer jusqu'à leur patrie. On achète toujours à bon marché l'action d'un traître. Le général ne doit donc rien épargner pour le gagner. Il ferait mal de se piquer de délicatesse, elle serait déplacée. Son emploi est de servir sa patrie, et non ses ennemis.

CHAPITRE XXXI.

Les connaissances d'astronomie sont utiles à un général.

Lorsqu'il s'agit de quelque entreprise contre l'ennemi, dont on soit convenu, et qu'il faille exécuter pendant la nuit, la connaissance de l'horizon est absolument nécessaire au général, qui peut la fixer au lever de quelque étoile, temps certain et invariable. C'est un signal muet, qui peut être approprié à mille usages différens.

Si l'on est convenu, par des intelligences dans une place, de livrer une porte, de faire un massacre, ou de quelque autre complot, l'heure en doit être

précise, pour que l'on agisse de concert en dedans et en dehors de la place, sans quoi l'un ou l'autre serait découvert, et l'entreprise manquée. Le lever d'un astre est un signe invariable dont on peut convenir. On peut connaître avec exactitude le nombre des stades que l'on veut parcourir, et le temps qu'ils exigent, en se réglant sur le lever des astres qui précèdent celui de la convention.

Les expéditions dont on est convenu de part et d'autre, et que l'on veut entreprendre pendant le jour, demandent d'autres mesures. Indépendamment de l'exactitude pour l'heure convenue, il faut envoyer de la cavalerie en avant, pour arrêter tout ce qui se présente, et pour empêcher que l'on n'en porte des avis dans la place. Le secret et la diligence sont nécessaires pour toute attaque de surprise, lors même que l'on n'a pas des intelligences, et partout où l'on est inférieur en forces. On ne peut exprimer quel est constamment le désordre et l'embarras d'une troupe qui est surprise et attaquée sans s'y attendre : la supériorité ne sert alors de rien. La délibération et la lenteur donnent à l'ennemi le temps de se reconnaître et de s'arranger : il vous attend en bon ordre et sans crainte. En général, au commencement d'une guerre, les succès sont toujours plus rapides qu'à la fin, parce que l'ennemi redoute davantage les forces qu'il ne connaît pas que celles qu'il a déjà mesurées. C'est ce qui doit engager à débuter avec vivacité.

CHAPITRE XXXII.

Des siéges.

L'attaque et la défense des places demandent beaucoup de capacité et de valeur de la part d'un général, ainsi qu'un grand appareil de machines. Il doit prendre des précautions infinies, et cacher ses desseins pour attaquer, ainsi que son adversaire pour se défendre. L'assiégé, quoique gêné à n'entreprendre qu'en conséquence des attaques, connaît les dangers qui le menacent, et il peut trouver des moyens pour s'y opposer. L'assiégeant, libre dans ses manœuvres, et maître de les déterminer, n'en est pas moins pour cela exposé à toutes sortes de dangers. Quoiqu'il assure son armée par un bon fossé et par des retranchemens bien gardés, il a le désavantage d'être vu par les ennemis, du haut de leurs murailles; ils jugent de ses opérations, et peuvent apprécier leurs sorties pour détruire ses machines, et pour forcer tous ses endroits faibles.

Le général qui défend une place ne doit pas manquer de tenter de fréquentes sorties, pour inquiéter l'assiégeant. Elles sont d'autant plus à craindre, qu'il ignore d'où elles partent, et où elles se portent. Il est donc nécessaire, pour s'en garantir, qu'il reconnaisse toutes les portes et issues de la place, et qu'il les masque par des troupes en embuscade.

L'assiégeant doit encore préférer la nuit pour le temps de ses escalades. L'obscurité cachant ses dispositions aux assiégés, ils peuvent d'autant moins s'y opposer qu'ils ignorent quel est l'endroit qu'il veut attaquer, de même que le nombre des échelles et des hommes qu'il y destine. La consternation survient aisément, et produit de la confusion dans les ordres et dans l'exécution. L'attaque inopinée, dans la nuit, est toujours favorable à ceux qui la font, et dangereuse et terrible pour ceux qui l'essuient.

L'homme croit dans le danger, avec

une pleine certitude, tout ce que la crainte lui inspire. Il résulte de là, que la nuit grossit le danger, et que le moindre objet y paraît gigantesque. L'obscurité ne laisse à l'homme d'autre faculté de juger que par ce qui frappe ses oreilles. S'il apprend que l'ennemi a monté le rempart, n'y en eût-il qu'un, il croira qu'il y en a mille. Il fuit, et l'abandonne à l'ennemi, qui ne manque pas de profiter de cette terreur panique.

Comme, dans un siége, le soldat est obligé à toutes sortes de fatigues, et aux travaux les plus pénibles, l'exemple du chef est le plus sûr moyen d'y encourager le soldat. Le général, en s'y prêtant le premier, engagera le soldat à le suivre. Cette méthode a plus de force et d'effet que les menaces, ou que la violence. Le soldat sent alors toute la nécessité du travail; il aurait honte de s'y refuser. Son général, en faisant comme lui, le flatte de l'idée qu'il le traite en camarade, et non en esclave.

Le général doit connaître le mécanisme et la force de chaque machine, et en mettre en œuvre le plus grand nombre possible. Je ne prétends pas en donner le détail. Les plus utiles sont le bélier, l'hélépole, la sambuque, les tours fixes et mouvantes, la tortue à creuser, et la catapulte. Le nombre de ces machines est proportionné aux entreprises, aux richesses, et aux troupes des assiégeans.

Leur construction et leur maniement appartiennent aux ingénieurs. Leur usage et leur direction sont du ressort du général, qui en destine le nombre et l'emplacement, suivant leurs qualités et suivant ses vues.

Il faut d'abord qu'il détermine la partie de l'enceinte de la ville contre laquelle il veut diriger son attaque principale, parce que, pour peu que cette enceinte soit étendue, il est difficile de placer des machines par toute sa circonférence. Ainsi ne pouvant pas l'environner entièrement, il doit placer de distance en distance des corps de troupes, munis des échelles nécessaires. Ces troupes dispersées embarrassent l'ennemi, qui est obligé de leur faire face, sans quoi il serait exposé, en se dégarnissant, à voir une escalade réussir d'un côté ou d'un autre, qui ne serait pas assez gardé. S'il veut s'opposer partout, il ne peut le faire qu'en s'affaiblissant à l'attaque principale, qui serait alors poussée avec plus de vivacité et d'avantage, étant moins dérangée. Le général, ainsi qu'un athlète habile, met en usage des feintes et des positions variées, pour détourner l'attention de son adversaire, et dès qu'il y voit jour, il lui porte le coup mortel.

Lorsque des circonstances exigent la prompte réduction d'une ville, que l'armée du siége est fatiguée, et que le général veut harceler vivement l'ennemi pour la réduire, il doit partager son armée en plusieurs corps, suivant ses forces et celles de l'ennemi; commencer l'attaque avec le premier corps, et ordonner au second d'être prêt et en réserve, et aux autres de prendre du repos. Lorsqu'il aura fait agir le premier assez long-temps, il le fera retirer et relever par le second, et ainsi des autres, en réglant cette répartition sur deux ou trois heures d'action. Par cette succession de troupes fraîches, elles peuvent toutes se reposer, et les attaques se continuer sans intervalles. L'assiégé, quoique assez nombreux, ne saurait user de cette méthode. Toujours en danger, il n'est guère susceptible de repos. Continuellement occupé de sa défense, il épuise ses forces par les veilles et le travail, et se voit enfin réduit à capituler.

La nature assujettit l'homme au besoin du repos. Une troupe ne saurait être toujours en action, sans succomber. Le général, tout comme un autre, est soumis à cette nécessité, n'étant ni de diamant ni de fer. Lorsqu'il se ménage quelques heures de repos, il doit charger un officier de confiance de veiller pour lui, et de pourvoir aux ordres et aux dispositions nécessaires.

Il est des situations de places, que la nature a fortifiées avec autant d'avantage que l'art l'aurait pu faire, par des rochers escarpés, plus sûrs que des murailles. La bonté de ces assiettes fait quelquefois que l'on néglige de les garder, parce qu'on les croit inaccessibles. Un général peut s'en prévaloir, en engageant des soldats déterminés à tenter ces passages, qui se trouvent quelquefois plus praticables qu'on ne l'avait cru.

Quand une troupe est parvenue à escalader un rempart, on peut faire monter d'abord quelques trompettes. Leur bruit épouvantant l'ennemi, en lui faisant juger que la ville est prise, peut le porter à abandonner ses postes, et à fuir. Alors il est aisé d'attaquer les portes, d'escalader les murs, et de se rendre maître de la ville; en ce cas la prise de la place serait due au hasard de quelques trompettes.

Lorsqu'un général s'est rendu maître d'une ville considérablement peuplée, et qu'il a lieu de craindre que les habitans ne s'attroupent et ne fassent une nouvelle résistance, ou qu'ils ne se retirent dans la citadelle pour s'y défendre de nouveau, il faut qu'il ordonne à ses crieurs de proclamer l'ordre de ne tuer qui que ce soit qui est désarmé; car l'homme qui n'est pas rassuré sur le danger du massacre préfère mourir les armes à la main, et vendre cher sa vie.

On a quelquefois vu les habitans d'une ville en chasser des troupes qui en étaient déjà maîtresses; et d'autres fois se retirer dans les citadelles, et s'y défendre de façon à causer bien de la perte et de l'embarras, en forçant un général à former un nouveau siége, plus meurtrier encore que le premier.

Mais dès que l'ordre d'accorder un bon quartier est proclamé, la plupart des habitans, et souvent tous sans exception, rendent les armes. S'il s'en trouvait d'assez résolus pour se défendre, la défiance réciproque, et la crainte d'être abandonnés, les engageraient à se rendre, pour ne pas encourir le sort d'être pris seuls les armes à la main. Dans ces momens critiques, il est rare et difficile de prendre, ainsi que de communiquer de nouvelles mesures.

L'homme qui envisage sa perte comme certaine se défend par nécessité, si ce n'est pas par sentiment; au lieu que, s'il est assuré de sauver sa vie en se rendant, il n'hésite guère à le faire.

L'honneur de la victoire doit consoler de la perte des hommes que le combat a enlevés : mais le combat fini, il n'appartient qu'à des âmes féroces de chercher encore à en faire périr. Celles qui ont des sentimens et du courage ne témoignent plus alors que de la compassion. Si le général avait même sujet d'être irrité contre l'ennemi, ce n'est pas une raison pour lui ôter la vie après l'avoir vaincu. En la lui sauvant, il peut contenter d'une autre manière sa vengeance, puisqu'il est maître de son sort.

Le général qui se trouve obligé de renoncer à prendre une place par force, et qui tourne son siége en blocus, pour la réduire par la famine, doit contraindre tous les habitans à y rester; à moins que ceux qui se présentent ne soient des gens bien faits et robustes, qu'il

puisse employer dans ses troupes. Les bouches qu'on nomme inutiles sont plutôt des ennemis dans la place que des amis.

CHAPITRE XXXIII.

Quelle doit être la conduite d'un général après qu'il a terminé heureusement la guerre.

Le général qui a eu le bonheur de finir une guerre avec succès doit donner des témoignages d'humanité, et se montrer exempt de dureté. La modestie et la bonté doivent mieux le caractériser, que l'orgueil et la sévérité. Il peut gagner les cœurs par les premières de ces qualités, mais il ne peut que s'attirer de la jalousie et de la haine par les autres. La vanité forme autant d'ennemis, que la modération d'admirateurs.

L'honnête homme se manifeste à la tête d'une armée, comme au sein de sa patrie. Il saura jouir de sa gloire, à l'abri de la critique et de l'envie.

Digitized by Google

L'EMPEREUR LÉON.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE MILITAIRE.

L'EMPEREUR LÉON

LE PHILOSOPHE.

Institutions militaires.

TRADUCTION DE JOLY DE MAIZEROY.

1839.

Digitized by Google

L'empereur Léon (qui parvint au trône en 886) a écrit tout son livre par aphorismes, ou préceptes détachés et numérotés, comme Hippocrate et Sénèque; méthode la plus commode, en ce qu'elle dispense de lier ses pensées, et qu'on peut les écrire à mesure qu'elles viennent à l'esprit. Néanmoins dans ce genre, comme dans les autres, on doit toujours observer une certaine marche, et une suite de choses qui aient entre elles de l'analogie : c'est une attention que n'a pas toujours eu notre auteur. Son style est diffus, verbeux, et se ressent du mauvais goût de son temps. Il est minutieux, parce qu'en voulant trop manier les objets, la subtilité de son imagination l'entraîne dans des détails superflus. Il est sujet à de fréquentes redites, soit par inattention, ou parce qu'il a cru que les préceptes ne s'inculquaient qu'à force de les répéter. Il entrecoupe ses sujets, quittant une matière avant de l'avoir épuisée, pour y revenir ensuite; et dispersant des pensées ou des descriptions qui devraient être réunies sous un seul point de vue. Tous ces défauts, qui ôtent d'un ouvrage le lustre qu'on aurait pu lui donner, ne diminuent point le mérite de celui-ci. En fait de livre didactique, quand le fond des choses est bon, on peut pardonner le manque d'agrémens, parce qu'on y trouve les instructions qu'on y cherche.

Ce livre, au reste, ne dément point son titre. C'est véritablement un système général de guerre, formé sur ce qui se pratiquait dans le siècle de Léon, et sur les connaissances qu'il avait prises par la lecture des meilleurs auteurs. Tous ses ordres de bataille sont fort bien expliqués, et l'on y voit des manœuvres très-fines, qui ne se trouvent dans aucun livre dogmatique ni historique. Les principes sur lesquels il établit sa tactique sont des meilleurs, ayant choisi pour l'infanterie l'ordre de la phalange, et pour la cavalerie des formes très-judicieuses. Il est semé partout de pré-

ceptes et de réflexions solides; il donne, surtout dans le chapitre xv, des leçons admirables pour des dispositions d'attaque, de marche, de fourrage, et d'autres opérations indépendantes de tout système d'ordonnance. On y trouve enfin d'excellentes maximes d'ordre, de police et de conduite pour tous les cas où l'on peut être à la guerre. On reconnaît dans nos usages militaires quantité de choses qu'on n'a pu apprendre que de lui, et je ne doute pas qu'il n'ait beaucoup contribué à nous transmettre la connaissance de l'art de la guerre et de la bonne discipline.

Je ne me suis point asservi à traduire toujours article par article, un livre écrit par aphorismes et dont les idées sont souvent décousues : j'ai rapproché celles qui roulaient sur le même objet, voulant sauver par là au lecteur le dégoût des répétitions, et de certaines paraphrases fort inutiles. Pour éviter la prolixité, à laquelle cet auteur est sujet, je me contente de rendre ses pensées de la manière la plus brève, à moins qu'il ne s'agisse de descriptions où la version littérale est nécessaire. Ce qui serait un défaut dans la traduction d'un ouvrage d'un autre genre, me paraît être une attention de plus dans celle-ci, où il n'est pas question de faire connaître comment l'auteur s'explique, ni la tournure de son style, mais ce qu'il a dit et pensé. Je dois cependant convenir que je n'ai pu rendre certaines choses sans circonlocution, notre langue n'ayant ni la force ni la concision de la grecque, de toutes la plus abondante et néanmoins la plus énergique.

On me reprochera peut-être de m'être servi trop souvent des termes grecs ou latins employés par l'auteur et que j'ai francisés : comme ils ne sont pas usités, on les trouvera barbares. J'ai cru devoir suivre cette méthode pour éviter les périphrases, et parce que ceux de ces termes qu'on pourrait rendre par les nôtres, ne le seraient pas toujours exactement, ce qui ne donnerait pas une idée juste des dispositifs du tacticien grec. En lisant le chapitre iv, on en connaîtra d'abord la signification, et l'on se familiarisera dans la suite avec eux. J'ai conservé aussi quelquefois la locution de l'auteur qui parle de lui au pluriel, selon le style des rois dans leurs statuts. J'ai seulement supprimé le titre de royauté, βασιλεια, qu'il se donne souvent, et celui de *votre dignité* qu'il emploie pour son général en lui adressant la parole.

Comme le chapitre xx ne renferme que des maximes détachées,

j'ai pris pour les exposer la voie qui pouvait le plus soulager le lecteur et le satisfaire, en rapprochant celles qui avaient entre elles de l'analogie. Deux pensées jointes immédiatement, ont souvent plus de force, et se prêtent plus de jour l'une à l'autre que si elles étaient coupées par d'autres qui n'y eussent pas de rapport. Un grand nombre de ces maximes sont tirées de Polyen, de Frontin, de Végèce, du *Poliorcéticon* d'Énée, d'Homère, de Polybe, de Xénophon, de Plutarque; d'autres sont comme des ordonnances relatives à son temps, ou des préceptes qu'il a formés lui-même.

Cet ouvrage est terminé par une espèce de sommaire en forme de conclusion, divisé aussi par articles, qui, à quelques superfluités près que j'ai abrégées, est un morceau précieux. L'empereur Léon avait annoncé dans sa préface qu'il serait court, précis, et ne dirait rien de trop; mais il n'a pas toujours tenu parole. J'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré de l'avoir corrigé, quand j'ai pu, sans le défigurer.

Comme je n'ai point dissimulé les défauts de mon auteur, et ne l'ai point vanté en charlatan, il est juste aussi que je le justifie du vice de plagiat, qu'on a voulu lui imputer, ce qui paraîtrait devoir lui laisser peu de mérite. Il est vrai qu'il a beaucoup pris dans les livres de l'empereur Maurice[a] qui avait écrit sa *Tactique* environ trois cents ans avant lui. Tout ce qui concerne l'ordonnance de la cavalerie, son équipement, ses armes, ses exercices, ses ordres de bataille, en est tiré, ainsi que la plupart des règlemens sur la discipline, et diverses maximes touchant les marches et les opérations de guerre. L'empereur Léon a conservé ce qu'il y a vu de bon et d'utile, à quoi il joint ses propres idées. On peut dire que c'était un fondement qu'il a trouvé tout fait, sur lequel il a élevé son édifice.

Le traducteur de Végèce a eu raison de dire que le livre de l'empereur Léon ne présente qu'une faible idée de la puissance et de la milice des anciens Romains. Ce n'est point là en effet où il faut les étudier, puisqu'il n'y est pas seulement parlé de la légion, et que la plupart des principes de cet ouvrage sont pris des

[a] Cet ouvrage, intitulé *Stratégicon*, est divisé en douze livres, et chaque livre en plusieurs chapitres, la plupart très-courts; malgré cela toutes les matières y sont confondues : il n'y a ni ordre, ni méthode, et presque rien n'est achevé.

Grecs, comme je l'ai déjà annoncé; mais il n'est pas moins vrai que c'est un cours de science militaire aussi complet que celui de Végèce, et qui peut aller de pair avec lui. Le seul avantage de celui-ci est d'avoir fait connaître les sept ordres de bataille qu'on ne trouve pas détaillés de même dans l'empereur Léon : d'ailleurs ils sont égaux pour les maximes et aussi instructifs pour quiconque veut aller au grand. On peut leur reprocher à tous deux d'avoir laissé trop à désirer sur la partie des siéges, sur la fortification et sur la marine. On connaîtra mieux l'ancienne tactique des Grecs dans l'empereur Léon, que celle des anciens Romains dans Végèce; et si l'auteur latin à l'avantage que je lui ai reconnu, le grec nous offre d'autres secrets de l'art et des connaissances qui lui sont particulières. Enfin si la science des armes était entièrement corrompue comme du temps de Végèce et de Léon, on en retrouverait également les principes dans l'un et dans l'autre.

PRÉFACE DE L'EMPEREUR LÉON.

L'éclat du trône, le pouvoir qui y est attaché, l'étendue de la domination, toutes les choses enfin qui flattent le plus la vanité des hommes et qu'ils recherchent avec ardeur, ne satisfont point autant notre personne royale, qu'une paix solide qui fasse jouir nos peuples d'une douce tranquillité et rende cet état florissant. Rien, au contraire, ne peut nous causer une douleur plus vive que les malheurs de nos sujets et la diminution ou la ruine de leur fortune, occasionnée par quelque négligence. Si notre âme s'affecte passionnément de la prospérité ou de l'infortune d'un seul, quelle doit être notre sollicitude pour veiller à la conservation de cette multitude que Dieu a confiée à nos soins pour la garantir de toute insulte et lui procurer une heureuse tranquillité!

Si l'on commet quelques fautes dans l'administration des affaires publiques, nous ne voyons pas qu'il en résulte de grands maux : mais l'extinction de la discipline militaire a mis les affaires des Romains dans l'état le plus déplorable, comme l'expérience nous le prouve tous les jours. Les hommes faits à l'image du Créateur, qui leur a donné la raison, devraient vivre dans une concorde et une amitié fraternelle, sans armer leurs mains contre leurs semblables. Mais puisque le diable homicide, ennemi de notre espèce et auteur du péché, les a poussés à se faire la guerre, il est nécessaire de se prémunir contre les entreprises des malintentionnés. Ce n'est pas pour attaquer les nations étrangères qu'on doit se former dans l'art de la guerre; c'est pour assurer son repos en se garantissant des insultes des ennemis, et leur faisant porter la peine qu'ils auront méritée : par là les méchans apprendront à se contenir, et tous les hommes qu'ils doivent chérir la paix et la conserver.

Tant que les Romains ont gardé leur excellente discipline, leur empire, avec l'aide de Dieu, s'est maintenu dans sa force : mais depuis long-temps ayant été négligée, pour ne pas dire entièrement oubliée, ainsi que la tactique, nous voyons qu'il en est arrivé de grandes et de fréquentes disgrâces. Comme elles avaient été la cause de leurs avantages et de leur grandeur, lorsqu'elles furent tombées ils perdirent la bienveillance divine, et la victoire, qui les avait toujours suivis, leur échappa des mains. A mesure que la discipline militaire s'est perdue, le zèle et la vigueur de l'âme se sont affaiblis dans les grands : l'oisiveté et la mollesse ont succédé aux exercices qui entretenaient les forces du corps : les chefs inappliqués, toujours ignorans, négligent de s'instruire dans les anciens tacticiens qu'on regarde comme des livres obscurs et inutiles. Ayant pris à cœur de faire revivre cette utile science qui semble être bannie de notre

empire, je n'ai pas hésité à en faire mon travail propre et à m'y appliquer de sorte que nos sujets puissent en retirer une utilité commune.

J'ai donc recherché soigneusement ce que les auteurs anciens et modernes ont écrit sur les devoirs d'un général et sur la science de la tactique, comme aussi ce qu'on en trouve dans les histoires; et m'étant instruit de tous les usages de la guerre, j'ai examiné ce qui pouvait être le plus convenable au temps présent et à notre situation. J'ai recueilli, le plus en abrégé qu'il m'a été possible, ce que j'ai trouvé de meilleur et de plus utile pour en former un code à l'usage de nos généraux et de tous les militaires qui désirent pousser par degré leurs connaissances jusqu'aux parties les plus sublimes traitées par les anciens tacticiens. Je ne me suis point piqué d'élégance et me suis plus attaché à l'essence des choses qu'à l'ornement du discours. J'ai tâché autant que j'ai pu de rendre ma narration simple, claire et précise. Je me suis servi tantôt des termes de tactique grecs, et tantôt des latins, sans rejeter d'autres mots qui sont maintenant usités dans les armées, afin d'être entendu facilement de tout le monde. J'ai écarté tout ce qui m'a paru superflu et inutile, afin de donner à ceux qui veulent s'appliquer à la tactique, des moyens courts et faciles de s'instruire. Je leur ai exposé la manière de se conduire dans les diverses opérations de la guerre; ce qui est appuyé non-seulement sur des maximes, mais sur les faits des anciens qui ont porté l'empire romain à son période de gloire, lesquels nous ont été transmis par l'histoire ou des mémoires particuliers.

S'il y a quelque chose de bon et d'utile dans mon travail, il faut en remercier Dieu, dispensateur de toutes les grâces, qui a répandu sur lui sa bénédiction en nous accordant les lumières nécessaires. Si quelque autre réussissait mieux par ses soins et son application, qu'il en glorifie la bonté divine, et cependant qu'on nous excuse en faveur de la peine que nous avons prise.

Tous ceux qui aspirent à quelques charges militaires, soit grandes ou petites, doivent s'appliquer à l'étude de la tactique et l'art de commander : car ce n'est pas avec une multitude d'hommes que la guerre se termine heureusement, comme le croient les ignorans, mais par la science de les ranger, de les faire mouvoir et de les ménager. C'est à quoi il faut avoir bien plus d'égard qu'au nombre : l'une assure tous les projets et les coups que l'on veut porter; l'autre ne produit que de l'embarras et une affreuse disette. Comme un vaisseau ne saurait traverser les mers sans l'art du pilote, la guerre ne peut s'entreprendre ni se conduire sans une connaissance parfaite de l'art militaire. Par son moyen, non-seulement on se procure, avec l'aide de Dieu, la victoire à nombre égal; mais on peut vaincre même et dissiper un nombre supérieur. Nous voulons donc que ceci soit regardé comme une ordonnance promulguée à laquelle nous prescrivons d'obéir.

Nous expliquons ce qu'est l'art militaire, ce qu'est un général, quelles doivent être ses qualités, comment il doit prendre conseil. Nous exposons ensuite la composition d'une armée en officiers et en soldats, ses divisions, l'appareil qui marche à sa suite, les armes offensives et défensives de chaque espèce de troupes, comment le général doit les exercer. Nous parlons des peines portées contre les délits, qui doivent être lues publiquement; ensuite des

marches, des bagages, des camps. De là nous passons aux préparatifs pour le combat; nous disons ce qu'on doit faire la veille de l'action et le jour même. Nous traitons des siéges, puis de ce qu'il faut faire après le combat. Nous venons ensuite aux combats de mer, et nous finissons par un recueil de diverses maximes ou sentences militaires. Nous espérons qu'un général sage, d'un esprit juste, pénétrant, qui s'instruira de ces choses, se perfectionnera et se rendra beaucoup plus capable de commander.

Digitized by Google

L'EMPEREUR LÉON.

Institutions militaires.

PREMIÈRE INSTITUTION.

De la tactique et du général.

La tactique est la science des mouvemens qui se font à la guerre, soit sur terre ou sur mer; c'est l'art de ranger les troupes et de disposer les différentes armes pour les faire agir à propos; son but est d'éviter les échecs et de saisir tous les moyens de vaincre avec le moins de perte qu'il est possible. Pour y parvenir, celui qui commande doit s'appliquer avec soin à tous les exercices, connaître toutes les manœuvres et les stratagèmes qu'on peut employer selon l'occasion.

Il y a deux sortes de préparatifs de guerre : ceux qui se font pour la mer, et les autres pour la terre. Nous parlerons des premiers sur la fin. Les armées de terre sont composées de gens destinés pour combattre, fantassins ou cavaliers, et de ceux qui sont à la suite, tels que des marchands, des valets, des médecins et autres pour les usages nécessaires. On se servait aussi autrefois de chariots armés de faux, d'éléphans qui portaient des tours remplies de soldats; comme ces choses dont on a reconnu l'embarras et l'inutilité ne sont plus d'usage, je n'en ferai aucune mention.

Le chef principal de l'armée est nommé par le prince dont il reçoit la puissance; il a sous lui d'autres généraux qui sont en partie envoyés par le prince auquel il les a désignés, ou qu'il crée lui-même. Il doit surpasser tous ceux qui lui sont subordonnés, par sa prudence, son courage, sa justice et sa tempérance; il est chargé de l'administration civile et militaire de la province où il commande, d'assembler les troupes dispersées, d'en former le corps d'armée et d'y maintenir la discipline; il les recrute ou les augmente autant qu'il peut, il s'en sert pour nuire en toutes manières aux ennemis, soit à force ouverte ou par des irruptions subites, et il prend garde en faisant ses entreprises de se garantir lui-même de celles qui peuvent se tramer contre lui.

Il doit chercher à s'attirer les bénédictions du ciel et la bienveillance du prince. Comme son objet doit être de s'acquérir une grande et véritable gloire, il ne peut y réussir qu'en remplissant ponctuellement tous les devoirs de sa charge; c'est pourquoi nous allons représenter, comme dans un tableau, toutes les qualités et les vertus qui doi-

vent orner celui qui est revêtu d'une dignité si éminente.

INSTITUTION II.

Des qualités du général.

Nous voulons qu'un chef d'armée soit continent, sobre, vigilant, frugal et tempérant dans tous ses besoins, laborieux et assidu aux affaires, circonspect et prudent; qu'il méprise l'argent et n'ambitionne que la gloire. Il ne faut pas qu'il soit trop jeune ni d'un âge trop avancé. Il doit parler en public avec facilité lorsqu'il est nécessaire. Il est bon, si cela se trouve, qu'il ait des enfans. Il ne doit s'adonner à aucune espèce de lucre et de trafic; mais il faut qu'il ait l'âme élevée et au-dessus des petites choses; qu'il soit enfin généreux, magnanime, et, autant qu'il sera possible, sain et robuste.

Sans la continence, un général entraîné par son penchant aux voluptés négligerait le soin des choses nécessaires : par la sobriété et la tempérance, il prendra un empire absolu sur les sens qui nous portent à toutes sortes d'appétits déréglés quand on s'en laisse gouverner.

S'il aimait à dormir, il ne pourrait soutenir les veilles dans les grandes et importantes affaires, la nuit étant le temps le plus propre pour les méditer, parce que l'esprit est plus recueilli et plus en état de prendre son parti.

S'il est simple et modeste dans la dépense de sa maison et le nombre de ses domestiques, il ne dissipera point, par un faste frivole, des sommes d'argent qui doivent être employées utilement pour les expéditions.

Sa patience à supporter la peine sera pour les soldats un exemple qui les encouragera. Il serait indécent qu'il pensât à son repos avant d'avoir assuré celui des autres.

La sagacité de l'esprit et la prudence lui serviront à tout prévoir et à prendre sur-le-champ sa résolution dans les incidens inopinés qui demandent un prompt secours.

On sera convaincu qu'il méprisera l'argent quand il ne se laissera point corrompre, qu'il gouvernera les affaires noblement et sans autre but que l'honneur de les faire réussir. Combien n'y a-t-il pas de gens capables de montrer du courage devant l'ennemi, qui n'auraient pas la force de résister à l'attrait de l'or : c'est un moyen bien puissant pour tenter la cupidité; il n'est point d'armes plus terribles pour vaincre un général et le déshonorer.

Il ne doit être ni jeune ni vieux, parce que la jeunesse est inconstante et sans lumières, et que la vieillesse débile manque de force pour agir : l'une, trop fougueuse, se précipite inconsidérément dans le danger; l'autre, pesante et tardive, peut nuire aux affaires par sa lenteur : il est donc à propos de le choisir d'un moyen âge, où le corps n'a rien perdu de sa vigueur et où l'esprit est parvenu à sa maturité. Ces deux choses devant s'aider mutuellement, c'est en vain qu'on admire l'une si elle est dénuée du secours de l'autre.

Un général affectionné des troupes les gouvernera facilement et en sera bien mieux aidé : elles obéiront sans contrainte et ne se refuseront à aucun péril. Telle est la force de ce sentiment, qu'on prodigue volontiers sa vie pour celui qu'on aime.

Celui qui a des enfans doit être préféré, sans que nous rejetions cependant l'autre, s'il est capable. Le premier se livre avec plus d'ardeur aux affaires pour l'intérêt de sa famille : s'il

a des fils d'un âge mûr, il peut les associer à ses délibérations : ce seront de fidèles confidens qui travailleront de concert avec lui et l'aideront dans l'administration.

L'aptitude à parler en public lui sera d'un grand secours; car l'armée étant rangée pour combattre, il excitera tout le monde par ses exhortations à braver les périls et mépriser la mort. La voix du général vaut mieux que le son de la trompette : elle remue l'âme avec plus de force, et la pousse à rechercher la gloire; elle console et raffermit le soldat dans le malheur, elle est plus efficace pour soulager les maux de l'armée que les soins du médecin pour guérir les blessures : rarement celui-ci fait une cure parfaite; mais le général, par ses discours, relève les esprits abattus, ranime l'espérance et le courage.

Ce sera un avantage qu'il soit d'une race noble et distinguée, parce qu'on ne se voit soumis qu'avec peine à des hommes d'une naissance obscure. Personne n'applaudit au choix d'un général qu'il croit inférieur à lui. Cependant s'il s'en trouve un qui ait toutes les vertus que j'ai dites ci-devant, cet homme se sera illustré lui-même, parce qu'il n'est pas possible qu'avec de si grandes qualités il reste longtemps inconnu.

On ne doit pas le choisir à cause de ses richesses, s'il manque d'ailleurs des talens nécessaires; ni rejeter celui qui est indigent par la seule raison du défaut de fortune. Ce ne seront point ces motifs qui nous décideront; mais les vertus et le degré de mérite.

Je conviens que si tout est égal de ce côté, le riche sera autant au-dessus du pauvre, que les armures couvertes d'or et d'argent sont au-dessus de celles de fer ou d'airain. Les unes et les autres servent également; mais les premières ont l'ornement de plus. Cela n'empêche pas que l'homme indigent ne doive être employé, s'il est exempt d'avarice et incapable de se laisser corrompre.

L'illustration des ancêtres peut être de quelque poids; mais le plus beau lustre du général, sont les qualités et les talens de son emploi. Lorsqu'on fait emplette d'animaux, on ne s'informe pas seulement de leur origine, mais aussi s'ils ne sont pas vicieux, lâches, paresseux; et l'on veut savoir de quoi ils sont capables. De même on ne doit pas juger les hommes par les seules actions de leurs ancêtres; il faut les estimer selon les leurs propres. Il est injuste de mépriser de braves soldats pleins de vertus, parce qu'ils sont nés de parens obscurs, et d'élever aux grandes charges des gens ineptes, qui ne peuvent se parer que du mérite de leurs aïeux.

Heureux celui qui peut joindre à ses vertus la gloire de ses ancêtres; mais il la citera en vain s'il n'est pas capable de la soutenir.

Peut-être quelqu'un pensera-t-il que comme celui qui a de petites facultés est plus industrieux et plus actif pour les augmenter, que s'il était né avec des richesses, de même l'homme nouveau, dénué de l'appui d'un grand nom, sentira qu'il doit être seul l'artisan de sa fortune; qu'il s'y livrera par cette raison avec plus d'application; au lieu que celui qui trouve le chemin frayé par ses parens sera plus mou et plus indolent.

Tout bien examiné, on prendra, si l'on peut, un général capable, noble et riche, sans exclure toutefois l'homme de mérite pauvre et sans naissance.

Le commerce, tel qu'il soit, auquel s'adonne le menu peuple, est au-dessous d'un général, et avilirait sa di-

gnité : il y puiserait d'ailleurs l'amour du gain et l'avidité des richesses.

Finalement, il doit avoir le corps sain, l'esprit prompt et décidé, être actif, laborieux, courageux, intrépide dans les dangers, pieux, et disciple fidèle de la vraie religion.

Il doit être modéré dans les plaisirs des sens, mais insatiable de la gloire et des louanges qu'attirent les belles actions.

Il faut qu'il sache prendre son parti dans les cas difficiles et douteux; prévoir les obstacles, les écarter, ou les vaincre ; qu'il soit expérimenté à dresser, armer et ranger les troupes.

Qu'il sache relever le courage des soldats abattus, ranimer leurs espérances, et les exciter à tout entreprendre; qu'il fasse observer exactement les lois militaires; qu'il ait le discernement fin et subtil, pour ne pas se laisser surprendre par les discours adroits de ceux qui voudraient l'engager dans de fausses démarches.

Il faut qu'il soit ménager de l'argent qu'il donnera pour ses plaisirs, mais qu'il n'épargne rien pour tout ce qui peut être utile à l'état; qu'il soit affable et d'un facile accès; point si clément et si doux, qu'il se fasse mépriser, ni si rude et si sévère que la crainte aliène de lui les cœurs.

Il serait trop long de rapporter ici le détail de toutes les fonctions journalières de sa charge : nous en parlerons dans le cours de cet ouvrage, quand il sera question de l'art des opérations, et nous tâcherons de ne rien omettre d'important.

Si celui qui sera élevé à ce poste pendant notre règne a toutes les qualités que nous désirons, et qu'il y persiste, nous espérons qu'il attirera les grâces du ciel sur nos armes et sur l'état; il s'acquerra aussi notre bienveillance avec l'estime générale. Ainsi après avoir établi l'état de perfection du capitaine-général de l'armée, mettons-le à présent en activité, et comme si nous lui parlions, déclarons-lui tout ce qui est convenable aux fonctions de sa charge, et comment il doit se conduire, soit dans le gouvernement de l'armée, ou dans la manière de la ranger.

Je vous exhorte avant tout, ô général, d'être pieux et juste, d'avoir sans cesse Dieu devant les yeux, de le craindre et l'aimer de tout votre cœur, de suivre ses commandemens, de gagner sa bienveillance, afin que dans l'occasion (ceci est peut-être trop hardi) étant assuré d'avoir pour ami le maître universel, vous puissiez le prier avec confiance, et de même en espérer le secours dont vous avez besoin.

Soyez bien persuadé que sans sa divine assistance rien ne vous réussira, quoique vous usiez d'une extrême prudence; que sans elle vous ne vaincrez point les plus faibles ennemis, parce que la Providence régit tout, jusqu'aux plus petites choses.

Un pilote, quoique très-habile, emploie en vain son art, si les vents sont toujours contraires; mais s'il en trouve un favorable, en y joignant son habileté, il doublera en toute assurance la vitesse de sa course. De même un bon général, qui s'attire la protection du ciel, en remplissant ses fonctions avec sagacité et vigilance, conservera saine et entière l'armée qui lui sera confiée; et réunissant sa prudence à la force, il fera échouer tous les desseins de l'ennemi. S'il veut donc que Dieu lui serve de guide, il faut que la justice et la piété soient le fondement de toutes ses actions.

Soyez honnête envers qui il conviendra. Ceux qui ont des mœurs sauvages se rendent odieux et intolérables.

Mettez une noble simplicité dans votre manière de vivre et dans vos vêtemens, car le luxe entraîne nécessairement à des dépenses inutiles.

La diligence et l'adresse terminent les affaires les plus épineuses. Quand on y met de la négligence, elle vont bientôt de mal en pis.

Dans les cas importans ne faites rien sans avoir pris mûrement conseil. Exécutez sans délai et sans hésiter ce qui aura été résolu, comme le pratiquent les médecins envers les malades.

Rendez la justice exactement et sans partialité. Punissez sans différer les fautes de négligence et contre la probité, afin de paraître ami du bon ordre. Ce ne serait pas l'être, d'avoir de l'indulgence pour les méchans et les fripons. N'affectez pas cependant sans raison une sévérité implacable. Si celle-là porte au mépris, et détruit l'obéissance, celle-ci attire une juste haine.

Lorsque vous serez armé, pensez surtout que la guerre que vous entreprenez est juste, et que vous n'attaquez les ennemis que parce qu'ils auront, selon leur coutume impie, fait irruption sur notre domaine.

Nous étant appliqués à maintenir la paix, soit parmi nos sujets ou avec les étrangers, pour l'amour du Christ dominateur universel, si ces peuples se contiennent dans les limites de leurs états, ne faites sur eux aucun acte d'hostilité, et ne souillez point la terre de sang. Vous blâmeriez sans doute quiconque attaquerait des gens paisibles et sans mauvaise intention. Songez qu'ils vous jugeront de même si vous les attaquez sans qu'ils aient aucun dessein contre nous. Mais s'ils sont les agresseurs, et qu'ils ravagent notre territoire, alors vous devez repousser une guerre injuste, et la leur porter avec confiance. Soyez assuré que Dieu vous donnera une victoire brillante, dès que vous combattrez pour la défense de vos frères : c'est pourquoi vous devez considérer que le bon droit soit toujours de votre côté.

Vous ferez donc en sorte de surpasser tous ceux qui seront sous vos ordres, en piété et dans toutes les vertus; car la multitude se règle ordinairement sur l'exemple du chef, qui, par cette raison, doit être le meilleur de tous : selon l'ancien proverbe, *ce ne sont pas les cerfs qui commandent aux lions, mais les lions aux cerfs.*

La brièveté de nos instituts ne permet pas d'étendre davantage ces préceptes. En lisant les maximes contenues dans les chapitres de cet ouvrage, et celles qui sont dispersées dans le livre intitulé : *Parallèle des faits militaires*, vous pourrez y joindre vos réflexions, et en recueillir plus d'utilité.

Faites donc beaucoup d'attention à toutes ces choses, et que vos belles actions en soient le fruit; afin de plaire d'abord à Dieu, ensuite à votre empereur, et d'en recevoir des récompenses dignes de vos travaux.

INSTITUTION III.

Comment l'on doit tenir conseil.

Il faut toujours délibérer avant d'agir. Le succès des entreprises qu'on n'a pas consultées est trop incertain, et il est bien rare que quelqu'un puisse se glorifier d'avoir réussi dans une affaire qu'il aura conduite tout seul.

Je vous ordonne donc, avant toutes choses, de former un conseil de ceux que vous jugerez les plus propres à y être admis, tels que les préfets et les turmarques, surtout quand il s'agira d'opérations de guerre. Lorsque vous

aurez approuvé la résolution prise, vous donnerez tous vos soins à l'exécution, à moins qu'il ne survienne quelque incident qui l'empêche, ce qui arrive assez souvent.

Tenir conseil, c'est délibérer si l'on entreprendra ou non une chose proposée; si on l'entreprend, comment, dans quel temps, dans quel lieu on l'exécutera, quelle personne en sera chargée, quels moyens on emploiera pour la faire réussir, et quel avantage on en pourra retirer.

Pour délibérer avec soi-même, il faut avoir l'esprit libre, dégagé de toute inquiétude, de toute passion, surtout d'amour et de haine, qui peuvent être très-nuisibles à l'affaire qu'on examine.

Ne vous arrêtez pas seulement à ce qui vous paraît facile; mais représentez-vous tous les cas possibles : sans cela, lorsque l'affaire serait entamée, vous trouveriez peut-être quelque obstacle que vous n'auriez pas prévu.

Si vous délibérez avec les autres, soyez exempt de toute espèce de prévention, comme si vous étiez seul. Prenez pour conseillers les plus expérimentés, les plus prévoyans, et qui auront le plus de ressource dans l'esprit. Qu'ils soient fidèles, incorruptibles; que l'envie de vous plaire ou à d'autres, ne leur fasse pas trahir leurs sentimens; qu'ils n'aient enfin d'autre but que le bien commun.

Rien de plus dangereux que ces gens adroits et transcendans, qui ont des affections et des vues particulières, auxquelles ils sacrifient l'utilité publique en ramenant tout le conseil à leur avis.

Ne confiez vos affaires importantes qu'à des gens sages et discrets, qui ne dépendent que d'eux-mêmes; c'est le moyen qu'elles ne soient pas divulguées.

Délibérez lentement, à moins que les circonstances ne vous pressent. Lorsque vous aurez résolu, s'il n'y a point d'obstacles, exécutez promptement.

Choisissez, comme je l'ai dit, le temps et le lieu le plus favorable; mais ne vous en rapportez point à vous seul; consultez aussi là-dessus ceux qui sont de votre conseil.

Vous pouvez examiner avec plusieurs ce qu'il faudra faire; mais ne communiquez vos desseins qu'à peu de personnes. Lorsque vous aurez pris ce qu'il y aura de meilleur dans les avis et formé votre résolution, gardez-vous de la faire connaître, de peur qu'elle ne transpire, et que les ennemis venant à la savoir ne vous dressent un piége.

L'exposé d'une affaire fait naître ordinairement plusieurs avis différens. S'ils viennent tous à se réunir, cela paraît rendre alors la chose évidente et devoir lever toute incertitude.

Chacun doit dire son avis en conscience, ayant pour objet la conservation de l'armée et l'honneur du chef qui l'appelle à son conseil.

La fin que vous devez vous proposer en tenant conseil est donc de savoir où, comment et quand vous agirez ou n'agirez pas, et pour quelle raison vous agissez.

Dans toutes vos délibérations, ne perdez pas de vue ces deux points : si la chose est possible, et si elle est utile; sans quoi il est visible que vous agiriez témérairement.

Si elle est inutile, vous essuyez une perte certaine sans en retirer aucun fruit; si elle est impossible, vous faites une entreprise insensée. Il faut éviter avec soin tout ce qui ne peut causer que du dommage. Les hommes ordinaires repaissent leur esprit de vaines pensées et d'espérances brillantes, sans

considérer les malheurs auxquels ils s'exposent.

Il est donc important de digérer mûrement les affaires, de telle sorte qu'on ne s'engage point avec une présomption aveugle, et que l'attrait séduisant de quelque avantage ne jette pas dans un danger manifeste.

D'un autre côté, la crainte seule, qui n'est pas accompagnée de hardiesse, est un défaut. Elle fait manquer les occasions d'agir et d'entreprendre des choses utiles. Souvent l'inaction peut être une témérité, et la trop grande peur de ne pas réussir attirer des disgrâces.

Voilà en bref ce que j'avais à vous recommander touchant la manière de prendre conseil. Parlons maintenant de la tactique et des opérations de guerre.

INSTITUTION IV.

De la division de l'armée, et de l'établissement des chefs.

Vous choisirez selon l'ancienne coutume, pour officiers et soldats, ceux que vous jugerez les plus propres à la guerre. Vous ne prendrez point pour soldats des adolescens ni des vieillards, mais des hommes faits, robustes, de bonne volonté, et qui ne soient pas pauvres, afin que lorsqu'ils seront occupés à la guerre, il reste quelqu'un dans leurs maisons pour cultiver leurs champs et avoir soin de leurs affaires domestiques, et aussi pour qu'ils puissent se fournir des armes et l'équipement nécessaire. Voulant traiter favorablement *nos braves compagnons d'armes* (j'appelle ainsi ceux qui exposent leur vie pour le salut de l'empire et la gloire de notre règne), leurs familles, pendant qu'ils serviront, seront exemptes de toute servitude et charge publique, à l'exception du tribut ordinaire.

Toute votre armée sera divisée en différentes *tagmes* ou *bandes*, et celles-ci en *décuries*. Vous en formerez des chambrées qui se composent de cinq ou de dix hommes. Ainsi la *décurie* contient une ou deux chambrées.

On établira pour chefs sur les *bandes*, *dronges* et autres divisions principales, ceux qu'on jugera les plus capables. Il faut qu'ils soient fidèles, affectionnés à l'empire romain, et qu'ils aient donné des preuves de courage. Ils n'en vaudront que mieux s'ils sont riches et d'un sang noble, pourvu qu'ils aient les vertus de l'âme. L'élévation de la naissance fera qu'ils auront le commandement ferme et seront obéis plus ponctuellement. S'ils ont du bien, ils pourront en aider les soldats de leur troupe et se les attacher par des libéralités qui les portent à exposer leur vie plus courageusement.

Les plus considérables d'entre eux seront, les uns comme les assesseurs du général et les plus honorés, les autres seront admis à sa confiance et à ses conseils les plus secrets. Chacun se prévient facilement pour ce qu'il imagine soi-même; mais on s'assure mieux de son utilité en le soumettant à l'examen des autres, dont on joint les lumières aux siennes.

Ainsi un général ne doit pas avoir une telle incertitude dans l'esprit, qu'il se méfie tout-à-fait de lui-même, ni une telle présomption qu'il croie pouvoir se passer de conseil : étant aussi dangereux de se livrer sans réserve aux avis des autres, que de n'en vouloir écouter aucun. Il faut vous expliquer à présent les noms des officiers et leurs fonctions.

Après le général qui est le chef de

tout, sont les *mérarques;* ensuite les *dronguaires*, les *comtes*, c'est-à-dire les chefs de bandes; suivent les centurions, puis les dizainiers qui président aux décuries; après ceux-ci les *pentarques* ou chefs d'escouades de cinq hommes; les *tétrarques* chefs de quatre. Les *ouragos* sont les derniers de chaque chambrée, qui restent à la queue des files et forment le dernier rang. La dernière partie de la décurie est la queue du corps adhérente au reste. Ce sont là les noms des différens chefs. Il y a encore d'autres charges dans chaque bande, comme les porte-enseignes, les trompettes ou sonneurs de buccine, les médecins, les chirurgiens, les porteurs d'ordres, les crieurs qui par leurs discours excitent les soldats au combat, les écrivains et autres qui ont leurs fonctions séparées. Tous ces noms à présent en usage ont remplacé les anciens qui sont abolis.

On appelle général en chef (στρατήγος), le premier officier de l'armée, et lieutenant-général celui qui occupe la seconde place et commande sous lui. Pour moi, j'estime que nos anciens appelaient lieutenant-général (ὑποστράτηγος) celui que nous nommons à présent général; parce que le prince étant proprement le maître et le chef de toutes les armées, nommait une personne pour tenir sa place dans chacune et la commander. Cette personne n'était donc regardée que comme vice-général. Maintenant l'usage est d'appeler général celui qui est envoyé par le prince pour la commander, et qui est aidé par des lieutenans ayant chacun leur division. On ne les connaît plus actuellement que sous le nom de mérarques, c'est-à-dire chefs d'une *mérie* ou grande division.

Le dronguaire est le chef d'une petite mérie, qui forme la troisième partie de la grande division commandée par le mérarque, autrement dit turmarque, parce que sa division se nomme turme. La turme ou grande mérie est donc composée de trois petites méries ou dronges jointes ensemble. Le dronge renferme les troupes que nous appelons tagmes ou bandes, qui sont commandées par des comtes. Ainsi le comte est le chef d'une tagme ou bande, et le centurion régit cent hommes sous les ordres du comte.

Le dizainier est le premier d'une décurie, comme le pentarque est le chef de cinq. Celui-ci est placé au milieu de la file. Le tétrarque est appelé aussi gardien; l'ouragos est celui qui est à la queue de la file. Les fréquentes divisions marquent la quantité des soldats d'élite aussi prompts à obéir qu'à faire exécuter ce qui leur est ordonné : cela fait la force de l'armée et donne une grande aisance pour les manœuvres.

Le *bandophore* porte l'enseigne de la bande. Le *lochagos* est le chef de file : il est au premier rang; ceux qui le forment se nomment *protostates*. Le secondaire est le second de la file, autrement dit *épistate*. L'ouragos est, comme je l'ai dit, le dernier de la file. Les coureurs sont ceux qui précèdent l'ordonnance de l'armée quand elle va au combat, et qui poursuivent l'ennemi lorsqu'il fuit. Les défenseurs suivent ceux-ci sans se débander comme eux, mais marchant en ordre pour les soutenir et les revancher lorsqu'ils plient, ce qui arrive toujours.

Les *mesureurs* ou *mensurateurs* sont ceux qui dressent le camp, en distribuent le terrain et tracent le retranchement. Nos anciens appelaient *anticenseurs* ceux que nous confondons à présent avec les mesureurs qui n'ont point de nom déterminé. Les anti-cen-

seurs allaient devant pour reconnaître les chemins, la disposition du pays et les lieux propres à l'assiette du camp dont ils déterminaient la figure.

Les *spéculateurs* sont ceux qui vont en campagne pour apprendre des nouvelles de l'ennemi.

Les *garde-flancs* sont des troupes placées pour garantir le flanc de la première ligne.

Les *cornistites* sont destinés à tourner les ailes de l'ennemi.

Les *insidiateurs* sont ceux qui se mettent en embuscade pour être prêts à tomber inopinément sur l'ordonnance des ennemis.

Les *tergistites* marchent en bataille derrière toute l'armée.

Il y a des gens qui, le jour du combat, suivent l'armée pour relever les blessés et leur mettre le premier appareil : nous les appelons à présent *scriboni*.

Les *mandateurs* sont ceux qui portent les ordres des chefs pour les faire exécuter promptement. Il faut choisir pour cet emploi des gens actifs et intelligens.

Le général aura sa chancellerie pour les expéditions des affaires, dans laquelle on peut mettre le même ordre que dans celle d'une province, en nommant un comte de la cour et les autres officiers inférieurs. Il y aura aussi un protonotaire avec un cartulaire et un préteur : celui-ci pour juger les affaires civiles et contentieuses, l'autre pour tenir un rôle de tout ce qui compose l'armée. Bien que ceux qui remplissent ces emplois doivent obéir en plusieurs choses au général, nous voulons cependant qu'ils dépendent de nous immédiatement pour la partie relative à leurs fonctions, afin que nous puissions être informés plus sûrement de l'administration civile et militaire.

Le bagage comprend tous les ustensiles des soldats, valets, chevaux et autres animaux, et généralement ce qui est à l'usage du camp. Au défaut de valets, on tirera des soldats les plus faibles un homme pour la conduite de trois ou quatre bêtes de somme et un autre de confiance, auquel on donnera un certain signal, qui marchera à la tête de l'équipage de la bande.

Vous diviserez donc toute l'armée en différentes tagmes, sur lesquelles vous établirez des préfets sages, valeureux et propres pour les commander. Dans chacune vous choisirez ce qu'il y aura de mieux pour la naissance et le courage, afin d'en faire des centurions. S'il est possible, il faut qu'ils sachent tirer de l'arc. Après ceux-ci vous choisirez les dizainiers, les pentarques ou chefs de cinq, les tétrarques et les serre-files qui sont deux dans chaque décurie; en sorte qu'il y ait dans chaque file cinq hommes d'élite, et que les deux meilleurs soient, l'un à la tête, l'autre à la queue. Vous distribuerez ceux qui resteront de manière que les nouveaux soient mêlés avec les anciens. Ceci est important pour fortifier les uns par les autres; car les vieux n'ont pas la force des jeunes et ceux-ci n'ont pas la même expérience. Les vieux serviront donc à les conduire et les empêcheront de troubler l'ordonnance.

Après avoir réglé les files, vous marquerez celles qui doivent être à la droite, et celles qui doivent être à la gauche de la bande. Vous ferez les files de votre ordonnance de cinq, dix, quatre ou huit, comme vous le jugerez à propos selon l'occasion; de manière que ceux des mêmes décuries combattent toujours ensemble à leur ordinaire. Vous ferez même fort bien si vous réunissez les frères, parens et amis. Quand on voit le péril menacer une

personne qui est chère, on se porte avec plus d'ardeur au combat; l'autre réciproquement a honte d'abandonner celui qui s'expose pour le sauver et de montrer moins de courage.

Les bandes étant distribuées chacune sous son comte, vous les ferez de trois cents hommes : quoique vous ayez une grande armée, elles ne seront pas de plus de quatre cents, ni moindre de deux cents. De toutes les tagmes ou bandes, vous en formerez des *chiliarchies*, autrement dites méries ou dronges.

Toutes ces méries formeront trois divisions ou turmes, dont chacune sera commandée par un turmarque appelé ci-devant mérarque. Nous choisirons et nommerons nous-mêmes ces officiers, qui doivent être prudens, braves, vertueux, sachant se faire obéir, instruits dans les lettres, surtout celui qui est à la tête de la division du centre que nous appelons lieutenant-général, et qui doit dans le besoin remplacer le général en chef.

Toute la ligne sera donc divisée en trois grandes parties ou turmes, savoir, celle de la droite, celle de la gauche et celle du centre. Il ne faut pas, comme je l'ai dit, que la bande passe quatre cents hommes, ni la mérie ou dronge deux mille, ni la turme six mille. Un plus grand nombre pourrait apporter de la confusion, et nuirait à l'exécution des ordres. De ce qui excédera on en formera une seconde ligne pour soutenir la première, et l'on en placera aussi pour garder les flancs, les derrières, pour mettre en embuscade, et pour tourner l'ennemi.

Il sera nécessaire de ne pas faire les bandes égales, afin qu'on ne juge point par leur nombre de la force de l'armée, ce qui est souvent très-nuisible. Si vous pouvez d'une seule bande en faire paraître deux, quand vous serez prêt de combattre, cela imprimera plus de terreur, et vous sera fort utile. Il faut tirer de chaque bande, pour le service ordinaire, deux porteurs d'ordres, actifs, prompts, et qui aient la voix forte. Il sera bon aussi qu'ils sachent plusieurs langues. Il faut encore des buccinateurs pour sonner dans l'occasion, des fourbisseurs, des armuriers pour faire des arcs et des flèches, et autres ouvriers pour fabriquer les choses nécessaires.

Vous établirez aussi quelqu'un pour ramasser les effets perdus et les rendre à leurs maîtres.

Comme il y aura des vaguemestres pour conduire et régler les équipages de la cavalerie, il faut qu'il y en ait de même pour l'infanterie. Ils seront subordonnés aux chefs du charroi. Celui-ci est composé de voitures qui portent les machines et les munitions de guerre. Il y aura dans chaque turme un vaguemestre, et un signal distinctif pour la division, qui se mettra sur les chevaux et les bœufs, afin qu'ils soient facilement reconnus par la différence des couleurs. Puisque je me suis souvenu de l'infanterie, il est à propos d'en détailler l'ordonnance et la composition, telles que les anciens tacticiens les ont décrites, et qui nous ont été transmises par des écrivains plus modernes.

Les anciens avaient un grand nombre de cette espèce de soldats appelés *hoplites*, que nous nommons à présent *porte-boucliers;* quoique ce terme soit presque ignoré de tout le monde, par la profonde ignorance où l'on est à présent de l'art militaire. Les tagmes, donc, des *hoplites* se formaient de seize files qui étaient chacune de seize hommes, ce qui composait un nombre de deux cent cinquante-six hommes en

forme carrée. On trouve que la phalange des gens de pied était de quatre mille quatre-vingt seize, commandée par un général. Le corps complet de l'infanterie d'une armée comprenait soixante-quatre tagmes, mille vingt-quatre files, et seize mille trois cent quatre-vingt-quatre hommes. L'armure légère, savoir les archers, les frondeurs et les jaculateurs, était de huit mille cent quatre-vingt-douze, c'est-à-dire la moitié des hoplites ou pesamment armés; et la cavalerie qu'on y joignait était de quatre mille quatre-vingt-seize.

L'armée se rangeait de cette manière. Toutes les turmes des hoplites formaient un front divisé en quatre parties égales. Les armés à la légère, appelés *psilites*, gens prompts et agiles, se plaçaient devant la ligne pour harceler l'ennemi, ou sur les flancs en oblique, ou bien derrière, ou enfin de telle manière que la circonstance l'exigeait, comme je le dirai dans son lieu.

La cavalerie se divisait en deux parties, qui se plaçaient sur l'un et l'autre côté de la phalange, pour la soutenir, et de là charger rapidement l'ennemi.

J'ai passé sous silence plusieurs autres divisions, dont les noms ainsi que ceux des chefs qui les commandaient, ne sont plus de mode. Je me suis seulement attaché aux choses les plus utiles et qu'il nous est plus nécessaire de connaître. Il paraît que les anciens s'étaient fixés à ce nombre, parce qu'ils comptaient pouvoir le remplir entièrement d'hommes braves.

Pour nous, qui avons moins de soldats, et qui n'employons pas des nombres justes comme les anciens, il serait difficile de réduire toutes les tagmes d'infanterie ou de cavalerie au nombre de deux cent cinquante-six. Vous les ferez donc à proportion de la quantité des soldats que vous aurez en état d'y servir. Vous aurez d'ailleurs attention que toutes les files de l'infanterie soient composées de seize bons hommes.

De tel nombre de files et de bandes que ce corps soit composé, vous le diviserez en quatre grandes parties ou turmes sur un même front. L'une sera placée à la droite, l'autre à la gauche, chacune commandée par un turmarque, et deux au milieu où sera la bande du général.

Vous garderez quelques pesamment armés pour être en réserve, et des psilites dont le chef se portera en dehors des ailes de la cavalerie, ou entre les chariots des flancs, ou dans tout autre lieu où ils seront utiles.

Si votre corps d'infanterie est au-dessous de vingt-quatre mille hommes, vous n'en ferez que trois turmes ou grandes divisions, et la bande du général, sur laquelle les autres doivent se régler, sera placée dans celle du milieu.

Vous choisirez pour psilites les plus habiles à tirer de l'arc, jeunes, vigoureux, et assez lestes pour courir et sauter en tous lieux. S'il y a vingt-quatre mille hommes, vous en prendrez la moitié, le tiers s'il y en a moins. Vous les diviserez en décuries, comme il est dit ci-devant, avec leurs dizainiers; et vous leur donnerez un chef qui se nommera *maître des archers*.

Des deux autres parties vous en formerez des files de dix-huit, composées d'anciens et de nouveaux soldats. De ces dix-huit hommes vous séparerez les deux moindres pour la garde des bagages. Les seize restans formeront la file; vous en tirerez les huit meilleurs hommes pour être les premiers et les derniers : savoir, quatre à la tête, pre-

mier, deuxième, troisième, quatrième; et quatre à la queue, en comptant par le dernier, seizième, quinzième, quatorzième, treizième. Les huit moindres seront placées au milieu; de cette sorte le front et la queue seront également renforcés.

En outre vous désignerez ces seize hommes par premier et second, ou bien *protostate* et *épistate;* et ainsi depuis le commencement jusqu'à la fin de la file. Par ce moyen il y en a deux qui auront chacun deux noms, savoir le chef de file appelé *lochagos*, qui sera aussi *protostate*, et l'*ouragos*, ou serre-file, qui sera *épistate*.

Pour qu'on puisse mieux gouverner ces seize hommes et les faire vivre ensemble, on les séparera en deux chambrées, l'une composée des protostates, qui sera sous le lochagos, l'autre des épistates, sous le dizainier. Cette division n'empêchera pas qu'ils ne soient toujours soumis au lochagos, quand ils seront rassemblés dans l'ordonnance.

Il sera bon, s'il est possible, de les ranger, non-seulement selon leur force, mais aussi par rang de taille, de manière que les plus grands étant devant donnent à l'ordre de bataille un air plus formidable : si l'on ne trouve pas à concilier dans les premiers la taille avec la valeur, on suivra l'ordre accoutumé, qui est de mettre les hommes de confiance à la tête et à la queue.

Les anciens avaient adopté pour l'infanterie le nombre de seize, parce qu'étant carré il se partage par égale portion jusqu'à l'unité, et convient parfaitement pour former toutes les divisions et subdivisions de l'armée, en les coupant, soit dans la longueur ou dans la profondeur.

INSTITUTION V.

Des préparatifs des armes.

Nous vous ordonnons de veiller à ce que l'armement, tant des gens de pied que de cheval, soit dans le meilleur état et convenable pour toutes les occasions. Vous vous ferez aider dans cette partie par les officiers supérieurs et inférieurs qui seront sous vos ordres.

Vous ferez provision d'arcs avec leurs étuis, de flèches avec des carquois, d'épées acérées et tranchantes, de grands boucliers appelés *targes*, et de petits appelés *peltes*, à l'usage des gens de pied; et aussi d'autres ronds couverts d'un fer émoulu, de piques longues de huit coudées. Celles des Macédoniens étaient de seize, ce qui ne nous convient pas actuellement, cette arme devant être d'un usage aisé, et proportionnée à la force de chaque soldat. Il faudra des armes de trait, comme des pilum et des javelots, des haches et des haches d'armes, ayant d'un côté un fer pointu comme celui d'une lance, et de l'autre un tranchant, avec leurs étuis de cuir et leurs courroies. Il faut aussi de larges épées à un tranchant qui se portent sur la cuisse.

Il faut des armures qui descendent jusqu'au cou-de-pied, dont on attache les différentes pièces par des courroies et des anneaux, avec leurs étuis de cuir. Il serait bon qu'elles fussent toutes de mailles de fer, sinon on les fera de corne ou de peau de buffle sèche. On aura des soubrevestes pour mettre sous les cuirasses. Les corselets seront de fer, ou d'autre matière comme il a été dit. On aura des casques entiers, des bottines et des gantelets de fer, ou d'autre matière pour ceux qui en manqueront; des colerins de mailles de fer

garnis en dedans de feutre, et en dehors de lin. Au défaut de cuirasses de fer on y suppléera par d'autres de nerfs qui seront garnies d'un double feutre. On pourra faire aussi des casques de tissu de nerfs. On aura des casaques que le soldat endosse par-dessus ses armes; des fers à hameçon pour de petites flèches, avec leurs étuis; des malettes, des frondes, des grandes sacoches, des tubes à jeter du feu, des mèches, des longes de cuir, des fers pour les pieds des chevaux, avec leurs clous, des alènes, des limes, des fronteaux, des poitrinals et des colerins de fer ou de cuir pour les chevaux.

Il faut de grandes et de petites flammes diversement colorées, de grandes et de petites buccines, des faux, des faucilles, des doloires, des haches et des tripèdes avec leurs verges de fer.

On aura de petits moulins à bras, des scies, des pics, des pelles, des marteaux, des corbeilles pour porter la terre, des toiles, des crins, ou d'autres tissus qui servent à se couvrir, ainsi que toutes les choses propres aux travaux et à la défense du camp. Cela sera porté sur des chariots légers faits pour cet usage.

Il faudra des chariots plus solides pour le transport des toxobalistes, des mangonneaux, des forges et de tous les ustensiles destinés à leur service. On en aura pour se remparer, d'autres pour porter des vivres et des armes de rechange autant qu'il sera nécessaire, avec divers instrumens et matériaux dont on a besoin pour les retranchemens. Vous penserez en même temps à vous assurer de chevaux, et autres bêtes de trait.

Il faudra pour les siéges différentes sortes de mangonneaux, des échelles de bois toutes préparées qui puissent s'emboîter ensemble, et les autres machines qu'on jugera nécessaires.

Vous vous pourvoirez de barques et de petits bateaux pour traverser les lacs et les rivières : on les fait de peaux de bœufs ou de bois ordinaire. Vous préparerez aussi des tentes avec leurs agrès pour se garantir de la chaleur et des pluies.

Le chef de la marine préparera des vaisseaux, soit de guerre ou de transport, pour les chevaux, les bagages et tout ce qui concerne l'armement.

Vous aurez donc soin de tout cet appareil auquel il doit être pourvu en partie par vous, en partie par vos préfets; que l'on ne manque ni d'armes offensives ni défensives, ni de rien qui soit nécessaire. Vous veillerez à ce que les armes soient luisantes et bien acérées, ce qui ne contribue pas peu à inspirer de la terreur aux ennemis. Il faut que tout cela soit prêt à propos, et ne pas attendre le moment où l'on en aura besoin : ce n'est plus le temps d'y penser lorsqu'on est en présence de l'ennemi et prêt à combattre. Vous y ajouterez ce que je puis avoir oublié, et si vous imaginez quelque nouveauté qui soit utile, vous en rendrez grâces à Dieu, auteur de votre industrie. Avant toutes choses, ayez sa crainte devant les yeux. Que votre esprit soit prompt, appliqué en tous temps et en tous lieux, pour que vous ne soyez jamais pris au dépourvu.

Voilà ce que la mémoire a pu me fournir touchant les préparatifs des armes. Nous parlerons dans la suite de l'ordonnance de l'infanterie, et d'une armée mêlée de gens de pied et de cheval : mais auparavant il faut expliquer en détail comment chacun d'eux doit être armé.

INSTITUTION VI.

De l'armure des fantassins et cavaliers.

Il faut donc que les soldats soient pourvus d'armes par leurs chefs, et de tout ce qui leur est nécessaire, soit pour le temps de la campagne, ou pour le quartier d'hiver : de même les officiers, depuis le turmarque jusqu'au centurion et quintenier, chacun selon ses facultés, et comme vous l'aurez ordonné.

Chaque archer portera la cotte de maille entière descendant jusqu'au coude-pied, avec les anneaux et courroies pour l'attacher, et leurs étuis de cuir. Il aura un casque de fer poli, orné au sommet d'une petite crête, un arc plus au-dessous qu'au-dessus de ses forces, un étui large et commode pour le porter; provision de corde de nerfs dans ses bougettes, une trousse avec sa couverte tenant trente ou quarante flèches, une lime et une alène dans la ceinture de son arc, une lance de moyenne grandeur, à l'usage de la cavalerie, ayant dans le milieu des courroies pour attacher une petite flamme; une épée à la manière romaine suspendue à un baudrier, et un poignard à la ceinture.

Les jeunes cavaliers qui ne sauront pas tirer de l'arc auront des javelots avec un grand bouclier; il sera bon qu'ils aient des gantelets de fer. Il y aura de petites houppes aux housses de leurs chevaux et de petites flammes pour ornemens sur les épaules de leurs casaques.

Plus le soldat est armé et vêtu proprement, plus cela relève son courage et intimide les ennemis.

Autant qu'il sera possible, qu'ils aient des cuirasses ornées et brillantes, avec une chaussure armée, que nous appelons à présent *podopselle;* et une soubreveste, pour la mettre quand il faudra.

Tous les jeunes Romains, jusqu'à l'âge de quarante ans, seront obligés d'avoir un arc et une trousse de flèches pour apprendre à les tirer, s'ils ne le savent point encore. On peut remarquer que la négligence de cet exercice nous a été très-préjudiciable.

Il faut que chaque cavalier ait deux dards pour les lancer contre l'ennemi, et afin que, si l'un manque, il ait recours à l'autre.

A l'égard des chevaux, ceux des chefs, surtout, auront des garde-poitrails et des fronteaux de fer, ou de gros feutre, ou d'un tissu de nerfs.

On leur donnera aussi des garde-cou, et s'il est possible des garde-ventre qui s'attachent à l'arçon de la selle. Cela les garantit très-souvent et sauve le cavalier : ceci est particulièrement pour tous ceux qui combattent aux premiers rangs.

Les mors des chevaux seront forts et convenables; les selles seront couvertes de poil, et auront de grands siéges; à chacune seront attachés deux étriers, des courroies de valise, une sacoche dans laquelle on puisse porter des vivres pour trois ou quatre jours. La housse doit être ornée de quatre houppes; il y aura une aigrette sur la têtière, et une houppe aussi sous la ganache. Le cavalier doit avoir une hache tranchante d'un côté et de l'autre, armée d'un fer long et pointu. Elle se portera dans un étui pendant à l'arçon de la selle.

Le vêtement du cavalier sera de lin, de laine ou d'autre étoffe; il doit être assez large et long pour couvrir les genoux et avoir meilleure grâce.

Il faut que les casaques soient amples et leurs manches larges, pour que l'arc et le baudrier n'embarrassent point dessous. Elles les couvriront dans les temps de pluie, ainsi que la cuirasse,

et lorsque le cavalier voudra se servir de l'arc ou du bouclier, il ne sera point gêné. Ces casaques sont encore utiles dans les gardes et les découvertes. Elles empêchent qu'on ne voie de loin l'éclat des cuirasses, et résistent même aux coups de flèches.

Il y aura par chambrées des faux et des haches pour les usages ordinaires.

Les chefs de turmes et les cavaliers les plus aisés auront des valets libres ou esclaves pour avoir soin de leurs équipages, lesquels seront enregistrés ainsi que les chariots. Comme la plupart n'auront point les facultés suffisantes, ils se joindront trois ou quatre ensemble pour avoir un goujat; cela fera qu'un jour de combat on ne sera pas obligé de détacher des soldats pour la garde des équipages, ce qui diminue le nombre des combattans et affaiblit toujours, bien qu'on ne choisisse que les moindres. On aura le même soin de prendre une liste des bêtes de somme qui portent leurs cuirasses et leurs tentes.

Les enseignes des tagmes seront d'une seule couleur, et celles des turmes et des dronges, d'une couleur qui leur sera particulière. Mais pour que chaque tagme reconnaisse la sienne, on y joindra des signes qui lui seront affectés; et de même à celles des turmes et dronges, qui doivent avoir chacune un signe différent, et qui puisse s'apercevoir de loin.

Outre l'étui de cuir de bœuf pour renfermer la cuirasse, chaque cavalier aura une couverte légère de peau, qu'il portera attachée au derrière de l'arçon. Comme il peut arriver souvent que dans les expéditions et dans les courses ils soient obligés de forcer de marche, ou de rétrograder (ce qu'à Dieu ne plaise), ils s'en serviront pour couvrir leurs armures afin qu'elles ne se gâtent point, et aussi qu'ils ne se fatiguent point en portant toujours la cuirasse sur le dos.

Vous devez connaître à présent comment les cavaliers doivent être équipés, ainsi que l'espèce et la forme de leurs armes. Il ne faut pas omettre ici que les chefs des bandes doivent s'informer exactement, soit pendant le quartier d'hiver, ou autre temps de repos, si les soldats ont tout ce qui leur est nécessaire, et de la quantité de chevaux à remplacer. Vous en ordonnerez l'emplette de manière que les habitans du pays n'en souffrent point, et que les soldats soient pourvus à point nommé de ce qui leur manque.

Après avoir détaillé ce qui convient à la cavalerie, il est à propos de parler maintenant de quelle manière il faut armer les gens qui combattent à pied.

Les anciens nous apprennent qu'il y avait autrefois trois sortes d'infanterie : les hoplites que nous appelons à présent porte-boucliers; les psilites qui conservent encore le même nom, et les peltates qui n'ont plus chez nous aucune fonction. Il me paraît qu'ils étaient peu différens des psilites dont ils tenaient lieu : c'est pourquoi il suffira de nous rappeler que l'infanterie se divisait en hoplites et en psilites.

Formant donc la nôtre sur ce modèle, vous armerez les porte-boucliers, dits anciennement hoplites, d'une grande targe tout-à-fait ovale. Celles de chaque bande seront de la même couleur. Ils porteront le casque avec une petite crête, une hache d'arme à un tranchant et un pointant dans un étui de cuir, ou bien à un tranchant et un marteau, ou bien à deux tranchans, avec une large épée : ils auront tous des cuirasses, s'il est possible, mais du moins les deux premiers de chaque file. Elles seront ornées sur les épaules d'une

petite frange. Il leur faut des gantelets de fer ou d'autre matière, des bottines armées, surtout à ceux qui seront à la tête ou à la queue des files.

Voilà pour les hoplites. A l'égard des psilites, ils porteront une trousse fournie de trente ou quarante flèches qui se tirent avec l'arc de très-loin et sont inutiles aux ennemis. Ceux qui ne seront pas instruits à tirer de l'arc se serviront de petits javelots ou dards pour lancer. Ils auront un petit bouclier rond, des frondes et des haches dans leurs étuis comme celles dont j'ai parlé.

Tous les fantassins seront vêtus d'une robe courte qui ne descendra que jusqu'aux genoux, et auront, s'il est possible, la soubreveste par dessus la cuirasse. La chaussure ne sera pas d'une forme pointue : il est à propos que la semelle soit garnie de clous, ce qui est fort utile, surtout pour les marches. On ne leur permettra pas de porter la chevelure entière; mais on les tondra, en ne leur laissant que des cheveux très-courts.

Il y aura pour le service de chaque décurie ou chambrée un chariot léger, sur lequel on portera un maillet, un tailloir, une hache, une scie, deux pioches, une corbeille, une peau de bouc, une faux, une serpe, un marteau, toutes choses nécessaires aux soldats. Il faut aussi porter des tripèdes attachés à une cheville de fer, pour qu'on puisse facilement les assembler. D'autres chariots porteront des toxobalistes avec leurs traits, et des balistes ou mangonneaux, appelés *alacatia*, qui se bandent par des treuils. Il y aura à leur suite des charpentiers, serruriers et tous les gens destinés pour ce service.

Il faudra encore d'autres chariots, à proportion du nombre de vos soldats, qui seront chargés de farine, de biscuits, d'arcs et de flèches en abondance.

Il sera bon qu'il y ait, autant qu'il se pourra, une bête de charge par chambrée, ou du moins de deux en deux, afin que dans le cas où on laisserait les chariots en arrière pour aller plus vite, elles pussent porter des vivres pour huit ou dix jours, jusqu'à ce que les chariots aient rejoint.

Il ne sera pas inutile d'exposer en peu de mots la manière dont les anciens armaient leur cavalerie et leur infanterie, comme nous l'avons apprise d'Élien et des autres qui ont écrit sur la tactique.

La cavalerie était de deux sortes, l'une appelée cataphracte, l'autre non-cataphracte. Dans la première, le cavalier était armé de pied en cap, portant le casque de fer et toute l'armure du corps, des bras et des jambes de fer ou de corne. Le cheval était aussi entièrement couvert. La têtière, le fronteau, les garde-flancs, garde-cou étaient de mailles de fer ou d'autre matière.

Tous ces cavaliers cataphractaires portaient une longue lance avec laquelle ils joignaient l'ennemi. D'autres, appelés *acrobolistes*, se servaient de javelots qu'ils jetaient de loin. Des lanciers, les uns avaient de grands boucliers oblongs, d'autres n'avaient que la lance sans bouclier : ceux-là se nommaient *thirophores*, ceux-ci *doriphores*.

Les acrobolistes comprenaient tous ceux qui combattaient de loin et à coups de traits. Les uns se servaient de javelots, les autres d'arcs : ceux qui portaient le javelot le lançaient en allant droit à l'ennemi, ou en tournant et caracolant; c'est ce qu'on nommait *jaculateurs*. Ceux qui étaient armés d'arcs s'appelaient *archers à cheval*. Une partie des jaculateurs, lorsqu'ils avaient lancé un ou deux javelots, couraient sur l'ennemi pour le combattre avec un

autre javelot de réserve ou avec l'épée; quelques-uns se servaient de petites massues armées de tous côtés de leurs dents de fer très-aiguës.

Voilà pour ce qui regarde la cavalerie. A l'égard de l'infanterie, elle se divisait, comme je l'ai dit, en trois parties : les hoplites, les peltastes et les psilites. Les hoplites étaient les plus pesamment armés, comme Alexandre voulait que fussent les Macédoniens. Ils avaient un grand bouclier oblong, une épée qui se portait sur la cuisse, une cuirasse de corne ou de mailles de fer, un casque, des gantelets, des bottines garnies d'airain et une longue pique. Une partie de cette infanterie a porté aussi l'écu ou bouclier macédonien, rond et très-peu concave, ayant trois palmes de diamètre, avec une pique longue seulement de huit coudées, qu'un homme pouvait manier fort aisément.

Les psilites étaient armés plus légèrement, ils n'avaient ni casque, ni cuirasse, ni bottines, ni le grand bouclier. Ils combattaient de loin, les uns en tirant de l'arc, d'autres en lançant des javelots, ou avec la fronde, et même en jetant des pierres à la main. Leur habillement était une camisole ou veste épaisse et très-solide qui leur tenait lieu de cuirasse.

A l'égard des peltastes dont les tacticiens modernes n'ont point parlé, je pense, comme je l'ai dit ci-devant, qu'ils les ont confondus avec les psilites. Ils avaient l'armure comme les hoplites, mais moins complète et moins pesante, et le bouclier, nommé *pelte*, plus petit. Les piques des phalangistes, qu'on appelait *sarisses*, ont été tantôt de quatorze coudées et tantôt de seize. Tel était le système de l'ordonnance macédonienne, dans laquelle les peltastes tenaient le milieu entre les hoplites et les psilites; étant armés plus pesamment que les psilites, et plus légèrement que les hoplites.

La phalange macédonienne étant en bataille paraissait inexpugnable par sa disposition. L'ordonnance étant serrée pour combattre, chaque homme occupait l'espace de deux coudées, tenant sa pique, autrement dit sarisse, présentée. Des quatorze, ou selon d'autres, des seize coudées qu'elle avait de longueur, les mains en occupaient quatre vers l'arrière; tout le reste portait en avant du corps. Voilà donc la manière dont chaque soldat était armé : nous l'avons recueillie des anciens et nouveaux tacticiens, afin que, l'ayant devant les yeux, vous en fassiez votre profit.

INSTITUTION VII.

De l'exercice de la cavalerie et de l'infanterie.

Maintenant, je vous parlerai des exercices qui doivent précéder les vrais combats dont ils sont l'image, et accoutumer les soldats aux dangers où l'ignorance aveugle se livre inconsidérément.

En hiver, ou lorsqu'on a quelque repos pendant la campagne, il faut employer ce temps à des exercices, pour tenir les troupes en haleine et les empêcher de se corrompre par l'oisiveté : car la paresse et la fainéantise énervent, après un certain temps, les plus robustes, qui ne peuvent plus soutenir le travail et ne s'y livrent qu'à regret. Leur courage s'affaiblit de même; ils craignent les périls et les fuient comme la fatigue. C'est pourquoi je pense qu'un bon général doit employer utilement pour la guerre ses momens de loisir. Vous formerez donc vos troupes selon ces institutions.

Premièrement, chaque soldat doit

être instruit selon son genre. Les hoplites, c'est-à-dire ceux qui portent l'armure entière, s'exerceront entre eux avec leurs boucliers et des baguettes. On les exercera encore à jeter de loin des dards et des martiobarbules.

L'armure légère sera exercée à viser des flèches contre un but attaché à une pique, à lancer des javelots et à tirer de la fronde, ainsi qu'à courir et sauter dans toutes sortes de terrains. Les cavaliers, à tirer de même des flèches contre un blanc, et aussi en courant devant, derrière, à droite et à gauche; à sauter légèrement à bas de cheval et à y remonter; à courir l'arc tendu, le remettre promptement dans l'étui; prendre aussitôt la lance pendue à leurs épaules, la remettre, et reprendre l'arc avec célérité. On en fera courir deux l'un contre l'autre, qui se chargeront alternativement, se retireront et reviendront à la charge. Le soldat ne doit être oisif dans aucun temps; il faut qu'il soit toujours occupé, soit comme je viens de dire, ou à des exercices plus généraux, ou à fourbir et nettoyer ses armes. Quand il est habitué à des travaux volontaires, il supporte plus aisément ceux qui sont nécessaires.

On exercera les soldats, non-seulement séparément, mais ensemble, pour qu'ils apprennent à connaître leur poste, leurs compagnons de file, leurs chefs et leur division. On les mettra au fait des commandemens du préfet pour les diverses manœuvres qu'il voudra faire exécuter, soit pour étendre le front ou pour augmenter la hauteur, serrer les rangs et les files ou les ouvrir, faire à droite ou à gauche, changer le front, faire la phalange antistome, c'est-à-dire à double front, les demi-files de la queue faisant face en dehors contre l'ennemi qui les aura tournées. Ceux qui sont stylés aux mouvemens les exécutent machinalement et promptement; les autres sont embarrassés, et il est dangereux de les employer.

Vous diviserez vos troupes en deux partis pour combattre l'un contre l'autre. Elles auront des bâtons et des longues cannes au lieu de lances et d'épées. S'il y a des mottes de terre sur le terrain, vous leur ordonnerez de se les jeter réciproquement.

Vous commanderez aux uns d'aller occuper une colline et aux autres de les en chasser. Vous les exercerez alternativement. Quand les premiers l'auront été, ils donneront leurs armes de bois à d'autres, et vous les renverrez. Vous louerez ceux qui auront montré de la vigueur, et vous ferez honte aux autres de leur mollesse, pour les exciter à mieux faire. Ces exercices, en instruisant les troupes, contribuent aussi à la santé, et augmentent les forces. Ils les habituent au chaud, au froid, et leur font trouver leur nourriture agréable, toute simple et grossière qu'elle soit.

Vous formerez la cavalerie par de semblables simulacres, à se charger, voltiger, et à se jeter des flèches. Je pense, ainsi que nos ancêtres, qu'il est à propos que les cavaliers soient habitués à courir, non-seulement dans la plaine, mais sur les pentes des collines, à traverser toutes sortes de terrains âpres et difficiles, séparément et en escadrons, soit en montant ou en descendant. Ceux qui veulent épargner ces exercices à leurs chevaux se trahissent eux-mêmes, et hasardent leur propre salut. Il faut s'habituer aux difficultés pour qu'elles ne paraissent pas nouvelles.

N'accoutumez pas les chevaux à boire beaucoup en été; c'est pourquoi il est bon qu'ils ne campent pas si près des rivières.

Il faut vous expliquer en raccourci les manœuvres des anciens et leurs commandemens, pour vous en servir dans les exercices que vous ferez faire à votre armée : car, après que chaque soldat aura été instruit séparément, vous les réunirez pour les exercer par *bandes* ou *tagmes*.

Une *bande* de cavaliers étant en bataille disposée par files, l'adjudant fera les commandemens suivans de cette manière : « Quand on chargera, que personne ne soit tardif ou ne s'avance trop avant la poursuite; que chacun garde son rang et observe son enseigne; qu'il la suive en brave soldat. Si vous passez le front de l'armée, ne courez pas trop vite pour ne pas rompre votre ordre. »

Il y a différens mouvemens auxquels on exerce une tagme de cavalerie.

Premièrement à marcher ou à courir en escadron jusqu'à un lieu marqué. On lui donne ordre de se mettre en mouvement, par la voix, par la buccine, ou en frappant sur un bouclier, ou par le signe d'un drapeau : de même quand on veut qu'elle s'arrête.

Un autre mouvement est de marcher de front, les files ouvertes; ce qui se commandera par ces mots : « Marchez également. »

Un autre est de se serrer sur un côté ou vers le milieu de l'enseigne, c'est-à-dire que les cavaliers se rapprochent jusqu'à se toucher par le côté. Les dizainiers joignent les dizainiers, les quinteniers, les quinteniers; ainsi du reste. On dit pour cela : « Serrez-vous. » Quand le mouvement est fini, tous les dizainiers forment un rang bien aligné à la tête de l'escadron, et les autres jusqu'au dernier sont serrés de même.

On se serre aussi, non pas quant à l'étendue, mais à la profondeur, savoir en joignant les rangs.

Quand, après s'être serré sur le côté, on veut jeter des flèches, on commande : « Tirez; » alors ceux des premiers rangs s'inclinent sur le cou de leurs chevaux, se couvrant la tête et les épaules de leurs boucliers. Ils marchent lentement pour ne pas rompre leur ordonnance avant d'avoir joint l'ennemi. Cependant ceux des derniers rangs tirent leurs flèches.

On fera faire à une tagme alternativement la manœuvre des coureurs et des défenseurs. Si c'est la première, elle courra en avant l'espace d'un mille. Si c'est la seconde, on lui commandera : « Suivez en ordre de bataille. »

Une autre manœuvre est de faire retirer les coureurs un peu en arrière, ensuite faire face. Pour cet effet, on commandera : « Tirez, et retirez-vous. » Ils marcheront un certain espace vers les défenseurs, et l'on dira : « Volte-face et en avant, » pour qu'ils se retournent comme si l'ennemi était présent. Ils feront la même chose plusieurs fois, non-seulement de front; mais en se présentant aussi vers la droite et vers la gauche, ils escadronneront, comme pour se retirer sur la seconde ligne. Ils feront mine de charger, soit en pelotons ou en escadrons rangés; et pendant ces mouvemens ils auront la lance haute pour qu'ils n'en soient point embarrassés.

Un autre mouvement est de se porter en ordre sur la droite ou sur la gauche. Ceci convient à ceux qui sont sur les ailes pour investir l'ennemi. On commandera donc : « Portez-vous à droite; » ou si c'est à l'aile gauche : « Portez-vous à gauche. »

Il y a aussi une manière de se tourner ou de changer de front dans tel lieu que l'on soit. Si, par exemple, l'ennemi paraissait subitement sur les derrières, vous commanderiez seule-

ment à ceux de la queue de se tourner, en disant : « Changez de forme. » S'il était trop en force, on ferait tourner tous les rangs de la bande par ce commandement : « Changez de front. »

On les exercera non-seulement à marcher en colonne par le flanc, mais de front en ordre serré, à faire différentes caracoles en escadrons, et en pelotons, à courir en ligne droite ou en tournoyant, et à toutes les conversions nécessaires pour s'opposer à l'ennemi, ou porter promptement du secours. Les tagmes de la cavalerie étant ainsi formées aux manœuvres des coureurs et à celles des défenseurs, on pourra les employer à l'un et à l'autre usage.

Tels sont les exercices qu'on doit apprendre aux troupes séparément, et en détail. Lorsqu'on les y aura formées, elles seront propres à exécuter toutes sortes de manœuvres, comme celles des garde-flancs, des cornistites, et autres semblables qu'il ne faut pas rendre publiques.

On réunira les bandes pour en former l'ordre général de bataille où elles doivent se mouvoir de concert. Mais de peur que vos desseins ne soient éventés, n'assemblez pas toutes les troupes de l'armée en les rangeant comme vous voulez qu'elles soient le jour du combat : savoir, celles de première ligne, de seconde ligne, des ailes, des flancs et des embuscades.

Il est inutile de mettre en évidence, dans un exercice, des dispositions qu'il faut tenir secrètes pour s'en servir dans l'occasion. Il suffira de faire séparément un simulacre de chaque manœuvre comme je l'ai dit ci-après.

Quelque division que vous exerciez, vous la séparerez en trois parties comme si c'était toute l'armée. Si c'est une bande, la meilleure partie sera désignée pour représenter les coureurs. Vous marquerez des files de çà et de là, à même hauteur pour être défenseurs. Vous porterez aussi une dizaine de cavaliers qui représenteront les ennemis, comme si l'on allait combattre contre eux.

Au signal donné, les coureurs se détacheront des défenseurs et s'avanceront rapidement. Lorsqu'ils auront couru directement devant eux un ou deux milles, ils retourneront sur leurs pas jusqu'à la moitié de cet espace et feront face trois ou quatre fois en caracolant tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche; puis s'étant arrêtés quelques momens, ils feront une demi-conversion par une marche circulaire et reviendront se rejoindre aux défenseurs qui les suivaient. Ainsi réunis, ils marcheront tous ensemble en bataille à l'ennemi.

Lorsque vous exercerez un dronge, vous le séparerez de même en coureurs et en défenseurs, qui feront alternativement l'une et l'autre fonction, pour qu'ils soient formés également à toutes les deux.

Vous ferez de même quand vous exercerez une turme, dont vous composerez une première et seconde ligne. Lorsque vous aurez plusieurs bandes réunies dans une division, les coureurs qui occuperont le milieu, étant alors nombreux, vous aurez soin de les couper en deux brigades qui, dans leurs caracoles et conversions circulaires, déclineront l'une vers la droite, l'autre vers la gauche. Chaque brigade sera même coupée en deux escadrons, dont l'un tournera en dedans, l'autre en dehors, afin de ne pas se confondre, et pour que les chevaux ne se heurtent point dans les courses.

Ceux qui sont destinés à garder les flancs et ceux qui doivent être postés

sur l'aile droite pour tourner l'ennemi seront exercés séparément pour les instruire de leurs manœuvres. Mais que cela se fasse secrètement par la raison que j'ai dite ci-dessus.

Quand vous formerez un simulacre d'armée ennemie contre laquelle vous voudrez faire combattre les vôtres, égalez-lui votre front, de sorte qu'il ne soit point débordé. Vous détacherez quelques files de cavaliers, dont vous formerez une ou deux bandes qui représenteront les garde-flancs ou les troupes d'ailes de l'ennemi : les vôtres s'exerceront contre eux en tâchant de leur gagner le flanc et de les tourner; puis tout-à-coup, se réunissant et se serrant en un gros, ils se jetteront rapidement sur les derrières de l'ennemi.

Toutes ces manœuvres sont simples et peuvent cependant s'appliquer à plusieurs tagmes comme à une seule sans rien découvrir à l'ennemi. Elles doivent être données par écrit à vos turmarques. On les fera non-seulement en plaine, mais dans les lieux inégaux et difficiles, en montant comme en descendant, et pendant les chaleurs de l'été. Personne ne sait quand il faudra combattre et dans quel ordre : c'est pourquoi il faut y être préparé. Rien n'est plus utile que ces sortes de simulacres qui fortifient les soldats et les accoutument aux dangers.

Après avoir parlé de l'exercice de la cavalerie, il est à propos de vous instruire de celui de l'infanterie, comme nous l'avons appris des anciens et des nouveaux tacticiens.

Les décuries d'une bande se rangeront en files comme nous l'avons dit ci-devant, les uns à la droite, les autres à la gauche de l'enseigne ou du préfet. Quand celui-ci marchera accompagné du porte-enseigne, de l'adjudant et du trompette, les files suivront : premièrement, les protostates de la gauche, ensuite ceux de la droite. Lorsqu'ils seront arrivés au lieu de l'exercice, le préfet prendra sa place et avec lui le porte-enseigne. Les décuries viendront après se ranger sur seize de profondeur de l'un et de l'autre côté, comme il a été expliqué, gardant entre elles des espaces pour ne pas être gênées. Les psilites se tiendront derrière. On portera les piques hautes afin qu'elles n'embarrassent point. En avant du front marcheront l'adjudant et le fourrier; celui-ci pour reconnaître le chemin et le marquer, celui-là pour rendre les ordres du préfet.

Si c'est une bande qu'on exerce, le préfet marchera à la tête avec le fourrier et l'adjudant. Si c'est une turmo, nul ne marchera hors du front, sinon le turmarque à cheval, deux adjudans, deux fourriers, l'écuyer du turmarque qui porte ses armes jusqu'au moment du combat, et son palefrenier. Alors il doit se retirer à son poste qui est à la tête de sa bande. Bien qu'il y ait dans la turme plusieurs méries, la seule buccine du turmarque sonnera pour que le bruit n'empêche pas d'entendre les commandemens. Voilà pour les pesamment armés.

Les psilites, qu'on nomme à présent sagittaires et dardeurs, se disposent de plusieurs manières. On place une file de quatre psilites derrière chaque file d'hoplites. D'autres fois, on joint à chaque file d'hoplites quatre archers, de manière qu'il y en a un derrière chaque quart de file.

Par ce moyen si l'on dédouble ou sous-dédouble la phalange, il y aura toujours un rang de psilites derrière quatre rangs de pesamment armés. On les met encore aux extrémités de la ligne, c'est-à-dire entre l'infanterie et

Google

la cavalerie. Souvent on les mêle avec quelques hoplites et on les place en dehors de la cavalerie à une petite distance. Cela se pratique quand on en a beaucoup. On pourra placer les jaculateurs aux ailes ou les insérer dans les files d'hoplites. Pour les frondeurs, ils se placeront aux extrémités de la ligne, et jamais on ne les insérera dans le milieu des files des hoplites. On mettra tout-à-fait derrière ceux-ci le surplus des archers et des jaculateurs, ou bien on les emploiera comme le besoin le requerra.

La cavalerie sera postée sur les flancs de la ligne d'infanterie. Les meilleures tagmes seront aux extrémités en dehors. Si l'on a plus de douze mille chevaux, on les mettra sur dix de profondeur; si l'on en a moins, sur cinq. L'ordre de bataille formé, de l'excédant on fera une réserve qui se postera derrière en dehors des chariots, au cas où l'ennemi viendrait à paraître de ce côté; ou bien ils se tiendront sur les flancs.

On les rangera d'abord à files ouvertes, afin que, s'il faut changer l'ordre, on ait plus de facilité.

La cavalerie ne suivra pas l'ennemi avec trop d'impétuosité, de peur qu'il n'y ait quelque piège dressé, et que l'infanterie étant découverte ne reçoive un échec, si les escadrons venaient à être maltraités et dissipés. En cas qu'ils soient repoussés vivement par l'ennemi, ils se retireront vers les chariots qui doivent être rangés derrière l'infanterie pour la garantir de ce côté; et s'ils ne sont pas encore en sûreté, ils mettront pied à terre pour combattre en fantassins. Si vous avez éprouvé que votre cavalerie ne puisse soutenir celle des ennemis, elle ne restera point sur les ailes, alignée à l'infanterie, mais elle se placera en arrière et appuyée aux extrémités de la ligne des chariots : elle aura devant elle un plus grand espace et sera moins exposée aux flèches des ennemis.

Que toutes ces choses se fassent dans les exercices pour les exécuter quand il faudra dans le temps du combat.

Maintenant pour ce qui regarde l'infanterie lorsque les différentes divisions de l'armée seront en bataille pour l'exercice, l'adjudant fera ces commandemens : « Qu'on garde le silence : tenez-vous en bon ordre : conservez vos rangs : que personne ne quitte la bande : marchons aux ennemis. » Alors on se mettra en mouvement à pas modéré, sans souffrir que personne parle même à l'oreille.

On se servira de la voix ou du geste, ou de quelque signal, ou de la buccine pour marquer les commandemens, soit qu'on veuille faire marcher de front ou défiler, ou arrêter, ou doubler la hauteur ou la longueur, et le tout de la manière qu'on le ferait devant l'ennemi. On fera faire un quart de conversion à droite par diphalangie, marcher en avant, se remettre comme on était, former un double front, se reformer en ligne, marcher par la droite, par la gauche, allonger les files ou bien ouvrir les rangs, ce qui se fait en arrière; les resserrer; toutes ces manœuvres étant utiles selon l'occasion. Il est à propos que les troupes soient exercées par les signaux comme à la voix, soit à cause du grand bruit des chariots ou de la poussière, ou du brouillard.

Les files étant de seize, si vous voulez augmenter votre front, soit pour égaler celui de l'ennemi ou quelquefois pour une plus belle parade, vous ferez ce commandement : « Sortez. » Aussitôt les hommes pairs se détacheront tous ensemble et formeront une seconde file à côté de la première. La

hauteur ne sera plus alors que de huit hommes. Si vous voulez la réduire à quatre, vous ferez encore le même commandement, et par ce moyen vous augmenterez beaucoup l'étendue. Avant de faire cette manœuvre, il faut allonger votre front pour séparer les files qui sont jointes, ce qui se fait en s'allongeant sur l'un et l'autre flanc.

Quand vous verrez que le front est inégal et que les uns devancent les autres, vous direz : « Alignez le front. » Ceux qui sont au dernier rang et les autres qui sont à la queue pousseront les paresseux et veilleront à ce que personne ne reste derrière.

On se resserre lorsqu'étant à deux ou trois jets de flèches de l'armée ennemie, on doit commettre tout son front contre elle. On commande : « Joignez-vous. » Alors toute la ligne, depuis les flancs, se resserre vers le milieu, de sorte qu'elle n'outre-passe pas les chariots. Cette manœuvre peut se faire de pied ferme ou en marchant, ainsi que celle de faire serrer les rangs.

Lorsque les deux armées étant en présence, on commence à tirer des flèches, si ceux qui sont sur le front n'ont point de cuirasse, vous ordonnerez de faire la tortue; alors ceux du premier rang tenant leurs boucliers droit devant eux, et près les uns des autres, seront couverts jusqu'aux genoux. Ceux qui sont derrière, élevant le bouclier au-dessus de leur tête, penchés en avant, auront le visage garanti ainsi que la poitrine, et combattront de cette manière.

Lorsqu'on sera à la portée d'un jet de flèche de l'ennemi, et près d'en venir aux mains, on dira : « Préparez-vous. » Un autre criera : « A l'aide. » En même temps tous jetteront un cri général : « O Dieu ! » Alors les armés à la légère tireront leurs flèches en haut. Les porte-boucliers, qui sont sur le front, lanceront leurs dards ou javelots, et immédiatement après, mettant l'épée à la main, ils chargeront l'ennemi qui ne manquera pas de reculer, ce qui ne doit pas les porter à quitter leur rang. Ceux des rangs qui suivent, couvrant leurs têtes des boucliers, aideront les premiers avec leurs piques.

Former la diphalangie, c'est lorsque marchant droit aux ennemis qui sont en présence, et les files étant de seize, on veut faire une seconde ligne. On commande aux huit premiers de ne pas bouger. Les huit autres font demi-tour, et se mettent en mouvement, marchant jusqu'à une distance marquée, assez grande pour que les flèches de l'ennemi, tirées de l'un et de l'autre côté, ne puissent frapper à dos aucune des lignes ; mais qu'elles tombent dans le vide qui est entre elles. On commande ensuite : « Demi-tour ; » alors vous les ferez remettre, s'il le faut, dans la première situation. La diphalangie se fait quand on peut être attaqué par derrière, et que les chariots ne suivent point, ou qu'ils sont forcés par les ennemis : il est alors nécessaire de présenter un front de ce côté, à moins que la cavalerie, ayant été obligée de mettre pied à terre, ne serve pour la garde des chariots.

La phalange amphistome se fait lorsque n'étant point en diphalangie, c'est-à-dire n'ayant point une seconde ligne, les ennemis paraissent inopinément devant et derrière : on commande aux demi-files de la queue de faire le demi-tour pour se présenter à l'ennemi de ce côté.

On décline sur la droite ou sur la gauche, soit pour étendre la ligne, ou de peur d'être enveloppé, ou pour traverser un passage étroit en marchant par le flanc.

Si vos files étant à quatre de hau-

Digitized by Google

teur, vous voulez les doubler pour avoir plus de force, vous ferez ce commandement à tous ceux qui sont sortis : « Rentrez. » Si ensuite vous voulez mettre les files à seize, vous direz encore aux huit épistates ou seconds : « Rentrez. » Si vous voulez que la profondeur soit de trente-deux, ce qui n'est pas fort nécessaire, vous commanderez : « File de droite ou de gauche, doublez sur l'autre file. »

Changer de front, c'est lorsque les ennemis paraissant sur les derrières, on veut faire passer les chefs de file, et successivement les autres, de la tête à la queue. Le commandement se fera ainsi : « Changez de place. » Le premier protostate ayant fait demi-tour passe dans toute la hauteur de la file suivi des autres, et vient se placer au lieu où était l'ouragos, autrement le serre-file, qui va prendre sa place en faisant face vers le côté qui était auparavant la queue.

Je n'ignore pas qu'il y a d'autres commandemens d'exercices, et d'autres mouvemens qui ont été décrits par les anciens, surtout par Arrien et Élien qui rapportent les mêmes choses. Pour ne pas être trop prolixe, je les renfermerai dans un seul article. J'omettrai les autres, soit pour en avoir déjà parlé, soit à cause de leur inutilité.

Voici les mouvemens et les noms qu'on trouve dans Élien :

Κλασίς, *déclinaison*, c'est-à-dire se tourner à droite ou à gauche ; à droite du côté de la pique, à gauche du côté du bouclier.

Μεταβολή, *changement de front*.... Il se fait au moyen du demi-tour à droite ou à gauche par chaque homme.

Ἐπιστροφή, *conversion*.... C'est ce que nous appelons quart de conversion d'un corps entier par la droite ou la gauche, le chef de file du flanc faisant le pivot.

Ἀναστροφή } *reversion*.... C'est le mou-
Ἀντιστροφή } ment contraire au premier, pour revenir sur le terrain que l'on a quitté.

Περισπασμός, *double conversion*.... Savoir deux quarts de conversion de suite sur le même côté.

Ἐκπεριστασμός, *triple conversion*.... Par lesquelles on revient sur son premier terrain. Ces trois mouvemens de suite peuvent s'appeler le *moulinet*.

Δεκαζίειν, *décimer*.

Ἐπὶ ὀρθὰ ἀποδοῦναι, *se diriger droit*.

Ἐξελίσσειν, *faire évolution*.

Διπλασιάζειν, *se doubler*.

Στυχεῖν, c'est lorsque la file est étendue dans toute sa hauteur, chaque homme faisant face vers son chef de file.

Ζυγεῖν, c'est lorsqu'on a fait faire à droite ou à gauche à une phalange, les rangs deviennent files et les files rangs.

Πλαγία φάλαγξ, *phalange transverse*.

Ὀρθὴ φάλαγξ, *phalange droite*.... Qui marche ou se présente par le flanc.

Λοξὴ φάλαγξ, *phalange oblique*.... Qui approche une de ses ailes de l'ennemi, avec laquelle elle combat, l'autre restant éloignée.

Ἐπαγωγή, c'est lorsque la phalange marche par syntagmes, ou telles autres divisions que ce soit, qui se suivent les unes les autres, comme quand nos bataillons marchent par compagnies ou par pelotons, les chefs à la tête.

Παρεμβολή, *interposition*.

Πρόταξις, *préposition*.... C'est lorsque les psilites sont en avant.

Ἐπίταξις, *postposition*.... Lorsque les psilites sont derrière.

Πρόσταξις, *apposition*.... Lorsqu'on les met sur l'un ou l'autre flanc, ou sur tous les deux, faisant un front aligné à celui de la phalange.

Ὑπόταξις, *subjonction*.... Lorsqu'on les place en potence sur l'un et l'autre flanc.

Εὐτάξις, *imposition*.... Lorsqu'on les met dans les intervalles de la phalange pour les remplir.

Παράταξις, *ligne, ordre de bataille*.

Ce sont là les noms des mouvemens

ou dispositions; et voici les commandemens :

A vos armes.
Préparez-vous.
Que personne ne quitte la phalange.
Silence, attendez le commandement.
Haut les piques.
Reposez les piques.
Que l'ouragos dresse sa file.
Gardez vos distances.
Tournez vers la pique.... *à droite.*
Tournez vers le bouclier.... *à gauche.*
Marche.
Halte.
Marchez devant vous.
Doublez la profondeur.
Remettez-vous.
Faites la laconique vers la pique.
Remettez-vous.

INSTITUTION VIII.

Des délits et peines militaires.

Si un soldat résiste à son chef d'escouade, celui-ci à son dizainier, le dizainier à son centurion, ils seront châtiés; si quelqu'un de la bande résiste de même à son comte, il sera puni de mort. Tout officier qui n'exécutera pas les ordres de son supérieur sera puni selon la gravité de la faute.

Si quelqu'un a reçu une injure, il en demandera justice à son préfet; si celui-ci lui a fait tort, il aura recours à un chef supérieur; si quelqu'un est assez osé d'exercer la magie, il sera banni et chassé des troupes.

Ceux qui conspireront contre leur préfet, pour telle raison que ce soit, seront punis de mort, surtout les chefs du complot. Celui qui, étant de garde dans une ville ou un château, trahira son devoir et quittera son poste, sans la permission de son chef, sera puni de mort.

Le déserteur sera puni du dernier supplice, non-seulement lui, mais ceux qui, ayant su son dessein, ne l'auront pas découvert au préfet.

On punira le soldat qui n'exécutera pas l'ordre de son dizainier; mais s'il manque par ignorance, le dizainier sera puni lui-même pour ne l'avoir pas instruit.

Celui qui trouvera une bête échappée ou telle autre que ce soit, et ne l'accusera pas à son préfet, sera châtié ainsi que celui qui en aura eu connaissance et qui sera regardé comme complice.

Quiconque aura causé du dommage à son hôte, et ne l'aura pas réparé de son gré, sera condamné à lui payer le double de sa valeur.

Si lorsqu'il y a du loisir, un soldat néglige de réparer ses armes, et que son dizainier ne l'y ait point obligé ou ne l'ait point déclaré à son commandant, le soldat et le dizainier seront punis.

Si un soldat désobéit à son propre préfet, il sera puni selon l'exigence du cas.

Tel officier ou soldat qui, en quartier d'hiver ou bien en route, aura fait du dommage à un habitant, et ne l'aura pas satisfait, sera condamné à lui payer le double de sa valeur. L'officier qui aura fait tort à un soldat en lui retenant quelque chose sera condamné de même.

Pendant que l'armée sera assemblée, si quelque chef permet à un soldat de s'en aller chez lui, il paiera une amende de trente écus. Lorsque les troupes seront en quartier d'hiver, on pourra donner des congés pour un certain temps.

Si celui à qui on aura confié la garde d'une ville ou d'un château machine quelque trahison ou abandonne sa

place sans nécessité, lorsqu'il pouvait la défendre, il sera puni de mort.

L'armée étant en bataille, ou pendant le combat, si un soldat abandonne sa troupe, s'enfuit ou quitte son poste, ou se détourne pour dépouiller un mort, ou pour courir au camp, au bagage de l'ennemi, il sera puni de mort; et ses effets seront distribués à sa bande, à qui il a donné un exemple pernicieux, capable d'y mettre le désordre.

Si, dans une occasion semblable, une tagme ou une bande tournait le dos sans aucune raison valable, elle sera décimée, et ceux sur qui le sort tombera seront tués à coups de flèches par les soldats des autres bandes : si dans ce nombre il s'en trouve de blessés, ils seront pardonnés.

Si une enseigne est enlevée par les ennemis, ayant pu l'éviter, ceux qui auront été commis à sa garde seront punis, dégradés et mis les derniers de la bande, soumis à tous les autres : s'il y en a de blessés, ils seront exempts de châtiment.

Le camp étant posé et fermé, s'il arrive qu'étant attaqué, une troupe ne se porte point à la défense, ou se retire dans quelque lieu à l'écart, elle subira la même peine que les traîtres.

Si un soldat jette ses armes dans le combat, il sera puni comme un lâche qui se dépouille pour armer l'ennemi.

Si un officier qui aura employé un soldat à son service ou pour ses affaires particulières l'a empêché de se rendre au jour marqué au quartier d'assemblée, ou s'il est cause qu'il y soit venu avec des armes en mauvais état, il sera condamné à une amende; savoir, pour le général, d'une livre d'or; le turmarque, trente-six écus; le dronguaire vingt-quatre, et le comte douze.

Ces ordonnances doivent être lues et publiées à la tête des troupes assemblées, soit qu'il n'y ait qu'une bande, une turme ou toute l'armée, non-seulement lorsqu'on va aux ennemis, mais dans les temps d'exercices et autres occasions où cela sera jugé nécessaire.

INSTITUTION IX.

De la marche de l'armée.

Lorsque vous marcherez avec l'armée sur votre terrain, vous défendrez expressément le pillage et la maraude : quand on ne tient pas là-dessus la bride aux troupes, elles se livrent à l'attrait du butin, et se jettent sur tout ce qu'elles voient; d'où il arrive que vos propres soldats deviennent vos plus grands ennemis. Vous pourvoirez à la sûreté du transport des vivres et des marchandises, soit par terre ou par mer, afin de procurer à l'armée une abondance de toutes choses.

Lorsque toutes vos troupes sont assemblées, si votre dessein est d'entrer dans le pays ennemi, il faut le faire le plus tôt possible, pour ne pas manger le vôtre et le surcharger, surtout si vous savez que celui où vous devez aller est fertile et abonde en vivres.

Ne tenez pas long-temps votre armée dans le même lieu, à moins que la position des ennemis ne vous y oblige; dans ce cas, vous aurez attention de l'occuper à des exercices militaires, rien n'étant plus nuisible que l'oisiveté, qui corrompt le soldat et lui remplit l'esprit de vaines pensées.

Si vous vous attendez à combattre dans la marche, vous la ferez ou par dronge, ou par turme, ou tout-à-fait en ordre de bataille; ce qui rend les soldats plus fermes et plus prompts à manœuvrer. Vous observerez ceci, soit que vous marchiez dans le pays de l'ennemi ou sur le vôtre.

Les équipages de chaque dronge marcheront immédiatement à sa suite avec leurs bannières, et ne se mêleront point avec les autres.

Si vous êtes dans votre pays et que vous n'ayez point d'ennemis à craindre, vous ferez marcher vos troupes sur plusieurs colonnes, qui logeront en différens lieux, pour qu'elles trouvent plus facilement des subsistances. Cela fera aussi que les espions auront plus de difficulté à les compter.

Lorsque vous êtes encore éloigné de l'ennemi, comme de huit ou dix journées, si vous ne connaissez point les lieux et que vous n'ayez point de guides du pays, vous vous ferez précéder d'un jour par les mesureurs, qui traceront la circonférence du camp, et marqueront l'emplacement de chaque mérie. Les anti-censeurs iront aussi devant pour reconnaître les lieux, les fourrages et autres subsistances dont l'armée a besoin.

Quand vous devrez traverser des lieux fourrés, ou passer par des chemins rudes et rompus, vous enverrez devant des pionniers, qui ouvriront les uns et aplaniront les autres : ces gens seront exempts de tout autre service.

Votre devoir étant de rassurer tout le monde, vous marcherez à la tête avec votre suite, comme au poste d'honneur; mais vos équipages seront à la queue de tous les autres. De même chaque turmarque et autre officier principal doit être à la tête de sa division, soit qu'on marche ensemble, ou séparément. Quand il faudra passer des rivières ou autres lieux inconnus, on y enverra les anti-censeurs pour les examiner et en faire leur rapport. Vous ferez partir aussitôt quelque officier intelligent pour choisir un passage commode, et s'en assurer. Si ces lieux sont périlleux et d'un accès difficile, vous irez vous-mêmes des premiers, et vous y resterez jusqu'à ce que tout soit passé. C'est ainsi que se comporta notre illustre Père Bazile, lorsqu'il marcha à Germanicie, ville de Syrie, et qu'il fit passer à son armée le fleuve Paradisus. Au moyen des flambeaux qui furent placés au milieu et sur les bords, on aida aisément ceux qui étaient en danger : il y en eut même plusieurs de sauvés par le secours qu'il leur donna de sa propre main.

Voilà ce que vous ferez si les ennemis sont loin de vous; s'ils sont proches, vous demeurerez à votre division, ainsi que chaque chef à la tête de la sienne, pour en prendre soin jusqu'à ce qu'elle soit entièrement passée. Il aura attention qu'on ne se presse pas et qu'on ne s'embarrasse pas les uns les autres dans le passage, ce qui occasionne beaucoup d'accidens.

Dans les marches qui se feront sur les terres de notre domination, vous défendrez de traverser les lieux cultivés, soit champs, vignes ou jardins, conformément aux lois que nous avons établies.

Vous marcherez autant que vous pourrez par des lieux incultes; sinon chaque préfet répondra du bon ordre de sa troupe, et se tiendra à portée de veiller sur elle tant qu'elle passera près du lieu où elle pourrait faire du dégât.

S'il paraît quelques bêtes fauves, on empêchera les soldats de leur courir sus, et de se débander en criant comme il arrive en pareil cas. Cela peut être dangereux si l'on est sur le théâtre de la guerre; d'ailleurs, ces courses fatiguent les hommes et les chevaux inutilement.

Si vous avez une petite armée et que vous la conduisiez vers l'ennemi, vous prendrez des chemins inconnus et détournés, pour éviter autant qu'il se pourra la rencontre de ses découvreurs.

Lorsque vous entrerez dans son pays, vous y ferez le dégât en dévastant et brûlant les habitations; par là vous le réduirez à la disette, et lui ôterez une partie des moyens de soutenir la guerre. Néanmoins si vous devez y séjourner long-temps, vous ne ruinerez que les lieux qui vous seraient inutiles, et vous conserverez ceux d'où vous pourrez tirer des subsistances pour votre armée.

Vous prendrez les mesures convenables pour que les marchands et les vivandiers puissent vous suivre sans risque, soit par terre ou par mer, afin que l'armée se trouve autant qu'il se pourra dans l'abondance des choses nécessaires.

Vous ne permettrez pas à vos soldats de se répandre dans le pays pour chercher des vivres; mais vous les y enverrez en ordre, sans quoi les ennemis pourraient vous en faire repentir.

Quand vous devrez passer par des défilés ou dans des gorges de montagnes, vous enverrez des détachemens occuper les issues et les hauteurs voisines, de peur que l'ennemi venant à s'y placer ne vous ferme le passage ou ne le rende du moins très-périlleux.

Cela vous indique ce qu'il faudra faire quand vous craindrez une invasion dans votre pays. Vous ferez de même garder les détroits et tous les passages pour en défendre l'entrée aux ennemis, ce qui leur préparera beaucoup de mal.

Si vous avez une longue marche à faire, partie dans votre pays et partie dans celui de l'ennemi, vous obligerez dès le premier jour vos troupes de marcher en bon ordre, gardant leurs files et leurs rangs, et chaque division suivant son chef. Cette habitude prise fera qu'en arrivant sur le pays ennemi, si l'on était attaqué inopinément, il n'y aurait point de trouble ni de confusion; chacun étant à son poste et sous son enseigne, on serait tout prêt à combattre et à se disposer comme on le voudrait.

Évitez, autant qu'il sera possible, de passer par des lieux étroits et serrés : choisissez plutôt ceux qui sont larges et ouverts, où l'on peut s'étendre sur ses flancs. Lorsqu'on est engagé dans les premiers, si l'ennemi survient tout-à-coup, l'on court risque d'y être accablé sans pouvoir faire aucun acte de vigueur : car, s'il attaque en tête, il le fera sur un front beaucoup plus étendu que celui où seront vos troupes, qui seront enveloppées et facilement battues. S'il se présente en force sur un des côtés, il percera et coupera votre colonne de marche : si pour lui faire face, l'une ou l'autre partie veut former la conversion, le terrain lui manquera, et le combat sera toujours à votre désavantage. Soit que vous soyez chargé en tête ou en queue, vous courez les mêmes dangers; et si vous voulez porter du secours de l'une à l'autre, il arrivera trop tard et sera inutile.

Un ordre de marche serré et à quatre faces, ou bien oblong, sans être trop étendu, est la disposition la plus sûre et la plus propre à tout événement. On mettra les valets, les bagages, les vivres et les munitions dans le milieu. Si vous êtes attaqué en queue, ceux de ce côté seront fermes : vous ordonnerez en même temps que ceux de la tête s'arrêtent pour ne pas se séparer, et se tiennent prêts au besoin.

Quand les troupes passent par des lieux rudes et raboteux où elles ne peuvent marcher serrées, comme elles sont dispersées et séparées, il arrive souvent que les premiers, qui ont descendu une montagne, étant arrivés dans la plaine, prennent celles qui les suivent pour des ennemis, et réciproquement celles-ci.

Ces sortes de méprises peuvent être dangereuses.

Dans le pays plat, on découvre de loin : la poussière ou les feux que l'ennemi allume peuvent l'annoncer. Les collines, les montagnes et les bois étant très-propres pour des embuscades, vous aurez attention de les faire reconnaître avant de vous y engager.

Quand vous marcherez pour combattre, vous avancerez d'un pas égal et modéré; mais, dès que vous serez en présence, vos troupes étant formées, vous fondrez sur l'ennemi avec rapidité. Il faut profiter de la première pointe de courage, qui s'émousserait par le retardement. Celui-ci occasionne des réflexions qui consomment la vigueur de l'âme, et cette inquiétude détruit les forces du corps.

Évitez les défilés autant qu'il sera possible, surtout quand ils sont très-longs, à moins de vous être emparé auparavant des hauteurs, et d'être sûr que les ennemis en sont tout-à-fait chassés.

On trouve souvent des chemins étroits et difficiles où l'infanterie peut néanmoins marcher sans incommodité : c'est pourquoi s'ils ne sont pas plus longs que d'un mille, on ne permettra pas à la cavalerie de prendre le large dans la campagne, surtout au cœur de l'été; mais on lui fera mettre un pied à terre pour marcher plus librement.

J'appelle détroits et passages difficiles, lorsqu'il n'y a qu'un chemin resserré : quand il y en a plusieurs, et qu'on peut les y pratiquer, le passage est réputé assez libre.

Quand vous aurez traversé de semblables lieux, et que vous devrez y repasser, vous y laisserez de l'infanterie, commandée par des chefs qui sachent s'y placer; vous y joindrez même de la cavalerie, si l'endroit en est susceptible. Si ce sont des bois épais et qui ne soient pas d'une grande longueur, on y pratiquera de larges ouvertures, afin d'y marcher sur un certain front : si les chemins sont étroits, raides et pleins de précipices, vous les ferez élargir et aplanir autant qu'il se pourra.

En pareil cas, quand on mène avec soi du bagage ou du butin, on se divise en deux phalanges ou lignes qui marchent par l'aile, et l'on place le bagage entre elles. La diphalangie ou double front est une disposition également forte de l'un ou de l'autre côté, comme le double tranchant d'une épée. Ce qui restera, les deux lignes étant formées, sera placé sur les quatre côtés, tant pour la conservation du bagage que pour écarter les coureurs ennemis, qui viendraient troubler l'ordre de bataille.

Si dans cette occasion l'on a fait mettre pied à terre à la cavalerie, et qu'il n'y ait pas aussi de l'infanterie avec elle, on mettra les chevaux tout-à-fait dans le milieu, parce que s'ils étaient proches, et qu'il survînt une alarme, les cavaliers y courraient aussitôt pour monter dessus, et pourraient s'enfuir, ce qui ne se ferait pas sans désordre.

Si vous êtes poursuivi et vivement pressé par l'ennemi, vous mettrez en dehors les bestiaux pris et les captifs que vous aurez bien liés ensemble; cela vous servira comme de bouclier : les ennemis n'oseront tirer à cause d'eux, ou s'ils le font, ils les frapperont plutôt que vous.

Si vous voyez que vous ne pouvez conserver votre proie sans danger, vous en abandonnerez une partie, ou le tout s'il est nécessaire, afin de vous dégager plus aisément. Si les ennemis vous tiennent resserré en gardant toutes les is-

sues, et ne veulent entendre à aucune condition, vous tuerez les prisonniers, et vous ravagerez leur pays sans miséricorde, ou plutôt vous tâcherez de vous ouvrir le passage.

Dans les marches en plaine, vous aurez des avant-gardes et des arrière-gardes de cavalerie, au-delà desquelles on ne souffrira aucune troupe d'infanterie.

Si les ennemis sont proches, les soldats seront munis de toutes leurs armes, et ne les laisseront point dans les chariots : il faut qu'ils marchent en ordre, et soient prêts à combattre comme si l'armée était en bataille.

Les traites ne doivent pas être trop longues, afin de ne pas fatiguer l'infanterie : les chariots qui portent ses bagages marcheront à la suite de la mérie dont ils dépendent.

Si vous voulez faire une course dans le pays ennemi avec un corps d'infanterie, et que vous deviez passer par des lieux raboteux, d'un accès difficile, il ne faut pas laisser suivre beaucoup de bagages, ni vous charger d'armures pesantes, comme des casques et des cuirasses; mais que vos soldats aient seulement des boucliers avec des piques. Les psilites, qui forment l'infanterie légère, auront des boucliers, des javelots, des dards et autres armes les plus propres à l'occasion. On ne manquera pas de se pourvoir de beaucoup de haches. On mènera peu de cavalerie ainsi que de bagages.

L'infanterie portant le bouclier ne s'étendra pas sur un front contigu, comme dans un terrain uni et découvert; mais vous la séparerez en deux ou quatre parties. Chaque division sera sur quatre files de hauteur plus ou moins, selon le nombre d'hommes que vous aurez, et l'usage auquel on les destinera. Elles laisseront entre elles l'espace d'un jet de pierre. Votre cavalerie marchera après cette infanterie; elle sera suivie des bagages que vous ferez couvrir par quelque infanterie légère armée de boucliers, pour faire l'arrière-garde du tout, et soutenir la queue si elle était attaquée. Une autre partie des psilites fera l'avant-garde avec quelques chevau-légers; d'autres seront jetés de droite et de gauche pour fouiller et reconnaître les lieux où l'ennemi pourrait être embusqué. On abattra les arbres des environs, afin de retarder l'ennemi, en lui opposant ces obstacles dans les passages étroits. Si le pays est tout-à-fait découvert, ce seront les coureurs qui se répandront et s'éloigneront le plus; si, au contraire, il est montueux et serré, ce seront les psilites qui feront la découverte. Ils ne doivent pas former un front comme les porte-boucliers, mais marcher par petits pelotons pour lancer facilement leurs traits. A chacune de ces petites troupes de trois ou quatre, on joindra un archer qui sera d'un grand secours. Ces armés à la légère ne s'éloigneront point au-delà de la portée du son de la buccine, afin de les faire rejoindre quand on voudra les rappeler et de leur donner du secours s'ils en ont besoin.

Ces sortes de camps-volans ne marcheront donc point en bataille sur un seul front, mais en colonne, les différens corps se suivant les uns les autres. S'il arrivait que les premiers fussent arrêtés par la difficulté des lieux et par les ennemis, les suivans feraient en sorte de les tourner, et de gagner les hauteurs sur eux. Il faut aussi prescrire aux psilites de s'emparer des lieux les plus élevés pour dominer l'ennemi.

Lorsque les quatre divisions marchent de front, si elles ne peuvent passer ainsi, elles se doubleront et se ré-

duiront en deux parties, comme une diphalangie; si le lieu est si étroit qu'il ne puisse contenir deux divisions de front, celles-ci se doubleront encore. Lorsque le défilé sera passé, elles reprendront leur première disposition, les armés à la légère tenant l'ordre que j'ai dit ci-devant.

Si les ennemis paraissent, vous observerez par quel côté ils veulent vous attaquer, afin d'y présenter un front. Si, par exemple, ils se présentent sur votre gauche, l'une des divisions étant déjà de ce côté, les trois autres feront leurs mouvemens pour s'y porter et y prendre leur poste : de même si c'est vers la droite.

Si l'ennemi ne se présente que devant une ou deux des divisions du centre, elles se développeront pour se mettre en bataille : celles des ailes feront de même, et formeront la ligne. Les psilites se répandront pour charger l'ennemi, et la cavalerie tâchera de l'envelopper, si l'étendue du lieu le permet.

Les porte-boucliers auront leurs files très-ouvertes et sur beaucoup de profondeur, quand ils passeront dans des bois clairs ou autres lieux où il y aura beaucoup d'arbres, afin de faciliter leur passage, et qu'ils se resserrent ensuite aisément; mais si le passage était intercepté, l'ordonnance demeurerait serrée, et l'on pousserait en avant une partie des armés à la légère pour écarter les ennemis : on les ferait soutenir par quelques détachemens de porte-boucliers et de la cavalerie.

Comme on jette ordinairement des cris du côté où l'ennemi aborde, vous prendrez garde que les troupes ne courent dans cette partie, et qu'il n'y ait de la confusion. Les seuls armés à la légère iront au cri de l'ennemi : tous les autres resteront à leurs postes, et personne ne bougera sans l'ordre des commandans.

Ainsi vous assurerez votre marche en la réglant comme je l'ai dit; savoir, en colonnes dans les terrains resserrés, soit sur une seule colonne ou sur deux divisions, ou sur quatre, selon que les lieux pourront les contenir. Quant ils seront plus spacieux, alors on pourra s'étendre et marcher en bataille, à moins que pour diminuer le front on ne veuille faire les files plus hautes.

Remarquez que dans le pays fourré et couvert de bois, les jaculateurs qui lancent des dards à la main sont préférables aux archers et aux frondeurs; c'est pourquoi il faut avoir beaucoup de psilites exercés à s'en servir. Au contraire, les archers sont plus utiles en pleine bataille dans les lieux nus et montagneux où ils rendent de grands services.

Lorsque vous serez arrivé au lieu du campement, vous ne romprez point l'ordre de bataille, ni ne congédierez les troupes que le camp ne soit assuré, et les gardes posées.

Vous aurez attention que l'on connaisse parfaitement les divers signaux donnés par le son de la buccine, afin qu'on s'arrête quand on l'ordonnera, qu'on marche de même, et qu'on fasse tous les mouvemens comme ils seront désignés.

INSTITUTION X.

Des bagages.

Vous prendrez un soin particulier des équipages de votre armée, qui doivent être en sûreté partout où vous les laisserez; il serait imprudent de les mener avec vous lorsque vous marchez pour combattre, à cause de l'inquiétude qu'auraient les soldats sur le sort

de leurs domestiques, de leurs femmes et de leurs enfans qui restent avec le bagage. Quand, au danger que l'on court soi-même, se joint encore la crainte de perdre ce qu'on a de plus cher, on ne se présente au combat qu'avec répugnance et en tremblant.

Soit donc que vous comptiez combattre dans le pays ennemi ou sur votre frontière, vous laisserez le gros des bagages et la plus grande partie des valets à trente ou quarante milles sur les derrières, dans un lieu fortifié, où il y ait de l'eau et de la pâture : vous ne mènerez de ceux-ci que ce qu'il en faudra pour avoir soin des chevaux qui suivent les décuries. Vous éviterez, par ce moyen, les embarras et toutes les incommodités qu'occasionne en pareil cas la multitude des bagages; vous vous épargnerez aussi l'inquiétude de trouver de la subsistance, qui est souvent fort rare.

Les troupes pourront garder avec elles les menus équipages jusqu'au jour du combat; pour lors on les fera demeurer dans le camp avec le reste de l'attirail, de peur qu'il n'y ait quelques valets pris, ce qui suffirait pour alarmer tous les esprits.

Dans les courses qui se feront sur le pays ennemi, les troupes mèneront de même avec elles leurs menus bagages, et les garderont jusqu'au jour de l'action.

Entre le lieu du combat et celui où sont les bagages, vous placerez des gens prudens et d'une fidélité à l'épreuve, que vous ferez connaître au vague-mestre-général; leur charge sera d'annoncer l'issue du combat, et d'indiquer si les bagages doivent se retirer plus loin, ou rejoindre l'armée.

Ceux qui marcheront pour une expédition prendront avec eux leurs valises ou chevaux de bât, avec leurs cantines, et leurs tentes doubles (s'ils en ont besoin) dont une partie sert comme de toit ou de surtout à l'autre. Chacun fera aussi provision de vingt ou trente livres de biscuit ou d'autre espèce de vivres aisés à porter. Chaque bande se munira de foin ou de paille pour un ou deux jours, afin qu'à tout événement, si l'armée était arrêtée par les ennemis, elle pût avoir du fourrage, du moins pour ce temps-là, sans sortir de son camp; en pareil cas, il est très-dangereux d'envoyer au fourrage, et de permettre aux troupes de courir les campagnes. Comme l'ennemi est partout aux aguets, on les expose à mille hasards; et si on les retient, on a la douleur de voir les animaux mourir de faim.

Lorsque l'armée lèvera son camp, si elle n'a besoin de rien, vous brûlerez le fourrage que vous laisserez, et vous ferez le dégât dans les environs, pour que l'ennemi, qui vient après vous, ne trouve rien.

Dans toutes les marches, lorsque les ennemis vous suivent de près, il faut ordonner que les bagages soient au milieu des troupes, afin qu'ils ne courent pas risque d'être enlevés par quelque côté où ils seraient découverts.

On doit avoir attention, comme je l'ai déjà dit, que les menus équipages qui suivent les troupes ne marchent point pêle-mêle avec elles, mais séparément, à la suite de chaque turme, avec un chef pour les diriger. A l'égard des gros bagages, qui doivent être aussi sous la direction d'un chef, ils marcheront devant l'armée, si elle se retire du pays ennemi, ou derrière si elle s'avance pour y entrer, ou sur un des côtés si l'autre peut être exposé; on aura soin d'y mettre toujours une escorte. Quand il y a des risques partout, on forme deux colonnes de troupes, et les bagages

marchent dans le milieu avec une garde à la tête et à la queue.

Voilà ce que j'avais à vous dire touchant la conduite des bagages et leur conservation, soit à l'égard des chariots ou des bêtes de somme, en sorte que pour chaque cas vous ayez un règlement.

INSTITUTION XI.

Des Camps.

Vous fortifierez toujours votre camp le plus qu'il vous sera possible; cela est indispensable si vous le placez dans un lieu spacieux et ouvert. Vous ne devez pas non plus le négliger dans un autre terrain, quelque avantageux qu'il soit; surtout évitez de vous placer près de quelque hauteur dont l'ennemi pourrait s'emparer à la dérobée, et d'où il vous incommoderait beaucoup par ses traits. Quand vous serez dans le pays ennemi, vous ne manquerez pas de faire un fossé autour de votre camp, ne dussiez-vous demeurer qu'un seul jour; cette méthode rassure les troupes et met à l'abri de toute insulte. Vous établirez aussi des gardes en tous temps; bien que vous sachiez l'ennemi éloigné, vous prendrez les mêmes précautions que s'il était proche.

Quand vous devrez séjourner quelque temps, vous choisirez un lieu commode, qui ne soit ni humide ni marécageux : ces sortes d'endroits étant malsains, causent par leurs exhalaisons des maladies qui ruinent une armée.

Vous ferez bien de ne pas rester longtemps dans le même endroit, à moins que ce ne soit pour hiverner, ou que de fortes raisons ne vous y obligent : les immondices qui s'accumulent occasionnent à la fin des vapeurs infectes qui corrompent la salubrité de l'air. Un camp d'hiver sera construit et retranché comme une ville; vous y exercerez les troupes aux évolutions et aux travaux militaires, pour qu'elles n'en perdent point l'habitude et ne s'énervent pas dans l'oisiveté.

Ce n'est pas assez que le camp soit sain, il faut aussi qu'il soit abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires; que les marchands et ceux qui y apportent leurs denrées y abordent facilement et sans risques.

Vous poserez des stations en dehors, après avoir formé une enceinte de chariots, si vous en avez suffisamment, sinon vous emploierez des arbres entiers ou bien des palissades qu'on posera près-à-près autant qu'il se pourra. Le camp doit être toujours fortifié et assuré, à moins que ce ne soit dans notre pays, et que, n'ayant rien à craindre, on se propose de le changer pour quelque raison.

Vous veillerez à ce que les pays de notre domination, voisins du théâtre de la guerre, ne soient point foulés par les troupes, surtout les agriculteurs, dont les travaux doivent être protégés; cet art et celui de la guerre sont les deux plus utiles à la conservation de l'état, et tous les autres paraissent leur être inférieurs; c'est pourquoi ils méritent une attention particulière. Le soldat, bien entretenu, se portera avec zèle à la défense du laboureur, qui, se voyant ménagé, fera des vœux continuels pour lui.

Lorsque vous aurez posé et assuré votre camp, si vous savez que les ennemis s'approchent, vous ordonnerez qu'on fasse une provision de foin, de paille et d'orge pour deux ou trois jours. Si vous vouliez transporter votre camp ailleurs, on s'en pourvoirait du moins pour un jour; il serait même bon que chacun en ramassât chemin faisant,

parce que, si les ennemis sont près et que leur cavalerie soit nombreuse, la pâture sera interceptée, et les valets ne pourront sortir sans risquer d'être pris. Il faut prévoir tous les cas qui peuvent arriver et peser toutes choses, pour ne pas s'exposer au repentir. Après avoir fait vos observations sur la subsistance que les lieux doivent vous fournir, du moins pour quelques jours, vous remarquerez les situations dont vous pourrez tirer le meilleur parti pour la défense du camp, comme des hauteurs, la proximité d'une rivière ou celle d'un ravin : vous aurez aussi attention de vous poster de manière à ne pas manquer d'eau, et à la défendre.

Si le péril est pressant, soit que votre armée soit tout infanterie ou cavalerie, ou mêlée de l'une et de l'autre, vous emploierez vos chariots pour fermer votre camp, comme je l'ai dit ci-dessus. Vous ferez en dehors de cette enceinte un fossé large et profond de sept ou huit pieds, dont on jettera la terre en dedans. Au-delà de ce fossé, vous mettrez des chausses-trapes, et vous ferez de petites fosses recouvertes, dans chacune desquelles on fichera un pieu aiguisé : cela doit être connu de toute l'armée, pour que personne n'aille s'y jeter.

Le périmètre du camp aura quatre grandes portes publiques et en outre plusieurs petites; un préfet sera chargé d'y poser les gardes. Les tentes des psilites, c'est-à-dire de tous les gens de traits, seront placées en dedans des chariots, près du retranchement. Entre celles-là et les autres, il y aura une distance de trois ou quatre cents pieds, afin que les flèches des ennemis ne puissent pas y porter.

Deux grandes rues, larges de quarante à cinquante pieds, se couperont à angles droits au milieu du camp. De côté et d'autre, on alignera les tentes, qui seront placées selon l'ordre des décuries, avec un petit intervalle de l'une à l'autre. Chaque turmarque campera au centre de sa division.

Le logement du général ne sera point au milieu du camp, mais dans un endroit où il n'empêche point le passage et n'en soit point incommodé. La cavalerie sera mieux placée dans le milieu qu'aux extrémités.

Les officiers de garde aux portes ne laisseront entrer ni sortir personne après la retraite, sans un ordre signé du général.

Les gardes de cavalerie intérieures se feront exactement. Chaque turmarque enverra un homme d'ordonnance près du général; et de même chaque dronguaire et chaque comte enverront le leur auprès du turmarque, afin que les ordres soient reçus promptement.

Le général aura près de lui des gens qui sonnent de la grande et de la petite buccine; au son de celle qui indique la retraite, les travaux cesseront, et après le souper, on chantera l'hymne saint.

Vous préposerez des personnes fidèles pour faire la ronde, visiter les stations, et faire observer un grand silence : c'est souvent un moyen de prendre les espions qui se sont glissés dans le camp.

Vous ne permettrez ni danses ni jeu pendant la nuit, ce qui serait indécent et contraire au bon ordre.

Si vous voulez décamper à l'insu des ennemis, pour changer votre position, ou les prévenir en occupant un poste avantageux, ou pour éviter le combat, tenez beaucoup de feux allumés; les ennemis, qui les verront, penseront que vous restez dans votre camp; c'est ce que pratiqua Nicephore, notre général, lorsqu'il fut envoyé avec une forte armée en Syrie. Ayant fait le dégât dans

cette province et un très grand butin, comme il se trouvait pressé par une grosse armée de barbares, au moyen de ce stratagème, il échappa avec toute sa proie.

Le même, dans une expédition contre les Bulgares, se servit d'une chose fort utile, dont voici la description. Deux piquets, égaux et longs de trois palmes, représentaient un A. Un troisième piquet, long de cinq à six palmes, semblable à un javelot, se joignait à ce bipède, et formait ainsi un tripède bien affermi sur ses jambes; au sommet du tripède et de cette espèce de javelot, s'élevait une forte lame pointue comme celle d'une épée, longue de deux palmes ou un peu plus. Ces machines, lorsqu'on le voulait, se joignaient près-à-près pour se remparer et se fortifier contre la cavalerie, qui venait s'y enferrer; elles étaient très commodes par la facilité de les transporter et de les faire servir d'armes au besoin. Quand on n'avait pas le temps de faire un fossé autour du camp, ou lorsque le terrain, étant trop pierreux, ne pouvait se creuser, on ne laissait pas, au moyen de cette invention, de se procurer quelque sûreté.

Quand vous décampez ouvertement, sans crainte de l'ennemi, vous donnez l'ordre le soir de la veille du départ; à la pointe du jour, la buccine sonne trois fois; au dernier signal toutes les troupes se mettent en mouvement, et sortent du camp ainsi que les bagages, selon leur ordre de marche.

On trouve chez les anciens la description de diverses sortes de camps pour la situation et pour la forme. Le carré oblong est celui que je préfère, comme plus propre pour y camper régulièrement.

Si vous voulez faire montre de vos forces, campez-vous sur un lieu élevé, qui soit un peu en pente, pourvu que l'on puisse y transporter toutes les choses nécessaires.

Vous ne ferez point les latrines dans l'intérieur du camp, mais en dehors, à cause de la mauvaise odeur, surtout si vous devez y demeurer quelque temps.

Quand vous le jugerez nécessaire, vous ferez passer un ruisseau au milieu de votre camp, de manière cependant qu'on puisse le traverser aisément.

Si vous pouvez disposer d'une grosse rivière, en vous y appuyant, vous la ferez servir de retranchement pour un côté. Si elle est d'une médiocre largeur, vous défendrez de mener boire les chevaux dans la partie supérieure, parce qu'ils rendraient l'eau bourbeuse : on les abreuvera dans la partie au-dessous du camp. Si même elle était fort petite, on ne laisserait point entrer les chevaux dedans, mais on y puiserait de l'eau pour les abreuver.

Lorsque l'ennemi sera éloigné, l'on pourra se dispenser de faire entrer la cavalerie dans le retranchement avec l'infanterie; la première, restant dehors, sera plus au large, et moins exposée à être comptée par les espions; il suffira de lui marquer son emplacement, qu'elle viendra occuper quand l'ennemi s'approchera.

Si vous êtes dans une plaine, et que vous sortiez de votre camp pour donner bataille, vous y laisserez une garde assez forte pour s'y soutenir et le conserver si l'ennemi faisait un détachement pour l'attaquer, et les chariots vous suivront. Si, au contraire, le pays est rude et inégal, et que votre camp soit d'un abord difficile, vous y laisserez les chariots et tous les bagages, avec la garde ordinaire qui y est attachée. Vous rangerez l'armée en bataille dans un poste convenable, qui ne soit point éloigné du retranchement. Dans cette occasion

les chariots vous seraient inutiles et ne feraient que vous embarrasser. Dans le cas que vous les meniez avec vous, il ne faut pas les ranger trop près de l'infanterie. On mettra des entraves aux bœufs, de peur que venant à s'effrayer du bruit et du jet des traits, ils ne causent du désordre dans l'armée.

Si vous avez beaucoup de cavalerie et peu d'infanterie, lorsque vous sortirez de votre camp en y laissant les bagages, il ne faudra pas moins laisser quelqu'infanterie, dont une partie pour la défense du fossé, et l'autre pour garder les portes. Ceux-ci se posteront en dehors près du fossé, soit pour soutenir la cavalerie si elle est repoussée jusque-là, et appuyer son ralliement, ou pour favoriser sa retraite dans le camp et l'empêcher d'y rentrer en désordre.

S'il faut secourir un lieu attaqué par les ennemis ou bien occuper promptement un poste avantageux, comme les chariots pourraient vous retarder, on les laissera avec le bagage dans un lieu sûr et retranché. L'infanterie prendra avec elle les vivres nécessaires, et on laissera suivre seulement les chevaux qui portent les menus équipages. On ne manquera pas de mener aussi avec soi les tripèdes si l'on est dans le cas de camper : on se remparera d'un fossé, et l'on rangera les tripèdes sur le bord, ou bien on fera en dedans un retranchement avec des bois joints ensemble, qui sera aussi bon que si les chariots y étaient. Ces chariots, que nous appelons *caragon*, sont ceux qui servent pour le retranchement.

Lorsque vous ferez prendre aux troupes leurs quartiers d'hiver, vous ordonnerez aux turmarques et aux préfets de vous donner un état juste des réparations nécessaires, soit d'armes ou de chevaux, que vous ferez fournir en temps et lieu. On prescrira aussi aux archers qui retournent chez eux de s'y pourvoir d'arcs. La négligence sur ce seul article a causé, comme vous le savez, des maux funestes à l'armée romaine. Voilà pour les camps. Je vous parlerai maintenant des préparatifs de guerre qui doivent se faire ou la veille, ou plusieurs jours avant le combat; de ce que vous devez entreprendre ou éviter, et de ce qu'il faut prescrire aux officiers et aux soldats.

INSTITUTION XII.

Des Préparatifs pour le Combat.

Lorsque le temps de la campagne sera venu, vous assemblerez votre armée dans un même endroit. Si vous avez un nombre convenable de troupes, il ne faudra pas les former sur une seule ligne : sa trop grande étendue causerait du trouble, et vos ordres seraient moins bien suivis; mais vous en séparerez une partie, dont vous composerez une seconde ligne.

Quiconque a beaucoup de cavalerie, et la met toute en un seul front contre l'ennemi, sans se ménager des réserves pour parer aux accidens inopinés; cet homme, dis-je, me paraît très ignorant, et se précipite dans un danger manifeste.

Ce n'est ni par le grand nombre des combattans, ni par une ardeur fougueuse qu'on se procure d'heureux succès à la guerre, comme le pensent les ignorans : on ne doit compter que sur la sagesse des conseils et les règles de l'art. Une conduite adroite et raisonnée inspire de la confiance et de l'allégresse aux troupes, ce qui ne peut manquer, avec l'aide de Dieu, de donner la victoire.

Vous devez donc diriger vos entreprises avec prudence, savoir choisir le

temps le plus propre pour l'exécution, comme le jour ou la nuit, quand l'air est serein ou nébuleux; observer la situation des lieux et l'avantage que vous pouvez en tirer, soit pour dresser des embuscades, pour favoriser une attaque, ou pour tel autre dessein qu'on peut avoir à la guerre. Vous devez enfin surpasser l'ennemi par vos lumières et votre adresse, autant que par la grandeur de courage.

Vous agirez donc prudemment, si vous divisez votre armée en différentes parties, qui puissent se séparer ou se rejoindre, et qui exécutent ces mouvemens en marchant bien ordonnées : car ce ne sera pas assez de vous garantir des piéges et des attaques de l'ennemi; il faudra que vous fassiez sur eux des entreprises, ce qui ne peut se bien exécuter qu'au moyen d'un grand ordre. Voilà pourquoi l'armée est divisée en drouges, turmes, tagmes ou bandes, centuries, décuries et autres parties propres aux usages militaires.

Si toutes vos troupes étaient sur une seule ligne, comment pourriez-vous les diriger, et régler dans un instant leurs manœuvres, comme cela doit être? Combien d'autres inconvéniens ne se rencontrent-ils pas dans une pareille disposition, surtout si l'armée est nombreuse. L'étendue immense de votre cavalerie, celle de vos piquiers ne permettent pas de marcher alignés; et l'inégalité des lieux, qui se rencontrent à tout instant, coupent et séparent les parties de la ligne, qui se trouve ainsi rompue et désordonnée avant que le combat soit commencé. D'ailleurs si l'ennemi fait des mouvemens pour tourner vos ailes et les envelopper, vous ne pourrez éviter votre perte entière, dès que vous n'aurez réservé aucune troupe pour garantir vos flancs et vos derrières.

Souvent dans un front trop étendu, l'on a vu des bandes entières s'enfuir et déserter sans qu'on s'en aperçût d'abord. Cet exemple ne manquait pas d'en entraîner bientôt d'autres, et les fuyards ne trouvant rien qui les arrêtât, ou n'avait aucun espoir de les rallier, et de les ramener à leur poste.

Mais je veux que l'ennemi fuie devant cette seule ligne qui se désordonne pour le suivre, si tout-à-coup la réserve paraît ou que des troupes sortent d'une embuscade, ceux qui poursuivent, n'étant soutenus par aucun corps en état de faire tête aux nouvelles forces ennemies, prendront aussitôt la fuite.

Le seul avantage qu'on puisse retirer de cet ordre de bataille, est d'avoir plus de facilité d'embrasser l'ennemi par ses flancs, si l'on s'y prend avec une certaine adresse. On fait aussi une plus belle montre de ses troupes dont le nombre grossit encore aux yeux dans l'éloignement; mais ceci n'a que l'apparence de l'utilité et non pas le réel.

Il est donc nécessaire de former deux lignes, dont l'une serve d'appui et de secours à l'autre. On tire de cette disposition les plus grands avantages. La première se sentant soutenue a bien plus de confiance et de courage. Ceux qui sont vers les extrémités des ailes, défendus par les garde-flancs, n'ont aucune inquiétude. La seconde ligne contient encore ceux de la première qui seraient tentés de tourner le dos, et qui n'oseraient, ne voyant point de jour à la fuite.

Si celle-ci est ébranlée, comme il arrive souvent, elle se reforme et retourne au combat. Si l'ennemi qu'elle aura mis en fuite vient à se rallier, la seconde qui la suit est à portée de la secourir; et si malheureusement elle venait à être entièrement rompue, sans qu'on pût la ramener, on aurait une

ressource dans l'autre ligne, qui étant toute fraîche et en bon ordre, rétablirait le combat. On peut d'autant plus y compter que celle de l'ennemi serait nécessairement fatiguée et dans un grand désordre.

Quand même vous seriez inférieur en nombre à l'ennemi, il ne serait pas moins nécessaire de former deux lignes. Si quelqu'un vous dit que cela est inutile, parce que la première étant rompue troublera la seconde et l'entraînera dans sa fuite, n'ayez point égard à ce faux raisonnement. Si avec une armée sur deux lignes l'issue du combat est encore douteuse, que ne sera-ce point lorsqu'on n'en aura qu'une qui, venant à être pliée, vous laissera sans la moindre ressource. Si l'on objecte encore que l'ordonnance de l'armée, ainsi séparée, en est plus mince et plus faible, on peut répondre qu'on ne divise point la force de l'armée, mais qu'on en change seulement la forme; que par la disposition des deux lignes, qui ne sont point trop éloignées l'une de l'autre, l'ordonnance générale n'est point affaiblie, qu'au contraire elle est rendue plus ferme et plus assurée dans toutes ses parties.

Soit que vous ayez peu ou beaucoup de cavalerie, il ne faut pas moins la diviser en différentes parties, pour faciliter vos dispositions. Il importe toujours d'y mettre beaucoup d'ordre et de clarté, surtout quand on combat contre une nation qui a de l'expérience dans l'art de la guerre.

Si vous n'avez que de l'infanterie, vous la rangerez comme je le dirai lorsqu'il sera question de cette armée, ou d'une armée mêlée de l'une et de l'autre. Si ce n'est que de la cavalerie, et que vous ayez à combattre de la cavalerie, vous formerez la vôtre sur trois lignes. La première sera divisée en trois grandes parties, dont chacune sera subdivisée en trois autres, savoir : chaque turme en trois dronges. Votre lieutenant général se placera à la tête de celle du milieu : dans les deux de la droite et de la gauche, le turmarque qui commande aux tribuns ou préfets sera posté à la division du centre.

Les trois parties de cette première ligne seront composées des coureurs, que nous appelons à présent proclastes, et des défenseurs qui doivent recevoir les coureurs lorsqu'ils sont repoussés, les soutenir et les revancher; en sorte que les coureurs formeront la troisième partie de chaque turme, et seront tous des archers. La dimérie qui est dans le milieu sera composée de défenseurs.

A la gauche de cette ligne, qui est surtout la partie que l'on cherche à envelopper, et qui court le plus de risque, vous placerez deux ou trois bandes pour servir de gardes-flancs. A la droite vous mettrez une ou deux bandes d'archers, qui seront destinés à tourner le flanc des ennemis. C'est ainsi que vous disposerez votre première ligne.

La seconde ligne qu'on appelle auxiliaire, et qui doit faire la troisième partie de toute l'armée, sera divisée en quatre méries. Elles seront séparées l'une de l'autre par des intervalles d'environ un jet de flèche. On les rangera en double front, de manière que ceux des premiers rangs soient prêts à combattre devant eux, et les autres sur le derrière. Si les ennemis faisaient une incursion dans cette partie, ils se tourneraient et se présenteraient pour leur résister.

Aux deux extrémités de cette ligne, derrière chaque pointe, à la distance d'un jet de flèche, vous placerez une bande, comme si vous vouliez commencer une troisième ligne. Cela servira pour garder le derrière des ailes.

Pour que la seconde ligne ne paraisse qu'un seul corps, et que ses quatre parties ne se déjettent point en marchant, il est à propos d'en remplir les intervalles, et d'employer pour cet effet une bande à chacun. Les cavaliers s'y rangeront à deux de hauteur, ou bien à quatre si l'armée est nombreuse. Ces intervalles servent à donner des passages aux corps rompus de la première ligne. Les trois bandes se retirent à propos pour les laisser libres, en donnant aux fuyards un espace raisonnable. Elles les reçoivent, les font rallier, et retiennent ceux qui voudraient fuir plus loin; ou bien elles se resserrent, se formant en escadrons; ensuite, se joignant aux tergistites qui sont à la troisième ligne, elles fortifient la seconde, et repoussent les ennemis qui s'avancent pour la rompre.

Si vous n'avez qu'une armée médiocre, comme depuis cinq jusqu'à douze mille hommes, vous ne ferez la seconde ligne que de deux méries avec un seul intervalle. Si elle est au-dessous de cinq mille hommes, il n'y aura point de division à la seconde ligne, mais un seul corps sans intervalle.

Je vous prescris surtout de réserver trois ou quatre bandes pour placer en embuscade sur les flancs de l'armée, si la situation des lieux le permet. Ce qui sera mis à la gauche, servira pour empêcher les approches que l'ennemi tenterait de ce côté. Ce qui sera sur la droite se tiendra aussi couvert et prêt à débusquer pour courir sur l'ennemi.

Vous désignerez dans ce nombre ceux qui doivent se replier sur les flancs de l'ennemi et ceux qui doivent faire une course pour tomber sur les derrières. S'ils sont bien disposés, et qu'ils agissent à propos, ils secondent très efficacement l'attaque du front. Bien qu'ils ne soient qu'en petit nombre, comme ils chargent à l'improviste et avec avantage, ils doivent non seulement se battre à force égale; mais la surprise et la crainte, les faisant paraître plus nombreux qu'ils ne sont, répandent le trouble dans toute une armée.

Avant de livrer bataille aux ennemis, il faut avoir pris une connaissance exacte de leurs forces. Si vous êtes inférieur en nombre, vous éviterez de vous commettre avec eux ouvertement, sans une extrême nécessité. Il serait trop dangereux de les attaquer de front et en plein jour; mais vous tâcherez de dérober votre marche pour les prendre en flanc ou par derrière.

Vous diviserez donc toute votre cavalerie, surtout si elle est nombreuse, en première et seconde ligne (la première, comme je l'ai dit, en coureurs et en défenseurs), en gardes-flancs, en cornistites pour tourner l'ennemi, en insidiateurs, c'est-à-dire qui sont en embuscades, en auxiliaires, savoir ceux qui sont destinés à arrêter les fuyards, et en tergistites qui gardent tout-à-fait les derrières de l'armée.

Si vous avez une armée plus forte que celle des ennemis, formez-en non seulement deux lignes, mais trois et même davantage, de sorte que vous paraissiez plus faible qu'eux. S'ils attaquent tous ensemble sans précaution votre première ligne, les autres serviront à les envelopper.

Les anciens nous ont appris que chaque escadron ne devait pas se former sur plus de quatre rangs, parce que le surplus serait inutile. Car les rangs de chevaux ne se pressent point comme ceux des fantassins, pour faire effort par leur profondeur. Les derniers ne poussent point les premiers comme dans l'infanterie; et soit archers ou lanciers, ils ne sont pas d'un grand secours à ceux du front de l'escadron; car

les lances, au-delà du quatrième rang, ne peuvent atteindre en avant du front, et les archers sont obligés de tirer leurs flèches en haut, à cause de ceux qui les précèdent; ce qui les rend inutiles, comme l'expérience l'a prouvé.

Quoique le nombre de quatre rangs me paraisse suffisant, cependant comme il se trouve souvent peu de cavaliers assez vigoureux et assez formés pour combattre aux premiers rangs, il faut y suppléer en augmentant la hauteur à proportion du peu de valeur des escadrons et des postes qu'ils occupent.

Les tagmes, vers le milieu de la première ligne étant les meilleures, on ne fera les files que de cinq cavaliers avec leur valet. A la gauche de la même ligne, où l'on place celles de la seconde classe en valeur, ainsi qu'à la droite, les files seront de sept. Dans les autres parties où se mettent les bandes qui valent moins, les files seront de huit ou de dix.

Si vous avez de vos plus mauvais escadrons en première ligne, vous les formerez donc sur huit ou dix de hauteur. Ceux de la seconde ligne seront sur dix, mais les cinq derniers seront tirés pour les mettre à la garde des chariots.

La profondeur de vos tagmes ne doit jamais être au-dessus de dix, ni au-dessous de cinq, bien que ce soient des hommes d'élite. Cela est nécessaire pour ne point trop diminuer votre étendue, ni le nombre de vos protostates.

Si toutes les tagmes de votre ligne étaient sur dix de profondeur, les ennemis, en comptant les hommes du premier rang, connaîtraient facilement la force de l'armée, ce qu'il est important de leur cacher autant qu'il est possible. C'est aussi pour cela que les tagmes plus fortes que les autres auront deux enseignes, celle du comte et celle du centurion; mais en ordre de bataille, on ne montrera que celle du comte.

Les proportions que je viens de vous donner étant gardées, et l'excédant rejeté à la seconde ligne, vous aurez attention de mêler les anciens et nouveaux soldats dans les décuries. Les plus vieux qui ont perdu de leurs forces seraient mal ensemble, ainsi que les jeunes qui sont sans expérience.

Le chef de file, celui qui le suit, le troisième et le serre-file, porteront la lance avec l'armure telle qu'ils doivent l'avoir. Les autres qui savent tirer de l'arc, n'auront ni lance ni bouclier; le cavalier aurait trop de peine à manier l'arc sur son cheval, tenant encore le bouclier de la main gauche. Néanmoins s'ils y sont exercés, ils jetteront le bouclier derrière eux, lorsqu'ils voudront tirer des flèches, ce qui ne sera point inutile.

Lorsque votre armée sera en bataille, vous placerez, environ cent pas derrière chaque bande, sept ou huit hommes destinés à recueillir les blessés et les cavaliers tombés de cheval, pour qu'ils ne soient pas foulés aux pieds par la seconde ligne, et conserver de braves soldats. Afin de les encourager à bien faire leur devoir, ils recevront un écu par chaque blessé qu'ils auront relevé. Pour qu'ils puissent les monter avec eux sur leurs chevaux, il y aura deux étriers attachés à la partie gauche de la selle, l'un à l'arçon de devant, l'autre à celui de derrière. Ils porteront de l'eau dans des flacons pour faire revenir les blessés qui tombent souvent en défaillance. Ces mêmes hommes, si l'ennemi est mis en fuite, ramasseront les dépouilles, lorsque la seconde ligne aura passé : ils les remettront à tous les protostates qui ont essuyé les plus grands périls du combat : c'est pourquoi cette

prérogative paraît leur être due comme une juste récompense. Cela fera aussi qu'aucun cavalier ne descendra de cheval et ne quittera son rang pour dépouiller les morts.

On ôtera pour le combat les banderoles des lances, qui ne sont qu'un ornement de parade inutile à la guerre. D'ailleurs elles peuvent causer de l'embarras pour le jet des flèches et des dards, ainsi que dans les courses et les évolutions. Toutefois comme elles donnent beaucoup d'éclat à une troupe dans l'éloignement, on peut les garder tant que l'ennemi ne sera pas plus près d'un mille. Alors on les détachera et on les mettra dans leurs étuis.

Ne manquez pas de détacher huit ou dix cavaliers par turme, même par chaque tagme, si elles sont fortes, qui se tiendront à quelque distance pour observer avant le combat, et même pendant le combat, les mouvemens des ennemis. Ils avertiront leur troupe de ce qui se passera, afin qu'elle se précautionne contre les ruses et les piéges qui seraient tendus. Il faut choisir pour ces vedettes des gens fermes, intelligens, et qui aient la vue bonne.

Vous disposerez les parties de votre première ligne, de manière qu'il y ait de l'une à l'autre un intervalle raisonnable, pour qu'elles ne se pressent point dans la marche. Les gardes-flancs marcheront appuyés à la pointe gauche de la première ligne. Les parties de la seconde marcheront aussi en bataille dans l'ordre que j'ai dit, observant leurs intervalles. Jusqu'à ce qu'on soit à un mille des ennemis, la seconde ligne pourra se tenir assez éloignée de la première pour n'être point aperçue; mais lorsqu'on viendra en présence, elle se rapprochera pour en être à portée pendant le combat. La distance de l'une à l'autre doit être telle que la première ne reste pas sans secours, et que la deuxième ne se confonde point avec elle dans les tourbillons de poussière qui s'élèvent.

Les enseignes des tagmes ou escadrons seront les plus petites et les plus légères. Celles des dronges domineront sur elles, et celles des turmarques seront encore plus élevées. Votre lieutenant-général aura la sienne très distinguée des autres, et la vôtre doit être la plus frappante, afin que tout le monde la connaisse, et que dans le trouble de l'action elle serve de point de ralliement aux officiers et aux soldats. Toutes les enseignes, placées également sur le front, doivent être gardées chacune par quinze ou vingt hommes d'élite.

Les enseignes des turmarques doivent porter chacune un symbole particulier et différent des autres, que les soldats soient accoutumés de connaître. Non seulement cela aidera les tagmes à bien garder leurs postes; cela leur servira aussi à se retrouver aisément, si elles venaient à s'égarer. Ces enseignes doivent encore être employées à donner des signaux par leurs divers mouvemens et situations : comme de les tenir hautes ou baissées, de les pancher à droite ou à gauche, de les tenir toujours inclinées, ou de les élever et baisser fréquemment, pour que dans le trouble et la confusion les signaux soient bien vus et répétés par les autres enseignes.

Les officiers généraux ne doivent pas se jeter tête baissée dans le péril. La mort d'un simple préfet n'est connue que de sa bande; mais la perte d'un chef principal peut causer du désordre dans sa division et décourager tous les soldats. Jusqu'à ce qu'on soit à la portée du trait, ils se tiendront sur le front, observeront et règleront la mar-

che de la ligne : mais alors ils se feront escorter par une petite troupe des plus braves cavaliers. Jusqu'au moment du choc vous disposerez tout, et vous instruirez un chacun de son devoir. Dès qu'on en viendra aux mains, vous vous mettrez à la tête de votre escadron, qui sera dans le milieu de la seconde ligne, non pas pour y combattre, mais pour tout observer et vous porter où il sera nécessaire.

Je ne conseille pas de faire sonner beaucoup de buccines au moment du choc; cela ne cause que de la confusion et peut empêcher de bien entendre les commandemens. Il suffira d'en faire sonner une au centre de chaque ligne. Cependant, si le terrain était inégal, ou bien que le vent ou le murmure des eaux interceptât le son, on ferait sonner une buccine dans chaque mérie, c'est-à-dire trois sur tout le front. Plus il y a de silence, mieux on tient en ordre les nouveaux soldats, et plus l'aspect de l'armée paraît terrible aux ennemis. On sortira donc du camp sans aucun bruit, et on ne souffrira pas que personne parle sans nécessité.

Lorsqu'on se met en mouvement pour charger, il faut être serré convenablement; on jette en partant le cri des chrétiens, *crucis victoria*. Et lorsqu'on vient aux mains, il est aussi fort utile de pousser de grands cris, surtout ceux qui sont derrière, tant pour encourager les siens que pour étonner les ennemis.

Il ne faut pas non plus négliger d'avoir des héraults qui excitent par leurs discours au combat. Il serait bon que ce fussent des préfets ou des officiers éloquens qui fissent cette fonction. Ils doivent mettre devant les yeux des soldats le prix réservé à leur fidélité et à leur valeur; les bienfaits qu'ils ont déjà reçus du prince, la justice de leur cause, le salut de leurs enfans, de leur patrie, et la faveur du ciel qui les aidera contre les infidèles. Ces discours, dits à propos, feront plus d'effet qu'une distribution d'argent.

Quelques jours avant le combat, chaque turmarque assemblera ceux qui sont sous ses ordres. Il leur représentera que les règlemens, les exercices et les évolutions institués par nos ancêtres ou par les derniers généraux, et auxquels on les a formés, ont pour objet de leur assurer la victoire; que si les bêtes fauves rusent pour éviter la poursuite des chasseurs, à plus forte raison les hommes, doués d'intelligence, doivent s'instruire, soit à poursuivre l'ennemi, soit à le surprendre ou l'éviter adroitement, selon l'occurrence; qu'il ne faut pas se laisser entraîner comme un torrent, mais que l'on doit modérer son impétuosité, et se conduire avec prudence dans l'attaque et dans la défense. On leur fera comprendre que le succès du premier choc ne décide pas toujours la victoire, que ce n'est pas assez de vaincre un moment, qu'il ne faut cesser de combattre avec courage et avec ordre jusqu'à l'entière défaite des ennemis.

Pour vous, lorsque l'armée sera rassemblée, vous ferez aussi votre exhortation, et vous animerez tout le monde par vos discours comme par votre exemple.

Vous recommanderez à la première ligne de se régler sur la partie du milieu où est votre lieutenant-général, et de marcher de front avec elle.

Si les ennemis sont mis en fuite, les coureurs les poursuivront vivement jusqu'à leur camp. Les défenseurs suivront en ordre de bataille, pour soutenir les coureurs s'ils étaient ramenés. Il faut bien inculquer aux soldats qu'ils ne doivent pas penser à dépouiller les

morts que l'affaire ne soit entièrement terminée.

Si quelque partie de la première ligne est rompue, elle se retirera vers la seconde, se ralliera derrière, et retournera au combat en jetant les cris accoutumés.

Si vous voyez que les ailes de l'ennemi vous débordent, vous ordonnerez aux gardes-flancs de s'avancer sur la gauche et de s'y étendre, pour garantir cette partie de l'enveloppement. Si, au contraire, notre front est plus étendu que celui de l'ennemi, ces mêmes gardes-flancs feront une course en demi-cercle pour l'envelopper, avant que la ligne n'en vienne aux mains. En cas que les deux fronts soient égaux, ils demeureront dans leur première position, couvrant leur mérie.

Les cornistites suivront l'aile droite sans se montrer jusqu'à ce qu'on soit à environ deux jets de flèche des ennemis. Pour cet effet, ils tiendront leurs enseignes baissées. Lorsqu'ils déboucheront, le premier escadron, s'il est composé de bons cavaliers, ne sera qu'à cinq de hauteur; l'autre suivra, les rangs serrés et bien ensemble.

Si l'on s'aperçoit qu'on est débordé de beaucoup par une des ailes ennemies, celle qui lui sera opposée s'arrêtera, et déclinera sur son flanc pour s'égaler à elle; après quoi l'on commandera aux tagmes en interligne sur l'aile de sortir. Elles débusqueront vivement, et feront leur mouvement avec légèreté pour tourner sur le flanc de l'ennemi. Si notre aile était un peu plus allongée que la sienne, ils n'auraient à décrire en marchant qu'une portion de cercle. Si les deux fronts étaient égaux, ils gagneraient un peu de terrain sur le côté, pour faire ensuite plus aisément leur conversion.

Si les ennemis font sortir aussi leurs cornistites pour exécuter une manœuvre semblable, il faut les prendre sur le temps, et les charger alors même qu'ils font leur conversion; car ils présentent leur flanc droit, qui est découvert, et leur ordonnance n'est plus serrée.

Le turmarque, ou tout autre officier qui commande à la droite, doit se régler sur les mouvemens des cornistites, de manière que dans le moment où ceux-ci arrivent sur le flanc de l'ennemi, toute cette mérie s'avance aussi sur eux, et profite du trouble qui commence à s'y mettre. Ces troupes d'aile sont surtout très utiles dans les lieux plats et découverts, où elles manœuvrent facilement.

La seconde ligne observera d'être à la distance d'un jet de flèche de la première, pour la soutenir si elle est rompue. Si les ennemis sont mis en fuite, elle suivra en bon ordre la première, qui doit les poursuivre.

Si le combat est douteux dans la première ligne, et qu'il y ait des troupes repoussées, on redoublera les cris pour les ranimer et intimider les ennemis. La seconde ligne attendra l'événement, et ne chargera point qu'elle ne voie le désordre sans remède. Si elle-même est repoussée, elle se retirera vers les tergistites, qui la recevront.

Au cas que des troupes détachées de l'armée ennemie tombent tout-à-coup sur la queue de votre bataille, si elles ne sont pas en grand nombre, la réserve suffira pour les combattre. Si celle-ci n'est pas assez forte, la seconde ligne se mettra en double front, et celui de la queue combattra l'ennemi, qu'on fera poursuivre; lorsqu'il sera rompu, par les tergistites en forme de coureurs. Mais si les ennemis étaient en état de faire un grand effort dans cette partie, toute la seconde ligne se

tournerait par ce commandement : *changez de front.*

Les dizainiers ou chefs-de-files viendraient à la queue, qui serait alors le front.

Vos insidiateurs, qui sont cachés pour tomber à l'improviste sur les flancs ou sur la queue de l'ennemi, enverront quelques découvreurs pour observer ce qui se passe, afin de ne pas se montrer mal à propos; s'il est rangé sur deux lignes, comme il arrive souvent, il est certain qu'il vaut mieux faire une incursion sur l'une ou l'autre pointe, que sur le derrière. Le moment où ils doivent sortir de leur embuscade est lorsque les deux armées sont encore à la distance de deux ou trois jets de flèche. Ceci ne se représentera jamais dans les exercices; il sera réservé pour le jour du combat.

Vous ferez connaître à chaque turmarque les mouvemens qu'il devra exécuter et tout ce qu'il faudra observer dans la partie où il commandera. Vous donnerez, s'il est nécessaire, vos ordres par écrit. Il faut aussi que les troupes soient instruites, peu de temps avant le combat, des principales choses qu'elles auront à faire. Si on le leur disait longtemps avant, cela pourrait s'oublier. Quant à celles de menu détail, sans les prévoir, on voit dans le moment même ce qu'il faut dire selon l'occasion.

Quand l'armée marchera en bataille à l'ennemi, on enverra des aides-de-camp visiter tous les lieux en avant du front, crainte que les ennemis n'aient placé quelques troupes dans des fossés, des ravins, ou dressé quelque sorte de piége. On prendra les mêmes précautions sur les flancs et sur le derrière, pour éclairer ses mouvemens et sa position de toutes parts.

On fera, quelques jours avant la bataille, une recherche exacte de tous les étrangers de la nation ennemie qui seront dans l'armée. On les traduira dans un autre lieu sous quelque prétexte. Les turmarques, les dronges, les comtes auront cette attention, et ne négligeront rien de ce qui peut être utile à la sûreté générale.

Chaque bande ou tagme, soit qu'elle campe dans le retranchement ou autre part, chantera tous les matins, à la pointe du jour, l'hymne saint, avant toute fonction. Elle fera la même chose le soir après le souper et les messes.

Le jour du combat, chaque cavalier portera, dans des sacoches attachées à l'arçon de sa selle, des flacons d'eau, du biscuit et une ou deux livres de farine; cela lui servira pour se repaître dans le besoin, et se soulager s'il venait à se trouver mal. Comme on ne sait pas le moment où commencera l'action, qui peut être retardée, ou bien pouvant arriver qu'après la victoire on suivra les ennemis qui se retireront dans quelque lieu fort, il est nécessaire d'avoir dans cette occasion des vivres au moins pour vingt-quatre heures.

Il y a certaines entreprises périlleuses dans lesquelles il ne faut pas vous exposer en les exécutant vous-même; si vous y demeuriez, le trouble et la terreur gagneraient toute l'armée, au lieu que si vous en chargez quelqu'un de confiance, telle qu'en soit l'issue, le salut de l'armée ne sera point hasardé, et vous pourrez remédier à ce qui pourrait arriver de fâcheux.

Le général prudent et circonspect n'entreprend rien qu'après un mûr examen. Il doit considérer la situation des ennemis et la nature de leurs forces : s'ils ont beaucoup plus de cavalerie que vous, il faut tâcher de leur ôter les fourrages : s'ils sont très nombreux en hommes, vous ferez en sorte de leur couper les vivres, ou de les leur enlever.

Si c'est une armée composée de diverses nations, on tâchera d'en corrompre une partie par des présens ou des promesses : si elles professent des religions différentes, vous solliciterez ceux qui ont la même croyance que vous.

Si les ennemis se servent de lances, attirez-les dans des lieux difficiles : si ce sont des archers, attirez-les dans des plaines, où l'on puisse se joindre et mener les mains : si vous voyez qu'ils marchent, soit de nuit ou de jour, sans précaution, dressez-leur quelque embuscade. S'ils commencent la guerre avec beaucoup d'ardeur et d'impétuosité, sans paraître les fuir, évitez de vous commettre ; tirez la campagne en longueur, ne pensez à les combattre qu'après les avoir fatigués, et que ce premier feu sera calmé. Finalement, si vous êtes supérieur en infanterie et en cavalerie, cherchez le pays ouvert où vous puissiez envelopper l'ennemi.

Figurez-vous que les manœuvres de la guerre ressemblent à celles de la chasse : on tâche d'y prendre les bêtes fauves par le moyen des postes qu'on occupe, par des enceintes pour les envelopper, des circuits pour les couper, enfin par toutes sortes de ruses plutôt que par la force. On se conduit de même contre les ennemis eu tel nombre qu'ils soient. Il ne faut pas, sans un besoin pressant, se livrer au risque d'une défaite, par un trop grand désir de vaincre. Rechercher une victoire où le danger est manifeste, est une témérité impardonnable que le succès même ne peut justifier.

Après ces réflexions, il faut vous dire ce qu'on doit faire la veille d'une bataille, si les circonstances vous obligent de la donner.

INSTITUTION XIII.

Du jour qui précède le combat.

Un ou deux jours avant le combat, les turmarques feront bénir les enseignes par les prêtres; chaque comte formera les décuries de sa bande, et complétera celles qui ne le sont point.

Vous lâcherez des esplons et des découvreurs, pour être instruit exactement de la situation des ennemis, de leur nombre et de leur ordonnance ; et vous prendrez toutes les mesures convenables pour n'être point surpris.

Dans une heure de loisir, vous assemblerez les troupes par dronges et par turmes en différens lieux, pour les exhorter par vous-même ou par vos préfets. On leur rappellera les anciennes victoires et les derniers succès ; la largesse du prince et les prix qu'il doit accorder à leur valeur. On les animera par ces motifs, et on leur répétera aussi les ordres qui auront été donnés précédemment.

En cas que vos patrouilles ou vos partis fassent quelques prisonniers, si ce sont des gens d'une haute taille, qui paraissent forts, et soient bien armés, on ne les montrera point aux troupes ; mais s'ils sont mal équipés et d'une figure chétive, on les laissera voir à tout le camp, en les exhortant de demander grâce aux soldats, afin qu'ils ne les tuent point ; ce qui donnera aux vôtres du mépris pour les ennemis.

On ordonnera aux préfets de ne point fatiguer leurs soldats mal-à-propos et de veiller à ce que nul ne s'écarte. S'il y en a qui marquent de la crainte et de l'inquiétude, il faudra les rassurer ; si l'on ne peut y réussir, on les séparera en les envoyant autre part sous quelque prétexte, de peur qu'ils ne désertent et n'aillent donner des avis

contre vous. Gardez-vous bien d'armer les déserteurs et de les faire combattre pour vous; rien n'est plus dangereux, comme je l'ai dit ci-devant.

Repassez dans votre esprit tous les incidens et les cas fâcheux qui peuvent arriver : prenez des mesures pour les éviter autant que vous pourrez. Il est prudent de prendre toujours conseil, mais surtout dans cette occasion où le moment d'une action décisive approche vous tiendrez auprès de vous les turmarques et les autres officiers dont vous croirez que les lumières pourront vous être utiles. Vous consulterez avec eux sur le lieu à prendre pour champ de bataille, sur les dispositions, et sur tout ce qui sera relatif au moment présent.

Vous aurez soin de faire repaître l'armée selon l'heure à laquelle vous aurez résolu de combattre : si elle est incertaine, les troupes prendront leur repas le matin, afin que le soldat ait des forces pour toute la journée. Les préfets auront ordre d'envoyer la nuit qui précède le jour du combat tous les chevaux à l'abreuvoir, ce qui se fera au premier son de la buccine.

Si vous avez en tête une nation brave et belliqueuse, dont la réputation ait répandu la terreur dans votre armée, il faut éviter une bataille jusqu'à ce que vous ayez dissipé la crainte et relevé les courages. Vous y parviendrez en attaquant quelque partie des ennemis par surprise, ou avec beaucoup de supériorité. Si vous réussissez à la défaire ou à gagner des prisonniers, vos troupes se rassureront, en voyant que ceux qu'elles redoutaient ne sont pas invincibles.

Si les ennemis vous tombaient inopinément sur les bras dans des circonstances où notre usage est de ne pas chercher à combattre, comme s'il faisait un froid excessif, ou de très grandes chaleurs, ou bien si les lieux ne vous paraissaient point favorables, vous retireriez votre armée dans un bon poste, vous fortifieriez bien votre camp et attendriez des circonstances plus avantageuses pour combattre. Ceci n'est pas fuir devant l'ennemi, mais éviter prudemment l'inconvenance du temps et des lieux.

On défendra expressément que nul ne soit assez hardi de quitter son rang pour dépouiller les morts, quand même l'ennemi serait plié et mis en déroute. Il faut avant de butiner que le succès de la journée soit pleinement décidé, et s'assurer que les ennemis ne peuvent plus se rallier : souvent des armées se sont vu arracher la victoire des mains, pour n'avoir pas observé ce point de discipline. Les vaincus ralliés sont revenus à l'improviste, et trouvant les victorieux dans la sécurité et le désordre, les ont taillés en pièces.

Soit que votre armée reste dans son camp, ou qu'elle en sorte pour en prendre un autre, vous ordonnerez, comme je l'ai dit ci-devant, de faire provision de paille, de foin et d'orge pour un ou deux jours; car les ennemis étant sur vous, et le moment d'une action étant prochain, ce ne sera plus le temps d'aller fourrager : d'ailleurs les valets ne pourraient sortir, soit pour amasser du fourrage, ou faire paître les bestiaux, sans tomber entre les mains des ennemis.

INSTITUTION XIV.

Du jour du Combat.

Il faut penser avant tout à sanctifier votre armée par des prières qui se feront le soir, veille de l'action. C'est un moyen de s'attirer la protection du ciel. Un chacun, s'étant recommandé sin-

cèrement à Dieu, aura aussi l'âme plus gaie et plus rassurée.

Ne vous fatiguez, le jour du combat, ni le corps ni l'esprit par des soins minutieux, qui vous feraient oublier les choses importantes; mais montrez-vous aux troupes avec un air tranquille et serein, rassurant tout le monde par vos discours.

Votre devoir n'est pas de combattre de votre personne; c'est de pourvoir à tout et de vous tenir dans un lieu commode d'où vous puissiez découvrir aisément ce qui se passe, et envoyer du secours où il est nécessaire.

Si vous faites la guerre contre un peuple qui se bat avec l'arc, évitez les lieux âpres et montueux. Ne vous portez pas non plus aux pieds des montagnes, dont l'ennemi venant à gagner les sommets vous incommoderait beaucoup. Il faut ou s'en emparer vous-même, ou s'en éloigner tout-à-fait en vous retirant dans la plaine.

N'engagez pas le combat, et ne vous montrez même point en bataille à l'ennemi, sans avoir bien reconnu son ordonnance, et découvert toutes ses dispositions.

Si le terrain où vous devez combattre est une plaine vaste et unie, où vous ne puissiez pas lui cacher aisément votre seconde ligne en marchant, faites-la joindre à la première, de sorte que les deux n'en paraissent qu'une seule. Quand vous ne serez plus éloigné de lui que d'environ un mille, la seconde ralentira son pas pour laisser avancer la première, et reprendre la distance convenable.

Méfiez-vous des mouvemens de retraite et de la fuite des ennemis, qui est souvent simulée pour attirer dans un piége. Ne les suivez pas inconsidérément, mais en ordre de bataille, même quand vous aurez le plus de confiance dans la victoire.

Si, malgré les gardes-flancs et vos insidiateurs, l'ennemi ne laisse pas de vous tourner et de tomber sur votre première ligne, vous la ferez soutenir par les dernières troupes des extrémités de la seconde, soit de la droite ou de la gauche, ou de l'une et de l'autre, si les deux flancs sont attaqués. Si l'incursion se fait sur le derrière, on se servira des mêmes troupes pour renforcer les tergistites, au cas qu'ils ne suffisent point. Le reste de la seconde ligne continuera de soutenir la première.

Si l'armée ennemie est très nombreuse, évitez de conduire la vôtre par des hauteurs d'où vos soldats, découvrant cette multitude, en seraient effrayés. Menez les plutôt par des lieux bas, où ils ne puissent ni voir ni être vus, jusqu'à ce qu'on soit à la portée du son de la buccine. Alors gagnez une élévation, s'il y en a, et faites charger avant qu'ils aient pu rien connaître qui soit capable de les décourager. Si le local ne permet pas de prendre ces précautions, persuadez leur que dans ce qu'ils voient, il y a moins de combattans que de chevaux et de bagages.

Si vous pouvez joindre les ennemis avant qu'ils soient tout-à-fait formés, il est certain que vous leur causerez bien du dommage.

Si vous n'avez point, ou que très peu d'infanterie, vous laisserez dans le camp tous les valets qu'on armera de dards, de flèches ou de frondes. On leur fera border le retranchement, et il restera une bande pour les soutenir et garder les portes. Il faut qu'elle soit commandée par un préfet sage et intelligent.

Autant que vous pourrez vous empêcherez qu'aucun bagage ne suive, ce qui ne servirait que d'appât à l'ennemi. Si cependant vous ne le croyez pas en

sûreté dans le camp que vous n'auriez pas eu le temps de fortifier, on pourra le conduire et s'en servir à couvrir le flanc droit de la seconde ligne. On l'y placera en potence, et l'on détachera pour le garder, une ou deux bandes qui seraient superflues ailleurs.

Tandis que vous mettrez l'armée en bataille, ayez une ou deux bandes en avant pour empêcher l'ennemi de venir reconnaître vos dispositions.

Lorsqu'on va combattre, s'il n'y avait dans le camp aucune provision de fourrage, les valets pourraient fourrager ce jour même sur les derrières de l'armée. On leur marquera un signal qui sera donné d'un endroit élevé pour les rappeler dans le camp, s'il arrivait qu'on reçût un échec. On trouverait, par ce moyen, de quoi repaître les chevaux et leur rendre des forces, soit pour recommencer le combat, ou se retirer entièrement, si l'on y était obligé. Sans cette précaution, les bêtes, n'ayant point mangé, tomberaient d'inanition pendant la marche.

Si vous avez eu du désavantage dans une action, il n'est ni prudent ni convenable de vous rengager le même jour à un nouveau combat. Quoique vous n'eussiez pas fait une grande perte, je ne vous le conseillerais point, sans une nécessité absolue; parce que les troupes, découragées de ce premier échec, peuvent le regarder comme un fâcheux augure de l'avenir. Au lieu de vous piquer de prendre votre revanche à force ouverte, tâchez plutôt de surprendre l'ennemi, et de ranimer vos soldats par quelque occasion où vous soyez assuré de vaincre sans rien hasarder. Si cependant vous prenez le parti de recommencer le combat, faites passer la deuxième ligne à la tête, renforcée de quelques troupes de la première qui prendra sa place.

Après un événement malheureux, il ne faut pas différer sa retraite, à moins que l'on n'espère un prompt secours, ou que l'on n'attende une réponse de l'ennemi à quelque proposition qu'on lui aura faite. Si ses conditions peuvent s'accepter, on s'en assurera par le serment ou par un traité. Si elles sont dures et trop humiliantes on les divulguera par toute l'armée. Elles ne manqueront pas de révolter les esprits et d'exciter l'indignation. Le courage du soldat, ranimé par le désespoir, augmentera ses forces, et le rendra plus soumis à ses chefs. Vous ferez encore exciter les troupes par les principaux officiers, qui leur représenteront la nécessité de combattre et de vaincre pour réparer l'affront qu'elles ont reçu.

Si votre infanterie est battue, vous soutiendrez la retraite avec la cavalerie qui se retirera aussi en bon ordre jusqu'au camp. Si au contraire c'est la cavalerie, on abandonnera les bagages les plus incommodes, et l'infanterie se formera en deux phalanges, ou bien en un plinthion quadrangulaire, au milieu duquel on mettra les bêtes de somme et autres équipages. En dehors on placera des archers, et se maintenant dans cet ordre pendant toute la marche, elle se fera avec sûreté.

Si Dieu vous donnait la victoire ne vous arrêtez point à cette mauvaise maxime : *vince, sed ne nimis vincas.* Ce serait vous préparer de nouvelles affaires et peut-être des retours fâcheux. Profitez de votre avantage et poussez l'ennemi jusqu'à sa ruine totale. S'il se retire dans quelque endroit fort, il faut l'y attaquer, ou l'y resserrer par toutes sortes de moyens. Ne vous rebutez ni des peines ni des dangers dont vous recueillerez le fruit avec de la patience. A la guerre comme à la chasse, c'est

n'avoir rien fait de ne pas achever ce qui était commencé.

Sachez vous servir habilement du temps et des lieux. Vous devez connaître le pays devant vous à droite, à gauche et sur les derrières, à la distance de deux ou trois journées. Il ne faut pas moins faire examiner scrupuleusement tous les environs du champ de bataille, s'il n'y a pas de ravins, des fossés naturels ou artificiels, des fondrières ou autres lieux propres à dresser des piéges.

Ceux que vous enverrez à la pointe du jour pour découvrir à deux ou trois milles sur tous les côtés, serviront non seulement à éclairer votre marche, et à épier les desseins de l'ennemi, mais ils arrêteront aussi les déserteurs de votre armée, et favoriseront la fuite de ceux qui viendront se rendre à vous. Les découvreurs en avant du front de votre bataille s'avanceront jusqu'à un jet de flèche près des ennemis, afin d'examiner tout le terrain entre les deux armées.

Dans les temps critiques et les lieux exposés, les sentinelles ou vedettes simples ne suffisent pas: il faut les poser doubles, afin que l'une découvre ce que l'autre ne verrait pas. A l'égard des stations de nuit, on les renforcera, et on les divisera chacune en deux parties, dont l'une dormira tandis que l'autre veillera. On fait tenir les stationnaires debout pour qu'ils ne s'endorment point; mais cette situation n'est pas soutenable une nuit entière, et si on leur permet de s'asseoir, ils cèdent au sommeil qui les provoque. Il est donc plus sûr qu'ils se relèvent en veillant alternativement.

Votre armée étant en bataille, si le terrain est convenable, n'attendez pas que les ennemis viennent vous attaquer, et ne leur donnez pas le temps de machiner quelque ruse contre vous: marchez à eux et chargez-les avec impétuosité. Si cependant par votre position vous croyez qu'il soit plus avantageux de les recevoir, cachez-leur du moins votre seconde ligne, en la plaçant dans un terrain où elle soit couverte.

Après l'action, vous ferez donner aux blessés les secours nécessaires : les morts seront enterrés honorablement et préconisés. Cela est dû à de braves gens qui ont sacrifié leur vie pour la religion et le service de l'état. Cette attention pour les morts satisfait et encourage les vivans.

Si les défunts laissent des femmes et des enfans, il faudra leur donner des consolations et les secours qu'on pourra, autant toutefois que les pères auront été tués en combattant vaillamment.

Nous voyons que les Romains et les autres nations s'attachent encore plus à étonner les ennemis par l'air féroce et barbare de leurs figures, qu'à les éblouir par l'éclat des armes. L'un et l'autre ne sont que des fantômes qui s'évanouissent bientôt; l'heureuse issue des batailles vient de Dieu, de la valeur des troupes et de l'habileté du général. Onosander prétend que rien n'est plus propre à consterner l'ennemi, que l'aspect de l'armée en bataille et de l'éclat des armes : les plus habiles des modernes sont d'un avis contraire, et pensent qu'il vaut mieux lui cacher cet éclat jusqu'à ce qu'on en soit près. Ce serait aussi mon sentiment. Ainsi, supposé que les lieux soient unis et découverts, les soldats tiendront leurs casques à la main, mettront leurs boucliers à dos et baisseront les fers des lances, pour que ces armes ne brillent point dans l'éloignement. Mais lorsqu'on ne sera plus qu'à la distance

d'un ou deux signaux, en les faisant paraître tout-à-coup, l'aspect et la surprise intimideront les ennemis, qui auront cru long-temps avoir affaire à une armée mal en ordre, et qui, frappés de ce spectacle, n'auront pas le temps de se rassurer.

Je vous ai fait connaître que les embuscades bien dressées étaient d'une grande utilité, et que par ce moyen on pouvait défaire de grandes forces avec peu de troupes. Car s'il y a des bois, des ravins, des cavités, des vallées et des hauteurs à portée de l'ennemi, les troupes que vous y cacherez fondront inopinément sur ses flancs ou à dos, et pourront le mettre en déroute, avant que le corps de bataille en soit venu aux mains.

Il y a des généraux qui, ne trouvant point de lieux propres à cacher des troupes, les ont couvertes par la seule adresse des dispositions, les mettant en oblique sur le derrière, ou en plaçant de même une partie de leur ligne, en sorte que la plus grande portion de l'armée n'était pas vue, et que la moindre formait le front de bataille.

D'autres ont présenté la plus petite partie de l'armée et mis l'autre en embuscade. La première avait ordre de se retirer par une fuite simulée, pour attirer l'ennemi sous les mains de la seconde. A un signal convenu, ceux qui paraissaient fuir faisaient volte-face, ceux qui étaient cachés débusquaient, et tous ensemble fondaient sur l'ennemi. Cela se pratique surtout contre les nations Scythes, comme les Turcs et autres semblables, qui poursuivent confusément et en désordre.

Voici une ruse dont on pourrait se servir : on ferait un fossé assez profond et large de huit ou dix pieds, recouvert de claies ou de bois léger, avec un peu de terre par dessus ou des gazons, de manière qu'il ne parût aucune différence de cet endroit aux lieux voisins. Vers le milieu on laissera de la terre ferme pour certains passages qu'on fera connaître à l'armée en temps et lieu. Deçà et delà près du fossé, on disposera une partie des troupes dans des endroits où elles ne soient point vues. Le reste se présentera en bataille au-delà du fossé devant les débouchés. Après quelques escarmouches, l'ennemi s'approchant pour charger, on les fera retirer par ces passages qui leur seront connus. Comme les ennemis les suivront avec impétuosité, les uns se précipiteront dans le piége, les autres, qui auront passé au-delà seront chargés par les troupes cachées et par celles qui se retiraient. Ainsi, à moins qu'ils n'aient été avertis, ils ne pourront éviter leur ruine entière.

On peut, au lieu de fossé, planter des pieux, en y laissant deux ou trois passages pour retirer l'armée qui sera devant en bataille. Le combat étant entamé, elle fera semblant de fuir, pour attirer les ennemis et les faire tomber dans les pieux. En même temps des troupes embusquées les chargeront par les flancs.

La même manœuvre se fera encore en employant, au lieu de fossés ou de pieux, des *chausse-trapes* de fer qui se tiendront plusieurs ensemble, au moyen de cordelettes, afin qu'on puisse les retirer quand on voudra. On les répandra sur tout le front de l'armée dans un espace de cent pieds de largeur. On y ménagera quatre ou cinq passages, qui seront connus de ceux qui se présenteront en avant : pour qu'ils ne puissent se tromper, on plantera de droite et de gauche du passage, dans toute sa longueur, des branches d'arbres ou des piques ; ou bien on y mettra des monceaux de pierres, des élévations de

terre, ou telle autre marque qu'on imaginera. L'affaire étant commencée, les troupes avancées se retireront par ces lieux désignés; il y aura des gens chargés de détruire les marques lorsque tout sera passé. Dans le moment que les ennemis donneront dans les chausse-trapes, les embuscades sortiront par les deux côtés, et les chargeront, de sorte qu'ils ne pourront ni avancer ni reculer.

La même chose peut s'exécuter sans chausse-trapes. On fera des fosses rondes que les anciens appelaient *yppoclastes*, dans lesquelles on fichera des pieux aigus. On leur donnera trois pieds de profondeur et un de diamètre. L'on mettra de l'une à l'autre trois pieds de distance de tous côtés; l'on en creusera dans un terrain large de 150 pieds sur toute la longueur de l'armée. Cette disposition étant faite, la première ligne se placera un mille en avant, et la seconde en arrière à deux jets de flèches. La première s'étant retirée par des passages qu'on doit avoir réservés, la seconde y passera de même, s'il est nécessaire pour charger les ennemis.

Quand on n'a point placé la première ligne en avant, mais en arrière, elle doit être à deux jets de flèches des fossés. Alors que les ennemis y donneront ou qu'ils seront prêts de les traverser, nos gens doivent aller à eux : ils en avanceront avec plus d'ardeur et de sécurité, ce qui fera tomber leur chevaux dans les trous qui sont couverts. Lorsque toute l'armée est ainsi portée en arrière, il ne faut pas laisser des passages trop larges, de peur que les ennemis ne puissent venir en trop grand nombre, et sur un front assez étendu pour vous charger.

Ces sortes de piéges se dressent ou le jour même du combat, ou le soir de la veille, ou pendant la nuit. Il ne faut employer à ce travail que peu de gens et des plus fidèles. On confiera aussi cette disposition à des personnes choisies, particulièrement aux enseignes, afin qu'ils connaissent les lieux et sur quel front leur bande peut y passer. Toute la troupe doit être avertie de bien suivre son enseigne, de marcher serrée dans la retraite, et que personne ne s'écarte crainte de tomber dans quelque trou.

De tous les piéges dont nous venons de parler, les chausse-trapes sont les plus commodes et les plus faciles à cacher.

Si vous croyez devoir faire une attaque à l'ennemi, vous choisirez une ou deux bandes des meilleures, même davantage selon la force de votre armée. Vous les placerez en embuscade sur la droite et de même sur la gauche. Si les ennemis veulent les attaquer, il faudra les repousser, et ne pas leur donner le temps de se former. S'ils n'y opposent aucunes troupes, les vôtres iront se jeter sur les bagages qui seront dans cette partie, ou sur les derrières de l'armée, ou sur la pointe de l'aile. Ils prendront bien garde d'aller donner dans la seconde ligne ou dans quelque réserve cachée qui serait sur le derrière. C'est pourquoi ceux qui les conduisent doivent avoir l'œil au guet et joindre la prudence à la hardiesse. Il faut bien mesurer l'éloignement de vos embuscades, et le temps où elles doivent agir. Ne les mettez pas trop en avant, car les troupes qui les composent étant en petit nombre, elles courraient risque d'être enlevées. Si elles étaient trop éloignées, elles arriveraient trop tard et deviendraient inutiles.

Mais lorsque l'armée est en mouvement, soit qu'il y ait une ou deux embuscades, elle les devancera un peu; et

celles-ci, marchant par des lieux cachés, se régleront sur elle. Il faut que le corps de bataille et les embuscades puissent attaquer ensemble de concert. Pour cet effet, les uns et les autres s'observeront réciproquement dans la marche, par le moyen des *spéculateurs* ou de quelques signaux. Lorsqu'on approchera, les embuscades dévanceront un peu le corps d'armée. Il sera bon qu'elles soient déjà aux mains, et l'ennemi un peu troublé, quand votre bataille commencera de donner.

Ainsi donc, si les lieux y sont propres, vous mettrez des embuscades des deux côtés, surtout si votre armée est forte, afin que l'une repousse celle de l'ennemi, et que l'autre l'attaque en le tournant.

S'il arrivait que la ligne fût rompue avant que les embuscades eussent pu charger, elles ne se retireront point avec elle, ni ne joindront la seconde ligne; mais elles tâcheront de prendre l'ennemi à dos, afin de modérer sa poursuite et de donner le moyen aux fuyards de se rallier.

Mon opinion est que les corps destinés pour des embuscades, soit pour courir à dos de l'ennemi, ou sur ses flancs; de même ceux qui sont à la garde du bagage, ou bien qui sont placés pour porter un prompt secours quelque part, ou pour faire la garde, sont mieux disposés en dronge, c'est-à-dire, en masse sans files et rangs formés qu'en ordre de bataille étendu. Celui-ci est, à la vérité, plus brillant plus fort et plus sûr pour une attaque, mais sa marche est plus lente. Celle du dronge est au contraire très rapide; il se resserre dans un petit espace, et se cache plus aisément. On peut examiner ceci dans les exercices, et s'en tenir à ce qu'on aura reconnu de plus utile.

On doit prendre aussi conseil pour cela, du nombre de ses troupes et de la situation des lieux. Si l'on en met plus en embuscade qu'on n'en fera paraître en bataille, et qu'elles soient cachées dans un seul endroit, il faut qu'elles soient alors ordonnées par rangs et files. Si les troupes de l'embuscade sont en petit nombre, et séparées en différens lieux, elles pourront se mettre en dronge, sans ordre et serrées.

Il y a, comme je l'ai dit, une différence entre ces deux méthodes qui ont chacune leur avantage. L'une a plus de force pour l'attaque, l'autre plus de vitesse et plus de véhémence dans sa course : elle paraît convenir à de la cavalerie quand il s'agit d'une incursion rapide. Au surplus, vous lui donnerez la forme la plus convenable, selon la manière dont elle aura été exercée et son degré d'expérience.

Il y a des ignorans, pleins de présomption, qui regardent comme une peine superflue d'apprendre ces différentes manières de ranger une armée. Qu'ils sachent que les athlètes, les cochers, et les autres espèces de gens qui ne s'exercent que dans le dessein de se donner en spectacle et de recueillir un salaire de leur industrie, ne négligent rien pour apprendre toutes les finesses de leur art; qu'ils se livrent pour cet effet à un exercice pénible et assidu, et souffrent patiemment la faim, les veilles, afin de réussir dans leur projet. On peut juger de là quel soin on doit apporter à l'étude de la guerre et aux exercices des armes, d'où dépendent la conservation des troupes, l'honneur du chef et le salut général. Il serait absurde et dangereux de ne savoir qu'une seule manière de ranger une armée. Un ignorant entraîne tous les autres avec lui dans le péril; et ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il ne reconnaît son er-

reur que lorsque le mal est fait, et qu'il n'y a plus de remède.

Voilà ce que j'avais à dire touchant une armée composée de cavalerie. Je reviens à ce qui se doit faire pour le temps du combat, lorsqu'on a une armée mêlée de cavalerie et d'infanterie. Quoique j'aie déjà parlé de celle-ci plus en détail dans un autre lieu, j'ai cru qu'il était convenable de retracer dans ce chapitre, où l'on expose la manière de combattre réellement, les principales règles qui ont été données lorsqu'il n'était question que des exercices.

La cavalerie se met à droite et à gauche de l'infanterie, et les meilleures tagmes aux extrémités des ailes. Il en faut encore derrière, en dehors des chariots, pour repousser l'ennemi qui viendrait prendre les nôtres à dos : sinon on les placera sur la gauche, avec assez d'espace pour se rompre et caracoler quand il faudra changer de position.

On recommandera que la cavalerie ne suive pas trop impétueusement celle de l'ennemi, et ne s'éloigne pas trop de l'infanterie, crainte de donner dans quelque embuscade qui serait préparée. Si elle était repoussée elle se retirerait vers les chariots, derrière l'infanterie, pour s'y rallier. Elle ne mettra pied à terre qu'à la dernière extrémité.

Toutes vos bandes étant instituées, comme je l'ai dit (et divisées en dronzes et en turmes), vous formerez votre ordonnance de bataille, et placerez les psilites en différens lieux où vous les jugerez plus utiles, derrière les porte-boucliers, ou aux pointes de l'infanterie et de la cavalerie.

L'armée étant en ordre de bataille, les divisions garderont entre elles un intervalle de cent pieds, pour qu'elles ne se pressent point l'une contre l'autre en marchant : elles se resserreront au moment du combat, pour mieux s'entr'aider et avoir plus de force. Toute la ligne se règlera sur la cohorte du centre où sera le général, ou bien un officier principal à son choix. Ce milieu de l'armée était appelé par les anciens la *bouche*, ou le *nombril*, parce que toutes les autres parties lui obéissaient.

Comme il est plus aisé et plus sûr de se resserrer que de s'étendre, on ne fera les files que de quatre hommes au commencement de la marche, afin que l'armée paraisse plus nombreuse aux ennemis, et que les hoplites marchent plus ouverts. Lorsqu'il le faudra, on se doublera facilement en se mettant sur huit ou sur seize. On ne sera jamais sur une plus grande hauteur, telle que soit celle des ennemis, ni sur moins de quatre, quand la leur serait au-dessous : car le nombre qui surpasse seize est inutile, et s'il était moindre de quatre, la ligne serait trop faible.

Vous ordonnerez qu'on observe un grand silence. Si les serre-files entendent quelque bruit, ils frapperont les causeurs avec les hampes de leurs piques. Les mêmes, dans l'action, presseront ceux qui les précèdent pour les faire avancer.

Que nul ne marche devant le front de l'armée, excepté les turmarques a cheval, chacun d'eux accompagné de son écuyer et d'un palfrenier, de deux aides-de-camp et de deux sergens de bataille, comme je l'ai dit. A l'approche des ennemis, que chacun se retire à son poste.

Si vos chariots marchent avec vous, ils suivront l'armée à la distance d'un jet de flèche; chaque brigade de chariots doit répondre à la division à laquelle elle appartient. La ligne qu'ils formeront aura la même étendue que l'ordre de bataille; car si elle était plus

allongée, ce qui surpasserait ne pourrait être soutenu. Vous mettrez aux deux extrémités et vers le milieu quelques pesamment armés pour résister aux attaques qui se feraient de ce côté. On ajoutera un mantelet sur le derrière de chaque chariot pour garantir les bœufs des traits et couvrir le cocher, qui combattra de là comme de dessus un rempart. Les chariots qui porteront les toxobalistes et les mangonneaux seront distribués sur tout cet espace. Il faut en mettre plusieurs aux extrémités, où ils seront fort utiles.

Les cochers se serviront de frondes, d'arcs ou de javelots, à quoi ils doivent être exercés. Tout le terrain entre l'armée et les chariots doit être libre, afin que, si ceux-ci étaient forcés et que l'on fût obligé de former deux fronts, la ligne de cavalerie ou d'infanterie ne trouvât aucun obstacle devant elle; c'est pourquoi le reste du bagage, s'il y en a, sera rangé en dedans de la ligne des chariots de guerre tout près d'eux.

Si l'ennemi paraît vouloir venir en force sur vos derrières, et que les chariots ne suffisent point pour l'arrêter, vous ferez semer, en dehors, des chausse-trappes pour fortifier encore cette partie. Il faut prendre garde que vos troupes ne passent point par ces endroits, si elles font un mouvement en arrière.

Je dois encore vous faire observer que si les ennemis nous sont supérieurs en cavalerie, et que nos chariots n'aient pas suivi, vous devez éviter de vous mettre en bataille dans une grande plaine unie et découverte. Vous choisirez plutôt un terrain ardu, inégal, couvert de ronces et de bruyères, ou coupé de marécages.

Si vous pouvez surprendre les ennemis avant qu'ils soient sortis de leur camp et tout-à-fait en bataille, le trouble et la confusion que vous y jetterez vous donneront un grand avantage.

Pour un combat d'infanterie, il ne faut pas y joindre une grande quantité de cavalerie. Il suffit d'avoir trois ou quatre mille chevaux sur les ailes pour suivre l'ennemi rompu et en achever la défaite.

Si ses forces sont en cavalerie, et qu'il craigne de se commettre avec notre infanterie, dans le cas où nous aurions beaucoup de cavalerie et peu d'infanterie, on formera de la première une ligne en avant : à un ou deux milles en arrière, on rangera l'infanterie. La cavalerie ne s'en écartera pas davantage. Si elle est poussée, elle ne se retirera pas directement sur l'infanterie, mais elle biaisera sur les côtés pour en gagner le derrière et s'y remettre en bataille.

Comme vous sortirez de votre camp pour aller à l'ennemi, il ne faut pas vous en éloigner de plus de deux milles, afin de ne pas fatiguer votre infanterie, pesamment armée, par une trop longue marche. Si les ennemis retardent, et que vous soyez obligé de vous arrêter, faites asseoir vos soldats pour qu'ils se reposent : en les laissant debout trop long-temps, ils seraient fatigués quand il faudrait combattre. Si c'est le temps des grandes chaleurs, qu'ils ôtent leurs casques pour se rafraîchir; ils ne doivent point faire alors usage du vin, qui leur porterait à la tête, mais on conduira de l'eau sur des chariots, qui sera distribuée à ceux qui en auront besoin quand on sera en bataille.

Il est à propos de vous tracer en abrégé la manière dont les anciens rangeaient leurs armées, tant infanterie que cavalerie, surtout lorsqu'ils n'avaient pas de grandes forces.

Le corps de l'infanterie était de 16384 hommes, nombre composé de

plusieurs autres nombres tactiques, qui pouvait se diviser jusqu'à l'unité, et formait par cette raison une ordonnance parfaite; c'est ce qui s'appelait une phalange complète.

Elle se divisait dans sa profondeur en deux parties égales : l'une se nommait la corne droite, l'autre la corne gauche. On laissait entre elles un vide qui s'appelait la bouche de la phalange. Le général s'y plaçait pour voir de là tout ce qui se passait et donner ses ordres. Ce corps de bataille comprenait les hoplites, qui étaient armés du grand bouclier, de piques, d'épées, et qui portaient l'armure plus pesante que les autres.

Après les hoplites venaient les psilites, qui avaient une armure légère, afin de pouvoir courir et se porter partout facilement. On comptait parmi eux des jaculateurs, des archers et des frondeurs. Ce second corps, qui était moitié moins nombreux que le premier, comprenait 8192 hommes. Enfin l'on formait le corps de la cavalerie, dont le nombre était la moitié de celui des psilites, savoir de 4096.

Toute l'infanterie, tant pesante que légère, se divisait en quatre parties, qu'on disposait selon l'occasion et le terrain. On plaçait les psilites sur les deux flancs des hoplites, ou bien en avant comme le général le voulait. On séparait de même la cavalerie en deux parties, qui se mettaient de droite et de gauche sur les ailes, ou bien on la plaçait derrière, ou autrement, à la volonté du général; car il n'est pas question de ranger une armée comme on l'imagine; on est obligé de se conformer au terrain et aux circonstances. Soit qu'on place la cavalerie devant ou derrière l'infanterie, ou sur les côtés, elle est destinée à la soutenir, et doit avoir le champ libre pour agir.

Les psilites seront mieux disposés devant ou sur les côtés que dans le milieu, ou leurs armes deviendraient inutiles; car étant obligés de lancer leurs javelots, ou de jeter leurs flèches, ou de tirer de la fronde par-dessus ceux qui seraient devant, ils leur feraient plus de mal qu'aux ennemis; les frondeurs n'auraient pas non plus l'espace qu'il leur faut pour tourner leurs frondes.

Si les ennemis ont plus d'armés à la légère que nous, il faut placer au premier rang les hoplites portant de grands boucliers oblongs qui couvrent toute la stature. Ceux des rangs suivans, jusqu'au dernier, mettront les boucliers sur leurs têtes, emboîtés les uns dans les autres. Ils marcheront ainsi à couvert tant qu'ils seront sous la portée des traits et des flèches. Nos armés à la légère, placés à droite et à gauche des hoplites, jetteront leurs traits et leurs flèches avant le choc et même après, en se portant sur les flancs de l'ennemi.

S'il se rencontre quelque endroit favorable pour eux, comme un ravin, une hauteur, la rive d'un fleuve, ils courront s'en emparer, afin de jeter de là leurs flèches avec plus de sûreté pour eux et de danger pour les ennemis.

On doit ménager des intervalles dans la ligne, afin de donner une retraite aux psilistes quand ils auront épuisé leurs traits, et qu'ils puissent gagner le derrière de la ligne sans occasionner du désordre. Il ne serait pas sûr de les faire retirer, en biaisant leur marche, par les extrémités. L'ennemi arrivant sur ces entrefaites avant que le front fût dégagé, ils se trouveraient enfermés entre lui et les hoplites, et souffriraient également de l'un et de l'autre.

Quand vous croyez devoir diminuer la hauteur de votre ligne pour augmenter son étendue, il faut prendre garde

de la rendre faible, et que la crainte d'être débordé ne vous fasse tomber dans un autre danger; car si vous diminuez tellement votre profondeur que votre ordonnance n'ait plus de solidité, les ennemis ne manqueront pas de vous percer et de s'ouvrir un passage dans votre centre, en sorte que vous serez pris non seulement en front, mais encore à dos par la trouée qui aura été faite. Il faut donc que le général se garde non seulement de s'exposer à devenir la victime de cette manœuvre, mais qu'il tâche de l'employer contre l'ennemi.

Il ne faut pas non plus tellement augmenter votre profondeur que vous risquiez d'être enveloppé par vos deux flancs. Si vous ne pouvez l'éviter, placez du moins sur les derrières et sur les flancs des soldats d'élite, armés comme ceux du premier rang, pour qu'ils puissent résister à l'ennemi.

Il est de la prudence du général de chercher, autant qu'il pourra, un terrain où son armée en bataille ne courre pas risque d'être tournée, comme je l'ai dit ci-devant. La sagacité de l'esprit lui servira beaucoup à trouver tout ce qui peut lui être utile et favorable à la guerre. Elle est un vrai don de Dieu qui, selon moi, inspire ceux qu'il juge dignes de ses faveurs.

Certain général, croyant que les ennemis commençaient à prendre de l'avantage, imagina de répandre le bruit que le général était tué. Il arriva que ceux qui n'étaient pas à portée de le voir perdirent courage, tandis que les siens se ranimèrent et reprirent des forces, croyant aussi la nouvelle véritable. Ainsi, un trait d'adresse inventé à propos suffit pour donner la victoire.

Si le seul bruit de la mort du chef est capable de décourager entièrement les troupes et de les faire fuir, que ne serait-ce pas si la chose était réelle! Un général ne doit donc pas se jeter dans le péril sans une nécessité absolue. Au lieu de combattre lui-même, il sera bien plus utile en veillant à tout. Il animera, comme je l'ai dit, ses troupes par l'espoir des récompenses, en les assurant qu'elles ont Dieu favorable et qu'on en a vu des signes certains. Il y a encore diverses autres choses qu'il doit dire et faire, soit devant, après, ou pendant l'action, qu'on trouvera dans le recueil des maximes, qui est à la fin de ce livre.

INSTITUTION XV,

Qui est la seizième dans l'original.

De ce qu'on doit faire après l'action.

Si vous disposez bien votre armée, il y a lieu d'espérer qu'avec l'aide de Dieu vous remporterez la victoire. La première chose que vous devez faire est donc d'en rendre grâces, étant indispensable de vous acquitter envers le Tout-Puissant de ce que vous lui aurez promis.

Ensuite vous prendrez connaissance de ceux qui se seront comportés vaillamment, pour les récompenser. Vous donnerez aux officiers des armures entières des plus belles, et ce qui se trouvera de meilleur dans les dépouilles, en le distribuant convenablement à chaque grade.

Vous gratifierez le commun des soldats de moindres présens. En honorant ainsi la valeur, vous encouragerez tout le monde à bien faire. Mais il faut aussi punir sévèrement les lâches, afin que si les bons soldats sont animés par la certitude de la récompense, les mauvais soient retenus par la crainte du châtiment.

Il ne suffira pas de gratifier les particuliers; il faut aussi récompenser les corps entiers qui se seront distingués, soit bandes, dronges ou turmes, en leur faisant une meilleure part du butin ou des captifs. Ceci s'observera après la prise d'une ville ou d'un château, comme après une bataille gagnée.

Il est juste que les braves soldats jouissent des dépouilles de l'ennemi pour prix des dangers qu'ils ont courus. Comme les chasseurs donnent la curée à leurs chiens en leur livrant le sang et les entrailles des bêtes prises, afin de les rendre plus ardens à la poursuite des autres, de même, si après les premières actions on récompense les bons soldats, cela donne à toute l'armée plus d'émulation et de courage pour le reste de la guerre.

Cependant si vous aviez besoin d'argent pour subvenir à des dépenses indispensables, vous n'accorderiez pour récompenses que des honneurs et des marques de distinction. Vous feriez vendre le butin, dont le produit serait employé pour l'utilité publique; et vous ne souffririez pas que personne en détournât rien à son profit.

Il n'est pas toujours à propos de faire des courses après le combat pour piller et dévaster le pays ennemi : ce sont les circonstances qui doivent décider de cette démarche.

Il n'est pas moins imprudent que cruel de tuer les prisonniers tant que la guerre n'est pas tout-à-fait terminée, surtout ceux de distinction. Il faut penser que le sort des armes est journalier, et que la fortune peut devenir contraire. S'il vous arrive quelque échec, ou que l'on nous prenne une place, vous aurez dans vos prisonniers un moyen de dégager par échange ceux qu'on aura faits sur vous. Si les ennemis ne veulent pas y consentir, vous userez sur eux de représailles, en les traitant comme ils traiteront les vôtres.

Après une action heureuse, vous inviterez chez vous les principaux officiers, et vous ferez distribuer à chaque chambrée de quoi régaler les soldats. Cela répandra la joie dans l'armée, et les troupes, voyant qu'elles jouissent des fruits de la victoire, auront plus de constance à supporter les travaux de la guerre.

Rien ne peut vous dispenser de faire enterrer les morts honorablement; c'est un devoir pieux qui doit se remplir, et qui apporte aux vivans une sorte de consolation; comme ils sont menacés du même sort à chaque moment ils seraient affligés et humiliés s'ils pensaient que leurs corps demeurassent sans sépulture; ils n'iraient qu'à regret au combat, et, loin de braver la mort, ils la fuiraient autant qu'ils pourraient.

S'il arrivait que vous fussiez battu, vous ranimeriez les troupes par vos discours, en leur faisant entendre que rien n'est désespéré. Vous tâcheriez de réparer ce malheur, soit par des marches secrètes pour tomber subitement sur les ennemis, ou leur dressant quelque embuscade. Il arrive assez souvent qu'on se néglige dans l'ivresse de la victoire. Cela donne aux vaincus des occasions de se relever et de faire payer cher au victorieux sa sécurité.

Celui qui a essuyé des revers apprend par sa propre expérience à se rendre circonspect et prudent; mais ceux qui ont toujours eu la fortune propice, croient qu'elle ne peut jamais leur manquer, et dédaignent les précautions. Rien de plus vrai que ce mot d'un ancien : « La méfiance produit la sûreté. » Une conduite aveugle conduit au pré» cipice. »

Si vous convenez d'une suspension

d'armes, verbale ou par écrit, vous garderez fidèlement votre parole, et ne ferez aucune entreprise. Toutefois, vous serez toujours sur vos gardes, et tiendrez les troupes préparées à repousser l'ennemi, s'il violait la trêve et voulait en profiter pour vous surprendre. Dieu tient sa main prête pour punir les perfides, mais nul ne sait le temps de sa vengeance. Il ne faut donc pas vous reposer entièrement sur lui pendant que vous avez en main des moyens de vous garantir. Si vous les employez, Dieu vous aidera et ne permettra pas que vous soyez la victime des impies.

Si quelqu'un demande à vous parler, libre ou esclave, de jour ou de nuit, soit que vous dormiez, que vous soyez au bain, à table, ou dans tout autre temps, ne le rebutez point. Ceux qui se rendent inaccessibles, et qui ordonnent à leurs gens de renvoyer les personnes qui se présentent, font une faute essentielle dans la conduite des grandes et périlleuses affaires.

INSTITUTION XVI,

Qui est la quinzième dans l'original.

Des Siéges.

Il faut à présent vous exposer ce que j'ai recueilli de meilleur des anciens et des modernes sur l'art des siéges, soit pour l'attaque ou la défense, afin que vous puissiez profiter de leurs lumières. Ces connaissances vous prépareront sur plusieurs choses qui ne sont point insérées ici, mais que le temps et l'occasion vous apprendront.

L'opération d'un siége demande du courage, de l'activité, beaucoup d'étude de la guerre, de précautions dans les préparatifs des machines, de prudence dans la manière de se disposer, soit pour l'attaque d'une ville, d'un château ou d'un camp fortifié.

Lorsque vous assiégerez quelqu'un de ces endroits, vous devrez vous fortifier par un fossé profond, ou par un retranchement de pierre ou de bois, le mieux que vous imaginerez pour vous mettre en sûreté. Vous poserez des gardes partout où il faudra, surtout dans les lieux suspects. Il faut vous garder avec soin, de jour et de nuit, contre les entreprises des assiégés et des ennemis du dehors. Les assiégeans ne voient rien de ce qui se trame contre eux dans la ville; les assiégés, au contraire, aperçoivent du haut de leurs murs tout ce qui se passe chez les assiégeans.

Ne manquez pas de poser des troupes vis-à-vis des portes et des poternes, qui soient en état de repousser les sorties des ennemis. Elles doivent être postées surtout la nuit, qui est le temps des sorties.

Comme dans l'obscurité on ne distingue les objets que confusément, le moindre appareil paraît considérable, et la terreur qu'il imprime aux assiégés les fait rentrer promptement dans la place. C'est pourquoi, si vous faisiez en sorte que quelques hommes montassent sur la muraille, ceux du dedans croiraient que ce serait toute l'armée, et abandonneraient les défenses.

Dans toutes les entreprises, le général doit montrer beaucoup de présence d'esprit, de vigueur et de gaîté; il doit mettre lui-même la main à l'œuvre dans les travaux pénibles du siége. Les soldats, qui le verront partager leur fatigue comme s'il était leur camarade, seront encouragés, et honteux de ne pas s'y livrer avec ardeur.

Celui qui forme un siége doit obser-

ver d'abord s'il ne pourra pas couper l'entrée des vivres aux ennemis, et leur ôter l'usage de l'eau ou d'autres choses nécessaires. S'ils sont pourvus de tout abondamment, alors il peut employer ses machines; mais avant de rien commencer, il faut s'assurer des vivres, afin que l'armée ne se trouve pas dans le besoin.

Un moyen d'étonner les ennemis est de montrer vos meilleurs hommes et les mieux armés, en les faisant passer sur quelque endroit d'où il puissent être vus. Vous tiendrez les plus mal en point avec les valets et le bagage dans l'éloignement, de sorte qu'on ne puisse de la place distinguer ce qu'ils sont. Il faut de quelque manière tâcher de faire paraître des casques et des cuirasses à ceux qui n'en ont point.

Avant de commencer l'attaque, vous sonderez ceux de la place par quelques propositions favorables et les plus propres à les tenter, comme de les laisser sortir avec leurs chevaux, armes et bagages. Il ne serait pas prudent de leur en faire alors de trop dures. Elles les révolteraient et les animeraient à la défense.

Vous ferez un choix des hommes propres à différens travaux, et vous assignerez à chacun l'ouvrage auquel il sera destiné. Pour ne pas fatiguer votre armée par un service continuel, vous la diviserez en plusieurs parties, qui seront employées chacune à son tour. Vous en fixerez le temps, soit pour le jour ou la nuit, de sorte que la fatigue soit égale, et que chacun prenne sa part du repos.

Comme dans les attaques d'un siége il se fait un grand mouvement et un grand bruit d'hommes et d'armes, pour que le gros de votre armée n'en soit point incommodé, vous la camperez à un mille environ de la ville.

Il faut non seulement fatiguer les ennemis de jour, en les obligeant de faire une garde assidue, mais aussi de nuit par des gens apostés qui leur donneront des alarmes fréquentes. Lorsqu'ils seront excédés, vous en aurez meilleur marché, et plus de facilité, soit pour avancer vos travaux, ou les emporter de vive force, ou pour les surprendre par quelque endroit s'ils se négligent un peu, ou enfin pour les engager à se rendre volontairement.

Vous pourrez aussi employer des traîtres, qui vous introduiront par quelque moyen dans la place. Quoique vos attentions doivent être continuelles, il ne faut pas néanmoins vous priver du repos nécessaire; mais il doit être court, pour que vous ayez le temps de veiller à tout.

Si votre armée est assez forte pour être divisée en plusieurs parties, vous pourrez leur faire prendre des échelles, et tandis que vous ferez tenter l'escalade par un côté, vous emploierez de l'autre les béliers, les tortues, les tours et autres machines. Cela jettera nécessairement la terreur et le trouble parmi les assiégés, qui se verront assaillis partout. Ils ne pourront se défendre également de l'un et de l'autre côté, et s'ils portent leurs forces dans une partie, on trouvera dans l'autre peu de résistance.

Souvent un endroit qui paraît le moins accessible offre des moyens d'emporter la place; car les assiégés, se fiant à la force du lieu, négligent de le garder, et l'on peut alors y monter par des échelles, ou bien y faire grimper des soldats déterminés, qu'on encourage par des promesses. Lorsqu'ils sont arrivés, ils doivent sonner de la trompette, et se montrer aux ennemis, qui ne manquent pas d'en être étonnés et de demander quartier; ou bien, lors-

qu'ils sont entrés, ils descendent dans la place, et ouvrent les portes à ceux du dehors.

Si la place est munie d'une garnison nombreuse qui ait la résolution d'aller au-devant de ceux qui seront entrés, ils doivent occuper les lieux les plus élevés, et, s'ils peuvent, la citadelle, afin de repousser de là ceux qui les attaquent. Il faut publier qu'on fera quartier à ceux qui poseront les armes, et cela dans leur langue, mais qu'il n'y en aura point pour les autres. Cela pourra en intimider une partie, et le reste sera plus facile à vaincre.

S'il vous tombe entre les mains des gens de la ville, vous garderez ceux qui sont jeunes et vigoureux; vous renverrez les femmes, les enfans et les vieillards, qui ne peuvent servir qu'à y consommer les vivres et à diminuer le courage des assiégés.

Ne permettez pas qu'on aille inconsidérément braver les ennemis, et s'exposer mal à propos. Si quelqu'un des vôtres vient à être tué en pareil cas, cela est pris dans l'armée pour un mauvais augure et encourage les ennemis.

Si vous faites le siége de quelque petite forteresse dont l'attaque soit trop périlleuse, et que vous sachiez que les vivres ne manqueront pas, vous prendrez le parti de harceler la garnison par des alarmes continuelles. Le petit nombre des assiégés étant forcé d'être toujours sur pied, doit à la fin succomber.

Si les maisons de la ville sont de nature à prendre feu aisément, vous y jetterez beaucoup de dards enflammés, surtout par un grand vent. Vous ferez jeter aussi avec les mangonnaux, dits *alakatia*, des paquets de goudron liés à une flèche, ou bien des pierres pleines de matière brûlante. Pendant que les assiégés s'occuperont à éteindre le feu, vous approcherez des échelles pour les escalader.

On se sert dans les siéges de diverses machines qui ont été inventées par les anciens ou par des capitaines d'un temps pen éloigné du nôtre. On les emploie selon le temps, le lieu, l'occasion et les moyens qu'on a de les construire.

On a les béliers, avec lesquels on rompt les murs; les tours de bois couvertes de peaux ou d'autres matières qui les garantisse du fen. On les approche des murs sur des roues, et l'on y met des hommes qui de là combattent contre ceux qui sont aux défenses.

On approche des tortues du mur, à l'abri desquelles on en sape le pied. On se sert d'échelles simples, que l'on appuie à la muraille, ou de celles qui sont montées sur une charpente et conduites sur des roues.

On ouvre en dehors une galerie souterraine qu'on pousse jusqu'aux fondemens du mur; on le perce et l'on se fait une entrée dans la place, pourvu qu'elle soit située dans un lieu uni.

Enfin, pour abréger, il y a plusieurs autres machines qu'on trouve décrites dans les histoires, et surtout dans les livres qui traitent de la guerre, où l'on explique la manière de les approcher, de les garantir et de les disposer à l'attaque. Vous emploierez d'habiles ingénieurs pour les préparer, et même en inventer d'autres dont vous croirez tirer un bon service.

Recevez favorablement tous les traîtres, soit de la ville ou du pays ennemi, qui s'offrent à vous servir. Tenez leur vos promesses s'ils vous disent la vérité, non seulement à cause d'eux, mais afin de vous en attirer d'autres. L'utilité qu'on retire d'un bon espion est beaucoup au-dessus de ce qu'on lui

donne. Vous ne devez rien négliger pour la conservation de votre armée et pour vaincre les ennemis. C'est une simplicité de ne vouloir pas acheter les services d'un traître. Tout moyen qui convient au temps est bon à employer. Celui qui est disposé à trahir les siens est un méchant homme qui vous devient utile.

Lorsqu'avec l'aide de Dieu, vous serez devenu maître de la ville, du fort ou du château, traitez les habitans avec douceur, ne les menacez d'aucun châtiment, n'y commettez point de cruautés, et n'en exigez pas de fortes contributions. C'est le moyen de gagner l'affection des peuples, et d'engager les les autres villes à se soumettre. Nicéphore, notre général, tint cette conduite lorsqu'il fut envoyé contre les Lombards pour les réduire sous notre domination : il réussit non seulement par son habileté dans les opérations, mais aussi par son équité, son adresse à manier les esprits, et la douceur avec laquelle il les traita, en les exemptant d'impôts et de toute servitude.

Nous ne cherchons pas à soumettre nos ennemis pour nous enrichir de leurs dépouilles. Nous n'avons en vue que la gloire de notre règne et le bonheur des vaincus. C'est pourquoi vous ne manquerez pas de leur faire l'éloge de notre clémence et de la douceur de notre gouvernement, afin qu'ils reçoivent nos ordres avec soumission et docilité. Souvenez-vous qu'un traitement dur et inhumain peut jeter dans le désespoir, et porter ceux qui ne sont pas encore soumis à tout risquer pour leur défense.

Il faut vous appliquer à connaître les différentes heures de nuit, comme celles du jour, par le mouvement de la lune et des étoiles, afin de régler là-dessus vos marches et vos attaques, soit que vous en eussiez fixé vous-même le moment, ou que vous en fussiez convenu avec quelque traître. Car d'arriver plus tôt ou plus tard, cela suffit pour faire manquer une entreprise.

Quand vous voulez exécuter quelque projet, et pour cet effet cacher votre marche, il faut envoyer sur tous les chemins qui mènent à l'ennemi des cavaliers fidèles, avec ordre d'arrêter les gens allant de son côté, pour qu'ils ne lui découvrent pas vos mouvemens. Quand vous parvenez à le surprendre, bien que vos forces soient très inférieures aux siennes, vous ne laissez pas de le jeter dans le trouble et la confusion : à plus forte raison réussirez-vous, si vous êtes égal ou supérieur.

Il ne faut pas que les succès vous inspirent de l'orgueil et de la dureté. Cela vous rendrait aussi insupportable à votre armée qu'aux nouveaux sujets, et vous attirerait une haine générale. Vous ne pouvez mieux faire que de vous concilier tous les cœurs par des manières gracieuses et accueillantes ; un chacun vous obéira sans murmure, et s'empressera de concourir à votre gloire. Que vos actions soient dignes de louanges et d'admiration, mais n'excitez pas l'envie par votre arrogance.

Si les ennemis forment le dessein d'assiéger une de nos places, et que vous n'ayez pu réussir à le traverser, vous ferez préparer tous les moyens possibles pour bien soutenir le siége.

On se fournira de tous les vivres qu'on pourra ramasser; on se défera des bouches inutiles, comme les vieillards, les infirmes, les femmes et les enfans, afin d'avoir de quoi nourrir ceux qui sont propres à la défense. On préparera les machines, et aussi tout ce qu'il faut pour se garantir des pierres que les assiégeans jettent avec leurs mangonneaux. On se sert, pour cet effet, de cilices, ou toiles de crin,

qu'on suspend au-dessus des créneaux, et qui pendent en dehors du mur; de grosses voiles, ou de tissus de cordes de joncs (rien ne résistant mieux aux traits et aux pierres), de claies, ou autres mantelets de bois.

Pour rompre l'effort du bélier, on abaisse devant le mur des ballots de laine, ou des sacs pleins de paille, de sable, ou de copeaux de bois; contre les tortues, on emploie des harpons, qui sont de grandes pièces de bois armées de becs de fer et de crochets, pour les briser ou les détourner, ou pour enlever le dessus, de sorte que ceux qui sont dedans restent à découvert. Alors on y jette de la poix fondue et des matières enflammées pour les brûler. On se sert encore de grosses pierres taillées en pointes, qu'on laisse tomber sur la tortue pour l'écraser ou l'ouvrir. Comme elles sont attachées à des cordes ou à des chaînes qui tiennent à une grue, on les relève au moyen d'un contrepoids ou d'une tour.

Vous ferez lancer contre les tours des feux et des pierres par des machines. Si cela ne suffit pas, les assiégés élèveront de leur côté d'autres tours, soit de charpente ou de maçonnerie. On imaginera enfin tout ce qu'on croira de meilleur pour opposer aux travaux et aux machines des assiégeans.

Les tours doivent être découvertes, afin que les soldats qui seront dessus aient la liberté d'agir, et qu'on y puisse aussi monter et manœuvrer les mangonneaux.

Il faudra pratiquer, sur le côté droit des tours, de petites portes par lesquelles on fera sortir des fantassins, qui, étant bien couverts de leurs boucliers et protégés par les traits qu'on jettera des défenses, iront s'emparer des machines des ennemis ou les briser.

Ces poternes doivent être bien gardées, et ne s'ouvrir qu'au moment où l'on veut sortir.

On suspendra aux créneaux, avec des cordes, de grosses poutres, des tronçons d'arbres et des meules, pour les laisser tomber sur les ennemis et briser leurs échelles. Cela doit se faire sur tout le pourtour du mur, en sorte que chaque créneau soit garni s'il est possible.

On posera des gardes dans toutes les parties, et l'on aura un corps d'élite toujours prêt à se porter partout où il sera nécessaire, afin que les troupes qui seront de garde au mur ne soient pas obligées de courir d'un endroit à l'autre. Il arriverait sans cela qu'on dégarnirait quelque partie, ce qui serait très dangereux.

S'il y a quelque dissension dans la place, il faut tâcher de la pacifier et de satisfaire les mécontens. Ensuite on les joindra aux autres qui sont destinés pour la garde du mur. Par ce moyen, ils seront observés et ne pourront pas facilement tramer quelque mauvais dessein. D'ailleurs la confiance qu'on leur marquera pourra les piquer d'honneur et les engager à bien servir. Si l'on ne croit pas absolument devoir se fier à eux, on les fera sortir, de peur qu'ils n'excitent quelques séditions, ou ne forment quelque complot avec l'ennemi.

Les portes seront confiées à des gens fidèles, qui ne laisseront sortir personne pour combattre sans un ordre du commandant. Chacun restera sur le rempart, et nul ne sortira sans de fortes raisons, comme serait celle d'empêcher l'approche de quelque machine, ou pour quelque autre nécessité. Le salut de la ville dépend de la conservation des hommes : on ne doit pas eur permettre de s'exposer inutilement.

S'il y a un avant-mur, il sera prudent d'y poser de bonnes gardes et vigilantes, surtout la nuit qui est le temps favorable à ceux qui veulent déserter ou favoriser quelque surprise.

Il ne faut pas souffrir qu'on tire des flèches ni d'autres traits, ni des pierres hors de saison. Les ennemis vous regarderaient comme des gens ineptes et vous mépriseraient.

Si vous n'avez que de l'eau de puits ou de citerne, sujette à diminuer, il faut en faire une distribution réglée, et ne pas souffrir que chacun en prenne à son gré. On doit avoir la même attention pour toutes les autres consommations. On posera une garde au magasin des vivres, pour éviter qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Toutes les factions doivent se faire avec exactitude, et l'on aura soin, surtout la nuit, de changer souvent les sentinelles.

Le gouverneur animera par ses discours les troupes à la défense, et les exhortera à soutenir patiemment leurs fatigues. Il publiera qu'il doit être bientôt secouru par une puissante armée, et répandra tous les bruits qu'il jugera propres à étonner les ennemis. Il fera sur eux de fréquentes sorties, et les fatiguera par des attaques imprévues.

Je ne veux pas omettre un moyen que j'ai recherché et qui n'est plus d'usage à présent; c'est de construire secrètement et promptement une forteresse sur les confins du pays ennemi. Il faut trouver d'abord un terrain solide qui fournisse de l'eau et du bois, du moins pour un certain temps, s'il arrivait que l'on y fût attaqué. On emploiera d'habiles ingénieurs pour en diriger la construction; on y fera des portes, des tours et un parapet avec des créneaux. On y mettra une garnison suffisante d'infanterie, commandée par des chefs courageux et prudens; on la fournira de vivres pour trois ou quatre mois, ou pour tout l'été s'il est nécessaire. Après y avoir retiré les provisions dont on aura besoin, on fera le dégât dans les environs, et l'on brûlera tous les fourrages. S'il se trouve à portée des pierres ou des briques en assez grande quantité, on formera l'enceinte en pierres sèches soutenues et liées par des bois de bout et de travers. S'il n'y a que du bois à y employer, on ne construira qu'un fort d'une grandeur médiocre.

Pour bâtir votre fort en sûreté, vous répandrez le bruit que vous voulez faire une course dans un autre endroit et vous y établir. Vous ferez même partir pour cet effet une partie de vos troupes, afin de mieux persuader les ennemis. Comme ils se porteront de ce côté, alors vous irez occuper le terrain où vous voulez vous placer. Vous établirez vos gardes avancées, ensuite vous distribuerez votre infanterie sur le contour qui aura été tracé, où l'on fera un fossé profond autant que le sol le permettra.

Lorsque vous serez fermé comme je le viens de dire, si les ennemis viennent pour vous attaquer, et que vous ne soyez pas en état de leur résister, vous tiendrez dans le fort une garnison convenable, et pour n'être pas obligé de combattre, vous vous éloignerez sans vous mettre cependant hors de portée de soutenir ceux qui resteront dans le fort. Vous conviendrez avec eux d'un signal pour le jour et d'un pour la nuit qui puissent vous faire connaître leur situation.

Ce sera un grand avantage de se maintenir dans cette position avec de l'infanterie. Si les ennemis attaquent le fort sérieusement, il ne faut pas tarder de le secourir. Au cas qu'ils ne le pressent point, on perfectionnera

les retranchemens, pour se mettre plus en état de défense.

Ces sortes d'expéditions se font ordinairement contre les nations puissantes en cavalerie, qui ne peuvent tenir la campagne que difficilement dans les mois de juillet, août et septembre. Les herbes étant alors sèches et brûlées, l'ennemi ne saurait demeurer long-temps dans le même lieu.

S'il n'y avait point d'eau courante dans le poste où l'on s'établit, et que l'on n'en pût trouver en creusant des puits, on ferait provision de futailles et de grandes outres de peaux de bœufs. On les remplira d'eau, et l'on jetera dans le fond des petits cailloux de rivière, afin qu'elle ne se corrompe point en séjournant long-temps; on préparera des réceptacles où on la fera filtrer peu à peu. Lorsqu'ils seront pleins, on la reportera dans des futailles. Par ce moyen, l'on aura le temps de faire des citernes pour recevoir l'eau de pluie et de les remplir.

On garnira le fond et les côtés de la citerne d'un revêtement de madriers cloués sur des poutrelles; il sera bien calfeutré avec de la résine et des étoupes pour en boucher les jointures, de sorte que l'eau s'y contienne sans passer à travers. Soit qu'on en fasse une seule ou plusieurs qui seront sur un rang, on ne leur donnera pas moins de dix pieds de diamètre, sur dix-huit de profondeur, l'eau se gardant plus long-temps pure dans les grandes que dans les petites.

En voilà assez sur ces objets; qu'on fasse attention à ce que j'ai dit, et que cela serve de règle pour le pratiquer dans l'occasion.

INSTITUTION XVII.

Des invasions subites.

Je vais à présent vous exposer le plus brièvement qu'il se pourra, comment vous devez vous comporter pour faire une invasion subite dans le pays ennemi, ou pour vous opposer à celle qu'il voudra faire dans le vôtre, lorsque la paix n'est pas tout-à-fait affermie.

Tous les anciens capitaines et les plus habiles des modernes ont eu pour maxime de saisir les circonstances favorables, et de prévenir les ennemis, en les attaquant avant qu'ils aient pu former leurs préparatifs. On retire de cette conduite un très grand avantage, si l'on est à force égale; mais surtout si l'on est inférieur à l'ennemi.

Il vaut bien mieux employer la ruse que la force, comme je l'ai déjà dit, afin de ne rien hasarder, et de ne pas se jeter dans des périls inévitables. On se servira des moyens qu'on trouvera les plus convenables au temps, aux lieux, aux personnes, aux circonstances des affaires.

Vous recevrez donc les envoyés des ennemis avec douceur et honorablement. Vous les congédierez avec honnêteté; mais vous les suivrez immédiatement sans retarder l'exécution de votre dessein.

Vous examinerez la disposition des ennemis, et comme ils sont placés; si vous trouvez l'occasion favorable, vous marcherez à eux pendant une nuit avec beaucoup d'archers, et les surprendrez une heure ou deux avant le jour.

S'ils sont dispersés, et que vous arriviez lorsqu'ils seront encore sur les chemins, vous êtes sûr de les défaire entièrement.

Quand il faut passer, pour entrer chez l'ennemi, une rivière qui n'est pas

guéable, on fait des ponts avec de longues et grosses poutres, comme on en voit plusieurs; ou bien on se sert de petits bateaux, appelés *monoxiles*. On construit aux deux extrémités du pont des tours de bois ou de pierres, ou bien un retranchement de terre avec un fossé, afin que dans l'occasion on puisse passer en sûreté pour combattre l'ennemi, et se retirer de même en repliant le pont. Dans une guerre ouverte, ces ponts se font de la même manière, et l'on pose son camp tout auprès du fleuve, afin d'être maître de la rive, et de passer sans danger pour marcher à l'ennemi. La retraite dans le camp doit aussi être assurée et se faire librement.

Nous tenons des anciens généraux certaines manières de surprise de nuit que je vais rapporter. Lorsqu'on n'est éloigné des ennemis que d'une petite journée, on peut leur envoyer une ou deux députations qui les amusent par des propositions de paix; cela leur inspire une confiance dont on profite en les attaquant la nuit suivante. D'autres fois on paraît se retirer du lieu où l'on est, et quelquefois l'on revient tout-à-coup sur eux; l'on se cache dans quelque endroit avec le gros de ses troupes, puis on les surprend et on les charge avant qu'ils se soient reconnus : souvent on a exposé des troupeaux de bêtes comme un appât pour attirer l'ennemi; et tandis qu'il était occupé à les emmener, étant fort en désordre, des troupes embusquées fondaient tout-à-coup sur lui.

On peut encore s'approcher des ennemis, comme si l'on était dans la résolution de donner bataille. Si dans cette position l'on paraît craindre de se commettre, cela les rend présomptueux et négligens; ce qui fournit un beau moyen de les surprendre, en les attaquant pendant la nuit. C'est ce que fit, sous le règne d'Héraclius, le chef des Abares, auprès d'Héraclée ville de Thrace. La cavalerie romaine, n'ayant pas voulu camper avec l'infanterie dans le retranchement, où elle eût été en sûreté, fut surprise et battue par son imprudence.

On peut aussi faire déserter quelques soldats de confiance, qui annoncent à l'ennemi qu'il y a dans l'armée une grande terreur. On paraît en même temps avoir dessein de se retirer, et l'on se poste à quelque distance d'où l'on puisse revenir sur lui dans une marche.

Vous emploierez dans ces expéditions de la cavalerie et de l'infanterie, surtout des archers et des jaculateurs. Vous attaquerez de préférence ceux qui ne combattent ni avec l'arc ni avec le javelot. Il faut éviter les autres, à moins que leurs campemens ne soient séparés et mal gardés.

Vous choisirez, pour ces entreprises, des nuits sereines où brillent les étoiles, ou bien celles où vous savez qu'il y aura clair de lune pendant toute votre marche, afin d'éviter la confusion que l'obscurité pourrait occasionner.

Vous combinerez votre marche, de sorte que l'armée ne soit point fatiguée, et que deux heures avant le jour elle se trouve à la distance d'un ou deux signaux des ennemis. Alors on se reposera, et vous achèverez de faire vos dispositions pour attaquer avant l'aurore.

Il est important d'avoir de bons guides qui connaissent bien les chemins, pour que l'armée ne s'égare point. On gardera un profond silence, et on marchera à la sourdine. On se servira du commandement à la voix, pour arrêter ou faire avancer les troupes, ou bien de quelque signal, comme d'un sifflet, ou en frappant sur un bouclier ; tout

autre bruit ferait connaître votre arrivée à l'ennemi. Il ne faut pas non plus que le front de votre ordre de marche soit trop étendu ; mais vous marcherez en colonne par division à la suite les unes des autres, observant de garder toujours la profondeur de l'ordonnance.

Lorsque vous serez à portée de l'ennemi, vous rangerez votre armée selon la situation du lieu, et vous attaquerez en deux on trois parties. Il ne faut pas, dans cette occasion, chercher à l'envelopper en attaquant les quatre côtés de son camp ; parce qu'étant renfermé et poussé partout, il se rassemblerait en nn gros qui vous donnerait beaucoup d'affaires. Il faut laisser un passage ouvert, et la retraite libre à ceux qui vondront s'enfuir.

Si vous avez nne grande armée, vous ne ferez sonner qu'une ou deux buccines au moment de la charge, pour qu'ils vous croient peu de monde. Si au contraire vous êtes en petit nombre, vous ferez sonner toutes celles que vous aurez, afin de leur paraître plus nombreux que vous n'êtes en effet. Vous ne manquerez pas de vous garder un bon corps de réserve, pour donner dans l'occasion, et soutenir ceux qui sont en avant.

Si les ennemis n'ont que de l'infanterie, et que vous les attaquiez avec de la cavalerie, il est certain que vous les déferez, ou que vous vous retirerez sans une grande perte, parce qu'ils ne pourront pas vons suivre. Mais si c'est de la cavalerie, il faudra prendre de bonnes mesures pour votre retraite, en cas que vous ne réussissiez point. Si vous n'avez aussi que de la cavalerie, vons ferez votre disposition comme en pleine bataille, afin que si celle de l'ennemi vous attendait en bon ordre, vous n'alliez pas imprudemment engager le combat sans être formé.

Si vous voulez enlever des équipages, soit de jour ou de nuit, ou des troupes qui sont en marche, vous détacherez pour cet effet quelques escadrons. Le gros de votre armée restera près de vous. Quand il se présentera des entreprises plus considérables, vous les exécuterez vous-même, ou bien vous en chargerez alternativement un de vos turmarques. Tout ce qne vous entreprendrez se fera toujours avec peu de risque de votre part, si vous savez choisir une occasion favorable ; comme quand les eunemis ont moins de force que nous, ou lorsqu'ils ne sont pas préparés à vous recevoir.

Avant de faire une irruption chez l'ennemi, il faut penser à vous pourvoir de vivres, et à en assurer le transport, de peur qu'en voulant ravager son pays, vous ne vous trouviez vous-même dans la disette. C'est pourquoi vous ménagerez ce que vous laisserez en arrière, et n'y ferez de dégât qu'en vous retirant si vous y êtes forcé.

Avant de s'engager dans le pays ennemi, il faut l'avoir bien reconnu ainsi que tous les chemins. On tâchera surtout de faire quelques prisonniers de qui l'on apprenne le nombre des ennemis et leurs desseins. Vous les interrogerez vous-même, parce qu'on en tire quelquefois des lumières qu'il est bon de ne pas rendre publiques. Il ne faut pas croire aisément tout ce qu'ils disent, vu qu'ils mentent ou exagèrent souvent, ainsi que les transfuges. Avant d'ajouter foi à leurs rapports, il faut qu'ils soient confirmés par plus d'une personne. On doit aussi donner un peu plus de créance à ceux qui sont pris qu'aux déserteurs.

Si quelque transfuge se présente, et demande à vous parler pour vous révéler des choses importantes, vous l'écouterez en particulier, et lui promet-

trez une récompense s'il dit la vérité; mais vous le menacerez de la mort s'il en impose.

Si les ennemis sont rassemblés en corps d'armée, ne pensez pas à ravager le pays avant de les avoir battus et dispersés. S'ils refusent le combat, alors vous ferez seulement des détachemens pour faire le dégât aux environs et leur ôter les vivres.

Les troupes détachées, pour cet effet, auront ordre de ne point se débander pour piller toutes ensemble. La plus grande partie doit rester en garde, tandis que l'autre butinera. C'est une maxime qu'on doit toujours observer dans ces occasions comme dans les fourrages. Il faut être en état de résister à l'ennemi, s'il paraissait, ce que ne peuvent faire des fourrageurs dispersés.

Pour reconnaître les chemins où l'on passe, et que ceux qui suivent ne s'égarent point, on mettra des signaux en divers endroits, surtout dans les fourches. On les attachera aux arbres, si c'est dans les bois. Ailleurs on plantera des jalons, ou bien l'on élevera des monceaux de pierres ou de terre. Quand vous entrerez dans le pays des Scythes, ou autres nations semblables, vous réglerez la marche de manière que tout le monde sache quelle est la bande qui est à la tête, quelle est la seconde, la troisième, la quatrième, ainsi du reste. Elles marcheront dans l'ordre donné, et observeront de ne point se confondre ni se retarder dans les défilés.

Si vous pouvez marcher par deux chemins, vous diviserez l'armée en deux parties, dont l'une sera commandée par votre lieutenant-général. Il ne faut pas qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de plus de quinze ou vingt milles. Elles entreront ensemble dans le pays ennemi, et feront le dégât en marchant obliquement pour se rejoindre sur le soir. De cette manière, l'expédition se fera en sûreté, et les ennemis qui seront poussés par une des colonnes, viendront, en fuyant, se jeter dans l'autre.

S'il n'y a qu'un chemin, on marchera en deux divisions. Le lieutenant-général commandera la première où sera sa bande; lorsqu'il sera rendu au premier endroit, il détachera une ou deux bandes pour butiner, et disposera les autres pour les soutenir. On aura soin de laisser une arrière-garde à quelques milles derrière l'armée pour recueillir les traîneurs. Cela s'observera en marchant dans notre pays, comme dans celui de l'ennemi. On empêchera par là les soldats de se débander, et l'on connaîtra ceux qui s'écartent de leur troupe. Au surplus, n'allez pas vous engager imprudemment dans des détroits et des lieux fourrés. Si vous êtes obligé de passer par de tels endroits, souvenez-vous des précautions indiquées au chapitre des marches.

Quoique les lieux soient spacieux, il ne faut pas d'abord détacher beaucoup de bandes pour piller. Le général doit garder avec lui un corps en état de soutenir celles qui sont dispersées, et auquel elles se réuniront avant la nuit, pour camper ensemble; c'est pourquoi elles ne doivent pas s'éloigner de plus de quinze milles.

Dans ces sortes de courses, la quantité de prisonniers pouvant être embarrassante et retarder la marche, il faut ou les tuer ou les laisser aller.

Si vous voulez attaquer un fort ou château, tenez votre dessein secret jusqu'à ce que vous y soyez arrivé.

Si vous devez passer auprès d'une forteresse ennemie, ou camper à portée, vous ferez garder par quelques troupes le chemin par lequel on pour-

rait venir à vous. Vous devez faire aussi la même chose à tous les détroits qui abontissent sur votre marche.

En entrant dans le pays ennemi, vos équipages marcheront derrière l'armée. Si vous ne les croyez point encore en sûreté, vous les mettrez dans le milieu. On doit toujours les séparer des troupes, ainsi que les prisonniers, soit dans la marche ou dans le camp, pour qu'ils ne causent point d'embarras s'il fallait combattre.

Les Mensurateurs, qui marquent le camp, ne partiront pas sans une forte escorte; ils prendront connaissance du pays par les transfuges et les prisonniers. En arrivant, on rangera d'abord les chariots, et l'infanterie se distribuera pour faire le fossé. Ceux qui ne sont pas armés pesamment resteront en bataille à quelque distance, après quoi l'on fera entrer les bagages par ordre, et l'on posera les gardes. Les oplites iront prendre leur terrain comme il a été dit au chapitre des camps. Si les ennemis sont éloignés, il suffira de tenir un dronge en bataille, jusqu'à ce que le camp soit achevé.

Les ennemis étant rassemblés et près de vous, on s'il y avait à portée une de leurs forteresses, il ne faudrait pas envoyer les chevaux à la pâture avant d'avoir établi de bonnes gardes. Lorsque vous laisserez sortir, pour recueillir les grains qui sont dans les lieux voisins, vous commanderez des détachemens armés qui rouleront autour des fourrageurs, pour les garantir des partis. Il faut éviter, autant qu'on peut, de camper trop près d'une place ennemie, ou d'un bois. Si l'on y est obligé, on doit prendre de grandes précautions pour sa sûreté.

Si vous restez quelque temps dans le même lieu où vous trouverez de quoi subsister, et que les ennemis soient éloignés, vous pourrez alors laisser sortir les chevaux pour aller à la pâture, en prenant la précaution d'envoyer fort en avant deux ou trois gardes qu'on fera relever.

Vous défendrez que personne ne sorte du camp, sinon ceux qui sont commandés pour aller au fourrage, aux vivres, ou au butin. S'il s'en trouve quelqu'un, on les arrêtera et on les enverra à leurs commandans pour être punis. Vous aurez grande attention que les soldats ne touchent point au pain ni au vin qui se trouveront, avant qu'on en ait fait l'essai au moyen des captifs à qui on en donnera. Vous en userez de même à l'égard des eaux de puits et de citernes, qui sont souvent empoisonnées. Cela peut arriver encore pour les grains, ce qui fait périr beaucoup de chevaux quand on n'y prend pas garde.

Si les ennemis font irruption dans notre pays, évitez de les combattre ouvertement, quoique vos forces soient égales aux leurs. Employez plutôt la ruse, en leur dressant des embuscades de jour et de nuit. Rendez les chemins impraticables, occupez les lieux forts, et faites enlever ou gâter tous les fourrages qui sont à portée d'eux. Si vous voulez les attaquer, choisissez plutôt le temps où ils reviennent de butiner que lorsqu'ils y vont, parce qu'ils sont alors chargés et fatigués. Celui qui est sur son terrain ne doit pas se presser de combattre, parce qu'il peut trouver plusieurs occasions de harceler l'ennemi et de le ruiner sans s'exposer.

Vous aurez donc soin de vous mettre à l'abri de tout danger, en vous tenant à portée de rompre les desseins de l'ennemi. Quoique vous ne vouliez pas risquer une action générale, vous ne laisserez pas d'en faire le semblant et de tout préparer à cet effet, ce qui

ne lui donnera pas peu d'inquiétude.

Si le pays où les ennemis sont entrés est propre à leur dessein, et que vous ne puissiez vous y opposer, vous tirerez par un autre chemin avant qu'ils soient arrivés à votre vue, afin de vous jeter chez eux. C'est ce que fit Nicéphore, notre général, lorsque Pulcher, chef des Sarrazins, ravageait la Cappadoce. Il entra en Cilicie, prit Tharse et leur causa de grands dommages.

Dès qu'on sait la marche de l'ennemi, il faut munir tous les châteaux et lieux forts des choses nécessaires à leur défense. Les habitans y retireront leurs effets et leurs bestiaux. On augmentera les fortifications des postes les moins forts par leur situation, afin qu'ils soient, ainsi que les autres, en état de résister. Si l'ennemi prend le parti de les attaquer, vous y ferez passer du secours secrètement; vous l'empêcherez de fourrager et d'amasser des vivres, ayant toujours des troupes prêtes à tomber sur ceux qui sortent de son camp. En le resserrant ainsi de tous côtés, vous le réduirez dans un fâcheux état.

Voilà ce que j'avais à vous dire sur les invasions, tant à l'égard de l'offensive que de la défensive. Passons maintenant à d'autres choses qui ne sont pas d'une moindre importance. Il faut savoir surtout de quelle manière on peut connaître les forces de l'ennemi et découvrir ses espions, qui tâchent de se cacher parmi vos troupes.

Il est essentiel de prendre, autant que vous pourrez, une connaissance exacte du nombre de sa cavalerie et de son infanterie. Pour cet effet, il faut savoir quelle est leur ordonnance, c'est-à-dire leur méthode pour se former; car c'est à raison de ceci, comme de la situation des lieux, que paraît une armée. Voilà pourquoi ceux qui ne sont point au fait ne manquent pas d'être induits en erreur lorsqu'ils veulent en faire l'estimation.

Si vous mettez six cents chevaux en longueur et cinq cents en profondeur, cela formera trois cent mille chevaux. Un cheval tient en largeur trois pieds, ce qui fera dix-huit cents pieds en longueur; et comme il tient huit pieds de la tête à la queue, il y aura quatre mille pieds en profondeur. Le carré contiendra donc sept cent vingt myriades de pieds, ou sept millions deux cent mille pieds carrés. Le circuit sera de onze mille six cents pieds; et, puisque six pieds forment une toise, et que cent toises font un stade, que sept stades et demi font un mille, le périmètre entier sera donc de deux milles et six cents pas. Ainsi, trois cent mille cavaliers, s'ils sont bien serrés, remplissent ce terrain. S'ils le sont moins, on jugera leur nombre sur la densité ainsi que sur l'espace. S'ils étaient sur un seul rang, tout ce front comprendrait quatre-vingt-dix myriades, ou neuf cent mille pieds, faisant deux cents milles.

Une troupe qui est en marche doit tenir plus de terrain que si elle était arrêtée et rangée dans le même ordre, par conséquent, elle paraît plus nombreuse; de même si elle marche sur la pente d'un terrain incliné et fort élevé.

Lorsqu'on veut faire une belle parade, on diminue la profondeur ou l'on augmente les distances entre les files. Les plus anciens tacticiens, dans la disposition de l'infanterie, donnaient quatre coudées pour chaque homme. Il n'en devait tenir que deux quand l'ordonnance se resserrait, et n'en tenait plus qu'une quand on était en synaspisme, c'est-à-dire que l'ordonnance était tellement serrée, que les hommes se touchaient et croisaient leurs bou-

ciers. Par la connaissance des différentes mesures, un œil juste et attentif à l'inspection de l'étendue du terrain pourra donc juger du nombre de la cavalerie et de l'infanterie qui s'y trouvent placées.

Tout le monde n'étant pas en état de connaître les différentes manières de ranger les troupes d'une armée et de discerner chaque ordonnance, il ne faut pas vous en rapporter à l'examen des seuls spéculateurs ou des gardes, surtout à l'égard des nations qui serrent beaucoup leurs chevaux dans l'ordre de bataille. Il est nécessaire d'y employer des gens habiles et d'expérience.

Il ne faut pas juger du nombre des ennemis par l'étendue de leur armée. Pour ne pas être trompé, il faut bien examiner leur profondeur, distinguer la véritable de celle qui n'est qu'apparente au moyen des bagages qu'on met derrière.

Vous prendrez toutes les connaissances que vous pourrez par vous-même, par des déserteurs, des prisonniers, par quelqu'un qui, à la faveur du terrain, se glissera dans un lieu d'où il puisse bien découvrir, ou par quelque espion qui s'introduira dans le camp des ennemis.

Les bons spéculateurs doivent être avisés et intelligens, pour bien reconnaître les chemins, la situation des lieux et les mouvemens de l'ennemi. Ils ne porteront qu'une armure légère, et auront des chevaux vites à la course. Quelquefois ils se mêlent parmi les ennemis, comme s'ils étaient des leurs. Ils peuvent aussi juger de leur nombre à certains indices : par l'étendue du camp, l'emplacement des chevaux, la quantité des tentes, même par les immondices et les fumiers, selon le temps depuis lequel ils sont campés.

Vous disposerez vos gardes avancées à des distances raisonnables l'une de l'autre, de manière qu'elles puissent se communiquer et s'entr'avertir, surtout pendant la nuit. Elles doivent embrasser tout le terrain par où l'on pourrait arriver pour vous surprendre. On les placera selon la situation des lieux, de sorte que si les ennemis évitent les unes, ils tomberont néanmoins dans les autres. Il y aura peu d'hommes dans les premières, davantage dans les secondes, ainsi que dans les troisièmes.

Ceux qui sont ainsi postés en avant doivent être des gens fidèles, robustes, et d'une taille avantageuse. Ils porteront des armures brillantes, pour qu'ils soient remarqués s'ils font de belles actions, ou, s'ils sont pris, qu'ils causent de l'étonnement à l'ennemi. Leur chef doit être un homme d'élite, vigilant, adroit, et qui ait plutôt de l'habileté que de la force du corps. Si l'on se propose de pousser une garde en avant pour faire quelques prisonniers, on y joindra des spéculateurs, qui reconnaîtront le pays et se posteront dans des lieux propres à éclairer sa marche.

Vous défendrez à tous ceux qui sont de garde à pied de s'asseoir ni de se coucher, pour qu'ils soient plus exacts et vigilans. Cependant, comme les stationnaires n'auraient pas la force de veiller toute la nuit, il est plus sûr de les relever, ce qu'on fait à des heures marquées. Pour s'assurer de leur exactitude, on les fera visiter par des préfets qui punissent ceux qu'ils trouvent en faute, leur négligence pouvant mettre le général dans un grand danger.

Vous recommanderez à ceux qui sont envoyés aux gardes avancées de tâcher de faire quelques prisonniers. Pour cet effet, il n'y aura que le petit poste de découverte qui se montrera ;

les autres seront cachés autant que le lieu le permettra ; les premiers se retireront pour attirer quelques-uns des ennemis et les faire envelopper.

Non seulement il ne faut pas que les ennemis connaissent le lieu de vos gardes, mais il est bon aussi que vos troupes les ignorent, afin que ceux qui voudront déserter viennent s'y jeter imprudemment.

Si vous voulez découvrir les espions qui peuvent être dans votre camp, vous en conférerez d'abord avec les chefs des troupes, pour qu'ils fassent exécuter ce que vous leur prescrirez. Ils leur ordonneront qu'au signal donné par la buccine, sur la seconde ou troisième heure du jour, chacun rentre dans sa tente, soldats ou goujats. Il arrivera, s'il y a un étranger, qu'il entrera dans une tente, où il sera reconnu par le chef de la chambrée, ou qu'il demeurera dehors et sera vu par les officiers, qui le feront arrêter. Ceci peut se faire dans un camp général, où toutes les troupes sont rassemblées, ou dans un camp particulier de quelques bandes.

Ceux qu'on trouvera dans le camp par ce moyen et qui ne seront pas connus, soit Romains ou étrangers, doivent être examinés jusqu'à ce qu'on ait découvert le motif qui les a fait venir.

Il y a aussi divers autres moyens par lesquels on peut reconnaître un espion, comme, par exemple, lorsque les préfets ont donné un ordre aux soldats avec un signe de ralliement, si quelqu'un est trouvé l'ignorer, et qu'étant interrogé il réponde en tergiversant et ne fasse pas voir qu'il a le signe de ralliement de l'armée, il y a lieu de penser que cet homme est un espion, et l'on doit l'arrêter.

Quand vous prendrez des espions, il ne faut pas les traiter de même en tous temps. Si votre armée est plus faible que celle des ennemis ou que vous manquiez de quelque chose, vous les ferez mourir ou vous les retiendrez en prison ; mais si elle est forte, belle et bien en point, composée de braves gens, obéissans et bien disciplinés, après que vous la leur aurez fait voir, vous les laisserez aller. Ce qu'ils diront ne pourra vous nuire, au contraire, cela ne fera que répandre la terreur parmi les ennemis.

Si quelques transfuges viennent vous trouver et vous offrent de faire surprendre l'armée ou quelques postes en vous conduisant par des chemins inconnus, n'y ajoutez pas foi légèrement ; faites-les lier et bien garder. Promettez-leur une grande récompense s'ils vous disent la vérité et qu'ils exécutent ce qu'ils vous proposent. Au cas qu'ils vous trompent et qu'ils veuillent vous jeter dans quelque danger, on les fera mourir. On ne peut s'assurer de la foi d'un transfuge qu'en se rendant maître de sa vie.

INSTITUTION XVIII.

Méthodes des Romains et de diverses nations, dans la disposition des Armées.

Nous parlerons à présent des différens ordres de bataille, pratiqués par les anciens généraux romains, et ceux d'autres nations, afin qu'en les connaissant, vous puissiez non seulement en faire usage dans l'occasion, mais aussi les perfectionner, et imaginer quelque chose qui soit encore meilleur.

Rien n'est plus utile que de s'exercer fréquemment dans la pratique des manœuvres. Il faut en avoir plusieurs dans la tête, car si l'on ne s'attachait qu'à

une seule, l'ennemi en serait bientôt instruit par ses espions ou par les déserteurs.

La méthode qne j'ai donnée dans le chapitre des exercices est simple, et peut s'accommoder à toutes sortes d'ordres de bataille, sans faire connaître aux ennemis ce que l'on médite.

Si vous avez le temps, vous pourrez exercer les troupes, soit les turmes, les bandes ou les dronges, à différentes manœuvres, même à celles qu'on croit superflues. Il y a quelquefois des occasions où celles-ci peuvent être utiles.

Chaque évolution sera désignée par un signal particulier, afin que les troupes sachent ce qu'on leur demande, et qu'étant exercées à tous les mouvemens, elles connaissent la différence des dispositions.

Il y a trois sortes de formes de bataille; l'une qui est en usage chez quelques nations, et même quelquefois chez les Romains. Les escadrons y sont rangés sur un même front, sans être divisés en coureurs et défenseurs. Ils forment deux ailes inclinées l'une vers l'autre, comme pour embrasser un certain espace de terrain où serait l'ennemi. Cette disposition orbiculaire est semblable à celle que prennent les cavaliers, dans les jeux qui se font au mois de Mars.

Une autre forme, est lorsque la ligne est divisée en coureurs et en défenseurs, ces divisions étant chacune de deux cents. Dans les mouvemens, les coureurs sortent pour charger et poursuivre; ensuite ils reviennent, retournent encore à la charge suivis des défenseurs, et reviennent enfin reprendre leur premier poste sur les ailes.

Dans celle-ci les défenseurs sont dans le milieu, et les coureurs partagés à droite et à gauche : mais il y a une autre méthode contraire qui est de placer les coureurs ensemble dans le milieu, et les défenseurs séparés en deux parties sur leurs flancs. Dans l'une et l'autre disposition, les coureurs se détachent pour aller à l'ennemi, les défenseurs les suivent afin de les soutenir; et les premiers reviennent vers les autres qui s'arrêtent, pour les laisser reprendre leur place.

La méthode d'ordonner une armée, usitée chez les Romains, et dont j'ai parlé ci-devant, convient contre toutes les nations, savoir : de former deux lignes, dont l'une sert d'appui à l'autre; d'avoir des coureurs, des défenseurs, des gardes-flancs, et des cornistites, des insidiateurs et des réserves pour garder les derrières.

Vous exercerez chacune de ces parties séparément, comme je l'ai dit; d'abord la première ligne dont les manœuvres sont toutes simples. Quand vous voudrez l'exercer conjointement avec la seconde, au lieu de celle-ci, vous disposerez quelques cavaliers qui la représenteront, et la première ligne se retirera dans les intervalles marqués. Si vous voulez exercer la seconde ligne, vous ferez de même figurer la première par quelques cavaliers postés en avant. Vous emploierez des moyens semblables pour instruire les autres parties, comme les gardes-flancs et les cornistites. Vous apprendrez, par exemple, à ceux-ci qui seront postés derrière l'aile droite, ou bien alignés au flanc, comment ils doivent tourner à droite, marcher un certain espace, se remettre en front, et courir pour embrasser le flanc de l'ennemi.

J'ai trouvé à propos de vous rappeler encore ici, combien il est important de connaître toutes les évolutions, et d'y former parfaitement vos troupes, pour qu'elles ne soient pas sans expé-

rience, et afin que vous puissiez en retirer un service utile dans tous les cas qui se présenteront.

Afin que vous possédiez toute la science de la tactique, je vous ai expliqué les différens ordres de bataille, démontré toutes les dispositions et les manœuvres dont on peut se servir pour l'attaque et la défense. Les Romains les ont apprises de diverses nations, pour s'en servir en temps et lieu, et afin de se garantir de celles des ennemis, en leur opposant des contre-manœuvres.

Ce n'est pas seulement vous qui devez aimer la patrie, et toujours être prêt à répandre votre sang pour le soutien de la foi chrétienne, ainsi que pour la défense des fidèles : tous les officiers et soldats doivent avoir les mêmes sentimens. Il faut vous appliquer à les conserver dans ceux qui les ont, et les inspirer à ceux qui ne les ont point encore.

Tâchez qu'ils soient tous animés du même esprit ; qu'ils soient patiens dans les travaux, qu'ils supportent avec courage et résignation, la faim, la soif, le froid, le chaud, toutes les fatigues et les maux de la guerre. Ils doivent espérer que Dieu leur en tiendra compte, et s'assurer qu'ils en recevront aussi de nous la récompense. Notre âme est trop sensible pour ne point partager vos soins et leurs peines.

S'il vous arrive quelque chose de fâcheux, faites que les ennemis n'en soient point informés, et sachez montrer dans les adversités un esprit tranquille. Par là vous cacherez la grandeur du mal, et l'on ne se croira pas sans ressource.

On a vu des ennemis des Romains, comme les Perses, ne demander jamais de quartier, ni faire aucune proposition dans les cas les plus désespérés ; mais ils attendaient qu'on leur fît des offres, tant ils avaient de force et de constance.

Retraçons en peu mots ce que j'ai dit ci-devant : vous armerez vos troupes dans la forme prescrite, et vous aurez beaucoup de bons archers. Cette arme est excellente et d'un grand service, surtout contre les Sarrasins et les Turcs, qui fondent sur elle tout leur espoir. Nous avons besoin d'archers, non seulement pour opposer aux leurs, mais aussi pour tirer sur leur cavalerie, ce qui leur fait beaucoup de dommage, et les décourage lorsqu'ils voient leurs meilleurs chevaux tués.

Comme leurs armées ne sont point composées d'hommes choisis, et enrôlés pour former une milice disciplinée, mais de gens ramassés qui servent par l'espoir du butin, et le zèle de leur fausse religion, ils croient, au moindre accident, que Dieu est déclaré contre eux, et qu'ils ne pourront résister.

Si vous savez que vous avez affaire à une nation belliqueuse, il sera bon de différer le combat autant que vous pourrez, et cependant de vous camper dans un lieu avantageux que vous fortifierez. Le jour que vous devrez combattre, si c'est un des plus chauds de l'été, vous temporiserez jusque vers le midi, afin d'émousser la vigueur des ennemis qui seront accablés de la grande chaleur.

L'ordre de bataille de l'infanterie sera, comme je l'ai dit, dans un lieu égal et sans obstacle, ce qui est nécessaire pour le choc des piques, qui doivent joindre promptement l'ennemi.

La ligne venant à être repoussée, elle souffrirait beaucoup, si l'on n'avait pas des moyens pour arrêter l'ennemi. Les troupes postées aux ailes, qui se détachent pour courir sur ses flancs et ses derrières, ne manquent pas de le

mettre en désordre, s'il n'y a pourvu en se donnant de bons gardes-flancs.

Vos charges doivent être rapides, et tous les mouvemens, pour joindre l'ennemi, se faire avec vivacité, pour n'être pas long-temps exposé aux flèches, qui font beaucoup souffrir quand on y met de la lenteur.

Si le terrain est varié, on fera bien de mêler de l'infanterie avec la cavalerie, afin que celle-ci ne soit point seule engagée dans des lieux inégaux et dangereux pour elle. Les gens de traits qui sont sans armure, et combattent de loin, y sont plus propres que les piquiers.

Si le général remarque qu'il ne peut avoir de confiance dans son armée, il ne la commettra point à une action générale. Il se servira de la situation des lieux pour surprendre l'ennemi, et lui dresser des embuscades. Il ne faut pas que ni lui ni vos troupes s'aperçoivent de la raison qui vous fait éviter de combattre.

Les évolutions, c'est-à-dire, les conversions et les réversions dans la retraite, ne doivent point se faire en face des ennemis, mais sur les côtés, pour les prendre en flanc ou gagner leur derrière. Car ceux qui se retirent, étant suivis, seraient très maltraités, s'ils voulaient faire ces mouvemens devant le front de la ligne qui les poursuit.

Les Turcs, dans cette circonstance, sont toujours en désordre. C'est pourquoi si ceux qui se retirent devant eux, en conservant leur ordre, se retournent tout-à-coup et les chargent, ils ne manquent pas de les culbuter. Plusieurs autres nations ne font point de même : elles suivent sans se débander. C'est contre celles-ci qu'il ne faut faire des mouvemens que sur les flancs, comme je le viens de dire.

Puisque nous avons parlé des Turcs, j'expliquerai leur ordonnance, et comment il faut nous disposer contre eux. Nous l'avons appris par expérience, lorsque les Bulgares, ayant violé leur traité avec nous, ravagèrent la Thrace. Nous trouvâmes alors le moyen d'armer les Turcs contre eux. Ils les battirent dans trois combats sur les bords du Danube, où nous avions notre flotte qui les soutenait. Ce fut sans doute un effet de la Providence, qui, en punissant la perfidie, ne voulut pas que les Romains se souillassent du sang des Bulgares, chrétiens comme eux.

Les Scythes ont tous une même manière de se former en bataille, et une méthode de combattre, en tournant le dos, qui leur est particulière. Ils sont partagés sous différentes dominations, sont braves, robustes, et mènent une vie tout-à-fait pastorale. Chaque horde est conduite et gouvernée par un seul chef. Les Turcs et les Bulgares sont les seuls qui se rangent et combattent de même, tenant plus ferme et ayant plus d'ordre qu'aucune des autres nations Scythes.

Puisque les Bulgares ont embrassé la foi chrétienne, nous ne voulons pas armer nos mains contre eux, ni nous instruire à les combattre, étant d'ailleurs soumis à présent à notre empire, depuis que Dieu les a punis d'avoir violé le traité qu'ils avaient fait avec nous.

A l'égard de la nation turque, elle est très nombreuse, fait peu de cas des objets de luxe et de commodité, ne s'applique qu'à la guerre, et à se rendre redoutable dans les combats. Comme elle est gouvernée despotiquement par son prince, ceux de ses officiers qui tombent en faute, sont châtiés avec la dernière rigueur. Elle se conduit moins par amour et par zèle que par la crainte. D'ailleurs, elle supporte constamment les fatigues, l'intempérie des sai-

sons, et a peu de besoin ainsi que les autres nomades. Les Turcs tiennent leurs desseins fort secrets, sont avides d'argent, infidèles dans leurs engagemens, et se font peu de scrupule de manquer à leur parole. C'est en vain qu'on croit les gagner par des présens. Lorsqu'ils les ont reçus, ils ne vous tendent pas moins des piéges. Ils prennent habilement leur temps, et ne manquent pas l'occasion quand elle leur paraît favorable. Ils n'attaquent pas toujours à force ouverte, mais ils emploient aussi la ruse à propos.

Ils sont armés de cuirasses, d'épées, de lances et de flèches. Ils jettent leur lance derrière l'épaule, et se servent de l'arc, surtout contre ceux qui les suivent. Dès que l'occasion se présente, ils reprennent la lance, et combattent ainsi alternativement avec l'une et l'autre arme. Les chevaux les plus distingués ont le devant convert de fer ou de cuir. Ils s'appliquent beaucoup à tirer des flèches à cheval. Ils ménent avec eux quantité de jumens et de vaches dont ils boivent le lait. Ils ne campent point, comme les Romains, dans des retranchemens; mais jusqu'au jour du combat, ils sont répandus par tribus et familles. Ils postent leurs gardes fort loin, et si épaisses, qu'on ne peut les surprendre aisément. Ils nourrissent avec soin grand nombre de chevaux l'été et l'hiver. Lorsqu'ils ont la guerre, ils choisissent les meilleurs, et les gardent près de leurs tentes avec des entraves aux pieds qu'ils ne leur ôtent que pour combattre.

Dans leur ordre de bataille, ils ne divisent pas leur armée en trois parties, comme les Romains; mais ils se forment en plusieurs grosses troupes, avec de petits intervalles, de sorte que le tout ne paraît qu'un seul corps. Ils ont, outre cela, des troupes en réserve pour soutenir les endroits qui en ont besoin, et d'autres pour envelopper l'ennemi s'il a manqué de précautions. Ils mettent leur bagage en arrière, vers la droite ou la gauche, avec une garde à la distance d'un ou deux milles. Quand ils ont des chevaux de reste, ils les placent derrière la ligne, ainsi que d'autres animaux, en les attachant ensemble, comme pour s'en faire une barrière. Afin de montrer plus de profondeur, ils font des troupes plus épaisses que les autres. Le front est d'ailleurs égal et régulier. Ils combattent volontiers de loin, tendent des embuscades, font des fuites simulées; se dispersent, et reviennent tout-à-coup à la charge. Quand leurs ennemis fuient, ils ne se contentent pas, comme les Romains, et d'autres nations, de les suivre médiocrement, et de prendre leur butin; mais ils poursuivent constamment pour détruire, s'ils peuvent, jusqu'au dernier. Si une partie se réfugie dans une place, ils cherchent aussitôt à connaître la quantité de vivres, de munitions, d'hommes et de chevaux qu'elle contient. Ils l'assiégent et la pressent sans relâche, jusqu'à ce qu'ils l'aient réduite. Ils proposent d'abord des propositions douces, et si on les accepte, ils en imposent de plus dures.

Ils craignent beaucoup l'infanterie qui maltraite leurs chevaux; et s'ils mettent pied à terre, comme ils n'y sont point habitués, ils souffrent beaucoup. Ils n'aiment pas plus d'avoir affaire à une ligne de cavalerie serrée et en bon ordre, dans une plaine bien unie.

La disette de fourrage les fera toujours beaucoup souffrir; à cause de la grande quantité de leurs chevaux.

Un moyen d'en avoir raison, est de les joindre pour en venir aux mains;

ou de les surprendre pendant la nuit. Pour cet effet, une partie des troupes se tiendra cachée tandis que l'autre les attaquera. Rien ne leur fait plus de peine que si quelques-uns des leurs désertent. Cette marque d'inconstance et d'avidité du gain dans leurs compatriotes, les humilie, et rabat la haute idée qu'ils ont de leur nation.

Lorsqu'on a la guerre contre eux, il faut se garder exactement; et si l'on se propose de combattre, s'assurer d'un lieu fort, qui serve de retraite en cas qu'on ait du dessous, où il y ait de l'eau, du fourrage, et des vivres pour plusieurs jours. On y laissera ses bagages, comme je l'ai dit au chapitre où j'en ai traité.

S'il y a de l'infanterie dans l'armée, on la rangera pour combattre sur le front à la manière de sa nation, et vous formerez votre ordre de bataille, comme je l'ai dit ailleurs, savoir, la cavalerie derrière l'Infanterie. Si vous n'avez que de la cavalerie, et que vous la croyiez capable de leur être opposée, vous suivrez aussi la disposition que j'ai donnée quand il en a été question.

Vous aurez soin de bien garder vos flancs et vos derrières. Vous prescrirez à vos coureurs de ne s'éloigner des défenseurs, en poursuivant l'ennemi, que de trois ou quatre jets de flèches au plus. Vous ferez en sorte de combattre dans une plaine découverte, où il n'y ait ni bois, ni ravins, ni vallons, crainte des embûches que les Turcs ont coutume d'y dresser. Vous aurez des gardes sur les quatre côtés, placées à une certaine distance, pour donner avis de leurs mouvemens. S'il est possible, vous tâcherez de vous mettre à dos une rivière qui ne soit point guéable, un lac, ou un marais.

Si l'issue du combat est heureuse, ne suivez l'ennemi ni trop mollement ni avec trop d'acharnement. Lorsque les Turcs ont du désavantage dans le premier choc, ils ne cherchent point à le réparer sur-le-champ, comme les autres nations. Ils s'enfuient, mais ils tâchent ensuite de reprendre le dessus par toutes sortes de moyens.

Si je vous ai parlé de ces usages des Turcs, ce n'est point que vous dussiez les combattre. Ils ne sont à présent ni nos voisins ni nos ennemis; au contraire, ils paraissent avoir envie de devenir nos alliés. C'est donc seulement pour que vous fussiez instruit des divers ordres de bataille, et de tous les stratagèmes de guerre, que l'expérience et l'étude ont inventés. Vous pourrez par-là en faire dans l'occasion des applications convenables, ou bien imaginer d'autres moyens pour les leur opposer. C'est par la même raison, que je vous ferai connaître aussi les méthodes et le caractère de quelques autres peuples, tels que les Francs et les Lombards, autrefois infidèles, mais à présent chrétiens, et dont les uns sont devenus nos sujets, d'autres nos alliés. Je n'omettrai pas les Sclaves, qui étaient autrefois soumis aux Romains, lorsqu'ils habitaient au-delà du Danube, où ils menaient une vie pastorale.

Les Francs et les Lombards chérissent la liberté. Ceux-ci ont beaucoup perdu de cette vertu. A l'égard des Francs, ils sont braves et audacieux presque jusqu'à la témérité. La lâcheté est en horreur parmi eux; la moindre démarche en arrière est prise pour une fuite et notée d'infamie. Ce mépris de la mort les pousse à combattre courageusement main à main, soit cavalerie ou infanterie. Si leur cavalerie se trouve pressée dans quelque détroit, elle met pied à terre, et se range fort bien selon la manière de l'infanterie. Ils sont armés de boucliers, de lances

et d'épées fort longues suspendues à des baudriers. Certains d'entre eux les portent attachées à la ceinture. Ils ne se forment point en bataille comme les Romains, par bandes et par turmes, mais par tribus et familles. Ceux qui sont unis d'amitié, et par une sorte de confraternité, se joignent aussi ensemble. On a vu souvent que si quelqu'un d'entre eux était tué, les autres se précipitaient dans le péril pour venger sa mort.

Le front de leur ordre de bataille est égal et très épais : ils aiment surtout de combattre à pied ; mais soit à pied ou à cheval, ils courent sur l'ennemi avec véhémence, et chargent avec impétuosité. Les Francs surtout sont peu obéissans à leurs chefs. Ils viennent volontiers à la guerre pour un certain temps, sans se faire presser ; mais s'il faut demeurer plus long-temps, ils s'impatientent et se retirent chez eux.

Ils sont peu prévoyans sur toutes choses, et très inconstans ; s'attachent peu à l'ordonnance des armées, surtout pour la cavalerie. Nous avons connu par expérience leur avidité pour l'argent, et la facilité de les corrompre. Ils ne supportent pas facilement le mal-être. Comme ils ont l'âme vive et audacieuse, leurs corps sont faibles, délicats, et peu propres aux grandes fatigues. Le chaud, la pluie, le froid, les accablent ; le défaut de vivres, et surtout de vin, les chagrine extrêmement, ainsi que la longueur de la guerre. Les lieux inégaux et difficiles ne conviennent pas à leur cavalerie, qui charge rapidement avec la lance. Comme ils négligent assez d'avoir des gardes et des réserves, on les attaque aisément par les flancs et par les derrières.

Si l'on faisait semblant de fuir, ils ne manqueraient pas de se débander. Se retournant aussitôt pour les charger, on les maltraiterait beaucoup. Un autre moyen excellent contre eux, est de les attaquer de nuit avec des archers, parce qu'ils campent séparément et dispersés.

Si l'on fait attention à leurs coutumes et à leur caractère, on ne les combattra point en bataille rangée, surtout dans le commencement de la guerre ; mais on les harcelera par des attaques fréquentes, et en leur dressant des embuscades. On traînera la guerre en longueur, on les amusera par des propositions de paix, et en prolongeant les négociations, on leur fera consumer leurs vivres. La longueur du temps, les incommodités de la saison, ralentiront leur ardeur et diminueront leur audace. Pour réussir dans ce plan de conduite, il faut occuper des lieux forts et de difficile accès, où l'ennemi ne puisse aborder et en venir aux mains avec ses piques. Si l'on ne peut absolument se dispenser de combattre, on rangera l'armée comme je l'ai enseigné à l'institution XII.

La manière de vivre et les mœurs des Sclaves sont assez semblables à celles des Francs : jaloux de leur liberté, ils ont toujours refusé de se soumettre à l'empire, pendant qu'ils habitaient dans leur terre natale au-delà du Danube ; même après avoir passé de ce côté, ils ont mieux aimé obéir à un despote de leur nation qu'aux Romains. Quant à ceux qui ont embrassé la foi chrétienne, ils conservent, autant qu'ils peuvent, la forme de leur ancienne liberté.

Cette nation est nombreuse, patiente dans les peines, et infatigable. Le chaud, le froid, la faim et la disette de toutes choses ne l'abattent point. Notre auguste père, l'empereur Basile, la tira de la Barbarie et de la servitude :

Digitized by Google

battans et de paraître plus nombreux.

Ils sont d'un tempérament chaud, étant nés dans un climat brûlant. Leur infanterie est composée d'Ethiopiens, qui portent de grands arcs. Ils les mettent devant leur cavalerie, ce qui en impose beaucoup à ceux qui veulent les attaquer. La cavalerie porte l'infanterie en croupe, quand l'expédition n'est pas loin de leur frontière. Elle se sert d'épées, de lances, de haches d'armes, et aussi de flèches. Ils ont pour armures des casques, des cuirasses, des bottines garnies, des gantelets, et autres qui sont à l'usage des Romains. Ils aiment d'embellir leurs ceintures, leurs épées et les mors de leurs chevaux, par des ornemens d'argent.

Lorsqu'ils sont une fois en désordre, il est difficile de les rallier; ils ne pensent plus qu'à sauver leur vie. L'espoir de la victoire accroît leur audace; mais les revers abattent leur courage. Ils sont persuadés que les maux viennent de Dieu, comme les autres choses; c'est pourquoi ils reçoivent la mauvaise fortune sans se plaindre, et attendent un temps plus heureux pour combattre. Ils sont fort portés au sommeil, et redoutent par cette raison les combats de nuit, surtout dans les invasions qu'ils font en terre ennemie. Pour se garantir des surprises, ils se fortifient dans leur camp, et font bonne garde toute la nuit.

Leur ordre de bataille est un carré long, renfoncé partout et très difficile à entamer. Ils se servent de cette forme dans les marches comme dans les combats. Ils imitent d'ailleurs les Romains dans beaucoup d'usages de guerre et de manières d'attaques qu'ils ont apprises de nous.

Lorsqu'ils sont rangés et en présence, ils ne se pressent point d'aller à la charge. Ils reçoivent avec fermeté le premier choc, et dès que le combat est engagé ils ne quittent pas prise aisément. Lorsqu'ils voient l'ardeur de l'ennemi se ralentir, ils s'excitent à le pousser avec vigueur.

Ils en usent dans les combats de mer, comme dans ceux d'infanterie: serrés les uns près des autres, couverts de leurs boucliers, ils soutiennent tous les traits de l'ennemi; lorsqu'il les a épuisés, et qu'il est fatigué, ils en viennent aux mains; c'est pourquoi l'on doit se conduire contre eux avec beaucoup de circonspection.

Leurs maximes et leurs méthodes, à la guerre, valent beaucoup mieux que celles des autres nations les plus expérimentées. C'est ce que nous avons su par des relations qui nous ont été envoyées, par le rapport de nos généraux et par notre très pieux père qui a eu souvent la guerre avec eux.

Les rigueurs de l'hiver, le froid, les pluies les tourmentent beaucoup, et leur ôtent les forces. C'est pourquoi les temps pluvieux et humides sont les plus favorables pour les attaquer, comme cela nous a souvent réussi. Il arrive même alors que les cordes de leurs arcs étant mouillées et détendues, ils ne peuvent s'en servir. C'est donc surtout dans les grandes chaleurs de l'été, qu'ils sortent de Tharse, et des autres villes de la Cilicie, pour faire leurs expéditions contre les Romains.

Il y a beaucoup à risquer, comme je l'ai dit, d'en venir avec eux à une affaire générale, quoiqu'ils paraissent plus faibles en nombre. Il vaut mieux se tenir couvert dans un bon poste, d'où l'on épie leurs démarches. Lorsqu'ils viennent pendant l'hiver, pour courir le pays et butiner, on peut trouver l'occasion de tomber sur eux à l'improviste, même quand ils auraient un grand appareil de guerre.

Ils ne forment point leurs armées par enrôlemens, ni en faisant tirer au sort; mais ils viennent en foule de la Syrie et de la Palestine, pour se présenter volontairement, les riches conduits par le zèle de la patrie, les pauvres par l'espoir de faire du butin. Cet attrait amène jusqu'à des jeunes gens, qui ne sont pas encore dans leur force, et qne les femmes se font un plaisir d'armer.

Il faut tâcher que nos soldats, surtout les nouveaux, aillent gaîment faire la guerre à ces Infidèles. On les y excitera par de bons traitemens, en leur fournissant gratis des armes, des chevaux, et tont ce qni leur sera nécessaire. En se conduisant par de sages conseils, et y joignant des prières ardentes, pour implorer l'assistance de J.-C. contre les ennemis de son nom, nous anrons lieu d'espérer une entière victoire. Le zèle de nos soldats s'animera, qnand ils sauront qu'ils combattent pour la foi, pour le salut de leur famille, et le repos de tous les chrétiens.

Lorsqn'ils passent dans les détroits du Mont Taurus, en allant faire leurs courses, ou plutôt quand ils retournent fatigués, embarrassés de bestiaux et d'autres dépouilles, si l'on occupe certains lienx élevés, avec des archers et des frondeurs, on combattra leur cavalerie avec beaucoup d'avantage. On ponrra anssi rouler sur eux de grosses pierres dans les défilés, ou barrer les chemins par des abattis d'arbres, ou leur dresser, comme je l'ai dit, quelque embuscade. Le général se servira enfin de tous les meilleurs moyens qui lui viendront dans l'esprit pour les défaire.

Ils ne rompent jamais leur ordonnance, quand même ils seraient attaqués par deux ou trois côtés en même temps. Ils combattent ensemble jusqu'à ce que la victoire se déclare pour eux, ou que perdant toute espérance, ils s'enfuient. Il faut les attaquer d'abord avec les flèches; parce que leurs archers à cheval, Ethiopiens et autres, qn'ils placent en avant, étant nus, sont facilement blessés, et prennent aussitôt la fnite. Ils craignent aussi beaucoup la perte de leurs chevaux, qui sont leur sauve-garde. S'ils connaissent que les flèches sont empoisonnées, ils ne tiennent pas un moment et tournent le dos.

Les Sarrazins sont moins avides de gloire que de butin. Comme ils ne sont pas cultivateurs, il fant que les pauvres cherchent à vivre de leur épée. Ceux qui habitent la Cilicie, étant la plupart fantassins, s'exercent à combattre sur terre et sur mer, dans des vaisseaux appelés *cumbaria*. Quand ils ne font point de courses par terre, ils montent leurs navires, et viennent infester toutes les côtes où ils débarquent pour ravager le pays. Si l'on peut remporter sur eux une victoire, on en est délivré pour long-temps. Cela intimide ceux qui sont restés chez eux, et leur fait craindre de se hasarder à de nouvelles expéditions.

Il faut avoir des espions et des surveillans, attentifs à leurs démarches, pour régler sur elles vos préparatifs, afin de vous opposer à leurs entreprises. Si vous êtes avertis qu'ils s'embarqnent pour une course de mer, vous ferez marcher l'armée de terre pour entrer dans leur pays; si au contraire ils viennent par terre, le chef de notre armée navale ira faire une descente sur les côtes de Tharse et d'Adonis. Les peuples de la Cilicie ne sont pas assez nombreux pour faire la guerre en même temps par terre et par mer.

Si vous voulez les attaquer sur l'un et l'autre élément, votre armée navale

côtoiera celle de terre, qui entrera chez eux en passant le Mont Taurus, comme a fait l'empereur Basile, mon père.

Si nous sommes en guerre contre ceux de la Mésopotamie et de la Syrie, vous suivrez les maximes d'un de nos généraux, qui, un peu auparavant, les battit, et leur enleva la ville de Théodosie. Comme les chevaux des Romains ne sont point faits à l'aspect des chameaux, ni au son des cymbales et des tymbales, on aura soin de les y exercer souvent pour les y habituer.

Je vais rappeler en raccourci, ce que j'ai dit ci-devant sur les armes et les armures, les exercices, la disposition des armées, et autres parties de la tactique. J'y ajoute certaines dispositions que j'ai inventées, et dont on peut faire usage contre les Sarrasins. Ces peuples, voisins de notre empire, comme autrefois les Perses, ne sont pas des ennemis moins redoutables et moins incommodes à nos sujets.

Vous formerez votre ordre de bataille de quatre mille hommes choisis: la première ligne sera de 1,500, divisée en trois parties égales. Il ne restera de l'une à l'autre qu'un petit intervalle pour les distinguer. La deuxième ligne sera de mille hommes, divisée en quatre parties chacune de 250. On les placera de sorte qu'il reste entre elles de grands intervalles, afin que si la première ligne recule, elle se retire dans ces vides, et ne fasse plus avec la seconde qu'une seule bataille: car ces quatre parties forment trois intervalles, qui reçoivent chacun une des parties de la première ligne. Après, vous placerez les tergistites, qui seront 500 divisés en deux corps égaux, et placés derrière les pointes de la seconde ligne, comme si c'était une troisième, de manière qu'ils soient prêts d'assister la seconde qui aura reçu la première. Ces trois lignes séparées pour l'usage, mais qui sont comme réunies par leur proximité, doivent se soutenir mutuellement. Vous placerez ensuite les corps des ailes, chacun de 200 hommes, savoir, celui de la droite pour tourner les ennemis, et celui de la gauche pour garder le flanc contre leurs mouvemens. Vous mettrez de chaque côté, à une certaine distance du flanc, 200 hommes en embuscade, pour se jeter brusquement sur les flancs, ou le derrière de l'ennemi. Dans les trois espaces vides de la seconde ligne, vous placerez cent ou cent cinquante hommes, pour qu'ils paraissent remplis; s'il est nécessaire, ils se retireront pour faire place à la première ligne, et se réunissant en escadron formeront encore une petite réserve. Ce qui restera servira d'escorte au général, et l'accompagnera partout pour secourir telle partie qui en aurait besoin.

Vous diviserez ensuite la première ligne en cette manière. Vous en choisirez la troisième partie, composée de bons et braves cavaliers, dont on fera les coureurs; le reste servira de défenseurs. S'il arrivait que les coureurs, s'étant retirés vers les défenseurs, et qu'étant joints ensemble, ils ne fussent pas en état de résister à l'ennemi, alors la seconde ligne viendrait à leur secours: ainsi nos trois lignes, s'assistant l'une l'autre, doivent vaincre facilement une seule des ennemis. Car si la première est repoussée, ils trouvent la seconde qui est ferme et en bon ordre; au lieu que ceux qui n'en ont qu'une manquent de ressource quand elle est battue.

Vous aurez attention qu'il y ait toujours deux hommes d'élite, l'un à la tête, l'autre à la queue de chaque file; faisant vos files de dix, avec le nombre

que j'ai supposé, chaque partie de votre première ligne aura cinquante files ou décuries. Chaque partie de la seconde en aura vingt-cinq. Le corps des flancs, ainsi que celui des cornistites, en aura vingt; les insidiateurs autant. Il faut se souvenir que toutes les parties de l'armée, excepté les coureurs, doivent toujours être rangées en ordre, et garder leurs files et leurs rangs. A l'égard des insidiateurs, on les formera comme les lieux et les circonstances le demanderont, soit en escadron ou en masse.

Vous établirez pour officiers : deux turmarques, quatre dronguaires, vingt comtes et quarante centurions qu'on choisira dans les susdits quatre mille hommes, qui doivent être tous gens de cœur et bien armés. Ce que vous aurez de milices au-delà de ce nombre, vous en ferez la répartition et l'usage que vous jugerez le plus convenable. J'ai supposé que l'armée était d'une force égale ou inférieure; mais si elle était plus nombreuse, vous doubleriez cette quantité de quatre mille, ou vous la tripleriez en conservant le même ordre et les mêmes proportions dans ses différentes divisions. Au cas que vous ayez assez de monde pour faire ainsi trois corps de quatre mille hommes chacun, si l'ennemi est très faible, vous pourrez le combattre en formant votre armée sur trois lignes qui seront d'égale force. S'il résiste à la première, la seconde s'étendra pour le prendre à dos, et si l'on a besoin de la troisième, elle lui gagnera les flancs. Mais si l'ennemi est puissant et nombreux, vous séparerez vos trois corps, qui se rangeront chacun sur deux lignes avec leur réserve, comme je l'ai dit; au cas qu'il soit nécessaire, on fera marcher les autres préfets de l'Orient avec leurs milices : on y fera de même un triage des meilleurs hommes, pour en composer un ou plusieurs corps de quatre mille. Il sera possible d'avoir ainsi jusqu'à 32,000 hommes. Je donne cette méthode à cause de la négligence qu'il y a eu sur les exercices, et du peu de soldats formés que nous avons à présent.

J'ai voulu vous exposer toutes ces choses, qui ne vous seront peut-être pas nouvelles, mais, comme je l'ai déjà dit, ayant fait un choix de ce que j'ai trouvé de meilleur dans les écrits des anciens auteurs militaires, je l'ai recueilli ici très soigneusement pour vous servir de préceptes.

Il ne m'a pas été possible de renfermer dans ce livre tout ce qu'il y aurait eu à dire. En lisant et méditant ce qu'il contient, votre esprit suppléera à ce que j'ai omis, et vos lumières, avec l'aide de Dieu, vous suggéreront d'autres idées qui pourront être encore plus utiles.

INSTITUTION XIX.

Des Combats sur Mer.

Il nous reste à parler des combats de mer, sur quoi nous ne voyons rien d'écrit par les anciens tacticiens. Ce qui s'en trouve, dispersé çà et là, est à présent d'un médiocre usage. Les connaissances que nous avons viennent de nos généraux, qui se les sont transmises les uns aux autres. Je vous expliquerai en peu de mots ce que j'ai appris touchant la conduite des trirèmes, appelées à présent dromones.

Premièrement, il faut vous mettre au fait du pilotage et de la conduite des navires, apprendre à connaître les différens aires de vents, les mouvemens et les divers aspects des astres, les révolutions du soleil et de la lune qui influent sur les changemens des saisons, et à

prévoir les variations des temps. Il est nécessaire d'être instruit dans toutes ces choses, pour se garantir des tempêtes et des accidens de la mer.

Il faut que vos galères soient d'une bonne construction, et propres pour le combat. Elles ne doivent être ni trop épaisses et fortes de bois, ce qui les rendrait pesantes et difficiles à manœuvrer, ni trop minces de bordage, ce qui les rendrait faibles, et les exposerait à être brisées par le choc des vaisseaux ennemis. On leur donnera de telles proportions qu'elles soient en même temps promptes à la course, assez solides pour soutenir la mer, et assez fortes pour résister au choc dans le combat.

Il faut tenir prêts les agrès et tout ce qui est nécessaire à l'équipement des dromones. Il est à propos que plusieurs fournitures soient doubles, comme les ancres, les rames avec leurs scalmes, les voiles et les cordages de toute espèce. On doit faire aussi provision de certains bois courbes, de madriers, de solives, d'étoupes, de poix-résine, de clous, et de tous les outils propres à la construction ou au radoub, comme scies, tarières, haches, et autres semblables.

Vous mettrez sur le devant de la proue un syphon couvert d'airain pour lancer des feux sur les ennemis. Au dessus du syphon, on fera une plateforme de charpente entourée d'un parapet et de madriers. On y placera des soldats pour combattre et lancer de là des traits.

On élève aussi dans les grandes dromones des châteaux de bois sur le milieu du pont. Les soldats qu'on y met jettent dans les vaisseaux ennemis de grosses pierres, ou des masses de fer pointues, par la chute desquelles ils brisent le navire ou écrasent ceux qui se trouvent dessous; ou bien ils jettent des feux pour le brûler. Chaque dromone doit être oblongue, d'une largeur proportionnée à sa longueur, avec deux rangs de rames, l'un en haut, l'autre en bas.

A chaque rang, il y aura pour le moins vingt-cinq bancs pour asseoir les rameurs, savoir : vingt-cinq en bas et vingt-cinq en haut, et sur chacun, il y aura deux rameurs, l'un à droite, l'autre à gauche, ce qui fera en tout cent hommes, rameurs ou soldats. Chaque galère aura son préfet, un lieutenant, un porte-flamme et deux pilotes pour gouverner. Les deux derniers rameurs du côté de la proue seront destinés, l'un pour être pompier, l'autre pour jeter l'ancre. Le pilote qui gouvernera la proue doit être assis dans l'endroit le plus élevé, et bien couvert d'armes défensives. Le siége du préfet sera vers la poupe, dans un lieu où il soit isolé et à l'abri des traits, d'où il puisse tout voir, pour donner ses ordres et faire manœuvrer.

On pourra faire des dromones plus grandes, qui contiennent jusqu'à deux cents hommes, même plus s'il est nécessaire. Cinquante seront pour les bancs d'en bas, et cent cinquante pour les bancs d'en haut, qui seront tous armés pour combattre.

On construira des bâtimens plus petits, à un seul rang de rames, qu'on nomme galiôtes, qui soient très légers à la course; on s'en servira pour faire la garde, la découverte, et pour toutes les expéditions où il faut de la célérité.

Il n'est pas facile de déterminer le nombre des vaisseaux ni celui des hommes qu'on mettra dessus; cela dépendra des circonstances où l'on se trouvera. C'est à vous d'être bien informé du nombre et de la force des ennemis,

pour régler là-dessus les préparatifs de votre armement. Le grand nombre de vaisseaux ne vous servira de rien, si les équipages sont mauvais et composés de gens lâches, quand même vous n'auriez à combattre que pen d'ennemis.

Il fant avoir moins égard au nombre qu'à la force et à la valeur. Combien de mal quelques loups ne font-ils pas à un grand tronpeau!

Vous devez avoir des navires de charge pour porter non senlement les bagages et les vivres de la flotte, mais aussi des provisions d'armes, comme des arcs, des flèches, des traits, et généralement tout ce qu'il faut pour la guerre. A mesure que les soldats qui sont sur les dromones manqueront de quelque chose, on la leur fournira. On portera aussi des mangonneaux et d'autres machines de cette espèce pour s'en servir dans le besoin, et afin qu'on ne reçoive pas d'échec fante de cette précaution.

Les rameurs des bancs supérieurs, et tous ceux qui sont avec le préfet, doivent être armés de pied en cap, de boucliers, de casques, de cuirasses, de brassards, de cuissards, sinon derrière, du moins devant, ponr n'être pas découverts dans les combats de main. Ils combattront avec des piques, des javelots et des épées. Ceux qui n'auront point d'armnres de fer en feront de cordes de nerfs tissues et appliqnées sur un double cuir. Ceux-là se tiendront derrière les cataphractaires, d'où ils tireront des flèches et jetteront des pierres à la main, qu'on nomme cailloux, ce qui est une très bonne arme.

Il ne faut pas cependant qu'ils épuisent leurs forces à en jeter nne trop grande quantité, parce que les Barbares, qui s'en garantissent en croisant leurs boucliers, lorsqu'ils les voient finis, attaquent avec leurs épées et leurs longues piques, de sorte qu'ils viennent aisément à bout de gens qu'ils trouvent fatigués. C'est ainsi qu'en usent les Sarrasins, qui soutiennent toujours le premier choc. Il faut donc se modérer dans le nombre des traits qu'on vent lancer, afin de ménager les forces du soldat pour tont le temps du combat.

Vous cholsirez vos soldats robustes, et de bonne volonté, snrtont ceux qui seront sur la partie d'en haut, et qui doivent en venir anx mains avec l'ennemi. Si vous en avez de faibles et de pen de vaienr, vous les laisserez en bas. On en tirera aussi de cette partie pour remplacer ceux qui seraient blessés sur le haut.

Vous devez connaître la vigueur, la capacité et le degré de conrage de chaque soldat, comme un chasseur connaît la valeur de chacun de ses chiens, et sa propriété, pour en faire l'usage qui lui convient le mieux.

Vous ponrvoirez à ce qu'on ne manque point de subsistance, afin de prévenir les séditions, et d'empêcher qne la disette ne porte les soldats à se débander et à vexer nos sujets. Vous en prendrez sur le pays ennemi autant qu'il sera possible. Il sera défendu à tous les chefs de faire aucune injustice anx soldats, ni d'en recevoir aucuns présens, même de ceux qui sont en usage. Il est inutile de vous recommander la même chose, et de maintenir une exacte discipline.

Avant de vous mettre en mer, vous demanderez la protection dn ciel par des prières; vous encouragerez tout le monde, et vous exhorterez séparément les chefs à bien faire leur devoir; après quoi, le vent étant favorable vous pourrez partir.

Vos galères ne vogueront point au hasard; mais vous les diviserez par escadres de trois ou cinq, sur chacune

desquelles vous établirez un chef, appelé comte, qui la commandera et recevra les ordres directement de vous. Voilà ce qui doit s'observer dans une flotte royale. Quant aux vaisseaux des provinces, chaque gouverneur commande ceux de son *thema*, et il a sous lui ses drongaires et turmarques. Ces officiers s'appelaient de même autrefois dans la flotte du *thema* impérial, comme dans celles des provinces; mais le terme *drongaire*, est affecté maintenant à la charge de général de la mer.

Vous exercerez séparément chaque soldat de marine, et de même chaque galère, pour s'attaquer mutuellement. Les soldats se serviront des épées et des boucliers. Vous rangerez ensuite toutes les galères en deux escadres, qui tantôt unies, tantôt séparées, exécuteront toutes les manœuvres qui se font contre les ennemis. On s'y servira de longues perches ferrées pour écarter les vaisseaux, et les empêcher de se rompre en se choquant: enfin vous leur apprendrez tous les mouvemens que vous jugerez à propos d'employer, et vous les formerez de sorte, que le jour du combat vos gens ne soient point étonnés du bruit, ni des cris des ennemis; qu'ils ne se troublent point, et ne fassent pas de fausses manœuvres.

La flotte étant ainsi exercée et ordonnée, les galères vogueront à quelque distance l'une de l'autre, pour ne pas s'embarrasser et se heurter, lorsque le vent se renforce et que la mer devient grosse. Elles se tiendront aussi en bon ordre dans une rade, afin d'aborder sans confusion.

Si vous campez sur un rivage qui soit de notre pays, et où il n'y ait point d'ennemis à craindre, vous veillerez à ce que les soldats ne fassent aucun tort aux habitans: mais quand vous aborderez sur une côte ennemie, vous établirez des gardes sur terre et sur mer, et vous serez toujours prêt à combattre. Il faut redoubler de vigilance à mesure qu'on court plus de dangers: car si les ennemis vous savent débarqués, ils tâcheront de nuit ou de jour à brûler vos navires.

Je crois en avoir assez dit sur ces objets: vous suppléerez d'ailleurs à ce que j'ai omis. Je vais à présent vous expliquer la manière de se ranger en bataille, ainsi que je l'ai fait pour les combats de terre.

Comme la fortune a ses momens, et que les événemens de la guerre sont incertains, il faut tâcher de vaincre par quelque stratagème, ou quelque surprise, et ne pas vous engager à une bataille rangée sans une extrême nécessité. C'est pourquoi vous prendrez garde de ne pas vous approcher si près des ennemis que vous ne puissiez plus éviter le combat, à moins que vous n'eussiez une grande confiance dans le nombre et la force de vos galères, et dans le courage de vos soldats. Mais pardessus tout il faut attirer sur vos armes la protection divine par une vie exemplaire, par votre intégrité, votre tempérance, votre humanité envers les prisonniers, et votre attention à ne souffrir aucun désordre dans l'armée.

Il y a diverses méthodes de se former, selon les circonstances. Si votre supériorité vous détermine à donner bataille, évitez que ce soit près de votre pays, où, selon l'ancien proverbe, « le » soldat croit être en sûreté, s'il peut » y planter sa pique. » Il vaut mieux que ce soit sur les côtes de l'ennemi, parce que celui-ci, se voyant un asile assuré, montrera moins de fermeté et de résolution. Il y a bien peu de gens, Romains ou Barbares, qui combattent par un sentiment d'honneur, et veulent préférer la mort à une fuite honteuse.

Avant le jour du combat, vous assemblerez vos préfets pour délibérer avec eux, et vous suivrez ce qui sera jugé de meilleur à la pluralité des voix. S'il arrive quelque chose qui vous oblige à changer vos premières résolutions, vous avertirez toutes les galères par un signal qui se fera sur la vôtre, et qui indiquera votre intention.

Votre galère étant comme la tête de toute l'armée, doit être distinguée des autres par sa grandeur, sa force, et montée de soldats d'élite. Elle sera construite sur le modèle de celles qu'on nomme *Pamphyle*. Pareillement vos chefs d'escadres choisiront dans les dromones qu'ils commandent, les meilleurs hommes pour former leurs équipages. Tous auront continuellement l'œil sur la capitane, pour se régler sur elle, et voir s'il n'en part pas de nouveaux ordres.

On se servira pour les signaux d'une flamme, d'un drapeau, ou autre chose élevée et assez visible, qui puisse désigner tout ce que vous voudrez faire entendre, soit pour attaquer ou faire retraite, tourner l'ennemi ou lui tendre un piége, courir au secours d'une partie en danger, faire force de rames, ou voguer plus lentement.

On ne peut se servir sur mer de la voix, ni de la buccine, parce que le bruit des flots et des rames, les cris des combattans, la mêlée et le choc des vaisseaux empêcheraient de les entendre. Chaque ordre doit être indiqué par un signal particulier dont on convient d'avance. Ou l'on tient le drapeau droit, ou on l'incline à droite, à gauche; ou bien on l'agite, on l'élève, on l'abaisse, on le supprime, ou l'on en met un autre d'une figure différente, ou l'on change seulement sa couleur, comme on avait coutume de faire autrefois. Celui du combat était rouge, élevé sur une longue pique. Vous devez être exercé dans la connaissance des différens signaux, ainsi que vos comtes et vos préfets, afin que personne ne se trompe, et que chacun comprenne bien les ordres que vous donnerez, ce qui est de la dernière importance.

Lorsque l'espérance bien fondée de la victoire vous aura fait prendre la résolution de combattre, ce sera le temps, le lieu et la disposition des ennemis qui vous détermineront sur le choix de l'ordre de bataille, et qui décideront de vos manœuvres; on ne peut donner là-dessus que des règles générales.

Vous pouvez ranger votre flotte en croissant, les galères placées deçà et delà, s'avançant comme deux cornes ou deux mains. Vous observerez de placer les meilleures et les mieux armées surtout aux pointes. La capitane sera dans le fond du concave, d'où vous pourrez tout voir aisément et donner vos ordres. Cette disposition semi-circulaire est la plus propre pour envelopper l'ennemi. Elle a encore beaucoup d'avantages pour la retraite, comme nous l'ont appris quelques anciens qui se sont servis de cette méthode.

Votre armée étant en présence de celle de l'ennemi, vous la mettrez en croissant, si vous faites retirer vos galères du centre, et successivement les autres pour former l'enfoncement. Cette manœuvre, qui aura l'air d'une fuite, ne sera cependant que pour combattre avec plus d'avantage, car vos galères seront toutes prêtes à revirer sur l'ennemi s'il vous suit et se jette dans le concave, ce qu'il n'osera faire crainte d'être enveloppé.

Vous pouvez aussi vous ranger en ligne droite. Par cette disposition, vous porterez la proue sur l'ennemi, pour brûler ses vaisseaux par les feux qu'y jetteront les syphons. On se forme en-

coré sur deux ou trois lignes, selon le nombre des vaisseaux que l'on a. Lorsque la première est engagée et ses galères aux prises avec celles de l'ennemi, l'autre se coule à droite et à gauche pour se jeter sur les flancs ou sur les derrières, de sorte que les ennemis ne peuvent soutenir cette nouvelle attaque.

Une autre méthode est de faire paraître peu de vaisseaux. Les ennemis répandus sur la mer, voyant ce petit nombre, viendront fondre sur eux; alors les autres paraîtront et jetteront le trouble dans toute leur flotte.

Vous pourrez encore faire avancer vos galères les plus légères et les plus vites à la course. Celles-ci, ayant entamé le combat, feront semblant de fuir, et attireront les galères ennemies qui les suivront à force de rames. Alors les autres, qui seront fraîches, arriveront sur elles, et les attaquant inopinément, doivent s'en emparer; ou bien laissant passer les plus fortes et les meilleures, elles se jetteront sur les dernières, qui doivent être les plus mal équipées. Lorsque les ennemis, pleins de confiance, poursuivent avec ardeur, ils rompent leur ordonnance, se dispersent, et se trouvent souvent très séparés les uns des autres. Vous pourrez, dans ce cas, attaquer une partie de leurs galères, en mettant deux ou trois des vôtres contre une des leurs; vous les enlèverez ainsi sans beaucoup de peine avant qu'elles puissent être secourues. Quand on a une flotte plus nombreuse que celle de l'ennemi, on en tient une bonne partie en réserve; on fait durer le combat jusqu'à la nuit, et lorsque les ennemis sont bien fatigués, on lâche sur eux les galères toutes fraîches qui n'ont pas combattu, et auxquelles ils n'ont plus la force de résister.

Le temps le plus favorable pour attaquer une flotte est lorsqu'elle a été battue d'une forte tempête; on trouve ses vaisseaux désagréés et les équipages fatigués. S'ils sont à terre, on peut aller brûler les navires pendant la nuit. Un général habile est attentif à profiter de toutes les circonstances qui peuvent l'aider. Comme elles sont infinies, on ne saurait les exposer dans un traité; il faut prier la Providence de nous éclairer sur tous les incidens, et les moyens les plus efficaces que la fortune peut nous présenter.

Nous tenons, tant des anciens que des modernes, divers expédiens pour détruire les vaisseaux ennemis, ou nuire aux équipages. Tels sont ces feux préparés dans des siphons, d'où ils partent avec un bruit de tonnerre et une fumée enflammée qui va brûler les vaisseaux sur lesquels on les envoie.

On place à la proue, à la poupe, à babord et tribord, des archers qui jettent de petites flèches appelées mouches.

On s'est servi de pots de terre dans lesquels on enfermait des bêtes venimeuses comme des serpens, des vipères, des scorpions. Ces pots jetés dans les vaisseaux, venant à se briser, ces animaux répandus mordaient tous ceux qu'ils rencontraient.

On peut jeter aussi des vases pleins de chaux vive. Le vase se brisant, la chaux se dissipe en poussière et suffoque ceux qui sont sur le pont. Les chausses-trapes de fer, jetées en grand nombre dans un vaisseau, sont aussi très incommodes.

Il faut préparer surtout des vases pleins de matière enflammée, qui se brisant par leur chute, doivent mettre le feu au vaisseau. On se servira aussi de petits siphons à la main que les soldats portent derrière leurs boucliers,

Digitized by Google

et que nous faisons fabriquer nous-mêmes : ils renferment un feu préparé qu'on lance aux visages des ennemis.

On emploie encore des grandes chausses-trapes, ou bien des sphères de bois garnies de pointes de fer. On les entoure de goudron et de toiles soufrées, et après y avoir mis le feu, on les jette dans les vaisseaux où elles portent l'incendie. Les ennemis ne peuvent les éteindre aisément : les uns se brûlent les pieds, d'autres les mains ; et ceux qui en sont occupés diminuent le nombre des combattans.

On peut avoir des grues, ou autres machines semblables tournant sur un pivot. On élève avec elles de grosses masses, qu'on fait tomber sur le vaisseau auquel on est accroché. On jette aussi avec un mangonneau, de la poix liquide et brûlante, ou quelque autre matière préparée.

Une des meilleures manœuvres qu'on puisse faire, c'est de joindre une de ses galères côte à côte d'une de l'ennemi, comme lorsqu'on veut en venir à l'abordage. Alors une autre vient la choquer de l'éperon par le flanc découvert, et lui donner une grande secousse, tandis que la première l'attire à elle. Celle-ci doit se dégager un peu pour ne pas lui servir d'appui, surtout vers la poupe. Par ce moyen on la brisera et on la submergera avec tout l'équipage. J'imagine qu'il serait bon que des bancs de rames qui sont en bas, passassent de longues piques par les sabords pour tuer les ennemis. Il serait encore à propos de trouver des moyens pour faire entrer l'eau par cet endroit dans la galère ennemie.

Il y a plusieurs autres moyens qui ont été donnés par les anciens, sans compter ceux qu'on peut imaginer et qu'il serait trop long de rapporter ici. Il y en a même tels qu'il est à propos de ne pas divulguer, de peur que les ennemis, venant à les connaître, ne prennent des précautions pour s'en garantir, et ne s'en servent eux-mêmes contre nous. Il faudra que votre flotte soit du moins égale en nombre de vaisseaux à celle des ennemis, et supérieure s'il est possible. Car lorsqu'on en vient aux mains, celui qui a le plus de galères, pouvant en mettre deux contre une dans quelque partie, il est naturel qu'il y ait l'avantage, et qu'il le remporte successivement dans toutes les autres.

Cependant si vous savez que les galères de l'ennemi soient fournies de beaucoup de combattans, vous égalerez le nombre de vos dromones au sien, et vous renforcerez leurs équipages des meilleurs hommes que vous prendrez sur les autres, en les portant comme je l'ai dit jusqu'à deux cents hommes ; afin que les surpassant par le nombre, la force et le courage, vous puissiez avec l'aide de Dieu vous assurer la victoire.

Il faut avoir des dromones plus petites que les autres et plus promptes à la course, pour prendre celles des ennemis qui fuient, et afin de les éviter si elles en sont poursuivies. On les aura sous la main, pour les lâcher sitôt qu'il en sera besoin.

On aura donc de grandes et de petites dromones, pour les employer selon les dispositions des ennemis. Ni les Sarazins ni les Scythes septentrionaux, n'ont pas la même méthode ; les premiers se servent de grands bâtimens pesans et tardifs à la course. Les Scythes en ont de plus petits et plus légers, avec lesquels ils descendent les fleuves pour entrer dans le Pont-Euxin ; c'est pourquoi ils ne les font pas plus forts.

On se pourvoira encore de petits bâ-

timens qui ne sont point armés en guerre et qui servent seulement pour les gardes, pour porter les nouvelles, et à d'autres usages semblables ; sans compter les dromones à un seul rang de rames qui doivent être armées à tout événement.

Après que les ennemis se seront dissipés, vous distribuerez les dépouilles avec équité à vos soldats, et vous ferez préparer des banquets pour les régaler. Vous louerez, caresserez et récompenserez par des dons et des honneurs ceux qui se seront distingués, et vous punirez ceux qui auront mal fait. Quant à vous qui devez donner tout votre temps à l'administration de l'armée, vous montrer appliqué, courageux, prompt, industrieux, dans une situation d'âme et d'esprit toujours ferme, toujours tranquille dans les affaires et dans les dangers, soyez assuré d'obtenir de Dieu une récompense éternelle, puisque vous aurez combattu pour la vraie religion, et de nous les bienfaits et les honneurs que vous aurez mérités.

INSTITUTION XX.

Recueil de diverses maximes et sentences.

Après les institutions que je viens de vous donner, vous ferez attention aux maximes suivantes que j'ai tirées de plusieurs auteurs anciens, et que je rapporte à cause de leur brièveté. Ce sera un moyen de plus pour vous perfectionner dans la science des armes, selon le proverbe de Salomon : « Celui qui a déjà de la sagesse, profite de l'occasion d'en acquérir davantage. »

Vous devez partager en toute occasion les travaux et les fatigues de la guerre avec ceux que vous commandez, et encourager tout le monde par votre présence, vos discours et vos soins.

Si la disette est dans l'armée, vous retrancherez la dépense de votre table, et vous montrerez l'exemple de la frugalité ; vos mœurs doivent être un modèle pour les autres.

Il faut agir en père à l'égard de vos soldats, mettre dans vos discours et vos actions un air affable et bon, à moins que la nécessité ne vous force à être sévère. Il faut être juste et modéré dans les châtimens, les infliger sans colère, de peur qu'elle ne vous porte à la cruauté, ce qui révolterait les esprits ; mais aussi soyez inflexible quand le cas l'exige. Arrêtez les séditions dans leur principe, de peur qu'elles n'augmentent et que le mal ne devienne sans remède. Ayez soin que votre armée ne manque pas du nécessaire, sans cela vous ne pourrez jamais maintenir la discipline.

Délibérez avec circonspection, et ne suspendez pas l'exécution de ce qui sera résolu, par la crainte de quelques inconvéniens qui vous viendraient dans l'esprit. Une prudence trop raffinée est nuisible.

Vous ne communiquerez vos desseins qu'à peu de personnes des plus discrètes, et vous répandrez des bruits contraires. Les ennemis qui en seront informés par leurs espions ou vos transfuges, prendront de fausses mesures s'ils y ajoutent foi. S'ils ne les croient point, ils se négligeront et vous pourrez les surprendre en exécutant ce qui n'était d'abord qu'une feinte de votre part.

Une âme ferme est toujours égale dans la bonne et la mauvaise fortune. Elle prend conseil du temps sans s'enorgueillir des bons succès, et sans se

laisser abattre par les revers. Celui qui se livre à une joie immodérée est facilement accablé par la douleur.

Il ne serait pas sûr de vous servir toujours des mêmes manœuvres et des mêmes ruses, quoiqu'elles vous aient réussi. L'ennemi, qui vous en verrait prendre l'habitude, ne manquerait pas de s'en prévaloir, pour vous tendre un piége où vous donneriez. Une conduite uniforme est bientôt connue: celui qui varie son jeu embarrasse son adversaire et le tient toujours dans l'incertitude.

S'il arrive quelque chose de fâcheux, gardez-vous de le laisser connaître. Il est de la prudence du chef de cacher aux soldats ce qui peut leur abattre le courage.

Si vous soupçonnez quelqu'un de votre armée de donner des avis à l'ennemi, marquez-lui de la confiance, et dites-lui le contraire de ce que vous méditez; c'est un moyen sûr d'en tirer parti.

Si vous savez que vos desseins sont connus de l'ennemi, il faut vous en désister, ou prendre d'autres mesures, ou les changer entièrement.

Il ne serait pas beau d'éviter le combat sur quelque bruit d'embuches ou de conspirations, soit qu'il vienne des vôtres ou des ennemis. Il ne faut pas non plus le mépriser; mais sans rien changer à vos résolutions, vous prendrez les meilleures précautions pour vous garantir de ce qui se serait tramé contre vous.

Si à la veille d'une action, vous pouvez persuader à vos troupes que les ennemis ont été vaincus ailleurs, vous ranimerez les plus timides. C'est un excellent augure que le nom de la victoire.

Si votre armée a été battue, n'accablez point de reproches ni de paroles injurieuses des gens qui sont assez malheureux d'avoir été vaincus. Rien n'est à mon avis plus nuisible, parce qu'on achève de les décourager. Il faut au contraire les consoler et les ranimer en leur donnant de bonnes espérances.

Si dans le cours de vos opérations il arrive quelque sédition, quelquefois il est bon de dissimuler, et d'attendre la fin de votre entreprise pour en punir les auteurs.

Vous effrayerez beaucoup l'ennemi si, après un combat, vous pouvez enterrer vos morts, et laisser les siens sur le champ de bataille, d'où vous vous éloignerez ensuite. Pour le faire avec sûreté, vous allumerez des feux d'un côté, et vous ferez votre retraite d'un autre.

Pour rendre suspects les principaux habitans d'un pays et y semer la discorde, il faut, en y faisant le dégât, épargner leurs terres, et leur donner des marques d'égard par lettres ou autrement. Vous renverrez des prisonniers chargés de commissions secrètes auprès d'eux. Si vous faites cela plusieurs fois, quoique ce ne soit qu'une feinte de votre part, on ne laissera pas de les soupçonner d'intelligence avec vous.

Vous rendrez vos déserteurs suspects, si vous leur faites tenir des lettres par lesquelles il paraisse que vous les engagez d'entreprendre quelque trahison contre l'ennemi, dont vous marquerez le temps et d'autres détails. Ces lettres étant surprises, on les tiendra renfermés, ou s'ils les montrent eux-mêmes, on se méfiera toujours de leur fidélité.

Quand vous assiégez une place, vous pouvez gagner les assiégés en faisant jeter des lettres attachées à des flèches, par lesquelles vous promettez la conservation de leurs biens et de leur liberté, s'ils veulent se rendre: on fait

encore dire la même chose par des prisonniers qu'on renvoie.

Ne vous laissez pas gagner aux belles paroles de l'ennemi, ni tromper par sa retraite. Pensez toujours qu'il imagine tous les moyens possibles de vous nuire, et que ses démarches peuvent couvrir des piéges dangereux.

Tous les lieux propres à des embuscades doivent vous être suspects; ne vous engagez pas légèrement à suivre par là les ennemis.

Souvent dans sa fuite l'ennemi peut vous dresser des embuches. Si vous le poursuivez sans précaution et que vos soldats soient débandés, il peut se rallier et vous arracher la victoire.

A la veille d'une action, si vous ordonnez que tous les infirmes, les valétudinaires, ou ceux qui ont de mauvais chevaux soient séparés, tous les lâches feront semblant d'être malades ou qu'il manque quelque chose à leurs chevaux. Vous les connaîtrez de cette manière et les enverrez dans quelques châteaux, ou bien vous les laisserez pour la garde du camp.

Il ne faut pas former des entreprises périlleuses sans nécessité, et sans qu'il vous en revienne une grande utilité. Ceux qui se jettent dans le péril sans raison, ressemblent à des gens éblouis par la couleur de l'or, qui n'en désireraient que pour jouir de son brillant.

Le temps de la guerre n'est pas celui du repos. Avant que la paix ne soit affermie, il n'est aucun moment où l'on puisse se négliger. Veillez donc attentivement à toutes les démarches de l'ennemi. Éventez toutes ses ruses et ses projets; quand le mal est arrivé il n'est plus temps de se repentir.

Dans toutes les occasions de la vie soyez franc et sincère : c'est à la guerre seule que je vous demande de la ruse et de la finesse.

Les suspensions d'armes ou les traités que vous pouvez faire ne doivent pas vous porter à la négligence. Il faut au contraire redoubler de vigilance et vous garder avec soin. Si vous n'êtes pas capable de manquer à vos engagemens, l'ennemi peut être perfide. Il est honteux à un général de dire : Je ne l'aurais pas cru.

Quoique vous sentiez votre supériorité sur l'ennemi, vous ne devez jamais maltraiter ses ambassadeurs. Ce sont des gens qui se livrent entre vos mains sous la caution de la foi publique et du droit des gens, qui est inviolable; autrement, personne ne voudrait à l'avenir se fier à vous.

Méfiez-vous des transfuges ennemis, qui sont souvent envoyés exprès, surtout ceux qui se jettent dans une place assiégée. Ce peut être dans le dessein de mettre le feu en plusieurs endroits. Pendant qu'on sera occupé à l'éteindre, l'ennemi profitera de ce moment pour s'en emparer plus aisément.

Ne mettez pas une telle confiance dans vos retranchemens ou dans l'assiette de votre camp, que vous vous négligiez sur le reste. Dieu est votre première sauve-garde; après lui le meilleur appui n'est pas dans les remparts, mais dans vos armes.

Vous ordonnerez à vos soldats qu'ils soient prêts à combattre en tous temps, de nuit et de jour, par un beau temps ou pendant la pluie. Il n'est aucun moment où l'on puisse dire : Je n'ai rien à craindre.

Quand vous n'êtes point occupé à quelque opération, ne laissez pas vos soldats dans l'oisiveté; elle est la source des troubles et des séditions. Un général avisé tient toujours ses troupes en haleine, en les occupant par des exer-

ces ou des travaux. Cela entretient et augmente même leur vigueur, au lieu que la fainéantise les énerve.

On est bien autrement sûr de réussir avec des soldats instruits et robustes qu'avec une multitude de gens sans vertu.

La nature forme peu d'hommes braves et généreux, mais l'habileté du général et ses soins peuvent les rendre tels.

Il est avantageux d'avoir une bonne cause à soutenir. Celui qui repousse un agresseur injuste a pour lui le secours du ciel; mais quiconque entreprend une guerre mal fondée, a tout à craindre de la vengeance divine.

Si vous employez des troupes étrangères, il est prudent qu'elles soient en plus petit nombre que les vôtres, surtout si vous défendez votre pays, car si elles sont plus nombreuses, elles peuvent s'en emparer elles-mêmes. Ceux qui vendent leur service pour de l'argent, peuvent se laisser corrompre par une plus grande somme pour se tourner contre vous.

Que le nombre de vos troupes nationales surpasse toujours celui des auxiliaires. Si vous avez beaucoup de celles-ci, qu'elles soient, s'il est possible, de nations différentes.

Ne mêlez pas vos troupes alliées avec les vôtres, surtout si elles sont d'une religion différente; mais qu'elles campent et marchent séparément. Ne confiez pas non plus vos secrets à leurs chefs, de peur qu'ils n'en abusent s'ils devenaient vos ennemis.

Ne vous contentez pas de faire examiner les chemins par les spéculateurs, voyez-les vous-même autant que cela sera possible, ainsi que la disposition des ennemis. Vous ne pouvez sans cela prendre des mesures justes sur lesquelles on puisse tabler.

Faites tous vos préparatifs pendant l'hiver, afin qu'au printemps rien ne vous manque pour entrer en campagne.

Dès le commencement de la guerre, il faut adresser des prières à Dieu pour lui demander son assistance, afin qu'il nous garantisse de tomber dans de grands dangers, et qu'il nous inspire ce qu'il faudra faire. Nos bras, n'étant que des instrumens qu'il emploie selon sa volonté, ne peuvent agir avec succès que par son aide. Il est le Dieu des combats, et donne la victoire à qui il lui plaît.

Si vous voulez parvenir à une bonne paix, faites de bons préparatifs pour la guerre. Plus vous serez en état de la soutenir et de la pousser avec vigueur, plus vous rendrez vos conditions meilleures et obligerez les ennemis d'accepter celles que vous offrirez.

Délibérez avec plusieurs, résolvez seul ou avec peu, exécutez sans délai.

Alexandre, interrogé comment en si peu d'années il avait terminé tant de choses et si importantes, répondit : « En » ne remettant pas au lendemain ce que » je pouvais faire le jour même. »

La nuit est le temps le plus propre pour méditer sur les choses importantes ; l'esprit est plus rassis, et n'est point distrait par le tumulte qui règne pendant le jour.

Avant de vous coucher et de vous livrer au sommeil, rappelez-vous ce que vous pourriez avoir omis, et pensez à ce qu'il faudra faire le lendemain.

Les entreprises mûrement délibérées et qui se font à propos ont une bonne issue; mais l'expérience nous apprend que tout ce qui se fait témérairement, avec précipitation, ne réussit point, et cause de grands maux.

Les affaires de la guerre doivent être conduites avec bien de la circonspection. Dans toutes les autres, le mal peut se ré-

parer. Ici il est permanent; les morts se corrompent et ne reviennent point.

Un bon général est comme un habile athlète, qui emploie à propos la ruse et la force pour vaincre son adversaire. Il doit être préparé à toutes les attaques et les ruses de l'ennemi, et avoir prévu tous les cas, non seulement les plus vraisemblables, mais ceux où il y a quelque possibilité. Ainsi, quoi qu'il arrive, il ne sera point pris au dépourvu.

Lorsque vous aurez commencé la guerre, prescrivez-vous la loi de la conduire jusqu'à la fin. Il serait honteux de venir se reposer chez soi sans l'avoir entièrement terminée. L'ennemi vous mépriserait et croirait que vous n'avez pu faire autrement.

La science de la guerre est noble et d'une grande utilité. Par son moyen on réduit souvent les ennemis sans combattre. Il faut donc l'étudier avec application. On y apprend l'art de dresser des piéges, et quand il faut agir à force ouverte, on y trouve encore des moyens de surprendre l'ennemi par quelque endroit.

Il est beau de vaincre sans rien risquer, en harcelant, en affamant les ennemis. Les téméraires qui réussissent par des coups de la fortune, n'ont que l'admiration du vulgaire. Imitez plutôt ceux qui ne doivent leur succès qu'à leur adresse : ceux-là méritent seuls d'être loués. Assurez toujours vos entreprises le plus que vous pourrez. Si vous avez une fois vaincu la fortune, vous la garderez dans votre parti.

La modestie et la continence sont des qualités nécessaires aux gens de guerre. On ne doit porter à l'armée que ce qui est indispensable; le luxe amollit et corrompt les mœurs. Rien n'est aussi plus honteux que la débauche; elle énerve le corps et affaiblit les facultés de l'esprit. Ainsi tous les chefs de votre armée doivent être exempts de ces vices, qui rendent incapable de commander.

Si vous êtes éloigné de toute cupidité et d'avidité du gain, vous gagnerez l'estime générale et l'amour de vos soldats. Lorsqu'ils vous aimeront, ils se livreront avec zèle à tous les travaux.

Si vous voulez être considéré et honoré, préférez le bien public à votre avantage particulier. Un bon général n'est pas celui qui fait bien ses affaires, mais qui veille au salut de tous ceux qui sont sous ses ordres. Nous ne le choisissons pas pour qu'il ne pense qu'à lui seul. Un chacun ne prend le parti des armes que pour se rendre meilleur et se perfectionner : l'obéissance aveugle qu'on rend au général est l'effet de la confiance qu'on a en lui.

Scipion ayant été élu général, il supprima toutes les tables, les lits et plusieurs vases dont on se servait à l'armée. Il ne permit aux soldats qu'une marmite, une broche et un gobelet de bois; aux officiers, un d'argent : il défendit de s'oindre d'huile de senteur; ordonna qu'on dînerait debout avec des mets qui ne fussent pas apprêtés au feu, et qu'au souper on ne mangerait que de la viande bouillie ou rôtie; que chaque tribun n'aurait qu'une petite tente sous laquelle il coucherait: ainsi pendant tout le temps de son généralat, il se rendit illustre par ses victoires. Il n'ajoutait point foi à l'astrologie, aux prédictions, à l'apparition des spectres, aux augures, aux songes, ni aux divinations. Il méprisait toutes les choses par lesquelles on prétendait tirer des connaissances de l'avenir, et qui jettent la terreur dans les esprits, ce dont un général adroit sait les guérir. En l'imitant vous érigerez à votre gloire des trophées immortels.

Quelquefois les soldats tirent de cer-

taines choses un mauvais augure qui les décourage. Il faut alors chercher un moyen de changer leurs pensées, et tirer de ces mêmes choses qui les effraient, une raison qui les ranime, et leur redonne l'espérance. Par exemple, s'il venait à tonner et que cela fût pris comme un mauvais signe, on leur dirait que c'est Dieu qui manifeste sa colère contre les ennemis.

C'était autrefois un très fâcheux augure d'éternuer, et si pareille chose arrivait à quelqu'un, les soldats en avaient l'âme abattue. Un général, qui avait remarqué l'effet que cela produisait, dit en plaisantant, après qu'un soldat eût éternué, « je ne m'étonne pas que dans » tant de monde il y en ait un qui » éternue. » Cela fit rire ceux qui l'entendirent, et tourna le mauvais augure en bon; car le rire est le signe de la victoire.

Il y a plusieurs articles semblables qui peuvent être d'un grand secours, si vous avez l'adresse de prévoir certaines choses et de les prédire, en les donnant comme une marque évidente de la protection du ciel: par exemple, l'apparition d'un astre, ou une éclipse, ou quelque phénomène dont le vulgaire ignore les causes; ou bien si vous supposez un songe, par lequel Dieu vous excite à une entreprise. Le soldat, qui la voit approuvée du ciel, en aura plus de courage et de confiance.

Faites attention au jour du mois et de l'année où nous aurons remporté une victoire; et si vous êtes dans le cas de combattre, choisissez ce jour de préférence; les soldats qui le croiront marqué pour la victoire, en auront meilleure espérance.

L'arc et les flèches sont des armes excellentes et très utiles. Vous aurez soin d'ordonner que dans les forts, châteaux, petites villes et autres lieux exposés aux courses des ennemis, chacun de ceux qui sont en état de se servir d'armes, ait du moins un arc et quarante flèches; qu'ils s'exercent souvent au tir, soit dans la plaine, dans la montagne ou dans des clôtures. Par là les habitans d'un pays pourront se défendre contre les partis de l'ennemi, et les arrêter en se postant sur des rochers, dans des détroits, et aux passages des bois.

Si vous avez une petite armée en comparaison de celle des ennemis, campez-vous dans un lieu étroit suffisant pour votre nombre, et où l'ennemi ne puisse profiter de sa supériorité.

Comme vous devez vous appliquer à connaître les camps des ennemis, leur situation et le nombre des troupes qu'ils contiennent, vous devez aussi empêcher autant que vous pourrez de reconnaître les vôtres.

Si vos troupes marchent serrées elles paraîtront moins nombreuses, la condensation trompant la vue. Si vous voulez en faire paraître plus que vous n'en avez, faites marcher vos soldats écartés les uns des autres, pour qu'ils occupent plus de terrain. Dans le camp, on réunira deux chambrées sous la même tente; et l'on posera les armes auprès, au cas qu'on voulût faire paraître l'armée moindre qu'elle n'est. Si l'on veut le contraire, on divisera une chambrée sous deux ou trois tentes. Par ce dernier stratagème vous empêcherez l'ennemi de vous mépriser; mais comme il peut ne pas rester long-temps dans l'erreur, vous leverez votre camp pour vous aller poster dans un lieu sûr, jusqu'à ce que vous ayez reçu des renforts.

Faites toujours en sorte que votre armée soit en bataille avant celle de l'ennemi. Vous serez ainsi prêt à en-

treprendre ce que vous voudrez contre lui; et peut-être n'aura-t-il pas le temps de se former avant votre attaque, ce qui relevera le cœur de vos troupes, et consternera les siennes.

Si vous voulez que vos soldats aillent volontiers au combat, il faut avoir grand soin de panser les blessés. Ceux qui sont préposés pour les relever, remettront les dépouilles des morts entre les mains des dixainiers.

Ayez attention de vous mettre à dos le soleil, le vent et la poussière, et que l'ennemi les ait au visage. Cet avantage vous facilitera la victoire.

Il faut tâter votre ennemi pour tâcher de connaître son caractère. S'il est audacieux, faites en sorte de l'irriter et de l'engager à quelque mouvement hasardeux dont vous le punirez. S'il est timide et craintif, étonnez-le par des attaques vives et inopinées.

Quand Dieu vous aura donné la victoire, si les ennemis demandent la paix, il ne faut pas leur imposer des conditions trop dures. Pensez que la fortune est inconstante, et que d'un jour à l'autre la moindre circonstance peut changer la face des affaires.

Vous pourrez tromper les ennemis, en paraissant faire une chose contraire à votre dessein. Si, par exemple, étant en présence, vous faites mine de vous retrancher, ou d'élever un fort sur une élévation, ils croiront que vous avez envie d'y rester. Tandis qu'ils seront occupés à faire la même chose, vous pourrez les attaquer, ou bien vous retirer à la sourdine.

Si vous voulez faire croire aux ennemis que vous restez dans votre poste, et cependant avoir le temps de vous retirer, vous ferez couper des pieux auxquels on attachera des boucliers et des piques; on les plantera de manière que dans l'éloignement ils paraissent être des hommes.

Si vous posez votre camp vis à vis des ennemis, et que le vent souffle de leur côté, mettez le feu aux champs qui sont entre deux, et vous l'obligerez à s'enfuir.

Quand vous ferez une course chez l'ennemi, vous placerez pendant la nuit des embuscades en divers endroits, pour fondre sur lui de toutes parts et le disperser plus facilement. Vous pourrez aussi faire semer des chausse-trapes de fer dans une certaine circonférence de terrain, afin d'être un obstacle à l'ennemi qui s'avancerait sur vous. Vos fantassins porteront des galoches de bois, au lieu de souliers de cuir, pour n'en être point incommodés.

Vous pourrez faire une course sans beaucoup de danger dans le pays de l'ennemi, ou lui surprendre quelque poste, en habillant vos soldats à la manière des siens ou des habitans : si c'est sur mer, en vous servant de vaisseaux pris, ou en imitant la construction des leurs, ainsi que leurs pavillons. Cela fera qu'ils vous croiront de leur parti et vous laisseront approcher.

Avec de l'argent et sans combattre, on peut souvent se défaire de ses ennemis, si l'on engage un autre peuple à les attaquer. Il arrivera qu'ils s'affaibliront et se détruiront mutuellement, tandis que vous conserverez toutes vos forces et deviendrez supérieur à eux.

Nulle occupation n'est plus louable que l'étude de la guerre et celle de l'agriculture. Celle-ci nourrit les guerriers qui défendent l'état. Ces deux arts sont d'autant supérieurs à tous les autres, qu'ils ne sont jamais superflus, et que l'on ne peut s'en passer en aucun temps, la subsistance et les moyens de

conservation devant toujours être prêts.

Un général ne doit pas être seulement versé dans la science des armes; il doit être recommandable par la noblesse de ses actions; c'est pourquoi les anciens n'avaient pas seulement égard, dans le choix de leurs généraux, à l'illustration des familles, mais aussi au mérite personnel.

La tempérance est une vertu précieuse, dont le général doit être un modèle, surtout à l'égard des femmes captives. Le vice opposé est des plus dangereux. Les Juifs, corrompus par les femmes Madianites, attirèrent une plaie sur Israel, arrêtée par Phinée qui tua Zambri et la femme qu'il avait menée dans sa tente. (a)

Quand on est chargé de l'administration des affaires publiques, on doit abjurer toute inimitié, et ne plus considérer que le bien de l'état. « Celui » qui a l'âme grande sait oublier les » injures personnelles dont il pourrait » se venger. »

Étudiez-vous à connaître le degré de courage et de talens de vos officiers et de vos soldats, pour les employer où ils peuvent rendre le plus de service.

Il faut que les soldats trouvent leur vie agréable, qu'ils remplissent leur devoir avec gaîté, et qu'ils aient de la patience dans les travaux. Ceci est l'augure le plus certain des bons succès.

La présence du général, son air gai, quelques mots flatteurs et persuasifs, inspirent de l'ardeur aux officiers et aux soldats.

Un général expert prévoit les desseins et les stratagèmes de son adversaire. Il le juge d'après ce que lui-même aurait imaginé s'il eût été à sa place. L'expérience de ce qu'on tente tous les jours contre l'ennemi doit faire conjecturer ce que lui-même est capable d'entreprendre.

Vouloir tout faire soi-même est d'un homme malhabile. Vous consumeriez tout votre temps dans les détails. Il ne faut donc pas vous mêler des fonctions de vos préfets, mais veillez seulement à ce qu'ils les remplissent exactement.

On est bien plus admiré si l'on trouve sur-le-champ le meilleur expédient pour se tirer d'un péril pressant, que lorsqu'on a le temps de méditer à ce qu'on devra faire.

Les lâches et les fuyards ne feraient souvent que jeter le trouble dans l'armée si on les obligeait à combattre. Il vaut mieux les employer dans quelque endroit peu exposé, où ils peuvent être utiles.

Si vous surprenez une place, ou que vous l'emportiez d'escalade, faites ouvrir une des portes pour donner une issue libre aux ennemis. Quand ils pourront se sauver, ils ne penseront point à se défendre. Il faut toujours éviter de combattre des désespérés.

Tel qu'un bon chasseur fait tendre des piéges, pour y prendre les loups ou les renards, vous prendrez les espions de l'ennemi, en postant secrètement des gardes hors du camp, avec ordre d'arrêter tous ceux qui en sortiront et de les examiner. On vérifiera ce qu'ils diront, et l'on s'assurera de tous ceux sur qui l'on aura le moindre soupçon.

Pour rendre les gardes et les sentinelles vigilantes, c'est-à-dire celles qui sont sur le retranchement autour du camp, vous annoncerez que dans le cours de la nuit, on fera paraître d'un lieu élevé un flambeau auquel chaque

(a) L'exemple d'Alexandre à l'égard de la femme et des sœurs de Darius; celui de Scipion, qui après le sac de Carthagène, renvoya une belle captive fiancée à l'un des princes du pays; plusieurs autres exemples mémorables auraient été plus convenablement placés ici.

station devra répondre en élevant le sien. Comme elles attendront l'instant où le vôtre paraîtra, elles seront toujours attentives pour n'être pas surprises.

Si vous voulez mander quelque chose secrètement, prenez une tablette sur laquelle vous écrirez ce que vous voudrez marquer ; ensuite, l'ayant enduite de cire, vous y mettrez des choses sans conséquence et qui ne donnent aucun soupçon.

La lâcheté du cœur se reconnaît par la pâleur et un air de paresse lorsqu'on parle d'aller à une action. On peut éprouver aussi les soldats de cette manière ; faites-les assembler dans quelque lieu, puis, tout-à-coup, que l'on sonne de la trompette et que l'on crie que c'est l'ennemi qui arrive ; les lâches s'enfuiront, et les braves demeureront.

On peut encore se servir de cet expédient : lorsqu'ils y pensent le moins, on frappera sur une tymbale ou autre instrument qui rende un bruit fort. Ceux qui n'en paraîtront pas surpris et qui garderont une contenance assurée, doivent être choisis comme les plus fermes et les plus braves.

Menez vos troupes au combat lentement et gardant bien leurs rangs. Quand elles seront à la portée des flèches, elles fondront sur l'ennemi avec célérité. C'est le moyen de ne pas souffrir des traits et d'en avoir bientôt raison.

Si un gros d'ennemis veut, pendant le combat, percer votre ligne, laissez-lui le passage libre. Vous les chargerez ensuite à dos et les déferez plus aisément.

Le général de l'armée est comme la tête de la vipère; si celle-ci est brisée, le corps n'est plus à craindre et devient inutile. Appliquez-vous donc à vous en défaire, soit par un nombre de soldats qui s'attacheront uniquement à fondre sur le lieu où il sera, ou bien en y jetant une grande quantité de traits, comme vers un rocher, ou par quelqu'autre moyen.

C'est une très bonne méthode de réunir pour combattre les parens et les amis ; l'attachement qu'ils ont les uns pour les autres les porte à se secourir mutuellement, et à montrer plus de vigueur.

Tant qu'on fait tête à l'ennemi, on peut espérer la victoire ; mais si l'on tourne le dos, il n'y a plus d'espérance de salut.

Avant de distribuer les dépouilles, comme je vous l'ai prescrit, vous mettrez à part la cinquième partie pour le trésor public. Le reste sera partagé également. Si quelqu'un s'est distingué particulièrement, on lui donnera une gratification sur le trésor, telle que vous le jugerez à propos. Ceux qui seront demeurés à la garde du bagage partageront avec les autres.

Quand vous devrez passer par des lieux secs et arides, faites provision d'eau, et marchez depuis le soir jusqu'au matin. Le jour, les troupes se reposeront. Les hommes et les bêtes seront ainsi moins fatigués, et vous aurez moins besoin d'eau.

Si vous passez des défilés, il faut le faire avec beaucoup de circonspection. Au cas que vous fassiez retraite devant l'ennemi, vous aurez une arrière-garde composée de vos meilleurs hommes, pour repousser les attaques et empêcher que tout le monde ne fuie vers la tête.

Si vous avez peu de cavalerie, choisissez les lieux étroits et montagneux, où vous ne puissiez être inquiété par l'ennemi.

Quand vous êtes prêt de combattre,

si le soleil luit, faites voir toutes vos armes, épées nues, piques et boucliers; l'éclat qu'elles jetteront inspirera de la terreur. Lorsque vous viendrez aux mains, que ce soit en criant et avec un grand bruit d'armes.

Il n'y a pas un seul ordre de bataille, mais plusieurs, qui diffèrent selon l'espèce des troupes et des armes, le caractère des nations, la nature des lieux, et les circonstances. Ainsi vous disposerez votre armée conformément à l'occasion.

Si l'armée ennemie est en croissant, vous combattrez cette disposition en divisant la vôtre en trois parties. Vous en placerez deux vis-à-vis des pointes droite et gauche du croissant pour les combattre. La troisième, placée vis-à-vis du concave, sera destinée seulement à secourir les deux autres. Par ce moyen, vous rendrez leur demi-cercle inutile, ou vous les obligerez à changer leur ordonnance. Si le corps du milieu fait mine de se retirer et que les ennemis soient tentés de le poursuivre, ils se rompront, se confondront et se mettront en désordre ; alors, faisant volte-face, vous les déferez entièrement.

Lorsque vous aurez besoin d'armes et de recrues, vous ordonnerez à tous les riches qui ne veulent point servir de fournir un homme à cheval bien équipé. De cette sorte, les pauvres seront bien montés, et les riches mous et paresseux contribuerout à la dépense.

Ayant une armée composée de cavalerie et d'infanterie, ayez soin que votre cavalerie légère s'exerce à tirer des flèches et l'infanterie légère des frondes; que l'une et l'autre s'habituent à courir dans toutes sortes de terrains, que la cavalerie saute à bas de cheval et y remonte avec légèreté ; que l'on soit enfin toujours préparé contre l'ennemi.

Une armée composée de cavalerie et d'infanterie est semblable au corps humain, dont les mains sont les archers, les jaculateurs et les frondeurs; les pieds sont la cavalerie, le corps les pesamment armés. La tête du tout est le général, qui doit conduire le corps et en avoir un soin particulier. Toutes les parties, en travaillant pour sa conservation, agissent aussi pour la leur propre.

Si les ennemis s'assemblent de plusieurs provinces, n'attendez pas qu'ils soient réunis pour les combattre. Par exemple, les Barbares devant venir de la Syrie, de la Cilicie et de l'Égypte pour nous faire la guerre, avant que leur flotte soit formée, occupez avec la vôtre l'île de Chypre. De là vous observerez les desseins de ces peuples, et vous serez à portée d'attaquer séparément leurs escadres lorsqu'elles voudront s'assembler. Vous pourrez même tenter de brûler leurs vaisseaux avant qu'ils soient partis.

Quand une flotte se met en mer, personne ne doit être instruit du lieu où elle doit aller ni du chemin qu'elle doit prendre. On écrira les ordres dans une lettre cachetée qui sera donnée au chef ; il lui sera prescrit de ne l'ouvrir que lorsqu'il sera en haute mer, à une distance marquée. Il y trouvera ses instructions, dont les ennemis ne pourront être instruits.

Je vous regarde comme le médecin d'un grand corps, que vous devez garantir de toutes les maladies par un sage régime. Les maux qui peuvent l'attaquer sont l'oisiveté, l'intempérance, la volupté, le luxe, l'avidité du gain, les superstitions des augures et autres divinations, choses fort éloignées de la vraie piété, et qui ont souvent trompé les esprits crédules.

Menez avec vous vos enfans, ainsi

que ceux des personnages les plus considérables et des officiers distingués, pour les instruire dans l'art de la guerre et les former au commandement. Ils apprendront à soutenir la fatigue, à braver les dangers, à voir sans frissonner les cadavres et les blessés, à ne point s'étonner des cris ni du tumulte des combats : ils vous accompagneront dans vos expéditions, comme de jeunes chiens qui suivent leur mère à la chasse.

L'observation des lois militaires est la source des victoires et de tous les bons succès. Elles sont les gardiennes des biens et du salut de tous; en procurant la ruine des ennemis, elles assurent le repos de nos sujets. Apportez donc une grande attention à les maintenir en vigueur. Réglez vos mœurs et votre conduite sur les lois divines et les préceptes de la vraie piété; vous affermirez par là votre autorité, et rendrez votre charge respectable; vous deviendrez agréable à Dieu, à Jésus-Christ, son fils, et à nous, qui tenons de lui notre empire.

RÉCAPITULATION ET CONCLUSION.

Afin de répéter sommairement tout ce qui a été écrit jusqu'ici, je vous exhorte, quelque commandement que vous ayez, de faire en sorte d'assurer la conservation et la tranquillité de tous ceux qui seront sous vos ordres.

En premier lieu, telle chose que vous entreprenez, vous aurez auparavant recours à Dieu et lui adresserez vos prières; il est notre créateur et notre maître, il dirige nos paroles et nos actions, il voit nos pensées et les sentimens de nos cœurs; nulle créature ne peut se cacher devant lui; tout est découvert devant ses yeux, comme dit saint Paul : nous ne devons donc rien faire sans le consulter.

Il y a de nous à lui une affinité et une dépendance comme celle d'un fils envers son père, car il nous a donné le jour, il nous nourrit par sa bonté, il nous anime et nous conserve. Nous lui obéissons comme un soldat à son préfet, un esclave à son maître, un sujet à son roi. Il nous a soumis tout ce qui est animé, et nous a donné l'empire sur les bêtes. Il nous conduit comme un bon pasteur. Nous l'adorons, nous devons vivre et mourir pour lui.

Personne, à moins d'avoir le sens dépravé, ne peut nier l'existence de Dieu. Tout parle de la grandeur de celui qui a tiré l'univers du néant, qui est partout, qui remplit tout, qui prévoit et gouverne tout. Les ouvrages de ses mains, le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent, attestent sa puissance et sa bienveillance envers nous. C'est lui qui crée les rois, et il a dit : *C'est par moi qu'ils règnent*. Il donne le pouvoir aux généraux, et toute autorité vient de lui. C'est pourquoi nul ne doit exercer son commandement avant de s'être consacré à Dieu par la prière et lui avoir offert ses actions.

Il faut donc premièrement faire observer avec exactitude ce qui regarde le culte divin. Vous devez révérer et honorer les prêtres et les pontifes, maintenir les franchises des églises, et ne pas souffrir qu'on enlève ceux qui s'y seront réfugiés, sans que nous en soyons informés. Vous empêcherez qu'on ne profane les convens et qu'on ne fasse aucune insulte ni violence à ceux qui s'y sont dévoués à la virginité. Pour tout dire, enfin, vous ferez respecter les choses saintes et tout ce qui est dédié à la divinité.

Les prêtres et les pontifes sont répandus comme une sorte d'esprit dans

tout le corps du peuple chrétien pour le vivifier et lui servir de guides. Ils sont les pasteurs de nos âmes, nos intercesseurs et nos médiateurs auprès de Dieu. Ils méritent particulièrement d'être considérés et honorés. Ainsi, qu'aucun, tel qu'il soit, officier, soldat ou autre, qui sera sous votre direction, ne soit assez hardi de mettre les mains sur eux ni de les molester en aucune manière.

Les ministres de l'autel étant révérés et les lois divines observées, je prétends qu'on ne transgresse point impunément une seule des ordonnances impériales, et que la justice se rende exactement.

Vous ferez des préparatifs de guerre, non pour attaquer qui que ce soit injustement, ou faire des courses et piller des gens qui sont tranquilles, mais pour vous opposer aux entreprises des malfaisans et repousser leurs insultes. Nous voulons vivre en paix et religieusement, même avec nos ennemis, autant qu'il est possible.

Si vous avez une conduite pieuse et régulière et que vous souteniez une cause juste, Dieu vous aidera dans vos desseins. Celui qui ne prend les armes que parce qu'il y est forcé pour sa conservation, peut tout espérer de l'assistance divine. Voilà l'unique objet de vos exercices et de vos travaux militaires.

Lorsque la guerre sera décidée, vous vous appliquerez à connaître le caractère des ennemis et leur constitution : s'ils sont ardens et impétueux dans le premier choc, s'ils sont habitués de l'attendre et de souffrir patiemment les premières charges pour venir ensuite aux mains avec plus de courage.

Il faut aussi examiner si la guerre sera de longue durée ou bien si elle sera courte, soit par le défaut de vivres ou d'argent, ou par l'ardeur qu'il y aura de combattre. Dans les guerres de cette espèce, vous ferez vos dispositions et vous prendrez vos mesures relativement aux forces des ennemis, à leur méthode et à leur génie. Vous observerez s'ils sont audacieux ou timides, s'il règne parmi eux de l'émulation et de l'amour de la gloire, ou si ce sont gens de peu de valeur. Vous étudierez de même à quel degré sont ces sentimens dans votre armée, et vous ferez ce qu'il faudra pour accroître ou diminuer ces passions et les tourner à votre avantage.

Feignez toujours d'ajouter foi à ce qui peut pronostiquer la victoire. Excitez dans vos soldats le désir de combattre, et qu'ils aillent galment à l'ennemi; ceux qu'on y traîne malgré eux mettent tout en désordre et rendent un mauvais service.

Mettez en usage tout ce que vous pourrez imaginer pour abattre le courage des ennemis; mais ne les réduisez pas dans une situation où le désespoir leur donne plus de force et de valeur qu'ils n'en ont naturellement.

Si vous faites des trêves ou des traités avec eux, vous les garderez fidèlement. Au cas que vous remportiez une victoire, sans vous enorgueillir du succès, soyez prompt à en profiter, et s'il vous arrive un échec, que ni vos troupes ni les ennemis ne s'aperçoivent que vous en êtes étonné et abattu.

Votre armée doit être composée d'un nombre de troupes suffisant, qui soient bien armées et ne manquent d'aucune des choses nécessaires. Vous devez être fort attentif à compléter tous les préparatifs de guerre. Votre dépense sera modeste et frugale. Tous vos soin doivent être pour les affaires publiques.

Vous ferez une étude sérieuse des

histoires anciennes et modernes, où vous trouverez de grands modèles de condnite pour un général, et des actions dignes d'être imitées.

Vons tiendrez conseil avec les anciens officiers et ceux qui sont le plus experts dans les choses de la guerre. Vous admettrez ceux qni sont élevés en dignités et distingués par leur rang, comme anssi ceux qui sont capables de vous donner de bons et fidèles avis.

Vous n'exposerez point votre personne dans les périls sans nécessité. Vous serez toujours prêt à repousser les entreprises de l'ennemi et à saisir habilement les occasions favorables de l'attaquer. Appliqnez-vous à lni tendre finement des piéges et à éventer ceux qu'il vous dressera.

Un général doit avoir le corps sain et robuste, en état de porter l'armure, qui sera riche et brillante. Il doit être désintéressé, laborieux, intrépide dans les dangers, prompt à snivre ses desseins, magnanime dans ses actions envers les soldats, estimé pour ses vertus, son courage, son habileté à la guerre, et sa sagacité dans toutes les affaires, plutôt que par sa naissance. Il doit parler avec précision et facilité, ne dire que des choses vraies, à moins qu'il ne soit utile de feindre et d'inventer quelqnes mensonges adroits pour se rendre plns maître des esprits. Il faut être libéral et bienfaisant envers les bons soldats, faire enterrer honorablement les morts, prendre grand soin des malades et des blessés. Vons devez être d'un commerce aisé et agréable dans la conversation, point dispnteur, point curienx de petites choses, ni babillard. Que vos vêtemens, votre air et votre démarche annoncent un caractère simple, noble, éloigné dn faste et de l'orgueil.

Tout général d'armée qui commence une guerre contre telle nation que ce soit, s'instruira à fond de ses usages, de son ordonnance, et des ruses qui lui sont le plus familières. S'il commande une armée navale, qu'il prenne garde qu'elle ne soit battue de quelque tempête, qu'il observe la situation du ciel et le mouvement des astres; qu'il rassemble près de lui les vaisseaux de son arrière-garde, crainte qu'il ne leur arrive malheur, soit par l'incommodité des lieux, par les hasards de la mer ou de la part des ennemis.

Sur terre il faut savoir de quelle manière il est plus avantageux de combattre; si l'on se rangera en front de bandière, ou si l'on fera quelque disposition ponr tourner adroitement l'ennemi; si l'on occnpera des lieux forts, ou si l'on dressera des embuscades; on si l'on fera le dégât dans le pays, en coupant les bois, ravageant les campagnes, brûlant les maisons, détournant les eaux et emmenant le peuple captif.

On guerroie aussi l'ennemi en attaqnant son armée à l'improviste, ou dans le temps qu'elle traverse un fleuve, ou en la poussant dans des lieux resserrés, en l'attirant dans la plaine, si elle n'est pas encore bien formée, ou en l'enfermant dans des détroits d'où elle puisse difficilement sortir. Si l'ennemi manqne de vivres et des choses nécessaires, si la maladie se met dans ses tronpes, s'il est snrpris par les rigueurs de l'hiver, s'il est fatigué d'une longue marche, on qu'après une journée pénible les hommes et les chevaux n'aient pas de quoi se repaître, s'ils sont accablés de sommeil, ce sont autant de situations fâcheuses pour lui, que le général doit connaître pour en tirer avantage.

Il doit savoir diviser son armée de la manière la plus facile pour exécuter promptement ses ordres et toutes les

manœuvres. Lorsqu'il se rangera en bataille, qu'il ait attention de se mettre le vent ou le soleil à dos et aux yeux des ennemis. Qu'il ait le ton ferme et assuré dans le commandement. Qu'il connaisse comment on compose une ordonnance, comment on la divise, comment l'on forme les files, les rangs, les compagnies, l'étendue et la hauteur qu'il faut donner à chaque troupe; qu'il sache discerner ceux qui sont les plus propres pour le service; établir pour chefs les plus capables, juger de quelle manière il est plus à propos de les armer, de les habiller et de les exercer; pourvoir à tous les besoins, et faire tous les préparatifs de la guerre, choses qui sont de la logistique, autrement, de l'art du calcul.

La dépense des soldats, le produit et la répartition du butin, le recouvrement des deniers, leur emploi pour l'achat et l'entretien des armes, des machines et des autres choses nécessaires à la guerre appartiennent encore au calcul.

L'art de mettre les troupes en bataille, de disposer les différens corps, de régler les formes d'attaque et de défense, de savoir quel est le meilleur ordre pour recevoir le choc de l'ennemi, et le plus avantageux pour le charger; quelles sont les armes dont il est plus convenable de se servir selon les occasions; la manière de les mêler, celle de faire agir l'infanterie et la cavalerie selon les lieux et le moment, de manier enfin et mettre une armée en mouvement; cet art, dis-je, est essentiellement celui de la tactique.

Il y a d'autres sciences telles que l'architecture, l'astronomie, la religion, la médecine, dont on tire de grands secours à la guerre. L'architecture apprend à décrire la forme du camp, à construire le fossé et le rempart, à diviser avec symétrie le terrain intérieur, à régler les intervalles, les augmenter ou les resserrer dans le besoin, ouvrir des chemins et former des communications. On a soin de choisir une situation où l'on ne soit point exposé aux embuches de l'ennemi, où l'on ne souffre point d'incommodité, et où l'on soit à l'aise pour tous ses mouvemens.

C'est encore l'affaire de l'architecture et de la géométrie, de bâtir les murs des villes et autres forteresses, de les préserver des efforts que l'ennemi fait contre eux, de prévenir les inondations ou de les faire écouler, d'établir les machines, et de conduire tous les ouvrages soit pour l'attaque ou la défense des places.

La science de l'astronomie sert à faire connaître les révolutions des mois et les changemens des saisons; quand doivent venir les grandes chaleurs et les grands froids, le temps des pluies fréquentes et continuelles, celui des vents violens qui soufflent périodiquement, ce qui a mis souvent des armées dans de grandes détresses. Elle apprend à diviser si exactement les parties du jour et de la nuit que l'on puisse régler l'instant de ses opérations, faute de quoi elles échoueraient infailliblement. Elle est encore utile pour rassurer les soldats, en leur faisant connaître les causes des tremblemens de terre et des autres phénomènes de la nature qui peuvent les effrayer.

Ce qui regarde la religion, c'est la célébration non interrompue du service divin, et les exercices de piété auxquels l'armée doit assister, selon les commandemens donnés à tous les chrétiens. L'effet des prédications, des sacrifices et des autres prières adressées avec ferveur à Dieu, à la Vierge Marie mère de Christ, et à tous les saints qui intercèdent pour nous, est d'affermir

les soldats dans l'espoir de leur salut et de les rendre plus déterminés à braver les dangers.

L'art de la médecine panse les plaies faites par les coups de pierres, de traits ou d'autres armes, et tient pour cet effet des médicamens tout préparés. Elle guérit les diverses maladies produites par les chaleurs, le froid, les fatigues, le changement d'eau, par l'insalubrité des lieux, l'intempérie de l'air, par la mauvaise nourriture, comme celle des fruits verts et autres choses semblables.

Ces arts dont j'ai parlé, et les gens qui les professent, sont donc nécessaires à l'appareil d'une armée, à son approvisionnement et à la santé : les uns pour la construction des armes et des machines, d'autres pour tenir des comptes et des registres ; vous et les capitaines qui sont sous vos ordres pour régler les ordres de bataillo et les manœuvres ; des ingénieurs habiles et versés par une longue pratique dans l'architecture et la mécanique ; des astronomes expérimentés dans les observations du ciel et la connaissance des astres, qui entendent les règles de Ptolomée et son système contenu dans ses quatre livres, ainsi que d'autres observations caldaïques, les éphémérides de Jean Lidus, et encore ce qu'Aratus a publié sur les phénomènes. Pour ce qui est de ceux qui professent cet art trompeur de tirer des horoscopes, et dont les livres sont proscrits par l'église, nous les bannissons absolument de notre empire.

On choisira pour le saint ministère du sacerdoce, des gens vénérables dont la vie soit pure et les mœurs sans reproches, afin que leurs fonctions soient agréables à Dieu, et que sa faveur rejaillisse sur l'armée.

Vous aurez donc grand soin, ô général, de maintenir nos ordonnances et de les faire observer aux troupes, ainsi qu'à tous ceux qui seront sous votre commandement. Vous n'en aurez pas moins de vous instruire de ce qui est de votre charge, comme sont les divers stratagèmes et manières de s'ordonner. Si les ennemis viennent à s'en servir, étant bien au fait et rompu dans cette matière, vous n'aurez pas de peine à employer les contraires, ou à en imaginer d'autres contre eux.

Ce que j'ai pu recueillir tant des pratiques actuelles de la guerre que des anciens écrivains, est renfermé dans ce livre que je consacre à l'utilité publique. Je n'ai point cherché à l'embellir des fleurs du discours, et ne me suis pas piqué de choisir les expressions. J'ai employé les plus usitées et les plus simples, m'étant servi d'un style purement militaire. A l'égard de quantité de choses relatives ou au temps des entreprises, ou à la manière de guerroyer certaines nations, surtout les Sarrasins, nos ennemis actuels, à l'occasion desquels j'ai composé ce livre, comme je l'ai annoncé, bien qu'elles n'y soient pas comprises, néanmoins si l'on a bien étudié ce que j'ai dit, et que l'on y joigne quelque expérience de la guerre, en examinant avec attention les conjonctures où l'on est, on pourra facilement suppléer à ce qui est omis, et comprendre ce qu'il faudra faire : car il n'est pas possible que ni moi ni aucun autre, quelque ingénieux et savant qu'il soit, puisse embrasser tout ce que l'industrie et la sagacité humaine sont capables d'inventer, ni penser aux moyens d'y parer, les circonstances qui changent la nature des choses étant infinies. Les ennemis ne forment pas toujours de même leurs desseins, et ce qui est bon à leur opposer dans un cas ne convient plus

dans un autre : chaque incident, chaque occasion, exigent de nouvelles mesures, de nouvelles combinaisons qu'on ne peut toutes indiquer. Si les généraux des ennemis n'ont pas tous les mêmes idées, et s'ils varient leurs stratagèmes ainsi que la manière de conduire leurs entreprises, il faut être prêt aussi à trouver les moyens de les faire échouer, et à se mettre toujours en mesure avec eux. L'esprit humain est assez rusé et fécond en expédiens pour ne point manquer de ressources : c'est pourquoi vous qui êtes chef de l'armée, devez garder les commandemens de Dieu, et le prier toujours de vous inspirer. Après l'honneur éclatant que vous aurez acquis dans ce monde, en dissipant les ennemis de votre patrie, un triomphe plus beau vous est réservé, par le Christ, vrai Dieu et roi de l'univers entier, auquel soit rendu gloire dans tous les siècles.

NOTE

SUR

LA MARINE DES ANCIENS.

I.

Dans le temps que Végece écrivait, sur la fin du quatrième siècle, l'art de la marine était presque oublié. Depuis long-temps on ne combattait plus sur mer; toutes les terres baignées par la Méditerranée étaient soumises vers la fin de la république, et la bataille d'Actium fut le dernier exploit mémorable sur cet élément. Néanmoins Auguste conserva deux flottes pour purger la mer des pirates et assurer la navigation ; l'une qui se tenait à Misène, était destinée à protéger le commerce des Gaules, des Espagnes et de toute la partie occidentale de l'Empire; l'autre, placée à Ravenne, couvrait l'Orient. Le préfet de chaque flotte commandait dans les mers de son district; il avait sous lui dix tribuns, avec autant de cohortes pour monter les vaisseaux qu'on mettait en mer.

Chaque bâtiment avait d'ailleurs son capitaine, son pilote et ses mariniers.

Ces vaisseaux s'appelaient liburnes, du nom de la Liburnie, contrée faisant partie de la Dalmatie. Auguste, qui s'était bien trouvé de leur service à la bataille d'Actium, en conserva l'usage de préférence à d'autres. Ils étaient beaucoup plus légers et d'une meilleure construction ; car on sait qu'Antoine fut battu parce que ses vaisseaux, trop grands et trop lourds, devenaient difficiles à manœuvrer.

Dans les désordres de l'empire qui amenèrent sa décadence, on négligea l'entretien des deux flottes établies par Auguste, et la marine romaine tomba totalement. Zozime, contemporain de l'empereur Valens, convient que de son temps il ne restait aucun vestige des anciennes galères appelées birèmes, trirèmes, quadrirèmes. Végèce, qui vivait peu de temps après, ne parle en effet que des liburnes; mais il ne dit pas moins qu'on faisait ces galères à plusieurs rangs de rames, depuis un seul pour les plus petites, jusqu'à cinq pour les plus grandes. Il paraît seulement qu'on avait abandonné toutes les autres espèces de construction, pour s'attacher à celle-ci.

Digitized by Google

Appien nous apprend que les Illyriens se servaient de ces bâtimens pour courir la mer d'Ionie dont ils infestaient toutes les îles, et que les birèmes des Romains en prirent leur nom. Les dromones étaient donc des espèces de birèmes et de trirèmes, portant depuis cent jusqu'à deux cents et deux cent quarante rameurs, non compris un certain nombre de soldats.

Comme les rameurs servaient à la manœuvre et au combat, prenant les armes dès qu'on s'abordait, on mettait peu de soldats sur les galères; celles des Athéniens qui combattirent à Salamine, ne portaient chacune que quatre archers et quatorze soldats pesamment armés. Les quinquerèmes des Romains, à la bataille d'Ecnome, contenaient 300 rameurs et 120 soldats. C'est la plus forte proportion qui ait été suivie; elle était communément d'un cinquième ou d'un quart.

Les bâtimens des anciens n'avaient qu'un seul mât avec une voile; Xénophon nous apprend qu'il y avait aussi dans chaque galère une voile de rechange plus petite que l'autre. On s'en servait quand la mer était forte, et souvent lorsqu'on devait combattre, afin d'être plus maître de la manœuvre qui dépendait alors presque toute de la chiourme. Toutefois, lorsqu'on eut de plus grands bâtimens, on fit les mâts assez hauts pour porter deux antennes. Cela devenait surtout nécessaire quand on dressait à la poupe des châteaux élevés qui interceptaient l'action de la voile basse, en lui coupant une partie du vent. On en vit même jusqu'à trois, ce qui était néanmoins fort rare, et n'avait lieu que dans des vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, comme ceux d'Antigone et de Démétrius, successeurs d'Alexandre. Les voiles étaient de toile de lin, dont les meilleures se faisaient en Égypte. On se servait aussi de peaux molles et bien apprêtées, surtout sur l'Océan, ce que César remarque des peuples de la Bretagne.

L'usage était de teindre les voiles, et la diversité des couleurs distinguait les vaisseaux ou les escadres comme le font à présent nos pavillons. Cela n'empêchait pas qu'il n'y eût un panonceau de toile ou de quelqu'étoffe à la poupe, et une flamme au dessus du mât.

Les premières ancres n'étaient qu'à une seule dent; on les fit ensuite à deux, telles que nous les avons encore. Pline en cite l'inventeur, ainsi que ceux du mât, des voiles, des rames, du gouvernail. Mais l'origine des usages anciens est toujours trop obscur, et le mérite de l'invention trop disputé, pour s'arrêter à ce qu'on en trouve dans les auteurs, qui sont d'ailleurs rarement d'accord entre eux.

II.

La disposition des divers rangs de rames a été jusqu'à présent un point de critique beaucoup discuté et peu éclairci. Les savans qui s'en sont mêlés, n'ayant point eu égard à la justesse des proportions, ont adopté des opinions qui, à l'examen, deviennent insoutenables. Ceux-ci se sont figuré des étages où les rameurs étaient directement les uns au-dessus des autres; ceux-là ont prétendu que le nombre des rangs de rameurs exprimait celui des hommes qu'on mettait à chaque rame.

Ces deux systèmes sont également hors de toute vraisemblance, quoiqu'ils aient été appuyés de passages qui leur paraissent favorables. Si les étages eussent été couverts l'un par l'autre,

comme ceux d'une maison, en ne donnant pour chacun que quatre pieds et demi, une septirème aurait eu 31 pieds d'œuvres hors de l'eau, et une décemrème 45. Un tel bâtiment devenait énorme, et n'aurait pu se tenir en équilibre sur la mer. La quinquerème, montrant 22 pieds et demi d'œuvres mortes, eût été tout à fait disproportionnée.

Le second système n'est pas plus probable puisqu'il fausse les mesures et les rapports de la largeur du bâtiment à sa longueur ; car en supposant dix hommes par rame de chaque côté, on en verra vingt sur la même ligne. Comme on ne peut leur donner à chacun moins de deux pieds pour agir commodément, et qu'il faut entre les bancs de babord et tribord, une allée ou passage large de six pieds au moins, il en résulterait pour la galère une largeur de 46 pieds : qu'on juge de celle qu'auraient eue les bâtimens qui étaient de 12, de 15, de 20 rangs et au delà.

Au rapport d'Athénée, la longueur était septuple de la largeur : mais n'eût-elle été que sextuple, cela semble toujours prodigieux. Nos galères ordinaires n'ont que 143 pieds de long et nos plus grands vaisseaux 176, de l'étrave à l'étambot. L'expérience a fait connaître qu'une longueur au-delà ne permet pas que toutes les parties du corps du vaisseau soient bien liées, et les expose à larguer de l'avant à l'arrière au premier mouvement. Un navire trop long ne peut être bien balancé sur son centre de gravité. La poussée ou résistance de l'eau sous la quille a trop de peine à le relever ; il s'agite, se tourmente et marche mal.

Les deux systèmes que je viens de rapporter, ayant paru insoutenables, on en a imaginé un troisième, pour établir trois ponts ou planchers différens, qui partageaient entre eux toute la longueur du vaisseau, sur lequel ils étaient disposés en amphithéâtre. Ces trois ponts étaient pour répondre aux trois ordres de rameurs qu'on avait reconnu devoir exister chez les anciens, savoir les thalamites, les zygites et les thranites. Les premiers occupaient l'étage le plus bas vers la prone, les seconds celui du milieu, et les troisièmes le plus élevé vers la poupe. On mettait sur chaque étage un certain nombre de rames qui répondait à celui des rangs qu'on voulait établir dans la galère ; et en conséquence de cet arrangement ; une birème avec six rames de chaque côté, deux par pont ; un trirème neuf, trois par pont ; une quinquerème quinze ; une octirème vingt-quatre, huit par pont ; et ainsi des autres, suivant toujours la même proportion.

On prétendait expliquer par-là le problème du nombres des rangs dont une galère pouvait être composée, et lever toute difficulté sur celles que les historiens nous apprennent avoir été portées à 10, 15, 20, 30 et jusqu'à 40 rangs de rames. En effet on n'y trouve rien qui contrarie ce qui est dit sur ces sortes de galères : celles de douze rangs n'auraient eu que 36 rames par bord, celles de quinze 45, ce qui n'est point incroyable.

On sait que Démétrius Poliorcète, fort versé dans la mécanique militaire, ou du moins fort amateur de nouvelles machines, avait fait construire des galères à 15 et à 16 rangs de rames, qui n'étaient point de simple ostentation, mais dont il faisait un très bon usage à la guerre. Plutarque tenait sans doute ceci de bon lieu, puisqu'il a soin d'avertir qu'il parle dans la pure vérité et sans exagération.

A l'égard des galères de 20, de 30 et de 40 rangs, la longueur en eût été véritablement démesurée ; mais aussi l'on n'ignore point que ces bâtimens étaient plutôt de parade que pour le service. Plutarque parle d'une galère à 40 rangs de Ptolomée Philopator, qui contenait 4,000 rameurs et 3,000 soldats. Sa longueur était de 108 coudées, et sa hauteur de 48. Le même Philopator avait deux galères de 30 rangs et une de 20 ; les autres étaient de 12, de 13 et au-dessous. On prétend que ce prince fit encore construire un vaisseau plus grand et plus magnifique que le premier, pour se promener sur le Nil avec toute sa cour ; il se nommait *le Thalamègue*.

Athénée fait aussi la description d'un navire étonnant par sa grandeur, et que Hiéron II, tyran de Syracuse, avait fait bâtir. Il y avait de chaque côté trente chambres, des cuisines, des salles à manger, un appartement pour les femmes, une bibliothèque, et des galeries chargées d'arbres fruitiers. Trois cents charpentiers, aidés d'un grand nombre d'autres ouvriers, ne purent le finir qu'en un an.

Ces ouvrages monstrueux, de pure vanité, n'étaient pas plus impossibles à élever que les pyramides d'Égypte. Les princes peuvent faire, quand ils veulent, de folles ostentations de leur puissance : il ne s'agit que de multiplier les bras, et de prodiguer un argent qui, étant tiré du peuple, ne devrait être employé que pour son bonheur et son utilité.

Le faible du dernier système dont je viens de parler, porte sur ce qu'on aurait vu trop peu de rames dans les birèmes et trirèmes. Le nombre des rameurs devenait même insuffisant. Quand on supposerait qu'il y en aurait eu quatre par rame, puisqu'une birème n'avait qde quatre rames à chaque bord, elle n'aurait possédé en tout que 32 rameurs, et une trirème 72 ; cela ne s'accorderait nullement avec le nombre d'hommes qui les montaient, et qui était communément de 200 à 240 au plus, sur lesquels il n'y avait que très peu de soldats. La vitesse et l'impulsion d'une galère pour choquer de l'éperon, venant presque entièrement de la chiourme, elle devait par conséquent être nombreuse et très forte.

Les trois opinions que j'ai rapportées, sont donc absolument insoutenables. J'ai cru devoir épargner au lecteur l'exposé peu intéressant des noms de leurs auteurs, et de tous les savans qui ont voulu raisonner sur cette matière, ainsi que d'une infinité de citations, qui montrent plutôt leur érudition que leur goût et leur jugement. Il suffit d'avoir fait connaître leurs erreurs ; car dans l'examen des choses de cette nature, ce n'est pas assez de rassembler des passages qui paraissent autoriser un sentiment, il faut encore le fonder sur la possibilité des mesures dans la pratique, et la justesse des proportions.

Deslandes, qui a fait aussi, dans son Essai sur la marine des anciens, un résumé des trois systèmes précédens, les désapprouve. Il démontre par des raisons très plausibles, et même par les lois de la statique, que les galères des anciens ne pouvaient pas être plus longues que les nôtres, et ne tiraient pas plus d'eau.

Il est constant que des bâtimens qui longeaient le plus souvent les côtes, qui en approchaient librement, qui entraient avec facilité dans des rivières, que l'on tirait presque tous les soirs à terre pour les mettre à sec, ne devaient pas avoir beaucoup de creux, ni une

grande pesanteur. Le peu de temps que les anciens mettaient à construire et équiper de grandes flottes, ne nous donne pas non plus une haute idée de leur marine. Mais comme les historiens peuvent avoir dénaturé les faits, il vaut mieux étudier les anciens dans leurs usages et leur pratique, examinant aussi avec soin certains lieux étroits et resserrés, comme des rades, des détroits, l'entrée d'un golfe, où se sont donnés souvent des combats entre des flottes assez nombreuses. L'histoire est parsemée de ces exemples, et l'on voit que la plupart des batailles sur mer se passent fort près des côtes.

Deslandes convient que les trois ordres de rameurs étaient placés sur des ponts différens, et que ces trois ponts étaient en amphithéâtre. Par cette disposition, si l'on suppose que chaque plancher ne dominait l'inférieur que de 24 ou 30 pouces, la hauteur d'une trirème, vers la poupe, n'avait que quatre à cinq pieds d'élévation de plus que si elle eût été à un seul pont. Il ne détermine point absolument le nombre des rames sur chaque pont, mais il présume, d'après un passage de Polybe, qu'il y avait dix bancs par étage : c'est-à-dire 20 rames, ce qui en faisait 30 pour chaque côté, nombre qui paraît très convenable à l'idée qu'on se forme de la force d'une trirème, et analogue à ce qui se pratique aujourd'hui. Quant aux galères à quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix rangs, et plus, il conjecture que l'on pouvait partager chaque étage en deux ou trois gradins qui s'élevaient très peu l'un au dessus de l'autre.

Ainsi pour faire une quadrirème, on coupait le second pont des zygites en deux gradins; pour la quinquerème celui des zygites et des thranites; pour la galère à six rangs, on augmentait chaque pont d'un gradin, etc. Tout cela pouvait se faire sans augmenter beaucoup la hauteur du bord, et ne changeait rien à la disposition des trois ordres de rameurs qui subsistait toujours.

Ce sentiment aurait assez de probabilité, sans une difficulté qui se présente tout naturellement et à laquelle Deslandes n'a pas fait attention. C'est qu'on ne voit pas quel avantage cette augmentation de gradins pouvait procurer. On n'ajoutait rien par là à la force des rames; au contraire, car en les élevant il fallait leur donner plus de longueur extérieure, et cet excédant ne pouvait que nuire à l'action du rameur, en le fatiguant davantage. On n'en augmentait pas non plus le nombre; d'ailleurs il faut considérer que cette quantité de gradins, dans toute la longueur du bâtiment, aurait été fort gênante pour les communications, pour la facilité et la promptitude du service, soit dans la manœuvre, soit dans le combat.

Je crois donc qu'il ne faut pas s'arrêter à cette idée qui n'est point fondée sur des motifs assez solides. Je vais à mon tour exposer ma pensée. Les erreurs des autres étant reconnues, sont autant de pas faits pour nous conduire à la vérité : ce sont des fausses routes marquées où l'on ne saurait plus s'égarer. Si je n'ai pas trouvé la véritable, elle sera peut-être réservée à celui qui viendra après moi.

III.

Les premiers moyens dont les hommes se servirent pour naviguer, furent vraisemblablement des radeaux qu'ils conduisaient avec des perches sur les rivières ou le long des côtes. Ils employèrent aussi des troncs d'arbres creu-

sés comme les sauvages de l'Amérique, auxquels ils appliquèrent la rame. Bientôt après, on inventa la voile et l'on fit des cordages d'écorce d'arbres, ou de joncs ; car ce ne fut que dans la suite qu'on mit le chanvre en usage. On a eu fort long-temps des navires construits d'osier recouvert de peaux ; le creux seul était de bois de sapin. On en a fait aussi qui étaient entièrement de joncs, de cannes, ou d'osier recouvert de cuir. Cela se pratiquait surtout chez les peuples qui habitaient les côtes de l'Océan. Les Normands en avaient encore de semblables lorsqu'ils commencèrent à se répandre en Europe.

L'expérience occasionnant tous les jours de nouvelles remarques, et les arts prenant un accroissement, celui de la marine commença de se former. On fit des navires plus grands, plus solides, et plus propres à soutenir la mer. Pline désigne par *longæ naves*, les premiers bâtimens longs que nous appelons galères, et il cite cinq auteurs qui en attribuaient chacun l'invention à un personnage différent ; incertitude ordinaire dans toutes les choses dont l'origine est reculée.

Ce qu'il y a de certain, c'est que du temps de la guerre de Troie, ils étaient encore très médiocres, à un seul rang de rames, et ne portant que 50, 100 ou 120 hommes au plus, comme on le voit dans Homère. Tous les soldats tiraient à la rame et il n'y avait point d'autres gens sur ces galères, si ce n'est dans celles qui portaient les princes et les généraux. Thucydide dit même, « qu'elles n'étaient pas pontées, mais » faites comme de simples bateaux, » ce qui se pratiquait encore de son » temps par les pirates, pour n'être » pas si facilement découverts. »

Ce ne fut donc qu'après la guerre de Troie qu'on inventa les birèmes, que Pline attribue à un certain Damastes Erythréen. Enfin les Grecs, auparavant fort pauvres et qui ne s'occupaient que de piraterie, étant devenus plus riches et plus puissans, s'adonnèrent davantage à la navigation. « Les Co» rinthiens furent les premiers qui » changèrent la forme des vaisseaux ; » et au lieu de simples galères, ils en » firent à trois rangs. » Thucydide dit qu'Aminoclès de Corinthe en construisit quatre de cette espèce aux Samiens, 300 ans avant le temps où il écrivait son histoire : il ajoute que 40 ans après cette époque, il se donna un combat naval entre ceux de Corinthe et de Corcyre, le plus ancien dont il soit fait mention. Il faut bien peser le sens de tous les passages de cet historien, qui, plus que les autres, serviront à fixer nos idées.

Quoique les galères à trois rangs fussent connues depuis Aminoclès, et que plusieurs peuples se fussent rendus redoutables sur mer, comme les Ioniens, les Samiens, les Phocéens et les Carthaginois, Thucydide dit, « qu'on se » servait encore beaucoup plus de vais» seaux longs ou galères simples qui » n'avaient qu'un seul rang de cin» quante rames ; que toutefois un peu » avant la première guerre des Perses, » sous Darius, successeur de Cambyse, » les habitans de Corcyre et les tyrans » de Sicile avaient plusieurs galères à » trois rangs. Qu'à l'égard des Athé» niens, des Eginètes et quelques au» tres, ils n'avaient que de petites » flottes composées de vaisseaux longs, » jusqu'à ce que Thémistocle eût per» suadé aux Athéniens de faire des ga» lères à trois rangs ; et que ce fut par » leur moyen qu'ils gagnèrent la ba» taille de Salamine : encore le tillac » n'y régnait-il pas tout du long. »

Les vaisseaux longs, appelés de même par les Grecs et les Latins, n'étaient pas pontés; il n'y avait qu'un simple plancher qui régnait de l'avant à l'arrière et couvrait la sentine; c'était là dessus qu'étaient établis les bancs des rameurs, entièrement à découvert. Les bords ne devaient être élevés qu'autant qu'il fallait pour couvrir le rameur assis, et comme ces bâtimens plats tiraient peu d'eau, le toulet, ou point d'appui de la rame, pouvait se trouver à deux pieds et demi de la flottaison.

Lorsqu'on fit des birèmes, on ponta la moitié du bâtiment du côté de la poupe; et par ce moyen, les rameurs de cette partie se trouvèrent plus élevés que les autres de la hauteur du pont sur lequel on les plaça. Il est constant que dans les birèmes, ils étaient tous à découvert, et qu'il y en avait à peu près autant en bas qu'en haut.

C'était de même dans les dromones, qui n'étaient autre chose que des birèmes. Il n'est pas moins certain que les trous où passaient les rames du rang inférieur n'étaient pas fort au dessus de l'eau, puisque l'empereur Léon dit, qu'il serait à propos de trouver moyen de faire entrer l'eau par cet endroit dans la galère ennemie.

Il n'y avait donc alors que deux ordres de rameurs, les thalamites et les thranites. On demandera peut-être si les thalamites occupaient toute la longueur du bâtiment. L'empereur Léon décide nettement la question, en fixant le même nombre de bancs et de rameurs pour le bas que pour le haut. Cela fait juger que le pont ou tillac n'était pas fort élevé, du moins autant qu'il eût fallu pour tenir dessous des rameurs : ou bien que cette partie fut réservée pour les munitions et les provisions de bouche. En effet on ne pouvait leur donner une autre place.

Maintenant pour faire une trirème, on prolongeait le pont dans toute la longueur de la galère; et l'on formait vers la poupe un tillac un peu plus élevé. Elle était alors, ce que les Latins appelaient *constrata* et les Grecs *cataphracte*. Les thalamites gardaient toujours le bas qu'on appelait *navis pavimentum*; mais ils étaient alors couverts, ce que je prouverai bientôt.

Les thranites étaient sur le tillac, la partie la plus élevée, et les zygites occupaient le reste du pont jusqu'à la proue. Ainsi ils se trouvaient directement au dessus des thalamites, et plus bas que les thranites. Ils étaient comme ceux-ci à découvert; c'est pourquoi on les appelait *socii navales*, parce qu'il n'y avait que ces deux ordres qui pussent combattre, et qu'ils étaient en effet camarades et compagnons d'armes. Aussi devaient-ils être armés défensivement, comme les soldats, et l'empereur Léon l'ordonne expressément.

Ses plus grandes dromones étaient de véritables trirèmes; et il les distingue très bien des moyennes qui n'étaient que des birèmes. Sur celles-ci il ne met que cent rameurs partagés également aux bancs inférieurs et aux supérieurs. Sur les grandes « on » pourra, dit-il, en mettre deux cents » et même plus : cinquante seront pour » les bancs d'en bas, et cent cinquante » pour ceux d'en haut qui seront tous » armés pour combattre. » On voit par là que le rang d'en bas ne pouvait pas tenir toute la longueur de la galère, et qu'il n'en devait occuper que la moitié comme dans les birèmes. Il laisse cent cinquante hommes pour les rangs d'en haut. Par leur disposition, cent auraient suffi pour rameurs; mais il y

comprenait ceux qui devaient être purement soldats, et ceux qu'il fallait aussi pour la manœuvre des voiles.

Rien, ce me semble, de plus clair et plus simple que ce que je viens de dire, et de plus conforme aux proportions naturelles des bâtimens de cette espèce. J'ai montré que les toulets des rames les plus basses ne pouvaient être qu'à deux pieds et demi, ou trois pieds de la flottaison. Le bâtiment étant ponté et devenant plus pesant, cette hauteur devait encore diminuer. Ainsi donnons lui seulement deux pieds; les toulets du rang des zygites devaient être quatre pieds et demi au dessus des premiers, et ceux des rames des thranites deux ou trois pieds en sus. Cela fait en tout huit pieds et demi pour le tillac et six pieds et demi pour le reste du pont; à quoi ajoutant un pied de bord au dessus des toulets des rangs supérieurs, cela fera neuf pieds et demi pour la plus grande hauteur vers la poupe, et sept pieds et demi vers la proue.

Avant d'aller plus loin, il est à propos de prouver, comme je l'ai annoncé, que les thalamites étaient au dessous du pont. Les auteurs anciens comme Thucydide, Polybe, Arrien et quelques autres, ne font aucune mention des zygites, c'est-à-dire, des rameurs du milieu. Ils paraissent ne désigner que deux sortes de rames; celles du bas qui étaient fort courtes, et qu'Aristote appelle par cette raison rames tronquées, celles du haut qui étaient les plus longues et fatiguaient davantage les rameurs.

Thucydide parle de ces deux rangs fort clairement, mais sans désigner les noms des ordres de rameurs. Polybe cite nommément l'étage des thranites; Arrien, en parlant de la flotte avec laquelle Alexandre descendait l'Hydaspe, dit qu'elle était composée de quatre-vingts galères à trente rames; et un peu après il ajoute que celles à double rang eurent celui d'en bas fracassé, en passant le confluent de l'Hydaspe dans l'Acesinez, parce qu'on ne put retirer les avirons.

Le rang des zygites et celui des thranites étaient souvent confondus ensemble, et censés n'en faire qu'un, parce qu'ils étaient tous sur le pont et à découvert : à l'égard des thalamites ils étaient tellement renfermés qu'ils n'avaient aucune communication avec les autres.

On lit dans Appien qu'une galère ayant été percée à fleur de la flottaison, l'eau pénétra avec tant d'impétuosité dans la case des thalamites qu'ils y périrent tous, et que les rameurs d'en haut, instruits de cet accident, eurent le temps de se sauver. On trouve encore que dans un combat, le feu ayant pris à l'étage supérieur, cette partie était toute en flamme avant que ceux d'en bas en eussent la moindre connaissance. Ces deux passages prouvent assez bien, ce me semble, que les thalamites étaient enfermés sous le pont.

Il y avait toujours un petit château de poupe pour loger le pilote et les principaux officiers; mais lorsque la galère était *constrata* ou tout à fait pontée, on pouvait alors élever de grands châteaux à la poupe et à la proue, pour dominer beaucoup les ennemis. On devait placer sur le pont de grosses machines de jet, et des grues, pour faire tomber des masses sur le vaisseau qu'on allait combattre. Aussi n'est-ce que depuis l'usage des trirèmes que ces choses furent pratiquées, et l'empereur Léon n'en parle que pour les grandes dromones qui étaient des trirèmes.

La trirème était le vrai bâtiment de guerre porté à sa perfection. Tout ce qui était au dessus ne venait que de certaines augmentations qu'on jugea pouvoir être avantageuses. Végèce nous apprend la facilité qu'il y avait de faire d'une trirème, une quadrirème et une quinquerème.

Voici ce qui me paraît de plus probable sur cet article. Pour élever la galère au rang d'une quadrirème, on donnait au tillac une hauteur qui permit de prolonger dessous les bancs des zygites. Cette partie du pont dominait l'autre de deux ou trois pieds. Il n'était question que d'augmenter cette hauteur jusqu'à quatre pieds et demi ou cinq pieds, ce qui était très aisé ; la galère paraissait alors avoir quatre rangs de rameurs, deux à la poupe et deux à la proue, quoique dans le fond il n'y en eût toujours que trois. Voulait-on faire une quinquerème, on formait trois rangs entre le mât et la poupe, et deux vers la proue.

Lorsqu'il était question d'une galère à six rangs on élevait trois rangs l'un sur l'autre à la proue, et de même autant à la poupe, ceux-ci dépassant de quelques pieds les premiers. Pour la septirème le pont était partagé en trois parties : à celle de la proue il y avait deux rangs de rames, à celle du milieu trois, et à celle de la poupe deux. La partie du milieu dominait celle de la proue, et se trouvait elle-même dominée par celle de la poupe.

En prolongeant un rang d'en bas vers la poupe, il était aisé d'en faire une octirème. La novemrème devait être aussi partagée en trois, et chaque partie avoir trois étages de rames. Il faut évaluer la hauteur de chaque étage à quatre pieds huit pouces, ce qui fait quatorze pieds. Ainsi ce bâtiment n'avait que quatorze pieds d'œuvres mortes vers la proue, et dix-huit vers la poupe ; ce qui n'est pas une hauteur extraordinaire, et n'exigeait pas des rames au delà de quarante pieds.

Je conviens qu'elles devenaient difficiles à manier, et qu'un seul homme ne suffisait pas ; aussi n'est-il pas douteux qu'on y appliquait plusieurs rameurs ; et je juge que cette augmentation devait être en raison de la longueur des rames. Au second étage, on en mettait deux ; au troisième, vers la proue, trois au moins, et quatre vers la poupe.

Quelques auteurs, comme Jean Scheffer et Scaliger, ont voulu prouver qu'on chargeait de plomb la partie intérieure de la rame pour la contrepeser avec celle qui sortait ; mais, comme cela n'ajoutait rien à la force de la vogue, il n'aurait pas moins fallu augmenter le nombre des rameurs.

Les Grecs et les Romains ont été d'ailleurs trop éclairés pour négliger cet avantage. Peut-être que cet usage se perdit dans la décadence de l'empire, ou fut négligé, car on prétend qu'André Doria, amiral de l'empereur Charles V, le renouvela ; du moins paraît-il qu'il s'avisa, le premier parmi les modernes, de donner quatre hommes à chaque rame. Les Français l'imitèrent et en ajoutèrent un cinquième, ce qui se pratique encore aujourd'hui.

Les trirèmes étant, comme je l'ai fait voir, les vrais navires de guerre, on n'entendait pas autre chose lorsqu'on parlait de vaisseaux pontés, et lorsque, dans le nombre, il y avait des quadrirèmes, quinquérèmes et au-dessus, on les désignait nommément. Tite-Live distingue deux sortes de trirèmes : *minoris formæ, et majoris formæ*. Les pre-

mières étaient les trirèmes proprement dites, les secondes des bâtimens portés à quatre, cinq, six et sept rangs. Nous distinguons de même les différens ordres de nos vaisseaux de guerre, qui sont tous compris sous le nom général de *vaisseaux de ligne*.

Par les différentes coupes des étages, on portait donc les galères jusqu'à neuf et dix rangs de rames, sans que pour cela il y en eût plus de trois l'un au-dessus de l'autre. Je ne pense même pas qu'on ait jamais été au-delà. Si l'on voit des galères de quinze, seize et jusqu'à vingt rangs, je crois bien, avec Deslandes, que cela ne venait que d'une disposition particulière des étages, et de certaines augmentations qu'on y faisait; mais ce n'était pas uniquement pour placer, comme il le dit, des machines.

Un emplacement pour des machines, sans autre objet, ne constituait pas un rang de rames, et ne pouvait en prendre le nom. Il est donc plus vraisemblable que l'on coupait les différens étages en plusieurs parties, comme trois, quatre ou cinq, et que l'on désignait l'ordre de la galère par le nombre de rames placées à chaque coupe.

Pour bien entendre ceci, il faut se représenter le corps du bâtiment divisé en trois parties dans sa longueur, et chaque partie ayant trois étages directement l'un sur l'autre. Si l'on place sur chaque étage de ces trois coupes dix rameurs, la galère sera dite *deyeres*; si l'on en place quinze, *pentekaideyeres*, et elle aura quarante-cinq rames dans sa longueur, de la proue à la poupe; si l'on en met seize, elle sera dite *eykaideyeres*, et aura quarante-huit rames de longueur. Une galère que nous appelons à trente rangs avait quatre-vingt-dix rames de longueur, ce qui en fait deux cent soixante-dix pour un côté dans les trois étages, et quatre cent cinquante pour le tout.

Si l'on considère qu'au second et au troisième étage on mettait plusieurs hommes à chaque rame, et que dans les bâtimens d'une grandeur extraordinaire, on devait en mettre aussi plusieurs au premier, on trouvera tout simple que la galère de Ptolomée Philopator, qui était à quarante rangs, ait eu quatre mille rameurs.

Ce ne fut que depuis Alexandre qu'on vit à la mer des bâtimens de dix, douze, quinze, vingt rangs de rames. Démétrius, fils d'Antigone, grand amateur de la mécanique militaire, se piqua de renchérir sur tout ce qui s'était fait avant lui; il fit construire des tours pour les siéges d'une hauteur surprenante, et il voulut de même avoir des vaisseaux plus grands qu'aucun de ceux qu'on eût encore vus. Quoique Plutarque nous assure qu'ils étaient malgré cela d'un mouvement prompt et léger, et que Lysimaque fût étonné de la facilité avec laquelle ils manœuvraient, il est toujours constant que les meilleurs vaisseaux pour le combat et les plus communs étaient les trirèmes et quinquerèmes.

Les septirèmes et au-dessus étaient assez rares; du moins les Romains s'en tinrent sagement sur cet article à ce qu'ils avaient appris des Carthaginois et des Illyriens, les plus habiles navigateurs de ce temps.

Dans la flotte de César Auguste, à la bataille d'Actium, toutes les galères étaient depuis trois jusqu'à six rangs pour les plus fortes. Antoine, au contraire, n'en avait point au-dessous de six, et beaucoup allaient jusqu'à neuf, ce qui fut la cause de son désastre. Elles ressemblaient, dit un ancien, à des châteaux qui faisaient gémir la

mer sous leur poids et travailler les vents. Le goût de ces grands vaisseaux s'était introduit depuis Démétrius, et se conservait surtout en Orient, où les rois d'Égypte le portèrent jusqu'à l'excès; mais ces lourdes masses ne furent jamais d'un grand service, et l'on voit même que dans la plupart des combats les septirèmes et les décemrèmes ont presque toujours été prises ou percées par de moindres vaisseaux.

Quoique notre marine ne ressemble point à celle des anciens, elle ne doit pas moins se former sur les mêmes principes : solidité et légèreté. Les gros vaisseaux, que nous appelons du premier rang, de cent pièces de canon et au-delà, ne sont pas les plus utiles, et coûtent considérablement; toutes les rades ne leur conviennent point, et ils sont souvent en danger de toucher. Cette fameuse flotte de Philippe II, appelée l'invincible, composée de cent cinquante gros vaisseaux, fut vaincue par cent vaisseaux anglais beaucoup plus petits. On vit dans cette bataille, comme à celle d'Actium, l'avantage de la manœuvre et de la légèreté sur la grandeur et la gravité. Les Anglais battirent encore en 1605 la flotte espagnole, et ont eu depuis divers succès par la même cause.

Tout ce que j'ai dit sur la marine ancienne ne regarde que les vaisseaux faits particulièrement pour le combat. Les autres, qui servaient au commerce ou pour le transport, étaient construits différemment. Ils allaient aussi à voiles et à rames, mais avec un seul rang; on les faisait élevés et spacieux. César, dans sa seconde expédition d'Angleterre, jugea néanmoins à propos de leur donner moins de bord et plus de largeur, afin de les retirer plus aisément à sec.

Ces bâtimens de charge portaient les bagages, les vivres, des munitions, des chevaux, et même des éléphans. Pyrrhus fut le premier qui osa y embarquer ces animaux, lorsqu'il entreprit son expédition en Italie. Il fallut des navires bien plus grands encore pour le transport des obélisques que les empereurs firent conduire d'Égypte à Rome. Celui dont parle Pline sous C. Caligula devait être prodigieux, s'il est vrai que son lest fut de cent mille boisseaux de lentilles. Ce navire ne fit qu'un seul voyage, et fut ensuite coulé à fond devant le port d'Ostie, afin de servir de fondement au môle qu'on y éleva pour sa défense.

Nous avons pensé qu'on lirait avec intérêt le chapitre de l'empereur Maurice où il parle des dromones. Ce morceau nous semble d'ailleurs d'autant plus précieux, qu'il est le seul qui puisse nous faire connaître en détail et avec exactitude les moyens employés par les anciens pour construire un pont et passer une rivière devant l'ennemi.

MANIÈRE

DE PASSER UN FLEUVE

QUAND L'ENNEMI EST SUR LE BORD OPPOSÉ.

Il faut tenir prêts les vaisseaux, les navires de charge qui portent les bagages et les vivres, ceux qui servent à la navigation, et les autres qui sont destinés pour la construction du pont avec leurs cordes, leurs poutrelles et

madriers, afin qu'ils suivent et côtoient l'armée qui marche par terre. On en formera des divisions, qui obéiront chacune à un préfet, et qui seront distinguées par la couleur d'un pavillon attaché au mât du navire. Le tout sera sous les ordres d'un général, qui aura sous lui des mérarques. S'il y a beaucoup de dromones, on les divisera en trois escadres, ayant chacune un buccinateur et un porteur d'ordres. Elles seront toutes armées, du moins la plus grande partie, de petites balistes couvertes par des mantelets de tissu de crin ou de cordes, afin d'écarter les ennemis qui s'approcheraient du bord pendant qu'elles naviguent. On les renforce par des châteaux, et l'on y met le nombre d'archers nécessaires. On marque sur la rive le lieu où elles doivent aborder et où les équipages campent selon l'ordre de leurs divisions. On fait un appel de tous les bâtimens de la flotte, pour voir s'il n'en manque aucun. Lorsqu'on se met en mouvement, les dromones voguent à la tête, et les navires de charge derrière elles; mais, comme ils sont plus pesans et qu'à peine ils peuvent les suivre, il faut laisser quelques dromones pour les escorter. Comme ils sont distingués et séparés par divisions, ainsi que le bagage de terre, ils suivront le même ordre en naviguant. La place de leur camp ne sera pas éloignée de celui des dromones, et, pour les mettre en sûreté contre les courses de l'ennemi et les entreprises qu'il a coutume de tenter pendant la nuit, on les entourera d'un fossé. Si les ennemis paraissaient avec une flotte et qu'il fallût combattre, les dromones se rangeraient en ligne, avec assez de distance entre elles pour qu'elles pussent voguer à leur aise et que les rames ne s'embarrassassent point les unes dans les autres. Elles occuperont, si cela se peut sans risque, toute la largeur du fleuve, et ce qui sera l'excédant formera une seconde ligne à la distance d'un jet de flèche, même une troisième au cas qu'il reste encore des vaisseaux.

Mais, supposé qu'au lieu de cela les ennemis soient en force sur la rive opposée, et que l'on voulût faire un pont pour y passer, on commencera l'ouvrage de son côté avec ce qui sera préparé pour cet effet, savoir : les grands bateaux, les câbles, les poutrelles et les madriers. Lorsqu'on sera parvenu à la portée du trait de la rive opposée, les dromones, qui portent les balistes et autres machines semblables, se rangeront à la tête de l'ouvrage pour le couvrir et faire éloigner les ennemis. Elles tiendront toujours ce poste, en s'avançant à mesure que le pont s'allongera, de sorte qu'il s'achèvera de cette manière, peu à peu sans aucun danger. Lorsqu'il sera bien affermi et arrêté par des cordages de l'un et de l'autre côté, aussitôt on élèvera sur la rive où sont les ennemis des tours avec des bois, des briques, ou simplement des pierres sèches, pour garder la tête du pont. Mais d'abord on aura pris la précaution de faire en avant un bon fossé en demi-cercle, qu'on bordera d'infanterie avec des balistes, afin de protéger la construction de ces tours. Ensuite l'armée passera, soit infanterie, cavalerie et bagages.

S. JUL. FRONTIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE MILITAIRE.

S. JUL. FRONTIN.

Stratagêmes.

1839.

Digitized by Google

Deux auteurs, à peu de temps l'un de l'autre, ont écrit sur la même matière : Sextus Julius Frontinus, sous Trajan, et Polyen sous Antonin et Vérus, successeur d'Adrien. Le premier était un homme consulaire, préteur de Rome sous le second consulat de Vespasien et de Titus, et qui avait fait la guerre dans l'île de Bretagne où il subjugua les Silures, peuples du pays de Galles; le second est connu comme un orateur de Macédoine qui plaidait des causes à la cour de l'Empereur.

L'ouvrage de Frontin semble plus méthodique, l'autre est plus étendu. Frontin écrit en homme de guerre, Polyen se montre homme d'étude. Son livre embrasse dans ses recherches les faits les plus éclatans des grands capitaines de tous les siècles, sans oublier les femmes illustres. On peut toutefois reprocher à Polyen de ne s'être pas toujours assujetti scrupuleusement au titre de son ouvrage, qui ne devrait présenter que des stratagêmes de guerre : cependant, l'ensemble forme un mélange qui n'est pas sans intérêt. Il a dédié son livre aux empereurs Antonin et Vérus; il ne les nomme pas autrement. Ces deux empereurs sont Marc-Aurèle Antonin, surnommé le philosophe, et Lucius Aurelius Vérus Commodus. S'ils descendaient des rois de Macédoine, comme le dit Polyen, on doit avouer qu'ils ne firent rien qui pût déshonorer la noblesse de leur race.

La traduction de Frontin est celle de Perrot d'Ablancourt; Polyen fut traduit par D. G. A. L. R. B. D. L. C. D. S. M., c'est-à-dire Don Gui-Alexis Lobineau, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. Ces deux traductions sont revues avec soin, surtout celle de Frontin qui était à refaire; car si nous admettons avec d'Ablancourt, ce qui nous semble raisonnable, qu'une pareille traduction ne doive pas être un mot à mot, au moins pouvons-nous exiger qu'elle ne contredise ni le sens primitif, ni surtout le sens commun. Nous avons ajouté les notes de Joly de Maizeroy sur ces deux auteurs.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

SUR LES TROIS PREMIERS LIVRES.

Après avoir écrit avec assez de succès sur l'art militaire, à l'exemple de plusieurs autres qui en aiment la profession, j'ai cru qu'il manquerait quelque chose à l'accomplissement d'un si grand dessein, si je n'y ajoutais un traité des stratagèmes. J'ai donc rassemblé ce que l'histoire nous en fournit, pour fortifier l'expérience et servir de lumière en de semblables rencontres, sans qu'il soit besoin de les aller chercher ailleurs avec beaucoup de temps et de peine. Je sais bien que d'autres l'ont fait avant moi; mais non pas si distinctement; car ils fatiguent la mémoire d'une infinité d'exemples, sans les classer avec ordre comme je l'ai fait. Je les ai donc distribués par chapitres, et pour plus de facilité j'en ai formé trois livres : le premier montre *ce qui se fait avant la bataille*; le second, *comment on doit agir pendant le combat et après l'action*; le troisième traite *de l'attaque et de la défense des places*. Que s'il se remarque ici quelque omission, qu'on ne m'accuse pas pour cela de négligence, car qui peut se vanter d'avoir lu toutes les histoires, outre que j'en passe plusieurs à dessein, et il sera facile d'en voir la raison en lisant ceux qui ont traité le même sujet. D'ailleurs on peut facilement rapporter ces extraits chacun à leur titre ou en créer de nouveaux, sans que je m'en offense, puisque j'ai entrepris cet ouvrage pour les autres, et non pour moi-même, et que je croirai qu'on aura travaillé plutôt pour s'instruire que pour me corriger. Mais il est nécessaire, avant de finir, d'avertir le lecteur que tout ce qui se fait de grand par les chefs, soit pour la conduite, ou pour la résolution, n'est pas pour cela un stratagème, s'il ne contient quelque ruse de guerre. Les paroles mêmes peuvent être employées ici avec succès, comme on en verra des exemples.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER LIVRE.

De ce qui se fait avant la bataille.

CHAP. I. Divers moyens de cacher ses desseins à la guerre.
CHAP. II. Moyens d'épier les desseins de l'ennemi.
CHAP. III. Qu'il faut toujours se régler sur sa situation et sur celle de l'ennemi.
CHAP. IV. Pour passer avec sécurité des lieux dangereux.
CHAP. V. Pour sortir d'un pas périlleux.
CHAP. VI. Des embûches dressées sur le passage.
CHAP. VII. Pour cacher ce qui nous manque, ou bien y suppléer.
CHAP. VIII. Pour semer la division parmi les ennemis.
CHAP. IX. Pour arrêter ou détourner une sédition.
CHAP. X. Pour esquiver la bataille qui vous est offerte dans un moment défavorable.
CHAP. XI. Pour faire naître chez le soldat l'ardeur nécessaire au combat.
CHAP. XII. Contre une crainte imprévue, ou plutôt pour guérir l'esprit du soldat, quand les augures ne sont pas favorables.

FRONTIN.

Stratagèmes.

LIVRE PREMIER.

De ce qui se fait avant la bataille.

CHAPITRE PREMIER.

Divers moyens de cacher ses desseins à la guerre.

Caton le Censeur craignait que les villes qu'il avait conquises en Espagne, se confiant dans la bonté de leurs murailles, ne se révoltassent à la première occasion. Afin de prévenir le péril, il leur envoya ordre, à toutes en même temps, d'abattre leurs murs, sous peine de supporter les rigueurs de la guerre. Chacune obéit, sur la conviction que ce commandement n'avait été fait qu'à elle seule; car si elles avaient pu prévoir qu'il était général, elles se fussent liguées toutes ensemble pour s'y opposer.

Himilcon, général des Carthaginois, afin d'aborder plus secrètement en Sicile, ne dit à personne où il allait; mais il donna un ordre cacheté à tous les capitaines des vaisseaux, avec défense de l'ouvrir qu'ils ne fussent écartés de la flotte, soit par la tempête ou autrement.

C. Lélius étant allé de la part de Scipion pour reconnaître le camp de Syphax, sous prétexte d'une ambassade, mena avec lui plusieurs officiers de l'armée, comme s'ils eussent été ses domestiques, et l'un d'eux, ayant été reconnu par hasard, il lui donna des coups de bâton devant tout le monde, pour faire croire que ce n'était qu'un valet.

Tarquin-le-Superbe, consulté par son fils, s'il devait faire périr les chefs des Gabiens, ne répondit rien, pour ne point divulguer l'affaire; mais, comme il se promenait dans son jardin, il abattit la tête des plus hauts pavots devant celui qu'on lui avait envoyé,

sans lui dire autrement son intention. Son fils comprit ce qu'il devait faire.

C. César, étant venu avec peu de troupes à Alexandrie, et se défiant de la légèreté des Égyptiens, pour ne leur point donner de soupçons, passa le temps avec eux, comme s'il eût été sans inquiétude et qu'il se fût plu à leurs divertissemens. Mais ses forces arrivées, il se saisit de la ville, après en avoir reconnu le faible et le fort.

Ventidius faisait la guerre aux Parthes. Il eut avis qu'un étranger mêlé à ses troupes découvrait ses desseins à l'ennemi. Pour en profiter Ventidius feignit de désirer ce qu'il craignait, et de craindre ce qu'il désirait. Il dit qu'il n'appréhendait rien tant que les Parthes le vinssent investir avec toute leur cavalerie par le chemin de la plaine, au lieu que s'ils prenaient celui des montagnes, il se servirait de l'avantage du lieu pour placer son infanterie. Sur ce rapport, qui leur fut fait par l'étranger, ils prirent le chemin de la plaine, qui était le plus long, et lui donnèrent moyen par là de rassembler toutes ses forces et de les défaire.

Mithridate, veut cacher sa retraite à Pompée, qui le tient assiégé. Il envoie ses troupes la veille au fourrage, à la vue du camp ennemi, pour montrer qu'il ne craint rien, et prenant jour le lendemain pour une autre entrevue, fait allumer la nuit quantité de feux. Sur la seconde veille il décampe sans bruit et se sauve.

L'empereur Domitien, voulant faire la guerre aux Allemands et dompter l'orgueil de la nation, couvrit son dessein du prétexte d'un voyage dans les Gaules, et les surprenant par ce moyen, les étonna et les défit.

Les Carthaginois avaient deux armées en Italie, l'une sous le commandement d'Annibal, et l'autre sous celui de son frère, qui était arrivé à son secours. Un des consuls, qui était campé devant le premier, laissa une partie de ses troupes dans son camp, sous la conduite de ses lieutenans, avec ordre d'agir comme s'il eût été présent, et, prenant dix mille hommes choisis, alla par des routes détournées se joindre à l'autre consul, qui était campé devant Asdrubal. Ce chef, ne savait rien de leur jonction, parce qu'il n'y en avait aucune apparence; il accepta la bataille le lendemain et fut défait. Le consul, victorieux avec son collègue, retourna promptement, sans qu'Annibal se fût aperçu de son départ, et trompant par ce stratagème deux chefs très expérimentés, défit la moitié de leurs forces.

Les Athéniens, voulant relever leurs murailles sans que les Lacédémoniens, qui étaient jaloux de leur agrandissement, l'empêchassent, Thémistocle se fit députer à Lacédémone sur les premières plaintes qu'ils en firent. Lorsqu'il fut arrivé, il contrefit le malade pour gagner du temps, et comme il vit que la défiance commençait à naître, il alla trouver le magistrat, et lui conseilla de dépêcher des principaux de la ville vers les Athéniens pour voir où en étaient les choses. Cela ayant été exécuté, il manda à Athènes qu'on retînt les députés pour ôtages, et lorsque l'ouvrage fut en état de défense, il alla lui-même avouer la ruse en plein sénat, ajoutant que l'on ne renverrait point les députés de Lacédémone avant qu'on ne lui eût rendu la liberté. Les Lacédémoniens cédèrent.

Lucius Furius, se trouvant engagé en un lieu désavantageux, pour ne point témoigner d'appréhension ni faire perdre courage à ses troupes, feignit de s'étendre pour envelopper

l'ennemi, et ayant fait faire un changement de front à toute l'armée, la tira du danger avant qu'on se fût aperçu de son dessein.

Metellus Pius, conduisant la guerre en Espagne, interrogé sur ce qu'il ferait le lendemain, répondit qu'il brûlerait sa chemise si elle le savait.

Comme on eut demandé à Crassus quand il décamperait : Avez-vous peur, dit-il, de ne pas entendre sonner la trompette ?

CHAPITRE II.

Moyens d'épier les desseins de l'ennemi.

Lelius, envoyé de la part de Scipion pour reconnaître le camp de Syphax par une feinte ambassade, fit lâcher un cheval, afin d'avoir sujet d'aller partout sous prétexte de le reprendre.

Q. Fabius Maximus, pendant la guerre des Étrusques, envoya son frère pour explorer une forêt qui était inconnue aux Romains. La connaissance qu'il avait de la langue des naturels du pays, et le soin qu'il prit de se vêtir comme eux, lui permit d'accomplir avec tant de succès les ordres de Fabius, qu'il parvint même à attirer quelques villes vers l'alliance romaine.

Les Carthaginois, jaloux de la grandeur d'Alexandre, envoyèrent par un feint bannissement un des plus adroits d'entre eux reconnaître ses desseins sous prétexte de se rendre à lui. Une autre fois ils adressèrent à Rome une ambassade pour le même sujet.

Caton l'Ancien, voulant connaître l'état du camp ennemi, envoya trois cents soldats enlever un prisonnier au premier poste, et apprit de lui à la question ce qu'il désirait.

C. Marius, pendant la guerre des Teutons et des Cimbres, pour reconnaître la fidélité de quelques peuples qui lui étaient suspects, leur fit passer deux paquets de lettres, avec ordre d'en ouvrir un de suite, et l'autre dans un certain temps. Mais il leur envoya redemander le dernier avant que le temps fût expiré, et trouvant qu'on avait levé le cachet, il jugea de leur infidélité par leur désobéissance.

Il y a un autre moyen de découvrir les desseins de l'ennemi par des choses naturelles. Paul Émile et Tisamènes jugèrent qu'il y avait une embuscade, l'un dans un bois, l'autre derrière une montagne, en voyant voltiger au-dessus quantité d'oiseaux sans s'y poser ; et Asdrubal découvrit qu'il était venu du renfort aux Romains à l'aspect d'une partie de leurs chevaux harrassés et de plusieurs soldats extraordinairement hâlés.

CHAPITRE III.

Qu'il faut toujours se régler sur sa situation et sur celle de l'ennemi.

Alexandre et César concluaient toujours à la bataille quoique moindres en nombre, parce que leurs soldats étaient les plus aguerris; et le dernier se conduisit plus prudemment lors de la guerre d'Afrique, pendant laquelle il avait des troupes nouvellement levées.

Fabius Maximus, pour avoir su éviter les combats que lui présentait Annibal, toujours victorieux, sauva l'Italie. Il reçut le nom de *Cunctator*, et mérita celui de grand capitaine.

Ceux de Byzance ayant abandonné la campagne à Philippe de Macédoine pour se renfermer dans leur ville, parce qu'ils étaient les plus faibles, obligèrent ainsi ce prince à se retirer, car il ne voulut pas s'embarquer à un long siége.

Asdrubal, par un même raisonnement, répandit ses troupes dans toutes les places à l'arrivée de Scipion, et le contraignit à mettre les siennes en quartiers d'hiver, parce que la saison était trop avancée pour entreprendre des siéges, ou parce qu'il ne voulut pas s'aventurer à l'attaque de plusieurs places.

Thémistocle, voyant que les Athéniens ne pouvaient résister à la puissance de Xerxès, ni en rase campagne, ni derrière leurs murailles, fit embarquer tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, afin de fortifier son armée de mer, et envoya le reste dans des villes grecques. Périclès pratiqua la même chose depuis contre les Lacédémoniens.

Scipion, pour tirer Annibal triomphant d'Italie, passa en Afrique avec son armée, et obligea par là les Carthaginois à le rappeler.

Les Lacédémoniens, ayant fortifié une place du pays d'Athènes, les Athéniens portèrent la guerre dans la Laconie, pour les obliger à l'abandonner.

Domitien, pendant la guerre de Germanie, étant fatigué des fréquentes courses des ennemis, fit faire de longues marches à son armée deux ou trois jours de suite, et par cette méthode changea non seulement l'état des choses, mais obligea encore les ennemis à se rendre après avoir occupé les lieux qui leur servaient de retraite.

CHAPITRE IV.

Pour passer avec sécurité des lieux dangereux.

Paul Emile, pendant la guerre des Lucaniens, étant obligé de défiler le long de la côte à la vue de leur armée navale, couvrit son flanc de leurs prisonniers; ce qui les empêcha de tirer, de peur de tuer leurs gens.

Agesilaüs se servit du même artifice, et avec le même succès, comme il retournait de la Phrygie, chargé de butin. Mais une autre fois que les Thébains s'étaient saisis des détroits par où il devait passer, il quitta sa route, et marcha droit à leur ville, ce qui les obligea à se retirer pour la défendre; de sorte qu'il exécuta ensuite son dessein sans danger.

Nicostrate, général des Etoliens, ne pouvant entrer en Epire que par deux passages qui étaient occupés par les ennemis, marcha vers l'un avec toute son armée; et ayant attiré de ce côté-là toutes leurs forces, gagna l'autre, après avoir laissé quelques troupes au premier pour les amuser.

Autophradate faisant la guerre aux Pisidiens, qui s'étaient saisis des passages, se retira après quelques légers combats, comme s'il désespérait de les forcer : mais les Pisidiens s'étant relâchés la nuit sur cette croyance, il envoya saisir ces détroits par l'élite de ses troupes, et y passa le lendemain avec toute son armée.

Les Etoliens s'étant campés au pas des Thermopyles, pour défendre l'entrée de la Grèce à Philippe de Macédoine, et lui ayant envoyé cependant des députés pour l'amuser, il les retint; puis tirant vers ces détroits à grandes journées, il les trouva gardés négligemment par les Etoliens, qui atten-

daient le retour de leurs députés, pour prendre une dernière résolution.

Iphicrate, général des Athéniens, faisait la guerre aux Lacédémoniens, près d'Abyde. Ayant à passer en présence des ennemis un détroit bordé d'un côté par la mer, et de l'autre par des précipices, il s'arrêta tout à coup, et resta quelques jours dans cette position. Mais il saisit bientôt l'occasion d'un mauvais temps pour mieux couvrir son dessein, et fit traverser à la nage des soldats qu'il avait fait frotter d'huile et fortifier par une boisson, afin de les garantir du froid. Ces troupes prennent l'ennemi en queue, le défont et ouvrent le passage.

Pompée voulant passer une rivière que les ennemis défendaient, les amusa quelque temps par de feintes attaques, puis donna sérieusement, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, et les força.

Alexandre trouvant Porus campé sur l'Hydaspe, remonta d'abord le cours du fleuve, comme pour trouver un gué. Comme l'ennemi le suivait, il passa tout à coup plus bas avec des troupes qu'il avait laissées dans ce dessein.

Au passage de l'Indus, il fit sonder le gué en divers endroits par sa cavalerie, et tandis qu'il amusait les ennemis par cette feinte, il se saisit d'une île plus éloignée, d'où il fit passer des troupes à l'autre bord. Quand toute l'armée ennemie y fut accourue, il traversa vis-à-vis de son camp, où était le gué, et vint rejoindre ses troupes.

Xénophon ayant à passer une rivière gardée par les Arméniens, chercha deux gués; et étant repoussé à l'un recourut à l'autre; puis, lorsque les ennemis y furent venus, il regagna le premier. Mais il laissa encore des troupes au second, qui traversèrent sans résistance parce qu'il n'y avait plus personne, et favorisèrent ensuite son passage.

Publius Claudius, pendant la première guerre punique, ne pouvant franchir le détroit de Messine, occupé par les Carthaginois, retourna vers l'Italie, comme s'il eût été rappelé à Rome, et les Carthaginois s'étant retirés sur cette nouvelle, il passa ensuite sans danger.

Les Lacédémoniens voulant secourir Syracuse, que les Carthaginois tenaient assiégée, remorquèrent leurs vaisseaux avec des galères qu'ils avaient prises sur l'ennemi, et furent ainsi regardés comme des Carthaginois victorieux.

Philippe de Macédoine, arrêté près d'un détroit que gardait l'armée navale des Athéniens, manda à Antipater de le suivre en diligence vers la Thrace qui s'était révoltée, et qui avait taillé en pièces ses garnisons. Il fit tomber la lettre à dessein entre les mains des ennemis, et ceux-ci quittèrent leur poste, le croyant embarqué ailleurs; de sorte qu'il se tira d'affaire.

Le même prince se voyant repoussé de la Chersonèse par une armée navale qui était accourue au secours des Athéniens, à qui ce pays appartenait, feignit de la prendre pour juge de leur différend, et lui renvoya quelques vaisseaux qu'il avait saisis. Mais après l'avoir amusée par un long traité, où il faisait toujours quelque nouvelle proposition, il força le passage avec des navires qu'il avait fait venir pour cette expédition.

Chabrias d'Athènes, ne pouvant entrer au port de Samos, à cause des galères ennemies qui le gardaient, envoya quelques-uns de ses vaisseaux passer devant; et comme elles les poursuivaient, il entra sans danger dans le port.

CHAPITRE V.

Pour sortir d'un pas périlleux.

Q. Sertorius ayant les ennemis en queue au passage d'une rivière, fit un grand retranchement en forme de demi-lune à l'entrée du gué, et l'ayant rempli de bois et de fascines, y mit le feu. A la faveur de ce stratagême, il passa sans que les ennemis le pussent suivre.

Pélopidas se servit du même artifice lors de la guerre de Thessalie; car s'étant campé sur le bord d'une rivière, et voulant gagner l'autre rive sans être inquiété par les ennemis, il fit une grande circonvallation de bois autour de son camp, y mit le feu, et traversa sans danger.

Q. Lutatius Catulus pressé par les Cimbres, sans aucun moyen de se sauver que par une rivière, dont ils tenaient tous les passages, fit semblant de camper sur le bord : mais il défendit de décharger le bagage, et de s'écarter des enseignes. Comme les ennemis s'étaient dispersés sur cette assurance pour aller au fourrage, il passa sans danger, et les harcela même après dans leurs retranchemens.

Crésus ne pouvant traverser la rivière d'Halys, faute de bateaux, la détourna par le moyen d'un canal, qu'il fit tirer derrière ses lignes, et se trouva ainsi campé de l'autre côté.

César, près de Lérida, déchargea la Sègre par de grands canaux, et ainsi la passa facilement à gué.

Pompée assiégé par César à Brundusium, et résolu de se retirer, et de transporter la guerre hors de l'Italie, pour le faire plus sûrement, boucha certaines rues, et en coupa d'autres par des murs, des fossés ou des palissades, fichant des pieux dans les trous, et les couvrant de claies avec de la terre par dessus, pour cacher le piége. Ensuite il ferma les avenues du port avec de grosses poutres, et s'embarqua sans bruit. Mais il laissa quelques archers sur le rempart afin d'amuser les ennemis, avec ordre de se retirer et de le suivre en diligence dans de petits bateaux, sitôt qu'ils le verraient embarqué : ce qui fut exécuté heureusement.

Le consul C. Duillius se trouvant enfermé dans le port de Syracuse, fit retirer tous les soldats sur la poupe du navire. Cette manœuvre ayant fait lever la proue, il vogua ainsi à force de rames vers la chaîne qui fermait le port, et poussa la moitié de sa galère par dessus; puis faisant passer les soldats de la poupe à la proue, il emporta par leur poids le reste de son vaisseau. Toutes ses galères se sauvèrent ainsi.

Lysander se trouvant assiégé avec toute sa flotte au port de Pyrée, et accablé par la multitude des ennemis, débarqua secrètement les soldats à l'endroit le plus étroit, et les employa à tirer ses galères sur des rouleaux vers un autre port qui était proche.

Un lieutenant de Sertorius se trouvant engagé avec peu de troupes dans un défilé bordé par deux montagnes escarpées, avec les ennemis en queue, tira un grand retranchement d'une montagne à l'autre, et l'ayant rempli de bois, y mit le feu : ce stratagême les arrêta tout court, et lui donna le moyen de sortir de ces détroits.

César pendant la guerre d'Afranius, ne pouvant se retirer sans péril devant l'armée ennemie, qui était rangée en bataille, fit creuser un grand fossé derrière lui par les troupes de sa seconde et de sa troisième ligne, tandis que la première demeurerait en batail-

le et cachait les travailleurs. Sur la fin du jour il se retira derrière ce fossé avec toutes ses troupes.

Périclès se trouvant engagé dans un détroit qui n'avait que deux sorties, fit tirer dans l'une un grand retranchement, comme pour fermer le passage de ce côté-là, puis marcha vers l'autre avec toutes ses forces; et comme les ennemis s'y portèrent, persuadés qu'il ne pouvait passer de l'autre côté, Périclès y retourna tout à coup, fit jeter des ponts sur le fossé, et se retira sans danger.

Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, ayant formé le dessein de camper sur une haute montagne, trouva que ses gens par mégarde en avaient pris une moindre, qui était commandée par celle-là : comme il craignait que les ennemis ne s'en saisissent, et ne vinssent fondre sur lui d'en haut, il fit tirer trois grands fossés dans cet endroit, avec d'autres autour de ses tentes. Ces précautions ayant déconcerté l'ennemi, Lysimaque passa ensuite sur ces retranchemens à la faveur de quelques branchages couverts de terre, et gagna le lieu le plus élevé.

T. Fonteins Crassus, qui était allé au fourrage avec trois mille hommes, se trouva tout à coup enveloppé par les troupes d'Asdrubal. Il communiqua son dessein aux principaux Centurions, et la nuit commençant à paraître, il força les postes des ennemis lorsqu'ils s'y attendaient le moins.

Lucius Furius se trouvant dans un lieu désavantageux, et ne voulant pas témoigner de crainte devant ses soldats pour ne point les décourager, feignit de s'étendre pour envelopper l'ennemi, et se tira de ce mauvais pas au moyen d'une manœuvre habile.

Publius Decius, tribun lors de la guerre des Samnites, voyant l'armée investie dans une position semblable, fit un détachement pour se saisir d'une colline, afin d'attirer l'ennemi de ce côté-là, et de donner le moyen à l'armée de sortir du mauvais pas : ce qui arriva comme il l'avait prévu; car les ennemis l'étant venu envelopper, laissèrent échapper le consul, et Decius se sauva la nuit par un généreux effort, et alla le rejoindre.

Un autre, dont on ne peut citer au juste le nom, fit encore la même chose sous le consul Atilius Calatinus; car le voyant enfermé dans un vallon, et toutes les montagnes voisines occupées par les ennemis, il prit avec lui trois cents soldats, qu'il encouragea à bien faire, et s'enfonça dans le vallon, pour y attirer l'ennemi, donnant le moyen au consul de sauver l'armée, tandis qu'il faisait une défense opiniâtre.

Le consul Minutius s'étant laissé enfermer dans des défilés de la Ligurie, les soldats craignaient déjà d'y retrouver d'autres fourches caudines. Minutius fit marcher ses Numides auxiliaires vers le passage, et attira l'ennemi de ce côté-là comme à un spectacle, par la laideur des chevaux, et la mauvaise mine des cavaliers qui avaient mis pied à terre, et feignaient de jouer ensemble, afin de se rendre plus méprisables. Mais tout à coup voyant le passage dégarni, ils remontèrent sur leurs chevaux, et franchissant ces détroits à toute bride, se répandirent dans la campagne, où ils mirent tout à feu et à sang. Les ennemis furent obligés de quitter le consul pour venir défendre leurs foyers.

Sylla, pendant la guerre des alliés, se trouvant enfermé en un lieu désavantageux, fit une suspension d'armes, comme pour traiter de sa reddition, et ayant fait durer long-temps le pour-

parler, se sauva la nuit avec tout le bagage et les machines de guerre, parce que les passages étaient mal gardés. Il avait eu la précaution de laisser un trompette avec ordre de sonner les quatre veilles de la nuit, comme s'il eût été dans son camp.

Il en fit autant contre Archelaüs, lieutenant de Mithridate; car se trouvant engagé dans un lieu désavantageux, et comme enveloppé par la multitude des ennemis, il fit semer quelques paroles qui tendaient à un rapprochement, et pendant la suspension, l'ennemi s'étant relâché, il se sauva avec toutes ses troupes.

Asdrubal, frère d'Annibal, se voyant enfermé entre des montagnes dont l'entrée était occupée par les ennemis, traita avec eux, à la condition de quitter l'Espagne : mais quelques jours s'étant écoulés pour l'examen des conditions, il fit filer peu à peu ses gens par des routes détournées, et ne réserva avec lui que l'élite de ses troupes, avec lesquelles il se sauva.

Spartacus enfermé par Crassus dans un retranchement, le passa la nuit sur un pont de corps morts. Une autre fois investi sur le mont Vésuve, il se sauva aussi la nuit par l'endroit le plus escarpé, avec des chaînes d'osier le long desquelles il se laissa couler, et alla donner une si chaude alarme sur un autre point, qu'avec soixante et quatorze gladiateurs, il mit en fuite quelques corps d'infanterie.

Le même Spartacus, bloqué par le proconsul Varinius, mit aux portes de son camp une garde de corps morts attachés à des pieux, et armés, puis faisant allumer des feux partout, se retira à la faveur de la nuit.

Brasidas, général des Lacédémoniens, se laissa cerner à dessein par la multitude des ennemis pour disperser leurs forces, et il enfonça ensuite le point le plus faible.

Iphicrate voyant que les ennemis s'étaient saisis d'une colline qui commandait son camp, n'y laissa que peu de troupes, avec beaucoup de feux allumés, et sortant avec le reste de son armée, la rangea de part et d'autre à la descente. Les ennemis étant accourus, il les enveloppa et les défit.

Darius, combattant les Scythes, pour couvrir sa retraite, laissa une grande quantité de bêtes dans son camp, qui firent croire aux Barbares par leurs cris, que toute l'armée y était.

Les Ligures trompèrent un de nos généraux par un semblable artifice, en attachant sur plusieurs points des bœufs, qui, par leurs mugissemens, firent supposer aussi que l'ennemi était dans son camp.

Hannon, enfermé par les ennemis, fit amasser des broussailles sur les lieux par où il voulait sortir, et y mit le feu. Comme les ennemis accouraient aux autres passages, il se sauva par cet endroit, après avoir averti ses gens de couvrir leur visage de leur bouclier, et leurs jambes de quelque vêtement, pour se garantir de la flamme.

Annibal manquant de vivres, et voulant se tirer d'un lieu désavantageux où le tenait Fabius, attacha des fascines de sarment aux cornes des bœufs qui suivaient son armée, et y ayant mis le feu, les chassa vers les montagnes. Les Romains étonnés d'un événement qu'ils regardaient comme un prodige, retinrent leurs troupes dans leur camp, de peur de surprise; de sorte que Annibal ne trouvant plus d'obstacles, s'échappa.

CHAPITRE VI.

Des embuscades dressées sur le passage.

Fulvius Nobilior allant du pays des Samnites dans celui des Lucaniens, et ayant appris des transfuges, que les ennemis attaqueraient son arrière-garde, laissa son bagage à la queue pour les amuser. Mais tandis qu'ils s'occupaient à fondre dessus, il rangea à droite et à gauche ses meilleures troupes, enveloppa les pillards, et les tailla en pièces.

Une autre fois, ayant à passer une petite rivière assez rapide, et étant suivi des ennemis, il mit une de ses légions en embuscade sur le bord, afin que, méprisant son petit nombre, ils le vinssent attaquer plus librement. L'ennemi ayant donné dans le piège, la légion l'enveloppa et le défit.

Iphicrate faisant la guerre dans la Thrace, et apprenant que les ennemis l'attaqueraient dans un lieu qu'il était obligé de traverser sur un ordre très mince, jeta des cohortes de chaque côté de la route, et fit doubler le pas aux autres. Mais lorsqu'il vit que son armée entière allait passer, il retint les meilleurs soldats, et avec eux chargea les ennemis occupés après les bagages. Il les défit, et regagna tout le butin.

Les Boïes s'étant cachés à l'extrémité d'une forêt qui était sur leur passage, scièrent des arbres, et les laissèrent sur leur tronc. Ils poussèrent les plus proches lorsque les troupes vinrent à passer, et ces arbres tombant sur les autres, accablèrent une partie de l'armée.

CHAPITRE VII.

Pour cacher ce qui nous manque, ou bien y suppléer.

L. Cæcilius Metellus n'ayant point de vaisseaux pour transporter ses éléphans en Sicile, les fit passer sur des tonneaux couverts de planches.

Annibal voyant que les siens ne voulaient pas traverser une rivière très profonde, fit blesser sous l'oreille le plus courageux par l'un de ses gens, qui se jeta aussitôt dans la rivière. L'éléphant en fureur le suivit, et entraîna tous les autres.

Les Carthaginois assiégés, employèrent les cheveux de leurs femmes à faire des cordages pour les navires; ce qui fut pratiqué depuis, par ceux de Rhodes et de Marseille, dans cette même extrémité.

Antoine, lors de la retraite de Modène, donna des boucliers d'écorce à ses soldats, qui avaient perdu les leurs au combat. Spartacus leur en donna d'osier convert de cuir, faute d'autres.

Je ne sais s'il ne sera point hors de propos de dire ici qu'Alexandre, pressé d'une soif extrême lorsqu'il traversait les sables d'Afrique, répandit l'eau qu'un soldat lui présenta dans son casque, et, par cet exemple de tempérance, désaltéra toute l'armée qui le contemplait.

CHAPITRE VIII.

Pour semer la division parmi les ennemis.

Coriolan faisant la guerre au peuple Romain, qui l'avait condamné injustement, épargna les terres des patriciens, afin de semer la jalousie entre le sénat et le peuple.

Annibal, pour rendre Fabius suspect aux Romains, fit respecter aussi ses terres, en saccageant le pays; et Fa-

bius, voulant se laver de ce soupçon, les vendit. Périclès, dans une semblable occasion, les donna au peuple.

Fabius, ayant affaire à quatre nations soulevées, les Gaulois, les Ombres, les Étrusques et les Samnites, commanda aux troupes qui étaient restées dans Rome, d'entrer sur les terres des ennemis les plus proches; de sorte que la moitié de la coalition s'étant retirée pour sauver ses propriétés, il vint aisément à bout de l'autre.

M. Curius se servit du même artifice contre les Sabins qui étaient entrés dans le pays avec une puissante armée; il envoya quelques troupes dans le leur. Les Sabins se retirèrent pour le défendre, de sorte que Curius sauva son pays sans combattre, et ravagea celui de l'ennemi.

V. T. Didius se tenant renfermé dans son camp, à cause du petit nombre de ses troupes, et ayant appris que les ennemis se disposaient à marcher contre celles qui le venaient joindre, ordonna à ses gens de se préparer au combat, et en même temps fit relâcher en secret quelques prisonniers, qui en avertirent les ennemis. Ils n'osèrent diviser leurs forces, sur le point de livrer bataille, ce qui donna le temps au secours d'arriver sans être inquiété.

Dans la seconde guerre punique, quelques villes ayant eu dessein de quitter le parti des Romains pour prendre celui des Carthaginois, mandèrent de Rome des députés, comme pour terminer leurs différends, et lorsqu'ils furent arrivés, elles les retinrent jusqu'à ce qu'on leur eût rendu les ôtages.

Annibal, après sa défaite, s'étant retiré vers Antiochus, nos ambassadeurs firent si bien qu'ils le rendirent suspect à ce prince, et par ce moyen rompirent la force de ses conseils et de ses desseins.

Q. Metellus faisant la guerre à Jugurtha, corrompit trois fois ses ambassadeurs, et quoiqu'il ne pût l'attirer dans ses embûches, il le priva néanmoins d'un secours utile; car ce prince ayant découvert la trahison de ses envoyés, les fit mourir, et la crainte d'un semblable traitement en empêcha d'autres de prendre leur place.

César, dans la guerre d'Espagne, ayant appris d'un prisonnier que Pétréius et Afranius voulaient décamper la nuit, fit proclamer l'ordre du départ dès le soleil couché, et des mulets filèrent le long de leur camp avec grand bruit. Cette ruse arrêta les deux généraux, et empêcha leur dessein.

Denis, tyran de Syracuse, voyant que les Carthaginois allaient faire une invasion dans la Sicile avec une armée considérable, fit élever de tous côtés des forts, et y mit des gens de guerre avec ordre de traiter avec l'ennemi et de recevoir ses garnisons. Les Carthaginois s'empressèrent de prendre possession du pays et partagèrent ainsi leurs forces. Mais quand Denis vit qu'il les avait réduits à un petit nombre, il attaqua ce qui restait et en triompha.

Agésilas, lors de la guerre contre Tissapherne, fit semblant de marcher vers les montagnes, où il devenait plus avantageux de combattre, parce qu'il était le plus faible en cavalerie: mais Tissapherne étant accouru de ce côté-là, Agesilas entra dans les plaines de la Lydie, où était la capitale, et fit un butin considérable.

CHAPITRE IX.

Pour arrêter ou détourner une sédition.

Le consul A. Manlius ayant appris que ses soldats avaient dessein d'égorger leurs hôtes, fit publier qu'il passerait là le quartier d'hiver, et empêcha leur dessein par cet artifice. Il punit ensuite les séditieux, lorsque l'occasion le lui permit.

Sylla voyant ses légions mutinées, fit sonner l'alarme comme si l'ennemi eût paru, ce qui arrêta la sédition parce que chacun courut aux armes pour repousser l'ennemi.

Les soldats de Pompée ayant massacré le sénat de Milan, il les assembla tous, sans distinction d'innocens, ni de coupables. Cette mesure facilita le châtiment des mutins; car les autres étant sous les armes tinrent la main à l'exécution, pour se décharger du crime, et les séditieux vinrent sans défiance, parce que l'ordre était général.

César se présente hardiment à ses légions mutinées, et leur accorde le licenciement qu'elles réclament. Mais bientôt elles se repentent de leur désobéissance, et se montrent plus attachées que jamais à leur général.

CHAPITRE X.

Pour éviter la bataille qui vous est offerte dans un moment défavorable.

Sertorius ayant appris par expérience que son armée n'était pas capable de combattre celle des Romains, et voulant le faire connaître à ses troupes, fit venir deux chevaux, l'un faible et l'autre vigoureux, et deux soldats qui étaient aussi de force inégale. Ensuite il ordonna au soldat le plus robuste d'arracher la queue du cheval faible, et comme il n'en pouvait venir à bout, il fit arracher celle du plus fort cheval par le soldat débile en la tirant poil à poil. — J'ai voulu vous prouver par cet exemple, dit Sertorius à ses soldats, quelle est la nature des cohortes romaines : combattant ensemble, elles deviennent invincibles ; tandis que vous les détruirez à coup sûr, si vous les attaquez séparément.

Une autre fois qu'ils le pressaient encore de combattre, il les fit escarmoucher par troupes à diverses reprises, et leur apprit par là sans danger, quelle serait l'issue du combat, de sorte qu'ils en furent plus obéissans à l'avenir.

Agesilas ayant posé son camp en face des Thébains sur le bord d'une rivière, et remarquant qu'ils étaient plus forts que lui, se retira sur une colline, comme si l'oracle l'ordonnait. L'ennemi vint l'attaquer dans la croyance qu'il fuyait, et fut vaincu par le désavantage du lieu.

Scoryle, général des Daces, pour leur dissuader de faire la guerre aux Romains pendant leurs divisions, fit entrer un loup, tandis que deux gros chiens s'entremordaient. Ils lâchèrent prise et se jetèrent sur le nouveau venu. — Les Romains, dit Scoryle, en feront autant si nous survenons dans leurs querelles.

CHAPITRE XI.

Pour faire naître chez le soldat l'ardeur nécessaire au combat.

M. Fabius, et Cn. Manlius, pen-

dant la guerre contre les Etrusques, voyant leurs soldats craindre le combat, feignirent de les approuver, jusqu'à ce qu'irrités des reproches des ennemis, ils vinrent demander eux-mêmes la bataille, et jurèrent de ne retourner que victorieux.

Fulvius Nobilior se voyant contraint de combattre avec peu de troupes contre une puissante armée, orgueilleuse de plusieurs victoires, feignit d'avoir corrompu une légion ennemie, et emprunta de l'argent aux principaux officiers de son armée, comme pour la payer, à la charge de le rendre avec usure après le combat. Cette ruse redoubla leur confiance et leur allégresse, et servit à les rendre victorieux.

César pendant la guerre contre Ariovisto, dit à ses soldats étonnés, qu'il n'entreprendrait rien ce jour-là sans le secours de la dixième légion. Il s'en suivit que les uns, étant stimulés par l'honneur, les autres par la honte, chacun fit son devoir.

Q. Fabius, pour réveiller le courage de ses soldats, fit proposer la paix aux Carthaginois, sachant bien qu'ils ne l'accepteraient point, et que les siens se piqueraient de ce refus; ce qui arriva comme il l'avait prévu.

Agésilas étant campé près d'Orchomènes, et voyant que les soldats y portaient ce qu'ils avaient de meilleur, sur l'appréhension de quelque danger, fit défense aux alliés de rien recevoir, afin de rendre les siens plus hardis à défendre leur bien.

Epaminondas, pour encourager ses gens au combat contre les Lacédémoniens, et redoubler leur force par l'indignation, dit tout haut que l'ennemi avait résolu, étant le maître, de raser la ville de Thèbes, d'emmener les femmes et les enfans en captivité, et de tuer tout le reste. Ce propos anima tellement les Thébains, qu'ils rompirent les Lacédémoniens du premier choc.

Leutychidas, roi de Lacédémone, pour rendre ses soldats plus hardis dans le combat, feignit d'avoir reçu la nouvelle de la défaite de l'armée navale des ennemis. Elle était véritable, quoiqu'il n'en sût rien.

A. Posthumius, dans une bataille contre les Latins, voyant paraître deux jeunes cavaliers, cria, que c'étaient Castor et Pollux, qui accouraient à son secours; ce qui rendit le courage aux siens à demi vaincus, et rétablit le combat.

Archidamus faisant la guerre en Arcadie, fit mener des chevaux autour d'un autel, qu'il avait dressé dans son camp, et montrant les traces de leur passage le lendemain, assura que c'étaient Castor et Pollux qui arrivaient à son secours, et qu'ils ne manqueraient pas de se trouver à la bataille.

Périclès, général des Athéniens, ayant remarqué, au moment de combattre, un bois sacré qu'on pouvait découvrir des deux armées, et qui était fort sombre et d'une vaste étendue, y cacha un homme d'une grandeur extraordinaire, revêtu d'un manteau de pourpre, de bottines très élevées, portant une chevelure majestueuse, et placé sur un char traîné par des chevaux blancs. Cet homme appela Périclès par son nom, lui cria qu'il remporterait la victoire, et que les Dieux accouraient à son secours. Les ennemis furent si étonnés de cette apparition, qu'ils prirent la fuite, presque avant de lancer le javelot.

Sylla, pour encourager ses soldats, et les mieux disposer à le suivre, leur faisait croire que les Dieux lui prédisaient l'avenir; et avant de livrer bataille, il invoquait tout haut une petite statue qu'il avait soustraite au

Digitized by Google

temple de Delphes, et la priait de hâter la victoire qu'elle lui avait promise.

C. Marius avait avec lui une magicienne scythe, et faisait semblant d'apprendre d'elle l'issue des batailles.

Q. Sertorius, pour rendre les Barbares qui étaient dans son armée plus soumis à ses ordres, feignait de se conduire par les avertissemens d'une biche blanche, qui était d'une beauté et d'une vitesse extraordinaires.

Alexandre, sur le point de sacrifier, imprima quelques caractères favorables sur l'endroit de la main du prêtre qui touchait les entrailles des victimes, et montrant ensuite ces caractères marqués sur le foie, redoubla le courage des soldats qui croyaient y voir un gage certain de la victoire. Un devin fit la même chose à la bataille d'Eumènes contre les Galates.

Épaminondas, pour ranimer le courage de ses gens dans un combat contre les Lacédémoniens, enleva la nuit des armes qui étaient suspendues dans un temple, et persuada ainsi que les Dieux accouraient à son secours.

Agésilas, qui combattait les Perses, voulant empêcher que ses soldats ne s'étonnassent de leur bonne mine, leur montra quelques prisonniers tout nus, et leur fit remarquer que des corps si blancs étaient incapables de supporter les fatigues de la guerre.

Gelon, roi de Syracuse, combattant les Carthaginois, pour inspirer au cœur de ses soldats le mépris de l'ennemi, leur fit voir aussi tout nus les plus mal faits des prisonniers qu'il avait pris, et particulièrement ceux des troupes auxiliaires, dont les corps étaient le plus noir.

Cyrus, voulant obliger les Perses de faire la guerre aux Mèdes, leur donna un festin magnifique après un grand jour de fatigue, et demanda ensuite lequel leur agréait le plus de l'un ou de l'autre; et comme ils lui répondirent que c'était le festin, il leur dit qu'en obéissant aux Mèdes, ils passeraient toute leur vie dans le travail et la peine, et qu'en les vainquant, ils vivraient toujours dans les délices.

Sylla assiégeant Archelaüs au port d'Athènes, occupait ses soldats à des ouvrages pénibles pour leur faire désirer le combat.

Fabius Maximus fit brûler ses vaisseaux, avant de livrer bataille, afin de redoubler le courage de ses soldats et leur ôter tout espoir de fuir.

CHAPITRE XII.

Contre une crainte imprévue, ou plutôt pour guérir l'esprit du soldat, quand les augures ne sont pas favorables.

Scipion allant en Afrique tomba au moment où il descendait de son vaisseau. Comme il vit que ses soldats semblaient en tirer un mauvais présage, il leur cria : courage, compagnons, j'ai saisi l'Afrique.

César étant aussi tombé à terre en voulant monter sur son navire : je te tiens, dit-il, ma mère. Il voulait prouver par-là qu'il ne manquerait pas de revoir le pays d'où il était parti.

T. Sempronius Graccus avait rangé ses troupes en bataille contre les Picentins, lorsque tout à coup la terre trembla. Ce phénomène ayant effrayé les esprits, il rassura les siens et défit l'ennemi.

Le bouclier des cavaliers de Sertorius, et le poitrail de leurs chevaux ayant paru tout à coup sanglans : c'est signe, dit-il, que nous les teindrons du sang ennemi.

Epaminondas, pendant la guerre de Sparte, voyant ses soldats étonnés de ce que l'ornement qui pendait à son javelot avait été emporté par le vent sur le sépulcre d'un Lacédémonien : c'est une marque, dit-il, que nous les battrons; car on ne pare les sépulcres, que lorsqu'on veut célébrer des funérailles.

Ses troupes ayant vu tomber du ciel, la nuit, un météore en forme de torche ardente, Épaminondas dit que cette lumière leur était manifestée par les Dieux.

Sur le point de donner bataille, le siége sur lequel il était se rompit. C'est, dit-il, que les dieux nous avertissent qu'il est temps de se lever et d'agir.

Sulpicius Gallus prédit à ses soldats que la lune s'éclipserait, afin qu'ils ne s'en étonnassent point.

La même chose étant arrivée à Agatocles sur le point de livrer bataille, il en dit la raison à ses troupes, de peur qu'ils ne prissent un effet naturel pour un obstacle à leur dessein.

Un coup de foudre étant tombé dans le camp de Périclès, et ayant épouvanté ses soldats, il leur expliqua le phénomène par le choc de deux cailloux.

Timothée, général des Athéniens, voyant son pilote étonné d'un éternuement soudain au moment où sa flotte commençait à se mettre en mouvement : faut-il s'étonner, dit-il, qu'il y ait quelqu'un d'enrhumé parmi tant de milliers d'hommes.

La foudre étant tombée sur le camp de Chabrias dans une pareille circonstance : rassurons-nous, dit-il, compagnons, les dieux accourent à notre secours.

FIN DU LIVRE PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND LIVRE.

Comment on doit agir pendant le combat et après l'action.

CHAP. I. Du temps qu'il faut choisir pour livrer bataille.
CHAP. II. Du champ de bataille.
CHAP. III. De l'ordre de bataille.
CHAP. IV. Pour porter la confusion dans les rangs ennemis.
CHAP. V. Des embuscades.
CHAP. VI. Pour donner passage à l'ennemi contre un coup de désespoir.
CHAP. VII. Pour dissimuler ce qui nous est contraire.
CHAP. VIII. Pour faire renaître le courage chez le soldat.
CHAP. IX. Pour profiter d'un succès, afin de terminer la guerre.
CHAP. X. Pour rétablir les affaires en cas de revers.
CHAP. XI. Pour retenir dans le devoir ceux dont on se méfie.
CHAP. XII. Ce qu'il faut faire dans un camp si l'on n'a pas assez de confiance en ses troupes.
CHAP. XIII. Pour favoriser sa retraite.

Digitized by Google

Google

FRONTIN.

Stratagèmes.

LIVRE SECOND.

Comment on doit agir pendant le combat et après l'action.

CHAPITRE PREMIER.

Du temps qu'il faut choisir pour livrer bataille.

P. Scipion ayant appris qu'Asdrubal avait rangé ses troupes en bataille, dès le point du jour, sans les faire repaître, retint les siennes dans son camp jusqu'après midi ; alors les menant au combat comme les autres se retiraient, il défit les ennemis abattus par la faim, la soif et la lassitude.

Metellus Pius faisant la guerre contre Hirtuleius en Espagne, usa du même artifice ; car les ennemis étant venus se ranger en bataille devant son camp dès le point du jour, pendant les plus grandes ardeurs de l'été, il attendit pour les combattre jusqu'à midi, et alors, accablés de chaleur, ils furent défaits par ses troupes fraiches.

Le même s'étant joint à Pompée, ne voulut point accepter la bataille que Sertorius lui présentait, tant parce que l'ennemi l'avait refusée plusieurs fois, que parce qu'il lui voyait un grand désir de combattre.

Le consul Posthumius faisant la guerre en Sicile contre les Carthaginois, fut quelque temps sans vouloir livrer bataille, quoique les ennemis vinssent tous les jours se ranger devant son camp, qui était à une lieue du leur : il se contentait de quelque légère escarmonche. Mais un jour qu'ils étaient restés par mépris jusqu'à midi, il les attaqua dans la retraite, et les défit, exténués de faim et de lassitude, après avoir préparé à loisir tout ce qui lui était nécessaire pour le combat.

Iphicrate, d'Athènes, ayant remarqué que les ennemis prenaient toujours

leur repas à la même heure, fit repaître son armée un peu plus tôt que de coutume, et l'ayant rangée en bataille, obligea ainsi les ennemis à faire de même. Mais il resta sous les armes jusqu'à la fin du jour, se contentant de les harceler par des escarmouches continuelles jusqu'à ce que s'étant retirés l'un et l'autre, il les alla attaquer dans leur camp à l'improviste, et les défit fatigués et à jeun.

Le même ayant remarqué que les Lacédémoniens partaient en même temps que lui pour aller fourrager, y envoya un jour tous les valets de l'armée en équipage de soldats, et retint ses troupes dans son camp. Mais quand il vit les ennemis dispersés, il força leurs retranchemens, et défit ensuite à son aise ceux qui revenaient chargés de bois et de fourrage.

Le consul Virginius, qui faisait la guerre aux Volsques, les voyant courir à la charge d'assez loin, retint ses soldats, jusqu'à ce que les ennemis fussent tout proche; alors Virginius jugeant qu'ils étaient hors d'haleine, son armée donna vigoureusement et les défit.

Fabius Maximus sachant que le choc des Gaulois et des Samnites était terrible, mais qu'ils se relâchaient peu à peu, se contenta de soutenir leur premier effort, puis faisant avancer toutes ses troupes, les défit aisément, lorsque leur ardeur fut ralentie.

Philippe, à la bataille de Chéronée, combattant contre de nouveaux soldats, avec des gens aguerris et expérimentés, laissa passer la première fougue de l'ennemi, et prenant ensuite l'offensive, remporta la victoire.

Les Lacédémoniens ayant appris que les Messéniens venaient fondre sur eux avec tant de furie, que leurs femmes et leurs enfans les suivaient, différèrent le combat jusqu'à ce que leur fougue fût aussi passée.

César, pendant la guerre civile, tenait Afranius assiégé. Voyant que, faute d'eau, il avait fait égorger toutes les bêtes de somme, et venait pour lui donner bataille, César retint ses troupes dans son camp afin de n'avoir point affaire à des gens désespérés.

Pompée voulant engager au combat Mithridate qui fuyait, se posta la nuit sur sa route, et l'obligea ainsi à en venir aux mains. Il avait rangé ses troupes de telle sorte qu'elles avaient les rayons de la lune à dos, et qu'ils frappaient les yeux de son adversaire.

Jugurtha connaissant la valeur romaine, et la faiblesse de sa nation, différait toujours de combattre jusqu'au soir, afin de pouvoir se retirer à la faveur de la nuit, s'il éprouvait un échec.

Lucullus, en Arménie, n'ayant que quinze mille hommes contre les forces innombrables de Tigranes et de Mithridate, n'attendit pas qu'elles fussent toutes rangées en bataille; il les surprit en confusion et les défit.

Les Pannoniens ayant montré une grande ardeur pour combattre, et s'y étant préparés dès le point du jour, Tibère retient ses troupes dans son camp jusqu'à ce qu'il voie son ennemi abattu de lassitude et par un long orage; il l'attaque alors et le défait.

César ayant su qu'Arioviste ne voulait pas combattre jusqu'à la nouvelle lune, lui donna la bataille au decours, et le défit.

Vespasien livra bataille aux Juifs un jour de sabbat, qu'il leur est défendu de rien faire.

Lysander, mouillant avec son armée navale, près d'Ægospotamos, présentait toujours la bataille à la même heure aux Athéniens, et ensuite se retirait, jusqu'à ce qu'ayant bien amusé les en-

nemis, il les surprit dispersés, comme ils ne s'attendaient pas au combat, et supposaient encore que ce n'était qu'une feinte. Il trouva leurs vaisseaux sans défense, et mit fin à une longue guerre.

CHAPITRE II.

Du champ de bataille.

M. Curius redoutant la phalange de Pyrrhus, et ne croyant pas y pouvoir résister en plaine, combattit dans des détroits, où les ennemis, pour être trop pressés, se nuisaient l'un l'autre.

Pompée en Cappadoce se campa sur un lieu élevé, d'où il vint fondre avec impétuosité sur les troupes de Mithridate, et les défit.

César en usa de même contre le fils de ce prince, qui eut l'imprudence de l'attaquer sur une hauteur où il avait rangé son armée. César perça d'en haut les troupes de Pharnace et les culbuta.

Lucullus ayant à combattre les troupes de Tigranes et de Mithridate, près de Tigranocerte, se saisit, avec une partie de ses gens, d'une petite plaine, qui était au haut d'une colline, et vint fondre de là si à propos sur les ennemis, que prenant leur cavalerie en flanc, elle se renversa sur une partie de leur infanterie ; ce qui procura à Lucullus une victoire signalée.

Ventidius ayant affaire aux Parthes, attendit pour sortir du camp que les ennemis fussent à cinq cents pas de lui, puis il courut à la charge si promptement, qu'il rendit leurs flèches inutiles. Ces Barbares ne furent plus en état de résister.

Annibal à la journée de Numistron, fit couvrir l'un de ses flancs d'un chemin creux; ce qui contribua beaucoup à sa victoire contre Marcellus.

Le même à la bataille de Cannes, ayant remarqué que dès le matin le vent du Vulturne (*a*) soufflait et enlevait beaucoup de sable et de poussière, rangea son armée de sorte qu'elle avait le vent à dos, tandis que l'ennemi le recevait dans les yeux. Cette circonstance gêna beaucoup les Romains pendant l'action, et contribua à leur défaite.

Marius, ayant à combattre les Cimbres et les Teutons, rangea son armée devant ses retranchemens, après l'avoir fait repaître, afin que l'ennemi fatigué par la route qu'il devait parcourir pour le joindre, devint plus facile à vaincre. Il avait eu le soin de choisir l'assiette de son camp de telle manière que les Barbares avaient en face le soleil, le vent et la pluie.

Cléomènes, plus faible en cavalerie que Hyppias, embarrassa le champ de bataille d'arbres coupés, et sut paralyser ainsi l'avantage de son ennemi.

Les Espagnols en Afrique, pour n'être point enveloppés par la multitude, s'adossèrent contre un fleuve, dont le bord était escarpé. Ainsi assurés pour leurs derrières, ils culbutèrent l'ennemi à mesure qu'il s'approchait et remportèrent enfin la victoire.

Les Carthaginois, battus plusieurs fois par les Romains, prirent pour

(*a*) Frontin dit : *Volturnum amnem*. Tous les commentateurs se sont essayés sur ce passage qui présente une erreur, car c'est l'Aufide qui coule auprès de Cannes, et non le Vulturne, fleuve de la Campanie. Il est évident, pour quiconque connaît à fond l'histoire romaine, que cette leçon de Frontin est corrompue, et que notre interprétation est la seule bonne. Polybe, du reste, ne parle pas de cette circonstance.

général Xanthippe, de Lacédémone, qui changeant seulement de poste, ramena la fortune. Comme il était le plus fort en cavalerie, il descendit des montagnes, où ses prédécesseurs se tenaient campés, attaqua les Romains dans la plaine, ouvrit leurs rangs par la force de ses éléphans, puis les dissipa au moyen de sa cavalerie légère.

Epaminondas, avant d'en venir aux mains contre les Lacédémoniens, courut devant leur front de bataille avec sa cavalerie. La poussière qui s'éleva leur dérobant les objets, il les tourna, gagna une hauteur d'où il vint fondre sur eux, et les défit avec l'infanterie, tandis qu'ils s'attendaient à un combat de cavalerie.

Trois cents Spartiates postés au détroit des Thermopyles pour garder le passage, firent un grand carnage des Perses, et eussent arrêté leur effort sans un traître qui conduisit les ennemis par des lieux détournés, d'où ils vinrent prendre les Lacédémoniens en queue.

Thémistocle, voyant qu'il était avantageux aux Grecs qui n'avaient que peu de vaisseaux de combattre l'armée navale des Perses dans le détroit de Salamine, et ne pouvant les en persuader, avertit secrètement l'ennemi de livrer bataille, parce que les Grecs voulaient se retirer et lui donneraient de la peine à les suivre. L'ennemi écouta ce conseil et fut battu, après être resté toute la nuit sous les armes.

CHAPITRE III.

De l'ordre de bataille.

Cn. Scipion étant rangé en bataille contre Hannon, général des Carthaginois, près de la ville d'Indibilis en Espagne, et ayant remarqué que les Espagnols, qui étaient des soldats robustes, mais peu intéressés à l'issue du combat, se trouvaient à l'aile droite, tandis que les Africains, moins forts mais doués d'un courage plus ferme, occupaient la gauche, Scipion refusa son aile gauche, afin qu'elle n'en vînt pas si tôt aux mains avec les Espagnols, et avançant la droite où il avait mis ses meilleures troupes, rompit les Africains. Les Espagnols, qui devenaient alors simples spectateurs de ce combat, se rendirent facilement.

Philippe de Macédoine dans un combat contre les Illyriens, jugeant que leur front de bataille était composé de leurs meilleures troupes, et que les flancs étaient faibles, rangea tout ce qu'il avait de bon à son aile droite, et prenant en flanc l'aile gauche ennemie, mit toute cette armée en désordre, et remporta la victoire.

Pammenès, général des Thébains, voyant que les Perses avaient mis leurs meilleures troupes à l'aile droite, leur opposa les plus faibles de son armée, avec ordre, si on les venait attaquer, de se retirer en un lieu avantageux qui était proche. Il plaça ensuite toute sa cavalerie à l'aile droite, avec l'élite de son infanterie, enveloppa les ennemis, et les défit.

P. Cornelius Scipion, qui plus tard acquit le surnom d'Africain, faisait la guerre contre Asdrubal en Espagne, et avait coutume de mettre ses meilleures troupes au centre, ce que Astrubal faisait à son exemple. Mais le jour du combat Scipion les transporta sur les ailes, et refusa son centre; de sorte que combattant des deux côtés avec ses meilleures troupes contre les plus faibles des ennemis, il les défit aisément.

Metellus, dans le combat qu'il gagna contre Herculeïus en Espagne, voyant que ce général avait mis ses meilleures troupes au centre, refusa le sien, afin de ne le faire donner que lorsque ses deux ailes auraient enveloppé l'ennemi.

Artaxerxès étant plus fort que les ennemis, lorsque les Grecs entrèrent en Perse, étendit sa ligne de bataille beaucoup au-delà de la leur, et mettant sa cavalerie sur le front et son infanterie légère aux ailes, fit marcher lentement le corps de bataille; ce qui lui permit d'envelopper les ennemis et de les défaire.

Annibal, au contraire, à la bataille de Cannes, fit avancer le centre et refusa les ailes. Mais ce centre qui, dans le premier choc, avait renversé les nôtres, pliant peu à peu, et les Romains le suivant avec témérité, ils s'engagèrent au milieu de l'ordre de bataille d'Annibal. Alors celui-ci fit avancer ses deux ailes et enveloppa les Romains de toutes parts. Mais on ne peut se servir de ce stratagème qu'avec des troupes fort expérimentées, comme étaient celles d'Annibal.

Livius Salinator, et Claudius Néro, lors de la seconde guerre punique, voyant qu'Asdrubal, pour éviter le combat, s'était rangé en bataille sur une éminence dont le terrain était inégal, portèrent toutes leurs troupes sur les ailes, après avoir dégarni leur centre, attaquèrent l'ennemi des deux côtés, et le taillèrent en pièces.

Annibal se voyant souvent battu par Claudius Marcellus, campait toujours dans des lieux avantageux, et rangeait ses troupes en bataille de telle sorte, qu'il pouvait se retirer aisément s'il avait le dessus, et dans le cas contraire, pousser plus loin sa victoire.

Xanthippe le Lacédémonien, opposé à Attilius Régulus en Afrique, couvrit son front de bataille de l'infanterie légère, et lui donna l'ordre de se retirer dans les intervalles après avoir lancé ses traits. Il lui commanda de filer ensuite par derrière pour revenir fondre sur les ailes, et envelopper l'ennemi, tandis que les troupes pesamment armées, s'aborderaient. Sertorius fit la même chose en Espagne contre Pompée.

Cleandridas, de Lacédémone, faisant la guerre aux Lucaniens, resserra son ordre de bataille pour obliger l'ennemi à en faire autant; puis, comme on en vint aux mains, il s'étendit peu à peu, et l'enveloppa.

Gastron, du même pays, était venu au secours des Égyptiens contre les Perses. Comme il vit que l'ennemi ne les redoutait pas autant que les Grecs, il mit ceux-ci sur la première ligne, armés à l'égyptienne; et les Égyptiens sur la seconde, avec des armes grecques. Les Perses en étant venus aux mains, et trouvant plus de résistance à la première ligne qu'ils ne devaient en attendre appréhendèrent davantage la seconde, où ils croyaient que les Grecs étaient rangés; de sorte qu'ils lâchèrent pied.

Pompée, en Albanie, voyant les ennemis plus forts que lui, cacha son infanterie dans un fond près d'une colline, et couvrit ses armes. Il fit ensuite avancer sa cavalerie, lui donnant l'ordre, quand elle se sentirait pressée, de reculer jusque-là, et de se ranger sur les ailes. Cette manœuvre ayant été exécutée, fut cause du gain de la bataille; car l'ennemi qui s'était avancé témérairement, trouvant l'infanterie en bon ordre fut défait.

Antoine contre les Parthes se trouvant accablé par la multitude de leurs flèches, commanda aux siens de se

baisser et de lever leurs boucliers sur leurs têtes pour faire la tortue; ce qui mit à couvert son infanterie, comme sous un toit, et rendit les flèches des ennemis inutiles.

Annibal, à la journée de Zama contre Scipion, couvrit son front de quatre-vingts éléphans, pour mettre le désordre dans les rangs ennemis. Il plaça les alliés en première ligne, les Carthaginois étant au contraire en troisième ligne, afin de les empêcher de fuir, et pouvant fournir une réserve contre les Romains qui, s'ils n'étaient pas rompus, devaient se fatiguer par l'attaque des auxiliaires. Sa seconde ligne fut composée des Italiens dont il se défiait, parce qu'il en avait amené une partie par force de leur pays. Scipion opposa à cet ordre de bataille son corps de légions, rangées sur trois lignes, hastaires, princes et triaires. Mais il rompit l'échiquier des manipules, laissant un grand espace entre eux, afin que les éléphans, excités par les ennemis, pussent traverser l'ordre de bataille sans le troubler. Ces intervalles étaient remplis par ses vélites, qui avaient ordre de se retirer, à l'approche des éléphans, derrière l'infanterie pesamment armée, ou sur les ailes. Sa cavalerie était rangée de part et d'autre, les turmes romaines à l'aile droite, commandée par Lelius; et les Numides à la gauche, sous Massinissa. Un si bel ordre ne contribua pas peu à la victoire.

Archélaüs, contre Sylla, mit sur son front des chariots armés de faulx pour enfoncer les ennemis; il plaça en seconde ligne la phalange macédonienne; en troisième ligne, ses auxiliaires armés à la romaine et entremêlés de quelques déserteurs italiens, en qui il se fiait à cause de leur adresse. Le corps de réserve était composé de l'infanterie légère; et la cavalerie très nombreuse, était rangée sur les ailes, afin d'envelopper les Romains. Contre ces dispositions, Sylla couvrit ses deux flancs de tranchées profondes avec des forts aux deux extrémités; et dans cet espace, il mit sur trois lignes son infanterie pesamment armée, laissant des intervalles pour lancer la cavalerie et l'infanterie légère, qui étaient placées derrière elle. Il ordonna à ceux qui étaient rangés devant les enseignes dans sa seconde ligne de ficher en terre des pieux très serrés, et sa première ligne s'en servit pour se couvrir lorsque les chariots approchèrent (a). Tout à

(a) Ce passage offrait quelque difficulté, et les commentateurs n'ont pas manqué de l'embrouiller encore. Le voici : *Tum prosignanis, qui in secunda acie erant, imperavit, ut densos numerosque palos firme in terram defigerent : intraque eos, adpropinquantibus quadrigis, antesignarum aciem recepit.*

Dans la vieille milice, lorsque les légions se formaient sur trois lignes en échiquier, les hastaires qui occupaient la première ligne, étaient nommés *antesignani* parce que leurs enseignes se plaçaient au dernier rang. On conçoit les motifs qui présidèrent à cette disposition; cette ligne donnait la première, et on voulait éloigner autant que possible les enseignes de l'ennemi. Plus tard, les légions abandonnèrent la division des manipules pour adopter les cohortes, et il est probable que les enseignes furent placés au centre de la profondeur de chaque cohorte; cependant le nom d'*antesignani* resta encore à la première ligne, comme un de ces vestiges d'antiquité dont on trouve plusieurs exemples dans la milice romaine, bien que l'on n'en reconnaisse pas exactement la raison. Mais il devenait bien inutile de faire la correction qu'adoptent tous les commentateurs en mettant *postignani* au lieu de *prosignani*, pour opposer ces deux sortes de soldats; car il est peu important d'admettre que Sylla fit planter des pieux par ceux qui étaient placés devant ou derrière les ensei-

coup les soldats jetant de grands cris, et l'infanterie légère tirant ses traits, les chariots des ennemis s'embarrassèrent dans les pieux ou furent épouvantés, et se retournèrent sur l'infanterie macédonienne qu'ils rompirent. Sylla prenant alors l'offensive, Archelaüs fit avancer sa cavalerie pour soutenir son attaque, et pour donner le moyen à son infanterie pesamment armée de se rétablir; celle des Romains la chargea, et acheva la défaite. César arrêta de même les chariots des Gaulois en plantant des pieux en terre.

Alexandre à la journée d'Arbelles, craignant d'être enveloppé par la multitude des ennemis, et se fiant dans la valeur de ses troupes, les rangea de sorte qu'elles pouvaient faire front de tous côtés.

Paul Émile, à la bataille qu'il livra contre Persée, après avoir reconnu que ce prince avait partagé sa phalange en deux parties, qu'elle était couverte par son infanterie légère, et protégée aux deux ailes par sa cavalerie; Paul Émile forma ses trois lignes par petits corps très serrés, avec des intervalles entre eux pour laisser passer les vélites. Quand il vit qu'il ne pouvait rompre la phalange macédonienne, il recula vers des terrains inégaux, pour la faire flotter; et comme elle le suivait en bon ordre, il fit courir à toute bride la cavalerie de son aile gauche le long du front de bataille, pour rompre les piques, ou pour les rendre inutiles; ce qui occasionna du désordre, et fut cause de la défaite de Persée.

Pyrrhus, roi d'Épire, combattant pour les Tarentins, près d'Asculum, mit à la droite les Samnites, et les Épirotes; à la gauche les Brutiens, les Lucaniens et les Sallentins; et ceux de Tarente au milieu, selon Homère, qui y met les plus faibles. Sa cavalerie et ses éléphans, furent rangés sur la seconde ligne. Contre cet ordre, les Romains opposèrent trois lignes de leurs légions, selon leur coutume, et les entremêlant avec les troupes auxiliaires, jetèrent sur les ailes leur cavalerie. Il y avait quarante mille hommes dans chaque armée; les ennemis perdirent la moitié de leur monde, et les Romains cinq mille hommes.

Pompée, à la journée de Pharsale, rangea ses légionnaires sur trois lignes à dix de hauteur, mit les meilleures soldats sur les ailes et au centre, et remplit les espaces qui sont entre le centre et les extrémités de troupes nouvellement levées. A la droite, qui était couverte par l'Enipe, il plaça seulement six cents chevaux, et jeta tout le reste de la cavalerie sur l'aile gauche, avec ses troupes auxiliaires, pour envelopper l'ennemi. César rangea de même ses légions sur trois lignes, couvrit son aile gauche de la rivière, pour n'être point enveloppé de ce côté-là,

gnes de la seconde ligne. Là n'était pas la difficulté. On doit même croire que ce terme de *prosignani* n'est pas employé sans motif à côté de l'autre, et il paraît enfin plus convenable, dans la position pressante où était Sylla, qu'il fit exécuter ces travaux entre les deux premières lignes, qu'entre les deux dernières.

C'est pitié de voir comment d'Ablancourt rend tous ces détails militaires. En parlant de l'ordre de bataille de Scipion contre Annibal à Zama (voyez le paragraphe précédent), Frontin disait: *Robur legionis, triplici acie in fronte ordinatum per hastatos et principes et triarios obposuit*, etc., etc. D'Ablancourt traduit: «Il rangea son infanterie pesamment armée par peloton en ligne droite;» et ce traducteur ajoute dans une note que Frontin s'exprime en termes barbares qu'on ne peut expliquer. Dans un autre endroit, il prétend que Sylla *sauva son artillerie*.— Sans doute encore pour éviter des termes barbares.

et mit à l'aile droite toute sa cavalerie, entremêlée de quelqu'infanterie légère, qui était accoutumée de combattre avec elle. Mais comme sa cavalerie était beaucoup moins nombreuse que celle des ennemis, il la fortifia de six cohortes tirées des légions, et qu'il rangea en potence de ce côté-là, pour n'être pas enveloppé. Cette disposition lui donna la victoire; car ces cohortes repoussèrent la cavalerie ennemie qui venait fondre sur ce point, le croyant sans résistance, et la mirent en fuite.

Germanicus, dans un combat de cavalerie contre les Cattes, vit qu'ils évitaient une défaite complète en se retirant toujours dans les bois quand on les pressait. Il fit mettre pied à terre à sa cavalerie lorsqu'elle fut arrivée vers ces lieux embarrassés, et parvint à fixer la victoire.

C. Duilius faisant la guerre sur mer contre les Carthaginois, et voyant que leurs vaisseaux, qui étaient plus légers que les siens, glissaient autour de lui impunément, et rendaient la valeur du soldat romain inutile, fit faire des corbeaux de fer pour les accrocher; après quoi les soldats jetant un pont, et sautant dessus combattaient corps à corps contre l'ennemi.

CHAPITRE IV.

Pour porter la confusion dans les rangs ennemis.

Papirius Cursor dans une bataille contre les Samnites, voyant la victoire en suspens, fit descendre d'une montagne les valets de l'armée sur des bêtes de somme, et traîner par terre des branches d'arbres avec un grand bruit. Alors criant à ses soldats, qu'ils hâtassent la victoire avant que l'autre consul qui accourait à leur secours fût arrivé, afin de ne partager leur gloire avec personne, il redoubla le courage de ses troupes, et mit les ennemis en fuite.

C. Sulpicius Peticus fit presque la même chose contre les Gaulois; et Marius lors de la guerre des Cimbres, envoya les valets se cacher derrière une montagne à la nuit, et leur donna quelques gens de guerre, et un bon capitaine pour les commander.

Atheas, roi des Scythes, combattant contre les Triballes, qui le surpassaient en nombre, envoya de même les femmes et les enfans, avec tout le bagage, paraître sur les derrières des ennemis, après avoir fait publier qu'il lui venait du renfort; ce qui lui donna la victoire.

Fabius Rullus Maximus, dans un combat contre les Samnites, voyant qu'il ne les pouvait rompre, détacha une partie de ses troupes sous la conduite d'un de ses lieutenans, et lui donna l'ordre de fondre du haut d'une montagne et de prendre les ennemis, ce qui leur fit perdre courage, et le rendit victorieux.

Minucius Rufus prêt à combattre une grande multitude de Barbares, prescrivit à son frère, lorsqu'il le verrait attaché au combat, de se montrer tout à coup d'un autre côté avec quelque cavalerie, et de faire sonner toutes ses trompettes. Cette manœuvre ayant été exécutée, le son qui retentissait dans les collines, fit croire que c'était un grand secours qui arrivait aux Romains, et les ennemis prirent la fuite.

Acilius Glabrio attaquant Antiochus au détroit des Thermopyles, eût été repoussé avec perte, à cause du désavantage du lieu, s'il n'eût envoyé

Porcius Caton avec une partie de ses gens chasser les Étoliens d'une montagne voisine. Il se montra de ce lieu sur les derrières des ennemis, qui s'étonnèrent de se voir attaqués des deux côtés, et prirent la fuite.

Licinius Crassus fit presque la même chose pendant la guerre des esclaves; car il envoya douze cohortes sous la conduite de deux de ses lieutenans, gagner une montagne qui était derrière l'ennemi, d'où venant fondre sur lui dans la chaleur du combat, elles le dissipèrent.

Marcus Marcellus, pour cacher le petit nombre de ses troupes, fit jeter des cris par tous les valets de l'armée au moment d'engager la bataille; ce qui donna l'épouvante aux ennemis, qui crurent qu'il avait de plus grandes forces.

Valerius Levinus pendant qu'il combattait Pyrrhus, cria, montrant son épée sanglante, qu'il l'avait tué; ce qui fut cause que l'ennemi se retira épouvanté.

Jugurtha en fit autant à la bataille contre Marius, ayant appris à parler latin par le long temps qu'il avait passé dans nos troupes.

L'Athénien Myronide, dans un combat contre les Thébains, voyant balancer la victoire, s'avança vers son aile droite, criant que la gauche était victorieuse; ce qui redoubla le courage de ses gens, et abattit celui de ses adversaires.

Crésus opposa une troupe de chameaux à la cavalerie ennemie, qui était en grand nombre; ce qui effraya tellement les chevaux qui n'étaient pas accoutumés à les voir, qu'en se cabrant ils jetèrent leurs maîtres par terre, puis se renversèrent sur leur infanterie. Cet accident fut cause de la perte de la bataille.

Pyrrhus se servit du même stratagème avec ses éléphans, au combat qu'il livra contre les Romains pour ceux de Tarente; et les Carthaginois firent depuis la même chose en plusieurs rencontres.

Les Volsques étant campés près d'un taillis, Camille y mit le feu, et brûla leur camp. Crassus fut presque surpris de la même manière pendant la guerre des alliés, et taillé en pièces avec toutes ses troupes.

Les Espagnols, contre Amilcar, couvrirent leur front de bataille de chariots chargés de suif, de soufre, et d'autres matières combustibles, et y mettant le feu, les chassèrent vers les ennemis sitôt qu'on eut sonné la charge. Il furent épouvantés et défaits.

Les Tarquiniens et les Falisques ayant équipé une partie de leurs gens en furies, avec des serpens et des torches ardentes, mirent le désordre parmi les Romains. Ce stratagème fut pratiqué depuis par les Véientes et les Fidénates.

CHAPITRE V.

Des embuscades.

Romulus s'étant approché de Fidène, et ceux de la ville ayant fait une sortie, il plia jusqu'à ce qu'il les eût attirés dans une embuscade, et les défit.

Q. Fabius Maximus étant allé au secours des Sutriniens contre les Etrusques, feignit d'avoir peur, et rétrograda jusqu'en des lieux avantageux. Les ennemis le poursuivirent inconsidérément; Fabius les défit et prit même leur camp.

Sempronius Gracchus, faisant la guer-

re aux Celtibères, demeura dans son camp, comme s'il éprouvait des craintes; puis il envoya son infanterie légère escarmoucher, avec ordre de se retirer aussitôt. L'ennemi la poursuivant en désordre, Gracchus le chargea, et le défit.

Métellus faisait la guerre contre Asdrubal en Sicile. Feignant d'appréhender le grand nombre des ennemis, et leur cent trente éléphans, il posa son camp sous les murs de Palerme, et fit tirer un grand retranchement devant lui. Mais voyant paraître l'armée d'Asdrubal avec les éléphans à la tête, il envoya sa première ligne lancer ses traits sur ces animaux, avec ordre de se retirer aussitôt dans le retranchement. Ceux qui conduisaient les éléphans, irrités de cette bravade, poussèrent jusque-là, et s'y étant engagés témérairement, une partie fut tuée à coups de trait, les autres tournèrent sur leurs gens et les mirent en désordre. Alors Métellus, qui n'attendait que ce moment, sortit avec toutes ses troupes, prit l'armée ennemie en flanc, la défit, et se rendit maître des éléphans et d'un grand nombre de prisonniers.

Tomyris, reine des Scythes, feignant de fuir devant Cyrus, l'attira dans des lieux désavantageux où elle vint fondre sur lui, et le défit.

Les Egyptiens s'étant rangés en bataille près d'un marais, qu'ils couvrirent d'herbes, lâchèrent pied. Mais quand ils virent l'ennemi enfoncé dans la vase, ils le cernèrent et le défirent.

Viriathus, de voleur devenu général des Celtibères, s'enfuit devant notre cavalerie, jusqu'à ce qu'il l'eût attirée dans des marécages. Il en sortit par la connaissance qu'il avait du pays, et défit les Romains qui s'y embourbèrent.

Fulvius campé vis-à-vis des Cimbres, commanda à sa cavalerie de pousser jusqu'à leur retranchement, et lorsqu'elle se verrait poursuivie de prendre la fuite. Cette manœuvre ayant été pratiquée pendant quelques jours, lorsque Fulvius vit que les ennemis s'emportaient dans la poursuite, et qu'ils laissaient leur camp dégarni, il plaça les gardes du sien comme il avait coutume de le faire, avec une partie de son armée, et se mit en embuscade près du camp des ennemis. Ceux-ci étant sortis comme à l'ordinaire, il attaqua le camp et le surprit.

Les Falisques étant entrés sur les terres des Romains avec des troupes nombreuses, Cn. Fulvius fit mettre le feu à quelques maisons éloignées, afin qu'ils y accourussent sur l'espérance du butin, et que par ce moyen ils partageassent leurs forces.

Alexandre, roi des Epirotes, faisant la guerre contre les Illyriens, équipa une partie de ses soldats à la façon des Barbares, et les envoya ravager son propre pays. L'ennemi trompé, les suivit d'autant plus hardiment pour avoir part au butin, que ces pillards lui semblaient d'excellens éclaireurs. Mais lorsqu'il se fut enfoncé dans le pays, les soldats d'Alexandre l'attirèrent dans une embuscade, où ils le défirent.

Leptinès de Syracuse, dans la guerre contre les Carthaginois, ayant mis une partie de ses troupes en embuscade, envoya les autres battre la campagne, et mettre le feu partout. Les Carthaginois croyant soutenir leurs gens, les suivirent, et tombèrent dans l'embuscade.

Maharbal, envoyé par les Carthaginois contre quelques nations soulevées, qui aimaient beaucoup à boire, prit la fuite à la première rencontre, com-

me s'il avait peur; et se retirant la nuit, laissa dans son camp force vin mictionné, pour les endormir. L'ennemi en but avec excès, et fut pris et tué tout assoupi, car les soldats étaient couchés ivres morts.

Annibal campé contre les Romains dans un lieu qui manquait de bois, laissa à dessein de nombreux troupeaux dans son camp, puis retournant sur ses pas la nuit, faillit à défaire les Romains, qui ne se tenaient pas sur leurs gardes, et qui s'étaient remplis avidement d'une chaire à demi crue.

Tibérius Gracchus, en Espagne, ayant appris que l'ennemi manquait de vivres, quitta son camp rempli de toutes sortes de provisions. L'ennemi s'étant laissé prendre au piége, paya son intempérance par une défaite complète.

Quelques soldats ayant tué une sentinelle des Érythréens, qui était sur une montagne, revêtirent de ses habits un des leurs qui fit signe de là aux ennemis, et les attira dans une embuscade.

Les Arabes après avoir observé quelque temps leur coutume de s'entr'avertir la nuit par des feux, et le jour par de la fumée, prirent la résolution de cesser tout à coup à l'arrivée de l'ennemi; de sorte que croyant n'être pas découvert, il pénétra plus avant dans les pays, et fut défait.

Memnon de Rhodes, plus fort en cavalerie que les ennemis, et ne sachant comment les attirer dans la plaine, feignit une sédition dans son camp, et les en fit avertir. Pour les mieux rassurer encore, une partie de ses troupes se retrancha contre l'autre. L'ennemi trompé par les apparences, descendit de ses montagnes, et fut défait.

Un roi des Molosses, plus faible que celui d'Illyrie qui l'attaquait, envoya les femmes et les enfans dans les villes des Etoliens, avec tous ceux qui n'étaient pas en âge de porter les armes, comme pour se soumettre à leur obéissance. Sur ces nouvelles, les Illyriens se hâtèrent de venir ravager le pays avant que les autres en eussent pris possession, et tombèrent dans des embuscades qu'on leur avait dressées.

Lablénus, lieutenant de César, voulant combattre les Gaulois avant qu'un secours qui leur venait d'Allemagne, fût arrivé, repassa une rivière, comme s'il avait peur, et fit publier que chacun eût à se tenir prêt pour marcher le lendemain. Les Gaulois trompés par les apparences, passèrent la rivière pour le suivre, et furent défaits au passage.

Annibal voyant le camp romain mal fortifié, et connaissant d'ailleurs la témérité de Fulvius qu'il avait en tête, projeta une fausse attaque afin d'attirer l'ennemi, tandis qu'à la faveur d'un brouillard épais, il forçait le camp sur plusieurs points. Fulvius périt dans cette affaire, ainsi que huit mille de nos meilleurs soldats.

Le même, remarquant que l'armée romaine était partagée entre le dictateur Fabius, et Minutius, général de la cavalerie, avec un pouvoir égal, et sachant d'ailleurs que celui-ci ne cherchait que l'occasion d'en venir aux mains, se campa entre eux dans une plaine, puis après avoir dressé une embuscade, envoya quelques troupes se saisir d'une colline qui était proche, afin d'attirer Minutius au combat. Celui-ci sortit avec les siens pour investir l'ennemi qui s'était saisi de la colline; mais il se trouva enveloppé tout à coup, et eût été défait, si le dictateur qui prévoyait cette imprudence ne l'eût dégagé.

Le même Annibal, à la Trebbia, étant séparé du consul Sempronius par une

rivière, la fit passer à quelque cavaliers, qui simulaient une escarmouche, avec ordre, si on les poursuivait, de repasser par certains endroits où il avait dressé une embuscade. Le consul s'étant laissé emporter contre eux dans la poursuite, jusqu'à faire passer la rivière à son infanterie pendant la rigueur de la mauvaise saison, et sans l'avoir fait repaître, il se trouva engagé entre l'embuscade et l'armée d'Annibal, qui l'attendait en bataille après avoir pris de la nourriture à son aise, et s'être huilée près du feu.

Ce général ayant remarqué à Thrasymène, qu'il n'y avait qu'un petit chemin qui conduisait de la montagne où il campait, dans la plaine qui était proche, le passa en diligence, comme s'il avait peur; et ayant dressé la nuit des embuscades de tous côtés sur le passage, il se rangea en bataille sur le point du jour, à la faveur d'un brouillard. Flaminius, qui croyait poursuivre un ennemi en fuite, s'engagea inconsidérément dans ces détroits, où il fut enveloppé et taillé en pièces avec toute son armée.

Le même contraignit le dictateur Junius par des alarmes continuelles, à demeurer toute la nuit sous les armes pendant un violent orage; puis, l'attaquant le matin, il défit ses troupes harrassées.

Epaminondas trouvant les Lacédémoniens retranchés à l'entrée du Péloponèse, les tint de même toute la nuit sous les armes par le moyen de quelque infanterie légère, et le matin qu'ils s'étaient retirés dans leurs tentes, il les attaqua avec ses troupes fraiches et reposées, et força leur retranchement.

Annibal à la journée de Cannes, étant rangé en bataille, envoya six cents chevaux numides se rendre aux Romains, avec ordre, pour donner plus de sécurité, de livrer leurs armes. Comme on les avait placés à l'arrière garde, lorsqu'ils virent qu'on en était aux mains, ils tirèrent de courtes épées qu'ils avaient cachées sous leurs casaques, et se saisissant des boucliers qui étaient épars sur le champ de bataille, chargèrent les Romains par derrière, et aidèrent à leur défaite.

Les Iapydes firent semblant aussi de se venir rendre au proconsul Licinius, avec tout ce qu'ils avaient, et ayant été envoyés de même à son arrière garde, se tournèrent contre lui pendant le combat.

Scipion l'Africain ayant devant soi le camp de Syphax et celui des Carthaginois, mit le feu la nuit à celui de Syphax, qui était le plus facile à brûler; et plaçant une embuscade, défit les Carthaginois qui accouraient pour le secourir; tandis que d'un autre côté, il faisait main basse sur les Numides qui fuyaient.

Mithridate battu plusieurs fois par Lucullus, essaya de le faire assassiner par un cavalier d'une force prodigieuse, qui alla se rendre à lui, et fut reçu parmi ses troupes. Après avoir signalé son courage et sa fidélité dans plusieurs rencontres, il voulut exécuter sa trahison, et choisit un matin que la garde était levée. Le hasard servit Lucullus: car celui qui voulait le prévenir l'ayant trouvé endormi, ne laissa pas entrer le cavalier malgré son insistance, et celui-ci se croyant découvert, se sauva au camp de Mithridate, sur des chevaux qu'il tenait tout prêts.

Sertorius campé en Espagne devant Pompée, remarqua qu'il n'y avait que deux quartiers où l'on pût aller au fourrage; de sorte que faisant battre continuellement par son infanterie celui qui était le plus proche, il contrai-

gnit les ennemis d'aller à l'autre, où il ne touchait point, et où il avait mis en embuscade dans un bois dix cohortes armées à la romaine, avec autant d'infanterie légère du pays, et deux mille chevaux. L'infanterie espagnole, comme plus propre aux rencontres, avait pris le devant, celle qui était pesamment armée venait après, et la cavalerie s'était enfoncée dans le bois pour ne point être découverte par le hennissement des chevaux. Mais comme les Romains revenaient du fourrage en toute assurance sur les neuf heures du matin, et que la garde même s'était dispersée pour en prendre, parce qu'elle ne voyait paraître personne, tout à coup l'infanterie espagnole vint fondre dessus avec la vitesse qui lui est naturelle, et en ayant tué une partie, mit le reste en désordre. Enfin avant que les Romains fussent ralliés, et en état de faire tête, l'infanterie qui était derrière vint à la charge, et la cavalerie s'étant séparé en deux, une partie fit main basse sur ceux qui fuyaient, et l'autre prit les devans, afin qu'il n'en pût échappér un seul. Sur cette nouvelle, Pompée envoya au secours une légion que la cavalerie laissa passer, et la prenant en queue, tandis que l'infanterie l'attaquait de front, elle la tailla en pièces avec celui qui la commandait. Pompée fut alors contraint de faire sortir toutes ses troupes : mais voyant paraître l'armée ennemie en bataille sur des collines, il n'osa passer outre. Voilà le premier engagement qu'il eut contre Sertorius. Il y perdit dix mille hommes, et tout le bagage de son armée, étant lui-même spectateur de sa défaite. Mais depuis la mort de Sertorius, il mit quelques troupes en embuscade, feignit de reculer jusqu'à ce qu'il eût attiré l'ennemi dans des lieux désavantageux, le prit en tête et en flanc, et le défit. Perpenna, qui commandait, fut fait prisonnier.

Ce même Pompée, en Arménie contre Mithridate, cacha la nuit trois mille soldats d'infanterie légère, et cinq cents chevaux dans un vallon convert de bois, qui était entre les deux camps, puis au point du jour il envoya le reste de sa cavalerie escarmoucher contre celle de l'ennemi, plus forte que la sienne, avec ordre de reculer jusqu'à ce qu'elle l'eût attirée tout entière en deça du vallon. Cette manœuvre ayant été exécutée comme il le voulait, la troupe ennemie fut enveloppée et défaite.

Crassus, lors de la guerre des esclaves, ayant tracé deux camps sur une montagne, à la vue de l'ennemi, fit passer pendant la nuit les troupes de l'un à l'autre, laissant toujours sa tente au plus grand. Il mit ensuite toute son infanterie en bataille au pied de la montagne, sépara sa cavalerie en deux, en envoya une partie pour amuser Spartacus, et l'autre pour escarmoucher contre les Gaulois et les Germains, afin de les attirer jusqu'à l'endroit où il avait rangé son infanterie. Lorsque les Barbares qui la poursuivaient furent arrivés sur ce point, la cavalerie se sépara en deux, et, se jetant sur les ailes, donna la facilité à l'infanterie romaine de charger avec vigueur. Il y eut trente-cinq mille hommes de tués avec leurs chefs, cinq aigles reprises, vingt-six enseignes, et quantité de butin, parmi lequel étaient cinq faisceaux romains avec leurs haches.

C. Cassius, en Syrie, contre les Parthes, après avoir rangé sa cavalerie en bataille, mit son infanterie derrière, à couvert dans des lieux difficiles. La cavalerie, lâchant le pied à dessein et se retirant par des routes détournées, l'ennemi vint donner dans l'infanterie

qui était en embuscade, et fut défait.

Ventidius ayant affaire à Labiénus et aux Parthes, glorieux de plusieurs victoires, retint ses troupes dans son camp, comme s'il avait des craintes, jusqu'à ce qu'ayant attiré ainsi l'ennemi dans des lieux désavantageux, il vint fondre sur lui lorsqu'il ne s'y attendait pas, et le contraignit d'abandonner la Syrie et de se séparer de Labiénus.

Le même, dans la guerre des Parthes, ayant peu de troupes en comparaison de Pharnastanès, et le voyant orgueilleux de son nombre, cacha dix-huit cohortes à côté de son camp, dans un vallon, et mit la cavalerie derrière. Ensuite il envoya quelques troupes escarmoucher, afin d'attirer l'ennemi dans l'embuscade. Il fut chargé en flanc, mis en fuite, et cette action occasionna la perte de Pharnastanès.

César et Afranius étaient campés dans deux plaines opposées et environnées de montagnes. Comme ils jugeaient l'un et l'autre qu'il leur importait de se saisir de certains passages, ce qui était assez difficile à cause de l'âpreté des rochers, César fit semblant de retourner vers Lérida, faute de vivres, et cependant tourna tout à coup vers ces détroits. L'ennemi étonné décampa en diligence pour le prévenir; mais sa marche fut retardée par la cavalerie de César et par quelque infanterie qu'il avait envoyée devant, de sorte qu'il fut contraint de reculer, et eût été défait si César ne l'eût épargné.

Antoine, ayant appris que Pansa venait contre lui avec une armée, dressa des embuscades dans les bois le long de la route, puis, marchant à sa rencontre, le défit; Pansa mourut des suites de ses blessures.

Juba, dans les guerres civiles, fit semblant de reculer devant Curion, l'engagea dans de grandes plaines, l'enveloppa avec sa cavalerie, et le tailla en en pièces.

Melanthe, général des Athéniens, défié en combat singulier par le béotien Xanthus, roi des ennemis, lui dit, lorsqu'ils furent en présence, qu'il n'aurait pas dû amener quelqu'un à un rendez-vous où l'on se présentait ordinairement seul; et comme Xanthus se retourna pour voir si quelqu'un le suivait, Mélanthe lui passa son épée au travers du corps, et le tua d'un seul coup.

Iphicrate, du même pays, ayant appris dans la Chersonèse qu'Anaxibius, général des Lacédémoniens, menait son armée par terre, se mit en embuscade sur son chemin avec ses meilleurs soldats, et fit continuer la route à ses galères. L'ennemi, qui ne se doutait de rien, donna dans l'embuscade et fut défait.

Quelques bateaux légers s'étant retirés dans des lieux bourbeux, firent croire à une trirème qui les poursuivait qu'il y avait de l'eau, parce qu'ils ne montraient que la partie supérieure. Celle-ci s'engagea dans la vase et fut prise.

Alcibiade, général des Athéniens dans l'Hellespont, surpassant en nombre par ses soldats et ses vaisseaux Mindare, qui commandait la flotte du Péloponnèse, débarqua quelques gens la nuit, et laissant une grande partie de ses galères derrière un cap, s'avança avec les autres pour harceler l'ennemi. Mindare, le voyant faible, le poursuivit vivement, et donna sans y penser à travers la flotte. Il voulut se retirer et mettre ses troupes à terre; il fut défait par ceux qu'Alcibiade avait débarqués.

Le même, dans un combat naval, mit quelques mâts sur un cap, et quelques hommes pour les garder, avec ordre de déployer les voiles au plus

fort de la bataille. Cette manœuvre ayant été exécutée, fit croire aux ennemis que c'était une nouvelle flotte qui arrivait à son secours, et ils prirent la fuite.

Memnon, de Rhodes, ayant deux cents vaisseaux, et voulant attirer au combat les ennemis, qui étaient les plus faibles, ne fit dresser que les mâts du premier rang des navires; de sorte que l'ennemi, qui les vit de loin, se croyant aussi fort qu'eux, engagea la bataille et fut défait.

Thimothée, général des Athéniens, voulant livrer bataille à l'armée navale des Lacédémoniens, l'envoya harceler par vingt galères des plus légères, et lorsqu'il l'eut bien fatiguée, il donna avec toute sa flotte, et remporta la victoire.

CHAPITRE VI.

Pour donner passage à l'ennemi contre un coup de désespoir.

Après le combat de Camille contre les Gaulois, le sénat leur accorda des bateaux et des vivres pour se retirer. A d'autres de la même nation, il donna passage sur le territoire de Pomptine, par où ils prirent leur route.

L. Marcius, chevalier romain, qui commanda l'armée d'Espagne après la mort des deux Scipion, voyant les Carthaginois investis redoubler de courage pour vendre chèrement leur vie, s'ouvrit afin de leur donner passage, et les défit ensuite sans danger, lorsqu'ils furent débandés dans leur fuite.

César, voyant les Germains investis se défendre vaillamment, leur fit ouvrir aussi un passage, et les chargea pendant qu'ils se retiraient.

A la journée du Thrasimène, les Romains enfermés de toutes parts, combattant avec fureur, Annibal fit ouvrir ses rangs pour leur donner passage, puis, les chargeant en queue, les défit sans peine et sans danger.

Antigone, roi de Macédoine, certain que les Étoliens, qu'il assiégeait, étaient résolus à périr par une sortie généreuse plutôt que de mourir de faim ou de se rendre, leur donna les moyens de se retirer, et, les chargeant dans leur retraite, les défit.

Agésilas, contre les Thébains enfermés de toutes parts et qui se battaient plus par désespoir que par résolution, préféra leur laisser un passage, puis les chargeant en queue, les défit sans perdre un seul des siens.

Le consul Cn. Manlius, à son retour d'une bataille, ayant trouvé les ennemis maîtres de son camp, mit des troupes à toutes les portes, ce qui les réduisit à un tel désespoir, qu'il fut tué dans le combat. Mais ses lieutenans, instruits par sa perte, leur laissèrent une porte libre, et les chargeant dans leur fuite, les défirent entièrement avec l'aide de l'autre consul, qui vint les attaquer de front pendant leur retraite.

Thémistocle, après la victoire de Salamine, empêcha qu'on ne rompît le pont de bateaux que Xerxès avait fait sur l'Hellespont, et dit qu'il était plus avantageux de le chasser de l'Europe que de l'y retenir. Pour lui donner plus de sécurité, il l'avertit de se retirer promptement, comme s'il eût été son ami.

Pyrrhus, après la prise d'une ville, voyant que les habitans, enfermés de toutes parts, faisaient une défense opi-

niâtre, leur livra passage. Dans les maximes de guerre qu'il a laissées, il est d'avis de ne point trop presser celui qui fuit, non seulement pour ne point l'obliger à faire volte-face, mais encore pour en avoir meilleur marché, lorsqu'il croit pouvoir se sauver sans péril.

CHAPITRE VII.

Pour cacher ou dissimuler ce qui nous est contraire.

Tullus Hostilius, roi des Romains, combattant avec les Albins contre les Véïes, et voyant ceux-là se retirer au commencement du combat sur une colline, cria tout haut que c'était par son ordre, afin d'envelopper l'ennemi; ce qui rendit le courage aux siens, et le fit perdre aux ennemis, persuadés que c'était une ruse, et non une trahison.

Sylla, dans un combat, voyant le général de sa cavalerie qui allait se rendre à l'ennemi avec une partie de ses gens, feignit que c'était par son ordre, pour exécuter quelque trahison; ce qui augmenta le courage des siens. Une autre fois, que ses troupes auxiliaires avaient été enveloppées par les ennemis et taillées en pièces, il dit qu'il les avait engagées là à dessein, pour s'en défaire, parce qu'elles méditaient leur révolte. Ainsi, déguisant sa perte sous une feinte vengeance, il rassura ses gens au lieu de les intimider.

Syphax, ayant averti Scipion, sur le point de passer en Afrique, qu'il ne pouvait abandonner les Carthaginois, Scipion renvoya aussitôt ses ambassadeurs sans souffrir qu'ils parlassent à personne, pour ne point faire perdre courage à ses troupes, et publia qu'ils étaient venus l'assurer de la fidélité de Syphax.

Sertorius poignarda de sa main un Barbare qui lui vint annoncer la défaite d'un de ses lieutenans, de peur qu'il n'allât divulguer cette nouvelle, et qu'elle n'intimidât ses gens, qui étaient aux mains avec l'ennemi.

Alcibiade, combattant contre ceux d'Abyde, reçut un courrier qui lui apprenait que sa flotte était attaquée par celle des ennemis. Mais, comme il reconnut sur son visage que la nouvelle n'était pas bonne, il le tira à part, et fit cesser adroitement le combat, sans que ses ennemis ni ses gens en sussent la cause; puis il amena ses troupes en diligence au secours de ses galères.

Trois mille Carpétaniens ayant abandonné la nuit Annibal, comme il passait en Italie, ce général fit publier qu'il les avait congédiés; et pour donner plus de poids à ses paroles, il en renvoya encore d'autres dont il ne tirait pas grand service.

Lucullus, voyant une partie de sa cavalerie qui se retirait vers l'ennemi, fit sonner la charge, et envoya quelques troupes à la suite, comme pour la soutenir. L'ennemi, croyant qu'elle le venait attaquer, la chargea; de sorte que se trouvant investie de tous côtés, elle dissimula son dessein et servit Lucullus.

Datames, persan, faisait la guerre contre Autophradate, en Cappadoce. Prévenu qu'une partie de sa cavalerie s'allait rendre à l'ennemi, il la suivit en diligence avec le reste, la loua d'avoir devancé les autres, et la pria de

bien faire; ce qui la piqua d'honneur et la fit changer de dessein, croyant n'être pas découverte.

Le consul T. Quintius Capitolinus, voyant l'aile qu'il commandait sur le point de lâcher pied, fit courir le bruit que l'autre était victorieuse; ce qui rendit le courage aux plus faibles et fut cause de la victoire.

Le consul Cn. Manlius, dans un combat contre les Étrusques, ayant appris que son collègue Fabius avait été blessé à l'aile gauche, et qu'elle commençait à plier, y accourt en diligence avec quelque cavalerie, en criant que ce n'était rien, et qu'il avait remporté la victoire à l'aile droite. Il la rassura, et fut cause du gain de la bataille.

Le camp de Marius, lors de la guerre des Cimbres, ayant été placé par mégarde dans un lieu où il n'y avait pas d'eau, il dit à ses soldats, qui en murmuraient : c'est là qu'il en faut aller prendre, montrant le ruisseau qui coulait devant le camp ennemi.

T. Labienus, après la journée de Pharsale, s'étant sauvé à Dyrrachium, affaiblit l'effet que devait produire la nouvelle de la défaite de Pompée, en disant que César était blessé à mort; ce qui rassura les esprits et les retint dans leur devoir.

Caton, ayant abordé au golfe d'Ambracie dans le moment où les Étoliens y attaquaient la flotte des alliés, donna tout haut quelques ordres, comme si ses vaisseaux l'eussent suivi; ce qui porta l'épouvante au milieu de la flotte ennemie, et le tira de danger.

CHAPITRE VIII.

Pour faire renaître le courage chez le soldat.

A la bataille livrée par Tarquin contre les Sabins, Servius Tullius, qui était encore jeune, voyant que le soldat romain commençait à plier, prit une enseigne, et la jeta aux ennemis. Les Romains combattirent si bien pour la reprendre qu'ils remportèrent la victoire.

Furius Agrippa et T. Quinctius Capitolinus en firent autant, l'un contre les Herniques et les Eques, et l'autre contre les Falisques. Salvius Pelignus usa du même expédient lors de la guerre des Perses.

M. Furius Camillus, voyant ses troupes chanceler, arracha une enseigne des mains de celui qui la tenait et se porta en avant. Ses soldats eurent honte de ne le pas suivre.

M. Furius, ayant rencontré ses gens qui tournaient le dos, dit que personne ne rentrerait au camp que victorieux. Il les ramena lui-même au combat, et remporta la victoire. Scipion, au siége de Numance, dit qu'il regardait comme son ennemi celui qui rentrerait au camp sans lui.

Le dictateur Servilius Priscus ayant ordonné de charger les Falisques, fit tuer un porte enseigne qui hésitait. Les soldats, frappés de cet exemple, culbutèrent l'ennemi.

Tarquin, contre les Sabins, voyant sa cavalerie qui ne donnait pas assez vigoureusement, fit ôter la bride aux chevaux, et les poussa contre l'ennemi.

Cossus Cornelius, maître de la cavalerie, usa du même moyen contre les Fidénates.

Le consul M. Atilius, pendant la guerre des Samnites, voyant ses soldats fuir jusqu'au camp, marcha contre eux avec ce qui lui restait de troupes, et menaça de faire main-basse sur ceux qui ne retourneraient pas au combat; ce qui les fit obéir.

Sylla, à la bataille contre Archélaüs, lieutenant de Mithridate, voyant ses soldats plier, tira son épée, et courut aux premiers rangs : Si l'on vous demande, s'écria-t-il, où est votre général, dites que vous l'avez laissé combattant dans les plaines de la Béotie. Cette action les piqua d'honneur, et les fit retourner au combat.

César, à Munda, comme ses soldats pliaient, mit pied à terre, et faisant emmener son cheval, marcha devant eux au-devant de l'ennemi. Les soldats eurent honte d'abandonner leur général et retournèrent au combat.

Philippe de Macédoine, craignant que ses soldats ne pussent soutenir l'effort des Scythes, mit les cavaliers sur lesquels il comptait le plus à la queue de son infanterie, avec ordre de tuer le premier qui reculerait; ce qui ne contribua pas peu à la victoire. Chacun préféra périr de la main des ennemis que d'être tué par les siens.

CHAPITRE IX.

Pour profiter d'un succès, afin de terminer la guerre.

Marius ayant vaincu les Teutons, sans pouvoir achever leur défaite, à cause de l'obscurité, les tint toute la nuit en haleine par des cris qu'il fit jeter de temps en temps ; ce qui les obligea à demeurer sous les armes, et fut cause qu'il en eut meilleur marché le lendemain.

Claudius Nero après avoir défait Asdrubal fit jeter sa tête dans le camp de son frère. A cette vue, Annibal éprouva une profonde tristesse, et tout le camp fut frappé de consternation.

Sylla après sa victoire, fit mettre au bout d'une pique les têtes des chefs ennemis, et par là vainquit la résolution de ceux qui s'étaient enfermés dans Préneste.

Arminius fit porter de la même manière, jusqu'au retranchement des Romains, la tête de ceux qui avaient été tués au combat.

Domitius Corbulon, assiégeant Tigranocerte, et les ennemis s'opiniâtrant à la défendre, il fit couper la tête à un grand d'entre eux qu'il tenait prisonnier, et la fit lancer dans la ville au moyen d'une machine. Il arriva par hasard qu'elle tomba au milieu de l'assemblée où l'on tenait conseil. Cet événement donna une telle épouvante, qu'il fut résolu qu'on se rendrait.

Hermocrate de Syracuse ayant vaincu les Athéniens, et craignant qu'il n'arrivât quelque désordre par le grand nombre de prisonniers, dit que la cavalerie ennemie devait le venir attaquer la nuit. Ses gens se tinrent sur leurs gardes.

Une autre fois, voyant ses soldats relâchés par la victoire et ensevelis dans le vin et le sommeil, il craignit que les Athéniens qu'il venait de vaincre, ne se retirassent la nuit. Il les envoya avertir par des transfuges que les Syracusains avaient placé des embuscades auprès des passages. Ce qui les retint dans leur camp et fut cause de leur entière défaite.

CHAPITRE X.

Pour rétablir les affaires en cas de revers.

T. Didius en Espagne, après une sanglante bataille qui ne cessa qu'à la nuit, fit secrètement enterrer une grande partie de ses morts. L'ennemi étant venu le lendemain pour rendre les derniers devoirs aux siens, et trouvant beaucoup plus d'Espagnols que de Romains, crut avoir du désavantage, et subit les conditions de Titus Didius.

L. Marcius, chevalier romain, qui eut le commandement de l'armée d'Espagne après la mort des deux Scipions, voyant celle des ennemis séparée en deux corps, en alla attaquer un de nuit, le surprit, et le tailla en pièces, sans qu'il restât un seul homme pour en porter la nouvelle. Ensuite, après avoir donné quelque repos à ses soldats, il courut pendant la même nuit attaquer l'autre camp, et l'emporta. Ces deux victoires rendirent l'Espagne aux Romains.

CHAPITRE XI.

Pour retenir dans leur devoir ceux dont on se méfie.

P. Valerius, à Épidaure, craignant la révolte des habitans, parce qu'il n'avait pas beaucoup de troupes, fit célébrer des jeux hors de la ville, et la multitude y étant accourue, il ordonna de fermer les portes, et ne laissa rentrer personne qu'il n'eût reçu les principaux habitans en ôtage.

Pompée craignant que ceux de Catane ne voulussent pas recevoir garnison, les pria de loger ses malades, et sous ce prétexte fit porter ses meilleurs soldats dans la ville, dont il se saisit, pour placer ensuite telle garnison qu'il voulut.

Alexandre passant en Asie, après avoir vaincu les Thraces, et craignant qu'ils ne se révoltassent en son absence, garda près de lui, comme par honneur, tous les grands du pays, et ceux qui étaient les plus capables de remuer. Il les retint par-là dans le devoir.

Antipater voyant des Barbares entrer dans son pays pour le saccager, sur la nouvelle de la mort d'Alexandre, feignit de ne pas connaître le motif de leur arrivée, et les remercia du secours qu'ils lui amenaient, dans un moment où il était en guerre contre les Lacédémoniens, ajoutant qu'il en écrirait au roi. Il les pria ensuite de se retirer, parce qu'il était assez fort pour résister à ses ennemis.

Comme on avait amené à Scipion parmi des prisonniers espagnols une jeune fille de condition, dont la beauté attirait les yeux de tout le monde, il la fit garder soigneusement, et la remit entre les mains de celui à qui elle était fiancée. Il fit plus, il lui donna l'argent qu'on avait apporté pour sa rançon. Cette conduite gagna tellement le cœur de ces peuples, qu'ils se soumirent volontairement aux Romains. Alexandre parvint aussi à se concilier tous les esprits par la noblesse de ses sentimens envers une jeune femme qu'on lui avait amenée : il ne voulut seulement pas la voir, afin de ne donner aucun soupçon de sa générosité.

Auguste, dans la guerre où il conquit le nom de Germanicus, bâtissant des forts sur le pays des Ubiens, don-

na de l'argent pour les terres qu'il prenait. Cet acte de justice rendit ces peuples plus fidèles.

CHAPITRE XII.

Ce qu'il faut faire dans un camp, si l'on n'a pas assez de confiance dans ses troupes.

Le consul T. Quinctius, comme les Volsques délibéraient la nuit d'attaquer son camp, mit une seule cohorte de garde, et fit reposer toutes les autres : mais il ordonna aux trompettes de tourner à cheval autour du retranchement, et de sonner toute la nuit. Cette ruse retint les ennemis sous les armes, et les empêcha de donner; de sorte que non seulement il se défendit de leur surprise, mais il les attaqua au point du jour, lorsqu'ils étaient las et fatigués, et les défit.

Q. Sertorius, en Espagne, voyant que les ennemis, qui étaient les plus forts en cavalerie, le venaient braver impunément jusque dans son camp, fit faire des fossés la nuit, et rangea son armée devant. Lorsque la cavalerie fut revenue à son ordinaire, il défendit à ses troupes de bouger, feignant d'avoir appris qu'il y avait quelque embuscade. Il arriva effectivement par hasard qu'il y en avait une, ce qui ne surprit pas ses soldats, parce qu'il les en avait avertis. (*a*)

Charès, général des Athéniens, craignant que l'ennemi ne prît avantage de sa faiblesse avant que toutes ses troupes fussent arrivées, fit sortir en secret une partie de ses gens par la porte de derrière du camp, et ils rentrèrent ostensiblement par une autre porte; de sorte que l'ennemi croyant que c'était le reste de ses troupes qui arrivait, ne l'attaqua point.

Iphicrate d'Athènes, campé dans une plaine, ayant appris que les ennemis descendraient la nuit des montagnes pour l'attaquer, rangea secrètement ses troupes des deux côtés de la descente, après avoir laissé un grand nombre de feux allumés dans son camp, comme s'il y demeurait. Les ennemis vinrent fondre dessus; mais il les prit en flanc des deux côtés, et les défit.

(*a*) Ce passage est fort difficile à débrouiller, et paraît incomplet ou corrompu dans l'original.

CHAPITRE XIII.

Pour favoriser sa retraite.

Les Galates ayant à combattre contre Attalus, mirent leur argent entre les mains de certaines personnes chargées de le répandre çà et là en cas d'échec. Ils voulaient profiter du moment où l'ennemi s'occuperait du pillage pour se sauver.

Tryphon, roi de Syrie, se retirant après la perte d'une bataille, fit semer aussi de l'argent le long du chemin, pour retarder la poursuite de la cavalerie d'Antiochus; ce qui lui réussit.

Q. Sertorius, défait par Q. Metellus surnommé le Pieux, défendit à ses gens de se retirer en masse, et les ayant dispersés après leur avoir donné un rendez-vous, il fut cause qu'on en

tua peu dans la poursuite. Viriathus, général des Lusitaniens, sortit par le même stratagême, d'un lieu désavantageux.

Horatius Coclès, poursuivi par Porsenna, arrêta les ennemis à l'entrée d'un pont, tandis qu'il le faisait rompre; et lorsque le pont fut abattu, il se jeta dans la rivière, et se sauva à la nage tout couvert de blessures, mais encore plus chargé de gloire.

Afranius faisant retraite devant César, près de Lérida, et se voyant pressé, feignit de camper, ce que César fit à son exemple : mais lorsque les troupes de César furent dispersées pour aller au bois et au fourrage, Afranius poursuivit sa marche.

Antoine se retirant devant les Parthes, et ayant remarqué que s'il décampait au point du jour, il les avait sur les bras, attendit jusqu'à onze heures du matin. Il partit alors à l'improviste, lorsque les Parthes croyaient qu'il séjournerait, et ne fut point suivi de tout le jour, parce que l'ennemi s'était écarté.

Philippe défait en Épire par les Romains, et craignant d'être poursuivi dans sa retraite, demanda une suspension d'armes, comme pour enterrer ses morts, et se retira pendant ce temps.

Publius Claudius ayant perdu une bataille navale contre les Carthaginois, était contraint dans sa retraite de traverser des lieux qui étaient gardés par les ennemis. Il feignit d'être victorieux, et ornant ses vaisseaux de festons, passa sans péril, parce qu'on redoute toujours le vainqueur.

Les vaisseaux carthaginois se retiraient après une bataille perdue, lorsque se voyant poursuivis de près par les Romains, ils firent semblant de donner à travers un banc, et s'arrêtant tout-à-coup, commencèrent à jeter de grands cris. Cette ruse fit retirer les Romains, qui craignaient un pareil accident, et ce fut pour les Carthaginois un moyen de salut.

Commius l'Atrebate, voulant se sauver des Gaules en Angleterre, après avoir été défait par César, et trouvant les vaisseaux à sec, parce que la mer était basse, entra dans l'eau néanmoins, et fit déployer toutes les voiles; ce qui fit croire de loin à César que Commius était déjà en mer, et qu'on ne pourrait le joindre; de sorte qu'on cessa de le poursuivre.

FIN DU LIVRE SECOND.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

DU TROISIÈME LIVRE.

CHAP. I. D'un coup de main.
CHAP. II. Pour tromper les assiégés.
CHAP. III. Divers moyens de surprendre des places par trahison.
CHAP. IV. Pour occasionner la disette chez les ennemis.
CHAP. V. Pour faire croire qu'on veut continuer un siège.
CHAP. VI. Pour ruiner les garnisons ennemies.
CHAP. VII. Pour détourner le cours d'un fleuve et ôter l'eau à ses ennemis.
CHAP. VIII. Pour intimider les assiégés.
CHAP. IX. Pour porter l'attaque sur le point où on ne l'attend pas.
CHAP. X. Pour faire donner les assiégés dans une embuscade.
CHAP. XI. Pour feindre une retraite.
CHAP. XII. Pour rendre les siens plus vigilans.
CHAP. XIII. Pour faire entrer et sortir un porteur de dépêches.
CHAP. XIV. Pour faire entrer du secours ou des vivres dans une place.
CHAP. XV. Pour faire croire que l'on a ce dont on manque.
CHAP. XVI. Pour gagner ceux qui sont suspects ou pour s'en défaire.
CHAP. XVII. Des sorties.
CHAP. XVIII. De la résolution des assiégés.

Digitized by Google

FRONTIN.

Stratagêmes.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

D'un coup de main.

Le consul T. Quintius, après avoir défait en bataille les Eques et les Volsques, forma le dessein de forcer Antium. Il rassemble ses soldats, leur représente combien la prise de cette place est nécessaire et facile, pourvu qu'on n'en retarde point l'exécution, et les voyant bien résolus, les mène sans tarder à l'assaut.

M. Caton ayant remarqué qu'il pouvait emporter une place par surprise, fit en deux jours le chemin de quatre journées, et trouvant les habitans qui n'étaient pas sur leurs gardes, se rendit maître de leur ville. Comme on s'étonnait, depuis, d'un si heureux succès, et qu'on lui en demandait la cause, il n'en donna point d'autre, que la diligence.

CHAPITRE II.

Pour tromper les assiégés.

Domitius Calvinus assiégeant Luna, ville des Ligures, place forte et bien gardée, ne faisait autre chose que de tourner autour presque tous les jours avec toutes ses troupes; ce qui fit croire à la fin aux assiégés qu'il n'avait pas envie de les attaquer, et que son dessein n'était que d'exercer ses soldats. Mais un jour qu'ils n'étaient pas sur leurs gardes, Calvinus donna l'assaut de tous côtés, et ayant escaladé le rempart, les contraignit de se rendre à discrétion.

Le consul C. Duilius étant devant une place avec son armée navale, exerçait de temps en temps ses soldats et sa chiourme, sans rien entreprendre; puis tout d'un coup comme les ennemis ne se doutaient de rien, il donna l'assaut, et emporta la place.

Annibal prit plusieurs villes d'Italie, en y faisant entrer quelques-uns des siens, qui sachant parler la langue et étant habillés à la romaine, passaient pour être du même pays.

Les Arcades s'étant campés devant un fort des Messéniens où les alliés entraient en garnison tour à tour, ils s'équipèrent comme eux, surent profiter du moment où l'on changeait la garnison, et envoyèrent quelques-uns des leurs faire semblant de la venir relever. Par ce moyen, ils se rendirent maîtres de la place.

Cimon, général des Athéniens, voulant s'emparer d'une place de la Carie, mit le feu à un temple de Diane qui était hors de la ville, et brûla aussi un bois sacré. Les assiégés sortirent en foule pour éteindre l'embrasement, et Cimon se rendit maître de la ville; car il ne restait plus personne pour la garder.

Alcibiade s'étant approché de la ville d'Agrigente, qui était très bien fortifiée, demanda audience publique, et comme il haranguait dans l'assemblée, et que chacun l'écoutait avec attention, il fit entrer ses troupes, et se rendit maître de la place, ayant tout préparé pour ce coup de main.

Epaminondas le Thébain, apprit que des Arcadiennes étaient sorties en grand nombre un jour de fête. Il habilla quelques-uns des siens en femmes, qui rentrèrent dans la ville le soir parmi la foule, et s'étant saisis des portes, les livrèrent aux autres.

Aristipe, de Lacédémone, un jour de fête que tous les Tégéates étaient dehors pour assister à un sacrifice, en l'honneur de Minerve, chargea quelques chevaux avec des sacs qui contenaient ordinairement du blé, les remplit de paille, et les fit escorter par des soldats habillés en paysans, qui entrèrent sans faire naître de soupçons, et se saisirent des portes.

Antiochus, à l'attaque d'une place de Cappadoce, surprit des bêtes de charge qu'on faisait sortir pour aller chercher des vivres, et ayant tué ceux qui les conduisaient, donna leurs habits à quelques soldats, qui rentrèrent sous cet équipage, comme s'ils eussent ramené du blé, se saisirent des portes, et les livrèrent aux leurs.

Les Thébains désespérant de prendre le port de Sicyone, remplirent un immense vaisseau de soldats, et chargèrent le dessus de marchandises, pour la montre. Quelques-uns d'entre eux s'approchèrent ensuite de la ville à l'endroit qui était le plus éloigné du port, et il en vint d'autres du vaisseau qui engagèrent une querelle avec eux. Mais tandis que les habitans accouraient pour les séparer, les gens du vaisseau se saisirent du port abandonné, et ensuite de la ville.

Thymarque l'Étolien ayant tué Charmade, préfet du roi Ptolémée, se vêtit de ses habits, et se saisit du port de Samos, après avoir été reçu sans soupçon sous cet équipage.

CHAPITRE III.

Divers moyens de surprendre des places par trahison.

Le consul Papirius Cursor ayant corrompu Milon qui commandait la garnison de Tarente, celui-ci, pour consommer sa trahison, persuada aux Tarentins de le députer vers le consul, et au retour il les amusa par de belles promesses; de sorte que les Tarentins s'étant relâchés, Milon livra la ville.

M. Marcellus, au siége de Syracuse, apprit d'un traître, nommé Sosistrate,

qu'on devait relever les gardes certain jour de fête, pendant lequel Épéryde donnait un festin solennel aux habitans. Au milieu de l'allégresse publique, Marcellus escalada les remparts, tua le peu de monde qui gardait les portes, et fit entrer l'armée romaine.

Tarquin-le-Superbe ne pouvant prendre la ville de Gabie, envoya son fils comme transfuge, après l'avoir fait fouetter jusqu'au sang. Les habitans, trompés par les apparences, lui confièrent le commandement, et il livra la place à son père. C'est ainsi que Zopyre rendit Cyrus maître de Babylone, après s'être déchiré le visage, et avoir été reçu par les habitans comme un courtisan disgracié.

Philippe ne pouvant entrer dans Samos, corrompit le gouverneur, qui fit placer à l'entrée de la porte un chariot chargé de grosses pierres, pendant que les habitans faisaient une sortie; de sorte qu'au retour, étant poursuivis chaudement, ils furent presque tous tués dans l'embarras du passage.

Annibal ayant corrompu un habitant de Tarente, où il y avait une garnison romaine, ce Tarentin sortait de nuit, comme pour aller à la chasse, et revenait chargé de gibier et de venaison, dont il faisait présent au gouverneur; ce qui lui donnait la liberté de rentrer à toute heure. Lorsqu'Annibal vit que l'on ne concevait aucun soupçon, et que les absences fréquentes du Tarentin passaient en habitude, il fit équiper en valets de chasse des soldats, qui, rentrant avec lui, poignardèrent le corps-de-garde, et surprirent la ville. Annibal fit main basse sur tous les Romains qui s'y trouvaient, à l'exception de ceux qui se sauvèrent dans la forteresse.

Lysimachus, roi de Macédoine, assiégeait Éphèse. Ayant remarqué que les habitans donnaient retraite à un pirate qui revenait souvent au port chargé de butin, il trouva moyen de le corrompre, et le renvoya dans le port avec plusieurs Macédoniens enchaînés, qui prirent des armes dans la forteresse, et livrèrent la ville à ce prince.

CHAPITRE IV.

Pour occasionner la disette chez les ennemis.

Fabius Maximus, ayant ravagé les terres de ceux de Capoue, se retira après la moisson, pour donner la facilité aux habitans de semer le peu de blé qui leur restait; mais il revint bientôt et les prit par famine. Antigonus usa du même stratagème contre les Athéniens.

Denis le tyran voulant attaquer ceux de Rhége, qui avaient des troupes nombreuses, les pria de lui fournir des vivres pour de l'argent, feignant d'avoir d'autres desseins; et lorsqu'ils l'eurent fait, il les assiégea, et les prit par famine. On dit qu'il fit la même chose contre ceux d'Himère.

Alexandre voulant attaquer Leucadie, qui était bien approvisionnée, alla prendre tous les forts qui étaient aux environs, et permit à ceux qui s'y trouvaient de se retirer dans la ville, afin de l'affamer plus promptement.

Phalaris, tyran d'Agricente, ayant affaire à quelques places fortes de Sicile, fit semblant d'entrer en accommodement avec elles, et pour mieux les tromper, leur laissa en dépôt les provisions de son armée, avec ordre à ceux qui les gardaient, de les laisser corrompre. Sur la confiance que leur donnaient ces vivres, les habitans consom-

mèrent les leurs. Phalaris revint mettre le siége à l'entrée de la campagne, et les prit par famine.

CHAPITRE V.

Pour faire croire qu'on veut continuer un siége.

Cléarque, de Lacédémone, faisait la guerre aux Thraces. Ayant appris qu'ils s'étaient retirés sur les montagnes avec tout ce qu'ils possédaient, dans la croyance que lui, Cléarque, serait contraint d'abandonner le pays faute de vivres, il fit égorger un esclave en présence de leurs députés, et en ayant distribué la chair aux soldats, donna à penser ainsi à ces peuples qu'il souffrirait tout, plutôt que de se retirer; de sorte qu'ils se rendirent à lui.

Tibérius Gracchus dit aux Lusitaniens, qui se vantaient d'avoir pour dix ans de vivres, qu'il les prendrait la onzième année; ce qui ébranla leur résolution, et les obligea de traiter avec lui.

Comme on disait devant A. Torquatus, qui assiégeait une ville grecque, que la jeunesse y était fort exercée aux armes : tant mieux, répliqua-t-il, nous la vendrons plus chèrement, quand nous l'aurons prise.

CHAPITRE VI.

Pour ruiner les garnisons ennemies.

Scipion voyant qu'Annibal de retour en Afrique, avait mis garnison dans plusieurs petites places dont l'occupation lui était utile, envoya ses gens autour pour les inquiéter, et quelquefois il s'en approchait lui-même, comme pour les assiéger sérieusement, puis se retirait tout à coup, feignant d'éprouver des craintes. Sur cette apparence, Annibal fit sortir toutes ses garnisons pour le venir attaquer, et il lui donna moyen de se rendre maître de ces places, aidé par Massinissa et les Numides.

P. Cornelius Scipion, voyant la difficulté qu'il y avait à attaquer une ville où tous les peuples du pays s'étaient renfermés, fit semblant de diriger ses vues sur les places voisines, et obligea ces peuples d'accourir à leur défense, après quoi il prit la ville sans danger.

Pyrrhus, roi d'Épire, désespérant de prendre la capitale de l'Illyrie, se mit à former le siége des autres places, afin que ceux qui gardaient cette ville, et qui avaient une grande confiance dans sa force, l'abandonnassent pour secourir les autres. Cette ruse ayant réussi, Pyrrhus revint fondre dessus avec toutes ses forces, et la surprit sans défense.

Le consul Cornélius Rufinus, après avoir assiégé plusieurs jours la ville de Crotone, sans pouvoir la prendre, à cause de la garnison, leva tout à coup le siége, et laissant échapper un prisonnier qu'il avait corrompu par de grandes récompenses, fit dire par lui aux habitans qu'il se retirait. Cette résolution engagea les habitans de Crotone à renvoyer leur garnison, et C. Rufinus, qui se présenta à l'improviste devant la ville, la prit sans peine.

Magon, général des Carthaginois, tenant Cn. Pison assiégé dans une tour, après l'avoir défait, jugea bien qu'on accourait à son secours, et pour l'empêcher, fit courir le bruit par un transfuge, qu'il avait pris Pison. Cette nouvelle arrêta ceux qui se préparaient à le secourir, et acheva sa victoire.

Alcibiade voulant prendre Syracuse, envoya un habitant de Catane, dont il semblait vouloir faire le siége, dire à l'assemblée des Syracusains, que s'ils voulaient secourir la place, elle se faisait fort de défaire Alcibiade. Sur ce rapport ils accoururent, et donnèrent la facilité aux Athéniens d'investir leur ville.

Cléonyme, d'Athènes, voulant attaquer les Trézéniens, qui résistaient avec le secours de Cratérus, fit jeter, au moyen des javelots, quelques billets dans la ville, pour annonce qu'il venait de délivrer les habitans de la tyrannie de Cratérus; comme il avait renvoyé en même temps quelques prisonniers afin d'exciter la révolte, il s'approcha de la place, et la surprit au milieu de ses dissensions.

CHAPITRE VII.

Pour détourner le cours d'un fleuve et ôter l'eau à ses ennemis.

P. Servilius Isauricus prit la ville qui lui a donné ce nom, en détournant une rivière qui fournissait l'eau aux assiégés; car il les contraignit par là à se rendre.

César, assiégeant une place des Cadurques, dans la Gaule, détourna les fontaines qui portaient l'eau vers la ville, et plaça des archers qui empêchèrent les habitans de venir puiser à la rivière qui coulait au pied; ce qui les obligea de se rendre.

Q. Métellus, en Espagne, inonda le camp ennemi qui était dans un vallon, par le moyen d'un ruisseau qui coulait au-dessus; et comme il vit les Espagnols qui décampaient en désordre, il leur dressa une embuscade, où il les défit entièrement.

Alexandre, assiégeant Babylone, qui est séparée en deux par l'Euphrate, la prit au moyen de la rivière qu'il mit à sec, après avoir détourné le cours de l'eau. On dit que Sémiramis avait fait la même chose avant lui.

Clisthènes de Sycione, assiégeant une ville, détourna l'eau d'un aqueduc, et l'ayant corrompue avec de l'ellébore, lui rendit son cours ordinaire. Les habitans en burent avec avidité, et furent pris d'un flux de ventre qui ne leur permit pas de défendre leurs remparts.

Les Lacédémoniens s'emparèrent d'une ville, en tirant une chaussée à travers la rivière qui coulait par le milieu, et faisant remonter l'eau; ce qui ébranla le fondement des maisons et des murs de la place.

CHAPITRE VIII.

Pour intimider les assiégés.

Philippe, au siége d'une forteresse, fit amasser quantité de terre au pied de la muraille, comme s'il l'eût tirée par la sape : les assiégés, qui se crurent minés, consentirent à se rendre.

Pélopidas voulant prendre deux places qui n'étaient pas fort éloignées, se campa devant l'une, et fit paraître publiquement quatre cavaliers avec des guirlandes sur leur tête, comme s'ils venaient annoncer la prise de l'autre. Pour mieux établir cette opinion, il ordonna de mettre le feu à un bois qui séparait ces deux villes, voulant faire croire que c'était la ville même qui brûlait, et on lui présenta des captifs; ce qui étonna tellement les assiégés, qu'ils n'osèrent résister plus longtemps.

Cyrus ayant renfermé Crésus dans Sardes, dressa la nuit, du côté où la

montagne était inabordable, de grands mâts qui égalaient la hauteur du mur; et ayant mis au haut de ces mâts des mannequins armés à la perse, il ordonna de faire au point du jour une attaque générale de l'autre côté. Le soleil venant à donner sur ces mannequins, fit briller leurs armes, et épouvanta les habitans, qui se crurent pris par là; de sorte qu'ils abandonnèrent leurs défenses.

CHAPITRE IX.

Pour porter l'attaque sur le point où on ne l'attend pas.

Au siége de Carthagène, Scipion conduit par un dieu, comme il le disait, s'approcha des murailles du côté où elles étaient baignées par les eaux, et au moment de la retraite de la marée, il prit la ville par le point où on ne l'attendait pas.

Fabius Maximus, fils de Fabius Cunctator, assiégeant une place où Annibal avait garnison, fit monter la nuit six cents soldats, au moyen des échelles, à l'endroit qui était le plus fort, et le moins gardé, tandis qu'il attaquait ailleurs. Les assiégés étant accourus sur le point le plus faible, les soldats entrèrent de l'autre côté à la faveur d'un orage dont le bruit couvrait celui de l'attaque. Ils brisèrent ensuite les portes, et livrèrent la place à leurs gens.

Marius, lors de la guerre contre Jugurtha, assiégeant une forteresse assise sur le haut d'un rocher, où l'on ne pouvait parvenir que par un sentier étroit et difficile, apprit qu'un soldat ligurien, qui cherchait des escargots sur le flanc de la montagne, était parvenu de ce côté jusqu'à la plate-forme de la forteresse. D'après cette découverte, Marius choisit quelques centurions avec des soldats éprouvés, leur ordonnant de marcher la tête et les pieds nus, pour mieux voir où ils posaient le pied et l'assurer davantage, comme aussi de fixer leur épée et leur bouclier sur le dos afin d'être plus libres dans leurs mouvemens. Ces hommes partirent sous la conduite du Ligure. Ils s'appuyaient sur un javelot pour faciliter leur marche, et parvinrent ainsi vers les derrières de la forteresse qui étaient entièrement abandonnés. Suivant leurs instructions, ils sonnèrent la charge, firent beaucoup de bruit, et Marius exhortant les siens à profiter du désordre des assiégés qui se croyaient pris par là, força les défenses et se rendit maître de la citadelle.

Le Consul L. Cornelius prit plusieurs villes de Sardaigne en débarquant ses meilleures troupes la nuit dans un endroit à couvert, et le matin venant absorber d'un autre côté avec ses navires; car tandis que les ennemis accouraient en foule pour s'opposer à la descente, et qu'il les attirait à dessein le plus loin qu'il pouvait de leur ville, ceux qu'il avait mis en embuscade, prenant leur temps, emportaient la place.

Périclès, général des Athéniens, assiégeant une ville qui se défendait vigoureusement, fit sonner les trompettes la nuit, et jeter des cris du côté qui regardait la mer. L'ennemi croyant être pris de ce côté, se sauva par l'autre porte, et livra l'entrée à Périclès.

Alcibiade s'étant approché la nuit de Cyzique pour y donner l'assaut, fit sonner les trompettes du côté où il n'était pas, et les ennemis y étant accourus, il prit le rempart abandonné.

Trasybule, général des Milésiens, voulant se rendre maître du port de Sycione, fit faire quelques fausses atta-

ques du côté de la terre ; et après avoir attiré les ennemis par là, se saisit tout-à-coup du port avec sa flotte.

Philippe, à l'attaque d'une place maritime, ordonna de dresser secrètement sur deux vaisseaux des tours à plusieurs étages ; et comme il donnait l'assaut du côté de la terre, il les fit approcher tout d'un coup par mer, et prit la ville.

Périclès assiégeant dans le Péloponèse une forteresse, où il n'y avait que deux avenues, tira un grand retranchement autour de l'une pour empêcher les sorties, et fit ses approches contre l'autre. Lorsque l'ennemi eut tourné toutes ses forces vers l'endroit qu'on attaquait, Périclès fit jeter des ponts sur son retranchement, et prit la ville par l'endroit où elle n 'était pas gardée.

Antiochus, au siége d'Ephèse, fit attaquer le port, la nuit, par la flotte de Rhodes, qui était à son service ; mais lorsque tout le monde se fut porté sur ce point, il prit la ville de l'autre côté.

CHAPITRE X.

Pour faire donner les assiégés dans une embuscade.

Caton forma l'attaque d'une place en Espagne avec les plus faibles troupes, après avoir mis les meilleures en embuscade ; et comme les assiégés faisaient une sortie et poussaient les attaquans qui pliaient à dessein, l'embuscade se leva derrière eux, et prit la ville.

Scipion s'étant retiré en désordre devant une place dont il faisait le siége en Sardaigne, et les assiégés le poursuivant vivement, une partie de ses troupes qu'il avait cachées près de la ville, s'en saisit.

Annibal, au siége d'Himère, laissa exprès emporter son camp par l'ennemi ; mais tous ceux qui gardaient la ville étant accourus au pillage, il la prit de même, au moyen de soldats qu'il avait cachés autour de la ville dans ce dessein.

Une autre fois, pour tirer les Sagontins hors de leur ville, il s'approcha de la muraille avec quelques troupes, et prit la fuite à la première sortie : mais comme les assiégés s'emportaient trop loin, ils furent coupés par le gros de l'armée, et taillés en pièces.

Himilcon, général des Carthaginois, assiégeant la ville d'Agrigente, mit une partie de ses gens en embuscade près de la place, avec ordre lorsqu'on ferait une sortie, et qu'on serait un peu éloigné, de mettre le feu à du bois vert, qu'on avait préparé dans cet endroit. Ensuite s'étant approché des murailles, sur le point du jour, avec le reste de ses troupes, et les assiégés ayant fait une sortie, Himilcon plia jusqu'à ce qu'il les eût attirés assez loin du mur. Alors le bois ayant été allumé, et les habitans voyant monter la fumée, ils retournèrent sur leurs pas, car ils croyaient leur ville en feu. On les enveloppa de tous côtés, et ils furent taillés en pièces.

Viriathus ayant mis ses gens en embuscade près d'une ville, envoya enlever le bétail ; et lorsque toute la ville fut sortie à la recousse, il éloigna les habitans le plus qu'il put des murailles ; de sorte qu'ils furent coupés par ceux qui étaient en embuscade, et taillés en pièces.

Comme Lucullus était en garnison dans Héraclée, la cavalerie des Scordisques se présenta pour enlever des troupeaux ; ensuite elle feignit de prendre la fuite, attira Lucullus dans une embuscade, et il y périt avec huit cents des siens.

Charès, général en chef des Athéniens, voulant attaquer une place maritime, cacha ses vaisseaux derrière un cap, et envoya le plus léger passer à la vue du port. Les galères qui le gardaient, étant sorties aussitôt pour le poursuivre, il se saisit du port abandonné, et ensuite de la ville.

Les Romains attaquant par mer et par terre la ville de Lylibée en Sicile, Barca, général des Carthaginois, fit paraître de loin une partie de sa flotte, et lorsqu'il eut attiré contre elle celle des Romains, il entra dans le port avec les autres vaisseaux qu'il tenait cachés aux environs.

CHAPITRE XI.

Pour feindre une retraite.

Phormion, général des Athéniens, après avoir ravagé les terres de la Calcide, fit très bon accueil à des Députés qui venaient se plaindre. Mais la nuit qu'ils devaient s'en retourner, il feignit de recevoir des lettres de son pays qui l'obligeaient à partir, et décampa en leur présence. Les Députés rapportèrent ce fait à leurs concitoyens, de sorte que la garde se relâcha, tant à cause de ce départ, que parce que l'on se souvenait de la bienveillance de Phormion. Cependant celui-ci étant revenu sur ses pas, s'empara de la ville.

Agésilaus assiégeant les Phocéens, et ayant appris que la garnison souffrait beaucoup se retira comme s'il projetait une autre entreprise ; mais lorsqu'elle fut sortie, il retourna brusquement sur la place, et s'en rendit maître.

Alcibiade ayant dressé une embuscade à ceux de Bysance qui ne voulaient pas sortir de leur ville, fit semblant de se retirer, et les prit par cette embuscade, lorsqu'ils ne se doutaient de rien.

Viriathus, après une feinte retraite, fit en un jour le chemin de trois journées, et surprenant les assiégés, occupés à des sacrifices, emporta leurs murailles.

Épaminondas, qui était campé devant Mantinée, vit que les Lacédémoniens étaient accourus au secours de cette ville, et crut pouvoir prendre Lacédémone, s'il y arrivait sans être aperçu. Il fit donc allumer la nuit quantité de feux, afin de cacher son départ : mais ayant été trahi par un transfuge, et se voyant suivi des Lacédémoniens, il changea de dessein, décampa la nuit suivante, après avoir allumé de nouveau quantité de feux, retourna en toute diligence à Mantinée, et la prit après avoir fait quarante milles.

CHAPITRE XII.

Pour rendre les siens plus vigilans.

Comme les Lacédémoniens assiégeaient Athènes, Alcibiade craignant que la garde de la ville ne se relachât la nuit, ordonna sous des peines très sévères, qu'on eût l'œil fixé sur les flambeaux qu'il ferait paraître de la forteresse, afin d'en élever en même tems de semblables par tous les corps-de-garde. Cela obligea les habitans à veiller toute la nuit, et fut cause qu'on ne pût former aucune entreprise contre la ville.

Iphicrate, général des Athéniens, étant en garnison à Corinthe, et faisant la ronde, lorsqu'on attendait l'apparition des ennemis, passa son épée au travers du corps d'une sentinelle endormie, et dit à ceux qui en murmuraient, qu'il laissait cet homme dans l'état où il l'avait trouvé. On dit que Épaminondas en fit autant.

CHAPITRE XIII.

Pour faire entrer et sortir un porteur de dépêches.

Les Romains assiégés dans le Capitole, voulant rappeler Camille qui était banni, dépêchèrent un d'entre eux. Celui-ci, pour tromper la garde gauloise, descendit le long du roc où était bâti le temple, et ayant passé le Tibre à la nage, arriva à la ville où Camille était réfugié. Après s'être acquitté de sa commission, il s'en retourna par le même chemin.

Ceux de Capoue étant assiégés par les Romains, un des habitans qui feignait de venir se rendre, s'enfuit vers les Carthaginois, et leur donna des lettres qu'il avait cachées dans son baudrier.

Plusieurs en ont mis dans le ventre d'une pièce de gibier ou d'une brebis; quelquefois on en plaça dans la partie postérieure d'un cheval, au moment où l'on franchissait un poste; d'autres écrivaient leurs dépêches, par incision, dans cette partie même (*a*).

Lucullus, pour faire connaître son arrivée à ceux de Cyzique, assiégés par Mithridate et enfermés dans une île où il n'y avait qu'une avenue gardée par les ennemis, fit passer un excellent nageur au moyen de deux peaux de bouc enflées, sur lesquelles on avait cousu une lettre entre deux petites règles de bois. Bien que le trajet fût de plus de deux lieues, cet homme passa de nuit à travers les vaisseaux ennemis en se servant de ses jambes comme d'un gouvernail, et paraissant de loin comme un poisson ou comme un monstre marin.

Le consul Hirtius fit tenir souvent des lettres à Décimus Brutus, au siége de Modène; tantôt dans une feuille de plomb qu'un soldat liait à son bras, et passait ainsi à la nage; tantôt par des pigeons qu'on avait gardés long-temps sans leur donner à manger, et qu'on lâchait avec un billet au cou, le plus près que l'on pouvait des murailles. Ils allaient se percher sur le toit des plus hautes maisons où on les prenait, et surtout depuis qu'on eut mis de la mangeaille dans les lieux où ils avaient coutume de venir.

(*a*) *Aliqui et jumentum in aversam partem infulserunt, dum stationes transeunt.— Non nulli interiora vaginarum inscripserunt.* D'Ablancourt n'a pas osé traduire ces passages.

CHAPITRE XIV.

Pour faire entrer du secours ou des vivres dans une place.

Dans les guerres civiles, l'armée de César assiégeait une ville d'Espagne, qui ne pouvait plus tenir, lorsque la garnison en sortit heureusement par la hardiesse de celui qui la commandait. Il feignit d'être un des officiers de l'armée de César, esquiva une partie des corps-de-garde, trompa les autres, et déploya tant d'adresse et de résolution, qu'il mit les siens en sûreté.

Les enfans de Pompée assiégeaient la ville d'Ulle en Espagne. Comme elle ne pouvait plus tenir sans être secourue, César y envoya six cohortes d'infanterie, et autant de cavalerie, sous le commandement de Junius Pachecus. Ce capitaine espagnol très expérimenté, étant venu au camp ennemi par un si grand orage qu'on ne se voyait pas l'un l'autre, fit marcher deux à deux sa cavalerie, et comme on demandait: qui va là? il répondit qu'on se tût, et

qu'il voulait surprendre la place; de sorte qu'il y entra sans danger (a).

Annibal assiégeant Casilinum, qui est sur le Vulturne, les Romains livrèrent au courant du fleuve des tonneaux pleins de farine, parce que les assiégés manquaient de pain; et Annibal ayant fait tendre une chaîne pour les arrêter, alors les Romains jetèrent quantité de noix, qui servirent de nourriture à leurs alliés.

Le consul Hirtius au siége de Modène, jeta de même dans l'eau des pipes de sel, dont les assiégés avaient besoin, et leur envoya de la sorte jusqu'à du bétail.

CHAPITRE XV.

Pour faire croire que l'on a ce dont on manque.

Les Romains assiégés dans le Capitole, et se voyant pressés par la faim, jetèrent du pain par dessus les murailles pour faire croire aux Gaulois qu'ils en avaient de reste. Les Athéniens firent la même chose envers les Lacédémoniens qui les assiégeaient.

Annibal au siége de Casilinum, ayant fait labourer à diverses reprises tout l'espace qui était entre son camp et la ville, pour ôter jusqu'à l'herbe aux assiégés, ceux-ci y firent semer du blé; ce qui fit croire qu'ils en avaient de reste jusqu'à la moisson.

Ceux qui échappèrent à la défaite de Varus, étant assiégés par les Germains, on crut qu'ils manquaient de blé. Mais ils promenèrent pendant la nuit des prisonniers au milieu de leurs magasins, et les renvoyèrent pour faire voir qu'on ne pourrait les prendre par famine.

Les Thraces assiégés sur une montagne inaccessible, donnèrent à des brebis le peu de blé et de fromage qui leur restait, puis ils les lâchèrent vers les postes des assiégeans. Ceux-ci les ayant égorgées et voyant ce qu'elles avaient dans le ventre, crurent que les Thraces avaient beaucoup de vivres et levèrent le siége.

Thrasibule, général des Milésiens, ayant su, après un long siége, que les assiégeans lui enverraient quelques députés, fit amener tout le blé sur la place publique, et dressa des tables de festin dans toutes les rues; ce qui persuada à l'ennemi qu'on était pourvu abondamment de tout.

CHAPITRE XVI.

Pour gagner ceux qui sont suspects, ou pour s'en défaire.

C. Marcellus apprit qu'un habitant de Nole voulait faire révolter la ville en faveur d'Annibal, parce qu'ayant été pris et blessé à la bataille de Cannes, Annibal avait eu soin de le bien traiter et de le renvoyer sans rançon. Il le fit donc venir à lui, et n'osant s'en défaire de peur d'irriter les habitans, il lui dit qu'il saurait témoigner dans toutes les occasions l'estime qu'il faisait de sa valeur, et pour plus grande marque de bienveillance, lui fit présent d'un beau cheval. Cette conduite adroite le retint dans son devoir, et sa ville aussi, par le crédit qu'il y avait.

Hamilcar voyant que les Gaulois qui étaient à son service, passaient souvent du côté des Romains, et qu'on ne s'en défiait plus, choisit ceux d'entre eux qui lui étaient les plus fidèles, et sous prétexte de s'aller rendre, les envoya

(a) Cet exemple, tiré de César, a été ajouté par d'Ablancourt. Nous le conservons, parce qu'il nous paraît bien choisi, et conforme au titre de ce chapitre.

faire main basse sur ceux qui venaient au devant d'eux. Il empêcha par ce stratagème qu'on ne reçut plus de Gaulois à l'avenir.

Hannon, autre général des Carthaginois en Sicile, ayant appris que quatre mille Gaulois, qui étaient dans ses troupes, n'attendaient que l'occasion de passer au service des Romains, parce qu'on ne les payait point, n'osa les châtier de peur d'élever une sédition, et les envoya chercher, pour leur dire qu'ils ne perdraient rien à attendre. Après les avoir ainsi apaisés, il fit avertir les Romains par un transfuge d'un endroit où ils devaient aller fourrager; de sorte qu'ils leur dressèrent des embuscades où ils furent tous tués, avec une partie des Romains.

Annibal se vengea de quelques transfuges par le même artifice. Car ayant appris que quelques-uns de ses soldats s'étaient allés rendre aux Romains la nuit précédente, et qu'il y avait des espions dans son camp, il dit tout haut qu'ils l'avaient fait par son ordre, pour reconnaître les desseins de l'ennemi. Sur ce rapport les Romains leur firent couper les mains, et les renvoyèrent.

Diodore en garnison dans Amphipolis, craignant que deux mille Thraces, qu'il avait parmi ses troupes, ne pillassent la ville, imagina de dire que des vaisseaux ennemis étaient abordés la nuit sur la côte, et les fit sortir sous ce prétexte. Mais une fois dehors, il ferma les portes et ne voulut plus les recevoir.

CHAPITRE XVII.

Des sorties.

Asdrubal étant venu mettre le siége devant Palerme, la garnison romaine fit paraître à dessein fort peu de monde aux défenses; de sorte qu'Astrubal ayant fait donner l'assaut sur l'espérance de pouvoir emporter la ville d'emblée, les Romains tentèrent une sortie, si à propos, avec le reste des troupes, qu'ils défirent une partie des siennes.

Les Ligures étant venus en foule attaquer le camp de Paul Émile, ce consul retint quelques temps ses soldats, comme s'il avait peur; et lorsqu'il vit les ennemis fatigués, il combla le fossé et rompit la clôture; puis il sortit brusquement par toutes les portes, et prit ou tua une grande partie de ces Barbares.

Velius qui commandait la garnison romaine de Tarente, envoya demander permission à Asdrubal de se retirer avec les honneurs de la guerre, et après l'avoir amusé sous ce prétexte, fit une sortie lorsqu'il ne s'y attendait pas, et défit une partie de ses troupes.

Pompée assiégé par César, près de Dyrrachium, non seulement fit lever le siége, mais après une heureuse sortie, le voyant venir à l'attaque d'un fort, qui avait un double retranchement, il le laissa pénétrer dans la première enceinte et vint ensuite l'attaquer en queue, tandis qu'on lui faisait tête du côté du fort; ce qui le mit en grand danger.

Flavius Fimbria, campé en Asie contre le fils de Mithridate, couvrit son front et ses flancs au moyen d'un fossé, et retint ensuite ses soldats tranquilles jusqu'à ce qu'il vit la cavalerie ennemie qui s'engageait dans les pas difficiles de ses défenses; alors faisant une sortie, il en tua six mille.

César en Gaule, après la défaite de deux de ses lieutenans Titurius Sabinus et Cotta, accourait au secours du troisième. Les ennemis, sur la nouvelle de son arrivée, ayant quitté Q.

Cicéro pour venir à lui, César comme s'il avait peur, retint ses soldats dans son camp après l'avoir resserré, afin d'augmenter la confiance des ennemis. Mais comme ils rompaient les palissades et qu'ils comblaient le fossé, il sortit par toutes les portes, et les défit.

Titurius Sabinus ayant affaire à une grande armée de Gaulois, retint ses troupes dans son camp, et pour témoigner plus d'appréhension, les fit avertir par un transfuge, qu'il ne songeait qu'à se retirer; de sorte que les Barbares vinrent l'attaquer sur une colline, dans l'espérance certaine de la victoire. Mais Titurius se présenta brusquement, et comme il surprit l'ennemi tout hors d'haleine, et chargé de bois et de fascines pour combler le fossé, il en tua une partie et prit l'autre.

Pompée venant attaquer ceux d'Asculum, ils rangèrent sur leurs remparts les vieillards et les infirmes, et lorsqu'ils se furent ainsi rendus méprisables, ils sortirent avec toutes leurs forces, et mirent en fuite les Romains qui étaient dans une grande sécurité.

Ceux de Numance, assiégés par Popilius Lænas, au lieu de se ranger près des retranchemens, selon la coutume, se tinrent enfermés dans la ville, comme s'ils étaient épouvantés; de sorte que croyant pouvoir emporter la place d'emblée, Lænas fit planter les échelles. Cependant comme il ne vit paraître personne, il craignit une surprise et fit sonner la retraite. Alors les assiégés se précipitant sur lui, le chargèrent en queue et le battirent.

CHAPITRE XVIII.

De la résolution des assiégés.

Annibal étant campé près des murs de Rome, les Romains, pour témoigner plus de confiance, firent sortir par une autre porte des recrues qu'ils envoyaient en Espagne.

Le champ où il était campé se vendant alors, parce que le maître était mort, il monta au même prix qu'il avait été estimé avant la guerre.

Ces mêmes Romains, tandis qu'Annibal assiégeait Rome, formaient le siège de Capoue, et donnèrent ordre au consul de n'en point partir que la ville ne fût prise.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

SUR LE QUATRIÈME LIVRE.

Après avoir essayé (on dira si j'ai réussi), de mettre en trois livres les stratagèmes, fruit de mes nombreuses lectures, et les avoir classés avec un soin tout particulier, je place ici les faits que je n'ai pas cru devoir réunir aux autres, parce qu'ils me semblent appartenir plutôt à la stratégie qu'aux stratagèmes. Ce n'est pas qu'ils ne présentent également un sens très clair; mais ils sont d'une nature différente; et il pourrait arriver qu'un lecteur tombant par hasard sur un de ces passages, fût conduit à supposer que j'ai commis une omission. Je donne donc ce nouveau livre comme le complément des autres, et je continuerai autant que possible de conserver le même ordre dans la classification de ses diverses parties.

TABLE DES CHAPITRES

DU QUATRIÈME LIVRE.

CHAP. I. De la discipline.
CHAP. II. De l'effet de la discipline.
CHAP. III. De la continence.
CHAP. IV. De la justice.
CHAP. V. De la fermeté.
CHAP. VI. De la douceur et de la modération dans le commandement.
CHAP. VI. Instructions diverses sur la guerre.

Digitized by Google

FRONTIN.

Stratagêmes.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la discipline.

P. Scipion, près de Numance, rétablit la discipline corrompue par la négligence des chefs ses prédécesseurs, en chassant de son armée cette multitude de marchands qui ne servait qu'à entretenir le luxe, et en obligeant les soldats à des exercices continuels. Dans les marches forcées qu'il imposait fréquemment à ses troupes, il leur faisait porter pour plusieurs jours de vivres; il les accoutumait à souffrir le froid et la pluie et à passer à gué des rivières. Enfin, il leur reprocha leur lâcheté et leur paresse, et retrancha de son camp tout équipage superflu. Dans cette circonstance on prétend que Scipion dit au tribun C. Memmius : C'est pendant peu de temps que tu seras inutile à moi et à la république, mais tu le deviendras pour toujours à toi-même.

Quintus Metellus, dans la guerre contre Jugurtha, rétablit aussi la discipline, et défendit aux soldats de manger autre chose que ce qu'ils avaient apprêté eux-mêmes.

Pyrrhus disait au commissaire qui levait des troupes par son ordre : Choisis des soldats robustes, et laisse-moi le soin de les rendre braves.

Ce fut sous le consulat de L. Flaccus et de C. Varron, que l'on fit jurer aux soldats qu'ils ne refuseraient aucun péril, par crainte ou par lâcheté; qu'ils ne fuiraient jamais dans le combat, et ne quitteraient leur rang que pour aller prendre des armes et pour tuer un ennemi ou sauver un citoyen. Jusqu'à cette époque, les tribuns recevaient seuls le serment militaire.

Scipion l'Africain disait à un soldat qui avait un bouclier fort paré, qu'il ne fallait pas que le soldat romain fît

plus de cas de son bouclier que de son épée.

La première fois que Philippe de Macédoine leva des troupes, il défendit de mener des chariots de transport, et ne voulut pas qu'un cavalier eût plus d'un valet. Il n'en donna qu'un aussi à chaque dimérie, pour porter la tente, et de quoi moudre le grain; enfin, par les plus grandes chaleurs, il contraignit ses soldats de porter sur leur dos pour trente jours de farine.

C. Marius, pour réduire autant que possible les bagages qui embarrassent toujours une armée, fit faire à chaque soldat un ballot, tant de son petit équipage que de ses provisions. On le portait sur l'épaule avec une fourche, ce qui en rendait la charge plus facile, et était cause qu'on pouvait se reposer plus aisément. C'est de là qu'est né le proverbe : les mulets de Marius.

Théagène, d'Athènes, répondit à ceux qui lui demandaient leur rang, comme il marchait contre Mégare, qu'il indiquerait la place de tous lorsqu'il serait question de combattre. Il fit ensuite dresser une embuscade par sa cavalerie, et donna à chacun le rang qu'il prit dans cette circonstance, pensant bien que les plus braves se seraient mis à la tête, et les plus lâches à la queue.

Lysandre, Lacédémonien, punit un soldat qui était sorti de son rang pendant la marche; et comme il criait que ce n'était pas pour piller, — Je veux, lui répliqua Lysandre, qu'on n'en puisse pas même avoir le soupçon.

Antigone ayant appris que son fils était logé dans la maison d'une veuve qui avait trois filles très belles, l'en fit sortir en lui faisant espérer un meilleur logement; et lorsqu'il en fut dehors, il fit défense de loger par la suite chez une veuve, un homme qui aurait moins de cinquante ans.

Quoique rien n'empêchât le consul Metellus de prendre son fils près de lui, il voulait qu'il demeurât avec les troupes, et qu'il s'acquittât du service de soldat. Publius Rutilius en faisait autant.

M. Scaurus défendit à son fils de se trouver en sa présence, pour avoir manqué de courage dans un combat; ce qui le rendit si honteux qu'il s'en donna la mort.

Anciennement les Romains, aussi bien que les autres nations, campaient par cohortes, sans aucun retranchement, et les tentes étaient répandues çà et là comme des chaumières dans un hameau; car on n'avait coutume de ne fortifier que les villes. Pyrrhus fut le premier qui leur enseigna l'art de se retrancher. Lorsque les Romains prirent son camp, et qu'ils en eurent remarqué l'ordre et la disposition, ils l'imitèrent, et en vinrent peu à peu à la méthode qu'ils suivent à présent.

P. Nasica, pour bannir du camp la licence et l'oisiveté, fit construire des vaisseaux par ses soldats pendant la rigueur de l'hiver, quoique ce ne fût pas la saison de s'en servir.

Caton a laissé par écrit, que de son temps, dans les armées Romaines, on coupait la main droite à ceux qui étaient surpris à dérober. Quand on voulait les punir avec moins de rigueur, on leur tirait du sang devant le front des troupes (*a*).

(*a*) *Aut, si levius animadvertere voluissent, in principiis sanguinem missum.* D'Ablancourt traduit : « On punissait les principaux en leur faisant tirer beaucoup de sang, pour les punir avec moins de rigueur. » Aucun commentateur (tous l'avouent), n'a compris la véritable signification du mot *principia*. C'est un terme militaire qui indique le front d'une troupe; mais d'Ablancourt était seul capable de faire un pareil tour de force.

Clearque de Lacédémone, disait, qu'un soldat devait plus craindre son général que son ennemi. Comme s'il eût voulu prévenir ainsi, qu'en fuyant une mort douteuse, on en trouverait une certaine.

Pyrrhus ayant renvoyé les prisonniers qu'il avait faits dans une bataille contre les Romains, le Sénat, par l'avis d'Appius Claudius, les punit de cette sorte : des cavaliers, il en fit des fantassins, et des soldats pesamment armés, des gens de trait. Il les obligea à camper tous hors du camp, jusqu'à ce que chacun d'eux eût remporté des dépouilles de l'ennemi.

Le consul Otacilius Crassus fit camper de même, hors du camp, des soldats qu'Annibal avait fait passer sous le joug, afin de les accoutumer au danger, et de les rendre plus audacieux en présence de l'ennemi.

Sous le consulat de P. Cornelius Nasica, et de Decimus Junius, les déserteurs furent fouettés publiquement, et vendus pour esclaves.

Domitius Corbulon, en Arménie, fit camper hors du camp deux corps de cavalerie, et trois d'infanterie, qui avaient lâché le pied dans le combat, et ne les fit rentrer qu'après qu'ils eurent signalé leur valeur.

Le consul Aurélius Cotta, voulant contraindre les cavaliers de travailler aux retranchemens dans une circonstance pressante, et une partie d'entre eux n'obéissant pas, Cotta s'en plaignit aux censeurs, qui les notèrent. Il leur fit ensuite retrancher, par le Sénat, la paie du jour de leur désobéissance, ce que le peuple ratifia depuis à la sollicitation des tribuns; de sorte que la discipline fut rétablie d'un consentement unanime.

Q. Metellus-le-Macédonique, renvoya cinq cohortes reprendre un poste qu'elles avaient perdu, et contraignit les soldats à faire leur testament avant de partir. Il les avertit qu'il ne les recevrait dans le camp que victorieux.

Sous le consulat de P. Valerius, le Sénat ordonna que l'armée qui avait été vaincue à Syre, passerait l'hiver sous les tentes. On décida aussi qu'il ne serait point envoyé de recrues à une armée qui avait fui, avant qu'elle n'eût vaincu et pris l'ennemi.

Ce même Sénat voulut que les légions qui n'avaient pas fait leur devoir pendant la guerre d'Annibal fussent reléguées en Sicile, et là, qu'on les nourrit d'orge au lieu de froment, l'espace de sept ans.

Le chef d'une cohorte, pour n'avoir pas retenu ses gens qui fuyaient, fut condamné par Pison à demeurer tous les jours, devant les troupes, les pieds nus, et sans épée, pendant qu'on relevait la garde, et à s'abstenir de boire et de manger en public.

Sylla condamna une cohorte qui s'était laissé forcer dans un poste, à demeurer avec ses centurions pieds nus et sans épée, devant les troupes.

Domitius Corbulon, en Arménie, fit déchirer par un de ses gardes, les habits d'un préfet de la cavalerie, qui avait lâché pied devant l'ennemi, et de qui les turmes étaient en mauvais état; il l'obligea à demeurer ainsi en présence des troupes, jusqu'à ce qu'on eût relevé les gardes.

Atilius Regulus passant du Samnium dans la Lucernie, vit que ses gens se retiraient à l'arrivée des ennemis. Il s'opposa à leur fuite avec sa cohorte prétorienne, et commanda de traiter en déserteurs ceux qui n'obéiraient pas.

Le consul Cotta en Sicile, fit fouetter un tribun des soldats, de la noble

famille des Valérius, pour avoir manqué à son devoir.

Il traita de même un de ses parens, qu'il avait laissé pour commander en son absence, ayant trouvé à son retour qu'on avait forcé le camp, et brûlé les facines dont était composée la plate-forme où l'on plantait les machines. Non content de cette punition, il lui fit faire le service de simple soldat.

Le censeur Fulvius Flaccus chassa du sénat son propre frère, pour avoir fait partir sans son ordre une légion dans laquelle il était tribun.

Le vieux Caton faisant voile avec toute son armée, et quittant un bord étranger où il avait campé quelques jours, fit exécuter un soldat qui était resté sur le rivage malgré les ordres donnés trois fois pour le départ; aimant mieux qu'il servît d'exemple aux troupes que de proie aux ennemis.

Appius Claudius fit décimer des soldats qui avaient quitté leur place, et l'on frappa du bâton ceux sur qui tomba le sort.

Le consul Fabius Rullus fit décimer de même deux légions qui avaient lâché le pied, et ceux dont les noms sortirent, furent frappés de la hache.

Aquilius châtia de la même façon trois hommes de chacune des centuries qui étaient de garde, pour s'être laissé forcer dans leur poste.

Antoine voyant que les ennemis avaient brûlé le rempart, décima deux cohortes préposées à la garde des travaux, et désigna des centurions dans chacunes d'elles. Celui qui les commandait fut chassé avec ignominie, et le reste fut mis à l'orge.

On massacra une légion tout entière, composée de quatre mille hommes, pour avoir saccagé la ville de Rhegium du consentement du chef de la légion. Le Sénat ne voulut même pas permettre qu'on donnât la sépulture à ces hommes, ni qu'on pleurât leur mémoire.

Lucius Papirius Cursor étant dictateur, voulut faire trancher la tête à Fabius Rullus son maître de la cavalerie, pour avoir contre son ordre exprès, donné la bataille en son absence, quoiqu'il eût remporté la victoire. Sans se laisser fléchir par les prières des soldats, il alla le poursuivre dans Rome où il s'était retiré, et c'est à peine s'il céda aux supplications de Fabius et de son père, quoiqu'ils fussent appuyés par le sénat et par le peuple.

Manlius fit trancher la tête à son fils, pour avoir aussi combattu contre son ordre, quoiqu'il eût remporté la victoire, et il reçut de cette action le surnom de cruel.

Manlius le fils, voyant que l'armée préparait une sédition contre son père, dit que la vie ne lui était pas assez chère pour souffrir qu'à cause d'elle on laissât corrompre la discipline. Il obtint que l'armée le laisserait subir son châtiment.

Quintus Fabius Maximus faisait couper le bras droit aux transfuges.

Le consul C. Curio pendant la guerre contre les Dardaniens, près Dyrrachium, voyant une de ses légions qui refusait de le suivre dans une entreprise périlleuse, fit mettre les quatre autres sous les armes, et l'ayant désarmée, ordonna aux mutins de couper le fourrage, en présence des troupes qui étaient sous les armes, et le lendemain les fit travailler aux retranchemens sans avoir l'épée au côté; après quoi il cassa la légion, et en distribua les soldats dans les autres corps.

Sous le consulat de Q. Fulvius et d'Appius Claudius, les soldats qui survécurent à la bataille de Cannes, et que l'on avait relégués en Sicile, s'étant

offerts à Marcellus avec prière de les employer, ce général ne voulut pas les recevoir sans l'ordre du sénat. Mais le sénat ne donna pas cet ordre, car il ne voulait pas que l'on confiât le salut de la république à des gens qui l'avaient trahie par leur lâcheté ; cependant il permit au consul de faire ce qu'il jugerait à propos, et lui défendit, dans le cas où il recevrait ces hommes, de les exempter désormais de faction, ni de leur accorder des dons, ou des récompenses, ou bien de les faire repasser en Italie, tandis que les Carthaginois y seraient les maîtres.

M. Salinator, personnage consulaire, fut condamné par le peuple, pour n'avoir pas également distribué le butin à tous les soldats.

Le consul Q. Pétillius ayant été tué dans un combat par les Ligures, le sénat défendit de donner ni paie, ni recrues, ni substance, à la légion dans laquelle il était mort.

CHAPITRE II.

De l'effet de la discipline.

Les armées de Brutus et de Cassius traversant ensemble la Macédoine pendant les guerres civiles, celle de Cassius n'arriva qu'après l'autre à une rivière, sur laquelle il fallait faire un pont. Comme elle parvint malgré ce retard, et à cause de sa bonne discipline, à faire ce pont plus tôt que l'armée de Brutus et à le passer, on l'honora de la préséance dans tous les combats et dans tous les travaux de la guerre.

C. Marius ayant le choix de deux armées qui avaient été commandées par divers généraux, choisit la moins nombreuse, parce que c'était la mieux disciplinée.

Domitius Corbulon soutint toute la puissance des Parthes avec deux légions, et quelques alliés, après avoir rétabli la discipline.

Alexandre entreprit la conquête du monde avec quarante mille hommes aguerris et expérimentés sous Philippe son père, et défit en bataille rangée, des armées innombrables.

Cyrus, avec quatorze mille soldats, surmonta des dangers infinis pendant la guerre des Perses.

Epaminondas, général des Thébains, avec quatre mille hommes, dans le nombre desquels il n'y avait que quatre cents chevaux, défit l'armée de Lacédémone, qui était de seize cents chevaux et de vingt-quatre mille hommes d'infanterie.

Quatorze mille Grecs qui étaient au service de Cyrus-le-Jeune, firent plier cent mille Perses à la bataille contre Artaxerxès, et retournèrent victorieux dans leur pays sous la conduite de Xénophon. Ils parcoururent l'espace de plus de douze cents lieues à travers mille dangers, après avoir perdu leurs principaux chefs par trahison.

Xerxès se voyant arrêté au pas des Thermopyles par trois cents Spartiates, qu'il eut de la peine à vaincre, se plaignit, de ce qu'il avait beaucoup d'hommes et peu de soldats.

CHAPITRE III.

De la continence.

Caton, dans son armée navale, buvait, dit-on, le même vin que ses matelots.

Cinéas, ambassadeur de Pyrrhus, ayant offert à Fabricius une forte somme d'argent, celui-ci la refusa et dit, qu'il aimait mieux commander

à ceux qui possédaient ces trésors, que de les posséder lui-même.

Atilius Régulus, qui occupa des emplois si éminens, n'avait pour entretenir toute sa famille, qu'un petit héritage, qu'il faisait cultiver par un valet; de sorte que son valet étant mort, il écrivit au sénat qu'on envoyât quelqu'un à la tête des troupes pour le remplacer, parce qu'il fallait qu'il revînt chez lui pour mettre ordre à ses affaires.

Cn. Scipion, après de très grands exploits faits en Espagne, ne laissa pas de quoi marier ses filles, et l'on fut contraint de leur donner une dot tirée du trésor public.

Les Athéniens agirent de même à l'égard des filles d'Aristide, lui qui après avoir rempli les fonctions les plus importantes de la république, était mort dans une extrême pauvreté.

Après la mort d'Épaminondas, qui avait affranchi la Grèce, on ne trouva chez lui pour tout meuble, qu'une broche, et une marmite.

Annibal se levait avant le jour, et ne se couchait point qu'il ne fût nuit. Il ne se mettait à table qu'après le soleil couché, et sa table n'avait pas plus de deux lits.

Lorsqu'il faisait la guerre sous Asdrubal, il dormait souvent sur la terre, enveloppé dans son manteau.

Scipion Émilien se nourrissait ordinairement de pain, qu'il mangeait en marchant à pied avec ses amis, à la tête de l'armée. On en dit autant d'Alexandre.

Massinissa, âgé de quatre-vingt-dix ans, prenait ses repas debout en plein soleil, devant sa tente, et quelquefois en se promenant.

M. Curius, après avoir vaincu les Sabins, se contenta d'une portion de terre égale à celle que l'on distribua aux soldats, disant, que c'était se montrer mauvais citoyen que de n'être pas content de ce qui suffisait aux autres.

La même continence s'est vue quelquefois dans les armées entières. Scaurus écrit qu'un arbre, tout chargé de fruits mûrs, s'étant trouvé renfermé dans l'enceinte de son camp, il reconnut le lendemain à son départ, qu'on n'en avait pas cueilli un seul.

Pendant la guerre de Germanie conduite sous les auspices de Domitien contre Civilis, les Lingons (ceux de Langres) qui s'étaient déclarés pour l'ennemi, craignant d'être saccagés à l'arrivée des Romains, se rassurèrent, quand ils virent qu'on ne commettait aucun désordre. Ils rentrèrent dans leur devoir, et fournirent soixante et dix mille hommes.

L. Mummius, qui prit Corinthe, et remplit toute l'Italie et la Grèce de tableaux et de statues, bien loin de s'enrichir de ces dépouilles, mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi marier sa fille, et que le sénat fut contraint de la pourvoir.

CHAPITRE IV.

De la justice.

Au siége de Falisque un maître d'école ayant fait sortir les enfans hors de la ville, sous prétexte d'une promenade, vint les conduire à Camille, qui commandait l'armée romaine; ce qui était pour ainsi dire lui livrer la place. Mais Camille le renvoya les mains liées derrière le dos, et fouetté par ses écoliers. Cette action excita une telle admiration, parmi les habitans de la ville, qu'ils se rendirent à lui.

Le médecin de Pyrrhus, ayant promis à Fabricius d'empoisonner son maître pour de l'argent, il en avertit

Pyrrhus, et par cette magnanimité, l'obligea de rechercher son alliance.

CHAPITRE V.

De la fermeté.

Comme les soldats de Pompée menaçaient de piller l'argent qu'il voulait faire porter à son triomphe, et que deux de ses amis lui conseillaient de le distribuer aux troupes, pour apaiser la sédition, non seulement il n'en fit rien, mais il dit, qu'il mourrait plutôt que de fléchir sous la licence du soldat. Après leur avoir reproché leur insolence, il fit marcher devant lui les faisceaux environnés de lauriers, et les étonnant par cette résolution, les retint dans leur devoir.

César, au plus fort de la guerre civile, cassa toute une légion mutinée, et fit couper la tête aux auteurs de la sédition. Bientôt les soldats, touchés de repentir, demandèrent leur rétablissement, et lui rendirent depuis de grands services.

Postumius, personnage consulaire, tançant les siens qui se mutinaient, ils lui demandèrent, comme par reproche, ce qu'ils voulait qu'ils fissent : Me suivre, dit-il, et arrachant un drapeau, il les mène alors au combat, et remporte la victoire.

Claudius Marcellus se trouvant enveloppé par les ennemis, tourna son cheval pour se sauver; mais voyant qu'il ne réussirait pas, il changea sa crainte en résolution. Marcellus donna à travers les bataillons les plus épais, et remporta la victoire, après avoir tué le général ennemi de sa main.

L. Paullus à la bataille de Cannes, voyant l'armée romaine défaite, refusa un cheval pour se sauver. Il s'assit sur une pierre où il s'était appuyé à cause de ses blessures, et y resta jusqu'à ce qu'il fût tué par les ennemis.

Varron son collègue témoigna encore plus de résolution, quoiqu'il fût cause de la perte de la bataille. Il retourna à Rome, pour ne point jeter la ville dans le désespoir, et en ayant été remercié par le peuple et par le Sénat, il ne toucha plus depuis à sa barbe, ni à ses cheveux, et renonça aux honneurs qu'on lui offrait, disant, qu'il les fallait donner à de plus heureux que lui. Il fit assez voir, par cette conduite, qu'il ne s'était pas conservé par amour de la vie, mais pour la République.

Sempronius Tuditanus, et C. Octavius, tribuns des soldats, se trouvant assiégés au petit camp, après la bataille de Cannes, et voyant tout perdu, conseillèrent à leurs camarades de se frayer un passage l'épée à la main, et dirent qu'ils y étaient décidés quand même personne ne voudrait les suivre. Il exécutèrent cette résolution avec douze soldats seulement, tant cavaliers que fantassins, qui se sauvèrent avec eux.

T. Fonteius Crassus, en Espagne, étant parti pour fourrager avec trois mille hommes, se trouva tout-à-coup enveloppé par les troupes d'Asdrubal, dans un lieu désavantageux. Il attendit jusqu'à la nuit, communiqua son dessein aux premières cohortes, et se sauva à travers la garde des ennemis, lorsqu'on s'y attendait le moins.

Publius Decius, tribun des soldats pendant la guerre des Samnites, voyant l'armée environnée par les ennemis dans un lieu désavantageux, se détacha du gros des troupes, pour s'aller saisir d'une éminence qui était proche, et là, attirant sur soi les ennemis, il donna le temps au consul de se sauver avec le reste de l'armée : puis comme il

se vit enveloppé, il échappa la nuit par un généreux effort, sans avoir perdu un seul homme.

Un autre, dont on ne connait pas le nom avec certitude, tenta la même entreprise sous le consul Atilius Calatinus; car le voyant enfermé dans un vallon, et toutes les montagnes voisines occupées par les ennemis, il prit avec lui trois cents soldats, qu'il encouragea à bien faire. Il s'enfonça ensuite dans le vallon, puis, y attira l'ennemi et donna le moyen au consul de sauver l'armée, tandis qu'il résistait opiniâtrement.

César, pendant la guerre contre Arioviste, voyant ses soldats étonnés, dit tout haut dans l'assemblée, qu'il n'entreprendrait rien dans cette journée sans le concours de la dixième légion : ce qui piqua les uns d'honneur, les autres de honte, et leur fit demander la bataille.

Philippe menaçant les Lacédémoniens, s'ils ne se rendaient : — Nous empêchera-t-il, dit un Spartiate, de mourir pour la patrie?

Comme on disait à Léonidas, que le soleil était obscurci par les flèches des Perses :—tant mieux, répliqua-t-il, nous combattrons à l'ombre.

Tandis que le préteur L. Cœlius rendait la justice dans son camp, une pie étant venue se percher sur sa tête, les devins lui dirent, qu'en la tuant, le peuple Romain serait victorieux, mais qu'il lui en coûterait la vie à lui et à sa famille; et qu'en laissant aller l'oiseau, il arriverait tout le contraire. Qu'il meure donc, dit-il, et il le tua. Ensuite Cœlius donna la bataille, où il périt avec quatorze de ses parens; mais les Romains remportèrent la victoire. Quelques-uns, à la place de Cœlius, mettent Lœlius.

Les deux Decius commandant les armées Romaines, se dévouèrent l'un après l'autre pour le salut de la République, et après s'être précipités au milieu des ennemis, acquirent à leur pays la victoire au prix de leur vie.

Le consul Publius Crassus, lorsqu'il faisait la guerre contre Aristonique en Asie, donna par hasard dans une embuscade. Comme on l'emmenait prisonnier, il s'empara d'une baguette dont on se servait pour le cheval, et creva l'œil au Barbare. Celui-ci excité par la douleur l'ayant percé avec ses armes, Crassus comme il l'avait prévu, évita le déshonneur de l'esclavage.

M. Caton, le fils du Censeur, étant tombé dans un combat par la chute de son cheval, était remonté dessus, quand il vit qu'il avait perdu son épée; il retourna au milieu des ennemis, et après avoir reçu plusieurs blessures et retrouvé enfin son épée, il reparut auprès des siens.

Les Petiliniens, assiégés par les Carthaginois, tinrent onze mois, après avoir mis dehors toutes les bouches inutiles, et vécurent à la fin de feuilles d'arbres et de cuir trempé, qu'ils grillaient; car on avait mangé toute sorte d'animaux.

Quelques Espagnols supportèrent la même disette, pour ne pas se rendre au lieutenant de Sertorius.

Ceux de Casilin assiégés par Annibal, furent réduits à cette extrémité, qu'une souris y fut vendue cent deniers romains, et sauva la vie à l'acheteur; mais le vendeur mourut de faim. Cependant malgré cette horrible disette, la ville resta dans l'alliance romaine.

Au siége de Cyzique, Mithridate fit mener au supplice tous les prisonniers à la vue des habitans, supposant que la compassion les obligerait à se rendre. Mais il arriva tout le contraire; car il les exhortèrent de dessus les mu-

railles à souffrir la mort avec courage, et s'opiniâtrèrent encore plus dans leur résolution.

Les Ségoniens opposèrent la même résistance, pendant que Viriathus faisait égorger leurs femmes et leurs enfans, en leur présence; et les Numantins assiégés par Annibal, pour ne point abandonner l'alliance romaine, s'enfermèrent chacun chez eux, et s'y laissèrent mourir de faim.

CHAPITRE VI.

De la modération dans le commandement.

Quintus Fabius, répondit à son fils qui lui conseillait de se saisir d'un poste avantageux, que l'on pouvait emporter au prix de quelques soldats : Veux-tu être l'un de ceux-là.

Xénophon ayant commandé à ses troupes de gagner en diligence le sommet d'une montagne, les pressait de s'avancer, lorsqu'un soldat cria qu'il parlait bien à son aise, mais qu'il était à cheval et les autres à pied. Ce propos piqua Xénophon de sorte qu'il descendit à l'instant, obligea le soldat de prendre sa place, et monta lui-même à pied le plus vite qu'il lui était possible, car il souffrait beaucoup du poids de ses armes de cavalier. Cependant le soldat, touché de repentir et des reproches de ses compagnons, ayant prié Xénophon de reprendre son cheval, on eut beaucoup de peine à l'y décider et à lui faire réserver ses forces pour des emplois plus dignes d'elles.

L'armée d'Alexandre marchait pendant la rigueur de l'hiver, et ce prince la regardait passer, assis auprès d'un grand feu. Mais apercevant un soldat à demi gelé dans les rangs, il prit sa place, en lui disant que si l'on regarde comme un crime capital parmi les Perses de s'asseoir à la place du roi, cette action est permise aux Macédoniens.

Vespasien, voyant un jeune homme de bonne famille, peu fait pour porter les armes, et contraint par sa pauvreté de renoncer à la dignité de ses ancêtres, lui donna ce qu'il lui fallait pour soutenir son rang, et l'exempta du service.

CHAPITRE VII.

Instructions diverses sur la guerre.

César disait qu'il fallait vaincre les ennemis en employant les moyens dont se servent les médecins dans les longues maladies; c'est-à-dire par la faim plutôt que par le fer.

Domitius Corbulon prétendait, lui, qu'il en venait à bout avec la bêche et le hoyau.

L. Paullus veut qu'un général d'armée soit vieux, ou d'âge ou d'humeur; donnant à entendre qu'il préfère la prudence aux résolutions hasardeuses.

Scipion l'Africain dit, pour répondre aux reproches qu'on lui faisait de n'aimer pas assez à combattre, qu'il était né général et non soldat.

C. Marius répondit à un Teuton qui le provoquait à un combat singulier, que s'il avait envie de mourir, il n'avait qu'à s'aller pendre. Mais comme le Barbare insistait, Marius lui montra un gladiateur avancé en âge et ajouta : quand tu auras vaincu celui-ci, je me battrai contre toi.

(Frontin répète ici l'exemple de Sertorius déjà rapporté, liv. I, c. X. au commencement.)

Le consul Valerius Levinus ayant pris dans son camp un espion, le fit promener partout, et le renvoya avec ordre de dire aux ennemis, qu'il recevrait ainsi tous ceux qu'il leur plairait d'envoyer pour visiter son armée.

Cœlius Primipile, qui commandait ceux qui survécurent à la défaite de Varus, craignant que les ennemis ne se servissent du bois qu'on avait amassé autour de ses lignes, afin d'incendier son camp, feignit d'en avoir besoin pour l'usage des soldats, et l'envoyait dérober secrètement. Cette manœuvre fut cause que l'ennemi le fit transporter plus loin, et le délivra de ses craintes.

Cn. Scipion, dans un combat naval, fit jeter sur les vaisseaux ennemis des tonnes pleines de poix et de résine, lesquelles outre le danger du feu, fatiguaient les galères par leur pesanteur.

Annibal y fit jeter aussi par les troupes d'Antiochus, des vases pleins de vipères, afin de troubler le service des soldats et des matelots; et Prusias suivit cet exemple pour se retirer après sa défaite.

M. Porcius s'étant emparé d'un vaisseau ennemi, vêtit ses gens de leurs dépouilles et de leurs armes, et coula à fond plusieurs galères, par ce stratagème.

Les Athéniens, pour se venger des Lacédémoniens, qui faisaient des courses dans l'Attique pendant la fête de Minerve, lorsqu'ils étaient occupés à cette cérémonie, cachèrent leurs armes sous leurs habits en sortant hors de la ville, et prirent ensuite la route de la Laconie. Sans rentrer dans Athènes, ils allèrent ravager le pays, lorsqu'on les croyait occupés ailleurs.

Cassius fit mettre le feu à quelques vaisseaux de charge qui ne lui étaient pas très nécessaires, et profitant d'un grand vent, les envoya au milieu de la flotte des ennemis, et la brûla.

Comme on conseillait à M. Livius, après la défaite d'Asdrubal, de poursuivre les fuyards : Laissons-en quelques-uns, dit-il, pour porter la nouvelle de ce désastre.

Scipion l'Africain disait qu'il fallait toujours faire un pont d'or à ses ennemis.

Pachès d'Athènes, ayant promis aux ennemis que s'ils mettaient bas leurs armes (leur fer), on ne leur ferait aucun mal, ils exécutèrent de bonne foi ce qu'il exigeait d'eux. Mais Pachès ne leur tint pas parole, car il fit tuer tous ceux qui se trouvèrent avoir des agrafes de fer à leurs manteaux.

Asdrubal entra dans la Numidie avec des troupes, sous prétexte d'une chasse aux éléphans, et s'en rendit maître par ce moyen.

Alcétas, général des Lacédémoniens, pour mieux surprendre les vaisseaux qui menaient des vivres à Thèbes, cacha ses galères, à la réserve d'une seule, dans laquelle il exerçait tour à tour toute la chiourme, afin qu'elle ne se relâchât pas un seul instant; ensuite épiant l'occasion, Alcétas surprit plusieurs vaisseaux chargés de vivres, lorsqu'ils ne croyaient pas qu'il eût des navires pour les attaquer.

Ptolémée, combattant contre Perdicas qui était plus fort que lui, attacha à des chariots toutes les bêtes du camp. La poussière qui s'éleva fit croire aux ennemis qu'il était suivi d'une grande armée, et il remporta la victoire.

Myronide, général des Athéniens, ayant à combattre dans une plaine contre les Thébains, qui étaient plus forts que lui en cavalerie, dit à ses soldats qu'il était impossible de se sauver par la fuite, mais qu'en se défendant vaillamment, il restait encore quelque espérance de vaincre. Ce raisonnement leur rendit le courage au lieu de les intimider, et ils sortirent victorieux du combat.

L. Pinarius étant en garnison dans une ville de Sicile, et les habitans venant lui redemander les clefs des por-

tes, comme il le pensait, pour la livrer aux Carthaginois, Pinarius prit une nuit pour délibérer, et après avoir averti les soldats de se tenir prêts, répondit le lendemain qu'il rendrait les clefs, mais qu'il voulait que ce fût du consentement de toute la ville. Lors donc que les habitans se furent assemblés dans le théâtre, selon la coutume, pour délibérer, L. Pinarius qui jugeait de leur révolte par le consentement, fit main basse sur tous ceux qui s'y trouvèrent.

Iphicrate, général des Athéniens, ayant équipé ses galères comme celles des ennemis, cingla vers une ville qui lui était suspecte, et voyant accourir les habitans avec joie, reconnut par là leur perfidie et saccagea la ville.

Tibérius Gracchus, comme plusieurs esclaves s'offraient volontairement de prendre les armes pour le salut de la république, dit qu'il donnerait la liberté à tous ceux qui se comporteraient vaillamment, et qu'il ferait mettre les autres en croix. Mais en ayant aperçu quatre mille, après la bataille, qui se retiraient sur une montagne, de peur de quelque mauvais traitement, parce qu'ils n'avaient pas si bien combattu que les autres, Gracchus ajouta que c'était assez d'avoir remporté la victoire, et ainsi les fit rentrer dans leur devoir.

Annibal, après la journée de Thrasymène, renvoya tous les alliés latins qui étaient parmi les prisonniers, disant qu'il était venu pour affranchir l'Italie et non pour l'assujettir, et gagna ainsi quelques villes.

Magon, assiégé dans la ville des Locriens par Crispinus, qui commandait la flotte romaine, répandit le bruit qu'Annibal ayant défait Marcellus, accourait en diligence; et pour confirmer cette nouvelle, fit sortir la nuit quelques cavaliers avec ordre de reparaître le lendemain sur les montagnes voisines, comme des coureurs d'Annibal. Cette ruse troubla tellement Crispinus, qu'il rembarqua en toute hâte ses troupes, et leva le siége.

Scipion Émilien pendant le siége de Numance, entremêla des frondeurs et des archers, non seulement parmi les cohortes, mais aussi parmi les centuries.

Pélopidas défait par les Thessaliens, gagna un pont qu'il avait construit à la hâte sur une rivière, et y fit mettre le feu par ses troupes lorsqu'il fut passé, pour empêcher l'ennemi de le poursuivre.

Les Romains, au siége de Capoue, n'étant pas assez forts pour résister à la cavalerie des assiégés, choisirent par l'avis d'un centurion, les plus agiles de toute l'armée, et ceux qui étaient de taille plus légère; ils ne leur donnèrent aussi que des armes très faciles à manier, et on les mêla parmi la cavalerie avec tant de succès, qu'ils remportèrent la victoire.

Scipion en Lydie, voyant l'armée d'Antiochus fatiguée par un orage qui avait duré tout le jour et toute la nuit, de sorte que les archers pouvaient à peine bander leurs arcs, conseilla de donner la bataille le lendemain, quoique ce fût un jour consacré à des pratiques religieuses, et l'on remporta la victoire.

Caton ravageant l'Espagne, une ville alliée lui envoya demander du secours. Mais comme il ne voulait pas partager ses forces, ni la refuser absolument, de peur d'irriter les alliés, il fit embarquer le tiers de l'armée et des vivres, comme pour aller au secours de la ville, avec ordre de revenir aussitôt, et de dire que le vent était contraire. Cependant le bruit

de l'arrivée du secours, rendit le courage aux habitans, et arrêta les desseins de l'ennemi.

César, à la bataille de Pharsale, engageait ses soldats à porter la pointe de leurs armes au visage de l'ennemi, pour déconcerter l'adresse des chevaliers romains, qui combattaient dans les troupes de Pompée.

Les Vaccéens pressés par Sempronius Gracchus, environnèrent toutes leurs troupes de chariots, et mirent dessus leurs soldats d'élite vêtus en femme. Sempronius venant les attaquer avec mépris, fut défait.

Eumenès Cardianus, l'un des successeurs d'Alexandre, étant enfermé dans une forteresse où il n'y avait pas de place pour exercer ses chevaux, les faisait suspendre, en sorte qu'ayant les pieds de derrière à terre et ceux de devant en l'air, ils remuaient perpétuellement les jambes pour se remettre dans leur posture naturelle; ce qui les faisait suer et leur tenait lieu d'exercice.

Des Barbares promettant de servir pourvu qu'on leur donnât une grande somme, Caton n'hésita point à leur accorder ce qu'ils demandaient. Si nous sommes victorieux, dit-il, nous les paierons avec les dépouilles des ennemis, et si nous succombons, nous serons quittes.

Philippe ayant appris que Pythias, brave soldat, parlait mal de lui, parce qu'étant pauvre, et ayant trois filles à marier, il ne recevait aucun secours du roi, après lui avoir rendu de grands service; Philippe, au lieu de perdre Pythias, comme on le lui conseillait, dit qu'il valait mieux guérir un membre que de le couper, et l'ayant envoyé chercher lui fit du bien et se le rendit plus affectionné qu'auparavant.

T. Quintius Crispinus, craignant qu'Annibal, après la défaite de Marcellus, ne se servît de son cachet, qu'il avait en son pouvoir, manda par toute l'Italie qu'on n'y apportât point de foi, et fit avorter par là quelques-unes de ses entreprises.

Après la bataille de Cannes, les Romains étonnés, délibéraient, incertains si l'on devait abandonner tout et se retirer hors du pays, lorsque le jeune Scipion entra brusquement dans l'assemblée, et mettant l'épée à la main, jura le premier et fit jurer ensuite tous les autres de ne point quitter la patrie.

(L'exemple de Crassus, celui des Volsques, qui virent incendier leur camp pour s'être placés trop près d'un bois, ces exemples reproduits ici par Frontin, sont déjà rapportés, liv. II, c. IV.)

Q. Mettellus voulant décamper en Espagne, et les soldats pendant la marche cherchant à se rapprocher du camp, Hermocrates les y retint et les rendit ainsi plus propres à sortir le lendemain et à terminer la guerre. (Ce passage, difficile à comprendre, est évidemment corrompu.)

Miltiade, après avoir défait une multitude innombrable de Perses à la bataille de Marathon, apprit que leur armée navale courait au pillage d'Athènes. Aussitôt il réprimanda les Athéniens de ce qu'ils s'amusaient à recevoir les complimens de toute la Grèce, au lieu de songer à leur défense, et les mena droit à la ville. Les Perses voyant le rempart bordé de soldats, et s'imaginant qu'ils appartenaient aux milices qui étaient restées dans la place, et non à celles qui avaient livré la bataille, n'osèrent donner l'assaut contre un ennemi si puissant.

Pisistrate, général des Athéniens, défit ceux de Mégare, qui venaient d'aborder la nuit à Eleusine pour enlever les femmes d'Athènes, occupées

de leurs mystères; ensuite il monta sur les vaisseaux ennemis, et faisant mettre vers la poupe quelques femmes équipées en captives, cingla vers Mégare. Mais comme les habitans accoururent en foule au-devant lui, Pisistrate remporta une seconde victoire.

Cimon, autre général des Athéniens, après avoir défait les Perses dans un combat naval, près de l'île de Cypre, arma ses soldats de leurs dépouilles, et montant sur les vaisseaux ennemis, tira vers la Pamphilie, où il surprit les Perses par ruse, et remporta deux victoires dans un même jour, l'une sur mer et l'autre sur terre.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

POLYEN.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE MILITAIRE.

POLYEN.

Ruses de guerre.

1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

POLYEN.

Ruses de guerre.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

BACCHUS.

Bacchus, dans son expédition des Indes, afin d'être reçu plus aisément dans les villes, ne marchait pas armé à découvert. Ses troupes étaient vêtues de robes légères et de peaux de cerfs. Les javelots étaient ombragés de lierre, et l'on ne voyait pas la pointe dont les thyrses étaient garnis. Les sonnettes et les tambours tenaient lieu de trompettes, et les ennemis domptés par le vin, ne s'occupaient que de la danse. En un mot tous les mystères auxquels on a donné le nom d'*orgies*, ne sont qu'une représentation des ruses dont Bacchus s'était servi pour assujettir les Indiens et les autres peuples de l'Asie.

II. Dans la même expédition des Indes, Bacchus voyant que son armée ne pouvait supporter l'air enflammé de ces climats, se saisit d'une montagne du pays, remarquable par trois hauteurs, dont l'une s'appelait Corasibie, l'autre Condasque, et la troisième il la nomma Méros, ou *la Cuisse*, en mémoire de sa naissance. Ce lieu était agréable par la quantité et l'abondance de ses sources, la fraîcheur de ses neiges, la multitude des bêtes fauves qu'on y pouvait chasser, et toutes sortes de fruits délicieux. Son armée, après s'être reposée dans ces lieux agréables, paraissait tout d'un coup contre les Barbares, et lançant ses traits d'en haut avec avantage, les mettait facilement en fuite.

III. Bacchus, après avoir subjugué les Indiens, en tira des troupes auxiliaires, et les joignant aux Amazones, il entreprit la conquête de la Bactriane. Ce pays est terminé par le fleuve Sarangués, et les Bactriens s'étaient postés sur les hauteurs voisines de ses bords, d'où ils prétendaient fondre sur Bacchus

quand ils le verraient tenter le passage du fleuve. Bacchus ayant posé son camp de l'autre côté, ordonna aux Amazones et aux Bacchantes de passer la rivière, afin d'attirer les Bactriens, qui ne manqueraient pas d'abandonner leurs hauteurs, pour accourir à une défaite qu'ils jugeraient facile. Les femmes commencèrent à traverser le fleuve, et les Barbares descendirent pour les attaquer dans le passage. Elles lâchèrent pied, et se retirèrent à l'autre bord, où les Bactriens les poursuivirent. Alors Bacchus voyant les Barbares dans le fleuve, accourut au secours des Amazones et des Bacchantes avec les hommes, tua les Bactriens, et passa le fleuve sans danger.

CHAPITRE II.

PAN.

Pan était général de l'armée de Bacchus. Ce fut le premier qui imagina l'ordre de bataille, et qui lui donna le nom de phalange; et comme il y établit une corne droite et une corne gauche, c'est ce qui a donné lieu à représenter Pan cornu. Pan fut aussi le premier qui s'avisa d'inspirer de la terreur aux ennemis par artifice. Bacchus était campé dans un lieu reculé et ombrageux, et ses batteurs d'estrade lui avaient annoncé que l'ennemi était campé au-delà, avec des forces supérieures aux siennes. Bacchus eut peur: mais Pan ne se laissa point étonner par ces nouvelles. Il ordonna à l'armée de Bacchus de pousser de grands cris la nuit. Il fut obéi par les troupes, et le bruit qu'elles firent retentissant dans les hauteurs et des gorges voisines, par des échos redoublés, fit juger aux ennemis que les troupes de Bacchus étaient beaucoup plus nombreuses qu'ils ne se l'étaient imaginé. La frayeur les saisit, et ils prirent la fuite. C'est pour faire honneur à cette ruse de Pan, qu'on a imaginé ses amours avec la nymphe Echo; et d'ailleurs cette rencontre a été cause qu'on a nommé *Paniques* les terreurs nocturnes et sans sujet connu, qui surviennent dans les armées.

CHAPITRE III.

HERCULE.

Hercule ayant dessein d'exterminer de Pelion la race des Centaures, ne voulut pas commencer le premier à les attaquer: mais il fit en sorte de leur donner le tort. A cet effet, il s'arrêta auprès de Phole, où ayant débouché un tonneau de vin délicieux, lui et les siens en tirèrent quelque quantité. Les Centaures voisins, attirés par l'odeur, vinrent à la caverne de Phole, et enlevèrent le vin. Alors Hercule, sous prétexte de les punir de cette violence injuste, fondit sur les Centaures et les tua.

II. Hercule appréhendant les forces et la fureur du sanglier d'Erymanthe, employa l'adresse pour s'en défaire. Cette bête terrible avait sa bauge dans un vallon, couvert d'une épaisse neige. Hercule posté sur une hauteur, jetait des pierres en bas. Le sanglier irrité se lève, et sautant de tous côtés, s'embarrasse dans la neige, où il fut aisé de le prendre.

III. Hercule étant abordé devant Troie avec sa flotte, fit descente dans le pays, à dessein de combattre à pied. En même temps il ordonna aux pilotes de s'éloigner avec les vaisseaux. Les gens de pied des Troyens furent vaincus par Hercule, pendant que leur cavalerie courut du côté des vaisseaux, qu'elle ne put surprendre. Hercule, vainqueur des gens de pied, surprit la cavalerie

entre la mer et ses troupes victorieuses, et la défit entièrement.

IV. Hercule eut une fille dans l'Inde, et la nomma Pandée. Il lui assigna une partie du pays au midi, borné par la mer, et divisé en trois cent soixante-cinq cantons, chacun desquels, dans son jour, devait apporter à la Pandée le tribut royal. Par ce moyen la reine savait précisément ce qui lui était dû, et ceux qui payaient étaient toujours prêts à la servir contre ceux qui refusaient d'accomplir leurs devoirs.

V. Hercule faisant la guerre au Minyens, qui étaient forts en cavalerie, et n'osant en venir aux mains avec eux dans la plaine, se servit d'une rivière pour les vaincre. Le fleuve Céphise, qui sépare les deux montagnes de Parnasse et d'Hedylion, coule à travers la Béotie, et avant que de se rendre à la mer, fond tout d'un coup dans un grand gouffre, où il devient invisible. Hercule boucha ce gouffre avec de grandes pierres, et inonda par ce moyen la plaine où était postée la cavalerie des Minyens. Ils ne purent se servir de leurs chevaux, et Hercule se rendit ainsi maître des lieux. Après cela il déboucha le gouffre et le fortifia, et le fleuve Céphise reprit son cours ordinaire.

CHAPITRE IV.

THÉSÉE.

Thésée, pour éviter d'être saisi par les cheveux dans les combats, s'avisa de se faire tondre le devant de la tête. Après lui les Grecs ont mis en pratique cette espèce de tonsure qu'on appelait *Théséide*. Les Abantes, surtout, conservèrent soigneusement cette manière de se couper les cheveux, comme le témoigne Homère, lorsqu'il leur donne l'épithète de *chevelus par le derrière de la tête*.

CHAPITRE V.

DÉMOPHON.

Démophon avait reçu le *palladium* en dépôt de Diomède, et le gardait soigneusement. Importuné par Agamemnon, qui le lui demandait, il donna le véritable à un Athénien, nommé Bouzygès, afin qu'il le portât à Athènes; et en ayant fait faire un tout semblable, il le gardait dans sa tente. Agamemnon vint pour l'enlever à main forte, et Démophon combattit avec autant de courage et d'obstination pour conserver le faux *palladium*, que si c'eût été le véritable. Enfin cédant à la force, et blessé en plusieurs endroits, il le lui livra, et Agamemnon trompé s'en alla avec le prétendu *palladium*.

CHAPITRE VI.

CRESPHONTE.

Cresphonte, Témène, et les fils d'Aristodème partagèrent entre eux le Péloponnèse. On fit trois parts, Sparte, Argos, et Messène. Cresphonte, dans le dessein de s'approprier Messène, qui était le meilleur lot, proposa de tirer au sort, que le premier et le second qu'on tirerait, donneraient Sparte et Argos, et que Messène demeurerait à celui qui aurait le dernier sort. Son avis fut suivi, et l'on mit les sorts dans une urne pleine d'eau. Deux étaient de pierre blanche, et le troisième, préparé par Cresphonte, n'était que de terre de la même couleur et de la même forme, qui fut dissoute en peu de temps. Il ne resta que les deux pierres, dont la première, tirée par Témène, lui

donna Argos; et l'autre, par les fils d'Aristodème, les rendit maîtres de Sparte. Cresphonte n'eut pas besoin de tirer, il emporta Messène par artifice, pendant qu'on s'imaginait que c'était un présent de la fortune seule.

CHAPITRE VII.

CYPSÈLE.

Dans le temps que Cypsèle était maître de l'Arcadie, les Héraclides faisaient la guerre aux Arcadiens. Un oracle donné aux Héraclides portait : « Ne recevez point de présens de ceux d'Arcadie, ou si vous en recevez faites alliance avec eux. » Cypsèle, instruit de cet oracle, ordonna aux laboureurs, dans le temps de la récolte, de garnir les chemins de toutes sortes de fruits, et de se retirer. Les troupes des Héraclides trouvant ces fruits abandonnés, les prirent avec joie. Aprés cela Cypsèle se présentant devant les Héraclides, leur offrit l'hospitalité. Ceux-ci par déférence pour l'oracle, refusaient d'accepter les offres de Cypsèle. « Vous avez tort, leur dit-il, vos troupes ont déjà reçu nos présens. » Ce fut ainsi que par l'artifice de Cypsèle les Arcadiens firent alliance avec les Héraclides.

CHAPITRE VIII.

HELNÉS.

Du temps qu'Helnés était roi d'Arcadie, les Lacédémoniens ravagèrent les environs de Tégée. Helnès détacha les plus vigoureux des siens, et leur ordonna de s'aller poster la nuit sur les hauteurs. A la même heure, c'est-à-dire vers minuit, il plaça entre la ville et les ennemis les vieillards et les enfans, à qui il donna ordre d'allumer un grand feu. Les Lacédémoniens, étonnés de ce spectacle, le regardaient avec beaucoup d'attention. Pendant ce temps-là, ceux qui étaient sur les hauteurs fondirent sur les ennemis, en tuèrent la plupart, et firent le reste prisonniers. Ainsi fut accompli l'oracle autrefois donné aux Lacédémoniens et mal entendu par eux : « Je te ferai danser dans la plaine de Tégée, et ce beau canton sera mesuré au cordeau. »

CHAPITRE IX.

TÉMÈNE.

Témène, avec les autres Héraclides ayant dessein de passer à Rhion, envoya des transfuges de Locres dire à ceux du Péloponnèse, que les Héraclides étaient à Naupacte avec leur flotte et qu'ils feignaient d'en vouloir à Rhion, mais qu'en effet ils avaient dessein de faire descente à l'Isthme. Ceux du Péloponnèse, trompés par cette fausse nouvelle, coururent à l'Isthme, et Téméne se rendit facilement maître de Rhion.

CHAPITRE X.

PROCLÈS.

Proclès et Téméne, Héraclides, faisaient la guerre aux Eurystides, maîtres de Sparte. Pendant que les Héraclides sacrifiaient à Pallas pour l'heureux passage des montagnes, les Eurystides les attaquèrent tout-à-coup. Les Héraclides, sans s'étonner, ordonnérent aux fifres qui étaient en fonction pour le sacrifice, de continuer à jouer, et de marcher ainsi devant les troupes, qui réglant leur marche sur la mesure de l'harmonie, se trouvérent arrangées de manière qu'il fut impossible de les rompre, et la victoire se déclara pour

eux. Cette expérience apprit aux Lacédémoniens de quelle utilité étaient les fifres dans une marche et dans le combat. Aussi depuis ce temps-là ne marchèrent-ils point sans fifres ; et je sais que les oracles des dieux leur avaient promis la victoire toutes les fois qu'ils combattraient au son des fifres, pourvu que ce ne fût pas contre gens qui en usassent aussi. La vérité de cet oracle fut confirmée par ce qui arriva à l'affaire de Leuctres. Alors les Lacédémoniens se mirent en bataille contre les Thébains, sans avoir avec eux de fifres. Au lieu que les Thébains en avaient selon l'usage de la nation. Ainsi fut accompli l'oracle qui avait prédit que les Thébains vaincraient les Lacédémoniens, quand ceux-ci ne se serviraient point de fifres.

CHAPITRE XI.

ACOUÈS.

La ville de Tégée fut livrée la nuit, par trahison, aux Lacédémoniens. Pour remédier à ce malheur, Acouès ordonna à ses soldats de tuer tous ceux qui demanderaient le mot. Les Arcadiens, ainsi prévenus, ne le demandèrent point ; mais les Spartiates ayant de la peine à reconnaître les leurs dans l'obscurité, demandaient le mot, et se faisant connaître par là, étaient aussitôt égorgés par les Arcadiens.

CHAPITRE XII.

THESSALE.

Dans le temps que les Béotiens d'Arne faisaient la guerre aux Thessaliens, Thessale trouva moyen de s'en rendre maître sans combat, par cette ruse : ayant attendu une nuit obscure et sans lune, il commanda à ses troupes de se diviser par pelotons, de se poster sur différentes hauteurs çà et là, d'allumer des flambeaux, et de les hausser et baisser souvent. Les Béotiens voyant tous ces feux en mouvement autour d'eux, les prirent pour des éclairs, et saisis de frayeur, ils demandèrent la paix aux Thessaliens.

CHAPITRE XIII.

MÉNÉLAUS.

Ménélaüs, revenant d'Égypte avec Hélène se trouva devant Rhodes. Philixo, veuve de Tlépolème, mort au siége de Troie, et encore affligée de cette perte, fut informée de l'arrivée de Ménélaüs et d'Hélène. Aussitôt, pour venger la mort de Tlépolème, elle rassemble tous les Rhodiens, hommes et femmes, et s'armant de feu et de pierres elle fait irruption sur la flotte de Ménélaüs, que le vent contraire empêchait de mettre à la voile et de prendre la fuite. Il prit le parti de faire cacher Hélène sous le tillac, et en fit prendre les habits, les ornemens et le diadème à la plus belle de ses esclaves. Philixo et les Rhodiens employèrent le feu et les pierres contre cette malheureuse esclave, et assouvirent leur vengeance sur elle. Ils se retirèrent, contens d'avoir donné la mort à la prétendue Hélène, et Ménélaüs eut la satisfaction de sauver et d'emmener avec lui la véritable.

CHAPITRE XIV.

CLÉOMÈNE.

Pendant que Cléomène était campé devant ceux d'Argos, il remarqua que les Argiens l'observaient avec une at-

tention singulière, et faisaient tous les mêmes mouvemens et toutes les mêmes fonctions dont il donnait les ordres par ses hérauts; s'il s'armaient, les ennemis s'armaient, s'il marchait, ils marchaient contre lui, s'il se reposait, ils se reposaient. Cléomène les voyant dans cette disposition, donna ordre secrètement que l'on s'armât quand il ferait crier le dîner. Le cri fut fait et les Argiens se mirent à dîner. Cléomène profitant de leur erreur, fondit sur eux, et les trouvant sans armes, les défit entièrement.

CHAPITRE XV.

POLYDORE.

Il y avait vingt ans que les Lacédémoniens faisaient la guerre à ceux de Messène. Polydore feignit d'être brouillé avec le roi Théopompe, qui était d'une autre maison que lui, et fit dire aux Messéniens par un transfuge simulé que les deux rois ne pouvaient plus vivre ensemble, et étaient sur le point de se séparer. Les Messéniens observèrent ce qui arriverait de cette brouillerie, et furent informés que Théopompe avait effectivement emmené ses troupes. Mais il n'était pas allé loin, et s'était caché à l'écart. Les Messéniens croyant alors n'avoir affaire qu'à Polydore seul, le méprisèrent, et sortirent de la ville fort en désordre pour le combattre. Théopompe, averti par les espions, sortit du lieu où il s'était caché, trouva la ville abandonnée, s'en rendit le maître, et puis tourna contre les Messéniens qui avaient Polydore en face. Ainsi ceux de Messène, enfermés de tous côtés, furent vaincus par les Lacédémoniens.

CHAPITRE XVI.

LYCURGUE.

Lycurgue, dans le dessein de donner plus d'autorité à ses lois, employa la religion, pour y soumettre plus efficacement les esprits des Lacédémoniens. Aussitôt qu'il avait formé une loi, il en envoyait le décret à Delphes, pour demander au dieu si elle serait utile. La prophétesse gagnée par les présens, ne manquait jamais de répondre que la loi était utile; et de cette manière la crainte religieuse faisait regarder les lois de Lycurgue comme autant d'oracles.

II. Un des préceptes de Lycurgue était celui-ci : « Lacédémoniens, ne faites pas souvent la guerre aux mêmes ennemis, de peur de les rendre trop habiles à vos dépens. »

III. Il disait encore : « Ne tuez pas les ennemis qui fuient, de peur qu'ils n'apprennent qu'il est plus avantageux de demeurer que de prendre la fuite. »

CHAPITRE XVII.

TYRTÉE.

Les Lacédémoniens étant près de combattre les Messéniens, se proposèrent de vaincre ou de mourir; et afin qu'on pût reconnaître plus facilement les morts, quand il faudrait les enlever après le combat, chacun écrivit son nom sur une bande de cuir qu'il s'attacha à la main gauche. Tyrtée se persuada que cette résolution désespérée donnerait de la terreur aux Messéniens, et pour la leur faire savoir, sans qu'il parût que cela vînt de lui, il fit publier dans le camp qu'on ne fît pas de cas des Ilotes qui voudraient déserter. Ceux-ci, voyant qu'on ne les observait point, passèrent en foule du côté des Messéniens, et leur apprirent la réso-

lution que les Lacédémoniens avaient prise. Ceux de Messène en combattirent avec moins d'ardeur contre des gens animés de désespoir, et furent aisément vaincus par les Lacédémoniens.

CHAPITRE XVIII.

CODRUS.

Les Athéniens faisaient la guerre à ceux du Péloponnèse. Un oracle avait assuré la victoire aux Athéniens si leur roi était tué par un Péloponnésien. Cet oracle était connu, et les Péloponnésiens avaient donné un ordre très exprès d'épargner dans les combats la personne de Codrus, roi d'Athènes. Mais Codrus, déguisé en bûcheron, sortit un soir hors des retranchemens, et se mit à couper du bois. Des Péloponnésiens, sortis dans le dessein de couper aussi du bois, rencontrèrent Codrus, qui les attaqua et en blessa quelques-uns à coups de serpe. Ils se vengèrent sur lui et l'assommèrent avec leurs serpes. Ils se retirèrent à leur camp, bien contens de cet exploit. Les Athéniens, de leur côté, voyant l'avantage que l'oracle leur faisait espérer de cette perte, poussèrent de grands cris de joie, et se présentant courageusement pour combattre les Péloponnésiens, ils commencèrent par leur envoyer un héraut, pour demander la permission d'enlever le corps du roi. Les Péloponnésiens voyant ce qui était arrivé, prirent la fuite, et les Athéniens, après la victoire, décernèrent à Codrus les honneurs dus aux héros, en reconnaissance de ce qu'il avait sacrifié sa vie pour l'avantage de sa patrie.

CHAPITRE XIX.

MELANTHE.

Les Athéniens et les Béotiens se faisaient la guerre au sujet de Mélaines. Mélanthe commandait les Athéniens, et Xanthus était à la tête de ceux de Béotie, et Mélaines était un canton limitrophe de l'Attique et de la Béotie. Un oracle avait prédit à Xanthus qu'il serait vaincu par ruse; et voici comme l'oracle fut accompli. Les deux chefs voulurent terminer le différend par un combat singulier entre eux seuls. Comme ils en étaient aux mains, Mélanthe s'écria : « Tu n'en uses pas bien, tu amènes un second, c'est une supercherie. » Xanthus se détourna pour voir qui était ce second; et dans le moment Mélanthe le perça d'un javelot. Les Athéniens ayant remporté la victoire par cette tromperie, établirent une fête annuelle en mémoire de cette rencontre ; on l'appelle encore aujourd'hui la fête des Apaturies, comme qui dirait, de la tromperie.

CHAPITRE XX.

SOLON.

Ceux d'Athènes et de Mégare se faisaient la guerre depuis long-temps pour la possession de Salamine. Les Athéniens ayant eu du désavantage, firent une loi par laquelle il était défendu, sur peine de la vie, de parler de faire la guerre pour la conquête de Salamine. Solon méprisa la menace de la mort, et résolut de faire révoquer la loi. A ce dessein il feignit un transport de fureur, et se présentant sur la place, il se mit à chanter des élégies qui ne parlaient que d'armes et de guerre. Le peuple, animé par ce chant martial, prit les armes et sortit en chantant les

élégies militaires de Solon. Les Megariens furent vaincus, et Salamine demeura au pouvoir des Athéniens. Ainsi Solon fut admiré pour avoir, par sa feinte manie, aboli une mauvaise loi, et procuré la victoire aux Athéniens par les charmes de la musique.

II. Dans la même guerre des Athéniens et ceux de Mégare, au sujet de Salamine, Solon fit avancer sa flotte du côté de Colias, où les femmes célèbrent une fête à l'honneur de Cérès. En même temps il envoya un transfuge simulé, qui dit à ceux de Mégare : « Si vous voulez aller par mer à Colias, vous y trouverez les femmes des Athéniens qui dansent : mais hâtez-vous. « Les Mégariens trop crédules, s'embarquèrent pour cette expédition pendant que Solon fit retirer les femmes et leur substitua des jeunes gens sans barbe, qui prirent les habits des femmes, et s'armèrent secrètement de poignards. Dans cette disposition, ils se mirent à danser sur le bord de la mer. Leurs visages sans barbe, et leurs habits, trompèrent les Mégariens, qui firent incursion sur eux pour les enlever. Mais ils trouvèrent que ces femmes prétendues étaient des hommes vigoureux qui les poignardèrent, montèrent sur leurs propres vaisseaux, et se rendirent maîtres de Salamine.

CHAPITRE XXI.

PISISTRATE.

Pisistrate sortit de l'Eubée, s'avança en armes dans l'Attique, du côté de Pallènes. Il tua d'abord tous ceux qui se présentèrent. Ils furent suivis d'un plus grand nombre. Pisistrate les voyant, donna ordre qu'on prît des couronnes, et défendit le carnage. Il fit courir le bruit qu'il avait traité avec les premiers; et ceux-ci persuadés que la chose était ainsi, transigèrent avec Pisistrate, et le laissèrent maître de la ville. Il monta sur un chariot, et s'y fit accompagner par une femme fort belle et d'une taille avantageuse, nommée Phyé, qu'il habilla comme on représente Pallas, voulant leur donner à entendre que c'était la déesse même qui le ramenait dans Athènes. De cette sorte il se présenta hardiment, et se rendit maître absolu de la ville.

II. Pisistrate ayant dessein de désarmer les Athéniens, convoqua l'assemblée générale, et donna ordre que tout le monde se trouvât en armes au temple Anacée. Quand tous furent assemblés, il se mit à haranguer, mais il parlait si bas qu'on avait peine à l'entendre. On le pria de s'avancer sous le portique, afin qu'il pût être plus facilement entendu de tous. Pisistrate continua là de parler d'une voix faible, et les auditeurs s'approchaient le plus qu'ils pouvaient, en prêtant l'oreille avec attention. Pendant ce temps-là ceux qui favorisaient Pisistrate, enlevèrent les armes et les portèrent dans le temple de Diane. Alors les Athéniens reconnurent que la faiblesse de la voix était une ruse dont s'était servi Pisistrate pour leur ôter leurs armes.

III. Dans Athènes, Mégaclès avait le commandement sur les riches, et Pisistrate avait l'autorité sur les pauvres. L'un et l'autre avaient ensemble des différens continuels. Un jour, dans l'assemblée, Pisistrate fit de grands reproches à Mégaclès, et usa contre lui de menaces. Au sortir de l'assemblée Pisistrate se fit quelques plaies qui n'étaient pas dangereuses, et se montrant le lendemain en public, il donna lieu de croire qu'il avait été maltraité de la sorte, pour avoir pris le parti du peuple et soutenu ses intérêts. Le peuple

animé par cette injure prétendue, donna trois cents gardes à Pisistrate, qui les ayant armés de massues, s'en servit à s'assurer l'empire souverain de la ville, et il le transmit à ses enfans.

CHAPITRE XXII.

ARISTOGITON.

Aristogiton, tourmenté par les gardes d'Hippias, qui le voulait forcer à déclarer les noms des complices de la conspiration, ne nomma aucun des véritables conjurés; mais il accusa tous les amis d'Hippias d'avoir eu part au soulèvement. Quand Hippias les eut fait mourir, alors Aristogiton lui déclara qu'il ne les avait nommés que pour les faire périr, et qu'il se savait bon gré d'avoir détruit les amis du tyran par la cruauté du tyran même.

CHAPITRE XXIII.

POLYCRATE.

Polycrate de Samos courant les mers de Grèce, regarda comme une ruse utile à ses desseins, de piller et ravager les amis aussi bien que les ennemis. Le pis aller était de rendre ce qu'il aurait pris, et il estimait que cette restitution tiendrait lieu de bienfait, et lui concilierait de plus en plus l'affection de ses amis; au lieu que s'il ne leur prenait rien, il ne pourrait leur donner aucune marque de libéralité.

II. Voici de quelle manière Polycrate se rendit maître de Samos. Les habitans faisaient un sacrifice public au temple de Junon. Polycrate, profitant de l'occasion, fit un grand amas d'armes, comme pour prendre part à la pompe de la solennité; et les ayant données à ses deux frères Syloson et Pantagaboste, et à ceux qui étaient d'intelligence avec eux, il les fit marcher à la cérémonie avec le reste du peuple. La procession finie, la plupart des habitans posèrent les armes contre les autels, pour donner toute leur attention aux prières. Alors les deux frères et ceux de leur parti, bien armés, se mêlant parmi ceux qui ne l'étaient plus, les tuèrent tous l'un après l'autre. Aussitôt Polycrate se servit des conjurés, pour s'assurer des principaux postes de la ville, et réunit autour de lui ses deux frères, et les autres complices de la sédition, qui accouraient au temple. Il fortifia la citadelle, qu'on appelait ou *Astipalée* ou *la vieille ville*, et envoya demander des troupes à Lygdamis, tyran ou usurpateur de Naxe, avec le secours desquelles il se rendit maître absolu dans Samos.

CHAPITRE XXIV.

ISTHIÉE.

Pendant qu'Isthiée était en Perse auprès de Darius, il forma le dessein de faire soulever l'Ionie : mais il n'osa envoyer des lettres, dans la crainte qu'elles ne fussent interceptées par les guides des chemins. Il s'avisa de faire raser un esclave, de la fidélité duquel il était assuré, et lui piqua sur la tête ce peu de mots : « Isthiée à Aristagore. Fais soulever l'Ionie. » Il laissa ensuite croître les cheveux, et puis envoya l'esclave, qui s'embarqua, se rendit auprès d'Aristagore, et s'étant fait raser de nouveau, lui fit lire ce qu'Isthiée lui avait imprimé sur la tête. Aristagore exécuta ce qui lui était marqué, et l'Ionie se souleva.

CHAPITRE XXV.

PITTAC.

Un combat singulier devait décider entre Pittac et Phrynon le différend qu'ils avaient ensemble sur la possession de Sigée. Ils étaient convenus de se battre à armes pareilles, et véritablement il n'y avait pas de différence à l'extérieur : mais Pittac avait caché sous son bouclier un filet, dont il se servit pour embarrasser Phrynon, et le tua. Ainsi l'on peut dire qu'il prit Sigée d'un coup de filet. C'est la même invention dont se servent encore les gladiateurs dans les duels ; et Pittac est le premier qui se soit avisé de cette ruse.

CHAPITRE XXVI.

BIAS.

Crésus le Lydien avait formé le projet d'aller attaquer les îles avec une flotte : mais Bias de Priène trouva moyen de l'en détourner. Il lui dit un jour : « Les Insulaires lèvent contre toi de nombreuses troupes de cavalerie.—O ! plût à Jupiter, répondit Crésus en riant, que je puisse trouver les Insulaires en terre ferme.—Eh ! crois-tu, dit Bias, que les Insulaires ne fassent pas le même souhait, de pouvoir trouver Crésus sur la mer ! » Ce discours de Bias rompit le dessein du Lydien, qui laissa les Insulaires en repos.

CHAPITRE XXVII.

GÉLON.

Gélon de Syracuse, fils de Dinomène, ayant été nommé capitaine général des Syracusiens contre Himilcon, dans la guerre contre les Carthaginois, combattit vaillamment et remporta la victoire. Ensuite se présentant à l'assemblée, il rendit publiquement un compte exact de l'usage qu'il avait fait de l'autorité qui lui avait été confiée, des dépenses, des occasions mises à profit, des armes, des chevaux, des galères ; et sur tous les articles il fut comblé de louanges. Ensuite s'étant dépouillé de ses habits, il se mit au milieu de l'assemblée, et dit : « Me voilà tout nu au milieu de vous, et vous êtes tous armés. Si j'ai usé d'aucune violence, employez contre moi, à votre gré, le feu, le fer, et les pierres. » Le peuple s'écria qu'il était un général digne des plus grands éloges. « Si cela est, dit Gélon, n'en choisissez donc plus que de pareils. » Le peuple répondit : « Mais il n'est pas possible d'en trouver un autre. » Gélon fut engagé à se charger de nouveau du commandement général des troupes : mais il ne se contenta pas d'être général des Syracusiens ; il usurpa l'empire absolu de l'État.

II. Gélon, devenu tyran de Syracuse, sortit en armes au-devant d'Himilcon, roi des Carthaginois, qui avait amené une flotte sur les côtes de Sicile. Gélon n'osant hasarder un combat, commanda à Pédiarque, chef des gens de trait, de s'avancer à la tête de l'armée, revêtu de tous les ornemens de la suprême dignité, et suivi des gens de trait habillés de blanc, comme pour faire le sacrifice qui devait précéder le combat. Mais les gens de la suite de Pédiarque eurent ordre de cacher des javelots sous leurs rameaux de myrte, et de tirer sur Himilcon, lorsqu'ils le verraient s'avancer de son côté pour sacrifier. Himilcon ne se doutant de rien de semblable, parut et sacrifia : mais pendant les libations et l'immolation, il fut percé de traits et perdit la vie.

III. Gélon, dans le dessein de ruiner l'empire de ceux de Mégare, y établit une colonie de Doriens. Ensuite il imposa à Diognet, qui commandait à Mégare, des sommes excessives. Diognet, ne les pouvant fournir, les exigea des habitans; et ceux-ci, pour se dispenser de les payer, se retirèrent dans la colonie des Doriens, et se soumirent volontairement à l'autorité de Gélon.

CHAPITRE XXVIII.

THÉRON.

Théron commandait l'armée de Sicile contre les Carthaginois. Les ennemis prirent la fuite, et les Siciliens se répandirent dans leur camp pour le piller : mais ils furent repoussés par les Ibères, qui s'étaient joints aux Carthaginois. Théron, pour faire cesser le carnage que ces auxiliaires faisaient de ses troupes, ordonna un détachement pour faire le tour du camp par derrière, et mettre le feu aux tentes. Les ennemis voyant la flamme et la fumée s'élever, et que leurs tentes étaient consumées, s'enfuirent du côté des vaisseaux. Les Siciliens les poursuivirent jusqu'à la mer, et en firent périr la plupart avant qu'il pussent se rembarquer.

II. Dans un combat que ceux de Sélinonte avaient donné aux Carthaginois, ils avaient eu beaucoup des leurs tués, et les corps demeuraient sans sépulture, au grand regret des vaincus, qui n'osaient entreprendre de rendre les derniers devoirs à leurs concitoyens. Comme ils délibéraient sur ce qu'il y avait à faire en cette rencontre, Théron, fils de Miltiade, leur dit, que s'ils voulaient lui donner trois cents esclaves bûcherons, il enleverait les corps et les brûlerait. Il ajouta, que si les ennemis le prenaient, la perte d'un seul citoyen et de trois cents vils esclaves, ne serait pas un grand malheur pour l'État. Ceux de Sélinonte agréèrent la proposition, et accordèrent à Théron les trois cents esclaves. Il fit choix des plus vigoureux, et les ayant armés de haches et de serpes, il sortit avec eux comme pour couper du bois et dresser un bûcher. Au lieu de cela, il leur persuada de s'élever contre leurs maîtres, et les ayant menés, à la faveur de la nuit, contre la ville, il fut reçu par les gardes comme ami : mais il tua les gardes et la plupart des habitans qui étaient endormis, se rendit maître de la ville, et devint tyran de Sélinonte.

CHAPITRE XXIX.

HIÉRON.

Hiéron voulant passer une rivière, en était empêché par les ennemis. Il leur opposa directement ceux d'entre ses soldats qui étaient armés de toutes pièces; et pendant qu'ils essayèrent de passer à la vue des troupes ennemies, il envoya plus haut la cavalerie, et par delà encore au-dessus, les gens de trait. Les ennemis firent de grands détachemens pour opposer aux gens de trait et à la cavalerie. Par ce moyen ceux qui étaient armés de toutes pièces, trouvèrent moins de résistance, et ayant passé la rivière, mirent facilement en déroute le peu de troupes qui étaient restées pour leur disputer le passage. Aussitôt Hiéron fit lever l'étendard pour avertir les gens de trait et la cavalerie de son avantage. Ils revinrent à leur premier poste, et à la faveur des premiers, qui occupaient l'autre bord, et arrêtaient les efforts des ennemis, ils passèrent la rivière.

II. Dans la guerre que Hiéron fit en Italie, quand il avait entre ses prisonniers des personnes considérables par leurs alliances et leurs richesses, il ne les rendait pas aussitôt qu'on venait lui en offrir la rançon; mais il les retenait long-temps, les traitait avec honneur, les régalait, et vivait familièrement avec eux. Après cela il acceptait leur rançon et les renvoyait en liberté. Mais il arrivait ordinairement que ces prisonniers délivrés devenaient suspects à leur patrie, à cause des bons traitemens qu'ils avaient reçus de Hiéron, avec qui l'on craignait qu'ils n'eussent pris des engagemens secrets.

CHAPITRE XXX.

THÉMISTOCLE.

Un oracle donné aux Athéniens, portait : « Divine Salamis, tu perdras les enfans des femmes. » Les Athéniens étaient alarmés de cet oracle; mais Thémistocle les rassura, en disant : « Il ne regarde que les ennemis; car le dieu n'aurait point appelé Salamis divine, si elle devait faire périr les enfans des Grecs. » Dans une autre rencontre, on cherchait le sens d'un oracle, qui disait : « Jupiter qui voit de tous côtés, donne un mur de bois à Minerve. » La plupart des Athéniens étaient d'avis que cela signifiait qu'il fallait fortifier la citadelle. Mais Thémistocle soutint que le sens de l'oracle était qu'il fallait confier aux galères le salut de la république, et que c'était là le mur de bois que Jupiter devait donner à la ville de Minerve. On le crut, on arma les galères, on s'en servit à combattre les ennemis, et l'on remporta la victoire.

II. Thémistocle tenait Salamine bloquée par mer. Les Grecs étaient d'avis de se retirer, et Thémistocle voulait que le combat se donnât dans un lieu où la mer était fort resserrée. Comme on ne se rendait pas à ses raisons, il fit partir secrètement l'eunuque Sycinne, précepteur de ses deux fils, qui allant trouver de nuit le roi des Perses, lui dit, comme en confidence, que les Grecs se disposaient à prendre la fuite, et que l'occasion était favorable pour attaquer leur flotte. Le roi le crut légèrement, et attaqua les Grecs dans le détroit. La disposition du lieu contraignit les Grecs à tenir leurs galères serrées entre elles, et la sagesse de leur général leur procura la victoire malgré eux.

III. Les Grecs, après la victoire de Salamine, proposèrent de rompre le pont de bâteaux que Xerxès avait fait sur l'Hellespont, afin qu'il ne pût prendre la fuite. Thémistocle s'opposa à cette résolution, et dit : « Le roi, privé de ce moyen de faire retraite, combattra de nouveau; et souvent le désespoir fait obtenir des succès que le courage n'a pas donnés. » Après cela il fit passer secrètement du côté du roi un autre eunuque, nommé Arsace, qui lui dit que s'il ne prenait au plus tôt le parti de la retraite, les Grecs ne manqueraient pas de rompre le pont. Le roi craignit que cela n'arrivât; il se hâta de prévenir les Grecs, passa le pont, et prit la fuite. Ce fut ainsi que Thémistocle trouva moyen de conserver aux Grecs, sans risque, tout l'avantage de leur victoire.

IV. Les Athéniens élevaient des murs autour de leur ville, et les Lacédémoniens s'opposaient à ce dessein, par jalousie. Thémistocle trouva moyen de les amuser et de les tromper. Il se rendit à Lacédémone en qualité d'ambassadeur, et nia fortement que les Athéniens fortifiassent leur ville. « Et si vous ne me croyez pas, ajouta-t-il,

envoyez les plus considérables d'entre vous, pour être témoin de ce qui se passe, et me retenez jusqu'à leur retour. » On le crut : on envoya des inspecteurs ; et Thémistocle écrivit secrètement aux Athéniens de retenir les inspecteurs, jusqu'à ce que les murs fussent achevés de construire : mais il pria en même temps qu'on ne délivrât point les inspecteurs, que les Lacédémoniens n'eussent commencé les premiers par le mettre en liberté. Ainsi la clôture fut achevée, Thémistocle fut renvoyé, les inspecteurs furent rendus, et la ville se trouva fortifiée, en dépit des Lacédémoniens.

V. Dans le temps que les Athéniens faisaient la guerre au peuple d'Égine, il se trouva que le revenu que l'État retirait des mines d'argent, montait à cent talens, et il était question de les distribuer au public. Thémistocle, après avoir conféré à ce sujet avec cent des plus riches citoyens d'Athènes, proposa à l'assemblée publique de donner un talent à chacun de ces cent hommes, à condition que si l'emploi qu'ils en feraient méritait d'être approuvé, on leur en tînt un compte exact ; et au contraire, qu'ils rendissent le talent, si l'usage qu'ils en feraient, ne méritait pas l'approbation du public. La proposition fut approuvée ; chacun de ces cent hommes ayant reçu son talent, l'employa à la construction et à l'armement d'une galère, et tous à l'envi se disputaient l'avantage d'avoir la plus belle et la plus légère à la course. Les Athéniens eurent ainsi la satisfaction de se voir maîtres d'une flotte nouvelle, dont ils se servirent non seulement contre Égine, mais encore contre les Perses.

VI. Les Ioniens avaient pris le parti des Perses, et servaient sous leur roi ; Thémistocle ordonna aux Grecs d'écrire sur les murs : « Hommes d'Ionie, c'est mal fait à vous de combattre contre vos frères. » Le roi des Perses ayant lu cela, prit de la défiance contre les Ioniens, et les tint pour suspects.

VII. Thémistocle, contraint de s'enfuir d'Athènes, monta sur un vaisseau sans être connu, dans le dessein de se faire passer en Ionie. Une tempête le poussa contre Naxe, alors assiégé par les Athéniens. Thémistocle voyant le danger qu'il courait, se découvrit au patron et lui dit que s'il ne lui aidait pas à se sauver, il lui ferait courir la moitié du péril, en l'accusant d'avoir reçu de l'argent pour favoriser sa fuite ; et que l'unique moyen de se sauver tous deux, était d'empêcher que personne ne prît terre. Le patron épouvanté, ne laissa descendre personne, et sortit du port en diligence.

CHAPITRE XXXI.

ARISTIDE.

Aristide et Thémistocle, animés d'une haine extrême, vivaient dans une division qui paraissait sans remède. Mais quand le roi des Perses fut passé dans la Grèce, ils sortirent tous deux de la ville, et s'étant donné la main droite l'un à l'autre, et en ayant entrelassé les doigts ensemble, ils s'écrièrent : « Mettons bas ici notre haine réciproque, jusqu'à ce que nous ayons vaincu les Perses. » Ensuite séparant les mains et les élevant comme pour précipiter quelque chose dans une fosse, qu'ils comblèrent, ils reprirent le chemin de la ville, et firent la guerre de concert. Ce fut cette concorde des chefs qui fut la principale cause de la victoire que la Grèce remporta contre les Barbares.

CHAPITRE XXXII.

LÉONIDAS.

Dans l'affaire des Thermopiles, ce fut pour avoir tenu ferme dans un lieu étroit et serré, que Léonidas rendit inutiles les efforts d'une multitude prodigieuse de Barbares.

II. Comme Léonidas était prêt de combattre, il vit l'air chargé de nuages, et que le tonnere allait gronder. Il dit aux chefs : «Il n'y a rien de surprenant, s'il tonne, et si l'on voit briller des éclairs, c'est un effet de la saison et de l'impression du soleil. » Les chefs ainsi prévenus, attendirent sans frayeur des effets qui n'avaient que des causes naturelles, et s'avancèrent avec hardiesse; au lieu que les ennemis épouvantés combattirent faiblement et furent vaincus.

III. Léonidas, dans une expédition en pays ennemi, partagea ses troupes la nuit en plusieurs divisions, et donna ordre que quand il ferait donner le signal, les uns coupassent les arbres, et les autres missent le feu aux villages. Les ennemis voyant de leur ville le ravage qui se faisait de tous côtés aux environs, crurent les troupes de Léonidas beaucoup plus nombreuses qu'elles ne l'étaient, et n'osant sortir, lui laissèrent emmener tout le butin qu'il avait fait.

CHAPITRE XXXIII.

LEOTYCHIDE.

L'armée navale des Grecs était devant Mycale, et la grande multitude des Barbares l'épouvantait. Avec cela les Ioniens favorisaient les Mèdes. Mais comme c'était par crainte, plutôt que par inclination, Léotychide trouva moyen de changer la disposition des Ioniens, par la nouvelle qu'il imagina, et qu'il fit répandre, que les Grecs avaient vaincu les Perses à Platée. Alors les Ioniens prirent courage, et se joignirent au reste des Grecs; et d'ailleurs la fortune vérifia la nouvelle forgée par Léotychide, en faisant que les troupes de Grèce remportèrent à Platée une victoire insigne sur les Barbares.

CHAPITRE XXXIV.

CIMON.

Cimon, après une victoire navale remportée contre les satrapes des Perses à la hauteur de l'île de Chypre, s'étant rendu maître d'un grand nombre de vaisseaux ennemis, fit monter les Grecs dessus, leur ordonna de s'habiller comme les Mèdes, et se rendit sur les côtes de Pamphylie vers l'embouchure du fleuve Eurymédon. Les Perses trompés par le gabaris des vaisseaux, et la forme des habillemens, reçurent la flotte comme amie. Mais au lieu d'y trouver des gens de leur nation, ils n'y trouvèrent que des Grecs, que la surprise qu'ils causèrent rendit encore plus terribles qu'ils n'étaient.

II. Cimon ayant enlevé un grand butin et un nombre considérable de captifs de Seste et de Byzance, en fit le partage, à la prière des Alliés. Il mit d'un côté les corps des prisonniers tous nus, et de l'autre côté les habits, les vestes, les ornemens, et les joyaux. Les Alliés choisirent pour leur part les dépouilles, et les Athéniens n'eurent que les corps. On raillait Cimon de ce qu'il avait laissé prendre aux Alliés la plus riche part. Mais on vit bientôt venir de Lydie et de Phrygie les parens des prisonniers qui donnèrent de gros-

ses rançons pour obtenir la liberté des captifs, et alors les Athéniens, par la sage conduite de leurs chefs, eurent occasion de se moquer à leur tour des Alliés.

CHAPITRE XXXV.

MYRONIDE.

Les Athéniens et les Thébains étaient sur le point de combattre les uns contre les autres. Myronide ordonna aux Athéniens de faire effort par la gauche aussitôt qu'il aurait donné le signal. Il le donna, et son aile gauche marcha contre les Thébains. Dans le même temps, s'avançant à l'aile droite, il s'écria: « Courage; l'aile gauche force les ennemis. » Les Athéniens, animés par cette opinion de victoire, poussèrent les ennemis, et les Thébains découragés par leur perte prétendue, se rompirent et prirent la fuite.

II. Myronide conduisant les Athéniens contre Thèbes, s'arrêta dans une plaine, et ordonna à ses troupes de baisser les armes, et de regarder tout autour : « Vous voyez, dit-il, la disposition et l'étendue de la plaine, et la nombreuse cavalerie des ennemis. Si nous fuyons, il est impossible d'éviter d'être défaits par cette cavalerie. Le seul parti qui puisse assurer notre salut, est de demeurer fermes. » Ce fut ainsi qu'il empêcha ses troupes de se débander; il remporta la victoire, et passa jusque dans la Phocide et à Locres.

CHAPITRE IV.

PÉRICLÈS.

Pendant que les Lacédémoniens ravageaient l'Attique, Périclès envoya les galères d'Athènes faire le dégât sur les côtes de la Laconie, afin que les ennemis souffrissent encore plus de dommage qu'ils n'en causaient.

II. Périclès était fort riche, et avait dans l'Attique un domaine considérable. Archidame, qui avait avec lui d'anciennes liaisons d'amitié et d'hospitalité, fut chargé de faire le dégât dans l'Attique. Périclès jugea bien qu'Archidame épargnerait ses terres ; mais comme ce ménagement aurait pu donner du soupçon aux Athéniens, Périclès prévint le danger, en faisant don à l'État de toutes les terres qu'il possédait dans l'Attique.

CHAPITRE XXXVII.

CLÉON.

Ce ne fut pas par la force ouverte des armes que Cléon livra Seste à ceux d'Abyde; ce fut par une ruse. Théodore, ami de Cléon, avait la garde de Seste. Il était en commerce de galanterie avec une femme qui demeurait au faubourg, et pour la voir, il sortait par un aqueduc étroit, et une pierre qu'il déplaçait et remettait, sans qu'on s'en aperçût, lui procurait la facilité de continuer ses visites. Il conta l'aventure à Cléon, comme une chose plaisante, et celui-ci l'ayant fait savoir à ceux d'Abyde, profita d'une nuit sans lune; et s'étant posté aux environs de l'aqueduc, pendant que Théodore était avec sa maîtresse, il introduisit par le trou des soldats, qui égorgèrent la garde, ouvrirent les portes par dedans, et ayant donné entrée au reste des troupes, se rendirent maîtres d'Abyde.

CHAPITRE XXXVIII.

BRASIDAS.

Brasidas était campé auprès d'Amphipolis sur une hauteur de difficile accès, où les ennemis l'environnaient de tous côtés. Dans la crainte qu'ils eurent qu'il ne leur échappât à la faveur de la nuit, ils résolurent de l'enfermer, et se mirent à élever de grands murs tout autour de son camp. Les Lacédémoniens étaient indignés que Brasidas ne les menât point au combat, et qu'il les exposât à périr honteusement de faim. Mais il leur dit qu'il saurait bien trouver le temps propre à combattre. En effet, lorsque la clôture fut presque achevée, et qu'il restait à peine l'espace d'un arpent qui ne fût pas fermé de murs, il leur dit : « C'est maintenant le temps de combattre, » et faisant sortir ses troupes, il donna courageusement sur les ennemis, et s'échappa. La disposition étroite du lieu se trouva favorable pour ses troupes, qui étaient moins nombreuses que celles des ennemis; et d'ailleurs la clôture qu'ils avaient faite, empêchait que les Lacédémoniens pussent être attaqués par derrière. Ainsi le travail des ennemis ne servit qu'à rendre leur multitude inutile, et assura la retraite des Lacédémoniens.

II. Brasidas s'étant rendu maître d'Amphipolis par intelligence, commanda à ceux qui lui avaient livré la ville, d'en fermer les portes, et en ayant pris les clefs, il les jeta sur le mur, afin que ceux mêmes de l'intelligence ne pussent se dispenser de la défendre, si les ennemis se présentaient pour l'escalader.

III. Brasidas s'étant secrètement approché d'Amphipolis avec ses troupes, estima qu'il n'était pas prudent de hasarder un combat contre des gens désespérés. Il fit publier que si les Athéniens voulaient traiter, il leur permettait de se retirer avec tout ce qui leur appartenait; et qu'il laisserait les habitans vivre sous leurs propres lois et dans leur pays, s'ils voulaient s'unir d'intérêt avec les Lacédémoniens. Les uns et les autres acceptèrent la proposition, et Brasidas se rendit ainsi maître d'Amphipolis.

IV. Brasidas se rendant la nuit à Squione, par mer, fit avancer une galère amie, et la suivit monté sur une barque. Son dessein était, s'il se présentait un vaisseau ennemi plus grand que la barque, d'être défendu par la galère; mais s'il venait à la rencontre quelque autre galère, de prendre la fuite avec la barque, pendant que les deux galères combattraient.

V. Brasidas, dans une retraite, était poursuivi par les ennemis. Il ordonna de couper du bois sur une hauteur voisine; et l'ayant fait entasser à la queue de ses troupes, il le fit allumer. La flamme s'éleva et empêcha les ennemis de donner sur l'arrière-garde de Brasidas, qui se retira en toute sûreté.

CHAPITRE XXXIX.

NICIAS.

Nicias s'étant approché la nuit des côtes de Corinthe, avec sa flotte, mit à terre vers la colline de Solygue mille Athéniens bien armés, et quelques pelotons d'autres gens qu'il fit tenir en embuscade en divers lieux. Il se retira aussitôt, et quand le jour parut, il se présenta ouvertement avec sa flotte. Ceux de Corinthe se hâtèrent d'accourir au rivage, pour s'opposer à la descente de Nicias. Alors ceux qui étaient en embuscade se levèrent et firent un

grand carnage de ceux de Corinthe.

II. Pendant que les Athéniens étaient campés autour d'Olympe, Nicias fit répandre la nuit dans la plaine qui était au-devant de leur camp, des chausse-trapes. Le lendemain Ecphante, général de la cavalerie des Syracusains, fit avancer ses cavaliers, dont la plupart prirent honteusement la fuite. Les pointes des chausse-trapes entraient dans les pieds de leurs chevaux, et pendant qu'il leur était impossible d'avancer, les gens de Nicias, couverts de cuirasses et les pieds garnis de souliers épais, faisaient un grand carnage parmi les ennemis.

III. Nicias fut laissé dans l'enceinte des murs avec peu de troupes, pendant que le reste de l'armée était allé à Thapse. Les Syracusains se rendirent maîtres d'un boulevart qui était au-devant de la clôture, et où il y avait beaucoup de bois. Nicias n'ayant pu l'empêcher, mit le feu à ce bois, et la flamme fit reculer les ennemis. Pendant ce temps-là les soldats qui étaient allés à Thapse, revinrent et secoururent Nicias.

IV. Nicias, poursuivi par Gylipe, et prêt à tomber entre ses mains, lui envoya un héraut, par lequel il offrit de se soumettre à tout ce qu'il lui voudrait ordonner. Il le pria en même temps de donner commission à quelqu'un de venir faire et recevoir les sermens. Gylipe ajouta foi aux paroles du héraut, campa et cessa de poursuivre Nicias. Il envoya avec le héraut un homme à qui il donna pouvoir de traiter. Nicias de son côté, se plaça dans des postes avantageux, et recommença la guerre après avoir amusé Gylipe par des propositions trompeuses.

CHAPITRE XI.

ALCIBIADE.

Alcibiade, voulant éprouver ses amis, s'avisa de mettre dans une chambre obscure la figure d'un homme mort, et la montrant à chacun de ses amis en particulier, il les priait de lui aider à tenir caché un meurtre qu'il avait eu le malheur de commettre. La plupart eurent horreur de prendre part au crime; Callias, fils d'Hipponyme, fut le seul qui ne s'éloigna point d'enlever ce prétendu mort. Cela fit connaître à Alcibiade que Callias était un ami parfait, et depuis ce moment Callias lui tint lieu de tout.

II. Alcibiade, dans une expédition navale contre une ville ennemie, fit une descente de nuit; et ayant mis ses troupes à terre, il attendit tout le jour. Voyant que les ennemis ne sortaient point, il posa des gens en embuscade, mit le feu à ses tentes, et se retira. Ceux de la ville le voyant parti, sortirent hardiment et se répandirent dans le pays. Les gens de l'embuscade se levèrent, firent beaucoup de prisonniers et enlevèrent un grand butin. Alcibiade le sachant, revint sur ses pas avec sa flotte, et enleva non seulement tout ce qu'on lui avait pris, mais ceux-là même encore qui avaient cru avoir l'avantage.

III. Pendant que les Lacédémoniens tenaient Athènes assiégée, Alcibiade, pour faire en sorte que ceux qui gardaient la ville, le Pirée et les murs qui s'avançaient vers la mer, fussent toujours alertes, fit publier que sitôt qu'on verrait que du haut de la citadelle, il éleverait trois fois un flambeau la nuit, les sentinelles eussent à lui répondre par un signal pareil, sous peine d'être punis comme déserteurs de la garde.

Cela fit que les sentinelles veillèrent sans cesse en attendant toujours le signal du général.

IV. Alcibiade conduisant son armée navale en Sicile, prit terre à Corcyre; et comme ses troupes étaient nombreuses, il les partagea en trois corps, afin qu'elles pussent subsister plus aisément, en attaquant plusieurs villes à la fois. Il se présenta devant Catane; et ceux de la ville refusèrent de l'admettre. Il proposa d'entrer seul pour haranguer le peuple, et lui représenter des choses qui regardaient le bien public. Les habitans consentirent qu'il entrât, et accoururent au lieu de l'assemblée. Pendant ce temps-là, ceux qui accompagnaient Alcibiade rompirent, par son ordre, les portes de la ville qu'ils trouvèrent les plus faibles, entrèrent et se rendirent maîtres de Catane dans le moment qu'Alcibiade commençait à haranguer les habitans.

V. Alcibiade, assuré de la fidélité d'un homme de Catane, connu des Syracusains, l'envoya secrètement à Syracuse, comme de la part des habitans de Catane, dont il récita les noms, et dit que si dès la pointe du jour les Syracusains voulaient se loger dans le camp qu'avaient occupé les Athéniens, il leur serait aisé de prendre ces gens qui étaient à Catane, sans armes et sans défiance. Les chefs des Syracusains se laissèrent persuader, et sortirent avec tout le peuple pour l'expédition de Catane. Ils campèrent auprès du fleuve Symothe; et Alcibiade les voyant en marche, se hâta d'armer ses galères. Il cingla du côté de Syracuse, où il ne trouva point de résistance, et ayant mis par terre les fortifications d'un côté de la ville, il y fit un grand ravage.

VI. Alcibiade, emmené de Sicile pour subir le jugement à l'occasion des statues de Mercure mutilées, et des mystères profanés, s'échappa sur un vaisseau rond et s'enfuit à Lacédémone. Y étant, il persuada aux habitans d'envoyer incessamment du secours à Syracuse, avant que les Athéniens eussent achevé de fortifier Décelie, et représenta que si l'on y manquait, on ne pourrait plus lever, ni les revenus du pays, ni les taxes, et que les Siciliens mêmes se voyant abandonnés des amis et pressés des ennemis, entreraient en composition avec ceux-ci. Les Athéniens, instruits des pratiques d'Alcibiade, donnèrent un décret par lequel il lui fut permis de revenir à Athènes.

VII. Alcibiade campé contre les Syracusains, prit garde qu'entre les deux camps il y avait de grosses touffes de fougère sèche, et qu'un grand vent qui soufflait, portait au dos des Athéniens, et dans le visage des ennemis. Il fit mettre le feu à la fougère, et la fumée lui aida à mettre les Syracusains en fuite.

VIII. Alcibiade fuyait devant Tiribaze, et il n'y avait qu'un chemin. Quand il s'arrêtait, Tiribaze ne combattait point : mais quand il se mettait en marche, Tiribaze le harcelait. Alcibiade ayant fait halte une nuit, fit couper beaucoup de bois, et l'ayant fait entasser, y mit le feu et partit. Les Barbares voyant briller la flamme, se persuadent que les Grecs séjournaient. Quand ils surent qu'ils étaient échappés, ils voulurent aller après, mais trouvant le chemin bouché par le feu, ils cessèrent de les poursuivre.

IX. Alcibiade envoya du côté de Cyzique Théramène et Trasybule, avec un grand nombre de vaisseaux, pour boucher aux ennemis le chemin de cette ville; et lui, tint la mer avec un petit nombre de navires. Mindare méprisant cette flotte peu considérable, avança contre Alcibiade qui fit sem-

blant de prendre la fuite. Mindare, croyant la défaite des Athéniens assurée, leur donna la chasse avec beaucoup de satisfaction. Mais Alcibiade, l'ayant attiré du côté où étaient Théramène et Trasybule, donna le signal, et virant de bord, présenta la proue aux ennemis. Mindare voulut alors prendre la route de Cyzique, mais les vaisseaux de Théramène lui coupèrent le passage. Mindare prit le parti d'aborder à Clères dans le pays de Cyzique, mais Pharnabaze s'opposa à sa descente. Alcibiade de son côté frappa de l'éperon de ses vaisseaux ceux des ennemis qui étaient en haute mer, et se saisit avec des crocs de fer de ceux qui étaient sur le rivage, pendant que Pharnabaze mettait en pièces les troupes de Mindare qui avaient débarqué. Enfin Mindare fut tué, et Alcibiade remporta une victoire éclatante.

CHAPITRE XLI.

ARCHIDAME.

Archidame campé en Arcardie, et la veille d'un jour qu'il devait livrer bataille, s'avisa, pendant la nuit, pour donner du courage aux Lacédémoniens, de dresser un autel, de l'orner de belles armes, et de faire marcher tout autour deux chevaux, tout cela secrètement. A la pointe du jour, les chefs et les autres officiers voyant cet autel merveilleux et les traces des deux chevaux, publièrent que c'étaient des marques visibles que les deux fils de Jupiter venaient à leur secours. Les soldats le crurent ainsi, et pénétrés de confiance en la protection divine, ils combattirent vaillamment, et remportèrent la victoire sur les Arcadiens.

II. Pendant qu'Archidame assiégeait Corinthe, la ville était partagée en deux factions, celle des riches et celle des pauvres. Ceux-ci accusaient les premiers d'aspirer à se rendre maîtres du gouvernement; et ceux-là disaient que les pauvres avaient du penchant à livrer la ville aux Lacédémoniens. Archidame informé de cette division, ralentit les efforts qu'il faisait contre Corinthe. Il ne faisait plus approcher de machine; on ne faisait plus de tranchées; et le pays n'était plus ravagé. Les riches s'imaginent que ces ménagemens d'Archidame étaient la récompense de la trahison des pauvres, et qu'ils avaient sans doute pris le parti de lui livrer la ville. Ils crurent qu'il était de leur intérêt de le prévenir, et en effet ils traitèrent avec lui, et le rendirent maître de Corinthe.

III. Dans un tremblement de terre, toutes les maisons de Lacédémone tombèrent, à la réserve de cinq. Archidame voyant les habitans occupés à sauver ce qui était dans les maisons, eut peur qu'ils ne fussent accablés sous les débris. Il fit sonner la trompette, comme si les ennemis se fussent présentés. A ce signal tous les Lacédémoniens se rassemblèrent auprès d'Archidame; les maisons qui restaient sur pied tombèrent, et le peuple fut sauvé.

IV. Archidame vaincu par ceux d'Arcadie, et dangereusement blessé, leur envoya des hérauts pour demander la permission d'enlever ses morts. Mais son véritable dessein était d'empêcher, par la suspension d'armes, que le reste de ses troupes ne périt.

V. Archidame marchait la nuit contre les Cariens, et conduisait ses troupes par des chemins rudes et sans eau. La traite était pénible, et les soldats murmuraient hautement. Archidame les consolait de son mieux, et les exhortait à prendre courage. Quand ils

furent parvenus en haut, ils donnèrent sur les ennemis, en firent un grand carnage, et s'étant rendus maîtres du lieu, ils célébrèrent leur victoire par des réjouissances. Alors Archidame leur demanda : « Quand croyez-vous que nous nous sommes rendus maîtres de cette ville? » Les uns dirent : « Ça été quand nous avons marché à l'attaque. » Les autres : « Quand nous avons lancé des traits contre les ennemis. — Point du tout, dit Archidame : nous ne sommes redevables de la victoire qu'à la patience avec laquelle nous avons supporté la longue marche dans un pays raboteux et sans eau. Car qui souffre volontiers et sans se décourager, vient enfin à bout de tout ce qu'il souhaite. »

CHAPITRE XLII.

GYLIPPE.

Gylippe voulant parvenir à commander seul les troupes de Syracuse, assembla les autres généraux de l'État, et leur dit qu'il convenait de fortifier une hauteur qui était entre la ville et le camp des Athéniens. Son avis fut approuvé : mais la nuit Gylippe fit passer au camp des ennemis un transfuge, qui leur fit savoir cette résolution. Aussitôt les Athéniens prévenant ceux de Syracuse, se saisirent de cette hauteur. Gylippe parut fort indigné de ce qu'il y avait des gens qui découvraient aux ennemis les secrets de l'État. Afin que cela n'arrivât plus, ceux qui avaient la principale autorité dans la ville, confièrent à Gylippe seul le commandement des armes.

II. Gylyppe voulant reprendre la hauteur dont les Athéniens s'étaient emparés, choisit dans la flotte nombreuse qui était à Syracuse vingt galères, et les garnit de soldats. Il les fit sortir la nuit, avec ordre de voguer dès la pointe du jour. Les ennemis les voyant, se disposèrent à les attaquer, et les vingt galères prirent la fuite. Les Athéniens les poursuivirent avec ardeur ; et alors Gylippe sortant avec le reste de la flotte, alla après les Athéniens. Pendant qu'on se battait ainsi sur mer, les troupes de terre de Gylippe attaquèrent la hauteur, chassèrent la garnison des Athéniens, et s'y établirent.

CHAPITRE XLIII.

HERMOCRATE.

Dans une sédition qui s'était formée à Syracuse, un grand nombre d'esclaves s'étaient attroupés, et ils avaient pour chef Sosistrate. Hermocrate envoya vers lui Damaïque, l'un des principaux officiers de la cavalerie, et qui était ami de Sosistrate, pour lui dire de la part des généraux, qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer son courage ; qu'ils donneraient la liberté à tous ceux qui l'avaient suivi ; qu'ils les armeraient, et leur donneraient la même quantité de vivres qu'aux autres généraux, et qu'on lui donnerait la même autorité qu'à eux ; enfin qu'il pouvait, en cette qualité, venir au conseil, et prendre part aux affaires publiques. Sosistrate, gagné par son ami, prit vingt des plus déterminés des esclaves de son parti, et se rendit à l'assemblée des autres chefs. Mais on le saisit avec ses vingt braves, et ils furent tous mis en prison. Dans le moment Hermocrate prenant six mille soldats, et s'étant rendu maître du sort des esclaves soulevés, il leur jura si chacun voulait retourner auprès de son maître, qu'il ne leur serait fait aucun mal. La

plupart se laissèrent persuader, et retournèrent trouver leurs maîtres, il n'y en eut que troiscents qui passèrent du côté des Athéniens.

II. Les Athéniens, après avoir été battus sur mer par ceux de Sicile, résolurent de prendre la fuite. Les Syracusains célébrèrent par des sacrifices la victoire qu'ils avaient remportée, et s'enivrèrent. Hermocrate les voyant accablés de sommeil et d'ivresse, ne les jugea pas en état de prendre les armes. Il fit passer du côté de Nicias un transfuge, qui dit : « Tes amis t'avertissent que si tu te mets en mouvement la nuit tu tomberas dans les embuscades qu'on a préparées. » Nicias crut cette fausse nouvelle et attendit le jour pour partir. Hermocrate voyant alors que les Syracusains avaient assez dormi, et repris leurs forces, occupa avec eux les passages des rivières et les ports, et défit entièrement les Athéniens.

CHAPITRE XLIV.

ETÉONIQUE.

Pendant que Conon, avec les troupes d'Athènes, tenait assiégé dans Mitylène Etéonique le Lacédémonien, une frégate légère apporta la nouvelle que Callicratidas, chef d'escadre des Lacédémoniens, avait été vaincu devant Arginuse. Etéonique fit retirer la nuit ceux qui avaient apporté les nouvelles, et leur donna ordre de rentrer le lendemain en plein jour dans Mitylène, couronnés et avec de grands cris de joie, comme porteurs de nouvelles agréables, et annonçant une grande et insigne victoire. Etéonique fit des sacrifices d'action de grâce, et Conon avec ses Athéniens furent dans une grande surprise. Conon cessa de presser le siége de Mitylène ; mais Etéonique ne laissa pas pour cela de prendre ses sûretés. Il envoya les troupes de mer à Chio, et celles de terre à Méthymne, dont les habitans étaient de son parti.

CHAPITRE XLV.

LYSANDRE.

Lysandre avait promis à ses amis de Milet de s'employer efficacement à renverser l'Etat populaire. Dans le dessein d'accomplir sa promesse, il se mit à traiter rudement de paroles ceux qui paraissaient disposés à faire des mouvemens dans l'état, et employa tous ses soins à persuader au peuple qu'il soutiendrait toujours sa liberté. Le peuple trompé par Lysandre, espérait toute sorte de bonheur de ses soins, et ne prenait aucune précaution contre lui. Les amis de Lysandre voyant cette sécurité, fondirent ensemble sur le peuple, mirent à mort un grand nombre d'habitans et se rendirent maîtres de Milet.

II. L'armée navale des Athéniens se mit quatre fois en bataille à Egospotames, pour attirer les Lacédémoniens au combat, sans que Lysandre ni les Lacédémoniens fissent avancer leurs galères. Les Athéniens se retirèrent tout glorieux avec des chants de victoire. Lysandre les fit suivre par deux galères dont les commandans firent signe à Lysandre, en haussant un bouclier d'airain. Dans le moment Lysandre donna le signal du départ, et ses galères se mirent à voguer avec beaucoup d'ardeur. Les Lacédémoniens trouvèrent les Athéniens qui venaient de prendre terre, et qui se reposaient, la plupart sans armes et en désordre. Les Lacédémoniens bien armés et en bon ordre donnèrent dessus, et remportèrent une victoire complète. Ils firent les hom-

mes prisonniers de guerre, et se rendirent maîtres de toutes les galères et de tous les autres vaisseaux, à la réserve d'une barque légère seule, qui porta les nouvelles de cette défaite à Athènes.

III. On attribue à Lysandre ce mot : « Les enfans, il faut les tromper avec des osselets, et les ennemis avec des sermens. »

IV. Lysandre, après s'être rendu maître de Thase, sut qu'il y avait dans la ville beaucoup d'habitans qui favorisaient les Athéniens, mais que la crainte des Lacédémoniens les obligeait à se tenir couverts. Lysandre convoqua les Thasiens au temple d'Hercule, et leur parlant avec une bonté affectée, leur dit qu'il ne trouvait point étrange que dans le changement arrivé dans leur ville, il restât encore des vestiges cachés des premières inclinations, que c'était une chose pardonnable ; que du reste on pouvait vivre en sûreté ; qu'il ne maltraiterait personne, et qu'on pouvait prendre confiance à la parole qu'il en donnait dans un lieu sacré, tel qu'était ce temple, et dans la ville d'Hercule, à qui ils avaient l'honneur d'appartenir à tant de titres. Les partisans cachés des Athéniens, rassurés par les belles paroles de Lysandre, commencèrent à se montrer plus librement, et Lysandre les laissa jouir quelque temps de cette fausse sécurité ; mais quand ils ne furent plus sur leurs gardes, il les fit enlever et mettre à mort.

V. Les Lacédémoniens et leurs alliés voulaient que l'on rasât Athènes. Lysandre s'y opposa, et dit que cela ne convenait pas. Il représenta qu'il arriverait de là que Thèbes, qui était dans le voisinage, en deviendrait plus forte et plus en état de leur résister ; au lieu que s'ils mettaient Athènes sous la domination de quelques tyrans, ils la conserveraient pour eux-mêmes, et tiendraient par elle en respect les Thébains, qui s'affaibliraient ainsi de jour en jour. L'avis de Lysandre fut jugé le meilleur, et ce fut de cette sorte qu'il empêcha la destruction d'Athènes.

CHAPITRE XLVI.

AGIS.

Pendant la guerre des habitans du Péloponnèse contre les Lacédémoniens, ceux-ci souffraient de la disette. Agis ordonna qu'on passât un jour sans prendre de nourriture ; et pour étonner les ennemis, il fit passer de leur côté des transfuges qui dirent que la nuit suivante il venait un renfort considérable aux Lacédémoniens. En même temps Agis fit emmuseler toutes les bêtes de son camp, avec ordre de ne leur délier la bouche et le museau qu'à l'entrée de la nuit. Aussitôt que ces animaux eurent la liberté de paître, après avoir souffert la faim tout le jour, ils se mirent à faire grand bruit, et courir et sauter çà et là ; les échos des gorges et des hauteurs voisines faisaient naître l'idée d'un grand mouvement. Avec cela les troupes d'Agis, partagées en plusieurs lieux différens, avaient ordre d'allumer de plus grands feux et en plus grand nombre qu'à l'ordinaire. Les Péloponnésiens, trompés par toutes ces apparences, se persuadèrent qu'il était en effet arrivé du secours aux Lacédémoniens, et prirent aussitôt la fuite.

CHAPITRE XLVII.

TRASYLLE.

Trasylle, voulant cacher aux ennemis la connaissance du nombre de ses ga-

lères, supérieur au leur, commanda aux capitaines de les joindre deux à deux avec des cordages, et d'ôter les voiles de l'une deux. Comme on ne voyait les voiles que de la moitié des galères, Trasylle vint ainsi à bout de faire croire aux ennemis qu'il n'avait que la moitié des galères qu'il avait amenées.

II. Trasylle et les autres généraux, ayant rencontré ceux de Byzance auprès de Naxe, leur présentèrent le combat. Ceux-ci craignant qu'il n'arrivât de là que Byzance fût prise d'assaut, prirent terme pour rendre la ville, et donnèrent des ôtages pour sûreté de leur promesse. Trasylle et les autres généraux firent semblant de prendre la route de l'Ionie, mais faisant une contre-marche la nuit même, ils se rendirent maîtres de Byzance, dont les habitans n'étaient plus sur leurs gardes.

CHAPITRE XLVII.

CONON.

Conon voyant que les alliés étaient près de l'abandonner, envoya un transfuge qui dit aux ennemis que ces gens devaient prendre la fuite, et fit le détail du temps et de la manière de leur retraite. Les ennemis, sur cet avertissement, posèrent des embuscades pour les surprendre. Conon, averti de cette disposition, dit aux alliés qu'ils pouvaient se retirer en sûreté. Ils le crurent et partirent, mais ayant découvert les ennemis qui les attendaient, ils revinrent sur leurs pas, et se rejoignirent avec Conon, à qui ils aidèrent à remporter la victoire.

II. Conon fuyait Callicratidas qui avait deux fois plus de galères que lui. Se trouvant proche de Mytilène, il observa que les vaisseaux des Lacédémoniens avaient rompu leurs rangs dans l'ardeur de la poursuite. Alors élevant un manteau de pourpre, qui était le signal qu'il avait donné aux capitaines de ses galères, il tourna la proue de ses vaisseaux contre ceux des Lacédémoniens qui étaient en désordre et dispersés. Ce mouvement imprévu surprit les ennemis, dont toute la flotte fut brisée ou coulée à fond, et Conon remporta une victoire complète.

III. Conon avait joint ses troupes à celles de Pharnabaze, pendant qu'Agésilas faisait le dégât dans l'Asie. Le Persan, à la sollicitation de Conon, envoya de l'or aux orateurs des villes de la Grèce, afin que gagnés par ses présens, ils persuadassent de faire la guerre aux Lacédémoniens. Ils en vinrent à bout, et ce fut l'origine de la guerre de Corinthe. Il en arriva ce que Conon souhaitait, qui fut que les Lacédémoniens rappelèrent Agésilas d'Asie.

IV. Conon resserré dans Mitylène par les Lacédémoniens, était dans l'impatience de faire savoir aux Athéniens l'état du siége; mais il était difficile de de le faire si secrètement que les ennemis qui l'environnaient n'en eussent point connaissance. Il prit deux vaisseaux des plus légers qu'il eut, et les garnit des meilleurs rameurs et de tout ce qui était nécessaire. Pendant qu'ils attendaient ses ordres tranquillement, Conon observa sur le soir que les assiégeans débarqués se répandaient çà et là, les uns pour repaître et se reposer, les autres pour allumer du feu. Alors faisant partir les deux vaisseaux, il leur ordonna de prendre chacun une route opposée afin que si l'un était pris, l'autre pût échapper. Tous deux passèrent par la négligence des ennemis, qui, occupés à autre chose, ne s'avisèrent point de leur donner la chasse.

V. Conon, sur le point de donner

une bataille navale, fut averti par un transfuge que les ennemis avaient formé le dessein d'attaquer son vaisseau avec leurs meilleures galères. Aussitôt il fit armer et équiper une galère pareille à la sienne, y mit toutes les marques d'honneur du vaisseau amiral, plaça ce navire à l'aile droite, et ordonna que les signaux se donnassent de ce point. Les ennemis trompés par ces apparences, tournèrent de ce côté leurs galères les plus considérables, pendant que Conon, avec le reste de sa flotte, donna sur les autres vaisseaux des ennemis, dont il coula les uns à fond, et fit prendre la fuite aux autres.

CHAPITRE XLIX.

XÉNOPHON.

Dans la retraite que Xénophon fit avec les dix mille, voyant que la cavalerie de Tisapherne attaquait vivement son bagage, il ordonna qu'on abandonnât les chariots et tout ce qui pouvait embarrasser la marche, sans être absolument nécessaire; de peur que si les Grecs s'arrêtaient à vouloir sauver ces effets, ils ne s'exposassent à une mort certaine, et perdissent l'espérance de s'échapper.

II. Xénophon, poursuivi par les Barbares, dans sa retraite, forma un carré, mit tout le bagage au milieu, et s'avançant toujours sur sa route, il mit à la queue la cavalerie avec des gens de trait et des cuirassiers, pour soutenir les efforts des ennemis.

III. Les Barbares avaient prévenu Xénophon, en occupant un défilé par où les Grecs devaient passer. Xénophon découvrit d'une montagne une hauteur sur laquelle les Barbares avaient mis des gardes. Il prit un nombre suffisant de Grecs et s'achemina vers cette hauteur, dans le dessein de s'en rendre maître, et de se trouver par là au-dessus des ennemis. Aussitôt qu'il se fut emparé de ce lieu, les Barbares voyant en sa puissance un lieu si avantageux, et qui dominait sur le champ, prirent la fuite, et Xénophon fit sa retraite en toute assurance.

IV. Xénophon avait une rivière à passer, et les ennemis postés à l'autre rive, s'opposaient à son passage. Xénophon détacha mille de ses Grecs, et leur fit traverser la rivière à un autre endroit, pendant qu'il s'efforçait avec le reste à passer en face des ennemis. En même temps les mille ayant traversé la rivière, parurent du côté des ennemis et au-dessus d'eux, et les ayant attaqués et mis en désordre, procurèrent aux autres Grecs le moyen de passer en sûreté.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

AGÉSILAS.

Agésilas faisait la guerre aux Acarnaniens. Il se trouva hors de leurs limites, dans le temps qu'on devait ensemencer les terres; les Lacédémoniens voulaient qu'on empêchât les Acarnaniens d'ensemencer. Mais Agésilas voulut qu'on les laissât faire, dans la pensée que s'ils se voyaient une moisson à conserver, ils préféreraient la paix à la guerre; « S'il arrive au contraire, dit-il, qu'ils ne veuillent pas la paix, ce sera pour nous qu'ils auront semé.»

II. Les Lacédémoniens étaient campés près des Thébains et des Athéniens. L'armée légère des Lacédémoniens et ce qu'ils avaient d'infanterie armée de rondaches, n'était pas pour faire un grand effet. Agésilas ne faisait de fond que sur la phalange entière qu'il voulait conduire. Chabrias et Gorgidas commandèrent, celui-là aux Athéniens, et celui-ci aux Thébains, de demeurer fermes, sans se déplacer; de présenter leurs javelots droits, et d'appuyer leur bouclier sur le genou. Agésilas les voyant dans cette posture, où il était difficile de les ébranler, jugea qu'il était du devoir d'un bon général de prendre garde à la force des ennemis, et prit le parti de la retraite.

III. Agésilas faisait une guerre, plus que jamais, à ceux de Corone. Il vint un homme qui lui annonça, que Pisandre, général de la flotte de Lacédémone était mort, et que Phranabaze l'avait vaincu. De peur que cette nouvelle n'amollit le courage des troupes, Agésilas ordonna au messager de publier le contraire dans le camp, c'est-à-dire, que les Lacédémoniens avaient remporté la victoire sur mer. Lui-même se montra en public, une couronne sur la tête, fit un sacrifice pour l'heureuse nouvelle, et envoya à ses amis des portions des victimes. Les troupes entendant et voyant tout cela, sentirent augmenter leur courage et leur confiance, et firent la guerre avec plus d'ardeur.

IV. Lorsqu'Agésilas vainquit les Athéniens à Corone, on vint lui dire : « Les ennemis se réfugient dans le temple de Minerve. » Il commanda qu'on laissât aller ceux qui le souhaiteraient. Il était persuadé qu'il y a du danger à se battre avec des gens que le désespoir force à reprendre les armes.

V. Agésilas faisant la guerre en Asie, apprit à ses troupes à mépriser les Barbares qu'elles avaient appréhendés jusques là. Il fit mettre nus des Perses captifs, et montrant à ses soldats, d'un côté, ces corps sans vigueur et que la mollesse avait rendus blancs, et de l'autre, les habits et les ornemens précieux dont on les avait dépouillés, il dit, dans le style court et sententieux de son pays : « Ceux que nous combattons, les voilà; et pour quoi nous combattons, le voici. »

VI. C'était le sentiment d'Agésilas, qu'à l'ennemi qui fuit, on doit laisser le passage libre.

VII. Les alliés disant un jour : « Nous sommes beaucoup plus de soldats qu'il n'y en a de Lacédémone, » Agésilas ordonna que les troupes cam-

passent dans une plaine, les alliés à part et les Lacédémoniens aussi à part. Quand cela fut fait, il fit crier par un hérault : « Que les potiers se lèvent. » Il s'en trouva un grand nombre parmi les alliés. La même chose fut ordonnée aux ouvriers en fer, ensuite aux charpentiers, et aux autres divers artisans de même ; et presque tout le corps des alliés se trouva composé de ces sortes de gens ; au lieu qu'il ne s'en trouva aucun parmi les Lacédémoniens, parce qu'il leur était défendu d'exercer aucune de ces professions viles. Les alliés apprirent par ce moyen que ceux de Lacédémone avaient beaucoup plus de soldats qu'eux.

VIII. Lorsqu'Agésilas passa en Asie et fit le dégât sur les terres du roi, Tisapherne demanda des trêves, et elles furent données pour trois mois, pendant lesquels on devait s'employer auprès du roi, pour obtenir que les villes grecques de l'Asie pussent vivre en liberté sous leurs propres lois. Les Grecs observèrent la trêve religieusement ; mais Tisapherne ayant rassemblé une grande armée, se présenta contr'eux. Les Grecs furent alarmés de cette surprise. Agésilas parut avec la joie dans les yeux et dit : « Je suis obligé à Tisapherne de son parjure. Il s'est rendu les dieux ennemis, et nous les a donnés pour alliés. Allons, combattons généreusement avec un tel secours. Ces paroles inspirèrent la confiance aux Grecs, et en étant venus aux mains avec les Barbares, ils les vainquirent.

IX. Agésilas ayant pris sa route du côté de Sardes, envoya des gens qui, pour tromper Tisapherne, répandirent le bruit qu'Agésilas, par une fausse marche, semblait menacer la Lydie, mais que son véritable dessein était de fondre secrètement sur la Carie. Tisapherne instruit de ces bruits, s'en alla garder la Carie, et Agésilas parcourut la Lydie et y fit un butin considérable.

Dans une irruption qu'Agésilas fit en Acarnanie, ayant vu que les Acarnaniens avaient pris la fuite sur les montagnes, il cessa de pousser en avant, et se détournant à côté, par des routes écartées, il ordonna qu'on arrachât les arbres jusqu'à la racine. Les Acarnaniens conçurent du mépris pour ce ralentissement, et la vaine occupation de leurs ennemis, et descendant des montagnes, ils reprirent le chemin des villes situées dans la plaine. Il leur prit un grand nombre d'hommes et de bêtes, et se retira avec un riche butin.

XI. Agésilas informé que les Thébains gardaient le chemin de Scole, ordonna aux ambassadeurs que les Grecs lui envoyaient, d'attendre à Thespies, et il y fit même conduire les provisions de l'armée. Alors les Thébains prirent le parti d'aller barrer le chemin de Thespies, et menèrent en ce lieu les troupes qui gardaient celui de Scole. Agésilas était éloigné de deux journées de chemin de ce premier poste des ennemis ; il s'y rendit en deux jours, et trouvant la route de Scole libre, il passa sans avoir été dans la nécessité de combattre.

XII. Agésilas faisait le ravage dans le pays de Thèbes. Les Thébains se postèrent sur une hauteur de difficile accès, qui commandait le chemin. On l'appelait *le siége de Rhée*, et Agésilas ne pouvait ni l'attaquer aisément, ni passer outre. Il fit faire un quart de conversion à son armée, et la fit marcher comme pour aller surprendre Thèbes. Véritablement la ville était alors sans soldats. Les Thébains eurent peur qu'elle ne fût prise, quittèrent la hauteur où ils étaient postés, et s'en allèrent dans la ville. C'était tout ce que souhaitait Agésilas, qui

passa de cette sorte en liberté ce poste périlleux.

XIII. A la bataille de Leuctres, un grand nombre de Lacédémoniens jetèrent leurs armes et quittèrent leurs rangs. Pour empêcher que cette multitude ne fût déshonorée, Agésilas brigua la dignité de législateur, et l'ayant obtenue, il ne voulut point faire de lois nouvelles; il se contenta d'ordonner l'exécution des anciennes, à commencer depuis l'affaire de Leuctres.

XIV. Dans une sédition arrivée à Sparte, un grand nombre de gens armés s'empara de la hauteur d'Issore, qui était un lieu consacré à Diane. Ce tumulte était d'une conséquence d'autant plus dangereuse, que ceux de Béotie et d'Arcadie avaient fait incursion dans le pays. Cependant Agésilas ne marqua point de crainte, quoiqu'il estimât hasardeux et incertain pour le succès, d'employer la force contre des gens si avantageusement placés. D'un autre côté, il y aurait eu aussi trop de bassesse à user de prière à leur égard. Il ne voulut se servir ni de l'un ni de l'autre de ces moyens; mais seul, sans armes, et d'un visage ouvert et assuré, il alla trouver ces gens, et leur dit : « Jeunes gens, ce n'est pas ici que je vous ai postés. Vous, dit-il aux uns, en leur montrant une hauteur voisine : Voyez; c'est là que votre poste est marqué; et vous, allez à cet autre, et faites-y bonne garde. » Les Lacédémoniens se persuadèrent qu'Agésilas ignorait leur révolte. Ils eurent honte de leur faute et se retirèrent. Pendant la nuit, Agésilas trouva moyen d'écarter en divers lieux les auteurs du tumulte, qui étaient au nombre de douze, et l'émeute se trouva apaisée.

XV. Agésilas voyant que plusieurs des siens avaient pris la fuite et passé du côté des ennemis, ce qui pouvait décourager l'armée, trouva moyen de dérober à ceux qui étaient demeurés la connaissance de la fuite honteuse des autres. Il envoyait toutes les nuits visiter les lits et les chambrées, avec ordre de ramasser et de lui apporter tous les boucliers qu'on trouverait jetés, de peur qu'en voyant le bouclier, on n'en recherchât le maître. Ainsi ne trouvant point les armes, on ne put avoir de soupçon des déserteurs.

XVI. Agésilas tenait les Phocéens assiégés depuis long-temps. La longue résistance des assiégés l'ennuyait : mais les alliés des Phocéens étaient encore plus ennuyés de la durée du siége. Agésilas le leva et fit retraite. Les alliés des Phocéens virent son départ avec plaisir, et s'en allèrent joyeusement chez eux. Alors Agésilas voyant les Phocéens sans secours, retourna contre eux, et se rendit maître de leur ville.

XVII. Agésilas traversant la Macédoine, envoya vers Erope, roi du pays, pour traiter avec lui, et avoir la liberté du passage. Erope ne voulut point consentir au traité; il résolut même de s'opposer au passage, et ayant été informé qu'Agésilas avait peu de cavalerie, il sortit contre lui avec un nombre considérable de chevaux. Agésilas voulant faire paraître sa cavalerie plus nombreuse qu'elle n'était, fit marcher devant toute son infanterie. Il la fit suivre de tout ce qu'il avait de cavaliers, dont il fit une double phalange; et derrière il plaça les ânes, les mulets et les vieux chevaux ruinés qui ne servaient plus qu'au bagage. Sur tout cela il fit monter des hommes armés en cavaliers; et de loin l'on eût pris ce corps pour un escadron très nombreux. Erope y fut trompé; et la peur qu'il eut de ces forces imaginaires, lui fit

accorder le passage qu'il avait auparavant refusé.

XVIII. Pendant qu'Agésilas était campé en Béotie, les alliés, saisis de crainte, voulurent se soustraire pour éviter le combat, et prirent secrètement le chemin d'Orchomène, ville amie. Agésilas envoya dire publiquement aux habitans, qu'il leur défendait de recevoir aucun allié sans lui. De cette sorte les alliés n'ayant aucun lieu où se retirer, ne pensèrent plus à la fuite; ils ne songèrent qu'à la victoire.

XIX. Agésilas combattait contre les Thébains; ceux-ci faisaient effort pour enfoncer et rompre la phalange lacédémonienne. Ils poussaient avec vigueur, et il se faisait un grand carnage. Agésilas dit alors : « Cessons de combattre, et ouvrons-nous en deux. » La phalange s'ouvrit, et les Thébains courant tout à travers, montrèrent le dos comme s'ils avaient pris la fuite. Agésilas les prit en queue, et alors l'affaire ne fut pas meurtrière pour les uns et pour les autres comme auparavant; elle ne le fut que pour ceux qui fuyaient.

XX. Agésilas ayant mis son armée en ordre de bataille, s'aperçut que les alliés n'étaient pas dans de bonnes dispositions. Il jugea à propos de faire retraite. Mais comme il la fallait faire par des défilés, où il s'attendait d'être attaqué par les troupes de Béotie, il donna l'avant-garde aux Lacédémoniens, et mit les alliés à l'arrière-garde, afin que lorsque les Béotiens attaqueraient la queue, les alliés fussent dans la nécessité de combattre courageusement.

XXI. Agésilas faisant incursion dans la Béotie, commanda aux alliés de mettre le feu partout, et de couper tous les bois. Il vit qu'ils étaient lents à exécuter ses ordres, et ne le faisaient qu'à regret. Il s'avisa de faire changer de camp à son armée deux ou trois fois le jour; et alors la nécessité de dresser les tentes, faisait qu'on était obligé de couper les bois. Ce n'était plus véritablement tant pour nuire aux ennemis, que pour l'usage des troupes d'Agésilas, mais c'était toujours également nuire aux Béotiens.

XXII. Agésilas avait mené des troupes en Égypte pour se joindre avec Nectanebus et lui prêter secours. Se trouvant en des lieux fort serrés, il fit construire un mur autour de son camp. L'Égyptien désapprouvait fort ce travail, et voulait que l'on donnât sur l'ennemi. Mais Agésilas persista dans l'exécution de son dessein, et tint ferme jusqu'à ce que l'on eût creusé le fossé et élevé le mur tout autour du camp, excepté un petit espace qui fut laissé ouvert à la tête. Alors Agésilas s'écria : « C'est à présent qu'il faut user de vigueur. » Il sortit dans le moment, et tua dans ces gorges étroites un grand nombre d'ennemis; et le mur qu'il avait bâti lui fut d'un grand secours pour l'empêcher d'être enveloppé par les ennemis.

XXIII. Dans un combat qu'Agésilas donna aux Béotiens, il fut incertain de quel côté était l'avantage; et la nuit sépara les combattans, sans que la victoire se fût déclarée. A minuit Agésilas envoya quelques-uns de ses plus affidés, avec ordre de couvrir de terre ceux d'entre les Spartiates morts qu'ils pourraient reconnaître. Ils le firent, et se retirèrent avant qu'il fût jour. Le jour venu, les Béotiens virent la terre couverte de leurs morts, et très peu de Spartiates dans le même état. Ils se persuadèrent par là que les Lacédémoniens avaient eu la victoire, et ils perdirent courage.

XXIV. Agésilas, revenant d'Asie, traversait la Béotie. Les Thébains, pour lui couper passage, s'emparèrent de quelques endroits fort serrés qui se trouvaient sur sa route. Agésilas ayant dédoublé sa phalange, donna ordre en public de marcher droit à Thèbes. La ville était sans aucunes troupes, et les Thébains appréhendèrent qu'il ne s'en rendît maître sans peine. Ils quittèrent à la hâte les postes difficiles, qu'ils avaient occupés, et Agésilas continua sa route en toute sûreté.

XXV. Dans une incursion qu'Agésilas fit dans le pays de Thèbes, les Thébains avaient muni la plaine d'une tranchée à laquelle ils n'avaient laissé que deux ouvertures assez étroites. Agésilas voulant passer, se présenta à l'ouverture qui était à sa gauche, et les troupes étaient rangées en forme de carré, vide dans le milieu. Tous les habitans se présentèrent devant lui au même lieu, en bon ordre. Mais pendant qu'il les y amusait, la queue de son carré délila secrètement, comme il l'avait ordonné, et se saisit de l'autre ouverture qui n'était point gardée. Agésilas entra par là, fit le dégât dans le pays, et s'en retourna, sans trouver personne qui l'en empêchât.

XXVI. Pendant qu'Agésilas était campé auprès de Lampsaque, quelques Grecs échappés des mines, vinrent dire aux troupes lacédémoniennes, que ceux de Lampsaque forçaient à travailler aux mines tous ceux qu'ils pouvaient prendre. Toute l'armée en eut de l'indignation, et s'avança du côté des murs, dans le dessein de saccager la ville. Agésilas n'ayant pu empêcher ce mouvement, voulut cependant sauver Lampsaque. Il marqua autant d'indignation qu'il en avait vu dans ses troupes, et leur dit qu'il fallait commencer par couper les plus belles vignes, qui étaient aux principaux d'entre les habitans. On lui obéit, et pendant que ses troupes étaient dans cette occupation, il prit le temps pour avertir ceux de Lampsaque de bien garder leur ville.

XXVII. Les Lacédémoniens étaient postés vis-à-vis les Thébains, le fleuve Eurotas séparait les deux camps. Les Lacédémoniens avaient envie de passer le fleuve, mais Agésilas n'était pas de cet avis, parce qu'il voyait que les Thébains, avec leurs alliés, étaient en plus grand nombre. Il fit circuler des gens qui semèrent le bruit qu'il y avait un oracle qui menaçait d'une défaite certaine les premiers qui passeraient le fleuve. Il arrêta par ce moyen l'impétuosité des Lacédémoniens, et ne laissa sur le bord de l'Eurotas que peu d'alliés sous le commandement d'un Thasien, nommé Symmaque, à qui il ordonna de prendre la fuite aussitôt qu'il verrait les Thébains passer le fleuve. En même temps il mit quelques troupes en embuscade dans des gorges, et avec le reste de son armée il se retira dans un poste sûr et couvert. Les Thébains ne voyant qu'une poignée de gens avec Symmaque, traversèrent hardiment l'Eurotas, et poursuivirent avec ardeur les alliés des Lacédémoniens, qui fuyaient. Cela les fit donner dans l'embuscade, où les Lacédémoniens leur tuèrent six cents hommes.

XXVIII. Agésilas, dans une incursion contre Messène, envoya un espion à la découverte. Il vint lui dire que non seulement les Messéniens étaient sortis de la ville pour venir à sa rencontre, mais que les femmes même, les enfans, et les esclaves, affranchis dans cette rencontre, les accompagnaient. A cette nouvelle, Agésilas se

retira, pour ne pas trop hasarder le succès, en combattant contre des gens désespérés qui méprisaient leur propre vie.

XXIX. Les Thébains tenaient les Lacédémoniens assiégés dans Sparte. Ceux-ci souffraient impatiemment d'être enfermés dans leurs murs avec leurs femmes, et d'y tenir garnison. Ils demandaient de faire une sortie, dans la résolution de faire une action d'éclat, et de mourir, s'ils ne pouvaient remporter la victoire. Agésilas modéra leur impatience, en leur disant : « Souvenez-vous que nous avons traité les Athéniens de même, et que nous les avons tenus resserrés dans leurs murs. Ils ne voulurent point faire de sorties, peur de se perdre inutilement. Ils se contentèrent de faire bonne garde sur leurs murs, et se sauvèrent par ce moyen. Les assiégeans se lassèrent avec le temps, et se retirèrent d'eux-mêmes. »

XXX. Agésilas étant en Asie, conduisait un butin considérable. Les Barbares le harcelaient, et tiraient contre ses troupes beaucoup de flèches et de javelots. Agésilas prit tout ce qu'il avait de Barbares captifs, et les ayant liés, les mit à part à la tête de son armée. Les ennemis les reconnaissant pour être des leurs, cessèrent de tirer.

XXXI. La ville de Mende était athénienne d'inclination. Agésilas s'y présenta secrètement une nuit, et trouva moyen d'y entrer, et de se rendre maître des postes les plus forts. Ceux de Mende le trouvèrent fort mauvais, et s'assemblèrent pour conférer sur ce sujet. Agésilas se trouvant à l'assemblée, leur dit : « Pourquoi tout ce mouvement ? Il y en a la moitié parmi vous qui étaient de concert avec moi pour me livrer la ville. » Les habitans conçurent alors du soupçon les uns contre les autres, et le trouble fut apaisé.

XXXII. Quand Agésilas avait des prisonniers distingués par leur rang et par le grand nombre de leurs amis, ils les renvoyait sans rançon, afin de leur ôter la confiance de leurs propres concitoyens.

XXXIII. Quand il s'agissait de faire des traités, Agésilas demandait pour négociateurs et ambassadeurs, les plus considérables d'entre les ennemis, sous prétexte de conférer avec eux sur ce qui était du bien public. Aussitôt qu'il les avait auprès de lui, sa grande attention était de ne les point quitter, de les admettre dans sa maison, et de leur faire part de ses sacrifices. Par ce moyen il les rendait suspects dans leur pays, et disposait par là les choses aux révolutions qu'il méditait.

CHAPITRE II.

CLEARQUE.

Cléarque conduisant une grande armée, trouva sur sa route une rivière à passer. Il y avait deux gués. Au premier on n'avait de l'eau que jusqu'à mi-jambe, et à l'autre on en avait jusqu'à la mamelle. Il essaya d'abord de passer le premier gué ; mais les ennemis qui étaient de l'autre côté maltraitaient ses troupes à coups de frondes et de flèches. Cléarque voyant cela, prit ceux qui étaient tout armés de fer, et les fit passer au second gué plus profond, afin qu'ils pussent avoir la plus grande partie du corps à couvert dans le fleuve, et le bouclier couvrait suffisamment ce qui paraissait au dehors. Ainsi ces gens passèrent le fleuve en sûreté, et repoussèrent les ennemis, et le reste de l'armée traversa sans obstacle le premier gué plus aisé,

II. Après que Cyrus eut été tué, Cléarque se retira avec les Grecs, et campa dans une bourgade où il y avait des vivres en abondance. Tisapherne lui envoya des ambassadeurs pour lui proposer de demeurer en ce lieu, à condition que les Grecs livreraient leurs armes. Cléarque feignit d'entendre cette proposition, dans la pensée que Tisapherne s'assurant sur le traité, séparerait ses troupes, et leur donnerait des quartiers dans le voisinage. Cela arriva en effet; et Tisapherne disposa ses troupes, dans l'espérance du traité. Cléarque, profitant de cette faute, délogea la nuit, et eut le temps de marcher un jour et une nuit, avant que Tisapherne eût rassemblé ses troupes, ce qu'il ne put faire que lentement.

III. Cléarque conseillait à Cyrus de ne se point exposer, mais de se contenter d'observer le combat, d'autant que combattant, sa seule personne ne serait pas d'un grand secours, au lieu que sa perte causerait celle de toute l'armée. Quant à la phalange des Grecs, il la fit marcher d'abord lentement, pour étonner les Barbares par sa belle disposition; mais quand on fut à la portée du trait, il ordonna qu'on prît la course, pour éviter d'être blessé par les javelots des Barbares. Et en effet, cette partie de l'armée eut l'avantage sur les Perses.

IV. Après la mort de Cyrus, les Grecs occupèrent un canton fertile et d'une grande étendue, environné d'un fleuve, et qu'une seule langue de terre empêchait d'être une île parfaite. Il ne voulait pas que l'on y campât; mais il avait de la peine à le persuader à ses Grecs. Il s'avisa de faire semer un faux bruit, que le roi menaçait de faire murer cette langue de terre. Les Grecs l'ayant entendu, se rendirent à l'avis de Cléarque, et campèrent au-delà de cette langue de terre.

V. Cléarque, emmenant un grand butin, se trouva arrêté sur une hauteur par les ennemis, qui l'environnèrent d'une tranchée. Les chefs de ses troupes voulaient qu'on chargeât les ennemis, avant que l'ouvrage fût achevé. « Laissez-les faire, dit Cléarque, et prenez courage; plus ils avanceront la tranchée, et moins nous aurons d'ennemis à combattre. » En effet, sur le soir, laissant là le butin, il se présenta à l'endroit où l'on n'avait pas encore ouvert la terre, et mit facilement en pièces, dans un lieu si serré, ceux qui se présentèrent devant lui.

VI. Cléarque, chargé du butin qu'il avait fait en Thrace, ne put se rendre à Byzance aussitôt qu'il l'aurait souhaité, et fut obligé de camper auprès d'une montagne du pays. Les Thraces se rassemblèrent, et Cléarque jugea bien que ceux qui avaient pu s'échapper des montagnes, viendraient l'attaquer la nuit. C'est pourquoi il ordonna à ses troupes de demeurer sous les armes, et de s'entr'éveiller souvent. Lui-même, pour les tenir plus alertes, profitant d'une nuit obscure, prit une partie de l'armée, et se mit à frapper sur les armes, à la manière des Thraces. Le reste de ses troupes croyant que c'étaient les ennemis, se tenait prêt à combattre. Dans ce moment les Thraces se montrèrent effectivement. Ils croyaient trouver les Grecs endormis; mais ils furent reçus par des gens qui ne l'étaient pas, qui étaient prêts à bien manier les armes, et qui leur tuèrent beaucoup de monde.

VII. Quand ceux de Byzance se furent révoltés, Cléarque fut mis à l'amende par les Éphores, et s'enfuit à Lampsaque avec quatre navires. Il

s'y habitua, et fit semblant de n'y penser qu'à boire et à faire bonne chère. Pendant ce temps-là ceux de Byzance furent assiégés par les Thraces, et envoyèrent les commandans de leurs troupes demander du secours à Cléarque. Il affecta de paraître plongé dans l'ivrognerie, et à peine put-on gagner sur lui qu'il leur donnât audience le troisième jour. Ayant écouté leurs prières, il dit qu'il avait pitié d'eux, et promit de les secourir. Outre ses quatre navires, il en arma encore deux autres, et fit voile à Byzance. Là il convoqua l'assemblée, et conseilla de faire monter sur les vaisseaux tout ce qu'il y avait de cavaliers et de gens de pied dans la ville, pour attaquer les Thraces en queue. Cela fut exécuté, et les pilotes eurent ordre de lui, quand ils verraient lever en haut le signal du combat, de mettre en mer, et de rester ensuite à flot sur l'ancre. Quand cela fut fait, Cléarque resté à terre avec les deux chefs, dit : « J'ai soif; » et se trouvant près d'un cabaret, il y entra avec eux, et avec les gardes qu'il y avait fait mettre en embuscade, tua les deux chefs. Il ferma ensuite le cabaret, et ordonna au cabaretier de se taire. Ayant fait ainsi mourir ces deux hommes, et enlevé les forces de la ville, il y fit entrer ses propres soldats, et s'en rendit le maître.

VIII. Cléarque faisait le ravage dans la Thrace, et y fit mourir plusieurs habitans. On lui envoya des ambassadeurs pour le prier de mettre fin à la guerre. Mais comme il estimait que la paix ne lui serait pas avantageuse, il ordonna aux cuisiniers de prendre deux ou trois corps morts des Thraces, de les couper en pièces, et de pendre ces pièces à des crochets. Les ambassadeurs Thraces voyant ces tristes objets, demandèrent à quelle fin cela se faisait. On leur répondit, par ordre de Cléarque, que c'était un régal qu'on préparait pour son souper. Les ambassadeurs, pénétrés d'horreur, se retirèrent, sans avoir osé ouvrir la bouche sur le sujet de leur légation.

IX. Cléarque avait ses troupes dans une plaine, et les ennemis supérieurs en cavalerie, étaient sur le point de l'attaquer. Il fit son ordre de bataille de huit rangs de profondeur, et les desserra plus qu'on ne le faisait ordinairement dans la disposition en carré. Il ordonna à ses gens de baisser l'épée le long du bouclier, et de creuser un fossé profond. Quand le fossé fut fait, il fit avancer ses troupes au-delà, à la rencontre de la cavalerie ennemie, et commanda que dans le moment qu'elle commencerait à agir, on lâchât pied jusqu'aux tranchées. Les ennemis qui ne connaissaient point ce piége, poussèrent avec ardeur, et donnèrent dans les fossés, où ils tombèrent les uns sur les autres, et les troupes de Cléarque tuèrent les cavaliers ennemis tombés par terre.

X. Pendant que Cléarque était en Thrace, l'armée était inquiétée de terreurs nocturnes. Cléarque fit publier : « S'il se fait quelque tumulte la nuit, que personne ne se lève; et si quelqu'un se lève, qu'on le tue comme ennemi. » Cet ordre apprit aux soldats à mépriser ces terreurs de nuit, et ils cessèrent ainsi de se mettre inutilement en mouvement.

CHAPITRE III.

ÉPAMINONDAS.

Phébiade, qui avait le commande-

ment de la citadelle de Cadmie, était amoureux de la femme d'Épaminondas. Cette femme le fit savoir à son mari, qui lui ordonna de faire semblant d'aimer Phébiade, et de lui promettre une nuit, avec engagement de mener avec elle d'autres femmes pour ses amis. La parole donnée, les femmes se trouvèrent au rendez-vous, et burent avec Phébiade et ses amis, jusqu'à l'ivresse. Elles demandèrent ensuite la permission de sortir un moment, pour vaquer à un sacrifice nocturne, et promirent de revenir dans l'instant. Phébiade et ses amis le leur permirent, et ordonnèrent aux gardes de la porte de les laisser rentrer. Étant sorties, elles trouvèrent dehors des jeunes gens sans barbe, avec qui elles changèrent d'habits, à la réserve d'une seule qui rentra avec eux, tant pour dire deux mots aux gardes de la porte, que pour guider ces jeunes gens. Conduits par cette femme, ils tuèrent Phébiade et tous ceux qui étaient avec lui.

II. Épaminondas, prêt de donner bataille à Leuctre, conduisait déjà sa phalange, suivie de ceux de Thespie. Il savait que ceux-ci ne marchaient qu'à regret, et pour éviter qu'ils ne causassent du désordre dans l'action, il fit publier : « Il est permis à ceux des Béotiens qui le voudront de se retirer. » Aussitôt les Thespiens s'en allèrent avec leurs armes. Par ce moyen il ne resta plus à Épaminondas que des troupes sûres et bien disciplinées, dont la valeur lui fit gagner une glorieuse victoire.

III. Épaminondas menait ses troupes dans le Péloponnése, et les ennemis venant à sa rencontre, campèrent auprès d'Onie. Il tonna, et les troupes d'Épaminondas eurent d'autant plus de frayeur, que le devin commanda de faire halte. « Non, non, dit Épaminondas, ce sont les ennemis seuls campés-là, que le tonnerre menace. » Le discours du général rendit le courage à ses troupes, et elles le suivirent hardiment.

IV. A la bataille de Leuctres, Épaminondas commandait les Thébains, et Cléombrote était à la tête des Lacédémoniens. L'avantage était égal de deux côtés, aussi bien que la perte. Épaminondas dit aux Thébains : « Accordez-moi seulement encore un pas, et la victoire est à nous. » Ils le crurent, et vainquirent ; les Lacédémoniens lâchèrent pied, et le roi Cléombrote mourut dans le combat.

V. Épaminondas, entré dans la Laconie, y eut tant d'avantages, qu'il ne tint qu'à lui de prendre Sparte. Mais changeant de sentiment, il se retira, sans avoir touché à la ville. Ses collègues menaçaient de le faire condamner. Mais leur montrant les alliés, c'est-à-dire, les Arcadiens, les Messéniens, les Argiens, et les autres du Péloponnése : « Voyez-vous ces gens, leur dit-il ; ce serait contre eux qu'il faudrait combattre, si nous ruinions entièrement les Lacédémoniens ; car s'ils sont unis à nous pour abaisser Lacédémone, ils seraient très fâchés que cette union servît à l'agrandissement de Thébes.

VI. Épaminondas persuada aux Thébains de lutter avec ceux d'entre les Lacédémoniens qui se trouvaient à Thèbes. Les Thébains n'avaient pas de peine à les mettre par terre, et apprirent par là à les mépriser. Après quoi s'estimant plus forts qu'eux, ils leur firent la guerre avec plus de courage.

VII. Épaminondas avait coutume de ne mener ses troupes qu'après le lever du soleil, comme s'il eût voulu faire profession de ne faire la guerre qu'à dé-

couvert. Il changea de méthode quand il fut dans le Péloponnèse, et surprit les Lacédémoniens endormis, en donnant sur eux la nuit.

VIII. Épaminondas commandait les Thébains, et Cléombrote était à la tête des Lacédémoniens et de leurs alliés, au nombre de quarante mille hommes. Ce grand nombre faisait peur aux Thébains. Épaminondas les rassura par deux artifices. Comme ils sortaient de la ville, un homme inconnu, préparé secrètement par Épaminondas, vint à leur rencontre, la tête ornée d'une couronne et de banderoles, et leur dit: « Je suis chargé de la part de Trophonius, de dire aux Thébains, que la victoire sera pour ceux qui commenceront les premiers le combat. » Les Thébains encouragés par cette prédiction, adorèrent le dieu qui la leur faisait. « Ce n'est pas encore assez, dit Épaminondas; il faut aller faire nos prières à Hercule. » Il avait déjà donné ses ordres au prêtre d'Hercule, qui avait ouvert le temple la nuit, et avait remis les armes en leur place, après les avoir détachées et fourbies avec le secours de ses ministres; et tout cela s'était fait secrètement, sans qu'ils en eussent rien dit à personne. Les gens de guerre arrivant au temple, et le trouvant ouvert sans ministère d'homme, et voyant toutes ces vieilles armes si brillantes, jetèrent de grands cris, et se trouvèrent animés d'un courage qu'ils crurent inspiré des dieux, parce qu'ils se persuadèrent qu'Hercule voulait leur tenir lieu de général. Cette confiance fut cause qu'ils vinrent à bout de vaincre les quarante mille ennemis qu'ils avaient à combattre.

IX. Épaminondas voulant entrer dans la Laconie, fit entendre qu'il passerait (l'isthme) la nuit. La forteresse du mont Ouie (qu'on trouvait à l'entrée) était défendue par une garnison de Lacédémoniens. Épaminondas, fit reposer ses troupes au pied de cette montagne, et ceux de la garnison furent toute la nuit sous les armes avec beaucoup de fatigue. A la pointe du jour, Épaminondas donna sur la garnison accablée de sommeil; et l'ayant facilement vaincue, passa librement.

X. Épaminondas, informé que Sparte était sans soldats, résolut de la surprendre la nuit. Agésilas en fut averti par des transfuges, accourut en diligence au secours, avec ce qu'il avait de troupes, et entra dans la ville, où il attendit les Thébains de pied ferme. Ils se présentèrent et furent vigoureusement repoussés par les Lacédémoniens. Comme le danger était pressant pour les Thébains, dans le trouble et la nuit, ils furent contraints de prendre la fuite, et plusieurs d'entre eux jetèrent leurs boucliers. Pour éviter qu'ils fussent notés d'infamie à ce sujet, Épaminondas fit crier qu'aucun de ceux qui étaient armés pesamment ne portât son bouclier; qu'un chacun le donnât à son écuyer, ou à quelqu'autre serviteur, et le vint joindre avec son dard et son épée seulement, pour le suivre (où il les voudrait mener.) Il cacha de cette manière à la multitude, quels étaient ceux qui avaient jeté leur bouclier: et ce bienfait les rendit dans la suite plus attachés à lui, plus courageux, et plus obéissans dans les entreprises les plus périlleuses.

XI. Épaminondas donna bataille aux Lacédémoniens. L'action fut vive, et il y eut beaucoup de morts de part et d'autre. La nuit survint, qui laissa la victoire indécise, et les deux armées se retirèrent. Les Lacédémoniens campant dans un très grand ordre, il leur fut aisé de savoir le nombre de leurs

morts. Cela leur affaiblit le courage, et ils s'endormirent tristement. Épaminondas, pour empêcher que pareille chose n'arrivât de son côté, ordonna que chacun campât comme il se trouverait, sans chercher sa place ordinaire, que tous soupassent à la hâte de ce que chacun pourrait avoir de vivres, ou en demandassent à leurs voisins, et se reposassent au même lieu où ils auraient soupé. De cet ordre, qui fut exécuté sur-le-champ, il en résulta un grand bien, qui fut que les Thébains qui avaient soupé çà et là, et non dans leurs chambrées, ignorèrent le nombre de leurs morts; en sorte que s'étant remis en bataille le lendemain, ils se battirent beaucoup plus courageusement que les Lacédémoniens, qu'ils vainquirent sans peine, parce qu'ils les trouvèrent déjà consternés de la perte de leurs compagnons.

XII. Épaminondas menait six mille Thébains seulement contre trente mille, tant Spartiates, qu'alliés des Spartiates. Les Thébains, comme il était naturel, avaient peur de cette grande multitude; mais voici comme Épaminondas leur ôta cette frayeur. Il y avait à Thèbes une statue de Pallas, qui avait une lance à la main droite, et au devant des genoux un bouclier appuyé sur la terre. Épaminondas prit un ouvrier, et le mena la nuit dans le temple où était cette statue, il lui fit changer d'attitude, et passa le bouclier au bras de Pallas. Quand il fut temps de sortir de la ville, Épaminondas fit ouvrir tous les temples, comme pour y faire des sacrifices pour l'heureux succès de l'armée. Les soldats voyant la nouvelle attitude de Pallas, furent surpris, et se persuadèrent fortement que la déesse s'était armée contre les ennemis. Épaminondas ne négligea pas de profiter de cette disposition des esprits; il ne cessait d'exhorter ses troupes à prendre courage, puisque la déesse tendait le bouclier contre les ennemis de l'État. En effet, les Thébains s'animèrent, donnèrent un combat éclatant, et remportèrent la victoire sur un nombre aussi supérieur que l'était celui des Lacédémoniens.

XIII. Épaminondas voulant passer le pont bâti sur le Sperque, voyait les Thessaliens campés devant lui dans le dessein de lui disputer le passage. Il avait remarqué que vers le point du jour il s'élevait du fleuve un brouillard épais. Il commanda à chaque troupe de couper et de porter deux faisceaux de bois, un de bois vert, et l'autre de bois sec, et d'y mettre le feu sur le minuit, au bois vert au-dessus, et au bois sec au-dessous. De cette sorte, favorisé de la nuit, du brouillard, et de la fumée, qui dérobaient aux ennemis la vue des objets, il fit passer ses soldats sur le pont. Ils se trouvèrent dans le milieu de la plaine, de l'autre côté, avant que la fumée et le brouillard se fussent dissipés. Alors, mais il était trop tard, les Thessaliens s'aperçurent que les Thébains étaient passés.

XIV. Épaminondas étant dans la disposition d'en venir aux mains avec les Lacédémoniens, auprès de Tégée, jugea qu'il devait s'emparer de quelques postes avantageux. Afin de cacher son dessein aux ennemis, il ordonna au commandant de la cavalerie de s'avancer au devant de la phalange avec seize cents chevaux, et de faire plusieurs évolutions, marches et contremarches de côté et d'autre. Par ce moyen il s'éleva beaucoup de poussière, qui offusqua la vue des ennemis, et à l'aide de cette obscurité les postes furent gagnés secrètement par Épaminondas. Quand la poussière fut

apaisée, les Lacédémoniens s'aperçurent quelle avait été la raison d'une cavacalde, dont le but leur avait été d'abord inconnu.

XV. Épaminondas voulant exciter les Thébains à faire un vigoureux effort contre les Lacédémoniens, prit un grand serpent, le leur montra, et lui ayant écrasé la tête en présence de tous, il leur dit : « Vous voyez que la tête ôtée, tout le reste du corps n'a plus de force. La tête de nos ennemis sont les Lacédémoniens que voilà, et le corps sont les alliés : si nous brisons cette tête, le reste du corps demeurera inutile. » Les Thébains, persuadés par cet exemple, attaquèrent courageusement la phalange lacédémonienne et la rompirent, et la multitude des alliés prit la fuite.

CHAPITRE IV.

PÉLOPIDAS.

Pélopidas voulait se rendre maître de deux forteresses éloignées l'une de l'autre de vingt-six stades. Pendant qu'il tenait le siége devant l'une de ces places, il donna ordre à quatre cavaliers de venir à toute bride, des couronnes sur la tête, lui annoncer que l'autre ville était prise. A cette nouvelle, il mena ses troupes devant la ville qu'on disait prise, quand il fut devant les murs, il fit allumer un grand feu, dont la fumée fut vue par ceux de l'autre ville, qui s'imaginèrent que Pélopidas avait fait mettre le feu à celle-ci. Ils eurent peur d'un pareil traitement, et se donnèrent d'eux-mêmes à Pélopidas. Il joignit à ses troupes les forces qu'il trouva dans cette ville, et se présenta devant l'autre, qui n'ayant pas le courage de lui résister, lui ouvrit ses portes. Ainsi les deux villes tombèrent sous sa puissance, l'une trompée par une fausse opinion, et l'autre, pour n'avoir pu lui résister.

II. Pélopidas étant en Thessalie, avait une rivière à passer, et ne le pouvait, parce qu'il avait les ennemis à dos. Il campa sur le bord du fleuve, et se retrancha de pieux et de fascines qu'il fit couper en grande quantité. Il y fit mettre le feu à minuit: par ce moyen les ennemis se trouvèrent dans l'impossibilité de le poursuivre, et il passa le fleuve en liberté.

III. Thèbes était maîtrisée par des troupes lacédémoniennes qui avaient à Cadmie un chef de garnison. Vint la fête de Vénus, que les femmes célébrèrent avec jeux ordinaires, et les hommes s'amusaient à les regarder. Le commandant de la garnison de Cadmie voulant de son côté honorer la déesse, fit venir des femmes publiques. Pélopidas entra dans le fort avec elles, avec une épée cachée sous ses habits, et mettant le commandant à mort, il délivra Thèbes.

CHAPITRE V.

GORGIAS OU GORGIDAS.

Gorgias fut le premier qui établit la troupe sacrée. Elle était composée d'hommes liés ensemble par l'amour le plus tendre, et au nombre de trois cents. La tendresse qu'ils avaient les uns pour les autres, faisait qu'ils ne s'abandonnaient jamais, qu'ils ne prenaient point la fuite, et qu'ils étaient résolus de vaincre les ennemis, ou de mourir tous ensemble.

II. Gorgias à la tête de la cavalerie thébaine, avait à combattre Phébidas, qui conduisait l'infanterie armée de boucliers. Comme il se trouvait dans un

lieu fort serré où la cavalerie ne pouvait pas faire grand effet, il lâcha pied devant l'infanterie de Phébidas. Les ennemis le poursuivirent, et par ce moyen, il les attira dans une plaine; et c'était le but de cette fuite simulée. Alors Gorgias élevant son casque au bout d'un javelot, donna le signal à ses gens, qui firent volte-face. L'infanterie de Phébidas, qui ne put soutenir l'effort de la cavalerie Thébaine, fut mise en déroute, et s'enfuit à Thesbies. Ainsi Phébidas, qui courait après des fuyards pour leur donner la chasse, fut contraint de fuir lui-même.

CHAPITRE VI.

DERCYLLIDAS.

Dercyllidas avait juré à Médias, tyran de Scepsis, que s'il venait lui parler de suite, il le laisserait retourner dans la ville. Médias vint, et Dercyllidas commanda qu'on ouvrît les portes de la ville; sinon il menaça de tuer le tyran. Quand la peur eut contraint celui-ci à tenir les portes ouvertes, Dercyllidas lui dit: « Je te laisse rentrer dans la ville, parce que je l'ai juré; mais j'y entrerai aussi avec toutes mes forces. »

CHAPITRE VII.

ALCÉTAS.

Le Lacédémonien Alcétas levant l'ancre de devant Istiée, voulut cacher aux Thébains qu'il avait plusieurs vaisseaux armés. Pour cet effet, il mit sur une galère une partie de ses soldats, et fit faire la manœuvre d'une manière qui pouvait donner à penser aux ennemis qu'il n'avait que ce seul vaisseau armé en guerre. Par ce moyen, il se rendit maître de tout ce qui était sur les galères des Thébains.

CHAPITRE VIII.

ARXILAIDAS.

Arxilaidas, autre Lacédémonien, conduisant des troupes, avait à passer un endroit fort dangereux. Il n'avait aucune assurance que les ennemis y fussent en embuscade; mais prévoyant que cela pouvait être, il donna ordre à ses troupes de se tenir prêtes à combattre, parce que les ennemis étaient cachés sur le passage. En effet, ils trouvèrent une grande embuscade; mais comme ils y étaient préparés, par la sage prévoyance du chef, ils attaquèrent les ennemis vigoureusement, et les mirent tous à mort.

CHAPITRE IX.

ISADAS.

Après la bataille de Leuctres, les Thébains s'emparèrent de Gyth, l'un des ports de la Laconie, et y mirent garnison. Isadas, Lacédémonien, prit avec lui cent personnes de son âge, leur ordonna de se frotter d'huile, de se mettre sur la tête des couronnes d'olivier, et de prendre chacun un poignard sous l'aisselle. Suivi de ces gens nus, il se mit nu lui-même, et courut de toutes ses forces avec eux. Les Thébains furent trompés par cet extérieur, et les reçurent comme des gens qui faisaient quelque jeu. Mais les Lacédémoniens ayant mis le poignard à la main, tuèrent une partie des Thébains, chassèrent le reste, et se rendirent maîtres de Gyth.

CHAPITRE X.

CLÉANDRIDAS.

Cléandridas menait ses troupes dans le pays de Térine, par un chemin creux, dans le dessein de cacher sa marche et de surprendre les Térinois. Ils en furent avertis par des transfuges, et, s'étant hâtés d'aller à sa rencontre, ils se trouvèrent sur sa tête. Cléandridas voyant ses soldats découragés, leur dit de se rassurer. A cet effet, il fit passer un hérault à travers ses troupes, qui cria qu'on regardât comme amis ceux d'entre les Térinois qui diraient le mot dont on était convenu avec lui. Les Térinois entendant cette publication, commencèrent à se regarder les uns les autres avec soupçon, comme s'il y avait eu des traîtres parmi eux, et crurent que le parti le plus sûr était de se retirer au plus vite et de veiller à la garde de leur ville. Quand ils s'en furent allés, Cléandridas fit monter librement ses troupes sur les hauteurs, ravagea le pays, et s'en retourna en sûreté.

II. Cléandridas, chef des Thuriens, gagna une bataille contre les Leucaniens. Après la victoire, il mena ses troupes sur le champ de bataille, et leur fit voir, par la situation des morts épars çà et là, que leur défaite ne venait que de ce que, sans se tenir serrés à leur poste, ils s'étaient trop répandus de côté et d'autre, d'où venait qu'ils étaient tombés loin les uns des autres, au lieu qu'eux s'étaient tenus serrés et fermes. Pendant qu'il était dans cette occupation, les Leucaniens se présentèrent de nouveau, en plus grand nombre qu'auparavant. Alors Cléandridas quitta la plaine, et posta son armée dans un lieu étroit. La grande multitude des ennemis ne leur donna aucun avantage. Le peu d'étendue du lieu donna moyen à Cléandridas d'opposer un front égal à celui qu'il avait devant lui ; et de cette sorte les Thouriens gagnèrent une seconde bataille sur les Leucanieus.

III. Les principaux de Tégée étaient soupçonnés de favoriser les Lacédémoniens. Pour les rendre encore plus suspects, Cléandridas faisant le dégât dans le pays, épargna leurs possessions seules, pendant qu'il ravageait celles de tous les autres. Ceux de Tégée, transportés de colère, intentèrent action de trahison à ces citoyens épargnés. Ceux-ci, appréhendant l'issue du jugement, le prévinrent, et livrèrent la ville à Cléandridas. Ainsi la crainte les força à rendre véritable une accusation qui n'avait pour fondement qu'un faux prétexte.

IV. Cléandridas faisant la guerre aux Leucauiens, avait la moitié plus de troupes qu'eux. Il eut peur que s'ils s'en apercevaient, ils ne prissent la fuite pour éviter le péril. Il s'avisa donc de donner beaucoup de profondeur à sa phalange. Les Leucaniens, voyant un front de peu d'étendue, la méprisèrent, et étendirent leurs rangs, dans le dessein de le déborder. Alors Cléandridas, dédoublant les files de sa phalange, développa son front et vint à bout de déborder lui-même les Leucaniens. Ils furent enveloppés, percés de traits, et tous tués, à la réserve d'un petit nombre qui prit honteusement la fuite.

V. Cléandridas voyant que les Thuriens étaient inférieurs en nombre aux ennemis, leur défendit de donner : « Il faut, leur dit-il, quand la peau du lion ne suffit pas, y coudre celle du renard. »

CHAPITRE XI.

PHARICIDAS.

Pendant que la flotte de Carthage était en route pour aller contre Syracuse, Pharacidas se trouva engagé au milieu de leurs galères. Il en prit neuf; et afin que les Carthaginois ne l'inquiétassent point dans sa route, il fit passer sur ces galères prises ses propres rameurs et ses soldats. Les Carthaginois reconnaissant leurs galères, les laissaient entrer librement dans le port de Syracuse.

CHAPIPRE XII.

DÉIPHONTE.

Déiphonte ayant concerté avec les Doriens qu'ils attireraient les Argiens au combat, monta sur ses vaisseaux, et alla se cacher derrière une hauteur. Une sentinelle vint lui dire : « Les Doriens mènent un grand butin, et les Argiens ont quitté leur camp pour aller le recouvrer. » Aussitôt Déiphonte et ses alliés firent descente, et courant au camp des Argiens, le trouvèrent sans défense, et s'en rendirent les maîtres. Les Argiens voyant qu'on avait pris leurs péres, leurs enfans et leurs femmes, ne trouvérent point d'autre moyen de leur rendre la liberté, qu'en livrant aux Doriens le pays et toutes leurs villes.

CHAPITRE XIII.

EURYTION.

Eurytion, roi de Lacédémone, voyant que la guerre contre les Arcadiens, traînait en longueur, essaya d'exciter parmi eux une sédition. A cet effet, il envoya dire par un héraut : « Les Lacédémoniens cesseront de faire la guerre, pourvu que vous chassiez les coupables; et ce sont ceux qui ont pris Egine. » Ceux qui avaient pris part au meurtre, craignant que le peuple, pour l'amour de la paix, ne prît le parti de les chasser, sortirent avec des épées, et tuèrent tant autant de monde qu'ils purent. Ils grossirent même leur troupe de beaucoup de gens à qui ils promirent la liberté. Ceux des habitans qui étaient pour la paix, s'assemblérent de leur côté en armes, et la ville se trouva partagée en deux armées. Ceux qui étaient bien intentionnés pour le bien public, eurent du désavantage. Ils s'enfuirent à un coin des murs, ouvrirent les portes, et reçurent au-dedans de la ville les Lacédémoniens qui se rendirent ainsi maîtres de Mantinée, par une sédition, après l'avoir inutilement attaquée par les ruses ordinaires de la guerre.

CHAPITRE XIV.

LES ÉPHORES.

Les Ephores avertis que Cinadon machinait quelque chose contre la tranquillité publique, crurent qu'il n'était par expédient de l'arrêter dans la ville. Ils envoyérent secrètement quelques cavaliers à Aulon, ville de la Laconie, et ayant appelé quelques jours après Cinadon, ils lui ordonnèrent d'aller avec deux soldats dans cette même ville, pour quelqu'affaire secrète, dont ils firent semblant de le charger. Dans le moment qu'il arriva, les cavaliers, envoyés auparavant au même lieu, le saisirent, et lui donnèrent la question. Ils apprirent de lui les noms de ses complices, et les envoyèrent aux Ephores, qui les firent mourir sans bruit,

et en l'absence de celui qui les avait découverts.

II. Les Ephores ayant eu avis que les Parthéniens avaient pour signal, lorsqu'ils voudraient commencer la sédition, d'élever un chapeau au milieu de la place publique, ordonnèrent au hérault de crier : « Que ceux qui doivent élever le chapeau, sortent de la place. » A ce cri, ceux qui avaient part à la conspiration, se tinrent en repos, dans la persuasion où ils furent que tout était découvert.

CHAPITRE XV.

HIPPODAMAS.

Hippodamas était assiégé à Prasios par les Arcadiens, et souffrait beaucoup de la faim. Les Spartiates lui envoyèrent un hérault; mais les Arcadiens ne lui permirent pas d'entrer. Hyppodamas lui cria de dessus les murs : « Dis aux Ephores qu'ils empêchent la femme qui est dans le temple de la Déesse à la maison d'airain. » Les Arcadiens ne comprirent rien à ce discours; mais les Lacédémoniens devinèrent qu'il désignait la famine, et qu'Hippodamas demandait des vivres; car dans le temple de la déesse, à la maison d'airain, la famine était représentée dans un tableau où était peinte une femme pâle et maigre, les mains liées derrière le dos. Ainsi le discours d'Hyppodamas, obscur pour les ennemis, fut clair pour les Lacédémoniens.

CHAPITRE XVI.

GASTRON.

Le Lacédémonien Gastron ayant à combattre les Perses en Egypte, fit changer d'armes aux Grecs et aux Egyptiens, et donnant aux uns les armes des autres, mit les Egyptiens à la queue, et s'avança à la tête avec les Grecs armés à l'égyptienne. Ils attaquèrent vigoureusement, et poussèrent leur pointe sans relâcher. Gastron fit ensuite avancer les Egyptiens armés à la grecque. Les Perses les prenant véritablement pour ce qu'ils paraissaient, se mirent en désordre, et s'enfuirent.

CHAPITRE XVII.

MÉGACLIDAS.

Mégaclidas s'étant retiré sur une montagne fort couverte, y fut assiégé. De ce qu'il avait de troupes, il mit à part ce qu'il avait de plus inutile et de plus pesant, et donna ordre à ceux-là de prendre la fuite à travers les bois. Des ennemis, comme il l'avait bien jugé, s'en aperçurent, et se mirent après ces fuyards ; pour lui, avec ce qui restait, c'est-à-dire les meilleures troupes, il prit la route opposée et s'échappa sans risque.

CHAPITRE XVIII.

HARMOSTÈS.

Harmostès, Lacédémonien, était assiégé par les Athéniens, et n'avait plus de vivres que pour deux jours. Il vint un hérault de Sparte. Les Athéniens ne permirent pas qu'il entrât dans la ville assiégés, mais lui ordonnèrent de faire son message de dehors, et tout haut. Le hérault dit donc : « Les Lacédémoniens te mandent de prendre courage, et d'attendre dans peu du secours de leur part. » Harmostès répondit : « Il n'est pas besoin que vous vous pres-

siez de venir à notre secours : nous avons encore des vivres pour cinq mois. L'hiver approchait, et les Athéniens croyant ce discours véritable, désespérèrent de pouvoir tenir le siége pendant une saison si rude, ils décampèrent, et la ville demeura libre.

CHAPITRE XIX.

THIBRON.

Thibron, assiégeant une place en Asie, persuada au commandant de sortir pour venir traiter avec lui, et jura, s'ils ne demeuraient pas d'accord, qu'il le laisserait retourner dans la place. Le commandant vint et on fit quelques propositions. Pendant ce temps, la garnison, qui comptait sur la paix, se négligea dans ses fonctions. Les troupes de Thibron profitèrent de cette conjoncture, attaquèrent la place, et la prirent. Thibron y fit reconduire le commandant, comme il l'avait juré : mais il le fit mourir dans le même lieu.

CHAPITRE XX.

DEMARAT.

Demarat voulant écrire aux Spartiates touchant l'armée de Xerxès, traçait ses lettres sur des tablettes non cirées, et puis les cirait par dessus l'écriture, afin que ces tablettes passassent par les gardes comme tablettes sans écriture.

CHAPITRE XXI.

ERIPPIDAS.

Erippidas étant allé à Héraclée de Traquinie, convoqua l'assemblée, et ayant placé ses troupes tout autour, il ordonna aux Traquiniens de s'asseoir à part. Quand ils furent assis, Erippidas leur ordonna de rendre raison devant les juges des injustices qu'ils avaient commises contre les Lacédémoniens, et de subir le jugement à la manière du pays des Spartes, c'est-à-dire liés. Ils se laissèrent lier par les troupes d'Eryppidas : après quoi on les mena hors des portes, et on les fit tous mourir.

CHAPITRE XXII.

ISCHOLAUS.

Ischolaüs, posté à Ainus, voyant les Athéniens s'approcher avec un grand nombre de navires, eut peur qu'à la faveur de la nuit ils lui enlevassent beaucoup de vaisseaux sans grande résistance. Il les fit tous approcher de la tour qui était sur les fossés, et les y attacha par les mâts, et les plus éloignés furent liés avec des cables aux plus proches, en sorte que tout se tenait. Les Athéniens vinrent la nuit, et essayèrent d'enlever quelques vaisseaux ; mais ils ne purent en venir à bout. Ceux d'Ainus, avertis par les gardes, sortirent les uns par terre, et les autres avec leurs vaisseaux, et donnèrent la chasse aux Athéniens.

II. Ischolaüs étant en marche, avait d'un côté des précipices et un très mauvais chemin, et de l'autre une montagne occupée par les ennemis : il faisait un vent violent ; pour en profiter, il alluma un grand feu, dont la chaleur et la fumée chassèrent les ennemis, et lui, il passa sûrement avec ses troupes par le chemin qu'ils lui avaient laissé libre.

III. Ischolaüs était assiégé à Drys par Chabrias. Voyant que ce général était prêt à faire approcher les béliers, il le

prévint, et fit abattre un grand pan de mur. Il avait deux vues dans cette action : la première d'obliger ses soldats à se défendre d'autant plus vigoureusement, qu'ils ne se verraient plus converts de ce mur ; et la seconde de faire voir aux ennemis qu'il méprisait tout cet appareil de machines de guerre. Les ennemis furent si surpris de cette démolition volontaire, qu'ils n'osèrent approcher de la ville.

IV. Ischolaüs, assiégé par les Athéniens, fut informé qu'une partie des gardes devait le trahir. Il fit la ronde la nuit par tous les postes, et joignit à chaque sentinelle un homme du nombre de ses soudoyés. De cette sorte il évita, sans fracas, le péril dont il était menacé.

CHAPITRE XXIII.

MNASSIPPIDAS.

Mnassippidas avait peu de troupes; se trouvant auprès des ennemis, la nuit, il ordonna à l'infanterie légère et aux trompettes de gagner la queue des ennemis à la faveur des ténèbres, et, quand ils y seraient, de sonner la charge et de tirer. Les ennemis crurent qu'on les avait enveloppés et se retirèrent à la hâte.

CHAPITRE XXIV.

ANTALCIDAS.

Antalcidas, ayant une grande flotte au port d'Abyde, sut que les galères d'Athènes étaient abordées à Ténédos, et qu'elles n'osaient se hasarder de passer jusqu'à Byzance. Il apprit en même temps qu'Iphicrate, qui commandait à Byzance, était allé assiéger Calcédoine, dont les habitans étaient ses alliés. Antalcidas donna ordre de prendre la route de Calcédoine, et se mit en embuscade dans le pays de Cyzique. Ceux qui étaient à Ténédos, ayant appris le départ d'Antalcidas, se hatèrent de voguer, pour aller joindre Iphicrate. Ils furent devant les galères des ennemis, avant que de les avoir aperçues. Antalcidas donna à l'improviste sur celles d'Athènes, en fit couler quelques-unes à fond, et se rendit maître des autres, et c'était le plus grand nombre.

CHAPITRE XXV.

ARGÉSIPOLIS.

Agésipolis assiégeait Mantinée. Les alliés, qu'il avait dans son armée, étaient portés à favoriser ceux de Mantinée. Cependant comme les Lacédémoniens avaient l'empire de la Grèce, ils les suivaient à la guerre ; mais la nuit ils fournissaient aux assiégés tout ce qui leur était nécessaire. Agésipolis, informé de ce qui se passait, fit lâcher autour du camp une grande multitude de chiens, dont il posta le plus grand nombre du côté qui regardait la ville, afin que la peur d'être découvert par les chiens, empêchât qui que ce fût de passer aux ennemis.

CHAPITRE XXVI.

STHÉNIPPE.

Sthénippe ayant feint de vouloir s'enfuir chez ceux de Tégée, fut pun (en apparence) comme déserteur, et condamné à l'amende par les Ephores. Il se retira ensuite à Tégée ; et comme son ressentiment paraissait bien fondé, ceux de Tégée ne firent point de difficulté de le recevoir. Pen-

dant qu'il y fut, il trouva moyen de corrompre ceux d'entre les habitans qu'il vit en différend avec l'Archonte ou chef de la ville, Aristocle; et s'étant joint à eux, il se servit de l'occasion d'une pompe religieuse, et le surprenant comme il allait sacrifier, il le tua.

CHAPITRE XXVII.

CALLICRATIDAS.

Callicratidas demanda en grâce à celui qui commandait dans le fort de Magnésie, de donner retraite à quatre des siens qui étaient malades, et cela lui fut accordé. Il mit dans chaque lit un soldat muni de cuirasse et d'épées, le tout caché d'une couverture ou d'un manteau, et chaque lit était porté par quatre jeunes hommes; en sorte que quand tout cela fut entré dans le fort, c'était vingt soldats vigoureux introduits artificieusement. Ils tuèrent les gardes, et s'emparèrent de la place.

II. Ayant été assiégé dans Magnésie, pendant que les ennemis faisaient approcher les béliers, il démolit une partie de la tour, d'un côté où l'on ne pouvait faire d'approches, et ayant observé le temps que les ennemis se relevaient à l'attaque, il sortit, et faisant le tour du mur, il prit les ennemis en queue, en tua beaucoup, et en fit un nombre considérable prisonnier. Après cette victoire, il fit rebâtir ce qu'il avait démoli.

CHAPITRE XXVIII.

MAGAS.

Magas, partant de Cyrène pour une expédition, laissa la garde de la ville à quelques-uns de ses amis; mais il fit renfermer dans la citadelle tous les outils, les javelots et les machines, et fit ôter toutes les guérites et les autres défenses de murs; afin que s'il y avait quelqu'un qui voulût entreprendre quelque nouveauté, la ville lui fut toujours ouverte.

II. Magas s'étant rendu maître de Paretone, gagna les sentinelles chargées de faire les signaux, et convint avec ces gens que le soir ils éleveraient un flambeau en signe de paix et d'amitié, et un pareil à la pointe du jour. Ces signaux, dans cette rencontre, n'étaient que tromperie; mais elle servit à Magas pour s'avancer dans le pays jusqu'au lieu nommé Chio, ou Chimo.

CHAPITRE XXIX.

CLÉONYME.

Cléonyme, roi de Lacédémone, assiégeant Trézène, plaça autour de la ville en plusieurs endroits des tireurs, à qui il donna ordre de lancer, dans la ville des dards sur lesquels était écrit: « Je viens mettre la ville en liberté. » Il avait des Trézéniens captifs; il les laissa aller sans rançon. Ces captifs délivrés parlaient avantageusement de Cléonyme; mais Eudamidas, général de Cratère, alors absent et chargé du soin de garder la ville, s'opposait à tous ceux qui marquaient de l'inclination pour la nouveauté. Les deux partis en vinrent aux mains, et Cléonyme, profitant de ce désordre, présenta l'escalade, prit la ville, la pilla, et y laissa un commandant spartiate avec une garnison.

II. Pendant que Cléonyme assiégeait Édesse, le mur tomba. Les ennemis se présentèrent avec de grandes lances, de la longueur chacune de seize coudées. Cléonyme, voyant cela, donna

une grande profondeur à sa phalange, et ne voulut point que les chefs de file, et ceux qui les suivaient immédiatement, eussent des dards. Il leur ordonna de saisir à deux mains, et de tenir ferme les lances des ennemis, dans le moment qu'ils se présenteraient; et à ceux qui suivaient dans chaque file, il ordonna de se couler à côté des premiers, et de combattre vigoureusement. Il arriva donc que les chefs de file saisirent les lances des ennemis, qui tiraillaient pour les ravoir, pendant que les serre-files, s'avançant de derrière les autres, faisaient un terrible carnage de ces lanciers. Ainsi Cléonyme, par son habileté, fit voir que les longues lances étaient d'un mauvais usage.

CHAPITRE XXX.

CLÉARQUE.

Cléarque d'Héraclée, dans le dessein de parvenir à se faire une citadelle dans sa ville, gagea des gens à qui il suggéra de sortir secrètement la nuit, pour voler, butiner, faire injure, blesser. Les habitans indignés de ces violences, demandèrent du secours à Cléarque. Il leur dit qu'il était impossible de contenir ces hommes enragés, à moins de les enfermer de murs. Ceux d'Héraclée lui en accordèrent la permission. Il choisit un canton de la ville, l'entoura de murs, et en fit une citadelle, non pas pour tenir en bride ces méchans, mais pour se procurer à lui-même la liberté d'exercer toutes sortes d'injustices.

II. Cléarque, devenu tyran d'Héraclée, fit un jour courir le bruit qu'il voulait se retirer avec ses gardes, et rendre au conseil des trois cents le gouvernement de l'état. Ils s'assemblèrent au lieu ordinaire où ils tenaient leurs séances. Ils étaient dans la disposition de donner de grands éloges à Cléarque, et s'attendaient à rentrer dans la possession de leur ancienne liberté. Cléarque ayant environné le lieu de l'assemblée de ses soldats, appela les trois cents par un hérault, les fit tous prendre un à un, et les fit mener dans la citadelle.

III. Cléarque voulant faire périr la plupart des habitans d'Héraclée, enrôla, sans aucun prétexte légitime et dans les ardeurs de la canicule, tous ceux qui étaient au-dessus de seize ans, comme pour aller faire le siége d'Astaque. Quand il fut arrivé auprès de cette ville, il posta les habitans dans un lieu marécageux, où l'air était sans mouvement, et où il y avait beaucoup d'eaux croupies. Il leur ordonna de camper là, d'observer soigneusement les Thraces, et de prendre garde qu'ils ne se montrassent dans ces cantons. Pour lui, comme s'il eût voulu se charger du plus pénible, qui était d'attaquer la place, il se retira avec les étrangers soudoyés en des lieux hauts, ombragés et arrosés d'eaux vives, et y posa son camp. Il traîna le siége en longueur, jusqu'à ce que les chaleurs et exhalaisons des marais eussent fait périr les habitans d'Héraclée. Quand il s'en fut défait de cette manière, il s'en retourna avec ses troupes soudoyées, et dit que c'était la peste qui lui avait fait perdre tous ces habitans.

CHAPITRE XXXI.

ARISTOMÈNE.

Aristomène, Messénien, donnant du secours à Denis, s'aperçut dans un combat naval, où toutes les galères étaient mêlées, qu'il y avait quelque mouve-

ment désavantageux de son côté. Pour empêcher une déroute, dont il voyait les commencemens, il ordonna à ses soldats de crier : « Laissez-les fuir. » Les ennemis entendant ce cri, se persuadèrent qu'ils étaient vaincus, et prirent la fuite.

II. Aristomène, général des Messéniens, pour avoir tué trois fois cent Lacédémoniens, avait fait autant de fois le sacrifice appelé à ce sujet Hécatomphonie. Ayant un jour été blessé en plusieurs lieux, et laissé pour mort, il fut pris avec beaucoup d'autres par les Lacédémoniens. On ordonna que les autres seraient dépouillés et précipités nus, mais qu'Aristomène, à cause de la réputation qu'il s'était acquise par sa valeur, serait précipité avec ses armes. Tous les autres périrent en tombant. Pour Aristomène, l'air qui s'engagea dans son bouclier, modéra la pesanteur de sa chute, et le fit tomber légèrement : arrivé au bas, il leva les yeux de tous côtés, et se voyant environné de hauteurs inaccessibles, il ne perdit pourtant pas courage. Il observa fort attentivement toute la montagne, et remarqua une entrée fort étroite, où passaient des renards. Il prit un ossement d'un des corps morts dont il était environné, et le cassa. Ensuite il saisit un renard par la queue, et quoique cet animal le mordît, il ne quitta point prise qu'il ne s'en fût servi à se tirer de ce lieu. Avec l'ossement dont il s'était muni, il élargit les passages. Enfin il sortit de ce gouffre, et alla joindre les Messéniens qui étaient prêts de donner bataille. Il s'arma incontinent, et se mit à la tête de la phalange. Les Lacédémoniens furent étrangement surpris de voir Aristomène armé de nouveau, qui combattait encore, et qui les mettait en fuite, lui qu'ils venaient de précipiter dans un gouffre profond, dont personne ne s'était jamais sauvé. Ils s'enfuirent tous, et se persuadèrent que ce général était quelque chose de plus qu'un homme mortel.

III. Aristomène, Messénien, pris par les Lacédémoniens, était étroitement gardé. Il se roula dans le feu qui était auprès de lui, et ayant brûlé ses liens, il tua ses gardes, puis prenant leurs boucliers, il entra secrètement dans Sparte, et alla les clouer au temple de la déesse à la maison d'airain, et écrivit dessus : Aristomène s'est sauvé des mains des Lacédémoniens; après quoi il se retira à Messène.

IV. Un jour que les Lacédémoniens célébraient la fête de Castor et de Pollux, et faisaient un sacrifice public, Aristomène et un de ses amis montèrent sur des chevaux blancs, et se mirent sur la tête des étoiles d'or. C'était à l'entrée de la nuit, et tous les Lacédémoniens étaient assemblés hors de la ville avec leurs femmes et leurs enfans. Ces deux hommes se firent voir à eux d'une distance convenable. Les Lacédémoniens persuadés que c'était une apparition des enfans de Jupiter, en eurent une joie extrême, et se mirent à boire avec excès; Aristomène et son compagnon descendirent alors de cheval, et tirant leurs épées, tuèrent un grand nombre de Lacédémoniens, puis remontèrent à cheval, et se retirèrent en diligence.

CHAPITRE XXXII.

CINÉAS.

A la bataille de Mantinée, le désavantage fut égal, tant du côté des Thébains, que de celui des Mantinéens. Ceux-ci avaient envie d'envoyer un héraut aux Thébains, pour demander la

liberté d'enlever leurs morts. Ils avaient parmi eux un Athénien nommé Cinéas, dont le frère Démétrius était mort dans le combat. Il dit à ceux de Mantinée : « J'aime beaucoup mieux voir mon frère sans sépulture, que de consentir que l'on reconnaisse que les Thébains ont eu le dessus. Aussi bien mon frère n'est mort que pour empêcher que les ennemis ne dressassent un trophée contre lui et contre la patrie. » Ce discours persuada ceux de Mantinée, et le hérault ne fut point envoyé.

CHAPITRE XXXIII.

HÉGÉTORIDE.

Les Athéniens assiégeaient Thase. Les Thasiens firent cette loi : « Il y aura peine de mort pour le premier qui parlera de traiter avec les Athéniens. » Il y avait long-temps que la guerre durait, et la famine s'y était jointe ; ce qui faisait périr un grand nombre d'habitans. Hégétoride, Thasien, voyant cela, se mit la corde au cou, et se présentant à l'assemblée, dit : « Mes compatriotes, faites de moi ce qu'il vous plaira, et comme vous le jugerez expédient ; mais sauvez le reste du peuple par ma mort, en abolissant la loi trop sévère que vous avez publiée. » Les Thasiens, pénétrés de ce discours, abolirent la loi, et conservèrent Hégétoride.

CHAPITRE XXXIV.

DINIAS.

Dinias, fils de Phères et de Télésippe, demeurait à Cranon en Thessalie, et toute son occupation était d'aller à la chasse aux oiseaux qui étaient sur les étangs et les rivières. De cet état il passa à celui de tyran Cranon, et voici comme il s'y prit. Les Cranoniens soudoyèrent des gens pour la garde de leur ville. Dinias se mit à leur solde, et pendant trois ans il fit la garde si exactement, que l'on était encore plus sûr la nuit que le jour, et que l'on pouvait marcher à toute heure sans crainte. On lui donna là-dessus les louanges qu'il méritait, et chaque jour il faisait soudoyer des nouveaux gardes, afin de s'acquérir la réputation d'un grand zèle pour la défense de la ville. Le temps vint qu'il fallait donner à ferme la dîme des blés de la ville. Il présenta son jeune frère, qui était exempt de tribut, et lui fit donner l'adjudication de la ferme à un prix fort haut. Quand son frère eut été établi de cette sorte fermier des dîmes du pays, cela lui donna occasion de rassembler beaucoup de jeunes gens, pour courir le pays et lever les dîmes. Il vint une fête que les Cranoniens célébraient par toute sorte de jeux. Dinias mêla parmi les gardes de la ville des péagers tous à lui, et des gens à jeun, parmi des hommes ivres. Il mit à mort plus de mille habitans, et devint tyran de Cranon.

CHAPITRE XXXV.

NICON.

Le pirate Nicon faisait des courses continuelles, de Phères dans le Péloponnèse, et endommageait extrêmement les Messéniens. Agémaque, général des Messéniens lui dressa une embuscade, et l'ayant pris, l'amena à l'assemblée des Messéniens, dans le dessein de l'y tourmenter. Nicon leur promit de leur livrer Phères, s'ils voulaient lui donner la vie. Les ayant persuadés, il choisit une nuit sans lune, et ayant dit que la plus grande partie

le suivit d'un peu loin, il prit avec lui quelque peu de gens qu'il chargea de grandes bottes de paille. Il s'approcha de cette sorte des murs de Phères vers la seconde veille de la nuit, appela la sentinelle, et dit le mot du guet. On reconnut sa voix et le mot, et les portes lui furent ouvertes. Ceux qui portaient les bottes de paille les jetèrent à l'entrée de la porte, tirèrent leurs épées, et tuèrent les gardes. Ceux qui suivaient survinrent, et faisant irruption dans la ville, s'en rendirent les maîtres.

CHAPITRE XXXVI.

DIÉTAS.

Diétas, général des Achéens, ne pouvant se rendre maître ouvertement de la ville de Héres, usa de ce stratagème. Il gagna par de grands présens quelques habitans de Héres, qui se rendant souvent aux portes, et conversant familièrement avec ceux à qui l'on en avait confié la garde, buvaient avec eux, et trouvèrent moyen de prendre l'empreinte des clés, qu'ils envoyèrent à Diétas. Celui-ci fit faire des clés pareilles à celles dont on avait tiré l'empreinte, et les fit tenir à ceux qui la lui avaient envoyée. Ils lui marquèrent une nuit, pendant laquelle ils promirent de lui ouvrir les portes. Ils tinrent parole, et Diétas entra avec peu de troupes. Mais il eut besoin d'un second artifice pour demeurer en possession de cette ville. Car les habitans, sachant ce qui était arrivé, se levèrent. Ils étaient en grand nombre, et avaient une connaissance parfaite des lieux. Diétas eut peur de cette multitude. Il dispersa dans plusieurs endroits de la ville des trompettes, à qui il ordonna de sonner la charge tous en même temps. A ce bruit qui retentissait de toutes parts, les habitans s'imaginèrent que la ville était pleine d'ennemis. Ils en sortirent à la hâte, et quelque temps après ils envoyèrent prier Diétas de leur donner la liberté de demeurer dans leur patrie, où ils promirent de vivre sous l'obéissance des Achéens.

CHAPITRE XXXVII.

TISAMÈNE.

Tisamène, conduisant une armée, aperçut une grande quantité d'oiseaux qui passaient légèrement sur un certain lieu, sans s'y poser à terre. Il jugea qu'il devait y avoir des hommes postés dans ce lieu même, qui avaient fait peur aux oiseaux. Il chercha, et trouva qu'en effet il y avait là une embuscade d'Ioniens. Il les attaqua, et les défit.

CHAPITRE XXXVIII.

ONOMARQUE.

Les Béotiens assiégeaient Elatée. Onomarque fit sortir toutes ses troupes et tous les habitans, et ayant fait murer les portes, il mit à part, premièrement les enfans et les femmes, puis les mères, et ensuite les pères, et au-devant de tout cela, il arrangea les troupes armées. Pélopidas voyant ce désespoir de gens qui voulaient vaincre ou mourir, ne jugea pas à propos de combattre, et se retira.

Onomarque était en guerre contre les Macédoniens. Il avait à dos une montagne contourée en forme de croissant. Il cacha aux deux extrémités de cette montagne des pierres et des tireurs, et fit avancer ses troupes dans

la plaine qui était au-devant de cette montagne. Quand les Macédoniens eurent commencé à lancer leurs traits, les Phocéens firent semblant de fuir vers le milieu de la montagne, et les Macédoniens les suivirent avec ardeur. Ceux qui étaient postés aux deux pointes de la montagne, endommagèrent extrêmement la phalange macédonienne à coups de pierres. En même temps Onomarque fit faire volte-face à ses troupes. Ses Phocéens donnèrent courageusement sur la phalange macédonienne, qui, se trouvant maltraitée en même temps, et en queue, et en tête, eut bien de la peine à faire sa retraite. C'est dans cette fuite qu'on rapporte que Philippe, roi de Macédoine dit : « Je n'ai pas fui ; mais j'ai fait comme le bélier ; j'ai reculé pour commencer à frapper avec plus de force. »

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

DÉMOSTHÈNE.

Il y avait à Pyle une garnison Lacédémonienne. Démosthène mena la flotte du côté du cap. Les Lacédémoniens quittèrent Pyle, dans l'espérance de surprendre Démosthène, occupé à faire descente. Il n'y avait pas loin du cap à Pyle. Démosthène voyant les ennemis proche du cap, cingla en diligence vers Pyle, et trouvant la place sans défenseurs, il s'en rendit le maître.

II. Démosthène conduisant les Acarnanieus et les Amphiloquiens, se trouva campé devant les troupes du Péloponnèse, un grand torrent entre deux. Il vit que les ennemis étaient forts supérieurs en nombre, et qu'ils débordaient son armée. Il fit mettre en embuscade dans un lieu creux et propre à cela, un nombre suffisant de gens armés de toutes pièces, et trois cents fantassins armés à la légère, qui eurent ordre, quand ils verraient la phalange débordée par les ennemis, de fondre en queue sur ce qui s'étendait au-delà de sa phalange. Les ennemis le débordèrent effectivement, et les gens de l'embuscade, s'étant levés à propos, tombèrent tout d'un coup sur les ennemis, qu'ils prirent par derrière, et les vainquirent sans beaucoup de peine.

CHAPITRE II.

PAQUÉS.

Paqués assiégeait Notium. Il demanda à parler avec Hippias, général de Pissouthnès, le pria de sortir pour cet effet hors des murs, et donna parole de le renvoyer sain et sauf dans la ville. Hippias sortit, et Paqués le fit entourer de gardes. En même temps il prit Notium d'assaut. Après cela il fit rentrer Hippias vif dans la ville, comme il l'avait juré; mais il le fit aussitôt percer de traits.

CHAPITRE III.

TOLMIDÈS.

Les Athéniens avaient réglé, par un décret public, qu'on ferait une liste de mille hommes, et qu'on les donnerait à Tolmidès. Il alla trouver les jeunes gens, et parlant à chacun en particulier, il lui dit qu'il le mettrait sur la liste, et qu'il vaudrait bien mieux qu'il vînt à la guerre volontairement que d'y être forcé par autorité. De cette manière il y en eut trois mille qui lui donnèrent leur engagement et leurs noms. Tolmidès n'en put gagner davantage; mais parmi ceux qu'il n'avait pu engager, on lui en choisit mille autres en vertu du décret. Enfin il eut de quoi remplir cinquante galères, et au lieu de mille hommes, il en eut quatre mille.

CHAPITRE IV.

PHORMION.

Phormion ayant fait descente en Chalcide, fit un grand butin dans le pays, et l'emportant sur ses vaisseaux, alla prendre terre à Cyr. Les Chalcidiens envoyèrent une ambassade pour demander la restitution de ce butin. Pendant qu'on était occupé à cette négociation, il disposa sous main un vaisseau de service, qui parut au port, comme envoyé d'Athènes, pour prier Phormion, de la part du peuple, de se rendre en diligence au port de Pirée. Dans l'impatience qu'il témoignait d'aller où l'invitaient les Athéniens, il restitua aux ambassadeurs de Chalcide, tout ce qu'ils demandaient; monta sur un vaisseau, et alla se cacher la nuit derrière une petite île. Les Chalcidiens, contens de ravoir ce qui était à eux, et voyant que Phormion avait mis à la voile pour se rendre à Athènes, n'eurent pas grand soin de garder leur ville et leur pays. Pendant qu'ils se négligeaient, sur cette assurance, Phormion fondit sur eux. Peu s'en fallut qu'il ne prît la ville. Mais tout ce qu'il y avait de bon à prendre dans le pays, il s'en empara, et l'emporta avec lui.

II. Phormion n'ayant que trente vaisseaux, se trouva en face des ennemis, qui en avaient cinquante. Il divisa sa flotte en cinq files ou escadres, et les mena ainsi droit aux ennemis. Les vaisseaux de ceux-ci, conduits par des gens qui s'assuraient de la victoire, se furent bientôt séparés les uns des autres. Phormion voyant ce désordre, mit les six vaisseaux de son escadre sur une ligne de front, et fondit sur les galères qui se trouvèrent les plus proches de lui, et les ayant coulées à fond, il alla chercher les autres. Ceux qui commandaient les quatre autres escadres, firent la même chose. Les ennemis prirent la fuite, après avoir perdu la plupart de leurs galères coulées à fond, et Phormion remporta une victoire signalée.

III. Phormion faisant route sur les côtes de Naupacte, rencontra deux galères qui lui donnèrent la chasse. Il y avait à la rade un vaisseau de charge. Phormion, sur le point d'être pris, se mit à couvert de ce vaisseau, et en ayant fait le tour, il alla donner dans la poupe de la plus lente des deux galères, et la coula à fond. Revirant aussitôt sur l'autre, il la fit de même périr sans beaucoup de peine.

CHAPITRE V.

CLISTHÈNE.

Clisthène assiégeait Cirrha. Il y avait un oracle qui disait que cette ville ne serait point prise jusqu'à ce que la mer touchât la terre sacrée. Les Cyrrhéens méprisaient cet oracle, parce que la terre sacrée était fort loin de la mer, et leur ville était entre la mer et cette terre. Clisthène, informé du contenu dans l'oracle, consacra au dieu d'Apollon le pays et la ville de Cyrrha; afin que devenu terre sacrée, il fut sujet au malheur prédit par l'oracle; parce qu'alors la mer baignerait la terre sacrée. En effet il eut la victoire, et dédia le pays au dieu.

CHAPITRE VI.

PHRYNIQUE.

Phrynique, général de Samos, avait donné parole aux ennemis de leur livrer la ville. Pendant qu'il différait l'exécution, il fut accusé de trahison;

et était sur le point d'être convaincu. Il prévint le jugement, en découvrant aux Samiens tout ce que les ennemis avaient dessein de faire. « Ils viendront, dit-il, et attaqueront Samos du côté que la ville n'est point fermée de murailles, et prendront le temps que la plupart des vaisseaux ne seront point dans le port. Pour déconcerter leur entreprise, il n'y a qu'à murer ce côté. » L'on se mit à travailler à cette fortification, sur cet avis. Les ennemis, Alcibiade à leur tête, écrivirent aux Samiens pour leur découvrir la trahison de Phrynique. Mais ses actions parurent un témoignage plus sûr que ces lettres, et malgré tout ce que purent mander ses ennemis, il demeura constant qu'il était un excellent général.

CHAPITRE VII.

LACHARÈS.

Quand la ville d'Athènes fut prise par Démétrius, Lacharès se revêtit d'un habit d'esclave des plus rustiques, se barbouilla le visage de noir, prit un panier plein de fumier, et sortit par une petite porte dérobée; ayant trouvé là un cheval, il monta dessus, ayant à la main une bonne quantité de pièces d'or de Darius. Poursuivi avec ardeur par des cavaliers tarentins, il laissa tomber de ces pièces d'or dans le chemin, et ces gens descendirent de cheval pour les ramasser; il fit la même chose plusieurs autres fois de suite, et par ce moyen gagna pays. Enfin il arriva sain et sauf en Béotie.

II. A la prise de Thèbes, Lacharès se coula dans un égoût, et y demeura trois ou quatre jours, il en sortit un soir, et se rendit à Delphes, d'où il alla trouver Lysimachus.

III. Quand les ennemis se rendirent maîtres de Sest, Lacharès passa quelques jours dans une fosse, avec autant de vivres seulement qu'il en fallait pour ne pas mourir de faim. Il arriva qu'une femme avait un mort à porter : Lacharès profita de cette occasion, prit un habit de femme, et la tête couverte d'un voile noir, il se joignit aux pleureuses, sortit hors des murs avec le convoi, et la nuit venue, il passa à Lysimaquie.

CHAPITRE VIII.

ARQUINE.

Les Argiens, par un décret public, avaient ordonné qu'il serait fait de nouvelles armes pour être distribuées aux habitans, et que les vieilles seraient offertes et consacrées aux dieux. Arquine fut chargé de l'inspection de cette manufacture, et de la distribution des armes. En donnant les neuves à chaque habitant, il retirait les vieilles; mais au lieu de mettre celles-ci dans les temples, il les garda chez lui, et étant demeuré maître de toutes les vieilles armes, il rassembla toutes sortes de gens, étrangers, voisins, pauvres, les prit même parmi la canaille, les arma, et devint tyran d'Argos.

CHAPITRE IX.

IPHICRATE.

Iphicrate menant sa phalange contre les ennemis, s'aperçut qu'il y avait de ses soldats qui traînaient, qui étaient pâles, et qui marquaient peu d'assurance : il s'avança, et comme les ennemis commençaient à paraître, il fit publier : « Si quelqu'un a laissé quelque chose, qu'il s'en aille le chercher, et qu'il revienne. » Les lâches

furent ravis d'entendre cette proclamation, et s'en allèrent aussitôt. Sans attendre leur retour, Iphicrate dit : « Hommes, maintenant que nous voilà délivrés de la compagnie de ces vils esclaves, c'est à nous à bien faire. Allons aux ennemis, afin d'être les seuls, à jouir des fruits de notre courage. » Ses soldats furent animés par ce discours, et combattant sans mélange des gens timides, ils remportèrent la victoire.

II. Iphicrate ayant mis les ennemis en fuite, et étant encore auprès, donnait ces avis à sa phalange : « Vous, qui êtes armés à la légère, prenez garde aux embuscades, ne bouchez point le passage à l'ennemi qui fuit. S'il y a des fleuves à passer, des endroits serrés et des fossés, c'est là justement qu'il ne faut point enfermer les ennemis qui sont en fuite, de peur que le désespoir ne les engage à se battre de nouveau. Dans une poursuite, il ne faut pas s'approcher trop près des murs ; car il arrive souvent qu'étant à la portée du trait, on est blessé sans le pouvoir éviter, et l'on se retire en mauvais état. »

III. Iphicrate surprit une ville ennemie à la faveur de la nuit ; les habitans s'enfuirent dans la place publique, et s'y assemblèrent en grand nombre. Iphicrate commanda qu'on ouvrît les portes pour leur donner la commodité de se retirer. Par ce moyen il s'assurait une possession exempte de trouble et de danger.

IV. Iphicrate faisait la guerre en Thrace. Une espèce de terreur panique saisit ses troupes, et elles prirent la fuite. Il fit publier que quiconque découvrirait celui qui avait jeté ses armes, les aurait. Cet avis ranima le courage des soldats, et les rendit plus disposés à garder leurs rangs.

V. Iphicrate voulant passer au milieu des ennemis, envoya la nuit des trompettes sur les extrémités des lieux qu'ils occupaient, avec ordre de sonner la charge. Ils obéirent, et les ennemis coururent au bruit. Ils laissèrent ainsi leur centre dégarni, et ce fut par là qu'Iphicrate passa en toute sûreté.

VI. Iphicrate ayant reçu un échec, s'enfuit avec fort peu de troupes dans un lieu fort couvert. Comme on l'y tenait serré, il ordonna qu'on fît beaucoup de bruit à l'une des extrémités, pendant la nuit. Les ennemis allèrent au bruit, et Iphicrate se retira sans empêchement de l'autre côté.

VII. Iphicrate avait un plus grand nombre de soldats que les ennemis, et les devins l'assuraient que les victimes lui promettaient un heureux succès. Cependant il ne voulut point en venir aux mains. Les ennemis regardaient ce retardement comme une chose sans raison, mais Iphicrate dit : « J'ai d'autres victimes dans la pensée, qui me disent qu'il ne faut pas combattre. Mes soldats sont en si grand nombre, qu'ils ne peuvent pas donner tous ensemble, ni pousser les cris ordinaires de guerre, et quand je leur ai commandé de baisser le dard, j'ai plus entendu le bruit de leurs dents que celui de leurs armes. »

VIII. Iphicrate ayant les ennemis en présence, fit une marche de trois jours sans être découvert, et voici comment. Il faisait allumer du bois sec, et et en faisait mettre du vert par-dessus. Cela faisait une fumée épaisse, qui bouchait la vue aux ennemis.

IX. Quand les devins ne donnaient pas des réponses favorables à Iphicrate, il ne se laissait pas persuader d'abord, mais tantôt il changeait l'ordonnance de son camp, tantôt il changeait de place, et faisait sacrifier de nouveau.

pour ne pas risquer le salut commun sur une seule observation.

X. Iphicrate mettait ses troupes en ordre de bataille, pour combattre les Lacédémomiens; plusieurs lui demandaient des postes d'honneur; l'un sollicitait le titre de taxiarque, l'autre d'être nommé chef de lochos, un autre d'avoir la conduite d'un corps moindre. Il remit toutes ces suppliques, et promit d'y satisfaire, quand il en serait temps, et voici celui qu'il prit. Il fit avancer la phalange, et quand elle fut arrangée, il donna ordre en secret qu'on suscitât un bruit propre à causer une terreur panique, comme si les ennemis eussent été prêts à donner. Il y eut beaucoup de mouvement dans la phalange. Les plus timides reculèrent, et les plus courageux s'avancèrent hardiment pour résister aux ennemis. Iphicrate se mit à rire, et avoua que cette terreur panique n'était qu'un artifice dont il s'était servi pour discerner ceux qui étaient dignes de conduire les autres. Il donna les emplois d'honneur à ceux qui étaient demeurés fermes, et commanda aux autres de se contenter de marcher à leur suite.

XI. Iphicrate étant sur le point de camper, détacha quelques gens, et les envoya s'emparer d'un poste avantageux, mais très éloigné de son armée. Ceux qui étaient autour de lui, furent surpris de cet ordre, et lui demandèrent : « Pourquoi prendre ce poste? » Iphicrate ne leur répondit autre chose, sinon : « Pensez-vous qu'on se le fût jamais imaginé? » C'était assez leur dire que dans la guerre il faut s'assurer des postes même auxquels on n'eût pas cru qu'on dût penser.

XII. Iphicrate était campé dans une grande plaine, et les ennemis, avec des troupes supérieures aux siennes, venaient au combat. Il fit creuser derrière ses gens une tranchée profonde, afin de leur ôter l'espérance de la fuite, et de les obliger par ce moyen, à combattre courageusement et de pied ferme.

XIII. Quand Iphicrate avait à combattre contre des troupes sans expérience, avec des soldats exercés de longue main, il ne se hâtait pas d'attaquer. Il traînait l'affaire en longueur, lassait par ce retardement des ennemis peu accoutumés à la peine, et puis il les attaquait. Mais au contraire, quand il avait en tête de vieilles troupes, et ne conduisait que de nouvelles levées, il donnait d'abord, pour mettre à profit la première pointe de courage de ses soldats, qui avaient plus d'ardeur que d'expérience.

XIV. Iphicrate ayant battu les ennemis, les poussa jusque dans un lieu fort étroit, d'où il leur était impossible de sortir autrement que par la victoire. Alors il dit : « Ne les contraignons pas à être gens de cœur. Il leur donna le temps et lieu de fuir, afin de se conserver, sans risque, la victoire qu'il avait remportée.

XV. Iphicrate ayant à subir un jugement où sa vie était en danger, fit paraître devant les juges un bon nombre de jeunes gens armés d'épées, dont ils laissaient voir la poignée. Les juges saisis de peur, trouvèrent à propos d'absoudre Iphicrate.

XVI. Iphicrate ayant été obligé de se retirer auprès de son beau-père, prit sa cuirasse en entrant dans sa maison, en disant : « Je m'exerce à la conserver ».

XVII. Iphicrate, quoiqu'au milieu d'un pays ami, munissait son camp de palissades, et disait : « Il n'appartient pas à un capitaine d'être réduit à dire : je n'y pensais pas ».

XVIII. Iphicrate voulant cacher sa marche aux ennemis qui étaient près de lui, et se retirer sans péril, coupa tous les arbres du lieu, et y fit mettre des boucliers, des casques et des javelots. Cela avait l'apparence de troupes qui demeuraient dans leur poste. Les ennemis y furent trompés, et Iphicrate fit sa retraite sans risque.

XIX. S'il arrivait qu'Iphicrate eût plus de troupes que les ennemis, il trouvait moyen de leur en cacher le nombre, pour les exciter à le mépriser. Il ordonnait à ses soldats de ne faire qu'un lit pour deux, de s'y reposer tour à tour, et de mettre leurs armes les unes sur les autres. Mais s'il avait moins de soldats que les ennemis, pour empêcher qu'ils ne les méprisassent, il ordonnait que chaque soldat dressât deux lits. Il décampait aussitôt et les ennemis comptant ensuite les lits étaient étonnés. Il profitait de cette disposition, et les attaquait ainsi avec avantage.

XX. Les Thébains étaient près de faire irruption dans Athènes la nuit. Iphicrate avertit les Athéniens de s'assembler la nuit dans la place, au moment qu'il leur en donnerait le signal. Il leur dit quand il les vit assemblés : « On me livre la ville de Thèbes, sortons paisiblement et sans bruit, et nous rendons maître de la ville sans coup férir. » Les Thébains furent informés de ce discours, abandonnèrent le dessein de surprendre Athènes, et allèrent veiller à la garde de leur propre ville.

XXI. Iphicrate avait peu de soldats, et les voyait peu animés à bien faire. Voulant leur inspirer de la hardiesse, il fit venir pendant son souper les chefs de lochos et les taxiarques, et leur ordonna de lui apporter tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent, de bijoux et de parures, parce qu'étant en traité pour se faire livrer les ennemis, il avait besoin de présens, et de marcher aussitôt contre les ennemis. Ils apportèrent ce qu'il leur avait demandé, et il leur donna pour mot du guet *Mercure ami*, dont il supposa qu'il était convenu avec ceux de l'intelligence. Peu de temps après il mena ses troupes, qui, dans l'attente de voir un parti se déclarer pour elles, combattirent avec confiance.

XXII. Iphicrate comparait toute l'armée au corps humain. Il disait que la phalange était la poitrine, que les fantassins armés à la légère étaient les mains, que les pieds étaient les gens de cheval, et que le général était la tête. Quand il manquait quelque chose, il disait que l'armée était estropiée, et que quand le général périssait, tout le reste devenait inutile.

XXIII. Iphicrate étant dans Mitylène, fit courir le bruit qu'on allait préparer des boucliers, pour les envoyer au plus tôt aux esclaves de Chio. Ceux de Chio ayant été informés de ce discours, eurent peur du soulèvement de leurs esclaves, envoyèrent aussitôt des présens à Iphicrate, et firent société avec lui.

XXIV. Iphicrate avait dessein d'attaquer Sicyone. Le commandant des Lacédémoniens y envoya du secours, et le fit mettre en embuscade. Quelques jeunes gens de la ville ayant rencontré Iphicrate et ses troupes, lui dirent d'un ton menaçant : « Tu le paieras maintenant sans doute. » Iphicrate, persuadé qu'il y avait des gens qui leur donnaient cette confiance, retourna sur ses pas dans le moment, et prenant une autre route difficile et plus courte, avec les plus vigoureux des siens, et tombant tout d'un coup sur ceux qui étaient en embuscade, les fit

tous périr. Il avoua qu'il avait fait une faute de n'avoir pas observé les lieux, mais la sagacité de son soupçon et la diligence avec laquelle il donna sur les ennemis, réparèrent avantageusement cette faute.

XXV. Iphicrate voulant, sur le point de livrer bataille aux Barbares, inspirer de la hardiesse à ses soldats, leur dit : « Je crains que ces gens ignorent comme mon nom seul donne de la terreur aux ennemis. Mais je pense à leur faire connaître aujourd'hui, de manière qu'ils en puissent informer les autres. Aidez-moi seulement à maintenir cette réputation. » Quand les armées furent aux mains, quelqu'un dit : « Les ennemis sont à craindre. » Il répondit : « Ne le sommes-nous pas davantage? »

XXVI. Iphicrate priait ses soldats, par toutes les occasions où sa conduite leur avait fait remporter de glorieuses victoires, de ne lui pas refuser cette seule grâce, de se présenter les premiers, quand les ennemis donneraient. Il savait bien que s'ils négligeaient d'en user ainsi, les ennemis ne manqueraient pas de le faire eux-mêmes.

XXVII. Iphicrate promit à ses soldats de leur donner la victoire, s'ils voulaient avancer un pas seulement, en s'animant les uns les autres quand il leur en ferait le signal. Dans la plus grande chaleur du combat, au moment que l'affaire allait se décider, Iphicrate éleva le signal. Ses troupes s'avancèrent avec grands cris, et poussant les ennemis vigoureusement, ils les mirent en fuite.

XXVIII. Iphicrate était à la tête des Athéniens, du côté de Corinthe, et faisait la guerre aux Thébains. Les Athéniens le pressaient de donner combat; mais voyant les ennemis supérieurs en nombre, et enflés de la victoire qu'ils venaient de remporter à Leuctres, il ne voulut point combattre. Il dit : « Je me sais bon gré de vous avoir animés au point que vous pouvez mépriser les Béotiens. C'en est assez pour moi. Du reste, cherchez quelque meilleur général que moi, qui puisse vous mener contre eux. » Ainsi la vertu du général sut mettre un frein au courage inconsidéré des Athéniens, et les empêcha de se commettre avec des gens trop fiers de leur avantage.

XXIX. Iphicrate fut accusé de trahison, à cause qu'ayant rencontré les ennemis à Embate, et ayant pu les défaire, il n'avait point attaqué leur flotte. L'affaire était poursuivie par Aristophon et Charès. Voyant les juges disposés à le condamner, il cessa de plaider sa cause, et fit entrevoir son épée aux juges. Ils eurent peur, qu'armant tous ceux qui étaient dans ses intérêts, il n'environnât l'auditoire, et tous le déclarèrent innocent par leurs suffrages. Après qu'il eut gagné sa cause, quelqu'un dit qu'il avait forcé les juges. « Il faudrait, répondit-il, que j'eusse perdu l'esprit, si après avoir fait la guerre pour les Athéniens, je n'avais pas su la faire pour moi-même. »

XXX. Dans une nécessité où l'on était d'argent, Iphicrate persuada aux Athéniens d'ordonner qu'on démolirait et que l'on vendrait toutes les saillies des maisons qui avançaient sur les rues. Les propriétaires apportèrent de grandes sommes pour empêcher que leurs maisons ne fussent gâtées par ces retranchemens.

XXXI. Après une bataille, Iphicrate avait soin de distribuer à chacun, selon son mérite et sa peine, sa part du butin. Et si les villes envoyaient des présens, il en faisait aussi part à tous, non pas par tête, mais par compagnies. Il envoyait une portion à un corps, une portion à un autre; telle aux cavaliers,

telle à l'infanterie pesamment armée, telle à l'infanterie légère. Avant le combat, ayant fait faire silence, il proposait des prix pour ceux qui feraient le mieux, dans la cavalerie, parmi les cuirassiers, et ainsi de tous les autres ordres. Et dans les fêtes et les assemblées publiques, il donnait les premières places à ceux qui avaient montré le plus de courage. Il faisait tout cela pour rendre ses soldats plus courageux dans les occasions périlleuses.

XXXII. Iphicrate exerçait continuellement ses soldats par des faux bruits, de fausses marches, de fausses frayeurs, de fausses embûches, de fausses trahisons, de fausses désertions, de fausses attaques et de fausses nouvelles de secours arrivé aux ennemis, afin qu'on fût moins surpris quand ces choses arrivaient véritablement.

XXXIII. Iphicrate, posté aux environs de la montagne sacrée, avait devant lui, à cinq stades seulement de distance, les ennemis qui avaient occupé un lieu fort élevé sur le bord de la mer. On ne pouvait y aller qu'un à un, et au-delà du chemin ce n'étaient que précipices qui donnaient dans la mer. Iphicrate ayant choisi des hommes robustes, prit le temps d'une nuit tranquille, se frotta d'huile, prit les armes nécessaires, fit le tour par la mer, en nageant dans les endroits les plus profonds, passa au-delà des gardes, et ayant abordé, les prit par derrière et les tua tous. Ensuite il fit avancer ses troupes par un chemin étroit, et comme la nuit durait encore, il surprit les ennemis qui étaient sans sentinelles et qui ne se défiaient de rien, en tua une partie et fit les autres prisonniers.

XXXIV. En hiver, et dans une forte gélée, Iphicrate voyant l'occasion favorable de donner sur les ennemis, voulut mener ses soldats au combat. S'apercevant que la rigueur du froid et la nuit leur ôtait le courage, il prit le plus mauvais habit qu'il put trouver, et alla de tente en tente exhorter ses soldats à faire effort contre les ennemis. Ces gens voyant leur général si mal vêtu, et sans souliers, qui ne laissait pas avec cela de témoigner de l'ardeur pour le salut commun, se sentirent animés à bien faire, et le suivirent courageusement.

XXXV. Quand Iphicrate n'avait point de quoi payer la solde à ses troupes, il les menait dans les lieux déserts et sur les rivages de la mer, où elles n'avaient pas occasion de faire de dépense. Quand la caisse était pleine, il conduisait ses soldats dans les villes et dans les lieux où tout abondait, afin que, consumant leur solde, le manque d'argent les rendit ensuite plus ardens à de nouvelles expéditions. Il ne les laissait jamais dans l'oisiveté, mais il les occupait sans cesse, tantôt à faire des tranchées, tantôt à couper du bois, tantôt à changer de camp, tantôt à déménager et transporter le bagage. Il était persuadé qu'il n'y avait que l'oisiveté qui occasionnait les mouvemens séditieux.

XXXVI. Iphicrate ayant pillé Samos, mena sa flotte à Delos. Les Samiens lui envoyèrent des ambassadeurs pour racheter sa proie. Il promit de la rendre, et ayant fait faire secrètement le tour à un vaisseau de service, il le fit aborder comme s'il fût venu d'Athènes, avec une lettre forgée, par laquelle les Athéniens lui commandaient de revenir. Il transigea avec les Samiens, et les traita favorablement. Aussitôt il ordonna aux chefs des galères d'appareiller, et étant parti, il alla se cacher un jour et une nuit derrière une île déserte. Les Samiens, persuadés qu'Iphicrate s'en était allé, et satisfaits de

la manière dont il en avait usé avec eux, furent sans crainte dans leur ville, et en sortaient avec une entière sécurité, comme s'ils n'eussent plus eu rien à craindre. Iphicrate les voyant ainsi dispersés, reprit la route de Samos avec sa flotte, et fit encore un plus grand butin que la première fois. Phormion avait usé le premier d'une ruse semblable contre ceux de Chalcide.

XXXVII. Iphicrate essayait de réconcilier ensemble les Lacédémoniens et les Thébains qui se faisaient la guerre. Il trouvait de l'opposition dans les Argiens et dans les Arcadiens, alliés avec les Thébains. Il donna ordre à quelques troupes d'aller faire le ravage dans le pays d'Argos. Sur les plaintes qu'en firent les Argiens, il dit que c'était leurs propres déserteurs qui avaient fait tout le mal, et ayant fait semblant de leur donner la chasse, il rendit tout le butin aux Argiens. Ce bienfait imaginaire les attacha par reconnaissance à Iphicrate, qu'il regardèrent comme ami, et ils persuadèrent aux Thébains d'accepter la paix.

XXXVIII. Iphicrate s'étant uni à Pharnabaze, afin de faire la guerre pour le roi de Perse, mena sa flotte en Égypte. Comme ce pays est sans port de mer, Iphicrate ordonna aux commandans des galères de se munir chacun de quarante sacs. Quand on fut abordé, il fit remplir tous les sacs de sable, et les enfonça dans la mer, après les avoir attachés aux galères, qui ayant été remorquées, demeurérent en sûreté par ce moyen.

XXXIX. Iphicrate campé en Epidaurie, un peu au-dessus de la mer, se trouvant auprès d'un bois fort épais, et couvert, s'écria : « Que l'embuscade se lève. » Les ennemis s'imaginèrent qu'il y avait là effectivement une embuscade considérable, et saisis de frayeur, ils prirent la fuite, montèrent sur leurs vaisseaux, et se retirérent.

XL. Iphicrate étant en Thessalie, voulut traiter avec le tyran Jason, sur le bord d'une rivière. Ils s'envoyèrent réciproquement des gens qui les visitèrent partout, après qu'ils se furent désarmés et dépouillés. Après cette cérémonie, ils s'assemblérent tous deux sous un pont, et parlérent ensemble. Il ne restait plus que le serment à faire, et il fallait pour cela sacrifier. Iphicrate monta sur le pont, et Jason ayant pris la victime de la main d'un berger qui s'en alla, se mit à l'égorger et à en répandre le sang dans la riviére. Dans cet instant, Iphicrate, le poignard à la main, sauta à terre. Il ne tenait qu'à lui de tuer Jason, mais il ne le voulut pas ; il se contenta de le forcer à lui promettre ce qui lui convenait.

XLI. Iphicrate étant campé en Thrace auprès des ennemis, s'avisa une nuit de mettre le feu à une forêt qui était entre eux et lui ; et laissant dans son camp le bagage et beaucoup de bestiaux, il se retira à la faveur de la nuit, que la fumée rendait encore plus obscure, dans un lieu couvert et fort ombragé. Quand le jour fut venu, les Thraces étant entrés dans son camp, et n'y trouvant aucun Grec, se mirent à piller le bagage et à butiner les bestiaux. Iphicrate les voyant dispersés, se montra, en marchant en bon ordre, les vainquit, et sauva tout son bagage.

XLII. Pendant une nuit, Iphicrate voulant se rendre maître d'un certain poste, envoya des trompettes en plusieurs lieux différens, avec ordre de sonner la charge. A ce bruit, les ennemis couraient ça et là. Iphicrate ne trouva plus sur le lieu qu'un petit nom-

bre de gens qui y étaient demeurés; il n'eut pas de peine à les vaincre, et le poste lui demeura.

XLIII. Pendant qu'Iphicrate était à Corinthe, les Lacédémoniens vinrent se présenter devant la ville. Il ne jugea pas à propos de hasarder ses troupes dans un combat. Mais ayant su qu'il y avait autour de la ville des lieux très forts, il s'en saisit secrètement, et fit publier dans la ville qu'on l'y vînt joindre. Tous sortirent et s'assemblèrent autour d'Iphicrate. Cette multitude, et le parti qu'elle avait pris de se retirer dans les lieux forts, firent peur aux Lacédémoniens, et ils s'enfuirent sans combattre.

XLIV. Iphicrate faisant la guerre à ceux d'Abyde, était posté aux environs de la Chersonèse. S'y étant saisi d'un certain lieu, il se mit à le fortifier, et y leva une muraille, comme s'il avait peur d'Axibius, Lacédémonien. Les Abydiens voyant Iphicrate occupé à cet ouvrage, le méprisèrent comme un homme timide, et sortant de leur ville, se répandirent en liberté dans le pays. Iphicrate remarqua le peu d'ordre qu'ils observaient, et prenant la nuit une partie de ses troupes, il pénétra dans les terres d'Abyde, parcourut toute la campagne, et enleva beaucoup de personnes et de biens.

XLV. Iphicrate étant à Corinthe, sut que ceux du parti opposé devaient introduire la nuit suivante dans la ville des Lacédémoniens qu'ils avaient soudoyés. Il assembla ses soldats, et en ayant laissé une partie à la garde de Corinthe, il fit sortir les autres, et les menant lui-même, il les mit en ordre. Ensuite il se présenta à la porte qu'avaient fait ouvrir ceux qui recevaient les Lacédémoniens. Les derniers entraient actuellement; et comme la nuit empêchait de le reconnaître, il entra et fut admis comme eux. Il profita de l'obscurité, donna sur les ennemis, et en tua plusieurs, et quand le jour parut, il en fit prisonniers un grand nombre d'autres qui s'étaient réfugiés dans les temples.

XLVI. Iphicrate étant monté en Thrace, était campé avec huit mille hommes. Ayant été informé que les Thraces devaient l'attaquer la nuit, il se retira avec ses troupes, le soir, à trois stades de là, dans un vallon où il pouvait se cacher. Les Thraces donnant dans son camp, et le trouvant abandonné, se mirent à piller en désordre, et faisaient des railleries de la fuite des Grecs. Iphicrate parut tout d'un coup, et tombant sur les ennemis, il en tua un grand nombre, et fit les autres prisonniers de guerre.

XLVII. Iphicrate ayant à traverser un pays sans eau, par un chemin de deux journées, ordonna à ses soldats de souper et de faire provision d'eau. Au soleil couché, il se mit en chemin, et marcha toute la nuit. Le jour venu, il campa, fit manger ses troupes, et leur ordonna de boire de l'eau qu'elles avaient apportée. Il les fit reposer après midi, et sur le soir il leur commanda de souper. Après cela leur faisant plier bagage, il marcha encore la nuit. De cette manière il fit en deux nuits le chemin de deux jours; ses troupes furent rafraîchies, et l'eau ne leur manqua pas.

XLVIII. Aux environs d'Epidaure, Iphicrate conduisait un grand butin. Comme il approchait des vaisseaux, Lacon, à qui la garde du pays était confiée, lui donnait la chasse. Les Epidauriens étaient sur une hauteur. Iphicrate fit précéder le butin par de l'infanterie légère, à qui il ordonna de se disperser de côté et d'autre, et attaqua Lacon. Pendant que celui-ci était

occupé de tant de côtés différens, Iphicrate se saisit de quelques postes avantageux, d'où, fondant sur les ennemis en queue, il les extermina tous.

XLIX. Iphicrate était à Phlius, et marchait par des lieux fort étroits. Il avait les ennemis à dos, qui pressaient les derniers de ses soldats. Il ordonna à ses troupes de se hâter de sortir au plus tôt de ce lieu désavantageux, et prenant avec lui les plus vigoureux de ses soldats, il partit du centre, et s'avança à la queue, où, se trouvant tout frais et en bon ordre, contre des gens débandés, il en fit périr un grand nombre.

L. Dans une expédition qu'Iphicrate fit en Thrace, il campa dans une plaine bordée d'une montagne, où il n'y avait d'issue que par un pont étroit, que les Thraces devaient passer la nuit pour le venir attaquer. Il fit allumer un grand nombre de feux dans son camp, et en sortant avec ses troupes, courut se cacher dans les bois qui étaient au pied de la montagne, à côté du pont, et s'y tint en repos. Les Thraces passèrent le pont, et attirés par les feux qu'ils voyaient, ils poussèrent jusqu'au camp, dans l'attente d'y trouver les ennemis. Iphicrate sortant alors du bois, traversa le pont avec ses troupes, et fit sa retraite en sûreté.

LI. Iphicrate se voyant à la tête d'une grande armée, composée de troupes de terre et de troupes de mer, retenait chaque mois, quand il fallait payer la montre, le quart de la solde de chacun, comme un gage de fidélité, pour s'assurer qu'on ne quitterait point l'armée. De cette manière, il eut toujours des troupes nombreuses, et le quart du prêt mis en réserve, était un dépôt qui mettait dans la suite le soldat à son aise.

LII. Iphicrate se trouvant campé devant les alliés des Lacédémoniens, fit changer de parure à ses troupes, la nuit. Il donna aux soldats les vêtemens des esclaves, et aux esclaves les habits des soldats. Ceux-ci, ornés militairement, s'éloignèrent des armes, par son ordre, et se mirent à se promener comme gens qui n'avaient rien à faire; et les soldats vêtus en esclaves, se tinrent au milieu des armes et exerçaient les fonctions ordinaires aux esclaves. Les ennemis voyant cela, voulurent l'imiter. Leurs gens de guerre, désarmés, sortirent du camp, et se promenèrent en repos, et les esclaves demeurèrent à faire leurs fonctions accoutumées. Aussitôt Iphicrate fit donner le signal. Ses soldats prirent les armes à la hâte, et firent irruption dans le camp des ennemis, qui fut bientôt abandonné par les esclaves; et comme le reste était désarmé, tout ce qu'il y avait d'ennemis fut tué ou fait prisonnier.

LIII. Iphicrate campé en présence des ennemis, avait remarqué qu'ils dînaient tous les jours à la même heure. Il ordonna à ses troupes de dîner avant le jour; et quand cela fut fait, il attaqua les ennemis, sur lesquels on ne cessa point de tirer jusqu'au soir. Quand les deux armées se furent séparées, les ennemis se mirent à souper. Iphicrate, dont les troupes avaient déjà repu, fondit sur ces gens qui étaient à manger, et en fit un grand carnage.

LIV. Iphicrate étant aux environs de Phliunte, avait un passage difficile à surmonter. Il dédoubla les files de sa phalange, et les ennemis l'attaquaient en queue. Ils blessèrent plusieurs des siens, et enlevèrent beaucoup de dépouilles. Il ordonna à sa phalange de hâter le pas, prit avec lui les chefs et les plus courageux qu'il trouva à

droite et à gauche, les plaça en ordre à la queue de la phalange, et donnant sur des gens déjà fatigués de la poursuite, et occupés tumultuairement à piller le bagage, il en tua plusieurs; mais le plus grand nombre fut fait prisonnier de guerre.

LV. Iphicrate étant à Corcyre, fut averti par ceux qui avaient soin de faire les signaux avec le feu, que Crinippe venait de Sicile avec onze vaisseaux. Il commanda que dans une île déserte, on fit avec les feux le signal qu'on avait coutume de faire aux amis; et s'avançant en mer à la faveur de la nuit, il se rendit maître de dix de ces vaisseaux; il n'y en eut qu'un qui lui échappa par la fuite.

LVI. Iphicrate étant en Thrace, fut averti que deux de ses chefs méditaient une trahison; il convoqua les principaux de l'armée et leur ordonna, quand il manderait les deux chefs pour les examiner, de se saisir de leurs armes et de celles de leurs soldats. Les armes furent saisies, et Iphicrate ayant convaincu ces deux hommes de trahison, les fit mourir. Quant à leurs soldats, il les dépouilla, et les chassa du camp.

LVII. Iphicrate voyant que deux mille hommes de ceux qui étaient à sa solde, avaient déserté pour passer du côté des Lacédémoniens, écrivit aux chefs de ces déserteurs une lettre où il les priait instamment de ne pas oublier ce qu'ils lui avaient promis, et de se tenir prêts au temps marqué, qui était le même qu'il devait recevoir du renfort d'Athènes. Il jugea bien que cette lettre serait surprise par les gardes des chemins, et c'était ce qu'il souhaitait. Elle fut portée aux Lacédémoniens, qui voulurent arrêter les transfuges. Ceux-ci s'estimèrent heureux de pouvoir se sauver par la fuite, et eurent également pour ennemis, et les Athéniens qui les avaient trouvés infidèles, et les Lacédémoniens, qui les croyaient traîtres.

LVIII. Iphicrate voulant connaître et convaincre de trahison ceux de Chio qui étaient dans les intérêts des Lacédémoniens, commanda à quelques capitaines de galères de prendre le large pendant la nuit, et de se présenter le lendemain devant Chio, armés et équipés à la façon des Lacédémoniens. Ceux qui étaient pour Sparte, les voyant, se rendirent au port avec beaucoup de joie. Iphicrate les environna, et les ayant pris, les fit transporter à Athènes pour y être punis.

LIX. Iphicrate manquait d'argent, et les soldats faisant un grand bruit, demandaient l'assemblée générale. Il trouva des gens qui avaient l'usage de la langue persane, et leur ayant donné de longues robes comme en portaient les Perses, il leur commanda de se montrer à l'assemblée, quand elle serait la plus remplie, et de dire en langue barbare: « Ceux qui apportent l'argent ne sont pas loin; nous avons été envoyés devant pour le faire savoir. » A ces nouvelles les soldats laissèrent l'assemblée se séparer.

LX. Iphicrate emmenait de l'Odrysie un butin considérable. Les Odrysiens allèrent en grand nombre pour le recouvrer. Iphicrate avait peu de chevaux; il donna à ses cavaliers des flambeaux allumés, avec ordre d'avancer ainsi contre les ennemis. Les chevaux des Odrysiens ne purent supporter cette lueur, à laquelle ils n'étaient pas accoutumés, et se mirent en fuite.

LXI. Iphicrate allait contre une ville ennemie; il fallait, pour y arriver, passer une rivière qui coulait vers cette ville, et la traversait. Il la passa le soir

avec son armée, afin que l'eau brouillée par son passage, eût le temps de s'éclaircir, en coulant pendant la nuit, et que son passage fût ignoré de ceux de la ville. Par ce moyen, il les surprit lorsqu'ils s'y attendaient le moins.

LXII. Iphicrate étant en Thrace, y fit beaucoup d'Odrysiens prisonniers. Les Odrysiens le poursuivaient vivement, et tiraient continuellement sur ses troupes. Pour les faire cesser, Iphicrate mit à côté de chaque chef de file un prisonnier nu, les mains attachées derrière le dos. Les Odrysiens ne voulant pas blesser les leurs, s'abstinrent de lancer davantage des traits et des javelots.

LXIII. Iphicrate voguant sur les côtes de Phénicie avec cent galères, chacune de trente bancs, arriva à la vue d'une côte pleine de vases, et mit les Phéniciens en grand mouvement sur le rivage. Il ordonna que, quand on montrerait le signal, les pilotes jetassent l'ancre à la poupe, qu'on abordât en bon ordre, et que les soldats bien armés se coulassent en mer, chacun tout le long de sa rame, sans rompre leurs rangs. Quand il jugea que la mer n'avait plus guère de profondeur, il étendit le signal de la descente. Les galères s'avancèrent en ligne, et furent affermies sur le fer et les hommes sortirent en bon ordre. Les ennemis étonnés de leur belle disposition et de leur hardiesse, prirent la fuite. Les soldats d'Iphicrate les poursuivirent, en tuèrent quelques-uns, prirent les autres vifs, rassemblèrent un grand butin, et le transportèrent sur leurs vaisseaux, après quoi ils campèrent sur terre.

CHAPITRE X.

TIMOTHÉE.

L'argent manquait dans l'armée d'Athènes. Timothée persuada aux marchands de prendre pour monnaie l'empreinte de son cachet, et promit, quand ils lui représenteraient ces empreintes, de satisfaire à ce qui leur serait dû. Ils le crurent, et ouvrirent le marché pour les soldats, qui les payaient du cachet du général. Dans la suite, quand Timothée eut recouvré de l'argent, il paya ce qui était dû aux marchands.

II. Timothée partait avec toute la flotte. Quelqu'un éternua. La chose parut de mauvais augure au pilote général qui donna ordre d'arrêter, et les matelots n'osaient monter sur les vaisseaux. Timothée ne put s'empêcher de rire, et dit : « Voilà un plaisant augure ! Est-ce donc une si grande merveille, que parmi tant d'hommes que voilà tout autour, il s'en soit trouvé un qui ait éternué ? » Les matelots tournèrent aussi la chose en risée, et levèrent l'ancre.

III. Timothée ayant commandé que l'on attaquât les ennemis, vit que peu de ses soldats s'avançaient. Celui qui menait la troupe, dit qu'il fallait attendre les autres. Timothée n'en fut pas d'avis ; il estimait qu'il suffisait de ceux qui se portaient courageusement au combat, et que la présence de ceux qui étaient si lents à s'avancer était inutile.

IV. Les Athéniens et les Lacédémoniens étaient sur le point de se donner bataille sur mer, devant Leucade. Timothée était général des Athéniens, et Nicomaque commandait la flotte de Lacédémone. Arriva la fête de Squirre, ou du chapeau blanc, qu'on célébrait en l'honneur de Mi-

nerve. Timothée fit couronner ses galères de myrthe, leva le signal, et ayant fait avancer sa flotte, combattit et remporta la victoire. Les soldats, persuadés qu'ils avaient la déesse à leur secours, furent remplis de confiance, et firent parfaitement bien leur devoir.

V. Timothée ayant assiégé une certaine ville, marqua un espace, dans lequel il permit à ses soldats de faire du butin. Dans le reste du pays, il fit enlever ce qu'il y avait de bon, et le vendit. Il ne voulut pas que l'on démolît aucune maison ni cabane; il défendit de couper aucun arbre fruitier, et voulut que l'on se contentât d'en prendre les fruits. Sa vue était dans cette conduite, que s'ils étaient vainqueurs, les tributs seraient plus abondans; que si la guerre traînait en longueur, ils auraient toujours des vivres et où se loger; enfin, et c'était encore le plus considérable, qu'on s'attirerait, par cette modération, la bienveillance des habitans.

VI. Timothée faisant la guerre par mer aux Lacédémoniens, garnit de soldats la poupe de ses galères, et s'y tenant en repos, il envoya devant vingt frégates légères, avec ordre de harceler les vaisseaux ennemis par beaucoup de mouvemens. Les Lacédémoniens se fatiguèrent extrêmement à ramer, et n'avaient pas un moment de repos. Timothée tout frais, fit avancer ses galères, et ayant donné combat, remporta une victoire signalée.

VII. Timothée voulant traverser le pays d'Olynthe, et craigeant la cavalerie des Olynthiens, fit un carré long de son armée, mit le bagage et la cavalerie au centre, avec un grand nombre de chariots accouplés ensemble; en dehors, il posta, de côté et d'autre, les gens armés de toutes pièces. De cette sorte, il empêcha la cavalerie des Olynthiens d'agir.

VIII. Timothée avait son camp du côté d'Amphipolis. On lui apprit un soir que les ennemis s'assemblaient pour venir contre lui; qu'ils étaient supérieurs en nombre, et qu'ils l'attaqueraient le lendemain. Pour ne point étonner ses soldats, il ne leur parla point du nombre des ennemis; au contraire, il dit qu'ils étaient peu et en mauvais ordre, et qu'il fallait les combattre. Tout ce qui n'était pas de service dans une action, il l'envoya devant, par des lieux difficiles et les moins gardés par les ennemis. Il se mit ensuite à la tête de la phalange, et la fit suivre par l'infanterie légère. Il avait des galères sur le fleuve de Strymont, et ne pouvant alors les armer, il les brûla. Il ne mit qu'une nuit à faire toutes ces choses, et se retira en sûreté.

IX. Timothée assiégeait Samos avec sept mille hommes étrangers qu'il avait soudoyés. Comme il n'avait point d'argent à leur donner, et voyant la fertilité de l'île, il en désigna un canton pour servir à la nourriture de ses soldats, et réservant tout le reste, il en vendit les fruits, en donnant pleine sûreté à ceux qui venaient les cueillir. De cette manière il eut abondamment de quoi payer le prêt à ses troupes, qui le servirent avec d'autant plus de bonne volonté, et la ville de Samos tomba sous sa puissance.

X. Pendant que Timothée assiégeait Samos, un grand nombre d'étrangers abordaient par mer au camp, et consumaient les vivres. Timothée voyant que cela les rendait rares, défendit de vendre de la farine, ni de l'huile ou du vin, mesure à mesure. Le grain, il défendit d'en vendre moins d'un *médimne* ou boisseau à la fois, et les liquides de même, moins d'une *métrète* à chaque

fois. Et pour ce qui est des meules à blé, il défendit à personne d'en avoir chez soi; il ne permit que celles qui étaient sur les hauteurs. Il arriva de là que les étrangers ne trouvant pas marché ouvert pour avoir de ces denrées qui se consumaient chaque jour, en apportaient avec eux pour vivre, et que les provisions furent conservées pour les soldats.

XI. Timothée ayant une flotte de quarante vaisseaux, en voulut envoyer cinq quelque part, avec des vivres pour plusieurs jours. Il n'avait point d'argent à leur donner: mais voici ce qu'il fit. Il commanda que toute la flotte partît avec des vivres pour trois jours. Ayant abordé à une île, il ordonna aux commandans des galères, de lui donner de chaque vaisseau les vivres de deux jours. Il les distribua aux cinq autres, qui furent ainsi avitaillés pour plusieurs jours, et il se retira avec les trente-cinq autres vaisseaux, à son premier poste.

XII. Timothée devait donner un combat naval, du côté de Leucade, à Nicoloque, général de la flotte de Sparte. Il fit mettre à terre l'équipage et les soldats de la plupart des navires, et leur ordonna de s'y tenir en repos sur le bord de la mer. Ensuite s'étant avancé avec vingt vaisseaux des plus légers à la course, il leur défendit d'approcher des ennemis à la portée du trait: mais il voulut qu'ils virassent de bord, et ne se battissent qu'en fuyant, afin de lasser les ennemis, qui ne cesseraient de ramer pour les atteindre. En effet, la chaleur et le travail leur firent perdre toutes leurs forces. Alors Timothée montra le signal de revirer; et étant allé prendre à la hâte ceux qu'il avait mis à terre, et qui s'étaient reposés, il donna la chasse aux ennemis épuisés, fit couler à fond un grand nombre de leurs galères, et mit les autres hors d'état de servir.

XIII. Timothée faisant la guerre aux Lacédémoniens sur mer, avait peur que dix vaisseaux Laconiens de conserve, que le général de la flotte ennemie avait donnés pour escorte aux barques chargées de vivres, ne vinssent donner sur les Athéniens, lorsqu'ils se retireraient. Il ordonna aux commandans des galères de ne se point amuser à chercher leur poste ordinaire, mais de se tenir chacun au lieu où il se trouverait, de peur que dans le mouvement qu'on ferait pour reprendre les postes accoutumés, les ennemis ne vinssent fondre sur une flotte en désordre. Il fit une ligne courbe de sa flotte, et la disposa en forme de croissant. Il mit au centre les vaisseaux de charge et les prisonniers, et se tenant sur la poupe, il présenta aux ennemis le bec de proue et les côtés.

XIV. Timothée faisant la guerre à ceux de Chalcide avec Perdiccas, fit fondre avec de l'argent de Macédoine du cuivre de Chypre, et de ce billon fit fabriquer de la monnaie, où sur cinq dragmes anciennes il n'y avait qu'un quatrième d'argent, et le reste était de mauvais cuivre. Ayant ainsi en abondance de quoi payer les troupes, il voulut persuader aux marchands du pays de recevoir ce cuivre dans le commerce. Ils aimèrent mieux trafiquer par échange, et ne gardèrent point de cette monnaie, qui revint ainsi aux soldats, et servit de nouveau à payer leurs montres.

XV. Timothée assiégeait Torone. Ceux de la ville élevaient des cavaliers fort haut, par le moyen de poches de cuir, et de corbeilles pleines de sable. Timothée prépara de grandes machines, où il y avait des mâts avec des pointes de fer et des faux. Par le

moyen des pointes, on déchira les poches de cuir, et avec les faux on rompit les corbeilles, et le sable s'écoula. Les Toroniens voyant cela, se rendirent.

XVI. Timothée accompagné de ceux de Corcyre et des autres alliés, faisait la guerre aux Lacédémoniens sur mer. Il mit à part les vaisseaux qui voguaient le plus légèrement, et leur ordonna de se tenir en repos. Les autres navires s'avancèrent contre les ennemis; et quand Timothée les eut assez harcelés pour les fatiguer, il fit signe aux vaisseaux qui se reposaient, de s'avancer. Comme ils étaient frais, les ennemis, déjà las, ne purent soutenir leur effort.

XVII. Dans un combat naval, qui fut donné devant Leucade, Timothée remporta la victoire sur les Lacédémoniens, qui perdirent plusieurs vaisseaux : mais il leur en restait dix qui n'avaient point combattu, et qui donnaient de la crainte à Timothée. Etant revenu à son premier poste, il arrangea sa flotte en demi-lune, et présenta aux ennemis la pointe et les côtés, après avoir mis au centre les vaisseaux de charge. Dans cette disposition il s'approcha de la terre, en reculant par la poupe, afin de présenter toujours la proue aux dix vaisseaux des ennemis, qui le voyant en cette posture, n'osèrent l'attaquer.

CHAPITRE XI.

CHABRIAS.

Chabrias étant sur le point de livrer bataille, dit à ses soldats : « En allant combattre, pensons moins que ce sont nos ennemis, que des hommes qui ont sang et chair, et de même nature que nous. »

II. Chabrias étant du côté de Naxe avec son armée navale, remporta la victoire le 16 du mois de Boëdromion. Il jugea que ce jour, qui était le second des neuf des mystères, serait favorable à son entreprise, comme une autre fête avait porté bonheur à Thémistocle devant Salamine. Mais Thémistocle avait eu à son secours Jacchus; et Chabrias eut pour lui la divinité en l'honneur de laquelle on disait : « A la mère, les initiés. » (*a*)

III. Les Lacédémoniens avaient envoyé douze vaisseaux à la découverte, et ces vaisseaux n'osaient sortir d'un port où ils s'étaient retirés. Chabrias, pour les inviter à prendre le large, joignit deux à deux douze vaisseaux qu'il avait aussi, et transporta sur un seul les voiles de deux. Les ennemis, estimant qu'il n'y avait que six galères, en eurent du mépris, et se voyant douze, allèrent hardiment contre les ennemis. Quand Chabrias les vit fort avancés, il sépara ses vaisseaux, attaqua ceux des Lacédémoniens, et en prit la moitié, avec tout l'équipage, et les soldats qui étaient dessus.

IV. Chabrias se retirant par des lieux étroits, avec peu de troupes, était poursuivi par une multitude d'ennemis. Il se mit à la tête, et les plus vigoureux, il les mit à la queue, pour résister à l'impression des ennemis. De cette sorte personne de la queue ne prit la fuite; car on n'aurait pu le faire sans passer à la face du général, qui n'aurait pas manqué de l'empêcher ou de punir; et l'armée de Chabrias continua sa route en sûreté.

V. Thamus, roi d'Égypte, n'avait point d'argent. Chabrias lui suggéra de commander aux plus riches du pays de lui apporter tout ce qu'ils avaient d'or

(*a*) Ce passage est inintelligible dans le texte.

et d'argent, avec promesse à ceux qui en apporteraient, qu'on n'exigerait point d'eux le tribut annuel. De cette manière on ramassa beaucoup de richesses, sans faire tort à personne; et dans la suite tout fut rendu à ceux qui avaient fait les avances.

VI. Chabrias ayant passé pendant la nuit une rivière, fit incursion sur Helos, ville de la Laconie, et emmena un grand butin, qu'il envoya au-dessus du fleuve dans une contrée où les esprits étaient bien disposés pour lui; et ce qui lui restait de troupes, il les fit repaître et se reposer jusqu'à midi, dans l'attente de ce qu'il présumait qui ne manquerait pas d'arriver. En effet, les Lacédémoniens sortirent pour aller recouvrer du butin, et coururent avec ardeur jusqu'au fleuve, à deux cents stades de distance. En y arrivant ils se trouvèrent las et débandés; et Chabrias leur lâchant ses soldats frais et repus, n'eut pas de peine à faire périr la plupart de ces Lacédémoniens.

VII. Chabrias était général des troupes du roi d'Égypte, à qui le roi de Perse faisait la guerre avec une armée de terre et une armée de mer. Le roi d'Égypte avait beaucoup de vaisseaux, mais point de rameurs pour les faire voguer. Chabrias choisit parmi les jeunes gens le nombre suffisant pour équiper deux cents vaisseaux. Ensuite ayant tiré les rames des galères, il fit mettre sur le rivage de longues pièces de bois, et asseoir dessus ces jeunes gens un à un. Il leur mit les rames à la main, et ayant pris des comites qui savaient les deux langues égyptienne et grecque, en peu de jours, par leur moyen, il apprit à toute cette jeunesse à manier la rame, et les vaisseaux se trouvèrent garnis suffisamment de chiourme.

VIII. Lorsque Chabrias devait donner bataille avec de nouvelles troupes, il faisait publier par un hérant, que ceux qui se trouveraient mal, eussent à mettre leurs armes à part. Tout ce qu'il y avait de gens timides feignaient de se trouver mal, et mettaient les armes bas. Chabrias ne se servait point de ceux-là dans le combat. Mais quand il était question de garder des postes avantageux, il les y mettait, parce que les ennemis apercevant leur multitude, en avaient peur; et le temps venait enfin que ces gens se rendaient capables de gagner leur solde.

IX. Chabrias menant sa flotte contre une ville ennemie, fit mettre la nuit à terre les soldats armés de boucliers, et lui se présenta au port avec ses vaisseaux, à la pointe du jour, assez loin de la ville. Les habitans sortirent en diligence pour l'empêcher de faire descente. Alors les gens armés de boucliers, sortirent de leur embuscade, prirent les habitans par derrière, en tuèrent une partie, firent les autres prisonniers, remontèrent sur leurs vaisseaux, et s'en allèrent.

X. Chabrias mit sur chacun de ses vaisseaux douze soldats, porteurs de boucliers, des plus légers à la course qu'il y eût, et la nuit il les fit débarquer dans le pays ennemi. Il jugea que ceux de la ville sortiraient en armes pour empêcher ceux-ci de butiner, et il se hâta de voguer contre la ville. Les habitans le voyant, se présentèrent aussitôt pour l'empêcher de la prendre. Pendant ce temps-là Chabrias lit approcher ses vaisseaux de la côte, y reprit ses porteurs de boucliers, et ayant chargé tout le butin qu'ils avaient fait, il se retira.

XI. Chabrias étant sur le point de livrer bataille sur mer à Pollis, général des Lacédémoniens, du côté de Naxe, ordonna aux commandans des galères

d'ôter secrètement les pavillons et les autres marques de leurs galères, et de se souvenir que les vaisseaux qui auraient de ces sortes de marques seraient aux ennemis. Quand cela fut fait, les pilotes des vaisseaux de Pollis rencontrèrent les navires des Athéniens, et n'y voyant point les marques athéniennes passèrent outre. Au contraire les vaisseaux des Athéniens attaquèrent des deux côtés ceux qui avaient des marques reconnaissables, et cet artifice donna la victoire aux Athéniens.

XII. Chabrias ayant fait voile du côté d'Égine, la nuit, mit à terre trois cents soldats, et passa outre. Ceux de la ville sortirent, attaquèrent ces trois cents hommes, et en tuèrent un grand nombre. Pendant ce temps-là Chabrias se présenta en diligence devant la ville. Les habitans craignant d'être enfermés dehors, cessèrent d'attaquer les trois cents, et se retirèrent dans Egine.

XIII. Chabrias voulant mettre ses rameurs à couvert des flots, pavoisa de peaux les côtés de ses galères, à la hauteur du pont ou du tillac où les gens de guerre avaient coutume de se tenir. De cette manière il défendit ses vaisseaux de la fureur des flots, et préserva l'équipage d'être mouillé. Outre cela les rameurs ne voyant plus les vagues à cause de cette espèce de rideau, ne furent plus sujets à se lever de peur, et firent la manœuvre plus sûrement.

XIV. Dans les navigations maritimes, Chabrias voulant se munir contre les tempêtes, mettait dans chaque vaisseau un double gouvernail. En temps calme il n'employait que l'ordinaire: mais quand la mer devenait grosse et agitée, il faisait planter l'autre à la proue en dehors des rameurs, de manière que le timon du gouvernail surpassât le tillac, et de cette sorte, quand les flots élevaient trop la poupe, le vaisseau était gouverné à l'autre bout.

XV. Chabrias ayant fait incursion dans la Laconie, en enleva un butin considérable Agésilas, à la tête des Spartiates, marcha pour le ravoir; Chabrias rassembla ses troupes sur une hauteur, et ayant placé dans un lieu sûr le bagage et les prisonniers, campa tout autour. Les Lacédémoniens se campèrent à cinq stades de là. Chabrias ordonna qu'on allumât une grande quantité de feux pendant la nuit; qu'environ la seconde veille on laissât dans le camp les bêtes de charge et les bestiaux, et que l'on se retirât par derrière cette hauteur; ce qui fut exécuté, sans que les ennemis en sussent rien. Les Lacédémoniens voyant les feux, et entendant le bruit que faisaient les bêtes, crurent que les Athéniens étaient encore là, levèrent le camp à la pointe du jour, et s'étant donné le mot pour le combat, s'avancèrent vers la hauteur. Quand ils en furent près, ils trouvèrent le camp des Athéniens vide, et Agésilas ne put s'empêcher de s'écrier: « Il faut convenir que Chabrias est un excellent capitaine. »

CHAPITRE XII.

PHOCION.

Phocion voyant les Athéniens entêtés de faire la guerre aux Béotiens, les en détournait le plus qu'il lui était possible. Malgré tous ses efforts la guerre fut résolue par décret public, et lui nommé général. Aussitôt il fit crier par un héraut: « Que tout Athénien, depuis l'âge de puberté, jusqu'à soixante ans, prenne des vivres pour cinq jours en sortant de l'assemblée, et me suive. » Aussitôt, voilà toute

la ville dans le trouble et l'agitation. Les vieillards surtout criaient, allaient et venaient, et témoignaient du mécontentement. « De quoi vous plaignez-vous, leur dit Phocion, je suis général; quoique j'aie quatre-vingts ans, je mourrai avec vous? » A ce discours les Athéniens se modérèrent dans leur ardeur inconsidérée, et renoncèrent à la guerre.

CHAPITRE XIII.

CHARÈS.

Charès soupçonnant qu'il y avait des espions dans son camp, fit poser des gardes autour des retranchemens, et commanda que chacun prenant son voisin, ne le laissât point aller qu'il n'eût dit qui il était, et de quelle section. De cette manière les espions furent découverts, parce qu'ils ne purent dire ni le corps, ni le poste, ni la section, ni la chambrée dont ils étaient, ni le mot du guet.

II. Charès se trouvant en Thrace dans un hiver très rude, s'aperçut que ses soldats épargnaient leurs habits, et devenaient paresseux à s'acquitter de leurs fonctions. Il ordonna que chacun changeât d'habit avec son voisin. Alors ne se souciant pas tant d'épargner les habits d'autrui, tous se trouvèrent plus disposés à faire ce qui leur était ordonné.

III. Charès retirait ses troupes de Thrace, et les Thraces le poursuivant, lui blessaient beaucoup de monde à son arrière-garde. Voulant les détourner et se procurer un passage sûr dans des lieux suspects, il fit monter des trompettes à cheval, et les faisant escorter par quelques cavaliers, il leur ordonna d'user de diligence pour gagner la queue des ennemis, et quand ils y seraient, de sonner la charge. Ils le firent, et à ce bruit les Thraces s'imaginèrent qu'il y avait là une embuscade, ils se débandèrent et prirent la fuite, et Charès fit sa retraite en sûreté.

CHAPITRE XIV.

CHARIDÈME.

Ceux d'Ilion faisaient du butin sur le territoire de la ville de Charidème. Il surprit un esclave ilien qui pillait avec les autres, et lui persuada à force de présens de lui livrer la ville. Et afin de le faire passer auprès des gardes des portes pour un homme très fidèle, il lui donna par deux ou trois fois un grand nombre de bestiaux et de prisonniers à emmener. Les gardes en ayant fait le partage, prirent confiance en cet homme, et lui permirent de sortir plusieurs fois la nuit, avec un bon nombre de personnes, pour faire de nouvelles prises. Charidème ayant pris ces gens, les lia, et donna leurs habits à autant de ses soldats bien armés. Leur donnant ensuite le butin, et même des chevaux, il les envoya vers la ville. Les gardes ouvrirent toutes les portes, pour faire passer les chevaux. Les soldats entrant avec les chevaux, tuèrent les gardes, et s'étant rendus maîtres des autres habitans, s'emparèrent de la ville. De cette manière, s'il est permis de badiner, on peut dire qu'Ilion fut encore pris une fois par le moyen d'un cheval.

CHAPITRE XV.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE.

Démétrius de Phalère était sur le point d'être pris par le roi de Thrace.

Il se cacha dans une charrette chargée de foin, et se sauva ainsi dans une région voisine.

CHAPITRE XVI.

PHILOCLÈS.

Philoclès, général de Ptolomée, campé auprès de Gaune, trouva moyen de corrompre par argent ceux qui gardaient les vivres. Ceux-ci firent publier dans la ville qu'ils en donneraient aux gens de guerre. Les soldats abandonnèrent alors les postes où ils étaient en faction, et s'en allèrent mesurer du blé. Philoclès attaquant en ce moment la ville, la trouva sans défense, et s'en rendit maître.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

ARGÉE.

Argée était roi de Macédoine, et Galaure l'était des Taulantiens. Les Taulantiens firent la guerre aux Macédoniens dans un temps qu'Argée n'avait que peu de troupes. Il ordonna aux filles des Macédoniens, quand les ennemis feraient avancer leur phalange, de descendre de la montagne Erébée et de se faire voir aux ennemis. A l'approche des Taulantiens, ces filles descendirent de la montagne, branlant les thyrses, au lieu des dards, et le visage ombragé des couronnes qu'elles avaient sur la tête. Gaulaure, frappé d'étonnement, et prenant de loin cette troupe pour des hommes, donna le signal de la retraite. Les Taulantiens prirent la fuite, jetèrent leurs armes, et laissèrent leur bagage. Argée ayant eu la victoire sans combat, bâtit un temple et le dédia à Bacchus trompeur; et les filles que les Macédoniens appelaient auparavant *Clodones* (d'un nom formé pour exprimer le bruit qu'elles faisaient dans les orgies de Bacchus), il ordonna qu'on les appelât *Mimallones* (comme qui dirait *imitatrices*), parce qu'elles avaient imité les hommes.

CHAPITRE II.

PHILIPPE.

Philippe, informé qu'il y avait à l'armée un Tarentin, homme de grande considération, qui se servait du bain chaud, lui ôta le commandement qu'il lui avait confié, et lui dit : « Il me semble que tu ignores les usages des Macédoniens, parmi lesquels une femme même qui vient d'accoucher, ne se lave pas avec de l'eau chaude. »

II. Philippe, campé devant les Athéniens à Chéronée, jugea à propos de leur céder, et plia devant eux. Stratoclès, général des Athéniens, s'écria : « Il ne faut point cesser de les poursuivre, jusqu'à ce que nous les ayons enfermés dans la Macédoine.» Et en effet, il les poursuivit avec ardeur. Philippe dit : « Les Athéniens ne savent pas vaincre. » En lâchant toujours pied, il fit serrer sa phalange, et la tint à couvert sous les armes, jusqu'à ce qu'étant parvenu dans un poste avantageux, il encouragea la multitude, et faisant demi-tour, il attaqua si vivement les Athéniens, qu'il remporta la victoire.

III. Pendant que Philippe faisait la guerre aux Thébains, il fut informé que deux de ses chefs avaient fait venir d'un lieu public, dans le camp, une chanteuse. Il les chassa tous deux des limites de son royaume.

IV. Philippe avait des ambassadeurs dans une ville ennemie de Thrace. Les habitans convoquèrent l'assemblée et ordonnèrent aux ambassadeurs de parler. Pendant qu'on était attentif à les écouter, Philippe surprit les habitans qui ne s'y attendaient point, et ayant attaqué la ville, s'en rendit maître.

V. Philippe demanda trêve aux Illyriens ses ennemis, afin de pouvoir re-

tirer ses morts. Ils la lui accordèrent, et comme on enlevait les derniers, il donna le signal, et fondit sur les ennemis, dans le temps qu'ils ne s'y attendaient point.

VI. Philippe et Ménégète, maîtres d'exercices, luttaient ensemble dans un lieu destiné à ces sortes d'occupations. Les soldats qui l'environnaient se mirent à crier pour lui demander leur prêt. Philippe n'avait point alors de finances. Il s'avança tout trempé de sueur, et s'étant frotté de poussière, il leur montra un visage riant, et leur dit : « Camarades, c'est pour cela que je m'exerce, afin d'en être plus disposé à battre les Barbares, dont la défaite me mettra en état de récompenser vos services. » En disant cela, il se mit à battre des mains, et courant à travers ses soldats, il alla se précipiter dans le bain. Les Macédoniens se mirent à rire, et le roi demeura si long-temps à se jouer dans l'eau avec Ménégète, et à se faire jeter par lui de l'eau au visage, que les soldats, las de l'attendre, se retirèrent l'un après l'autre. Philippe parlait souvent depuis de cette ruse, quand le vin le mettait en gaîté, et se savait bon gré d'avoir éludé l'importunité des demandes par cet artifice.

VII. Lorsque Philippe était à Chéronée, il fit réflexion que les soldats des Athéniens avaient beaucoup d'ardeur et fort peu d'expérience ; au lieu que les troupes macédoniennes étaient endurcies au travail, et exercées de longue main. Il différa le plus qu'il put de combattre, et ce délai ayant amorti le feu des Athéniens, il les vainquit plus facilement.

VIII. Philippe faisait la guerre dans le pays d'Amphisse. Les Athéniens et les Thébains s'étaient emparés de certains passages étroits, et il lui était impossible de faire avancer ses troupes. Pour donner le change aux ennemis, il écrivit à Antipater, en Macédoine, qu'il remettait à un autre temps la guerre d'Amphisse, et qu'il fallait se hâter d'aller en Thrace, parce qu'il avait appris qu'il y avait quelque mouvement. Le courrier traversant ces lieux étroits, fut pris par les généraux Charès et Proxène. Ils ouvrirent la lettre, la lurent, et ayant été trompés, ils abandonnèrent la garde de ces lieux. Philippe les trouvant libres, passa en toute sûreté, vainquit les généraux qui s'étaient avisés de revenir sur leurs pas, et se rendit maître d'Amphisse.

IX. Philippe vint à bout de beaucoup plus de choses par la négociation et par les discours, que par la force des armes. Il s'en savait beaucoup plus de gré, et avec raison ; car les avantages qui dépendaient des combats, il les devait en partie à ses troupes, au lieu qu'il ne partageait avec personne l'honneur de la persuasion.

X. Philippe exerçait ses troupes pour le péril, en les obligeant de marcher l'espace de trois cents stades, armés de toutes pièces, et leur faisait porter tout à la fois le casque, les boucliers, les bottines, les longues lances, les vivres et les ustensiles qui servent chaque jour.

XI. Philippe étant arrivé à Larisse, voulut détruire les maisons des Aleuades. Pour en venir à bout, il feignit d'être malade, dans le dessein de les faire arrêter lorsqu'ils viendraient le voir. Boësque leur découvrit l'embûche, et par ce moyen la ruse n'eut point d'effet.

XII. Philippe, étant allé en Illyrie, demanda à ceux de Sarnous de pouvoir leur parler dans une assemblée publique. Ils lui accordèrent l'entrevue, et

s'assemblèrent pour l'entendre. Philippe ordonna à ses soldats de prendre chacun un lien sous l'aisselle. Il étendit la main comme pour haranguer. C'était le signal qu'il avait donné à ses soldats. Dans le moment ils lièrent tous les habitans de Sarnous qui étaient à l'assemblée, au nombre de plus de dix mille, et les menèrent en Macédoine.

XIII. Philippe poursuivi par les Thraces, ordonna à ceux de la queue, dans le moment que la trompette donnerait le signal de la fuite, de tenir ferme et à tous les autres de fuir. De cette manière il trouva moyen d'arrêter les ennemis, en leur opposant de la résistance, et de sauver ses troupes en leur procurant la commodité de gagner pays.

XIV. Les Béotiens gardaient les passages les plus difficiles de leurs frontières, et entre autres la gorge étroite d'une montagne. Philippe ne les y attaqua point, mais il porta le feu dans le plat pays, et ravagea les villes. Les Béotiens ne purent souffrir de voir leurs villes si maltraitées, et descendirent de la montagne. C'était ce que Philippe souhaitait, et alors il fit passer son armée par la montagne que les ennemis avaient abandonnée.

XV. Philippe présenta l'escalade aux murs de Méthone, et fit monter un grand nombre de ses Macédoniens pour prendre la ville. Quand il les vit sur les murs, il fit ôter les échelles, afin que ces gens n'ayant plus d'espérance de descendre, eussent plus d'ardeur à se rendre maîtres des murs et de la place.

XVI. Philippe fit irruption dans le pays d'Argile, couvert de bois et montagneux. Les Barbares s'étaient cachés dans des forêts et des taillis. Philippe lâcha après une grande quantité de chiens de chasse, qui les découvrirent, et la plupart de ces gens furent pris de cette manière.

XVII. Les Athéniens demandaient Amphipolis à Philippe, qui était alors en guerre contre les Illyriens. Il ne rendit pas cette ville aux Athéniens, mais il la laissa libre. Les Athéniens en furent contens. Mais quand Philippe eut dompté les Illyriens, se trouvant alors avec de plus grandes forces, il se rendit maître de nouveau d'Amphipolis, et ne s'embarrassa pas de donner aux Athéniens cette marque de mépris.

XVIII. Philippe assiégeait Phalcidoine, ville de Thessalie. Les habitans livrèrent leur ville, et Philippe y envoya ses troupes soudoyées. Elles donnèrent dans une embuscade qui leur avait été dressée par ceux de la ville, qui, montés sur les toits et sur les tours, jetaient de tous côtés et pierres et dards. Philippe voyant cette embuscade, y remédia promptement. Il observa que la partie de la ville qui était derrière, était fort tranquille, parce que tous les habitans s'étaient rendus au lieu de l'embuscade. Il la fit escalader; et quand les Phalcidoniens virent ses soldats sur le mur, ils cessèrent de tirer sur les soudoyés, pour combattre ceux qui s'étaient emparés du mur. Mais avant que l'on en fût venu aux mains les Macédoniens étaient déjà maîtres de la ville.

XIX. Philippe voulant se rendre maître de la Thessalie, ne fit point la guerre ouvertement aux Thessaliens. Mais il profita des divisions qui étaient entre ceux de Péline et de Pharsale, et entre ceux de Phérès et de Larisse, qui se faisaient la guerre, car tout le pays, partagé en factions, prenait parti pour les uns ou pour les autres. Philippe donnait secours à ceux qui lui

en demandaient; et lorsqu'il avait vaincu, il ne détruisait point ceux qui avaient eu du désavantage, il ne les désarmait point, il ne rasait point leurs murailles; en un mot, il nourrissait plutôt les divisions qu'il ne les apaisait; il protégeait les plus faibles, et détruisait les plus puissans; il était aimé des peuples et en favorisait les orateurs. Ce fut par ces artifices, et non par les armes, que Philippe se rendit maître de la Thessalie.

XX. Philippe n'ayant pu venir à bout de prendre Carès, ville très forte, après avoir tenu le siége devant, un assez long espace de temps, prit la résolution de se retirer. Pour le faire sûrement et sauver ses machines, il attendit une nuit fort obscure, et commanda à ceux qui avaient la conduite des machines, de les démonter, mais en faisant le même bruit que l'on fait en les dressant. Ceux de la ville entendant ce bruit, barricadèrent leurs portes en dedans, et préparèrent des machines pour opposer à celles des ennemis. Pendant qu'ils étaient occupés de cette sorte, Philippe disparut la même nuit avec toutes ses machines.

XXI. Philippe assiégeait Byzance, où ceux de la ville avaient à leur secours un grand nombre d'alliés. Pour induire ces alliés à quitter les Byzantins, Philippe fit passer dans la ville des transfuges, qui dirent que Philippe assiégeait leurs villes; qu'il y avait envoyé d'autres troupes, et qu'il était près de s'en rendre maître. Et pour rendre ces nouvelles encore plus croyables, Philippe faisait publiquement des détachemens qu'il envoyait de côté et d'autre, plus pour faire mine d'entreprendre, que pour rien entreprendre en effet. Les alliés entendant et voyant tout cela, quittèrent Byzance, et s'en allèrent chacun en son pays.

XXII. Philippe s'étant rendu maître des pays d'Abdère et des Maronites, s'en retournait avec une flotte assez nombreuse et une armée de terre. Charès était en embuscade avec vingt galères, du côté de Néapolis. Philippe choisit parmi les siennes les quatre meilleures, qu'il remplit des rameurs les plus vigoureux et les plus habiles qu'il eût sur toute sa flotte, et leur ordonna de gagner les devans, et de couler le long de Néapolis, assez près de terre. Comme ils voguaient, Charès crut qu'il lui serait aisé d'enlever ces quatre galères, et se mit à les suivre avec ses vingt. Mais les quatre étaient légères, et remplies d'excellens rameurs; elles eurent bientôt pris le large; et pendant que Charès leur donnait la chasse en bon ordre, Philippe lui déroba la connaissance de sa marche, passa sans risque devant Néapolis, et Charès ne put prendre les quatre galères.

CHAPITRE III.

ALEXANDRE.

Alexandre, dans le dessein d'attirer tout le monde à lui, en marquant une bienveillance extraordinaire, avait résolu, au lieu des termes usités d'hommes, de gens, de personnes, de mortels, ou comme la langue grecque s'exprime : *Brotoi*, *Andrès*, *Photès*, *Meropès* et *Anthropoi*, d'appeler tous les hommes Alexandres.

II. Alexandre faisant la guerre, ordonna aux généraux de faire raser la barbe aux Macédoniens, afin d'ôter cette prise aux ennemis.

III. Alexandre étant au siége de Tyr, et voulant faire une grande digue pour aller de plain-pied aux murs de cette ville, fut le premier à prendre le panier, à le remplir de terre, et le

porter. Les Macédoniens voyant leur roi mettre lui-même la main à l'œuvre, quittèrent aussitôt leurs manteaux, et se hâtèrent de hausser le terrain.

IV. Pendant qu'Alexandre était au siége de Tyr, il mena un détachement du côté de l'Arabie. Les Tyriens, animés par son absence, méprisèrent les troupes demeurées au siége, et faisant des sorties, ils remportèrent plusieurs avantages. Parmenion rappela Alexandre, qui revint en diligence. A son retour, voyant les Macédoniens maltraités et en désordre, il les laissa sans secours, et alla droit contre la ville qui se trouvait alors dégarnie d'hommes, et la prit d'assaut. Les Tyriens voyant leur ville prise, se donnèrent aux Macédoniens, et leur livrèrent leurs armes.

V. Sur le point de donner bataille à Darius, Alexandre donna cet ordre aux Macédoniens : « Quand vous serez tout auprès des Perses, mettez-vous à genoux, et foulez la terre avec les mains, et dans le moment que la trompette sonnera la charge, levez-vous et fondez sur les ennemis vigoureusement. » Les Macédoniens le firent, et les Perses les voyant dans cette posture d'adoration, ralentirent leur impétuosité, et leur cœur s'amollit. Darius, à ce même objet, conçut de grandes espérances, et montra un visage gai, comme s'il eût déjà remporté la victoire sans combattre. Mais au son de la trompette, les Macédoniens se levèrent, donnèrent impétueusement sur les Perses, les rompirent et les mirent en fuite.

VI. Dans le dernier combat qu'Alexandre donna à Darius, à Arbelles, un grand détachement des Perses ayant tourné l'armée des Macédoniens, donna sur leur bagage et le pilla. Parménion conseillait à Alexandre de porter du secours au bagage : « Non, dit Alexandre, il ne faut point séparer notre phalange, il faut combattre les ennemis de pied ferme. Si nous sommes vaincus, nous n'aurons pas besoin de bagage, et si nous devenons les vainqueurs, nous aurons le nôtre et celui des ennemis. »

VII. Quand Alexandre se fut rendu maître de l'Asie, les Macédoniens devinrent insolens et importuns, et voulaient tout emporter de lui par force. Ne pouvant plus les souffrir, il leur ordonna de se mettre à part, et fit ranger les Perses d'un autre côté. Voyant ainsi les uns et les autres séparés, il dit : « Macédoniens, choisissez qui vous voudrez d'entre vous pour vous commander, et moi je me mettrai à la tête des Perses. Après cela, si vous remportez la victoire, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. Mais si vous êtes vaincus, vous saurez par expérience que vous ne pouvez rien sans moi, et vous vous tiendrez en repos. Ce trait de hardiesse étonna les Macédoniens, qui devinrent plus modérés.

VIII. Dans le premier combat qu'Alexandre donna contre les Perses, voyant les Macédoniens lâcher pied, il courut à cheval devant eux, et leur cria : « Encore un effort, Macédoniens, donnons encore une seule fois. » Il fut obéi, les Macédoniens poussèrent vivement, et les Barbares furent mis en fuite. Ce seul mouvement décida pour lors de la victoire.

IX. Alexandre étant dans l'Inde, avait le fleuve Hydaspe à traverser. Porus, roi des Indes, avait son armée rangée en bataille de l'autre côté du fleuve, et rendait le trajet difficile à Alexandre. Car si celui-ci tentait le passage en haut, Porus se trouvait en haut, s'il l'essayait en bas, Porus se trouvait encore en bas. Cela se fit plu-

sieurs fois et plusieurs jours de suite, et les Barbares s'étaient accoutumés à se railler de la timidité de leurs ennemis, en sorte qu'ils ne prenaient d'autre peine que d'imiter leurs mouvemens, et du reste se tenaient fort en repos, parce qu'ils s'imaginaient qu'après avoir inutilement et tant de fois essayé de passer, ils n'auraient plus la hardiesse de l'entreprendre. Mais enfin Alexandre courant avec rapidité vers le bord du fleuve, monta sur ce qu'il put rassembler de bateaux, de radeaux, et d'outres de cuir remplis de foin, et passa le fleuve malgré les Indiens, qu'il trompa heureusement pour lui, par cette résolution à laquelle ils ne s'attendaient pas.

X. Quand Alexandre faisait la conquête des Indes, ses soldats chargés des dépouilles de la Perse, dont ils avaient tiré des richesses infinies, qu'ils faisaient traîner sur des chariots, n'estimaient pas qu'il fût nécessaire de combattre les Indiens, puisqu'ils étaient maîtres d'un butin si précieux. Alexandre fit mettre le feu aux chariots de la couronne, et ensuite à tous les autres. Par ce moyen les Macédoniens rendus plus légers, et se voyant dans la nécessité d'acquérir de nouvelles richesses, se trouvèrent plus disposés à continuer de faire la guerre avec ardeur.

XI. Alexandre, informé que les Thraces avaient dessein de lâcher contre les Macédoniens un grand nombre de chariots, donna ordre à ses troupes de les éviter le plus que l'on pourrait ; mais si l'on s'en trouvait surpris quelque part, de se jeter à terre, et se couvrir du bouclier, afin que les chariots passassent par dessus, sans blesser le soldat. L'exécution de cet ordre rendit inutile, dans l'expérience, le grand préparatif des Thraces.

XII. Alexandre, dans le dessein de s'emparer de Thèbes, cacha une partie de ses troupes, et en donna la conduite à Antipater. Avec ce qui lui en restait, il alla attaquer à découvert les lieux les plus forts du pays, et les Thébains lui résistèrent avec assez de courage. Pendant qu'il en était aux mains, Antipater se levant de l'embuscade avec ses troupes, et ayant fait un grand circuit, attaqua Thèbes par les endroits les plus faibles et les moins gardés, et se rendit maître de la ville. Aussitôt qu'il fut dedans, il éleva le signal. A cette vue Alexandre s'écria : « Thèbes est à nous. » Les Thébains qui se battaient courageusement, s'étant tournés, virent que leur ville était prise. Il ne leur resta plus d'autre parti à choisir, que celui de la fuite.

XIII. Afin d'empêcher que les soldats ne prissent la fuite, Alexandre ne leur fit donner que des demi-cuirasses, qui leur mettaient la poitrine à couvert, et leur laissaient le dos désarmé. Par ce moyen ils avaient de quoi résister en face aux ennemis, en demeurant fermes ; et s'ils tournaient le dos, ils n'avaient rien qui pût les garantir. Il arriva de là que personne ne prit la fuite, et que tous demeurant à leur poste, remportèrent la victoire.

XIV. Quand Alexandre avait appris des devins que l'inspection des victimes promettait un bonheur certain, il faisait porter ces victimes partout le camp, pour les montrer aux soldats, afin que le témoignage de leurs yeux se joignît à ce qu'ils avaient déjà entendu, et qu'ils se sentissent animés de confiance dans les dangers qui se présentaient.

XV. Alexandre ayant passé en Asie, ordonna à ses troupes, qu'en faisant le dégât, elles épargnassent les terres de Memnon, général des Perses. Il vint à

bout, par ce moyen, de le rendre suspect.

XVI. Comme Alexandre traversait le Granique, il avait eu face les Perses postés en des lieux avantageux. Menant ses troupes à travers le fleuve, il les arrangea de telle sorte, qu'il trouva moyen de déborder les ennemis, et poussant contre eux sa phalange, il les mit en fuite.

XVII. Alexandre campé à Arbelles, fut averti que Darius avait fait semer des chausse-trapes entre les deux camps. Alexandre s'était mis à la tête de l'aile droite. Il commanda qu'elle marchât à droite après lui. Par ce moyen il évita les chausse-trapes qu'il avait en face. Darius, de son côté, marchant à gauche, sépara sa cavalerie, et Alexandre donna dans cette ouverture. A la gauche Parménion eut soin pareillement d'éviter les chausse-trapes; et l'un et l'autre, c'est-à-dire, Alexandre et lui, contraignirent les ennemis à prendre la fuite.

XVIII. Alexandre ayant passé le Tigre, et voyant que les Perses mettaient le feu partout dans leur propre pays, envoya des troupes leur donner la chasse, afin de les sauver malgré eux, et que le pays ne fût point endommagé.

XIX. Alexandre étant en Hyrcanie, fut informé que les Macédoniens et les Grecs parlaient mal de lui. Là dessus ayant assemblé ses amis, il leur dit qu'il avait dessein d'écrire en Macédoine, pour y faire savoir qu'il serait de retour en trois ans. Il invita ses amis à écrire aussi chez eux. Tous écrivirent. Les courriers, après trois postes, furent rappelés par Alexandre, qui ouvrit tous les paquets, et apprit par là ce que chacun pensait de lui.

XX. Alexandre avait assiégé dans l'Inde un lieu très fort. La peur contraignit les Indiens à parlementer, et Alexandre leur donna sûreté pour s'en aller avec leurs armes. Ils allèrent de là sur une autre hauteur, s'y postèrent, et y mirent des gardes. Alexandre alla les investir avec son armée. Les Indiens crièrent à l'injustice, et lui opposèrent la parole qu'il leur avait donnée. Alexandre répondit : « Il est vrai que je vous ai donné sûreté pour vous retirer d'où vous étiez : mais je n'avais pas promis de cesser de vous poursuivre.

XXI. Alexandre, informé que Pittacus, neveu de Porus, était en embuscade dans un chemin, le long d'une vallée assez longue, mais qui n'avait que quatre stades de largeur, et une issue fort étroite, après avoir bien observé la nature du lieu, fit deux phalanges de sa cavalerie, commanda de faire route à gauche, et que chacun suivît son chef en cet ordre, jusqu'à ce qu'on eût les ennemis à droite; et alors que la demi-phalange de la droite fît route à droite, et le reste toujours à gauche, jusqu'à ce qu'il se trouvât de front avec la queue de la demi-phalange qui aurait marché à droite. Ayant donné ces ordres, il fit avancer sa double phalange en équerre; et quand ceux de la gauche virent les derniers rangs de ceux de la droite, ils s'avancèrent contre les ennemis, en poussant des cris de guerre, et ceux de l'aile droite tournant à gauche, fondirent pareillement sur les Indiens. Ceux-ci craignant d'être enfermés, se hâtèrent de gagner l'issue étroite; et dans ce tumulte les uns furent défaits par les Macédoniens; les autres, et en plus grand nombre, se foulèrent aux pieds les uns les autres, et se détruisirent eux-mêmes.

XXII. Dans la bataille qu'Alexandre donna à Porus, il plaça une partie de

la cavalerie à la tête de l'aile droite, et le reste en ligne courbe, mit à l'aile gauche la phalange avec les éléphans, en donnant encore à cette aile la forme de ligne courbe. Porus opposa de son côté un grand nombre d'éléphans, se plaça à la gauche sur le sien, suivi sur la même ligne jusqu'à l'aile droite de ses autres éléphans, posés en distance de cinquante pieds seulement les uns des autres, et les intervalles étaient garnis d'infanterie ; de manière que le tout ressemblait à un grand mur, dont les éléphans représentaient les tours, et l'infanterie faisait la courtine. Alexandre ayant donné ordre à son infanterie de pousser contre les ennemis, s'avança vivement à droite avec la cavalerie, dans le dessein de déborder les Indiens. Porus prit garde à ce mouvement, et donna des ordres pareils. Mais la lenteur des éléphans fut cause qu'il se fit quantité d'ouvertures dans les rangs, par où les Macédoniens firent irruption. Porus fut obligé de se retourner pour leur faire face. Dans ce moment Alexandre, avec sa cavalerie, ayant gagné le derrière des Indiens, les attaqua en queue, leur donna la chasse, et remporta une victoire complète.

XXIII. Les Thessaliens étaient postés sur les hauteurs de Tempé, pour s'opposer au passage d'Alexandre. Il fit creuser les rochers d'Ossa, posés presqu'à pied droit ; et ayant fait faire des pas en forme de marches, il s'en servit pour monter jusque sur le sommet, et se rendit maître de la Thessalie, pendant que les Thessaliens étaient encore à garder les passages de Tempé. Ceux qui passent en ce lieu peuvent encore y voir les vestiges de ce travail, que l'on appelle l'*Échelle d'Alexandre*.

XXIV. Le trône d'Alexandre n'avait rien que de modeste et de populaire, tant qu'il fut parmi les Macédoniens et les Grecs : mais quand il se vit parmi les Barbares, il porta la magnificence à l'excès, pour leur imprimer de la terreur par un appareil éclatant. Lors donc qu'il rendait justice, et donnait audience en public dans la Bactriane, l'Hyrcanie, et l'Inde, voici comme était disposée sa tente. Son étendue était d'une grandeur à contenir cent lits. Elle était soutenue de cinquante colonnes d'or, et ombragée de dais, où brillaient l'or et les ornemens les plus précieux. Au dedans de la tente, tout autour, il y avait premièrement cinquante Perses vêtus d'habits de couleur de pourpre et orangé ; ensuite autant d'archers, les uns vêtus d'habits, couleur de feu, les autres, d'étoffe bleue, les autres, de jaune. Au devant étaient cinquante Macédoniens, de la plus grande taille, qui portaient des boucliers d'argent. Vers le milieu de la tente était le trône, tout d'or, sur lequel Alexandre prononçait ses oracles ; et lorsqu'il donnait audience, ses gardes faisaient un grand cercle autour de lui. Au dehors de la tente étaient postés les éléphans avec mille Macédoniens vêtus à la mode de leur pays. Après ceux-là étaient cinq cents Susiens vêtus de pourpre ; et tout cela était terminé d'un grand cercle composé de dix mille Perses des plus beaux et des plus grands qu'on avait pu trouver, tous ajustés à la manière de leur pays, et armés de cimeterres. Tel était l'appareil du trône d'Alexandre parmi les Barbares.

XXV. Alexandre faisant route par un pays aride, souffrait beaucoup de la soif, et son armée n'en souffrait pas moins que lui. Ceux qu'il avait envoyés à la découverte, trouvèrent un

peu d'eau dans le creux d'un rocher, et lui en apportèrent dans un casque. Alexandre la fit voir à ses troupes, pour les animer à supporter patiemment la soif, dont le remède était proche; et au lieu de boire, pour étancher la sienne, il répandit cette eau à terre en présence de tout le monde. Les Macédoniens, à la vue de cette admirable modération de leur roi, firent de grandes acclamations; et méprisant alors la soif, lui dirent qu'il pouvait les conduire où bon lui semblerait, et qu'ils le suivraient partout avec persévérance.

XXVI. Alexandre se hâtait d'aller contre Darius vers les bords du Tigre. Une terreur panique se répandit tout d'un coup dans son armée, à commencer depuis l'arrière-garde jusqu'aux premiers rangs. Alexandre ordonna aux trompettes de donner un signal d'assurance, et aux premiers rangs de son infanterie, de poser les armes à terre à leurs pieds, et de dire à ceux qui étaient derrière eux d'en faire autant. Tous, de suite, firent la même chose, et cela servit à découvrir l'origine du faux bruit. La vaine terreur fut dissipée; les soldats reprirent leurs armes, et continuèrent leur marche.

XXVII. Quand Alexandre eut vaincu Darius dans la plaine d'Arbelles, Phrasaorte, proche parent de Darius, à la tête d'un corps considérable de Perses, gardait le pas de Suses, appelé les *portes de Suses*. Ce sont des montagnes escarpées, dont les entrées sont fort étroites. Les Barbares, postés avantageusement dans ces lieux, repoussaient les Macédoniens en les accablant de pierres à coups de frondes, et les perçant de traits. Alexandre fut contraint de faire reculer ses troupes; et ayant pris du terrain à trente stades de là, il les mit à couvert derrière de bons retranchemens. Un oracle d'Apollon lui avait promis qu'un étranger, nommé Lycus, serait son conducteur dans l'expédition contre les Perses. Un bouvier, vêtu de peaux, se présenta devant Alexandre, et lui dit qu'il était Lycien. Il ajouta que dans cette enceinte de montagnes il y avait une route couverte par l'épaisseur des bois, et qu'il était le seul qui en eût connaissance, pour l'avoir fréquentée en menant ses bœufs à la pâture. Alexandre se rappelant l'oracle d'Apollon, ajouta foi au bouvier. Il commanda à la plus grande partie de son armée de demeurer dans le camp, et d'y allumer beaucoup de feux, pour amuser les Perses par cet objet. Mais en secret il laissa ordre à Philotas et Ephestion, quand ils verraient les Macédoniens sur les hauteurs, de donner par en bas sur les ennemis. Pour lui, prenant ses gardes, avec une phalange de soldats bien armés de toutes pièces, et tout ce qu'il avait d'archers scythes, il s'avança quatre-vingts stades dans le petit sentier; et s'étant mis à couvert dans l'épaisseur de la forêt, pour y prendre haleine, enfin à minuit, il tourna les ennemis, et les surprit comme ils dormaient encore. A la pointe du jour les trompettes sonnèrent la charge de dessus les montagnes. Alors Ephestion et Philotas, sortant des retranchemens avec les Macédoniens, attaquèrent les Perses, qui se trouvèrent ainsi environnés d'ennemis d'en haut et d'en bas, et furent, les uns tués, les autres précipités, et les autres faits prisonniers.

XXVIII. Pendant les chaleurs de l'été, Alexandre faisait marcher son armée le long d'une rivière, en présence des ennemis. Il voyait que les soldats altérés, regardaient l'eau avec avidité; mais il craignit que s'ils s'arrêtaient à boire, ils ne se missent en désordre, et

retardassent sa marche. Il ordonna au héraut de dire : « Retirons-nous du fleuve ; l'eau en est venéneuse. » L'armée se hâta de s'éloigner de ces bords dangereux. Quand Alexandre eut fait sa marche, il campa ; et lui, aussi bien que ses généraux, buvaient publiquement de cette eau. Les soldats n'eurent pas de peine à deviner pour quelle raison ils avaient été trompés. Ils tournèrent la chose en raillerie, et se désaltérèrent sans crainte avec les eaux de ce fleuve.

XXIX. Alexandre voulait pénétrer dans la Sogdiane. Tout le pays est rude et inaccessible, et traversé d'un rocher sur lequel il n'y avait que les oiseaux qui pussent monter ; et tout autour il y avait des bois si épais, que le peu de sentiers que l'on y trouvait, en étaient rendus tout à fait impraticables. Ariomazès s'était saisi de la roche, et la gardait avec un nombre de Sogdiens bien armés. Il ne manquait là ni d'eau ni de vivres, dont il avait fait un grand amas. Alexandre étant monté à cheval pour observer la nature des lieux, fit le tour de la roche ; et après avoir tout remarqué, choisit trois cents jeunes hommes exercés à grimper sur les lieux les plus escarpés, et leur commanda de monter sans armes par derrière la roche, à couvert des bois et des halliers, de se traîner comme ils pourraient, et de se guinder les uns les autres avec des cordes ; et quand ils seraient arrivés au sommet, de défaire leurs ceintures blanches, les attacher au bout de longues perches, de les élever par dessus la cime des arbres, et leur donner du mouvement, afin de les faire voir, tant aux Barbares qui étaient en haut, qu'aux Macédoniens qui étaient en bas. Les jeunes gens grimpèrent sur la roche avec beaucoup de peine, et au moment que le soleil se levait, ils mirent en mouvement leurs ceintures blanches. Les Macédoniens à cette vue, jetèrent de grands cris. Ariomazès, frappé d'étonnement, s'imagina que toute l'armée était montée, et qu'il allait être pris. Admirant la force plus qu'humaine et la fortune d'Alexandre, il se rendit à lui, et lui livra la roche.

XXX. Alexandre ayant rencontré dans le Cathai, qui est une partie des Indes, des gens qui s'étaient défendus en désespérés, fit passer au fil de l'épée jusqu'aux enfans, et renversa de fond en comble leur ville, appelée Sangala. A cette occasion le bruit se répandit parmi les Indiens, qu'Alexandre faisait la guerre d'une manière barbare et cruelle. Comme cette mauvaise réputation était contre ses intérêts, il prit à tâche de la détruire par des faits opposés. Il se rendit maître d'une autre ville de l'Inde par composition, et en ayant pris des ôtages, il se présenta devant une troisième ville grande et peuplée, et mit à la tête de sa phalange les ôtages de la seconde, vieillards, femmes et enfans. Les assiégés reconnaissant leurs voisins, et apprenant d'eux les bons traitemens et la douceur d'Alexandre, lui ouvrirent leurs portes, et le reçurent en postures de supplians. Aussitôt la nouvelle s'en répandit de toutes parts, et les Indiens se sentirent portés par ce moyen à se soumettre volontairement.

XXXI. Alexandre trouva que le pays des Cosséens était rude et plein de montagnes hautes et de difficile accès, et gardées par de bonnes troupes. Il ne voyait point d'apparence de pouvoir s'en rendre maître. Sur ces entrefaites on lui vint dire qu'Ephestion était mort à Babylone. Il ordonna un deuil général, et se hâta d'aller rendre les devoirs de la sépulture à Ephestion. Les Cosséens avertis par leurs gardes

avancées qu'Alexandre se retirait, commencèrent aussi à déloger. Alexandre envoya la nuit sa cavalerie se saisir de l'entrée des montagnes, que les ennemis avaient laissée sans gardes, et s'étant détourné de la route de Babylone il vint joindre sa cavalerie; et paraissant tout d'un coup à sa tête, il se rendit maître du pays des Cosséens. On dit que cet avantage servit à le consoler de la perte d'Ephestion.

XXXII. Alexandre étant dans le palais des rois de Perse, y fut servi suivant ce qui était réglé pour le dîner et le souper du roi. Le tout était gravé sur une colonne de cuivre, la même où se lisaient les autres lois de Cyrus. En voici le contenu :

De fine fleur de farine de froment, quatre cents artabes. L'artabe des Mèdes est le medimne ou boisseau attique.

De la seconde farine, après la fine fleur, trois cents artabes.

Et autant de la troisième farine.

En tout, pour le souper, mille artabes de farine de froment.

De fine fleur de farine d'orge, deux cents artabes.

De la seconde farine, quatre cents artabes.

Et autant de la troisième.

En tout mille artabes de farine d'orge.

De gruau, deux cents artabes.

De coulis de farine, dix artabes.

De cresson haché et criblé...

De tisanne, dix artabes.

De senevé, le tiers d'une artabe.

Quatre cents moutons.

Cent bœufs.

Trente chevaux.

Quatre cents oies grassés.

Trois cents tourterelles.

Six cents petits oiseaux de toutes espèces.

Cent jeunes albrans.

Trois cents agneaux.

Trente chèvres.

Du lait doux du jour, dix màris. Le màris fait dix mesures attiques, appelées *cherès*, ou gobelets.

Du petit lait adouci, dix màris.

D'ail, le poids d'un talent.

D'ognons âcres, le poids d'un demi talent.

De mercuriale, une artabe.

De suc de silphium, deux mines.

De cumin, une artabe.

De silphium, le poids d'un talent.

De moût sucré de pommes adouci, le quart d'une artabe.

De cire de cumin, le quart d'une artabe.

De staphis, le poids de trois talens.

De fleurs de carthame, le poids de trois mines.

De graine de nielle, le tiers d'une artabe.

De graine d'arum, ou pied de veau, deux capetis, ou chœnix.

De sésame, dix artabes.

De raisiné doux, cinq màris.

De raves confites et de radix, accommodés au sel, cinq màris.

De câpes confites au sel, dont on fait des farces de haut goût, appelées *abyrtaques*, cinq màris.

De sel, dix artabes.

De cumin d'Ethiopie, six capétis. Le *capétis* est le chœnix attique.

D'anis sec, le poids de trente mines,

De graine d'ache, quatre capétis.

D'huile de sésame, dix màris.

D'huile tirée du lait, cinq màris.

D'huile de erminthe, cinq màris.

D'huile d'acanthe, autant.

D'huile d'amandes douces, trois màris.

D'amandes douces sèches, trois artabes.

Cinq cents màris de vin.

Quand le roi se trouve en Babylone ou à Suses, la moitié du vin qui se boit est tirée du palmier, et l'autre moitié de la vigne.

De gros bois, deux cents charretées.

Et de menu, cent.

De miel ferme, cent masses carrées, chacune du poids de dix mines.

Quand le roi est dans la Médie, voici ce que l'on donne :

Trois artabes de graine de carthame.

Safran, le poids de deux mines.

Tout cela pour le souper et le dîner.

Outre cela il est consommé de fine fleur de farine de froment, cinq cents artabes.

De fine fleur de farine d'orge, mille artabes.

Et autant de la seconde farine.

Et cinq cents artabes de la plus grosse farine de froment.

Cinq cents mâris de gruau.

Pour les bêtes de charge et chevaux de maîtres, vingt mille mesures d'orge.

Dix mille chariots chargés de paille, et cinq mille de foin.

D'huile de sésame, deux cents mâris.

De vinaigre, cent mâris.

De cresson haché menu, trente artabes.

Voilà tout ce qu'on donne aux troupes ; et c'est la dépense que fait le roi chaque jour, soit pour sa bouche, à son dîner et à son souper, soit pour ce qu'il fait distribuer aux autres.

Les Macédoniens, à la lecture de ce grand et splendide appareil de table, admiraient la félicité des rois de Perse ; mais Alexandre s'en moqua comme d'une occupation pénible et fâcheuse, et commanda qu'on ôtât la colonne où ces choses étaient écrites. Il dit à ce sujet à ses amis : « Il ne convient pas que les rois apprennent à vivre ainsi dans la mollesse, et souper si délicieusement. Il faut de nécessité que les plaisirs affaiblissent le courage. Aussi savez-vous par expérience que ceux qui faisaient de tels soupers, ont été facilement vaincus dans les combats. »

CHAPITRE IV.

ANTIPATER.

Antipater, faisant la guerre dans le pays des Tétrachorites, commanda qu'on mît le feu au fourrage des chevaux qui se trouvait ramassé autour de sa tente. Aussitôt que le feu eut été allumé, les trompettes donnèrent le signal, et les Macédoniens se rendirent autour de la tente royale, le dard haut. Les Tétrachorites voyant ce mouvement, prirent l'épouvante, et abandonnèrent le lieu, dont Antipater se rendit ainsi maître sans combat.

II. Antipater voulait passer le fleuve Sperquie, et en était empêché par la cavalerie des Thessaliens. Il ramena ses troupes dans le camp qu'il venait de quitter : mais il ordonna aux Macédoniens de demeurer sous les armes, et de ne point délier le bagage. La cavalerie thessalienne, de son côté, se retira dans Lamis, et chacun s'en alla souper chez soi. Antipater les ayant ainsi trompés, passa le fleuve avec ses troupes, avant que les Thessaliens fussent en état de s'y opposer de nouveau, et attaquant à l'improviste Lamis, s'en rendit le maître.

III. Antipater se trouvant en Thessalie, voulut faire accroire aux ennemis qu'il avait une cavalerie fort nombreuse. Il rassembla un grand nombre d'ânes et de mulets, les arrangea en escadrons, fit monter dessus des gens armés en cavaliers, et à la tête de

chaque escadron, il ordonna que le premier rang fût de véritables chevaux. Les ennemis voyant ces premiers rangs, se persuadèrent que tout le reste était de même, prirent l'épouvante, et se mirent en fuite. Agésilas s'est servi d'une ruse pareille en Macédoine contre Erope; et Eumène l'a mise en pratique en Asie contre Antigone.

CHAPITRE V.

PARMÉNION.

Après la bataille d'Issus, Parménion fut renvoyé à Damas par Alexandre, pour en faire amener le bagage des Perses. Il fut obligé d'en venir aux mains avec les goujats; ce qui fit peur aux Barbares, et les obligea à prendre la fuite. C'était eux qui faisaient le transport, et Parménion vit bien que leur retraite le rendrait impossible. Pour sauver tant de richesses, il envoya trois escadrons de cavalerie après les Barbares, avec ordre de leur dire, qu'on ferait mourir quiconque refuserait de mettre la main à la conduite de ses propres bêtes de charge. Cette publication les intimida tous; ils revinrent prendre leurs bêtes de charge, et firent le transport ordonné.

CHAPITRE VI.

ANTIGONE.

Antigone se rendit maître de Corinthe par cette ruse. Alexandre, au pouvoir de qui était la citadelle de Corinthe, mourut et laissa veuve sa femme Nicée assez avancée en âge. Antigone la demanda en mariage pour son fils Démétrius. Nicée accepta avec joie pour époux un jeune roi. On fit un sacrifice magnifique; on indiqua une assemblée générale des Grecs. Amebée devait y jouer de la lyre; chacun s'empressait pour voir le spectacle; et les gardes conduisaient en cérémonie Nicée, portée sur un brancard royal. Elle faisait voir dans ses manières mêlées de mollesse et de hauteur les dispositions de son âme. Mais comme elle entrait au théâtre, Antigone laissant là le joueur de lyre et la noce, surprit la citadelle que les gardes avaient abandonnée pour courir au spectacle. Il n'y trouva aucune résistance, et s'en empara aussi bien que tout le reste de Corinthe, par le moyen de ce faux mariage.

II. Lorsqu'Antigone recevait des ambassadeurs, il avait soin de marquer sur ses mémoires quels étaient les ambassadeurs qu'on lui avait envoyés, quels étaient leurs compagnons, et quelles affaires on avait traitées. Dans les négociations il savait rappeler tout cela exactement, et spécifiait chaque chose dans un grand détail, en sorte que les ambassadeurs étaient surpris de lui trouver une mémoire si vaste et si présente.

III. Antigone assiégeant Mégare, fit avancer des éléphans. Les Mégariens prirent des pourceaux, et les ayant frottés de poix liquide, y mirent le feu, et les poussèrent hors de la ville. Les pourceaux, dévorés des flammes, et grognant d'une manière épouvantable, allèrent donner au milieu des éléphans, qui, entrant en fureur, se mirent à fuir de côté et d'autre. A cette occasion Antigone ordonna aux Indiens de nourrir désormais des pourceaux avec les éléphans, pour éviter que la vue et les cris des pourceaux ne produisissent une autre fois le même désordre.

IV. Antipater était sur le point d'être lapidé par les Macédoniens. Voic

comme Antigone le sauva. L'armée était séparée en deux par un fleuve rapide sur lequel il y avait un pont. Antigone avait ses tentes d'un côté, et de l'autre était Antipater, avec le reste de l'armée et quelques cavaliers dont il était sûr. La partie de l'armée qu'il commandait, lui demandait sa solde avec de grands cris, et menaçait de l'accabler de pierres s'il ne la payait à l'instant. Antipater était sans finances, et dans l'impossibilité de satisfaire les mutins. Antigone lui manda : « J'aurai soin de te faire évader. » Il part aussitôt, couvert de toutes ses armes, court au pont, le traverse, et s'insinuant dans le milieu des phalanges, il s'approchait des uns et des autres comme s'il eût eu dessein de haranguer. Les Macédoniens s'ouvrirent volontiers pour faire place à l'un de leurs chefs de la plus grande distinction, et tous le suivirent, pour entendre ce qu'il avait à dire. Quand Antigone se vit entouré de la multitude, il fit un long discours pour excuser Antipater ; il promit, il consola, il tâcha de concilier les esprits. Pendant qu'il amusait les auditeurs par un discours qui ne finissait point, Antipater, suivi des cavaliers qui lui étaient fidèles, fila par le pont, et évita de cette sorte d'être lapidé par ses soldats.

V. Antigone, le premier (de ce nom), quand il se voyait à la tête d'une armée plus forte que celle des ennemis, faisait la guerre plus mollement et avec une espèce de négligence ; mais quand il se trouvait le plus faible, il affrontait les dangers avec un courage intrépide ; persuadé qu'il est plus avantageux de mourir généreusement, que d'être redevable de la conservation de sa vie à une lâche timidité.

VI. Ce même Antigone avait ses quartiers d'hiver en Cappadoce. Trois mille piétons Macédoniens, armés de toutes pièces, désertaient, et s'étant saisis de quelques hauteurs très fortes, ravagèrent la Lycaonie et la Phrygie. Antigone estima qu'il y aurait de la cruauté à mettre à mort tant de gens ; mais il appréhendait aussi qu'ils ne se joignissent aux ennemis commandés par Alcetas. Il leur détacha Léonidas, l'un de ses capitaines, avec ordre de feindre qu'il avait déserté comme eux. Ces gens le reçurent avec joie, et le firent leur général. Léonidas commença par leur persuader de ne se joindre à personne ; et ce fut déjà un grand service rendu au roi. Ensuite il les amena dans une plaine favorable aux opérations de la cavalerie, d'autant qu'ils étaient à pied. Antigone fondit sur eux avec sa cavalerie ; et prit Holcias et deux autres chefs de leur révolte. Ceux-ci demandèrent la vie avec de grandes instances, et Antigone promit de les laisser aller, s'ils voulaient s'en retourner paisiblement en Macédoine. Ils le promirent avec serment, et partirent sous la conduite de Léonidas, qui les escorta jusqu'en leur pays.

VII. Antigone essayait de couper les vivres à trois généraux macédoniens de grande réputation, Attale, Alcétas et Docime, qui s'étaient campés dans un vallon de Pisidie. Le cri et le frémissement des éléphans leur fit connaître qu'Antigone approchait : car il n'y avait que lui qui en eût. Aussitôt Alcétas prenant les porteurs d'écus, se pressa de se rendre maître d'une route scabreuse et difficile qui traversait les montagnes. Antigone ne jugea pas à propos de pousser Alcétas ; mais faisant marcher ses troupes de biais, il les mena par les côtés des montagnes, et se hâta de se pré-

senter devant le camp des ennemis. Il les surprit, les uns qui s'armaient, les autres désarmés, tout le monde en désordre. Il ne tua personne, promit la vie à tous, et vainquit sans avoir combattu.

VIII. Antigone avait une flotte de cent trente vaisseaux, commandée par Nicanor, et elle se battit sur l'Hellespont contre celle de Polysperchon, commandée par Clitus. Le peu d'expérience des pilotes et des troupes de Nicanor, et la violence des flots, lui firent perdre soixante-dix navires, et les ennemis remportèrent une éclatante victoire. Antigone se trouva le soir sur le lieu, et ne fut point étonné de cette défaite. Il ordonna que la même nuit ceux qui étaient sur les soixante vaisseaux de reste, se tinssent prêts à combattre de nouveau. Il choisit les plus vigoureux de ses gardes, et les ayant fait monter sur des esquifs, il leur commanda de menacer de la mort tous ceux qui n'iraient pas au combat. On n'était pas loin de Byzance, ville qui était dans ses intérêts. Il en fit venir à la hâte des vaisseaux de charge, et les ayant remplis de porteurs d'écus, d'infanterie légère, et de mille archers, il leur donna ordre de tirer, tant de ces vaisseaux, que du rivage, des dards et des flèches contre les navires ennemis qui paraîtraient. Tout cela fut prêt dans une nuit. Au point du jour tous ces gens commencèrent à tirer de dessus les côtes et de ces vaisseaux leurs flèches et leurs dards; une partie des ennemis dormait encore; les autres ne faisaient que de s'éveiller; tous se trouvaient percés de coups, sans avoir le temps de se mettre à couvert. Les uns amenaient les amarres, les autres retiraient au dedans les pontons, d'autres levaient les ancres; on n'entendait que cris et que tumulte. Antigone fit donner le signal aux soixante navires, qui s'avancèrent avec courage et impétuosité. De cette sorte, tant par le secours de ceux qui tiraient de dessus la côte, que par l'irruption que firent les soixante vaisseaux, ceux qui avaient été vaincus remportèrent enfin la victoire.

IX. Antigone, après cette victoire navale remportée sur l'Hellespont, fit avancer sa flotte du côté de la Phénicie. Il ordonna aux matelots de prendre des couronnes, d'orner les poupes de leurs vaisseaux des dépouilles des ennemis et des banderoles des galères vaincues; et aux pilotes de mouiller à toutes les rades et à toutes les villes maritimes qui se trouveraient sur leur route, afin que le bruit de cette victoire se répandît dans toute l'Asie. Il y avait des navires de Phénicie, qui avaient abordé au port de Rose en Cilicie. Ils étaient chargés d'argent qu'on portait à Eumène, et Sosigène, qui en avait la conduite, s'amusait à Orthiomagne à considérer le mouvement de la mer. Ceux qui étaient sur les vaisseaux phéniciens voyant la flotte victorieuse si magnifiquement ornée, enlevèrent l'argent d'Eumène, et s'enfuirent sur les galères d'Antigone, qui partirent aussitôt avec ces richesses et ce renfort d'alliés, pendant que Sosigène satisfaisait sa curiosité à regarder la mer agitée.

X. Antigone et Eumène se donnèrent bataille: la victoire ne se déclara point. Eumène envoya un héraut demander la permission d'enlever ses morts. Antigone voulant lui cacher le nombre des siens, qui était plus grand que celui des soldats d'Eumène, amusa le héraut jusqu'à ce qu'on eût brûlé

les morts d'Antigone. Aussitôt que cela fut fait, il renvoya le héraut avec la permission qu'Eumène avait fait demander.

XI. Antigone avait pris ses quartiers aux environs de Gadamartes en Médie. Eumène l'avait prévenu, s'était saisi du chemin jusqu'à mille stades, et avait tout garni de ses troupes. Le chemin était bordé de montagnes, et la plaine qui s'étendait au devant était unie, sans eau, sans aucune habitation, sans herbes, sans aucune plante, sans arbres, pleine de bitume et de mares salées, en sorte que ni hommes ni bêtes n'y pouvaient passer. Cependant Antigone, pour éviter le chemin si bien gardé par les ennemis, résolut de traverser cette triste plaine. Il ordonna de coudre dix mille outres, et de les remplir d'eau, de cuire des vivres pour dix jours, et de porter de l'orge et du fourrage pour les chevaux. Tout fut préparé, et il se mit en marche avec son armée par le milieu de la plaine. Il avait eu la précaution de défendre d'allumer du feu la nuit, pour dérober la connaissance de sa marche aux ennemis qui étaient en garde au pied des montagnes. Effectivement ils auraient ignoré son passage, si les ordres d'Antigone eussent été fidèlement exécutés. Mais un petit nombre de ses soldats ne pouvant supporter la gelée qu'il fit une nuit, allumèrent du feu. Les ennemis virent la flamme, et devinèrent ce que c'était. Ils donnèrent sur la queue des troupes d'Antigone qui était déjà hors de la plaine, et tuèrent quelques traîneurs. Mais il ne tint pas à Antigone que tous ne s'échappassent en sûreté; ce qu'il avait ordonné fut salutaire à ceux qui furent exacts à lui obéir.

XII. Antigone, campé devant Eumène, sur le penchant d'une colline, s'aperçut que les troupes de l'ennemi postées dans la plaine, n'étaient ni fermes, ni bien retranchées. Il détacha contre les gardes de la queue quelques escadrons de cavalerie, qui enlevèrent une partie du bagage d'Eumène.

XIII. Antigone en vint aux mains avec Eumène, auprès de Gabienne. La bataille se donna dans un lieu sablonneux, où la terre était sèche et légère. Au mouvement des deux armées, il s'éleva de toutes parts des nuages de poussière qui offusquaient la vue des amis et des ennemis. Comme on en était aux prises, Antigone comprit que les soldats d'Eumène avaient abandonné leur bagage, où étaient leurs femmes, leurs enfans, leurs maîtresses, leurs esclaves, leur or et leur argent, et tout ce qu'ils avaient gagné aux guerres d'Alexandre. Il ordonna à des troupes d'élite d'aller attaquer ce bagage et de le détourner dans son camp; ce qu'il leur fut facile d'exécuter, pendant que l'ennemi était occupé au combat et aveuglé par la poussière. La bataille se termina. Antigone y perdit cinq mille hommes, et Eumène n'y en perdit que trois cents. Les Euméniens se retiraient tout fiers de leur victoire. Mais quand ils virent leur bagage perdu, avec tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde, les vainqueurs tombèrent dans le découragement et la tristesse. La plupart, excités par la tendresse qu'ils avaient pour les objets de leur amour, envoyèrent des ambassadeurs vers Antigone, pour le supplier d'accepter leur réunion. Antigone, maître de tout ce que les Euméniens regrettaient si douloureusement, fit publier qu'il rendrait gratuitement tout. Cette publication fit

changer de parti, non seulement les Macédoniens, mais encore dix mille Perses commandés par Peuceste, quand il vit que les Macédoniens s'engageaient avec Antigone. Enfin il se fit un si grand changement de sentimens et de fortune, que le corps même de ceux qui portaient des boucliers d'argent se saisit d'Eumène, et le livra lié à Antigone ; et Antigone fut proclamé roi d'Asie.

XIV. Antigone, informé que Pithon, satrape de Médie, levait des troupes étrangères et faisait amas d'argent, dans le dessein de se révolter, fit semblant de ne point ajouter foi à ce qu'on lui en disait. « Je ne saurais me persuader, disait-il, que Pithon en use de la sorte, lui à qui j'avais dessein d'envoyer dans son gouvernement un renfort de cinq mille Macédoniens armés de toutes pièces, de Thraces, et de mille gardes. » Pithon ayant été instruit de ce discours, fit fond sur la bonté d'Antigone, et se hâta de venir recevoir ce renfort. Antigone fit venir Pithon au milieu des Macédoniens, le prit et le punit du dernier supplice.

XV. Antigone honora de présens les Argyraspides, qui lui avaient livré Eumène lié, mais ne se fiant pas trop à des gens dont la fidélité devait naturellement être suspecte, il en détacha mille pour renforcer les troupes de Siburte, satrape d'Aracosie, et mit le reste en garnison dans plusieurs lieux différens et de difficile accès, sous prétexte de leur commettre la garde du pays : de cette sorte il les fit tous disparaître en peu de temps.

XVI. Antigone assiégeant Rhode, donna la conduite du siége à son fils Démétrius. Il fit publier qu'il donnait sûreté à tous les Rhodiens qui étaient dans la ville. Il la promit de même par mer à tous les marchands et mariniers rhodiens qui étaient répandus dans la Syrie, la Phénicie, la Cilicie et la Pamphilie. Son but était de les empêcher de venir au secours de la ville, parce que dénuée de ces forces, elle ne pourrait résister, avec les seules troupes auxiliaires de Ptolomée, aux attaques de Démétrius.

XVII. Antigone soudoya des troupes de Gaulois, commandées par Bidore, et promit à chacun d'eux une certaine somme d'or de Macédoine. Pour sûreté de sa parole, il leur donna en ôtage des hommes et des enfans des meilleures maisons. Suivit la bataille contre Antipater. Après l'action, les Gaulois demandèrent leur récompense, et Antigone offrit de payer tous ceux qui portaient la targe. Les Gaulois voulaient que les gens sans armes, même les femmes et les enfans, tirassent pareille solde, vu que le marché portait : « Tant par tête à chaque Gaulois. » A ne payer que les gens armés, cela faisait trente talens, et il en eût fallu cent en payant tout le reste. L'armée gauloise se retira, et menaça de tuer les ôtages. Antigone craignant pour eux, envoya un ambassadeur aux Gaulois pour leur dire qu'il donnerait tout ce qu'il avait promis, et qu'ils n'avaient qu'à lui envoyer des gens pour recevoir l'or. Les Gaulois, leurrés de cette espérance, qui les comblait de joie, envoyèrent les principaux d'entre eux pour recevoir cet or, Antigone les arrêta tous, et manda aux autres qu'il ne les rendrait point s'ils ne lui renvoyaient les ôtages. Les Gaulois, pour sauver leurs gens, rendirent les ôtages, et Antigone leur renvoya leurs députés avec les trente talens.

XVIII. Antigone assiégeait Cassandrie, dans le dessein de détruire la domination d'Apollodore, qui s'était fait

tyran des Cassandriens. Après dix mois de siége Antigone se retira : mais il se servit d'Aminias, chef des pirates, et lui persuada de feindre de lier amitié avec Apollodore. Aminias envoya au tyran un héraut pour l'assurer qu'il viendrait à bout d'adoucir Antigone. Le héraut ajouta encore par son ordre qu'il fournirait à la ville des vivres en abondance et du vin. Aminias parut aux Cassandriens homme de bonne foi, et Apollodore se reposant sur son amitié et sur l'absence d'Antigone qu'il commençait à mépriser, ne veilla pas assez à la garde de la place. Pendant ce temps Aminias fit fabriquer des échelles de la hauteur des murs, et cacher sous un lieu appelé Bolus, qui n'était pas éloigné des murs, deux mille soldats, auxquels se joignirent dix pirates Étoliens commandés par Mélotas. Ces gens voyant, à la petite pointe du jour, qu'il y avait peu de gardes sur les murs, se coulèrent au pied de la courtine qui joignait les tours, et posant les échelles, levèrent le signal. Alors Aminias s'approchant avec ses deux mille soldats, escalada les murs et se mit dans la ville. Antigone parut aussitôt, se rendit maître de Cassandrie, et mit fin à l'usurpation d'Apollodore.

XIX. Antigone, avec des troupes inférieures en nombre, était campé devant celles d'Eumène. Il y avait entre les deux camps de fréquens pourparlers. Antigone ordonna que dans le moment que le héraut d'Eumène reviendrait, il accourût un soldat tout hors d'haleine et couvert de poussière, qui dît : « Les alliés arrivent. » Antigone, à cette nouvelle, sauta de joie, et renvoya le héraut. Le jour suivant, doublant le front de sa phalange, il la fit sortir des retranchemens. Les ennemis informés par le héraut de l'arrivée prétendue des alliés, et voyant ce vaste front, sans savoir quelle en était la profondeur, n'osèrent en venir aux mains, et prirent la fuite.

XX. Antigone voulant se rendre maître d'Athènes, fit la paix sur la fin de l'automne. Les Athéniens ensemencèrent leurs terres, et ne gardèrent de grains que ce qu'il en fallait jusqu'à la récolte. Mais quand le temps de la maturité fut venu, Antigone conduisit de nouveau son armée dans l'Attique. Les Athéniens ayant consumé ce qu'ils avaient de vivres, et ne pouvant faire la récolte, reçurent Antigone dans leur ville, et promirent d'obéir à tous ses ordres.

CHAPITRE VII.

DÉMÉTRIUS.

Quoique Démétrius manquât d'argent, il ne laissait pas de soudoyer des troupes au double de ce qu'il en avait auparavant. Quelqu'un lui en marqua sa surprise, en lui disant : « On n'a point d'argent pour payer le petit nombre, et où en prendre pour tant de gens ? » Il répondit : « Plus nous serons forts, plus nous trouverons les ennemis faibles. Nous nous rendrons maîtres de leur pays ; les uns nous apporteront des tributs, les autres nous enverront des couronnes. Ce sera l'effet de la crainte que leur donnera notre grand nombre. »

II. Démétrius voulant naviguer en Europe, sans que l'on pût savoir où il avait dessein d'aborder, donna à chacun des pilotes un paquet cacheté. « Si nous faisons route ensemble, leur dit-il, ne les décachetez point ; mais s'il arrive que nous soyons séparés, vous ouvrirez le paquet, et vous vous rendrez au lieu que vous y trouverez désigné. »

III. Démétrius voulant surprendre Sicyone à l'improviste, se retira à Cenchrées et y passa plusieurs jours dans les plaisirs et la débauche. Quand il vit que les Sicyoniens étaient sans aucun soupçon de son dessein, ce qu'il avait de troupes étrangères sous la conduite de Diodore, il l'envoya, la nuit, attaquer les portes du côté de la ville de Pallène; les troupes de mer il les fit se montrer du côté du port; et lui, avec le reste de son armée, se présenta devant la ville. De cette manière, il l'attaqua de tous les côtés à la fois, et s'en rendit maître.

IV. Démétrius avait confié la garde d'Éphèse à Diodore, commandant de la garnison, et était allé avec sa flotte en Carie. Diodore traita secrètement avec Lysimachus, et promit de lui livrer Éphèse pour cinquante talens. Démétrius, informé de cette trahison, prit ses grands vaisseaux, et en ayant envoyé la plus grande partie de côté et d'autre dans le pays, il se mit sur un, et prenant avec lui Nicanor, il fit voile à Éphèse. Étant arrivé au port, il se cacha sous le tillac, et ne fit paraître que Nicanor, qui appela Diodore sous prétexte de traiter avec lui de ce qui regardait les soldats, et d'obtenir la liberté de mouiller et de se retirer. Diodore, persuadé que Nicanor était venu seul, monta sur une felouque, et parut disposé à traiter avec lui. Dans le moment qu'il approcha, Démétrius sortant de dessous le tillac, fit couler à fond la felouque avec tout ce qui était dessus, et saisir tous ceux qui essayèrent de se sauver à la nage. Ce fut ainsi que, prévenant la trahison, il sut conserver Éphèse dans son obéissance.

V. Démétrius ayant pris Egine et Salamine dans l'Attique, envoya un de ses généraux au port de Pirée demander des armes pour mille hommes, sous prétexte de se joindre aux habitans contre le tyran Lacharis. On le crut, et les armes lui furent envoyées; mais les ayant reçues, il s'en servit pour armer des gens, avec le secours desquels il se rendit maître de Pirée.

VI. Quand Démétrius se rendit maître de Pirée, il n'y mena pas d'abord toute sa flotte. Il fit rester sous le cap de Sunium la plus grande partie de ses galères, et en ayant détaché vingt de celles qui étaient les plus légères à la course, il leur ordonna de voguer, non pas droit à la ville, mais comme pour prendre la route de Salamine. Démétrius de Phalère, général des Athéniens, qui était dans les intérêts de Cassandre, observant du haut de la citadelle, et voyant ces vingt galères prendre la route de Salamine, jugea qu'elles étaient ennemies et qu'elles s'en allaient à Corinthe. Mais ceux qui montaient ces vingt galères, ayant coupé court, se présentèrent devant Pirée et furent jointes par le reste de la flotte partie du cap de Sunium. La plus grande partie des troupes débarqua et s'empara des tours et du port. Les hérauts criaient : « Démétrius délivre Athènes du joug. » Les Athéniens, à ce cri de liberté, admirent Démétrius.

VII. Démétrius assiégeait Salamine en Chypre, avec cent quatre-vingts galères. Ménélas, général de Ptolémée, gardait la ville avec soixante navires, et l'on attendait de jour à autre Ptolémée qui devait arriver avec cent quarante vaisseaux. Démétrius ne se trouvant pas en état de résister à deux cents galères à la fois, doubla un cap qui s'avançait, et se mit en embuscade dans une anse où le mouillage était bon et où ses galères étaient cachées derrière de hauts rochers. Ptolémée, sans prendre garde à ce qu'il laissait

derrière lui, prit terre à une rade étendue où la descente était facile. Pendant qu'il faisait débarquer ses troupes, Démétrius sortit de son embuscade et se montrant aux ennemis, donna sur les navires égyptiens, qui ne faisaient que d'aborder, et remporta la victoire en peu de temps. Ptolémée prit aussitôt la fuite, et Ménélas, qui s'était avancé pour le soutenir, s'enfuit avec lui.

VIII. Démétrius s'avança la nuit, pour se mettre en possession de Corinthe qu'on lui avait donné parole de lui livrer. Comme les auteurs de la trahison devaient lui ouvrir les portes de la hauteur, il craignit que pendant qu'il entrerait par là, ceux de la ville ne lui dressassent des embûches. Pour les attirer d'un autre côté, il fit marcher un grand nombre de troupes du côté des portes qui donnaient vers le fort de Léchée. Aux cris militaires de ces troupes, les Corinthiens coururent tous de ce côté, pendant que les traîtres ouvrirent les portes de la hauteur et y firent entrer les ennemis. C'est ainsi que Démétrius surprit Corinthe, pendant que les habitans gardaient les portes du côté de Léchée.

IX. Démétrius était campé contre les Lacédémoniens. Les deux armées étaient séparées par la montagne Lycéon, et les Macédoniens n'étaient pas sans crainte à la vue d'un lieu qu'ils ne connaissaient point. Il faisait un vent de bise violent, qui portait contre les ennemis. Démétrius fit mettre le feu au bois et aux broussailles, et le vent poussant la flamme et la fumée contre les Lacédémoniens, les obligea tous à tourner le dos. Démétrius et ses troupes profitèrent de ce désordre, et ayant attaqué vigoureusement les ennemis remportèrent la victoire.

X. Démétrius se retirait par un chemin fort serré. Les Lacédémoniens pressaient son arrière-garde, et lui blessaient beaucoup de monde. Il entassa dans l'endroit le plus étroit tous les chariots de bagage et y mit le feu. Les ennemis ne purent passer à travers cet incendie, et pendant que les chariots brûlaient, Démétrius gagna du terrain, prévint les ennemis, et évita leur poursuite.

XI. Démétrius envoya un héraut aux Béotiens pour leur déclarer la guerre. Le héraut se rendit à Orchoméne, et présenta aux commandans de Béotie la déclaration par écrit. Dès le lendemain, Démétrius assiégea Chérouée, et les Béotiens furent bien surpris de voir la guerre commencée en même temps que déclarée.

XII. Démétrius avait à passer le fleuve Lycus, qui est très rapide, et au courant duquel son infanterie ne pouvait résister. Il choisit parmi ses cavaliers les plus grands, les plus vigoureux, et les mieux montés, et en ayant fait trois lignes, il s'en servit à rompre l'effort du fleuve, en l'opposant à son courant, et par ce moyen il rendit le passage de ses gens de pied plus facile.

CHAPITRE VIII.

EUMÈNE.

Eumène était poursuivi par les Gaulois, et son indisposition l'obligeait à se faire porter dans une espèce de litière. Sa fuite était lente, et les ennemis étaient près de l'atteindre. Ayant trouvé sur sa route un tertre élevé, il commanda à ses porteurs d'y poser sa litière. Les Barbares, qui n'étaient pas éloignés, se persuadèrent qu'Euméne n'en eût pas usé de la sorte s'il n'avait eu aux environs quelque renfort con-

sidérable caché. C'est pourquoi ils cessèrent de le poursuivre.

II. Eumène était informé que les Argyraspides commençaient à penser à la révolte; et voyait surtout qu'Antigène et Teutamate leurs chefs, prenaient des manières hautaines avec lui, et négligaient de se rendre à sa tente. Il rassembla tous les chefs, et leur dit que deux fois de suite il avait eu le même songe, accompagné de promesses du salut commun, si l'on obéissait, et de menaces d'une ruine totale, si l'on n'obéissait pas. C'était le roi Alexandre dans sa tente au milieu du camp, assis sur un trône d'or, le sceptre à la main, qui donnait ses ordres à tous, et qui commandait particulièrement aux chefs de ne traiter d'aucune affaire publique et royale hors de la tente royale, et d'appeler cette tente seule, *la tente d'Alexandre*. Les Macédoniens adorèrent Alexandre, et ordonnèrent que du fond de l'épargne de la couronne, on dressât une tente royale; qu'il y fût fait un trône d'or paré royalement, avec une couronne d'or au-dessus, accompagnée d'un diadème royal; qu'on mît auprès du trône des armes, un sceptre au milieu; au-devant du trône une table d'or et dessus un petit foyer et un encensoir aussi d'or, avec de l'encens et des parfums; enfin que la tente fût garnie de tabourets d'argent pour placer les chefs quand on tiendrait conseil sur les affaires publiques. Tout cela fut exécuté sur-le-champ. Eumène dressa sa tente joignant celle d'Alexandre, et les autres chefs dressèrent les leurs ensuite de la sienne. Il arriva de là que lorsque Eumène entrait dans la tente d'Alexandre, c'était lui qui recevait les autres chefs, et parmi eux Antigène et Teutamate, commandans des Argyraspides, qui allaient effectivement trouver Eumène, quand il paraissait qu'ils ne voulaient qu'honorer Alexandre.

III. Eumène voyant que les troupes qu'il avait en Perse étaient sur le point d'être débauchées par Peuceste, qui leur faisait distribuer du vin et des présens, craignit qu'il n'eût dessein de partager l'empire. Il fit voir une lettre, qu'il supposa que lui avait écrite en syriaque Oronte, satrape d'Arménie, par laquelle il mandait qu'Olympias venait d'Épire avec le fils d'Alexandre, et se rendait maîtresse de la Macédoine, après la mort de Cassandre. A ces nouvelles, les Macédoniens ne pensèrent plus à Peuceste; ils se livrèrent à la joie, et proclamèrent rois la mère et le fils.

IV. Eumène avait mis ses troupes en quartier d'hiver dans quelques bourgades de la Perse. Antigone en ayant été averti, résolut de les attaquer. Eumène ordonna aux chefs de prendre leurs valets la nuit, de monter à cheval, de porter du feu dans des vaisseaux, et de gagner les hauteurs, jusqu'à la distance de soixante-dix stades, et d'allumer, sur les sommets les plus exposés à la vue, des feux éloignés les uns des autres d'environ vingt coudées, de les faire fort grands à la première veille, un peu moindres à la seconde, et très faibles à la troisième, afin que tout cela donnât l'idée d'un véritable campement. A cet aspect Antigone se persuada qu'Eumène avait été joint par toute son armée, et n'osant l'attaquer, il fit sa retraite par un autre chemin qui n'était point occupé par les ennemis.

V. Eumène voyant ses soldats dans la disposition de piller le bagage des ennemis, les en détourna comme d'une entreprise qui ne convenait pas. Mais n'ayant pu gagner cela sur eux, il en-

voya donner avis aux ennemis de faire bonne garde à leur bagage. Les soldats d'Eumène y trouvant les gardes renforcées, abandonnèrent leur dessein.

CHAPITRE IX.

SÉLEUCUS.

Séleucus et Antigone se donnèrent bataille. Il n'y eut rien de décidé; la nuit sépara les combattans, et tous deux furent d'avis de remettre le reste au lendemain. Les troupes d'Antigone campèrent et se désarmèrent : mais Séleucus ordonna à ses soldats de souper et de dormir tous armés, et de bien garder leurs rangs. Dès la pointe du jour les troupes de Séleucus se présentèrent en bon ordre et sous les armes, et celles d'Antigone, surprises, dérangées et sans armes, furent vaincues avec beaucoup de facilité.

II. Séleucus était campé contre Démétrius. Séleucus était animé de confiance, et Démétrius au contraire comptait peu sur un succès favorable. La nuit survint, et Démétrius voulant la mettre à profit, entreprit d'attaquer l'ennemi à la faveur des ténèbres, dans l'espérance que cette surprise imprévue lui pourrait être avantageuse. Ses troupes lui obéirent volontiers, et crurent trouver dans une chose qui paraissait si fort contre raison, une ressource capable de leur donner la victoire. Ils s'armèrent donc et se mirent en mouvement. Deux jeunes Étoliens, qui portaient le bouclier dans les troupes de Démétrius, ayant rencontré la garde de Séleucus, demandèrent d'être menés promptement au roi. Aussitôt qu'ils lui eurent été présentés, ils lui apprirent ce qui se devait faire la nuit même. Séleucus eut peur que les ennemis ne fussent plus ardens à l'attaquer que les siens diligens à prendre les armes. Il ordonna aux trompettes de sonner la charge, aux soldats qui s'armaient, de pousser de grands cris, et à chacun d'allumer devant sa tente tout ce qui se trouverait de fagots et de bourrées. Démétrius voyant le camp ennemi si éclairé de toutes parts, et entendant retentir les trompettes et les cris militaires, sentit bien qu'on se préparait à le recevoir, et n'osa l'attaquer.

III. Séleucus informé que les soldats de Démétrius perdaient courage, prit les plus robustes de ses gardes, et ayant mis au-devant d'eux huit éléphans, se coula le long d'un sentier étroit, à côté des ennemis; et ayant jeté son casque, il se mit à crier : « Jusqu'à quand aurez-vous la rage de demeurer avec un chef de brigands, qui meurt de faim, pendant que vous pouvez gagner votre solde auprès d'un roi riche, et prendre part à une royauté véritable et existante, au lieu d'un empire chimérique et qui ne subsiste encore qu'en idée? » La plupart entendant ce discours, jetaient leurs dards et leurs épées, et tendant les mains, se joignaient à Séleucus.

IV. Séleucus attaquait la citadelle de Sardes, où étaient les trésors gardés par Théodote, à qui Lysimachus en avait confié le soin. Séleucus ne pouvant forcer la place, qui était bien munie, fit publier qu'il donnerait cent talens à qui pourrait tuer Théodote. Cette grande récompense tentait un grand nombre de soldats, et Théodote, vivant dans la crainte et la défiance, n'osait se montrer dehors. Ses soupçons lui attirèrent l'indignation de la plupart de ceux de dedans. Théodote, pour se délivrer de ses craintes, prévint les mal intentionnés, et ayant ouvert la nuit une fausse porte, il intro-

duisit Séleucus dans la citadelle, et lui livra les trésors de Lysimachus.

V. Démétrius était campé au pied du Mont Taurus. Séleucus appréhendant qu'il ne se retirât secrètement en Syrie, envoya Lysias avec plusieurs Macédoniens se saisir des montagnes qui sont au-dessus des portes Amanides, qui était la route que Démétrius devait tenir, et lui ordonna d'y allumer un grand nombre de feux. Démétrius voyant qu'il avait été prévenu, et que ces passages étaient occupés, se détourna de cette route.

VI. Séleucus ayant été obligé de prendre la fuite en Cilicie, après un combat donné contre les Barbares, voulut cacher à ses amis même la honte qu'il avait de fuir en petite compagnie; il se fit passer pour un des écuyers d'Amaction, commandant de la brigade royale, et prit des habits convenables à cet état. Mais quand il vit qu'il s'était rallié un nombre considérable de cavaliers et de fantassins, il reprit la robe royale et se montra aux soldats.

CHAPITRE X.

PERDICAS.

Les Illyriens et les Macédoniens se faisaient la guerre. Il arriva que plusieurs Macédoniens furent faits prisonniers, et Perdicas s'aperçut que l'espérance d'être mis à rançon rendait les autres moins ardens au combat. Comme on envoyait de part et d'autre pour traiter de la rançon des prisonniers, Perdicas chargea le héraut des ennemis de leur dire de sa part qu'il était inutile que les Illyriens s'attendissent à des rançons, et qu'ils pouvaient condamner les prisonniers à mort. Les Macédoniens ne s'attendant plus à être rachetés, en cas qu'ils fussent pris, mirent tout l'espoir de leur salut dans la victoire, et se battirent avec plus de courage.

II. Perdicas faisant la guerre à ceux de Chalcide, se trouva en disette d'argent. Il fit de la monnaie de billon mêlé de cuivre et d'étain, dont il paya les soldats. Les marchands reçurent la monnaie du roi; mais comme elle n'avait pas de cours hors des limites, ils furent réduits à ne trafiquer que de fruits et de grains du pays.

CHAPITRE XI.

CASSANDRE.

Cassandre se servit de cet artifice pour prendre Nicanor qui avait la garde du fort de Munichia et qui n'était pas dans de bonnes dispositions à son égard. Il feignit de vouloir retirer sa flotte de l'Afrique, et comme il était près de s'embarquer, il vint un courrier qui lui apporta des lettres de la part de ses amis de Macédoine, qui lui mandaient que les Macédoniens, irrités contre Polysperchon, l'appelaient pour le faire régner dans le pays. A la lecture de ces lettres, Cassandre marqua beaucoup de joie, et ayant tiré à part Nicanor qui le reconduisait, il lui dit : « Il est question maintenant de prendre de nouveaux conseils. Conférons ensemble sur la conduite que j'ai à garder dans le rang où je suis appelé. » En parlant ainsi, Cassandre mena insensiblement Nicanor dans une maison voisine, comme pour communiquer avec lui de ses plus secrètes affaires. Il avait caché dans cette maison un détachement de ses gardes, qui se saisirent de Nicanor et se tinrent autour de lui. Cassandre convoqua l'assemblée, et permit à ceux qui

voulaient accuser Nicanor, de le faire librement. Pendant qu'on instruisait l'accusation, Cassandre se rendit maître du fort de Munychia. Quant à Nicanor, comme il avait fait beaucoup de choses contre les lois et sans retenue, l'assemblée fut d'avis de le condamner à mort.

II. Dans le même temps que Cassandre assiégeait Salamine, il faisait la guerre par mer aux Athéniens. Ayant vaincu sur mer, tout ce qu'il trouva de gens de Salamine parmi les Athéniens, il les renvoya sans rançon. Les habitans de Salamine, informés de l'humanité de Cassandre, furent gagnés par sa douceur, et se joignirent à lui.

III. Cassandre assiégeait Pydna en Macédoine, où s'était retiré Olympias. Polysperchon envoya la nuit sur la côte une galère à cinquante rames, avec une lettre où il avertissait Olympias de monter sur cette galère pour éviter de tomber au pouvoir de Cassandre. Le porteur de la lettre fut pris et mené à Cassandre, à qui il avoua le sujet de son voyage. Cassandre n'ouvrit point la lettre, et la laissant cachetée comme elle était du sceau de Polysperchon, il permit au porteur de la rendre à son adresse, sans dire qu'il eût eu connaissance de rien. La lettre fut rendue, et dans le même temps Cassandre fit disparaître la galère. Olympias ajoutant foi à la lettre de Polysperchon, sortit secrétement la nuit, mais elle ne trouva point la galère. Elle crut que Polysperchon l'avait trompée, perdit courage, et se livra à Cassandre, avec Pydna.

IV. Cassandre revenant d'Illyrie, et n'étant qu'à une journée d'Epidamne, cacha ses troupes. Il en détacha de la cavalerie, qu'il envoya brûler des bourgades situées sur les hauteurs de l'Illyrie et de l'Alintanie, dont les habitans favorisaient les Epidamniens. Ceux d'Epidamne s'imaginant alors que Cassandre s'en était allé, sortirent de leur ville, et vaquèrent à leur labourage. Cassandre faisant sortir ses troupes du lieu où il les avait tenues cachées, prit environ deux mille de ces habitans qui étaient sortis, et trouvant les portes de la ville ouvertes, il entra dans Epidamne, et s'en rendit maître.

CHAPITRE XII.

LYSIMACHUS.

Dans la bataille donnée contre Démétrius, aux environs de Lampsaque, les Autariates perdirent tout leur bagage. Lysimachus eut peur que ces Barbares, dans la douleur d'avoir tout perdu, ne se révoltassent. Il les fit sortir des retranchemens, comme pour leur distribuer des vivres, et ayant donné le signal, il les fit tous périr: ils étaient cinq mille hommes.

II. Lysimachus conduisit Ariston, fils d'Autoléon, en Péonie, qui était le royaume de son père, comme pour faire reconnaître aux Péoniens le jeune prince royal, et lui concilier leur affection. Quand on eut baigné Ariston, à la façon des rois, dans le fleuve Arisbe, on lui servit le festin royal selon la coutume du pays. Lysimachus saisit ce moment pour donner le signal de prendre les armes. Ariston monta en diligence à cheval, et s'enfuit chez les Adraniens. Lysimachus s'empara de la Péonie.

CHAPITRE XIII.

CRATÈRE.

Les Tyriens ayant attaqué les Macédoniens occupés à creuser des re-

tranchemens, leur firent tourner le dos. Cratère ordonna de céder, et les Tyriens s'acharnèrent à la poursuite. Quand Cratère les vit las de courir après les Macédoniens, il ordonna à ceux-ci de faire volte-face, et de pousser les Tyriens à leur tour. Aussitôt ceux qui poursuivaient prirent la fuite, et ceux qui avaient fui jusque-là donnèrent la chasse aux autres.

CHAPITRE XIV.

POLYSPERCHON.

Polysperchon, pour animer ses soldats à combattre courageusement contre les Péloponnésiens qui gardaient les frontières, et mépriser le danger, prit un chapeau arcadien, avec une robe double, attachée d'une agrafe, et un bâton à la main, et leur dit : « Voilà comme sont ceux contre qui nous devons combattre. » Et puis ayant ôté tout cela, et pris toutes ses armes, il ajouta : « Et voici comme sont ceux qui doivent avoir affaire à eux ; gens qui jusqu'à présent ont remporté tant de victoires signalées. » A ce discours les soldats furent animés à bien faire, et demandèrent d'être aussitôt menés au combat.

CHAPITRE XV.

ANTIOCHUS, FILS DE SÉLEUCUS.

Antiochus, dans le dessein de se rendre maître de Damas, qui était gardée par Dinon, général de Ptolémée, publia dans son armée un ordre de célébrer une fête à la manière des Perses, et commanda à tous les chefs de préparer des banquets somptueux et de grandes réjouissances. Dinon, instruit qu'Antiochus avec toutes ses troupes, ne s'occupait que de plaisirs et de bonne chère dans cette solennité, se relâcha de sa vigilance ordinaire, et négligea de faire faire la garde. Antiochus ordonna qu'on prît du blé pour quatre jours, et menant son armée par les déserts et des sentiers écartés et bordés de précipices, se montra lorsqu'on l'attendait le moins. Dinon ne put lui résister, et Damas tomba au pouvoir d'Antiochus.

CHAPITRE XVI.

ANTIOCHUS, FILS D'ANTIOCHUS.

Antiochus attaquait Cypsèle, ville de Thrace. Il avait avec lui un grand nombre de Thraciens des meilleures maisons, à la tête desquels étaient Tyris et Dromichetès. Il leur donna à tous des colliers d'or et des armes garnies d'argent, et s'avança pour livrer combat. Ceux de Cypsèle, voyant des gens de leur pays et de leur langue si richement parés d'or et d'argent, les estimaient heureux de servir sous Antiochus. Ils mirent bas les armes, et se joignant à lui, d'ennemis qu'ils étaient auparavant, se rendirent ses alliés.

CHAPITRE XVII.

ANTIOCHUS HIÉRAX OU L'ÉPERVIER.

Antiochus ayant quitté son frère Séleucus, s'enfuit en Mésopotamie. Quand il eut passé les montagnes d'Arménie, il fut reçu par Arsabès son ami. Les généraux de Séleucus, Achée et Andromaque, poursuivirent Antiochus avec de nombreuses troupes, et l'attaquèrent vivement. A la fin Antiochus blessé fut obligé de prendre la fuite, et de se cacher sur un côteau, au pied et aux côtés duquel était une plaine unie,

où campait l'armée de son frère. Antiochus fit courir le bruit qu'il était mort dans le combat; et pendant la nuit il fit occuper les hauteurs par une partie de ses troupes. Le lendemain les soldats d'Antiochus envoyèrent deux ambassadeurs, Philetère, capitaine crétois, et Denis de Lysimaquie, demander sûreté pour enlever le corps d'Antiochus, moyennant quoi ils promirent de se rendre et de livrer leurs armes. Andromaque répondit qu'on n'avait point encore trouvé le corps, mais qu'on pouvait le chercher parmi les prisonniers, et qu'on l'y trouverait mort ou vif. Pour ce qui était du reste, il dit qu'il enverrait des gens pour recevoir les soldats et les armes. En effet, il envoya quatre mille hommes, disposés, non pas à combattre, mais à recevoir et emmener les prisonniers. Quand ils furent arrivés aux côtés de la montagne, les troupes d'Antiochus, qui s'étaient saisies des hauteurs, fondirent sur ces gens, et en firent un grand carnage. Antiochus reprit ses habillemens royaux, et se montra vivant et victorieux.

CHAPITRE XVIII.

PHILIPPE, FILS DE DÉMÉTRIUS.

Philippe assiégeait Prinasse, ville des Rhodiens en terre ferme. Les murs étaient d'une structure très forte, et Philippe voulut les saper. Mais en minant on rencontra une roche qui ne cédait point aux outils des mineurs. Philippe ordonna qu'en plein jour on descendît à la mine, et que les travailleurs se couvrissent de mantelets, comme pour se cacher aux assiégés. Ceux de la ville voyaient tout cela de dessus leurs murailles. La nuit, Philippe faisait apporter par ses soldats de la terre d'un vallon éloigné de la ville de huit ou dix stades, et la faisait amoncelcr à l'entrée du lieu où l'on avait ouvert la mine. Le jour suivant, ceux de la ville voyant cette grande quantité de terre élevée, s'imaginèrent que le mur était enfin percé. La peur les contraignit à livrer leur ville à Philippe. Mais quand ils eurent découvert la tromperie dans la suite, leur sottise leur causa de tristes, mais inutiles regrets.

II. Philippe, fils de Démétrius, faisant la guerre au roi Attale et aux Rhodiens, forma le dessein de se retirer par mer. Pour le pouvoir faire sans empêchement, il envoya secrètement un transfuge égyptien, qui alla dire aux ennemis que Philippe donnerait le lendemain un combat naval. La nuit, il fit allumer un grand nombre de feux, pour faire croire que l'armée demeurait en son poste. Attale et ses troupes se disposèrent au combat, et l'on retira les gardes posées auparavant, pour empêcher qu'on ne prît le large. C'était ce que souhaitait Philippe; et trouvant la sortie libre, il s'en alla avec sa flotte.

CHAPITRE XIX.

PTOLÉMÉE.

Ptolémée voyant que Perdicas avait entrepris de passer le fleuve, vers Memphis, et qu'une grande quantité de ses troupes l'avait déjà traversé, fit assembler tout ce qu'il y avait dans le pays de troupeaux de chèvres, de pourceaux et de bœufs, et fit attacher à chaque animal un fagot, avec ordre aux pâtres et à ses cavaliers de pousser tout cela à travers les sables, afin d'exciter une grande poussière. Et lui, à la tête de ce qui lui restait de cavale-

rie, se présenta aux ennemis. Ceux-ci, jugeant à cette grande poussière que Ptolémée amenait des troupes nombreuses, prirent aussitôt la fuite. Beaucoup périrent dans le fleuve; il y en eut aussi un grand nombre de pris.

CHAPITRE XX.

ATTALE.

Attale étant près d'en venir aux mains avec les Gaulois qui avaient des troupes nombreuses, s'aperçut que ses soldats marquaient de l'étonnement. Pour animer leur courage, il fit faire, avant le combat, un sacrifice, auquel présida comme ministre principal, un devin chaldéen, nommé Sudin. Pendant qu'il faisait les prières et la dissection de la victime, le roi prenant de la noix de galle en poudre, forma dans sa main droite ces mots : « Victoire au roi, » qu'il traça, non pas de gauche à droite, mais de droite à gauche. Dans le moment qu'on levait les parties internes de la victime, le roi enfonça la main écrite dans l'endroit le plus chaud et le plus mollasse, et l'appuya de manière que la poudre de noix de galle y demeura empreinte. Le devin examinant les lobes du foie, la vessie du fiel et les autres parties internes, vint à trouver le lobe où s'était imprimée l'écriture qui promettait la victoire au roi. Il en eut une joie excessive, et montra cette écriture à la multitude des soldats dont il était environné. Tous s'approchèrent et lurent ces mots : « Victoire au roi. » Leur courage se ranima. D'un cri commun ils demandèrent qu'on les menât contre les Barbares, et ayant combattu vigoureusement, ils remportèrent la victoire sur les Gaulois.

CHAPITRE XXI.

PERSÉE.

Persée, informé que les Romains amenaient des éléphans, les uns venus de Lybie, les autres qui étaient des Indes, que leur avait envoyés Antiochus, roi de Syrie, prévit que la nouveauté et la figure formidable de ces bêtes, pourraient étonner ses chevaux. Pour éviter cet inconvénient, il fit faire par des ouvriers des figures de bois, auxquelles on donna la forme et la couleur des éléphans. Il restait à contrefaire ce que la bête a de plus terrible, qui est son cri. Persée fit entrer dans les machines des hommes qui, par le moyen de certaines flûtes, dont le son paraissait sortir de la bouche des faux éléphans, imitaient le cri naturel aigu et rude des véritables. De cette manière il apprit aux chevaux des Macédoniens à mépriser la vue et le cri des éléphans.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

PHALARIS.

Les Agrigentins avaient formé le dessein d'élever un temple à Jupiter gouverneur, dans leur citadelle, bâtie très solidement sur un roc, qui était d'ailleurs un lieu sacré, et d'y poser, comme au plus haut lieu, la statue de cette divinité. Ils destinaient à cet ouvrage deux cents talens. Phalaris, receveur des impôts, s'offrit pour avoir la direction de l'ouvrage, et promit d'y employer les plus habiles ouvriers, de fournir abondamment tous les matériaux, et de donner des cautions suffisantes pour la sûreté des deniers publics. Le peuple admit volontiers toutes ses propositions, et crut que l'expérience qu'il pouvait avoir acquise dans son emploi, lui rendait cette direction plus facile qu'à tout autre. Il commença donc par se charger de l'argent du public; il gagea plusieurs étrangers, acheta un grand nombre d'esclaves, et fit porter dans la citadelle toutes sortes de matériaux, pierres, bois et fer. On n'en était encore qu'à creuser les fondemens, qu'il fit descendre à la ville un homme qui dit : « Quiconque indiquera ceux qui ont dérobé dans la citadelle du bois ou du fer, recevra une telle somme d'argent. » Le peuple marqua beaucoup d'indignation de ces vols. Phalaris dit : « Permettez-moi donc de fortifier la citadelle. » La permission lui fut accordée de l'environner de murailles. Alors Phalaris ayant ôté de la chaîne ses esclaves, les arma de pierres et de haches, tant simples, qu'à deux tranchans, et ayant pris l'occasion de la fête des Thesmophories, il fit irruption dans la ville, tua la plupart des hommes, se rendit maître des femmes et des enfans, et usurpa l'autorité souveraine dans l'État.

II. Phalaris voulant désarmer les Agrigentins, fit publier qu'il donnerait au public hors de la ville, un spectacle magnifique d'athlètes. Mais pendant que tous les habitans étaient dehors pour voir les jeux, il fit fermer les portes de la ville, et commanda à ses gardes d'enlever les armes de toutes les maisons.

III. Les Agrigentins faisaient la guerre à ceux de Sicile. Phalaris ne pouvant venir à bout de les dompter, parce qu'ils avaient des vivres en abondance, fit retirer son armée, et laissa même ses grains à ceux de Sicile, à condition qu'il enleverait ce qui avait été semé, quand le temps de la moisson serait venu. Les Siciliens acceptèrent la condition avec joie. Mais Phalaris corrompit par argent ceux qui avaient la garde des blés des Siciliens. Ils découvrirent les toits des greniers, et les blés furent pourris. Phalaris enleva toute la moisson, et les Siciliens se trouvant sans blés, par l'un et l'autre moyen, furent contraints par la disette de se soumettre à Phalaris.

IV. Teute commandait dans Vessa, ville des Siciliens, fameuse par sa grandeur et l'abondance de toutes choses.

Phalaris envoya des gens demander sa fille en mariage. Quand Teute eut accepté la proposition, Phalaris prit de jeunes soldats sans barbe, et les ayant habillés en filles, les envoya sur des chariots avec des présens, comme des filles destinées à servir la nouvelle mariée. Quand ils se furent emparés de la maison, ils tirèrent leurs épées, et Phalaris s'étant montré, se rendit maître de Vessa.

CHAPITRE II.

DENIS.

Les troupes soudoyées avaient pris la résolution de mettre à mort Denis, tyran de Sicile, et s'étant donné le mot, firent irruption dans sa maison. Denis se présenta devant eux, vêtu d'une manière à leur faire compassion, et les cheveux salis de poussière, et s'abandonna à tout ce qu'on voudrait lui faire souffrir. Les conjurés le voyant dans ce misérable état, en eurent pitié et le laissèrent aller sans lui faire de mal. Mais peu de temps après, Denis ayant trouvé moyen de les enfermer chez les Léontains au milieu de ses troupes, les extermina tous.

II. Denis, fils d'Hermocrate, était l'un des ministres des Syracusiens et secrétaire d'état pour la guerre. Dans celle que l'on eut contre Carthage, les Syracusiens furent plusieurs fois vaincus. Ils s'en prirent aux généraux, et Denis ne fit point difficulté de les accuser publiquement de trahison. Il y en eut de condamnés à mort, et d'autres qui prirent la fuite. Alors Denis prenant prétexte de la haine que son zèle lui avait attirée, et du danger pressant de la guerre des Carthaginois, demanda au peuple des gardes pour la sûreté de sa personne, et les obtint. Par ce moyen il devint tyran de Syracuse, et très puissant, et non seulement il conserva son autorité jusqu'à la vieillesse, mais encore il la transmit à son fils après lui.

III. Denis avait une attention particulière à tâcher de deviner les complots qui se pouvaient former contre lui. Il se présenta un étranger dans la ville, qui se vanta qu'il avait un secret infaillible pour découvrir toutes sortes de conspirations. Il fut appelé à la citadelle, mais il dit à Denis qu'il voulait lui parler seul à seul, pour tenir son secret caché. Tout le monde s'écarta, et cet homme dit à Denis : « Tu n'as qu'à dire avec satisfaction que tu as véritablement appris le moyen de prévoir toutes les conspirations. Il n'y aura plus personne qui ose conspirer. » Cette ruse plut à Denis; il fit de grands présens à l'homme, et fit savoir à ses gardes et à toutes ses troupes, qu'il avait appris le plus merveilleux moyen de prévoir toute sorte de factions et de complots. On le crut, et personne n'osa plus rien entreprendre contre lui.

IV. Denis le jeune étant parti pour une expédition maritime, avait laissé la garde de la citadelle et des trésors à Andron. Timocrate l'engagea à se joindre avec lui pour se rendre maîtres de la place et des richesses. Denis revint peu de jours après, et n'ayant rien su d'Andron, il ne laissa pas de lui dire qu'il avait tout appris des autres, et qu'il souhaitait seulement qu'il lui confessât qui avait été le plus ardent à vouloir profiter de l'occasion de son absence. Andron séduit, lui nomma Timocrate. Denis fit aussitôt mourir Andron, pour le punir, disait-il, de ne lui avoir pas découvert cette conspiration aussitôt après son retour. Pour ce

qui est de Timocrate, mari de sa sœur, il se contenta de le faire arrêter, et même depuis, à la prière de cette sœur, il lui rendit la liberté, et l'envoya dans le Péloponnèse.

V. Quelques habitans de Naxe avaient donné parole à Denis de lui livrer la ville. Il se présenta snr le soir devant la place, avec sept mille hommes. Les habitans, avertis de la trahison, montèrent sur les tonrs, et ceux qui étaient du complot, appelaient anssi du haut des tonrs Denis et ses troupes. Denis menaça cenx qui étaient sur les murs, de passer tout au fil de l'épée, s'ils ne livraient pas volontairement la ville. Dans le même temps et à la faveur de l'obscurité il fit avancer dans le port de Naxe une galère à cinquante rames, qui portait un grand nombre de comites avec leurs sifflets. Comme chacun donnait son signal, les Naxiens crurent qu'il y avait autant de galères ennemies qu'ils entendaient de signaux distingués; et la peur les contraignit à se rendre volontairement à Denis.

VI. Denis voyant qu'Himilcon était venu avec sa flotte boucher l'entrée du port de Motyée, retira ses troupes de devant cette place, et étant allé camper en présence des ennemis, dit aux matelots et aux soldats de prendre conrage et de travailler à mettre les galères en sûreté. Sous le cap qni environnait le port, il y avait un espace uni et plein de boue, qui pouvait avoir vingt stades de largeur. Les soldats ayant couvert le terrain de madriers, firent passer par dessus, dans un seul jour, quatre-vingts galères. Himilcon eut peur que Denis ayant rassemblé toute sa flotte, ne fît le tour du cap et ne vînt l'enfermer dans le port. Il profita d'un vent de nord favorable, mit à la voile, et se retira, et Denis sauva de cette sorte le port, la ville et sa flotte.

VII. Denis poursuivi par Dion, n'avait plus que la citadelle de Syracuse. Il envoya vers les Syracusiens pour traiter avec eux. Ils répondirent que s'il renonçait à la domination, l'on écouterait ses envoyés; mais que s'il n'y renonçait pas, on lui ferait la guerre sans composition. Denis renvoya d'autres gens dire que si l'on voulait traiter avec lui par dépntés, il abdiquerait volontiers. On le crut, la ville lui dépnta, et la joie que l'on avait de voir la fin de la tyrannie, fit qne les gardes se dissipèrent. Denis retint les députés de la ville, et sortant dn fort, mena ses soldats avec de grands cris contre les murs, et fit une violente irruption dans la ville. De cette manière il conserva la jouissance de la citadelle, et recouvra la ville.

VIII. Les députés des Syracusiens que Denis avait retenus, il les renvoya le lendemain aux habitans. Ils furent suivis de plusieurs femmes qui portaient à Dion et à Mégaclès son frère des lettres de leur sœur et de la femme de l'un des denx, et d'autres lettres aux autres habitans dont les femmes étaient enfermées dans la citadelle. On fut d'avis de faire lecture pnbliquement de ces lettres dans l'assemblée. Dans la plupart on ne voyait autre chose que des supplications des femmes qui conjuraient les habitans de ne les laisser point périr, et de faire la paix avec Denis. Il se trouva une lettre dont l'adresse était : « Hipparin à son père. » Et ce père était Dion. Quand le greffier eut lu l'adresse, il ouvrit la lettre; mais ce n'était pas le fils de Dion qui avait écrit, c'était Denis lui-même, qui écrivait familièrement et avec de grandes marques d'union et d'amitié à Dion, et lui faisait de grandes promesses. Cette lecture rendit Dion suspect

aux Syracusiens, qui n'eurent plus tant de confiance en lui, et c'était ce que Denis avait eu principalement en vue.

IX. Denis voyant que les Carthaginois venaient fondre dans le pays avec une armée de deux cent mille hommes, fit élever de tous côtés des forts, et y mit des gens de guerre, avec ordre de traiter avec les Carthaginois et de recevoir leurs garnisons. Les Carthaginois furent fort aises de prendre possession du pays sans coup férir, et partagèrent en différentes garnisons la plupart de leurs troupes. Quand Denis vit leurs plus grandes forces dispersées par tous ces détachemens, il attaqua le reste, et remporta la victoire.

X. Denis voulant subjuguer la ville d'Himère, fit amitié avec les habitans, et attaqua les petites villes de leur voisinage. Cependant au lieu de les presser vivement il passait le temps à des pourparlers. Ceux d'Himère fournirent assez long-temps des vivres à son armée, mais voyant qu'il n'avançait rien, ils jugèrent que c'était véritablement contre eux-mêmes qu'il avait assemblé tant de troupes, et cessèrent de lui envoyer des vivres. Denis prit prétexte de ce refus pour se dire offensé par eux ; il tourna ses armes contre Himère, en fit le siége, et s'en rendit maître de force.

XI. Denis avait dessein de réformer les plus vieux soldats, et de leur ôter la paie. Ils murmurèrent hautement contre lui, et les jeunes mêmes prenaient leur parti, en disant qu'il était indigne de traiter ainsi la vieillesse. Denis, informé de ce tumulte, convoqua l'assemblée, et décida de cette sorte : « Les jeunes gens, je les destine pour les dangers et les combats ; et les vieux, je les mettrai en garnison dans les forts, où ils tireront la même solde qu'auparavant. Ils sont d'une fidélité éprouvée ; les lieux seront en sûreté sous leur garde, et ils auront moins de peine. » Tous les soldats furent contens, et se séparèrent les uns des autres avec joie. Mais quand Denis vit les anciens distribués en différentes garnisons, et qu'ils n'avaient plus l'appui de la multitude, il les cassa comme il avait résolu.

XII. Denis ayant dessein de surprendre une ville maritime, voulut en même temps, et connaître la fidélité de chacun, et tenir son entreprise secrète, en sorte que personne ne sut où il voulait aborder. Pour cet effet il donna à chaque capitaine de galère un paquet cacheté, dans lequel il n'y avait rien d'écrit, avec ordre de ne l'ouvrir que quand il aurait élevé le signal, mais de l'ouvrir alors, et d'aller aborder au lieu qui serait marqué dans l'écrit. La flotte se mit en route, et Denis, avant que de donner le signal, se mit sur une barque légère, et allant de vaisseau en vaisseau, demanda à chaque capitaine le paquet qu'il lui avait fait donner. Tous ceux dont les paquets se trouvèrent décachetés, il les fit punir de mort, comme traîtres ; et aux autres, il leur donna d'autres paquets où ils trouvèrent indiqué le lieu de la descente. Ce secret si bien couvert fut cause qu'il surprit Amphipolis et s'en empara.

XIII. Denis voulant savoir ce que pensaient de lui ceux qui étaient sous sa domination, fit dresser un état de toutes les chanteuses et autres courtisanes, et se fit apporter la liste de tous leurs noms. La plupart des gens s'imaginèrent que c'était une disposition pour un nouvel impôt. Mais Denis n'en mit aucun sur ces femmes. Il leur fit donner la question à chacune en particulier pour les forcer à lui rendre

compte de tout ce qu'elles avaient entendu dire contre la tyrannie, par ceux à la débauche desquels elles avaient servi; et de tous ceux qu'il apprit par ce moyen qu'ils avaient mal parlé de lui, les uns furent tués par ses ordres, et les autres exilés.

XIV. Denis avait désarmé les habitans. Or quand l'occasion se présentait de faire la guerre aux ennemis, il commandait aux habitans de se rendre à cent stades hors de la ville. Là il leur rendait les armes. Mais après le combat, avant qu'on rentrât dans la ville, et que les portes en fussent ouvertes, il ordonnait de nouveau aux habitans de quitter toutes leurs armes.

XV. Denis voulant savoir qui étaient ceux qui avaient le plus d'éloignement pour sa domination, se retira dans un petit port d'une côte écartée d'Italie, et fit courir le bruit que ses soldats l'avaient tué. Ceux à qui sa domination avait déplu, en marquèrent beaucoup de joie et couraient se faire part les uns aux autres de la chute du tyran. Leur joie ne fut pas de longue durée; Denis les enleva tous et les fit périr.

XVI. Denis feignit une autre fois d'être malade, et fit courir le bruit qu'il n'était pas possible qu'il en réchappât. Et comme il vit que cette nouvelle avait donné une excessive joie à bien des gens, il se montra tout à coup avec ses gardes en public, et ordonna qu'on fît mourir ceux qui avaient donné des marques de joie.

XVII. Denis tirait de grandes rançons des prisonniers Carthaginois; mais les prisonniers Grecs, il les renvoyait sans rançon. Cette humanité du tyran parut suspecte aux Carthaginois; ils congédièrent tous les Grecs qui étaient à leur solde. Denis y gagna de n'avoir point de Grecs pour ennemis.

XVIII. Denis faisait la guerre aux Messinois, et il y en avait parmi les habitans que l'on soupçonnait de vouloir lui livrer la ville. Pour en augmenter le trouble et le soupçon, Denis faisait ravager les terres des autres et épargner les leurs. Je sais que d'autres généraux ont usé de la même adresse; mais voici ce que Denis fit de plus. Il envoya un soldat chargé d'un talent d'or, comme pour le distribuer à ceux que l'on soupçonnait. Il fut pris par les Messinois avec son or; on l'interrogea et l'on sut de lui à qui il portait cet or. On voulut punir sur-le-champ, comme traîtres, ceux qu'il avait nommés. Mais c'étaient des personnes puissantes, qui résistèrent vigoureusement. Cela donna lieu à une sédition, et la sédition rendit Denis maître de Messine.

XIX. Denis manquant d'argent, eut recours à un nouvel impôt sur les habitans. Ils refusèrent de le payer, et dirent qu'ils étaient épuisés par les précédens. Denis ne voulut point les forcer; mais ayant laissé passer quelque temps, il ordonna aux archontes de tirer hors du temple tout ce qui était dans le trésor d'Esculape, et il y avait beaucoup de présens d'or et d'argent, de faire porter le tout au marché, comme chose profane, et le vendre à l'encan. Les Syracusiens achetèrent ces ouvrages avec beaucoup d'empressement, et Denis ramassa des sommes considérables. Quand il les eut en son pouvoir, il fit publier un ordre, sur peine de la vie, à tous ceux qui avaient acheté quelque chose qui eût été dédié à Esculape, de le rendre incontinent au trésor de son temple. Tout fut rendu au trésor d'Esculape, et Denis garda l'argent qu'il avait extorqué.

XX. Denis ayant pris une ville dont la plupart des habitans étaient morts, ou avaient pris la fuite, vit bien qu'elle

était trop grande pour pouvoir être gardée par peu de personnes. Il y laissa quelques troupes en garnison, et pour suppléer au reste, il fit épouser aux esclaves qui étaient restés les filles de leurs maîtres, afin que devenus par là irréconciliables avec eux, ils lui gardassent plus fidèlement la ville.

XXI. Denis alla dans le pays des Tyrrhéniens avec une flotte de cent galères et quelques vaisseaux de débarquement, chargés de chevaux. Il fit descente au temple de Leucothée, en enleva soixante-dix talens d'argent monnayé, et remit aussitôt à la voile. Il fut informé que les soldats et les matelots avaient butiné de leur côté et caché quelques talens d'or et un plus grand nombre de talens d'argent. Il fit publier, avant que de mettre à terre, qu'il laisserait à ceux qui avaient pillé, la moitié de ce qu'ils avaient pris, pourvu qu'ils lui donnassent fidèlement l'autre moitié; mais qu'il punirait de mort ceux qui n'obéiraient pas. Les soldats et les matelots apportèrent la moitié de leur butin. Denis trouva moyen de leur tirer le reste; et pour les dédommager, il leur donna des vivres pour un mois.

XXII. Il y avait du côté de l'Italie des Pariens attachés aux principes de Pythagore, et Denis, tyran de Sicile, traitait avec ceux de Métaponte et les autres peuples d'Italie pour les engager à faire amitié avec lui. Evéphème insinuait aux enfans qu'il avait sous sa conduite, et à leurs pères, de ne prendre aucune confiance au tyran. Denis en fut dans une grande colère, et trouva moyen de se rendre maître de la personne d'Evéphème, comme il passait de Métaponte à Rège, et l'accusa en plein conseil de lui avoir fait un tort infini. Evéphème n'en disconvint pas, mais il soutint qu'il avait eu raison, parce que les gens qu'il avait persuadé, étaient ses amis, au lieu qu'il ne connaissait pas seulement le tyran de vue. Denis le condamna à mort. Evéphème, sans se troubler, lui dit: « Je m'y soumets, puisque c'est une chose résolue. Mais j'ai à Pare une sœur qui n'est point mariée. Je veux aller en mon pays, et la marier; après cela je reviendrai mourir. » Ce discours fut reçu des assistans avec de grands éclats de rire: mais le tyran en fut étonné. Il dit: « Et quelle assurance donneras-tu de ton retour? Je donnerai caution, dit Evéphème, et je trouverai qui mourra pour moi, si je ne reviens pas. » Aussitôt ayant fait appeler Eucite, il le pria de demeurer caution pour lui. Celui-ci l'accepta sans difficulté, et se soumit à la mort, si Evéphème manquait de se représenter en six mois. En attendant il se constitua prisonnier. La chose était déjà digne d'admiration: mais ce qui le fut bien davantage, c'est qu'Evéphème, après avoir établi sa sœur, vint se livrer lui-même en Sicile, et demander la délivrance de son garant. Denis, pénétré d'estime pour l'un et pour l'autre, les délivra tous deux, et les prenant par la main, les pria de l'admettre pour troisième ami, de vivre à sa cour, et de partager avec lui ses biens et sa puissance. Ils rendirent grâces au tyran de sa bonne volonté: mais ils le prièrent de leur permettre de retourner à leurs occupations ordinaires, qui étaient d'élever la jeunesse; et Denis le leur accorda. Cette action concilia à Denis l'affection des peuples de la côte d'Italie.

CHAPITRE III.

AGATHOCLE.

Agathocle, tyran de Sicile, après avoir fait serment aux ennemis, le viola, et tua ceux qui s'étaient rendus sur sa parole. Il tourna la chose en raillerie avec ses amis, et dit : « Nous avons soupé ; vomissons les sermens que nous avions avalés. »

II. Agathocle ayant vaincu les Léontins, leur envoya Dinocrate, l'un de ses généraux, pour leur dire qu'il voulait imiter à leur égard l'humanité dont avait usé Denis pour sauver les Italiens qui avaient été vaincus auprès du fleuve Elépore. Les Léotins le crurent, et s'estimèrent heureux. Agathocle étant entré dans la ville, ordonna qu'ils se rendissent tous à l'assemblée sans armes. Le général dit : « Que celui-là lève la main, qui est du même sentiment qu'Agathocle. » Agathocle dit aussitôt : « Mon sentiment est qu'ils soient tous mis à mort. » Ils étaient dix mille ; et les soldats d'Agathocle les tuèrent sur le lieu même.

III. Agathocle, informé que les principaux de Syracuse penchaient à la révolte, prit occasion d'une victoire remportée sur les Carthaginois pour faire un sacrifice et un festin où il convia cinq cents hommes du nombre de ceux qui lui étaient suspects. L'appareil du banquet était magnifique, et quand le vin eut mis tout le monde dans la joie, Agathocle parut au milieu de l'assemblée, vêtu d'une robe légère à la tarentine, joua de la flûte et de la lyre, et dansa. Le plaisir avait tout mis en mouvement, et l'assemblée était tumultueuse. Il feignit que la lassitude l'obligeait de se retirer, et dans le moment des gens armés en grand nombre environnèrent le lieu de l'assemblée. Ils étaient mille, de sorte que deux se mirent contre chacun des conviés, et les tuèrent tous.

IV. Ophélas le Cyrénien faisait la guerre avec des troupes nombreuses : Agathocle ayant su qu'il aimait les garçons, lui donna en ôtage son fils Héraclide, qui était d'une grande beauté. Il avertit seulement son fils de résister pendant quelques jours, et de ne pas céder aux caresses d'Ophélas. L'enfant vint, et le Cyrénien, charmé de sa beauté, ne s'occupait que de lui, et lui donnait tous ses soins. Agathocle amenant les Syracusiens sur ces entrefaites, tua Ophélas, s'empara de tout ce qui était sous sa domination, et recouvra son fils qui n'avait point encore été déshonoré.

V. Agathocle voulait aller porter la guerre du côté de Carthage. Étant près de mettre à la voile, il fit, dans le dessein d'éprouver ceux qui seraient en disposition de le suivre courageusement, courir une déclaration, par laquelle il permettait à ceux qui voudraient penser à leur conservation, de sortir des vaisseaux, et d'emporter ce qui était à eux. Il y eut assez de gens qui prirent ce parti. Agathocle les fit tous mourir, comme lâches et sans foi, et ayant loué comme courageux et fidèles ceux qui étaient demeurés, il fit le trajet avec soixante vaisseaux, et ayant pris terre en Lybie, mit le feu à tous ses navires, afin que ses soldats perdant l'espérance de la fuite, missent tout leur salut dans leurs efforts et dans la victoire. Ce fut ainsi qu'Agathocle demeura maître des Carthaginois et de plusieurs villes de la Lybie.

VI. Agathocle demanda aux Syracusiens deux mille soldats équipés de tout, sous prétexte de les mener en Phénicie, où il disait que l'appelait une faction qui s'était déclarée en sa fa-

veur. Les Syracusiens le crurent, et lui donnèrent ce qu'il souhaitait. Mais ayant reçu les soldats, il laissa là la Phénicie, et fondant sur les alliés, il alla raser les forts de la côte de Tauromène.

VII. Agathocle fit trève avec Amilcar. Celui-ci s'en retourna en Lybie, et Agathocle ayant convoqué l'assemblée à Syracuse, dit: « Voici le jour que j'ai souhaité avec tant d'empressement, jour heureux où je vois ma patrie jouir de la liberté. » Dans le moment il ôta son manteau militaire et son épée, et paraissant au milieu de tous comme un simple habitant sans distinction, il donna lieu d'espérer que l'autorité demeurerait entre les mains d'un homme populaire et modéré. Mais au bout de six jours, il tua un grand nombre d'habitans, en chassa plus de cinq mille, et s'empara de la souveraine puissance dans Syracuse.

VIII. Agathocle ayant été informé que Tysarque, Anthropin, Dioclès, et leurs amis, entreprenaient quelque chose contre lui, les fit venir et les mit à la tête des troupes nombreuses, qu'il voulait, disait-il, envoyer sous leur conduite, au secours d'une place des alliés que les ennemis attaquaient. « Trouvez-vous demain, dit-il, au palais de Timoléon avec vos armes et vos chevaux, et nous réglerons le temps et l'ordre de l'expédition. » Cette proposition fit d'autant plus de plaisir aux conjurés, qu'ils voyaient qu'Agathocle leur fournissait lui-même des troupes pour exécuter leur dessein. Mais quand ils furent assemblés le lendemain au palais de Timoléon, des gens préparés par Agathocle et qui attendaient son signal, ayant été avertis, fondirent sur Dioclès, Tysarque et Anthropin, et percèrent de coups plus de deux cents hommes. Leurs amis voulurent les secourir, et de ceux-ci il en demeura six cents sur la place.

CHAPITRE IV.

HIPPARIN.

Pendant qu'Hipparin était chez les Léontins, il apprit que Syracuse était sans défense, parce que les habitans étaient sortis avec Callippe pour quelque expédition. Trouvant l'occasion favorable, il partit de chez les Léontins la nuit, et envoya des gens à Syracuse, avec ordre de tuer les gardes. Il fut obéi; les gardes furent tués; on lui ouvrit quelques fausses portes, et Hipparin faisant entrer par là des étrangers, se rendit maître de Syracuse.

CHAPITRE V.

THÉOCLE.

Théocle ayant amené avec lui des Chalcidiens d'Eubée, se rendit maître de la ville des Léontins, avec le secours des Siciliens qui l'avaient habitée auparavant. Dans la suite une colonie de Platéens, sortie du pays de Mégare, vint se répandre dans le pays des Léontins. Théocle dit que les sermens l'empêchaient de chasser les Siciliens; mais qu'il ferait ouvrir les portes la nuit à la colonie, et qu'elle pouvait traiter les Siciliens en ennemis. Les Mégariens se saisirent de la place publique et du château, et tombant en armes sur les Siciliens qui étaient désarmés, les contraignirent à prendre la fuite. Par ce moyen les Chalcidiens eurent pour concitoyens la colonie de Mégare, au lieu de ceux de Sicile.

II. Six mois après, Théocle trouva moyen de chasser les Mégariens de la

ville. Il dit qu'il avait fait vœu pendant la guerre, s'il demeurait maître de la ville, de sacrifier aux douze dieux, et de faire une procession en armes. Les Mégariens furent sans soupçon, et dirent : « A la bonne heure, faites un heureux sacrifice. » Ils prêtèrent même leurs armes aux Chalcidiens pour la cérémonie. On fit le sacrifice, et les Chalcidiens marchaient en grande pompe. Quand ils furent tous rassemblés dans la place et bien armés, Théocle ordonna au héraut de crier : « Mégariens, sortez de la ville avant que le soleil se couche. » Les Mégariens eurent recours aux autels, et supplièrent, ou qu'on ne les chassât point, ou qu'on les renvoyât avec leurs armes. Mais Théocle ayant pris conseil avec les Chalcidiens, ne fut pas d'avis de laisser tant d'ennemis emporter des armes. Les Mégariens désarmés se réfugièrent à Troïle pour y passer l'hiver, et les Chalcidiens ne les y souffrirent pas plus long-temps.

CHAPITRE VI.

HIPPOCRATE.

Hippocrate ayant dessein d'assujettir la ville d'Ergète, avait des distinctions flatteuses pour les Ergetins qui étaient à sa solde ; il leur donnait toujours la meilleure part du butin, de plus grandes récompenses, et des louanges excessives, comme aux plus braves de tous ses soldats ; le tout dans le dessein d'attirer dans ses troupes un plus grand nombre de leurs compatriotes. Ceux de la ville, informés de cette conduite, estimaient heureux ceux qui portaient les armes sous Hippocrate, et tous venaient s'engager avec lui, en sorte que la ville se trouvait déserte. Hippocrate les ayant reçus gracieusement, se mit en marche la nuit, et s'avança dans la plaine des Lestrygons. Il fit camper les Ergetins du côté de la mer, et le reste de ses troupes plus avant en terre ferme. Pendant que les Ergetins étaient bornés par les côtes et par les flots, Hippocrate fit avancer sa cavalerie contre leur ville, et la surprenant sans défense, il lui fit déclarer la guerre par un héraut, et donna le signal à ses troupes de Gélos et de Camarine, de faire main basse sur tous les Ergetins.

CHAPITRE VII.

DAPHNÉE.

Dans une bataille que donnaient à ceux de Carthage les Syracusiens et les Italiens, les Syracusiens avaient l'aile droite, et les Italiens la gauche. Daphnée entendit de grands cris du côté de l'aile gauche, et s'y étant rendu en diligence, y vit les Italiens maltraités, et sur le point d'être vaincus. Il retourna avec précipitation à l'aile droite, et dit aux Syracusiens : « Les Italiens gagnent la victoire à l'aile gauche ; il serait bon que nous fissions aussi un effort de notre côté. » Les Syracusiens persuadés que leur général disait la vérité, s'écrièrent : « Poussons tous sans nous épargner. » Ils firent de si grands efforts, qu'à la fin ils mirent les Barbares en fuite.

CHAPITRE VIII.

LEPTINE.

Les Carthaginois, après avoir passé le cap de Pachyn, avaient fait une descente, et ravageaient tout sur terre et sur mer. Leptine posa la nuit des cavaliers en embuscade ; et ayant envoyé

secrètement quelques gens plus loin, il leur ordonna de mettre le feu aux logemens. Les Carthaginois voyant le feu, y coururent, pour enlever ce que les flammes épargneraient. Mais ils furent coupés par l'embuscade, dans laquelle ils donnèrent, furent poursuivis jusqu'à leurs galères, et la plupart même furent tués.

II. Leptine, parti de Lacédémone, était abordé à Tarente. Les Tarentins ne firent point de mal aux matelots, quand ils les virent à terre, parce qu'ils étaient Lacédémoniens : mais ils cherchaient à se saisir de Leptine. Il quitta ses habits ordinaires, et se chargeant lui-même de son bagage et d'un faix de bois, il remonta sur son vaisseau, coupa l'amarre, retira l'esquif, et reprenant ceux de ses matelots qui purent revenir à la nage, il alla se réfugier auprès de Denis.

CHAPITRE IX.

HANNON.

Hannon conduisait quelques troupes de débarquement amenées de Carthage, et voguait le long des côtes de la Sicile. Denis le tyran envoya un grand nombre de vaisseaux lui donner la chasse. On était presque sur le point d'en venir à l'abordage, lorsqu'Hannon s'avisa de baisser les voiles. Les ennemis en firent autant. Dans l'instant Hannon commanda que l'on déferlât, et qu'on mît au vent ; ce qui fut fait avec une promptitude surprenante. Cette manœuvre donna lieu aux Carthaginois de s'échapper par la fuite, pendant que les ennemis, qui n'étaient pas si bons hommes de mer, n'agissaient que lentement et avec embarras.

CHAPITRE X.

HIMILCON.

Himilcon de Carthage, sachant le penchant que les Lydiens avaient pour le bon vin, remplit de vin mictionné de suc de mandragore plusieurs cruches de terre ; et les ayant laissées parci par-là dans les faubourgs, se renferma dans la ville, comme s'il n'eût pu résister aux efforts des Lydiens. Ceux-ci bien joyeux de l'avoir réduit à se renfermer au dedans de ses murs, trouvèrent les cruches et n'épargnèrent pas le vin. Ils en burent avec excès, et un sommeil profond les livra sans défense à l'ennemi.

II. Himilcon passant avec la flotte de Carthage, de Lybie en Sicile, la nuit, avait marqué par écrit aux capitaines de ses vaisseaux le lieu où l'on devait se railler, en cas que l'on se séparât par quelque accident imprévu. C'était une précaution contre les avis que les transfuges pouvaient donner aux ennemis. Pour ôter encore aux ennemis la connaissance de sa route, il avait bouché son fanal par-devant, afin de leur en cacher la lumière.

III. Himilcon avait dessein de prendre une ville de Lybie, à laquelle on arrivait par deux chemins malaisés et gardés tous deux par les Lybiens. Il leur envoya un transfuge qui leur dit : « Des deux chemins qui conduisent ici, les Carthaginois veulent en aplanir un pour faciliter leur passage et faire une tranchée à l'autre, pour vous empêcher de les surprendre et les environner. » Les Lybiens voyant qu'en effet on portait des terres dans l'un de ces chemins, et qu'on rendait l'autre impraticable par des tranchées, ajoutèrent foi au transfuge, et se rendirent tous au chemin que l'on aplanissait,

bien résolus de s'opposer au passage des ennemis. Mais pendant la nuit, Himilcon, faisant porter des madriers qu'il avait fait préparer, les jeta sur les tranchées et en ayant fait des ponts, fit passer son armée dessus et prit la ville, pendant que les Lybiens gardaient l'autre chemin.

IV. Himilcon assiégeait Agrigente. Les assiégés firent une sortie considérable. Himilcon ayant partagé son armée, donna un ordre secret à une partie de ses troupes qu'il avait mises aux mains avec eux, de prendre la fuite. Il fut obéi, et les Agrigentins poursuivirent les fuyards avec ardeur. Pendant que cela se passait, Himilcon fit mettre le feu tout auprès des murs, à une pile de bois, et plaça une embuscade dans un lieu couvert. Ceux qui poursuivaient les fuyards, ayant aperçu la fumée, s'imaginèrent que les habitans les rappelaient. Ils reprirent le chemin de la ville; et alors ceux qui avaient feint de prendre la fuite, se mirent à les pousser jusqu'au lieu de l'embuscade. Ainsi ces Agrigentins serrés de tous côtés, furent tous tués ou faits prisonniers.

V. Himilcon était auprès de Cronium, campé devant les généraux de Denis. Les habitans de Cronium voulaient recevoir les Carthaginois; mais les généraux n'en étaient pas d'avis. Il y avait une grande forêt entre le camp d'Himilcon et celui des ennemis. Himilcon sachant les dispositions des habitans, prit l'occasion d'un vent qui portait au visage des ennemis, et ayant mis le feu à la forêt, profita de la fumée qui les aveuglait, et se coula vers les murs de la ville sans être aperçu. Les portes lui furent ouvertes par ceux qui le voulaient recevoir, et il fut dedans avant que les généraux de Denis le sussent.

CHAPITRE XI.

GESCON.

L'un des généraux de Lybie et des Carthaginois qui avait eu le plus de réputation, et qui avait le mieux réussi à la guerre avait été Amilcar. Mais l'envie de ses adversaires l'avait attaqué; ils l'avaient accusé d'aspirer à la tyrannie, et l'avaient fait condamner à mort. Gescon son frère avait été envoyé en exil, et les biens de l'un et de l'autre avaient été vendus et distribués publiquement aux habitans. Après cela les Carthaginois élurent d'autres généraux, furent vaincus en plusieurs rencontres, et souvent en danger de voir leur état au pouvoir des ennemis. Enfin ils se repentirent d'avoir chassé Gescon. Ils le firent revenir, le réhabilitèrent dans son grade, et lui livrèrent tous ses ennemis, afin qu'il en prît telle vengeance qu'il jugerait à propos. Les ayant reçus liés, il les fit amener devant toute la multitude assemblée, et leur ayant fait mettre ventre à terre, il leur donna à chacun deux ou trois légers coups de pied sur le cou, pour toute punition du meurtre de son frère. Après cela il les renvoya en leur disant : « Nous n'avons pas rendu le mal pour le mal; mais nous avons voulu vaincre le mal par le bien. » Cette action lui concilia non seulement tous les Carthaginois, mais les ennemis même, et ceux qui étaient en liaison avec eux; et tous généralement lui rendirent obéissance, comme à un excellent capitaine. La confiance du peuple ranimée par l'habileté du général, changea la face des affaires, et la victoire accompagna Gescon dans ses combats.

CHAPITRE XII.

TIMOLÉON.

Les Carthaginois avaient fait une descente en Sicile, et Timoléon s'avançait contre eux avec son armée. Les Carthaginois ayant fait rencontre d'un mulet chargé d'aches, le prirent à mauvais augure, et se découragèrent, parce que dans leur pays l'on orne les tombeaux des morts de festons d'aches. Timoléon, au contraire, fit envisager cet accident à ses soldats comme un présage de la victoire, d'autant que ceux de Corinthe couronnaient d'aches ceux qui remportaient le prix aux jeux isthmiques. Le leur ayant dit, il prit une couronne d'aches, et en fit prendre à tous les chefs qui étaient autour de lui. A leur exemple tous les soldats en firent autant, et se trouvèrent animés à remporter la victoire.

II. Timoléon poursuivait Mamercus, tyran de Catane, qui avait trompé beaucoup de personnes, et leur avait ôté la vie contre la foi des sermens. Le tyran se rendit à Timoléon, et consentit d'être jugé par ceux de Syracuse, pourvu que Timoléon ne l'accusât point. Timoléon jura qu'il ne l'accuserait point, et sur cette assurance Mamercus vint à Syracuse. Timoléon l'ayant amené à l'assemblée, dit : « Je ne l'accuse point, parce que je l'ai promis ainsi, mais je conseille que l'on s'en défasse au plus tôt, car il est juste que celui qui a trompé tant de gens, le soit aussi une fois à son tour.

III. Timoléon ayant joint ses troupes à celles des Syracusiens, aperçut d'une hauteur, les Carthaginois, au nombre de cinquante mille hommes, répandus dans la plaine. En même temps il s'éleva un orage qui portait contre les ennemis. Il convoqua l'assemblée, et dit : « Les ennemis sont pris ; il y a un oracle qui assure que campant en ce lieu, ils seront exterminés, et le moment de leur défaite est spécifié dans l'oracle même : l'*orage s'élevera subitement*; et le voilà. Ce discours releva le courage des Grecs, et le petit nombre, animé par l'oracle prétendu, remporta la victoire sur le plus grand.

CHAPITRE XIII.

ARISTON.

Ariston, capitaine de vaisseau, escortait avec son navire de guerre trois barques chargées de grains. Il parut une galère ennemie, et dans le moment le vent tomba. Ariston fit rapprocher ensemble les trois barques, et les suivit de près, afin que si la galère ennemie attaquait les barques, il pût de son vaisseau lancer des traits sur les ennemis, et si les barques essayaient de faire irruption sur la galère ennemie, il pût l'enfermer entre elle et son vaisseau.

II. Pendant que les Athéniens et les Syracusiens se faisaient la guerre sur mer, Ariston, Corinthien, capitaine de vaisseau, voyant que les uns et les autres demeuraient dans l'inaction, manda aux archontes d'envoyer des vivres sur la flotte. Quand cela eut été fait, il recula sur la côte ; et ayant mis son monde à terre, il fit dîner. Les Athéniens crurent que ces gens se retiraient, et qu'ils se tenaient pour vaincus. Dans la joie que leur donna cette confiance, ils prirent terre et se disposèrent aussi à prendre leur repas. Les Syracusiens remontèrent sur leurs navires, et profitant du trouble des Athéniens, n'eurent pas de peine à vaincre, eux qui avaient bien repu, des gens

qui n'avaient pas eu le temps de manger.

CHAPITRE XIV.

THRASIMÈDE.

Thrasimède, fils de Philomèle, aimait la fille de Pisistrate. La rencontrant un jour qui marchait en cérémonie dans une procession, il courut lui donner un baiser. Les frères de la fille se plaignirent de cette action, comme d'une grande insulte. Mais Pisistrate dit : « Si nous punissons ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous haïssent ? »

II. Thrasimède ne pouvant plus résister à la violence de son amour, prit avec lui quelques jeunes gens de son âge, et épia l'occasion que la fille de Pisistrate allait faire un sacrifice au bord de la mer. Ils mirent l'épée à la main, écartèrent la foule, prirent la fille, la mirent sur un vaisseau, et s'en allèrent à Égine. Hippias, fils aîné de Pisistrate, qui donnait la chasse aux écumeurs de mer, ayant fait rencontre de ce vaisseau, jugea à l'ardeur avec laquelle il le voyait ramer, que c'était un pirate, et l'ayant attaqué, le prit. Il délivra sa sœur, et emmena prisonniers Thrasimède et ses compagnons. Quand on les eut présentés devant le tyran, ils n'eurent point recours aux prières. Ils lui dirent hardiment qu'ils pouvait les traiter comme bon lui semblerait, et que dans le moment qu'il s'étaient résolus à l'enlèvement de sa fille, ils avaient tous fait état de mépriser la mort. Pisistrate admira le courage intrépide de ces jeunes gens, et consentit au mariage de sa fille avec Thrasimède. Il acquit par là leur estime et leur amitié. Ils ne le regardèrent plus comme un tyran, mais comme un bon père et un bon citoyen.

CHAPITRE XV.

MÉGACLÈS.

Mégaclès était de Messine en Sicile. Il était fort opposé à Agathocle, tyran de Syracuse, et avait ligué contre lui beaucoup de Siciliens ; il avait même promis de grandes récompenses à qui pourrait lui ôter la vie. Agathocle irrité, se prépara pour assiéger Messine. Il envoya un héraut demander Mégaclès aux Messinois, et s'ils refusaient de le livrer, il menaça de prendre la ville, et de faire tous les habitans esclaves. Mégaclès n'eut point peur de la mort ; il s'y offrit volontairement, à condition seulement qu'on l'enverrait comme ambassadeur. Les Messinois y consentirent, et Mégaclès étant venu dans le camp d'Agathocle, dit : « Me voilà venu vers toi, et comme ambassadeur et comme victime. Donne-moi d'abord audience avec tes amis, comme à un ambassadeur. » Agathocle rassembla ses amis, et Mégaclès exposa en leur présence les droits de sa patrie. Il finit en disant : Si les Messinois attaquaient Syracuse, serait-ce pour eux ou pour les Syracusains que tu te déclarerais ? » Agathocle sourit à ces paroles ; ses amis le prièrent de pardonner à l'ambassadeur. Agathocle mit fin à la guerre et fit amitié avec les Messinois.

CHAPITRE XVI.

PAMMENÈS.

Pammenès conduisait ses troupes à Thèbes à travers la Phocide. Les ennemis s'étaient saisis d'une hauteur appelée Philobéote. On y allait par

deux chemins étroits, l'un desquels était déjà pris. Pammenès donna de la profondeur à ses rangs; et ayant disposé ses troupes de manière qu'elles pussent marcher sans embarras, il feignit d'avancer par la droite. Les ennemis quittant alors sa gauche, coururent à sa droite pour s'opposer à sa marche, et Pammenès profitant de leur erreur, courut en diligence à la gauche, et fit passer ses troupes en toute sûreté.

II. Pammenès avait dans son armée beaucoup de cavalerie. Les ennemis étaient supérieurs en nombre de gens couverts d'écus. Il leur opposa le peu qu'il en avait, avec son infanterie légère, c'est-à-dire ce qu'il avait de plus faible à ce que les ennemis avaient de plus fort, avec ordre de prendre la fuite, afin de séparer les porteurs d'écus d'avec le reste de leur phalange. Quand cela fut fait, il prit la cavalerie de l'autre aile, et fondit avec sur les ennemis qui se trouvèrent enveloppés, tant par cette cavalerie que par ceux qui avaient feint auparavant de prendre la fuite, et avaient fait volte-face; et de cette manière ils furent entièrement défaits.

III. Pammenès avait dessein de se rendre maître du port des Sycioniens. Il se proposa de l'attaquer par terre, et en même temps, ayant chargé de soldats un vaisseau rond, il l'envoya à l'entrée du port. Quelques-uns de ces soldats descendirent à terre le soir, sans armes, comme gens qui ne venaient là que pour acheter des vivres. Le soir même Pammenès voyant le vaisseau arrivé, attaqua la ville à grand bruit. Les habitans du port accoururent au tumulte pour secourir la ville; et pendant ce temps-là les soldats qui étaient dans le vaisseau ayant fait descente, s'emparèrent du port, sans y trouver de résistance.

IV. Pammenès trompa les ennemis, en leur faisant prendre le change par de faux signaux. Il avait ordonné à ses soldats d'aller à la charge, quand la trompette sonnerait la retraite, et de faire retraite quand la trompette sonnerait la charge. De l'une et de l'autre manière il déconcerta les ennemis, et leur fit souffrir de grandes pertes.

V. Pammenès se trouvant avec peu de troupes, environné d'une grande multitude, envoya un transfuge dans le camp des ennemis. Cet homme ayant eu l'adresse d'attraper le mot, revint le dire à Pammenès, qui attaqua les ennemis la nuit; et traversant le camp à cheval, à la faveur du mot qu'il avait appris, il y fit un grand carnage, sans que les ennemis, trompés par ce signal, pussent reconnaître leurs compagnons dans les ténèbres.

CHAPITRE XVII.

HÉRACLIDE.

Démétrius, après avoir laissé Athènes à la garde d'Héraclide, s'en était allé en Lydie. Les généraux des Athéniens résolurent, dans un conseil secret, de persuader à Jéroclès le Carien, chef des étrangers, d'ouvrir les portes la nuit, et de donner entrée à des soldats de l'Attique qui tueraient Héraclide. Cela fut réglé à Ilisse, dans le temps qu'on y faisait la cérémonie lustrale des petits mystères; et les généraux Hipparque et Mnésiéme prirent et donnèrent le serment. Mais Jéroclès demeura fidèle à Héraclide, et lui découvrit toute la conspiration. Celui-ci convint avec Jéroclès qu'il laisserait entrer les conjurés la nuit, et qu'à cet effet, on démolirait, pour leur faciliter l'entrée, une partie des portes. On in-

troduisit la nuit quatre cent vingt hommes, conduits par Mnésidème, Polyclès, Callisthène, Théopompe, Satyre, Anétoride, Sthénocrate et Pythion. Héraclide fit fondre sur eux deux mille soldats bien armés, qui les tuèrent tous à mesure qu'ils entraient.

II. Un autre Héraclide, architecte de Tarente, avait promis à Philippe, père de Persée, de brûler lui seul la flotte des Rhodiens. Pour disposer la chose, il sortit de la cour de Philippe, portant sur lui des marques des mauvais traitemens qu'il disait avoir reçus; et s'étant réfugié au pied d'un autel, il prit des branches sacrées à la manière des supplians, et implora la miséricorde de la multitude. Il fit tout cela si naturellement, qu'il y eut beaucoup de Macédoniens qui ne purent s'empêcher de dire qu'on avait eu tort d'en user avec lui de la sorte. Ensuite il monta sur une barque, et venant à Rhodes, il dit : « Je me réfugie auprès de vous, car c'est à cause de vous-mêmes que je suis maltraité et chassé de Philippe. Il voulait vous faire la guerre et je tâchais de l'en empêcher, et pour vous faire voir que je dis la vérité, voilà des lettres qu'il a écrites aux Crétois pour les exciter à vous attaquer conjointement avec lui. » Les Rhodiens se laissèrent persuader par ces lettres, et reçurent parmi eux Héraclide, comme un homme qui leur rendrait de grands services contre Philippe. Il prit occasion d'un grand vent, et mit le feu la nuit aux arsenaux et aux ateliers des Rhodiens, qui furent tous brûlés avec les galères qui s'y trouvèrent. Pour lui, après avoir fait son coup, il remonta sur une barque, et s'en étant retourné en Macédoine, il tint le premier rang entre les amis de Philippe.

CHAPITRE XVIII.

AGATHOSTRATE.

Les Rhodiens faisaient la guerre au roi Ptolémée; ils étaient du côté d'Éphèse, et Chrémonide commandait la flotte de Ptolémée, destinée contre eux. Agathostrate commandait celle des Rhodiens. Quand il fut à la vue des ennemis, il recula, et retourna mouiller pendant quelque temps au même lieu d'où il était parti. Les ennemis se persuadèrent qu'il n'osait en venir aux mains, poussèrent de grands cris de joie, et rentrèrent dans le port. Agathostrate serrant sa flotte, attaqua les ennemis par ses deux ailes. Ils ne l'attendaient plus, et avaient pris terre au temple de Vénus. Il les surprit et remporta la victoire sur eux.

CHAPITRE XIX.

LYCUS.

Ainette, général de Démétrius avait la garde d'Éphèse, et permettait aux Pirates de faire des courses sur les confins. Lychus, général de Lysimachus, trouva moyen de gagner, à force de présens, Andron, chef des pirates, qui le rendit maître d'Éphèse; et voici comment. Il prit les soldats de Lycus, les désarma, les lia comme prisonniers, et les fit voir aux habitans en veste et en manteau, sans aucune arme qui parût; mais ils avaient des dagues cachées sous l'aisselle, dont ils avaient ordre de se servir quand ils seraient auprès de la citadelle. Pendant qu'ils mettaient à mort les gardes et les portiers du fort, on donna le signal à Lycus et à ceux qui étaient avec lui. Ils firent irruption dans la place, pri-

rent Ainette, et s'emparèrent d'Éphèse. Ils récompensèrent les Pirates, mais ils les renvoyèrent aussitôt, parce qu'ils n'estimèrent pas qu'il fût de la prudence de se fier à des gens qui avaient eu si peu de fidélité pour leurs anciens amis.

CHAPITRE XX.

MENECRATE.

Menecrate, voulant s'emparer de Salamine en Chypre, donna l'assaut deux fois et fut repoussé. Toutes les deux fois ses soldats prirent la fuite et se retirèrent sur leurs vaisseaux. Il résolut d'attaquer la place une troisième fois, et ayant mis ses troupes à terre, il ordonna aux pilotes d'emmener les vaisseaux au signal qu'il leur ferait, et de les aller cacher derrière un cap voisin. Les soldats vont encore à l'assaut, et sont repoussés comme auparavant; mais ne voyant plus leurs vaisseaux, vers lesquels ils prenaient la fuite, ils mirent toute leur ressource dans le désespoir, et ne pouvant plus fuir, ils se battirent avec tant d'ardeur, qu'ils remportèrent la victoire, et demeurèrent maîtres de Salamine.

CHAPITRE XXI.

ATHÉNODORE.

Athénodore faisant la guerre pour le roi, fut vaincu par Phocion, auprès d'Atarne. Il engagea ses soldats et les capitaines à se battre avec acharnement jusqu'à la mort. Ayant lié ses soldats par ce serment, il les ramena à la charge, et l'on vit alors les vainqueurs vaincus, et ceux qui avaient auparavant été défaits, remporter la victoire.

CHAPITRE XXII.

DIOTIME.

Diotime escortait avec deux galères, des barques chargées de grains. Il fut atteint du côté de Chio, pendant un temps calme, par vingt galères lacédémoniennes. Il prit la fuite autour de ses barques, et comme ses vaisseaux étaient très légers à la course, il ne reçut aucun dommage. Au contraire, donnant de temps en temps par la poupe sur les vaisseaux ennemis qui s'avançaient le plus, il en fit couler dix à fond. Il était contre toute apparence, que ceux qui fuyaient remportassent la victoire contre ceux qui leur donnaient la chasse, et c'est cependant ce qui arriva dans cette rencontre.

II. Diotime, avec dix navires, rencontra les Lacédémoniens qui en avaient autant, mais qui n'osaient cependant approcher, parce qu'ils craignaient les Athéniens, et savaient qu'ils étaient meilleurs hommes de mer. Diotime, pour les tromper, ôta les rames d'un côté de ses galères, et les ayant accouplés deux à deux, ne mit qu'une voile à chaque couple, et vogua de cette manière. Les Lacédémoniens ne voyant que cinq voiles, crurent qu'il n'y avait que cinq vaisseaux, et continuèrent leur route avec mépris. Diotime détacha les galères, et donnant sur les ennemis avec dix vaisseaux et une manœuvre bien conduite, il fit couler à fond six vaisseaux lacédémoniens, et en prit quatre avec tous ceux qui étaient dessus.

III. Diotime, général de la flotte des Athéniens, ayant une expédition à faire, assembla secrètement les capitaines de galères, et leur dit qu'il prendrait pour faire sa route les vaisseaux les plus légers à la course. Mais il ne donnait cet avis que pour empêcher

les capitaines de demeurer seuls, ce qui serait arrivé, s'il eût emmené sans eux le plus grand nombre des meilleurs vaisseaux.

IV. Diotime conduisit la flotte dans un canton du pays ennemi, la nuit. Il tira de chaque vaisseau un bon nombre de gens, et les ayant mis à terre, il les posa en embuscade. Au point du jour il fit arrêter ses navires du côté de cette embuscade. Il avait donné ordre à ceux qui étaient sur le tillac de se préparer au combat, et aux trois ordres des rameurs, de hausser les rames les uns après les autres, c'est-à-dire ceux du plus bas rang les premiers; le second pont ensuite, et puis ceux d'en haut. Pendant ce temps-là il essaya de faire prendre terre à l'une de ses barques. Les ennemis accoururent pour s'y opposer; mais les gens qui étaient en embuscade, se montrèrent, tuèrent un grand nombre d'ennemis, et mirent le reste en fuite; après quoi Diotime fit sa descente sans péril.

CHAPITRE XXIII.

TYNNIQUE.

Theudosie, ville du Pont, était assiégée par des tyrans du voisinage, et était en danger d'être prise. Voici comme Tynnique en fit lever le siége. Il partit d'Héraclée avec un vaisseau rond et une galère, qu'il chargea d'autant de soldats qu'il en put rassembler. Il prit aussi trois trompettes et autant de canots d'une seule pièce, dans chacun desquels il ne pouvait tenir qu'un homme; il part la nuit, et étant arrivé près de Theudosie, il mit les canots à l'eau, et un trompette dans chacun, avec ordre de s'écarter raisonnablement les uns des autres, et au signal qu'on leur ferait du vaisseau rond et de la galère, de se mettre à sonner de la trompette les uns après les autres, en sorte qu'il parût qu'elles étaient en grand nombre. Au signal qui fut donné, les trompettes firent leur devoir avec tant d'éclat que toute la ville et les environs en retentisssaient. Les assiégeans s'imaginèrent qu'il était venu une flotte considérable au secours de la place. Ils abandonnèrent honteusement les gardes qu'ils avaient posées, et s'en allèrent. Tynnique s'avança avec ses deux vaisseaux, et jouit de la gloire d'avoir délivré Theudosie.

CHAPITRE XXIV

CLITARQUE.

Les ennemis venaient contre Clitarque. Il ne voulut pas être réduit à se défendre derrière ses murs. Il fit sortir toutes ses troupes hors de la ville, en fit fermer les portes, et s'en fit jeter les clefs par-dessus les murailles. Les ayant prises, il les montra aux soldats. Ils se tinrent pour dit qu'ils n'avaient que faire d'espérer de trouver une retraite dans la ville; ils s'animèrent à combattre courageusement, et remportèrent la victoire.

CHAPITRE XXV.

TYMARQUE.

Tymarque, étolien, ayant fait descente en Asie, se trouva dans un pays très peuplé. La multitude des ennemis était grande, et il avait sujet de craindre que ses troupes ne prissent la fuite. Pour les en empêcher, il mit le feu à tous ses navires. Les soldats n'ayant plus d'espérance de pouvoir fuir, combattirent courageusement, et remportèrent la victoire.

CHAPITRE XXVI.

EUDOCIME.

Eudocime voyant ses soldats animés les uns contre les autres dans un tumulte, et prêts à s'entre attaquer, ne trouva point de meilleur moyen, pour apaiser la sédition, que d'ordonner aux coureurs de crier partout que les ennemis venaient attaquer les retranchemens. A cette nouvelle, le tumulte cessa, chacun reprit son poste, et tous veillèrent à la garde du camp.

CHAPITRE XXVII.

PAUSISTRATE.

Pausistrate, général de la flotte des Rhodiens, indiqua une revue générale de ses troupes. Tous les soldats parurent avec leurs plus belles armes. Il les fit tous monter sur leurs vaisseaux, et chacun, par ses ordres, arrangea régulièrement ses armes en son lieu; après quoi, Pausistrate établit des gardes pour empêcher qu'il en fût emporté aucune.

CHAPITRE XXVIII.

THÉOGNIS.

Théognis, général des Athéniens, voyant ses soldats en différend pour les rangs et la marche, et que l'envie d'avoir le pas les uns sur les autres mettait tout en désordre, fit partir la nuit quelques cavaliers, et les envoya vers des hauteurs, avec ordre de se montrer comme ennemis, parce qu'en effet on en attendait de ce côté-là. Ils obéirent, et Théognis aussitôt rallia toutes ses troupes avec empressement. La crainte des ennemis fit cesser les contestations, et chacun reprit son poste. Alors Théognis leur dit: « Ce n'est rien, vos ennemis sont vos amis. Mais vous êtes bien; gardez désormais les rangs que vous vous êtes donnés vous-mêmes. »

II. Théognis soupçonnant qu'il y avait des espions dans le camp, posa des gardes au dehors des retranchemens, et ordonna que chacun se tînt sous les armes. De cette manière, il lui fut aisé de découvrir les espions, parce qu'ils ne se trouvèrent pas armés comme les autres.

CHAPITRE XXIX.

DIOCLÈS.

Dioclès, général des Athéniens, étant dans le pays ennemi, s'aperçut que ses soldats marchaient en désordre et à la débandade, et négligaient de porter leurs armes. Il s'avisa de changer coup sur coup le mot du guet. Les soldats en conjecturèrent que l'ennemi était proche, reprirent les armes et gardèrent exactement leurs rangs dans la marche.

CHAPITRE XXX.

CHILIUS.

Chilius l'Arcanien, étant à Lacédémone, apprit que les Spartiates mettaient en délibération de murer l'isthme, et d'abandonner les Athéniens et tous les autres Grecs qui étaient hors du Péloponnèse. Il dit à ce sujet: « Quand les Athéniens et les autres Grecs, abandonnés par vous, auront traité de leurs intérêts avec les Perses, les Barbares trouveront aisément plusieurs lieux propres à faire descente dans le Péloponnèse. » Les Lacédémoniens, persuadés par ce discours,

laissèrent là leur projet de l'isthme, et admirent tous les Grecs dans la guerre contre les Barbares.

CHAPITRE XXXI.

CYPSÈLE.

Cypsèle prit les plus illustres d'entre les Bacchiades, et les envoya à Delphes comme députés, pour consulter l'oracle, pour le bien public des Corinthiens. Mais il leur défendit de remettre le pied dans le pays de Corinthe. C'est ainsi qu'il continua de se maintenir dans la tyrannie en sûreté, en chassant les plus nobles des citoyens.

CHAPITRE XXXII.

TÉLÉSINIQUE.

Télésinique de Corinthe, se battait sur mer avec les Athéniens, dans le port de Syracuse. Quand le combat eut duré une partie du jour, il envoya une chaloupe à la ville demander aux Syracusains de lui envoyer des vivres au port. Aussitôt qu'on les eut apportés, il leva le signal; et laissant la victoire indécise, il entra dans le port. Les Athéniens, de leur côté, prirent terre et se séparèrent çà et là, pour prendre leur repas. Télésinique avait trouvé des vivres tout prêts; ses troupes eurent bientôt repu. Sans perdre de temps, il plaça sur le tillac ses archers et ses autres gens de trait, et fondant avec cette multitude bien en ordre sur les Athéniens troublés et embarrassés dans les mouvemens qu'ils faisaient pour se rembarquer, il leur présenta l'éperon de ses galères, et les mit en déroute.

II. Télésinique ayant pris garde que les ennemis mangeaient aux mêmes signaux que lui, en un mot qu'ils l'imitaient dans toute sa manœuvre, ordonna à ceux qui étaient sur ses galères les plus légères à la course, de dîner avant le jour, et puis de se reposer sur leurs vaisseaux. Quand l'heure du dîner fut venue, il fit faire le signal ordinaire, et l'on se mit à manger dans les vaisseaux où l'on n'avait pas encore repu. Les ennemis, de leur côté, voyant ceux-là occupés à manger, en firent autant. Alors Télésinique faisant avancer sur le tillac ceux qu'il avait eu soin de faire repaître avant le jour, donna sur les ennemis occupés à prendre leur repas, et fit périr un grand nombre de leurs galères.

CHAPITRE XXXIII.

POMPISQUE.

Pompisque, Arcadien, avait cette pratique dans ses campemens. Les chemins qui conduisaient à son camp, il les coupait par des tranchées, et les rendait impraticables, et en dressait de nouveaux, afin que les espions et ceux qui auraient pu faire des entreprises de nuit, marchant par les anciens chemins, tombassent dans les tranchées, faute d'avoir connaissance des chemins nouvellement dressés.

II. Pompisque s'étant aperçu que les ennemis observaient avec attention ses signaux et ses ordres, commanda en secret à ses soldats de faire tout le contraire de ce qui serait ordonné à cri public.

III. Pompisque ayant bloqué une ville, tenait la plus grande partie du pays fermée aux habitans. Il n'y eut qu'un certain canton qu'il laissa libre,

et défendit à ceux qui faisaient le dégât d'y toucher. Les habitans se répandirent en liberté de ce côté-là. Pompisque ayant appris par les coureurs que les habitans s'étaient rassemblés en ce lieu en grand nombre, les y surprit, et les fit presque tous prisonniers.

IV. Pompisque assiégeait une place, et ne pouvait venir à bout de la prendre. Il fit passer du côté des assiégés un transfuge, qui leur dit que les Arcadiens le rappelaient, et qu'ils ne savaient comment se résoudre à souffrir la honte de lever le siége. Ces nouvelles donnèrent de la joie aux habitans. Elle fut bien plus grande, lorsque, peu de jours après, ils virent les ennemis décamper. Alors ajoutant pleinement foi au transfuge, ils sortirent et se mirent à piller le camp. Pompisque retourna contre eux, les prit et se rendit maître de la place.

V. Pour découvrir plus aisément les espions des ennemis, Pompisque avait coutume, après avoir placé son camp sur des hauteurs, d'y faire des avenues fort étroites, dont les entrées étaient marquées par des chapeaux. C'était par là qu'il ordonnait à ceux qui allaient aux vivres et au fourrage d'entrer et de sortir. Les espions évitaient ces chemins, comme trop fréquentés, et le soin qu'ils prenaient de tenir des chemins de traverse, les faisait découvrir et prendre.

VI. Pompisque employait pour espions des gens inconnus les uns aux autres, pour les empêcher de se concerter ensemble, et de dire de fausses nouvelles. Il leur défendait aussi de s'entretenir avec qui que ce fût de l'armée, de peur que par jalousie contre eux, on ne fît savoir aux ennemis leurs démarches.

CHAPITRE XXXIV.

NICON.

Nicon, pilote samien, voulant passer à travers les galères ennemies qu'il avait rencontrées, et n'être point découvert, goudronna et espalma la sienne de la même manière qu'il sut que les autres avaient accommodé les leurs; et ayant choisi les plus habiles et les plus vigoureux rameurs, il vogua le long des proues des autres navires, comme étant de la même flotte, au grand étonnement des ennemis, qui ne le reconnurent pour n'être pas des leurs, que lorsqu'il n'était plus possible de l'arrêter.

CHAPITRE XXXV.

NÉARQUE.

Telmisse était au pouvoir d'Antipatride, Néarque de Crète voulant s'en emparer, aborda au port, et demanda à parler à Antipatride, avec qui il était en liaison d'amitié depuis longtemps. Antipatride descendit du fort, et conféra avec Néarque, qui lui dit qu'il voulait confier à sa garde des filles de joie et des jeunes gens qu'il avait faits captifs. Antipatride s'en chargea sans difficulté. Les jeunes gens liés portèrent le bagage de musique des courtisannes; mais dans les étuis des flûtes il y avait des dagues nues, et dans les sacs il y avait des targes. Quand on fut arrivé dans le fort, ceux qui menaient les courtisannes et les jeunes gens, empoignèrent les dagues, et de cette manière Néarque se rendit maître de Thelmisse.

CHAPITRE XXXVI.

DOROTHÉE.

Dorothée, de Leucade, n'avait qu'un seul vaisseau, poursuivi par deux vaisseaux ennemis. Il avait quelque peu d'avance, et enfila la route du port. Mais au lieu d'y entrer, il détourna tout d'un coup à côté. Le premier vaisseau qui le poursuivait, ne put retenir sa course, et Dorothée revirant dessus, le fit couler à fond. L'autre galère qui suivait, voyant ce qui était arrivé à celle-là, prit le large, et s'échappa par la fuite.

CHAPITRE XXXVII.

SOSISTRATE.

Sosistrate persuada au peuple de Syracuse d'envoyer en exil les amis d'Agathocle, et ceux qui lui avaient prêté secours pour usurper la domination dans l'état. Quand on eut mis hors de la ville tous ces gens qui se trouvaient au nombre de mille, les cavaliers et les autres gens de guerre qui les conduisaient, en tuèrent dès-lors une partie; et ceux qui avaient pris la fuite, Sosistrate permit qu'on les fît mourir. Il s'empara des biens de tous les bannis; et ayant ramassé des soldats grecs et barbares, et même des malheureux tirés des mines où ils étaient condamnés, il en fit ses gardes, et demeura maître de Syracuse.

CHAPITRE XXXVIII.

DIOGNETE.

Diognete, Athénien, voulant prendre une certaine ville, mit des troupes à terre la nuit, et les fit poser en embuscade. Le jour venu, il s'avança à découvert avec sa flotte. Les habitans sortirent pour s'opposer à sa descente. Pendant ce temps-là, ceux de l'embuscade attaquèrent la ville et la prirent sans grande résistance, et Diognete, de son côté, fit sa descente; malgré tous les efforts des habitans, qu'il contraignit à se soumettre.

CHAPITRE XXXIX.

ARCHEBIUS.

Archebius, d'Héraclée, voyant que les ennemis faisaient des descentes continuelles, rassembla plusieurs barques de pêcheurs; et les ayant amarrées par la quille, d'une manière qu'il était difficile de les détacher, il se mit en embuscade avec quelques soldats, et fit mettre un trompette en sentinelle au haut d'un arbre. Cet homme aperçut les ennemis qui s'avançaient avec une frégate longue, et deux galères à trente bancs, et qu'ayant débarqué, les uns faisaient le dégât sur la côte, et les autres s'attachaient à défaire les amarres des barques des pêcheurs. Il sonna de la trompette, et dans le moment Archebius sortant de son embuscade, attaqua et défit les ennemis, prit leurs trois vaisseaux, et les emmena dans le port de la ville.

CHAPITRE XL.

ARISTOCRATE.

Aristocrate, Athénien, ayant pris un vaisseau lacédémonien, le monta et alla mouiller à une ville amie des Spartiates. Le vaisseau fut reçu dans le port comme ami. Mais ceux qui

étaient dessus avaient des dagues cachées. Ayant pris terre au port, ils firent irruption sur ceux qui s'y promenaient, en tuèrent dix, et en enlevèrent vingt-cinq, qu'ils entraînèrent sur leur vaisseau, et s'en allèrent avec cette proie, dont Aristocrate retira depuis une grosse rançon.

CHAPITRE XLI.

ARISTOMAQUE.

Aristomaque ayant pris des galères des Cardiens, fit passer dessus ses rameurs, et orna ces galères des dépouilles des siennes propres. Il s'avança de cette sorte, au son des flûtes, en faisant remorquer après lui ses propres galères, comme gagnées sur l'ennemi, et arriva sur le soir au port des Cardiens. Ils sortirent hors de la ville en grande joie. Ils s'imaginaient que leurs galères avaient remporté la victoire. Mais la descente des soldats d'Aristomarque les détrompa. Il prit un grand nombre de ces habitans.

CHAPITRE XLII.

CHARIMÈNE.

Charimène, de Milet, s'étant refugié dans la Phasélide, y fut poursuivi par des frégates longues de Périclès le Lycien. Pour se sauver, il prit une fausse chevelure, et traversant à pied le pays même qui était sous l'obéissance de Périclès, il eut le bonheur de s'échapper.

CHAPITRE XLIII.

CALLIADE.

Le pilote Calliade se voyant vivement poursuivi par un vaisseau très léger à la course, changeait de moment à autre le mouvement de son gouvernail, selon qu'il voyait qu'on venait sur lui, pour éviter que le vaisseau ennemi ne donnât de son avant dans son gouvernail, et afin qu'il ne fît tout au plus effort que contre les basses rames.

CHAPITRE XLIV.

MEMNON.

Memnon avait dessein de faire la guerre à Leucon, tyran du Bosphore. Pour savoir au juste quelle était la force et la multitude des ennemis, il envoya un ambassadeur à Leucon, avec une galère, comme pour traiter avec lui d'alliance et d'amitié. Il joignit à l'ambassadeur, Aristonique d'Olynthe, le plus fameux joueur de lyre qui fût alors dans toute la Grèce, afin que la réputation de ce maître si renommé attirât tout le monde dans les lieux où l'ambassadeur aborderait. Le concours prodigieux qui se devait faire dans les théâtres pour entendre Aristonique, devait sans doute fournir à l'ambassadeur, un moyen sûr de connaître le nombre de ces hommes.

II. Memnon voyant que les ennemis ne voulaient point descendre d'un poste très avantageux qu'ils avaient occupé, et ne pouvant les forcer à combattre, se retira du lieu où il s'était fortifié, et partageant son armée en deux, il la disposa de sorte qu'une moitié semblait menacer l'autre d'en venir aux mains. En même temps il fit passer un transfuge du côté des ennemis, qui leur dit qu'il y avait une sédition générale dans le camp des Grecs, qu'ils étaient prêts de s'égorger les uns les autres, que c'était pour cela

qu'ils avaient reculé, de peur d'être surpris par les ennemis pendant qu'ils se battraient eux-mêmes; et qu'on ne devait pas laisser échapper une si belle occasion sans prendre les armes et fondre sur des gens qui n'étaient pas en état de résister. Les ennemis ajoutèrent foi au rapport du transfuge; d'autant plus qu'ils croyaient voir les choses comme il les leur disait. Ils descendirent enfin des hauteurs où ils étaient postés; mais dans le moment que Memnon les vit dans la plaine, ce fut contre eux que combattirent ses troupes, et non pas contre elles-mêmes, et tous furent réduits sous son obéissance.

III. Charès tenait Aristonyme assiégé dans Métymne. Memnon lui envoya une ambassade pour le prier d'épargner Aristonyme, qui était son ami, qui l'avait été de son père, et avec qui il avait des liaisons d'hospitalité. Au surplus il l'avertissait que la nuit suivante il serait au secours d'Aristonyme avec tous ses soldats. Charès méprisa l'avis des ambassadeurs, et crut qu'il était impossible qu'une armée pesante comme celle de Memnon, fût à Métymne la nuit même. Memnon ayant marché le soir cinq stades, mit sur des barques douze cents soldats, et leur donna ordre, quand ils seraient montés au fort, d'allumer du feu, et de fondre sur les ennemis. Cela fut fait. La nuit augmenta la terreur de l'attaque, et le feu s'élevant, obligea Charès à prendre la fuite, parce qu'il s'imagina qu'en effet Memnon était entré dans le fort avec toutes ses troupes.

IV. Memnon, à la tête de quatre mille soldats, plaça son camp à quarante stades de Magnésie, et l'environna d'un bon mur tout autour. Parmenion et Atale étaient dans Magnésie avec dix mille hommes. Memnon, après avoir bien fortifié son camp, en fit sortir ses troupes préparées au combat, et s'avança jusqu'à dix stades. Les ennemis vinrent à sa rencontre: on se battit; Memnon fit sonner la retraite, et se renferma dans l'enceinte de ses murs. Les ennemis en firent autant de leur côté. Un autre jour Memnon mena ses troupes contre les ennemis, qui se présentèrent pareillement; il se retira encore, et ils firent de même; et ce jeu se fit plus d'une fois par jour. Enfin Memnon s'étant aperçu qu'ils avaient quitté leurs armes, et se mettaient à dîner, il se montra de nouveau en bon ordre, et les trouva désarmés, dans l'embarras et l'agitation, et leur phalange toute dérangée; il en tua un grand nombre, en fit beaucoup de prisonniers, et contraignit le reste à se retirer dans Magnésie.

V. Memnon faisant incursion dans le pays de Cyzique, se mit sur la tête un chapeau macédonien, et ordonna à tous les commandans d'en faire autant. Ceux de Cyzique voyant cela de dessus leurs murs, s'imaginèrent que c'était Chalcus le Macédonien, leur ami et leur allié, qui venait à leur secours. Ils ouvrirent aussitôt les portes pour le recevoir. Mais ayant reconnu ces gens à les voir de près, ils refermèrent leurs portes. Memnon ravagea le plat pays, et s'en alla chargé de butin.

CHAPITRE XLV.

PHILOMÈLE.

Dans le temps que les Thébains et les Thessaliens faisaient la guerre aux peuples de la Phocide. Philomèle demanda la conduite des armes, et répondit du succès, si on le faisait général. Ayant obtenu cette charge, il soudoya des troupes étrangères, et s'é-

tant emparé des deniers sacrés, il les employa avec effronterie à son profit particulier, et changea en tyrannie une autorité qu'il n'avait reçue que par commission.

CHAPITRE XLVI.

DÉMOCLÈS.

Démoclès ayant été chargé d'une ambassade, fut accusé par les autres ambassadeurs, qu'il avait eu pour collègues, d'avoir fait un tort considérable aux affaires de Denis. Le tyran en fut irrité. Démoclès leur dit : « Tout notre différend vient de ce qu'après le souper ils ont voulu chanter les vers de Stésiphore et de Pindare, et moi je me suis mis à chanter des pièces de ta façon »; et dans le moment il entonna un des airs qu'avait fait Denis. Cela fit plaisir au tyran, qui ne voulut plus entendre parler de l'accusation.

CHAPITRE XLVII.

PANNETIUS.

Pannetius était général des Léontins; dans le temps qu'ils étaient en guerre avec les Mégariens au sujet des limites du pays. Il trouva moyen d'animer les pauvres et les gens de pied contre les marchands et les cavaliers, en suggérant aux premiers de se plaindre que dans les combats tout l'avantage était pour ceux-ci, et toute la peine et la perte pour eux. Ensuite il ordonna une revue générale des armes, et la fit faire hors des portes. Il compta toutes les armes, et prit soin de les examiner; après quoi délivrant les chevaux aux palfreniers et aux postillons, il leur ordonna de les mener à la pâture. Il avait préparé, pour l'exécution de son dessein, six cents hommes armés d'écus, et avait chargé celui qui les commandait de compter les armes. Il fit semblant d'avoir besoin de se mettre à l'ombre, et se retira sous des arbres. Il persuada aux palfreniers et aux postillons d'attaquer leurs maîtres. En effet ils montèrent sur les chevaux, saisirent les armes qui avaient été comptées, et trouvant leurs maîtres sans armes, les mirent à mort. Les porteurs d'écus donnèrent leur consentement à ce carnage. Ils coururent avec précipitation dans la ville, et la mirent au pouvoir de Pannetius, qui en devint ainsi le tyran par leur ministère.

CHAPITRE XLVIII.

PYRECHMÈS.

Ce chapitre manque dans le texte, aussi bien que le suivant. Pour savoir qui était Pyrechmès, il n'y a qu'à voir Strabon, liv. 8, et Pausanias au commencement du premier des Héliaques.

CHAPITRE XLIX.

SATYRE.

Manque.

On croit que Satyre était un des rois du Bosphore Cimmerien. Il est encore fait mention de Satyre dans Polyen, liv. 8, chap. 54. Diodore en a aussi parlé.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

JASON.

Jason voulant se rendre maître d'une ville de Thessalie, sans que son dessein fût connu de personne, ordonna une revue générale, et fit des levées de troupes. Quand tous furent armés et en bonne disposition, il fit couler secrètement des coureurs, qui vinrent dire que les ennemis avaient fait irruption dans le pays, à peu près du côté de la ville, qu'il avait dessein de surprendre. Tous ses soldats, portés à bien faire, demandèrent d'être incessamment menés contre les ennemis. Jason les conduisit contre la ville. On ne les y attendait point, et ils s'en rendit maître, sans que son entreprise eût été connue aux vainqueurs même, non plus qu'aux vaincus.

II. Jason le Thessalien n'ayant point d'argent à donner à ses troupes soudoyées qui lui en demandaient, s'enfuit chez sa mère, comme s'il eût été poursuivi par ses soldats, dont deux ou trois le talonnaient de si près, qu'ils entrèrent avec lui. Sa mère était riche, elle paya les soldats.

III. Jason ayant gagné une bataille, dit à sa mère que les deux fils jumeaux de Jupiter lui avaient donné un secours visible dans cette rencontre, et qu'en reconnaissance, il avait promis après la victoire, de régaler ces dieux par un festin auquel il avait invité tous les capitaines et officiers de l'armée. La dame crut ce que lui disait son fils, et lui envoya tout ce qu'elle avait de coupes, de gobelets de table, toute sa vaisselle d'or et d'argent, en un mot tout ce qu'elle avait de plus précieux. Jason se voyant maître de tant de richesses, s'en servit à payer ses troupes.

IV. Jason ayant pris une ville fort riche, en tira un butin considérable. Il pria sa mère de lui envoyer celles de ces femmes qui se connaissaient le plus en étoffes et en ouvrages, afin que parmi les dépouilles elles fissent choix de ce qui conviendrait le mieux à leur maîtresse. La dame envoya toutes ses femmes pour faire ce triage; mais Jason les enferma et obligea sa mère à lui en payer la rançon.

V. Jason, accompagné d'un de ses frères, alla trouver sa mère qui était avec ses femmes dans un lieu où elle leur faisait faire leurs ouvrages de tapisserie. Il dit qu'il voulait prendre conseil avec elle sur les affaires du gouvernement, et fit retirer toutes ces femmes. Ses gardes avaient ordre de les enlever toutes, et l'exécutèrent. Jason, après une longue conférence avec sa mère, lui dit en riant, que si elle voulait ravoir ses femmes, elle n'avait qu'à lui envoyer de l'argent.

VI. Jason avait un frère appelé Mérione, homme fort riche, mais avare, et qui ne lui donnait rien. Jason eut un fils, et lorsqu'il fut question de le nommer, il convoqua les principaux seigneurs de Thessalie, et invita son frère à faire la cérémonie de l'imposition du nom. Pendant que Mérione était dans cette occupation, Jason, sous prétexte d'une partie de chasse,

fit une incursion du côté de Pagases, où était la maison de Mérione, et l'ayant investie avec des gens armés de dards, il fit violence aux receveurs, et leur ayant enlevé vingt talens d'argent, revint en diligence prendre sa place au souper, en faisant toujours l'honneur à son frère de vouloir que ce fût lui qui nommât l'enfant. Dans le moment on vint apprendre à Mérione que sa maison avait été pillée. Il nomma l'enfant Porthaon, c'est-à-dire, Pillard.

VII. Jason avait un autre frère nommé Polydore, qu'il mena contre une ville qu'il allait prendre, et dont il lui avait promis de partager le butin avec lui. A l'heure du butin, Jason pria son frère de le frotter bien fort partout. Polydore frottait vigoureusement. Jason se plaignit que sa bague le blessait, et le pria de l'ôter. Polydore la tira de son doigt, et la donna à un homme qui était là et dont on était sûr. Mais cet homme était déjà instruit de ce qu'il fallait faire. Il courut trouver la femme de Polydore, et lui montrant la bague de son mari, dit qu'il avait ordre, en lui remettant cette bague, de recevoir d'elle dix talens d'or. La femme trompée par la bague de son mari, donna l'or. L'homme revint et Jason cessa de se faire frotter.

CHAPITRE II.

ALEXANDRE DE PHÉRÈS.

Pendant que Léosthène assiégeait Panorme, Alexandre n'osant combattre à découvert contre tous les navires de l'Attique, envoya la nuit une chaloupe avertir les soldats enfermés dans la place, que si quelques navires quittaient leur poste au premier feu qui serait élevé, d'en allumer un second, pour le faire voir à ceux qui étaient à Magnésie, qui feraient le même signal à ceux de Pagases. En effet Léosthène fit partir trois galères, dont l'une prit la route de Samos, l'autre celle de Thase, et la troisième alla vers l'Hellespont. Les assiégés firent les signaux avec les feux, et Alexandre survenant tout d'un coup avec ses navires, attaqua les Athéniens, et gagna sur eux une victoire navale.

II. Après la bataille navale de Péparèthe, Alexandre espéra de surprendre les Athéniens, que la joie de leur victoire avait rendus négligens. Il ordonna à ceux qui étaient sur ses navires, de se hâter d'aborder au marché du port de Pirée, et d'y enlever tout ce qu'ils trouveraient sur les boutiques. Les Athéniens virent aborder ces gens, et crurent que c'était des vaisseaux amis. Mais les soldats d'Alexandre ayant pris terre, sonnèrent la charge, et tirant l'épée, fondirent sur les boutiques du marché. Les Athéniens coururent dans la ville, annoncer aux généraux la prise de Pirée, et les soldats d'Alexandre ayant tout pillé, remontèrent sur leurs vaisseaux, et se retirèrent.

CHAPITRE III.

ATHÉNOCLE.

Athénocle soutenant un siége, opposa aux béliers et aux trépans, des poutres de plomb qu'il fit poser en travers sur les créneaux des murs, afin que les machines des ennemis frappant contre, se rompissent. Les ennemis s'avisèrent d'une autre invention, au moyen de laquelle frappant dans un bout de ces poutres, ils les faisaient tomber en ligne perpendiculaire à terre, de dessus les créneaux, sans en

être blessés. Après cela ils firent avancer des tortues, dans le dessein d'ébranler les murs par la sape. Les assiégés munis de plomb fondu qu'ils portaient dans des vaisseaux de cuivre, le versaient sur les assiégeans, et disloquaient toutes leurs tortues. A ce plomb fondu, et à toutes les autres matières enflammées que l'on jetait du haut des tours, les assiégeans opposaient le vinaigre, qui a une propriété particulière d'éteindre le feu ; et c'est le plus sûr remède contre la brûlure, car le feu ne fait rien sur le vinaigre. On se sert aussi d'éponges imprégnées d'eau. D'autres, pour préserver les machines contre l'injection du plomb fondu, les enduisent de mortier fait de terre et de crin.

CHAPITRE IV.

PHILOPOEMEN.

Philopœmen ne croyait pas qu'il fût convenable qu'un général marchât à la tête de sa phalange. Il estimait qu'il devait se mettre tantôt à la queue, tantôt au centre, et caracoler souvent de côté et d'autre, pour observer si tout était dans l'ordre, et redresser ce qui n'y était pas.

II. Philopœmen était poursuivi par les Lacédémoniens, et ils le tenaient presque déjà. Philopœmen passa l'Eurotas, et commanda à ses cavaliers d'ôter la bride à leurs chevaux, et de les abreuver à la rivière. Tout le voisinage était couvert d'une forêt épaisse. Les Lacédémoniens voyant la sécurité avec laquelle la cavalerie de Philopœmen avait débridé et menait les chevaux à l'eau, s'imaginèrent qu'il était venu du secours à Philopœmen, et qu'il l'avait placé en embuscade dans cette forêt. Ils n'osèrent passer le fleuve, et se retirèrent.

III. Philopœmen apprit aux peuples d'Achaïe à quitter les longues targes et le javelot, et prendre à la place le bouclier et la pique. Il leur donna encore des casques et des cuirasses, et leur arma les jambes. Il les exerçait à se battre de pied ferme, et non à darder en courant, comme faisaient ceux qui étaient armés d'écus. Il ôta des repas et des habits toutes les superfluités, et tout ce qui n'y était que pour fomenter la mollesse ; et voulait qu'à l'armée on se contentât du simple nécessaire. Par le moyen de cette discipline, Philopœmen forma des troupes qui s'acquirent beaucoup de réputation dans les combats.

CHAPITRE V.

ARATUS.

Antigone avait laissé garnison au Haut-Corinthe. Elle était commandée par Persée le Philosophe, et le général Archélaüs. Il y avait à Corinthe quatre frères syriens qui étaient du nombre de ceux qui gardaient le Haut-Corinthe: Dioclès et ses trois frères. Les trois frères ayant volé l'or du roi, allèrent à Sicyone trouver le changeur Arsias, dont Aratus se servait pour la fabrique des monnaies, et ce fut chez cet homme que les frères trafiquèrent. L'un d'eux, nommé Ergine, passait souvent à Sicyone, et logeant chez le changeur, raisonnait familièrement avec lui. Par occasion il parla de la garde du Haut-Corinthe, et dit qu'à travers un précipice, il avait aperçu une ouverture qui allait de biais, au bout de laquelle il se présentait un mur assez bas et facile à monter. Le changeur en avertit Aratus, qui trouva moyen de gagner

Ergine, et promit de lui donner sept talens, s'il pouvait le rendre maître du Haut-Corinthe. Ergine promit de s'y employer avec ses frères. Quand tout fut disposé pour l'entreprise, Aratus ayant donné ordre au reste de ses troupes de veiller et de se tenir sous les armes, détacha quatre cents hommes choisis, et les menant avec lui la nuit, s'approcha du mur, y appuya les échelles, et monta. La garnison sentit ce mouvement, et l'on se battit vigoureusement au milieu des ténèbres. La lune éclairait quelquefois les combattans; mais les nuages la venaient souvent cacher, et l'obscurité augmentait la terreur. A la fin Aratus remporta l'avantage, et quand le soleil fut levé, ceux qui étaient avec lui, ouvrirent les portes au reste de ses troupes. Aratus ayant pris Archelaüs, le laissa aller. Il fit mourir Théophraste, qui ne voulut point traiter avec lui. Pour ce qui est du philosophe Persée, voyant que le Haut-Corinthe était pris, il s'enfuit à Cenchrées, et de là auprès d'Antigone.

CHAPITRE VI.

PYRRHUS.

Pyrrhus ayant été vaincu par les Romains, et ayant perdu ses éléphans, envoya des ambassadeurs demander du secours à Antigone. Il fut refusé; mais il ordonna à ses envoyés d'annoncer le contraire à tout le monde, c'est-à-dire, qu'Antigone avait promis de venir le joindre avec une puissante armée. L'espérance de ce renfort attendu de la part d'Antigone, fit que les Tarentins et tout ce que Pyrrhus avait d'alliés en Italie et en Sicile, demeurèrent attachés à lui, au lieu qu'ils étaient auparavant sur le point de l'abandonner.

II. Pyrrhus ayant fait irruption dans le Péloponnèse, reçut une ambassade des Spartiates au sujet de l'Arcadie. Il traita avec humanité les ambassadeurs, et promit d'envoyer ses enfans dans leur ville, pour y être élevés dans la discipline de Lycurgue. Les ambassadeurs annoncèrent cette nouvelle à leur retour. Pyrrhus ne laissa pas depuis d'attaquer Sparte. Les Spartiates lui reprochèrent qu'il parlait d'une façon et qu'il agissait de l'autre. Il leur répondit : « Et vous, quand vous voulez faire la guerre, avez-vous coutume d'en avertir auparavant? Ne trouvez point mauvais si nous avons employé contre les Lacédémoniens une ruse lacédémonienne. »

III. Pyrrhus, avant que d'en venir à la guerre avec ses ennemis, estimait qu'il fallait tout employer pour les gagner, la crainte, les présens, les plaisirs, la commisération, la justice, les lois, l'utile et le possible.

CHAPITRE VII.

APOLLODORE.

Apollodore de Cassandrie fut accusé d'avoir aspiré à la tyrannie. Il parut en public, habillé de noir, et mena avec lui sa femme et ses filles vêtues de même, et tenant en main les rameaux d'olivier entortillés de laine, à la manière ordinaire des supplians, il s'abandonna à toute la rigueur des juges. Ils furent émus de compassion, et le renvoyèrent absous. Mais peu de temps après, Apollodore se fit tyran de Cassandrie, et n'épargna pas même les juges qui lui avaient fait grâce. Il disait qu'il était redevable de son salut à son adresse, plutôt qu'à leur humanité.

II. Pendant qu'Apollodore n'était que ministre d'état des Cassandriens,

il affectait dans tous ses discours et dans toute sa conduite, de paraître ennemi juré des tyrans et de la tyrannie. Ce fut lui qui fut anteur du décret donné contre le tyran Lacharès, pour le chasser du pays, parce qu'il établissait des liaisons avec le roi Antiochus, pour se rendre maître de Cassandrie. Il s'opposa au décret par lequel Théodore voulait qu'on lui donnât des gardes ponr sa sûreté. De plus, il institua une fête publique à l'honneur d'Eurydice, qui avait donné la liberté aux Cassandriens, et l'appela de son nom *Eurydicie*. Il donna des lois aux soldats qui sortaient du fort, et leur distribua des héritages dans la Pallène, afin qu'ils se rendissent les gardiens de la liberté publique. Enfin, dans les repas, on l'entendait souvent dire qu'il n'y avait rien de plus cruel et de plus malheureux que la tyrannie. Ayant ainsi trompé tout le monde et acquis la réputation d'homme popnlaire, il souleva les esclaves et les artisans, et ayant enlevé un jeune enfant appelé Callimèle, il le sacrifia et donna son corps à accommoder au cuisinier Léontomène. Il fit servir les intestins de l'enfant aux conjurés à souper, et après leur en avoir fait boire le sang, mêlé avec du vin rouge, il leur montra le cadavre, pour s'assurer de leur persévérance dans l'entreprise, par cette société d'abomination. Ce fut avec le secours de ces gens qu'il se déclara tyran; et il fut le plus cruel et le plus sanguinaire de tous ceux qui ont porté cette qnalité parmi les Grecs, et même parmi les Barbares.

CHAPITRE VIII.

EGYPTE.

Mausole avait envoyé Egypte à Milet, pour concerter la reddition de la place avec ceux qui la devaient livrer. Egypte y étant abordé avec son vaisseau, découvrit qu'on lui dressait des embûches. Il se hâta de remonter sur son vaisseau, et sachant que ceux qui lui en voulaient étaient cachés sur le bord de la mer pour le surprendre, il fit sortir un homme de son vaisseau, qui dit : « Il faut se hâter d'aller chercher le pilote et Egypte. On n'attend plns qu'eux : il est temps de mettre à la voile. » Les Milésiens ayant entendu ce discours, s'éloignèrent du navire, et allèrent dans la ville chercher Egypte. Le pilote arriva dans l'instant; Egypte coupa le câble, et s'en alla en sûreté.

CHAPITRE IX.

LEUCON.

Leucon, dans une disette d'argent, fit publier qu'il ferait frapper de nouvelles monnaies, et qne chacun lui apportât tout ce qu'il en avait d'anciennes, afin que tout fût au même coin et de bon aloi. On lui apporta toutes les vieilles espèces. Il n'y fit d'autres changemens que de les refrapper et d'en doubler le prix. Par ce moyen il gagna la moitié de tout ce qu'il avait amassé, sans avoir fait tort aux particuliers.

II. Leucon informé que plusieurs habitans, liés ensemble d'amitié, avaient conspiré contre lui, fit venir tous les marchands, et emprunta d'eux tout ce qu'ils avaient d'argent, sous prétexte qn'il en était pressé pour gagner des ennemis avec qui il était en traité et qui devaient se livrer à lui. Les marchands lui accordèrent volontiers ce qu'il demanda. Quand il eut leur argent, il les assembla tous dans son pa-

lais, et leur découvrit la conspiration. Il les pria de se rendre ses gardes, d'autant plus que de la conservation de sa personne dépendait la sûreté de leur fortune. Les marchands, pour conserver leurs biens, prirent les armes, et se firent gardes de Leucon et du palais. Avec leur secours et celui de ses autres affidés, Leucon vint à bout d'exterminer tous ceux qui avaient eu part à la conspiration, et ayant affermi son autorité, il rendit l'argent aux marchands.

III. Dans la guerre contre ceux d'Héraclée, Leucon ayant été averti qu'il y avait des capitaines de galères, qui, par trahison, devaient passer du côté des ennemis, les fit prendre, et leur dit qu'on lui avait fait des rapports fâcheux, auxquels il n'ajoutait point foi; mais que comme il pourrait arriver qu'on soupçonnât leur fidélité, en cas que la fortune ne favorisât pas ses armes, il était expédient qu'ils se tinssent en repos; et il nomma d'autres capitaines en leur place. Cependant il ne laissa pas de donner de l'emploi dans les bourgades du pays aux parens et aux amis des capitaines suspects, comme s'il les eût toujours honorés de sa bienveillance. Mais quand il eut mis fin à la guerre, il dit qu'il était juste de juger les suspects, afin qu'on ne l'accusât pas de les avoir faussement soupçonnés. Ils vinrent à l'auditoire avec leurs parens et leurs amis, et Leucon, les ayant enveloppés de ses troupes, les fit tous mourir.

IV. Pendant que cette guerre durait encore, ceux d'Héraclée faisaient de fréquentes descentes dans le pays. Leucon voyant que ses soldats étaient négligens à s'y opposer, et ne faisaient pas leur devoir, opposa à la descente des ennemis, dans la première ligne, ses propres soldats armés de toutes pièces, et derrière eux il plaça les Scythes, à qui il ordonna publiquement de tirer sur ses propres soldats, s'ils les voyaient négligens à repousser les ennemis. Les soldats ayant entendu ces ordres, s'opposèrent vigoureusement aux efforts que faisaient les ennemis pour aborder.

CHAPITRE X.

ALEXANDRE, GOUVERNEUR D'ÉOLIE.

Alexandre, chargé de la garde des bourgades de l'Éolie, fit venir, à prix d'argent, d'Ionie, les plus fameux athlètes, des joueurs de flûte de grande réputation, Thersandre et Philoxène, et deux acteurs qui étaient en grande vogue, Callipide et Nicostrate; et indiqua des spectacles. Il se fit un grand concours de toutes les villes voisines, attiré par la réputation de ces gens. Quand le théâtre fut rempli, Alexandre l'environna des soldats et des Barbares qu'il avait dans les garnisons, et s'étant rendu maître de tous les spectateurs, avec leurs femmes et leurs enfans, il tira de grandes rançons de la plupart, et ayant laissé les lieux au pouvoir de Thibron, il se retira.

CHAPITRE XI.

ARISTIDE.

Pendant que Denis assiégeait Caulonie, Aristide d'Éléate vint contre lui avec une flotte de douze galères. Denis l'ayant su, lui en opposa quinze bien fournies d'hommes. Aristide jugea à propos de se retirer. La nuit il alluma ses fanaux, et les navires de Denis le suivaient à l'aide de ces lumières, peu s'en fallait même qu'ils ne l'atteignissent. Peu de temps après Aristide fit

les fanaux de ses galères, et en mit d'autres sur des grandes pièces de liége, qu'il abandonna à la merci des flots, et prenant à côté, il se rendit à Caulonie, pendant que les galères de Denis perdaient leur route en donnant la chasse aux pièces de liége.

CHAPITRE XII.

ALEXANDRE, FILS DE LYSIMACHUS.

Alexandre, fils de Lysimachus et de Mécride, voulant surprendre Cotilion, ville de Phrygie, cacha dans une gorge enfoncée, près de la ville, ceux qui l'accompagnaient; et au point du jour ayant pris un gros habit à la phrygienne, tout sale, avec un bonnet, il se fit accompagner de deux enfans, dont l'un et l'autre étaient chargés de bois et avaient une épée sous l'aisselle. Il entra par la porte sous cette figure de paysan. Il ôta son chapeau quand il fut entré, et s'étant fait connaître, il tendit la main à tout le monde, et dit qu'il était venu pour le salut de la ville. Les gens qu'il avait cachés, sortirent au signal qui leur fut fait, et donnant par la porte qu'ils trouvèrent ouverte, ils s'emparèrent de Cotilion.

CHAPITRE XIII.

LES AMPHICTHYONS.

Les Amphicthyons assiégeaient Cirrha. Une source abondante fournissait de l'eau à la ville par un aqueduc secret. Par le conseil d'Euryloque, on fit apporter d'Anticyre une grande quantité d'ellébore, et on le mêla dans cette eau. Les Cyrrhéens en ayant bu, furent tourmentés de grandes douleurs de ventre. Tous demeurèrent malades et sans forces, et les Amphicthyons se rendirent ainsi maîtres de la ville, sans peine.

CHAPITRE XIV.

LES SAMNITES.

Les Samnites, par un traité fait avec leurs ennemis, promirent par serment de mettre fin à la guerre, et de se contenter, en s'en allant, d'ôter un seul rang de pierre tout autour des murs. Les ennemis ne trouvèrent pas que ce fût grand'chose, et y consentirent. Les Samnites ôtèrent la première assise d'en bas, afin que par ce moyen tout le mur fût renversé.

CHAPITRE XV.

LES CAMPANIENS.

Les Campaniens, par un traité avec leurs ennemis, arrêtèrent que ces gens leur donneraient la moitié de leurs armes. Pour exécuter le traité comme ils l'entendaient, les Campaniens coupèrent les armes par la moitié, et ne laissèrent aux ennemis que les moitiés retranchées.

CHAPITRE XVI.

LES CARTHAGINOIS.

Les Carthaginois, renfermés par Denis dans un lieu qui manquait d'eau, envoyèrent des ambassadeurs pour traiter de la paix avec lui. Denis voulait qu'ils sortissent de toute la Sicile, et qu'ils payassent tous les frais de la guerre. Ils parurent y consentir, mais ils dirent qu'ils n'étaient pas les maîtres de donner une parole positive, sans le général de la flotte, et demandèrent la liberté d'aller joindre son

camp. Denis le leur accorda, quoique Leptive s'y opposât. Quand les Carthaginois eurent décampé, ils renvoyèrent les hérauts de Denis sans rien conclure.

II. Pendant que les Carthaginois faisaient le dégât dans la Sicile, ils s'avisèrent, pour avoir promptement toutes sortes de secours de la Libye, de faire deux horloges d'eau de pareille structure. La hauteur de chacune était divisée en plusieurs cercles. Sur l'un ils avaient écrit : « Il faut des vaisseaux ; » sur l'autre : « Envoyez des barques rondes » ; sur un autre : « Il nous faut de l'or » ; sur un autre : « Des machines » ; sur d'autres : « Des vivres, des bêtes, des gens de pied ou de la cavalerie. » De ces deux horloges d'eau ainsi marquées, ils en gardèrent l'une en Sicile, et envoyèrent l'autre à Carthage, avec ordre, quand on verrait un feu allumé, de prendre bien garde au cercle où s'arrêterait l'eau quand on allumerait le second feu. Par ce moyen on lisait à Carthage dans un instant ce que l'on demandait en Sicile, et on l'envoyait sur-le-champ. C'est ainsi que les Carthaginois vinrent à bout d'avoir très promptement tous les secours dont ils avaient besoin pour soutenir la guerre.

III. Les Carthaginois, prenant la route de Sicile avec une flotte composée de galères et d'autres vaisseaux, furent découverts par Denis, qui vint à leur rencontre avec un grand nombre de navires. Les Carthaginois voyant sa flotte, firent un cercle de leurs barques rondes, en les éloignant raisonnablement l'une de l'autre. Ils placèrent leurs galères au milieu, et mirent beaucoup de monde sur les navires de transport. Ce fut dans cette ordonnance qu'ils soutinrent l'effort des ennemis. Leurs galères s'avancèrent par les espaces vides, et poussées sur les vaisseaux de Denis, en coulèrent une partie à fond, et ruinèrent toutes les manœuvres et les défenses des autres.

IV. Pendant que les Carthaginois faisaient la guerre à Hiéron, ils firent avancer leur flotte, la nuit, assez près de Messène, sous le cap d'Argenne. Il y avait dans le port un grand nombre de galères et de barques rondes, et l'entrée du port était gardée par d'autres navires. Le général carthaginois ayant mandé le capitaine de la galère qui était la plus légère à la course, lui ordonna de voguer le plus près qu'il pourrait de l'entrée du port, et si les ennemis sortaient pour lui donner la chasse, de prendre le large en pleine mer. Le capitaine s'approcha de l'entrée du port. Les commandans des vaisseaux qui étaient à la rade, crurent que cette galère était envoyée à la découverte, et se mirent après avec toute l'ardeur imaginable. Quand ils furent fort éloignés en mer, les Carthaginois se hâtèrent de faire avancer leurs autres vaisseaux, entrèrent dans le port, et trouvant les galères vides, y mirent le feu, et emmenèrent la plupart des vaisseaux de charge.

V. Les Carthaginois, informés que les Romains avaient, du côté de Sicile, une flotte supérieure à la leur en nombre de vaisseaux, résolurent de la diviser. Pour en venir à bout, ils engagèrent quelques particuliers à passer du côté des ennemis comme transfuges, et de promettre à leur général le consul Cneius Cornélius, de lui livrer l'île de Lipara, qui est au-devant de la Sicile. Cornélius les crut, et se disposa avec la moitié de ses vaisseaux, à passer à Lypara. Les Carthaginois le voyant engagé, et la moitié de sa flotte séparée du reste, lui

envoyèrent des ambassadeurs pour lui demander la paix et la lui offrir de leur part. Ils le prièrent en même temps de passer dans leur barque, parce que leur général était malade, et que le traité, pour être plus sûr, devait être fait en sa présence. Le Romain se laissa persuader et passa dans le vaisseau des Carthaginois. Quand les Lybiens furent maîtres de sa personne, ils donnèrent avec tous leurs vaisseaux, et n'eurent pas de peine à remporter la victoire.

CHAPITRE XVII.

LES AMBRACIENS.

Au siége que les Romains avaient mis devant Ambracie, voyant que les ennemis leur blessaient et leur tuaient beaucoup de monde, ils voulurent essayer de se rendre maîtres de la place par le moyen d'une mine. Ils se mirent donc à creuser la terre, et leur travail demeura quelque temps caché aux assiégés. Mais la terre qui s'amoncelait, apprit enfin aux Ambraciens ce qui se passait. Ils se mirent à contreminer de leur côté, et tirant tout à travers une fosse au bout de leurs travaux, ils y mirent des vases légers d'airain, afin de connaître par leur bruit et leur mouvement quand les Romains seraient dessous, et de s'y présenter à eux la pique à la main. Mais comme ces armes ne pouvaient pas être d'un grand usage dans une mine étroite et obscure, ils prirent un tonneau d'une capacité propre à remplir toute la largeur de la mine. Ils percèrent l'un des fonds et y agencèrent un tuyau de fer. Ils remplirent le tonneau de plume menue, y placèrent quelque peu de feu, et ayant mis par-dessus une enveloppe de copeaux, ils présentèrent la machine par un bout, dans la mine des ennemis, et à l'autre bout, qui était de leur côté, ils appliquèrent un soufflet de forgeron au tuyau de fer. Le feu s'alluma; la mine fut remplie d'une fumée âcre et épaisse, et les Romains ne la pouvant supporter, abandonnèrent leurs travaux souterrains.

CHAPITRE XVIII.

LES PHOCÉENS.

Les Phocéens s'étant renfermés sur le Parnasse avec leurs armes, prirent l'occasion d'une nuit que la lune était pleine, et descendant de la montagne, ils se jetèrent sur leurs ennemis, dont les uns regardant cela comme une apparition nouvelle et surprenante, furent saisis de frayeur, et les autres s'imaginèrent que c'étaient de nouveaux ennemis qui étaient survenus. Enfin les Thessaliens furent vaincus, et leur perte fut de quatre mille hommes.

II. Pour rompre la cavalerie des Thessaliens, les Phocéens firent une tranchée auprès de leur ville; la remplirent de cruches vides, et couvrirent le tout d'un peu de terre. Les ennemis donnèrent dans ce piége, et y perdirent hommes et chevaux.

CHAPITRE XIX.

LES PLATÉENS.

Les Platéens avaient fait des prisonniers sur les Thébains. Ceux-ci firent ensuite une incursion dans le pays de Platée. Les Platéens leur envoyèrent dire qu'ils tueraient leurs prisonniers, s'ils ne sortaient au plus

tôt du pays. Les Thébains ne se retirèrent point, et les Platéens exécutèrent leur menace.

II. Les Platéens, assiégés par les Lacédémoniens, attaquèrent leur circonvallation la nuit. Les Lacédémoniens, pour demander du renfort à Thèbes, allumèrent les feux qu'on avait coutume de faire paraître en de pareilles rencontres, et qu'on appelait ennemis. Les Platéens en élevèrent d'opposés dans la ville, comme amis des Thébains. Leur dessein était de tenir ceux de Thèbes en suspens, par les oppositions de ces signaux; et ils en vinrent à bout. Les Thébains ne sachant à quoi se déterminer, n'amenèrent point de renfort aux assiégeans.

III. Pendant que les Lacédémoniens et les Thébains assiégeaient Platée, deux cents habitans de cette ville profitant d'une nuit sans lune et fort ombrageuse, excitèrent les autres habitans à faire une fausse attaque d'un côté, pour y attirer les Lacédémoniens, pendant qu'eux se présenteraient de l'autre et s'échapperaient par-dessus les murs avec des échelles. Cela fut fait, et ces gens passèrent heureusement. Après cela, ils ne prirent pas le droit chemin d'Athènes, mais ils suivirent celui de Thèbes, par où il n'y avait pas d'apparence qu'on les suivît; comme en effet les Lacédémoniens coururent après par le Citheron. Les Platéens, par des chemins de traverse, arrivèrent à Thèbes, et de là se sauvèrent à Athènes.

CHAPITRE XX.

LES CORCYRÉENS.

Des exilés de Corcyre s'étaient emparés de la montagne d'Istone, les Athéniens leur firent la guerre; les exilés leur rendirent les armes et se soumirent à eux, à condition que le traité serait nul, s'il leur arrivait de prendre la fuite. Les Corcyréens ayant peur que les Athéniens ne traitassent ces gens trop favorablement, envoyèrent quelques personnes sous main, qui persuadèrent aux exilés de s'enfuir chez les Argiens, et leur offrirent un vaisseau. En prenant ainsi le parti de la fuite, ils rendaient nul leur traité avec les Athéniens, qui les traitèrent en parjures, les livrèrent aux Corcyréens, et ceux-ci les firent tous mourir.

CHAPITRE XXI.

LES ÉGESTIENS.

Les Égestiens ayant besoin du secours des Athéniens, leur en demandèrent, et pour l'obtenir, ils prodiguèrent les offres et les promesses. Les Athéniens envoyèrent des députés pour voir quelles étaient les ressources pécuniaires des Égestiens. Ceux-ci ayant emprunté dans les villes voisines de l'or et de l'argent, en ornèrent les temples des dieux et les maisons des particuliers. Les députés d'Athènes ayant vu toutes ces richesses, en firent le récit chez eux, et le secours fut envoyé par les Athéniens.

CHAPITRE XXII.

LES LOCRIENS.

Les Locriens d'Italie, dits Epizephyriens, dans un traité fait avec les Siciliens, avaient juré : « Nous vous garderons la foi tant que nous marcherons sur votre terre, et tant que nous aurons les têtes sur les épaules. C'est

qu'ils avaient mis sur leurs épaules, par-dessous leurs robes, des têtes d'ail et de la terre sous leurs pieds dans leurs souliers. Les Siciliens se fièrent à ce serment, mais dès le lendemain les Locriens ayant ôté leurs gousses d'ail de dessus leurs épaules, et vidé la terre de leurs souliers, se crurent quittes du serment, et tuèrent tous les Siciliens.

CHAPITRE XXIII.

LES CORINTHIENS.

Les Corinthiens envoyaient du secours à ceux de Syracuse. Ils furent informés qu'une flotte de l'Attique, composée de vingt navires, les attendait du côté de Naupacte. Ils équipèrent vingt-cinq galères, et les firent se tenir à Panorme, à la côte de l'Achaïe, en présence de la flotte des Athéniens. Pendant que les uns et les autres se tenaient réciproquement en respect, des vaisseaux de transport, chargés de soldats corinthiens, partirent du Péloponnèse pour aller au secours des Syracusiens, et les Athéniens s'amusèrent à observer la flotte ennemie qui était devant eux.

CHAPITRE XXIV.

LES LAMPSACIENS.

Les Lampsaciens et les Pariens étaient en différend pour les limites. Ils convinrent ensemble de faire partir de chacune des villes, au premier chant du coq, un certain nombre d'hommes, et que le lieu où ils se rencontreraient, serait la limite des deux États. Quand cela eut été réglé, les Lampsaciens persuadèrent aux pêcheurs qui étaient sur la route des Pariens, de mettre cuire beaucoup de poissons, d'y joindre du vin, comme pour faire sacrifice à Neptune, et d'inviter les Pariens avec amitié à prendre part à l'honneur qu'ils rendaient au Dieu. Les pêcheurs le firent, et les Pariens s'étant amusés à boire et à manger, se ralentirent dans leur course. Les Lampsaciens, de leur côté, poussèrent jusqu'au temple de Mercure, qui n'était éloigné de Pare que de soixante-dix stades, et de Lampsaque de deux cents. Ce fut ainsi que les Lampsaciens gagnèrent une si grande quantité de terrain sur les autres, et eurent pour borne le temple de Mercure.

CHAPITRE XXV.

LES CHALCÉDONIENS.

Les Chalcédoniens étant en guerre avec ceux de Byzance, firent trêve pour cinq jours, et nommèrent de chaque côté dix hommes pour traiter ensemble de la paix. Ils travaillèrent pendant trois jours; le quatrième jour les Chalcédoniens s'absentèrent, sous prétexte de quelques autres occupations, et les Byzantins y consentirent. Mais pendant la nuit les Chalcédoniens ayant armé leurs vaisseaux, fondirent sur les Byzantins, qui ne s'attendaient pas à cette surprise, d'autant plus qu'il restait encore deux jours de trêve.

Il manque ici 19 *Chapitres.*

CHAPITRE XLV.

SYLOSON.

Syloson, fils de Callitélès, ayant paru homme populaire aux Samiens, fut nommé général. Les Samiens avaient la guerre avec les Eoliens. La fête de Junon vint, et les Samiens ne la célébrèrent point au temple de la Déesse qui était fort loin de la ville. Syloson, persuadé qu'il étonnerait les ennemis par la réputation de son courage et de sa piété, s'il faisait observer religieusement une fête de son pays, dit qu'un général ne devait point souffrir de diminution dans le culte de la Déesse. Les Samiens louèrent la vertu et la religion de leur général, et s'étant assemblés autour du temple, ils y dressèrent des tentes et célébrèrent la fête avec toutes les cérémonies ordinaires. La nuit même Syloson entra dans la ville, et ayant appelé tous les gens de mer qui étaient sur les galères, il se rendit maître de Samos.

CHAPITRE XLVI.

ALEXANDRE LE THESSALIEN.

Alexandre le Thessalien étant prêt de donner un combat sur mer, fit distribuer aux soldats qui étaient sur le tillac une grande quantité de cailloux, et ordonna de les jeter sur les matelots des ennemis, quand les vaisseaux s'approcheraient. Par ce moyen il prétendait mettre leur manœuvre en déroute.

CHAPITRE XLVII.

THRASYBULE, TYRAN DE MILET.

Thrasybule, tyran de Milet, étant assiégé par Alyatte, qui était prêt de prendre la ville par famine, lui envoya demander une trêve d'autant de temps qu'il lui en fallait pour achever le temple de Minerve Assesie. En même temps il ordonna aux habitans d'apporter au marché tout ce qu'ils avaient de vivres, de s'y mettre à table, et de se régaler. Le hérant d'Alyatte ayant vu ces choses, en fit son rapport à son maître qui, croyant par là les Milésiens dans une grande abondance de toutes choses, leva le siège et se retira.

CHAPITRE XLVIII.

MENTOR.

Pendant qu'Hermias était le maître, Mentor envoya aux villes qui lui obéissaient des lettres cachetées du propre cachet d'Hermias, portant commandement de livrer toutes choses à ceux qui présenteraient ces lettres. Ces villes voyant le cachet d'Hermias, crurent se livrer à lui, mais ce fut à Mentor qu'elles se livrèrent.

CHAPITRE XLIX.

ANAXAGORE.

Anaxagore, Codrus et Diodore, fils d'Echéanax, tuèrent Hégésias, tyran d'Iphèse. Philoxène, lieutenant d'Ionie pour le roi Alexandre, demanda ces gens aux Ephésiens, qui les lui refusèrent. Sur leur refus il mit garnison dans la ville, et ayant enlevé les trois hommes, il les mit aux fers

dans la citadelle de Sardes. Après qu'ils y eurent souffert une longue prison, un de leurs amis leur fournit une lime, avec quoi ils brisèrent leurs liens, et ayant pris des habits d'esclaves, ils se coulèrent pendant la nuit comme domestiques de la prison; et ayant déchiré des habits et des nattes, ils s'en servirent comme de cordes pour descendre du fort. Diodore s'estropia des deux pieds en tombant, fut pris par les Lydiens, et envoyé au roi Alexandre pour être puni. La mort d'Alexandre arrivée à Babylone, fut cause que Diodore fut envoyé à Perdicas, à Ephèse, pour y être jugé selon les lois. Anaxagore et Codrus s'étaient sauvés à Athènes, Ayant su la mort d'Alexandre, ils revinrent à Ephèse, et sauvèrent leur frère Diodore.

CHAPITRE L.

PINDARE.

Pendant que Crésus assiégait Ephèse, une des tours, appelée traîtresse, tomba. Cet accident fit craindre pour la ville, dont on voyait la prise certaine. Pindare, tyran d'Ephèse, persuada aux habitans d'attacher aux colonnes du temple de Diane des ficelles, dont les bouts tenaient aux portes et aux murs de la ville, comme pour marquer qu'on la dédiait à la Déesse. Crésus voulut marquer son respect pour cette divinité, en épargnant une chose qui lui paraissait consacrée; il traita avec les Ephésiens, et les laissa en liberté.

CHAPITRE LI.

THERON.

Théron avait secrètement dans Agrigente des troupes qu'il avait soudoyées, mais il n'avait point de quoi les payer. Il vola, pour cet effet, les deniers publics, et voici comment. La ville avait desseiu d'élever un temple somptueux à Minerve. Théron persuada aux habitans de donner de l'ouvrage aux entrepreneurs, de les obliger à donner caution suffisante, et de leur fixer un terme pour rendre l'ouvrage parfait. Gorgue, fils de Théron, se chargea de l'exécution de l'entreprise: mais Théron ayant touché l'argent de la ville, ne prit ni architectes, ni tailleurs de pierres, ni autres ouvriers, il donna cet argent aux troupes qu'il avait levées contre la ville, et ce fut par leurs propres deniers que les Agrigentins tombèrent sous la domination tyrannique de cet homme.

CHAPITRE LII.

SISYPHE.

Autolycus avait souvent volé des bœufs de Sisyphe. Celui-ci s'avisa de couler du plomb dans la corne du pied de ses bœufs, et de graver dessus ces mots: Autolycus l'a volé. Autolycus continua ses vols ordinaires, à la faveur de la nuit; et le jour venu, Sisyphe faisant lire aux laboureurs de son voisinage les caractères imprimés dans les pas des bœufs, convainquit Autolycus de larcin.

CHAPITRE LIII.

AGNON.

Agnon se mit à la tête d'une colonie de l'Attique, dans le dessein de s'aller établir au lieu appelé les Neuf-Voies, sur le bord du Strymon. Un oracle donné aux Athéniens, portait : « Enfans des Athéniens, pourquoi vouloir bâtir dans un lieu coupé de tant de chemins ? L'entreprise est difficile, sans le secours des Dieux. Il est réglé d'en haut que la chose ne se fera point, que vous n'ayez trouvé ce qui reste de Rhésus, et que l'ayant apporté de Troie, vous ne l'ayez caché religieusement. Alors votre entreprise aura un heureux succès. » Le général Agnon, pour obéir à cet oracle, envoya des gens à Troie, qui ouvrant la terre, en tirèrent les ossemens de Rhésus, et les ayant mis dans un manteau de pourpre, les apportèrent sur le bord du Strymon. Les Barbares qui en occupaient les rivages, empêchaient Agnon de passer la rivière. Agnon fit trêve avec eux pour trois jours, et les Barbares se retirèrent. Pendant la nuit Agnon passa le Strymon avec ses troupes, et enterra les ossemens de Rhésus sur le bord du fleuve ; après quoi, travaillant au clair de la lune, il se mit à creuser des tranchées et fortifier le lieu de mur : mais le jour il se tenait en repos. Enfin l'ouvrage fut achevé en trois nuits. Les Barbares revenant au bout de trois jours, virent le mur élevé. Il se plaignirent qu'Agnon avait violé la trêve. Il répondit qu'il n'avait rien fait contre la parole donnée ; qu'il n'avait travaillé que la nuit, et qu'il était demeuré en repos pendant les trois jours. Ce fut ainsi qu'il établit sa colonie aux Neuf-Voies, et la ville qu'il y bâtit, il lui fit porter le nom d'Amphipolis.

CHAPITRE LIV.

AMPHIRETE.

Amphirete d'Acanthe ayant été pris par des larrons, fut mené lié par eux à Lemnos. Ils espéraient, en le tenant dans les fers, en tirer une grosse rançon. Amphirete s'abstint de manger, et but de l'eau saumache, où il avait délayé du cinabre. Les larrons voyant ses déjections, crurent qu'il avait la dissenterie. Ils lui ôtèrent ses chaînes, de peur que le chagrin n'augmentât son mal, et que sa mort ne les privât de ce qu'ils espéraient de sa rançon. Amphirete délivré de ses chaînes, s'enfuit à la faveur des ténèbres, et étant monté sur une barque de pêcheurs, se sauva dans Acanthe.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME. (a)

CHAPITRE PREMIER.

DEJOCÈS.

Dejocès, Mède, usurpa l'Empire de son pays de la manière qui suit. Les Mèdes habitaient çà et là, sans ville, sans loi et sans police. Dejocès jugeait les différends de ses voisins, et leur apprenait à vivre dans l'égalité. Le juge leur plut; sa réputation se répandit de tous côtés, et tout le monde venait à lui comme juge équitable. Après qu'il eut ainsi concilié l'affection du public, il rompit lui-même ses portes la nuit, et remplit sa tour de pierres, et le jour suivant montrant cela aux Mèdes, il leur dit qu'il avait été en danger de mort, pour le soin qu'il prenait de les juger. La multitude en fut indignée, et conclut qu'il fallait lui donner une garde, et établir sa demeure dans un lieu fort. On lui destina la forteresse d'Echatane, et pour sa garde il choisit ceux qu'il voulut. Pour son entretien, on lui permit de prendre les deniers sacrés. Avec ces gardes, qu'il eut soin d'augmenter dans la suite, de simple juge qu'il était il se rendit roi.

CHAPITRE II.

ALYATTE.

Alyatte étant en guerre contre les Cimmériens, qui étaient d'une taille

(a) Les livres de Polyen n'étant pas, comme ceux de Frontin, classés dans un ordre méthodique, nous avons supprimé jusqu'ici les *préfaces* de cet écrivain compilateur. Il paraît singulier que Polyen, qui semble ne les produire que pour exalter son travail et répéter jusqu'à satiété qu'il a parcouru avec peine un grand nombre d'histoires, ne dise pas un mot de la ruse du jeune Horace, resté seul contre ses trois adversaires, quoique ce fait eût été bien plus convenablement placé dans un recueil de stratagèmes, que plusieurs vieux contes dont Polyen devait faire grâce à ses lecteurs. Peut-être, il est vrai, cette action si mémorable se trouvait-elle rapportée dans les chapitres qui manquent. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvions laisser passer la préface du septième livre: elle renferme des conseils excellens, et nous paraît surtout digne d'être méditée dans les circonstances actuelles.

« Sacrés empereurs, Antonin et Vérus, dit » Polyen, je vous offre un septième livre des » ruses de guerre, où vous apprendrez ce » qu'ont aussi pensé les Barbares. Il ne faut » pas s'imaginer qu'ils manquent d'esprit. Ils » ont de l'invention, de la malignité, du talent pour la fourberie, et il est bon de vous » avertir vous-mêmes, quand vous leur ferez » la guerre, et les généraux que vous enverrez contre eux, de ne pas mépriser les » Barbares comme gens sans finesse et sans » malice. Leur plus grande étude, au contraire, est de tromper et de chercher des » prétextes à manquer de foi : et tout Barbare fera plus de fond sur ces sortes d'artifices, que sur le courage et les armes. » La précaution la plus sûre qu'on puisse » donc prendre contre eux, est la défiance, » qui nous fera prévoir et découvrir leurs » ruses et leurs artifices, en même temps » que nous employerons contre eux la force » des armes. »

avantageuse et d'une figure épouvantable, mena au combat, outre ses troupes ordinaires, une grande quantité de chiens puissans, qu'il lâcha contre les Barbares comme contre des bêtes. Par ce moyen il en fit périr un grand nombre, et força le reste à prendre honteusement la fuite.

II. Alyatte ayant dessein de se rendre maître des chevaux des Colophoniens qui abondaient en cavalerie, fit alliance avec eux, et avait soin, en fournissant ce qui était nécessaire aux troupes, de favoriser toujours la cavalerie avec le plus de distinction. Enfin étant à Sardes, il convoqua une grande assemblée, sous prétexte de donner une double paie. Les cavaliers étaient campés hors de la ville. Ils laissèrent leurs chevaux à leurs palfreniers, et entrèrent dans la ville, pour avoir part à la libéralité d'Alyatte. Il fit alors fermer les portes; et ayant enveloppé ces cavaliers avec ses propres soldats, il les fit tous mourir, et donna leurs chevaux à ses troupes.

CHAPITRE III.

PSAMMETIC.

Thémenthés, roi d'Égypte, fut détruit par Psammetic. L'oracle du dieu Ammon avait répondu à Thémenthès, qui le consultait sur son règne, qu'il se donnât de garde des coqs. Dans la suite Psammetic, ayant avec lui Pégrès le Carien, apprit par ses discours que les Cariens étaient les premiers qui avaient porté des casques crêtés. Cela lui donna l'intelligence de l'oracle. Il soudoya plusieurs Cariens, et les établit à Memphis autour du temple d'Isis; et campant dans le palais royal qui en était éloigné de cinq stades, il donna bataille, et remporta la victoire. C'est de ces Cariens qu'une partie de Memphis s'appelle Caro-Memphis.

CHAPITRE IV.

AMASIS.

Dans la guerre contre les Arabes, Amasis fit mettre derrière les Égyptiens les statues des dieux qu'ils avaient en plus grande vénération; dans le dessein de les faire marcher d'autant plus courageusement au combat, qu'ils seraient persuadés d'avoir leurs dieux pour spectateurs, et qu'ils feraient tous leurs efforts pour ne pas laisser au pouvoir des ennemis les objets les plus précieux de leur culte.

CHAPITRE V.

MIDAS.

Midas, sous prétexte de faire un sacrifice aux grands dieux, fit sortir les Phrygiens la nuit avec des flûtes, des tambours et des cymbales, et de plus chacun d'eux était armé secrètement d'une dague. Les habitans sortirent de leurs maisons pour voir le spectacle. Les Phrygiens tout en jouant de leurs tambours et de leurs cymbales, poignardèrent les spectateurs, et s'emparant de leurs maisons, qu'ils trouvèrent ouvertes, établirent Midas tyran.

CHAPITRE VI.

CYRUS.

Cyrus combattit trois fois contre les Mèdes, et fut vaincu autant de fois. Il

donna un quatrième combat à Pasargades, où étaient les femmes et les enfans des Perses. Ceux-ci prirent encore la fuite : mais le danger où ils laissaient leurs femmes et leurs enfans les fit revenir à la charge ; et donnant sur les Mèdes qui s'étaient débandés dans la poursuite, ils remportèrent une victoire si complète, que Cyrus n'eut pas besoin de combattre de nouveau.

II. Cyrus ayant fait trève avec Crésus, retira ses troupes. Mais la nuit suivante, il retourna promptement, et se présenta devant Sardes où il n'était point attendu. Il donna l'escalade, et se rendit maître de la place.

III. Quand Cyrus prit Sardes, Crésus demeura dans la forteresse, où il attendait le secours des Grecs. Cyrus prit les parens et les amis de ceux qui étaient dans la forteresse, et les leur montrant liés, il ordonna au héraut de dire aux assiégés qu'il leur délivrerait ces gens, s'ils lui rendaient la citadelle : mais que s'ils ne la rendaient pas, il ferait pendre tous ces prisonniers. Ceux de la forteresse ne s'amusèrent point aux vaines espérances qu'avait Crésus d'être secouru par les Grecs, ils livrèrent la forteresse à Cyrus pour procurer la liberté à leurs parens et à leurs amis.

IV. Cyrus voyant qu'après que Crésus avait été pris, les Lydiens pensaient encore à se révolter, poussa du côté de Babylone. Mais il envoya en Lydie le Mède Mazare, à qui il ordonna, quand il aurait subjugué le pays, d'ôter aux Lydiens armes et chevaux ; de les forcer à porter des robes de femmes, de leur défendre de tirer de l'arc et de monter à cheval, mais de les porter à travailler à la tapisserie, à chanter, à jouer des instrumens. Il est clair que son dessein en cela était de leur amollir le cœur. En effet les Lydiens, qui étaient auparavant la nation la plus belliqueuse, sont devenus très mous et incapables de faire la guerre.

V. Cyrus assiégeant Babylone, creusa des fossés pour détourner le cours de l'Euphrate qui traversait la ville ; et quand tout fut achevé, il emmena son armée assez loin de là. Les Babyloniens crurent qu'il avait renoncé à son entreprise, et ne firent plus la garde si exactement. Mais Cyrus ayant détourné le cours du fleuve, ramena ses troupes, et les ayant fait entrer en diligence par l'ancien canal demeuré à sec, il se rendit maître de Babylone.

VI. Cyrus était campé devant Crésus. Les Lydiens avaient une cavalerie nombreuse, et se tenaient fiers de cet avantage. Pour rendre ce corps inutile, Cyrus mit à la tête de ses cavaliers un grand nombre de chameaux. Et comme la vue et l'odeur du chameau fait fuir le cheval, les chevaux des Lydiens emportèrent leurs maîtres et prirent la fuite, en sorte que Cyrus gagna la victoire avant même que d'avoir combattu.

VII. Voici comment Crésus persuada aux Perses de se soulever contre les Mèdes. Leur ayant montré une plaine sauvage et remplie de ronces, il leur ordonna de la défricher. Ils le firent et y prirent beaucoup de peine. Le lendemain il leur commanda de se laver et de le venir joindre, et quand ils furent arrivés, il leur fit servir un repas abondant. Il leur demanda ensuite laquelle des deux journées leur paraissait la plus agréable. Ils répondirent que la différence qu'il y avait de la première à la seconde, était celle qui est naturellement entre un état heureux et un état malheureux. « Vous aurez donc, leur dit-il, ce qui rend les hommes heureux, si vous vous retirez de la

servitude des Mèdes. » Les Perses se soulevèrent aussitôt, et ayant déclaré Cyrus roi, détrulsirent l'empire des Mèdes, et se rendirent maîtres du reste de l'Asie.

VIII. Cyrus assiégeait Babylone. Les assiégés avaient des vivres pour plusieurs années, et se moquaient de l'entreprise. Cyrus, par le moyen d'une tranchée, détourna dans un lac voisin le cours de l'Euphrate, qui traversait la ville. Les Babyloniens n'ayant plus d'eau à boire, se livrèrent aussitôt à Cyrus.

IX. Cyrus ayant été vaincu par les Mèdes, s'enfuit à Pasargades. Voyant que beaucoup de Perses passaient du côté des Mèdes, il dit aux autres : « Demain nous aurons un secours de cent mille alliés, ennemis des Mèdes. Mais pour se disposer à les recevoir, il faut que chacun de vous se munisse d'une fascine. » Les fascines furent préparées, et les transfuges ne manquèrent pas d'en avertir les Mèdes. La nuit venue, Cyrus ordonna que chacun mît le feu à la fascine. Les Mèdes voyant ces feux, crurent que le secours était arrivé, et prirent la fuite.

X. Pendant que Cyrus assiégeait Sardes, il prit quantité de pièces de bois, de la hauteur des murs, et y fit des figures d'homme, avec des barbes, des habits à la persane, un carquois derrière le dos, et des arcs à la main ; et planta tout cela, pendant la nuit, contre les murs de la forteresse, de manière qu'on les pouvait voir pardessus. D'un autre côté, au point du jour, il donna une attaque à la ville. Pendant que les troupes de Crésus repoussaient cette attaque, quelques-uns tournèrent la tête du côté de la citadelle ; et voyant de loin ces figures qui paraissaient être dessus, ils jetèrent un grand cri. La peur saisit tout le monde, comme si la citadelle eût été prise par les Perses. On ouvrit les portes, chacun s'enfuit de son côté, et Cyrus emporta Sardes d'assaut.

CHAPITRE VII.

HARPACE.

Harpace avait écrit une lettre à Cyrus, qu'il voulait lui envoyer secrètement. Il ouvrit un lièvre, et lui fourra sa lettre dans le corps. Après avoir recousu l'animal, il le donna à porter à un homme, qu'il accommoda en même temps en chasseur, en l'entortillant de tirasses, afin que les gardes des chemins le laissassent passer sans défiance.

CHAPITRE VIII.

CRÉSUS.

Les secours que Crésus attendait des Grecs, tardaient à venir. Il choisit parmi ses Lydiens les hommes les plus forts et de la plus belle taille, et leur donna des armes grecques. Les soldats de Cyrus furent surpris de cet objet qui leur fut nouveau. De plus le bruit que faisait le frottement des dards contre les boucliers, troubla les Perses, et leurs chevaux furent éblouis de la lueur des boucliers d'airain fourbi. Cyrus fut vaincu, et fit trêve pour trois mois.

II. Crésus ayant été vaincu du côté de Cappadoce, par Cyrus, et voulant s'échapper par la fuite, ordonna à ses troupes de ramasser beaucoup de bois, et le fit entasser dans le chemin qui se trouvait serré. La nuit venue, il prit la fuite en diligence, et laissa seulement

la cavalerie et la partie de son infanterie légère qui était la plus agile. Ceux-ci mirent le feu au bois, Crésus gagna pays et fut sauvé par ce feu.

CHAPITRE IX.

CAMBYSE.

Cambyse assiégeait Péluse. Les Egyptiens lui résistaient vigoureusement, lui fermaient les entrées de l'Egypte, et lui opposaient des catapultes et d'autres machines, au moyen desquelles ils lançaient sur ses troupes des traits, des pierres et du feu. Cambyse prit de tous les animaux que les Egyptiens adoraient, comme chiens, brebis, chats, ibis, et les plaça au-devant de ses troupes. Les Egyptiens cessèrent de tirer, de peur de blesser quelqu'un de ces animaux sacrés, et Cambyse ayant pris Péluse, pénétra de cette sorte dans le centre de l'Egypte.

CHAPITRE X.

ÉBARÈS.

Darius et les six autres Satrapes de sa ligue ayant mis à mort les Mages qui dominaient dans la Perse, tinrent conseil ensemble pour l'élection d'un roi. Ils résolurent de monter à cheval, et de sortir de la ville, et que celui-là serait roi, dont le cheval hennirait le premier. Ebarès, palfrenier de Darius, ayant su le résultat du conseil, prit le cheval de son maître un jour devant, et l'ayant mené dans le lieu marqué pour le rendez-vous, il y fit trouver une cavale, et la fit saillir par son cheval. Cela fait, il le ramena. Le lendemain, Darius, monté sur le même cheval, alla sur le lieu, dans la compagnie des autres Satrapes. Le cheval de Darius reconnut l'endroit où il avait rencontré la cavale, fut ému d'ardeur amoureuse, et se mit à hennir tout le premier. Les Satrapes mirent aussitôt pied à terre, adorèrent Darius et l'établirent roi des Perses.

CHAPITRE XI.

DARIUS.

Pendant que Darius était campé contre les Scythes, il arriva qu'un lièvre se mit à courir devant la phalange des Scythes. Aussitôt ils s'attachèrent à poursuivre le lièvre. Darius dit : « Je crois qu'il est juste de fuir les Scythes, puisqu'ils méprisent assez les Perses, pour s'amuser en leur présence à courir après un lièvre. » En effet, il fit sonner la retraite, et pensa au retour.

II. Darius et les autres Perses de sa ligue, ayant résolu d'attaquer les Mages la nuit, réglèrent entre eux, par l'avis de Darius, pour pouvoir s'entreconnaître tous sept pendant les ténèbres, de faire sur le front le nœud qui liait la tiare, au lieu qu'ils le faisaient ordinairement derrière la tête. De cette manière le seul toucher pouvait servir de reconnaissance au milieu des ténèbres.

III. Darius fut le premier qui mit des impôts sur les peuples. Afin de les leur faire supporter plus patiemment, il ne les ordonnait pas lui-même, mais il les faisait régler par ses Satrapes, qui en mettaient d'excessifs. Darius, sous prétexte de favoriser ses sujets, réduisait ces impositions à la moitié. Les peuples recevaient la diminution comme un bienfait considérable, et payaient le reste de bon cœur.

IV. Darius, dans une expédition contre les Scythes, ne put avoir aucun

avantage sur eux; il manquait même de vivres. Il fut donc obligé de songer à la retraite: Mais afin de le cacher aux Scythes, il laissa son camp tel qu'il était, avec un grand nombre de blessés, d'ânes, de mulets et de chiens, et ordonna qu'on allumât la nuit quantité de feux. Les Scythes voyant tout cela, et les tentes sur pied, et entendant le bruit de cette multitude d'animaux, crurent que les Perses étaient encore au même lieu. Mais ils étaient bien loin. Les Scythes apprirent leur fuite trop tard. Ils voulurent aller après; mais il ne leur était plus possible de les atteindre.

V. Darius assiégea Chalcédoine. Les murs étaient si forts et la ville si bien garnie de vivres, que les habitans ne se mettaient pas en peine du siége. Darius ne fit point approcher ses troupes des murs, et même il ne fit point le dégât dans le pays. Il se tint en repos comme s'il eût attendu un renfort considérable de troupes auxiliaires. Mais pendant que ceux de Chalcédoine gardaient leurs murs, il ouvrit au tertre d'Aphase, éloigné de la ville de quinze stades, une mine souterraine, qui fut conduite par les Perses, jusques sous la place du marché. Ils jugèrent qu'ils étaient directement sous ce lieu, par les racines qu'ils trouvèrent des oliviers, qu'ils savaient qui étaient dans cette place. Alors ils donnèrent jour à leur mine, et montant par cet endroit, ils prirent la ville d'assaut, pendant que les assiégés étaient encore occupés à la garde des murs.

VI. Darius faisait la guerre contre les Saques, divisés en trois corps. Après avoir vaincu l'un des trois, il fit prendre à ses Perses, les habits, les ornemens et les armes des vaincus, et les envoya, ainsi déguisés, vers le second corps des Saques, auxquels ils se présentèrent comme amis. Les Saques trompés par les habits et les armes, reçurent ces gens avec de grandes démonstrations d'amitié. Mais les Perses, selon l'ordre qu'ils en avaient, les tuèrent tous. Après cela Darius marcha contre le troisième corps des Saques, qui n'étant plus soutenu des deux autres, ne fit aucune résistance.

VII. Les Égyptiens ne pouvant supporter la cruauté du Satrape Oryandre, se révoltèrent. Darius traversa l'Arabie déserte, et vint à Memphis. Il arriva dans le même temps que les Egyptiens étaient dans la douleur, pour la perte qu'on avait faite d'Apis qui ne paraissait plus. Darius donna une déclaration par laquelle il promettait cent talens d'or à celui qui ramènerait Apis. Les Égyptiens, charmés de sa piété, quittèrent le parti de la révolte, et se soumirent à Darius.

CHAPITRE XII.

SYRACÈS.

Darius faisait la guerre aux Saques. Saquespharès, Homargès et Thamyris, rois des Saques, tenaient conseil dans un lieu désert sur l'état présent des affaires. Un palfrenier, nommé Syracès, vint se présenter devant eux, et promit de faire périr l'armée des Perses, si l'on voulait s'engager par serment à donner à ses enfans et à ses descendans des biens et des maisons. On le lui promit, avec toutes les assurances qu'il put souhaiter. Aussitôt ayant tiré sa dague, il s'en coupa le nez et les oreilles, et se fit d'étranges blessures dans tout le reste du corps. Dans cet état, il passa, comme transfuge, dans le camp de Darius, et dit

qu'il avait été traité de la sorte par les rois des Saques. L'excès du mauvais traitement rendit Darius facile à persuader. Alors Syracès, après avoir pris à témoin le feu éternel et l'eau sacrée, dit : « Je punirai les Saques; et voici de quelle manière. La nuit qui vient ils doivent lever le camp. Nous n'avons qu'à leur couper chemin en prenant par le plus court, et nous les prendrons tous comme au piége. Je suis palfrenier ; ma profession est d'élever des chevaux ; je connais le pays, et je vous servirai de guide. Prenez seulement des vivres et de l'eau pour sept jours. » On le crut et on le suivit. Au bout de sept jours il mit l'armée des Perses au milieu d'un pays aride, où il n'y avait ni eau ni vivres. Rhanosbate, l'un des Chiliarques, lui dit : « A quoi as-tu pensé de tromper un si grand roi, et de mener une si grande multitude de Perses dans un lieu sec où nous ne voyons ni oiseau, ni autre bête, et où l'on ne peut ni avancer n'y reculer? » Syracès frappant des mains, dit avec un grand éclat de rire : « J'ai vaincu. Tout mon dessein était de sauver les Saques mes compatriotes, et de faire périr les Perses de faim et de soif. » Le Chiliarque coupa sur-le-champ la tête à Syracès. Darius monta sur une hauteur fort élevée, et ayant enfoncé son sceptre à terre, il mit dessus sa robe, sa thiare, et son diadème. C'était au point du jour. Il pria le dieu Apollon de sauver les Perses, et de leur envoyer de l'eau du ciel. Le dieu l'exauça, il tomba une pluie abondante. Les Perses la ramassèrent dans des peaux et dans des vases, et eurent le moyen de se retirer sains et sauves au fleuve de Bactre, en rendant grâces au dieu d'avoir procuré leur salut. Mais il ne tint pas au palfrenier qu'ils ne périssent tous. Cet homme fut depuis imité par Zopyre, qui s'étant pareillement mutilé le visage, trompa les Babyloniens et les subjugua.

CHAPITRE XIII.

ZOPYRE.

Darius assiégeait Babylone depuis long-temps, et ne pouvait venir à bout de s'en rendre maître. Zopyre, l'un de ses satrapes, se mutila le visage, et passa, comme transfuge, du côté des Babyloniens, à qui il se plaignit amèrement de la cruauté de Darius. Les Babyloniens furent persuadés par l'excès de l'outrage, et abandonnèrent à Zopyre le gouvernement de la ville. Il en ouvrit les portes la nuit, et Darius s'en empara. Mais il dit cette parole mémorable : « Je ne voudrais pas avoir vingt Babylone à pareil prix : j'aimerais mieux que Zopyre n'eût rien souffert. »

CHAPITRE XIV.

ORONTE.

Le roi Artaxerxès avait dit à Oronte : « Amène-moi lié Tiribaze, Satrape de Chypre. » Oronte craignait Tiribaze, et n'osant l'attaquer à force ouverte, il lui tendit un piége. Il fit faire une fosse profonde dans une maison, et couvrit le lieu de tapis, en forme de lit. Il fit venir Tiribaze, comme pour lui parler d'affaires secrètes, et le fit asseoir sur ces tapis. Tiribaze tomba dans la fosse, et ayant été pris et lié, fut envoyé au roi.

II. Oronte s'étant soulevé, faisait la guerre aux généraux du roi. Il se retira sur une hauteur du mont Tmolus, et

se munit de retranchemens. Voyant que les ennemis s'étaient campés devant lui, il ordonna à ses soldats de se fortifier de plus en plus, et de montrer aux ennemis qu'ils faisaient exactement les rondes et la garde. Pour lui, profitant de la nuit, il prit de la cavalerie, et faisant une sortie sur la route de Sardes, il enleva le convoi que l'on conduisait aux ennemis, et un butin considérable qu'il fit sur les Sardiens. Cela fait, il l'envoya dire à ceux qu'il avait laissés dans les retranchemens, et leur donna ordre en même temps d'attaquer les ennemis le lendemain. Ils l'exécutèrent courageusement, et Oronte, de son côté, prenant les ennemis en queue, tua les uns, fit les autres prisonniers, et se retira en sûreté.

III. Oronte, à la tête de dix mille Grecs armés de toutes pièces, était campé à Cyme devant Autophradate, qui avait un pareil nombre de troupes. Il commença par ordonner aux Grecs de regarder autour d'eux, et de considérer l'étendue de la plaine. Il voulut par-là leur donner à entendre que s'ils quittaient leurs rangs, ils ne pourraient échapper à la cavalerie des ennemis. Quand les deux armées eurent donné, la cavalerie des ennemis n'ayant pu rompre la phalange d'Oronte, tourna bride. Oronte ordonna aux Grecs, si la cavalerie ennemie revenait à la charge, d'avancer seulement de trois pas. Les Grecs avancèrent, et la cavalerie d'Autophradate croyant qu'ils voulaient donner, prit la fuite.

IV. Oronte ayant perdu beaucoup de ses alliés qu'Autophradate avait fait périr dans des embuscades, envoya en secret des gens qui dirent qu'il venait au secours d'Oronte des troupes soudoyées, et cette nouvelle fut rapportée à Autophradate. La nuit Oronte prit les plus vigoureux des Barbares, et les ayant armés à la grecque, il les mêla avec les autres Grecs au point du jour. Il eut soin en même temps d'envoyer des interprètes qui savaient les deux langues, et qui expliquèrent aux Barbares les ordres donnés par les commandans grecs. Autophradate voyant les armes grecques, se persuada que c'était le renfort dont il avait entendu parler, et n'osant hasarder le combat, il leva le camp, et s'enfuit.

CHAPITRE XV.

XERXÈS.

Xerxès, pour réussir dans son expédition de Grèce, rassembla plusieurs nations. Il fit courir le bruit de toutes parts que les principaux d'entre les Grecs étaient d'accord de lui livrer le pays. Ce n'était donc pas au combat que l'on croyait aller, mais à un gain assuré que l'on se proposait de faire. C'est ce qui fit que tout le monde s'engageait volontiers à l'entreprise, et plusieurs même s'y présentèrent sans en avoir été priés.

II. Des espions des Grecs furent pris dans le camp de Xerxès. Au lieu de les faire punir, il ordonna qu'on les menât tout autour du camp, afin qu'ils pussent voir toutes ses forces. Quand ils eurent tout considéré, il leur dit : « Allez vous-en maintenant, et faites un fidèle récit aux Grecs de tout ce que vous avez vu. »

III. Xerxès ayant sa flotte vers Abyde, prit un convoi de vaisseaux grecs, chargés de vivres. Les Barbares voulaient qu'on les fit couler à fond avec tout l'équipage. Xerxès, au contraire, demanda à ces gens : « Où menez-vous ces vaisseaux ? Ils dirent : en

Grèce. C'est aussi, dit-il, où nous allons; les vivres qu'on porte aux Grecs sont à nous, suivez votre route. » Ces gens, sauvés de cette manière, firent le récit de leur aventure aux Grecs, qui n'en furent pas médiocrement étonnés.

IV. Xerxès voyant qu'il avait perdu une grande quantité de Barbares aux Thermopyles, voulut dérober aux ennemis la connaissance du nombre des morts. A cet effet, il ordonna aux proches de ceux qui avaient péri, de les enterrer pendant la nuit.

V. Xerxès ayant perdu à l'affaire des Thermopyles un grand nombre de Perses, à cause de la situation des lieux trop resserrée, trouva un Tarquinien, nommé Ephialtès, qui lui enseigna un chemin étroit à travers les hauteurs. Xerxès envoya par là vingt mille hommes, qui, prenant les Grecs par derrière, les tuèrent tous. Ces Grecs avaient pour chef Léonidas.

CHAPITRE XVI.

ARTAXERXÈS.

Artaxerxès ayant dessein de prendre Tisapherne, envoya Tithrauste chargé de deux lettres, l'une pour Tisapherne même, au sujet de la guerre contre les Grecs, dont il lui abandonnait toute la conduite; et l'autre adressée à Ariée, portant ordre à lui et à Titrauste de se saisir de la personne de Tisapherne, et le lui envoyer. Ariée ayant lu la lettre dans la ville de Colases en Phrygie, envoya prier Tisapherne de le venir trouver pour affaires où il avait besoin de son conseil, surtout pour ce qui regardait les Grecs. Tisapherne, sans se défier de rien, prit seulement trois cents Arcadiens et Milésiens d'élite, et vint à la maison d'Ariée. Étant prêt d'entrer au bain, il quitta son cimeterre. Dans le moment Ariée, accompagné de ses domestiques, se saisit de lui, et l'ayant enfermé dans un chariot cousu, le livra de cette sorte à Tithrauste. Celui-ci le mena ainsi cousu, jusqu'à Célaines. En ce lieu, il lui coupa la tête, et la porta au roi, qui l'envoya à sa mère Parisatis. Il y avait long-temps qu'elle souhaitait avec ardeur de voir la mort de Cyrus vengée par celle de Tisapherne. Cette mort et cette punition ne devaient pas non plus être indifférentes aux mères et aux femmes des Grecs qui avaient été dans les intérêts de Cyrus, et qui avaient été trompées par Tisapherne.

II. Artaxerxès prenait soin de fomenter la guerre parmi les Grecs : mais il se déclarait toujours pour le parti le plus faible. Il affectait d'égaler le vaincu au vainqueur : mais son véritable but était de ruiner peu à peu les forces de ceux qui avaient l'avantage.

CHAPITRE XVII.

OCHUS.

Quand Artaxerxès fut mort, son fils Ochus, voyant jusqu'à quel point il avait été redouté de ses sujets, et ayant peur d'en être méprisé, gagna les eunuques, les officiers de la chambre, et le capitaine des gardes; et de concert avec eux il cacha pendant dix mois la mort de son père. Pendant ce temps-là, il envoya de tous côtés des lettres scellées du sceau de son père, dans lesquelles il était ordonné de la part d'Artaxerxès de reconnaître son

fils Ochus pour roi. Quand Ochus eut été proclamé roi partout, alors il apprit au public la mort de son père, et il fit faire le deuil royal à la manière des Perses.

CHAPITRE XVIII.

TISAPHERNE.

Tisapherne fit un traité solennel avec Cléarque, et en le régalant, il lui présenta des courtisanes. Il dit qu'il voulait prendre les mêmes engagemens avec les autres chefs. Ils vinrent tous; à savoir, Proxène le Béotien, Menon le Thessalien, Agis d'Arcadie, Socrate d'Achaïe, suivis de vingt autres capitaines et de deux cents soldats. Tisapherne prit les chefs, et les ayant enchaînés, les envoya au roi. Pour ce qui est des autres, il les fit tous mourir.

II. Tisapherne ayant dessein d'attaquer Milet, et d'y faire rentrer les exilés, n'avait pas tout ce qu'il fallait pour l'exécution de son dessein. Il ne laissa pas de le publier comme s'il eût été sur le point de marcher contre la ville. Sur ce bruit, ceux de Milet enlevèrent tout ce qu'ils avaient à la campagne, et se préparèrent à la défense. Tisapherne ayant fait ses préparatifs, fit semblant après cela de congédier ses troupes : mais il ne les écarta pas trop. Les Milésiens voyant son armée débandée, changèrent de sentiment, et se mirent à sortir librement à la campagne; Tisapherne, au signal dont il était convenu, rassembla ses troupes en diligence, et fondant sur les Milésiens qu'il trouva dehors, les subjugua tous.

CHAPITRE XIX.

PHARNABAZE.

Pharnabaze écrivit aux Lacédémoniens contre Lysandre, et les Lacédémoniens rappelèrent celui-ci d'Asie, en lui envoyant le rouleau. Lysandre, obligé de s'en retourner, pria Pharnabaze de lui donner une autre lettre qui lui fût favorable. Pharnabaze le lui promit, et en écrivit publiquement une, telle qu'il la souhaitait. Mais en secret, il en fit une autre de la même forme, et sans aucune différence extérieure. Dans le moment qu'il fallut la cacheter, il changea une lettre pour l'autre, et mit le cachet à celle qu'il avait écrite secrètement. Lysandre, de retour à Lacédémone, présenta sa lettre aux Ephores, selon la coutume. Ils la lurent, et la lui ayant montrée, ils lui dirent qu'un homme qui apportait de telles lettres, espérait inutilement de pouvoir faire son apologie.

CHAPITRE XX.

GLOS.

Pendant que Glos était en Chypre, il sut que les Grecs qui étaient auprès de lui, écrivaient à son désavantage à ceux d'Ionie. Voulant découvrir les auteurs de ces lettres, il équipa une galère, et ayant donné des vivres aux rameurs, il ordonna de prendre la route d'Ionie. Le pilote affecta de retarder son départ, et beaucoup de gens, pendant ce délai, donnèrent des lettres aux rameurs. On partit enfin, et la galère aborda auprès d'une ville d'Ionie. Glos mit pied à terre, et se présentant aux rameurs, il leur ordonna de lui remettre toutes les let-

tres qui leur avaient été données. Il les ouvrit, et ayant découvert par là qui étaient ceux qui écrivaient contre lui, il n'y en eut aucun qu'il ne fit périr dans les tourmens.

CHAPITRE XXI.

DATAMÈS.

Datamès devait à ses soldats la solde de plusieurs mois. Comme ils demandaient d'être payés, il les assembla tous, et leur dit qu'il avait beaucoup d'argent dans un lieu éloigné de là de trois journées, et qu'il n'y avait qu'à se hâter de s'y rendre. Les soldats le crurent, et le suivirent. Après qu'il eut fait une journée de chemin, il leur dit de se reposer et de l'attendre. Il prit quelques personnes du nombre de ceux qu'il avait ordinairement auprès de lui, des chariots et des mulets, et étant allé dans un temple du pays, orné de beaucoup de richesse, il en enleva trente talens d'argent, et chargeant le tout sur les chariots et les mulets, il revint au camp. Il n'y avait que peu de vases qui fussent pleins : mais il en avait fait accommoder un grand nombre de semblables, pour faire croire qu'il amenait des richesses immenses. Il ouvrit aux soldats quelques-uns des vases pleins, et leur fit concevoir de grandes espérances d'avoir de l'argent; mais il leur dit qu'il fallait pousser jusqu'à Amise, pour y faire monnayer cet argent. Or, Amise était éloigné de plusieurs journées, et l'hiver était rude dans le pays. Les soldats patientèrent tout l'hiver, et le passèrent sans demander leur solde.

II. Datamès avait des desseins sur Sinope : mais ceux de Sinope avaient une flotte, et lui, manquait non seulement de vaisseaux, mais même de charpentiers pour en faire. Il fit amitié avec les Sinopiens, et promit de prendre Seste, celle de toutes les villes qui leur était la plus contraire, et de la mettre en leur pouvoir. Les Sinopiens le crurent, et lui offrirent de leur côté toutes les choses dont il avait besoin pour le siége. Il dit qu'il avait des troupes et des munitions de reste : mais qu'il manquait de charpentiers pour dresser des béliers, des tortues et d'autres machines propres à l'attaque des places. Les Sinopiens lui envoyèrent tout ce qu'il y avait d'ouvriers dans la ville, et Datamès s'en servit non pas à faire ce qu'il avait dit, mais à bâtir des navires et des machines, qu'il employa à faire le siége de Sinope, au lieu de celui de Seste.

III. Datamès ayant passé l'Euphrate, faisait la guerre au grand roi, qui se mit à le poursuivre avec une armée nombreuse, mais qui marchait lentement, parce qu'elle manquait de provisions. Datamès ayant fait beaucoup de chemin, au-dessus du fleuve; s'avisa, pour le repasser, de joindre les chariots deux à deux, et d'y en ajouter par-dessus deux autres. Le tout était cloué fortement ensemble, et sous les jantes des roues il cloua aussi des planches, pour empêcher les roues d'enfoncer dans le lit de la rivière qui était limoneux. Ensuite il fit passer le fleuve à la nage à des hommes vigoureux, qui traînaient avec des cordes les plus fortes bêtes de charroi qu'il eût. Cela fait, tant par le moyen de ceux qui poussaient par derrière, que par le moyen des bêtes qui tiraient de l'autre côté sur les traits, il fit avancer les chariots dans le fleuve, et ayant jeté dessus des sarmens et des fascines, il s'en servit comme de pont pour

faire passer ses troupes, et se rendit chez lui dix jours avant que le roi fût arrivé au fleuve.

IV. Datamès sut que quelques-uns de ses propres soldats avaient conspiré contre lui. Se trouvant dans une plaine où il devait livrer combat à ses ennemis, il donna ses armes à un autre, et combattit déguisé. Ceux qui avaient formé des desseins contre lui, se trompèrent aux armes; et leur erreur servit à les faire découvrir.

V. Datamès assiégeant Sinope, reçut une lettre du roi, par laquelle il lui était défendu de continuer le siége. Quand il en eut fait la lecture, il adora la lettre, et offrit le sacrifice qu'on a coutume d'offrir pour les heureuses nouvelles. Il dit qu'il ne pouvait recevoir un plus grand bienfait du roi; et la nuit même remontant sur sa flotte, il se retira.

VI. Datamès, fuyant devant Autophradate qui le poursuivait, arriva sur le bord du fleuve : mais n'osant le passer, il campa là. Il opposa à la vue de l'ennemi ses plus hautes tentes; mais il défendit qu'on déliât le bagage, qu'il fit tenir caché derrière ces tentes, et ne permit pas aux soldats de poser les armes. Les ennemis voyant les tentes dressées, dressèrent aussi les leurs. De plus, ils dépaquetèrent le bagage, envoyèrent la cavalerie au fourrage, et se disposèrent à souper. Datamès, qui avait ses troupes toutes prêtes à marcher, passa le fleuve, pendant que les ennemis rassemblaient leurs troupes débandées, les mettaient en ordre, équipaient leurs chevaux, et reprenaient leurs armes. Datamès profita de cet embarras, et prévint les ennemis par sa diligence.

VII. Datamès était sur le point de donner bataille. Dans ce moment, le général de sa cavalerie, emmenant avec lui les cavaliers de l'aile gauche, passa du côté des ennemis. L'infanterie demeura étonnée de cette trahison. Datamès courut la rassurer, et pour animer chacun à conserver son rang, il dit que la cavalerie les secondérait en temps et lieu, suivant l'ordre qu'elle en avait de lui. L'infanterie le crut, et se hâta de remporter la victoire, sans attendre le secours de la cavalerie. En effet, les gens de pied donnèrent avec tant d'animosité, qu'ils eurent un avantage complet, et ne furent assurés de la trahison de la cavalerie, que quand ils eurent défait les ennemis.

CHAPITRE XXII.

COSINGAS.

Il y a deux nations parmi les Thraces, appelées les Cerréniens et les Borcobiens. C'était la loi chez eux d'avoir pour chefs des prêtres de Jupiter. Leur prêtre, et par conséquent leur chef, était Cosingas. Mais les Thraces refusaient de lui obéir. Cosingas prit un grand nombre d'échelles de bois, et les dressa bout à bout. Il disait qu'il voulait s'en servir pour monter au ciel, et s'y plaindre à Junon de la désobéissance des Thraces. Ces gens, comme de vrais Thraces qu'ils étaient, c'est-à-dire des bêtes sans esprit, eurent peur que leur chef n'exécutât son entreprise. Ils lui demandèrent pardon, et jurèrent qu'ils suivraient ses ordres en tout.

CHAPITRE XXIII.

MAUSOLE.

Mausole, roi de Carie, voulant tirer de grandes sommes de ses amis, et n'osant les leur demander ouvertement, leur dit par dissimulation : « Le grand roi veut m'ôter le royaume. » Et ayant fait venir les plus riches, il fit tirer en leur présence tout ce qu'il avait de meubles précieux, d'or, d'argent, et de riches habits, comme pour envoyer tout cela au grand roi, afin d'en obtenir d'être conservé dans l'empire paternel. Les amis de Mausole crurent qu'il disait vrai, et dès le même jour ils lui envoyèrent une quantité prodigieuse de richesses.

II. Mausole ayant dessein de se rendre maître de Latmus, qui était une ville très forte, feignit de se lier d'amitié avec les Latmiens. Il leur rendit les ôtages qu'Hidriée avait pris pendant la guerre, et voulut avoir une garde de Latmiens, comme si c'eussent été les seules personnes en qui il pût prendre confiance. Il en était servi à toutes choses où il les voulait employer; enfin il sut les gagner absolument. S'étant ainsi assuré de leur affection, il feignit que devant aller à Pygèle, il avait peur de l'Éphésien Prophyte, et pria ceux de Latmus de lui donner encore trois cents hommes pour renforcer sa garde. Les Latmiens firent choix de trois cents hommes, et les lui envoyèrent. Mausole les ayant reçus, marcha avec eux et avec le reste de son armée, et prit la route de Pygèle. Comme il passait auprès de Latmus, les habitans de la ville sortirent pour voir l'ordre et la pompe de la marche. Mausole avait posé la nuit précédente des troupes nombreuses en embuscade. Elles surprirent la ville qu'elles trouvèrent vide, et les portes ouvertes, et Mausole y ayant mené toute son armée, y entra et s'en empara.

CHAPITRE XXIV.

BORGÈS.

Le grand roi avait donné à Borgès le commandement d'Éione, ville située sur le bord du Strymon. Les Grecs assiégèrent la place. Borgès la défendit le plus long-temps qu'il lui fut possible : mais désespérant enfin de la pouvoir conserver, et ne pouvant souffrir de voir au pouvoir des ennemis une place que le grand roi lui avait confiée, il mit le feu à la ville, la brûla, et s'y brûla lui-même avec sa femme et ses enfans.

CHAPITRE XXV.

DROMICHETÈS.

Dromichetès était roi des Thraces, et Lisimachus l'était de Macédoine. Le Macédonien faisait la guerre en Thrace, et fut trompé par l'ennemi, dont le général Ethès fit semblant de vouloir passer du côté de Lisimachus; et ayant gagné sa confiance, engagea les Macédoniens en des lieux difficiles, où ils eurent extrêmement à souffrir de la faim et de la soif. Alors Dromichetès donnant sur Lysimachus et ses troupes, les fit tous périr. Le nombre de ceux qui moururent en cette rencontre avec Lysimachus, fut de cent mille hommes.

CHAPITRE XXVI.

ARIOBARZANE.

Ariobarzane, maître d'Adramut, y était assiégé par Autophradate par mer et par terre. Il eût bien voulu se munir de provisions et de quelque renfort de troupes; mais l'ennemi l'empêchait d'en pouvoir faire entrer. Il commanda à Prélüs, qui avait la garde de l'île située devant Adramut, de feindre de la vouloir livrer à Autophradate. Ce général crut le commandant de l'île, et envoya une flotte pour prendre possession du pays. Pendant que les vaisseaux d'Autophradate étaient occupés à cette expédition, Ariobarzane fit entrer dans Adramut des provisions en abondance, et des troupes de renfort.

CHAPITRE XXVII.

AUTOPHRADATE.

Autophradate voulant faire incursion dans le pays des Pisidiens, trouva que l'entrée en était fort étroite et bien gardée. Il s'y présenta avec ses troupes, et comme s'il eût été rebuté par la difficulté des lieux, il recula jusqu'à six stades. La nuit survint, et les Pisidiens s'imaginant que les ennemis s'étaient retirés tout-à-fait, s'en allèrent aussi: quand Autophradate le sut, il prit son infanterie armée à la légère, et ceux de ses soldats qui étaient les plus agiles, et courant avec une extrême diligence, il traversa les passages étroits, et ravagea le pays des Pisidiens.

II. Autophradate, campé devant les Éphésiens, s'aperçut que la plupart d'entre eux s'amusaient à badiner et à se promener. Il invita leurs chefs à venir conférer avec lui sur les affaires communes. Ils le firent, et l'on se mit à raisonner ensemble. Mais Autophradate avait auparavant donné ordre aux capitaines des gens de guerre, tant de pied que de cheval, de fondre sur les Éphésiens, quand ils le verraient en conférence avec leurs chefs. La chose fut exécutée; et les Éphésiens surpris dans le dérangement et la négligence, furent les uns tués, et les autres faits prisonniers.

III. Autophradate, voulant mener ses troupes soudoyées au combat, fit courir le bruit qu'il ne faisait sortir son armée que pour en faire la revue, et qu'il avait dessein de priver de la solde ceux qui ne comparaîtraient pas, et qui ne seraient pas suffisamment ar és. Tous les soldats se hâtèrent de prendre leurs armes et de se faire voir en bonne disposition. Dans le fond ce n'était pas tant une revue qui était l'objet d'Autophradate, que le dessein d'étonner les ennemis, par la connaissance qu'elle leur donnerait de la multitude de ses troupes.

CHAPITRE XXVIII.

ARSAMÈS.

Arsamès assiégeait la ville de Barca. Les habitans lui demandèrent la paix par des ambassadeurs; il la leur accorda, et en signe d'alliance il leur envoya sa main droite à la manière des Perses. Ensuite il leva le siége, et invita ceux de la ville à se joindre au roi pour l'expédition de Grèce; entre autres choses il leur demanda de l'aider de charrois. Ils envoyèrent leurs commandans conférer avec Arsamès à ce sujet. Arsamès les reçut splendidement, les régala, et présenta aux habitans un

marché garni de toutes les provisions nécessaires. Pendant que ceux de Barca étaient à ce marché, Arsamès donna le signal aux Perses. Dans le moment, armés de dagues, ils se saisirent des portes, et faisant irruption dans la ville, ils tuèrent tous ceux qui voulurent faire résistance.

II. Arsamès s'étant révolté contre le roi, s'empara de la grande Phrygie. Des troupes du roi vinrent pour le combattre, et dans le moment qu'on en devait venir aux mains, le général de la cavalerie d'Arsamès avait donné parole de passer du côté des ennemis. Arsamès ayant été informé de cette trahison, vint à la tente du général la nuit, le prit, lui fit donner la question. Quand il eut tout confessé, Arsamès fit prendre à des cavaliers, de la fidélité desquels il était sûr, les habits et les armes des traîtres, et arma un autre général de la même manière que devait être celui qui avait fait la trahison. Il leur ordonna, quand ils verraient le signal dont les ennemis étaient convenus, de passer de leur côté; mais de se placer derrière leur phalange, afin de la prendre en queue. Tout fut fait comme il l'avait disposé. Les faux transfuges attaquèrent les ennemis en queue, et Arsamès les poussa de front. Les ennemis se débandèrent, et la plupart périrent dans la fuite.

CHAPITRE XXIX.

MITHRIDATE.

Datamès s'était révolté contre le roi, et le roi avait donné ordre à Mithridate de le tuer ou de l'amener prisonnier. Pour en venir à bout, Mithridate feignit de se révolter aussi. Datamès fit difficulté de le croire, à moins qu'il ne lui vît faire de grands dégâts dans les terres de l'obéissance du roi. Mithridate le fit; il rasa plusieurs forts, brûla des bourgades, saisit les deniers du roi, et enleva du butin. Après qu'il se fut ainsi montré ennemi du roi, Datamès prit confiance en lui, et tous deux convinrent de se trouver sans armes dans un certain lieu, pour se concerter ensemble. Pendant la nuit qui précéda l'entrevue, Mithridate cacha en quelques endroits du lieu où elle se devait faire, des poignards, et mit des marques pour les reconnaître. Datamès vint, et Mithridate se promena pendant quelque temps avec lui. Quand ils eurent fini leurs discours, Datamès embrassa Mithridate, et prit congé; Mithridate ayant promptement ramassé un poignard, et l'ayant caché sous sa main gauche, rappela Datamès, comme pour lui dire quelque chose qu'il avait oublié. Datamès se retourna, et Mithridate lui montrant une montagne, lui dit que c'était un poste qu'il fallait fortifier; et pendant que Datamès regardait cette montagne, Mithridate le frappa et le tua.

II. Mithridate étant en Paphlagonie, s'enfuit dans une ville. Les ennemis le poussèrent vivement. Voulant gagner de l'avance sur eux, il fit tirer hors des maisons tout ce qu'il y avait de meubles, de vases et d'ustensiles, et parsemer tout cela dans les rues; et la nuit il s'en alla en diligence. Ceux qui le poursuivaient ayant fait irruption dans la ville, trouvèrent tous ces biens répandus çà et là, et se mirent à les piller, sans vouloir entendre les chefs, qui leur commandaient de poursuivre Mithridate. Ces soldats, animés au pillage, ne voulurent point perdre un profit présent, et Mithridate profita de leur cupidité pour gagner pays.

CHAPITRE XXX.

MEMPSIS.

Mempsis, assiégé par Aribbée, ne voulut pas s'enfermer dans les murs de sa ville. Il fit tout sortir, et plaça devant la ville les femmes, les enfans, tous les biens, et fit même démolir les portes. Aribbée voyant cette résolution désespérée, eut peur de ces gens qui se disposaient à combattre jusqu'à la mort, et fit retirer ses troupes.

CHAPITRE XXXI.

KERSOBLEPTE.

Les parens de Kersoblepte s'étant révoltés contre lui, s'approprièrent une partie de ses finances. Il fit la paix avec eux, et leur donna le gouvernement de quelques villes, en les séparant les uns des autres. Avec le temps il trouva moyen de leur redemander son argent, les prit, les chassa des villes qu'il leur avait confiées, et recouvra entièrement tous ses fonds.

CHAPITRE XXXII.

SEUTHÈS.

Seuthès, général de la cavalerie de Kersoblepte, voyant son maître dans une disette d'argent, ordonna aux laboureurs d'ensemencer chacun une pièce de terre de cinq boisseaux; une grande multitude de laboureurs obéit à cet ordre. La terre produisit des blés en abondance, et Seuthès les ayant fait porter à la mer, les vendit à meilleur marché que les autres ne les vendaient. Par ce moyen il amassa beaucoup d'argent en peu de temps, et l'envoya à Kersoblepte.

CHAPITRE XXXIII.

ARTABAZE.

Pendant qu'Artabaze assiégeait une certaine ville, un homme de Sicyone, appelé Timoxène, lui livra la place. Ils étaient convenus tous deux, pour s'envoyer des billets, de les attacher à un dard, et de les lancer dans un lieu qu'ils avaient marqué, et là ils trouvaient les billets qu'ils s'écrivaient.

II. Artabaze soupçonnant Pammenès de traiter avec les ennemis, le fit venir, comme pour lui faire des présens, et donner des vivres aux soldats; il le fit arrêter, et donna l'armée à conduire à deux frères, Oxythras et Dibicte.

III. Artabaze, fils de Pharnace, s'enfuyant de Platée, s'avança dans la Thessalie. Les Thessaliens lui demandaient des nouvelles de la bataille; au lieu d'avouer sa défaite, il dit qu'il se hâtait d'aller en Thrace pour des affaires secrètes dont le roi l'avait chargé; Mardonius, qui l'avait vaincu, le suivit, et apprit aux Thessaliens le détail de la victoire. Ainsi Artabaze traversa la Thessalie en faveur d'une fausse nouvelle, avant que les Thessaliens eussent appris la déroute des Perses.

CHAPITRE XXXIV.

ARYANDE.

Aryande, assiégeant la ville de Barca, creusa un fossé la nuit, mit pardessus quelques branches d'arbres, et autres bois de peu de poids, et couvrit le

tout d'un peu de terre. Le jour venu, il traita avec ceux de Barca, et faisant la cérémonie du serment sur la fosse couverte, il jura qu'il garderait la parole donnée, tant que la terre demeurerait dans le même état. Le serment fait, ceux de Barca ouvrirent les portes; les soldats d'Aryande ayant bouleversé la terre qui couvrait la fosse, se rendirent maîtres de la ville, d'autant que la terre n'était plus dans le même état.

CHAPITRE XXXV.

BRENNUS.

Brennus, roi des Gaulois, voulant leur persuader de faire la guerre aux Grecs, fit une grande assemblée d'hommes et de femmes, et y produisit quelques captifs Grecs, petits de taille, faibles de complexion, la tête rasée, et vêtus misérablement; et mit à côté les plus grands et les plus beaux des Gaulois, armés à la manière du pays. Cela fait, il dit: « Voilà ce que nous sommes, et quelles sont les petites et faibles gens contre qui nous aurons à combattre. » Les Gaulois conçurent du mépris pour les Grecs, et se laissèrent aisément persuader de porter la guerre en Grèce.

II. Brennus ayant mené les Gaulois en Grèce, vit les statues d'or qui étaient à Delphes, et ayant fait venir les captifs de Delphes, il leur demanda par interprète si ces statues étaient d'or massif. Ils répondirent que tout cela n'était que du cuivre par dedans, couvert seulement à la surface d'une légère lame d'or. Il menaça de les faire mourir, s'ils disaient la même chose aux autres, et leur ordonna au contraire de dire constamment à tout le monde que c'était de l'or massif. Alors ayant fait venir quelques-uns des chefs, il interrogea de nouveau les captifs en leur présence. Selon l'ordre qu'ils en avaient de lui, ils dirent que tout était d'or. Brennus commanda de répandre cette bonne nouvelle partout, afin que la multitude, animée par l'espérance d'une part considérable à un si riche butin, combattît avec d'autant plus de courage.

CHAPITRE XXXVI.

MYGDONIUS.

Mygdonius, assiégé par les ennemis, souffrait une grande disette de vivres. Il fit faire, dans la place du marché, des monceaux de terre et de pierres, qu'il enduisit de boue, et sur cette boue il fit répandre du froment et de l'orge. Il avait engraissé de grands mulets. Il les mit hors de la ville, et les ennemis les enlevèrent. Mygdonius les envoya réclamer, et demanda qu'on députât des gens, pour venir traiter avec lui du prix de ces bêtes. Les ennemis envoyèrent des hérauts que Mygdonius reçut au marché. Ces gens voyant des monceaux de grains, et beaucoup de monde qui venait pour en recevoir, annoncèrent aux ennemis, à leur retour, ce qu'ils avaient vu. Leur rapport fut confirmé dans l'opinion de tous, par le bon état des mulets. Ils crurent donc qu'il n'était pas possible de prendre une place si bien munie de vivres, et levèrent le siége.

CHAPITRE XXXVII.

PARISADE.

Parisade, roi du Pont, se déguisait de différentes manières; d'une façon, pour observer ses soldats; d'une autre, quand il combattait contre les ennemis; et d'une autre encore, quand il était obligé de prendre la fuite. Il voulait bien que tout le monde le reconnût, quand il mettait ses troupes en ordre de bataille: mais quand il combattait, il voulait qu'aucun des ennemis ne pût le distinguer; et dans la fuite, il se cachait non seulement aux étrangers, mais même à ses plus intimes.

CHAPITRE XXXVIII.

SEUTHE.

Pendant que les Athéniens ravageaient les côtes du Péloponnèse, Seuthe soudoya deux mille Gètes armés à la légère, et leur donna un ordre secret de faire descente dans le pays comme ennemis, d'y mettre le feu, et de tirer sur les murs. Les Athéniens les voyant faire, crurent que c'étaient des ennemis des Thraces; et ayant quitté leurs vaisseaux, ils vinrent attaquer les murs. Seuthe sortit au devant des Athéniens, et les Grecs firent semblant de se joindre à eux. Mais quand ils furent derrière, ils se déclarèrent contre eux. Alors les Athéniens se trouvant au milieu des Thraces et des Gètes, furent entièrement défaits.

CHAPITRE XXXIX.

SEILÈS.

Seilès ayant dessein de faire mourir trois mille Perses qui voulaient se soulever, feignit que Séleuchus lui avait écrit des lettres menaçantes, mais qu'il voulait se servir de leur secours pour le prévenir. Pour prendre conseil avec eux là-dessus, il leur donna rendez-vous au village de Rauda. Ils le crurent, et vinrent l'y trouver. Il y avait tout auprès un lieu creux et marécageux, où Seilès fit mettre en embuscade trois cents cavaliers macédoniens et thraces, et trois mille fantassins armés de toutes pièces, avec ordre, quand ils verraient élever un écu d'airain, de fondre sur ceux qu'ils trouveraient assemblés, et de les mettre à mort. L'écu fut levé, et l'embuscade donnant sur les trois mille Perses, les extermina tous.

CHAPITRE XL.

BORZUS.

Borzus s'étant aperçu que trois mille hommes de ceux qui étaient venus de Perse, avaient de mauvais desseins contre lui, les renvoya, et leur donna des guides pour les conduire dans un canton de Perse, appelé Comaste, où il y avait un grand nombre de villages, une multitude considérable d'habitans, et des logemens de toutes parts. On distribua ces gens, les uns dans un lieu, les autres dans un autre. Mais les villages étaient bien gardés et environnés de troupes. Chaque hôte eut soin d'enivrer le soldat qui était logé chez lui, et le tua ensuite. Les corps des trois mille hommes furent

mis en terre, et tout disparut dans une seule nuit.

CHAPITRE XLI.

SURENAS.

Surenas, général des Parthes, voyant que Crassus, après une grande défaite, se retirait, et voulait prendre sa route par les montagnes, craignit qu'il ne prît la résolution de se battre en désespéré. Il lui envoya un ambassadeur pour lui offrir l'amitié du grand roi, et lui dire que ce prince, après avoir fait voir sa force aux Romains, voulait leur faire éprouver son humanité. Crassus soupçonna ces offres d'artifice, et ne se laissa pas persuader: mais les soldats découragés se mirent à branler les armes avec grand bruit, et forcèrent Crassus à se fier au Barbare. Crassus marcha donc à pied, malgré lui, pour l'aller trouver. Surenas le reçut humainement, lui offrit un cheval à bride d'or, et le fit monter dessus. L'écuyer barbare piqua le cheval, pour le hâter de porter Crassus au milieu de l'armée des Parthes. Octave, l'un des chefs qui accompagnait Crassus, s'étant aperçu de la fourbe, saisit les rênes du cheval; et après lui un autre chef, nommé Pétrone, en fit autant. Octave tira l'épée et tua l'écuyer, et un Parthe tua Octave. Crassus fut tué par le Parthe Exetrès, qui, lui ayant coupé la tête et la main droite, les porta au grand roi Hérode (ou Orode). Il était alors à table, et en buvant il entendait Jason de Tralle, acteur de la tragédie qui représentait les bacchantes d'Euripide, et récitait actuellement cet endroit: « Nous apportons des montagnes à ce palais le taureau nouvellement immolé, qui sera pour vous un spectacle heureux. » En même temps on présenta au roi la tête de Crassus. Cette rencontre fit pousser de grandes acclamations, et excita des battemens de mains. Exetrès sauta de joie, et dit: « C'est à moi, plutôt qu'à l'acteur qu'il convient de chanter ce que vous venez d'entendre. » Le roi, très joyeux, le récompensa à la manière du pays, et fit donner un talent à l'acteur Jason.

CHAPITRE XLII.

LES CELTES.

Les Celtes faisant la guerre aux Autariates, mêlèrent dans leur pain et dans leur vin le suc de quelques plantes venimeuses, et laissant ces provisions dans leurs tentes, s'enfuirent la nuit. Les Autariates, persuadés que c'était la peur qui les avait fait fuir, se saisirent de leurs tentes, et se remplirent des vivres et du vin qu'ils y trouvèrent.. Aussitôt ils furent tourmentés de flux de ventre, et les Celtes revenant contre eux, et les trouvant la plupart couchés à terre, les tuèrent tous.

CHAPITRE XLIII.

LES THRACES.

Les Thraces ayant été vaincus par les Béotiens auprès du lac de Copaïs, s'enfuirent sur l'Hélicon. Là ils firent trève pour quelques jours avec les Béotiens, pour tâcher de se concilier pendant ce temps là, et chercher les moyens de faire la paix. Les Béotiens s'assurant, tant sur leur victoire, que sur la foi de la trève, firent un sacrifice à Minerve Ionienne, et une fête

pour célébrer leur victoire. Pendant qu'ils sacrifiaient et se réjouissaient ensemble, les Thraces les attaquèrent la nuit, et les trouvant désarmés, en tuèrent une partie, et firent les autres prisonniers. Les Béotiens les accusèrent d'avoir violé la trève. Les Thraces répondirent que cela n'était pas vrai; qu'on n'avait parlé que des jours, et que les nuits n'étaient pas comprises dans le serment qu'on avait fait.

CHAPITRE XLIV.

LES SCYTHES.

Les Scythes étant près de donner bataille aux Triballes, ordonnèrent aux laboureurs et à ceux qui avaient soin des chevaux, quand ils les verraient aux mains avec les ennemis, de se faire voir de bien loin avec une nombreuse quantité de chevaux, qu'ils pousseraient devant eux. Ces gens parurent, et les Triballes voyant de loin tant de chevaux, et une poussière prodigieuse qui s'élevait, crurent que les hauts Scythes venaient au secours des autres. La peur les saisit, et ils se mirent en fuite.

II. Pendant que les Scythes parcouraient l'Asie, leurs femmes épousèrent leurs esclaves, et en eurent des enfans. Quand les maîtres revinrent, les esclaves ne voulurent point les recevoir. La guerre fut déclarée; les esclaves prirent les armes, et se présentèrent en corps de phalange. Un Scythe, craignant l'issue d'une bataille où le désespoir ferait faire de grands efforts, conseilla aux autres de mettre les armes bas, et de ne marcher contre les esclaves que le fouet à la main. Son conseil fut suivi, et les maîtres s'avancèrent contre les esclaves, en leur présentant le fouet. A cet aspect le courage des esclaves tomba; ils se ressouvinrent de leur état de servitude, et la honte leur fit prendre la fuite.

CHAPITRE XLV.

LES PERSES.

Les Perses ayant pour suspects les Samiens et les Milésiens dans le voisinage de Mycale, leur ordonnèrent de garder les hauteurs des environs de Mycale. Ils feignirent de leur donner ce soin, à cause de la connaissance qu'ils avaient des lieux: mais la véritable raison était de les empêcher de corrompre par leur présence les autres Ioniens.

II. Les Perses donnaient bataille aux Mèdes. Cyrus conduisait les Perses. Ebarès, l'un de ses satrapes, commença le premier à lâcher pied, et tout le monde le suivit dans sa fuite. Les femmes persiennes vinrent à la rencontre des fuyards, et levant leurs cottes, leur dirent: « Où fuyez-vous? Avez-vous hâte de vous cacher dans le même lieu d'où vous êtes sortis? » Ce discours des femmes fit honte aux hommes; ils retournèrent au combat, et mirent à leur tour les Mèdes en fuite.

CHAPITRE XLVI.

LES TAURIENS.

Quand les Tauriens, nation de Scythie, veulent combattre, ils ont coutume de rompre tous les chemins qui sont derrière eux, et de les rendre impraticables; afin que n'ayant point

d'espérance de fuir, ils se trouvent dans la nécessité de vaincre ou de mourir.

CHAPITRE XLVII.

LES PALLÉNIENS.

Les Pallénlens, revenant de Troie, abordèrent à Phlégra. Pendant qu'ils étaient à terre, les captives troyennes ne ponvant plus supporter la mer, mirent le feu aux navires, à la persuasion d'Anchilla, sœur de Priam, qui était aussi captive. Les Grecs, n'ayant plus de vaisseaux, s'établirent au lieu ponr lors appelé Squione. Ils y bâtirent une ville; et le pays qui s'appelait auparavant Phlégra, ils le nommèrent Pallène.

CHAPITRE XLVIII.

ANNIBAL.

Annibal assiégeait en Ibérie nne grande vllle appelée Salamanqne. Il traita avec les habitans, et promit de lever le siége, pourvu qu'on lui donnât trois cents talens d'argent et trois cents ôtages. Ceux de Salamanqne n'exécutèrent point la convention, et Annibal ramena ses tronpes contre la ville, dans le dessein de la prendre d'assaut. Les Barbares supplièrent qu'il leur fût permis de sortir avec nn seul habit et leurs femmes, à condition de laisser leurs armes, lenrs biens et leurs esclaves. Les femmes sortirent avec les hommes. Elles avaient caché des épées dans les plis de leurs robes. Les soldats d'Annibal se mirent à piller la ville. Les femmes donnèrent les épées à leurs maris, et quelques-unes même s'en servirent courageusement, et attaquèrent, conjointement avec leurs maris, les soldats acharnés au pillage. Il y ent de ces habitans de pris, d'autres qni furent mis en fuite, et un bon nombre de tués avec les femmes. Annibal admira le conrage de ces femmes, les rendit à leurs maris, et laissa aux uns et aux autres leur patrie et leurs biens.

CHAPITRE XLIX.

LES THYRRÉNIENS.

Les Thyrréniens établis à Lemnos et à Imbre, ayant été chassés par les Athéniens, abordèrent à Thénare, pendant que les Spartiates faisaient la guerre aux Hilotes. Ils furent admis à vivre selon les lois, et à contracter des mariages; mais ne prenant point de part au gouvernement, et n'assistant point aux délibérations, ils se rendirent suspects de révolte, et furent mis en prison par les Lacédémoniens. Leurs femmes vinrent à la prison, et demandèrent aux gardes qu'il leur fût permis de voir leurs maris, et de leur parler. On les laissa entrer, et elles changèrent d'habits avec eux; les hommes, ainsi déguisés, sortirent le soir, et les femmes, vêtnes en hommes, demeurérent dans la prison, résolnes de tout souffrir avec joie, puisqu'elles avaient eu le bonheur de sauver leurs maris. Les maris, de leur côté, n'abandonnérent pas les intérêts de leurs femmes. Ils se saisirent des hautenrs de Taïgète, et sonlevèrent les Hilotes. Cela fit peur anx Lacédémoniens: Ils envoyèrent parler de paix, et l'ayant fsite, ils rendirent les femmes anx Thyrréniens, leur donnèrent même des vaisseaux et de

l'argent, et les envoyèrent en colonie, comme Lacédémoniens.

—

CHAPITRE L.

LES GAULOISES.

Il y avait parmi les Celtes une sédition intestine, et l'on s'armait déjà pour se faire la guerre. Leurs femmes, se présentant au milieu des troupes armées, demandèrent quelles étaient les causes du différend, et les ayant entendues, elles en portèrent un jugement si sain, qu'elles rendirent les hommes amis, et établirent la paix dans les villes et les maisons. Depuis ce temps-là, quand les Celtes avaient à délibérer sur les affaires publiques, soit pour la paix ou pour la guerre, entre eux, ou avec leurs alliés, les résultats se formaient par l'avis des femmes. C'est d'où vient que l'on trouve écrit dans les traités d'Annibal: « Si les Celtes portent leurs plaintes aux Carthaginois, les généraux de la cavalerie et de l'infanterie des Carthaginois jugeront le différend, mais si les Carthaginois portent leurs plaintes aux Celtes, ce seront les femmes des Celtes qui jugeront. »

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

Digitized by Google

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

AMULIUS.

Amulius et Numitor étaient frères. Amulius, le plus jeune des deux, entreprit de se faire roi à force ouverte, et le fut effectivement d'Albe. Il mit son frère Numitor en prison, et pour empêcher que de Silvie, fille de Numitor, il ne vint des enfans qui vengeassent l'injure faite à leur aïeul, il la fit prêtresse de Vesta, parce que les vestales étaient obligées à garder une continence perpétuelle.

CHAPITRE II.

NUMITOR.

Remus et Romulus furent fils de Mars et de Silvie. Ils s'élevèrent contre Amulius. Le tumulte qui avait commencé dans le fort, passa dans la ville. Numitor, sachant ce qui se passait, dit aux habitans : « Les ennemis entrent dans le pays, et Amulius a pris la fuite, après avoir livré la ville. Armez-vous, et vous rendez à la place publique. Les habitans s'armèrent et s'assemblèrent. Rémus et Romulus, après avoir fait périr Amulius, descendirent du fort, et apprirent aux habitans assemblés qui ils étaient, ce qu'ils avaient eu à souffrir, et la vengeance qu'ils avaient tirée de l'injure faite à leur aïeul. Le peuple donna des éloges à leur action, et la royauté à Numitor.

CHAPITRE III.

ROMULUS.

Les Romains n'avaient point de femmes. Pour leur en procurer, Romulus fit publier dans les villes voisines qu'il célébrerait une fête publique à l'honneur de Neptune, dompteur de chevaux, et donnerait des prix considérables pour les courses ; le spectacle attira beaucoup de monde des villes des environs, hommes, femmes et filles. Romulus défendit de toucher aux hommes et aux femmes ; il ordonna seulement d'enlever les filles, non pas pour les insulter, mais pour les épouser. Ce fut ainsi que les Romains commencèrent à se créer une postérité.

II. Romulus campa à dix stades de la ville de Fidène. La nuit il fit sortir ses troupes des retranchemens. En ayant pris la moitié, il la fit marcher de front, et ayant ordonné aux autres de marcher en colonnes, il marqua en secret aux chefs ce qu'ils avaient à faire. Pour lui, accompagné de quelques-uns des plus dispos, tous armés de haches, il se présenta aux murs, après avoir commandé au reste de ce corps d'armée de se tenir en embuscade près de là. Au point du jour il fit attaquer les portes à coups de hache. Les Fidénates, troublés par la témérité de cette entreprise, ouvrirent les portes, et fondirent en désordre sur les ennemis. Les Romains lâchèrent pied. Les Fidénates, ne

voyant que ceux qui leur faisaient face, sans apercevoir ceux qui étaient derrière, méprisèrent ceux qu'ils voyaient, et les poussèrent vigoureusement, dans l'espérance de les exterminer. Quand ils se furent avancés plus loin, les chefs qui conduisaient les colonnes couvertes par la ligne de front, les firent approcher, et s'asseoir à terre, afin que les ennemis ne le vissent point. Cela fait, ceux de la ligne de front prirent la fuite, et s'étant coulés derrière les colonnes, firent volte-face contre ceux qui les poursuivaient. Alors les colonnes se levèrent, et ces soldats frais se jetèrent avec grand bruit sur les Fidénates harrassés, qui furent attaqués en même temps par ceux qui avaient fait semblant de fuir. Les Fidénates, poussés de toutes parts, furent mis en déroute, et la plupart tués, et leur ville fut prise.

CHAPITRE IV.

NUMA.

Numa voulant détourner les Romains de la guerre et du sang, les porter à la paix et leur donner des loix, se retira de la ville dans un temple consacré aux nymphes, et après y être demeuré seul beaucoup de temps, il revint à la ville chargé d'oracles, qu'il disait avoir reçus des nymphes, et qu'il conseilla d'observer comme des lois inviolables. Il trouva dans les Romains toute la soumission qu'il pouvait souhaiter. Numa établit comme des lois des nymphes, toutes les fêtes et les cérémonies, et tous les sacrifices qui s'observent encore aujourd'hui. Je pense qu'il le fit à l'imitation de Minos et de Lycurgue, dont l'un reçut ou voulut qu'on crût qu'il avait reçu de Jupiter, et l'autre d'Apollon, les lois qu'ils avaient proposées, celui-là aux Crétois, et celui-ci aux peuples de Lacédémone.

CHAPITRE V.

TULLUS.

Tullus était à la tête des Romains campés contre les Fidénates. Ceux d'Albe, trahissant les Romains, abandonnèrent leur aile gauche, et se retirèrent sur les montagnes. Un cavalier accourut annoncer cette nouvelle à Tullus, qui lui cria fort haut : « Garde bien ton rang, c'est par mon ordre que ceux d'Albe ont fait ce mouvement pour enfermer les Fidénates. » Les Romains ayant entendu ce discours, poussèrent de grands cris de joie, qui furent entendus par les Fidénates. La peur qu'ils eurent d'être enfermés par ceux d'Albe, les obligea de prendre la fuite.

CHAPITRE VI.

TARQUIN.

Tarquin avait long-temps fait la guerre aux Gabiens, sans avoir pu venir à bout de les dompter et de prendre leur ville. Il s'avisa enfin de maltraiter cruellement Sextus, le plus jeune de ses fils, et de l'envoyer comme transfuge chez les Gabiens. Ceux-ci le voyant dans un état digne de compassion, le reçurent. Il promit de faire éprouver à son père la vengeance la plus éclatante; et en effet il se concilia la confiance des Gabiens par toutes ses entreprises. Il ravageait les terres des Romains, il leur donnait la chasse, il

faisait des prisonniers sur eux, il leur donnait des batailles avec succès. En un mot, il gagna tellement l'estime des Gabiens, qu'ils le firent leur général. Quand il se vit revêtu de cette dignité, il envoya secrétement demander à Tarquin ce qu'il y avait à faire. Tarquin se promenait alors dans un jardin ; ayant entendu l'ambassade de son fils, il rompit les pavots les plus élevés, et dit à l'envoyé : « Dis à mon fils qu'il fasse cela. » Sextus ayant eu cette réponse, fit périr les plus considérables d'entre les Gabiens, et ayant ainsi affaibli et diminué le nombre des habitans, il livra la ville aux Romains.

CHAPITRE VII.

CAMILLE.

Camille faisait la guerre aux Falériens. Un maître d'école des Falériens ayant mené hors des murs tous les enfans de la ville, comme pour leur faire faire de l'exercice, les livra aux Romains. Camille indigné de la cruauté du pédagogue, lui fit lier les mains derrière le dos, et le livra en cet état aux enfans pour le mener à leurs pères. Les Falériens firent mourir honteusement le pédagogue, et charmés de l'humanité et de la justice de Camille, se livrèrent à lui sans combat. Ce fut ainsi que Camille se rendit maître par un acte de bonté d'une ville qu'il n'avait pu conquérir par les armes.

II. Les Celtes, conduits par leur roi Brennus, prirent Rome, et en demeurèrent maîtres pendant sept mois. Camille ayant rassemblé les Romains qui se trouveraient hors de Rome, chassa les Celtes, et rétablit les Romains dans la ville. Treize ans après les Celtes ayant entrepris de faire de nouveau la conquête de Rome, campèrent sur les bords du fleuve Anion, assez près de la ville. Camille, nommé dictateur pour la cinquième fois, se mit à la tête de l'armée romaine. Pour résister aux épées des Celtes, avec lesquelles ils coupaient les têtes, il fit forger des casques de fer, et les fit polir, tant pour faire glisser les épées des Celtes, que pour les casser ; et les boucliers, il les fit garnir tout autour d'une plaque d'airain, à cause que le bois seul ne résistait pas assez aux coups. Il apprit à ses soldats à se servir de longues piques, et à se présenter eux-mêmes aux coups des ennemis. Les épées des Celtes étaient mal forgées, et d'une trempe molle : elles se faussaient et s'ébréchaient aisément, et devenaient inutiles dans le combat. Ainsi les Celtes furent facilement vaincus; la plupart périrent, et le reste prit la fuite.

CHAPITRE VIII.

MUCIUS.

Les Thyrréniens faisaient la guerre aux Romains. Porsenna était roi des Thyrréniens, et Publicola était consul des Romains pour la troisième fois. Mucius, Romain, homme expérimenté dans la guerre, forma le dessein de tuer Porsenna, se glissa dans le camp des Thyrréniens, habillé comme eux, et parlant la même langue, et s'avança jusqu'au trône. Il ne connaissait point le roi ; mais choisissant des yeux celui qui lui parut tel, il tira l'épée, et le tua. Il fut aussitôt pris, et dit qui il était. Porsenna fit un sacrifice en action de grâces de son salut. Mucius s'approcha de l'autel où le feu était al-

lumé, et tenant sa main droite dessus, il la laissa brûler, en parlant toujours à Porsenna, d'un visage gai et d'une contenance ferme et assurée. Porsenna ne put s'empêcher d'admirer la constance de l'homme. Mucius lui dit : « Que cela ne te surprenne point, il y a trois cents Romains aussi courageux que moi, qui se sont glissés dans ton camp, et qui n'attendent que l'occasion d'exécuter contre toi ce que j'ai entrepris. » Porsenna crut ce que lui disait Mucius, et la peur qu'il en eut, l'obligea à faire la paix avec les Romains.

CHAPITRE IX.

SYLLA.

Dans la guerre contre les alliés les soldats romains assommèrent, à coups de pierres et de bâton, Albin, ancien officier. Sylla ne fit point de punition de cette faute, il crut qu'en usant d'indulgence envers les meurtriers, il les rendrait plus hardis à la guerre, et que se regardant comme coupables d'une grande faute, ils chercheraient à l'effacer par de grandes actions. En effet, on les vit faire des choses surprenantes dans les combats, comme s'ils eussent voulu faire oublier par-là ce qu'ils avaient commis contre Albin.

II. Sylla, campé devant Archélaüs, général de Mithridate, vers Orchomène, vit que ses soldats, mis en déroute, prenaient la fuite. Il descendit de cheval, et saisissant l'enseigne, il poussa à travers les fuyards, et s'avança vers les ennemis, en criant : « C'est ici, Romains, où je dois périr avec gloire. Si l'on vous demande en quel lieu vous avez trahi Sylla, souvenez-vous de dire que c'est à Orchomène. » Ces paroles firent honte aux Romains ; ils revinrent sur leurs pas, et donnant courageusement sur les ennemis, ils leur firent prendre la fuite.

CHAPITRE X.

MARIUS.

Les Cymbres et les Teutons firent une incursion en Italie ; c'étaient des hommes sauvages, d'une taille haute, d'un regard affreux, et d'un son de voix qui sentait la bête féroce. Marius ne voulut pas d'abord que ses soldats en vinssent aux mains avec eux, mais il leur ordonna de se tenir dans leurs retranchemens, et de se contenter d'envisager de là les Barbares, et de tirer sur eux. De cette manière il les accoutuma à les voir et à les entendre. Les Romains cessèrent d'en être surpris, et les méprisèrent ; ils demandèrent même à Marius qu'il les menât contre eux. Il le fit, et de cent mille hommes qu'avaient les Barbares, les uns furent tués, et les autres faits prisonniers.

II. Marius étant sur le point de donner bataille aux Cymbres et aux Teutons, au pied de quelques coteaux, où le terrain était inégal, envoya Marcellus pendant la nuit, avec trois mille soldats bien armés, et lui ordonna de tourner quelques hauteurs inaccessibles, pour gagner les derrières des ennemis. Quand cela fut fait, Marius ordonna à ses troupes de descendre peu à peu des hauteurs qu'elles occupaient dans la plaine, afin que les ennemis, s'imaginant que l'on se disposait à la fuite, essayassent de les poursuivre, et descendissent aussi dans la plaine. Quand ils y furent descendus, ils eurent en face les

troupes de Marius, et en queue celles de Marcellus. Les Romains taillèrent les ennemis en pièces, et remportèrent une victoire signalée.

III. Marius ayant à combattre contre les Cymbres, nés dans un climat très froid, se persuada que s'il leur était aisé de supporter la glace et la neige, ils ne supporteraient pas si patiemment la chaleur. On était au mois d'août. Marius choisit l'assiette de son camp, de manière qu'il avait le soleil à dos, au lieu que les Barbares l'avaient dans les yeux. N'en pouvant supporter la trop grande clarté et l'ardeur, baignés de sueur, et tout essoufflés, ils se couvraient le visage de leurs pavois, et découvraient leurs corps aux Romains, qui en firent un horrible carnage. Il périt dans cette bataille cent vingt mille Barbares, et il y en eut soixante mille de pris.

CHAPITRE XI.

MARCELLUS.

Marcellus assiégeant Syracuse, ne put s'en rendre le maître. Archimède l'en empêcha, par le moyen de ses machines. Marcellus n'osant donc plus donner d'assaut aux murailles, remit au temps le succès du siége. Longtemps après, ayant fait rencontre de Damippe, Spartiate, qui sortait de Syracuse par mer, il le fit prisonnier, et apprit de lui qu'il y avait à l'enceinte de la ville une tour gardée négligemment, où l'on pouvait mettre beaucoup de soldats, et qu'il était aisé de monter sur le mur. Marcellus ayant préparé des échelles d'une longueur suffisante, prit le temps que les Syracusiens célébraient une fête de Diane, et étaient dans le vin et dans les jeux. Il se saisit de la tour, garnit tout le mur d'armes, et dès avant l'aurore, il eut brisé le boulevart des six portes (ou l'Hexapile), et s'empara de la ville dans le moment. Ses troupes, en récompense de la manière vigoureuse dont cette attaque avait été poussée, demandèrent le pillage de la ville. Marcellus leur abandonna les esclaves et les biens : mais il leur défendit de toucher aux choses sacrées, et aux corps des personnes libres.

CHAPITRE XII.

ATILIUS.

Atilius ayant été pris par les Carthaginois, leur jura, s'ils le laissaient aller, de persuader au sénat de Rome de faire la paix ; et s'il ne le leur persuadait pas, de revenir se mettre dans les fers. Étant arrivé à Rome, au lieu d'exhorter le sénat à la paix, il lui apprit le découragement des Carthaginois, et leur faiblesse ; il lui en découvrit tous les secrets, et de quelle manière on pouvait venir à bout de prendre Carthage. Le sénat lui proposa de demeurer, et lui représenta que les sermens faits par force étaient nuls. Ce fut en vain, il ne se laissa pas même ébranler aux tendres embrassemens de ses enfans, de sa femme, de ses amis et de ses proches. Il ne put se résoudre à violer son serment. Il monta sur un vaisseau ; et s'étant rendu à Carthage, il ne fit point un mystère de tout ce qu'il avait dit, et de sa conduite, et déclara quelles étaient les dispositions des Romains. Les Carthaginois, pour se venger, le jetèrent dans une prison, l'y tourmentèrent long-temps, et lui firent souffrir une mort cruelle.

CHAPITRE XIII.

CAIUS.

Caïus avait donné un ordre dans toute l'armée, que chacun se tînt sous les armes à son poste. C'était en été. Son fils mena boire à une rivière voisine son cheval qui avait soif. Caïus fit couper la tête à son fils, pour le punir de sa désobéissance; et par cet exemple rigoureux, il apprit à tous ses soldats quel respect on doit à la discipline.

CHAPITRE XIV.

FABIUS.

Dans la guerre contre Annibal, on parlait désavantageusement de Fabius, parce qu'il évitait d'en venir aux mains. Son fils l'exhortait à se laver de cette tache prétendue. Il fit examiner à son fils chaque partie de l'armée, et lui faisant remarquer les endroits faibles, il lui dit : « Est-il à propos, à ton avis, de mettre tout au hasard? Il est rare que toute l'armée combatte, et quelquefois il arrive qu'elle est vaincue par l'endroit où sont les meilleurs soldats. Si l'on veut m'en croire, on n'en viendra point aux mains ; on se contentera de suivre les ennemis, de tenir les hauteurs, et de détacher les villes de leurs intérêts. » Ces discours et cette pratique le firent passer dans le temps pour un homme timide : mais quand on eut vu dans la suite que les autres généraux avaient perdu des armées considérables, les Romains eurent recours de nouveau à Fabius et à sa conduite; il fut fait dictateur, et surnommé *Maxime*, c'est-à-dire, très grand.

II. Fabius fut surnommé Maxime, c'est-à-dire, très grand, et Scipion eut le surnom de grand. Scipion en fut piqué de jalousie, et ne put s'empêcher de dire à Fabius : « On t'appelle très grand pour avoir conservé les troupes; et moi qui ai vaincu Annibal en face, on ne m'appelle que le grand. » Fabius lui répondit : « Si je ne t'avais pas conservé les soldats, tu n'aurais pas eu l'honneur de combattre et de vaincre Annibal. »

III. Fabius prit par adresse la ville de Tarente, quoique soutenue par Annibal. Il y avait dans l'armée de Fabius un soldat qui était de Tarente. Il avait dans la ville une sœur très belle, dont était amoureux Abrence, à qui Annibal avait confié la garde des murs de Tarente. Fabius, instruit de cette intrigue, envoya le soldat tarentin voir sa sœur. Par le moyen de la maîtresse, le frère se rendit ami du galant, et l'attira dans les intérêts des Romains, jusque-là qu'Abrence ayant fait ses conditions, enseigna un endroit des murs par où l'attaque serait aisée. Fabius y fit présenter des échelles, monta sur le mur, et prit la ville d'assaut. En cela il fut d'autant plus admiré de tout le monde, qu'il avait employé l'artifice pour vaincre Annibal, qui n'était redevable qu'aux tromperies et qu'à la ruse de la plupart de ses victoires.

CHAPITRE XV.

QUINTUS.

Quintus Fabius, fort avancé en âge, souhaitant de voir son fils nommé général, pria les Romains de ne point penser à faire cet honneur à son fils, de peur, si cela arrivait, que lui, dans son extrême vieillesse, ne fût obligé de voyager et de suivre l'armée, pour ne pas abandonner son fils. Les Romains, persuadés que les affaires de l'État en seraient mieux gouvernées si Fabius

demeurait à Rome, déclarèrent le jeune homme général, et Fabius ne l'accompagna point à l'armée, afin de ne pas attirer à lui-même la gloire des heureux succès de son fils.

CHAPITRE XVI.

SCIPION.

Scipion étant en Ibérie, fut informé que l'armée ennemie venait au combat sans avoir repu. Il affecta de la lenteur à mettre ses troupes en ordre de bataille. Ce ne fut qu'à la septième heure du jour qu'il fit aller à la charge, et rencontrant des ennemis affaiblis par la faim et la soif, il n'eut pas de peine à les vaincre.

II. Scipion chassa de son camp toutes les filles de joie, et leur dit d'aller dans les villes où l'on était en fête. Il commanda d'ôter les lits, les tables, les vases, et toutes sortes de meubles, excepté à chaque soldat une marmite, une broche et un pot. Il leur défendit d'avoir aucun gobelet d'argent, plus grand que de la capacité de deux cotyles, et de se baigner. Il voulait que ceux qui se frottaient d'huile, se frottassent eux-mêmes. Il disait qu'il n'y avait que les bêtes de charge qui avaient besoin de frotteurs étrangers. Il voulait qu'on dînât debout, et qu'on ne prît rien de cuit à dîner. A souper il permettait la viande rôtie et bouillie. Pour vêtement il voulait qu'on se servît de la saïe gauloise, et lui, tout le premier, en prit une noire, qu'il attacha avec une agrafe. Voyant un jour les officiers généraux couchés sur des nattes, il dit qu'il ne pouvait s'empêcher de déplorer la mollesse et le luxe où il voyait les troupes plongées.

III. Scipion voyant un soldat qui portait un pieu pour le retranchement, lui dit : « Camarade, il me paraît que tu as de la peine. — Beaucoup, dit le soldat. — C'est bien fait, reprit Scipion, puisque tu te fies plus à une palissade qu'à ton épée. »

IV. Scipion trouvant un soldat qui s'en faisait accroire, à cause de la beauté de son bouclier, lui dit : « Il est honteux pour un Romain d'avoir plus de confiance en sa main gauche qu'en sa main droite. »

V. Scipion, voyant le peuple animé et en mouvement contre lui, dit : « Je n'ai pas peur des cris tumultueux des soldats en armes ; je ne serai pas étonné par le bruit d'une foule de gens, dont je sais que l'Italie n'est pas la mère ; elle n'en est que la marâtre. » Ce discours fit apaiser le tumulte, et le bruit cessa.

VI. Quand Scipion eut pris la ville d'Enysse en Ibérie, ceux qui poursuivaient les fuyards, lui amenèrent une fille d'une beauté merveilleuse. Il en fit chercher le père, et la lui remit entre les mains. Le père lui offrit de grands présens, et Scipion les lui rendit, en disant que c'était pour la dot de la fille. A toutes les autres femmes de condition, aux filles et aux jeunes garçons qu'on avait pris, il donna à chacun une garde de deux Romains sages et des plus âgés, pour en avoir soin, et il fournit à tous les captifs ce qui leur était nécessaire, à chacun selon son état. La tempérance de Scipion gagna la plupart des villes de l'Ibérie, qui entrèrent volontiers dans l'alliance des Romains.

VII. Scipion ayant fait alliance avec Syphax, roi des Massésyliens, était passé en Sicile. Asdrubal avait une fille d'une beauté admirable. Il promit de la donner en mariage à Syphax, s'il voulait abandonner les Romains. Sy-

phax épousa la fille, et s'étant uni d'intérêt aux Carthaginois, il écrivit aussitôt à Scipion, pour lui défendre d'entrer dans la Lybie. Scipion, sachant que les Romains, qui avaient fait grand fond sur l'amitié de Syphax, n'oseraient rien entreprendre contre la Lybie, s'ils étaient informés de sa défection, les assembla tous, et changeant le sens de la lettre de Syphax, il leur fit entendre qu'il appelait les Romains en Lybie; qu'il s'étonnait de leur retardement, et leur représentait qu'il fallait mettre à profit son secours et son alliance. Par ces discours, Scipion anima les Romains. Ils demandèrent avec empressement qu'on leur fixât au plus tôt le jour de leur embarquement.

VIII. On prit trois espions carthaginois, et selon les lois romaines on devait les faire mourir. Scipion ne voulut pas user de cette rigueur. Il leur fit faire le tour de l'armée, et ils y virent les Romains qui s'exerçaient, les uns à tirer le javelot, les autres à lancer des traits, d'autres à sauter, d'autres qui préparaient leurs armes, et d'autres qui aiguisaient leurs épées. Quand ils eurent tout observé, on les ramena à Scipion, qui, les ayant fait dîner, leur dit: « Allez-vous-en dire à celui qui vous a envoyés, tout ce que vous avez vu. » Les espions, de retour, firent un fidèle récit de toutes choses aux Carthaginois, qui furent frappés d'étonnement, en apprenant les grands préparatifs des Romains, et la grandeur d'âme de Scipion.

CHAPITRE XVII.

PORCIUS CATON.

Porcius Caton étant entré en Ibérie, reçut de toutes les villes des ambassades, par lesquelles elles déclaraient qu'elles se livraient aux Romains. Il leur ordonna de lui envoyer des ôtages à jour nommé. Quand ils furent venus, il donna à deux hommes de chaque ville une lettre à rendre à la ville qui les avait envoyés, avec ordre que toutes les lettres fussent lues le même jour. A leur retour, et le jour marqué, ils firent la lecture de ces lettres, qui portaient: « Abattez aujourd'hui les murailles de votre ville. » Chaque ville n'eut pas le temps d'envoyer dans les villes du voisinage, et dans la peur qu'elle eut d'être la seule à ne pas obéir, et de tomber dans l'esclavage, les ordres furent exécutés, et dans un seul jour toutes les villes d'Ibérie furent démantelées.

CHAPITRE XVIII.

FAUNE.

Après que Diomède fut mort en Italie, Faune célébra en son honneur des jeux funéraires. Le premier jour il fit une marche de Grecs armés, et le second jour il ordonna aux Barbares de faire la même pompe. Comme ils n'avaient point d'armes, il leur en fit prêter par les Grecs. Les Barbares s'en servirent pour exterminer ceux qui les leur avaient prêtées.

CHAPITRE XIX.

TITUS.

Cléonyme ayant pris en guerre Titus, demanda pour sa rançon deux villes, Epidamne et Apollonie. Le père de Titus refusa de les livrer à Cléonyme, et ordonna à son fils de se sauver.

Titus fit une figure qui le représentait endormi, et la coucha dans son appartement. Après cela il monta secrètement sur un esquif, et prit la fuite, pendant que ses gardes étaient en sentinelle auprès de sa représentation.

CHAPITRE XX.

CAIUS.

Les Carthaginois étaient abordés aux environs de la Tyndaride, avec quatre-vingts navires, et Caïus était dans la même plage, avec deux cents galères. Le nombre supérieur de ses vaisseaux devait empêcher les ennemis de s'avancer. Il ôta les voiles de cent de ses vaisseaux, et n'en mit que cent autres au vent. Ayant caché le reste, et l'ayant bien amarré avec des cables, il se mit à voguer. Alors les Carthaginois comptant les voiles, crurent n'avoir affaire qu'à un nombre de vaisseaux à peu près égal, et hasardèrent le combat. Caïus n'eut pas de peine à remporter la victoire sur peu de navires, avec une flotte aussi nombreuse qu'était la sienne.

CHAPITRE XXI.

PINARIUS.

Les Ennéens, résolus de renoncer à l'alliance des Romains, redemandèrent les clés des portes à Pinarius, gouverneur de la place. « Demain, dit-il, si tout le peuple assemblé l'ordonne par un décret public, j'obéirai. » Tout le peuple s'assembla le lendemain au théâtre. Pendant la nuit, Pinarius avait fait mettre en embuscade sous le fort les plus vigoureux de ses soldats, et avait ordonné aux autres d'entourer le théâtre, et d'en occuper les issues, en attendant le signal qu'il leur donnerait. Les Ennéens assemblés firent un décret, par lequel ils déclaraient leur défection. Dans le moment le gouverneur donna le signal, et ses soldats se mirent, les uns à lancer des traits de haut en bas, et les autres, qui bouchaient les passages, ayant tiré l'épée, frappèrent sur le peuple entassé. Les habitans tombèrent tous les uns sur les autres, et périrent, à la réserve de quelques-uns qui se laissèrent couler de dessus les murs, et s'échappèrent secrètement par un aqueduc.

CHAPITRE XXII.

SERTORIUS.

Pendant que Sertorius était en Ibérie, des chasseurs lui firent présent d'un faon de biche blanche. Sertorius l'éleva et l'apprivoisa. Le faon le suivait partout, jusque sur le tribunal; et quand Sertorius prononçait des jugemens, l'animal lui présentait la bouche, comme pour lui parler. Sertorius persuada aux Barbares que cet animal était consacré à Diane, et que la déesse se servait de ce faon pour lui découvrir toutes les choses futures et le secourir dans toutes ses guerres. Tout ce qu'il apprenait secrètement par les espions, il en cachait les véritables auteurs, et disait qu'il l'avait su par le faon que la déesse avait instruit, tantôt des embuches des ennemis, tantôt de leurs incursions. Enfin toutes les victoires qu'on devait remporter sur les ennemis, tout cela lui était prédit de Diane, par la bête, à ce qu'il assurait. Par ces discours il remplissait les Barbares d'étonnement; ils l'ado-

raient, et tous avaient recours à lui, comme à un homme assisté du secours divin.

CHAPITRE XXIII.

CÉSAR.

César étant sur mer, pour aller trouver Nicomède, fut pris sur la côte de Malée par des pirates de Cilicie, qui lui demandèrent une rançon considérable. César leur promit le double de ce qu'ils demandaient. Ils abordèrent à Milet, au dehors des murs. César envoya dans la ville Epicrate, esclave milésien, qui était à son service, et pria par lui les Milésiens de lui prêter de l'argent. On lui envoya dans le moment tout ce qu'il demandait. Epicrate avait eu ordre en même temps de préparer un grand festin, avec une cruche pleine d'épées, et du vin mêlé de suc de Mandragore. César compta aux pirates la double rançon qu'il leur avait promise, et leur présenta le festin qui leur avait été préparé. Les pirates joyeux de voir une si grosse somme, acceptèrent le régal, et burent amplement. La quantité de vin qu'ils prirent, et la mixtion qu'il y avait, les livrèrent au sommeil. César les voyant endormis, les fit tuer, et rendit sur-le-champ aux Milésiens l'argent qu'ils lui avaient prêté.

II. César entrant dans les Gaules, eut les Alpes à traverser. On lui apprit que les troupes des Barbares montagnards gardaient les passages. Il étudia la nature du climat, et vit que du haut des montagnes il descendait en bas beaucoup de rivières, qui formaient des lacs, d'une grande profondeur, desquels, à la pointe du jour, il s'élevait des brouillards fort épais. César prit ce temps même pour faire faire le tour des montagnes à la moitié de ses troupes. Le brouillard en déroba la vue aux Barbares, qui ne firent aucun mouvement. Mais quand César se trouva sur la tête des ennemis, ses troupes jetèrent de grands cris. L'autre moitié de son armée, qui était en bas, répondit à ces cris par d'autres, et toutes les montagnes des environs en retentirent. Les Barbares furent épouvantés, et prirent la fuite. Ce fut ainsi que César traversa les Alpes sans combat.

III. César faisait la guerre aux Helvétiens. C'est une nation de la Gaule, et ils avaient fait une incursion sur les terres des Romains, au nombre de trois cent mille hommes, dont il y en avait deux cent mille qui portaient les armes. César faisait toujours retraite devant eux, à une journée de distance. Cette timidité apparente animait d'autant plus les Barbares à le poursuivre. Enfin ils arrivèrent au Rhône : et comme ils étaient sur le point de le passer, César campa auprès du fleuve. Le fleuve est rapide, et les Barbares eurent bien de la peine à le passer. Ils n'avaient encore mis que trente mille hommes de l'autre côté, et le reste ne devait passer que le jour suivant. Ceux, qui étaient passés, se reposaient de leur fatigue sur le bord du fleuve. César survint la nuit, et les ayant attaqués, les mit tous en déroute, à cause que le fleuve les empêchait et de se joindre et de faire retraite.

IV. Dans une incursion des Germains, César n'osait donner combat. Mais ayant appris que leurs devins les avaient avertis d'éviter d'en venir aux mains avant la nouvelle lune, il se hâta de faire avancer ses troupes, dans l'espérance que la superstition rendrait les Barbares moins ardens au combat. En

effet, pour avoir bien pris son temps, il remporta une victoire éclatante sur les Germains.

V. César étant dans l'île de Bretagne, voulait passer un grand fleuve. Cassivellane, roi des Bretons, s'opposait au passage, avec une cavalerie nombreuse et beaucoup de chariots. César avait un très grand éléphant, animal que les Bretons n'avaient jamais vu. Il l'arma d'écailles de fer, lui mit sur le dos une grande tour garnie de gens de trait et de frondeurs, tous adroits, et le fit avancer dans le fleuve. Les Bretons furent frappés d'étonnement à l'aspect d'une bête si énorme qui leur était inconnue. Et qu'est-il besoin de dire que leurs chevaux en furent effrayés, puisqu'on sait que parmi les Grecs même, la vue d'un éléphant nu fait fuir les chevaux? à plus forte raison ceux des Barbares ne purent supporter la vue d'un éléphant armé et chargé d'une tour d'où volaient des pierres et des traits. Bretons, chevaux, et chariots, tout cela prit la fuite, et les Romains, par le moyen de la terreur que donna un seul animal, passèrent le fleuve sans danger.

VI. César, informé que Q. Cicéro, assiégé par les Gaulois, perdait courage, envoya un soldat avec un billet qu'il lui ordonna d'attacher à un javelot, et de lancer dans la place. Le soldat le fit, et les gardes des murs ayant trouvé le billet, le portèrent à Q. Cicéro qui y lut : « César à Cicéro. Courage; attends du secours. » Peu de temps après on vit s'élever de la fumée et de la poussière, c'était César qui ravageait le pays. Il fit lever le siége, et non seulement il délivra Cicéro, mais il châtia encore les assiégeans.

VII. César, à la tête de sept mille hommes, faisait la guerre aux Gaulois. Pour faire croire qu'il avait encore moins de troupes, il fit dresser des retranchemens de peu d'étendue, et ayant choisi un lieu couvert, qui lui parut commode, il s'y cacha avec la plus grande partie de ses soldats. Quelques cavaliers sortirent des retranchemens pour escarmoucher avec les Barbares qui, voyant si peu de gens, vinrent à eux en sautant. Les Romains se mirent à couvert de leurs tranchées, et les Barbares s'attachèrent à défaire la palissade. Pendant ce temps-là le signal fut donné par la trompette, et à l'instant les gens de pied sortirent des retranchemens, et César sortant de son embuscade avec la cavalerie, vint attaquer les ennemis de l'autre côté. Les Gaulois se trouvèrent enfermés au milieu, et la plupart furent tués.

VIII. César assiégeait un fort des Gaulois. Après que les Barbares eurent fait une longue résistance, il tomba une pluie si abondante, que ceux qui gardaient les murs, abandonnèrent tous leurs postes. César fit prendre les armes au même instant, et attaquant les murs, il les trouva sans défense. Il n'eut pas de peine à monter dessus, et la place fut emportée.

IX. César avait entrepris de se rendre maître de la plus grande ville des Gaulois, nommée Gergovie. Il avait devant lui Vercingetorix, roi des Gaulois, avec une armée de sa nation. Il y avait un grand fleuve qui portait bateaux, et dont le passage paraissait impossible. Les Barbares avaient du mépris pour César, et se persuadaient qu'il n'osait passer le fleuve. Pendant la nuit, il cacha dans une forêt épaisse deux légions, qui, pendant que les Gaulois observaient César, rétablirent un ancien pont qui était vers le haut de la rivière. On l'avait rompu, mais

les piles de bois étaient encore sur pied, et les traverses qui manquaient, furent coupées dans la forêt, et mises en place avec tant de promptitude, que les Romains passèrent de l'autre côté avant que les Barbares s'en fussent aperçus. Ce passage exécuté contre toute apparence, les étonna et les obligea de prendre la fuite. César fit traverser le fleuve au reste de ses troupes sur des radeaux, et apprit aux Gaulois à le craindre.

X. César assiégeait Gergovie, qui était une ville très forte, par la bonté de ses murs, et par son assiette avantageuse. Elle était bâtie dans un lieu élevé et sûr, sans hauteurs du voisinage qui la dominassent. A gauche il y avait des taillis bas et épais, qui joignaient la colline sur laquelle était la ville; à droite, c'était un précipice où il n'y avait qu'un petit sentier que les Gergoviens gardaient avec beaucoup de soin et de troupes. César prit les plus dispos de ses soldats et les plus endurcis à la fatigue, et les envoya la nuit dans les taillis. Il ne leur donna que des javelots très courts, et des dagues de peu de longueur, à cause de l'embarras des broussailles, et leur ordonna de se couler doucement dans ces taillis, non pas tout debout, mais couchés et en se traînant sur les genoux. Ces gens se traînèrent ainsi jusqu'au point du jour, au côté gauche de la colline. Au côté droit, César présenta son armée, pour y attirer les Barbares. En effet, ils s'opposèrent fortement à l'ennemi qu'ils voyaient, pendant que ceux qu'ils ne voyaient pas gagnaient la hauteur.

XI. César assiégeait Alésia, ville des Gaules. Les Gaulois avaient rassemblé contre lui jusqu'à deux cent mille hommes. La nuit, César fit un détachement de trois mille soldats bien armés, et de toute la cavalerie, et leur ayant faire faire le tour du camp des ennemis à droite et à gauche, leur ordonna de se montrer le lendemain à la seconde heure du jour, d'attaquer les derrières des ennemis, et de combattre vigoureusement. Au point du jour il mena le reste de ses troupes au combat. Les Barbares, fiers de leur multitude, reçurent les Romains comme en badinant. Mais quand ceux qui étaient derrière, se furent montrés, en poussant de grands cris, les Barbares environnés n'espérèrent plus de pouvoir s'échapper. Ils se troublèrent, et l'on convient qu'il y eut un très grand carnage de Gaulois.

XII. César voulant s'emparer de Dyrrachium, dont Pompée était le maître, avait peu de cavaliers; au lieu que la cavalerie des ennemis était nombreuse. Voici l'artifice dont il usa, pour donner à croire qu'il avait beaucoup de chevaux. Ayant fait monter à cheval quelque peu de cavaliers, il les fit précéder par trois compagnies d'infanterie, qui n'avaient d'autre ordre, sinon d'exciter, en traînant les pieds, le plus de poussière qu'ils pourraient. Les nuages qui s'en élevèrent, firent croire aux ennemis que César avait un corps considérable de cavalerie; la peur les saisit, et ils prirent la fuite.

XIII. César se retirait avec son armée par un chemin étroit. Il avait à sa gauche un marais, la mer à sa droite, et les ennemis en queue. Il contenait ceux-ci par de vigoureuses attaques et par des haltes fréquentes. La flotte de Pompée, qui le côtoyait, l'incommodait fort, en tirant sur ses troupes. Pour rendre inutiles tous les traits qu'on lançait du côté de la mer, il ordonna à ses soldats de passer leur bouclier de la main gauche à la main droite; et par ce moyen ils se trouvèrent

à couvert du côté de la flotte ennemie.

XIV. Pendant que César et Pompée étaient en Thessalie, celui-ci, qui était dans l'abondance de toutes choses, évitait de combattre; tandis que César avait impatience d'en venir à une action décisive. Pour exciter les ennemis à se déterminer au combat, César fit semblant de décamper, comme pour aller aux vivres, et mit ses troupes en marche. Celles de Pompée prenant cela pour une fuite, méprisèrent l'armée de César; et ne pouvant plus se modérer, elles s'avancèrent et forcèrent Pompée à les emmener au combat. Quand César les vit en mouvement, il les attira dans une plaine; et ayant fait volte-face, en ce lieu, il donna une bataille fameuse, dont le succès lui fut glorieux, par une victoire complète.

XV. Les soldats de César, ennuyés de porter les armes, se soulevèrent, et demandèrent leur congé avec grand bruit. César s'avança au milieu de la multitude, avec un visage gai et une contenance assurée; il dit: « Camarades, que demandez-vous? » Ils crièrent tous: « D'être congédiés. » Il répondit: « A la bonne heure, citoyens, demeurez en repos, et ne faites point de tumulte. » Ce terme de citoyens, employé par César, au lieu de celui de camarades, piqua les soldats; ils changèrent de sentiment à l'heure même, et crièrent: « Nous aimons mieux être appelés camarades, que citoyens. » César répondit en riant: « Pour redeveuir camarades, faisons donc de nouveau la guerre ensemble. »

XVI. Dans une bataille contre le jeune Pompée, César voyant les soldats prendre la fuite, descendit de cheval, et s'écria: « Camarades, n'avez-vous point de honte de m'abandonner au pouvoir des ennemis, en fuyant lâchement? » Ce discours donna de la confusion aux fuyards; ils firent volte face, et revinrent au combat.

XVII. César voulait que ses soldats se tinssent toujours prêts à marcher; les fêtes, pendant la pluie, la nuit, le jour, à toute heure; et c'est pour cela qu'il ne marquait jamais d'avance, ni le jour ni le moment.

XVIII. César faisait toujours ses irruptions à la course, afin que les traîneurs ne pussent l'atteindre.

XIX. Quand César voyait ses soldats troublés par le bruit qui se répandait que les ennemis attendaient de nombreuses troupes, loin de le nier, il faisait encore le renfort plus considérable qu'il n'était, et disait à ses troupes, pour les animer, que plus on avait d'ennemis, plus il fallait apporter de courage à les combattre.

XX. César voulait que les armes de ses soldats fussent enrichies d'or et d'argent, non seulement parce qu'elles en étaient plus belles, mais aussi parce que les voyant d'un grand prix, ils combattraient d'autant plus vivement pour ne les pas perdre.

XXI. César ne faisait pas d'attention à toutes les fautes des soldats; et les coupables, il ne les punissait pas toujours selon la rigueur des lois. Il estimait que l'indulgence dont il usait en ces rencontres, rendait les soldats plus courageux. Mais il ne pardonnait jamais de s'être révolté, ni d'avoir quitté son poste.

XXII. César appelait ses soldats camarades, dans le dessein de les rendre plus courageux dans les combats, par l'honneur qu'il leur faisait de les égaler à lui.

XXIII. César ayant appris que des légions avaient été défaites dans les Gaules, jura de ne se point faire couper

les cheveux, qu'il n'eût vengé la mort des Romains. Cela lui causa l'affection de tout le monde.

XXIV. César, dans une disette de grains, fit faire du pain pour ses soldats, avec une certaine plante. On donna un de ces pains à Pompée, pendant la guerre qui se faisait entre César et lui. Pompée fit cacher ce pain, pour ne pas apprendre à ses soldats jusqu'où les ennemis pouvaient pousser l'abstinence.

XXV. César étant près de donner bataille à Pompée, vers Pharsale, observa que la plupart des ennemis étaient de jeunes gens que leur beauté rendait vains. Il ordonna à ses soldats de pousser la pointe de leurs lances et de leurs javelots, non pas contre les corps des ennemis, mais contre leurs visages. Ces beaux garçons craignant d'être défigurés, prirent honteusement la fuite.

XXVI. Les soldats de César ayant reçu un échec aux environs de Dyrrachium, s'offrirent d'eux-mêmes à être décimés. Non seulement César ne voulut point les punir : mais il les consola, et les exhorta à réparer le malheur par de nouvelles tentatives. Cela fit que dans les combats suivans, le grand nombre des ennemis ne les empêchait point de remporter la victoire.

XXVII. Pompée avait fait dénoncer comme ennemis tous ceux qui se tiendraient neutres entre César et lui; César, au contraire, déclara qu'il regarderait comme amis ceux qui ne se porteraient ni pour l'un ni pour l'autre.

XXVIII. César était en Ibérie auprès d'Ilerda. Il s'était fait une trève, et pendant qu'elle durait encore, les ennemis ayant fait irruption dans ses quartiers, y tuèrent beaucoup de ses soldats, qui ne s'attendaient point à une pareille surprise. César fit renvoyer sains et saufs tous ceux qui se trouvèrent dans son camp; et cela lui fit gagner l'estime et la bienveillance des ennemis.

XXIX. César ayant vaincu Pompée à Pharsale, vit que ses troupes n'usaient pas de la victoire avec modération. Il s'écria : « Épargnez les ennemis. »

XXX. César ayant heureusement terminé toutes ses guerres, permit à chacun de ses soldats de sauver celui des ennemis qu'il voudrait. Par cette humanité il rappela tous les Romains qui lui avaient été opposés, et la ville se remplit de gens qui lui devinrent affectionnés.

XXXI. César fit redresser les statues de Pompée et de Sylla, ses ennemis, que la multitude avait renversées. Cela plut extrêmement aux Romains, et lui en attira la bienveillance.

XXXII. Un Aruspice dit une fois que le sacrifice n'était pas de bon augure. César répondit : « Il le sera, quand je voudrai. » Par ce discours il rassura les soldats.

XXXIII. Une victime fut trouvée sans cœur. « Quelle merveille, dit César, qu'une bête manque de cœur ! » Ces paroles donnèrent du courage aux soldats.

CHAPITRE XXIV.

AUGUSTE.

Auguste ne faisait pas mourir tous ceux qui lâchaient pied dans les combats; il se contentait de les faire décimer.

II. A ceux qui manquaient de faire leur devoir par timidité, Au-

guste faisait distribuer de l'orge, au lieu de froment.

III. Ceux qui faisaient quelque faute dans le camp, Auguste les faisait tenir debont et sans ceinturon devant la tente du général, ou même il leur faisait porter des briques tout le jour.

IV. Auguste recommandait souvent aux officiers généraux d'avoir nne attention particulière à la sûreté des troupes. Il avait continuellement à la bouche : « Hâte-toi lentement ; car, le général qui se précautionne, vaut mieux que celui qui se laisse emporter par son conrage. »

V. Auguste n'épargnait pas les grands présens d'or et d'argent à ceux qui avaient fait de belles actions.

VI. Auguste disait que ceux qui se précipitaient daus les dangers sans utilité, faisaient comme ceux qui voudraient pêcher avec des hameçons d'or.

VII. Dans la guerre contre Brutus et Cassins, Auguste voulait traverser la mer Adriatique. Mucius, général de la flotte ennemie, était à l'ancre sur la côte d'nne île qui est devant Bronduse, et s'opposait au passage d'Auguste. Celui-ci fit semblant de vouloir donner combat à Mucius. Il fit tenir à ses galères le côté droit du golfe, et les fit voguer le long des côtes de l'Italie, comme si elles eussent voulu porter sur l'île ; et prenant de l'autre côté les vaisseaux de charge, il mit dessus les tours et les machines. Mucius, trompé par cet appareil, s'avança en pleine mer pour se battre plus aisément au large, qu'à l'étroit. Mais Auguste ne s'attacha point à le combattre; il se contenta d'aborder à l'île. Mucius n'ayant point de port où se retirer, fut obligé par les vents à prendre la route de la Thesprotide. Auguste traversa de cette sorte la mer Adriatique en sûreté, et s'en alla en Macédoine.

CHAPITRE XXV.

LES ROMAINS.

Quand les Celtes eurent pris la ville de Rome, les Romains firent un traité avec eux, par lequel ils promirent de payer tribut, de laisser la porte toujours ouverte, et de leur permettre de cnltiver la terre. Le traité fait, les Celtes campèrent. Les Romains les traitant en amis, leur envoyèrent des présens, surtont beancoup de vin. Les Celtes l'aiment extrêmement. Ils en burent avec excès et s'enivrèrent. Les Romains les trouvant endormis, les tuèrent tous. Et afin qu'il parût qu'ils avaient égard au traité, ils bâtirent sur le haut d'nne roche inaccessible une porte qui demeura toujours ouverte.

II. Enée et les Troyens qui fuyaient avec lui, abordèrent en Italie, et jetèrent l'ancre vers l'embouchure du Tibre. Pendant que descendus à terre ils erraient çà et là, leurs femmes tinrent conseil ensemble, et Rhomé dit aux autres Troyennes : « Jusqu'à quand errerons-nous? jusqu'à quand courrons-nous les mers? Brûlons les vaisseaux, et mettons les hommes dans la nécessité d'habiter cette terre. » Aussitôt elle alluma le feu toute la première. Toutes les autres femmes en firent autant ; la flotte fut consumée par les flammes, et les Troyens, faute de navires, s'établirent en Italie.

III. Coriolan, chassé par les Romains, s'enfuit chez les Thyrréniens,

Digitized by Google

auxquels il promit la victoire contre sa patrie. Les Thyrréniens le crurent, et l'établirent général de leurs troupes. Il remporta plusieurs victoires, et résolut enfin d'attaquer Rome même, et de la prendre d'assaut. Les dames romaines, conduites par Véturie, mère de Coriolan, sortirent de la ville, et vinrent au devant des troupes ennemies. Elles se prosternèrent devant Coriolan, tendirent les rameaux d'olivier dont se munissaient les supplians, et disaient: « Si tu as résolu de détruire la ville, commence par ôter la vie à ta mère, et à toutes les autres méres des Romains. » Coriolan fut attendri, pleura, et fit retirer son armée. Cette retraite fut un effet de sa piété: mais elle fut pernicieuse au général. Les Thyrréniens lui firent nn crime de trahison d'avoir abandonné une victoire certaine, et le condamnèrent à mort.

CHAPITRE XXVI.

SÉMIRAMIS.

Sémiramis étant au bain, appril la révolte des Siraques. Aussitôt, nu-pieds comme elle était, et sans se donner le temps de raccommoder ses cheveux, elle partit pour leur aller faire la guerre. Voici ce qu'elle fit graver sur sa colonne : « La nature m'a fait naître femme ; mais j'ai égalé par mes actions les hommes les plus courageux. J'ai tenu le royaume de Ninus. J'ai donné pour bornes à mes États, à l'orient, le fleuve Inamane; au midi, le pays qui produit l'encens et la myrthe; et du côté des régions froides, les Saques et les Sogdiens. Avant moi aucun Assyrien n'avait vu la mer; et moi, j'en ai vu quatre, au-delà desquelles on ne peut plus aller; car qui est-ce qui en pourrait faire le tour? J'ai contraint les fleuves à couler où j'ai voulu, et j'ai voulu qu'ils coulassent où il convenait. J'ai fait ensemencer une terre stérile, après l'avoir fertilisée par le mélange de mes rivières. J'ai bâti des murs imprenables. J'ai fait avec le fer des chemins sur les roches inaccessibles. J'ai aplani pour mes chariots des routes en des lieux où les bêtes ne pouvaient passer, et tous ces ouvrages m'ont encore laissé du temps de reste, que j'ai utilement employé pour moi et pour mes amis. »

CHAPITRE XXVII.

RODOGUNE.

Rodogune se lavait les cheveux pour les nettoyer. On vint lui dire qu'une nation, soumise à son empire, s'était soulevée. Sans se donner le temps d'arranger ses cheveux elle les attacha seulement d'un nœud, et montant à cheval, elle se mit à la tête de son armée, avec serment de ne point couvrir sa tête qu'elle n'eût dompté les rebelles. Elle leur fit la guerre long-temps et les vainquit enfin. Après la victoire, elle se lava et couvrit sa chevelure ; de là vint que le sceau royal des Perses porte pour empreinte Rodogune avec les cheveux pendans et attachés d'un nœud.

CHAPITRE XXVIII.

TOMYRIS.

Tomyris, dans la guerre que lui fit

Cyrus, feignit d'avoir peur des ennemis. Les Massagètes prirent la fuite. Les Perses les poussèrent, et trouvèrent dans leur camp une grande abondance de vin, de vivres et de victimes. Ils en prirent avec excès, et firent débauche toute la nuit, comme gens qui avaient remporté la victoire. Après s'être remplis de vin et de viandes, ils se mirent à dormir. Tomyris les surprit dans cet état, et les trouvant apesantis, elle fit périr et Cyrus et tous les Perses.

CHAPITRE XXIX.

NITÉTIS.

Cyrus, roi des Perses, demanda au roi d'Égypte Amasis, une de ses filles, en mariage. Il lui envoya Nitétis, fille du roi Apriès, qu'il avait dépossédé. Nitétis feignit long-temps d'être fille d'Amasis, et vécut comme telle avec Cyrus pendant quelques années. A la fin se voyant mère de beaucoup d'enfans, et bien sûre d'avoir gagné l'affection de son mari, elle lui découvrit que son père était Apriès, seigneur d'Amasis, et lui suggéra que quand Amasis serait mort, il serait bon de punir son crime sur son fils Psammetic. Cyrus approuva la proposition; mais il mourut avant que d'avoir pu exécuter le projet. Cambyse son fils, persuadé par sa mère Nitétis, porta la guerre en Egypte, et rétablit le sceptre dans la branche d'Apriès.

CHAPITRE XXX.

PHILOTIS.

Les Latins, conduits par Posthumius, faisaient la guerre aux Romains, et demandaient leurs filles en mariage pour faire la paix, comme les Romains avaient enlevé celles des Sabins pour les épouser. Les Romains craignaient la guerre, mais ils ne pouvaient se résoudre à donner leurs filles. Une esclave d'une grande beauté, nommée Philotis, conseilla aux Romains de la prendre, elle et les autres esclaves qui auraient le plus l'air de condition, de les parer et de les livrer aux ennemis comme filles romaines. Elle les avertit que quand les Latins les auraient acceptées, et se seraient couchés avec elles, elle allumerait un feu la nuit. Les Latins se couchèrent avec les prétendues filles des Romains. Philotis alluma le feu; et les Romains, à ce signal, fondant sur les Latins qui dormaient, les tuèrent tous.

CHAPITRE XXXI.

CLÉLIE.

Pendant la guerre des Romains contre les Tyrrhéniens, il se fit un traité pour la sûreté duquel les Romains donnèrent en ôtage les filles des plus nobles d'entre eux. Ces filles, devenues ôtages, allèrent ensemble se baigner au Tibre. Clélie, l'une d'entre elles, leur persuada à toutes d'attacher leurs robes à leur tête, et de passer à la nage le fleuve, qui n'est pas aisé à traverser, à cause de ses tourboiemens et de sa profondeur. Elles passèrent toutes à la nage. Les Romains admirèrent leur hardiesse, mais respectant la foi du traité, ils les renvoyèrent aux Tyrrhéniens. Leur roi Porsenna demanda à ces filles, quelle était celle d'entre elles qui leur avait persuadé de faire cette entreprise. Clélie, sans attendre que les autres parlassent,

s'accusa elle-même. Porsenna, pénétré d'estime pour le courage de cette fille, lui fit présent d'un cheval richement équipé, donna de grandes louanges aux autres; et les renvoya toutes aux Romains.

CHAPITRE XXXII.

PORCIE.

Porcie, fille de Caton et femme de Brutus, ayant quelque soupçon que son mari machinait quelque chose contre César, prit un rasoir, et s'en fit une profonde blessure à la cuisse, pour montrer à Brutus la fermeté de son esprit dans les douleurs du corps. Alors Brutus crut qu'il pouvait lui faire part du secret. Porcie lui apporta ses habits, où elle avait caché une épée. Brutus attaqua César avec les autres conjurés, et le tua. Dans la suite, Brutus avec Cassius ayant été battu par Auguste en Macédoine, se tua lui-même. Porcie essaya d'abord de se faire mourir en ne mangeant point; mais ses domestiques et ses proches l'empêchaient d'exécuter cette résolution. Elle demanda un brasier ardent, sous prétexte de se frotter d'essences. Quand elle l'eut, prenant des charbons allumés à pleines mains, elle se les enfonça dans la bouche et les avala, avant que personne de ceux qui étaient dans la maison l'en pût empêcher; ainsi mourut Porcie, qui dans cette manière de finir ses jours, montra une ruse singulière, accompagnée d'une résolution mâle et d'un grand amour pour son mari.

CHAPITRE XXXIII.

TÉLÉSILLE.

Après que Cléomène eut fait périr dans un combat (comme on dit) sept mille sept cent soixante-dix-sept Argiens, il marcha contre Argos, dans le dessein de se rendre maître de la place. Télésille, musicienne, arma toutes les femmes d'Argos, et les mena au combat: elles se présentèrent sur les murs et les défendirent contre Cléomène. Elles le repoussèrent, chassèrent l'autre roi Demarate, qui s'était glissé dans la ville, et sauvèrent la place qui était sur le point d'être prise. Cette belle action des femmes est encore célébrée jusqu'à ce jour par les Argiens, à la nouvelle lune du quatrième mois dit Hermien ou de Mercure; et le jour de la fête, les hommes s'habillent en femmes, et les femmes prennent des habits d'hommes.

CHAPITRE XXXIV.

CHILONIS.

Chilonis, fille de Cléadès, et femme de Théopompe, sachant que son mari avait été fait captif et mis en prison par les Arcadiens, se rendit volontairement aux ennemis. Les Arcadiens admirèrent cet excès d'amour conjugal, et lui permirent d'entrer dans la prison; elle changea d'habits avec son mari, et lui ayant persuadé de sortir, elle demeura chez les ennemis. Théopompe, sauvé par l'adresse de sa femme, enleva la prêtresse de Diane qui présidait à une cérémonie religieuse qui se faisait à Phénie. Les Tégéates pour la ravoir, rendirent Chilonis à Théopompe.

CHAPITRE XXXV.

PIÉRIE.

Les Ioniens établis à Milet, s'étant soulevés contre les descendans de Nélée, se retirèrent à Myonte, d'où ils faisaient la guerre aux Milésiens. Mais ce n'était pas une guerre sans trève; les uns et les autres se fréquentaient les jours de fête. Piérie, fille d'un homme de grande distinction de Myonte, appelé Pythas, vint à Milet à une fête que les habitans célébraient à l'honneur de Nélée. Phrygius, le plus puissant des descendans de Nélée, devint amoureux de Piérie, et lui demanda ce qu'elle souhaitait qu'il fit pour elle. « Je ne souhaite rien plus ardemment, répondit Piérie, que de pouvoir venir ici souvent et en grande compagnie. » Phrygius comprit qu'elle demandait la paix et l'amitié pour ses citoyens, et il fit cesser la guerre. De cette sorte l'amour louable et glorieux de Phrygius et de Piérie, procura la paix publique.

CHAPITRE XXXVI.

POLYCRITE.

Les Milésiens faisaient la guerre aux Naxieus. Les Hérythriens donnaient secours à ceux de Milet, et Diognet, général des Hérythriens, enleva un grand butin de Naxe, et entre autres beaucoup de femmes et de filles, du nombre desquelles fut Polycrite. Le général en devint amoureux, et la traita, non pas en esclave, mais en femme légitime. Dans le camp des Milésiens on célébrait une fête de leur pays, et tout le monde était dans la joie et dans la débauche du vin. Polycrite pria Diognet de lui permettre d'envoyer à ses frères, quelque part du régal; il l'accorda, et Polycrite fit couler dans le gâteau qu'elle leur envoya, un billet tracé sur une lame de plomb, avec ordre à celui qui le portait, de dire à ses frères que c'était le morceau de la bouche de leur sœur, et qu'ils le mangeassent seuls. Ils trouvèrent la lame de plomb, et l'ayant ouverte, ils y lurent qu'elle leur donnait avis d'attaquer la nuit les ennemis que la débauche de la fête avait enivrés, et qu'ils trouveraient endormis. Sur cet avis les généraux profitèrent de l'occasion, et surprenant les ennemis, la nuit, les vainquirent. Polycrite, pour sa récompense, obtint des citoyens la vie de Diognet.

CHAPITRE XXXVII.

LES PHOCÉENS.

Les Phocéens, conduits par Foxus, portèrent les armes pour Mandron, roi des Bébryciens, qui était en guerre contre les Barbares du voisinage: Mandron persuada aux Phocéens de s'établir dans le pays et dans la ville. Les victoires fréquentes qu'ils remportèrent, et les dépouilles dont ils s'enrichirent, leur attirèrent l'envie des Bébryciens, qui, profitant de l'absence de Mandron, prirent la résolution de dresser des embûches aux Phocéens, et de les faire tous périr. Lampsace, fille de Mandron, encore vierge, ayant su le mauvais dessein de ses compatriotes, essaya de les en détourner. Ne l'ayant pu, elle avertit secrètement les Grecs. Ils indiquèrent dans le faubourg un grand sacrifice, auquel ils invitèrent les Barbares. Quand ils les virent enfermés dans un lieu du festin, et occupés de

la bonne chère, les uns se saisirent des murs, et les autres tuèrent ceux qui se régalaient, et se rendirent maîtres de la ville. Ils firent de grands honneurs à Lampsace, et de son nom ils appelèrent la ville Lampsaque.

CHAPITRE XXXVIII.

ARÉTAPHILE.

Nicocrate, tyran de Cyrène, entre plusieurs cruautés dont il usa contre les habitans, tua de sa propre main Ménalippe, prêtre d'Apollon, et épousa sa femme Arétaphile, qui était fort belle. Arétaphile résolut de venger sa patrie et son mari sur le tyran, et tenta d'abord le poison. Ayant été découverte, elle dit que ce n'était qu'un philtre qu'elle avait préparé pour se concilier l'amour de son mari. La mère du tyran voulut qu'Arétaphile fût mise à la question. Cette femme eut le courage de souffrir les plus horribles tourmens, sans jamais confesser autre chose que le philtre. Le tyran fut persuadé de son innocence, continua de vivre avec elle, et lui marqua même plus de considération qu'auparavant, pour la dédommager de ce qu'elle avait injustement souffert. Elle avait une fille en âge nubile, et d'une beauté singulière. Elle l'offrit à Léandre, frère du tyran : ce jeune homme, ayant pris de l'amour pour elle, la demanda en mariage à son frère, et l'épousa. A la persuasion de sa belle-mère, il prit la résolution de rendre la liberté à la ville. Pour cet effet, il corrompit Daphnis, officier de la chambre du tyran, et tua Nicocrate par son moyen.

CHAPITRE XXXIX.

CAMMA.

De l'empire des Gaules divisé en tétrarquies, Sinorix et Sinatus en possédaient deux portions. Sinatus avait une femme très renommée pour la beauté merveilleuse du corps et les vertus de l'âme. Elle s'appelait Camma, et était prêtresse de Diane, l'une des divinités que les Gaulois servent le plus religieusement. Dans les cérémonies et les sacrifices, elle paraissait toujours avec des ornemens pompeux et un grand éclat. Sinorix l'aimait passionnément, et, ne pouvant espérer de pouvoir lui plaire, ni l'enlever, pendant la vie de Sinatus, il prit le parti de le faire assassiner en cachette. Peu de temps après, il rechercha la veuve. Camma refusa long-temps son alliance; mais enfin, importunée par ses proches et par ses amis, elle feignit de se rendre et donna parole. « Que Sinorix, dit-elle, vienne au temple de Diane, et nous ferons le mariage en présence de la déesse. » Sinorix se rendit au temple accompagné de tout ce qu'il y avait d'hommes et de femmes de quelque condition parmi les Gaulois. Camma le reçut gracieusement, et le faisant approcher de l'autel, elle prit une coupe d'or, et en ayant fait une libation, elle but de la même coupe, et fit boire le reste à Sinorix. C'était un présent que l'époux ne refusait pas de l'épouse. Il vida la coupe avec joie : mais la liqueur qui était dedans, était de l'hydromel empoisonné. Camma voyant qu'il avait bu, jeta un grand cri, et adorant la déesse, elle dit : « Je te rends grâces, vénérable déesse, de ce que par ton secours j'ai pu, dans ton temple même, tirer vengeance de la

mort de mon mari, tué injustement à cause de moi.» Elle mourut sur-le-champ, en achevant ces mots, et Sinorix mourut au même lieu au pied de l'autel de la déesse.

CHAPITTE XL.

TIMOCLÉE.

Timoclée, Thébaine, était sœur de Théagène, celui-là même qui fit la guerre à Philippe; à qui Philippe dit : « Jusqu'où me suivras-tu? » et qui répondit : « Jusqu'en Macédoine. » Théagène mourut, et sa sœur vivait lorsqu'Alexandre renversa Thèbes. La ville était au pillage, et chacun butinait de son côté. La maison de Timoclée tomba au pouvoir d'un Thrace, capitaine de cavalerie. Après souper, il fit venir Timoclée dans son cabinet, et ne s'étant pas contenté de son honneur, il la força encore à lui découvrir ce qu'elle avait d'or et d'argent caché. Elle lui dit qu'en colliers, en bracelets, en coupes et autres vases, et en espèces monnayées, elle avait une grande quantité d'or et d'argent; mais voyant la ville au sac, elle avait tout jeté dans un puits sans eau. Le Thrace la crut, et se fit mener au puits qui était dans le jardin. Il y descendit et y chercha l'or et l'argent. Timoclée le voyant là, jeta sur lui des pierres, et fut si bien secondée par ses femmes, que le Thrace demeura sous le monceau. Les Macédoniens la prirent et la menèrent à Alexandre. Elle avoua le fait; mais elle soutint qu'elle avait eu raison de se venger du Thrace qui lui avait fait trop de violence. Alexandre, pénétré d'admiration, la renvoya libre, et lui accorda la liberté de tous ses parens.

CHAPITRE XLI.

ERYXO.

Laarque avait été déclaré roi de Cyrène, à condition de conserver la royauté pour Battus, fils mineur d'Arcesilas. Mais au lieu de se montrer roi, il se rendit tyran, et usa de toutes sortes de violences contre les habitans. La mère du jeune Battus était Eryxo, femme très sage et très vertueuse: Laarque prit de l'amour pour elle, et la rechercha en mariage. Elle le renvoya à ses frères, et comme ils affectaient de ne se point déterminer, elle envoya une suivante dire au tyran : « Mes frères s'opposent présentement à notre mariage; mais il n'y a qu'à commencer par nous unir; il faudra bien, après cela, qu'ils y consentent.» Il accepta la proposition avec joie, et, pour se trouver au rendez-vous, il alla la nuit, et sans gardes, chez Eryxo. En entrant dans la maison, il rencontra Polyarque, le plus âgé des frères d'Eryxo, qui se tenait en embuscade dans ce lieu avec deux jeunes hommes armés d'épées. Ils percèrent le tyran, et lui ôtèrent la vie; après quoi produisant Battus, ils le proclamèrent roi, et remirent les Cyréniens sous la domination de leur maître naturel.

CHAPITRE XLII.

PYTHOPOLIS.

Pythès ayant trouvé des mines d'or, y fit travailler tous les habitans, et les força à creuser et purifier l'or, sans leur permettre de faire aucun autre ouvrage sur terre ou sur mer. Comme cette occupation forcée les empêchait de cueillir les fruits, et de se munir des choses les plus nécessaires à la vie,

ils perdirent courage. Leurs femmes vinrent trouver Pythopolis, femme de Pythès, et lui crièrent merci. Elle les renvoya avec de bonnes espérances. Elle manda les orfèvres, et leur ordonna de faire des poissons d'or, des gâteaux, des confitures, et toutes sortes de mets du même métal. Pythès revint d'un voyage, et demanda à souper, sa femme lui fit servir une table d'or, couverte, non pas de viandes véritables, mais de toutes sortes de vivres formés d'or. Pythès trouva la chose bien imitée, et loua l'art des orfèvres : mais il demanda à manger. On lui servit d'autres mets pareils, et puis encore d'autres. Il se fâcha, et dit qu'il avait faim. Alors sa femme lui dit : « Tu as ruiné l'agriculture et tous les arts qui procurent aux hommes la nécessité de la vie, et tu as voulu qu'on ne travaillât qu'à l'or. Tu vois maintenant qu'il n'est d'aucune utilité pour l'usage de la vie, si l'on manque de fruits et de grains. » Pythès, instruit par la sagesse de sa femme, fit cesser le travail des mines, et permit aux habitans de vaquer à l'agriculture et aux arts.

CHAPITRE XLIII.

CHRYSAME.

Une colonie d'Ioniens, conduite par Cnopus, de la race de Codrus, étant entrée en Asie, faisait la guerre à ceux d'Erythres. Un oracle l'avait averti de demander pour général aux Thessaliens la prêtresse d'Hécate. Il envoya une ambassade aux Thessaliens pour leur faire part de l'oracle, et ils lui envoyèrent la prêtresse Chrysame. Elle était habile dans la composition des poisons. Elle prit dans un troupeau un taureau de belle figure et de grande taille. Elle lui dora les cornes, et lui orna le corps de festons et de bandelettes de pourpre, enrichies d'or, et dans ce qu'elle lui donna à paître, elle y mêla des drogues qui faisaient entrer en fureur. Le taureau devint furieux, et tous ceux qui en mangeraient, devaient être attaqués du même mal. Les ennemis étaient campés tout auprès des Ioniens. Chrysame plaça un autel en présence des ennemis, et ayant tout disposé pour le sacrifice, elle ordonna qu'on amenât le taureau. Comme il était en fureur, il se mit à sauter, s'échappa en mugissant de ceux qui le tenaient, et s'enfuit. Les ennemis voyant un taureau à cornes dorées, et orné de festons, qui venait à eux, en abandonnant l'autel où il devait être immolé, le prirent à bon augure, saisirent l'animal, le sacrifièrent aux dieux, et s'empressèrent tous à goûter de sa chair, pour avoir part chacun d'eux au présent que les dieux leur avaient fait. Dans le moment toute l'armée entrant en fureur, se mit à sauter et à courir çà et là, et l'on abandonna toutes les gardes. Chrysame voyant les ennemis en cet état, ordonna sur-le-champ à Cnopus d'armer ses troupes, et de fondre sur les ennemis, à qui il était impossible de faire aucune résistance. Cnopus les lit tous périr, et se rendit maître d'Erythres, grande ville et très florissante.

CHAPITRE XLIV.

POLYCLÉE.

Eate, fils de Philippe, faisait la guerre aux Béotiens, qui habitaient anciennement la Thessalie. Il avait avec lui une sœur nommée Polyclée ; et tous deux étaient de la race des

Héraclides. Un oracle avait prédit que celui de cette race qui passerait le premier le fleuve Achéloüs, régnerait dans le pays. L'armée était sur le point de passer le fleuve. Polyclée s'étant lié le pied, dit à son frère qu'elle s'était blessée à la cheville du pied, et le pria de la vouloir porter de l'autre côté du fleuve. Sans se défier de rien, il consentit à rendre ce service à sa sœur, donna son bouclier à ceux qui portaient ses armes, prit sa sœur, et marcha hardiment à travers le fleuve. Quand il fut près du rivage, sa sœur se dégagea, sauta à terre, et se tournant vers Eate, elle lui dit : « La royauté m'appartient, suivant l'oracle, puisque j'ai été la première à mettre le pied dans le pays. » Eate voyant la tromperie, n'en fut point fâché. Il admira la prudence de cette fille, et la prit pour sa femme. Ils régnèrent ensemble, et eurent un fils, nommé Thessalus, du nom duquel ils appelèrent la ville de Thessalie.

CHAPITRE XLV.

LÉÈNE.

Il n'y a aucun Grec qui ne sache l'entreprise d'Aristogiton et d'Harmodius contre les tyrans. Aristogiton avait une maîtresse, nommée Léène. Hippias l'ayant saisie, lui fit donner la torture, pour l'obliger à nommer les complices de la conspiration. Elle souffrit le plus patiemment qu'elle put : mais sentant à la fin que la violence des tourmens la forcerait de parler ; pour s'en ôter le moyen, elle se coupa la langue avec les dents. Les Athéniens, dans le dessein d'honorer sa mémoire, mirent une statue dans la citadelle qui la représentait, non pas sous sa forme naturelle, mais sous la figure de l'animal dont elle portait le nom, d'une lionne de bronze. Ceux qui sont entrés dans la citadelle, ont pu remarquer dans le vestibule une lionne de bronze, qui n'a point de langue dans la gueule. C'est le monument dressé à l'honneur de cette femme.

CHAPITRE LXVI.

THÉMISTO.

Thémisto était fille de Criton l'Eauthien. Philon, fils du tyran Phricodème en fut amoureux, et le tyran la demanda en mariage pour son fils. Le père n'y voulut pas consentir. Le tyran, pour s'en venger, prit les enfans de Criton, et en présence du père et de la mère, les fit jeter aux bêtes affamées. Ensuite il enleva leur fille, et la fit épouser à son fils. Thémisto, forcée à ce mariage, feignit d'y consentir, et se munit d'une épée qu'elle cacha sous sa robe. Voyant son mari endormi dans son lit, elle lui coupa le cou sans qu'il parlât, et la nuit même étant allée à la mer, elle y trouva une barque, et ayant le vent bon, elle s'éloigna du rivage et se mit à voguer toute seule. Elle aborda à Hélice, ville de l'Achaïe, où il y avait un temple de Neptune fort respecté. Elle s'y réfugia comme suppliante. Phricodème y envoya Héracon, frère du mort, pour demander la fille aux Hélicéens, qui la livrèrent. Comme on la ramenait, il s'éleva une tempête qui poussa la barque à Rhion en Achaïe. En y abordant, elle vit paraître deux galéasses des Arcaniens qui étaient en guerre avec le tyran, et qui s'étant emparés de la barque, la menèrent à Acarne. Le peuple d'Acarne, informé de ce

qui s'était passé, eut pitié de la fille, et ayant mis Héracon dans les fers, le livra à Thémisto. Le tyran députa vers elle, pour demander la liberté de son fils. Elle dit qu'elle ne le rendrait que quand on lui aurait envoyé son père et sa mère. Phricodème les envoya : mais cela n'empêcha pas les Acarniens de maltraiter Héracon, et de le faire mourir cruellement ; et peu de temps après le tyran même fut tué par les habitans de la ville. Ceux d'Hélice ne furent pas long-temps sans être punis ; la ville fut abîmée par un tremblement de terre, suivi d'une inondation ; et l'on regarda cet accident comme une marque du ressentiment qu'avait Neptune, de ce que les habitans avaient livré une suppliante, qui s'était réfugiée au temple de ce dieu.

CHAPITRE XLVII.

PHÉRÉTIME.

Arcésilas, roi de Cyrène, fils de Battus, perdit son royaume, par la révolte de ses sujets. Sa mère Phérétime alla trouver Evelthon, roi de Salamine en Chypre, et lui demanda du secours : mais Evelthon ne lui en donna point. Pendant ce temps-là, Arcésilas en ayant tiré abondamment des Grecs, recouvra son royaume, et tira une cruelle vengeance de ceux qui l'avaient chassé. Il fut enfin tué par les Barbares du voisinage. Tant de malheurs n'étonnèrent point Phérétime. Elle se réfugia auprès d'Argande, satrape d'Égypte, et faisant valoir auprès de lui quelques services qu'elle avait rendus à Cambyse, elle obtint des troupes considérables de terre et de mer, et rentrant dans le pays de Cyrène, elle s'y rendit terrible, et vengeant son fils, elle rétablit la royauté dans sa race.

CHAPITRE XLVIII.

AXIOTHÉE.

Axiothée était femme de Nicoclès, roi de Paphos dans l'île de Chypre. Quand Ptolémée, roi d'Égypte, envoya des gens pour le détrôner, Nicoclès se pendit lui-même, et ses frères se poignardèrent. Axiothée, jalouse de la vertu de ses beaux-frères, rassembla leurs sœurs, leur mère, leurs femmes, et leur persuada de ne rien souffrir d'indigne de leur noblesse. Elles la crurent, et ayant fermé les portes de leur appartement, elles montèrent sur la terrasse du toit, et là, en présence de tous les habitans qui étaient accourus au spectacle, elles poignardèrent leurs enfans qu'elles tenaient entre les bras, et ayant mis le feu à la maison, les unes s'enfoncèrent des épées dans le corps, et les autres coururent hardiment se précipiter dans les flammes. Axiothée, qui était comme leur général, se montra aussi courageuse qu'elles dans le malheur ; car voyant qu'elles avaient toutes péri noblement, elle s'enfonça l'épée dans la gorge, et se jeta dans le feu, afin que son cadavre même ne fût pas au pouvoir des ennemis.

CHAPITRE XLIX.

ARCHIDAMIS.

Pendant que Pyrrhus, roi des Épirotes, faisait la guerre aux Lacédémoniens, ceux de Sparte, mis en fuite dans un combat donné devant les murs de la ville, résolurent d'en-

voyer les enfans et les femmes en Crète, et demeurèrent seuls à combattre jusqu'à vaincre ou mourir. Archidamis, fille du roi Cléade, s'opposa à l'exécution de ce décret, et dit que les Lacédémoniennes estimaient qu'il était beau de mourir avec les hommes, si elles ne pouvaient vivre avec eux. On partagea donc avec les femmes les travaux de la guerre; on les vit travailler aux tranchées, apporter les armes, donner la trempe aux pointes des javelots, prendre soin des blessés. Enfin les hommes voyant le courage des femmes, en devinrent plus hardis dans les combats, et chassèrent Pyrrhus de leur pays.

CHAPITRE L.

LAODICE.

Antiochus, surnommé le Dieu, épousa Laodice, sa sœur de père, dont il eut Séleucus. Il épousa encore depuis Bérénice, fille du roi Ptolémée, dont il eut un fils, qu'il laissa fort jeune quand il mourut. Il nomma en mourant son fils Séleucus pour son successeur. Laodice fit en sorte de faire périr le fils qu'avait eu Bérénice, et celle-ci eut recours au peuple, dont elle tâcha d'exciter la compassion et d'obtenir le secours. Ceux qui avaient tué l'enfant, en produisirent à la multitude un autre tout semblable. Le peuple le prit pour le vrai fils de Bérénice, et lui donna une garde royale. Pour la sûreté de Bérénice, on lui donna pour gardes des Gaulois soudoyés; on la mit dans le lieu le plus fort du palais, et on la rassura par des sermens et des traités. Elle avait avec elle le médecin Aristarque, qui lui persuada d'ajouter foi à ces sermens: mais on ne les employait que pour la tromper. En effet, on força le lieu de sa retraite, et on la tua, avec la plupart de ses femmes, qui avaient voulu la défendre. Il en resta trois, Panariste, Manie et Géthosyre, qui cachèrent le corps de Bérénice en terre, et prenant une autre femme, la couchèrent dans le lit de Bérénice, et demeurèrent auprès d'elle, comme pour panser ses blessures. Elles amusèrent ainsi les domestiques, jusqu'à l'arrivée de Ptolémée, père de la princesse, qu'elles envoyèrent chercher. Il vint, et par le moyen des lettres qu'il écrivit au nom de Bérénice et de son fils, comme s'ils eussent encore été en vie, et par l'adresse de Panariste, il se rendit maître, sans coup férir, de tout le pays, depuis le mont Taurus jusqu'aux Indes.

CHAPITRE LI.

THÉANO.

Quand on eut découvert à Lacédémone que Pausanias était dans les intérêts des Mèdes, il se réfugia, comme suppliant, dans le temple de Minerve à la maison d'airain, asile inviolable, dont il n'était pas permis d'arracher ceux qui s'y étaient mis à couvert. Sa propre mère Théano, toute la première, prit une brique, et la posa devant la porte du temple. Les Lacédémoniens admirant en même temps son courage et sa sagesse, firent comme elle; et chacun prenant une brique, la plaça devant la porte, qui se trouva ainsi murée. De cette manière, sans arracher le suppliant de son asile, on punit sa trahison, en le laissant mourir enfermé.

CHAPITRE LII.

DÉIDAMIE.

Déidamie, fille de Pyrrhus, s'étant emparée d'Ambracie, dans le dessein de venger la mort de Ptolémée, tué en trahison, reçut une ambassade des Épirotes, et leur accorda la paix, à condition qu'on lui rendrait les biens et les honneurs de ses ancêtres. Mais les paroles qu'on lui donna ne furent que des pièges dont on se servait pour la tromper; car les Épirotes s'étant assemblés, envoyèrent Nestor, l'un des gardes d'Alexandre, pour la tuer. Nestor l'ayant trouvée les yeux baissés, fut touché de vénération, et s'en retourna sans lui faire de mal. Elle s'enfuit au temple de Diane, dite Hugémone. Milon, accusé d'avoir tué sa propre mère Philotère, alla tout armé attaquer Déidamie. Elle lui cria: « Le meurtrier de sa mère entasse meurtre sur meurtre. » Elle n'en put dire davantage; Milon la tua là, dans le temple même de la déesse.

CHAPITRE LIII.

ARTÉMISE.

Artémise donnait un combat sur mer, vers Salamine. Les Perses s'ébranlèrent pour fuir, et les Grecs se mirent à les suivre. Artémise se voyant sur le point d'être jointe par eux, ordonna à l'équipage d'ôter de son navire tout ce qui pouvait le faire connaître pour être de la flotte persane, et au pilote de pousser le vaisseau contre le navire persan qui allait devant. Les Grecs voyant cette manœuvre, crurent que ce vaisseau était des leurs, et le laissant passer, donnèrent la chasse aux autres. Artémise ayant de cette sorte évité le danger, se retira dans la Carie.

II. Artémise, fille de Lygdamis, fit couler à fond un vaisseau de la flotte des Calyndiens, alliés des ennemis, et le capitaine Damasippe périt avec le vaisseau. Le roi, pour récompenser Artémise, lui envoya une armure grecque complète, et au général de la flotte, il envoya une quenouille et un fuseau.

III. Artémise commandant une galère longue, avait deux pavillons, un à la façon des Barbares, et l'autre grec. Quand elle poursuivait un navire grec, elle mettait le pavillon des Barbares: mais quand un navire grec lui donnait la chasse, elle arborait le pavillon grec, afin que ceux qui la poursuivaient, prenant son vaisseau pour grec la laissassent passer librement.

IV. Artémise, dans le dessein de surprendre Latmus, cacha ses troupes et ses armes, et accompagnée d'eunuques et de femmes, et de joueurs de flûte et de tambours, elle alla dans un bois consacré à la mère des Dieux, éloigné de la ville de sept stades, comme pour y célébrer les mystères. Les Latmiens vinrent au spectacle, et admirèrent sa piété religieuse. Mais pendant qu'ils s'amusaient là, les troupes, qu'Artémise avait cachées, s'emparèrent de la ville; et de cette manière elle prit avec des flûtes et des tambours une place qu'elle n'avait pu prendre les armes à la main.

V. Artémise, reine de Carie, porta les armes pour Xerxès dans l'expédition qu'il fit en Grèce. Le roi lui donna le prix, comme à la personne qui avait le mieux fait son devoir à Salamine. Dans le fort du combat,

voyant son courage et son ardeur, pendant que la plupart des hommes se comportaient mollement, il s'écria : « O Jupiter, tu as rendu les femmes hommes, et les hommes femmes. »

CHAPITRE LIV.

TANIE.

Tanie (ou plutôt Manie), fille de Zénis, prince des villes des environs de Dardane, après le décès de son mari, mort de maladie, prit le gouvernement de l'État, moyennant le secours que lui donna Pharnabaze. Elle allait elle-même au combat, montée sur un char; elle donnait l'ordre aux combattans, les arrangeait elle-même, et après la victoire elle distribuait les prix aux soldats selon leur mérite. Aucun de ses ennemis n'eut de l'avantage sur elle. Il n'y eut que son gendre Midius qui put lui nuire. Elle n'avait garde de s'en défier, vu ce qu'il lui était. Il abusa de la confiance de sa belle-mère, et l'ayant attaquée lui ôta la vie.

CHAPITRE LV.

TIRGATAO.

Tirgatao, princesse méotide, épousa Hécatée, roi des Sintes, qui habitent un peu au-dessus du Bosphore. Cet Hécatée ayant perdu ses États, fut reçu par Satyre, tyran du Bosphore, qui lui fit épouser sa fille, et le pressa de faire mourir sa première femme. Hécatée aimait la Méotide, et ne put se résoudre à la tuer. Il se contenta de l'envoyer dans un lieu fort, l'y enferma, lui donna des gardes, et lui défendit de sortir de ce lieu. Tirgatao trouva moyen de tromper ses gardes, et s'enfuit. Hécatée et Satyre la firent chercher partout, dans la crainte qu'ils eurent, qu'elle n'armât contre eux toute la Méotide. Pendant qu'ils la cherchaient vainement, Tirgatao, traversant les déserts et les précipices, se tenait cachée pendant le jour dans les forêts, et ne marchait que la nuit. Enfin elle arriva chez les Ixomantes, et c'était le royaume de son père. Elle trouva qu'il était mort. Elle épousa celui qui lui avait succédé, et porta les Ixomantes à la guerre. Elle rassembla plusieurs nations belliqueuses de la Méotide, et faisant des courses dans le pays des Sintes et dans celui de Satyre, elle porta le ravage partout. Hécatée et Satyre lui envoyèrent demander la paix, et lui donnèrent pour ôtage Métrodore, fils de Satyre. Elle voulut bien traiter avec eux; mais ils n'avaient fait des sermens que pour la tromper; car Satyre gagna deux amis, qui feignirent de se réfugier auprès de Tirgatao pour implorer sa protection, dans le dessein d'attenter à sa vie. Ils se réfugièrent donc auprès d'elle, et Satyre les envoya souvent redemander. Tirgatao garda religieusement la parole qu'elle leur avait donnée de les protéger, et refusa constamment de les livrer. La voyant dans cette disposition, ils vont la trouver, et pendant que l'un d'eux lui parlait d'affaires importantes, l'autre tirant l'épée, lui allongea un coup qui porta heureusement dans la ceinture de la reine. Ses gardes accoururent, saisirent les deux hommes, et leur donnèrent la question. Ils confessèrent le crime, et en découvrirent l'auteur. Aussitôt Tirgatao recommença la guerre, tua l'ôtage, et porta dans le pays ennemi le carnage et

la désolation. Satyre en mourut de chagrin, et Gorgippe son fils lui succéda. Celui-ci alla implorer la clémence de Tirgatao. Ses supplications et ses grands présens apaisèrent enfin la reine qui mit fin à la guerre.

CHAPITRE LVI.

AMAGE.

Amage, femme de Médosuc, roi des Sarmates, qui habitent les côtes du pont, voyant son mari plongé dans la débauche, et abruti par le vin, se mit à gouverner l'État. Elle posait elle-même les gardes sur les frontières; elle arrêtait les incursions des ennemis, et protégeait ses voisins quand ils étaient maltraités. Sa réputation se répandit parmi tous les Scythes, jusque-là que ceux de la Chersonèse, vexés par le roi des Scythes de leur voisinage, eurent recours à elle, et demandèrent sa protection. Elle se contenta d'abord d'écrire à ce roi, pour lui commander de laisser la Chersonèse en paix. Le Scythe méprisa ses ordres. Elle prit six vingt hommes des plus vigoureux, et sur le courage desquels elle faisait le plus de fond, et leur donnant à chacun trois chevaux, elle usa d'une si grande diligence qu'elle parcourut en une nuit et un jour douze cents stades, et se montrant à l'improviste au palais des Scythes, elle commença par tuer tous ceux qui gardaient les portes. Les Scythes furent surpris par un accident aussi imprévu, et se figurèrent les ennemis bien plus nombreux qu'ils ne l'étaient. Amage, continuant son irruption, pénétra dans le palais, tua le Scythe et tous ses parens et amis qui se trouvèrent là, livra le pays à ceux de la Chersonèse, et ayant établi roi le fils du mort, elle le chargea de gouverner avec justice, et de s'abstenir de nuire aux Grecs et aux Barbares de son voisinage, s'il ne voulait avoir le même sort que son père.

CHAPITRE LVII.

ARSINOÉ.

Après la mort de Lysimachus, Arsinoé sa veuve, voyant un grand trouble dans Éphèse, et que ceux du parti de Séleucus abattaient les murs, et ouvraient les portes, fit mettre dans sa chaise à porteurs une de ses suivantes, vêtue de ses habits royaux, et la fit accompagner par ses gardes, pendant qu'elle-même, vêtue de haillons, et le visage couvert d'un masque sale, sortit seule, par une autre porte, et courut s'embarquer. Ménécrate, un des chefs, attaqua la chaise, et croyant tuer Arsinoé, perça de coups la suivante.

CHAPITRE LVIII.

CRATÉSIPOLIS.

Cratésipolis avait dessein de livrer le haut Corinthe à Ptolémée. Il y avait une garde de gens soudoyés, qui disait souvent à Cratésipolis, qu'elle devait donner de grands soins à la conservation de la place. Elle approuvait leur avis, comme donné par des gens de cœur et fidèles, et dit qu'elle ferait venir du renfort de Sicyone, pour assurer la conservation de la place. Elle envoya ouvertement à Sicyone, et en secret vers Ptolémée; et celui-ci fit partir des soldats, qui étant

arrivés la nuit, furent reçus comme venant de Sicyone. Ainsi Ptolémée se rendit maître du haut Corinthe, en dépit de ceux qui le gardaient.

CHAPITRE LIX.

LA PRÊTRESSE.

Les Étoliens faisaient la guerre à ceux de Pellène. Au devant de Pellène il y a un rocher fort élevé, vis-à-vis de la citadelle; et c'était sur cette hauteur que les Pelléniens se rassemblaient sous les armes. La Prêtresse de Minerve, suivant la cérémonie observée ce jour-là, se montra hors de la citadelle, armée de toutes pièces, et la tête couverte d'un casque à trois crêtes, et se mit à regarder l'armée des habitans. C'était une fille très belle et de la taille la plus avantageuse. Les Étoliens voyant sortir du temple de Minerve une Vierge armée, crurent que c'était Minerve en personne, qui venait au secours des Pelléniens, ils prirent la fuite; les Pelléniens les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre.

CHAPITRE LX.

CYNNANE.

Cynnane, fille de Philippe, apprit les exercices militaires. Elle se mettait à la tête d'une armée, et savait la conduire contre les ennemis. Elle donna bataille aux Illyriens, fit tomber leur reine morte d'un coup qu'elle lui donna elle-même sur le cou, et tua un grand nombre d'Illyriens. Elle épousa Amyntas, fils de Perdicas, et l'ayant perdu peu de temps après, elle ne voulut point prendre de second mari. Elle n'eut qu'une fille d'Amyntas, nommée Eurydice, qu'elle éleva aussi aux armes. Après qu'Alexandre fut mort à Babylone, voyant ses successeurs dans la division, elle entreprit de passer le Strymon. Antipater voulut s'opposer à son passage, mais elle força les troupes d'Antipater, et passa le fleuve; et malgré tous les ennemis qu'elle trouva sur sa route, elle traversa l'Hellespont, dans le dessein de combattre l'armée des Macédoniens. Alcétas vint à sa rencontre avec des troupes. Les Macédoniens voyant la fille de Philippe, sœur d'Alexandre, eurent honte de leur résolution, et ne voulaient plus se battre avec elle. Alcétas fut d'un sentiment contraire. Cynnane lui reprocha son ingratitude, et sans s'étonner de la multitude des ennemis, ni de l'appareil des armes, elle aima mieux mourir noblement, que de voir en elle la postérité de Philippe dépouillée de la royauté.

CHAPITRE LXI.

PYSTE.

Pyste, femme de Séleucus, surnommé Callinique, ou le victorieux, ayant été prise par les ennemis, dans le temps que son mari fut vaincu par les Gaulois, du côté d'Ancyre, se dépouilla des habits royaux, et ayant pris les haillons d'une misérable esclave, fut vendue parmi les autres captives. Ayant été menée à Rhodes avec d'autres esclaves, elle se fit connaître. Les Rhodiens rendirent l'argent à celui qui l'avait achetée, et l'ayant parée magnifiquement, la renvoyèrent à Antioche.

CHAPITRE LXII.

EPICHARIS.

Pisons et Sénèque conspirèrent contre Néron. Gallion, frère de Sénèque, avait une maîtresse, nommée Epicharis. Néron crut qu'elle pourrait avoir connaissance de la conspiration, et lui fit donner la question très cruellement. Elle la supporta constamment, sans nommer personne ; et Néron remit à la faire encore tourmenter une autre fois. Trois jours après il l'envoya chercher dans une chaise à porteurs; pendant qu'elle y était, elle détacha sa ceinture, et s'en étrangla elle-même. Quand les porteurs furent arrivés au lieu où elle devait être tourmentée de nouveau, ils lui ordonnèrent de sortir de la chaise, mais ils l'y trouvèrent morte. Le tyran ne se possédait pas de rage, de voir qu'il avait été vaincu par une courtisane.

CHAPITRE LXIII.

LES MILÉSIENNES.

Les filles de Milet furent saisies d'une espèce de fureur mélancolique, qui les portait à s'étrangler, sans aucun sujet apparent de chagrin. Une femme de la ville conseilla qu'on portât à travers la place les corps de celles qui se seraient ainsi donné la mort. On en forma un décret, qui fut publié. C'en fut assez pour guérir ces filles. Elles ne purent supporter d'être montrées en public dans un état honteux, et elles cessèrent de s'étrangler elles-mêmes.

CHAPITRE LXIV.

LES MÉLIENNES.

Les Méliens, conduits par Nymphée, s'établirent dans la Carie. Les Cariens de Cyrasse formèrent le dessein de se défaire des Méliens ; et pour en venir à bout, les invitèrent au festin public qu'ils faisaient dans une de leurs fêtes. Une fille Carienne qui aimait Nymphée, lui découvrit le mauvais dessein de ses compatriotes. Nymphée dit aux Cariens que les Grecs n'allaient point à ces sortes de festins sans leurs femmes. Les Cariens dirent qu'ils les amenassent. Les Méliens y allèrent sans armes : mais les femmes s'étaient munies d'épées, qu'elles avaient cachées dans les plis de leurs robes, et chacune d'elles se plaça auprès de son mari. Comme on soupait, on s'aperçut du signal que faisaient les Cariens. Dans le moment toutes les femmes ouvrirent leurs robes, et les hommes prenant les épées, donnèrent sur les Barbares. Ils les tuèrent tous, s'emparèrent de leur ville et du pays.

CHAPITRE LXV.

LES PHOCÉENNES.

Les Phocéens et les Thessaliens se faisaient une guerre sans quartier, jusque-là que les Thessaliens avaient ordonné par un décret public, qu'on n'épargnât aucun homme fait, et qu'on fît esclave les femmes et les enfans. Comme les Phocéens étaient sur le point de donner bataille, leurs femmes firent de leur côté cet autre décret : « Dressons un grand bucher, et quand nous saurons que nos maris auront été vaincus, nous y monterons

avec nos enfans, et nous y mettrons le feu pour nous brûler. » Cette résolution des femmes anima les maris, qui combattirent courageusement, et remportèrent la victoire.

CHAPITRE LXVI.

LES FEMMES DE CHIO.

Ceux de Chio étaient en guerre contre les Erythréens, au sujet de Leuconie. Ne pouvant plus résister aux Erythréens, ils demandèrent à traiter, et promirent de sortir sans autre chose que chacun sa robe et son manteau. Il parut insupportable à leurs femmes de les voir en cet état, et prendre la fuite presque nus. Elles s'en plaignirent amèrement : mais les hommes dirent qu'ils l'avaient juré. Les femmes leur conseillèrent de ne point quitter leurs armes, et de soutenir qu'ils étaient dans l'usage d'appeler le dard leur manteau, et le bouclier leur robe. Ceux de Chio crurent le conseil de leurs femmes, et se présentant avec leurs armes, se rendirent formidables aux Erythréens.

CHAPITRE LXVII.

LES THASIENNES.

Les Thasiens assiégés voulaient élever au dedans de leur ville des machines pour résister aux ennemis ; mais les cordages leur manquaient pour les lier. Les Thasiennes se rasèrent, et donnèrent leurs cheveux, qui servirent de liens pour attacher et affermir les machines.

CHAPITRE XLVIII.

LES ARGIENNES.

Pyrrhus, roi d'Epire, appelé par Aristée Argien, entra dans Argos, dans le dessein de s'en rendre maître. Les Argiens se rassemblèrent en armes dans la place publique, et leurs femmes étant montées sur les terrasses des toits, jetaient de là des pierres et des tuiles sur les Epirotes, et les contraignaient à faire retraite. Pyrrhus, ce grand et fameux général, périt en cette rencontre d'un coup de tuile qu'il reçut à la tête. Ce fut une grande gloire, parmi les Grecs, pour les Argiens, que Pyrrhus, un des plus grands guerriers qu'il y ait eu, ait été tué, non pas par les hommes, mais par les femmes argiennes.

CHAPITRE LXIX.

LES ACARNANIENNES.

Après une longue guerre entre les Acarnaniens et les Étoliens, ceux-ci trouvèrent moyen d'entrer dans Arcane par trahison. Les hommes se voyant dans un aussi pressant danger, apportèrent toute la résistance possible. Les femmes, montées sur les terrasses des toits, lançaient sur les ennemis des pierres et des tuiles, et en firent périr un grand nombre. Quand elles virent leurs maris lâcher pied, ou avoir du dessous, elles les animèrent par les prières et les reproches. Elles vinrent à bout de leur faire recommencer le combat ; mais enfin, malgré leur résistance vigoureuse, ils succombèrent et périrent. Les femmes étant descendues, vinrent embrasser les corps morts de leurs maris, de leurs frères et de leurs

pères, si étroitement, que les ennemis ne pouvant les en détacher, furent contraints de les tuer avec les hommes.

CHAPITRE LXX.

LES CYRÉNÉENNES.

Pendant la guerre que Ptolémée fit à ceux de Cyrène, les Cyréniens ayant fait venir d'Étolie, Lycope pour être leur général, lui donnèrent le gouvernement de l'État. Les Cyréniens faisaient les fonctions les plus dangereuses de la guerre, et les femmes servaient à l'armée. Elles dressaient les palissades, creusaient les tranchées, portaient les javelots, voituraient des pierres, pansaient les blessés, préparaient à manger. Quand les hommes eurent manqué, Lycope changea la forme de l'État en monarchie. Les femmes lui reprochèrent si vivement son usurpation, qu'il ne le put endurer. Dans sa colère, il en tua une grande partie, et elles couraient d'elles-mêmes à la mort.

CHAPITRE LXXI ET DERNIER.

LES LACÉDÉMONIENNES.

Les filles de Lacédémone avaient été données en mariage aux Myniens, descendus des Argonautes. Ces gens, admis à vivre sous les lois communes du pays, ne se contentèrent pas de cet avantage; ils affectèrent aussi la royauté. Les Spartiates les mirent en prison. Les Lacédémoniennes qu'ils avaient épousées.....

Le reste manque. On peut y suppléer par Hérodote, liv. 4, et ci-dessus liv. 7, au chapitre des Thyrréniennes. On y trouve la même histoire, seulement le nom de Ményens est substitué à celui de Tyrrhéniens; voy. Valér. Maxim., liv. 4, c. 6, exemp. 3.

FIN DES RUSES DE GUERRE DE POLYEN.

Digitized by Google

REMARQUES

SUR

POLYEN ET FRONTIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les ouvrages que nous avons de Frontin et de Polyen, quoique très abrégés, seront long-temps utiles à ceux qui voudront s'instruire des usages militaires et de la tactique des anciens. Leur titre paraît désigner qu'ils ne renferment que ce qui porte véritablement l'empreinte de la ruse et de l'adresse : néanmoins, on y trouve encore des moyens simples et des pratiques communes à la guerre, avec d'excellentes maximes d'ordre et de discipline. Frontin est celui qui en a fait un meilleur choix, et l'on reconnaît de suite qu'il avait fait la guerre et l'entendait. Les dispositions et les manœuvres qu'il décrit, quoique trop concises, se présentent d'ailleurs claires et intelligibles; telles on reconnait celle de Paul-Émile contre Persée, celle de César à Pharsale.

Polyen n'a pas suivi le plan judicieux de Frontin, et il n'écrit pas avec le même discernement. Dans le nombre des faits qu'il a rassemblés, il s'en trouve plusieurs qui sont d'insignes trahisons et des perfidies indignes d'un homme de guerre. Il est vrai que son septième livre renferme beaucoup de fourberies familières aux Barbares, et que la préface paraît annoncer que ce livre est destiné à faire connaître celles dont ils étaient capables. Cela n'empêche pas qu'il n'y en ait encore plusieurs du même genre répandues dans son ouvrage, et mises au rang des Stratagêmes. Frontin, plus éclairé, n'est pas exempt du même défaut.

J'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de discourir sur la nature des ruses permises, afin de prévenir les fausses idées que quelques esprits peuvent concevoir de cette partie si importante de la guerre, surtout en s'autorisant de la lecture de ces deux auteurs. Il est des ruses qu'il ne faut apprendre que pour s'en garantir. L'homme de guerre fait autant profession de franchise et de droiture, que de courage et de prévoyance; et s'il emploie les ressources de son génie pour vaincre, il déteste en même temps la perfidie, et tout ce qui porte atteinte à la parole donnée ou à la foi publique.

Digitized by Google

REMARQUES

SUR

POLYEN ET FRONTIN.

ARTICLE PREMIER.

S'il était permis d'user de tous les moyens à la guerre, pour réussir dans ses desseins, cet art, qui est celui de vaincre par la valeur, la prudence et l'adresse, deviendrait l'école des plus grands crimes. Les hommes s'habitueraient à la trahison, et bientôt se feraient gloire des actions les plus odieuses. Mais il est une règle pour en fixer le choix, et mesurer la distance qui sépare la finesse de la perfidie. L'honneur et la probité feront toujours comprendre où il faut marquer le point de séparation.

Vous connaissez la résolution de Zopyre, qui, pour rendre Darius maître de Babylone, se fit couper le nez et les oreilles, et vint en cet état se présenter aux Babyloniens, comme une victime de l'injustice et de la cruauté de son maître. Son but était de s'attirer leur confiance, et de leur ôter tout soupçon. Les trop crédules Babyloniens n'hésitèrent point à recevoir un des principaux seigneurs de Perse, qui devait conserver le plus vif ressentiment du traitement indigne qu'il paraissait avoir reçu : ils lui donnèrent le commandement de leurs troupes et lui confièrent la garde de leur ville, dans laquelle il introduisit bientôt Darius. Tarquin se servit d'un moyen semblable pour s'emparer de la ville de Gabie. Il fit maltraiter Sextus son plus jeune fils, qui se réfugia chez les Gabiens, s'attira leur confiance par beaucoup d'exploits contre les Romains, et gagna si bien leur estime qu'ils en firent leur général. Lorsqu'il fut revêtu du pouvoir, il se défit, par le conseil de son père, des plus puissans des Gabiens. Cette ruse perfide, était digne d'un tyran tel que Tarquin : on vit heureusement d'autres vertus paraître dans la république.

J'ai entendu quelquefois parler avec éloge de l'action de Zopyre, et traiter même d'héroïsme un si généreux dévouement. Mais n'y voit-on pas dans le fond une perfidie, une trahison infâme? Si quelque chose peut justifier Zopyre, c'est le génie des peuples d'Orient, où l'impression du despotisme asservit les esprits. Dans un gouvernement monarchique, il ne viendrait

pas même l'idée au prince de souhaiter un pareil sacrifice ; et s'il l'exigeait encore, l'honneur aurait droit de mettre une barrière à la soumission. On sait la réponse de Crillon à Louis XIII, lorsqu'il lui proposa de tuer le maréchal d'Ancre : « Ma vie et mes biens sont à vous, Sire ; mais je serais indigne du nom français si je manquais aux lois de l'honneur. » Il offrit de se battre contre le maréchal l'épée à la main.

Mithridate avait dans son armée un seigneur dardanien nommé Olthacus, bien fait, dit Plutarque, hardi et estimé par son bon sens, sa politesse et ses agrémens. Il offrit au roi, pour gagner sa bienveillance, de tuer Lucullus : le roi l'approuva, et pour lui fournir un prétexte, lui fit des outrages devant tout le monde. Olthacus, paraissant ne respirer que la vengeance, se retira vers Lucullus, et gagna si bien sa confiance par sa valeur, son esprit et ses manières insinuantes, qu'il le faisait manger avec lui et l'appelait à tous ses conseils. Croyant un jour avoir trouvé l'occasion favorable d'exécuter son projet, il alla sur le midi à la tente du général comme pour lui parler d'affaires importantes. Heureusement pour Lucullus, il dormait : ses gens ne voulurent point laisser entrer le Dardanien, quelque instance qu'il pût faire ; de sorte que craignant d'être découvert, il s'enfuit. Cette voie de se débarrasser de son ennemi était une perfidie, que les défaites de Mithridate et l'extrémité la plus dure ne peuvent justifier. On connaît le caractère de Louis XI, et sa politique peu scrupuleuse ; néanmoins de pareils moyens lui paraissaient odieux. Campobasse, officier du duc de Bourgogne, qu'il faisait solliciter d'entrer à son service, non seulement y consentit, mais s'offrit de tuer son maître ou de le lui livrer : le roi eut horreur de sa trahison, et malgré la haine qu'il portait au duc, il l'en avertit. Cet avis fut négligé, parce que le duc de Bourgogne, prévenu pour Campobasse, crut que c'était un moyen dont on se servait pour lui rendre suspect un de ses meilleurs officiers qu'on n'avait pu gagner. Cette confiance aveugle lui coûta dans la suite la vie à la bataille de Nancy, car il y fut trahi par ce même Campobasse.

Oronte et Rhéomitre étaient deux satrapes qui commandaient dans les provinces de l'Asie mineure, lorsqu'elles se soulevèrent sous le règne d'Artaxerxès Mnémon. Ils se mirent à la tête des rebelles et reçurent d'eux l'argent destiné à lever des troupes, chacun dans son département. Après s'être attiré leur confiance, ils firent assembler un jour les chefs du parti, et les livrèrent au prince. Ceux qui prétendent qu'il est permis d'user de toutes sortes de voies pour réduire les rebelles, ne regarderont pas ceci comme une perfidie : il est du moins certain que c'est une lâcheté.

La rébellion est un crime qu'il faut poursuivre par toutes les voies de la puissance et de l'autorité. On peut même y employer l'adresse ; par exemple, si l'on était sollicité de livrer une place, ou d'entrer dans quelque conspiration contre son pays, on pourrait feindre d'en écouter favorablement les propositions, pour mieux découvrir la trame et en donner aussitôt avis. Mais on ne doit prendre aucun engagement sous la foi du serment. Celui qui ne se ferait pas un scrupule de servir ainsi sa patrie, serait avec raison soupçonné d'être tout aussi capable de la trahir.

Si les actions que je viens de rap-

porter ont pu être approuvées, et méritèrent des récompenses, elles ne seraient pas moins jugées dignes de blâme parmi nous, qui devons nous conduire par les motifs de l'honneur. Les peuples d'Orient, enchaînés sous des despotes, n'avaient d'autres lois que leur volonté, et pliaient facilement leur esprit à toutes ces souplesses. Aussi les émigrations qui se firent à Rome des Grecs d'Asie, des Phéniciens et des Syriens, achevèrent-elles d'y corrompre la justice et les mœurs.

Il ne faut donc pas confondre, comme ont fait nos deux auteurs stratagématiques, les ruses avec les trahisons. Les premières sont toujours permises, jamais les autres; et rien ne peut disculper celui qui manque à sa parole. Si l'on prend des engagemens téméraires, il est sage de s'en repentir; mais il paraît qu'on ne doit plus rien faire qui aille directement contre ses sermens. On trouve dans l'histoire de Turenne un exemple mémorable de la fidélité qu'on doit à sa parole, ce qui prouve quels eussent été ses sentimens dans toute autre occasion. Ayant été arrêté par des voleurs, il leur promit cent louis pour conserver une bague qu'il chérissait. Un d'eux eut le lendemain la hardiesse de venir lui demander l'exécution de sa promesse: il fit donner l'argent et laissa le temps au voleur de s'éloigner avant de raconter l'aventure.

On peut donner à l'ennemi de faux avis, le tromper par des démonstrations feintes, l'attirer dans quelque piége : mais le transfuge contracte par l'asile qu'il reçoit un engagement tacite que le droit des gens rend inviolable. Voilà pourquoi des gens de guerre scrupuleux ne voudraient pas se prêter à une ruse comme celle que Frontin attribue à Annibal le jour de la bataille de Cannes. Il envoya, dit-il, six cents cavaliers numides se rendre aux Romains, qui les désarmèrent et les mirent à l'arrière-garde. Lorsqu'on fut aux mains, ils tirèrent des épées courtes qu'ils portaient sous leurs casaques, et se saisissant des boucliers épars, chargèrent les Romains par derrière. Appien et Tite-Live rapportent le même fait comme une des causes de la perte de cette bataille, bien qu'il soit peu probable qu'un pareil stratagème eut pu contribuer beaucoup à la victoire d'Annibal.

Néanmoins ces sortes de ruses n'ont pas toujours paru illégitimes. On a souvent fait déserter des soldats qui se rendaient dans une place à dessein de s'y emparer d'une porte, ou d'en faciliter la prise par quelque autre voie. On a fait passer à l'ennemi de faux transfuges pour lui donner des avis qui pussent l'engager dans de mauvais pas. Hermocrate, qui commandait dans Syracuse, ayant su que les Athéniens, après leur dernière défaite devant cette place, étaient résolus de se retirer, leur envoya dire que leurs amis les avertissaient, de ne point se mettre en marche la nuit, s'ils voulaient éviter les embuscades qu'on leur avait préparées. Nicias leur général le crut, différa jusqu'au lendemain, et donna le temps à Hermocrate de faire occuper les passages et les défilés, et de les défaire entièrement.

Grotius admet toute entreprise sur le chef des ennemis par la voie de la surprise ; en se glissant, par exemple, furtivement ou déguisé dans le camp ou dans la ville ; il s'appuie de quelques exemples anciens, entre autres de celui de Mutius Scévola et d'Eléazar. Mais ce que l'intérêt de la religion ou l'amour de la liberté pouvait faire entreprendre autrefois, dans la crainte

de tomber sous une domination tyrannique, ne doit pas être permis entre des chrétiens : c'est ce zèle pour la patrie et la religion qui a consacré, sous le titre d'héroïsme, l'action de Judith, qui serait actuellement très criminelle.

S'il est permis à un général de se servir de ces derniers moyens, du moins est-il sûr qu'il y a de la honte pour ceux qui s'y prêtent et en deviennent les instrumens. Il n'en est pas de même de ceux qui se travestissent pour s'introduire dans une ville et la livrer, ou pour observer ce qui se passe chez l'ennemi. Catinat se déguisa en charbonnier pour entrer dans Luxembourg et reconnaître l'état de la place. Quoique ce métier ne nous paraisse point honorable, il s'excuse cependant par le zèle du service et par son but désintéressé : car dans le fond est-ce autre chose que ce que font tous les jours des officiers qui, à la faveur de la langue, se mêlent parmi l'ennemi ou qui, étant à la tête d'une troupe, trompent ceux qui viennent les reconnaître, en déguisant leur parti et donnant le mot qu'ils ont surpris?

La reine de Carie, ayant battu la flotte des Rhodiens, arbora leurs pavillons et fit couronner les poupes de ses vaisseaux en signe de victoire. Les Rhodiens croyant que c'étaient leurs gens, les reçurent dans le port avec des acclamations de joie qui firent bientôt place à la douleur et à la honte.

En 1672, on s'empara d'un fort en Hollande, en faisant prendre aux troupes qu'on y employa des habits de Hollandais : elles s'approchèrent du fort en plein jour et feignant d'être poursuivies par les ennemis, demandèrent un asile. Le commandant, trompé par la langue que parlaient très bien plusieurs officiers et soldats, et par les habits, ouvrit les portes.

Le chevalier de Luxembourg, chargé de passer un convoi de poudre dans Lille, trompa de même la garde des lignes : il eût fait passer toute sa troupe qui était de mille chevaux avec chacun un sac de poudre en croupe, si quelqu'un, pour ne pas allonger la file, n'eût crié : « Serre. » Cela les fit reconnaître; la garde tira dessus, ferma la barrière et arrêta ce qui n'était pas passé.

Quoique dans tous les genres de stratagêmes, les nuances qui les différencient se rapprochent et paraissent quelquefois se confondre, il est cependant des notions qui n'échappent point aux idées de l'honneur et de la délicatesse. Par exemple, il serait bien permis à des officiers prisonniers et renfermés, de pratiquer des intelligences, de corrompre des habitans ou des soldats de la garnison, de donner des avis et de faire surprendre la place s'ils le pouvaient; mais cela ne conviendrait point à ceux qui auraient la liberté sur leur parole. Toutes les occasions où elle est engagée directement, où elle établit une confiance réciproque, excluent la surprise, quelqu'avantage qui en revienne.

La guerre est un jeu, où, comme dans tous les autres, les ruses d'adresse et de finesse sont permises, et non la friponnerie. Ce mot de Lysandre : « Qu'il faut amuser les enfans avec des osselets et les hommes avec des sermens, » est une maxime indigne d'être mise au rang des stratagêmes.

Lorsque le maître d'école de Phalère offrit à Camille de lui remettre entre les mains ses jeunes écoliers, Camille trouva cette action horrible, et se tournant vers ceux qui étaient avec

lui, il leur dit : « C'est une méchante chose que la guerre et une cause d'injustices et de mauvaises actions; cependant il ne laisse pas d'y avoir des règles et de certaines lois pour les gens de bien, et il ne faut pas être si avide de la victoire, qu'on n'évite avec soin le reproche de la devoir à des moyens impies et honteux. Car un général doit compter sur sa propre vertu et nullement sur la méchanceté et la perfidie des autres. »

Callicratidas, ayant dessein de se rendre maître du fort de Magnésie, demanda en grâce à celui qui commandait, de recevoir quatre des siens qui étaient malades, ce qui lui fut accordé. Il les mit chacun dans un lit, munis de cuirasses et d'épées cachées sous les couvertures; chaque lit fut porté par quatre soldats, ce qui formait le nombre de vingt. Ils tuèrent les gardes et s'emparèrent de la place. Ce genre de surprise, sous telle face qu'on l'envisage, ne paraît point excusable. Il prouve qu'il faut se méfier de son ennemi jusque dans les services qu'on lui rend.

La surprise d'Amiens par les Espagnols sous Henri IV; celle d'Ulm par l'électeur de Bavière en 1702, sont bien différentes pour les moyens qui n'ont rien que de légitime. La première s'exécuta à l'aide d'une charrette de noix que l'on fit répandre sur le pont; et pendant que la garde s'occupait à les ramasser, des soldats travestis en paysans l'égorgèrent et s'emparèrent de la porte. La seconde se fit en introduisant dans la ville quelques officiers déguisés, les uns en paysans et les plus jeunes en femmes. Ils étaient armés de poignards et de pistolets : à une heure désignée, ils se trouvèrent auprès d'une porte, où ayant fait un signal convenu, ils furent renforcés par d'autres officiers aussi travestis, jusqu'au nombre de quarante. Cette troupe se rendit maîtresse de la garde qui fut désarmée et renfermée dans le corps de garde. Pendant ce temps six cents dragons, embusqués dans un petit bois voisin, accoururent et s'emparèrent des bastions les plus proches, d'une tour et de l'arsenal. Ils s'y maintinrent jusqu'à l'arrivée de deux régimens de cavalerie, dont chaque maître portait un fantassin en croupe. On occupa les principaux postes, et l'électeur fut ainsi maître de la ville, malgré les efforts de la garnison et de la bourgeoisie qui avaient pris les armes à la première alarme. La même année le prince Eugène entra dans Crémone au moyen d'un prêtre et de quelques bourgeois qu'il avait gagnés; mais l'entreprise, si bien conduite jusqu'au point de l'exécution, manqua par un concours d'incidens imprévus. (Voyez plus loin les *extraits de Feuquières.*)

ART. II.

Il n'est personne qui, par un principe naturel d'équité et de droiture, ne puisse sentir ce qui lui est permis en bonne guerre : tous les détours que la subtilité de l'esprit peut suggérer, ne changent point le caractère des procédés. Montaigne, qui raisonne sur cette matière, sans rien définir, fait dire au philosophe Chrisippe : « Que ceux qui courent à l'envi doivent bien employer toutes leurs forces à la vitesse, mais qu'il ne leur est aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrêter ou pour le faire choir. »

Un combat singulier devait décider entre Pittacus et Phrinon, un différend qu'ils avaient sur Sigée. Ils étaient convenus de se battre à armes égales, et véritablement il n'y avait pas de différence à l'extérieur. Mais Pittacus avait caché sous son bouclier un filet dont il se servit pour embarrasser Phrinon et le tua. Polyen, qui n'a pas oublié ce stratagème, ne manque pas de faire une mauvaise pointe à cette occasion, en disant que Pittacus prit Sigée d'un coup de filet : il ajoute qu'il est le premier qui se soit avisé de cette ruse dont se servent encore les gladiateurs dans les duels. L'invention n'en était pas par là fort anoblie, et l'orateur qui se vantait d'écrire pour l'instruction des deux empereurs Lucius-Verus et Marc-Aurèle, ne leur donnait pas toujours d'excellentes leçons.

L'application de la maxime de Chrisippe dont parle Montaigne, suivie à la lettre, serait belle et généreuse. Alexandre, conseillé par Polysperchon, de profiter de l'obscurité de la nuit, pour attaquer Darius dans la plaine d'Arbelles, lui répondit qu'il ne voulait pas dérober la victoire.

Il faut convenir qu'il y a dans cette résolution d'Alexandre bien de la grandeur d'âme : cependant elle était peut-être autant l'effet de sa prudence que de son courage. Il n'ignorait pas que les combats de nuit sont très dangereux ; que tout s'y passe au hasard, dans le trouble et la confusion ; que l'on peut tomber dans mille erreurs, et que l'obscurité favorise les lâches : le jour, au contraire, éclaire les actions du moindre soldat. La maxime d'Alexandre, prise dans un sens trop général, pourrait être vicieuse. Il ne faut pas à la vérité se mettre dans le cas de rougir de la victoire ; mais il est, pour se la procurer, des moyens permis qu'il ne faut pas mépriser.

L'art de la guerre est celui des ruses et des stratagèmes.

Fù'l vincer sempré mai laudabil cosa
Vincasi per fortuna ò per ingegno.

Montaigne, dont les réflexions portent souvent à faux, et dont les maximes n'ont pas toujours un caractère fort élevé, fait une mauvaise application du distique italien. C'est à l'occasion de la surprise de Ligny en Barrois, assiégé par Charles-Quint. Bertheville, qui y commandait, étant sorti pour parlementer, pendant le pourparler la ville se trouva prise ; ce qui était contre le droit de la guerre, puisqu'il y avait une suspension d'armes. Or, l'italien dit, *per ingegno*, esprit, et non *per inganno*, tromperie ; ce qui changerait la thèse et ferait une fort mauvaise maxime. Il est bien permis à un homme qui se bat l'épée à la main de feindre tierce pour tirer quarte ; mais il ne lui siérait pas de jeter de la poussière aux yeux de son adversaire, ni de se servir d'un filet comme Pittacus. Ce serait une trahison ; et l'on ne permet que les stratagèmes, c'est-à-dire ce qui est fondé sur les idées reçues et sur le droit de la guerre ; ce qui est autorisé et anobli par plusieurs exemples chez les nations policées.

Frontin rapporte un fait qui va de pair avec celui de Pittacus. Il dit que Mélanthe, général des Athéniens, étant défié en combat singulier par Xanthe, chef des Thébains, lui dit lorsqu'ils furent en présence, qu'il trouvait mauvais qu'il eût amené quelqu'un à un rendez-vous où ils se devaient trouver seuls. Comme l'autre se fut retourné

pour voir si on le suivait, Mélanthe lui passa son épée au travers du corps et le tua. Une trahison aussi infâme devrait-elle trouver place au rang des stratagêmes militaires?

Frontin rapporte encore que Clistènes de Sicyone, assiégeant une ville, détourna l'eau d'un aqueduc, et l'ayant empoisonnée lui rendit son cours ordinaire. Ce moyen a été quelquefois employé, et appliqué même aux farines, aux puits, aux fontaines; choses qui en bonne guerre ne sont pas plus permises que de faire empoisonner ou assassiner le chef des ennemis. Grotius condamne de même l'usage pratiqué quelquefois par les Gètes et les Parthes d'empoisonner les flèches, quoiqu'il ne le regarde pas comme contraire au droit universel des gens.

On peut imaginer tous les moyens possibles de nuire à l'ennemi défensivement ou offensivement, pourvu qu'on n'y mêle point de perfidie. On peut non seulement se servir de ruses où il n'entre point de perfidie, dit Grotius; mais il est aussi permis de profiter de l'infidélité de ceux que l'on peut corrompre. Cet usage n'est point contesté, et plusieurs opérations à la guerre ne s'exécutent que par ce moyen. Cependant il faut se méfier des traîtres et se tenir en garde contre les doubles infidélités. Celui qui peut trahir ses devoirs ou son pays par un motif d'intérêt, est tout aussi capable de manquer à sa foi et à ses engagemens.

On peut même corrompre les siens et se servir de leur infidélité, mais sans les employer à des attentats personnels. Lorsque les Romains renvoyèrent à Pyrrhus son médecin qui offrait de l'empoisonner, ils ne firent pas une action si merveilleuse de ne vouloir pas tremper dans une trahison infâme; Tibère rejeta de même la proposition qui lui fut faite de le débarrasser d'Arminius. Mais Camille s'acquit bien plus de gloire en refusant de recevoir tous les enfans des principaux de la ville de Phalère, que leur maître d'école voulait lui livrer. Camille le renvoya les mains liées derrière le dos, fouetté par ses jeunes écoliers à qui il avait fait donner des verges. Cet acte de franchise lui fut plus utile que s'il avait profité de la trahison. Les assiégés charmés de sa justice et de la générosité romaine, députèrent au sénat et se soumirent de leur plein gré.

Les Romains n'imitèrent pas toujours cette droiture de procédés, lorsque leur grandeur en accroissant leur ambition les eut corrompus: ils poursuivirent partout Annibal qui s'empoisonna, voyant que Prusias, qu'ils avaient gagné, était résolu de le livrer. Sylla engagea aussi Bocchus à trahir les droits de l'hospitalité à l'égard de Jugurtha son parent et son allié; et sur le prétexte le plus frivole, les Romains déclarèrent la guerre aux Carthaginois et détruisirent leur ville.

On tâche de corrompre les troupes, de les débancher, de séduire tous ceux qui peuvent donner de bons avis; on ménage des intelligences contre une armée ou une place; ou bien l'on profite de celles de l'ennemi qu'on a découvertes, comme fit le prince d'Orange lorsqu'il voulut surprendre le maréchal de Luxembourg à Steinkerque.

Luxembourg avait pour espion un secrétaire du prince d'Orange qui l'informait de tous ses desseins. Le prince l'ayant découvert, l'obligea d'écrire au maréchal de ne point s'inquiéter d'un mouvement qu'il verrait e len-

demain, parce qu'on n'avait d'autre dessein que de faire un grand fourrage : le maréchal, comptant trop sur cet avis, manqua d'être pris dans son camp. Le chevalier Bayard, commandant à Vérone en Italie, eut avis d'un de ses espions, gagné par les ennemis, que le capitaine Manfron devait aller un certain jour à Lignago avec trois cents archers. Bayard se préparait à le surprendre, lorsque l'espion fut arrêté au sortir d'une maison suspecte et lui fut amené. Il lui promit sa grâce s'il avouait la vérité : celui-ci lui découvrit que le capitaine Manfron, au lieu de trois cents archers, devait avoir deux mille hommes, avec lesquels il comptait l'envelopper dans une embuscade. Bayard, mieux instruit, marcha plus en force et fit tomber Manfron dans le piége qu'il lui tendait. Il accorda la vie à l'espion comme il lui avait promis, ce dont bien d'autres se seraient crus dispensés ; mais il était esclave de sa parole. Ces exemples prouvent combien il faut se précautionner contre les espions qui souvent peuvent être doubles.

On tire avantage de la confiance d'un ennemi qui se laisse amuser par des pourpalers, sans prendre les précautions d'usage ; mais on ne doit pas se servir du temps d'une suspension d'armes pour faire un acte d'hostilité. Il n'est pas permis de violer la foi d'un sauf-conduit, d'attirer dans une embuscade sons prétexte d'une conférence, comme il arriva au duc de Bourgogne, qui, comptant s'entendre à Montereau-sur-Yonne, avec le dauphin, depuis roi sous le nom de Charles VII, y fut assassiné par Tanneguy Duchâtel. On ne peut rompre une capitulation signée et terminée, comme firent ceux de Namur, qui, s'étant rendus à César et lui ayant même livré une partie de leurs armes, sortirent tout-à-coup pendant la nuit et attaquèrent son camp. Leur perfidie eut le sort qu'elle méritait ; ils furent repoussés et obligés de se soumettre à la discrétion du vainqueur qui les fit tous esclaves.

Il est encore illicite de donner un sens captieux à un traité ou de se servir de distinctions frivoles et sophistiques, comme Cléomène, qui ayant fait trève pour sept jours avec ceux d'Argos, les attaqua la deuxième nuit, disant que les nuits n'étaient pas comprises. Le landgrave de Hesse étant venu trouver Charles-Quint, sur la foi d'un sauf-conduit, cet empereur le fit arrêter, et prétendit se disculper par l'interprétation d'un mot auquel on donna une toute autre signification que celle qu'il exprimait dans les termes naturels du sauf-conduit. De semblables supercheries sont très condamnables.

Mais on ne peut pas dire que ce soit détourner le sens d'un traité où d'une capitulation, lorsque l'oubli ou l'ignorance de l'ennemi peut donner lieu à une interprétation arbitraire : dans ce cas on n'est pas obligé de suivre son intention, et l'on est libre de prendre le sens qui nous est le plus avantageux. Santa-Crux cite l'exemple de huit cents Anglais qui en 1707 capitulèrent à Alvira pour être conduits à Lérida ; mais n'ayant pas ajouté que ce serait par le plus court chemin, et sans aucun retard, on les promena l'espace de trois mois, pendant lequel temps Lérida fut assiégée avant qu'ils aient pu y entrer.

Ces sortes de détours, que l'exacte probité ne souffre point entre particuliers, se prennent souvent sans scrupules dans les affaires publiques. C'est

pourquoi ceux qui en sont chargés y doivent apporter une très grande attention. Le gouverneur de Térouanne assiégée par l'empereur Charles-Quint, omit de stipuler une suspension d'armes avant de faire sa capitulation ; pendant qu'elle se traitait, la ville fut surprise, pillée et détruite jusqu'aux fondemens.

Pour savoir jusqu'où peut aller la ruse à la guerre, il faut d'abord considérer que la première qualité d'un soldat, étant l'honneur et la fidélité à ses promesses, on peut tout entreprendre contre l'ennemi lorsqu'il n'y a point de parole engagée et que la foi publique n'en peut être violée : car alors toute entreprise devient trahison, et n'est pas plus permise que le poison et l'assassinat.

La plupart de nos écrivains ont vanté la franchise gauloise avec raison; Crébillon, dans sa tragédie de Catilina, a pris soin de faire surtout briller ce caractère dans les ambassadeurs des Allobroges, qui étaient à Rome lors de la conjuration. Salluste, historien contemporain, leur fait jouer dans ce drame un rôle moins noble : il rapporte que gagnés par Cicéron, ceux-ci avaient feint d'entrer dans la conjuration; qu'ils se servirent de Gabinius pour conférer avec les autres conjurés; qu'ils leur demandèrent par écrit leurs sermens et leurs signatures pour les faire voir à leurs concitoyens ; car ils ne pouvaient, disaient-ils, sans cela s'engager dans une entreprise de cette importance. Ayant obtenu ce qu'ils demandaient, ils convinrent qu'ils iraient avec T. Volturnius, un des conjurés, trouver Catilina dans son camp pour confirmer le traité. Le consul, informé de tout par les ambassadeurs, suivant Salluste, dressa une embuscade qui arrêta les Gaulois avec leur escorte, et par ce moyen il eut un détail de la conjuration avec les noms des principaux conjurés. L'adresse et la vigilance de Cicéron sont dignes de louanges ; mais la conduite des Gaulois convenait peu à leur caractère : il y a apparence qu'ayant reçu le serment des conjurés, ils avaient aussi donné les leurs, du moins pour le secret.

ART. III.

Les anciens exerçaient un droit de guerre très rigoureux : tous ceux qui étaient faits prisonniers dans quelque occasion que ce fût, s'il n'y avait point de capitulation, étaient à la discrétion du vainqueur, qui pouvait à son choix les mettre à mort, ou les rendre esclaves, même les femmes et les enfans. Ce droit s'étendait aussi sur les têtes couronnées. Les Romains en usèrent constamment à l'égard des rois qui leur tombèrent entre les mains; ils les réservaient avec les plus apparens des captifs et les meilleures dépouilles, pour le jour du triomphe, où on les montrait chargés de chaînes; ensuite on les faisait mourir. C'est ainsi qu'ils traitèrent Gentius, roi d'Illyrie ; Persée ; Jugurtha et les rois des Teutons. Mais on les voit religieux observateurs des capitulations et des traités, et ils n'entreprenaient point de guerre, sans l'avoir déclarée avec toutes les formalités d'usage. Dans les traités, le *pater patratus*, qui était comme le stipulateur ou maître des cérémonies, lorsque les articles étaient accordés, assommait un pourceau, en prononçant des imprécations, et souhaitant le même sort à celui des deux

peuples qui le premier romprait la paix, de propos délibéré ou par supercherie. Lorsqu'il était question de guerre, si elle était trouvée juste, un des Féciaux allait exposer les motifs de plaintes; et si au bout de trente jours on n'y faisait pas droit, il se transportait sur la frontière, portant en main de la verveine et un javelot qu'il jetait sur le sol ennemi, en renonçant à toute alliance et amitié.

Les Grecs se servaient d'un héraut qui portait un caducée. Polybe se plaint que de son temps il y avait déjà une sorte d'émulation à se tromper les uns les autres dans les affaires politiques et militaires : il dit qu'à force de voir de ces exemples, plusieurs se persuadaient que la fraude et l'artifice étaient devenus nécessaires; mais il loue beaucoup les Achéens qui n'adoptaient point cette façon de penser. Loin de se servir de ruse dans les affaires publiques, ils ne voulaient pas même qu'elle eût part à leurs victoires : ils ne fondaient leurs succès que sur leur courage, méprisaient la voie des surprises et des embuscades, ainsi que les combats de loin et à coups de traits, et ne croyaient légitimes que ceux qui se donnent en serrant de près son ennemi; ils s'avertissaient aussi du jour et du lieu du combat. Les Romains, continue-t-il, conservent encore quelques traces de cette ancienne manière de faire la guerre; car ils la déclarent, et se servent rarement d'embuscades. Toute cette description de la prud'homie des Achéens paraît être fort chargée : auraient-ils été seuls si différens des autres Grecs, qui étaient très fins et fertiles en stratagèmes? On peut seulement en conclure qu'ils se montraient francs et sans détours; qu'étant pesamment armés, la guerre de chicane ne leur convenait point, et que leur génie les portait à chercher les affaires qui se passent ouvertement. C'était aussi la méthode des Romains, qui furent toujours bien moins habiles que les Grecs dans l'art des stratagèmes. Les Étoliens, voisins des Achéens et leurs ennemis, en différaient beaucoup : peu fidèles à leur parole, subtils à l'éluder, accoutumés au brigandage et à faire des excursions subites chez leurs voisins, leur manière de combattre répondait à leur caractère et à la nature de leur pays. Ils évitaient avec soin les batailles rangées, tâchaient d'attirer l'ennemi dans les montagnes et les détroits, et ne se faisaient pas honte de fuir pour l'engager dans quelque mauvais pas et le combattre à leur avantage. Cette façon de faire la guerre, conforme à leurs armes et à leur génie, n'eût été que louable, si d'ailleurs ils avaient plus respecté le droit des gens, et ne se fussent pas fait un jeu d'en violer les règles.

Montaigne rapporte que les Florentins avertissaient leurs ennemis un mois avant de se mettre en campagne, par le son d'une cloche appelée *Martinella*, et que lorsque les peuples du royaume de Ternate déclarent la guerre, ils donnent en même temps avis des moyens qu'ils ont pour la faire. Le procédé des Florentins n'était qu'une forme de déclaration de guerre. Quant aux peuples de Ternate, il pouvait y entrer autant de vanité et de rodomontades, que de sentimens d'une conscience délicate. Supposé cependant que la chose soit vraie à la lettre, ainsi que la peinture que Polybe fait des Achéens, il en résulterait seulement que les idées du droit de la guerre auraient été outrées quelquefois : les exemples de cette nature ne font point une loi dont on ne

puisse se dispenser sans scrupule.

Les ruses sont aussi anciennes qne la guerre et y ont toujours été admises ; elles sont surtout la ressonrce dn plus faible. Lorsque la peau du lion ne suffit pas il faut y condre celle du renard. Par l'adresse et l'habileté de l'esprit, on remporte plus de gloire que par la force ouverte : dans le premier cas on doit le succès à son génie, et les troupes n'ont que l'honnenr d'nne exécution facile. Dans le second, tout est dû à leur valenr. Mais il faut prendre garde à la natnre des stratagèmes, surtout dans les cas où la parole intervient : on trouve des exemples de délicatesse que l'on ne pent trop admirer et qui n'ont pas toujours été suivis.

Milord Péterboroug commandait les tronpes anglaises au siége de Barcelonne en 1705 : le gonverneur voyant les dehors emportés, se rendit à la porte de la ville pour capituler avec lui. Pendant le pourparler les tronpes du prince d'Harmstat entrèrent par un autre côté. Le général anglais dit au gouverneur, qni se plaignait de cette infraction, que ce ne pouvait être que les Allemands ; qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de le laisser entrer avec ses Anglais dans la place, pour empêcher le désordre ; qu'ensuite il reviendrait achever la capitulation. Le gouverneur y consentit, et, lord Péterboroug ayant fait retirer les Allemands, revint à la même porte comme il l'avait promis. Exemple mémorable du respect que l'on doit à sa parole.

ART. IV.

Avant de terminer ce petit traité il ne sera pas inutile de parler d'nn usage ou vieux préjugé dont les maximes, répandues dans bien des auteurs, sont capables de faire impression sur certains esprits, et contre lesquelles il est bon de les prémunir. La valenr, disent-elles, a ses limites, et c'est nne loi à la guerre de faire pendre celui qui s'obstine à défendre une bicoque contre une armée royale, même avant que les batteries soient dressées ; ou celui qui voudrait tenir un petit poste contre une grosse armée. Montaigne, qni parait tenir beaucoup pour cette sage jurisprudence, rapporte gravement des exemples de chefs qui ont été pendus, pour ne s'y être point conformés. Pour moi, je suis très persuadé que le commandant d'un poste, tel qu'il soit, doit se défendre aussi long-temps qu'il croit pouvoir le faire. Aucune considération ne doit l'arrêter, à moins qu'il n'ait des ordres particuliers, ou que sa garnison étant considérable et n'ayant plus aucune espérance de secours, il ne croie, après avoir satisfait à son honneur par une belle et longue défense, devoir conserver à son pays un nombre de braves gens, qui pourront le servir utilement dans d'autres occasions. Mais comme celui qni commande dans un petit poste ne peut avoir le même but, et que sa résistance peut être quelquefois d'une grande utilité, il doit plutôt s'y sacrifier que d'écouter les conseils timides d'une loi qui ne se trouvera jamais dans le code des braves. Plus le corps qui l'attaque est considérable et le chef élevé en dignité, plus il doit s'appliquer à mériter son estime. Je sais qu'il est assez ordinaire

de menacer de la potence en quelques occasions; mais on ne doit point s'effrayer de ces menaces, par lesquelles on tâche d'avoir bon marché d'un chef assez faible pour en être intimidé. Il faut aussi empêcher avec soin qu'elles ne parviennent aux oreilles de la garnison, sur qui elles pourraient faire effet. Si quelquefois il est arrivé qu'on ait tenu parole, cette barbarie doit être regardée comme un acte de férocité d'un ennemi qui ne sait point estimer la valeur, ou comme l'effet de circonstances malheureuses, qui se rencontrent plus communément dans les guerres civiles, surtout dans les guerres de religion.

Il arrive presque toujours que ces sortes d'inhumanités sont punies par de cruelles représailles. L'empereur Maximilien, à la tête de vingt-cinq mille hommes, voulant entrer en France en 1479, vint attaquer le château de Malanoy, défendu par Remonet avec cent soixante Gascons déterminés, qui arrêtèrent son armée pendant trois jours: ils furent enfin forcés, et périrent la plupart l'épée à la main. Remonet, retiré dans un donjon, s'étant rendu sur la parole qu'on lui donna, de le traiter en prisonnier de guerre, fut pendu. Louis XI en tira une vengeance éclatante. Il avait entre les mains grand nombre de prisonniers, dont il fit choisir les plus distingués, et les fit pendre, savoir: sept au même lieu que Remonet, dix devant Douai, dix devant Saint-Omer, dix devant Lille et dix devant Arras. Il fit marcher ensuite ses troupes vers le comté de Guine, où elles mirent tout à feu et à sang, prirent dix-sept places qui furent rasées et réduites en cendres. Le roi, après avoir ainsi vengé la mort du brave Remonet, fit venir ses deux enfans qui furent élevés auprès de lui. Quels reproches ne dut pas se faire l'empereur, d'avoir été, par la mort d'un seul homme, la cause de tant de malheurs!

En 1733, les impériaux ayant pris un de nos partisans, le conduisirent à Philisbourg, où, après l'avoir gardé quelque temps en prison, ils résolurent enfin de le pendre. Ils allaient l'exécuter, lorsqu'un de leurs généraux, qui passa par hasard, leur fit sentir tous les inconvéniens de la représaille. Charles de Bourgogne, surnommé le hardi, assiégeant Nancy, Cifron, officier du duc de Lorraine, tenta d'entrer dans la place avec la plupart de ceux qui l'accompagnaient. Le duc de Bourgogne, d'un caractère emporté, et dont l'esprit était encore aigri par ses disgrâces, fit pendre Cifron et ses compagnons, prétendant qu'il n'était pas permis selon les lois de la guerre de se jeter dans une place assiégée. Le duc de Lorraine usa aussitôt de représailles, contre plus de cent vingt prisonniers bourguignons, avec chacun un écriteau, qui marquait que c'était en vengeance de l'inhumanité du duc de Bourgogne envers ses officiers.

La loi qui ne permet pas de défendre une bicoque ou un petit poste contre une grosse armée, est aussi imaginaire que celle qu'alléguait le duc Charles. Et si quelquefois on fait des menaces, il est rare qu'on les exécute, parce que les représailles en pareils cas sont terribles et capables d'arrêter tout général qui a des sentimens d'humanité: ainsi l'on ne doit pas craindre de faire de sa valeur tout l'usage possible. Philippe de Macédoine ayant perdu un œil au siége de Méthone, les habitans craignaient qu'il n'en fût irrité et n'en tirât une cruelle vengeance: mais il n'en parut pas plus animé con-

tre eux; il leur accorda la paix, et se comporta avec beaucoup de modération et de clémence.

On ne remarque pas la même générosité dans Alexandre : accoutumé à vaincre et enorgueilli de sa fortune, il ne put souffrir la résistance qu'avait faite Bétis dans la ville de Gaza. Lorsqu'il parut devant lui, le conquérant le menaça des plus grands supplices. Bétis, sans en être intimidé, fixa ses regards sur Alexandre, et ne daigna pas lui dire un seul mot. Ce fier silence anima toute la fureur du Macédonien; il le fit attacher à un char, et on le traîna autour des murailles de Gaza, à l'imitation d'Achille, qui traita avec autant de barbarie le corps d'Hector. Peut-être il dépendait de Bétis de racheter sa vie par quelques soumissions : il les regarda comme une bassesse, et l'on ne peut trop admirer cette grandeur d'âme qui l'élève au-dessus de son vainqueur.

De ce que j'ai dit, il ne faut pas conclure que je veuille prescrire une règle absolue et invariable. Les circonstances, à la guerre comme partout ailleurs, varient la nature des choses. Un officier qui a fait ses preuves, dont l'expérience est consommée, aura sans doute égard à tout ce qui est accessoire à sa situation: il n'est pas nécessaire de lui donner des conseils de vigueur. Cependant, comme les mêmes actions s'interprètent souvent d'une manière très différente, un jeune officier doit prendre garde à ce qu'il fera; car il arrive quelquefois que ce qui est admiré dans un vieil officier, comme l'effet de sa prudence et de sa capacité, peut être blâmé dans un jeune homme et le faire soupçonner de faiblesse.

Il me semble que j'ai déduit en abrégé et exposé sous un même point de vue, ce qui peut porter le titre de stratagèmes militaires, et les notions que l'on doit avoir sur tout ce qui a rapport aux lois de la guerre. Elles ont dû être les mêmes dans tous les temps, parce que les idées de la justice et de la probité n'ont point varié; quoique plusieurs des anciens qui ont traité cette matière y aient eu peu d'égard, en faisant un mélange des faits les plus condamnables avec ceux où il n'entrait que de l'esprit et de la finesse. Valère Maxime, qui a composé un recueil de faits et dits mémorables, y présente un chapitre intitulé des *stratagèmes*, dans lequel il n'a pas manqué de rapporter le moyen dont Tarquin se servit pour s'emparer de Gabie; et celui d'Annibal, qui fit déserter six cents Numides le jour de la bataille de Cannes. Il fait figurer ces deux ruses avec quelques manœuvres de guerre très légitimes, et l'adresse de Tullus Hostilius dans un combat contre les Fidenates, qui mérite d'être rapportée.

Metius Suffetius, dictateur d'Albe, allié des Romains, lorsque la bataille allait commencer, se retira avec ses troupes sur une hauteur voisine, dans le dessein d'y attendre l'issue du combat, et de se joindre à celui qui aurait l'avantage. Les Romains, affaiblis par cette défection, en paraissaient abattus et découragés: mais le roi parcourut toute la ligne, et dit que c'était par son ordre que les Albains avaient fait ce mouvement, afin de prendre les ennemis à dos lorsqu'il leur en donnerait le signal. Par cette présence d'esprit il rassura ses troupes, gagna la bataille, et punit ensuite du dernier supplice la perfidie de Suffetius.

La manière la plus commode de faire un livre est de recueillir et de compiler: mais il est rare que les écrivains

de ce genre sachent borner leur travail. Ils s'attachent plutôt à remplir le volume qu'à écrire avec choix et discernement; voilà pourquoi ils confondent les notions et les caractères des choses. C'est le défaut des auteurs stratagématiques dont il a été question, et de presque tous ceux qui s'occupent à faire des recueils, de quelque espèce que ce soit.

Le mot stratagème vient des Grecs qui l'employaient à énoncer les manœuvres adroites et fines de la guerre: les Latins l'ont adopté, et il a passé chez les modernes. Valère Maxime dit que, sans ce terme, on aurait eu de la peine à exprimer en latin cette subtilité et cette adresse supérieure de l'esprit, exempte de tous reproches: c'est donc aux auteurs que l'on doit s'en prendre, s'ils ont mêlé avec ce qui n'est que stratagèmes, des faussetés et des fourberies. Au reste les Latins avaient les mots *astus*, *astutia*, et *calliditas* qui pouvaient équivaloir à stratagème, et que les grammairiens ont fait mal à propos synonymes de *dolus* et *fallacia*. Nous rendons très bien le sens des premiers par les termes, ruse et finesse, qui présentent une idée différente de la fourberie et de l'artifice; mais tous ces mots sont confondus dans les dictionnaires latins et français. Cependant, quand on parle de ruses de guerre, on ne doit entendre que celles qui sont permises, et c'est ainsi que cette expression équivaut à stratagème.

FIN DES REMARQUES SUR POLYEN ET FRONTIN.

STRATAGÈMES, RUSES DE GUERRE,

EMBUSCADES, SURPRISES.

Extraits

DE

FEUQUIÈRES, FOLARD, SANTA-CRUZ, JOLY DE MAIZEROY,
CESSAC, CARION-NISAS, JOMINI, etc.

Digitized by Google

Digitized by Google

Tandis que plusieurs écrivains militaires du premier ordre pensent avec raison que la lecture de Polyen et de Frontin ne doit pas être négligée, quelques autres voudraient que l'on oubliât entièrement leurs ouvrages pour ne s'occuper que des hautes combinaisons de la science. Cette question ne peut rester indécise pour les personnes qui voudront étudier à fond la matière et comparer les faits ; mais comme le temps et les livres manquent souvent pour entreprendre de semblables recherches, nous avons pensé que nous serions agréables à nos lecteurs en rassemblant ici sous un même point de vue, les articles que nous avons trouvé les plus propres à éclairer ce débat.

« Rien ne prouve davantage la nécessité de l'étude de l'histoire, que les ruses de guerre, dit Folard. Cette lecture, ajoute-t-il, me paraît beaucoup plus nécessaire à un général d'armée qu'à tout autre, outre qu'elle est très amusante et encore plus instructive. Lorsqu'on n'ignore point les ruses et les stratagèmes, on apprend à les rendre inutiles, et à les mettre en usage dans l'occasion. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'ils ont toujours leur effet, et que l'on donne encore tout au travers, quoiqu'il y en ait un très grand nombre qui ont été pratiqués mille fois. »

Ces extraits, qui terminent la partie ancienne, forment une sorte d'enchaînement avec les modernes dont nous allons nous occuper dans les volumes suivans.

Digitized by Google

STRATAGÈMES, RUSES DE GUERRE,

EMBUSCADES, SURPRISES.

Extraits de FOLARD.

OBSERVATIONS

Sur la conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Cassilinum.

§ I.

Le plus rusé capitaine est en même temps la plus brave. Réflexions sur le plan de guerre que Fabius se propose.

Je ne sais dans quel auteur j'ai trouvé cette maxime, que les plus fins et les plus rusés capitaines ne sont pas toujours les plus courageux. Quel qu'il puisse être, ancien on moderne, il a fait voir qu'on ne ponvait rien avancer de plus faux et de plus absurde. La guerre n'est pas seulement, comme dit Cicéron, un débat qni se vide par la force; mais encore par la ruse et le stratagème. En effet toute la science de la guerre ronle là-dessns. A la prendre dans chacune de ses parties, il n'y en a pas une qui ne l'ait ponr bnt, et qui ne nous y conduise. Or celui-là est le plus habile qui y excelle le plns, et celui qui y excelle le plus est toujours le plus courageux : car les capitaines d'un courage médiocre ne conservent jamais leur jugement dans le danger.

Si l'on prend toutes les parties de la science des armes les nnes après les autres, l'on verra qu'elles ne roulent que sur les tromperies et l'artifice réduit en art, et l'on peut dire que les généranx d'armées ne font jamais mieux connaître leur intelligence, leur courage, la bonté de leur jugement et leur prudence, que lorsqu'ils réussissent dans leurs desseins, plutôt par l'adresse de leur esprit, que par la force des armes; et pour réussir par celle-ci, il faut bien moins de valeur et de fermeté que dans l'autre. A-t-on douté de celle d'Annibal? A-t-on soupconné celle de Fabius? Cependant voici deux hommes qui jouent au plus fin, et qui remplissent parfaitement ce personnage.

La victoire qui s'acquiert par la force et par la supériorité du nombre est ordinairement l'ouvrage du soldat, plutôt qne celui du général; mais celle qu'on remporte par la ruse et par l'adresse, est uniquement due à celui-ci. L'une et l'autre sont la ressource des petites armées contre les

grandes, et toutes les deux la pierre de touche de la valeur et de l'intelligence. Cette ressource ne peut être que dans l'esprit et dans le cœur : l'un se trouve toujours tranquille et toujours présent dans les plus grands périls : il faut avoir l'autre bien haut et bien ferme pour soutenir et affronter un ennemi puissant et formidable.

Un général, qui se met à la tête d'une armée étonnée par les défaites précédentes; qui n'offre presque que de nouveaux soldats à la place des vieux qui ont péri dans les batailles; qui les expose contre de vieilles troupes accoutumées à vaincre, et qui rend tous les desseins de l'ennemi inutiles, quoique profonds, par la force de son esprit et par l'artifice de ses mouvemens; un général, dis-je, tel que celui-ci, est un homme du premier ordre, de la plus haute volée, un courage au-dessus de tous les autres, digne d'être admiré. Tel fut Fabius : ce sont ces sortes de temporiseurs qui sauvent les états, que la témérité et l'audace insensée ont laissés penchans à leur décadence. Fabius prend le commandement de l'armée Romaine dans un temps difficile et fâcheux. Parmi un si grand nombre d'officiers généraux, il n'en voit pas un seul sur la capacité duquel il puisse compter. Plus courageux que sages et solides, ils ne considéraient que leurs forces sans en examiner les qualités; ils s'imaginaient que la bonne volonté et le nombre des troupes suffisaient pour la victoire contre un ennemi toujours victorieux, dans la nécessité de vaincre, conduit par un chef habile, et en qui le soldat avait une confiance entière. Ils se trompaient grossièrement.

Fabius ne fut pas long-temps sans connaître l'esprit qui régnait dans son armée, et dont le général de la cavalerie était comme l'organe. Le dictateur avait un pouvoir trop étendu pour rien craindre de cette cabale; il demeura toujours ferme et constant dans ce qu'il s'était résolu de faire, il changea tout l'état de la guerre, résolu de suivre Annibal partout, d'observer ses mouvemens, et d'occuper les postes les plus avantageux sans rien engager, se souciant fort peu des plaisanteries de ses envieux, qui l'appelaient le pédant d'Annibal, qu'il espérait de réduire à la fin, et d'en être le maître.

Le général carthaginois connut bientôt le génie de ce grand homme. Il n'y voit aucun faible, il l'admire lorsque les Romains semblent le mépriser. Il se voit bientôt au bout de ses finesses. L'un échappe lorsque l'autre croit le tenir, et celui-ci ne tient rien lors même qu'il est le plus assuré de son coup.

Annibal ne pouvait se sauver qu'en donnant beaucoup de combats. Le Romain, bien persuadé qu'il ruinait son ennemi s'il pouvait les éviter, traînait la guerre en longueur dans un pays toujours favorable à ses desseins; le Carthaginois ne sait comment s'y prendre avec un tel antagoniste. Il se voit à bout et perd son but tandis que le Romain le mène au sien, et l'engage dans une sorte de guerre qui ruine toutes ses espérances, et relève celles de la république.

Après ce que je viens de dire, comment peut-on soutenir cette proposition, que les plus fins et les plus rusés capitaines ne sont pas toujours les plus braves? Je demande à ces gens-là, si un homme peu courageux conservera un jugement sain et tranquille dans les dangers les plus éminens de la guerre, et s'il ne faut pas les mépriser pour imaginer et pour mettre la ruse en effet; soit pendant

la chaleur d'une action, soit dans les dispositions qui la précèdent : car le but d'un esprit insidieux et rusé, est la victoire.

Celui qui compte sur le grand nombre de ses troupes, et sur leur courage, n'a pas besoin de tant de machines, ni d'une valeur si extraordinaire contre un ennemi qui n'a qu'une petite armée à lui opposer. Il laisse faire au nombre, il lui suffit de lâcher la détente, le coup part, et il est assuré de l'effet par ses forces. Les victoires de la plupart des conquérans, d'un Attila, d'un Gengiscan, d'un Timurbec, ont été le prix de leur nombre ; mais celles d'Annibal furent celui de la ruse et de la sagesse audacieuse de ce grand homme. Je conclus de tout ceci, que tout général qui n'est pas rusé est un pauvre général, et que ceux qui ont avancé cette proposition ne pouvaient rien dire de plus absurde.

Le projet de Fabius était tout ce qu'on pouvait penser de plus salutaire et de plus profond. Il fallait user d'une grande prudence, de beaucoup de dextérité et d'une prévoyance sans fin : car un ennemi habile et rusé, qui cherche l'occasion de combattre, remue son camp, et la fait naître par ses marches et ses contre-marches ; et comme il est assuré d'avoir toujours l'ennemi en queue ou en flanc, il peut l'engager dans quelque pays favorable à ses desseins, revenir sur ses pas par une marche accélérée et forcée. Il peut se servir de l'avantage de la nuit, et venir par des chemins contraires, secrets et peu battus ; ces sortes de marches sont d'autant plus heureuses, que la vitesse ne donne pas le temps d'en être averti. Fabius se démêle de toutes les ruses et les souplesses de son antagoniste, et le réduit à l'extrémité par des mouvemens bien concertés, qui rendent sans effet ceux de son ennemi.

Végèce est favorable à mon opinion. Il dit qu'il y a peu de capitaines très vaillans qui exécutent de grands faits d'armes, ce qui est très véritable ; étant une chose bien rare que les courages trop ardens, impétueux et trop impatiens soient accompagnés de beaucoup de prudence. Fabius autant par sa patience et son adresse, que par son courage et sa capacité, sauve la république lorsqu'elle semblait désespérer de son salut, et que tout conspirait à une décadence prochaine.

Unus homo nobis cunctando restituit rem,

dit Ennius. La prudence fut la qualité qui était le plus au goût de Végèce. « Les bons capitaines, dit-il, ne sont pas ceux qui combattent en rase campagne, où le péril est commun ; mais bien ceux, qui par adresse et ruse de guerre, sans qu'il leur en coûte un seul soldat, essayent de défaire l'ennemi, ou du moins à le tenir en crainte et en échec. » C'était là le talent de Fabius.

Il fallut que la république tombât dans un danger éminent pour se tourner du côté des gens de bien. Si on veut bien se donner la peine d'examiner avec quelque attention ce que les auteurs Grecs et Latins rapportent des événemens de cette guerre d'Annibal, et la conduite des généraux, comme celle du Sénat, on conviendra qu'il y avait bien de l'ignorance dans les uns et bien des étages vides dans les têtes de l'autre : ce Sénat, si vénérable dans l'éloignement s'égarait étrangement, et souvent. Il fut peu équitable, et même injuste à l'égard du plus grand

capitaine, et le plus honnête homme de la république. Minucius, général de la cavalerie, homme imprudent et fanfaron, forma un puissant parti contre le dictateur : chacun, à l'envi, se donna la liberté de décrier la sagesse de sa conduite. On ne peut lire celle du peuple et du Sénat sans indignation, et regarder les envieux de ce grand homme sans un extrême mépris.

Mais comment se peut-il que ce Sénat, rempli de si bonnes têtes, s'il faut en croire les admirateurs des Romains, n'ait pu connaître le caractère, la suffisance et le solide du projet de Fabius ; qu'il n'ait pu connaître aussi l'ignorance et les défauts de ceux qu'il mit à la tête des armées, qui firent tant de honte au nom romain ; pendant qu'un étranger sorti du fond de l'Espagne, à la tête d'une armée formée de différentes nations, qui n'est jamais entré dans Rome, n'ignore rien de ce qui se passe dans les délibérations les plus secrètes du Sénat? On aurait dit qu'il se gouvernait au gré de ses désirs. Il étudie, il creuse si bien l'humeur, le génie et le caractère de chaque consul qu'on lui oppose, il profite si habilement de leurs faibles, que tous les historiens conviennent qu'il dut à cette connaissance, et à un talent si merveilleux et si rare, tout le succès de cette guerre.

S'il eût découvert dans le dictateur le moindre défaut, dont il eût pu tirer avantage, il ne lui eût sans doute pas échappé ; mais il ne rencontra dans ce capitaine que des vertus et des qualités éminentes pour la guerre, une profondeur de génie, une prévoyance sans bornes, qui ne suivait pas, mais précédait les conjectures : devinant les desseins de l'ennemi, et ce qu'il pouvait entreprendre par la connaissance qu'il avait du pays, et par là de ce qu'il pouvait faire ; se maintenant dans la possession d'agir à sa volonté, ne recevant jamais la loi de la nécessité ni du hasard. Il ne fallait pas moins que cet assemblage de grandes qualités dans le Romain, pour embarrasser le Carthaginois dans ce qu'il s'était résolu de faire.

Il est difficile que deux grands hommes qui se font la guerre, puissent remporter de grands avantages l'un sur l'autre, si l'un cherche avec autant d'ardeur le combat, que l'autre à l'éluder et à détourner les coups qui le menacent par sa prudence et par son adresse. La défensive ruinait infailliblement Annibal, et tirait les Romains de leur décadence. Le dictateur prend donc le parti de traîner la guerre en longueur, et d'observer les mouvemens de l'ennemi, de le côtoyer sans le perdre de vue, de se poster avantageusement, de le harceler sans cesse, l'inquiéter dans ses fourrages et dans ses vivres, bien résolu de se servir de l'avantage des lieux et de saisir l'occasion, s'il la trouve, et de n'en fournir aucune à son ennemi.

Annibal, déconcerté de ce nouveau plan de guerre, qui lui coupe tout moyen d'exécuter librement et à son aise ce qu'il voudrait tenter, mit en œuvre tout ce que son esprit fécond en expédiens put lui fournir d'artificieux pour réduire le général Romain à descendre dans les plaines ; mais ce fut inutilement. Il emploie ces moyens violens dont il s'était servi contre Flaminius ; il remplit la Campanie de tous les maux de la guerre. Il y porte le fer et le feu ; mais il avait affaire à un homme qui ne s'émouvait pas aisément pour des sujets si légers par rapport aux conjonctures. Il demeura inébranlable et toujours fixe dans le

système de guerre qu'il s'était résolu de suivre, sans jamais s'en écarter que dans le cas d'une nécessité absolue, ou dans des conjonctures si favorables qu'il pût être assuré du succès entier de ses armes, et sans lesquelles il croyait qu'il allait du salut de la république, contre un antagoniste aussi redoutable que le Carthaginois, d'opiner plutôt selon les règles les plus sévères de la prudence, que d'obtenir des avantages par un pur coup de hasard.

Annibal se vit roulé de la sorte pendant toute cette campagne. Il épie inutilement l'occasion d'en venir aux mains; tout ce que l'art lui peut fournir de ruses et d'artifices, dont l'usage lui avait été jusqu'alors si heureux et si glorieux, est réduit à l'absurde : il ne voit plus où il en est contre un homme qui fait la guerre de la sorte. Il voit en effet que ses affaires prennent un train peu favorable, qu'elles déclinent, et qu'il faut enfin redescendre après avoir monté si haut.

Cette manière de faire la guerre, jusqu'alors inconnue aux Romains, et ruineuse aux Carthaginois, fit l'admiration de ceux-ci et le mépris des autres, incapables d'en connaître le fin, et confondant dans la conduite de leur général la lâcheté avec la prudence; ne prenant pas garde qu'il était tout rempli de celle-ci, alors si nécessaire, et que pour former un dessein de défensive aussi profond que le sien, on ne le peut sans une très grande fermeté et un courage au-dessus du commun. Ils le regardèrent comme un homme qui évitait le combat, bien plus par timidité, défaut de courage et par défiance de lui-même, que par raison. Ses maximes, qui étaient de ne rien donner à la fortune, et de prendre ses mesures avec la dernière circonspection, firent qu'on l'accusa dans cette affaire-ci de n'avoir su profiter de l'occasion favorable de couper les vivres et toute espérance de retraite à l'armée carthaginoise, imprudemment engagée dans ces détroits. Ce fut du moins le sentiment des généraux de son armée.

Comme Fabius savait qu'il avait affaire à l'ennemi du monde le plus rusé et le plus fécond en ressources, il crut ne devoir rien négliger des précautions nécessaires pour lui couper toute voie de retraite ou de retourner sur ses pas avant que de rien engager. Il paraît qu'il parvint à ce dessein-là; mais comme il fallait du temps pour cela, il donna celui à son ennemi de pourvoir à ses affaires, sans qu'on puisse accuser le dictateur d'avoir négligé l'occasion de faire un bon coup, mais seulement d'avoir multiplié les sûretés qui ne lui servirent de rien, et de s'être conduit avec un peu trop de circonspection; ce qui lui fut moins préjudiciable que la mauvaise conduite et le peu de capacité des officiers généraux : l'entreprise échouée par la ruse d'Annibal, découragea les soldats Romains, qui soupçonnèrent leur général de faiblesse et de lâcheté. Ses ennemis et ses envieux, dont Rome n'était pas moins bien fournie que l'armée qu'il commandait, soulevèrent le Sénat contre sa conduite; et quoiqu'il fît pour se justifier, on ne goûta point ses raisons. Le général de la cavalerie, et ceux de sa cabale, avaient tellement prévenu tout le peuple contre lui par leurs lettres écrites au Sénat et à la ville, qu'il n'y eut qu'un très petit nombre de gens sages qui crurent le dictateur irréprochable; mais le peu qu'il y en avait n'était pas capable de faire pencher la balance. L'on croit que si ce général eût profité

de la conjoncture, toute l'armée d'Annibal eût été taillée en pièces, ce qui n'était pas une entreprise sur le succès de laquelle on pût trop compter. Le dessein du dictateur était plus assuré et plus profond qu'on ne pense pour finir la guerre sans mettre les affaires au hasard : il voulait enfermer son ennemi dans ces détroits, et le réduire à sa miséricorde, comme nous le ferons voir dans le cours de ces observations.

On a de la peine à concevoir que les Romains n'eussent encore rien compris dans le plan de guerre et de conduite du dictateur, ou qu'ils en oubliassent sitôt la solidité, bien que ce grand capitaine leur eût fait assez connaître que l'état où il voyait les affaires de la république, et celles de leurs ennemis, les obligeaient à changer celui de la guerre, et à suivre une route différente de celle qu'on avait suivie jusqu'alors ; que la défensive était l'unique moyen de sauver la république, et de la délivrer sans coup férir d'un ennemi si formidable ; qu'en se conduisant de la sorte, ils le ruineraient infailliblement sans rien hasarder. L'on peut reconnaître par tout ce qu'il fit, combien il était habile dans la science des postes et des campemens. Rien n'inquiétait tant Annibal, et ne l'embarrassait davantage qu'une défensive ; les remèdes qu'il employa pour obliger les Romains à combattre étaient pires que le mal : car outre qu'ils lui furent inutiles contre Fabius, la république en tira plus de bien que de dommage, par les excès et les violences exercées sur les peuples et dans la campagne, qu'Annibal arma contre lui, au lieu de les gagner par des moyens tout contraires.

Cette conduite si opposée à ses véritables intérêts et aux conjonctures, le fit regarder comme un homme qui n'a plus rien à perdre, et qui ne voit d'autre ressource que dans son désespoir. Le dictateur comprit, par une conduite si peu sensée, combien il lui importait de temporiser, et de ne rien hasarder contre un ennemi qui allait se ruiner. Il le côtoya toujours de camp en camp, et de poste en poste, sans rien engager, persuadé qu'il ne pouvait séjourner long-temps dans la Campanie, ruinée par le séjour des armées.

Quel était le but du général Carthaginois ? Il est surprenant qu'il n'en ait point d'autre que celui de combattre, et de vaincre toujours sans aucun profit, rien de réglé dans ses projets, nulle pensée d'établissement, nul moyen d'y parvenir, s'il n'était maître des places fortes, dont la perte énervait la république. C'est à quoi Annibal ne pensa jamais : cependant le gain de plusieurs victoires ne sert de rien, s'il n'est suivi de la prise des forteresses ennemies. Le parti que prenait le dictateur, eût dû obliger Annibal à s'attacher à quelque siége, qui lui importait bien plus que la défaite de l'armée romaine, et son expérience eût dû lui apprendre que les Romains se releveraient aisément de leurs pertes. Un général qui imiterait un tel modèle dans la conduite d'une guerre, se trouverait aussi peu avancé dans dix ans, que le fut Annibal au bout de dix-huit qu'il employa dans celle-ci.

Ce grand homme, plus propre à vaincre qu'à savoir profiter de ses victoires, court le pays, traverse des provinces entières en vrai vagabond, qui cherche le pillage et à subsister, comme n'ayant rien de meilleur à faire contre un ennemi qui l'observe, le harcelle et le serre de près, et qui va le réduire à ne savoir où se tourner. La campagne se passe de la sorte en

mouvemens réciproques. Annibal se trouve enfin au bout de sa course, il trouve des pas de montagnes et la mer, et se voit obligé de retourner par le chemin d'où il est venu. Le dictateur, qui cherche l'occasion de faire un bon coup, jugea par le chemin qu'il prenait, qu'il allait s'engager dans un pas très dangereux, environné de montagnes et de défilés, d'où il lui serait difficile de sortir. Il profite à propos de ce passage important, s'en rend le maître, et l'attend en bonne posture; l'on vit pour le coup le grand et rusé Carthaginois tomber dans le même piége qu'il avait tendu à Flaminius au défilé de Thrasymène.

Tite-Live est plus exact dans le détail de cette marche, et rapporte des circonstances qui ont un grand air de vérité, et qui me font croire qu'il s'est servi de mémoires qui ne sont pas venus à la connaissance de Polybe; ce qui me paraît d'autant moins suspect, que ce que dit l'historien romain est favorable à Annibal, et le justifie à l'égard de la faute qu'il commit de s'être engagé dans ces détroits, d'où il semblait ne devoir jamais sortir, et où il n'y avait qu'une seule issue, dont les Romains étaient les maîtres. Désespéré d'un événement si extraordinaire, il reconnaît sa faute, et se trouve dans le piége à la merci de ses ennemis, dont il se voit environné. De quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des obstacles presque insurmontables et d'affreuses difficultés, pour peu que le général romain sache profiter de ses avantages. Cependant il ne se décourage point. Il pense à se délivrer d'un pas si dangereux. Il vit bien que la force n'était pas un moyen fort assuré. Il voyait même de l'impossibilité à forcer le dictateur si avantageusement posté. Sa cavalerie, sur laquelle il comptait le plus, lui devenait inutile dans un pays si difficile. L'armée romaine occupait toutes les hauteurs, et le seul passage par où il pouvait entrer dans la plaine. Le rusé Carthaginois n'avait pas de temps à perdre, il profite de la faute de l'ennemi, qui bien loin de l'attaquer sur-le-champ et de profiter de l'avantage des lieux, remit la partie au lendemain, et laisse échapper l'occasion de le combattre et de finir tout d'un coup la guerre. Les ruses et les stratagèmes, dit Tite-Live, sont les ressources des généraux qui ne peuvent rien emporter par la force. On peut voir dans cet auteur, comme dans le nôtre, les moyens dont Annibal se servit pour se tirer d'un endroit si difficile et si dangereux.

Les ruses les plus récentes, et qui n'ont aucun exemple, sont celles qui sont les plus estimées et les plus difficiles à prévoir. Il faut qu'on avoue que celle-ci, où les Romains se laissèrent prendre, n'est pas des plus fines: elle me paraît puérile, et plus capable d'épouvanter des petits enfans que des gens de guerre, et cependant elle eut son effet. La superstition ne serait-elle pas entrée pour quelque chose dans ce que les Romains pensèrent de ces feux errans sur la pente et sur le haut de ces montagnes? On sait assez combien les impertinences des poètes, canonisées et prêchées par les prêtres, avaient renversé de cervelles du temps du paganisme. Jamais peuple n'en a été plus gâté que celui de Rome; les soldats, comme plus brutes et plus ignorans, croyaient tout bonnement ces folies. Ces feux n'auraient-ils pas contribué à leur remplir l'imagination de quelque divinité favorable aux Carthaginois? Toutes choses paraissent des prodiges aux esprits su-

perstitieux, qui mettent leurs dieux par tout où ils ne peuvent rien comprendre, et surtout la nuit, qui rend certains phénomènes militaires plus épouvantables. Je ne sais; mais on conviendra qu'il faut être bien faible et bien susceptible de crainte et de terreur, pour donner dans un panneau aussi grossier que celui-là. En ce temps-ci personne n'aurait bougé de son poste, on eût envoyé reconnaître, et l'ennemi n'aurait remporté que de la honte de son stratagème. Comme il y avait beaucoup à se défier d'Annibal et de ses ruses, le meilleur et le plus prudent était de faire reconnaître et de ne se dégarnir nulle part, se fortifier aux endroits les plus pratiquables, et cependant se tenir sur ses gardes; puisque le général n'avait rien omis des mesures et des précautions pour s'empêcher d'être forcé aux endroits par où l'ennemi pouvait tenter quelque entreprise. Il était aisé au moins sensé de s'apercevoir que ce n'était qu'un piége qu'Annibal leur tendait.

Fabius comprit d'abord ce que ce pouvait être; mais était-il bien assuré que ceux qui gardaient les passages penseraient comme lui? Ces généraux, ces soldats, qui désiraient tant de combattre, qui taxaient le dictateur de faiblesse et de lâcheté, s'étonnent et s'effraient d'une chose, dont les plus simples et les courages les plus médiocres n'eussent tenu aucun compte. Ils n'ignoraient pas que les endroits où ils voyaient paraître ces feux étaient les moins pratiquables de la montagne, et que peu de monde suffisait pour les défendre. Il fallait qu'ils fussent réduits à l'état des bêtes brutes, et que la peur leur eût fait perdre le jugement, pour abandonner le seul endroit par où l'ennemi pouvait s'échapper, pour courir à ceux où il n'y avait rien à craindre.

Il y a du plaisir à entendre Tite-Live, qui parle de cette ruse d'Annibal comme d'une chose épouvantable à la vue, même pour tromper l'ennemi. *Ludibrium oculorum specie terribile ad frustrandum hostem commentus.* Je ne sais si cette aventure n'est pas aussi honteuse aux Romains que la bataille de Thrasimène. Pour moi je suis persuadé que si pareille chose arrivait à quelqu'un de nos généraux modernes, il n'aurait que faire de paraître dans le monde, son aventure serait chantée par toute l'Europe, et assaisonnée de tout le burlesque imaginable.

Annibal, qui ne craignait rien tant que d'être attaqué, voyant que l'ennemi ne profitait pas de l'occasion de le défaire en l'attaquant de toutes parts, attendit celle de la nuit, pour l'exécution de ce qu'il s'était résolu de faire pour tromper les Romains. Je doute qu'il fût bien assuré du succès; à moins qu'il ne les prît pour des stupides. Il les trouva tels en effet. Ils donnèrent dans le piége qu'il leur tendit; et pendant que ses armés à la légère tâchent de se rendre maîtres des hauteurs, et qu'ils y chassent les bœufs, il marche droit au passage où Fabius avait posté quatre mille hommes de son infanterie pour le défendre. Annibal ne doutait point d'y trouver une grande résistance. On peut en juger par l'ordre et la disposition de ses troupes.

Il mit à la tête ses pesamment armés, qui étaient tout ce qu'il avait de plus fort dans son armée. La cavalerie marchait à la queue de cette infanterie. Les bagages venaient ensuite, suivis des Gaulois et des Espagnols, qui faisaient l'arrière-garde.

Le Carthaginois se flattait de forcer

le passage à la faveur de la nuit, espérant, comme cela arriva, que celui qui y commandait s'affaiblirait à cet endroit important, s'il était assez imprudent pour croire qu'on attaquerait par ces endroits presque inaccessibles, où il verrait tous ces feux. Il n'y manqua pas, il y envoya du secours, bien qu'Annibal ne comptât pas absolument qu'on dégarnît le seul poste par où il pouvait s'échapper. Mais quelle dut être sa surprise, lorsqu'il s'aperçut que le passage était presque abandonné par l'imbécillité de celui qui y commandait, qui s'était ridiculement imaginé que l'ennemi tirait de ce côté-là !

Je ne sais ce que pensait notre auteur en écrivant cette aventure. Pour moi, toutes les fois que je me la représente, je ne saurais m'empêcher d'en être surpris. Souvent les fautes qui produisent les événemens les plus tristes et les plus funestes, sont si palpables, si grossières et si lourdes, qu'il est difficile que ceux qui en sont les spectateurs puissent s'empêcher d'égayer leur imagination sur le général qui y tombe. Je ne vois rien de plus ridicule que la contenance d'un homme qui, croyant courir à une affaire importante et sérieuse, abandonne un poste d'où dépend la gloire ou la honte d'une armée, et souvent sa perte entière. On a peine à concevoir une telle conduite. Tous les auteurs conviennent qu'il prit presque tout ce qu'il avait de troupes, et qu'il marcha à ces feux, et lorsqu'il croit y rencontrer l'ennemi avec toutes ses forces, il se trouve tout-à-coup au milieu d'un troupeau de bœufs, pendant que l'ennemi, profitant de sa sottise, s'échappe et le laisse là.

Les gens sans expérience et les ignorans, qui ne connaissent pas l'importance du poste qu'on leur confie, sont sujets à tomber dans des fautes de cette nature; mais il est rare qu'on puisse les porter si loin que le romain. C'est en vérité dommage que notre auteur n'ait pas égayé cet endroit de quelques remarques sur une aventure si burlesque. Les termes magnifiques dont Tite-Live se sert dans cet endroit de son histoire, me paraissent assez mal placés. Il nous représente ces bœufs si épouvantables, comme je l'ai dit plus haut, qu'il n'en eût pas fait davantage s'il eût décrit le combat du taureau de Lerne. Je m'étonne que les auteurs anciens et modernes ne nous aient pas fait remarquer la pauvre et misérable conduite des généraux romains et le ridicule du stratagème qu'ils traitent et décrivent de la manière du monde la plus sérieuse et la plus grave, en si beau sujet d'en rire et de s'en moquer. J'en trouve un beaucoup plus fin et pas moins agréable, mais qui ne pouvait manquer d'avoir son effet; au lieu qu'on ne pouvait assurer rien de certain de l'autre, si celui qui l'imagina n'eût fait un très grand mépris de l'ennemi qu'il avait en tête. Nous allons le rapporter pour égayer la matière. Je le tire de Tourreil, et celui-ci d'Athénée. Nous finirons ce paragraphe par quelques autres plus graves, plus remarquables, et plus propres pour l'instruction de mes lecteurs.

« Les Cardiens dressaient leurs che-
» vaux à danser au son de la flûte. Ce
» bizarre exercice leur coûta cher un
» jour de bataille, par le stratagème
» du général de l'armée ennemie,
» instruit de leur coutume, pour avoir
» long-temps séjourné chez eux. Ce
» général, sur le point d'en venir aux
» mains, s'avisa de placer aux premiers
» rangs un corps de joueurs de flûtes,
» dont les airs mirent les chevaux car-

» diens en humeur de commencer » leur danse ordinaire. Le cheval fait » au manège musical, ne manque pas » de caracoler aussitôt en cadence ; le » cavalier obéit malgré lui aux mou- » vemens du cheval, et l'on devine » bien par où se termina un ballet » semblable. » Je soupçonne beaucoup mon auteur dans le récit de l'action de Cassilinum; il faut qu'il ait oublié certaines circonstances qui ont pu favoriser l'entreprise d'Annibal. Il est apparent que le dessein du dictateur était d'envelopper le général carthaginois dans ces détroits, ce qu'il ne pouvait faire qu'en divisant ses troupes pour occuper tous les passages et les hauteurs dont les ennemis pouvaient se rendre les maîtres, et par là il dut s'affaiblir extraordinairement. Annibal ne doutait nullement que son stratagème n'obligeât encore le général romain d'envoyer du renfort du côté où ces feux paraissaient, et qu'il se dégarnirait aux endroits où il ne paraissait pas qu'on dût attaquer; ce qui arriva en effet. Polyen rapporte un stratagème de Brasidas qui me paraît d'une instruction merveilleuse pour les généraux inquiets et peu prévoyans qui réduisent leurs armées à rien par les précautions inutiles qu'ils prennent faute d'expérience ; car il est dangereux de diviser ses troupes lorsqu'on a l'ennemi en face et en masse devant soi. Rapportons l'exemple, il mérite d'avoir place ici.

« Brasidas était campé auprès d'Amphipolis sur une hauteur de difficile » accès, où les ennemis l'environnaient de tous côtés. Dans la crainte » qu'ils eurent qu'il ne leur échappât » à la faveur de la nuit, ils résolurent » de l'enfermer, et se mirent à élever » de grands retranchemens tout an- » tour de son camp. Les Lacédémoniens étaient indignés que Brasidas » ne les menât point au combat, et » qu'il les exposât à périr honteuse- » ment de faim; mais il leur dit qu'il » saurait bien trouver le temps de les » tirer d'embarras. En effet dès que » la clôture fut presque achevée, et » qu'il restait à peine l'espace d'un ar- » pent qui ne fut pas fermé, il dit : » *c'est maintenant le temps de combattre*, » et faisant sortir ses troupes, il donna » courageusement sur l'ennemi, et » s'échappa. La disposition étroite des » lieux se trouva favorable pour les » troupes, qui étaient moins nom- » breuses que celles des ennemis ; et » d'ailleurs la clôture qu'ils avaient » faite empêchait que les Lacédémo- » niens pussent être attaqués par der- » rière; ainsi le travail des ennemis » ne servit qu'à rendre leur multitude » inutile, et assura la retraite des La- » cédémoniens. »

Rien ne prouve davantage la nécessité de l'étude de l'histoire que les ruses de guerre. Les anciens s'appliquaient à ces sortes d'ouvrages. Cette sorte de lecture me paraît beaucoup plus nécessaire à un général d'armée qu'à tout autre, outre qu'elle est très amusante et encore plus instructive; car l'ignorance où l'on est là-dessus fait que l'on est toujours nouveau contre la ruse et le stratagème; et lorsqu'on ne les ignore point, on apprend à les rendre inutiles ou à les mettre en usage dans l'occasion. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'ils ont toujours leur effet, et que l'on donne encore tout au travers, quoiqu'il y en ait toujours un très grand nombre qui ont été pratiqués mille fois. La matière est abondante à l'égard des armées engagées dans de mauvais pas. Je me borne à trois des anciens, car il y en a une foule, et un moderne très

remarquable. Frontin me fournit les trois premiers, et je tire l'autre de l'historien du maréchal de Guébriant.

« Le colonel Publius, en la guerre » des Samnites, *dit Frontin*, voyant » l'armée investie par les ennemis en » un lieu désavantageux, se détacha » du gros pour s'aller saisir d'une col- » line, afin de les attirer de ce côté-là, » et de donner moyen à l'armée d'é- » vader; ce qui arriva comme il l'avait » prémédité, car les ennemis l'étant » venus envelopper, laissèrent échap- » per le consul, et le colonel se sauva » la nuit par un généreux effort, et » l'alla rejoindre avec sa troupe.... » Un autre, *dit encore Frontin*, fit la » même chose sous le consul Attilius » Calatinus, car le voyant enfermé » dans un vallon, et toutes les mon- » tagnes voisines occupées par les en- » nemis, il prit avec lui trois cents » soldats qu'il encouragea à bien faire, » et s'enfonçant dans le vallon, y at- » tira l'ennemi, et donna moyen au » consul de sauver le gros de l'armée, » tandis qu'il s'opiniâtrait à la dé- » fense. » Je l'ai dit quelque part dans ce t ouvrage, jamais peuple n'a donné plus aisément dans les piéges qu'on lui tendait qu'ont fait les Romains. L'histoire est parsemée de eurs disgrâces sur ce point là. On se souviendra de la honte des fourches caudines, elle est célèbre dans l'histoire romaine, où il n'y en a pas pour une; mais il y a d'autres piéges qui leur ont été tendus, d'où ils se sont heureusement débarrassés. Celui que je vais rapporter est singulier, car ils s'en tirèrent par une ruse qui ne peut tromper que des gens grossiers et des stupides.

« Le consul Minutius se trouvant » enfermé dans des détroits sur la côte » de Gênes, et craignant l'aventure » des fourches caudines, dont le sou- » venir étonnait déjà ses soldats; il » fit marcher ses chevaux légers nu- » mides vers le passage, et attira l'en- » nemi de ce côté-là, comme un spec- » tacle, par la laideur de leurs che- » vaux et la mauvaise mine des cava- » liers, qui avaient mis pied à terre, » et folâtraient pour se rendre plus » ridicules. Mais tout-à-coup voyant le » passage dégarni, ils remontèrent sur » leurs chevaux, et passant ces détroits » à toute bride, se répandirent par la » campagne, où mettant tout à feu et » à sang, ils obligèrent les ennemis à » quitter le consul pour venir défen- » dre leur bien. »

Le stratagème moderne me paraît plus remarquable qu'aucun de ceux que je viens de rapporter. Il est digne d'un guerrier habile et profond. Si l'affaire ne s'est pas passée dans un pays de montagnes, dans le reste elle se trouve conforme au sujet que je traite. C'est un général qui se tire d'un pas très dangereux, où il s'était imprudemment engagé, par un stratagème plus profond que celui d'Annibal, et dont les généraux qui y donnèrent ne furent pas indignes d'être moqués. Quand même ce fait ne serait pas tout-à-fait parallèle à mon sujet, je ne saurais m'empêcher de le citer, tant je le trouve digne de l'admiration des connaisseurs.

La prudence et le courage ne paraissent jamais avec plus d'éclat que dans les hommes qui conservent l'une et l'autre dans les dangers les plus pressans et les difficultés les plus affreuses. Dans ce que je vais dire ici, le maréchal Banier fit voir ce que peut la valeur qui ne s'étonne de rien, jointe à l'esprit rusé et de ressource de cet habile guerrier. Je vois peu de manœuvres et de ruses semblables à celles

de ce général pour se tirer d'un pas très dangereux, et l'antiquité ne nous offre rien de semblable et de mieux conduit.

Ce général suédois n'avait qu'une armée de quatorze mille hommes ; il se trouve pourtant engagé et coupé par une autre de quarante-cinq mille, commandée par des généraux expérimentés, et qui vint fondre sur lui dans un temps où il se croyait bien assuré.

Ayant décampé de Torgaw, il prit sa route du côté de Furstemberg sur l'Oder ; il passe cette rivière avec bien de la peine. Banier croyait que Wrangel l'attendrait à l'issue du marais de Custrin ; mais il apprit que Wrangel était de l'autre côté vers Stettin. Cela le mit en doute s'il continuerait sa marche. Comme il avait sujet de croire que les ennemis emploieraient plus de deux jours à passer tant de marais, qu'ils devaient trouver, il espéra de les prévenir. Mais son étonnement fut extrême, quand il vit devant lui au bout de trois jours l'armée impériale qui faisait une lieue de front : dans un danger si pressant, la bravoure de ses troupes fut son unique ressource.

Quelque grande que parût l'intrépidité de l'habile général, il était cruellement agité dans le fond de son âme. De quelque côté qu'il jetât les yeux pour sa retraite, il ne voyait qu'une perte assurée. Retourner en arrière cela ne se pouvait : il n'osait se fier à la Pologne, qu'il avait à droite : entreprendre de forcer une armée, la témérité semblait trop grande.

Banier songe à un stratagème : il envoie sa femme, celles de ses officiers et son principal bagage par la Pologne dans la basse Poméranie. Les ennemis croient qu'il va prendre le même chemin, s'avancent vers le Notez, et font divers ponts pour suivre les Suédois le long des bois qui mènent à la basse Poméranie. Dans le dessein de mieux tromper Galas, le maréchal fait semblant d'être tout prêt à partir ; et afin que la nouvelle en vienne à l'électeur de Brandebourg, qui partageait déjà le butin et les prisonniers de l'armée de Suède avec le général de l'armée de l'Empereur, Banier donne quelque argent, et promet une plus ample récompense à un cornette du pays de Brandebourg, qui offre d'amener un guide fidèle et capable de conduire l'armée suédoise par les bois le long du Notez. Le cornette ne manqua pas d'en avertir l'électeur. Les ennemis marchent incontinent dans la Pologne. Le maréchal, qui n'avait rien dit de son dessein, fit sur les neuf heures du soir une contremarche vers l'Oder, déterminé à forcer le comte de Bouchain, qui gardait l'autre passage de la rivière. Il espérait de forcer le comte avant que Galas, qui s'était avancé d'une journée, pût passer le lac de Custrin.

Mais quelles furent sa surprise et sa joie, quand il vit qu'il avait moins d'affaires : Bouchain avait délogé pour joindre Galas. Mais plutôt quels furent le dépit, le chagrin, et la honte de celui-ci, lorsqu'il apprit que l'armée suédoise avait passé heureusement l'Oder à gué ! Ses gens, qui avaient déjà fait des chansons sur la défaite prochaine de l'ennemi, furent cruellement raillés par des pasquinades affichées à Hambourg. On grava en taille douce Galas et ses officiers subalternes, embarrassés à lier le haut d'un sac, où l'armée suédoise paraissait enfermée, à l'exception de Banier, qui, coupant de son épée le bas du sac, ouvrait un passage à ses gens, pendant que les ennemis contestaient sur le butin et sur le pil-

lage. Je ne sais si les Romains ne contestèrent pas sur le pillage et sur les prisonniers de l'armée d'Annibal.

N'est-ce pas une grande injustice, quand les affaires tournent mal par la faute d'un autre qui fait à sa tête, de faire tomber toute l'iniquité sur le général, dont on a enfreint les ordres? C'est l'ordinaire dans les mauvais succès, et particulièrement dans une guerre toujours malheureuse, de s'en prendre aux chefs qui se font battre, ou qui échouent dans leurs entreprises. On tourne toute la censure, tout le blâme sur lui: on se répand en invectives et en reproches sur celui qui n'y a aucune part. Le général donne ses ordres, c'est à ceux qui les exécutent d'agir conséquemment. Ce n'est que dans les batailles qu'un officier général peut prendre sur soi, et régler sa conduite selon les différens cas et les accidens inopinés; mais lorsqu'il s'agit d'un poste d'une extrême conséquence, et du seul endroit par où l'ennemi peut s'échapper, on y met tous ses soins, et son attention la plus grande: on ne l'abandonne point. C'est donc celui qui désobéit, qui est le seul coupable, et c'est celui ordinairement dont on ne parle point; c'est au chef à qui on en impute la faute. On fabrique mille mensonges sur sa conduite, chacun selon sa passion plus ou moins forte.

Les reproches faits à Fabius, ne sont pas sans quelque fondement à l'égard de certaines précautions peut-être inutiles, ou du moins de ses incertitudes; mais ses ennemis, qui s'en faisaient si fort à croire, quoique fort ignorans et sans expérience, sont-ils exempts des plus grands reproches? Ils pouvaient en demeurer sur ses incertitudes et sur son manque de prévoyance, qui se fait assez remarquer; mais d'y ajouter des calomnies atroces, et de décrier sa conduite comme celle d'un lâche et d'un traître, pour le ruiner plus sûrement dans le sénat, je ne vois rien de plus bas et de plus honteux. Qui nous assurera que cette conduite trop circonspecte de Fabius, qui ne fut pas un défaut en lui dans la situation des affaires des Romains, ne trouva pas place dans les vaudevilles, dans les chansons et dans les satires? Je suis persuadé qu'il n'y fut pas oublié, et qu'il fut chanté de la bonne sorte, comme l'ont été tant d'autres moins coupables que leurs ennemis et leurs envieux.

Le maréchal de Catinat et M. le duc de Vendôme, deux capitaines célèbres, qui ont fait la gloire de leur temps, n'ont pas été en proie aux chansons mordantes des poètes, qui ne se sont jamais égayés sur la sagesse de leur conduite et de leurs entreprises. Leurs dangereux ennemis n'étaient pas poètes, mais adroits et malins courtisans; et pendant que toute la terre les admirait, ils les firent passer à la cour comme des gens à qui une bonne dose d'élébore n'aurait pas suffi pour leur remettre l'esprit dans son assiette naturelle. De bonnes lettres en prose firent le coup à la cour, comme celles de Minucius dans le sénat, et ces lettres réussirent selon leurs souhaits. Sur la foi de ces mauvais rapports, il arrive quelquefois dans les cours des princes qu'on disgracie, et qu'on note d'infamie des hommes capables de bien servir l'État, pendant qu'on laisse sur pied l'auteur du mauvais succès d'une campagne. Tout tomba sur la tête de Fabius dans le sénat, sans prendre garde que c'était sur celle de ses envieux que toute la honte de Cassilinum aurait dû tomber. On aime mieux s'en prendre à

celui qui commande, dont le mérite, l'intelligence et la vertu, incommodaient ces messieurs-là. Les officiers généraux sont toujours ceux qui forment sourdement ces sortes de pratiques contre le général. Chacun s'imagine avoir sa place, ou être moins méprisé d'un autre, qui les craindrait, ou qui s'en laisserait gouverner.

Minucius, général de la cavalerie, s'était mis dans l'esprit que s'il pouvait supplanter le dictateur, il aurait la conduite de cette guerre: tant il avait bonne opinion de sa suffisance. Il avait formé un si puissant parti contre son général, le plus honnête homme de la république, que toute l'armée faillit à se soulever, pendant qu'on le déchirait à Rome de la manière la plus indigne. On lui attribua toutes les manœuvres d'un lâche et d'un traître, et l'on vint à bout de faire passer ces infamies. Il y a certes de quoi s'indigner contre le sénat, qui condamne un général avec tant d'aveuglement et d'iniquité, lorsque la faute et la honte eussent dû tomber sur les officiers généraux, qui ne firent rien et n'exécutèrent aucun des ordres du dictateur. Nous avons vu de nos jours un grand nombre de Minucius se distinguer par des moyens si bas et si malhonnêtes, à l'égard de certains généraux du premier ordre qui ont commandé les armées en Italie et en Flandre, pendant le cours de la guerre de 1701. Leurs envieux, soit par haine ou par ambition, ou par d'autres vues qui nous sont inconnues, trouvèrent le secret par de basses intrigues de les faire succomber, sans qu'ils aient pu venir à bout de ternir leur réputation: ils l'ont au contraire augmentée, bien loin de la diminuer. Je n'ai garde de donner du jour à ce parallèle. Il faut une postérité plus reculée pour l'éclaircir.

---

§. II.

Raisons pour et contre la conduite de Fabius. Annibal blâmé de s'être engagé dans ces détroits.

Rien ne nous fait mieux connaître que les Romains manquaient d'officiers capables, que la bêtise de celui qui abandonna si imprudemment le seul passage ouvert par où Annibal pouvait s'échapper de ces montagnes. Il fallait que la république fût bien stérile en officiers généraux capables, puisque notre auteur dit que: « Fabius ne pensait plus qu'à voir quels postes il occuperait, par qui et par où il ferait commencer le choc. » S'il n'avait pas de meilleurs officiers dans son armée que celui à qui il confia la garde d'un poste important, on m'avouera, que quand il n'aurait eu que cette seule raison de traîner la guerre en longueur, sans rien hasarder, elle rendait ridicules celles de ses contradicteurs.

Pompée n'en eut pas d'autres contre César que celles de Fabius, et César se trouvait dans une situation semblable à celle d'Annibal. Il n'avait ni places, ni magasins dans un pays tout ennemi. Il fallait vaincre ou se résoudre à périr misérablement, si son ennemi refusait de combattre. Pompée prétendait, en imitant Fabius, ruiner César dans un pays très propre à prolonger la guerre, et à énerver et affaiblir peu à peu les forces de son ennemi. Maître de la mer, il tirait des vivres de quelque côté que le vent soufflât; pendant que son antagoniste se trouvait dans le manque de toutes

choses, et réduit dans la nécessité de risquer le tout pour le tout avec des forces inférieures.

César sentit bien, par ce qui lui était arrivé à Dyrrachium, que le métier de temporiseur ruinerait infailliblement ses affaires, et ferait celles de Pompée, qui prenait sans doute le bon parti. César était trop habile et trop éclairé pour ne pas craindre, vu les embarras où il se trouvait, qu'il ne persistât dans son dessein, s'il était aussi absolu et aussi ferme contre les reproches, les instances et les criailleries des officiers de son armée, que le fut l'ancien Fabius. Le projet de Pompée, qui était de traîner la guerre en longueur, était tout ce qu'on pouvait penser de plus sage et de plus assuré pour finir la guerre avec gloire, sans s'exposer à la honte d'être vaincu par un ennemi, qui bien qu'inférieur en nombre, le surpassait à l'égard de la valeur et de la confiance de ses troupes, et par son habileté, qui lui fut toujours redoutable. L'on peut dire à l'égard de César ce qu'on ne dira jamais de Pompée : il faisait la guerre comme il voulait, et non comme il plaisait à la fortune, dont il ne reconnut jamais la puissance pour le succès de ses entreprises. Celui-ci avait donc raison d'imiter Fabius, et de regarder comme pernicieux et comme ruineux au parti de la république les conseils de ceux qui le portaient à changer de conduite. L'expérience et les règles de la guerre n'exigent point qu'on saute de la défensive à l'offensive contre une armée qu'on peut réduire par la faim et par la misère. Il ne fut pas en son pouvoir de suivre ce que sa longue expérience et la saine raison le portaient à faire. Sa mauvaise fortune, et la bonne de son ennemi, voulurent qu'un tas de petits maîtres très efféminés, très corrompus, dont il était sans cesse obsédé, et d'officiers généraux, qui ne valaient guère mieux, se soulevassent contre lui pour l'obliger à donner bataille, ennuyés des travaux de la guerre, dont ils ne pouvaient soutenir le poids : les délices de Rome, dont le souvenir leur tenait au cœur, l'opinion de leurs forces, si prodigieusement supérieures à celles de César, le mépris qu'ils en faisaient faute d'expérience, la confiance qu'ils avaient en leur courage loin du danger qui s'évanouit comme une ombre lorsqu'ils le virent de près ; tout cela joint ensemble fut la source d'une infinité de cabales, de mauvais discours et de reproches contre Pompée, et son armée en fut tellement infectée, qu'on ne le regardait plus qu'avec une espèce de mépris : il était plus connu sous le titre d'Agamemnon parmi cette jeune noblesse, que sur celui de Pompée. Moins patient et moins ferme que Fabius, il se vit obligé de combattre malgré lui, quoiqu'il fît mine d'en avoir envie par politique, pour donner plus de courage et plus de confiance à ses troupes, et cela ne lui servit de rien : car il fut battu de la manière du monde la plus honteuse. Fabius, dont le pouvoir était plus étendu, fut plus ferme et plus entier dans son sentiment. Il voulait ruiner l'ennemi sans rien hasarder. Il eût réussi, s'il eût été aussi absolu dans le Sénat qu'il l'était dans son armée, et Pompée eût réduit César, s'il l'eût été autant dans la sienne. « La vertu, *dit Thucydide*, doit servir » à ceux qui la suivent, et non pas à » ceux qui l'abandonnent ; puisqu'on » est plus coupable pour l'avoir quit- » tée, que si on ne l'avait jamais eue. » Fabius demeura ferme dans ce qu'il s'était résolu de suivre, et laissa crier. Pompée n'eut pas la même fermeté :

ce qui fut la cause de sa ruine et de celle de la république.

Je ne sais si l'on peut légitimement accuser le dictateur d'avoir manqué de prudence et de hardiesse, et d'avoir remis au lendemain ce qu'il pouvait faire le jour même. Je n'oserais l'assurer, ni par conséquent le condamner absolument d'avoir manqué l'occasion favorable de finir la guerre par une action décisive. Il faut être bien sûr de son fait pour attaquer un grand capitaine, et des officiers généraux expérimentés et capables d'agir chacun de son côté avec toute la conduite et la valeur possible. Fabius pouvait-il compter sur l'habileté et la prudence des siens? Il paraît assez qu'il n'en fit jamais nulle estime. D'ailleurs est-il bien certain, car Polybe ne le dit pas formellement, que le dictateur eût enfermé Annibal dans ce détroit de montagnes, ou que ce fût son dessein d'achever de l'enclore, pour lui ôter le moyen d'en sortir jamais que par un traité semblable à celui des fourches caudines? Si c'était là son but, comme il y a lieu de le croire par sa fermeté à résister aux instances de ses officiers généraux, qui le pressaient de s'engager dans une affaire dont l'événement était incertain, et la ruine de la république très certaine, s'il venait à manquer son coup, il fit le trait d'un grand capitaine. Car enfin il vaut mieux éviter le combat contre des gens dont le salut n'est plus qu'au bout de leurs armes, et qu'on sait devoir se battre en désespérés, que de les attaquer dans un tel avantage, lorsque par des mesures bien concertées, qui demandent du temps pour l'exécution, on est assuré de les réduire par la faim et par la misère, et surtout lorsqu'on se défie de l'expérience et de la capacité du plus grand nombre des officiers généraux, comme il paraît que le dictateur se défiait des siens. Ce ne fut donc pas sans de fortes raisons que ce général romain demeura inébranlable dans la résolution de ne point combattre. « Il faut toujours persister dans son dessein, *dit Thucydide*, lorsqu'on croit n'avoir rien omis des mesures nécessaires, et se porter de tout son pouvoir à le faire réussir, quand même on ne réussirait pas : car les événemens ne sont pas plus assurés que les pensées des hommes. C'est pourquoi lorsqu'il arrive quelque malheur, on s'en prend d'ordinaire à la fortune. » Fabius n'avait que faire de s'en prendre à cet être imaginaire. Sans doute qu'il n'y eut point recours, mais à l'ignorance et à l'étourderie, et peut-être à la lâcheté de ceux auxquels il ne pouvait éviter de confier les postes les plus importans : car s'ils firent voir par leur conduite qu'ils étaient incapables de défendre ce qui était à peine surmontable, auraient-ils mieux réussi dans une action générale? N'est-ce pas là une preuve qu'il fit bien de s'en tenir au parti de la défensive? Dans ce cas la maxime de Thucydide n'a qu'une face. Le blâme et le mauvais succès de cette affaire doivent tomber sur tout autre que sur le dictateur. Je ne l'excuse ici que dans les choses qui le justifient pleinement. Chacun en pensera ce qu'il voudra : je me garderai bien de faire le décisif là-dessus.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le dessein de Fabius était grand et profond, et son intelligence dans la défensive aussi grande qu'on puisse imaginer. Cependant le Sénat lui imputa le malheureux succès de cette affaire. Les raisons que ce grand capitaine put alléguer pour sa justification, ne furent pas seulement écoutées, tant les officiers de son armée avaient

prévenu contre lui, bien que leur mauvaise conduite fût toute visible. Le Sénat, incapable de connaître et de bien juger de la profondeur de son dessein, qu'il pouvait seul exécuter, lui reproche ses incertitudes perpétuelles sur ce qu'il devait entreprendre ou abandonner : tant ce Sénat voyait peu clair dans le plan que ce grand homme, s'était formé de ruiner Annibal. Pour bien juger du prix d'un homme, il faut peser non les services qu'il rend, ou ceux qu'il cherche à rendre à sa patrie, quoiqu'il ne réussisse pas toujours, moins par sa faute que par celle des autres; mais ce qu'il vaut en lui-même, parce qu'il a déjà fait : d'autant plus que les excellens peintres, les excellens sculpteurs et les hommes extraordinaires dans tous les arts et dans toutes les sciences, sont toujours trés rares; au lieu que les bons manœuvres et les bons artisans sont toujours en assez grand nombre.

Comme je ne suis pas homme à confondre et à publier Fabius, ainsi que tant d'autres, comme le plus grand de tous les capitaines, j'avouerai franchement que le reproche du Sénat à quelques égards, n'était pas sans quelque fondement dans cette action. Il paraît beaucoup de négligence dans la conduite du dictateur; il manqua de mettre les choses au point de maturité où elles devaient être portées pour les faire réussir sans combattre; en un mot il manqua dans les mesures et dans les précautions. Il y en avait une infinité à prendre, sans lesquelles on peut être surpris ou engagé dans un combat contre notre intention. Le plus sûr est de profiter de l'occasion avant qu'elle change. Car enfin il ne dépend pas toujours de nous de suivre la route qu'on s'est proposé, il faut en sortir et changer l'ordre de la guerre lorsqu'il se présente un bon coup à faire. Dans les affaires de la guerre, dit-on, comme dans celles de la cour, le moindre délai suffit pour faire échouer les entreprises les plus sûres.

Le dictateur manqua dans les précautions que la guerre nous enseigne : se rendre le maître des hauteurs, les occuper, c'est quelque chose; mais il y a d'autres mesures à prendre, sans lesquelles on peut être surpris ou engagé dans une affaire nocturne, toujours fâcheuse à celui qui est attaqué; parce que la nuit augmente la terreur ou la fait naître, et grossit les moindres dangers. Il est aisé de comprendre que le général romain faillit contre les règles de la prudence et de la prévoyance. Il eût dû, à la faveur des ténèbres, envoyer reconnaître ce qui se passait dans le camp ennemi, faire avancer de petites gardes au bas de la montagne, qui se communiquassent de l'une à l'autre, pour donner l'alarme au moindre mouvement que les ennemis pouvaient faire. Si Fabius se fût conduit de la sorte, s'il n'eût pas découvert la ruse, il eût été du moins préparé à bien recevoir les Carthaginois. Il eût eu le temps de se porter sur les lieux.

Dès qu'il fut averti qu'on voyait une infinité de feux se répandre sur la pente, et gagner le haut de la montagne, il devait envoyer des troupes au passage où l'ennemi pouvait attaquer avec le plus d'espérance de réussir; mais comme il y avait suffisamment pourvu, il ne s'imagina pas que celui qui y commandait fût assez imprudent et assez dénué de bon sens et d'expérience pour abandonner son poste, où Annibal marcha sur-le-champ.

Tite-Live dit que Fabius ne voulut pas embarquer une affaire de nuit;

mauvaise raison : est-ce que cela dépendait de lui, puisqu'il était attaqué lui-même? Pouvait-il douter un instant qu'il n'eût bientôt l'ennemi sur les bras? Et celui-ci pouvait-il mieux faire que de profiter d'une heure si favorable? Car c'est particulièrement dans les affaires extrêmes et presque désespérées qu'on tâche à vaincre les obstacles que le jour nous rend affreux et insurmontables. La nuit dérobe notre disposition et l'ordre de l'attaque; au lieu que le jour nous les faisant connaître, nous fournit les remèdes, les moyens de résister et de les rendre sans effet. L'affaire qui se passa sur la hauteur, était de si peu de conséquence, qu'on ne saurait l'appeler un combat. Les bœufs en eurent tout l'honneur. Si l'on n'eût abandonné le passage important, Annibal ne tenait rien, et sa ruse eût tourné à sa honte et en plaisanterie; au lieu qu'on les retorqua sur les Romains, qui n'en étaient pas indignes.

Je suppose les Carthaginois maîtres du sommet de la montagne du côté des bœufs, et repoussés au principal passage, comme il est à présumer qu'ils n'y eussent pas réussi, que gagnaient-ils? Rien. Il paraît assez par le récit de l'auteur, que leur armée n'eût jamais pu se retirer par des lieux impraticables ou très difficiles, et qui selon toutes les apparences se trouvaient sans aucune issue, où tout au moins Annibal eût perdu ses équipages et son butin; ce qui est souvent plus fâcheux que la perte d'une bataille.

Je reviens encore à la faute dont tout le monde accuse le dictateur, d'avoir manqué de vigilance et d'attention à saisir le moment favorable de combattre les Carthaginois dans un endroit qui lui était si avantageux pour la victoire, dans ces lieux resserrés, embarrassés de leurs bagages, dominés de toutes parts, et où leur cavalerie n'eût été d'aucun usage. La trop grande circonspection du médecin est souvent fatale au malade. Lorsqu'on témoigne de l'incertitude, l'ennemi s'imagine qu'on le craint, ou le temps qu'on lui cède lui fournit les expédiens pour se tirer d'un péril évident. « Il ne faut pas donner le temps à l'ennemi de revenir de l'étonnement lorsqu'il y est, *dit Thucydide*; il se rassure en temporisant, il a le temps de voir ce qu'il est besoin de faire : au lieu qu'en donnant à l'improviste (lorsque l'occasion paraît favorable), on est comme certain de remporter la victoire. »

Après avoir bien réfléchi sur cette conduite du général romain, je la trouve un peu moins excusable que je ne l'ai cru. Je suis persuadé que le plus honorable est d'être le premier à attaquer, et surtout lorsqu'on se trouve avoir en tête un ennemi plein de ressources et entreprenant, que rien n'arrête dans ses entreprises, ni la nuit, ni le mauvais temps, ni les obstacles du pays, ni ceux qu'on lui fait trouver en son chemin. Il faut considérer que les plus belles actions de la guerre se font par un coup de désespoir. Annibal ne pensait tout au plus qu'à amuser par son stratagème, et à forcer le passage, quoi qu'il lui en pût coûter, et il ne lui en coûta presque pas un seul homme dans un défilé qu'il trouva dégarni, où Fabius négligea même de se retrancher. Ce qu'il y a de plus à blâmer dans sa conduite, c'est qu'Annibal, maître du passage, coupe la retraite aux troupes qui combattaient sur la montagne, du côté où les bœufs étaient montés, suivis des armés à la légère qui les chassaient devant eux : ils furent attaqués sans qu'ils pussent

être secourus. Annibal les fit charger, et la plus grande partie fut taillée en pièces. Cette disgrâce est grande, et l'inaction du dictateur peut être mise au nombre de ces fautes qui ne se justifient pas aisément au tribunal des gens de guerre : tant il est véritable que le moindre délai que l'ennemi nous donne enfle le courage, nous ouvre l'esprit, et nous fournit mille ressources pour nous tirer des plus grands périls. « L'expérience nous apprend, disait le comte d'Harcourt, qui fit tant de belles actions sous le règne de Louis XIII, que s'il y a des malheurs imprévus, on trouve aussi souvent un bonheur qu'on n'aurait jamais osé se promettre. »

Fabius, informé que les Carthaginois passaient à l'endroit où il avait laissé les quatre mille hommes, y courut avec des troupes ; mais l'ennemi s'y trouva si fort et si bien établi, qu'il fut impossible aux Romains de les en déloger ; ils n'osèrent pas même l'entreprendre. Tite-Live parle d'une action qui s'engagea au bas de la montagne ; mais comme notre auteur n'en parle pas, et que l'autre m'est suspect, je n'ai garde d'y appliquer des réflexions : car quant à celle qui se passa sur la hauteur, ce ne fut qu'après qu'Annibal se fut rendu maître du passage. Quoi qu'il en soit, si l'on prend les choses à la rigueur, le général romain n'est pas exempt de blâme à l'égard des ordres qu'il donna à l'officier qui commandait au passage du défilé. Un général ne saurait trop exactement les détailler et les expliquer, non pas seulement de bouche, mais par écrit, et particulièrement à ceux de la capacité desquels on doute. Mais suis-je assuré que le dictateur ait manqué sur ce point ? Non certainement : qui peut le savoir ? Notre auteur ne le blâme ni ne l'excuse dans cette affaire, de sorte qu'on ne sait si c'est par ordre ou par bêtise que ce poste fut abandonné. Tite-Live est plus exact, et peut-être est-il mieux informé ; car il rapporte, dans sa troisième décade, que ceux qui gardaient le passage, voyant ces feux errans et répandus sur le sommet de ces montagnes, et ne sachant que penser d'une chose si étrange, l'abandonnèrent, soit par crainte, ou qu'ils crussent que les ennemis, maîtres du haut, ne vinssent fondre sur eux, et sur leurs derrières. Ils s'imaginèrent qu'ils passeraient de ce côté-là, et qu'il fallait les en chasser avant qu'ils s'y fussent établis, pour assurer leur retraite. Ils y coururent donc en hâte : quelle dut être leur surprise, lorsqu'ils se trouvèrent au milieu d'un troupeau de bœufs ! Ils les prirent d'abord pour autant de monstres, qui soufflaient feux et flammes de leur gueule et de leurs narines. Ils font halte, étonnés d'une chose si merveilleuse ; mais s'en étant approchés de plus près, ils s'aperçoivent que ce n'est qu'une ruse, et que ces animaux, coiffés de fagots enflammés, n'étaient suivis, comme je l'ai dit plus haut, que de l'infanterie légère d'Annibal, qui les chassait devant eux, et qui montait par différens endroits de la montagne les moins praticables. Cette infanterie, apercevant l'ennemi à la clarté de ces feux, et parmi ces animaux, et les voyant en grand nombre, prend l'épouvante et la fuite. Les Romains s'imaginent que ce n'est qu'une amorce, pour les attirer dans une embuscade ; et comme la nuit rend les moindres choses terribles, chacun craint et s'évite réciproquement, et fuit, sans savoir où il va. Tout le reste de la nuit se passe dans ces manœuvres et en escarmouches

jusqu'au jour, qui laissèrent les Romains aussi honteux que persuadés que les bœufs, qu'ils voyaient, étaient ce qu'il y avait de moins bêtes parmi eux.

Ce que dit ici Tite-Live justifie le dictateur de la sottise de l'autre, et ne le sauve pourtant pas du blâme d'avoir manqué l'occasion, et remis au lendemain ce qu'il devait faire le jour même, faute dont bien des généraux se sont mal trouvés. Ce général n'est pas même exempt de repréhension à l'égard des précautions et des ordres qu'il donna, comme je pense l'avoir dit. Quand un général confie un poste important à un officier de son armée, qu'il lui en fait voir toute la conséquence, il doit lui ordonner, sur toutes choses, de n'agir pas autrement que ne portent ses ordres, de conserver et de n'abandonner jamais son poste, quelque chose qu'il puisse arriver : s'il fait au contraire et à sa tête, il doit être noté d'infamie, et puni selon les lois de la guerre. Passons à la conduite du général carthaginois.

Les plus grands capitaines, tels qu'ils puissent être, n'ont pas été exempts de fautes. César et M. de Turenne, que nous devons regarder comme les deux plus grands et les plus parfaits modèles qui aient paru dans le monde, l'un parmi les anciens, et l'autre chez les modernes, n'ont pas été sans reproche dans quelques endroits de leur vie militaire. Le portrait qu'Homère nous fait de ses dieux, n'est que pour nous faire voir que si ceux-ci clochent de toutes les façons, si Mars même fait des fautes, à quoi ne doit-on pas s'attendre des hommes? Ne sont-ils pas bien ridicules de prétendre qu'on ne les relèvera pas dans les leurs? César nous en fait voir dans ses Commentaires, et M. de Turenne s'entretient des siennes avec les officiers de son armée. Bien des gens, pour se dispenser de la peine de l'examen, s'en tiennent au jugement de quelques gens éclairés en faveur d'Annibal sur cette affaire-ci. Il paraît pourtant que ces derniers ne l'ont pas mieux examinée que les autres. Peu de lignes me suffisent pour faire voir qu'ils se sont trompés. Je ne pense pas qu'on m'accuse de vouloir diminuer la gloire de ce grand capitaine, je le reconnais et je le tiens au nombre des plus excellens. Il n'a pourtant pas laissé que de tomber dans des fautes dont on ne l'aurait jamais cru capable. Celles où il s'est précipité dans cette campagne, ne le cèdent à aucune autre, et méritent d'être bien relevées : car l'événement ne les justifie point.

Ce général s'engagea très imprudemment dans ces détroits. Si c'était son dessein de se retirer par le même chemin, après s'être engagé dans un pays où il ne trouva d'autre issue que celle de revenir sur ses pas, il eût dû user de plus de prévoyance, envoyer devant et secrètement un corps de troupes se saisir des défilés, qui ne pouvaient lui être inconnus; au lieu qu'il donna le temps à l'ennemi de s'en emparer lui-même et de s'y établir, sans en avoir appris la moindre nouvelle, ni envoyé reconnaître les passages. Ne se vit-il pas dans le même piège où peu auparavant Sempronius s'était engagé? S'il se tira de ce mauvais pas, ce fut une merveille : il devait y périr avec toute son armée. Qui eût jamais pu s'imaginer que les Romains, commandés par un si excellent chef d'armée, eussent manqué une si belle occasion de finir la guerre, et que cette faute eût été suivie d'une autre encore plus énorme? Il est rare qu'on en commette de semblables, et encore

plus qu'on puisse réussir par une ruse, qui pour être neuve n'est pas moins ridicule, et qui rend encore plus ridicules ceux qui s'y sont laissé prendre.

Il me vient une pensée que je ne veux pas écarter. Je soupçonne qu'Annibal ne fit pas tout ce qui dépendait de son intelligence pour engager le dictateur à une action décisive. Ne pouvait-il pas éviter les montagnes et se jeter dans les plaines, feindre de se retirer, et puis par une prompte contremarche revenir sur l'ennemi, et le réduire à combattre? Les pays ouverts étaient favorables à sa cavalerie; au lieu que ce général s'enfourne et se répand dans des lieux montagneux et des vallées profondes, où ce qu'il avait de plus fort lui devenait inutile, lorsque ses ennemis pouvaient se prévaloir des avantages du pays, très propre pour une affaire d'infanterie supérieure en nombre à celle d'Annibal, et peut-être meilleure, si elle eût été bien menée.

Il me semble avoir dit ailleurs qu'il y a certaines ruses surannées, et mille fois répétées à la guerre, que je ne saurais assez m'étonner que des hommes raisonnables, avec une médiocre mesure d'esprit et de jugement, instruits d'ailleurs par une infinité d'exemples éclatans, puissent s'y laisser prendre. Les stratagèmes ne sont estimés et n'excusent ceux qui y tombent, qu'autant qu'ils sont nouveaux et peu connus. Nous voyons pourtant que les plus habiles et les plus rusés capitaines, y sont pris comme les plus stupides, et en cela ils sont moins excusables que ces derniers; que peut-on attendre de ces intelligences épaisses? Rien sans doute que de honteux et de risible: mais que doit-on dire des autres, qui tombent dans les piéges les plus grossiers et les plus communs? Ils s'en tirent, me répondra-t-on, par leur esprit et par leur adresse, et la gloire d'en avoir échappé à la vertu de couvrir et de cacher pareilles fautes: car ce n'est que dans les grands dangers et les obstacles, en apparence insurmontables, qu'on connaît tout ce que vaut un homme extraordinaire. Je l'avoue: mais cela ne fait pas qu'une faute, qui a déjà été faite, ne soit pas, et le succès ne la justifie point. Un homme qui tombe lourdement dans un piége où plusieurs autres ont péri, pour ne l'avoir pas reconnu, n'est pas moins digne de blâme pour s'en être tiré. Un général tombe dans une embuscade générale. Quoi de plus honteux, puisqu'il dépend de tout ce qui raisonne, de s'empêcher d'y tomber, et de prévoir le piége par l'évidence des exemples, comme je pense l'avoir dit dans les observations précédentes! Si ce capitaine en a jeté un autre dans le même péril, s'il y tombe lui-même peu de temps après, n'est-il pas bien digne de blâme, et d'une honte éternelle?

---

§ III.

Que les Romains ne blâmaient la ruse et le stratagème dans leurs ennemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre. Qu'ils s'en sont très bien servis lorsqu'ils devinrent plus habiles. Que les tromperies à la guerre réussissent difficilement contre les sots. Exemples des embuscades d'armées.

Nous allons faire quelques remarques sur les tromperies et les ruses militaires, que les Romains blâmaient dans les Grecs et les Africains, qui y étaient fort rompus, ce qui n'est pas un petit éloge. Tant que les premiers

manquèrent de gens capables de les mettre en pratique, ils désapprouvèrent cette manière de faire la guerre dans leurs ennemis, et la regardèrent comme basse et indigne; mais lorsqu'ils commencèrent à devenir plus habiles, ils les imitèrent, et enchérirent même sur eux, sans pourtant cesser de trouver à dire à ce que les autres avaient pratiqué avant eux. Semblables à ce Cyclope, qui ayant été aveuglé par Ulysse dans sa caverne, se plaignait qu'un scélérat et ses compagnons l'avaient aveuglé. « Cela est plaisant, dit une dame illustre, qu'un monstre, comme le Cyclope, qui a dévoré six de ses supplians et de ses hôtes, ose appeler quelqu'un méchant et scélérat. » Il n'est pas moins injuste à Tite-Live, et à tant d'autres, de blâmer dans les ennemis des Romains ce que ceux-ci pratiquaient eux-mêmes.

Tacite dit que « le peuple Romain avait coutume de tirer raison de ses ennemis les armes à la main, et non pas sourdement et par stratagème. » Tels étaient aussi les Suisses du temps de César : car ce capitaine ayant battu un corps de leurs troupes, et ceux-ci ayant proposé quelques conditions de paix que César rejeta, lui dirent « qu'il se souvînt de leur victoire (c'est qu'ils avaient peu d'années auparavant défait les troupes de Cassius), et ne s'enorgueillît pas pour quelque avantage qu'il avait eu contre un de leurs cantons par surprise, parce qu'ils avaient appris de leurs ancêtres à mépriser la ruse et l'artifice, et à ne se fier qu'à leur valeur. »

Ælien dit que c'était une vertu propre aux Romains de n'employer ni ruse ni artifice pour vaincre leurs ennemis. Ils ignorèrent cette façon de faire la guerre vers la fin de la seconde punique. Les Grecs et les Africains, comme j'ai dit, n'étaient pas si sévères sur cet article. Les Lacédémoniens croyaient au contraire que le stratagème était une des principales vertus d'un grand capitaine, et ils avaient raison. Lycurgue, qui avait fondé cette république sur la guerre, permit le larcin, pourvu qu'il fût fait avec finesse : il considéra qu'en le permettant de cette manière, il dresserait la jeunesse à ruser à la guerre, en s'exerçant à dérober finement. Il trouvait de la vivacité, de la hardiesse et de l'adresse à surprendre quelque chose de son voisin. Cela faisait encore que le public se tenait en garde contre ces sortes de surprises. Il crut que cette double institution, à assaillir et à se tenir en garde, était capable d'apporter de l'utilité pour la guerre, qui est la science qui roule sur la ruse, à quoi il voulait dresser ce peuple. Les Gascons sont soupçonnés d'être un peu larrons, et ne diffèrent en rien des Lacédémoniens à l'égard de la guerre: ils sont braves, hardis, bons soldats, et leur pays est une pépinière d'excellens officiers. Voilà une morale militaire très relâchée, et très opposée à la sévérité de celle des Romains : en ce cas le fameux Cartouche eût fait une grande fortune dans ce pays-là. Je ne sais comment on peut admirer cet endroit des lois de ce grand législateur.

Il y a eu pourtant des peuples qui ne se servaient d'aucune ruse dans la guerre. Mardonius rapporte que les Tibariens assignaient le lieu et le jour de la bataille. Annibal suivit d'autres maximes, dont il se trouva toujours bien. Les Romains blâmaient en lui cette sorte de guerre trompeuse et profonde, parce qu'ils étaient trop malhabiles pour la mettre en œuvre. On ne l'estimait pas moins en ce temps-

là que nous ne l'estimons aujourd'hui. Il est assez ordinaire de décrier les talens dont nous manquons, et que nous reconnaissons dans nos ennemis. On reprochait un jour à Démosthène que ses ouvrages sentaient la lampe; c'étaient ses envieux qui le plaisantaient: il leur retorqua bien vite : « La lumière et vous, leur dit-il, vous ne sympathisez pas : je conçois bien par où la lampe vous incommode. » Dès le jour que l'on commença à faire la guerre, la ruse et le stratagème firent leur entrée dans le monde. Dans les livres sacrés nous voyons que Dieu en fournit aux généraux du peuple juif; hors celui des pots cassés, qui est un piége à sots et qui fait rire, les autres sont fort bons. Xénophon dit qu'il n'y a rien de si utile que la ruse. Thucydide ne dit-il pas que la plus grande gloire d'un capitaine est celle qu'il acquiert sur son ennemi par la ruse et par l'artifice.

Plutarque dans la vie d'Agésilas, rapporte un entretien que celui-ci eut avec Nectanebos, qui me paraît remarquable. Je le trouve si beau et si instructif pour les gens de guerre, que je me ferais conscience de n'en pas faire part à mes lecteurs.

« Le roi Tachos se voyant abandonné de ses troupes étrangères, prit la fuite; mais en même temps il s'éleva de la ville de Mendes un autre prince, qui s'étant révolté contre Nectanebos, se fit déclarer roi; et ayant assemblé une armée de cent mille hommes, il marcha contre lui. Nectanebos, pour rassurer Agésilas, lui disait que véritablement les ennemis étaient en très grand nombre; mais que c'étaient des troupes ramassées, et la plupart gens de métier, qui n'ayant aucune connaissance de l'art de la guerre, étaient très misérables, et ne méritaient pas même de camper. Mais ce n'est pas leur nombre que je crains, répondit Agésilas, je crains leur peu d'expérience et leur ignorance, comme celle que l'on peut tromper. Car les tromperies à la guerre ne réussissent que contre ceux qui en soupçonnent quelque chose, et en imaginant quelque autre pour se défendre on se précautionner, tombent dans le piége qu'ils n'attendaient pas. Mais celui qui ne soupçonne rien, qui n'imagine rien, ne donne point prise à celui qui cherche à le surprendre : comme à la lutte celui qui ne fait aucun mouvement ne donne aucun moyen à son adversaire d'employer aucun des tours qu'il a appris. » Plusieurs grands capitaines ont pensé comme Agésilas; s'ils n'ont pas pris cette pensée dans Plutarque ou dans Thucydide, et qu'elle sorte de leur crû, ce sont des gens d'une expérience consommée, qui pensent très bien et très juste.

Voilà bien des autorités contre lesquelles les Romains n'ont pas le mot à dire. Castrucio, qui était un grand capitaine, et d'un génie peu différent de celui d'Annibal, disait que « tant qu'on peut vaincre par la ruse, il ne fallait pas employer la force : que ce n'était pas la manière de vaincre, mais la victoire, qui portait un conquérant à la gloire. » J'ai employé quelque part cette maxime; mais elle vient ici à propos.

Quoique les saints pères n'aient rien à démêler ici, je citerai pourtant un passage qui n'est pas trop favorable aux Romains. Il fait cependant poids. Grotius me fournit cette autorité. Il cite Saint Jean Chrysostôme, qui dit que « les empereurs qui avaient usé de surprise pour remporter la victoire, étaient extrêmement louables. » En un mot les lois de la

guerre permettent toutes sortes de tromperies et de stratagèmes, pourvu que la trahison ne s'y fourre pas.

Il n'y a pas de ruse plus commune que celle des embuscades, ni rien de moins rare que de s'y laisser prendre avec toute son armée. Nous finirons ces observations sur les fautes des Romains par quelques exemples qui aient rapport à l'affaire de Trasymène, pour passer ensuite à quelques remarques sur la conduite du général Carthaginois, qui mérite bien que nous nous y arrêtions un peu.

« Sévérien, Gaulois de nation, » dit Tillemont dans son histoire des Empereurs, « sous le règne des empe-
» reurs Marc Aurèle et de L. Vérus,
» alla consulter dans la Paphlagonie
» l'imposteur Alexandre, pour savoir
» s'il devait aller dans l'Arménie. L'im-
» posteur lui promit de grandes vic-
» toires sur les Arméniens et sur les
» Parthes. Enflé de cette espérance, il
» entra en Arménie avec une armée
» romaine de plusieurs légions, et
» campa en un lieu nommé Elégie.
» Mais les Parthes ayant paru, ils le
» tinrent enfermé dans ce lieu durant
» trois jours, l'attaquèrent à coups de
» traits, et tuèrent tous les Romains,
» soldats et officiers. Sévérien y périt
» aussi, s'étant apparemment tué lui-
» même de son épée. Dion attribue
» cette victoire à Volgète : mais il la
» remporta par Osroé, qui pouvait
» être quelque prince de sa maison,
» à qui il voulait donner l'Arménie.

» Lorsque Pérose marcha contre les
» Nephtalites, dit le président Cousin,
» il avait à sa suite un ambassadeur de
» l'empereur Zenon, nommé Eusèbe.
» Les Nephtalites firent semblant
» d'appréhender la venue de leurs
» ennemis, et s'enfuirent dans un lieu
» tout environné de montagnes entre-
» coupées et couvertes de forêts. Il
» paraissait au milieu un chemin assez
» large, mais qui n'avait point d'issue,
» et qui se terminait à ce cercle de
» montagnes. Pérose poursuivait té-
» mérairement les ennemis, sans son-
» ger qu'il était sur leurs terres, et
» sans se défier d'aucun piége. Un
» fort petit nombre de Huns fuyaient
» devant lui : les autres s'étaient ca-
» chés dans les lieux les plus épais et
» les plus embarrassés, afin de venir
» charger son armée, lorsqu'elle se
» serait engagée si avant dans cette
» chaîne de montagnes, qu'elle ne
» pourrait plus s'en retirer. Les Mè-
» des ne s'aperçurent du danger que
» quand il fut tout évident; mais le
» respect qu'ils avaient pour Pérose,
» les empêcha de témoigner leur
» crainte : si bien qu'ils prièrent Eu-
» sèbe d'avertir le roi du péril dont
» ils étaient menacés, et de l'exhorter
» de pourvoir plutôt à leur sûreté,
» que de faire paraître de la hardiesse
» hors de raison.

» Eusèbe ayant abordé le roi, ne
» lui proposa pas nuement la chose,
» mais il commença son discours par
» le récit d'une fable, que je ne citerai
» pas pour éviter la prolixité. Quand
» Pérose eut entendu ce discours, il
» commença à appréhender de s'être
» engagé trop avant, pour son mal-
» heur, à la poursuite des ennemis, et
» il s'arrêta pour délibérer sur ce qu'il
» y avait à faire. Cependant les Huns
» venaient par derrière, et s'empa-
» raient des pas des montagnes pour
» lui empêcher la retraite. Alors les
» Mèdes reconnaissant le danger ex-
» trême où ils étaient, déplorèrent
» leur misère, et perdirent toute es-
» pérance.

» Le roi des Nephtalites envoya
» quelques-uns de ses gens reprocher

» à Pérose la témérité, qui le faisait » périr si honteusement avec toute sa » nation, et lui offrir de leur sauver la » vie à tous, s'il voulait se prosterner » devant lui, l'adorer comme son seigneur, et promettre avec serment » que les Perses ne feraient jamais la » guerre aux Nephtalites. Pérose demanda aux Mages qui étaient à sa » suite, s'il devait accepter les conditions qui lui étaient offertes. Les » Mages répondirent qu'à l'égard du » serment, il pouvait le concevoir comme il lui plairait; mais qu'au reste » il fallait user d'adresse, et tromper » l'ennemi. Que la coutume de leur » pays étant d'adorer tous les matins » le soleil levant, il devait prendre ce » temps-là pour aller trouver le roi » des Nephtalites, se jeter à terre pour » adorer le soleil, et éviter par ce » moyen la honte et le reproche d'avoir adoré son ennemi.

» Il fit le serment, et se prosterna » de la manière que les Mages le lui » avaient conseillé. Puis il s'en retourna en son pays, fort aise d'avoir » sauvé son armée. »

Ces deux exemples sont remarquables; mais si je m'en tenais toujours aux anciens, je sortirais du plan que je me suis formé dans cet ouvrage, et mes lecteurs auraient lieu de trouver à reprendre à ma conduite. En voici un moderne, qui a assez de rapport à notre sujet : c'est une embuscade d'armée, mais dans un pays différent, d'où l'on se retire, non pas sans perte et sans honte.

« Le comte de Tilli serrait de fort » près Heidelberg en 1622 avec les » troupes de Maximilien, duc de Bavière. Frédéric, roi de Bohême, et » Mansfelt passent le Rhin, et s'avancent vers cette place pour la secourir. Le général bavarois lève le siége » de Dilsberg, à la nouvelle de la » marche du roi de Bohême, et se » campe à la tête d'une forêt près de » Wisclotk, dans le dessein de disputer le passage. Mansfelt sut le tirer » d'un poste si avantageux, et le faire » donner dans une embuscade. Après » avoir mis son avant-garde à Mingelheim, et bien placé son artillerie, » Mansfelt détacha quelques escadrons, comme pour escarmoucher » avec les Bavarois. On s'attaqua à » plusieurs reprises, avec beaucoup » de vigueur de part et d'autre. Les » Palatins prennent leur temps et » font semblant de céder aux efforts » de l'ennemi. Tilli les poursuit chaudement avec la meilleure partie de » ses troupes, et s'avance jusqu'à » Mingelheim. Mansfelt fond alors sur » lui, et son artillerie bien postée incommode tellement les Bavarois, » qu'ils sont défaits presque en un » instant. Mansfelt les poursuit, met » l'armée de Tilli en déroute, lui tue » deux mille hommes, se rend maître » de leur bagage et de leur artillerie, » et fait un nombre considérable de » prisonniers, et dégage en même » temps la ville de Heidelberg. »

EXTRAITS DE CESSAC.

DES SURPRISES.

Lorsqu'un commandant aura projeté de se rendre maître d'une ville fermée et fortifiée à l'antique, la possibilité du succès lui étant démontrée, ses dispositions générales tracées, il fixera le moment d'agir, la quantité et l'espèce d'hommes à employer, les armes, les outils, les machines, ainsi que les provisions de guerre et de bouche nécessaires; il déterminera la manière dont il doit diviser et subdiviser ses troupes; il nommera les personnes qui doivent en commander les différentes subdivisions; il mettra par écrit les ordres à donner; il cherchera la façon la plus sûre de les transmettre, et d'empêcher les ennemis d'être instruits de ses dispositions. Lorsqu'il se sera déterminé sur l'endroit qu'il doit attaquer de préférence; sur la conduite qu'il doit tenir pendant la surprise; et sur ce qu'il devra faire après qu'il se sera rendu maître de la ville: il préparera pour chaque événement un moyen de vaincre ou de n'être point vaincu.

Pour réussir dans une attaque par surprise, il est essentiel de donner le change à l'ennemi. Pour y parvenir, on pourra feindre de s'éloigner de l'endroit que l'on voudra surprendre; mais après avoir fait une ou deux petites marches vers ses derrières ou ses flancs, on reviendra sur ses pas par une seule marche secrète et forcée.

Pour mieux endormir la vigilance des ennemis, le chef des assaillans pourra quelque temps d'avance se plaindre de ce que ses magasins sont dégarnis; dire que ce dénuement le met dans l'impossibilité de rien entreprendre; il pourra feindre d'être malade, nullement occupé de dispositions hostiles, et cependant il fera en secret tous les préparatifs nécessaires à l'entreprise qu'il médite.

Il est prudent de faire préparer dans plusieurs endroits les objets qui sont nécessaires pour une surprise; on peut enfermer les ouvriers qui s'occupent de ces préparatifs, et les empêcher de communiquer au dehors.

Quand les préparatifs sont finis, on les fait sortir des divers endroits où ils ont été construits, sans que personne s'en aperçoive, et on les rassemble sans bruit.

On peut encore, pour inspirer plus de confiance à l'ennemi, se renfermer dans son camp ou dans son poste, et se garder comme si l'on craignait pour soi-même.

Le secret est l'âme des surprises: vous ne communiquerez donc votre projet à personne, que lorsque le moment de l'exécution sera arrivé. Si

vous êtes cependant obligé de donner des ordres qui pourraient faire soupçonner vos desseins, vous inventerez des prétextes plausibles, afin de donner le change, non seulement à vos ennemis, mais même à vos propres troupes.

L'hiver est la saison la plus favorable aux surprises : comme les nuits sont alors très longues, on a le temps d'arriver devant le poste avant le point du jour ; et comme elles sont froides, elles rendent les gardes paresseuses.

L'obscurité et le vent qui accompagnent ordinairement les nuits d'hiver, favorisent encore les attaques par surprise; pourvu qu'il ne fasse point trop de pluie, car ce temps est funeste aux soldats.

Une nuit que la lune éclaire jusqu'au moment où l'on est très proche de l'endroit que l'on veut surprendre, est celle que l'on doit choisir de préférence : la clarté que la lune répand, rend la marche facile ; et la grande obscurité, réelle ou relative, qui suit immédiatement le coucher de cet astre, est avantageuse pendant l'attaque.

Des brouillards épais, qui empêchent de distinguer les objets un peu éloignés sont encore très favorables aux surprises.

Quand les fossés d'un poste que vous voulez attaquer sont pleins, vous pouvez, pour le surprendre, choisir une nuit où le froid en a gelé les eaux.

Au défaut de ces circonstances avantageuses, vous choisirez la nuit qui succédera à une fête tumultueuse, où la garnison aura reçu quelque gratification ; où elle aura été relevée ; où l'ennemi aura remporté quelque avantage mémorable ; où il aura fait des réjouissances publiques ; où, sous l'espoir d'une trève, d'une paix prochaine, il croira pouvoir impunément manquer de vigilance; enfin, le moment où quelque autre corps de votre armée attaquera l'ennemi, par un côté opposé à celui par lequel vous voulez surprendre le poste.

C'est ordinairement deux heures avant le point du jour, que l'on commence une attaque par surprise; on calcule donc sa marche de manière à arriver dans les environs de la place trois heures avant ce moment : on a ainsi le temps de faire ses dispositions pour l'attaque, et de réunir le détachement; car, malgré toutes les précautions possibles, on laisse toujours quelques traîneurs.

Si cependant le poste que l'on veut surprendre est assez voisin d'un corps ennemi, pour en recevoir des secours très prompts, on part assez à temps pour avoir terminé son entreprise, et commencé sa retraite, avant l'arrivée du jour.

Quand les ennemis relèveront leurs gardes au point du jour, vous attaquerez avant cet instant : vous ne commencerez cependant jamais votre attaque avant l'heure où la garnison et les habitans seront couchés et endormis, à peu près avant minuit.

L'infanterie passe par les chemins les plus difficiles, marche sans beaucoup de bruit, s'embusque avec facilité, combat sur tous les terrains, exige peu d'approvisionnemens : l'infanterie doit donc dans les attaques par surprise obtenir la préférence sur la cavalerie : il est néanmoins prudent de mener quelques détachemens de cavalerie, tant pour achever de mettre en déroute l'ennemi qui a été ébranlé et rompu par l'infanterie; que pour faire des prisonniers, porter des ordres, et éclairer les mouvemens des ennemis extérieurs ; on emploie en-

core la cavalerie avec avantage, quand il s'agit de faire une marche très précipitée : dans ce cas, chaque cavalier porte un fantassin en croupe.

Les hommes que l'on doit mener à une surprise, peuvent être divisés en cinq classes : 1° des combattans ; 2° des hommes destinés à protéger la retraite ; 3° des guides ; 4° des ouvriers ; 5° enfin, des interprètes.

Le nombre des combattans que l'on mènera à une surprise, sera calculé sur la force de la garnison que l'on voudra surprendre, sur les secours qu'elle pourra recevoir du dehors, sur le nombre et les dispositions des habitans qui seront renfermés dans le poste, sur les défilés que l'on devra garder, sur les attaques vraies ou fausses que l'on voudra former, et sur les diversions que l'on voudra faire.

Le choix des hommes destinés à former l'attaque d'un poste, est d'autant plus essentiel que le succès de l'entreprise en dépend. On n'y mènera jamais des hommes faibles, malades, etc. ; c'est pour cela qu'on marchera par détachement. Les soldats enrhumés doivent encore être bannis avec soin ; leur toux, qu'ils ne pourraient contenir, avertirait les sentinelles auprès desquelles ils passeraient.

Les hommes insubordonnés seront aussi exclus de ce genre d'entreprise, dont le succès dépend d'un grand ordre et d'une obéissance ponctuelle : tout déserteur ennemi sera éloigné. Il en sera de même de tous les soldats étrangers, et même nationaux, dont la fidélité ou la bravoure seront suspectes.

On n'aura pas besoin d'apporter autant de soin dans le choix des troupes destinées à former la réserve et à garder les défilés, que dans celui des soldats destinés à combattre : on ne fera cependant entrer dans ces deux corps aucun soldat dont la fidélité et la bravoure soient douteuses.

Les guides que l'on doit mener à une surprise, et qui sont des habitans du pays, peuvent être divisés en trois classes : 1° guides pour les chemins, 2° guides pour les environs du poste, 3° guides pour l'intérieur de la place.

Vous rassemblerez un assez grand nombre de guides, qui connaissent parfaitement les chemins de l'endroit que vous voulez surprendre, pour pouvoir en donner deux à chacun des gros pelotons, qui, ayant une destination différente de celle du corps du détachement, devra tenir une route particulière.

Chaque guide marchera séparément, et sera confié à un ou deux sous-officiers qui en répondront personnellement : un des guides marchera à la tête, l'autre au centre de la troupe. Vous leur promettrez de grandes récompenses s'ils vous conduisent bien ; vous leur ferez entrevoir une mort assurée, s'ils vous égarent ou s'ils vous trompent.

Avant de confier aux guides la conduite des divers détachemens, vous vous assurerez qu'ils ont en effet les connaissances propres à cet objet. On voit souvent des hommes qui, éblouis par l'espérance de faire quelque profit, même modique, se persuadent qu'ils possèdent telle ou telle connaissance, et qu'ils sont capables de s'acquitter de tel ou tel emploi.

Les meilleurs de tous les guides, sont les officiers qui ont aidé le commandant du détachement à faire la reconnaissance du poste ; ils doivent marcher à la tête des colonnes. Les connaissances qu'ils auront acquises étant rectifiées par celles des guides,

vous n'aurez à craindre ni de vous égarer, ni d'être trompé.

Les guides pour les environs du poste, doivent être doublés, comme ceux des chemins : si l'un est tué, il est remplacé par l'autre. D'ailleurs ils se surveillent mutuellement.

Les guides pour les environs de la place, doivent vous conduire à une brèche, ou à quelqu'autre partie du poste que vous devez attaquer : on en agit avec ceux-ci, comme avec ceux qui doivent guider les colonnes pendant la marche.

Quand on a pénétré dans la place, on a besoin de guides pour conduire les différens détachemens à la porte des casernes, à celle de la citadelle, chez les officiers généraux ou particuliers, sur les places, etc. Ces guides doivent être doubles partout, et traités comme ceux dont nous avons parlé précédemment.

Il est difficile de choisir autant de guides, de les rassembler, de les interroger, sans compromettre son secret ; vous emploierez donc, dans cette circonstance, les mêmes précautions que pour interroger les espions, les déserteurs et les prisonniers.

Vous vous garderez bien de rassembler les guides avant l'instant où vous aurez besoin de leurs services ; vous vous contenterez de savoir où vous pourrez les prendre à l'instant où ils vous seront nécessaires : une fois que vous les aurez rassemblés, vous ne leur permettrez plus de parler à personne. Les espions qui vous auront aidé à reconnaître le poste, les prisonniers et les déserteurs, pourront encore vous servir de guides. Vous prendrez, avec ces différentes personnes, des précautions plus grandes encore qu'avec les guides ordinaires ; vous aurez l'attention de ne donner qu'un guide de cette espèce à chaque détachement, et de prendre des renseignemens des officiers qui auront fait la reconnaissance, et des paysans dont vous serez sûr.

On n'a pas besoin de faire remarquer que les guides pour les chemins peuvent servir pour les environs, ainsi que pour l'intérieur du poste, et que ceux qui réunissent toutes les connaissances nécessaires, pour ces divers objets, sont les meilleurs.

On conduira à une surprise des serruriers, pour enlever les portes, et baisser les ponts-levis ; des charpentiers, pour couper les palissades et les fraises ; et des maçons, pour démolir les portes que l'ennemi a murées : ces différens ouvriers peuvent être remplacés avec avantage par des soldats adroits ou exercés dans ces différens métiers. Les ouvriers ordinaires sont difficiles à rassembler en secret ; ils travaillent maladroitement, parce que l'image du danger est sans cesse présente à leurs yeux ; ils s'évadent toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion ; et ils embarrassent quand on en vient aux mains : les soldats au contraire sont toujours utiles, et avec eux on n'a aucune des craintes dont nous venons de parler.

On rassemblera aussi un assez grand nombre d'hommes qui parlent bien la langue de l'ennemi, pour en donner deux à chaque détachement particulier.

Ces interprètes sont destinés à répondre au *qui vive*, et aux autres questions que l'ennemi peut faire : on doit avoir prévu toutes ces questions, et dicté la réponse des interprètes : les soldats sont encore ici préférables aux citoyens, et les officiers aux soldats.

Comme on ne doit presque jamais faire feu dans une attaque par sur-

prise, mais fondre sur l'ennemi, et se joindre corps à corps, les armes blanches sont celles dont on se pourvoira avec le plus de soin; on ne fera pas quitter, néanmoins, les armes de jet; elles peuvent être utiles pendant la marche, l'attaque ou la retraite : on obligera le soldat à les porter en bandouillère, et on lui défendra avec grand soin d'en faire nsage avant d'en avoir reçu l'ordre, surtout contre les gardes avancées.

Les armes de jet de grande portée sont ordinairement peu utiles dans une attaque par surprise : si l'on pouvait cependant faire traîner, par des hommes, une ou deux piéces d'artillerie très légères; ou se procurer le même nombre de celles que quatre soldats portent sur un brancard, ou qu'on peut placer sur un mulet, on s'en servirait quelquefois pour enfoncer les portes, pour rompre des barriéres ou des palissades, pour abattre une maison, etc. Si l'on ne peut se dispenser de faire traîner du canon par des chevaux, on le fait conduire par la réserve.

Il sera très avantageux de pourvoir d'armes défensives les soldats que vous aurez désignés pour monter les premiers à l'escalade, pour gravir contre le mur ou le parapet, etc. : ces armes rendent les soldats plus intrépides.

Outre les armes dont nous venons de parler, on doit encore se munir de pétards.

Les pétards sont infiniment utiles à un officier particulier qui veut se rendre maître d'une ville, d'un château ou d'une maison; ils servent à rompre les portes, à faire sauter les ponts, et à enlever les barrières, etc.

Quand on veut faire sauter une porte avec un pétard, on assujettit cette espèce de canon contre la porte, par le moyen d'un tire-fonds, ou de quelqu'autre instrument du même genre; on met le feu à la fusée, et l'on se retire. Aussitôt que le pétard a fait son effet, on court à la porte pour s'en emparer.

Pour attacher le pétard à une porte, il faut exécuter son opération dans le plus grand silence, afin que les sentinelles placées dans les environs ne s'en aperçoivent pas. Nous ne donnerons point ici la maniére de charger les pétards; les officiers particuliers les reçoivent tout chargés des mains des officiers d'artillerie, qui sont ordinairement accompagnés par des soldats habitués à faire usage de cet artifice.

Les outils nécessaires à un détachement qui marche pour surprendre un poste, sont des tenailles, des gros marteaux et des coins de fer; ces outils servent à faire sauter les serrures, les bandes et les verroux des portes; on a besoin encore des scies emmanchées et des haches pour couper les palissades, les fraises et les barrières : on portera aussi des pelles, des pioches, des pics, pour combler les fossés, aplanir ou adoucir les rampes, et saper les angles des retranchemens.

Ces différens outils seront distribués de manière à ce qu'on puisse avoir aisément ceux dont on a besoin, chaque soldat ne doit en porter qu'un.

Vous porterez encore des clous d'acier pour enclouer le canon ennemi, ou même pour enclouer le vôtre, si vous y êtes forcé par des événemens que vous devez prévoir, mais faciles à prévenir par beaucoup de précautions et une grande bravoure.

Quand le fossé de la place sera plein d'eau, vous porterez des fascines pour former un pont, ou une espéce de gué; et quand le fond en sera va-

seux, au lieu de fascines, vous ferez provision de beaucoup de claies.

On doit porter aussi des planches pour établir des ponts sur les petits fossés qu'on rencontre dans la campagne, et pour traverser les cunettes que l'ennemi a creusées dans le fond des fossés de la place.

On doit aussi porter des échelles; les montans en seront d'un bois léger; ils auront 16 centimètres (6 pouces) d'équarrissage, et 5 à 6 mètres (15 à 18 pieds) de longueur.

Les échelons seront d'un bois dur: ils auront 3 centimètres (18 lignes) de diamètre; la partie supérieure en sera plane; le soldat est plus ferme sur un échelon aplati que sur un échelon rond. Une échelle ainsi construite sera assez forte pour soutenir plusieurs soldats, et cependant assez légère pour qu'un homme puisse la manœuvrer, et la porter pendant quelque temps sans trop se fatiguer.

Quand le mur que l'on voudra escalader exigera des échelles plus longues que 5 à 6 mètres (15 ou 18 pieds), on en mettra deux l'une au bout de l'autre.

On peut joindre deux échelles de deux manières différentes:

La première consiste à les lier ensemble avec de la corde d'une moyenne grosseur, ayant attention de faire croiser les deux échelles de 64 centimètres (2 pieds) au moins. Quelque simple et facile que soit ce moyen, on ne l'emploiera cependant que dans le cas où l'on ne pourra se procurer des échelles semblables à celle dont nous parlerons plus bas; la jonction avec des cordes ne pouvant en effet être exécutée, que lorsque l'on est au pied de la muraille, il arrive souvent que les ouvriers, trop vifs ou trop préoccupés, ne donnent pas à cette opération toute l'attention qu'elle mérite, et de là il s'ensuit des accidens funestes.

Pour joindre deux échelles suivant la seconde manière, il faut les avoir fait construire exprès; la partie supérieure de chaque échelle aura moins de largeur que sa partie inférieure; la différence sera de toute l'épaisseur des montans. A 82 centimètres (1 pied) de la partie supérieure de l'échelle, on établira extérieurement, sur chaque montant, un collet de fer de 5 centimètres (2 pouces) de largeur, et d'un centimètre (6 lignes) d'épaisseur; il sera façonné de manière à recevoir aisément le montant d'une autre échelle. A 32 centimètres (1 pied) de chacun de ces premiers collets ou anneaux, on en placera un autre qui sera semblable au premier: on percera dans les quatre montans des trous qui auront 2 centimètres (1 pouce) de diamètre; on fera passer dans ces trous des baguettes de fer, qui auront aussi 2 centimètres (1 pouce) de diamètre: ces baguettes serviront d'échelon, et fixeront ensemble les deux échelles. Les trous qui seront destinés aux échelons de fer, seront disposés de manière qu'il n'y ait jamais plus de 32 centimètres (1 pied) d'un échelon à l'autre; on aura l'attention d'attacher une corde à un des bouts de ces échelons de fer, afin de ne point les perdre pendant la marche; on percera un trou pour une clavette à l'autre bout de l'échelon, afin qu'il ne puisse pas sortir des trous dans lesquels on l'aura fait entrer. Quand on voudra doubler la longueur des échelles, il faudra faire entrer les montans de l'échelle supérieure dans les collets ou anneaux de l'échelle inférieure, et placer les échelons de fer dans les trous qui leur seront destinés. Ces

opérations sont faciles, et même immanquables.

La partie inférieure du montant de chaque échelle sera garnie d'une pointe de fer, afin de l'empêcher de glisser; et la partie supérieure sera, pour la même raison, recouverte d'un morceau d'étoffe de laine rembourré de crin.

Que les échelles soient d'un seul jet, ou que l'on en ait joint deux ensemble, leur longueur n'est pas indifférente; les échelles trop courtes sont inutiles aux assaillans, et les échelles trop longues peuvent leur être funestes: on ne leur donnera donc que la longueur qui leur sera précisément nécessaire, et on coupera tout ce qui l'excédera; mais comme les surprises manquent plus souvent, parce que les échelles sont trop courtes que parce qu'elles sont trop longues, et comme on peut remédier facilement à ce dernier défaut, il vaudra toujours mieux donner dans le dernier excès que dans le premier.

La hauteur du mur n'est pas la seule chose à considérer, pour déterminer la longueur des échelles, il faut encore calculer l'inclinaison que l'on doit leur donner. Si le pied des échelles est placé trop loin du mur, elles rompent aisément; s'il est trop près, l'ennemi les renverse avec facilité, et le soldat monte avec peine. L'expérience a appris que l'on doit placer le pied des échelles à une distance à peu près égale au tiers de la hauteur du mur. D'après ces principes, si un mur a 8 mètres (24 pieds) de hauteur, les échelles auront 10 mètres 40 centimètres (32 pieds) de longueur.

Si le grand fossé qui enceint la place est pourvu d'une cunette, on doit connaître la largeur de ce petit fossé, sa profondeur, et son éloignement du pied du mur. Si la cunette est creusée précisément à l'endroit où l'on doit placer les échelles, il faut les allonger de toute la profondeur de la cunette, et les placer au milieu de ce petit fossé: elles seraient trop courtes, et se rompraient si on les plaçait en deçà de la cunette; elles seraient trop droites, si on les plaçait en-delà.

Les échelles doubles, c'est-à-dire, où deux hommes peuvent monter à la fois, sont préférables aux échelles simples; un soldat qui monte seul à une échelle, n'a pas autant de hardiesse qu'un soldat qui voit à côté de lui un de ses compagnons prêt à partager ses dangers; ou, si nous supposons, avec raison, que la crainte n'entre point dans l'esprit des guerriers, des causes différentes n'en produiront pas moins le même effet. Le désir d'arriver au haut de l'échelle avant son camarade, animera d'une noble émulation les deux hommes qui monteront en même temps.

Les échelles doubles ont encore l'avantage de ménager le bois; trois montans suffisent pour deux échelles: il faut cependant en convenir, les échelles doubles ont aussi leurs inconvéniens; on ne peut les porter et les dresser avec autant de facilité que les échelles simples, et il faut toujours plusieurs hommes pour les manœuvrer.

On a quelquefois remplacé les échelles de bois par des échelles de corde; mais alors l'escalade devient infiniment difficile; pour oser l'entreprendre, il faut être bien assuré d'arriver au haut du mur sans être découvert et sans éprouver le plus petit obstacle de la part des ennemis.

Nous avons supposé jusqu'ici que l'on connaît la hauteur du mur; si l'on n'a pu acquérir cette connaissance par

la voie des espions, des déserteurs, etc., et que les moyens géométriques soient insuffisans, on emploiera celui qui suit : après avoir compté le nombre des assises de pierre, et évalué la hauteur de chaque assise, on multipliera cette hauteur par le nombre total des assises, et on trouvera la hauteur approximative du mur. Il en sera de même pour un mur bâti en brique.

La quantité de provisions de bouche que l'on doit porter, quand on va faire une attaque par surprise, doit être proportionnée au nombre d'hommes que l'on conduit, au nombre de marches que l'on a à faire, au temps que l'on suppose nécessaire pour l'attaque et la retraite.

Quand une seule marche suffira pour arriver à l'endroit que l'on voudra surprendre, on fera manger les troupes avant leur départ, et on leur fera prendre en outre quelques morceaux de pain : il ne faut pas permettre aux soldats de porter de trop grosses provisions; ils en seraient surchargés, et par conséquent moins lestes.

Comme lorsqu'on marche pour surprendre un poste, il ne faut ni allumer du feu, ni passer dans des lieux habités, on se pourvoira, toutes les fois qu'on aura plus d'une marche à faire, de viandes cuites, de fromages, et de toutes les autres provisions de bouche nécessaires, tant pour la durée de la marche, et pour les premiers instans après la surprise, que pour la retraite; mais on laissera au détachement destiné à soutenir les assaillans, le soin de conduire ces vivres et ces fourrages : ainsi, la partie de la troupe qui devra combattre sera sans embarras et sans inquiétude.

Les soldats qui marchent à une surprise, ne doivent porter chacun que vingt cartouches à balle, et, selon les apparences, ils ne les emploieront pas; il sera néanmoins prudent de faire mener un supplément de munitions de guerre, par le détachement destiné à soutenir le corps qui doit former l'attaque : on portera aussi trente ou quarante gargousses pour chaque pièce d'artillerie.

On se servira de mulets ou de chevaux pour transporter les provisions de bouche, et les munitions de guerre que les soldats ne porteront pas, et pour voiturer les échelles, les planches et les outils; on aura l'attention de faire ôter à toutes les bêtes de somme, les sonnettes qu'elles ont ordinairement pendues au cou; on imposera le silence le plus profond aux conducteurs de ces animaux, et on empêchera qu'ils ne portent leurs fouets, qu'ils pourraient faire claquer par distraction : au lieu de fouets ils se serviront de longues gaules. Si l'on préfère dans ces occasions les bêtes de sommes aux chariots, c'est qu'elles marchent vite, causent peu d'embarras, et passent par tous les chemins.

Malgré les précautions que nous venons d'indiquer relativement au silence, on fera toujours arrêter les bêtes de somme assez loin de l'endroit que l'on voudra surprendre, pour que le hennissement des chevaux et le bruit qu'ils font en marchant, n'éveille pas l'attention et la vigilance des défenseurs du poste : on fera arrêter cette espèce de convoi en arrière de la réserve.

S'il est impossible de se procurer les bêtes de somme nécessaires pour le transport des munitions de guerre, etc., on recourra à des chariots; on prendra avec les charretiers les précautions que nous avons prescrites ci-

dessus, et l'on fera arrêter le convoi encore plus loin du poste que dans le cas où l'on ne mènera que des bêtes de somme.

De quelque heureux succès qu'une surprise soit suivie, on ne peut espérer de n'avoir pas des hommes grièvement blessés ; on mènera donc quelques chirurgiens pour appliquer les premiers appareils.

Les chirurgiens chargeront sur les bêtes de somme, ou sur les chariots, les objets qui leur seront indispensablement nécessaires ; il sera bon de se procurer quelques chevaux de relais, ou quelques chariots vides, pour rapporter les soldats qui ne pourront pas marcher. Cette espèce d'ambulance restera avec la réserve.

Avant de partir pour attaquer un poste, on est décidé, ou à le garder, ou à l'abandonner : dans le premier cas, on mène avec soi assez de munitions de guerre pour un approvisionnement momentané, et assez de provisions de bouche pour nourrir les soldats pendant les premiers instans qui suivent la prise du poste : dans le second, on ne songe qu'à ce qui est nécessaire pour l'attaque et pour la retraite.

Après avoir pourvu aux objets ci-dessus, le commandant du détachement s'occupera à diviser sa troupe.

Tout corps qui devra tenter une surprise, sera ordinairement divisé en cinq parties : la première sera destinée à former l'attaque véritable ; la seconde à exécuter les attaques fausses ; la troisième à masquer les secours, ou à faire une diversion ; la quatrième à servir de réserve ; la cinquième à assurer la retraite, en gardant les derrières ou les défilés. Chacune de ces divisions doit avoir son commandant particulier.

Si l'on n'a point à craindre que le poste reçoive de secours, et si l'on ne veut point faire de diversion, la troisième division sera placée entre la réserve et la troupe qui attaquera ; elle servira à remplacer les hommes du corps assaillant qui seront excédés de fatigue, ou qui auront été mis hors du combat par les coups des ennemis ; elle pourra encore, par son apparition subite, ranimer le courage des assaillans, et atténuer celui des assiégés.

La première division, qui est destinée à l'attaque véritable, doit être fournie par l'infanterie, et composée des hommes les plus braves, les plus lestes, et les plus vigoureux.

La seconde division, qui est destinée aux attaques fausses, doit aussi être fournie par l'infanterie, et composée de soldats choisis : ces hommes peuvent, par leur bravoure, faire changer la nature des attaques dont ils sont chargés.

La troisième division, destinée à masquer les secours, à faire une diversion, ou à protéger l'attaque, peut être composée d'infanterie et de cavalerie : les soldats qui la composent doivent encore être choisis avec soin ; ils peuvent rétablir le combat, et le service qu'ils ont à faire exige de la valeur et de l'intelligence.

La composition de la quatrième et de la cinquième divisions n'est certainement pas à négliger, mais elle est moins importante que celle des autres divisions : ces deux détachemens doivent être fournis par l'infanterie et par la cavalerie.

Il n'est guère possible d'indiquer précisément la proportion qui doit régner entre les cinq divisions du détachement que l'on mène à une attaque par surprise :

La division de l'attaque véritable

doit être à peu près égale au tiers de la garnison;

Le corps destiné aux attaques fausses doit être considérable, si l'on veut qu'il attire l'attention des ennemis, et que la diversion ait le succès que l'on doit en attendre;

Le détachement destiné à empêcher les secours d'approcher, ou à faire une diversion, etc., doit être proportionné aux secours que le poste peut attendre, au nombre d'avenues qu'il faut garder, et aux diversions qu'on veut faire;

La réserve est ordinairement la plus nombreuse des divisions;

Le corps destiné à garder les défilés et les derrières, doit être proportionné aux craintes que l'on doit garder, et à la distance qui sépare le poste que l'on veut surprendre, du camp ou de la ville d'où l'on part.

La force de chaque détachement particulier étant fixée, on les subdivisera en autant de petites parties que l'exigeront les opérations confiées à chacun d'eux.

Pénétrer dans le poste est l'objet principal, et celui qui doit d'abord attirer l'attention; on divisera donc chaque détachement comme il doit l'être pour l'attaque; on le formera ensuite ainsi qu'il doit être, après que l'on aura pénétré dans la place.

La division destinée à l'attaque véritable, sera partagée, pour l'attaque, en deux parties à peu près égales.

La première de ces deux parties sera destinée à saper les murs, ou à les escalader : les hommes qui la composeront porteront des échelles, des pics, des pioches, etc.

La seconde partie de cette division sera destinée à soutenir la première; elle sera pourvue des mêmes outils et des mêmes armes, mais elle ne portera point d'échelles.

Entre ces deux divisions, seront placés les ouvriers qui doivent couper les palissades, les fraises, etc., construire les ponts, attacher les pétards, etc.

Chacune de ces divisions doit être aux ordres d'un commandant particulier.

Le détachement destiné aux fausses attaques, sera réparti en autant de divisions qu'on voudra former d'attaques.

Chacune des divisions destinées à une attaque séparée aura son commandant particulier, et sera subdivisée en deux parties, qui auront aussi chacune son commandant particulier. La première subdivision de chaque fausse attaque, aura la même destination que la première subdivision de l'attaque véritable : il en sera de même de la seconde.

Le détachement destiné à s'opposer aux secours, ou à faire une diversion, sera divisé en autant de portions qu'il y aura d'avenues par lesquelles l'ennemi pourra arriver, ou en autant de petits corps qu'il y aura d'attaques particulières à faire.

La réserve sera divisée en quatre parties; elles marcheront séparées, afin que, si les attaques fausses ou vraies ont besoin de secours, la réserve puisse leur en faire passer promptement, et sans désordre.

Quoique chaque subdivision ait son commandant particulier, elles obéiront cependant, lorsque quelques-unes d'entr'elles seront réunies, à l'officier le plus ancien, ou du grade le plus élevé: le commandant du corps réuni par accident, ne pourra néanmoins empêcher les chefs des différentes subdivisions d'exécuter ce qui leur aura été ordonné par le commandant général de la surprise, ou par celui de leur division.

Le détachement destiné à garder les défilés et les derrières, sera divisé en autant de parties qu'il y aura de défilés principaux à garder, ou d'endroits qu'il sera important de défendre de l'ennemi, tels que les lacs, les passages au milieu des montagnes et des bois, les chemins creux, etc.

Quand on a pénétré dans le poste, le nombre des subdivisions doit être bien plus considérable que pendant l'attaque. Divers détachemens doivent; 1° garder l'endroit par lequel on a pénétré; 2° soutenir les attaques; 3° ouvrir la porte par laquelle la réserve doit entrer; 4° parcourir les remparts; 5° se rendre chez le commandant de la place; 6° occuper le principal corps-de-garde; 7° masquer la porte de la citadelle ou du château; 8° celles des casernes; 9° s'emparer des arsenaux, des magasins; 10° des rues; 11° se porter sur les principales places; 12° s'assurer des officiers-généraux et des officiers supérieurs; 13° enfin prendre les principaux habitans et fonctionnaires du lieu.

Les huit détachemens que nous avons nommés les premiers, seront fournis par les troupes qui pénètreront les premiers dans la place: ainsi, les attaques fausses recevront à cet égard le même ordre que l'attaque véritable. Les troupes qui entreront dans la place par la porte qu'on leur ouvrira, seront chargées d'exécuter le reste des opérations. Nous allons expliquer ce que les commandans particuliers des différentes divisions devront faire dans les diverses circonstances qui pourront se présenter.

On pourra donner plusieurs commissions au commandant d'un même détachement; on lui expliquera en conséquence avec précision l'ordre dans lequel il devra s'en occuper; et l'on réglera d'avance l'ordre que les détachemens devront suivre, pour ne point se gêner et ne point perdre des momens précieux.

Il est impossible de décider quelle doit être la force de chacun de ces détachemens; tout ce que l'on peut dire à cet égard, c'est qu'ils doivent être proportionnés à l'objet pour lequel ils sont envoyés. Ainsi le corps destiné à aller s'emparer des casernes, sera le plus considérable; celui qui devra surprendre les gardes, sera proportionné à la force de ces gardes, etc.

La cavalerie doit être rarement employée dans ces opérations, qui roulent sur l'infanterie.

C'est de l'intelligence et de la bravoure des chefs de chacune de ces petites divisions, que dépend le succès d'une surprise; on choisira donc, autant qu'on le pourra, des officiers aussi instruits que prudens et valeureux.

Les officiers qui auront assisté à la reconnaissance du poste que l'on veut surprendre, seront chargés des principaux commandemens.

Quelqu'attention qu'exige le choix des officiers qui doivent commander les petites divisions, on choisira, avec plus de soin encore, ceux qui devront diriger la véritable attaque et les attaques fausses, faire la diversion, mener la réserve, et garder les défilés.

Comme un capitaine prudent doit tout prévoir, même sa mort, le commandant en chef désignera un officier pour le remplacer.

Quand le commandant en chef aura combiné toutes les opérations dont nous venons de parler; quand il aura examiné séparément les différens moyens qu'il se propose de mettre en usage, calculé tous les inconvéniens qui peuvent arriver, pourvu au moyen d'y remédier, mis par écrit tout ce

que devront faire les commandans des différens détachemens; quand le jour qu'il aura choisi pour exécuter son projet sera enfin arrivé, il ordonnera à l'officier destiné à le remplacer, et à ceux qui doivent commander les cinq grandes divisions, de se rendre près de lui à telle heure. Cet ordre sera cacheté, et portera une défense expresse d'en faire part à personne: nous le répétons, le secret est le moyen le plus sûr de faire réussir les surprises.

Le commandant tiendra avec ces officiers un conseil de guerre, dans lequel il se conduira comme nous l'avons dit précédemment; il ne mettra pas en discussion si l'on doit former l'entreprise; l'objet principal est ici de savoir comment on peut l'exécuter.

Après que chacun de ces officiers aura donné son opinion, le chef leur détaillera tout son plan, et il leur communiquera toutes ses vues; il rectifiera ensuite, d'après les avis de son conseil, tout ce qu'il reconnaît avoir omis ou mal vu; puis il fera connaître à l'officier auquel il aura destiné le commandement de l'attaque véritable, le nombre et l'espèce d'hommes qu'il lui confie, le nombre et la qualité des outils et des instrumens qu'il lui fera remettre, la manière dont il désire que la marche et l'attaque soient faites; il lui donnera, en un mot, des règles de conduite pour chaque circonstance: et afin que cet officier saisisse l'ensemble de l'opération, il lui montrera le plan topographique du poste et de ses environs; il lui remettra, en outre, un écrit qui contiendra tout ce qu'il lui aura expliqué; il lui nommera enfin les officiers qui doivent le seconder; et parmi ceux-ci, il lui désignera celui qui, devant le remplacer, doit par conséquent être instruit de la partie de l'opération qui lui est confiée: par ces précautions, si un événement malheureux survient, cette partie du détachement ne se trouve jamais sans commandant.

Outre les ordres que le chef de l'entreprise donnera à cet officier, comme commandant de la véritable attaque, il lui donnera encore ceux qui lui sont nécessaires, comme commandant d'une des subdivisions destinées à entrer dans la place; il lui remettra aussi par écrit ceux dont il doit faire part aux officiers qui seront sous ses ordres.

Ce premier officier étant bien instruit, le commandant en chef instruira les cinq autres de la même manière.

L'ordre que le chef de l'entreprise remettra au commandant de l'attaque véritable, pourra contenir les objets suivans:

M. *N.* se trouva à *N.* heures, sur la place de *N.*, pour prendre le commandement d'un détachement composé de *N.* hommes, tirés de tel corps, commandés sous ses ordres par *N.* officiers, et par *N.* sous-officiers. Pendant que ces derniers assembleront sa troupe, il communiquera le détail de la partie de l'opération qui le concerne, à l'officier qui doit le remplacer à tout événement; il assemblera ensuite les officiers qui doivent commander des parties de sa division, et il leur donnera les ordres relatifs à l'inspection qu'ils doivent faire; ils examineront, dans cette inspection, si les soldats ont leurs armes en bon état, et s'ils ont les munitions de guerre et les provisions de bouche ordonnées: le chef de cette troupe la partagera en quatre divisions; il donnera le commandement de chacune à l'officier qui aura été choisi pour cet objet; il exa-

minera et fera examiner par ses subordonnés s'il y a dans le détachement quelque homme faible ou suspect; il fera prendre ensuite à toute sa troupe une première marche de reconnaissance; il promettra des récompenses à ceux qui se conduiront en bons soldats.

Dans ce premier moment, il prendra garde de découvrir d'aucune manière le but de l'entreprise; il fera déposer en tas, et par compagnie, les effets qu'on ne voudra pas laisser emporter aux soldats; il attendra l'ordre de partir qui lui sera porté par tels et tels.

A cet ordre, il se mettra en marche au petit pas, ayant à côté de lui un guide et un interprète, et deux ordonnances (1); il marchera à la tête des deux premières subdivisions de sa troupe; les ouvriers commandés par un sous-officier viendront ensuite; les deux secondes subdivisions de son détachement suivront immédiatement aux ordres de tel, qui commandera en second le total de ce premier détachement: quand cette division sera arrivée à telle destination, hors de la place, son chef l'arrêtera, et il excitera le courage de ses soldats par tous les moyens qui sont en son pouvoir; il leur recommandera d'obéir ponctuellement aux ordres que leurs officiers leur donneront de vive voix, et à ceux qui leur seront transmis par les signaux; il leur annoncera que le butin sera rapporté en commun, et partagé par égales portions (cette loi est juste, elle est pratiquée par les peuples vraiment militaires, et conseillée par les meilleurs écrivains). Le commandant ajoutera à ces instructions celles qu'il croira les plus propres à l'objet de sa mission; il donnera le premier signe et le premier mot qui doivent servir pour toute la marche. Nous insistons pour deux signes, l'un pour la *marche*, et l'autre pour l'*attaque*, afin de prévenir une partie des événemens qui pourraient arriver, si l'ennemi parvenait à découvrir l'un de ces signes (1).

L'ordre de se remettre en route étant arrivé, le commandant mettra sa troupe en mouvement; il marchera au petit pas, sur le plus grand front, et par échelons autant qu'il le pourra; il veillera pendant la marche, à ce que les soldats observent les ordres ci-dessus; il fera sans bruit de fréquens appels de sa troupe; et s'il lui manque quelque homme, il en donnera sur-le-champ avis au commandant en chef. Lorsqu'on lui ordonnera de faire la grande halte, ce qui sera à un quart de lieue de l'endroit que l'on voudra surprendre, il fera distribuer à ses soldats les instrumens et les outils dont ils doivent faire usage pendant la sur-

(1) On ne peut guère employer que des cavaliers pour ordonnances.

(1) Il est absolument essentiel d'avoir deux marques de reconnaissance, quand on marche à une surprise; une que l'on met avant de sortir du camp ou de la place, et l'autre, au moment où l'on va attaquer. La première sert à empêcher les déserteurs, les espions, etc., de sortir avec les troupes de la surprise, et la seconde à aider les soldats à se reconnaître dans le fort de la mêlée: la première de ces marques peut être légère et non voyante; la seconde doit être très visible. Pour la première, on peut se contenter de faire placer le chapeau de telle ou telle manière, ou de faire mettre, au lieu de cocardes, un col, etc. Pour la seconde marque, on pourra faire placer un mouchoir sur la tête, etc. Plusieurs grands généraux se sont servis souvent de chemises dans cette occasion: c'est ce qui a fait donner aux surprises le nom de *camisades*.

prise, tels que des échelles, des pics, des haches, etc. : il choisira, pour porter les échelles, les soldats les plus vigoureux ; il leur indiquera l'endroit où ils doivent les placer, et ce qu'ils doivent faire, pour que leur entreprise soit couronnée par le succès ; il leur donnera un nouveau mot, un nouveau signe et une nouvelle marque de reconnaissance ; il se remettra en mouvement à l'ordre qui lui en sera donné ; il aura son guide et son interprète à côté de lui ; il avancera jusqu'au bord du fossé vis-à-vis de.... (ce point sera clairement désigné) ; il fera la descente du fossé en silence, et il cherchera à faire escalader le parapet. Lorsqu'il sera arrivé au haut du parapet, il se conduira, d'après les instructions qui sont contenues dans l'ordre qu'il a reçu.

L'ordre que le chef de l'entreprise remettra au commandant en chef de l'attaque véritable, aura encore prévu toutes les questions que les sentinelles ennemies pourront faire. Au *qui vive*, on répondra *régiment de N., qui vient pour tel objet*. Il ne nous paraît pas nécessaire de prévoir ici toutes les réponses que l'on peut employer avec les sentinelles pour les surprendre : les occasions suggéreront aux chefs celles qui seront les plus convenables. Si le chef de la véritable attaque entend une patrouille, il s'arrêtera, la laissera passer ; s'il s'aperçoit que la patrouille l'a découvert, il tâchera de l'envelopper et de la prendre, mais toujours sans faire feu ; il fera rendre un compte exact au chef de l'entreprise de tout ce qui arrivera, afin que celui-ci puisse se conduire d'après les circonstances. Si l'attaque vraie ne réussit pas, et qu'une fausse attaque réussisse, le commandant de la véritable ne s'obstinera point à pénétrer par l'endroit qu'il aura attaqué ; mais il se hâtera de mener les trois quarts de sa troupe à l'attaque qui aura eu du succès, laissant le reste de son détachement pour continuer à occuper l'ennemi. Si l'attaque vraie réussit, l'officier qui la commandera enverra avertir toutes les attaques fausses, et le reste des troupes qui seront dans les environs de la place ; il se servira pour cela des ordonnances qu'il aura près de lui.

Telles pourront être, à peu de chose près, les instructions que le chef de l'entreprise remettra au commandant de la véritable attaque.

Pour éviter les répétitions, nous n'avons pas parlé de quelques autres précautions que nous indiquons dans la suite.

Les fausses attaques suivront la véritable, et se conduiront comme elle jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la grande halte ; là, précédées par leur chef, elles prendront les devans ; et conduites par leurs guides, elles se rendront par des chemins détournés et éloignés du poste, aux différens points qu'elles devront insulter. Ces endroits seront clairement désignés dans l'ordre : si les attaques doivent commencer en même temps, on conviendra du signal qui doit en déterminer le commencement.

Chaque fausse attaque sera divisée en deux parties, marchera séparément, et dans le plus grand ordre. Lorsque le chef de chaque fausse attaque sera arrivé vis-à-vis l'endroit qu'il doit assaillir, il postera sa seconde division sur un lieu élevé, d'où elle puisse découvrir le haut des murs ou du parapet ; elle restera là en silence, jusqu'à ce que la première ait été découverte par l'ennemi, ou jusqu'à ce qu'on ait besoin d'elle. La première partie du détachement descendra dans

le fossé, et essaiera d'escalader les murs où le parapet : si elle réussit, elle fera avertir toutes les autres attaques, et alors chaque chef particulier exécutera sa mission particulière : si la fausse attaque est découverte, et si l'ennemi tire sur elle, ou se présente en force pour la repousser, la seconde division fera un grand feu, et poussera de grands cris. Les autres fausses attaques ne répondront cependant à son feu et à ses cris, par des feux bien nourris et des cris aigus, que dans le cas où elles auront été découvertes par l'ennemi; jusqu'à ce moment elles continueront leur attaque en silence.

Si le poste que vous voulez surprendre est assez voisin d'un poste des ennemis, pour qu'ils puissent entendre l'explosion des armes à feu, il sera prudent de n'en point faire usage : au moyen de cette précaution, vous parviendrez peut-être à empêcher qu'ils ne soient avertis de l'opération que vous exécuterez.

Si une attaque vraie ou fausse réussit, les trois quarts de chacune des autres attaques se rendront, comme nous l'avons dit plus haut, à l'endroit où l'on aura pénétré. Le quart restant continuera à faire feu, s'approchera même davantage de la muraille, fera de plus grands mouvements, afin que l'ennemi ne dégarnisse point cette partie du parapet, pour aller porter du secours aux endroits où l'on aura pénétré.

Le détachement destiné à empêcher les secours, suivra les divisions précédentes, et se conduira comme elles, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à *N.*, endroit où il arrêtera les troupes qui pourraient venir secourir l'ennemi. Alors il se portera sur le chemin que l'ennemi doit tenir pour venir secourir le poste; il placera la moitié de sa troupe sur l'avenue la plus libre et la plus ouverte ; l'autre moitié, divisée en plusieurs parties, sera postée sur les autres avenues, et toujours plus proche de l'ennemi que le corps principal, afin que celui-ci, étant averti à temps, puisse venir couper chemin au secours. Le commandant établira son corps principal, et même le reste de sa troupe, dans des postes forts par leur nature, et où peu d'hommes puissent combattre avec avantage contre un plus grand nombre; tels sont les défilés, les hauteurs : il obligera ses soldats de s'y retrancher, de fermer toutes les avenues avec des abatis et des fossés, etc.; en un mot, de faire usage de toutes ressources que leur offriront le temps et les moyens dont ils pourront disposer. Il assurera, autant que possible, une libre communication entre ses différens détachemens, et il placera chaque arme sur le terrain qui lui conviendra le mieux. Il poussera des vedettes aussi loin que la prudence le lui permettra. Il placera des petits postes d'infanterie entre ses vedettes ; il embrassera le plus de terrain qu'il le pourra : ainsi il ne sera jamais surpris par l'ennemi; ainsi un homme seul ne pourra passer sans être vu ou entendu, et l'ennemi qui voudra le tourner ou l'éviter, sera obligé de faire un très grand détour. Il obligera les habitans des maisons renfermées dans la ligne qu'il formera, à rester dans leurs habitations : pour cela, il mettra une sentinelle devant chaque maison ; s'il y a des chiens dont les aboiemens puissent le trahir, il les fera tuer à coups d'arme blanche. Dès qu'il aura établi son détachement, il cherchera un endroit vers lequel il puisse se retirer, dans le cas où un ennemi très supérieur l'obligerait

à abandonner sa première station; cet endroit doit le rapprocher du poste attaqué. Il pourvoira à ce que sa retraite soit sûre et facile, et à ce que toutes les parties de sa troupe puissent l'exécuter promptement, dès le premier ordre qu'il leur transmettra par ses cavaliers-ordonnances: c'est par le moyen de ces cavaliers qu'il établira une chaîne non interrompue entre ses divers détachemens; qu'il sera instruit à chaque instant de tout ce qui se passera, et qu'il pourra faire parvenir ses ordres jusqu'à l'extrémité du terrain qu'il aura embrassé. Ces cavaliers d'ordonnances seront encore destinés à aller avertir la surprise de tout ce qui arrivera d'intéressant pour elle. Le commandant en chef de cette divisions donnera un commandant particulier à chaque petit détachement, et il leur expliquera la conduite qu'ils devront tenir: il s'établira ensuite vers le centre de tous ses postes avec un petit corps de réserve, afin de pouvoir donner du secours à celui qui sera le plus vivement attaqué. Tout étant disposé dans l'ordre ci-dessus, il attendra, ou l'arrivée de l'ennemi, ou des ordres pour se retirer.

Si les vedettes annoncent l'approche d'une troupe, le commandant du poste le plus voisin, avant d'en faire avertir le chef des détachemens destinés à empêcher l'arrivée des secours, tâchera de bien reconnaître le nombre et l'espèce des combattans; alors il enverra à son chef une ordonnance, et celui-ci donnera des ordres pour que toute la ligne se prépare au combat. Chacun tiendra dans son poste le plus long-temps possible qu'il pourra: c'est de la résistance que fera chaque corps particulier, que dépendra le salut général. Quand l'attaque aura commencé, et quand on sera bien assuré que c'est une attaque vraie, le commandant général y enverra du renfort; ce renfort rétablira le combat, ou au moins il retardera la marche de l'ennemi, facilitera la retraite, donnera au gros de la troupe le moyen de s'établir dans le poste qui sera placé en arrière, et qu'on aura reconnu d'avance. Aussitôt que l'ennemi aura attaqué ce dernier poste, le commandant des détachemens, qui aura été à portée de juger des forces et des projets de l'assaillant, fera avertir la surprise, et battre le ralliement. A ce signal, tout se repliera sur le point attaqué, qu'on reconnaîtra aisément au bruit des armes à feu. Si, malgré ce rassemblement de forces, l'ennemi est toujours supérieur, le chef des détachemens songera à sa retraite, et il la fera, non vers la place surprise, mais vers le poste des défilés. Si l'ennemi suit le détachement destiné à empêcher les secours, la surprise pourra encore réussir; s'il marche vers la place, ce détachement tombera à tout moment sur ses flancs ou sur ses derrières; il l'obligera ainsi à marcher lentement, et par-là, il donnera le temps à la surprise, ou de se rendre maîtresse de la place, ou de faire sa retraite vers le corps de réserve et les défilés. Si les assaillans sont assez nombreux pour faire tête au détachement, et marcher en même temps au secours du poste attaqué, le commandant en fera avertir le chef de l'entreprise, et il se retirera, toujours en combattant, vers la réserve, ou vers le poste des défilés, suivant la circonstance. Si le détachement destiné à empêcher les secours, réussit au contraire à arrêter l'ennemi, son chef en fera avertir la surprise qui continuera son attaque. Cette opération étant terminée, le commandant du détachement

fera sa retraite ; et dès qu'il aura rejoint le corps de la surprise, ses devoirs, comme commandant particulier, seront remplis.

Pour empêcher les ennemis de venir au secours d'un poste, dont vous voulez vous rendre maître par surprise, vous pouvez encore les occuper assez dans leurs quartiers, pour qu'ils ne songent pas à en sortir : vous y parviendrez en faisant une diversion. Le commandant d'un détachement destiné à faire une diversion, mènera avec lui beaucoup d'instrumens militaires, et sera pourvu de beaucoup de munitions de guerre ; il se placera entre le poste qu'on attaquera, et le quartier des ennemis qu'il voudra empêcher de sortir. Il se mettra très près de ce dernier ; il s'embusquera avec soin ; il placera des vedettes et des sentinelles sur tous les chemins, afin d'arrêter les émissaires que le commandant du poste attaqué enverra, sans doute, pour demander du secours, et il gardera le plus grand silence jusqu'au moment où il entendra du bruit dans le poste qu'il est obligé de masquer : alors il se montrera ; il fera battre à la fois toutes les caisses, sonner toutes les trompettes, et ordonnera un feu vif et roulant. Il cachera le plus adroitement qu'il pourra la faiblesse de sa troupe ; il en laissera une partie dans un bois, dans un vallon, ou derrière quelque abri, avec ordre de se découvrir un peu de temps en temps. L'officier qui commandera dans ce quartier, trompé par le bruit qu'il entendra, et par les mouvemens qu'il verra, n'osera envoyer du secours au poste attaqué, qu'après avoir reconnu la force de votre troupe ; et quoiqu'il parvienne à reconnaître votre faiblesse, il ne détachera une partie de son monde qu'après vous avoir éloigné de ses quartiers ; ce qui lui fera perdre beaucoup de temps.

Si l'ennemi vous attaque avec vigueur, et avec assez de monde pour vous obliger à faire retraite, vous vous conduirez comme nous l'avons indiqué plus haut.

La réserve marchera de la même manière que les attaques vraies et fausses, jusqu'au moment où l'on partira de la grande et dernière halte.

Quand les détachemens destinés aux attaques auront fait à peu près trois cents pas, le commandant de la réserve fera partir le premier quart de sa troupe : quand cette première division se sera éloignée de trois ou quatre cents pas, le chef de la réserve fera partir sa seconde division, qui conservera toujours cette même distance entre elle et la première division ; la troisième division marchera enfin de la même manière que les deux autres, et à la même distance. Ces trois parties entretiendront toujours une correspondance sûre entre elles et avec la quatrième, qui ne bougera pas de place.

La première division ira se poster à deux cents pas, et vis-à-vis la porte qu'on doit lui ouvrir ; elle communiquera avec les attaques vraies et fausses, par le moyen de quelques hommes intelligens. Dès le moment où elle apprendra que la surprise a pénétré dans la place, ou que les ennemis ont découvert l'attaque, elle s'approchera de la porte par laquelle elle devra entrer ; elle cherchera à l'enfoncer, et à baisser les ponts ; elle se tiendra toujours dans le plus grand ordre, pour repousser les sorties que l'ennemi pourrait faire. Si l'ennemi ne découvre pas son projet, elle agira en silence ; dans le cas contraire, elle fera beaucoup de bruit. Si elle parvient à

enfoncer la porte, ou si une des attaques vient la lui ouvrir, elle posera deux gardes à ce poste, une dans l'intérieur, et l'autre dans l'extérieur de la place. Quand les gardes seront placées, on fera entrer dans le poste le reste de la première division. Les gardes dont nous venons de parler se couvriront avec des chevaux de frise, ou de quelque autre manière : elles ne laisseront sortir de la place que les soldats blessés, et les personnes qui iront porter quelque ordre au dehors; elles n'y laisseront entrer que des soldats conduits par des officiers. Quand on amènera des prisonniers à la garde intérieur, elle les fera conduire à la garde extérieure, et celles-ci à la troisième division de la réserve. Ces deux gardes ne quitteront leur station que dans le cas où l'on sera décidément maître de la place, et où une autre troupe viendra les relever. Si la surprise est repoussée, la garde intérieure tiendra ferme assez de temps, pour que toutes les troupes puissent sortir de place, et la garde extérieure, pour que la surprise puisse avoir commencé à faire sa retraite.

La seconde par partie de la réserve s'approchera de l'attaque véritable : elle gardera le silence jusqu'à l'instant où elle entendra un grand bruit dans la place : alors elle poussera aussi de grands cris : elle communiquera avec toutes les attaques et les autres parties de la réserve, par le moyen de quelques hommes intelligens; elle se portera à l'endroit par lequel les troupes auront d'abord pénétré dans la place, ou elle s'approchera de l'attaque, qui, après avoir eu quelque succès, aura besoin de secours pour se maintenir : dans le premier cas, elle relèvera les deux petites gardes qu'on aura laissées à l'endroit par lequel on aura pénétré; et dans le second, elle renforcera l'attaque le plus qu'elle le pourra. La partie de cette division qui ne sera pas employée à la garde de l'entrée, ira exécuter les commissions particulières qu'elles aura reçues.

La troisième division restera toujours en dehors du poste; elle placera des petites gardes sur les avenues par lesquelles l'ennemi devra naturellement arriver pour secourir les assiégés; elle fera continuellement des patrouilles autour de la place; elle sera chargée de prendre les prisonniers que l'on aura amenés à la garde extérieure de la porte de la réserve, et de les conduire à la quatrième division de cette même réserve; elle arrêtera tout soldat de la surprise qui s'en éloignera, ainsi que ceux des ennemis qui chercheront à s'évader; elle communiquera, par le moyen de quelques hommes intelligens, avec les trois autres parties de la réserve. Si la surprise est repoussée, la troisième division se rassemblera, tombera sur le flanc des troupes ennemies, et viendra ensuite se placer à la queue de la retraite.

La quatrième division de la réserve contiendra les charretiers et les conducteurs des bêtes de somme dans le plus grand ordre; elle fera passer aux combattans les munitions dont ils auront besoin; elle recevra les prisonniers qu'on lui enverra; et quand il y en aura un certain nombre, elle les fera conduire par une bonne escorte au poste chargé de la garde des défilés; elle restera dans sa position, jusqu'à ce que l'on soit absolument le maître de la place. Si la surprise est repoussée, elle enverra de bonne heure les charrettes et les bêtes de somme au détachement qui gardera les défilés, et elle viendra faire une charge dont le succès est à peu près

sûr, parce que les troupes fraîches ont toujours un grand avantage sur des troupes qui combattent depuis longtemps : cette attaque rendra au moins les ennemis timides, et donnera à votre arrière-garde le temps de se former en bon ordre pour la retraite.

Le commandant du détachement destiné à garder les hauteurs, s'emparera de l'entrée et de la sortie des défilés ; il partagera sa troupe en autant de petites divisions qu'il y aura de points intéressans à conserver; il entretiendra, au moyen de plusieurs petits partis, une correspondance suivie avec la réserve et avec le corps chargé de retarder l'arrivée des secours. Quoique la surprise réussisse, il ne quittera sa position que sur un ordre exprès du commandant en chef de la surprise. Si la surprise est repoussée, il lui enverra un secours de troupes fraîches : ce secours arrêtera l'ennemi, ou au moins facilitera la retraite du corps entier. Si l'ennemi a toujours le dessus, la surprise continuera à faire sa retraite, et le détachement destiné à garder les hauteurs fermera la marche.

Tels sont à peu près les ordres généraux que l'on doit donner aux cinq chefs des principaux détachemens qui doivent marcher à une surprise.

Aussitôt que le commandant de la première partie de la division, qui doit former la véritable attaque, sera arrivé sur le bord de la contrescarpe, il fera descendre dans le fossé un sous-officier et huit hommes déterminés. Ces hommes emploieront, pour descendre, des cordes ou des échelles ; ils se laisseront même glisser dans le fossé, si la contrescarpe n'est ni très haute, ni taillée à pic : on leur donnera de suite des échelles ; ils les dresseront et ils escaladeront le parapet.

Si les hommes qui montent les premiers sont aperçus par quelque sentinelle, au lieu de répondre au *qui vive*, ils doivent marcher à elle, tâcher de s'en rendre maîtres sans bruit, ou de la tuer d'un coup d'arme blanche.

Pendant que cette petite avant-garde escalade le mur, le reste du détachement descend dans le fossé, en gardant le plus grand silence. Le chef de ce détachement, qui connaît la profondeur du fossé, oblige les soldats à se servir des échelles, ou à sauter dans le fossé. Dans le premier cas, on fait couler les échelles à petit bruit : et aussitôt que l'on en a descendu une ou deux, quelques hommes s'en servent pour aller placer les autres.

Si les soldats peuvent sauter dans le fossé, on leur recommande de le faire en silence et avec précaution. Quand les soldats sautent dans le fossé, ils doivent avoir l'échelle passée dans le bras gauche, la tenir perpendiculairement et de manière que la partie qui est au-dessous du bras, ne soit pas assez longue pour porter à terre.

Lorsque quelques hommes de ce premier détachement sont arrivés dans le fond du fossé, on songe à dresser des échelles contre le parapet : on les plante à l'endroit qui est désigné. Les officiers de ce détachement veillent à ce qu'on ne place les échelles ni trop loin ni trop près du pied du mur ; dans le premier cas, elles deviendraient trop courtes, et pourraient se rompre; dans le second, elles se renverseraient, ou les soldats ne pourraient y monter commodément. On place les échelles à deux pieds de distance les unes des autres ; c'est par cet intervalle que l'on fait descendre les soldats qu'une atteinte mortelle a mis dans le cas de ne pouvoir continuer l'attaque. Les officiers ou les sous-officiers, qui doivent

Digitized by Google

se tenir au bas des échelles, ont l'attention de ne laisser monter sur chacune que le nombre d'hommes qu'elle peut porter : il faut ordinairement laisser au moins trois échelons d'intervalle entre chaque soldat ; ceux qui montent à l'escalade doivent prendre garde à n'être pas entraînés par ceux de leurs camarades qui sont tués ou renversés par les coups des ennemis.

(On pourrait exercer nos soldats pendant la paix à cette espèce de manœuvre).

Les ouvriers qui sont chargés de couper les palissades, d'enfoncer les portes, etc., doivent descendre dans le fossé, après cette première partie du détachement, et la suivre lors de l'escalade.

Si, au lieu d'escalader le poste, on doit s'y introduire en sapant les angles saillans du parapet, ou en élargissant une brèche, les hommes qui descendront les premiers dans le fond du fossé, seront armés de pics, de pioches, etc. ; ils attaqueront de suite les angles du parapet, ou les côtés de la brèche ; ils porteront leurs armes en bandoulière, et aussitôt qu'ils jugeront que la brèche est praticable, ils entreront dans la place, et le reste de la troupe les suivra. On couvre les hommes qui sapent le parapet, ou qui élargissent la brèche, par le moyen d'une petite troupe que l'on place dans le fond du fossé à droite et à gauche de l'endroit où l'on travaille ; on pourvoit ainsi aux attaques des détachemens que l'ennemi a embusqués dans le fond du fossé.

On voit, par ce que nous venons de dire, qu'il est toujours avantageux de réunir l'escalade à la sape.

Nous avons supposé jusqu'ici que le fossé du poste que l'on veut surprendre est sec ; mais si la place est environnée d'un fossé plein, qu'on est assuré qu'il n'y a que 64 centimètres (2 pieds) d'eau dans le fossé, et que le fond en est bon, on peut en agir comme nous l'avons dit plus haut ; mais quand il y a plus de 64 centimètres d'eau, on fait porter par chaque soldat de la première divison, une fascine faite avec de menues branches bien serrées. Chaque fascine ne doit jamais excéder le poids qu'un soldat peut porter pendant deux cents pas : on fait transporter ces fascines sur des chariots jusqu'à la dernière halte. Quand le premier détachement est arrivé sur le bord du fossé, quelques hommes y descendent par le moyen des échelles, et ils construisent avec des fascines une espèce de pont de 4 à 6 mètres (12 à 18 pieds) de largeur : il suffit qu'ils placent dans le fond du fossé un assez grand nombre de fascines, pour qu'il ne reste que 64 centimètres (2 pieds) d'eau. Si le fossé est vaseux, au lieu de fascines, on emploie des claies qu'on a aussi préparées d'avance et qu'on a fait porter par des chariots jusqu'à la dernière halte. Quoique le fossé ne soit pas plein d'eau, il se rencontre des circonstances où il est utile de le combler. On emploie pour cet objet des sacs remplis de paille, de feuilles ou de fumier : ils ont 1 mètre 60 centimètres (5 pieds) de circonférence, et 2 mètres 50 centimètres (8 pieds) de longueur. Deux ou trois hommes les transporteront aisément depuis la grande halte jusqu'au pied du glacis, et de là jusque dans le fossé. Le soldat qui est chargé de rouler ces sacs à terre, n'a rien à craindre des balles de l'ennemi. Ces gros sacs seront plus utiles dans les attaques d'emblée que dans les attaques par surprise.

Les deux dernières divisions de chaque attaque resteront en silence sur

la contrescarpe, jusqu'à ce que les deux premières aient gagné le haut du parapet. Si elles y parviennent sans être découvertes, la troisième division descendra dans le fossé, et montera comme les deux premières. Si cette troisième gagne aussi le haut du parapet, la quatrième y montera à son tour, toutefois, après avoir pris la précaution d'envoyer avertir les autres attaques, le corps de réserve, etc., et de laisser quelques soldats avec un sous-officier, pour faciliter aux troupes qui arriveront successivement, le moyen de reconnaître l'endroit de l'escalade.

Si au contraire les ennemis se présentent pour faire tête aux deux premiers détachemens, ceux qui seront restés sur la contrescarpe feront un grand feu pour éloigner les assiégés, et faciliter aux assiégeans le moyen de gagner le haut du parapet.

Le commandant en second de la surprise marche à la tête de la véritable attaque, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée sur le bord de la contrescarpe; là il fait exécuter les manœuvres que nous avons indiquées, et il reste en cet endroit jusqu'à ce que la troisième partie de ce détachement ait gagné le haut du parapet.

D'instant en instant, le commandant en second fera rendre compte de ses succès au chef de l'entreprise. Celui-ci se tiendra à la tête de la première partie de la réserve: toutes les attaques en seront prévenues, afin qu'elles puissent le faire avertir aussi des différens événemens qu'elles éprouveront.

Instruit de tout ce qui se passera, il ne s'exposera pas à perdre beaucoup de monde d'un côté, tandis qu'il pourrait pénétrer de l'autre sans difficulté: il n'entrera dans la ville que lorsque le succès sera presque certain.

Le commandant en chef et son lieutenant se résoudront, sans doute avec peine, à l'espèce d'inaction à laquelle le devoir les condamne: mais comme le salut de leur troupe et le succès de leur entreprise dépendent de la conservation de leur vie, ces considérations les engageront à maîtriser leur bravoure, jusqu'au moment où il leur sera indispensablement nécessaire d'en faire usage.

Dans chaque corps employé à former une attaque séparée, on destinera un petit détachement pour garder intérieurement l'endroit par lequel on aura pénétré dans la place: si l'on négligeait de prendre cette précaution, l'ennemi n'aurait qu'à s'emparer de cet endroit pour empêcher les troupes qui seraient déjà entrées, de recevoir du secours: la seconde division qui aura gagné le haut du parapet, sera destinée à remplir cet objet. Ce détachement doit se tenir en bon ordre, faire feu sur la troupe ennemie qui voudra le forcer, ou la repousser avec l'arme blanche, mais il se gardera bien de la poursuivre. S'il lui était possible de se couvrir avec des abattis, ou avec des chevaux de frise, il repousserait plus aisément les troupes qui voudraient l'attaquer, et il se maintiendrait dans son poste avec plus de facilité.

Quoiqu'une des attaques ait pénétré dans la place, on n'en laissera pas moins, dans le premier moment, une petite troupe vis-à-vis chacun des endroits où l'on aura formé d'autres attaques. Ces petits détachemens obligeront l'ennemi, par leur feu, par leurs cris et leurs mouvemens, à garder cette partie de l'enceinte, et conséquemment à diviser ses forces.

Le premier détachement qui pénètre dans une place, doit, conduit par un bon guide, aller donner la main à

une des attaques les plus voisines; il marchera dans le plus grand silence, si l'alarme n'est pas encore dans la ville; mais si la surprise a été découverte, et si les troupes ennemies sont en mouvement, il marchera avec vitesse, jetera de grands cris, fera sonner ses instrumens militaires, chargera avec impétuosité et à l'arme blanche tout ce qui se présentera pour l'arrêter. Quand il sera arrivé vis-à-vis ceux qu'il vient seconder, il faut qu'il attaque, par derrière ou par le flanc, l'ennemi qu'il y rencontrera, et par cette diversion, il facilitera aux assaillans le moyen de gagner le haut du mur.

Ces attaques par les flancs sont ordinairement les meilleures.

La seconde troupe qui pénétrera dans la place, sera destinée à forcer la porte par laquelle on aura projeté d'introduire la réserve. Si la surprise n'a pas encore été découverte, cette troupe, conduite par son guide, marchera dans le plus grand silence. Si la porte est gardée, les assaillans tâcheront de surprendre le factionnaire qui sera placé devant les armes, en faisant faire quelque réponse adroite par l'interprète qu'ils mèneront avec eux. La sentinelle étant surprise, ils la forceront à se taire. Une petite partie du détachement masquera aussitôt la porte du corps-de-garde, une autre y entrera, et offrira aux soldats qui y seront renfermés, de choisir entre la vie et la conservation des bagages, et une mort aussi certaine que prompte.

Pendant que l'on fait cette capitulation, qui doit être l'ouvrage d'un instant, le reste du détachement enfonce la porte, baisse les ponts, lève les orgues ou les herses, les soutient avec des échelles ou avec d'autres appuis, place une garde à la première et à la dernière barrière, et conserve ainsi l'entrée et la sortie de la place libres, jusqu'au moment de l'arrivée de la réserve.

Si l'on ne peut parvenir à surprendre la garde, on fond sur elle avec toute l'impétuosité possible; et quoiqu'elle soit forte et retranchée, on la réduit aisément, parce qu'elle est étonnée, parce qu'elle ne connaît pas le nombre de ses ennemis, et qu'elle est gênée dans ses mouvemens. Si on ne peut la forcer, on cherche à la séduire ou à la tromper. Pour l'engager à se rendre, on lui fait des propositions avantageuses; pour diminuer son courage, on assure que le reste de la ville a capitulé, que les chefs sont prisonniers, que la garnison a mis bas les armes. Si l'on ne peut la forcer ni la séduire, on envoie promptement chercher du renfort vers l'endroit où la surprise a pénétré dans la place : ce renfort s'y rend avec précipitation, au bruit d'instrumens militaires, en poussant de grands cris; ils attaquent avec impétuosité les troupes qui gardent cette porte.

Si plusieurs attaques ont eu succès heureux, et par conséquent si plusieurs détachemens se rendent en même temps pour forcer la porte par laquelle la réserve doit entrer, ils réussissent plus aisément; ils doivent bien prendre garde de ne point tirer les uns sur les autres. Dans une surprise, on ne fera feu sur une troupe, qu'après avoir reconnu qu'elle n'a pas les marques extérieures qu'on a employées pour se reconnaître, et qu'elle n'a reçu ni le signe ni le mot qu'on a donnés avant le départ de la dernière halte.

Aussitôt que les détachemens se seront rendus maîtres de la porte de secours, et que la réserve s'en sera em-

parée, ils iront exécuter les autres ordres qu'on leur aura donnés, et ils se rendront ensuite sur la place qu'on leur aura indiquée pour le rendez-vous général.

Les troupes qui sont en garnison dans un poste, ont presque toujours ordre de se former sur le rempart : les assaillans chargeront donc deux détachemens de le parcourir. Comme ces détachemens fondront avec impétuosité sur les troupes qu'ils y trouveront, comme ils les attaqueront par leur flanc, ils pourront les disperser aisément. Ces détachemens doivent faire sans cesse le tour de la place, et obliger les habitans à rentrer dans leurs maisons.

Ces deux détachemens n'arrêteront que les officiers et les soldats de la garnison ; ils les désarmeront, et les feront conduire à la porte par laquelle la réserve sera entrée.

Dès le premier moment où l'on a pénétré dans une place, on doit se rendre maître de l'officier général ou particulier qui y commande. Un corps dépourvu de son chef, est incapable de faire une attaque vigoureuse, ou une défense opiniâtre ; tous ses mouvemens sont irréguliers, et par conséquent sans effet.

Un des premiers détachemens qui pénétrera dans un poste, se rendra donc en diligence à la maison du commandant ; il marchera sans bruit, et tâchera de surprendre les soldats qui en garderont la porte ; il se conduira avec les sentinelles et avec la garde du commandant de la place, comme nous l'avons dit ci-dessus. Pendant qu'une partie du détachement combattra cette garde, l'officier qui le commandera fera occuper par d'autres soldats, toutes les issues de la maison ; il montera lui-même dans l'appartement du général ; il se rendra maître de sa personne, et s'emparera de ses papiers. Pour l'obliger de donner ordre à ses troupes de mettre bas les armes, il lui dira qu'il n'y a plus qu'une faible partie de la garnison qui fait résistance ; qu'on sera obligé de la passer au fil de l'épée et de mettre le feu à la place, si le reste des combattans ne met point bas les armes. On lui fera la même menace pour les petits forts des environs qui dépendront de lui. On lui fera prendre ensuite un habit sous lequel il ne puisse être reconnu ; on le préviendra qu'on ne peut lui conserver la vie, si, en parcourant les rues, il cherche à s'évader, ou à se faire enlever par les soldats de son parti ; on le fera aussitôt sortir de la place ; on le mettra au milieu du détachement ; on ne le laissera parler à personne, sous quelque prétexte que ce soit ; on évitera les endroits où l'on entendra le bruit des armes ; on le conduira vers la porte de secours, et on le remettra à l'officier qui commandera à cette porte. Celui-ci le fera mener au corps de réserve.

Nous n'avons pas besoin de recommander à l'officier chargé de se rendre maître du commandant de la place, d'en agir avec tous les égards dus à un ennemi respectable par son malheur, et par le rang qu'il occupe.

Si le commandant de la place se défend dans sa maison, on le menace d'y mettre le feu, et de ne point lui faire de quartier ; s'il cherche à s'évader, ou à se faire reconnaître, on prend les moyens les plus prompts et les plus sûrs pour l'en empêcher.

L'officier qui commande le détachement destiné à se rendre maître de la garde postée sur la principale place, y marchera comme nous l'avons dit ; et s'il ne peut la surprendre ou la forcer, il cherchera à l'occuper assez pour

qu'elle ne puisse aller donner l'éveil ou du secours au reste des troupes. Si cette garde se rend, on la désarmera, on l'enfermera dans le corps-de-garde, on laissera quelques hommes pour s'en assurer, et on la préviendra qu'à la moindre tentative hostile, on fera main basse sur elle.

On se conduit de la même manière avec toutes les petites gardes répandues dans la ville; on a surtout le soin de s'emparer de celles qui sont placées aux portes; on empêche ainsi les sorties de l'ennemi, et on prévient l'arrivée des secours.

Si la place est protégée par une citadelle, par un fort ou par un château, on commande un détachement pour masquer les secours que la garnison de la forteresse peut donner à la ville. Ce détachement se place vis-à-vis la porte, il tâche de s'en emparer; s'il ne peut y réussir, il la barricade, et l'embarrasse avec tout ce qu'il trouve sous la main, bois, pierres, meubles, etc.: il fait feu sur tout ce qui se présente pour sortir; il offre à la garnison l'alternative d'une capitulation honorable ou du traitement le plus sévère.

Si les troupes qui gardent une place que l'on a surprise sont casernées, l'un des premiers détachemens se rend avec promptitude vis-à-vis les casernes; il s'empare du corps-de-garde établi pour la police des troupes, et il se rend maître des armes de cette garde. Pendant qu'une partie du détachement fait cette opération, les autres masquent les portes du quartier, et tuent à coups de fusil, ou à coups d'arme blanche, tout ce qui se présente aux fenêtres ou aux portes.

Pour engager les soldats à se rendre, on leur offre la vie et les bagages sauves, et on leur dit que tout est pris ou soumis dans le reste de la place.

Pour empêcher que les troupes qui sont encore enfermées dans les casernes ne reçoivent du secours, que leur courage ne soit ranimé par la présence et les discours de leurs officiers, on place une petite troupe vis-à-vis chacune des avenues du quartier. Ces partis ont ordre de tuer tout ce qui se présente armé, et de s'emparer de tous les officiers.

Si la garnison est logée par compagnie dans des maisons particulières, on s'empare de chacune de ces maisons, et l'on se conduit comme nous venons de le dire pour les casernes.

Le détachement qui ira à l'arsenal se rendra maître des hommes qui en garderont la porte; il y établira une garde capable de repousser les ennemis, et d'empêcher que les soldats de la surprise, ou même les citoyens, ne pillent les effets renfermés dans ce dépôt. Après que ce détachement se sera assuré des arsenaux, il ira s'emparer des magasins à poudre, et de ceux qui renfermeront les vivres. Si l'on est obligé d'abandonner la place, on enlevera les munitions de guerre et de bouche qui pourraient être utiles à l'ennemi, et si l'on ne peut les emporter on y mettra le feu.

Quelques partis de cavalerie et quelques petits détachemens d'infanterie, parcourront les principales rues de la place; ils meneront avec eux beaucoup d'instrumens militaires, pousseront de grands cris, promettront la vie à tous les citoyens qui resteront dans leurs maisons, et les rassureront contre la crainte du pillage; ils fondront avec impétuosité sur toutes les troupes qu'ils trouveront formées; ils tireront sur les habitans qu'ils trouveront dans les rues, ou qui se met-

tront à leurs fenêtres ; ils se saisiront de tous les officiers et de tous les soldats ennemis ; ils les désarmeront et les conduiront, ou à la garde de la porte de réserve, ou aux détachemens qui occuperont les principales places.

Les détachemens qui doivent parcourir les rues, auront encore l'ordre d'arrêter tous les soldats de leur armée qu'ils trouveront séparés de leurs troupes, et de les conduire, ou à la porte de réserve, ou sur une des places.

Il est essentiel d'établir une troupe considérable sur la place la plus voisine de la porte par laquelle on est entré; une sur l'esplanade, entre le château ou le fort de la ville, et une ou deux sur les autres places. Ces détachemens s'empareront des maisons qui borderont ces places, et de là ils feront feu sur l'ennemi qui voudra s'y former. On regardera ces détachemens comme des réserves vers lesquelles on se retirera, quand on sera trop vivement poussé, où l'on conduira les prisonniers qu'on aura faits, et où l'on ira chercher du secours quand on ne pourra pas exécuter les ordres qu'on aura reçus. Les troupes établies sur les places, auront les mêmes ordres que les détachemens chargés de parcourir les remparts et les rues.

Dans le cas où l'on sera obligé de faire retraite, tous les détachemens se rendront, suivant l'ordre qu'ils en auront reçu, sur la place la plus voisine de la porte par laquelle on devra sortir.

Un détachement pourvu de bons guides, sera chargé d'arrêter les officiers de l'état-major de la place et ceux des régimens. A mesure que l'on se rendra maître de quelques-uns de ces officiers, on les fera conduire sous bonne escorte à la porte confiée à la réserve, et la garde de cette porte les fera conduire au corps de réserve.

On préviendra les officiers des états-majors qu'ils seront traités avec les égards qui leur sont dus, pourvu qu'ils ne cherchent pas, en passant dans les rues, à s'évader, à se faire reconnaître et enlever par leurs soldats, mais qu'on ne leur fera aucun quartier s'ils tentent l'un ou l'autre.

Si les officiers de la garnison sont logés ensemble dans un des pavillons des casernes, vous vous emparerez de toutes les portes du quartier. Vous ferez tirer sur tout ce qui se présentera pour sortir, ou qui se montrera aux fenêtres. Vous ferez annoncer encore que vous accorderez une capitulation honorable, si on ne fait aucun mouvement de défense ; mais que dans le cas contraire, vous êtes résolu à réduire le quartier en cendres.

Il n'est guère moins essentiel de se rendre maître des chefs civils que des chefs militaires ; vous leur assurerez que les habitans ne seront ni pillés, ni maltraités, s'ils ne se mêlent pas parmi les défenseurs de la place ; mais que, dans le cas contraire, vous mettrez tout à feu et à sang. Vous chercherez à les gagner par de grandes promesses, et à les engager à ordonner aux citoyens de se déclarer pour vous ; vous les obligerez à aller dans les rues, pour ordonner aux habitans de rester tranquilles dans leurs maisons, et pour leur annoncer qu'ils n'ont rien à craindre.

Si vous ne voulez pas ou si vous ne pouvez point garder votre conquête, vous exigerez des officiers publics qu'ils vous fournissent des vivres, des contributions en argent, en denrées ou en fourrages ; vous exigerez des chariots pour faire transporter tous ces objets ; vous limiterez un terme très court pour

Digitized by Google

rassembler ces contributions, surtout si vous êtes dans le voisinage d'un ennemi redoutable, et qui puisse vous attaquer dans votre retraite.

Il sera prudent encore de se rendre maître des principaux citoyens; ils serviront d'ôtages contre les attaques des habitans, et ils assureront le paiement des contributions qu'on aura exigées.

Tels seront à-peu-près les ordres que le commandant en chef de l'entreprise donnera aux officiers auxquels il confiera le commandement des détachemens qui doivent exécuter des opérations particulières. Nous ne prétendons pas avoir prévu tous les cas qui peuvent arriver; nous ne sommes pas descendus dans les détails que telle ou telle opération particulière demandera; mais nous pensons qu'un officier chargé d'une entreprise de la nature de celle qui nous occupe, suppléera aisément à ce que nous avons été forcés d'omettre, pour ne point tomber dans une fastidieuse prolixité.

Le secret est le garant du succès de toutes les entreprises militaires, et particulièrement de celui des surprises : le commandant en chef ne négligera donc rien pour s'assurer que son secret ne sera pas divulgué. Pour cela, en sortant du conseil qu'il aura tenu avec les six principaux officiers qui doivent commander sous ses ordres, il fera aussitôt fermer les portes de l'endroit qu'il habitera; il fera sortir en même temps un officier intelligent et sûr, qu'il destinera à aller s'embusquer sur le chemin du poste qu'il veut surprendre.

Ce détachement, composé de soldats de confiance, gardera non seulement le chemin qui mène vers le poste que l'on veut surprendre, mais encore toutes les avenues du camp ou de la ville. On empêchera ainsi les habitans du lieu, les déserteurs et les espions, d'aller par un détour avertir l'ennemi que quelqu'un de ses postes ou quelqu'une de ses places doit être attaqué. Ce détachement sera divisé en autant de petits partis qu'il y aura d'issues; ils placeront chacun leurs sentinelles et leurs vedettes, comme nous l'avons dit. Les commandans de ces divers partis empêcheront les marchands et les voyageurs, etc., de continuer leur route et même de rétrograder; ils les garderont avec eux, ils veilleront en outre à ce qu'aucun paysan ne s'échappe au travers des champs. Ces petits détachemens ne sauront pas pourquoi ils exécutent de pareils ordres, leur commandant et son second auront seuls le secret de l'opération: pour s'assurer qu'on leur obéit ponctuellement, ils visiteront souvent les différens postes qu'ils auront placés.

Afin que les précautions que nous venons de détailler ne découvrent pas votre secret, vous inventerez quelque prétexte plausible qui puisse induire les espions en erreur; vous ferez, par exemple, courir le bruit que cette troupe sort pour arrêter des déserteurs, des espions, ou pour prévenir une surprise que l'ennemi doit tenter. On peut encore tromper la vigilance de l'ennemi et de ses espions, en faisant sortir souvent des détachemens de cette espèce.

Ce détachement arrêtera tout ce qui se présentera, même après que la surprise l'aura dépassé, et il restera dans ses postes jusqu'à ce que la surprise soit rentrée, à moins que le chef de l'entreprise ne lui ait confié quelque commission particulière.

Une heure après que le détachement destiné à garder les avenues sera sorti, vous ferez assembler avec ar-

mes et bagage votre armée, votre garnison ou votre camp volant; vous ne vous servirez pas des instrumens militaires pour assembler vos troupes, mais vous leur ferez porter vos ordres par des ordonnances ou par des aides de camp. Vous ferez répandre le bruit que vous prenez les armes parce que vous craignez quelqu'entreprise de la part de l'ennemi; vous multiplierez vos rondes et vos patrouilles sur les remparts, sur le parapet et même dans l'intérieur du poste: ainsi vous empêcherez qu'on n'approche des murs ou des retranchemens, et que l'ennemi ne puisse, au moyen de quelque signal de convention, être instruit de ce qui se passe dans votre camp. Lorsque les troupes seront sous les armes, les cinq commandans assembleront chacun son détachement; ils prendront leurs guides et leurs interprètes, etc. On distribuera les vivres aux soldats que l'on aura choisis, et on leur fera prendre dans leurs sacs les objets qui leur serviront à se faire reconnaître. Quant aux échelles, aux planches, aux poutres et aux outils, on les fera porter dans des chariots couverts, jusqu'à une demi-lieue du poste que l'on voudra surprendre; on renverra en même temps le reste des troupes dans leurs logemens, où on les consignera; on éloignera les citoyens curieux; on empêchera que les soldats ne quittent leurs rangs, et on leur fera déposer en tas ceux de leurs effets qu'ils ne doivent point emporter. Ces mesures prises, on attendra l'heure fixée pour le départ; on se souviendra qu'on ne marche pas aussi vite pendant la nuit que pendant le jour; qu'il vaut mieux partir quelques instans trop tôt (parce qu'on en est quitte pour attendre quelques minutes dans les environs du poste) que partir trop tard, et par là se mettre dans le cas d'être obligé de presser sa marche.

L'heure du départ étant arrivée, on fera partir d'abord une petite avant-garde; le détachement destiné à la véritable attaque viendra ensuite, les attaques simulées le suivront immédiatement, puis viendra le corps qui doit s'opposer au secours, puis la réserve, puis la cavalerie ou les dragons: après eux les chevaux de bât, les chariots et leur garde, et enfin le corps destiné à garder les défilés.

Pendant que les troupes sortiront, on placera aux deux côtés de la porte des officiers ou des sous-officiers, pour examiner s'il ne se serait pas mêlé parmi elles des déserteurs, des espions, ou des soldats qui ne doivent point être de l'expédition, etc. Ils les reconnaîtront aux marques distinctives dont nous avons déjà parlé.

Aussitôt que toute la surprise sera arrivée hors de la place, elle fera halte: le chef de chaque division assemblera à l'écart les officiers qui doivent avoir des commandemens particuliers, et il leur expliquera en détail ce qu'ils doivent faire. Si tous les officiers étaient aussi instruits qu'ils devraient l'être, un mot suffirait; mais jusqu'à ce que l'on ait fait usage de quelque moyen propre à assurer leur instruction, la halte dont nous parlons sera un peu longue. On n'en partira néanmoins que lorsque chaque officier sera bien instruit de ce qu'il doit faire, et qu'après avoir donné aux soldats les ordres et les instructions, le signe et le mot, dont nous avons parlé plus haut.

Aussitôt que l'on aura exécuté tout ce qui a été prescrit précédemment, on se remettra en marche; bientôt on rencontrera le détachement, on le dépassera et on continuera sa route avec

le plus grand ordre et le plus grand silence.

Comme on n'est jamais plus aisément trompé que lorsqu'on cherche à tromper les autres, pour prévenir le mal qui pourrait résulter dans cette occasion, on se fera précéder par une petite avant-garde composée d'hommes sûrs et intelligens, commandée par des officiers et sous-officiers instruits et adroits. Cette avant-garde se conduira d'après les principes que nous donnerons ci-après.

Après que la petite avant-garde aura fait deux à trois cents pas, la surprise se remettra en marche. Les officiers auront soin que les différens détachemens ne se confondent pas, que les petites divisions ne se mêlent point, que la tête de la colonne marche très doucement, afin que la queue puisse la suivre sans s'essouffler.

Quand on arrivera à l'endroit où doit rester le corps destiné à garder les derrières, ce corps s'y arrêtera; son commandant se conduira alors d'après les ordres particuliers qu'il aura reçus, et le reste de la surprise continuera sa marche.

Quand on sera arrivé à l'endroit où le détachement destiné à empêcher les secours, ou à faire une diversion, devra quitter la surprise, il se détachera et se conduira d'après les ordres particuliers qu'il aura reçus; il observera de passer toujours assez loin du poste pour ne pas lui donner l'éveil.

Si le corps destiné aux fausses attaques doit tourner le poste, il se détachera aussi de bonne heure, et il ira par un circuit gagner l'endroit qui lui aura été indiqué; il observera, comme le détachement destiné à empêcher les secours, de passer assez loin des ennemis, pour ne point les tirer de leur assoupissement; il obéira aux ordres qui lui auront été donnés. Ce qui est le plus difficile pour le chef général de l'entreprise, c'est d'avoir assez bien combiné la marche de ses différens détachemens, pour qu'ils soient en mesure d'agir en même temps. C'est de cet ensemble que dépend le succès; aussi apportera-t-on la plus grande attention pour l'obtenir.

L'avant-garde étant arrivé à la grande halte, s'arrêtera et attendra le gros de la surprise; là, on remettra tout dans l'ordre; on donnera le nouveau mot, le nouveau signe et la nouvelle marque de reconnaissance; on distribuera les outils, les instrumens, etc.; on fera partir ensuite les sous-officiers qui doivent aller à la découverte.

Si, pour arriver aux portes d'une place que l'on veut surprendre, on a deux marches à faire, on ne cache à l'ennemi les projets que l'on a formés qu'en employant les précautions suivantes:

On fait prendre aux soldats du pain pour deux ou trois jours, et des viandes cuites pour le même temps; on agit ainsi, parce que dans cette circonstances, on ne doit point allumer du feu, ni passer par des lieux habités.

On sort du camp ou de la place, assez à temps pour pouvoir gagner, pendant la nuit, l'endroit où l'on doit s'embusquer pendant le jour suivant. Si la nuit ne peut suffire pour arriver jusqu'à l'embuscade que l'on doit former, on part pendant le jour; mais en sortant de la place, on prend un chemin opposé à celui qu'on devait suivre; on change ensuite brusquement de route et l'on se dirige vers l'endroit où l'on a intention d'aller s'embusquer.

On choisit le lieu de son embus-

cade, et l'on s'y conduit comme nous le dirons dans la suite.

Une heure avant de quitter l'embuscade, on instruit tous les officiers qui doivent être chargés de quelque commission particulière; on fait ensuite reprendre les armes à sa troupe, et on se conduit dans cette seconde marche comme si l'on n'en avait qu'une à faire.

Une double marche rend la retraite plus longue et plus difficile; on aura donc, dans cette circonstance, calculé sur une attaque mixte, et pourvu à tout ce qui peut en rendre le succès presque certain.

Avant de partir pour la grande halte, on enverra à la découverte trois ou quatre sous-officiers très intelligens et déterminés; ils n'auront d'autres armes qu'un sabre ou une épée, ils marcheront à petits pas en silence et séparément; ils écouteront avec soin tout ce qui se passera autour d'eux, ils s'approcheront des murs et ils examineront si tout est tranquille dans la place. Si l'un d'eux rencontre une sentinelle, il cherchera à la surprendre et à l'égorger; s'il donne dans une patrouille à laquelle il ne puisse échapper, il dira qu'il est déserteur. Ainsi il n'aura rien à craindre pour sa vie, et ne sera pas dans le cas d'exposer le secret de l'entreprise; du reste, ces sous-officiers se conduiront comme les officiers chargés des reconnaissances, et comme les éclaireurs.

Aussitôt que les sous-officiers seront de retour, la surprise se remettra en route; elle marchera avec le plus grand soin; et, conduite par ses guides, elle se dirigera vers l'endroit où elle doit former la véritable attaque.

On dirige les véritables attaques vers les endroits les plus éloignés des casernes; on a ainsi le temps de faire de grands progrès avant que la garnison, avertie par le bruit, soit arrivée en force. On choisit, par la même raison, les endroits éloignés des gardes; ceux où elles sont les moins fortes, ceux dont les habitations sont le plus éloignées. On dirige encore les véritables attaques vers les endroits qui ne sont pas couverts par un fossé, sur ceux où le fossé n'est ni profond, ni fortifié par une cunette; vers les points qui ne sont couverts par aucun des moyens de défense dont nous avons parlé, ou qui en sont mal pourvus; aux lignes où le parapet est peu élevé, où les embrasures seront basses, et où il y a quelque brèche. Nous verrons, en parlant des stratagèmes, que les aqueducs, les endroits par où les rivières entrent dans les places et ceux par lesquels elles en sortent, sont très favorables aux attaques.

Quand les places sont fortifiées à la moderne, on dirige les véritables attaques vers les flancs des bastions, ou vers les angles flanqués.

Un endroit de l'enceinte qui réunit plusieurs des circonstances favarables dont nous venons de parler, doit obtenir la préférence sur tous les autres. Quelques militaires veulent cependant qu'on dirige les véritables attaques vers les endroits les plus forts, parce qu'ordinairement ils sont, disent-ils, les moins gardés. On ne négligera pas sans doute d'assaillir ces endroits importans; mais nous croyons qu'on doit les faire insulter par les attaques ou fausses ou volantes.

Quand on doit passer le fossé d'un poste sur la glace, on prend la précaution de se faire précéder par un homme chargé de le sonder avec soin, dans la crainte que l'ennemi ne l'ait rompue; on choisit alors le côté de la

place le plus exposé au vent du nord; la glace doit y être plus épaisse que partout ailleurs.

Les fausses attaques seront dirigées vers les endroits les plus forts, vers ceux qui seront les mieux gardés; on éloignera autant qu'on le pourra les fausses attaques des véritables. L'ennemi étant obligé de partager ses forces, opposera une résistance moins vive, et l'attention de ses chefs étant partagée, sera moins grande.

Pour diviser encore davantage l'attention de l'ennemi, on pourra former des attaques volantes; ces attaques n'auront cependant lieu que dans le cas où les attaques réelles auront été découvertes.

Les attaques volantes seront principalement composées de troupes à cheval; on y mêlera néanmoins quelques petits partis d'infanterie; elles feront le tour de la place en poussant de grands cris, en faisant un grand feu. L'ennemi qui, du haut du rempart, découvrira ces troupes, et qui ne saura pas vers quels endroits elles se dirigent, sera sans cesse dans une vive inquiétude; il fera une foule de marches et de contremarches qui troubleront et intimideront ses soldats. Ces attaques s'approcheront de temps en temps des murs, et surtout lorsqu'elles les verront dégarnis de défenseurs; alors elles chercheront à pénétrer dans la place de la même manière que les autres attaques. Si l'on n'a pas assez de combattans pour fournir à ces attaques volantes, on y emploie des valets ou des charretiers.

Dès l'instant où les troupes ennemies auront mis bas les armes, et où l'on se sera emparé des postes principaux, on fera sortir la garnison et on la remettra à la réserve, qui sera chargée de la garder et de la faire conduire en lieu de sûreté. On songera ensuite sans aucun délai, ou à évacuer cette place, si on est résolu de l'abandonner, ou à la mettre en état de défense, si on veut la garder.

Si on veut conserver sa conquête, on recourra avec diligence aux moyens que nous avons donnés dans la première partie de cet ouvrage.

Quoique les troupes destinées à empêcher les secours n'aient donné aucun avis de l'arrivée de l'ennemi, on ne négligera pas cependant de se garder pendant que l'on mettra la place en état de défense.

On fera sortir de la ville les troupes qui auront formé la véritable attaque; on les portera sur les avenues de la place; on confiera aux fausses attaques la garde des portes et des postes principaux; on fera entrer les trois premières parties de la réserve, et on les occupera à réparer les brèches, et les autres dégradations que les ouvrages auront soufferts; on prendra des ôtages; on les fera conduire hors de la place; on fera porter des vivres et des rafraîchissemens aux troupes qui auront combattu; on établira dans la place une garnison proportionnée à son étendue, un gouverneur juste, intelligent et brave; on exigera des habitans une contribution proportionnée à leurs moyens; on la distribuera aux troupes, pour les récompenser de la valeur qu'elles ont montrée et de la discipline qu'elles ont observée. Cette contribution ne dispensera point le chef de l'entreprise de solliciter d'autres récompenses auprès du général et des ministres, pour les officiers et les soldats qui se seront conduits d'une manière distinguée.

Tout cela étant exécuté, on se remettra en marche pour faire sa retraite.

Si vous voulez abandonner votre

conquête, parce que le poste est mauvais, parce qu'un adversaire supérieur doit venir bientôt vous y assaillir, ou parce que vous ne l'avez attaqué que pour en chasser votre ennemi, aussitôt après que la garnison sera hors de la place et que les habitans seront soumis, vous prendrez pour vous garder les précautions que nous avons indiquées; vous emploierez les trois premières parties de votre réserve à démolir les fortifications, à combler les fossés, à enlever les portes, à détruire tous les établissemens militaire, à transporter les munitions et tous les objets précieux qui appartenaient à l'ennemi. Pendant que vos soldats exécuteront ces différentes opérions, vous assemblerez les officiers publics; vous leur annoncerez que si, dans une demi-heure ou une heure au plus tard, ils ne paient pas une contribution capable de dédommager les soldats du butin que vous leur avez promis, vous serez obligé de faire donner le signal du pillage.

Lorsque les habitans paient à l'instant fixé la contribution demandée, vous faites votre retraite.

Lorsque les habitans seront dans l'impossibilité de payer la contribution que vous leur aurez imposée, vous accepterez les sommes qu'ils auront rassemblées; vous prendrez beaucoup d'ôtages pour assurer le paiement de ce qu'ils devront encore, et vous vous retirerez.

Si les habitans ne se hâtent pas de fournir les contributions, et s'ils sont de mauvaise foi, il faudra bien vous résoudre à abandonner la place au pillage.

Quand vous serez obligé d'abandonner une place au pillage, vous redoublerez de soin et de vigilance pour vous mettre à l'abri du désespoir des habitans et des attaques du dehors; vous défendrez au soldat le meurtre, le viol et tous les autres excès indignes même des peuples les plus barbares; vous limiterez la durée du pillage; vous signifierez aux soldats que ceux d'entre eux que le premier ordre ne fera pas rentrer dans les rangs, seront punis avec la dernière sévérité. Vous désignerez les troupes qui devront rassembler le butin, et celles qui devront rester en bataille. Entouré de plusieurs officiers, accompagné par une troupe de soldats d'élite, vous parcourrez les rues pour prévenir l'extrême désordre; vous chargerez du même soin quelques autres officiers de confiance.

Le temps prescrit pour le pillage étant écoulé, vous vous occuperez de votre retraite.

Au signal de la retraite, les troupes se rendront à l'endroit qu'on leur aura désigné. Le commandant de chaque détachement en fera l'appel; s'il manque quelques soldats, on fera parcourir les rues par plusieurs patrouilles, qui auront ordre d'entrer dans tous les endroits où elles entendront du bruit. A leur retour, on fera un nouvel appel et on se mettra en marche. Pendant ces dernières opérations, on fera porter l'ordre de la retraite au chef de la diversion, et aux détachemens destinés à prévenir les secours.

Les troupes sortiront de la place; les soldats qui gardaient les portes les suivront, et formeront l'arrière-garde. Quand on sera arrivé à l'endroit où l'on avait fait la grande halte, on fera poser aux soldats tout le butin dont ils se seront chargés, et qui pourrait les empêcher de marcher ou de combattre; on placera ce butin sur des chariots. Si les détachemens destiués à empêcher les secours doivent rejoindre en cet

endroit, on les attendra; et quand ils seront arrivés, on se remettra en marche. La petite avant-garde et l'attaque véritable auront la tête de la troupe; les bagages et les blessés viendront ensuite; les fausses attaques les suivront, puis les prisonniers, la réserve, et enfin les détachemens qui auront empêché les secours. On se conduira avec les mêmes précautions qu'on avait prises dans la première marche. Quand on arrivera aux défilés, la troupe qui les gardait prendra la queue de la colonne. Quand on sera arrivé à la vue de la garnison ou du camp, on fera halte; on ordonnera aux soldats d'aller déposer le reste du butin qu'ils auront fait; les sous-officiers veilleront à ce qu'ils n'en conservent rien. Le butin étant rassemblé, on rentrera dans la place; le chef de l'entreprise cherchera à donner à son entrée un air de triomphe. Avant de faire poser les armes à sa troupe, il fera faire un état exact du butin qu'elle aura rapporté; il louera tout haut les soldats valeureux et les officiers intelligens; il annoncera le jour de la vente du butin, et celui de la distribution de l'argent qui en proviendra. Il fera donner deux rations de vivres et de vin à chaque soldat, et les laissera se livrer aux plaisirs que doivent procurer l'obéissance, la discipline et la valeur.

Dans la surprise que nous venons de supposer, nous nous sommes attachés à éloigner tous les événemens qui pouvaient en rendre le succès douteux: prodiguons à présent, sous les pas de l'officier chargé d'une pareille entreprise, tous les obstacles que le hasard ou la sagesse d'un ennemi vigilant peuvent lui opposer.

Lorsque vous vous apercevrez au milieu de votre marche que quelque homme reconnu pour brave, intelligent et adroit, a déserté; quand vous pourrez soupçonner qu'il est allé vers l'ennemi et qu'il a deviné une partie de vos projets, vous devez craindre de trouver votre adversaire sur ses gardes, ou de tomber dans quelque embuscade: avant de vous résoudre à continuer votre marche, pesez donc attentivement et examinez avec soin ce que vous avez à craindre et à espérer. Si les hommes qui vous manquent ont déserté peu de temps après votre sortie, vous pouvez continuer votre marche; la peur a sans doute causé seule leur désertion. S'ils ont déserté proche de la grande halte, vous pouvez encore continuer à marcher: avant que le déserteur se soit fait reconnaître, avant qu'on lui ait ouvert la porte, qu'il ait parlé au commandant de la place, qu'il ait gagné sa confiance, vous aurez fait quelques progrès. Mais, dans ce cas, changez le signe et le mot, et redoublez de précaution: que votre avant-garde soit plus vigilante qu'à l'ordinaire; envoyez plusieurs hommes adroits pour écouter autour de la place; faites-vous rendre un compte fidèle de ce qu'ils auront entendu. S'ils n'ont rien découvert, vous pouvez continuer votre opération; s'ils vous avertissent qu'ils ont entendu un grand bruit et aperçu beaucoup de mouvement, dans ce cas, songez à votre retraite, à moins que vous n'ayez calculé sur une attaque mixte.

Il est encore prudent de faire sa retraite, si les mauvais chemins, le mauvais temps, quelqu'accident imprévu, ou quelqu'erreur de calcul sur la longueur de la marche, vous empêchent d'arriver avant le point du jour, et surtout si vous n'avez pas calculé sur une attaque mixte.

Vous vous retirerez encore sans rien entreprendre, à moins que vous n'ayez calculé sur une attaque mixte; si vous

trouvez sur votre route une troupe considérable qui vous dispute le terrein, et qu'elle dirige sa retraite vers la place où vous vous rendez, craignez que l'ennemi ne vous ait tendu quelque embuscade, et que la garnison ne soit sur pied.

Dès le moment où vous serez instruit, de manière à n'en pouvoir douter, que l'ennemi a été averti de vos projets, ou qu'il a pris les armes pour quelque autre objet, faites votre retraite, à moins que vous n'espériez qu'une attaque mixte peut produire le même effet qu'une surprise.

Quand toutes vos attaques auront été repoussées deux ou trois fois, quoique vous les ayiez encouragées en payant de votre personne, vous ne pourrez plus espérer de voir votre entreprise couronnée par le succès : pour prévenir une défaite complète, vous ferez donc votre retraite. Si en effet les ennemis ont repoussé avec facilité dans ce premier moment, si favorable pour vous, que sera-ce au milieu du désordre qui suivra votre entrée dans la place ?

Vous pourrez gagner le haut des remparts, vous emparer de quelques-uns des postes principaux, vous rendre maître de la personne du général ou de l'officier particulier qui commandera dans la place, et cependant être encore obligé de faire retraite. Si l'ennemi vous oppose partout une défense vigoureuse; si les habitans, joints à la garnison, cherchent à vous accabler à coups de pierres, de tuile, etc. ; si vous ne pouvez vous réunir en gros corps, pénétrer dans quelques maisons, et les percer pour gagner l'intérieur des autres; si l'ennemi a pratiqué dans les rues des coupures et des traverses, et s'il a employé enfin tous les moyens que nous avons donnés dans la première partie de cet ouvrage, vous ne vous rendrez maître de la ville qu'en y mettant le feu, ou qu'en exposant la vie d'un grand nombre de vos soldats. Le premier de ces partis pouvant vous donner la victoire, vous ne le négligerez pas ; avant de recourir au second, vous calculerez si la prise de la ville peut dédommager votre patrie du sang que vous lui aurez fait perdre.

Si les troupes qui sont destinées à empêcher le secours, sont commandées par un officier incapable de prendre aisément l'alarme ; si cet officier, après vous avoir fait prévenir qu'il est attaqué par une troupe très forte, vous avertit qu'il est obligé de faire retraite, et que la place va recevoir un secours auquel vous ne pouvez faire tête, et continuer en même temps votre attaque, vous songerez à faire votre retraite : vous penserez de même à vous retirer, si les troupes qui gardent les avenues ont été dépassées et tournées par un corps considérable, et surtout si vous prévoyez n'avoir pas le temps de vous emparer de la place; et de vous y fortifier avant l'approche de l'ennemi.

Dans la plupart des circonstances que nous venons de prévoir, la prudence exige, il est vrai, du commandant en chef qu'il fasse sa retraite : j'aimerais mieux cependant lui entendre dire, comme Eugène devant Crémone : « Le vin est tiré, il faut le boire », pourvu toutefois que son audace fût le fruit de la sagesse de ses combinaisons, de l'espoir du succès, et non pas l'effet d'un amour-propre mal entendu et d'une opiniâtreté déplacée. Les principes énoncés dans cet ouvrage peuvent prouver que l'on mérite autant de gloire en sachant se décider à la retraite, quant elle est nécessaire, que l'on doit subir de honte lorsqu'on est sans motif.

Si vous croyez devoir vous retirer avant d'avoir commencé l'attaque, vous ferez faire demi-tour à droite à vos troupes; vous marcherez en colonne renversée; vous ordonnerez aux bagages de presser un peu le pas, afin qu'ils gagnent la tête des troupes, et qu'ils ne puissent point vous gêner si vous êtes obligé de combattre. Pendant cette retraite, vous marcherez très-serré, en bon ordre, et vous mettrez en pratique toutes les précautions que nous avons indiquées ci-dessus.

Si l'on est obligé de faire retraite après avoir commencé l'attaque, et avant d'avoir pénétré dans la place, on se garde bien de le faire savoir à ses troupes par le moyen des instrumens militaires, et surtout par les batteries destinées à cet effet; elles annonceraient à l'ennemi qu'il doit sortir en force : on fera donc avertir les différentes attaques par des officiers qui iront leur porter l'ordre de la retraite, ou par le moyen d'un grand feu qu'on aura fait préparer et que l'on allumera pour cet objet. On fera aussi avertir les troupes destinées, ou à faire la diversion, ou à empêcher les secours; elles se retireront, ou vers la réserve, ou vers les défilés. On commencera par faire partir les bagages; on abandonnera peu à peu les attaques, y laissant néanmoins, pour amuser l'ennemi, de petits détachemens composés des hommes les plus lestes et les plus braves; ils auront ordre de faire un grand feu, et de ne se retirer que lorsque le corps de la surprise aura fait au moins une demi-lieue. Ces petits détachemens étant débarrassés de tout ce qui pourrait nuire à la légèreté de leur marche, s'esquiveront aisément, surtout s'ils sont conduits par des officiers intelligens. Mais, dussent-ils tomber au pouvoir de l'ennemi, le mal serait moins grand que si le gros de la surprise était harcelé dans sa retraite, entamé, et peut être battu : il faut que vous employez à la guerre les moyens les plus propres à faire éprouver beaucoup de mal à l'ennemi, et à épargner en même temps les peines et le sang de vos soldats.

Faire sa retraite quand on a pénétré dans la place, est une opération encore plus difficile à exécuter que celle dont nous venons de parler. Lorsqu'en pareil cas on aura pris la résolution de se retirer, on en fera porter l'ordre aux différens détachemens par des officiers et sous-officiers de confiance. On doit se garder, en effet de faire battre ou sonner la retraite : si quelque batterie se fait entendre, ce doit être celle de la marche en avant : afin que les soldats ne prennent cependant pas le change, on aura eu soin de les prévenir de ce changement avant de partir de la grande halte. Dans une retraite de la nature de celle-ci, on court risque de laisser plusieurs soldats à la merci de l'ennemi, surtout si, fermant l'oreille à la voix de la discipline, ils se livrent au pillage; mais ce sacrifice est presque indispensable. En même temps qu'on se préparera à se retirer, on ordonnera aux bagages de gagner les devans; à la quatrième partie de la réserve, de masquer la porte de la ville, et d'en disputer la sortie à l'ennemi. Tous les détachemens qui seront entrés dans la ville, se rassembleront sur la place la plus voisine de la porte; de là, ils gagneront peu à peu, et toujours en faisant quelque charge, l'endroit par lequel ils devront sortir. A mesure qu'ils sortiront, ils se couvriront avec tout ce qu'ils rencontreront, comme des abatis, des chevaux de frise, des poutres, etc.; ils mettront le feu à quelques maisons, afin que l'en-

nemi, occupé à éteindre l'incendie, soit moins ardent à poursuivre la surprise.

A mesure que les troupes sortiront de la place, elles se formeront derrière la troisième partie de la réserve; et aussitôt qu'elles seront en ordre, elles commenceront à marcher.

Quand le gros de la surprise aura gagné un peu de terrain, la partie de la réserve qui aura masqué la porte fera sa retraite, et se conduira comme nous l'avons dit dans le numéro précédent, en parlant des petits détachemens destinés à ralentir la marche de l'ennemi.

Nous verrons qu'il est prudent de suivre, en faisant sa retraite, un autre chemin que celui qu'on a tenu en venant à une attaque : dans la supposition que nous venons de faire, cette précaution est indispensable : il en est de même, quand on est prévenu que l'ennemi s'est embusqué sur la route, ou qu'il s'est emparé de quelque endroit fort par sa nature.

Tout ce que nous venons de dire sur la manière de surprendre une place fermée de murs à l'antique, est applicable aux surprises que l'on médite contre un bourg, un village ou un hameau. La surprise de l'un de ces derniers objets offre sans doute des difficultés moins grandes que celles d'une ville considérable; mais l'on doit se souvenir qu'aucune entreprise n'est indifférente à la guerre, par conséquent que l'on ne doit jamais négliger la plus petite des précautions que la prudence suggère. Un officier qui perd par sa faute l'occasion de réussir dans les projets qu'il a formés, porte une atteinte profonde, non seulement à sa gloire personnelle, mais même à la réputation des armes de sa nation. Celui qui n'a pas réussi dans une entreprise peu considérable, peut-il espérer qu'on lui en confiera une plus importante? Plusieurs petits succès réunis assurent les grands événemens, tant par la confiance qu'ils donnent aux troupes, que par la crainte qu'ils inspirent à l'ennemi.

La ruse réussit où la force échoue : il faut donc, en guerre, se servir de l'une et de l'autre; mais la force est repoussée par la force, et souvent elle est obligée de céder à la ruse (*a*).

Il est permis de tromper son ennemi, et de lui tendre des piéges adroits; cependant les stratagèmes et les ruses de guerre ont des bornes. Le droit des gens et l'honneur vous permettent de frapper votre ennemi, de le mettre hors de combat, et de lui arracher la vie toutes les fois qu'il oppose de la résistance aux entreprises que vous voulez exécuter; mais ils vous défendent de faire usage d'armes envenimées : ils vous permettent de détourner les ruisseaux, les fontaines et les sources; mais ils vous défendent d'empoisonner leurs eaux. Ils vous permettent de chercher, pendant le combat, à détruire les chefs ennemis; mais ils vous défendent d'attenter lâchement à leur existence, et de gagner des traîtres chargés de s'en défaire par un assassinat. Il est permis de donner le change à son ennemi par des détours adroits, par des mouvemens simulés; mais dès qu'on lui a fait quelque promesse solennelle, rien ne doit empêcher de la tenir. En un mot, toute ruse est bonne, mais toute perfi-

(*a*) Telle est la pensée du grand Frédéric, qui conseille aussi d'étudier les deux dernières campagnes de Turenne, qu'il regarde comme les chefs-d'œuvre de stratagèmes des temps modernes.

Digitized by Google

die est honteuse. Il est de l'intérêt des nations, disait avec raison le roi Pyrrhus, qu'on ne donne point de tels exemples; et la guerre (suivant Plutarque) a ses lois dans l'esprit des honnêtes gens.

Un homme profondément occupé d'un piége qu'il tend à son ennemi, tombe souvent dans celui qu'on a préparé sous ses pas. Quand on voudra s'emparer d'un poste par stratagème, on agira donc comme le fait un athlète prudent. Il cherche à porter des coups terribles à son adversaire; mais il ne songe pas moins à éviter ceux que son adversaire lui porte. Si sa main droite est occupée à frapper, sa main gauche va toujours avec promptitude à la parade; et, comme le dit Montluc, *il se gare toujours des contrebatteries* (a).

Dès l'instant où un officier particulier aura conçu le plan d'un stratagème, il cherchera donc à savoir si, dans le cas où les ennemis seraient instruits du projet qu'il a formé, ils ne pourraient pas lui dresser quelque dangereuse embuscade, ou employer contre lui quelque autre ruse capable de faire avorter son entreprise, et de lui causer une perte plus considérable que celle qu'il compte leur faire éprouver. C'est par une prévoyance attentive qu'il évitera tous les dangers de ce genre; c'est en se mettant sans cesse à la place de son ennemi, qu'il assurera la réussite de tous ses projets. Je sais bien que si l'on n'agissait à la guerre que lorsqu'on est assuré du succès, on demeurerait presque toujours dans l'inaction; mais si l'on ne doit pas attendre une certitude physique, au moins ne doit-on tenter aucune entreprise, que lorsqu'on aura pour soi d'heureuses probabilités.

Un stratagème qui aura été employé très souvent pourra réussir encore; mais une ruse nouvelle réussira plus sûrement que celle dont on aura plusieurs fois fait usage. Un officier particulier s'attachera donc à créer de nouveaux stratagèmes, et il y réussira, fût-il dépourvu d'un génie très inventif, s'il est sans cesse occupé de son objet, et s'il a acquis les connaissances dont nous avons encore à parler. On ne doit cependant pas négliger de se servir des ruses déjà connues: l'expérience du passé n'est que trop souvent perdue pour le présent.

Plus une machine est compliquée, plus elle produit difficilement l'effet qu'on en attend. Il en est de même des ruses de guerre: les plus simples sont les meilleures.

Il faut bien se pénétrer de cette idée, qu'une ruse bonne à employer contre un commandant peu habile ou très confiant, serait vaine contre un chef vigilant et adroit; qu'un stratagème qui réussissait contre tel peuple, échouerait contre tel autre.

Le secret est l'âme des entreprises militaires, nous ne saurions trop le répéter, et surtout de celles où l'on veut employer la ruse. Un stratagème est semblable à une mine; est-il éventé, on n'en peut espérer rien d'heureux. On emploiera donc, pour cacher une attaque par stratagème, tous les moyens que nous avons donnés pour

(a) « Lorsque vous dresserez ces entreprises, dit Montluc, pesez tout, n'allez jamais » à l'étourdi; et sans vous précipiter ni » croire du léger, jugez s'il y a de l'apparence. J'en ai vu plus de trompés qu'autrement; et quelqu'assurance qu'on vous » donne, faites une contrebatterie, et ne vous » fiez pas tant à celui qui conduit la marchandise, que vous n'ayez quelque corde » en main pour sauver votre fait de l'autre » côté. » C'est à l'occasion de la surprise par intelligence, que Montluc donne cette instruction aux jeunes militaires.

tenir une surprise secrète : on prendra, avant de s'y engager, toutes les précautions que nous avons indiquées ; on marchera, et on se conduira comme nous l'avons prescrit.

Les stratagèmes sont naturellement divisés en stratagèmes simples, et en stratagèmes composés.

Nous appellerons stratagèmes simples, ceux qu'un officier particulier peut exécuter sans le concours d'aucune des personnes renfermées dans le poste dont il veut se rendre maître ; nous donnerons le nom de composés aux stratagèmes dont le succès dépend de quelque intelligence qu'on a pratiquée dans l'intérieur de ce poste. Si les premiers sont les plus sûrs, parce qu'on n'a pas à craindre les trahisons, les seconds sont les plus faciles : on donnera donc la préférence à ces derniers, après qu'on aura pris, toutefois, les précautions sages qu'une prudence timide peut suggérer.

En disant qu'une prudence timide doit présider aux dispositions d'un stratagème composé, nous avons voulu faire connaître combien il importe de s'assurer de la fidélité des personnes qui doivent y concourir.

Tout homme qui est capable d'entretenir des intelligences avec les ennemis de son pays, est un traître ; tout traître inspire le mépris le plus profond, et doit faire naître la défiance. Quelle confiance peut-on en effet avoir en un homme assez vil pour trahir ce que les hommes ont de plus cher ? Leur patrie ! — Quel crime arrêtera celui qui a commis le plus grand de tous les forfaits ?

Pour vous mettre à l'abri des piéges que la duplicité pourrait vous tendre, dès qu'on vous proposera une opération militaire, dont une intelligence sera la base, vous examinerez quelle est la personne qui est à la tête de cette entreprise, et vous saurez quels sont les motifs qui la portent à vous servir.

L'amour de l'or, l'inconstance, une ambition démesurée, une haine aveugle, surtout le désir ardent de la vengeance, telles sont les passions, ou pour mieux dire les vices qui font les traîtres, et dont il faut quelquefois savoir profiter.

Examinez mûrement les motifs de ceux qui trahissent la cause de leur pays pour vous servir, et comptez toujours davantage sur leur passion dominante que sur leur intérêt. Vous devez vous moins défier d'un de vos compatriotes qui se trouvera chez l'ennemi, que d'un homme de la nation ennemie ; mais confiez-vous rarement aux militaires. Les lois de la fidélité sont ordinairement plus profondément gravées dans les cœurs des guerriers, que dans ceux des autres hommes ; vous devez par conséquent suspecter violemment leur trahison d'être feinte. N'oubliez jamais que l'intérêt personnel est toujours la meilleure pierre de touche du cœur humain. De grandes promesses en cas de succès, des menaces non moins fortes, si l'on vous trahit : exigez de ceux que vous employez, des ôtages, ou le dépôt de leur bien. Les hommes ne craignent pas toujours de se parjurer ; mais ils balancent quand il s'agit de la perte de leur fortune, de leur vie, ou de celle des personnes qui leur sont chères.

Après que vous serez assuré des promesses du traître, en le mettant pour ainsi dire dans l'impossibilité de vous trahir, vous examinerez quels moyens il peut mettre en usage pour vous servir ; vous les peserez avec soin. L'intérêt qui l'anime est capable de l'aveugler, et de lui faire croire

qu'il peut tout ce qu'il souhaite : rien ne paraît difficile à l'homme dominé par quelque grande passion. Après que vous aurez bien examiné s'il peut tout ce qu'il promet, vous songerez à l'exécution de l'entreprise (a).

C'est par le moyen d'une intelligence avec quelque citoyen, que vous pourrez faire entrer dans une place des soldats déguisés : la personne avec laquelle vous serez d'accord, les recevra et les cachera chez elle. Cette personne pourra encore vous ouvrir une porte au jour et à l'heure que vous aurez choisies ; vous fournir le moyen d'escalader les remparts ; mettre le feu, pendant l'attaque, dans plusieurs endroits de la place, ou surprendre les défenseurs en tournant le poste. Elle pourra aussi vous indiquer ou vous ouvrir un aqueduc, un égoût ; engager les habitans à se rendre, en leur inspirant de la crainte, ou en faisant naître l'espoir dans leur âme : elle pourra au moins vous donner des avis importans sur les connaissances que vous n'auriez acquises qu'imparfaitement.

Une intelligence que vous aurez pratiquée avec un soldat, vous facilitera le moyen d'approcher du poste sans être découvert, et d'escalader la partie du parapet où il sera en faction ; un officier vous livrera une porte, ou quelque autre partie du rempart. Nous ne rassemblerons pas un plus grand nombre de règles sur l'art des stratagèmes composés. Nous nous bornons à renvoyer aux exemples les plus frappans que l'histoire a consignés dans ses fastes : ils instruiront mieux que les préceptes.

Les circonstances inspirent les stratagèmes simples ; elles enseignent la conduite que l'on doit tenir dans toutes les hypothèses d'une attaque.

(a) On doit toujours craindre les hommes qui veulent desservir leur patrie : leur trahison peut être feinte comme celle de Zopyre ; comme celle de Lucanius avec Alexandre, roi d'Épire ; comme celle des Sarrasins qui vinrent se rendre à Louis IX, devant Damiette ; ou comme celle qu'éprouva le comte de Fienne devant Hesdin, en 1525. Un traître peut, après vous avoir servi, vous trahir vous-même, ainsi que l'éprouva Geoffroi de Charni, à Calais, 1347. Il peut aussi être découvert, comme les Cordeliers de Metz, qui voulaient livrer la place au comte de Mesmes, etc.

EXTRAITS DE FEUQUIÈRES.

DES SURPRISES.

DES SURPRISES EN GÉNÉRAL.

Une maxime générale est d'entreprendre toujours avec secret, avec une connaissance parfaite de l'entreprise méditée, de la diligence dans la marche, de la vivacité dans l'exécution, et de beaucoup de prévoyance dans la retraite.

Le secret doit être gardé avec soin, même à l'égard de ses propres troupes, de peur qu'il ne soit révélé à l'ennemi par quelque déserteur.

Il doit aussi être couvert par quelque démonstration qui, en cas qu'elle parvienne à la connaissance de l'ennemi, détourne son attention du véritable projet, et la lui fasse porter sur un objet différent de celui qu'on veut exécuter.

On doit avoir une exacte connaissance du pays qui conduit à l'objet de l'entreprise; de sa situation; de sa force naturelle; de celle des troupes ennemies sur lesquelles on veut entreprendre; de leur négligence ou précaution à se garder, et de la protection qu'elles peuvent recevoir, soit par le voisinage de l'armée, soit par celui des places ou quartiers voisins, parce que de toutes ces connaissances dépend la réussite du projet.

La marche vers l'objet de l'entreprise doit être faite avec un grand secret et beaucoup de diligence, et son prétexte couvert de quelque dessein apparent.

L'exécution doit être faite avec vivacité et sans confusion, de manière que chaque commandant d'un corps ou d'un détachement soit, en arrivant, conduit précisément au lieu par où il doit attaquer, et instruit de ce qu'il faut qu'il fasse, soit que l'on réussisse dans l'entreprise, soit que le succès en soit malheureux par quelque accident imprévu.

La retraite, soit que l'on réussisse, soit que l'on ait manqué l'entreprise, doit aussi être faite avec toutes les précautions requises que je ne puis prescrire ici, parce qu'elle dépend de trop de circonstances différentes, et qu'il est à présupposer qu'un homme qui se trouve chargé d'une entreprise, a été jugé capable de la bien conduire.

Le général doué d'un esprit vif, cherche continuellement les moyens de multiplier les petits avantages sur son ennemi, parce que par là il se prépare à réussir dans un grand événement. Il forme des pratiques secrètes contre les places et armées ennemies; il surprend, s'il peut, une place, un gros quartier, un convoi, un fourrage, un passage, une garde, une colonne de bagages, une armée même entière, soit dans sa marche, soit dans son camp.

Par les pratiques secrètes qu'il a dans une place, il sait la force de sa garnison, son exactitude ou sa négligence à se garder, l'état de ses magasins de guerre et de bouche, et le ca-

ractère d'esprit de ceux qui y commandent; sur toutes ces connaissances, il forme son entreprise, et n'oublie rien de tout ce qui peut la rendre heureuse.

Par celle qu'il a dans les armées, il en connaît le véritable état; le nombre et la qualité des troupes et de l'artillerie; son abondance pour les vivres et les fourrages; ses précautions dans ses marches, dans ses campemens, dans ses convois, dans ses fourrages et dans sa garde. Sur toutes ces connaissances, il forme son dessein pour entreprendre ce qui lui paraît le plus aisé à exécuter; et il réussit, quand il a les talens dont je viens de parler.

Ce que l'on peut dire en général, c'est que celui qui a le plus d'esprit et de vues, est celui qui embrasse mieux tout son projet; qui prévoit mieux tous les petits obstacles qui pourraient faire manquer ou retarder son expédition, afin de les surmonter; qui est le plus vif dans le moment de l'expédition, parce qu'il avait tout prévu; et qui est le plus précautionné dans sa retraite, lorsque son entreprise est de nature à ne pouvoir rester dans le lieu où il a exécuté son projet.

SURPRISES DES POSTES.

On doit priver l'ennemi autant qu'il est possible, des postes fortifiés à la hâte, soit pour couvrir un pays, soit pour la sûreté de ses convois, parce que leur perte est toujours de conséquence.

L'enlèvement de celui qui couvre le pays établit sûrement les contributions, et donne aux partis les moyens de pénétrer et de revenir en sûreté. L'enlèvement de celui qui couvre les convois entraîne souvent la perte, et cause toujours la difficulté à les faire arriver au camp, et souvent aussi la nécessité d'abandonner une entreprise, ou un pays pour se rapprocher des lieux d'où l'on doit tirer sa subsistance.

Ces sortes de postes ne doivent jamais être attaqués impunément; il faut, suivant leur force et leur situation, être muni de tout ce qui en peut rendre l'événement brusque et prompt, parce qu'il ne faut pas seulement les enlever avec vivacité, mais il faut encore avoir compassé le temps de l'expédition, de manière qu'on ait celui de les détruire et de se retirer sûrement, ou de les mettre en état d'être conservés.

C'est en ces occasions qu'on se sert de pétard, lorsque l'ennemi a négligé de couvrir les barrières ou portes de quelques ouvrages extérieurs qui soient hors d'insulte, ou que le front qu'on attaque est petit et peut être embrassé, et les gens qui sont sur les murailles ou remparts accablés par un feu supérieur; la commodité du pétard pour son transport est facile.

On peut aussi se servir de quelques pièces de canon pour rompre les portes ou emporter les palissades et parapets dont on pourrait avoir couvert les postes, et qui n'auraient pas suffisamment d'épaisseur pour résister au canon.

On fait aussi des enlèvemens par escalades, lorsque ces postes sont simplement fermés de murailles basses et sans flancs; lorsque les troupes qui sont dans ces postes se négligent pour la garde de nuit dans les lieux où elles peuvent être escaladées, ou qu'elles n'ont pas assez de roudes.

On les enlève aussi en les attaquant de toutes parts, quand ces postes ne

sont couverts que d'un simple retranchement de terre, et quand on peut le faire avec une grande supériorité de feu, ou en surprenant une porte à la pointe du jour, lorsque ceux qui sont dans ces postes les ouvrent sans observer les précautions prescrites en pareil cas, et qu'il se trouve par hasard quelque lieu proche de la porte où l'on ait pu s'être embusqué.

On les surprend aussi par une intelligence, soit avec les habitans peu affectionnés, et qui ont observé que la garnison se néglige ou est trop faible, soit par la corruption de quelques gens de la garnison, qui livrent une porte à l'ennemi.

Après avoir dit quelles sont les manières différentes de réussir dans cette espèce de surprise, tant par rapport à la différente situation et force des postes, ou aux précautions que l'ennemi aura prises pour leur conservation, il paraît nécessaire de rapporter quelques exemples de ces postes ou manqués, ou enlevés par surprise ou de vive force.

Entreprise de Bodengrave en 1672.

Dans l'année 1672, M. de Luxembourg, qui commandait l'armée du roi restée dans les conquêtes de Hollande, chercha toujours avec attention les moyens de pénétrer dans le cœur du pays. Il ne le pouvait faire qu'à la faveur des glaces, parce que le pays était inondé, et les digues coupées par des postes bien fortifiés par leur tête.

Ce général prit donc le temps d'une gelée pour pouvoir prendre à revers les principaux postes des ennemis à Bodengrave et à Suivamerdam. Son entreprise lui réussit parfaitement; mais un dégel subit l'obligea à se retirer, et même à abandonner à son retour les postes qu'il avait enlevés aux ennemis, parce qu'ils étaient ouverts de leur côté.

De cet exemple, il faut tirer une instruction considérable pour la manière de fortifier des postes sur des digues quand le pays a pu être inondé des deux côtés des digues. Dans cette occasion, les Hollandais avaient fait une faute qui aurait causé la perte entière de leur république, n'ayant pas eu autant d'attention pour fortifier ces postes de leur côté, comme de celui par lequel M. de Luxembourg pouvait les aborder. En voici les raisons.

Ces postes ainsi fortifiés par leur tête seulement, étaient exposés à être insultés dès que la gelée serait assez forte pour soutenir le poids des troupes qui marcheraient sur la glace. Ainsi les derniers postes de ces digues du côté de la Hollande par de-là le pays inondé, se trouvant aussi aisément insultés que ceux de la tête, il est certain qu'une gelée aurait rendu, si elle avait duré, M. de Luxembourg maître de toutes les grosses villes du dedans de la Hollande.

Il ne fallait pas même pour cela que la gelée durât plus long-temps qu'il n'en aurait fallu pour faire arriver les troupes jusqu'à ce pays, qui n'était point inondé, et qui était à une fort petite distance du lieu où le dégel les prit.

Ainsi je conclus que dans une constitution de pays pareille à celle dont je viens de parler, les postes qu'on veut fortifier sur les digues, le doivent être également de deux côtés, parce qu'il ne leur suffit pas d'être bons tant qu'il ne gèle point, il faut qu'ils soient en état de résister assez long-temps pendant un temps de gelée, pour en pouvoir raisonnablement espérer la fin avant qu'ils soient forcés.

La seule raison que l'on peut avancer contre mon sentiment, est qu'un poste ainsi fortifié ne peut être gardé par un ennemi, lorsque, par un dégel imprévu, il est obligé de se retirer avant que d'avoir eu le temps d'accommoder ces postes du côté qu'ils sont restés ouverts, comme ce qui est arrivé, dans l'occasion dont je parle, le prouve; mais cette raison ne peut être bonne que contre un ennemi qui ne peut avoir pour objet que de faire une course. Contre un ennemi qui peut penser à envahir un pays et à s'y maintenir, cette raison n'est point recevable.

Car dans cette occasion, si la gelée avait duré, il est certain que M. de Luxembourg se serait rendu maître de la Haye et de Leyde, et des autres grosses villes de la Hollande, toutes sans défense, et qu'il s'y faisait avancer toutes les troupes qui étaient dans les provinces d'Owerissel et d'Utrecht.

Surprise de Kreilsheim en 1688.

En l'année 1688, après la prise de Philisbourg, je fus envoyé avec un corps de troupes à Heitbron pour commander sur le Neckre, et établir des contributions dans la Franconie et la Souabe, entre le Mein, le Régnitz et le Danube.

La plupart des troupes de ces deux cercles étaient en Hongrie, où elles servaient l'empereur. Il en était pourtant resté assez dans le pays pour empêcher les partis de pénétrer bien avant; cependant je marchai avec huit cents hommes de pied et neuf cents chevaux jusqu'à une petite ville du pays d'Anspach, nommée Kreilsheim. J'y trouvai deux bataillons des troupes du cercle de Franconie, et je n'aurais pu forcer ce poste entouré de murs avec un assez bon château; mais le colonel qui commandait cette infanterie ayant été assez imbécile pour venir me parler hors de sa place, sans prendre ma parole de l'y laisser rentrer, je le retins, et l'obligeai d'ordonner à sa garnison de se rendre prisonnière de guerre, ce qu'elle fit.

Cet exemple de la surprise d'un poste n'est rapporté ici que pour faire connaître que quand il est nécessaire de se rendre maître d'un poste, toutes sortes de moyens y doivent y être employés, pourvu qu'ils ne déshonorent pas celui qui les emploie, comme l'aurait fait dans cette occasion le manque de parole à ce colonel, s'il me l'avait demandée.

Cet enlèvement de Kreilsheim sert aussi à faire connaître combien aisément la terreur se met dans un pays qui se croit couvert par des postes qui lui sont enlevés par la vigilance ou l'adresse du général chargé de pénétrer dans le pays ennemi.

Surprise de Neubourg sur Lentz en 1689.

Au mois de janvier 1689, après que M. de Montclar eut levé avec trop de précipitation les quartiers qu'il avait pris dans le duché de Wirtemberg, je restai pour commander dans Phorzheim sur Lentz. Je me trouvai fort resserré par les quartiers que les ennemis prirent dans le Wirtemberg, et principalement par les postes qu'ils établirent dans les villes de Neubourg et d'Entzwahingen sur Lentz, au-dessus et au-dessous de Phortzheim. Je surpris et enlevai ces deux postes, et je les détruisis de manière que les ennemis n'osèrent plus se rapprocher de moi.

Ainsi mon quartier de Phortzheim devint si libre, que je contraignis le

duché de Wirtemberg à continuer le paiement de la contribution dont il voulait se dispenser par la protection des troupes impériales, la disposition de leur poste, et la faiblesse de la garnison qui était dans Phortzheim. Comme l'enlèvement de ces deux postes a été exécuté d'une manière particulière et même instructive, je le rapporterai ici.

Neubourg est à trois lieues de Phortzheim, dans le fond de la vallée de Lentz, sur le bord de cette rivière; la ville est entourée d'une bonne muraille hors de l'escalade, avec un château en dedans de l'enceinte de la ville. Il y a deux portes à cette ville, l'une du côté de Phortzheim, l'autre au côté opposé à celui-ci, sur le bord de la rivière, sur laquelle il y a un pont couvert.

Les ennemis y avaient mis cinq cents hommes de pied et cent cinquante dragons. Cette garnison était fort précautionnée pour sa garde du côté de Phortzheim, mais assez peu du côté de l'autre porte par où elle ne croyait pas avoir à craindre, à cause de la difficulté des chemins pour y aborder; et pendant le jour elle tenait sur une hauteur à vue de la porte de Phortzheim, un parti de vingt dragons qui se retirait dès qu'on le faisait pousser, et se replaçait dès que l'on se retirait; de sorte qu'il ne pouvait sortir, pendant le jour, un homme de Phortzheim qu'il ne fût vu de ce parti.

La porte de Neubourg du côté de Lentz, qui tenait au pont couvert, n'était point à pont-levis, et n'avait aucun ouvrage qui la couvrît; il y avait seulement une sentinelle au-dessus de la porte; et un corps-de-garde de quinze ou vingt hommes en bas. Il se faisait pourtant sur la muraille de fort fréquentes rondes.

Sur toutes ces connaissances de la manière dont se conduisaient ces incommodes et fâcheux voisins pour leur garde, je fis ma disposition pour enlever ce poste par la porte de Lentz, parce que c'était le côté où la garnison était le moins attentive. J'attendis la fin du jour, afin que le parti de dragons ne me vît point sortir; après quoi je marchai avec six cents hommes par des chemins détournés, qui me conduisaient à cette porte de Lentz.

Il tombait une quantité prodigieuse de neige; cependant ma marche fut si secrète et si diligente, que j'arrivai à minuit auprès de ce pont couvert de Lentz; j'entrai avec mon détachement sur le pont; et lorsque je fus découvert par la sentinelle qui était au-dessus de la porte, je lui répondis en allemand, me disant un parti d'un régiment que je savais être en quartier dans le Wirtemberg, et revenir de la guerre du côté du fort Louis, et je demandai à entrer, n'en pouvant plus de froid.

L'officier de garde averti par la sentinelle, monta en haut auprès d'elle, et vint me parler, en attendant qu'il eût envoyé avertir le commandant qui logeait dans le château, assez loin de cette porte. Pendant cette conversation, on attachait paisiblement le pétard, dont l'officier de la garde ne s'aperçut que lorsqu'il fut prêt à jouer. Il fit tirer sa sentinelle et fit battre l'alarme par son tambour, mais trop tard; car la porte fut forcée dans le moment, et je me trouvai en bataille avec tout mon détachement sur la place, avant que personne de la garnison fût en état de défense. Elle fut entièrement passée au fil de l'épée, en représailles de ce que les impériaux avaient massacré un lieutenant

et trente maîtres du régiment de Villeroi, plusieurs heures après les avoir pris et leur avoir donné quartier.

On trouva dans cette ville environ trois cents chevaux, qui furent distribués aux cavaliers et dragons de Phortzheim ; après quoi je fis brûler la ville en me retirant, afin que les ennemis ne s'y pussent rétablir.

L'exemple de l'enlèvement et de la destruction de ce poste est rapporté ici avec les circonstances dont je viens de parler, pour faire voir qu'il ne suffit pas à un officier qui commande dans un poste de cette nature, de s'y croire en sûreté, en prenant toutes les précautions raisonnables pour se garantir de surprise par la tête de son poste du côté de ses ennemis ; mais qu'il faut qu'il ait les mêmes attentions pour le côté qui lui paraît le moins exposé, et surtout qu'il ne se laisse jamais approcher la nuit d'assez près, pour qu'on puisse attacher un pétard à une porte qui est découverte, et qui n'a intérieurement ni herse ni protection.

Car si l'officier de garde trop confiant n'était pas entré en conversation avec moi, et s'il n'avait pas souffert que, sous prétexte de me garantir de la neige, je me fusse mis tout contre la porte avec mes pétardiers, je n'aurais pu faire attacher le pétard, et enlever tout ce poste sans être découvert et sans perdre considérablement d'hommes, au lieu qu'il n'y en eut que deux de tués.

Surprise d'Entzwahingen dans la même année.

Quant au poste d'Entzwahingen sur Lentz au-dessus de Phortzheim, petite ville située dans un pays ouvert, sa garnison était de cinq cents chevaux et de cent cinquante hommes de pied; et cette garnison avait, comme celle de Neubourg, pendant le jour un parti sur une hauteur proche de Phortzheim, pour observer tout ce qui aurait pu en sortir.

Après avoir remonté avec les chevaux pris dans Neubourg, tout ce que j'avais de cavaliers et de dragons à pied, je marchai à Entzwahingen dès la nuit suivante. J'envoyai ma cavalerie par l'autre côté de Lentz, pour empêcher que celle des ennemis ne pût se sauver en passant la rivière, pendant que j'attaquerais les deux portes avec mon infanterie, dont l'une était du côté de Phortzheim, et l'autre du côté de Heilbron, et je marchai à mes deux attaques avec six cents hommes de pied partagés en deux corps.

Ces deux portes étaient sans pont-levis, et moins bonnes par leur construction que celle de Neubourg ; elles étaient pourtant couvertes d'un redan palissadé, capable de contenir environ quinze hommes, qui, la nuit, se retiraient dans la ville ; et ce redan faisait, seulement pendant le jour, la protection de la garde de la porte.

N'y ayant, comme je l'ai dit, que cent cinquante hommes de pied, je jugeai bien que les gardes des portes seraient faibles, et qu'il fallait aborder ces deux portes avec vivacité. Je fis donner des haches aux gens détachés, qui, protégés du feu de l'infanterie, eurent bientôt rompu les barrières et les portes ; de manière que les troupes entrées en bon ordre malgré la nuit, toute la garnison fut encore passée au fil de l'épée pour la même représaille ; plus de six cents chevaux furent pris et amenés dans Phortzheim, et la ville pillée et brûlée.

La raison qui m'engage à un détail aussi exact, est pour faire connaître que comme il est presque impossible

que deux postes occupés par un ennemi se ressemblent parfaitement dans leur situation, dans la nature et la force de leur garnison, et dans ses attentions pour sa sûreté, il est de la prudence de se conduire différemment dans leur attaque ou leur enlèvement, comme les exemples que je rapporte sur la matière de cet article le prouveront avec évidence, puisqu'il se trouve une conduite toute différente dans l'exécution de ces deux entreprises.

Surprise du château d'Orbassan en 1690.

A la fin de l'année 1690, M. de Savoie ayant mis dans le château d'Orbassan, à une lieue de Turin, une compagnie de son régiment des gardes pour couvrir sa promenade du cours de cette ville, et celle de sa maison du Valentin, cette compagnie, quoiqu'à la vue de Turin, et soutenue de la cavalerie qui était en garnison dans cette ville et dans Montcallier, fut surprise et enlevée la nuit par moi. J'en pétardai la porte, quoique j'eusse été découvert, et malgré le feu des ennemis et les signaux qu'ils faisaient pour avertir qu'ils étaient attaqués.

Voici quelle fut la disposition que je fis pour enlever ce poste avec sûreté dans le retour et pendant cette expédition. Je partis de Pignerol à l'entrée de la nuit avec huit cents chevaux et cinq cents hommes de pied. De cette cavalerie j'en détachai cinquante maîtres, pour aller jusque sur le bord du Pô vis-à-vis de Montcallier, afin d'être averti en cas que la cavalerie de ce quartier montât à cheval pour venir me combattre dans ma retraite; et quand je fus auprès d'Orbassan, j'envoyai le reste de ma cavalerie se mettre en bataille le plus près de Turin qu'il lui serait possible, afin de s'opposer à ce qui sortirait la nuit de cette place pour venir au secours de ce poste. Pour moi je restai avec mon infanterie, que je plaçai avec un grand silence auprès du château, pour soutenir le pétardier et entrer de force dans le château après l'effet du pétard.

Le pétardier ayant été tué par la sentinelle qui était à une fenêtre auprès de la porte, et la garnison éveillée, elle fit un grand feu et des signaux; ainsi il n'y avait plus de temps à perdre pour exécuter cette entreprise avec sûreté pour le retour. Je fus donc moi-même obligé d'attacher le pétard, n'ayant trouvé personne qui le sût faire.

La compagnie entière, forcée dans la première cour, ne voulut point s'exposer à l'être dans le principal corps de logis, et se rendit prisonnière de guerre.

On voit, par le récit de l'enlèvement de ce poste, une disposition toute différente de celles dont j'ai parlé ci-dessus, puisque les mesures prises pour la sûreté de l'exécution de cette surprise du château d'Orbassan, n'ont été que contre ce qui pouvait venir à son secours, et non pour s'assurer contre la garnison qui était enfermée.

Ce qui confirme ma maxime de se conduire, dans cette espèce d'entreprise, suivant ce qu'elle est en elle-même et suivant ce que l'on a à craindre du dehors; car il est certain que si j'avais été battu dans ma retraite après avoir exécuté mon entreprise heureusement, j'aurais, avec raison, été accusé d'imprudence de l'avoir formée sans avoir pris les mesures nécessaires pour assurer ma retraite contre des corps de cavalerie supérieurs au mien, qui pouvaient venir de Turin et de Montcallier.

Surprise de Luzerne dans la même année.

Ce même hiver j'enlevai dans Luzerne un bataillon du régiment de Loches, réfugiés français que M. de Savoie y avait envoyés pour couvrir les Vaudois, qui voulaient se maintenir dans le fond de la vallée de Luzerne. L'enlèvement de ce poste s'exécuta d'une manière différente des autres dont j'ai parlé, parce que la situation en était différente.

La ville de Luzerne avait été brûlée au commencement de la campagne précédente, et ses murailles rasées; les décombres formaient donc une espèce de retranchement autour de cette habitation détruite. Ce bataillon crut que dans une saison aussi rigoureuse dans les Alpes qu'elle l'est au mois de janvier, il pourrait se maintenir dans ces débris, pourvu qu'il y fût fort vigilant pour se garder, et que malgré le grand froid il passât toutes les nuits sous les armes, avec des rondes continuelles qui écoutaient s'ils entendraient quelques bruits de troupes au dehors du côté de Pignerol. Mais instruit de toutes les attentions de ce bataillon, je pris un grand détour pour l'enlever.

Je me trouvai entre le pied de la montagne et Luzerne à une heure après minuit. J'attendis dans un grand silence que la vigilance des rondes se ralentît un peu; ce qui m'ayant paru sur les deux heures, je marchai par six endroits à ce mauvais retranchement qui fut forcé, et tout ce bataillon passé au fil de l'épée.

Luzerne était presque inabordable de trois côtés, au moins on n'y arrivait que par des sentiers à marcher seulement deux de front, et sur ces sentiers il y avait des retranchemens gardés. Il fallait donc, pour faire cet enlèvement avec succès et détruire ce bataillon, qu'il n'eût pas le temps de se retirer à la montagne, dont le pied n'était pas à plus de cent pas de la ville; ce qui serait arrivé, si on l'eût attaqué du côté de ces sentiers. Ainsi ce fut sur la connaissance de la situation de ce poste et de la manière dont il était gardé, que je fis la disposition de ma marche et de mon attaque, qui se fit entre la montagne et la ville par où l'ennemi n'avait pu croire qu'il pût être attaqué.

Cette surprise fut donc comme un assaut général donné sans que l'ennemi pût être préparé à le recevoir, et dont la nuit favorisait l'approche des troupes et l'exécution.

Jusqu'à présent je n'ai rapporté que des exemples de surprises de postes qui ont eu un succès heureux. Dans le récit que je vais faire, on en verra un qui n'a point réussi, et dont je dirai les raisons.

Entreprise sur Veillane en 1691.

Au mois de janvier 1691, M. de Catinat qui, dans ce temps-là, était à Suze, voulut surprendre et enlever le poste de Veillane, où M. de Savoie tenait une garnison d'infanterie dans le château, qui était assez bon pour sa situation, et un régiment de dragons dans la ville, qui n'était pas hors d'insulte.

Ce poste est dans la vallée de Suze, et pouvait être attaqué en même temps par le côté de Suze, et par celui de Rivoli. M. de Catinat se chragea d'y marcher par le côté de Suze avec un nombre de troupes et deux pièces de canon de campagne; et m'ordonna d'y marcher par le côté de Rivoli avec un nombre de troupes et deux pièces de canon.

Pour que cette entreprise pût avoir une heureuse réussite, il fallait qu'elle fût exécutée avec beaucoup de diligence et de justesse dans les mesures prises, parce que M. de Savoie pouvait, en peu d'heures, rassembler beaucoup plus de troupes pour venir secourir Veillane, qu'on ne pouvait y en avoir mené pour l'attaquer. Ainsi ce fut le manque de justesse dans le moment de l'exécution qui fut cause que l'entreprise ne réussit pas.

La disposition de M. de Catinat était telle que je vais le dire: les deux corps qui partaient de Suze et de Pignerol marchaient par deux côtés si différens, que ne pouvant se communiquer ni dans leur marche ni sur le point de commencer leur attaque, ils devaient tous deux et en même temps attaquer Veillane à la pointe du jour, parce qu'il ne fallait pas par une attaque successive, donner le temps à ce régiment de dragons, que l'on voulait enlever dans la ville, de se retirer dans le château.

Je me rendis à l'heure qui m'avait été marquée; j'attaquai et emportai la ville de Veillane de mon côté, qui était celui de Turin et le plus éloigné du château; mais M. de Catinat s'étant amusé en chemin à faire relever une de ses pièces de canon qui avait versé, et ne s'étant pas trouvé à l'heure marquée pour attaquer par le côté de Suze, une partie des dragons logés du côté du château eurent le temps d'y entrer avec leurs chevaux, et la garnison du château de prendre les armes; de sorte que l'exécution de l'entreprise tirant en longueur, et M. de Savoie ayant eu le temps d'y arriver avec un corps considérable sur les quatre heures du soir, il fallut se retirer, après avoir été maîtres de la ville pendant sept à huit heures.

Je fus même obligé de me servir de la nuit pour passer avec mes troupes au travers de la ville sous le feu du château, et de reprendre ma marche à Pignerol par la montagne, parce que M. de Savoie me barrait le retour par la plaine.

Cet exemple fera connaître que dans l'exécution de cette espèce d'enlèvement de postes, qui ne se peut faire que par des troupes qui partent de différens endroits, et qui ne peuvent se communiquer pendant leur marche, ni même dans le temps qu'elles doivent commencer de concert l'attaque du poste qu'on veut enlever, il faut être exact à ne point manquer de se rendre au lieu et au moment marqué pour celui de l'attaque, sans quoi il est presque sûr que l'entreprise ne peut avoir un heureux succès.

J'ai souvent vu prendre des postes pour assurer des convois; mais comme ces postes se doivent toujours couvrir de l'armée et ne doivent jamais être hasardés, je n'en ai point vu enlever.

Le poste de Popéringue pris en l'année 1708 par quelques bataillons de l'armée de M. de Marlboroug, pourrait être de cette espèce : il était fort hasardé, aussi fut-il enlevé.

SURPRISES DES PLACES.

Une place de guerre est très rarement emportée de vive force par surprise, soit par escalade, soit par pétards, soit enfin par quelque autre manière; mais elle se peut dire surprise, si elle se trouve investie ou dans un temps que sa garnison aura été considérablement affaiblie par la sortie de ses troupes pour quelque expédition, ou par la faiblesse de la

garnison, ou par les maladies qui y règnent, ou par le manque de munitions de guerre ou de bouche, ou par l'éloignement ou l'impossibilité du secours, on lorsqu'elle est enfin attaquée dans un temps où elle manque des choses essentielles à une bonne défense, et dans une conjoncture qui n'aura pas été prévue.

Ainsi je ne proposerai point ici de manières pour parvenir à la surprise d'une place de guerre, autres que celles dont je viens de parler, qui tombent dans le cas de pouvoir faire dire qu'une place de guerre a été surprise, parce qu'elle a été attaquée dans un temps de quelques-uns des besoins dont je viens de parler.

Que si pourtant un gouverneur était assez négligent dans la garde de sa place pour s'exposer à laisser surprendre une porte après son ouverture, ou à y laisser attacher un pétard pendant la nuit, ou à être emporté d'escalade, ou par le secours d'une rivière, ou par quelque souterrain qui n'est point gardé, voici à peu près la conduite qu'il faut tenir dans l'exécution de toutes ces différentes manières de surprendre une place de guerre.

En général rien ne doit être tenté sans une certitude presque sûre de réussir. Il faut donc avoir exactement fait reconnaître par des espions fidèles et capables, le terrain des environs de la place et tous les manquemens dans sa garde.

Voici les fautes qui se peuvent commettre dans la place à l'ouverture des portes. Si elles sont ouvertes trop matin ou avant la chute d'un grand brouillard; si on baisse les ponts-levis et qu'on ouvre les barrières sans les refermer après qu'on aura fait sortir des gens, tant à pied qu'à cheval, pour faire une soigneuse découverte; si la garde de la porte ou celle de la place a posé les armes au corps-de-garde avant le retour des gens sortis pour la découverte; si on ne laisse pas la nuit un poste dehors dans l'ouvrage qui couvre la porte; si la garde d'infanterie de la place n'est pas sous les armes, et celle de cavalerie à cheval, jusqu'à ce que toutes les clefs des portes soient revenues chez le gouverneur, et qu'on lui ait rendu compte du dehors de la place; si les jours de marché on laisse entrer en foule les gens qui viennent aussitôt après l'ouverture des portes; et si pendant que le marché tient toutes les gardes ne sont pas sous les armes.

En tous ces cas on peut exécuter une surprise de vive force, en faisant, à l'ouverture des portes, entrer assez de gens déguisés pour se saisir d'une porte et la tenir ouverte, jusqu'à ce qu'on ait introduit dans la place un assez gros corps pour y être plus fort que la garnison, en cas que le terrain des environs ait donné le moyen de tenir ce corps à couvert proche de la place.

Que si cette place n'a point d'ouvrages extérieurs gardés de nuit qui en couvrent la porte, et qu'elle n'ait point de fossés, qu'enfin on puisse aborder la porte sans être découvert par les sentinelles, on peut attacher un pétard dont l'effet peut être suivi par une colonne d'infanterie partagée par divisions, avec des officiers sûrs à la tête de chaque division, qui auront été instruits des postes auxquels ils doivent marcher, et les occuper à mesure qu'ils entreront dans la place. On doit, à la tête de chaque division, placer des soldats avec des haches et des serpes, pour couper ce qu'il sera nécessaire de couper, comme herses ou autres empêchemens. Il faut aussi empêcher

qu'aucun soldat ne quitte son rang ou se débande pour piller.

Que si par quelque endroit de la place négligée pour la garde, on peut approcher de la muraille assez basse pour être escaladée, ce lieu étant reconnu pour la hauteur des échelles par le dehors, et le dedans pour la commodité de se mettre en bataille, il faut arriver de nuit avec un grand silence, placer les échelles le plus près les unes des autres qu'il est possible; faire monter avec diligence; se former sur le terrain reconnu en dedans de la place; avoir ses troupes partagées par divisions comme il a été dit, et les faire toutes marcher en même temps pour occuper les postes nécessaires à l'exécution de l'entreprise; se saisir de la porte la plus voisine, l'ouvrir aux troupes qui seront restées dehors, empêcher qu'elles ne se débandent en y entrant, et les conduire avec ordre et silence sur les places de la ville où elles doivent se former, pour empêcher la garnison qui voudra prendre les armes, de se former et de se communiquer.

Dans toutes les surprises il faut, le plus diligemment qu'il se peut, se saisir de la personne du gouverneur, des officiers-majors et commandans des corps, dont il faut savoir les demeures bien précisément, parce qu'eux pris, il ne se pourra plus donner d'ordres pour repousser les troupes entrées.

Lorsque la surprise est faite à la faveur d'une rivière ou des conduits souterrains, le même ordre pour les mouvemens doit être tenu. Si on arrive par eau, il faut, en approchant, se laisser aller au courant, sans ramer que pour aborder.

Si c'est par des souterrains, il faut avoir, par des intelligences dans la place, quelque grand couvert où l'on ait pu faire entrer un nombre d'hommes à la sortie du défilé, pour de là les faire marcher aux lieux qui leur auront été ordonnés, comme il a été dit ci-dessus. Que si la garnison est logée dans des corps de casernes, c'est là où les troupes entrées doivent marcher d'abord, et s'en rendre maîtresses.

J'ai dit qu'une place de guerre pouvait être surprise de plusieurs manières: soit de vive force, lorsque la fortification ne la met pas hors d'insulte, ou que quelque accident imprévu a détruit une partie de sa fortification; soit par des intelligences avec le dedans de la place; soit enfin par la négligence du service, ou lorsqu'elle se trouve investie dans un temps où elle manque de garnison suffisante pour la défendre, de vivres ou de munitions de guerre.

J'ai proposé des maximes certaines pour se garantir des surprises, autant qu'il est possible à un gouverneur de le faire par ses attentions pour le dedans ou pour le dehors de sa place. Ainsi je ne rapporterai ici que quelques exemples qui feront connaître quelles ont été les fautes qui, de mon temps, ont été faites contre les règles que j'ai proposées pour se garantir de toutes les espèces de surpsises dont je viens de parler.

Les places les plus exposées à être insultées de vive force, sont celles dont les fortifications ne sont point revêtues, parce que si la fortification de terre n'est point entretenue, et que les fossés n'en soient pas à fond de cuve, ou fort fangeux, il n'est pas impossible de surprendre ces places de vive force, lorsqu'on peut se porter devant avec assez de secret pour que l'ennemi ne soit point averti de l'entreprise.

Surprise de Loo en 1676.

Le premier exemple que j'ai vu d'une pareille entreprise heureusement exécutée, est celle qu'en 1676 M. de la Brétesche, alors colonel d'un régiment de dragons en garnison à Maëstrich, fit sur Loo, place espagnole sur le Démer.

Il savait que la garnison de cette place de terre était assez faible, et qu'elle se négligeait dans sa garde du dedans et sur les attentions du dehors, se confiant en l'éloignement où elle se trouvait de nos places, et dans les eaux dont elle était entourée.

Sur toutes ces connaissances, M. de la Brétesche forma son projet et sa disposition. Il arriva avec ses troupes avant le jour autour de la place ; entra dans le chemin couvert ; mit dans le fossé de petits bateaux d'osier, ou plutôt de grandes mannes couvertes de toiles cirées, et fit passer une partie de son infanterie, réservant le reste pour faire feu sur la garnison qui voudrait s'opposer à cette attaque.

L'infanterie passée coupa la fraise et monta sur le haut du bastion. L'infanterie restée passa, dès qu'elle vit que celle qui était passée était maîtresse du haut du bastion ; après quoi M. de la Brétesche étant plus fort dans le dedans de la place que la garnison qui avait été surprise, il s'en rendit le maître, et conserva la place au roi jusqu'à la paix de Nimègue.

Cet exemple de la surprise d'une place de guerre non revêtue, justifie la vérité de mes règles pour se garantir de pareilles surprises de vive force, dans une place qui n'est pas revêtue.

Surprise de Gand en 1678.

En l'année 1678 le roi surprit l'investiture de Gand, sans quoi il ne lui aurait pas été possible d'en former le siége, par la difficulté de sa circonvallation, si l'ennemi avait eu le temps de s'y porter pour l'empêcher.

Le dessein de ce siége fut couvert par des démonstrations et des mouvemens de troupes sur les places ennemies qui étaient le plus éloignées de celle-ci. Le roi porta même sa personne jusqu'à Metz, pour faire mieux croire à ses ennemis que c'était Luxembourg ou Namur qu'il voulait attaquer.

Cependant toute son armée de Flandres était en mouvement, et paraissait avoir dessein sur Ypres. Ces trois places en même temps menacées furent ainsi les objets d'attention de nos ennemis, qui n'imaginèrent pas qu'à la fin de l'hiver il fût possible de faire la circonvallation de Gand, par la difficulté de la communication des quartiers.

C'est ce qui fit réussir cette entreprise, qui est dans l'espèce des places qu'on peut dire avoir été surprises, parce qu'elles ont été attaquées dans le temps quelles étaient dépourvues ou d'une garnison suffisante, ou des autres choses nécessaires à leur défense.

Surprise de Savillan en 1691.

Le troisième exemple d'une surprise de place qui a réussi par l'enlèvement de sa garnison, mais qui fut abandonnée sur-le-champ, parce qu'elle était hors de portée de pouvoir être gardée, est celui de la surprise de Savillan au mois de janvier 1691.

Je commandais cet hiver à Pignerol; et M. le duc de Savoie, dans l'établissement des quartiers d'hiver de ses troupes, avait mis ses quatre compa-

gnies de gendarmes dans Savillau, où la garde se faisait par des compagnies de bourgeois et de milices. Je connaissais la place pour l'avoir plusieurs fois visitée la campagne précédente; et je savais que du côté de la porte de Carmagnole il y avait un bastion de terre attaché à la muraille de la ville, où il y avait une porte qu'on se contentait de fermer la nuit, sans y laisser de gardes.

Sur ces connaissances, je résolus d'enlever cette gendarmerie si peu attentive à se faire garder. Je pris pour cela le temps d'une forte gelée, parce qu'il fallait passer le fossé du bastion qui était plein d'eau. J'introduisis dans Savillan un espion de confiance, qui, la nuit marquée pour l'exécution, avec de petites tenailles, arracha en dedans de la ville les clous qui tenaient la serrure de la porte de la muraille à laquelle le bastion était attaché en dedans de la ville.

Je fis une si grande diligence avec huit cents chevaux et cinq cents hommes de pied en croupe, que j'arrivai deux heures avant le jour auprès de ce bastion. Après avoir fait reconnaître le bastion et la porte qui était à la muraille de la ville, pour savoir si mon espion avait exécuté ce que je lui avais ordonné, je fis passer mon infanterie sur la glace du fossé, la mis en bataille sur la place, me saisis du corps-de-garde de la porte, la fis ouvrir à la cavalerie, et rassemblai sans opposition ces quatre compagnies de gendarmes, que je ramenai tout entières dans Pignerol, quoique M. de Savoie eût pu, s'il avait soupçonné ou découvert mon dessein, tomber sur moi avec quatre fois plus de cavalerie que je n'en avais. Je fis ainsi en trente heures de temps, plus de vingt-huit lieues, et passai et repassai trois rivières, dont le Pô en était une.

Je ne rapporte cet exemple d'une action que j'ai exécutée, que pour assurer la règle que j'ai donnée sur cette nature d'expédition, en disant que la réussite ne dépend pas seulement de la négligence de l'ennemi pour se garder, ni même de la justesse des mesures prises pour l'exécution de l'entreprise, mais encore bien plus du secret de la marche pour y porter les troupes, et de la diligence pour le retour, lorsque la place qu'on a surprise ne peut être gardée.

Surprise de Crémone en 1703.

Le quatrième exemple que je rapporterai sur cette matière est un événement, quoique sans succès, dont le récit ne laissera pas d'étonner. C'est la surprise de Crémone au commencement de l'année 1703.

Cette ville était la place d'armes de notre guerre de Lombardie, où M. le maréchal de Villeroi avait établi son quartier général pendant l'hiver. Il y tenait un fort gros corps d'infanterie et de cavalerie, qui, outre cela, était couvert par un corps considérable commandé par M. le marquis de Créquy, dont les quartiers étaient entre l'Oglio et le Pô, sur lequel nous avions un pont au-dessous de Crémone.

La tête de ce pont, du côté du Modénais et du Parmesan était couverte d'un ouvrage qui était gardé par la garnison de Crémone, pour sa sureté contre un corps de l'armée de l'empereur qui hivernait dans le Modénais. M. le prince Eugène, avec le reste de l'armée de l'empereur, occupait des quartiers entre l'Oglio, l'Adda et le Mincio.

Dans cette disposition générale, ce prince conçut le dessein d'enlever Crémone par surprise. Il avait des intelligences dans le dedans de la place,

par lesquelles il était instruit que la présence du général, de plusieurs officiers généraux, et de la puissante garnison qui y était, n'en rendait pas le service plus régulier ni la garde plus exacte, et qu'elle s'y faisait avec une négligence entière pour le dedans et pour le dehors.

C'était M. le comte de Rével, lieutenant-général, qui était chargé du commandement particulier de la place en ce qui regardait les troupes françaises, car il y avait d'ailleurs un gouverneur espagnol.

On ne faisait sortir personne de la place pendant la nuit; on ne faisait, dans le dedans, ni ronde sur les remparts, ni patrouille de cavalerie et d'infanterie dans les rues; on se contentait d'avoir des corps-de-garde aux portes et sur les places, sans que ces corps-de-garde se communiquassent pendant la nuit par des rondes, ni même qu'ils eussent des sentinelles sur le rempart au-dessus des portes, pour voir si quelque chose en approchait. Enfin on était dans Crémone sans aucune attention pour le service ordonné dans toutes les places.

Un prêtre qui desservait une petite église un peu détournée du grand commerce de la ville, avait sa maison proche de cette église. Joignant la cave de sa maison passait un aqueduc qui portait les eaux des rues dans les fosses de la ville. Il y avait dans Crémone un nombre considérable de ces sorties, dont aucune n'était grillée. Ce fut sur l'avis que ce prêtre en donna, que M. le prince Eugène disposa son entreprise.

Il introduisit dans Crémone, par ces aqueducs, jusqu'à six cents hommes, que le prêtre cacha dans sa cave et dans cette église, qui n'était pas journellement fréquentée. Il fit encore entrer pendant le jour un nombre considérable de soldats déguisés en paysans, qui ne ressortaient pas le soir, et étaient recueillis par ce prêtre ou par quelques autres conjurés.

Cet expédient était aisé, parce qu'il n'y avait point de consigne aux portes, et qu'on ne s'informait jamais si ce qui était entré pendant le jour dans la ville en était sorti ou resté.

Une partie de ces hommes avait des instrumens propres à rompre des serrures, et les autres des outils propres à abattre de la maçonnerie.

Deux portes de la ville du côté de l'Oglio furent choisies par M. le prince Eugène pour introduire le gros de ses troupes. L'une de ces portes, savoir celle qui était la plus proche de la maison du prêtre, avait été condamnée et murée; au-dessus de cette porte, sur le rempart, il y avait un petit corps-de-garde où l'on tenait seulement un poste de huit ou dix hommes, qui, par la négligence du service pour les rondes, n'avait point de sentinelle devant la porte du corps-de-garde.

Ainsi les ennemis s'étant saisis sans bruit des hommes qui dormaient paisiblement dans le corps-de-garde, firent travailler leurs maçons à abattre le mauvais mur de la porte, sans être découverts par les rondes, parce qu'il ne s'en faisait aucune.

L'autre porte dont on se servait le jour pour le commerce de la ville, avait un corps-de-garde en bas, et la garde de cette porte était plus nombreuse, mais sans aucune attention pour les sentinelles, parce que l'officier n'avait point à répondre à des rondes. Il n'y avait point de sentinelle en haut à la herse pour, en cas de besoin, la faire tomber; nul poste au-dehors de la porte, pas même une

sentinelle en haut au-dessus de la porte pour voir sur le grand chemin qui y conduisait.

M. le maréchal de Villeroi, qui était allé visiter les quartiers du haut de l'Oglio, repassait par Milan, où il eut avis que M. le prince Eugène faisait des mouvemens dans ses quartiers les plus éloignés de l'Oglio.

Cela l'engagea à revenir à Crémone le soir qui précéda l'exécution de la surprise; non pas qu'il eût aucune pensée que ces mouvemens pussent regarder Crémone, mais bien les quartiers que le marquis de Créquy occupait le long du bas Oglio, dans lesquels M. le maréchal de Villeroi lui mandait d'être fort alerte, parce que M. le prince Eugène occupait le poste d'Ustiano, sur l'Oglio, vis-à-vis de Crémone.

Le marquis de Créqui, de son côté, avait fait savoir à M. le maréchal de Villeroi que tous les quartiers de M. le prince Eugène étaient en mouvement, et que des espions l'assuraient que c'était pour un dessein sur Crémone.

M. le maréchal de Villeroi avait aussi appris d'ailleurs que les quartiers que les ennemis occupaient dans le Modénais étaient en mouvement; mais il crut que ce pouvait être pour exécuter quelque dessein sur Plaisance, dont il donna avis à M. le duc de Parme; ainsi on voit que ce maréchal pensait à tout, hors à être surpris dans Crémone.

A la vérité ce général, chargé de toutes les affaires, peut être excusé d'avoir ignoré la négligence dans le service des troupes qui étaient dans son quartier, puisqu'il en avait chargé M. le marquis de Rével.

Enfin, à l'heure de l'exécution de cette entreprise, M. le prince Eugène passa l'Oglio à Ustiano, à six lieues de Crémone, sans que M. le maréchal de Villeroi, ni aucun de nos généraux en eussent aucun avis, par toutes les négligences pour le dehors dont j'ai parlé ci-dessus, qui, dans cette circonstance, ne peuvent être excusées, parce que, puisque l'on savait que tous les quartiers des ennemis au-delà de l'Oglio étaient en mouvement, il fallait au moins avoir des partis de cavalerie sur Ustiano, qui était le seul pont que les ennemis eussent sur l'Oglio, afin d'être informé si M. le prince Eugène passait cette rivière.

Mais cette petite et triviale attention négligée, ce prince se trouva devant les deux portes de Crémone avec un corps de cavalerie et d'infanterie d'environ sept mille hommes, sans qu'on en eût aucun avis.

Les hommes introduits par l'aqueduc, ou qui étaient entrés déguisés en paysans, et qui étaient cachés chez le prêtre ou ailleurs, se saisirent sans bruit du corps-de-garde qui était à la porte dont on faisait usage, l'ouvrirent, et introduisirent une colonne d'infanterie et de cavalerie, qui marcha jusque sur la grande place, où il y avait une garde d'infanterie et une de cavalerie aussi négligentes sur la régularité du service, que celle de la porte surprise, et qui, par conséquent, fut encore saisie sans bruit.

La seconde colonne des troupes ennemies qui avait été conduite devant la porte murée, fut introduite par une partie des hommes cachés chez le prêtre, lesquels s'étaient saisis du petit corps-de-garde qui était sur la porte, qu'ils avaient ensuite démurée avec leurs outils de maçons et en avaient rangé les matériaux, pour ouvrir un passage commode à l'infanterie destinée à entrer par cette porte.

Cette infanterie, après son intro-

duction dans la place, devait, suivant les ordres donnés pour la conduite de la surprise, marcher le long des remparts à gauche, pour aller se saisir de la porte du Pô et de sa garde, l'ouvrir ensuite, pour faire entrer dans la place un autre corps de troupes qui était au bout du pont du côté du Modénais, et qui dans l'ordre donné pour la surprise, ne devait attaquer la garde qui était dans l'ouvrage qui couvrait le pont, qu'à un signal qui devait se faire de la porte du Pô, après que l'on s'en serait rendu maître.

Par ce que je viens de dire, on voit un corps ennemi de sept mille hommes au milieu d'une place de guerre maître de deux portes, et la cavalerie en bataille sur les places de la ville et se promenant librement partout, sans qu'il y eût encore un seul homme éveillé, ni qui eût donné l'alarme.

Cependant un incident que M. le prince Eugène n'avait pu prévoir, fit manquer un projet si bien concerté et si heureusement conduit jusqu'au moment de le croire exécuté.

Le marquis de Crenan, directeur de l'infanterie, arrivé de Milan avec M. le maréchal de Villeroi, voulait voir ce matin-là une partie de l'infanterie. Il avait, pour cet effet, ordonné que les bataillons qui se trouvaient logés du côté de la porte du Pô, fussent sous les armes un peu avant le jour, pour commencer à les voir à la petite pointe du jour.

Quand les nuits sont longues, il est aisé de se tromper sur l'heure de l'approche du jour. Ces bataillons se trouvèrent donc sous les armes auprès de la porte du Pô plus tôt qu'il ne leur avait été ordonné. Les troupes ennemies qui venaient le long du rempart pour se saisir de la porte du Pô, trouvant ces bataillons sous les armes, crurent la surprise découverte et les chargèrent. Ces troupes chargées sans savoir par qui, tirèrent aussi de leur côté; elles se reconnurent ensuite pour ennemies, et ce feu commença un combat qui éveilla tout le monde.

Les bataillons que M. de Crenan devait voir après ces premiers, logés fort loin de ceux-ci, commençaient à se remuer dans leurs casernes, et furent bientôt prêts; quelque cavalerie que M. le maréchal de Villeroi avait commandée le soir précédent pour aller du côté de Plaisance, se trouva aussi prête à monter à cheval.

Toutes ces troupes marchèrent aux ennemis qui étaient en bataille sur les places, qui en occupaient même les avenues, et qui ne croyaient plus que rien leur pût résister, d'autant plus qu'elles avaient pris M. le maréchal de Villeroi, qui était monté à cheval au premier bruit, l'intendant de l'armée, et beaucoup d'autres officiers apparemment livrés par leurs hôtes.

M. de Crenan, sorti de chez lui, s'était heureusement jeté à la tête de quelque infanterie, avec laquelle il marcha à la petite place, qu'il fit abandonner aux ennemis, qui se retirèrent à leur gros qui était sur la grande place, ce qui donna moyen aux troupes du roi, logées dans les quartiers éloignés, de se rejoindre.

On combattit ainsi par toute la ville, par la seule bonne volonté des troupes et celle des officiers particuliers; car M. le maréchal de Villeroi était pris, comme je viens de le dire, et M. de Crenan avait été blessé à mort dans les charges qu'il avait faites. Deux des colonels même de ces régimens qui s'était trouvés sous les armes à la porte du Pô, avaient été tués.

Cependant la mort de deux officiers des ennemis fut cause que M le prince

Eugène se trouva, quelques heures après, forcé à abandonner son entreprise et à sortir d'une ville, après avoir cru pendant plusieurs heures en être le maître.

L'officier général des ennemis qui conduisait la colonne qui était entrée par la porte démurée, était chargé de faire le signal de la porte du Pô, pour avertir les troupes qui venaient du Modénais d'attaquer l'ouvrage qui couvrait le pont; il avait seul cet ordre, et était chargé des fusées qui devaient être le signal. Cet officier ayant été tué raide par le feu des bataillons que le hasard avait fait trouver sous les armes à la porte du Pô, ne put communiquer à un autre officier le secret dont il était seul chargé; de sorte que le signal ne fut point fait, ni le pont attaqué dans le temps qu'il aurait dû l'être, pour que le corps du Modénais passant le Pô, en cas qu'il ne pût être introduit par la porte du Pô, dont les ennemis ne purent jamais se rendre maîtres, pût au moins entrer dans Crémone par l'une des deux portes occupées par les ennemis, en faisant le tour de la ville par le dehors.

L'officier général même chargé du commandement des troupes, qui devaient attaquer l'ouvrage qui couvrait le pont, et qui avait aussi seul le secret de l'entreprise, ayant eu la jambe emportée d'un coup de canon tiré de l'ouvrage, ne fut plus en état de donner aucun ordre, de sorte que l'on eut le temps de défaire le pont.

M. le prince Eugène, d'ailleurs, fort affaibli dans le dedans de la ville par les pertes de ce long combat, devait raisonnablement craindre que M. le marquis de Créqui, averti de ce qui se passait à Crémone, n'y marchât sur-le-champ avec toutes ses troupes, et ne l'empêchât, par ce mouvement, de ressortir de la place et de se retirer.

Ainsi cette crainte bien fondée, détermina ce prince à songer à la retraite pendant qu'il croyait en avoir encore le temps. Il fit donc retirer ses troupes du centre de la ville vers les deux portes dont il était encore le maître, ce qu'il ne put exécuter que par la perte de presque toute l'infanterie qu'il avait menée avec lui et de beaucoup de cavalerie. Il emmena pourtant avec lui M. le maréchal de Villeroi, M. l'intendant, et plusieurs autres officiers pris dès le commencement de la surprise.

Par ce récit, on doit demeurer convaincu qu'il ne faut jamais se négliger dans aucune des attentions ordonnées pour le service des places, ni par rapport au dedans, ni par rapport au dehors; car si dans Crémone le hasard seul n'avait pas fait trouver sous les armes les bataillons trop tôt prêts pour la revue qu'ils devaient faire, et cette cavalerie commandée aussitôt prête à monter à cheval, il est certain que la place aurait été prise, et les troupes qui y étaient, enlevées par un corps inférieur, parce qu'elles n'auraient pu se mettre en état de faire la moindre résistance.

EMBUSCADES.

EXTRAITS DE CESSAC.

Des Embuscades, de la manière de les dresser et de les éviter.

On forme une embuscade pour attaquer un convoi, pour arrêter un courrier, pour faire prisonnier un officier de marque, pour battre une troupe qui vient assaillir son poste, enfin pour enlever des partis ou des fourrageurs.

Le secret, nous l'avons dit plusieurs fois, est l'âme de toutes les entreprises militaires, mais surtout de celles qu'on veut faire réussir par le moyen d'une embuscade : toute embuscade éventée n'est plus dangereuse pour celui contre lequel elle est dirigée, et peut même tourner contre celui qui l'a dressée. L'officier qui aura projeté de former une embuscade, gardera donc le plus grand silence sur l'objet de son entreprise; il arrivera au lieu de sa destination, sans avoir communiqué son projet qu'à un ou deux officiers; il choisira avec soin les soldats qu'il mènera avec lui : ils doivent avoir une fidélité éprouvée, une grande bravoure, enfin toutes les qualités que nous avons exigées dans ceux que l'on doit mener à la surprise d'un poste.

Quoiqu'une troupe qui en surprend une autre ait beaucoup d'avantage, la force d'une embuscade sera néanmoins presque toujours égale à celle du détachement qu'elle voudra assaillir : si elle était moins forte, les soldats qui la composeraient ne combattraient point avec cette confiance, garant assuré de la victoire, et la retraite pourrait devenir funeste. Pour décider quelle doit être la force d'une embuscade, on connaîtra donc exactement quelle est la force et la qualité de la troupe qu'on veut battre; et on acquerra toutes les autres connaissances dont nous avons parlé.

La cavalerie est plus difficile à embusquer que l'infanterie. Les embuscades dressées près du chemin que doit tenir l'ennemi, seront donc composées, en grande partie, de bonne infanterie; celles que l'on formera à une certaine distance de sa route, seront, en grande partie, tirées de la cavalerie, à cause de la rapidité des mouvemens de cette arme.

Aussitôt que le détachement destiné à dresser une embuscade est formé, le commandant en chef le divise en autant de parties qu'il le croit nécessaire. S'il veut attaquer un convoi, il partage sa troupe comme nous l'avons vu précédemment; et s'il veut arrêter un courrier ou un officier-général, il la

forme en deux divisions ; il multiplie le nombre de ses divisions, quand il doit attirer l'ennemi dans le piége par le moyen d'une escarmouche ; il donne à chaque division un commandant particulier ; il les instruit tous de la conduite qu'ils doivent tenir pendant la marche ; mais il ne leur donne les ordres relatifs à l'embuscade qu'au moment où il les y place.

Après avoir divisé sa troupe, le commandant en chef lui fait subir l'inspection générale dont nous avons parlé déjà.

Si, en allant dresser une embuscade à l'ennemi, vous négligiez de prendre les précautions qui peuvent vous empêcher de donner dans celle qu'il aura lui-même formée, vous commettriez une imprudence, qui pourrait être punie par la perte de l'honneur ou par celle de la vie. Quand vous irez dresser des embuscades, vous prendrez donc toutes les précautions que la prudence militaire vous suggérera ; les principales seront de faire précéder le corps de votre embuscade par des éclaireurs et par une avant-garde ; de le faire suivre par une arrière-garde et par des éclaireurs ; d'ordonner à l'avant-garde et à ses éclaireurs de faire halte à quelque distance de l'endroit où vous voudrez vous embusquer ; de diriger la marche de votre détachement depuis le camp jusqu'à l'endroit où vous devez faire la dernière halte.

Quand vous serez arrivé à l'endroit où vous devez faire halte, vous assemblerez les chefs des différens détachemens qui doivent agir séparément ; vous leur communiquerez votre plan, et vous leur donnerez les ordres que vous croirez nécessaires au succès de votre entreprise. Pendant que vous tiendrez conseil, vous ferez fouiller avec soin tous les endroits où vous devez vous embusquer : aussitôt que les éclaireurs vous auront averti que l'endroit désigné est libre, vous vous remettrez en marche, et vous disposerez votre embuscade selon l'objet que vous aurez en vue. S'ils vous avertissent au contraire que les ennemis vous ont prévenu, ou qu'ils ont paru en force dans les environs, vous les ferez reconnaître par des officiers intrépides, mais sages : si ces derniers confirment le rapport des éclaireurs, vous vous retirerez, à moins que vous n'ayez combiné une attaque mixte, c'est-à-dire, à moins que vous n'ayez assez de monde pour battre l'ennemi, sans avoir besoin du secours de la surprise.

Si vous attendez un convoi, vous choisirez pour vous embusquer un des endroits que nous avons désignés précédemment.

Si vous voulez vous emparer d'un courrier, vous placerez l'embuscade dans un lieu où le chemin soit difficile, ou même entièrement gâté ; vous choisirez de préférence le penchant d'une colline ; en un mot, un terrain qui ne permette pas au courrier de vous échapper par la vitesse de sa marche. Il en sera de même si vous attendez un officier-général.

Les défilés entre des bois, des collines, des marais, sont très propres aux embuscades : on les tend encore avec succès dans des jardins, des parcs, des ravins ; derrière des haies épaisses, des maisons, des villages ; proche des rivières dont les bords sont escarpés, remplis de joncs ; et enfin dans les champs couverts de hautes moissons.

Parmi les problèmes que l'on peut proposer relativement aux embuscades, le plus difficile à résoudre est celui-ci : quelle distance doit-il y avoir entre l'endroit où l'embuscade est placée, et celui où elle doit combattre ?

Digitized by Google

Si ces deux points sont trop voisins, on est facilement découvert; s'ils sont trop éloignés, l'ennemi a le temps, ou de s'évader, ou de se remettre de sa frayeur, et de prendre l'ordre le plus favorable pour combattre.

On peut et on doit placer les embuscades de cavalerie plus loin du champ de bataille que celles d'infanterie. On le doit, parce qu'il est plus difficile d'embusquer la cavalerie que l'infanterie; on le peut, parce que la rapidité de la marche de la cavalerie lui permet de franchir aisément l'espace qui la sépare du champ de bataille. On peut cependant dire, en général, que deux cents ou trois cents pas sont la distance la plus ordinaire et la plus convenable.

Moins vous restez dans l'endroit où vous avez formé une embuscade, et moins les partis de l'ennemi, ses espions, les paysans du voisinage, ou les hommes de votre détachement qui lui sont vendus, ont le temps de l'avertir des embuches que vous lui avez dressées. Vous combinerez donc votre marche de manière à n'arriver au lieu de l'embuscade, que quelques instans avant le moment où vous devez attaquer; il vaut cependant mieux arriver plus tôt que plus tard. Lorsque vous arrivez trop tôt, vous pouvez, en prenant beaucoup de précautions, éviter d'être découvert; et lorsque vous arrivez trop tard, l'opération est presque toujours manquée; vos troupes, n'ayant pas le temps de se poster et de se rasseoir, sont en désordre au moment de l'attaque. En entrant dans votre embuscade pendant la nuit, vous pourrez vous dérober plus facilement aux paysans, aux espions. Les jours de brouillard sont encore, par la même raison, très favorables aux embuscades.

Autant que vous le pourrez, vous entrerez dans l'embuscade par ses derrières, ou au moins par ses flancs: ainsi, vos traces ne vous décéleront point. Si vous êtes forcé par le terrain d'entrer dans l'embuscade en passant par son front, vous ferez de grands détours, plusieurs marches et plusieurs contre-marches : ainsi vous pourrez réussir à tromper l'ennemi. Vous pouvez encore lui faire perdre la trace de vos pas en la faisant disparaître. Pour cela, dans les terrains sablonneux, vous ferez traîner après vous des branches d'arbres garnies de leurs feuilles; elles égaliseront le terrain : dans les terres fortes et humides, vous emploierez au même usage un tronc d'arbre en forme de rouleau. Ces deux derniers moyens ne nous paraissent pas très bons; ainsi vous les remplacerez autant que vous le pourrez, par un des trois premiers dont nous avons parlé.

Aussitôt que l'on est entré dans une embuscade, on place des sous-officiers ou des sentinelles affidés sur des arbres, ou sur des endroits élevés: de là ils peuvent, sans être découverts, voir ce qui marche vers l'embuscade et ce qui en sort. On doit prendre avec ces sentinelles les précautions détaillées, les choisir parmi les personnes du détachement qui ont la vue très bonne, et qui savent juger avec facilité et justesse de la véritable force d'une troupe. Elles doivent, par leur position, découvrir tout ce qui marche vers le détachement, pour l'en avertir par quelques signaux de convention (*a*), et tout ce qui sort de

(*a*) Si les sentinelles sont postées sur des arbres, on en place une autre au pied de l'arbre; la première fait part, à voix basse, à la seconde de ce qu'elle voit, et celle-ci va en prévenir le commandant de l'embuscade.

l'embuscade pour en avertir les pelotons observateurs.

Après qu'on a placé l'embuscade et posé les sentinelles, on pose les deux pelotons observateurs; ils doivent être placés vers les extrémités de l'embuscade, en dehors des sentinelles. Ils seront composés de cavaliers; ils auront l'ordre d'arrêter les paysans, les voyageurs, de s'emparer des petits partis ennemis, et de prendre les déserteurs. Ils ne doivent jamais, après une course, ni diriger leur marche directement vers l'embuscade, ni entrer par son front, mais regagner leur poste, en rentrant par ses flancs ou par ses derrières : s'ils sont obligés de rentrer par le front de l'embuscade, ils doivent, par leurs marches et leurs contre-marches, détourner l'attention des paysans et des espions ennemis. Ces pelotons ne sortiront de leur poste pour arrêter un paysan ou voyageur qui passera par hasard, proche de l'embuscade, ou qui tiendra une route opposée à celle qui mène vers l'ennemi, que dans le cas où l'on pourra croire qu'il a aperçu l'embuscade; ils ne doivent de même courir sur un petit parti ennemi, que dans le cas où ils remarqueront en lui cette attention extraordinaire, et cet air troublé qui annonce qu'on a fait quelque découverte importante. Dans ce cas, ils l'attaqueront à l'arme blanche avec toute la rapidité et la vigueur possible, et ils ne l'abandonneront qu'après en avoir pris ou tué tous les soldats. Quant aux déserteurs, ils ne leur feront aucun quartier; ils les poursuivront sans relâche jusqu'à ce qu'ils s'en soient emparés.

Le poste des pelotons observateurs doit être inconnu à toute la troupe.

On ne doit jamais permettre aux troupes embusquées d'allumer des feux, de quitter leurs armes, de s'éloigner de l'endroit où elles sont, de parler, de fumer, etc. On leur fait cacher avec soin celles de leurs armes qui peuvent réfléchir les rayons du soleil.

Pendant le jour, la moitié des troupes embusquées est en bataille, et l'autre moitié a la permission de s'asseoir et de dormir; pendant la nuit tout veille. On doit empêcher les hommes embusqués de s'endormir pendant la nuit; la plupart des hommes qu'on éveille en sursaut sont incapables, dans les premiers instans, d'entendre et d'exécuter les ordres qu'on leur donne, et peuvent par conséquent porter le trouble dans une embuscade.

Quand on a formé une embuscade et qu'on a quelque grand projet en vue, on doit bien se garder de se montrer, afin de se rendre maître d'un petit détachement, d'un petit convoi; pour faire une prise légère, on perdrait l'occasion d'en faire une considérable : avant de se déterminer à donner, on examinera donc avec attention si l'objet contre lequel on va marcher peut dédommager de celui qu'on attendait; encore faut-il, pour se permettre cette conduite, n'avoir reçu qu'un ordre vague d'aller en embuscade; car si le général avait fixé l'objet de l'entreprise, la circonstance, même la plus avantageuse, ne devrait pas déterminer à faire le plus léger changement aux ordres qu'on aurait reçus. Les militaires doivent se souvenir sans cesse de ce vers de Voltaire :

Qui fait plus qu'il ne doit ne sait pas me servir.

Quand on aura passé la nuit dans une embuscade, ou quand il aura plu pendant toute la journée, on prendra

les précautions dont nous avons parlé précédemment.

Une embuscade placée dans un défilé, doit y laisser entrer autant d'ennemis qu'elle croit pouvoir en battre : ce calcul ne doit cependant pas être fait par une valeur présomptueuse. Aussitôt que la tête de la colonne des ennemis est proche de la première partie de l'embuscade, celle-ci se montre, et ferme la sortie du défilé ; une seconde coupe la file, et sépare ce qui est entré dans le défilé d'avec ce qui n'y est pas encore; une troisième tombe sur le milieu de ce qui est compris entre ces divisions : des troupes ainsi divisées et entourées, sont bientôt forcées de mettre bas les armes. Pour les forcer à se rendre plus vite, on leur donne le choix entre la mort et une capitulation honorable.

Quand le défilé est formé par des montagnes, on place l'embuscade ou sur le derrière de la hauteur, ou sur le penchant qui domine le défilé. Dans tous les cas, le détachement qui doit fermer la sortie du défilé, doit être le plus voisin de l'endroit où il doit combattre ; les autres ne doivent se montrer que lorsque celui-ci a commencé l'attaque. C'est par son feu que le premier détachement avertit les autres parties de l'embuscade qu'il est temps de donner.

Un bois qui borde un chemin est favorable pour l'établissement d'une embuscade : on se gardera bien de placer les troupes trop proches de la lisière du bois, parce que les partis ennemis ne manqueraient pas de les découvrir. Comme la crainte ou la paresse empêchent ordinairement les éclaireurs de pénétrer très avant dans l'épaisseur des bois, l'embuscade sera en sûreté quand elle sera à la distance indiquée ci-dessus.

On doit, dans cette circonstance, placer les sentinelles et les pelotons observateurs comme nous l'avons dit précédemment.

On fera accommoder le chemin qui mènera de l'endroit où l'embuscade sera placée, jusqu'à celui où elle devra assaillir l'ennemi ; s'il se rencontre dans cet intervalle de petits ravins ou des fossés, on les comblera, ou bien on y construira de petits ponts à la manière des habitans du pays.

Il vaut mieux, dans les bois, former plusieurs petites embuscades qu'une seule ; plusieurs colonnes qui se montrent en même temps, en imposent davantage à l'ennemi qu'une seule colonne, quelque profonde qu'elle soit.

De toutes les espèces de bois, les taillis sont les plus favorables aux embuscades.

Les haies peuvent servir à embusquer des troupes, lorsqu'elles sont assez hautes et assez fournies pour que des soldats placés derrière, à genoux ou assis, ne puissent pas être découverts par les cavaliers ennemis qui passent dans les environs. On fait des trouées dans les haies qui cachent une embuscade, afin que les soldats puissent se porter avec facilité sur l'objet qu'ils doivent assaillir : il ne suffit pas que le front de la troupe embusquée derrière une haie soit couvert, il faut que ses flancs le soient aussi.

On partage les embuscades qui sont dressées derrière une haie, suivant l'objet auquel elles sont destinées ; on place les sentinelles et les pelotons observateurs comme nous l'avons dit plus haut.

Un jardin, un verger et un parc ne sont propres aux embuscades qu'autant qu'ils offrent, par les murs ou les haies qui les enceignent, par les charmilles qui les entourent, ou par l'é-

paisseur des bosquets qui les composent, une cloison que l'œil ne peut percer. Ces embuscades agissent comme celles qui sont dressées dans les bois.

Un ravin qui est creusé dans une plaine que l'ennemi doit traverser, ou qui borde un chemin qu'il doit suivre, est favorable pour une embuscade, quand il est assez profond pour que des soldats à genoux ou assis ne puissent pas être vus de loin. On dispose les troupes dans le ravin, suivant l'objet auquel elles sont destinées, et on emploie pour qu'elles ne soient pas surprises, les moyens que nous avons donnés plus haut. On doit encore pratiquer des rampes sur les deux talus du ravin, afin que les troupes puissent en sortir avec facilité, soit pour assaillir l'ennemi, soit pour faire retraite.

Si l'ennemi doit côtoyer le bord d'une rivière, on peut former une embuscade au milieu des arbres ou des joncs qui en bordent la rive. Ces embuscades se conduisent comme nous l'avons dit plus haut.

Si les bords de la rivière sont relevés, et si l'eau laisse découverte une plage un peu considérable, on peut encore former une embuscade en cet endroit. On suit, dans cette circonstance, les principes que nous venons de donner pour les ravins.

Quand l'ennemi est obligé d'envoyer chercher de l'eau, ou abreuver ses chevaux à une rivière qui est à une certaine distance de son camp, on peut former une embuscade ou sur le bord de la rivière, ou derrière quelqu'autre objet favorable à une opération de cette nature. On doit, dans cette circonstance, mener seulement de la cavalerie, tomber sur l'escorte avec rapidité, et s'occuper plus à prendre des chevaux qu'à faire des prisonniers : il en est à-peu-près de même quand on attaque des fourrageurs.

Quand l'embuscade est destinée contre un ennemi qui veut passer une rivière, on la dispose comme nous venons de le dire, et elle se conduit comme nous l'avons indiqué plus haut.

Lorsque les chemins creux traversent ou côtoient la marche de l'ennemi, ils peuvent être considérés comme des ravins ; lorsqu'ils tiennent lieu d'un chemin ordinaire ils doivent être regardés comme des défilés.

Quand un chemin sur lequel on doit assaillir l'ennemi est bordé de fossés, on construit des ponts sur ceux qui sont du côté par lequel on doit arriver. Si on ne peut construire des ponts, on comble ces fossés, ou au moins on y pratique des rampes. Quant aux fossés qui sont creusés sur le côté opposé à l'attaque, au lieu de les combler, on les rend encore plus larges et plus profonds.

Une digue ou une chaussée élevées au-dessus du niveau de la campagne, un fossé dont les terres sont relevées en talus, peuvent encore favoriser une embuscade ; on met ses troupes ventre à terre sur les revers de ces objets, et là on attend en silence que l'ennemi approche. On emploie, pour sa sûreté personnelle, les moyens dont nous avons parlé précédemment.

On peut dresser une embuscade dans une maison, ou derrière une maison, dans un village ou derrière un village.

Sait-on que l'ennemi doit passer à portée d'une maison isolée, on y fait entrer sa troupe ; on place des sentinelles ou sur le toit de l'édifice ou sur des arbres du voisinage ; on attend en silence que la moitié de la troupe ennemie ait dépassé la maison ; on en

Digitized by Google

sort alors avec impétuosité, et on attaque avec vigueur. Dans cette circonstance, il faut craindre que l'ennemi, averti de votre projet, ne vous attaque dans la maison où vous vous êtes embusqué, et où il sera difficile de vous défendre. S'il n'ose vous assaillir, et qu'il poste un faible détachement vis-à-vis la porte par laquelle vous devez sortir, il vous met dans l'impossibilité de troubler sa marche. Le petit détachement qui a masqué la porte ne craint même pas d'être entamé en se retirant; vous ne pouvez sortir qu'en défilant, et il fait sa retraite sous la protection d'un corps de troupes que vous n'aviez espéré vaincre qu'en le surprenant. Il vaut donc mieux dresser une embuscade derriére une maison que dans son intérieur.

L'embuscade qu'on dresse derrière une maison n'offre aucune difficulté nouvelle : le grand objet dans les entreprises de ce genre, c'est de s'assurer une retraite, et ici on le peut avec facilité.

Si l'ennemi doit traverser un village dont les habitans vous sont dévoués, vous pouvez embusquer votre détachement dans les maisons et dans les rues voisines de celles qu'il doit suivre. Comme les troupes qui traversent les lieux habités marchent ordinairement avec assez peu d'ordre, et sur un front très peu étendu, vous parviendrez aisément à prendre ou à battre celle que vous aurez laissé entrer. En supposant qu'une embuscade placée dans un village peut être heureuse, nous calculons, il est vrai, sur une des plus grandes fautes que l'ennemi puisse commettre : c'est celle de marcher sans être précédé par des partis chargés de bien fouiller tous les lieux qu'il doit traverser. Mais en guerre surtout, une grande partie des succès est due aux fautes des adversaires (a). On ne doit jamais compter, je le sais, sur des fautes si grossiéres; mais on peut hasarder une entreprise de ce genre contre un chef imprudent, ignorant ou négligent, surtout si l'on a assez bien médité son opération pour n'avoir rien à craindre dans sa retraite.

Si l'ennemi doit tourner un village, ou passer dans les environs, on peut lui dresser une embuscade couverte par les maisons ou par les jardins de ce village. Ces embuscades doivent avoir un succès plus heureux que celles dont nous venons de parler; elles sont d'ailleurs soumises aux régles générales que nous avons établies plus haut.

Quand les blés sont assez grands pour couvrir un homme à genoux ou assis, ils peuvent servir à cacher une embuscade. Celles que l'on forme dans les champs sont presque toujours les meilleures; l'ennemi ne soupçonne guére qu'on ait pu en dresser dans ces endroits. Pour ne point faire naître la méfiance de son adversaire, on entre toujours dans le champ par ses derrières; on reste à cent cinquante ou deux cents pas du chemin ou du passage de l'ennemi; on place les hommes à quelque distance les uns des autres, et on leur recommande de ne point fouler le blé qui les sépare; on prend du reste, pour la sûreté de l'embuscade, toutes les précautions que nous avons détaillées précédemment : on sent bien que ce genre d'embuscade n'est propre qu'à l'infanterie.

En rase campagne, vous pouvez

(1) On félicitait le célèbre duc de Malborough sur ses victoires; il répondit : Est-ce que vous ne savez pas d'où viennent mes succès? J'ai fait cent fautes; mes ennemis en ont fait cent et une.

dresser une embuscade en cachant à l'ennemi la véritable force de vos troupes. Pour cela, vous pouvez, 1° placer votre infanterie derrière votre cavalerie; 2° mettre de l'infanterie ventre à terre derrière un petit corps d'infanterie en bataille; 3° enfin marcher assez serré pour que l'ennemi croye n'avoir affaire qu'à une troupe peu considérable.

Dans la plupart des embuscades, la cavalerie peut porter les fantassins en croupe jusqu'à ce l'on soit arrivé à une petite distance de l'endroit où l'on veut se poster; ils mettent pied à terre, se forment derrière la cavalerie, attendent l'approche de l'ennemi. Quand il est à une demi-portée de fusil, la cavalerie fait un mouvement de conversion à droite et à gauche; l'infanterie fait une décharge bien ajustée, fond sur les soldats ennemis avec impétuosité; et s'ils prennent la fuite, la cavalerie achève leur défaite, en criant: victoire (*a*)!

Dans la seconde espèce d'embuscade, on doit observer de placer l'infanterie qui est en bataille sur un terrain plus élevé que l'infanterie qui est ventre à terre.

Quand on veut dresser une embuscade pour arrêter un courrier, on la place comme nous l'avons dit; on divise en deux parties le détachement qu'on destine à cette entreprise; on en met une division sur la crête de la hauteur, et l'autre plus bas. Si l'on a dressé l'embuscade dans la plaine, on place les deux divisions à deux cents pas l'une de l'autre: si, dans cet intervalle, il se rencontre un chemin que le courrier puisse enfiler, on a l'attention de couper ce chemin par des fossés larges, profonds, et cependant assez éloignés de la route pour qu'on ne puisse pas apercevoir les coupures. Si on ne peut couper le chemin, on l'embarrasse avec des troncs et des branches d'arbre; on détruit, autant qu'on le peut, les passages qui communiquent dans les champs voisins. La première embuscade se montre, aussitôt que le courrier l'a dépassée de quelques pas; elle se porte avec rapidité sur la route; et tire en même temps quelques coups de fusil sur le courrier et sur l'escorte, tant pour diminuer le nombre des ennemis que pour avertir la seconde embuscade: à ce signal celle-ci paraît, marche au-devant du courrier, combat l'escorte, et la force de se rendre. Dès que l'escorte a mis bas les armes, on s'empare du courrier; on le fouille avec beaucoup d'attention; on empêche qu'il ne jette ou qu'il ne déchire ses dépêches; on fouille aussi les hommes qui l'escortaient; on les désarme, et on reprend aussitôt le chemin de l'armée dont on est détaché, amenant avec soi le courrier et ses dépêches, et laissant son escorte derrière avec une garde capable de la contenir.

Tout en ayant des égards pour les prisonniers, on les surveillera avec soin.

Les cavaliers qu'un parti de cavalerie aura fait prisonniers, seront montés sur les plus mauvais chevaux du détachement; on enlèvera la bride au cheval et les éperons au cavalier. Si un officier d'infanterie fait un parti de cavalerie prisonnier, il fera marcher les cavaliers à pied, et confiera les chevaux à ceux de ses soldats qui seront blessés, malades, faibles, ou à ceux qui seront le plus exercés dans

(*a*) Plus d'une fois, sur le champ de bataille, l'éloquence des mots: *tue! tue! victoire! victoire!* a produit autant d'effet que les baïonnettes.

l'art de conduire un cheval. Pendant la marche on placera les prisonniers vers le centre du détachement, et on destinera deux petits partis pour marcher sur leurs flancs. Si l'ennemi paraît vers le front de la marche, on fera passer les prisonniers vers les derrières. Pendant l'escarmouche, on obligera les prisonniers de s'asseoir; on les avertira que le premier qui se levera sans en avoir reçu un ordre exprès, sera fusillé.

Une embuscade destinée à s'emparer d'un officier-général, se poste, se divise et se conduit comme celle qui est destinée à prendre un courrier. Quant à la manière dont on doit en agir avec les personnes qu'on a prises, nous renvoyons à ce que nous avons déjà dit.

Êtes-vous averti que l'ennemi doit tenter pendant la nuit de surprendre le poste que vous occupez, vous pouvez espérer, en lui dressant une embuscade, de le battre, ou au moins de lui ôter l'envie de poursuivre son entreprise. Instruit du chemin qu'il doit tenir, de l'heure à laquelle il doit arriver, de la manière dont il a disposé sa marche, vous allez vous placer dans un endroit favorable à une embuscade. Pour n'être ni découvert ni surpris, vous prenez toutes les précautions que nous avons détailiées précédemment; vous partagez vos troupes en cinq ou six divisions; vous laissez à l'ennemi le chemin de la retraite ouvert, et vous vous ménagez le moyen de vous retirer vous-même en sûreté, en cas que vous n'ayez pas tout le succès dont vous vous êtes flatté. Vous placez la plus considérable de vos divisions en travers du chemin que l'ennemi doit tenir: cette division est la plus rapprochée de votre poste, toutes les autres sont sur le flanc de la marche et du côté de votre retraite; vous les mettez assez proches les unes des autres, pour qu'elles n'aient affaire qu'à une quantité de troupes qu'elles puissent battre. L'ennemi approche; il passe devant les quatre ou cinq premières divisions, sans que celles-ci se découvrent; il marche et donne enfin au milieu de celle qui est en travers du chemin. Au premier coup de fusil que celle-ci tire, les autres embuscades se montrent, marchent à l'ennemi en faisant feu et en poussant de grands cris: aussitôt qu'elles l'ont joint, elles ne tirent plus, et font usage de l'arme blanche. Quelle troupe attaquée en même temps par sa tête et par ses flancs, au milieu d'une nuit obscure, sur le bord d'un bois épais, ignorant par qui elle est assaillie, occupée de projets de conquête, et marchant avec peu d'ordre, parce qu'elle ne croit avoir rien à redouter; quelle troupe, dis-je, ne sera pas alors mise en fuite? Dans cette circonstance on doit se garder de pousser trop les fuyards; on doit avoir pourvu à sa retraite, avoir posté assez avantageusement ses troupes, et calculé assez bien leur marche pour qu'elles regagnent leur poste avant que l'ennemi ait pu l'attaquer, quand bien même il aurait suivi un autre chemin.

Si deux chemins différens peuvent conduire l'ennemi à votre poste, vous vous porterez sur celui qu'il devra naturellement suivre, et vous placerez un détachement sur l'autre, afin d'être averti à temps pour rentrer dans votre poste avant qu'il soit attaqué.

Quand on a dressé une embuscade auprès de laquelle l'ennemi ne doit pas passer, et vers laquelle il faut par conséquent l'attirer, on envoie de petits détachemens sur tous les chemins et vers tous les endroits où l'on espère le rencontrer; aussitôt que ces

détachemens voient qu'ils ont été aperçus, ils commencent à se retirer lentement et en ordre : pour animer l'ardeur de l'ennemi et pour lui ôter toute méfiance, ils ont le soin de faire halte de temps en temps. Dès le premier instant ils ne se retirent pas vers la véritable embuscade ; ils prennent un chemin opposé, mais qui a l'air de les mener vers un endroit propre à une embuscade. Bientôt, cependant, ils changent de route ; cette incertitude ajoute à l'ardeur de l'assaillant ; l'idée d'embuscade s'efface de son esprit. Il s'abandonne à la poursuite de ceux qui se retirent ; ceux-ci, à mesure qu'ils approchent davantage de l'embuscade, offrent plus de désordre ; et quand ils sont à sa hauteur, ils prennent la fuite. L'ennemi, trompé par cette manœuvre, poursuit les fuyards le plus vite qu'il le peut. Quand le petit détachement a dépassé les premières troupes de l'embuscade, il se rassemble, et fait feu pour avertir les troupes embusquées : celles-ci se conduisent alors comme nous l'avons dit plus haut.

Pour attirer l'ennemi et l'engager à donner dans une embuscade, on peut faire courir le bruit que tel jour, à telle heure, on attend, ou qu'on fait partir un convoi précieux. On fait partir en effet ce jour-là quelques voitures ; on leur donne une escorte ordinaire. Celui qui la commande a l'ordre de se retirer vers l'embuscade, dès le moment où il sera découvert, mais de faire sa retraite avec assez de lenteur pour exciter l'ardeur de l'ennemi. L'assaillant joint bientôt le convoi ; l'escorte l'abandonne après avoir dételé les chevaux ; le vainqueur s'occupe à piller les voitures, à les atteler de nouveau. Dans ce moment, l'embuscade se montre, l'escorte reparaît, et l'ennemi surpris est battu ou fait prisonnier.

On peut remplacer un convoi par un troupeau de bœufs ou de moutons, qu'on envoie paître à portée d'un poste, ou d'une ville ennemie. L'escorte des troupeaux se conduit comme celle du convoi.

Les détachemens qui sont envoyés pour attirer l'ennemi dans une embuscade, doivent suivre, dès qu'ils sortent du camp, un chemin différent de celui que doit tenir le corps qui va s'embusquer.

Toutes les fois que l'ennemi aura été averti que vous lui avez dressé une embuscade, vous pourrez renoncer à votre projet. Votre adversaire ne se mettra pas en marche, ou bien il prendra assez de troupes pour ne point craindre votre attaque, et il marchera avec assez de précaution pour n'être point surpris.

Vous vous retirerez encore toutes les fois que votre embuscade aura été découverte par des paysans que vous aurez poursuivis en vain, et surtout quand vous serez dans un pays dévoué à votre ennemi. En effet, vous attendriez vainement ; le convoi, le courrier, etc., auront pris une autre route ; peut-être même votre adversaire vous aura-t-il dressé lui-même une embuscade du genre de celles dont nous nous sommes occupés.

Vous leverez aussi votre embuscade, quand quelque parti ennemi que vous aurez poursuivi vainement, aura rôdé long-temps autour de votre poste. Il en sera de même, quand quelqu'un de vos soldats, brave et intelligent, aura déserté, sans que les pelotons observateurs s'en soient aperçus, ou sans qu'ils aient pu l'arrêter.

Il sera prudent de vous retirer encore, quand vos sentinelles vous ayant

averti de l'arrivée de l'ennemi, vous aurez reconnu, très distinctement, qu'il est beaucoup plus fort que vos espions ne vous l'avaient dit, et qu'il marche avec précaution; vous leverez, en un mot, votre embuscade, toutes les fois que le grand avantage que vous eût donné la surprise aura été rendu nul, ou par la force très supérieure de l'ennemi ou par la découverte qu'il aura faite de vos projets.

Quant à la manière de faire votre retraite dans les occasions où vous leverez une embuscade, nous croyons l'avoir suffisamment expliquée. Nous dirons seulement ici qu'à l'instant où vous commencerez à marcher, vous dépêcherez, à la hâte, des ordonnances vers les postes de votre parti qui sont les plus voisins, afin qu'ils viennent au-devant de vous, pour arrêter la poursuite de l'ennemi : cette dernière observation s'applique généralement à toutes les retraites.

Quoique vous ayez été découvert par un parti ennemi, par des paysans, ou trahi par des déserteurs, vous pouvez cependant former encore une nouvelle embuscade, et espérer qu'elle sera heureuse; vous n'avez, pour cela, qu'à vous rapprocher du camp ennemi. Votre adversaire, persuadé que vous vous êtes retiré, ou que vous êtes toujours dans votre première position, marchera, sans précaution, jusqu'à ce qu'il soit près de l'endroit où il vous croit tapi; profitez de ce désordre, et vous vaincrez. Dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, n'oubliez jamais surtout que vous avez une retraite à faire.

La manière la plus sûre de ne point donner dans les embuscades, consiste à être persuadé que l'ennemi a profité de tous les objets favorables, et à marcher avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer. Vous redoublerez d'attention et de soins, quand vous marcherez la nuit, et pendant des brouillards épais; ces deux circonstances sont, comme nous l'avons vu, très favorables aux embuscades. Vous ne passerez jamais au pied d'une montagne ou d'une colline, sans en avoir fait reconnaître les penchans et la hauteur; auprès d'un bois, sans l'avoir fait fouiller; dans un chemin creux, sans que vos éclaireurs en aient examiné les environs; à portée d'une digue ou d'une chaussée, sans qu'ils en aient visité les revers; dans les environs d'une maison ou d'un village, sans vous être assuré que l'ennemi ne l'occupe pas, etc. Pour que toutes ces reconnaissances ne ralentissent pas trop votre marche, vous aurez le soin de pousser vos éclaireurs en avant, et vous prendrez la précaution de les lier avec vous par le moyen de quelques postes intermédiaires.

Si vous êtes assez heureux pour découvrir, avant de quitter votre poste, que l'ennemi vous a dressé une embuscade, vous pouvez ou différer l'exécution de l'entreprise que vous aviez méditée, ou suivre un autre chemin que celui que vous aviez projeté de tenir, ou augmenter assez le nombre de vos troupes pour ne point craindre d'être attaqué, ou enfin dresser vous-même des embuscades à l'ennemi (*a*) : les trois premiers moyens n'ont

(*a*) Paulin, général d'Othon, instruit par des déserteurs de l'armée de Cécinna que ce général lui a dressé une embuscade, envoie une partie de ses troupes s'embusquer près de celle des ennemis, et il marche avec le reste comme s'il n'avait eu aucun avis. L'armée de Cécinna fut taillée en pièces, parce qu'elle perdit courage dès le moment où l'embuscade du général d'Othon se montra.

besoin que d'être indiqués. Entrons dans quelques détails relativement au quatrième.

Quand vous serez instruit de la force de l'embuscade que l'ennemi a préparée et de l'endroit où il l'a placée, vous pourrez employer un des moyens que nous avons détaillés, ou bien envoyer d'avance, et avec le plus grand secret, un fort détachement s'embusquer dans le voisinage de l'embuscade de l'ennemi. Le convoi ou le courrier partiront à l'heure qui aura été précédemment prescrite. Aussitôt que l'embuscade de vos adversaires se montrera, la vôtre quittera sa retraite, marchera avec la plus grande vitesse, et tombera sur les derrières des ennemis, au moment où ils seront aux mains avec l'escorte du convoi, ou du courrier; celle-ci, ranimée par votre présence, redoublera d'efforts; le combat changera nécessairement de face, et vous serez, sans doute, vainqueur.

On peut encore tenter avec succès de surprendre un ennemi embusqué, en se présentant par les derrières de son embuscade, en lui faisant croire que l'on est un surcroît de forces que son général lui envoie; ou en employant, tant pendant le jour que pendant la nuit, quelques-uns des stratagèmes dont nous avons eu occasion de parler dans le cours de cet ouvrage.

Si l'on est déjà en marche, quand on apprend que l'ennemi a dressé une embuscade, on peut, ou faire retraite, ou changer de route, ou suivre la même, en prenant les précautions que la prudence exige, ou, ce qui est mieux encore, aller attaquer les troupes embusquées jusque dans leurs postes. Dans cette circonstance, on prend la précaution de mettre en lieu de sûreté le convoi qu'on était chargé de conduire. L'embuscade, frappée de votre intrépidité, sera déjà vaincue par la crainte.

Digitized by Google

EXTRAITS DE SANTA-CRUZ.

DES EMBUSCADES.

Des fins ordinaires des embuscades. — De quelle sorte et de quel nombre de troupes il faut composer les embuscades.

Toute action qui est la suite d'une embuscade, peut se nommer surprise. Mais on ne réussit pas toujours aussi bien par une autre sorte de surprise, que par une embuscade : car il n'est guère possible de surprendre les ennemis, surtout quand ils marchent de jour dans leur propre pays, si à la faveur de l'obscurité de la nuit vous ne vous mettez en embuscade sur leur passage.

Les embuscades servent pour enlever les bestiaux, qui en certaine saison de l'année passent d'une province à l'autre. En ce cas il en faut former plusieurs en un même temps et sur divers chemins; parce qu'après les enlèvemens qui auront été faits le premier jour, les ennemis prendraient des mesures pour empêcher que les troupeaux qui passeraient dans la suite, ne fussent insultés.

Lorsqu'il n'est pas aisé de faire plusieurs embuscades à la fois, dont chacune soit aussi forte que la troupe des ennemis qui peut survenir, il suffit de les composer de petits partis de cavalerie, et de donner ordre à tous les commandans de faire retraite jusqu'à un certain endroit désigné, où le gros de vos troupes est demeuré caché : ce qui vaut une seconde embuscade, comme vous le verrez dans la suite.

Le détachement qu'on fait de plusieurs partis, qui après s'être avancés la nuit dans l'intérieur du pays ennemi, enlèvent en revenant tous les bestiaux qui paissent chaque jour dans ces contrées, regarde moins le sujet des embuscades, que celui des courses.

Les diverses embuscades que j'ai proposé de faire en un même temps, servent pour enlever les marchandises et les passans, la veille ou le lendemain d'une foire, et de certaines fêtes, où il survient un grand concours de peuple des lieux voisins.

Qu'il y ait dans chaque embuscade cinq ou six soldats vêtus en paysans ou en bourgeois du pays, afin qu'on ne voie pas de loin l'habit d'ordonnance lorsque les soldats sortent de l'embuscade pour enlever les passans; car jusqu'à ce que quelques-uns des passans s'échappent, les troupes de l'embuscade peuvent continuer d'agir, comme je le ferai voir un peu plus bas.

Formez une embuscade, lorsque par de bons espions vous aurez avis du jour que doit être en marche, et du chemin que doit tenir un convoi de chevaux de remonte, de soldats de recrue, de vivres, de munitions, d'armes, etc., escorté de moins de troupes que celle que vous pouvez mettre en embuscade.

Les avis que vous recevrez par avance de vos espions ou des personnes avec qui vous êtes en intelligence, vous donnent la facilité de pouvoir enlever dans une embuscade un général ou un prince ennemi, qui se détache de son armée pour reconnaître quelque terrain ou quelque place, ou pour tout autre motif.

Si vous avez dans l'armée ennemie quelqu'espion qui ait assez d'intrigue pour être instruit et vous donner avis quel jour, par quel chemin, et avec quelle escorte les ennemis doivent envoyer au fourrage, vous pouvez former l'embuscade près de ce chemin. Si la distance et le chemin le permettent, il vaut beaucoup mieux vous mettre en embuscade près de l'endroit où le fourrage se doit faire, pour sortir et attaquer les fourrageurs, lorqu'ils seront déjà dispersés; tandis que vous ferez avancer le gros détachement contre l'escorte, que vous trouverez sans doute en ordre de bataille. Mettez-vous toujours en embuscade dans les endroits plus éloignés que ceux qui seront battus par les ennemis, qui ont coutume de former la chaîne dans l'enceinte de laquelle se fait le fourrage.

Quelquefois on met en embuscade dans différens endroits de petits partis de cavalerie; et lorsque les fourrageurs sont dispersés, chacun de ces partis sonne l'alarme l'un après l'autre, afin que les ennemis, qui ne savent de quel côté est la véritable attaque, rassemblent leurs gens; et comme ils perdent ainsi le temps, la nuit arrive avant que le fourrage soit fait : ce qui les obligera d'envoyer une seconde fois au fourrage; car plus on fatiguera leur cavalerie, plus elle s'affaiblira et se détruira.

Lorsque l'armée va prendre ses quartiers, ou lorsque les troupes en sortent pour aller au printemps former l'armée, on peut dresser des embuscades contre ces troupes.

Ordinairement les embuscades pour prendre langue sont composées d'un petit nombre de la plus légère cavalerie, de paysans armés, ou de fantassins fort agiles sur les montagnes ou dans un pays coupé par des haies, des ravins, ou des bois épais. On ne doit pas permettre aux prisonniers desquels on veut prendre langue, de s'entretenir ensemble, de peur qu'ils ne vous trompent par quelque faux avis qu'ils concerteront entre eux.

On détache aussi quelquefois à l'aventure, de petits partis pour faire des prisonniers, ou pour enlever de petits convois des ennemis, entre l'armée et les villes de leur plus gros commerce.

Il faut pour l'une et l'autre de ces expéditions, qu'il y ait avec ces partis de très bons guides qui sachent tous les petits ponts, tous les ruisseaux, les passages des marais, et les sentiers des bois afin de pouvoir se retirer par des chemins inconnus aux ennemis.

Quelques auteurs établissent pour règle générale, que les embuscades doivent être composées d'un nombre de troupes plus grand que n'est celui des ennemis qu'on attend dans la même embuscade. Cette règle peut être fausse de deux manières : 1° lorsque les ennemis marchent par des défilés, à la sortie desquels il est certain qu'un plus petit nombre de soldats les battra aisément; 2° lorsque les ennemis ont à une certaine distance un corps supérieur de troupes pour vous couper la retraite.

Si vous ne fondez pas la sûreté de votre retraite sur la force de vos combattans, mais uniquement sur leur adresse et sur leur vitesse, composez

l'embuscade de votre cavalerie la plus légère, et du nombre seulement que vous croirez nécessaire pour défaire la troupe ennemie contre laquelle l'embuscade est formée; mais si vous êtes supérieur aux ennemis en nombre de cavalerie, et s'il ne se rencontre point de défilés sur votre retraite, alors, quoique le gros de leur armée soit plus considérable que le vôtre, vous devez former l'embuscade de toute votre cavalerie, pour battre celle des ennemis qui peut venir au secours; car leur infanterie ne pourra faire obstacle à la retraite de votre cavalerie, ou de vos dragons.

Quand la retraite peut être courte, et par un chemin rude, l'embuscade se compose de plus d'infanterie que de cavalerie: mais si la retraite doit être longue et par un chemin plein et découvert, je ne voudrais d'autre infanterie que celle que la moité de ma cavalerie peut porter en croupe; tandis que l'autre moitié, débarrassée de ce poids, couvrirait mon arrière-garde.

Si votre dessein est d'incommoder les ennemis par de petites embuscades, mais fréquentes, le chevalier Melzo, dans ses *Règles militaires*, conseille d'en former de temps en temps une grosse, afin que le général ennemi craigne de faire des détachemens contre vos partis.

La marche pour les embuscades se fait secrétement et ordinairement de nuit, de la même manière que pour les surprise. J'ajoute qu'il faut faire défense de mener des chiens qui aboient la nuit au moindre bruit qu'ils entendent, ce qui peut faire découvrir votre marche ou votre embuscade par les partis ennemis, qui, à l'aboiement des chiens, s'approcheront pour reconnaître le poste où ils l'entendent.

Ce fut par cet inconvénient que l'embuscade que M. de Gevaudan avait dressée en 1703, contre les fanatiques, dans le territoire d'Uzés, fut découverte, et n'eut aucun succès.

Vous ne permettrez pas que, dans la marche pour une embuscade, il y ait des chevaux qui hennissent, ni des jumens, des mules, des chevaux hongres, parce qu'ils feront hennir presque tous les chevaux entiers.

On lit dans les Commentaires de César, que le hennissement d'un cheval fit manquer une embuscade.

Ne vous embarrassez que le moins que vous pourrez de volontaires et de valets : ils embarrassent plus qu'ils ne servent, parce qu'ils ne trouvent point de poste qui leur convienne. Ils ne peuvent s'empêcher d'aller toute la nuit et tout le jour d'un côté et d'autre; et ne comprennent pas de quelle importance il est de demeurer cachés, et d'obéir aux ordres; surtout les volontaires, qui ordinairement sont de jeunes gens sans expérience. Quant aux paysans et valets, ils ne font pas difficulté de s'écarter pour voler.

Vous préviendrez vos troupes que si, à l'endroit de l'embuscade, il part quelque gibier, personne ne doit courir après, ni tirer dessus; parce que ce désordre, qui est suivi ordinairement de grands cris, et le bruit du coup de fusil, pourraient faire découvrir l'embuscade.

Vous avertirez aussi qu'on ne laisse aucun cheval détaché; parce que s'il vient à s'effaroucher par quelque accident, il se met à courir, et alors, tant le cheval, que le soldat ou le valet qui va le chercher, pourraient donner connaissance de l'embuscade aux partis ennemis, ou aux paysans, qui les verraient des montagnes voisines.

Don Bernardin de Mendoza, dans sa

Théorie pratique de la guerre, et le chevalier Melzo, dans ses *Règles militaires*, conseillent que si vous avez à passer un petit terrain sablonneux, afin que les ennemis ne découvrent pas votre embuscade, par la piste on la trace des hommes et des chevaux, vous devez mettre des fantassins à l'arrière-garde, qui marchent en traînant par derrière des rameaux, ou une sorte de rouleau, qui efface la trace, si ce petit passage est sur la boue.

Tâchez d'entrer dans l'embuscade par un petit endroit où il ne reste aucune trace.

Lorsque vous quitterez le chemin, faites continuer la marche dans ce même chemin par un parti qui marchera sur un plus grand front que les troupes qui vont se mettre en embuscade, et se retirera ensuite par un autre côté. S'il est nécessaire que ce parti revienne à l'embuscade, il commencera sa contre-marche de quelque endroit où le terrain se trouvera dur, et la continuera avec moins de front que celui qu'il a tenu en allant.

Quelquefois les anciens ont fait ferrer à revers les chevaux qui faisaient l'arrière-garde.

De l'heure et des lieux propres pour les embuscades.

N'arrivez pas à l'embuscade beaucoup auparavant l'heure que les ennemis y viendront donner, parce qu'en moins d'heures, il peut survenir moins d'accidens qui la fassent découvrir.

Melzo dit que vos soldats se laisseront gagner par le sommeil, s'ils arrivent trop tôt à l'embuscade, inconvénient qu'il faut tacher d'éviter dans une embuscade, ainsi qu'on le verra un peu plus bas.

Le nom d'embuscade porte son étymologie, puisque c'est ordinairement dans les bois que les troupes se cachent, surtout quand elles sont en nombre, et qui par conséquent ne sauraient se cacher facilement dans quelqu'autre endroit.

Les grandes embuscades, faute de bois, se forment dans les vallons; ayant soin d'en mettre de fort petites sur les éminences voisines, pour arrêter les chasseurs, les travailleurs et les passans qui, de ces hauteurs, pourraient découvrir vos troupes, et en porter la nouvelle aux ennemis.

Comme il est à présumer que, parmi plusieurs paysans et plusieurs travailleurs, il peut y en avoir quelqu'un qui découvre votre embuscade, et qui s'échappe pour en aller donner avis, il serait à propos de ne pas mettre l'embuscade auprès des chemins trop fréquentés, ni auprès des champs où il y a des paysans qui travaillent à la terre.

Ne vous fiez pas sur ce que les ravins et les bois cacheront bien vos troupes, car elles ne garderont jamais un silence tel que vous le souhaiteriez. Les chiens, que les paysans mènent ordinairement avec eux, découvriraient l'embuscade, si elle n'est pas plus loin que jusqu'où les chiens ont coutume de s'écarter du chemin pour chasser.

On forme très commodément les petites embuscades dans les grottes des montagnes, et dans ces enceintes de murailles qui servent à enfermer les troupeaux et les ruches à miel, et qui, en plusieurs pays, se trouvent dans des endroits déserts.

Les maisons de campagne, quoiqu'habitées, leurs basses-cours, et leurs jardins fermés de murailles, sont propres aussi pour les embuscades qui ne sont pas nombreuses; pourvu que des montagnes qui sont voisines et fréquentées, on ne puisse pas voir ce qui s'y passe.

Digitized by Google

Je suppose que de nuit vous surprenez tous ceux qui logent dans ces maisons de campagne, sans permettre ensuite qu'aucun d'eux en sorte.

Dans un pays affectionné à votre prince, on peut mettre une grosse embuscade dans un bourg ou dans un village, ainsi que le chevalier Melzo dit l'avoir heureusement pratiqué avec le comte Henri de Bergh, pour surprendre un détachement de Hollandais, qui devait marcher tout près du village où ces deux officiers d'Espagne se mirent en embuscade.

Les ennemis ont toujours quelque espion dans les lieux qui sont sur la frontière; ainsi, quoiqu'un de ces lieux où vous devez mettre votre embuscade, soit fidèle à votre souverain, saisissez-vous des passages pour empêcher que personne n'en sorte. Pour réussir dans cette surprise, faites avancer de nuit un parti qui investisse le lieu; et si c'est de jour, que les soldats de ce parti, vêtus en paysans, marchent un peu loin les uns des autres, et qu'ils s'approchent autant qu'il faut pour occuper toutes les avenues nécessaires, avant que de ce lieu on découvre votre détachement.

Pendant que ce détachement se tient caché dans le lieu, vous laisserez des sentinelles tout à l'entour; et vous ferez publier une défense, sous peine de la vie, de passer au-delà de ces sentinelles.

Sur le clocher, ou la tour la plus haute du lieu, vous mettrez un officier en sentinelle, qui, avec de bonnes lunettes d'approche, observera et vous fera savoir par quel chemin et en quel nombre les ennemis viennent; afin que vous commenciez de mettre en bataille vos troupes dans les rues, qui ne seront ni enfilées ni dominées par le chemin que les ennemis tiennent.

Si ce commandant ennemi sait son métier, il ne passera pas auprès de ce lieu sans faire avancer un parti pour prendre langue. Dans ce cas, si votre sentinelle du clocher vous avertit que ce parti se détache, faites retirer vos troupes dans les rues opposées, et postez seulement dans celles par où le parti entre, quelques soldats travestis, pour empêcher qu'aucun habitant n'avertisse le parti ennemi de ce qui se passe dans le lieu.

Il semble qu'en prenant toutes ces mesures, on pourrait mettre une embuscade dans un lieu qui ne serait pas même affectionné pour votre prince. Il sera néanmoins difficile, si le lieu est ouvert, d'empêcher entièrement les habitans de sortir, surtout de nuit. Quand même il y aurait des murs, ce ne serait pas assez de fermer les portes, si l'on ne le garnissait tout autour de sentinelles et de patrouilles; parce que dans les lieux fermés, qui ne sont pas places de guerre, il y a plusieurs maisons qui donnent sur la campagne; et des fenêtres de ces maisons, rien n'est si aisé que de descendre par des cordes.

Les plaines couvertes de grands blés ou de bois taillis sont très commodes pour les embuscades d'infanterie seule; parce qu'on voit de loin en quelle manière et en quel nombre les ennemis viennent; parce que vous pouvez sortir en ordre de bataille pour les attaquer; et si vous avez reconnu qu'ils sont supérieurs, vous avez une retraite libre de tous côtés. D'ailleurs les ennemis se défieront beaucoup moins en marchant par des plaines, que s'ils marchaient par des terrains coupés, ou par de grands bois.

Lorsque les ennemis doivent se mettre en marche par un chemin où l'on trouve rarement de l'eau, surtout dans

une saison où il fait chaud; si le terrain vous permet de vous mettre en embuscade auprès de quelque fontaine, ou de quelque ruisseau, vous pouvez en attendre un heureux succès, quand même vous vous trouveriez inférieur en troupes : car les soldats ennemis, fatigués par la marche, ne manqueraient pas de se débander, comme nous le voyons arriver tous les jours en semblables occasions, sans que les officiers le puissent empêcher. Chaque soldat veut être le premier à étancher sa soif, ou à boire avant que les autres aient troublé l'eau ; et comme ordinairement l'eau, par son propre courant, creuse le chemin, elle fait un fossé qui oblige les troupes de défiler, et donne par-là le moyen d'attaquer la partie des troupes que l'on veut.

Alexandre avait parfaitement compris combien il est dangereux de ne pas empêcher que les troupes se débandent pour aller boire. Un jour d'été, étant suivi des ennemis, il remarqua que les soldats fixaient leurs yeux sur une rivière ; et craignant qu'ils ne rompissent leurs rangs, il fit publier à son de trompe qu'elle était empoisonnée.

Don Juan de Cerceda, aujourd'hui maréchal de camp, avec quatre-vingts chevaux, battit et fit entièrement prisonnier un régiment d'infanterie anglais, étant sorti d'une embuscade pour le charger, pendant que les Anglais en désordre buvaient dans un ruisseau qu'ils trouvèrent sur leur chemin près d'Alicante.

L'eau des Gelbes coûta la vie à quatre mille Espagnols, qui, étant allés la chercher, donnèrent, en 1510, dans une embuscade de Maures.

Si vous devez vous tenir plus d'un jour en embuscade, choisissez un endroit où il y ait de l'eau, de peur qu'on ne découvre vos soldats, lorsqu'ils sortiront pour en aller chercher.

Annibal choisit un endroit caché sur le bord d'une rivière, lorsqu'il fit halte pour attendre la nuit, et continuer ensuite sa marche vers Tarente, qu'il allait surprendre.

S'il n'y a point d'eau dans un endroit, où néanmoins on trouve tous les avantages du terrain pour une embuscade qui doit durer plus d'un jour, imaginez quelque expédient, afin d'avoir assez d'eau pour les troupes, surtout si l'embuscade n'est pas composée de beaucoup de cavalerie.

Il n'est pas difficile de pourvoir les troupes de l'embuscade d'avoine, de pain, de viande cuite et de fromage pour tout le temps que l'expédition doit durer, la retraite comprise ; principalement si les officiers ont soin que les soldats ne prodiguent pas ces vivres.

Ordinairement, la plus grande attention des batteurs d'estrade est de s'avancer davantage vers l'avant-garde. C'est pour cela qu'il vaut mieux vous mettre en embuscade à côté du chemin par où les ennemis viennent. Vous aurez encore, alors, cet avantage, de charger, avec votre front, le flanc des ennemis, qui ne saurait être soutenu ; et d'attaquer un plus grand nombre de troupes, que si vous chargiez l'avant-garde d'une armée qui défile, dont le corps de bataille et l'arrière-garde auraient le temps de faire retraite ou de se former.

J'ai dit qu'en postant l'embuscade à côté du chemin, ce doit être plus loin que les batteurs d'estrade des flancs des partis avancés des ennemis ne s'écarteront : mais, aussi, ne tombez pas dans l'autre extrémité, qui est d'éloigner si fort l'embuscade du chemin,

Digitized by Google

qu'après être sortis de l'embuscade pour arriver au chemin, vos ennemis aient le temps de réunir leurs troupes et de se former.

Plus l'embuscade sera loin de vos places ou de votre camp, moins les ennemis se défieront, surtout si après avoir divisé vos troupes, vous savez les rassembler secrètement de la manière que je l'ai dit.

Il se peut que n'y ayant aucun endroit proche pour poster une embuscade, on soit obligé de la placer loin. En ce cas, il faut nécessairement faire une longue marche, ou deux de suite. La plus grande difficulté est de pouvoir se promettre, de si loin, une retraite sûre : mais il se peut aussi que vous soyez supérieur en troupes, ou qu'il y ait une place de votre prince auprès de ce poste, qui assure votre retraite.

Faute d'un terrain propre à cacher toutes les troupes nécessaires pour opposer à celles qui pourraient survenir, afin de délivrer celles que vous avez surprises dans l'embuscade, vous cacherez l'infanterie à deux ou trois lieues plus en arrière de l'endroit où votre cavalerie est en embuscade, et sur le chemin par où elle doit se retirer : car l'infanterie ennemie, qui aura marché jusque-là, ne saurait suivre le pas de la vôtre qui est délassée ; et si la cavalerie des ennemis se détache, elle sera battue par vos deux corps, s'ils la chargent de la manière que je le dirai bientôt.

Disposition des embuscades.

Le chevalier Melzo veut qu'avant de rompre les rangs pour entrer dans l'embuscade, ou avant d'y poser les armes, on reconnaisse s'il n'y aurait point aux environs quelque embuscade des ennemis. Le même Melzo demande que les troupes soient distribuées sans confusion dans l'embuscade, afin qu'elles puissent sortir en ordre, sans se pousser les unes sur les autres.

Dès qu'on est arrivé au lieu de l'embuscade, le commandant de chaque troupe doit la passer en revue. S'il manque quelque soldat, quelque valet, ou autre personne, il en donnera sur le champ avis au chef de l'expédition, afin qu'il examine quel parti il doit prendre. On peut de temps en temps faire la même revue.

Pour éviter la désertion des soldats, lorsqu'on est dans l'embuscade, ou pour empêcher que les maraudeurs qui s'écarteraient pour aller voler dans les maisons de campagne, ou pour enlever les troupeaux de la contrée, ne fassent découvrir l'embuscade, vous défendrez à toute personne, sous peine de la vie, de s'avancer jusqu'en droiture des sentinelles, dont vous aurez entouré toute l'embuscade. Ces sentinelles, que vous posterez doubles, et très proches les unes des autres, arrêteront tous ceux qui voudraient passer au-delà. Vous ne choisirez pour ces sentinelles que des soldats d'une grande confiance.

Annibal, dans l'embuscade où il s'était posté pour venir surprendre Tarente, prévint les officiers de ne pas permettre qu'aucun soldat quittât son poste, ni même son rang.

J'ai déjà dit qu'il faut faire défense de mener des chiens, des chevaux qui hennissent, de tirer ou de courir après quelque gibier, et de laisser des chevaux détachés. J'ajoute, que si nonobstant ces ordres, vous voyez quelque chien dans l'embuscade, il faut sur le tant le faire attacher ou le faire tuer avec l'arme blanche, et faire attacher les chevaux qui ne le seraient pas. A

l'égard de ceux qui hennissent, il y a des officiers qui assurent qu'un cheval cesse de hennir en lui mettant une balle dans l'oreille. Il y a encore un autre moyen, mais la décence ne me permet pas de le dire.

Chacun sait que pour voir venir les ennemis de plus loin, et pour observer tout ce qui peut survenir, il faut poster les sentinelles dans des endroits d'où elles découvrent de tous côtés une plus grande étendue de terrain ; mais afin qu'on n'aperçoive pas de loin la couleur voyante dont les soldats sont ordinairement vêtus, ni la lueur de leurs armes et de leurs boutons de métal, ces sentinelles auront des habits d'une couleur obscure ; elles poseront leurs fusils à terre, et se cacheront elles-mêmes à travers les feuillages et les arbrisseaux de l'éminence sur laquelle elles sont postées ; car un homme sur le sommet d'une colline, à la faveur de la clarté de l'horizon, se voit de plus d'un quart de lieue loin. Au défaut d'un terrain élevé, vous pouvez placer les sentinelles au haut des arbres bien touffus, ou derrière un peu de broussailles, qu'on fait porter pour les cacher.

Si le poste propre pour ces sentinelles est si éloigné de l'embuscade que les avis qu'elles donneraient ne pussent être entendus, ni qu'un soldat ne pût les apporter sans courir risque de se faire apercevoir en traversant quelque campagne découverte entre l'embuscade et les premières sentinelles les plus éloignées, mettez-en d'autres à une moindre distance, qui soient bien cachées à la faveur de quelque ravin, de quelque rocher, ou de quelques broussailles ; afin de faire passer ainsi, de l'une à l'autre, les avis que donnent les plus avancées.

De peur que des avis qui ne seraient pas clairs, ou qui seraient peu conformes, ne vous jettent dans quelque confusion, je voudrais que vous choisissiez pour ces sortes de sentinelles, des officiers, des sergens, ou des caporaux intelligens. Cela me paraît surtout nécessaire à l'égard de la sentinelle la plus avancée ; c'est-à-dire de celle qui découvre le plus.

Un bon auteur conseille, pour la sûreté des places, de poser quelques sentinelles sur des éminences, et quelques autres à leur vue, afin que celles-ci avertissent du signal que font les premières, lorsqu'elles découvrent quelque chose de considérable dans la campagne. Il ajoute : « qu'on ne doit pas prendre, pour ces premières sentinelles, des personnes au hasard ; mais qu'on doit choisir des hommes habiles dans la guerre, de peur que, par ignorance, s'étant figuré quelque chose, ils n'en fassent le signal ou n'en envoient porter la nouvelle à la ville, et alarment sans sujet les habitans. »

Les sentinelles laisseront passer toute personne par qui elles croiront qu'elles et l'embuscade n'ont pas été découvertes ; mais elles arrêteront tous ceux qu'elles pourraient soupçonner de s'être aperçus de quelque chose. Si elles ne peuvent y réussir, elles en donneront d'abord avis, afin qu'on détache un des partis dont je vais parler ; ce qui se doit aussi entendre à l'égard d'un déserteur qui s'échappe à travers des sentinelles.

Vous auriez à la droite, au centre, et à la gauche de votre embuscade, trois petits partis de cavalerie, afin que, sur l'avis des sentinelles, ils soient prêts à courir après les déserteurs ou après les paysans qui auront découvert l'embuscade.

On aura la précaution de faire habiller en paysans les soldats de ces

partis, afin que si quelqu'un les découvre de loin, on les prenne pour des voleurs, des chasseurs ou des bergers.

Ne faites sortir de l'embuscade que le nombre de soldats nécessaires à proportion des déserteurs ou des paysans. Que ces soldats, en revenant à l'embuscade, prennent un tour convenable; afin que les partis et les paysans des ennemis, qui les auraient observés, aient moins de soupçons de l'endroit de l'embuscade.

Comme les ennemis peuvent survenir de nuit, d'un moment à l'autre, vous ferez tenir toutes les troupes éveillées. Vous observerez la même chose de jour, dès que les sentinelles auront averti qu'elles découvrent les ennemis : car des soldats qui viennent de s'éveiller, sont peu en état, dans la frayeur d'une alarme, d'entendre et d'exécuter les ordres.

Dans l'embuscade qu'en 1710 nous dressâmes de nuit contre nos ennemis, auprès de Mora de Ebro, on n'eut pas le soin d'empêcher les troupes de dormir. Elles étaient dans un profond sommeil, lorsqu'un peu avant le jour, un cheval de don Joseph de Miranda, alors capitaine de grenadiers au régiment des Asturies, se détacha; et, à peine se fut-il mis à courir par la campagne, que les soldats, à ce bruit s'étant éveillés, les uns commencèrent à crier aux armes, les autres à tirer sans savoir où, les autres à fuir, et plusieurs à se prendre entre eux pour des ennemis; en sorte que l'embuscade fut découverte avant le temps, et n'eut aucun succès.

Dans les nuits de pluie ou de rosée, les soldats de l'embuscade doivent tenir leurs armes couvertes de leurs casaques. Dans les nuits froides, il faut leur permettre de se promener et de battre des pieds contre terre, ou des bras contre leur corps, afin que les fusils et les hommes puissent être en état de servir lorsque les ennemis arrivent.

Nouveaux avis, lorsque vous êtes informé du chemin que les ennemis doivent tenir dans une marche; comment un de vos partis peut attirer dans l'embuscade un de leurs détachemens; en quelle manière et en quel temps vos troupes doivent sortir pour charger; en quel cas elles doivent se retirer, avant même que les ennemis arrivent à l'embuscade.

Si la marche se fait par votre propre pays, vous devez, du côté opposé à vos sentinelles, jeter quelques troupeaux dispersés sur les montagnes et les côteaux qui sont à la vue de l'embuscade, afin que le désir de les enlever fasse, du moins, détacher des partis qui, en affaiblissant le gros de leurs troupes, vous donnent la facilité de les attaquer avec moins de risque.

On ne laissera point de bergers à ces troupeaux, parce que si on les faisait prisonniers, la crainte les obligerait peut-être de découvrir votre embuscade; à leur place vous mettrez des soldats déguisés en bergers, qui, en voyant venir les ennemis, feront semblant de se retirer avec leurs troupeaux; et, lorsque les ennemis seront arrivés près, ces soldats, auxquels on aura eu soin de donner d'excellens chevaux, s'échapperont comme ils pourront.

Les exilés de la Bactriane l'exécutèrent de la sorte : ils sortirent de l'embuscade pendant que les troupes d'Attinas, gouverneur de cette province pour Alexandre, étaient en désordre, embarrassées de la prise qu'elles venaient de faire; elles furent taillées en pièces, et Attinas lui-même y perdit la vie.

Scipion l'Africain voulant attaquer avec quelque avantage, Indibile, prince espagnol, fit conduire des bestiaux dans un vallon qui était entre les deux armées, et ordonna à Lelius d'être prêt à charger, avec la cavalerie, les Espagnols, lorsqu'ils s'avanceraient pour enlever le troupeau : la chose arriva comme elle avait été imaginée, et Indibile fut défait.

On peut faire donner les ennemis dans une embuscade, en gagnant des guides qui sont parmi eux, et qui, de concert avec vous, leur proposeront un chemin pour les faire tomber dans votre embuscade.

On peut aussi attirer les ennemis jusqu'à l'endroit où est votre embuscade, en détachant un parti qui enlève des bestiaux, ou qui fasse quelques prisonniers près des ennemis. En ce cas, détachez ce parti avant que les soldats qui le composent puissent soupçonner votre dessein par quelque ordre que vous aurez donné, ou par quelque mouvement que vous aurez fait faire aux troupes, afin que, si des soldats désertent, ils ne puissent pas donner avis aux ennemis de l'entreprise que vous méditez. Les officiers du parti en auront seuls connaissance. Vous leur prescrirez l'heure à laquelle ils doivent commencer à se montrer, de peur que les ennemis n'arrivent au lieu de l'embuscade, avant que vous vous y soyez posté.

Ce parti se retirera par un chemin différent de celui que vous avez tenu en venant à l'embuscade; excepté que vous ne jugiez à propos de le faire retirer par la même route, afin d'effacer les traces que les troupes de l'embuscade ont laissées.

Ce parti ne fera pas retraite si proche de l'embuscade, que les batteurs d'estrade des ennemis la découvrent, avant que le gros de leur armée se soit engagé.

Les sentinelles qui ont été posées près du chemin par où viennent les ennemis qui chargent votre parti, se retireront avant qu'elles soient découvertes, et le parti continuera sa fuite affectée jusque bien au-delà de l'endroit de l'embuscade, pour obliger les ennemis d'avancer davantage ; car vos troupes ne doivent charger les ennemis que lorsque le gros est vis-à-vis de votre front, pour les attaquer par le flanc, afin que l'action soit complète et moins dangereuse.

Pour éviter que l'embuscade ne soit découverte avant le temps, vous préviendrez vos troupes de se tenir tranquilles et cachées jusqu'à un certain signal, quand même elles entendraient quelques coups de fusil, ce qui souvent peut arriver, parce que le ressort d'une arme à feu s'en est allé de son repos, ou parce que des officiers ou des soldats des ennemis se seront divertis à tirer sur du gibier qu'ils ont fait partir.

Le signal sera, par exemple, d'arborer des étendards sur quelqu'éminence désignée, qui peut être vue des troupes ; de faire sonner la charge par plusieurs trompettes et tambours réunis ensemble, ou tel autre bruit de guerre que vos troupes puissent aisément distinguer dans leur marche. On peut aussi, pour signal de l'attaque, tirer un certain nombre déterminé de coups de fusil d'une hauteur voisine de l'embuscade, ou faire mettre le feu à de la paille qui, à cet effet, aura été portée dans un endroit qui peut être vu de vos troupes. On destinera des personnes intelligentes pour faire ces signaux précisément au temps qu'il faut.

Lorsque les troupes de l'embuscade

sont beaucoup supérieures en nombre à celles des ennemis que l'on attend, vous pouvez diviser les vôtres en deux corps, que vous posterez plus ou moins éloignés l'un de l'autre, à proportion du terrain que les ennemis, selon la largeur du chemin, peuvent occuper, depuis l'avant-garde jusqu'à l'arrière-garde, afin que ces deux corps sortent de l'embuscade pour charger dès que les ennemis se trouveront au milieu.

Quand même vous n'auriez pas assez de troupes pour les diviser en deux corps égaux, et dont chacun fût supérieur en nombre aux ennemis, leur déroute sera toujours plus grande, si vous chargez leur avant garde avec le gros de vos troupes, et leur arrière-garde avec un détachement. Si le terrain vous donne la facilité d'attaquer avec le front de votre embuscade tout le flanc des troupes ennemies qui défilent; en ce cas, il est inutile de diviser vos troupes, puisqu'il vous sera encore plus avantageux de charger les ennemis en flanc.

Agésilas, roi de Sparte, ayant posté une nuit en embuscade treize cents hommes, commandés pas Xénocles, fit retraite le lendemain matin avec le reste de l'armée. Tissapherne poursuivit Agésilas, qui continua sa marche et sa retraite jusqu'à ce que les ennemis eussent passé l'endroit de l'embuscade. Agésilas faisant alors volte-face, attaqua les Perses; et, ayant donné un certain signal convenu, ces treize cents hommes de l'embuscade sortirent et chargèrent avec de grands cris l'arrière-garde de ces Barbares, qui prirent la fuite et furent entièrement défaits.

Vous ne devez pas enfermer les ennemis entre les deux détachemens dont je viens de parler, excepté que vous ne soyez beaucoup supérieur en troupes, surtout quand, par la situation du terrain, les ennemis ne sauraient prendre leur retraite par l'autre côté; car on vend bien plus chèrement sa vie quand on n'a point d'espoir de pouvoir la sauver par la fuite.

Si les ennemis ont un peu loin un parti considérable pour faire leur arrière-garde, il est nécessaire que vous en conserviez un en bon ordre pour opposer à celui-là, supposé qu'il s'avance pour charger vos troupes qui ont attaqué l'arrière-garde du gros des ennemis.

Lorsque le terrain, parce qu'il est inégal ou couvert de bois, ou par quelque autre obstacle, ne permet pas d'observer si les ennemis ont après eux un parti détaché, on usera de la précaution de conserver dans l'embuscade un petit corps de réserve; les troupes postées plus avant dans l'embuscade feront la même chose, si un détachement des ennemis précède leur corps principal; puisqu'ils y auront à craindre que ce détachement ne fît volte-face pour tomber sur vos troupes, lorsqu'elles seront aux mains avec les ennemis.

Dans une embusrade, mettez les meilleurs tireurs au premier rang, et prévenez-les de tirer sur ceux qu'ils distinguent pour officiers; car vous trouverez peu de résistance, si au désordre et à la confusion que votre attaque inopinée causera d'abord parmi les troupes surprises, vous ajoutez la perte de leurs officiers : vous pouvez donner le même ordre à ceux de vos officiers qui sont armés de fusils.

Si ces officiers, que je vous ai conseillé de mettre en sentinelle, vous donnent avis qu'ils découvrent plus d'ennemis que vous n'en attendiez, et que vous ne pouvez les battre, transportez-vous vous-même à ce poste; et

si, avec de bonnes lunettes d'approche, vous connaissez que cela est ainsi, hâtez-vous de faire retraite : car vous devez présumer que les ennemis, ayant eu connaissance de votre dessein, viennent avec plus de monde pour vous surprendre dans votre embuscade.

Vous devez aussi vous retirer d'abord, si les ennemis ont des troupes supérieures aux vôtres, à portée de pouvoir venir tomber sur vous, lorsque, malgré les précautions que vous aurez prises, il vous a déserté quelque soldat ou quelque valet, que vous n'avez pu faire arrêter, ou lorsque votre marche et votre embuscade ont été découvertes par des partis des ennemis qui en auront porté la nouvelle à leurs places, à leurs quartiers ou à leur camp.

Si après vous être retiré avec toute la promptitude que je viens de conseiller, les ennemis ne laissent pas de vous poursuivre avec un nombre supérieur de troupes, vous verrez quelles précautions il vous conviendra de prendre.

Pour ne pas laisser perdre le parti dont j'ai parlé un peu plus haut, vous détacherez cinq ou six cavaliers qui, par le chemin le plus favorable, iront lui donner avis de votre retraite; et afin qu'ils le rencontrent, vous aurez eu soin de déterminer aux officiers du parti le chemin qu'ils ont à tenir pour aller et pour revenir.

Les paysans, qui savent tous les sentiers et tous les endroits où ils peuvent se cacher dans les ravins et les bois, échappent ordinairement, quoiqu'ils découvrent de loin une troupe supérieure d'ennemis. Les paysans, excepté qu'ils ne volent qu'on fait des détachemens pour les couper, ont coutume de se tenir cachés dans l'embuscade, et de laisser passer les ennemis, pour ensuite en faire prisonniers quelques-uns, qui seront restés derrière par lassitude ou pour aller en maraude.

Huit miquelets prirent en Catalogne un aide-major de mon régiment, qui marchait avec cinquante hommes, et qui s'écarta de son arrière-garde de deux portées de fusil, pour faire de l'eau; et lorsque le détachement s'aperçut que cet officier manquait, les miquelets étaient déjà à demi-lieue loin.

Des embuscades contre une garnison, un camp-volant, une armée.

Pour faire donner dans votre embuscade une partie de la garnison d'une place ennemie, cachez au-delà de cette embuscade, plus près de la ville, un petit parti de cavalerie, qui, un matin, prendra les troupeaux de la place et les chevaux des officiers, qu'on mène paître; ou qui le soir à l'heure ordinaire de la promenade, tâchera d'enlever le gouverneur ou des officiers, des principaux citoyens et des dames qui ont coutume de sortir, afin de chercher le soleil ou le frais.

Pour cette dernière expédition, il serait bon d'attendre certain jour où, à l'occasion d'une fête, d'une foire et autre chose semblable, on va en concours de la place à quelque lieu du voisinage; car plus le parti enlèvera de personnes de distinction, plus de parens, d'amis de ces mêmes personnes, plus il y aura d'instances auprès du gouverneur, pour l'obliger à faire un détachement contre ce parti. Si la situation de la place ou des lieux du voisinage ne donne pas occasion à quelqu'une de ces opérations, le parti s'avancera autant qu'il pourra pour enlever les troupeaux de la campagne :

dans tous ces cas, si la garnison de la place sort pour charger le parti, il se retirera vers l'endroit où vos troupes sont en embuscade.

Philopœmen, préteur d'Achaïe, mit en embuscade, une nuit, un gros de troupes près d'Escotile, et détacha un parti pour faire des courses dans la Laconie, avec ordre de se retirer dès que les ennemis le chargeraient. La garnison de Pélène fit une sortie contre ce parti, et en le poursuivant elle vint donner dans l'embuscade de Philopœmen, et fut entièrement défaite.

Le parti ne doit pas se retirer trop précipitamment ; parce que s'il s'éloigne d'abord, les ennemis abandonneront peut-être la résolution de le poursuivre ; il ne doit pas néanmoins perdre de temps pour envoyer la prise vers votre embuscade ; parce que si les ennemis venaient à la recouvrer, ils ne se soucieraient peut-être plus de courir après le parti.

Vos troupes ne doivent pas se mettre en embuscade fort proche de la place, afin que la retraite soit plus difficile aux ennemis qu'elles auront mis en déroute. Vous pouvez, si le terrain en donne la commodité, embusquer un corps de cavalerie, pour couper le chemin à la garnison qui aura été battue. Je suppose que ces deux embuscades ne seront pas si éloignées l'une de l'autre que la plus reculée ne puisse venir au secours de la plus avancée ; supposé que la garnison ennemie l'eût par quelque hasard découverte, et qu'elle vînt en droiture la charger.

En 1709, notre garnison de Potohercole, commandée par Etienne Pellet, alors maréchal de camp, dressa une embuscade aux Allemands qui étaient en garnison à Orbitello. Ils sortirent au nombre de cinq cents pour venir charger un de nos partis qui parut au point du jour, et qui fit mine de vouloir enlever des troupeaux, et ils furent entièrement battus. Il est vrai que nous leur fîmes peu de prisonniers, parce qu'ils étaient très proche de la place ; le terrain n'ayant pas permis de former l'embuscade plus loin.

Les Israélites des tribus qui faisaient la guerre à celle de Benjamin, envoyèrent une nuit un corps de troupes se mettre en embuscade près de la ville de Gaba, et avec le reste de leur armée ils parurent en ordre de bataille, et commencèrent à faire retraite dès que les soldats de la tribu de Benjamin sortirent de leur place. Lorsque les troupes sorties de Gaba furent un peu éloignées de la ville, les Israélites attaquèrent par le front, tandis qu'en même temps l'embuscade chargea par le flanc, et ayant ainsi coupé la retraite aux troupes de la tribu de Benjamin, elles furent taillées en pièces.

Ce fut par un semblable stratagème qu'Antiochus, roi de Syrie, défit la garnison d'Atabira, et se rendit immédiatement après maître de la place, n'y ayant trouvé que des défenseurs consternés, et en petit nombre.

Lorsque Lyque de Pharo, propréteur d'Achaïe, et Demodoque, général de cavalerie de la même république, mirent en déroute les troupes d'Elea, ils les avaient enfermées entre cette partie de l'armée d'Achaïe, qui ravageait le pays ; et l'autre partie qui s'était mise en embuscade près de la place.

Si les environs de la place sont si fort à découvert, qu'il ne soit pas possible de mettre en embuscade un nombre suffisant de troupes, votre cavalerie peut servir d'embuscade à votre infanterie pour attirer et battre la garnison d'une place.

Si vous avez assez de troupes, et que vous ayez lieu de croire que le gouver-

neur sera assez mal avisé pour dégarnir sa place de troupes par une nombreuse sortie, vous pouvez mettre plus près de l'autre côté de la place une seconde embuscade, qui portera les préparatifs nécessaires pour une surprise, soit pour donner l'escalade, soit pour appliquer le pétard à la place, tandis que les ennemis s'en sont éloignés, pour aller charger un parti plus considérable de vos troupes, qui a paru plus loin.

Josué surprit ainsi la place de Haï.

On peut aussi user de la même ruse à l'égard d'un lieu où il n'y a pas de troupes réglées, et dont les habitans, sans expérience, donnent aisément dans toutes sortes de stratagèmes de guerre.

Il est bon quelques jours auparavant la grande embuscade, d'en avoir formé de peu considérables, ou d'avoir fait de petites courses sur le pays ennemi, afin que le gouverneur se persuadant toujours qu'il n'y a que peu de monde, se détermine plus facilement à détacher une partie de la garnison.

De cette manière les Espagnols, en 1597, réussirent à faire donner dans une embuscade une partie de la garnison française de Boulogne en Picardie.

Quand je dis que la grande embuscade doit être précédée par de petites, j'entends qu'elles doivent être un peu éloignées : car si elles étaient fort proches, les ennemis, par leurs patrouilles continuelles et par leurs gardes avancées, vous empêcheraient de faire le coup que j'ai proposé au commencement de ce chapitre, et que je crois le plus capable de porter le gouverneur à détacher les troupes de la place.

Afin que l'armée ennemie, ou du moins un détachement de cette armée, donne dans votre embuscade, marchez avec votre armée vers les ennemis jusques où vous n'aurez pas lieu de craindre d'être découvert par leurs partis ou par leurs gardes avancées : là faites halte avec tout le silence possible, et détachez une bonne partie de votre cavalerie, qui, sans s'arrêter, enfonce le flanc ennemi qui regarde votre embuscade, et après le premier carnage qu'elle aura fait, sans donner le temps aux ennemis de la charger avec trop de troupes, elle se retirera vers le gros de votre armée, afin que si les ennemis viennent inconsidérément à la suivre, ils tombent dans votre embuscade.

C'est de cette sorte que le duc Claude, général des troupes de Recarède Ier, défit près de Carcassonne, l'armée de Gontrand, commandée par Bose et Austrobalde.

Afin que le général ennemi ne prenne pas beaucoup de précautions contre les embuscades que vous pouvez former, il faut dans diverses occasions avoir fait semblant de le craindre.

Par ce moyen, Jugurtha réussit à engager dans un mauvais pas Aulus son ennemi. Hercule Bentivoglio, chef des Florentins, fit donner dans une embuscade, et mit en déroute Jean-Paul Manfroni, commandant des Vénitiens, ayant feint auparavant de l'appréhender, pour tâcher, par la confiance, d'augmenter la négligence et la présomption de Manfroni.

Si ce général ennemi est d'un génie arrogant, intrépide, vindicatif, prenez-vous y tout autrement : affectez de témoigner que vous méprisez sa conduite; faites surtout paraître ce mépris quelques jours auparavant l'expédition que je viens de proposer ; afin d'éprouver si le ressentiment qu'il aura de voir que vous avez surpris une aile

de son armée, ne le portera pas à poursuivre, sans beaucoup de prétention, votre détachement.

Le prince d'Orange, dans son *Annibal et Scipion*, observe que les hommes téméraires et violens, donnent facilement dans les embuscades. Polybe, en rappelant l'exemple de Flaminius, qui, irrité du mépris avec lequel les Gaulois le traitaient se détermina à en venir à un combat, dit : « que la témérité, la férocité, la violence, la présomption et le faste, donnent aisément la victoire aux ennemis, et font ordinairement la perte des armées ; parce que les hommes qui ont ces défauts sont exposés à donner dans toutes les embûches et dans toutes les ruses de leurs ennemis. »

Louis Melzo dit que les embuscades composées d'un grand nombre de troupes sont fort difficiles : j'en conviens ; mais, pour cela, on ne doit pas les regarder comme impossibles. Dans la guerre, les entreprises les plus difficiles sont celles qui réussissent le mieux. Hérodote rapporte qu'Hercule Ibanius, chef d'une armée de Carie, s'étant mis en embuscade dans le bois de Mylassa, trouva le moyen d'y demeurer caché jusqu'à ce que l'armée Persienne de Darius Histaspe donnât dans l'embuscade où elle fut battue.

J'ai parlé de la manière d'assurer la retraite à un détachement de cavalerie que vous aurez mis en embuscade fort loin, et qui est plus faible que le corps de troupes qui peut venir au secours de celles qui ont été surprises. A ces avis j'ajoute que si, outre les troupes battues dans votre embuscade, les ennemis en ont d'autres, quand elles seraient d'un tiers inférieures en nombre aux vôtres, vous devez incessamment vous retirer, dès que vous avez réussi dans l'embuscade.

Cette règle souffre pourtant une exception, savoir, lorsque l'armée ennemie en a été entièrement défaite, puisqu'alors vous devez poursuivre votre victoire, pour la rendre la plus complète qu'elle peut l'être.

Ailleurs je parle au long des soins qu'il faut prendre pour attirer les ennemis à un combat désavantageux pour eux, soit en leur cachant le nombre de vos troupes, soit en vous prévalant de leur désordre, de leur ignorance ou de leur confiance, soit en ménageant les avantages que le terrain vous offre ; en un mot, je propose des expédiens pour engager les ennemis à combattre avec quelque risque ou avec quelque désavantage qu'ils ne connaissent pas, ce qui a un rapport essentiel avec les surprises ou avec les embuscades.

Je vous préviens également de ne pas tomber vous-même dans les embuscades par des avis que vous donnent des prisonniers, des déserteurs ennemis, des guides, ou des espions en qui il y a peu à se fier.

Vous devez aussi éviter que les ennemis, par de faux ordres de votre cour, ou par des lettres qu'ils forcent quelqu'un de ceux avec qui vous êtes en intelligence de vous écrire, ne vous portent à vous mettre en marche par un chemin où les ennemis vous attendent dans une embuscade.

EXTRAITS DE JOLY DE MAIZEROY.

DES CORPS EMBUSQUÉS.

Lorsqu'on ne croit pas pouvoir vaincre à force ouverte, on y supplée par l'adresse et la ruse. On profite de quelque lieu propre à cacher un corps de troupes, et l'on fait en sorte qu'il puisse prendre l'ennemi à dos pendant le combat.

Aucun capitaine n'a été plus fécond en stratagèmes qu'Annibal, et ne les a employés plus heureusement. Il défit Sempronius sur la Trébie, au moyen d'une embuscade qu'il lui tendit. Elle était composée de mille chevaux et de mille hommes de pied, qui furent placés dans des ravins et des broussailles à portée de cette rivière qui séparait les deux armées. Les Numides s'approchèrent des Romains pour les attirer au combat. Le consul, trop vif et imprudent, les suivit, passa la rivière après eux, et vint pour attaquer Annibal qui l'attendait en bataille. C'était au cœur de l'hiver : les Romains, qui étaient partis de leur camp sans avoir repu, fatigués et transis de froid, pouvaient à peine se servir de leurs armes. Leur cavalerie fut d'abord mise en désordre par les Numides, ensuite enveloppée par celle des Carthaginois bien plus nombreuse, et par l'infanterie légère. Le consul voulut faire sonner la retraite ; mais les troupes de l'embuscade, s'étant levées tout-à-coup, le chargèrent à dos ; de sorte qu'il fut investi de toutes parts, sa cavalerie défaite, et son infanterie obligée de combattre en rond. Il n'échappa qu'un gros de dix mille hommes, qui perça et se retira à Plaisance ; presque tout le reste fut taillé en pièces.

Minutius, qui partageait le commandement de l'armée romaine avec Fabius, donna à Gérunium dans un piége à peu près semblable. Annibal avait à la tête de son camp une sommité qu'il parut ne disputer que faiblement. Minutius, aussi présomptueux et emporté que son collègue était circonspect et prudent, marcha, avec la partie de l'armée qu'il commandait pour s'en emparer. Il bravait Annibal, qu'il croyait trop faible pour s'y opposer, lorsqu'il se vit attaqué de front et pris en même temps à dos par des troupes embusquées dans des creux et des ravins. Toute l'armée romaine y eût péri, si Fabius avait voulu le suivre ; mais comme il prévoyait ce qui pourrait arriver, il s'était seulement tenu prêt à marcher ; il vint à propos à son secours et le dégagea. Minutius eut la sagesse de reconnaître sa faute et son incapacité ; il remit le commandement à Fabius, et se contenta du titre de général de la cavalerie.

Une autre fois Annibal surprit les

consuls Crispinus et C. Marcellus. Il négligea d'occuper une colline couverte de bois qui était entre les deux armées, quoiqu'il fût arrivé le premier. Mais comme il jugeait ce lieu propre à dresser une embuscade, il envoya de nuit des Numides, qui, pendant le jour, se tenaient cachés à la faveur des bois, et dans des creux qui étaient aux environs. Les généraux romains ne prirent qu'une escorte de deux cent vingt chevaux pour le venir reconnaître : en approchant de la hauteur, ils furent attaqués par les Numides qui fondirent sur eux en même temps que d'autres leur coupaient la retraite. Marcellus fut tué, et Crispinus dangereusement blessé, eut beaucoup de peine à regagner son camp. Annibal tendait souvent de ces embûches dans des plaines, où il ne laissait pas de se trouver certains lieux propres à se couvrir ; ce qui les rendait très dangereuses, parce qu'on s'en méfiait moins. Il étudiait avec soin les caractères de ceux qu'il avait en tête et leurs capacités : lorsqu'il les connaissait vains, ardens et faciles à piquer, comme Sempronius et Flaminius, il les faisait donner tôt ou tard dans quelque piége.

Il est arrivé plusieurs fois qu'on a détaché la nuit ou le jour, avant la bataille, un corps destiné à venir tomber pendant le combat sur les derrières de l'ennemi. Cet expédient a manqué plus souvent qu'il n'a réussi ; en voici la raison. Il faut combiner la marche de ce corps, de manière qu'il arrive à point nommé lorsque l'affaire est engagée. La difficulté des chemins, des obstacles imprévus, un orage qui grossit des ruisseaux et forme des torrens, l'arrêtent ou le retardent. Ses guides peuvent l'égarer ; il peut se faire encore que l'ennemi en soit instruit et lui tende une embuscade. Cinq cents hommes qui en attaqueront deux mille dans cette conjoncture, les battront infailliblement, parce que celui qui, comptant surprendre, se trouve lui-même surpris, est toujours découcerté. D'ailleurs, pour peu que le général ennemi s'en doute, il se garantira aisément de cette attaque en renforçant son corps de réserve.

Je ne voudrais former de ces sortes d'entreprises que dans le cas où les troupes n'auraient pas un grand circuit à faire. Il faut qu'elles partent la nuit, et se trouvent postées avant le jour à couvert d'un bois, d'une colline ou dans des ravins d'où elles débouchent lorsqu'elles entendent que le combat est commencé : on doit aussi prendre toutes les précautions d'usage, pour éviter que quelqu'un n'aille instruire l'ennemi. Les Français furent ainsi défaits en Italie par Narsès, au moyen d'un corps de cavalerie qui les tourna à la faveur d'un bois. A la malheureuse journée de Maupertuis, le prince de Galles avait mis six cents cavaliers anglais derrière une colline, qui parurent subitement sur le flanc de l'armée française dont ils achevèrent la déroute.

Pendant la bataille de Villa-Viciosa, un corps de cavalerie de douze cents chevaux espagnols arriva et tomba sur les derrières de l'aile droite des ennemis, qui fut mise en déroute. Ce corps n'avait pas été destiné d'abord à cet objet ; il avait été détaché trois jours auparavant pour enlever un régiment de cavalerie autrichienne, qu'on savait être séparé de l'armée. Le général Staremberg, qui se retirait en Castille, étant revenu sur ces entrefaites pour dégager un corps qu'il avait laissé dans Brihuéga, et qui s'y trouvait investi, M. de Vendôme se vit forcé à une bataille. Cette cavalerie, commandée par

M. de Bracamonte, ne l'avait pas encore rejoint; il trouva sa situation propre à exécuter cette manœuvre, et il lui en envoya l'ordre. Marius se servit aussi de la même ruse contre les Teutons. Il y avait sur leurs derrières des creux et des ravins couverts de ronces et de buissons, où il embusqua trois mille hommes qui les chargèrent en queue, pendant qu'il les pressait de front, ce qui lui donna une victoire complète. Marius avait fait partir ce corps la veille : il fut heureux d'avoir affaire à des Barbares qui ne portèrent point leur vue jusqu'à l'imaginer capable de ce stratagème. S'ils se fussent avisés de l'en soupçonner, ils auraient pu avoir bon marché de ce détachement.

Nous avons une facilité de plus que les anciens pour faire réussir des attaques éloignées et sans correspondance; parce que le bruit de la mousqueterie et du canon sert de signal pour avertir les troupes de l'embuscade. Néanmoins, il y a toujours beaucoup d'inconvéniens d'être obligé de faire un trop long circuit. On tire rarement. Le chevalier de Belle-Isle l'éprouva à la Siette, où, pour tourner les Piémontais, il s'égara pendant la nuit.

On trouve dans les instructions du roi de Prusse, un corps détaché qui se jette dans un bois, et des hussards qui le tournent pour envelopper une des ailes de l'ennemi. Mais l'on voit ici une communication; ces troupes étant destinées à soutenir l'attaque de son ordre oblique, à la droite duquel elles se rejoignent. D'ailleurs ce prince n'est point de l'avis des gros détachemens, qui s'éloignent de l'armée pour tourner les derrières de l'ennemi.

DES EMBUSCADES DE BATAILLE.

Je ne parle plus ici des corps destinés à tourner l'ennemi pendant le combat pour le prendre en flanc ou à dos. J'entends par embuscades de bataille, une disposition qui soit telle, qu'en retirant en arrière une des ailes, ou le centre, ou même toute l'armée, on engage l'ennemi à suivre, pour le faire tomber dans un piége qu'on lui aura dressé.

A la bataille d'Ascalon, les Sarrasins, au lieu de s'appuyer à des collines qu'ils avaient à leur droite, les laissèrent derrière eux, et s'en servirent pour couvrir un gros corps de troupes. Lorsque la gauche des chrétiens vint à la charge, les Sarrasins reculèrent et parurent se retirer avec précipitation. Le duc de Bourgogne, qui commandait à cette aile, les suivait avec impétuosité : ils l'attirèrent bien au-delà du corps de bataille; alors les troupes embusquées fondirent de toutes parts du haut des collines, enveloppèrent les chrétiens et les taillèrent en pièces.

Les Orientaux, peu versés dans la tactique, sont peut-être de tous les peuples ceux qui entendent le mieux l'art de dresser des stratagèmes, soit qu'ils cherchent à suppléer par là au défaut de leur ordonnance, ou que leur esprit naturellement fin et subtil les leur suggère. Rien n'est plus dangereux que ces sortes d'embuscades : on se méfierait d'une hauteur, d'un bois où l'ennemi serait appuyé; et l'on ne s'engagerait point au-delà sans s'en être emparé. Mais si un pareil poste se trouve derrière lui, et qu'il se mette à fuir, on croit la victoire décidée, on pousse en avant, et l'on s'enfonce, sans y penser, dans la nasse. Le Français est plus aisé qu'aucun autre à faire tomber dans ces sortes de piéges; ar-

dent, impétueux, ennemi de toutes précautions, il va droit à son objet, sans soupçonner l'ennemi capable d'aucun détour. Cette vivacité de caractère lui a toujours été funeste, quand il n'a pas eu des chefs assez habiles pour le contenir. Voici un autre exemple d'une armée entière attirée dans une embuscade qui fut dirigée d'une manière nouvelle et qui paraîtra singulière.

Thomas-Koulikan, ce fameux usurpateur du trône de Perse, assiégeait Gangea, ville aux confins de l'Arménie, lorsqu'il sut que l'armée ottomane, forte de plus de cent mille hommes, s'avançait au secours de la place. Il lève aussitôt le siége, se rejoint à un corps que son fils commandait, et vient camper dans les plaines d'Érivan. Il avait derrière lui des montagnes qui lui firent naître l'idée de s'assurer la victoire par un stratagème. Il fit pratiquer des mines dans les gorges et les vallées, auxquelles on travailla avec autant de secret que de diligence. L'artillerie fut placée sur des pentes de collines, couverte par des haies et des broussailles. A l'entrée des défilés on construisit de faibles retranchemens, qui ne devaient servir que pour mieux abuser les Turcs. Ceux-ci s'en étant approchés, Thomas quitta la plaine où il était, et se retira vers les montagnes avec une précipitation apparente. Il envoya aussi un gros corps se poster dans un bois peu écarté de la route que l'ennemi devait tenir pour marcher à lui. La plus grande partie de son infanterie occupa le fond des gorges, et les revers des collines. Les Turcs ne soupçonnèrent rien de tous ces arrangemens; et prenant la retraite de l'armée persane pour une marque de faiblesse, ils se hâtèrent de l'aller attaquer. Thomas leur détacha un corps de cavalerie de dix mille hommes, qui tournèrent le dos à la première charge et prirent la fuite : lui-même recula, abandonnant une hauteur sur laquelle il était posté. Les Turcs, toujours plus remplis de confiance, crurent qu'il ne fallait que suivre ces premiers avantages. Ils arrivèrent aux retranchemens qui furent bientôt forcés; ils ne doutèrent point alors de tenir une victoire complète. Les Perses fuyaient; ils les poursuivirent, et s'enfoncèrent dans les défilés. Mais tout-à-coup ils sont foudroyés par l'artillerie, les mines sautent, ouvrent des abîmes qui engloutissent des bataillons entiers. Le trouble et l'effroi se répandent : en même temps l'infanterie des Perses fond sur eux de toutes parts, et le corps embusqué dans le bois les attaque en queue. Les Turcs perdirent dans cette journée plus de cinquante mille hommes, leur artillerie, leurs bagages, et la caisse militaire. Neuf pachas y périrent, avec le général Abdoula-Cusserli. Thomas, après cette grande victoire, s'empara d'Érivan et de plusieurs autres places qui lui ouvrirent l'entrée de l'Arménie. Il reprit cette province et la Géorgie, anciens domaines de la monarchie persane, qu'elle n'avait pu défendre dans le temps des troubles qui l'agitaient, et qu'il eut la gloire d'y réunir.

Cette action méritait d'être rapportée pour sa singularité. Je crois que c'est la première fois qu'on ait employé des mines dans une bataille : expédient qui ne peut guère réussir que par une ruse comme celle de Thomas, et en se mettant dans une position semblable. Si une armée qui se poste pour attendre l'ennemi, peut avoir quelque avantage, c'est surtout celui de choisir un terrain où elle puisse se

ménager les moyens de le faire tomber dans quelque piége. On en trouve fréquemment des exemples chez les Asiatiques et beaucoup plus qu'en Europe. En voici encore un qui est assez remarquable.

Les Persans, sous la condnite de leur roi Schac-Thomas, a'étaient emparés de Tauris, place forte de l'Arménie, et menaçaient le reste de la province. Les forces des Turcs, battus en diverses rencontres, étaient dispersées et rien ne paraissait devoir arrêter ses premiers progrès. Cependant Achmet-Pacha, qui commandait sur la frontière, ayant reçu quelques secours, assembla une armée de cinquante mille hommes, et vint camper sous les murs d'Erivan, où il se retrancha. Schac-Thomas s'approcha de lui, et fit tout ce qu'il put pour l'attirer au combat : mais le Turc qui se sentait inférieur, ne voulut pas risquer une bataille en plaine ; il se contenta de faire sortir quelquefois sa cavalerie, et d'escarmoucher avec celle des Perses. Pendant ce temps, ayant reconnu un terrain dont il pouvait tirer parti, il y fit construire une batterie de quarante pièces de canon, bien masquée, et soutenue par un corps d'infanterie qui ne pouvait être aperçu. Ensuite, il détacha six mille hommes, avec ordre de s'approcher de l'ennemi, et de fuir à la première décharge. Les Perses les poursuivirent, et toute leur armée s'avançait, comptant profiter aisément de ce premier avantage. Ils vinrent donner sous le feu de la batterie, qui leur tua beaucoup de monde et les troubla. Achmet, qui avait fait ses dispositions, prit alors son temps pour les attaquer en flanc des deux côtés. Les Perses se battirent avec une extrême valeur ; mais l'espèce d'entonnoir où ils étaient engagés, ne leur permit jamais de reparer leur désordre. Ils laissèrent un grand nombre de morts sur le champ de bataille, et se retirèrent dans leur camp.

EXTRAITS DE CARRION-NISAS.

DES STRATAGÈMES DE GUERRE.

Ce qu'on doit entendre par *tactique, stratégie, stratagème.* — Application à la guerre moderne des ruses de guerre des anciens. — Bataille de la Trebie, gagnée par Annibal. — Bataille de Luzzara, perdue par le prince Eugène en 1702. — Reprise de Figulères en 1811.

Tactique, stratégie, stratagème : ces mots destinés à revenir si souvent quand on traite les questions militaires, peuvent être expliqués par les définitions et les exemples suivans.

Tactique est la direction donnée aux hommes et aux troupes dans la sphère du rayon visuel. Quand Épaminondas, à Mantinée, fait manœuvrer sous ses yeux l'aile dont il enveloppe l'ennemi, c'est de la tactique.

Stratégie est la direction imprimée aux mouvemens militaires dans un cercle plus étendu que celui que l'œil peut embrasser. Quand trois cents Spartiates sont détachés de l'armée des Grecs pour occuper le pas des Thermopyles, et quand les Perses les tournent, c'est de la stratégie (*a*).

Stratagème est une spéculation établie sur l'erreur dans laquelle on veut faire tomber son ennemi par tel avis qu'on lui fait parvenir, telle disposition qu'on prend, tel aspect qu'on donne aux objets physiques, au terrain, etc. C'est un calcul sur ce que l'ennemi fera en conséquence de cette erreur où on l'aura jeté, sur ce qu'on doit faire soi-même pour profiter des mouvemens que cette déception lui inspirera.

Les exemples de stratagèmes sont la matière de ce chapitre.

Il y a un peu plus d'un siècle que le prince Eugène imita et fut au moment de surpasser d'une manière qui nous aurait été bien funeste, une ruse de guerre d'Annibal. Celui-ci n'avait embusqué qu'un détachement, le

(*a*) Cette définition ne nous paraît pas complète. Écoutons Jomini : « La *stratégie*, dit-il, est l'art de faire la guerre sur la carte, l'art d'embrasser tout le théâtre de la guerre; la *tactique* est l'art de combattre sur le terrain où le choc aurait lieu, d'y placer ses forces selon les localités et de les mettre en action sur divers points du champ de bataille, c'est-à-dire dans un espace de quatre ou cinq lieues, de manière que tous les corps agissans puissent recevoir des ordres et les exécuter dans le courant même de l'action; enfin la *logistique* n'est au fond que la science de préparer ou d'assurer l'application des deux autres. » On pourrait donc dire que la tactique est le combat, et que la stratégie c'est toute la guerre, avant le combat et après le combat, les siéges seuls exceptés, encore appartiennent-ils à la stratégie pour décider ceux qu'il faut faire et comme il faut les couvrir. La stratégie montre où l'on doit agir; la logistique y amène et place les troupes; la tactique décide leur emploi et le mode d'exécution.

prince Eugène avait embusqué toute son armée : c'est en quoi cette imitation d'une action ancienne était pleine d'audace, de génie, et mérite d'être remarquée.

J'emprunte à Folard, ou plutôt à Polybe, le récit du fait d'armes ancien, et les courtes et judicieuses réflexions dont ils l'ont accompagné. Il s'agit de la bataille de la Trebia, où le consul Sempronius fut complètement défait par Annibal, à la suite et par l'effet d'une embuscade fameuse dans l'histoire romaine.

« Annibal avait reconnu avec soin le terrain aux environs du champ de bataille et les bords en deçà de la rivière ; il est bien peu de généraux qui négligent une chose si importante et d'où dépend le succès entier d'une bataille.

» Sempronius porta cependant la négligence à ce point ; il s'imagina peut-être que les précautions étaient inutiles dans une plaine rase et découverte, et qu'il suffisait de la voir de loin. Toutefois, rien ne nous trompe davantage ; elle nous paraît souvent toute autre, lorsque nous la voyons de près et sur les lieux.

» Le terrain se trouve quelquefois haché et coupé de fossés, de ravinages et de petits fonds, desquels on ne s'aperçoit qu'en arrivant sur la place même ; ce qui nous oblige souvent à changer nos dispositions ou à nous précautionner contre les pièges qu'on peut nous tendre.

» On sait assez que les bords d'une rivière sont souvent couverts et fourrés, et souvent bordés de digues et de petits rideaux de terre où l'on peut aisément cacher et embusquer des troupes. Le bon sens voulait que Sempronius fît fouiller exactement sur ses ailes, les bords de la rivière et fort loin ; il eût alors éventé l'embuscade, et ce petit avantage eût relevé le courage de ses soldats.

» Annibal prit mille hommes d'élite de cavalerie et autant d'infanterie, pour faire un détachement, et le forma d'une manière fort ingénieuse ; il choisit lui-même cent hommes de chaque arme, et par chacun de ces cent, il en fit choisir neuf autres ; il les mit sous le commandement de Magon, son frère, et ils allèrent s'embusquer dans les halliers près de la Trebia que les Romains devaient passer ; ils devaient tomber sur leurs derrières, ce qu'ils firent en effet..... »

Arrêtons-nous ici. Quand il s'agit de la comparaison d'une bataille ancienne et d'une bataille moderne, il n'y a de rapport à établir que dans les dispositions préliminaires. L'action proprement dite, la mêlée, n'ont plus rien de semblable : quant à l'issue de la bataille de la Trebia, on sait combien elle fut désastreuse pour les Romains.

Voici maintenant le fait moderne que je mets en regard avec celui-ci. Le 15 août 1702, après le combat de Crostolo, l'armée française marcha à Luzzara et aux ponts que l'ennemi avait sur le Pô, à dessein de couper ses communications avec le Mirandolais et le Mudénois.

On n'avait point d'avis que le prince Eugène eût fait aucun mouvement, et on le croyait encore dans le Serraglio.

Cependant il avait passé le Pô avec la plus grande partie de son armée, et il était entre le Pô et le Zérô, si bien convert de la digue du Zérô, qu'on n'eut aucune connaissance du voisinage de son armée.

Lorsque l'armée française fut prête à entrer dans son camp près de Luzzara, elle se trouva sous le feu de

l'infanterie ennemie, qui était en bataille sous le revers de la digue, et qui n'eut qu'à monter sur la crête pour faire son feu ; il fallut donc que l'armée française se formât et combattît en arrivant.

Cette journée se passa sans aucun avantage marqué de part ni d'autre, sur le champ de bataille. Notre armée prit cependant Luzzara et Guastalla, sans que l'ennemi tentât rien pour les sauver ; ce qui marque incontestablement le succès final en notre faveur.

« Le projet de M. le prince Eugène était beau, continue Feuquières, de qui je viens d'extraire le court exposé qui précède ; il ne lui manqua que d'être aussi heureusement exécuté qu'il avait été judicieusement conçu ; ce n'a même été qu'un hasard que M. le prince Eugène ne pouvait prévoir, qui a sauvé l'armée du roi dans cette circonstance, et ce hasard mérite d'être connu.

» L'armée de l'empereur était cachée derrière la digue du Zérô, et M. le prince Eugène, qui n'avait pas été découvert par le corps de cavalerie qui devait précéder la marche de l'armée, parce qu'il s'était arrêté à la hauteur du front du camp, sans porter son attention plus loin, se trouvait ainsi à la portée de l'armée du roi, sans qu'elle le sût, et celle-ci, au moment d'être surprise et accablée quand la cavalerie aurait été au fourrage, les armes en faisceaux, etc.

» Mais la digue du Zérô n'est pas droite, parce qu'elle sert à contenir les eaux de ce canal qui va du Pô au dessous de Serraglio, au Pô du côté de Revère, et qu'elle suit les niveaux de la terre pour le cours des eaux.

» Dans quelques endroits du front du camp, cette digue se trouvait si proche qu'un aide major crut ne pas pouvoir mieux placer la garde de son camp qu'en la portant sur cette digue. Ce fut donc en conduisant cette garde que cet officier monta sur la digue par simple curiosité de voir le pays au-delà. Il y vit toute l'infanterie ennemie sur le ventre, contre le revers de la digue et la cavalerie en bataille derrière l'infanterie. Cette découverte donna sur-le-champ l'alarme sur toute la ligne, etc. »

Observons comme justice sur ce récit et ces réflexions : 1° que Vendôme n'ignorait point par sa faute, comme veut le faire entendre malicieusement Feuquières, le mouvement du prince Eugène ; mais par l'effet de la trahison de M. de Vaudémont, qui était chargé d'observer l'armée autrichienne, qui devait savoir qu'elle avait passé le Pô à Borgoforte, et qui n'en avait point averti Vendôme ; 2° que l'officier de cavalerie qui éclairait l'armée n'est pas aussi coupable que l'insinue également Feuquières. Il croyait voir et ne voyait réellement qu'une plaine ; car (comme le témoignent expressément les notes manuscrites d'un officier qui fut acteur de quelque importance dans cette journée), « de » l'endroit où était embusquée l'armée » impériale, vers le côté par où nous » arrivions, la plaine allait en mon- » tant par une pente insensible ; elle » était couverte d'herbes, ainsi que la » digue elle-même, et l'autre côté du » Zérô : tout n'était ou du moins ne » paraissait être qu'un tapis de ver- » dure étendu sur un terrain uni, sans » aucune interruption ; et plus on ap- » prochait, plus on se confirmait dans » cette erreur ; il était impossible » d'avoir mieux jugé les apparences » qui devaient tromper l'armée fran- » çaise, et vraisemblablement la faire » périr. »

Le maréchal de Saxe cite cette embuscade de Luzzara comme un des piéges les plus habilement tendus depuis que l'art de la guerre existe. On peut la considérer comme une imitation à la fois très hardie et très sage de celle d'Annibal à la Trebia. L'événement tourna contre le prince Eugène, ici comme à Crémone; mais les mesures étaient prises avec toute la sagacité et tout le soin que la prudence humaine peut comporter.

Un de ces effets d'une perspective trompeuse jugée avec autant de succès que de sagacité, contribua beaucoup à la reprise de Figuières en 1811. Depuis quelques jours la place de Figuières avait été remise, par la trahison, entre les mains des Espagnols, qui faisaient tous leurs efforts pour conserver cette importante forteresse, que par la même raison nous avions un grand intérêt à reprendre.

Quand le prince Eugène préparait la surprise de Luzzara, il avait pu, du moins, voir et juger par lui-même, avant l'arrivée de notre armée, l'aspect du terrain et l'ondulation qui cachait le Zérô et sa digue; mais le maréchal Magdonald ne dut qu'à ses calculs et à une conjoncture extrêmement juste, l'illusion qu'il produisit sur le commandant espagnol du fort que nous entourions, autant que la faiblesse de notre armée le permettait.

Le maréchal avait moins de six mille hommes; chaque jour diminuait ce nombre; il en bloquait huit mille, enfermés dans Figuières sous les ordres d'un général qui n'était pas un officier sans considération parmi ses compatriotes.

Le maréchal s'était aidé pour la circonvallation de tout ce que le terrain lui avait offert de ressources; à certains emplacemens qui approchaient plus de la planimétrie, il avait élevé des redoutes; dans d'autres parties, il avait rendu absolument impraticables les ravins formés par les torrens pendant l'hiver; quand le terrain l'avait permis et n'avait pas offert les lits de rochers qui en occupaient la plus grande partie, il avait creusé de larges fossés. Mais il avait eu recours à d'autres moyens de clôture sur les vastes espaces où l'on n'aurait pu travailler qu'à la mine avec des peines et des longueurs infinies; il avait fait couper des oliviers et les avait liés et unis entre eux, en faisant tailler en pointe très aiguë les branches principales tournées du côté de la place. Les troncs en arrière étaient amarrés l'un à l'autre, ou, quand cela se pouvait, à d'autres troncs laissés sur leurs racines.

En ordonnant ce travail, le maréchal avait calculé avec beaucoup de justesse que, du haut du rempart de la forteresse et à la distance où il formait cette ligne, les assiégés jugeraient de leur côté ces barrières bien faibles, bien faciles à franchir ou à écarter; qu'ils n'y verraient qu'un moyen adopté pour mettre les rondes à l'abri d'être distinctement visées, et en conséquence il jugea que les Espagnols ne se donneraient pas la peine de contrarier ce travail par des sorties qu'ils n'auraient pu faire sans perdre beaucoup de monde.

En effet, ce fut seulement quand les vivres commencèrent à leur manquer, que les assiégés résolurent de s'ouvrir la nuit un passage par les endroits qui ne leur opposaient que ce genre d'obstacles et sur lesquels ils pouvaient cependant frapper avec un assez grand front.

Ils firent donc une sortie de nuit et

vinrent tenter le passage, en se jetant avec impétuosité sur cette barrière qu'ils avaient jugée de loin si fragile et de si peu de résistance.

Ils en trouvèrent la difficulté insurmontable; et comme derrière ces abattis les Français avaient leurs postes les plus considérables, dès qu'ils voulurent ébranler et franchir cette haie factice, ils furent assaillis d'une fusillade sous laquelle il leur fut impossible, malgré leur incontestable bravoure, de rester et de travailler.

Ils y mirent vainement toute l'énergie et toute l'opiniâtreté du caractère espagnol, quand ils ne sont exposés qu'au feu. Ils étaient sortis à une heure du matin; il en était huit et grand jour (c'était dans l'automne) qu'ils n'avaient pas encore pu pratiquer une trouée à faire passer trois hommes de front. Ils furent obligés de rentrer dans la place. Quelques jours après, ils se rendirent; et quand cette garnison de huit mille hommes sortit de Figuières et mit bas les armes, il n'y avait pas de notre côté quatre mille hommes sur pied.

On tient des commandans de la garnison espagnole, à quel point et dans quelle proportion ils avaient été trompés : les Français montant eux-mêmes sur les remparts, après la reddition, ont jugé combien la déception des Espagnols avait été naturelle et excusable. Cette opération et ce stratagème de guerre, sont tout à fait dans l'esprit et dans la manière des anciens.

Ce genre de faits et d'études appartient exclusivement aux bons temps de la composition et de la discipline militaire; ce n'est qu'avec des soldats vigoureux, fermes, intelligens, ce n'est que quand l'individu est compté pour beaucoup qu'il peut être question avec succès de cette partie de la guerre.

EXTRAITS DE JOMINI.

DES SURPRISES D'ARMÉE.

Nous n'entendons pas examiner ici ces petites surprises de détachemens qui constituent la guerre des partisans ou des troupes légères, et pour lesquelles la cavalerie légère russe et turque ont tant de supériorité. Nous voulons parler des surprises d'armées entières.

Avant l'invention des armes à feu, les surprises étaient plus faciles, car la détonation de l'artillerie et de la mousqueterie ne permet guère aujourd'hui de surprendre entièrement une armée, à moins qu'elle n'oublie les premiers devoirs du service, et ne laisse arriver l'ennemi au milieu de ses rangs, faute d'avant-postes qui fassent leur devoir. La guerre de sept ans offre la mémorable surprise de Hochkirch, comme un exemple assez digne d'être médité ; elle prouve que la surprise ne consiste pas positivement à tomber sur des troupes endormies et mal gardées, mais aussi à combiner une attaque sur une de leurs extrémités de manière à les surprendre et à les déborder en même temps. En effet, il ne s'agit point de chercher à prendre l'ennemi tellement en défaut qu'on puisse fondre sur des hommes isolés dans leurs tentes, mais bien d'arriver avec ses masses, sans être aperçu, sur le point où l'on désirerait d'assaillir l'ennemi avant qu'il ait le temps de faire des contre-dispositions.

Depuis que les armées ne campent plus sous la tente, les surprises combinées d'avance sont plus rares et plus difficiles, car pour les préméditer il faut savoir au juste la situation du camp ennemi. A Marengo, à Lutzen et à Eylau, il y eut comme des espèces de surprises, mais ce n'étaient au fond que des attaques inattendues auquelles on ne peut donner ce nom. La seule grande surprise que nous puissions citer, est celle de Taroutin en 1812, où Murat fut assailli et battu par Benningsen : pour justifier son défaut de prudence, Murat allégua qu'il se reposait sur un armistice tacite; mais il n'existait aucune convention pareille, et il se laissa surprendre par une négligence impardonnable.

Il est évident que la manière la plus favorable d'attaquer une armée, c'est de tomber un peu avant le jour sur son camp, au moment où elle ne s'attend à rien de pareil ; le trouble y sera inévitable, et si l'on joint à cet avantage celui de bien connaître les localités, et de donner à ses masses une direction tactique et stratégique convenable, on peut se flatter d'une victoire complète, à moins d'événemens imprévus. C'est une opération de guerre qu'il ne faut point mépri-

Digitized by Google

ser, quoiqu'elle soit plus rare et moins brillante que de grandes combinaisons stratégiques, qui assurent la victoire pour ainsi dire avant d'avoir combattu.

Par la même raison qu'il faut profiter de toutes les occasions de surprendre son adversaire, il faut aussi prendre toutes les précautions nécessaires pour se mettre à l'abri de pareilles entreprises. Les réglemens de tous les pays y ont pourvu; il n'y a qu'à les suivre exactement.

DES COUPS DE MAIN.

Les coups de main sont des entreprises hardies qu'un détachement de l'armée tente pour s'emparer d'un poste plus ou moins important, plus ou moins fort. Ils participent à la fois des surprises ou des attaques de vive force, car on emploie également ces deux espèces de moyens pour arriver à ses fins. Bien qu'en apparence ces sortes d'entreprises semblent appartenir presque exclusivement à la tactique, on ne peut se dissimuler néanmoins qu'elles tirent toute leur importance des rapports qu'auraient les postes enlevés avec les combinaisons stratégiques des opérations.

Ce n'est point néanmoins que nous prétendions les soumettre aux règles de la tactique, puisqu'un coup de main dit déjà par lui-même, que c'est en quelque sorte une entreprise en dehors de toutes les règles ordinaires. Nous voulons seulement les citer ici pour mémoire, en renvoyant nos lecteurs aux divers ouvrages historiques ou didactiques qui ont pu en faire mention.

Nous avons déjà signalé la nature des résultats souvent très importans que l'on peut s'en promettre. La prise de Sizipoli en 1828; l'attaque manquée du général Petrasch sur Kehl en 1796; les singulières surprises de Crémone en 1702, de Gibraltar en 1704 et de Bergopzoom en 1814, comme les escalades de Port-Mahon et de Badajos, peuvent donner une idée de différentes espèces de coups de main. Les uns sont l'effet de la surprise, les autres se font de vive force : l'adresse, la ruse, la terreur, l'audace, sont des élémens de succès pour ces sortes d'entreprises.

Dans la manière actuelle de faire la guerre, l'enlèvement d'un poste, quelque fort qu'il soit par son site, n'aurait plus l'importance qu'on y attachait autrefois, à moins qu'il n'offrît un avantage stratégique susceptible d'influer sur les résultats d'une grande opération.

La prise ou la destruction d'un pont retranché, celle d'un convoi, celle d'un petit fort barrant des passages importans, comme les deux attaques qui eurent lieu en 1799 sur le fort du Lucisteig dans les Grisons; la prise de Leutasch et de Scharnitz par Ney en 1805; enfin l'enlèvement d'un poste même non fortifié, mais qui servirait de grand dépôt de vivres et de munitions indispensables à l'ennemi, telles sont les entreprises qui peuvent dédommager des risques auxquels on exposerait un détachement pour les exécuter.

Les Cosaques ont parfois tenté aussi des coups de main dans les dernières guerres; l'attaque de Laon par le prince Lapoukin, celles de Cassel et de Châlons, ont eu des avantages, mais rentrent néanmoins tout-à-fait dans la classe des entreprises secondaires dont l'effet le plus positif est de harceler et d'inquiéter l'ennemi.

Quelles instructions pourrait-on don-

ner sur ces sortes d'entreprises en général ? Les mémoires de Montluc et les stratagèmes de Frontin, ces vieilles histoires en diront plus que moi sur ce chapitre : l'escalade, la surprise, la terreur, ne se laissent pas formuler en maximes.

Les uns ont enlevé des postes en comblant les fossés, tantôt avec des fascines, tantôt avec des sacs de laine ; on y a même employé parfois du fumier. D'autres ont réussi au moyen d'échelles sans lesquelles on tente rarement pareille entreprise ; enfin on s'est servi aussi de crampons attachés aux mains et aux souliers des soldats pour gravir des rochers qui dominaient un retranchement. D'autres se sont introduits par des égoûts, comme le prince Eugène à Crémone.

C'est dans la lecture de ces faits qu'il faut aller chercher, non des préceptes, mais des inspirations, si toutefois ce qui a réussi à l'un peut servir de règle à un autre. Il serait à désirer que quelque officier studieux s'appliquât à réunir, dans un extrait historique détaillé, les coups de main les plus intéressans ; ce serait rendre un service signalé, non seulement aux généraux, mais à chacun des subordonnés qui peuvent avoir à coopérer à pareilles tentatives, où souvent l'intelligence d'un seul peut amener le succès.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

C. J. CÉSAR.

COMMENTAIRES.

Pages

Guerre des Gaules.

—

LIVRE PREMIER.

Année 58 avant Jésus-Christ, de Rome 596.

Description des Gaules. — Guerre contre les Suisses. — Combat contre Arioviste. 13

LIVRE SECOND.

Année 57 avant Jésus-Christ, de Rome 597.

Guerre des Belges. — Soumission du Soissonnais, du Beauvoisis et de l'Amiénais. — Défaite de ceux du Hainaut. — Ruine entière de ceux de Namur. 30

LIVRE TROISIÈME.

Année 56 avant Jésus-Christ, de Rome 598.

Guerre des Romains dans le Valais. — Révolte des peuples de Vannes en Bretagne. — Défaite de ceux d'Evreux, de Lisieux et de Coutances. — Conquête de la Gascogne. — César ravage les terres et brûle les maisons des habitans de Térouenne et de Gueldre. 40

LIVRE QUATRIÈME.

Année 55 avant Jésus-Christ, de Rome 599.

Défaite des peuples de Bergue et de Zutphen, suivie d'une description des mœurs des Suèves. — Passage du Rhin. — Expédition d'Angleterre. 49

LIVRE CINQUIÈME.

Année 54 avant Jésus-Christ, de Rome 600.

Passage de César en Illyrie et à Trèves. — Seconde expédition en Angleterre. — Description de l'île. — Guerre d'Ambiorix. — Mort d'Indutiomare. 60

LIVRE SIXIÈME.

Année 53 avant Jésus-Christ, de Rome 601.

Guerre de César contre ceux de Sens et de Chartres. — Labiénus défait ceux de Trèves. — Passage du Rhin: description des mœurs des Gaulois et des Allemands. — César envoie Basile contre Ambiorix. — Les Sicambres assiégent le camp de Cicéron. 78

LIVRE SEPTIÈME.

Année 52 avant Jésus-Christ, de Rome 602.

Révolte générale des Gaules par le conseil de Vercingétorix. — Retour de César. — Siége de Bourges. — Vercingétorix rassure ses troupes. — Division dans Autun. — Siége de Clermont. — Révolte de Litavicus. — Grand combat auprès d'Alise: prise

Pages

de Vercingétorix dans ce combat. . 93

SUPPLÉMENT A LA GUERRE DES GAULES,

PAR HIRTIUS PANSA.

—

LIVRE HUITIÈME.

Année 51 avant Jésus-Christ, de Rome 603.

Préface de l'auteur. — Nouvelle révolte de la Gaule : guerre contre ceux du Berri, du pays Chartrain et du Beauvoisis. — Exploits de Fabius et de Caninius. — Siége de Cahors. — Arrivée de César en Aquitaine. — Quelles furent les causes et les semences de la guerre civile. 125

Guerre civile.

—

LIVRE PREMIER.

Année 49 avant Jésus-Christ, de Rome 605.

Propositions de paix rejetées. — Harangue de César à ses soldats; commencement de la guerre. — Effroi de Rome à la prise de Corfinium. — Départ de Brindes. — Siége de Marseille. — Guerre d'Afranius. — Combat naval. — Fin de la guerre d'Afranius. 145

LIVRE SECOND.

Année 48 avant Jésus-Christ, de Rome 606.

Continuation du siége de Marseille. — Soumission de toute l'Espagne. — Reddition de Marseille. — Défaite de Curion en Afrique. 173

LIVRE TROISIÈME.

Année 46 avant Jésus-Christ, de Rome 607.

Quelles forces et quels secours eut Pompée. — Paix offerte inutilement par Vibullius. — Quelques légers combats près de Dorazzo, où César éprouve du désavantage. — Bataille de Pharsale. — Mort de Pompée. — Commencement de la guerre d'Alexandrie. 191

Guerre d'Alexandrie,

PAR HIRTIUS.

—

Année 45 avant Jésus-Christ, de Rome 608.

Continuation de la guerre d'Alexandrie. — Les Egyptiens s'efforcent de retrancher l'eau à César. — Une légion vient le joindre. — Combat naval. — Attaque de l'île et de la digue. — Départ du roi Ptolémée. — Fin de la guerre. — Défaite de Domitius Calvinus. — Événemens divers en Illyrie. — Concussions de Longinus en Espagne. — Défaite de Pharnace; retour de César en Italie. 232

Guerre d'Afrique,

PAR HIRTIUS.

—

Année 44 avant Jésus-Christ, de Rome 609.

César passe en Afrique. — S'empare de la ville de Lébéda; il y donne rendez-vous à ses troupes, et y combat plusieurs fois contre Labiénos. — Scipion joint ses troupes à celles de Pétréius et de Labiénus. — César défait la cavalerie de Scipion. — Juba vient au secours de Scipion avec une armée. — Victoire de César à Tapse. — Mort de Caton. — César se rend maître d'Utique et de plusieurs autres places. — Fin de la guerre d'Afrique. 261

Digitized by Google

Pages

Guerre d'Espagne,

—

PAR HIRTIUS.

Année 45 avant Jesus-Christ, de Rome 610.

Arrivée de César en Espagne, avec le secours donné à Monte-Maior. — Siége de Tebala Véja. — Événemens divers qui ont lieu jusqu'à la bataille de Munda. — Description de cette bataille. — Prise de Cordoue et de Séville. — Mort de Pompée l'aîné. — Les troupes de César s'emparent de Munda, etc. 296

VÉGÈCE.

INSTITUTIONS MILITAIRES.

Pages

LIVRE PREMIER.

Épître dédicatoire à l'empereur Valentinien. 319

CHAP. Ier. — Que les Romains ne se sont rendus maîtres du monde que par la science des armes. 321

CHAP. II. — De quel pays il faut tirer les soldats. 322

CHAP. III. — S'il faut lever les soldats dans la ville ou dans la campagne. 322

CHAP. IV. — De l'âge des nouveaux soldats. 322

CHAP. V. — De la taille des nouveaux soldats. 323

CHAP. VI. — A quelles marques on reconnaît les jeunes gens propres à la guerre. 323

CHAP. VII. — Des professions qu'on doit admettre ou refuser dans la milice. 324

CHAP. VIII. — De la marque de la milice. 324

CHAP. IX. — Il faut exercer les nouveaux soldats au pas militaire, au saut et à la course. 325

CHAP. X. — Qu'il faut apprendre à nager aux soldats. 325

CHAP. XI. — Comment les anciens exerçaient les nouveaux soldats au pieu et au maniement des armes. . 326

CHAP. XII. — Il faut apprendre aux nouveaux soldats à frapper d'estoc et non de taille. 327

CHAP. XIII. — Qu'il faut exercer les nouveaux soldats à lancer le javelot, à jeter des pierres avec la fronde, à tirer des flèches et à lancer les flèches plombées. 327

CHAP. XIV. — Comment on exerce les nouveaux soldats pour leur apprendre à monter à cheval. 328

CHAP. XV. — Il faut accoutumer les nouveaux soldats à porter des fardeaux. 328

CHAP. XVI. — De quelles armes se servaient les anciens. 328

CHAP. XVII. — Des retranchemens. . 330

CHAP. XVIII. — De la position des camps. 330

CHAP. XIX. — De la forme des camps. 330

CHAP. XX. — De quelle espèce de retranchemens on doit se servir suivant les circonstances. 331

CHAP. XXI. — Comment on retranche un camp en présence de l'ennemi. . 331

CHAP. XXII. — Comment on exerce les soldats pour qu'ils conservent l'ordre et les intervalles dans les armées. 331

CHAP. XXIII. — Que les soldats doivent être instruits à faire la promenade. Combien ils doivent faire de chemin en allant et en revenant, et combien de fois on doit les exercer par mois. 332

CHAP. XXIV. — Il faut exciter les Romains à s'instruire dans l'art de la guerre. 332

Pages

LIVRE SECOND.

Epître dédicatoire à l'empereur Valentinien. 335
Chap. Ier. — Division de la milice. . 337
Chap. II. — De la différence des légions aux troupes auxiliaires. . . . 337
Chap. III. — Cause de la décadence des légions. 338
Chap. IV. — Combien les anciens menaient de légions à la guerre. . . . 339
Chap. V. — Comment se forme la légion. 339
Chap. VI. — Combien de cohortes par légion et de soldats par cohorte. 339
Chap. VII. — Nom des grades et des officiers de la légion. 340
Chap. VIII. — Noms des commandans des anciens ordres ou division de la légion. 341
Chap. IX. — Des fonctions du préfet de la légion. 341
Chap. X. — Des fonctions du préfet de camp. 342
Chap. XI. — Fonctions du préfet des ouvriers. 342
Chap. XII. — Fonctions des tribuns des soldats. 343
Chap. XIII. — Des centuries et des enseignes de l'infanterie. 343
Chap. XIV. — Des turmes, ou compagnies de la cavalerie légionnaire. . 343
Chap. XV. — Manière de mettre une légion en bataille, et des armes des centurions et des triaires. 344
Chap. XVI. — Que les pesamment armés combattaient de pied ferme. . 345
Chap. XVII. — Que le nom et le grade de chaque soldat étaient écrits sur son bouclier. 345
Chap. XVIII. — L'art d'écrire par note et de compter, recherché dans le nouveau soldat. 346
Chap. XIX. — Gratification des soldats, mise en sequestre. 346
Chap. XX. — Dans la légion, on fait les promotions de manière que les soldats qu'on avance passent par toutes les cohortes. 347
Chap. XXI. — Des trompettes, cornets et buccines. 347
Chap. XXII. — De l'exercice des troupes. 348
Chap. XXIII. — Comparaison de la guerre avec d'autres professions. . 349
Chap. XXIV. — Des outils et machines de la légion. 349

LIVRE TROISIÈME.

Introduction. 351
Chap. Ier. — Des armées. 353
Chap. II. — Des moyens de conserver la santé dans les armées. 354
Chap. III. — Des subsistances d'une armée. 355
Chap. IV. — De la conduite qu'il faut tenir pour éviter les séditions. . . . 356
Chap. V. — Quels sont les différens signaux militaires. 357
Chap. VI. — Quelles sont les précautions qu'il faut prendre lorsque l'armée marche dans le voisinage de l'ennemi. 358
Chap. VII. — Du passage des grandes rivières. 360
Chap. VIII. — Comment on établit un camp. 361
Chap. IX. — Dans quelles circonstances il faut employer la ruse ou la force ouverte. 362
Chap. X. — De ce qu'il faut faire lorsque l'on a de nouveaux soldats, ou d'anciens qui ont perdu l'usage des combats. 364
Chap. XI. — Des précautions qu'il faut prendre le jour d'une bataille, et du choix d'un terrain propre et avantageux. 366
Chap. XII. — Qu'il faut sonder les dispositions des soldats, avant que de combattre. 367
Chap. XIII. — Comment une armée se range en bataille, pour que, dans le choc, elle soit invincible. 367
Chap. XIV. — Des espaces et des intervalles. 369
Chap. XV. — Disposition de la cavalerie. 369
Chap. XVI. — Du corps de réserve. . 370
Chap. XVII. — Du poste des officiers généraux dans une bataille. 370

Pages

CHAP. XVIII. — Par quels moyens, en bataille rangée, on peut résister à la valeur et aux ruses de l'ennemi. 371
CHAP. XIX. — Combien il y a de différens ordres de bataille, et comment, quoique inférieur en nombre et en forces, on peut espérer d'obtenir la victoire. 372
CHAP. XX. — Qu'il faut faciliter une issue à l'ennemi enveloppé, pour le défaire plus facilement. 374
CHAP. XXI. — Des moyens d'éviter le combat. 374
CHAP. XXII. — Des chameaux, et de la cavalerie armée de toutes pièces. 375
CHAP. XXIII. — Des chariots armés de faux, et des éléphans. 376
CHAP. XXIV. — Du parti qu'il faut prendre en cas qu'une partie ou que la totalité de l'armée soit battue. . 377
CHAP. XXV. — Maximes générales de la guerre. 378
Conclusion du livre III. 379

LIVRE QUATRIÈME.

Epître dédicatoire à l'empereur Valentinien. 381
CHAP. Ier. — Des places fortes. 383
CHAP. II. — Manière de tracer les murs. 383
CHAP. III. — Manière d'affermir les murs. 383
CHAP. IV. — Des portes et des herses. 384
CHAP. V. — Des fossés. 384
CHAP. VI. — Des moyens de se parer des flèches de l'assiégeant. 384
CHAP. VII. — Des moyens de prévenir la famine dans une place assiégée. . 384
CHAP. VIII. — De la défense des murs. 385
CHAP. IX. — Des cordes propres aux machines, et ce qui y supplée. . . . 385
CHAP. X. — Des préservatifs contre la disette d'eau dans une place assiégée. 386
CHAP. XI. — De ce qu'il faut faire si le sel manque aux assiégés. 386
CHAP. XII. — De l'escalade. 386
CHAP. XIII. — Des machines. 387
CHAP. XIV. — De la tortue, de la faux, du bélier. 387
CHAP. XV. — Du mantelet, de la guérite, du cavalier. 387

Pages

CHAP. XVI. — De la galerie. 388
CHAP. XVII. — Des tours portatives. 388
CHAP. XVIII. — Comment on peut brûler les tours portatives. 388
CHAP. XIX. — Comment on augmente la hauteur d'un mur ou d'une tour. 389
CHAP. XX. — D'une espèce de mine qui rend la tour inutile. 389
CHAP. XXI. — Des échelles, de la sambuque, du pont, de la bascule. . . . 389
CHAP. XXII. — Des machines propres à la défense des murs. 390
CHAP. XXIII. — Des machines qu'on oppose au bélier. 391
CHAP. XXIV. — Des mines. 391
CHAP. XXV. — De ce que doit faire l'assiégé, si l'assiégeant a pénétré dans la ville. 391
CHAP. XXVI. — Des précautions qu'on doit prendre contre les ruses de l'assiégeant. 392
CHAP. XXVII. — Des ruses de l'assiégeant. 392
CHAP. XXVIII. — Des précautions qu'on doit prendre contre les ruses de l'assiégé. 392
CHAP. XXIX. — Des armes et des machines propres à l'attaque d'une place. 393
CHAP. XXX. — Des moyens de connaître la hauteur des murs. 393
Conclusion du livre IV. 393

LIVRE CINQUIÈME.

Epître dédicatoire à l'empereur Valentinien. 395
CHAP. 1er. — Des flottes romaines. . 397
CHAP. II. — Des officiers de marine. . 397
CHAP. III. — Origine du terme de *Liburnæ*. 398
CHAP. IV. — De la construction des vaisseaux. 398
CHAP. V. — De la coupe des bois. . . 398
CHAP. VI. — Du temps propre à ouvrager les bois. 398
CHAP. VII. — De la forme des vaisseaux. 399
CHAP. VIII. — Des noms et du nombre des vents. 399
CHAP. IX. — Des saisons propres à la

Pages

navigation. 400
CHAP. X. — Des présages de la tempête. 400
CHAP. XI. — Des pronostics d'un temps sercin ou orageux. 401
CHAP. XII. — Du flux et du reflux de la mer. 401
CHAP. XIII. — Des rameurs et de la connaissance des lieux. 402
CHAP. XIV. — Des armes et des machines usitées sur mer. 402
CHAP. XV. — Des ruses praticables sur mer, du combat naval, et des armes qu'on y emploie. 403

ONOSANDER.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Pages

Préface de l'auteur. 411
CHAP. Ier. — Du choix d'un général . 413
CHAP. II. — Du conseil de guerre. . . 415
CHAP. III. — De la déclaration d'une guerre. 415
CHAP. IV. — De la purification de l'armée. 416
CHAP. V. — Des marches d'une armée. 416
CHAP. VI. — Des camps. 417
CHAP. VII. — De l'exercice. 418
CHAP. VIII. — Des fourrages. 419
CHAP. IX. — Des espions. 419
CHAP. X. — Des sentinelles et des gardes. 419
CHAP. XI. — Des pourparlers avec l'ennemi. 419
CHAP. XII. — Des transfuges. 419
CHAP. XIII. — De la forme des camps. 420
CHAP. XIV. — De la nécessité du secret. 420
CHAP. XV. — Des extispices. 421
CHAP. XVI. — Combien il est nécessaire d'user de prudence en suivant un ennemi qui fuit. 422
CHAP. XVII. — De l'avantage de se procurer des nouvelles de l'ennemi. 422
CHAP. XVIII. — Touchant l'heure convenable pour le repas des troupes. 422
CHAP. XIX. — L'égalité d'humeur est nécessaire à un général, même dans les revers. 422
CHAP. XX. — Quelles sont les occasions où l'on doit inspirer aux soldats la crainte de l'ennemi, et où il faut les encourager. 423
CHAP. XXI. — On peut encourager le soldat par l'aspect des prisonniers. 423
CHAP. XXII. — Des ordres de bataille. 423
CHAP. XXIII. — Des ordres, du mot de campagne, et des signes pour se reconnaître. 426
CHAP. XXIV. — De l'exactitude qu'il faut observer dans les rangs et dans les files. 427
CHAP. XXV. — De la propreté requise dans les armes. 427
CHAP. XXVI. — Des cris de guerre. . 427
CHAP. XXVII. — Réflexions pour un général, avant et après une bataille. 427
CHAP. XXVIII. — On doit être sur ses gardes, même en temps de trêve ou de paix. 430
CHAP. XXIX. — De l'humanité requise à l'égard des conquêtes. 431
CHAP. XXX. — Qu'on doit garder sa parole aux traîtres. 431
CHAP. XXXI. — Les connaissances d'astronomie sont utiles à un général. 431
CHAP. XXXII. — Des siéges. 432
CHAP. XXXIII. — Quelle doit être la conduite d'un général après qu'il a terminé heureusement la guerre. . 435

L'EMPEREUR LÉON.

INSTITUTIONS MILITAIRES.

Pages

Préface de Léon. 445
Instit. Ire. — De la tactique en général. 449
Instit. II. — Des qualités du général. 450
Instit. III. — Comment l'on doit tenir conseil. 453
Instit. IV. — De la division de l'armée, et de l'établissement des chefs. 455
Instit. V. — Des préparatifs des armes. 460
Instit. VI. — De l'armure des fantassins et cavaliers. 462
Instit. VII. — De l'exercice de la cavalerie et de l'infanterie. 465
Instit. VIII. — Des délits et des peines militaires. 473
Instit. IX. — De la marche de l'armée. 474
Instit. X. — Des bagages. 479
Instit. XI. — Des camps. 481
Instit. XII. — Des préparatifs pour le combat. 484
Instit. XIII. — Du jour qui précède le combat. 493
Instit. XIV. — Du jour du combat. 494
Instit. XV. — De ce qu'on doit faire après l'action. 504
Instit. XVI. — Des siéges. 506
Instit. XVII. — Des invasions subites. 512
Instit. XVIII. — Méthode des Romains et de diverses nations dans la disposition des armées. 519
Instit. XIX. — Des combats sur mer. 530
Instit. XX. — Recueil de diverses maximes et sentences. 537
Récapitulation et conclusion. 547
Préface de l'auteur sur les trois premiers livres. . . . . .

NOTE SUR LA MARINE DES ANCIENS. 553

S. JUL. FRONTIN.

STRATAGÈMES.

Pages

LIVRE PREMIER.

De ce qui se fait avant la bataille.
Chap. Ier. — Divers moyens de cacher ses desseins à la guerre. 574
Chap. II. — Moyen d'épier les desseins de l'ennemi. 575
Chap. III. — Qu'il faut toujours se régler sur sa situation et sur celle de l'ennemi. 575
Chap. IV. — Pour passer avec sécurité des lieux dangereux. 576
Chap. V. — Pour sortir d'un pas périlleux. 578
Chap. VI. — Des embuscades dressées sur le passage. 581
Chap. VII. — Pour cacher ce qui vous manque ou bien y suppléer. 581
Chap. VIII. — Pour semer la division parmi les ennemis. 581
Chap. IX. — Pour arrêter ou détourner une sédition. 583
Chap. X. — Pour éviter la bataille qui vous est offerte dans un moment défavorable. 583
Chap. XI. — Pour faire naître chez le soldat l'ardeur nécessaire au combat. 583
Chap. XII. — Contre une crainte imprévue, ou plutôt pour guérir l'esprit du soldat, quand les augures ne sont pas favorables. 585

LIVRE SECOND.

Comment on doit agir pendant le combat, et après l'action.

Chap. Ier. — Du temps qu'il faut choi-

Pages

sir pour livrer bataille. 589
Chap. II. — Du champ de bataille. . 591
Chap. III. — De l'ordre de bataille. . 592
Chap. IV. — Pour porter la confusion dans les rangs ennemis. 596
Chap. V. — Des embuscades. 597
Chap. VI. — Pour donner passage à l'ennemi contre un coup de désespoir. 603
Chap. VII. — Pour cacher ou dissimuler ce qui nous est contraire. . . . 604
Chap. VIII. — Pour faire renaître le courage chez le soldat. 605
Chap. IX. — Pour profiter d'un succès, afin de terminer la guerre. . . 606
Chap. X. — Pour rétablir les affaires en cas de revers. 607
Chap. XI. — Pour retenir dans leur devoir ceux dont on se méfie. . . . 607
Chap. XII. — Ce qu'il faut faire dans un camp, si l'on n'a pas assez de confiance dans ses troupes. 608
Chap. XIII. — Pour favoriser sa retraite. 608

LIVRE TROISIÈME.

Chap. Ier. — D'un coup de main. . . 613
Chap. II. — Pour tromper les assiégés. 613
Chap. III. — Divers moyens de surprendre des places par trahison. . . 614
Chap. IV. — Pour occasionner la disette chez les ennemis. 615
Chap. V. — Pour faire croire qu'on veut continuer un siége. 616
Chap. VI. — Pour ruiner les garnisons ennemies. 616

Pages

Chap. VII. — Pour détourner le cours d'un fleuve et ôter l'eau à ses ennemis. 617
Chap. VIII. — Pour intimider les assiégés. 617
Chap. IX. — Pour porter l'attaque sur le point où on ne l'attend pas. . . . 618
Chap. X. — Pour faire donner les assiégés dans une embuscade. 619
Chap. XI. — Pour feindre une retraite. 620
Chap. XII. — Pour rendre les siens plus vigilans. 620
Chap. XIII. — Pour faire entrer et sortir un porteur de dépêches. . . . 621
Chap. XIV. — Pour faire entrer du secours ou des vivres dans une place. 621
Chap. XV. — Pour faire croire que l'on a ce dont on manque. 622
Chap. XVI. — Pour gagner ceux qui sont suspects ou pour s'en défaire. . 622
Chap. XVII. — Des sorties. 623
Chap. XVIII. — De la résolution des assiégés. 624

LIVRE QUATRIÈME.

Préface de l'Auteur. 625
Chap. Ier. — De la discipline. 627
Chap. II. — De l'effet de la discipline. 631
Chap. III. — De la continence. 631
Chap. IV. — De la justice. 632
Chap. V. — De la fermeté. 633
Chap. VI. — De la modération dans le commandement. 635
Chap. VII. — Instructions diverses sur la guerre. 635

POLYEN.

RUSES DE GUERRES.

Pages

LIVRE PREMIER.

Chap. Ier. — Bacchus. 645
Chap. II. — Pan. 646
Chap. III. — Hercule. 646
Chap. IV. — Thésée. 647

Pages

Chap. V. — Démophon. 647
Chap. VI. — Cresphonte. 647
Chap. VII. — Cypsèle. 648
Chap. VIII. — Heinés. 648
Chap. IX. — Témène. 648
Chap. X. — Proclès. 648

Pages

Chap. XI. — Acouès. 649
Chap. XII. — Thessale. 649
Chap. XIII. — Ménélaüs. 649
Chap. XIV. — Cléomène. 649
Chap. XV. — Polydore. 650
Chap. XVI. — Lycurgue. 650
Chap. XVII. — Tyrtée. 650
Chap. XVIII. — Codrus. 651
Chap. XIX. — Mélanthe. 651
Chap. XX. — Solon. 651
Chap. XXI. — Pisistrate. 652
Chap. XXII. — Aristogiton. 653
Chap. XXIII. — Polycrate. 653
Chap. XXIV. — Isthiée. 653
Chap. XXV. — Pittac. 654
Chap. XXVI. — Bias. 654
Chap. XXVII. — Gélon. 654
Chap. XXVIII. — Théron. 655
Chap. XXIX. — Hiéron. 655
Chap. XXX. — Thémistocle. 656
Chap. XXXI. — Aristide. 657
Chap. XXXII. — Léonidas. 658
Chap. XXXIII. — Léotychide. . . . 658
Chap. XXXIV. — Cimon. 658
Chap. XXXV. — Myronide. 659
Chap. XXXVI. — Périclès. 659
Chap. XXXVII. — Cléon. 659
Chap. XXXVIII. — Brasidas. 660
Chap. XXXIX. — Nicias. 660
Chap. XL. — Alcibiade. 661
Chap. XLI. — Archidame. 663
Chap. XLII. — Gylippe. 664
Chap. XLIII — Hermocrate. 664
Chap. XLIV. — Etéonique. 665
Chap. XLV. — Lysandre. 665
Chap. XLVI. — Agis. 666
Chap. XLVII. — Trasylle. 667
Chap. XLVIII. — Conon. 667
Chap. XLIX. — Xénophon. 668

LIVRE SECOND.

Chap. Ier. — Agésilas. 669
Chap. II. — Cléarque. 674
Chap. III. — Épaminondas. 676
Chap. IV. — Pélopidas. 680
Chap. V. — Gorgias ou Gorgidas. . . 680
Chap. VI. — Dercyllidas. 681
Chap. VII. — Alcétas. 681
Chap. VIII. — Arxilaïdas. 681
Chap. IX. — Isadas. 681

Pages

Chap. X. — Cléandridas. 682
Chap. XI. — Pharicidas. 683
Chap. XII. — Déiphonte. 683
Chap. XIII. — Eurytion. 683
Chap. XIV. — Les Éphores. 683
Chap. XV. — Hippodamas. 684
Chap. XVI. — Gastron. 684
Chap. XVII. — Mégacilidas. 684
Chap. XVIII. — Harmostès. 684
Chap. XIX. — Thibron. 685
Chap. XX. — Demarat. 685
Chap. XXI. — Erippidas. 685
Chap. XXII. — Ischolaüs. 685
Chap. XXIII. — Mnassippidas. . . . 686
Chap. XXIV. — Antalcidas. 686
Chap. XXV. — Argésipolis. 686
Chap. XXVI. — Sthénippe. 686
Chap. XXVII. — Callicratidas. 687
Chap. XXVIII. — Magas. 687
Chap. XXIX. — Cléonyme. 687
Chap. XXX. — Cléarque. 688
Chap. XXXI. — Aristomène. 688
Chap. XXXII. — Cinéas. 689
Chap. XXXIII. — Hégétoride. 690
Chap. XXXIV. — Dinias. 690
Chap. XXXV. — Nicon. 690
Chap. XXXVI. — Diétas. 691
Chap. XXXVII. — Tisaméne. 691
Chap. XXXVIII. — Onomarque. . . . 691

LIVRE TROISIÈME.

Chap. Ier. — Démosthène. 693
Chap. II. — Paqnés. 693
Chap. III. — Tolmidès. 693
Chap. IV. — Phormion. 694
Chap. V. — Clisthène. 694
Chap. VI. — Phrynique. 694
Chap. VII. — Lacharès. 695
Chap. VIII. — Arquine. 695
Chap. IX. — Iphicrate. 695
Chap. X. — Timothée. 765
Chap. XI. — Chabrias. 708
Chap. XII. — Phocion. 710
Chap. XIII. — Charès. 711
Chap. XIV. — Charidème. 711
Chap. XV. — Démétrius de Phalère. 711
Chap. XVI. — Philoclès. 712

Pages

LIVRE QUATRIÈME.

Chap. Ier. — Argée. 713
Chap. II. — Philippe. 713
Chap. III. — Alexandre. 716
Chap. IV. — Antipater. 724
Chap. V. — Parménion. 725
Chap. VI. — Antigone. 725
Chap. VII. — Démétrius. 730
Chap. VIII. — Eumène. 732
Chap. IX. — Séleucus. 734
Chap. X. — Perdicas. 735
Chap. XI. — Cassandre. 735
Chap. XII. — Lysimachus. 736
Chap. XIII. — Cratère. 736
Chap. XIV. — Polysperchon. 737
Chap. XV. — Antiochus, fils de Séleucus. 737
Chap. XVI. — Antiochus, fils d'Antiochus. 737
Chap. XVII. — Antiochus Hiérax ou l'Epervier. 737
Chap. XVIII. — Philippe, fils de Démétrius. 738
Chap. XIX. — Ptolémée. 738
Chap. XX. — Attale. 739
Chap. XXI. — Persée. 739

LIVRE CINQUIEME.

Chap. Ier. — Phalaris. 740
Chap. II. — Denis. 741
Chap. III. — Agathocle. 746
Chap. IV. — Hipparin. 747
Chap. V. — Théocle. 747
Chap. VI. — Hippocrate. 748
Chap. VII. — Daphnée. 748
Chap. VIII. — Leptine. 748
Chap. IX. — Hannon. 749
Chap. X. — Himilcon. 749
Chap. XI. — Gescon. 750
Chap. XII. — Timoléon. 751
Chap. XIII. — Ariston. 751
Chap. XIV. — Thrasiméde. 752
Chap. XV. — Mégaclès. 752
Chap. XVI. — Pammenès. 752
Chap. XVII. — Héraclide. 753
Chap. XVIII. — Agathostrate. 754
Chap. XIX. — Lycus. 754
Chap. XX. — Ménécrate. 755
Chap. XXI. — Athénodore. 755
Chap. XXII. — Diotime. 755
Chap. XXIII. — Tynnique. 756
Chap. XXIV. — Clitarque. 756
Chap. XXV. — Tymarque. 756
Chap. XXVI. — Eudocime. 757
Chap. XXVII. — Pausistrate. 757
Chap. XXVIII. — Théognis. 757
Chap. XXIX. — Dioclès. 757
Chap. XXX. — Chilins. 757
Chap. XXXI. — Cypsèle. 758
Chap. XXXII. — Télésinique. . . . 758
Chap. XXXIII. — Pompisque. . . . 758
Chap. XXXIV. — Nicon. 759
Chap. XXXV. — Néarque. 759
Chap. XXXVI. — Dorothée. 760
Chap. XXXVII. — Sosistrate. 760
Chap. XXXVIII. — Diognéte. 760
Chap. XXXIX. — Archeblus. 760
Chap. XL. — Aristocrate. 760
Chap. XLI. — Aristomaque. 761
Chap. XLII. — Chariméne. 761
Chap. XLIII. — Calliade. 761
Chap. XLIV. — Memnon. 761
Chap. XLV. — Philoméie. 762
Chap. XLVI. — Démoclés. 763
Chap. XLVII. — Pannetius. 763
Chap. XLVIII. — Pyrechmès. 763
Chap. XLIX. — Satyre (*manque*). . . 763

LIVRE SIXIÈME.

Chap. Ier. — Jason. 764
Chap. II. — Alexandre de Phérès. . . 765
Chap. III. — Athénocle. 765
Chap. IV. — Philopœmen. 766
Chap. V. — Aratus. 766
Chap. VI. — Pyrrhus. 767
Chap. VII. — Apollodore. 767
Chap. VIII. — Egypte. 768
Chap. IX. — Lencon. 768
Chap. X. — Alexandre, gouverneur d'Eolie. 769
Chap. XI. — Aristide. 769
Chap. XII. — Alexandre, fils de Lysimacus. 770
Chap. XIII. — Les Amphicthyons. . 770
Chap. XIV. — Les Samnites. 770
Chap. XV. — Les Campaniens. . . . 770
Chap. XVI. — Les Carthaginois. . . . 770
Chap. XVII. — Les Ambraciens. . . 772
Chap. XVIII. — Les Phocéens. . . . 772

Digitized by Google

Pages

CHAP. XIX. — Les Platéens. 772
CHAP. XX. — Les Corcyréens. 773
CHAP. XXI. — Les Egestiens. 773
CHAP. XXII. — Les Locriens. 773
CHAP. XXIII. — Les Corinthiens. . . 774
CHAP. XXIV. — Les Lampsaciens. . 774
CHAP. XXV. — Les Chalcédoniens. . 774
(*Manque ici 19 chapitres.*)
CHAP. XLV. — Syloson. 775
CHAP. XLVI. — Alexandre le Thessalien. 775
CHAP. XLVII. — Thrasybule, tyran de Milet. 775
CHAP. XLVIII. — Mentor. 775
CHAP. XLIX. — Anaxagore. 775
CHAP. L. — Pindare. 776
CHAP. LI. — Théron. 776
CHAP. LII. — Sisyphe. 776
CHAP. LIII. — Agnon. 777
CHAP. LIV. — Amphirète. 777

LIVRE SEPTIÈME.

CHAP. Ier. — Déjocès. 778
CHAP. II. — Alyatte. 778
CHAP. III. — Psammetic. 779
CHAP. IV. — Amasis. 779
CHAP. V. — Midas. 779
CHAP. VI. — Cyrus. 779
CHAP. VII. — Harpace. 781
CHAP. VIII. — Crésus. 781
CHAP. IX. — Cambyse. 782
CHAP. X. — Ebarès. 782
CHAP. XI. — Darius. 782
CHAP. XII. — Syracès. 783
CHAP. XIII. — Zopyre. 784
CHAP. XIV. — Oroute. 784
CHAP. XV. — Xerxès. 785
CHAP. XVI. — Artaxerxès. 786
CHAP. XVII. — Ochus. 786
CHAP. XVIII. — Tisapherne. 787
CHAP. XIX. — Pharnabaze. 787
CHAP. XX. — Glos. 787
CHAP. XXI. — Datamès. 788
CHAP. XXII. — Cosingas. 789
CHAP. XXIII. — Mausole. 790
CHAP. XXIV. — Borgès. 790
CHAP. XXV. — Dromichetès. 790
CHAP. XXVI. — Ariobarzane. 791
CHAP. XXVII. — Autophradate. . . . 791
CHAP. XXVIII. — Arsamés. 791
CHAP. XXIX. — Mithridate. 792

Pages

CHAP. XXX. — Mempsis. 793
CHAP. XXXI. — Kersobiapte. 793
CHAP. XXXII. — Seuthès. 793
CHAP. XXXIII. — Artabaze. 793
CHAP. XXXIV. — Aryande. 793
CHAP. XXXV. — Brennus. 794
CHAP. XXXVI. — Mygdonius. 794
CHAP. XXXVII. — Parisade. 795
CHAP. XXXVIII. — Seuthe. 795
CHAP. XXXIX. — Seilès. 795
CHAP. XL. — Borzus. 795
CHAP. XLI. — Surenas. 796
CHAP. XLII. — Les Celtes. 796
CHAP. XLIII. — Les Thraces. 796
CHAP. XLIV. — Les Scythes. 797
CHAP. XLV. — Les Perses. 797
CHAP. XLVI. — Les Tauriens. 797
CHAP. XLVII. — Les Palléniens. . . 798
CHAP. XLVIII. — Anulbai. 798
CHAP. XLIX. — Les Thyrréniens. . . 798
CHAP. L. — Les Gauloises. 799

LIVRE HUITIÈME.

CHAP. Ier. — Amulius. 800
CHAP. II. — Numitor. 800
CHAP. III. — Romulus. 800
CHAP. IV. — Numa. 801
CHAP. V. — Tullus. 801
CHAP. VI. — Tarquin. 801
CHAP. VII. — Camille. 802
CHAP. VIII. — Muclus. 802
CHAP. IX. — Sylla. 803
CHAP. X. — Marius. 803
CHAP. XI. — Marcellus. 804
CHAP. XII. — Atillus. 804
CHAP. XIII. — Caïus. 805
CHAP. XIV. — Fabius. 805
CHAP. XV. — Quintus. 805
CHAP. XVI. — Scipion. 806
CHAP. XVII. — Porcius Caton. . . . 807
CHAP. XVIII. — Faune. 807
CHAP. XIX. — Titus. 807
CHAP. XX. — Caïus. 808
CHAP. XXI. — Pinarius. 808
CHAP. XXII. — Sertorius. 808
CHAP. XXIII. — César. 809
CHAP. XXIV. — Auguste. 813
CHAP. XXV. — Les Romains. 814
CHAP. XXVI. — Sémiramis. 815
CHAP. XXVII. — Rodogune. 815
CHAP. XXVIII. — Tomyris. 815

Pages

Chap. XXIX. — Nitétis. 816
Chap. XXX. — Philotis. 816
Chap. XXXI. — Clélie. 816
Chap. XXXII. — Porcie. 817
Chap. XXXIII. — Télésille. 817
Chap. XXXIV. — Chilonis. 817
Chap. XXXV. — Piérie. 818
Chap. XXXVI. — Polycrite. 818
Chap. XXXVII. — Les Phocéens. . . 818
Chap. XXXVIII. — Arétaphile. . . . 819
Chap. XXXIX. — Camma. 819
Chap. XL. — Timoclée. 820
Chap. XLI. — Eryxo. 820
Chap. XLII. — Pythopolis. 820
Chap. XLIII. — Chrysame. 821
Chap. XLIV. — Polyclée. 821
Chap. XLV. — Léine. 822
Chap. XLVI. — Thémisto. 822
Chap. XLVII. — Phérétime. 823
Chap. XLVIII. — Axiothée. 823
Chap. XLIX. — Archidamis. 823
Chap. L. — Laodice. 824
Chap. LI. — Théano. 824
Chap. LII. — Déidamie. 825
Chap. LIII. — Artémise. 825
Chap. LIV. — Tanie. 826
Chap. LV. — Tirgatao. 826
Chap. LVI. — Amage. 827
Chap. LVII. — Arsinoé. 827
Chap. LVIII. — Cratésipolis. 827
Chap. LIX. — La Prêtresse. 828
Chap. LX. — Cynnane. 828
Chap. LXI. — Pyste. 828
Chap. LXII. — Epicharis. 829
Chap. LXIII. — Les Milésiennes. . . 829
Chap. LXIV. — Les Méliennes. . . . 829
Chap. LXV. — Les Phocéennes. . . 829
Chap. LXVI. — Les Femmes de Chio. 830
Chap. LXVII. — Les Thasiennes. . . 830
Chap. LXVIII. — Les Argiennnes. . . 830
Chap. LXIX. — Les Acarnaniennes. . 830
Chap. LXX. — Les Cyrénéennes. . . 831
Chap. LXXI et dernier. — Les Lacédémoniennes. 831

REMARQUES

SUR

POLYEN ET FRONTIN.

Pages

Préface. 835
Art. Ier. 837
Art. II. 841
Art. III. 845
Art. IV. 847

STRATAGÈMES, RUSES DE GUERRE, EMBUSCADES, SURPRISES,

Extraits

DE FEUQUIÈRES, FOLARD, SANTA-CRUZ, JOLY DE MAIZEROY, CESSAC, CARRION-NISAS, JOMINI, etc.

Pages

EXTRAITS DE FOLARD.

Observations sur la conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Casilinum.

§ Ier. — Le plus rusé capitaine est en même temps le plus brave. Réflexions sur le plan de guerre que Fabius se propose. 855
§ II. — Raisons pour et contre la con-

Pages

duite de Fabius. — Annibal blâmé de s'être engagé dans ces détroits. . 868

§ III. — Que les Romains ne blâmaient la ruse et le stratagème dans leurs ennemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre. Qu'ils s'en sont très bien servis lorsqu'ils devinrent plus habiles. Que les tromperies à la guerre réussissent difficilement contre les sots. Exemples d'embuscades d'armées. . 875

EXTRAITS DE CESSAC.

Des surprises. 880

EXTRAITS DE FEUQUIÈRES.

DES SURPRISES.

Des surprises en général. 918
Surprises de postes. 919
Entreprise de Budengrave en 1672. . . 920
Surprise de Kreilsheim en 1688. . . . 921
Surprise de Neubourg-sur-Lentz en 1689. 921
Surprise d'Entzwahingen dans la même année. 923
Surprise du château d'Orbassan en 1690. 924
Surprise de Luzerne dans la même année. 925
Entreprise contre Veillane en 1691. . 925
Surprises de places. 926
Surprise de Lon en 1676. 929
Surprise de Gand en 1678. 929
Surprise de Savillan en 1691. 929
Surprise de Crémone en 1703. 930

EXTRAITS DE CESSAC.

DES EMBUSCADES.

Des embuscades, de la manière de les dresser et de les éviter. 935

Pages

EXTRAITS DE SANTA-CRUZ.

DES EMBUSCADES.

Des fins ordinaires des embuscades.— De quelle sorte et de quel nombre de troupes il faut composer les embuscades. 947
De l'heure et des lieux propres pour les embuscades. 950
Disposition des embuscades. 953
Nouveaux avis lorsque vous êtes informé du chemin que les ennemis doivent tenir dans une marche; comment un de vos partis peut attirer dans l'embuscade un de leurs détachemens ; en quelle manière et en quel temps vos troupes doivent sortir pour charger; en quels cas elles doivent se retirer, avant même que les ennemis arrivent à l'embuscade. 955
Des embuscades contre une garnison, un camp-volant, une armée. 958

EXTRAITS DE JOLY DE MAIZEROY.

Des corps embusqués. 962
Des embuscades de bataille. 964

EXTRAITS DE CARRION NISAS.

DES STRATAGÈMES DE GUERRE.

Ce qu'on doit entendre par *tactique*, *stratégie*, *stratagème*. Application à la guerre moderne des ruses de guerre des anciens. Bataille de la Trebia gagnée par Annibal ; Bataille de Luzzara perdue par le prince Eugène en 1702. Reprise de Figuières en 1811. 967

EXTRAITS DE JOMINI.

Des surprises d'armées. 972
Des coups de main. 973

FIN DU TOME TROISIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google